

JACQUES GOB

PAGES CLASSIQUES  
DES GRANDS ÉCRIVAINS  
FRANÇAIS DES ORIGINES  
A NOS JOURS

13<sup>e</sup> édition revue par R. LESPIRE

MAISON D'ÉDITION A. DE BOECK - BRUXELLES - 1961

PAGES CLASSIQUES

DU MÊME AUTEUR :

*Pages françaises*, à l'usage des trois classes inférieures des athénées et lycées, et des écoles moyennes et normales. — 6<sup>e</sup> édit. 1960 revue par F. CLAESSENS et R. LÉSPIRE.

*Précis de littérature française*, à l'usage de l'enseignement secondaire du degré supérieur. — 5<sup>e</sup> édit. 1960 revue par A. MARIQUE.

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'A. Marique', written in a cursive style.

*Tous droits réservés.*

---

**JACQUES GOB**  
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES  
PROFESSEUR A L'ATHÉNÉE ROYAL DE LIÈGE

**PAGES CLASSIQUES  
DES GRANDS ÉCRIVAINS  
FRANÇAIS DES ORIGINES  
A NOS JOURS**

A L'USAGE  
DES ÉTABLISSEMENTS D'ENSEIGNEMENT MOYEN  
ET D'ENSEIGNEMENT NORMAL

13<sup>e</sup> édition revue par R. LESPIRE

MAISON D'ÉDITION A. DE BOECK - BRUXELLES - 1961

*A mon maître  
Oscar PECQUEUR,  
en témoignage d'affectueuse reconnaissance.*

## AVERTISSEMENT

---

Nous n'avons eu d'autre souci, en composant cette anthologie, que de rendre service aux élèves de notre enseignement moyen. Un apprenti humaniste ne peut guère ignorer les pages classiques qui sont les fleurs du génie français, la *Tristesse d'Olympio* ou *La Mort du loup*, les *Ballades* de François Villon ou les *Deux infinis* de Pascal. Mais pour ne pas grossir trop ce volume, nous avons dû nous résigner à quelques sacrifices. En particulier, il n'était pas possible de donner ici de nombreux extraits des œuvres dramatiques et oratoires. Des manuels spéciaux permettent heureusement de combler cette lacune et, quant au théâtre, il est facile maintenant, grâce à d'excellentes éditions, d'étudier des pièces complètes. Nous avons préféré aussi multiplier les textes des *grands* écrivains — et faire connaître ainsi les diverses faces de leur talent — qu'éparpiller notre attention sur la foule des auteurs secondaires. Il ne convenait point de réduire la portion de La Bruyère ou de Hugo à deux ou trois fragments, mais un bon extrait peut suffire s'il s'agit de Le Sage, de P.-L. Courier ou de Lamennais; enfin on peut se contenter de citer les noms de M<sup>me</sup> de Maintenon ou de Fontenelle, de Desportes ou de Chamfort. De même, parmi les écrivains de la fin du XIX<sup>e</sup> s. et du XX<sup>e</sup> s., nous avons choisi les plus originaux. Certes, nous savons qu'on peut intéresser — et instruire — nos élèves en leur lisant de bons passages de *La Chartreuse* de Gresset, du *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre, ou de tel roman de Henri Bordeaux. Mais la place nous était mesurée et nous n'avons jamais cru que l'enseignement du français dût se limiter au seul commentaire des pages que nous citons ici.

Nous avons adopté, systématiquement, l'ordre chronologique et nous avons placé en tête de chaque chapitre, outre de très brèves notices sur l'évolution des genres, quelques paragraphes d'histoire littéraire. Nous n'avons eu ici d'autre

ambition que de classer des faits précis, donner des formules nettes et marquer, à leur place, des dates importantes. Nous osons espérer que ces aide-mémoire ne seront pas inutiles et faciliteront la tâche et du maître et de l'élève. De même, nous avons réduit autant que possible les notices consacrées à chaque écrivain, nous bornant aux détails biographiques indispensables et aux aperçus nécessaires à la compréhension de l'œuvre. Dans certains cas, ces remarques paraîtront austères, mais nous serions heureux si elles pouvaient rendre quelques services à ceux de nos élèves qui, par goût ou par profession, voudraient enrichir ultérieurement leur culture littéraire.

Enfin, il nous a semblé opportun de grouper en un chapitre spécial les écrivains belges d'expression française. Là aussi, nous avons dû nous résigner à faire un choix parmi tous ceux dont l'œuvre honore notre pays.

Mars 1932.

J. G.

---

## AVERTISSEMENT POUR LA 10<sup>e</sup> ÉDITION

---

Chargé de préparer une édition nouvelle de l'excellente anthologie de notre ancien maître J. Gob, nous avons voulu, avant tout, en modifier aussi peu que possible l'esprit et l'économie. Nous restons attaché, par conviction et par expérience, aux principes qui en ont guidé la rédaction, comme ils inspiraient l'enseignement du professeur à qui plus d'un romainiste dut l'éveil de ses premières curiosités littéraires... Nécessité d'une solide culture classique, à partir de laquelle un esprit bien formé pourra, sans danger, aller au devant de toutes les découvertes. Nous pensons que, de ce point de vue, les Pages classiques garderont à l'avenir toute leur efficacité.

Il nous fallait pourtant combler quelques lacunes que le recul rendait de plus en plus sensibles : nul texte de Rimbaud, ni de Colette... Et n'est-il pas désirable que nos élèves connaissent de Benda un peu plus que son nom ?

Nous avons d'autre part introduit dans l'ouvrage quelques textes de littérature scientifique et philosophique ou, si l'on veut, de « littérature d'idées ». Un A. Comte, un Cl. Bernard, un Pasteur, un H. Poincaré, un Bergson doivent intéresser nos rhétoriciens des classes scientifiques et — il faut le souhaiter — les autres. La science fait aujourd'hui partie de toute culture équilibrée. Ajoutons que, sous la plume d'un Poincaré par exemple, la réflexion scientifique et philosophique a trouvé une expression dont la grandeur simple et pure restera le modèle d'un certain style.

Nous avons maintenu le choix très restreint qu'avait fait l'auteur, dans le vaste domaine de la littérature dramatique. Il s'en était expliqué en renvoyant le professeur et les élèves aux commodes éditions scolaires de pièces complètes, si largement employées dans les classes. Pourtant nous avons accueilli quelques extraits d'œuvres dont le maître ne peut guère envisager la lecture intégrale, mais qui ont leur importance ou leur saveur : il peut être utile de comparer à la profondeur humaine de Molière, la virtuosité superficielle de Regnard et, d'autre part, ne convient-il pas de souligner la nouveauté et la signification de Turcaret ?

Dans un autre domaine, le souvenir assez fade du Fontenelle galant et bel esprit doit-il nous faire oublier le cartésien attardé, mais intelligent, le vulgarisateur trop gracieux, mais nullement infidèle, des sciences qui allaient passionner les esprits du XVIII<sup>e</sup> siècle ? Ou encore : qui ne se rend mieux compte, de jour en jour, à mesure que se multiplient les études et les publications, de la richesse de pensée et de la diversité de Diderot ? Ici et en quelques autres endroits, nous avons tenté de préciser ou de redresser quelques perspectives.

Nous savons de reste qu'on souhaiterait trouver bien d'autres choses encore, dans un livre qui doit initier nos jeunes gens à la plus large et la plus variée des cultures : la culture française. Mais d'impérieuses nécessités limitent notre choix. Et nous serions heureux des suggestions que l'on voudrait bien nous faire en vue de perfectionner encore, dans l'avenir, un ouvrage qui continuera de rendre, nous l'espérons, les précieux services que nous lui devons déjà.

R. L.



NOTE  
POUR LA 13<sup>e</sup> ÉDITION

---

Cette édition ne diffère de la précédente que par des corrections de détail, toutes inspirées par le souci de rendre aux textes le maximum de pureté, d'éviter les coupures discutables, de souligner plus clairement celles qui paraissent inévitables. Besogne ingrate, humble souci... Niera-t-on, cependant, que le respect, l'exactitude minutieuse soit, en matière de textes, la règle unique ? Il est inutile de dire qu'un tel travail ne peut être complet. Précisons qu'il a porté plus spécialement sur les textes les plus anciens. Nous espérons le poursuivre à l'avenir et rendre ainsi l'ouvrage toujours plus digne de la confiance qui lui fut réservée par nos collègues. Parallèlement, nous comptons le tenir à jour par des additions prudentes de textes modernes, devenus indispensables. Enfin, remarquons que les corrections apportées ne rendent pas inutilisables les éditions anciennes.

R. L.

---

## CHAPITRE I.

# Origines et développement de la langue française.

I. — PRINCIPES GÉNÉRAUX. — Pour comprendre les origines d'une langue, il faut tenir compte des deux principes suivants :

1. — Une langue *vivante*, c'est-à-dire parlée effectivement par un groupe humain, se transforme sans cesse, et de génération en génération, les changements (prononciation, vocabulaire, syntaxe, orthographe) s'accablent. Au XVII<sup>e</sup> s., un *succès déplorable* ne signifie pas une *réussite que l'on doit déplorer*, mais l'*issue* malheureuse d'un événement. *Etonné* signifie *frappé de stupeur*, comme *foudroyé*. Boileau écrit

Durant les premiers ans du Parnasse français,  
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois...

(*Art Poét.*, I.)

car François et lois se prononçaient *ouè*. Les verbes *cuidier* (penser) et *engeigner* (tromper), employés au moyen âge, étaient archaïques au temps de La Fontaine (1). Citons encore : « Et qu'ont fait tant d'auteurs pour remuer (pour que l'on remue) leur cendre ? » (Boileau, Sat. IX, 96.)

2. — Il existe des différences notables entre la langue *littéraire* (ou *écrite*, *savante*) et la langue *vulgaire* (ou *parlée*). Le latin que les légionnaires de César parlaient entre eux était certes aussi distant du latin des *Commentaires*, que l'est, de nos jours, le langage d'un homme du peuple du style d'un lettré. Cette langue parlée dédaigne souvent les règles précises imposées par les grammairiens ; elle change le sens des mots, modifie la prononciation. C'est par elle que s'introduisent peu à peu les changements qui transforment une langue : la langue écrite est entraînée lentement.

II. — EVOLUTION DU LATIN VULGAIRE. LE ROMAN. — Les origines du français sont très humbles. Il provient de la *décomposition du latin vulgaire transplanté en Gaule par la conquête romaine*. Il appartient donc à la famille des langues *romanes* (italien, espagnol, catalan, sarde, provençal, portugais, rhéto-roman, roumain), nées pareillement du latin parlé, dans diverses parties de l'Empire.

Avant l'arrivée de César dans nos régions, les Gaulois (entre la Garonne et la Seine) et les Belges (entre la Seine et le Rhin) parlaient le *celtique*. Les Aquitains (de la Garonne aux Pyrénées) se servaient de l'*ibère* (2). Le latin était déjà employé dans la *Provincia romana* (Provence), conquise au II<sup>e</sup> s. avant notre ère ; le grec, dans quelques cités de la côte méditerranéenne, fondées par les Grecs (Marseille, Nice, Antibes, etc.).

---

1. Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,  
Qui souvent s'engeigne soi-même.  
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui ;  
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

(*La Grenouille et le Rat.*)

2. Le celtique appartient, comme l'italique (dont le latin est un rameau), le germanique, le slave, le grec, au groupe des langues *indo-européennes*. Le celtique est encore représenté par le breton (Armorique), le gallois (Pays de Galles) et le gaélique (Irlande, Ecosse). L'ibère relevait sans doute d'une autre famille. Il est peut-être l'ancêtre du basque actuel.

La conquête de César (58-51 av. J.-C.) entraîna la romanisation de toute la Gaule. La forte organisation coloniale des Romains et la supériorité de leur civilisation ne tardèrent pas à évincer le celtique : rapports administratifs et commerciaux, création d'écoles, obligation pour les vaincus de connaître le latin pour accéder aux charges publiques, prestige des cités embellies par les vainqueurs, et, dès le III<sup>e</sup> s., l'influence de l'Eglise, tout contribua à répandre le latin. Le celtique, qui n'avait pas de monuments littéraires, fut refoulé peu à peu dans les campagnes et les régions montagneuses et il disparut au VI<sup>e</sup> s. Il n'a laissé que de rares vestiges — quelques inscriptions; quelques mots géographiques (Verdun, Rouen, Isère, etc.) ou autres (alouette, bec, lieue, etc.) — et il est impossible de le reconstituer tel qu'il était à cette époque.

Le latin se propagea sous une double forme. Dans les écoles et la société cultivée, le latin de César et de Cicéron. Dans les classes moyennes et le peuple, le latin vulgaire, celui des marchands et des soldats. C'est celui-ci que les Gaulois apprirent, *en l'altérant bien entendu*. On attribue, par exemple, à l'influence gauloise, l'apparition du son *u* (murum, prononcez mouroum > franç. mur).

Après les invasions germaniques, au V<sup>e</sup> s., le phénomène inverse se produisit : la puissance romaine est détruite, mais les vainqueurs subissent l'ascendant d'une culture et d'une civilisation supérieures. Ils se convertissent assez vite au christianisme et, si le germanique resta la langue de l'élite militaire, chez les Mérovingiens et les Carolingiens (jusqu'au X<sup>e</sup> s.), le latin l'emporta partout ailleurs. Pourtant, le germanique a laissé au français un assez grand nombre de mots (relatifs surtout à la guerre : heaume, palefroi, guerre, etc.) et quelques phénomènes phonétiques, notamment l'*h* aspirée.

*Le latin vulgaire acheva de se corrompre en passant par des bouches germaniques*, et dès lors les différences entre le latin parlé et le latin des écoles (1) deviennent *anormales*. Aux temps troubles des monarchies franques, la culture s'affaiblit du reste. Ceux qui entendent le latin correct se font de plus en plus rares et la *décomposition de la langue vulgaire se précipite* : la scission entre la langue écrite et la langue parlée s'accroît tellement que la première devient incompréhensible à l'immense majorité. Le concile de Tours (813) ordonne aux prêtres de prêcher en langue vulgaire : *une langue nouvelle est née* qui portera bientôt un nom particulier, le *roman*.

III. — LES PREMIERS TEXTES. DÉVELOPPEMENT DE LA LITTÉRATURE. — Les premiers monuments que nous possédions du roman sont d'ordre purement utilitaire : les *Glossaires* de Reichenau (lexique latin-roman) et de Cassel (lexique roman-germanique), à la fin du VIII<sup>e</sup> s., destinés à faciliter la lecture des livres saints; les *Serments de Strasbourg* (842). Puis apparaissent des textes religieux, en vers : la *Cantilène de sainte Eulalie* (vers 900); la *Vie de saint Léger* (X<sup>e</sup> s.); la *Vie de saint Alexis* (vers 1040), etc. Ce dernier texte présente déjà de réelles qualités littéraires.

Enfin, au début du XII<sup>e</sup> s., la poésie épique s'épanouit. La littérature est née et va se développer. Cependant le latin, langue des clercs, se défend : il est non seulement enseigné, mais encore parlé dans les écoles, et cela jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> s. (depuis lors, il n'est plus qu'un instrument de culture). Au moyen âge, les œuvres philosophiques et scientifiques sont écrites en latin. Le roman est encore trop fruste, trop peu précis pour servir de véhicule aux finesse de la pensée et ne sert que pour la poésie, le conte, le théâtre, etc. Mais peu à peu ce roman (on dira bientôt le français) s'affine, se précise, s'enrichit, et au fur et à mesure que son domaine s'élargit, celui du latin diminue. Avec la Renaissance et l'âge classique, ces progrès sont tels que toute pensée peut désormais s'exprimer sans l'aide du latin : à la fin du XVII<sup>e</sup> s., la littérature latine a vécu.

IV. — LANGUE D'OÏL ET LANGUE D'OC. LE FRANÇAIS. — Le roman, au XII<sup>e</sup> s., ne formait pas une langue unique : il était divisé en nombreux dialectes, car

1. Ce latin littéraire évolue aussi, bien entendu, et il n'est plus tel qu'il était à l'époque de Cicéron. Les écrivains de cette période (par ex. Grégoire de Tours, VI<sup>e</sup> s.) emploient des formes comme *sui amatus* pour *amatus sum*, *bibere de aqua* pour *bibere aquam*.

le latin vulgaire s'était transformé de façon différente dans les diverses parties de la Gaule (1). Ces dialectes se répartissaient en deux groupes : au nord, la langue d'oïl ; au sud, la langue d'oc (oïl — de *hoc ille* — et oc — de *hoc* — marquaient l'affirmation ; oïl a donné *oui*). La première comprenait le wallon, le picard, le lorrain, le normand, le français (dialecte de l'Île-de-France), le bourguignon, le champenois, le poitevin. L'autre, le languedocien, le provençal, l'auvergnat, le gascon, le limousin, etc. Tous ces dialectes étaient égaux en importance et chacun a produit des œuvres littéraires. Mais le français finit par supplanter tous ses frères ; avec l'extension de la puissance des Capétiens, le français, langue de la capitale, de la cour, de l'administration, devient langue officielle et participe à la fortune de la monarchie. Dès le XIV<sup>e</sup> s., les autres dialectes sont négligés ; n'étant plus écrits, ils tomberont peu à peu au rang de patois. Au XVI<sup>e</sup> s., avec l'unification définitive du royaume, le triomphe du français est total (2).

Notre wallon actuel n'est donc point, comme on le dit parfois, du français altéré. Le wallon (3) est un parent pauvre du français.

Le français, bien entendu, a évolué du moyen âge à nos jours. Cependant, à partir du XVII<sup>e</sup> s., l'évolution est plus lente : les grammairiens freinent avec plus ou moins de succès les changements qui continuent à se produire dans la langue parlée. Mais cette évolution se poursuit toujours et il est impossible de prévoir ce que sera le français dans quelques siècles.

V. — TRANSFORMATIONS PHONÉTIQUES ET GRAMMATICALES. — La transformation du latin vulgaire en roman s'est faite non pas au hasard, mais suivant des tendances inconscientes (4) que les philologues ont pu reconstituer :

1. *Maintien des syllabes accentuées.* Les mots latins avaient un accent tonique (sur la pénultième, dans les mots de deux syllabes ; dans les mots de trois syllabes ou plus, sur la pénultième si elle est longue, sur l'antépénultième si la pénultième est brève) et un accent secondaire sur la syllabe initiale.

2. *Disparition ou atténuation des syllabes non accentuées, surtout après la tonique.*

3. *Disparition ou transformation des consonnes intervocaliques.*

Ex. : *insulam* > isle > île                    *secûrum* > seûr > sûr  
*vîncere* > vaincre                            *augûrium* > eur > heur (cfr. en wallon, *aweûr*)  
*vérecúndia* > vergogne                    *cómputâre* > conter > compter  
*bónitâtem* > bonté                            *fâbam* > fève

À côté de ces mots, qui viennent directement du latin vulgaire par une lente évolution (*mots populaires*), d'autres mots français ont été *calqués* (à toutes les époques du moyen âge, mais surtout aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s.) syllabe par syllabe sur les mots latins correspondants, par les érudits qui suppléaient ainsi à la pauvreté de la langue vulgaire. Ces *mots savants* vont à l'encontre des règles citées ci-dessus :

*pâtriam* > patrie                            *râpidum* > rapide

Parfois le même mot latin a donné ainsi naissance à deux mots français, l'un de formation savante, l'autre de formation populaire. C'est ce que l'on appelle des *doublets* :

<i>móBILEm</i>	mobile	<i>separâre</i>	séparer
	meuble		sevrer
<i>frágILEm</i>	fragile	<i>monastériUM</i>	monastère
	frêle		moultier

En outre, le vocabulaire français s'est enrichi, à toutes les époques (et encore de nos jours), de mots patois ou étrangers (provençal : *bastide*, *ballade*, *cabriole*, etc. ; italien : *faquin*, *caprice*, *boussole*, etc. ; espagnol : *camarade*, *corridor*,

1. Par ex., en picard, *c* (= *k*) devant *a* équivalait au français *ch* : *cante* = chante.

2. Au XIX<sup>e</sup> s., de grands écrivains ont remis le provençal en honneur. Ce mouvement porte le nom de *félibrige* (Mistral, Aubanel, Roumanille, etc.). De même, pour le wallon, Defrêcheux, Henri Simon, etc.

3. *Wallon* vient de la racine *wall*, identique sans doute à la racine *gall* (*gallus*).

4. Ces tendances correspondent à un besoin de prononciation plus facile, à une sorte de loi de moindre effort.

*sieste, etc.*; flamand : *hermesse, lest, happer, etc.*; allemand : *bourgmestre, havresac, boulevard, etc.*; anglais : *dogue, paquebot, etc.*; grec : *agonie, démon, acolyte, etc.*; arabe : *algèbre, alcôve, algarade, etc.*)

Les variations de sens ont été innombrables : *chétif*, au moyen âge, désignait un prisonnier de guerre (*captivum*); *bureau*, à l'origine, est le diminutif de *burne*, étoffe de laine. Des mots se sont perdus : *ive* (jument, de *equa*), *issir* (sortir, de *exire*), etc. Des mots nouveaux sont formés par dérivation et composition : *dent, dental, dentaire, curedent, trident, édenter, endenter, etc.* D'autres sont calqués sur des mots latins, grecs, etc.; d'autres encore sont créés de toutes pièces, avec des éléments disparates : *télégraphe, microscope, etc.*

Des six cas latins, le roman ne conserve que le nominatif (cas sujet) et l'accusatif (cas régime ou complément).

	S.	Pl.
Ex. :	{ S. li murs ( <i>murus</i> )	{ S. li mur ( <i>muri</i> )
	{ C. le mur ( <i>murum</i> )	{ C. les murs ( <i>muros</i> )

Le roman pouvait donc, plus facilement que le français, changer les mots de place sans modifier le sens : *li reis* (rex) *vit le pedre* (patrem) ou *le pedre vit li reis*, le roi vit le père. A partir du XIV<sup>e</sup> s., le cas sujet disparaît et le cas régime subsiste seul, dans tous les emplois. Or, au pluriel, il était toujours terminé par *s* (latin *as, os, es, us*) : c'est ainsi que *s* est devenue la marque du pluriel en français.

Du reste, les changements grammaticaux, du latin au roman, sont très-nombreux. En général, ils montrent que la langue, de synthétique, devient analytique : *amor* est remplacé par *je suis aimé, fortior* par *plus fort, etc.* Cette évolution grammaticale s'est poursuivie jusqu'à nos jours et n'est évidemment pas terminée.

VI. — L'ORTHOGRAPHE. — Signalons enfin qu'il n'y eut jamais, en roman, d'orthographe fixe : la forme écrite des mots s'adaptait à peu près à la prononciation, c'est-à-dire qu'elle se transformait sans cesse. Mais dans certains cas, un divorce s'établissait déjà entre la prononciation et l'écriture : on écrivait *enfant, teste, asne, aspre*, alors que la prononciation *en, ant'* avait disparu et que l'*s* s'était amuïe, depuis le XI<sup>e</sup> s. Durant tout le moyen âge, mais surtout au XV<sup>e</sup> s. et au XVI<sup>e</sup> s., on essaya aussi de rappeler dans les mots français l'orthographe des mots latins :

fâctam	>	faïte	>	fête	>	faite et même faicte
sorôrem	>	suer	>	seur	>	sœur
digitum	>	deit	>	doit	>	doigt
pénsum	>	peis	>	pois	>	poids (rattaché faussement à <i>pondus</i> ).

L'orthographe devient alors extrêmement compliquée et commence à se fixer un peu, par l'imprimerie et les progrès de la culture : on écrit *doubter* (dubitare), *scavoir* (rattaché faussement à *scire*, au lieu de *sapere*), *prebtre* (presbyterum), etc. Ces lettres étymologiques n'étaient du reste pas prononcées.

Au XVII<sup>e</sup> s. et au XVIII<sup>e</sup> s., l'Académie (fondée en 1634) se contente d'enregistrer l'usage, dans son dictionnaire, et l'usage est fort hésitant : *chariot*, mais *charrette*; *sablonneux*, mais *limoneux*, etc. On réalisa pourtant certaines simplifications : *bête* au lieu de *beste*; *moi* au lieu de *moy*; *savoir, prêtre* au lieu de *scavoir, prebtre*, etc. Depuis le début du XIX<sup>e</sup> s., cette orthographe, souvent illogique, et qui représente une prononciation périmée, n'a plus guère varié (hormis quelques simplifications de détail : par ex. *rythme* au lieu de *rhythme*) : l'influence de l'école en impose le respect.

## LES PREMIERS TEXTES ROMANS.

### Les Serments de Strasbourg.

En 842, Charles le Chauve et Louis le Germanique, fils de Louis le Débonnaire ou le Pieux (mort en 840), coalisés contre leur frère Lothaire, scellèrent leur alliance à Strasbourg par des serments solennels, prononcés devant les armées. Louis parla en roman pour être compris des soldats de

Charles, et celui-ci, réciproquement, se servit du germanique. Le texte de ces serments nous a été conservé par l'historien Nithard (IX<sup>e</sup> siècle).

### Serment de Louis le Germanique.

Pro deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament,  
d'ist di in avant<sup>1</sup>, in quant Deus savir et podir<sup>2</sup> me dunat, si salvarai<sup>3</sup>  
eo<sup>4</sup> cist<sup>5</sup> meon fradre Karlo, et in aiudha<sup>6</sup> et in cadhuna<sup>7</sup> cosa, si cum om<sup>8</sup>  
per dreit son fradra salvar dift<sup>9</sup>, in o<sup>10</sup> quid il mi altres<sup>11</sup> fazet, et ab  
Ludher nul plaid<sup>12</sup> nunquam prindrai, qui meon vol<sup>13</sup> cist meon fradre  
Karle in damno sit.

#### Traduction.

Pour l'amour de Dieu et pour le salut commun du peuple et le nôtre,  
à partir de ce jour, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je  
soutiendrai mon frère Charles que voici, par mon aide et en chaque chose,  
comme on doit justement soutenir son frère, à condition qu'il m'en fasse autant,  
et avec Lothaire je ne prendrai jamais aucun arrangement, qui, par ma volonté,  
soit au détriment de mon frère Charles que voici.

#### Traduction en latin classique.

Per Dei amorem et per christiani populi et nostram communem salutem,  
ab hac die, quantum Deus scire et posse mihi dat, servabo hunc meum fratrem  
Carolum, et ope mea et in quacumque re, ut quilibet fratrem suum servare jure  
debet, dummodo mihi idem faciat, et cum Clotario nullam unquam pactionem  
faciam, quae voluntate mea huic meo fratri Carolo damno sit.

### La Vie de saint Alexis.

Poème anonyme du XI<sup>e</sup> siècle (vers 1040); 625 vers en strophes de cinq vers assonancés. Alexis, fils d'un comte romain, Euphémien, a quitté ses parents et sa jeune femme pour mener une vie errante et misérable, dans la pénitence et la prière. Il revient après plusieurs années chez son père, sans dire qui il est. On l'héberge par charité dans un réduit, où il vit sept ans, méprisé de tous les valets. Après sa mort, il est enfin reconnu et vénéré comme un saint. Nous citons ci-après les strophes qui dépeignent la douleur de la mère, en présence du corps de son fils.

... De la dolor que demenat<sup>14</sup> li pedre  
Grant fut la noise<sup>15</sup>, si l'entendit la medre :  
La vint corant com feme forsenede<sup>16</sup>,  
Batant<sup>17</sup> ses palmes, cridant<sup>18</sup>, eschevelede;  
Veit mort son fil, a terre chiet pasmede<sup>19</sup>.

Qui donc li vit son grant duel<sup>20</sup> demener,  
Son piz<sup>21</sup> debate et son cors degeter,  
Ses crins detraire e son vis maiseler<sup>22</sup>,  
Et son mort fil baisier ed acoler,  
N'i oüt si dur ne l'estoüst<sup>23</sup> plorer.

1. *De isto die in ab ante*. Cfr. d'ores en avant (*de horas in ab ante*) > dorénavant. —  
2. *Sapere* > savoir, *savoir* > savoir; *potere*\* > podir, *podeir* > pouvoir. — 3. Contraction  
de *salvare habeo*. — 4. *Ego* > eo, jo, je. — 5. *Ecce istum*. — 6. De *adjutare*. — 7. De *quot una*? —  
8. *Homo* > om, on. — 9. De *debet*. — 10. De *hoc*. — 11. De *alterum sic*, de même. — 12. De  
*placitum*. — 13. A rattacher à *voloir* (*volere*\*). — 14. Du bas latin *minare*, pousser, mener. —  
15. *Nausea*, nausée, trouble. Cfr. chercher noise (chercher querelle). — 16. *Foris sanata*,  
hors de son bon sens. Est devenu *forcené*. — 17. *Battuere*, battre. — 18. *Quiritare*, appeler  
(les citoyens, *Quirites*) au secours. — 19. De *spasma*, spasme. — 20. De *dolor* (*dolere*). Est  
devenu *deuil*. — 21. *Pectus*. — 22. *Maxillare*, frapper sur la joue. — 23. De *estovoir*,  
falloir (*de est opus*?).

Trait ses chevels e debat sa peitrine,  
A grant duel met la soue charn medisme<sup>1</sup> :  
« E ! filz, dist ele, com m'ouïs enhadide<sup>2</sup> !  
Et jo, dolente, com par<sup>3</sup> fui avoglide<sup>4</sup> !  
Nel<sup>5</sup> conoissee plus qu'onques nel vedisse. »

...Entre le duel del pedre e de la medre  
Vint la pulcele<sup>6</sup> qued il oût esposede<sup>7</sup> :  
« Sire<sup>8</sup>, dist ele, com longe demorede<sup>9</sup> !  
Attendut t'ai en la maison<sup>10</sup> ton pedre,  
Où<sup>11</sup> tum laissas dolente et esgarede<sup>12</sup>...

...O bele boche, bels vis<sup>13</sup>, bele faiture,  
Com vei mudede vostre bele figure !  
Plus vos amai que nule creature.  
Si grant dolor ui<sup>14</sup> m'est apareüde,  
Mielz me venist<sup>15</sup>, amis, que morte fusse. »

---

1. *Metipsissimam*. — 2. *Enhadir*, haïr (orig. germanique). — 3. *Per*, renforce le sens. —  
4. Aveuglée (*Ab-oculare*). — 5. Ne le. — 6. *Pulicella*, diminutif de *puella*. — 7. *Sponsare*. —  
8. *Senior*; *seniorem* a donné *seigneur*. — 9. Attente. — 10. *Mansionem*. — 11. Où. — 12. Egarée  
(orig. germanique). — 13. Visage (*visum*). — 14. *Hodie*; est devenu *ui*; cfr. *aujourd'hui*. —  
15. Il eût mieux valu pour moi.

## CHAPITRE II.

# Le moyen âge.

Le moyen âge littéraire comprend (si l'on en excepte les textes étudiés ci-dessus) quatre siècles, de 1100 à 1515 (avènement de François I). Cette longue période peut se diviser en deux époques : Au XII<sup>e</sup>, au XIII<sup>e</sup> et durant la première moitié du XIV<sup>e</sup> s., la brutalité de la société féodale, guerrière avant tout, est modérée par deux sentiments, l'honneur chevaleresque et la foi chrétienne. Le clergé et la noblesse sont les éléments essentiels de l'ordre social. Cependant le peuple et la bourgeoisie commencent à prendre conscience d'eux-mêmes. Les œuvres littéraires, abondantes et originales, correspondent plus ou moins à ce double caractère : épopées, romans courtois, œuvres satiriques, etc.

A la fin du XIV<sup>e</sup> s. et au XV<sup>e</sup> s., la féodalité se désagrège et la foi diminue, la discipline ecclésiastique se relâche. La littérature marque une décadence nette (excepté le théâtre), en dépit de quelques individualités brillantes : Froissart, Villon, etc.

### SECTION I.

## Le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle.

### I.

### LA POÉSIE ÉPIQUE.

Notre littérature, comme toutes les littératures, débute par la poésie épique. Les épopées françaises, ou *chansons de geste* (1), apparaissent au début du XII<sup>e</sup> s. Elles célèbrent, pour la plupart, les hauts faits de Charlemagne, de ses vassaux ou de ses adversaires. Elles relatent des événements plus ou moins historiques, mais déformés par la légende, du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> s.

1. ORIGINE DES CHANSONS DE GESTE. — Elles ont probablement une origine ecclésiastique (2). Le souvenir des exploits de Charlemagne et de ses barons a surtout été conservé dans des sanctuaires célèbres (Saint-Romain de Blaye, Saint-Seurin de Bordeaux, Saint-Denis, N. D. du Puy en Velay, l'abbaye de Stavelot, etc.) situés le long de chemins de pèlerinage (la route de Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, par Roncevaux ; la route de Rome, etc.). Là, les clercs entretenaient et embellissaient les légendes des héros, considérés comme des champions de la foi (croisades contre les Sarrasins) ; ils exhibaient des reliques (par ex., le cor de Roland, Durandal, etc.). Ces pèlerinages furent surtout fréquentés au XI<sup>e</sup> s. Les gestes furent sans doute destinées à être chantées à l'occasion de fêtes religieuses, qui attiraient un grand concours de

1. *Gesta*, actions, d'où *actions glorieuses*, exploits, d'où *chronique* ou *poème qui raconte ces exploits* ; *geste* désignera encore un ensemble de poèmes relatifs à un même héros : la geste de Charlemagne.

2. C'est la thèse de M. J. BÉDIER (*Les Légendes épiques*, 1908), généralement adoptée aujourd'hui.



pèlerins, de menu peuple et de chevaliers. Elles ont dû être l'œuvre de clercs, ou de laïcs en rapport étroit avec des clercs, cultivés, imitant la littérature latine où le récit épique fut toujours pratiqué, depuis Virgile (1).

2. LES CHANSONS DE GESTE. — Presque toutes anonymes, elles sont écrites généralement en vers décasyllabiques, avec césure après le quatrième pied, groupés en *laises* (couplets) de longueur variable; chaque laisse sur une même *assonance*. Elles étaient récitées en public (avec accompagnement musical) et non lues. Nous en possédons environ quatre-vingts, que l'on répartit en trois groupes :

A. — *La geste de Charlemagne ou du Roi*, poèmes relatifs à Charlemagne. Citons *Berte au grand pied* (histoire de la mère de Charles), *Mainet* (enfance de Charles), *Les Saisnes* (expédition contre les Saxons), *Huon de Bordeaux* (épreuves imposées à Huon, qui a tué le fils de Charles; ici paraît le merveilleux païen : Huon est aidé par le nain Obéron), *Le Pèlerinage de Charlemagne* (à Constantinople et à Jérusalem) et surtout la *Chanson de Roland*, le poème le plus beau et l'un des plus anciens.

B. — *La geste de Guillaume d'Orange* (Guillaume au court nez ou Guillaume Fierebrace - fera brachia). Il s'agit sans doute de Guillaume, comte de Toulouse, qui arrêta au VIII<sup>e</sup> s. une invasion des Sarrasins. Citons le *Charroi de Nîmes* (prise de Nîmes par Guillaume), *Aliscans* (victoire des Sarrasins sur Guillaume, à Aliscans, près d'Arles), *Aimeri de Narbonne* (prise de Narbonne par Aimeri, oncle de Guillaume).

C. — *La geste de Doon de Mayence*. Citons surtout *Renaud de Montauban* (révolte des quatre fils d'Aymon de Dordone, fils de Doon, contre Charlemagne; cette légende est localisée autour de l'abbaye de Stavelot). Ce poème, remanié plus tard, devint le roman des *Quatre fils Aymon*, dont la popularité fut immense.

Ce classement autour d'un héros central est fort ancien, mais assez arbitraire. Divers poèmes n'y rentrent pas, notamment les poèmes dits *provinciaux*, consacrés à de grands féodaux (*Garin, Girart de Roussillon, Raoul de Cambrai*) ou aux Croisades (*La Chanson de Jérusalem, les Enfances de Godefroid de Bouillon*).

La plupart des gestes datent de la 2<sup>e</sup> moitié du XII<sup>e</sup> s. Seules, la *Chanson de Roland, Raoul de Cambrai, la geste de Guillaume* sont antérieures à 1150.

Toutes ces œuvres reflètent, avec une force qui atteint parfois le sublime, les sentiments de la noblesse : orgueil et bravoure des chevaliers, amour de la guerre et de la gloire, dévouement au service de Dieu, force du serment féodal. Ces épopées, colportées par les *jongleurs* ou *ménétrrels* (2), se déforment assez vite : remaniées et délayées, elles s'avalissent et, avec le déclin de la féodalité, au XV<sup>e</sup> s., deviennent de baroques romans en prose. Les épopées françaises n'ont pas eu la destinée glorieuse des poèmes homériques, qui ont nourri l'art et la littérature grecs (3).

## La Chanson de Roland.

La plus célèbre et la plus belle des gestes, quoique la plus ancienne (début du XII<sup>e</sup> s.). Environ 4000 vers, en dialecte normand. L'auteur est inconnu (4).

1. Naguère, on attribuait aux gestes une origine *populaire*. C'était la thèse de GASTON PARIS (*Histoire poétique de Charlemagne*, 1865). Selon lui, les faits historiques (par ex., le désastre de Roncevaux) furent célébrés par les contemporains, les compagnons mêmes du héros, en de brefs chants lyrico-épiques, que la tradition orale aurait conservés et qui auraient été amalgamés plus tard, au XII<sup>e</sup> s., par de simples copistes, en poèmes plus vastes. On n'a malheureusement retrouvé aucune trace de ces chants populaires (ou *cantilènes*).

2. Chanteurs ambulants qui vont de château en château, de ville en ville, réciter des œuvres qu'ils n'ont généralement pas composées eux-mêmes. Ils sont souvent, en même temps, acrobates, montreurs d'ours, etc.

3. Les textes authentiques ne furent publiés qu'au XIX<sup>e</sup> s. (CH. DE ROLAND, 1836). C'est sur les remaniements en prose du XV<sup>e</sup> s. que Classiques et Romantiques ont jugé les gestes.

4. Le dernier vers, *Ci falt la geste que Turolfus declinet*, désigne un certain Turolf, mais on ne sait si *decliner* concerne la copie, la récitation ou la composition.

L'élément historique est fort menu : la *Vita Caroli* d'Einhard (ou Eginhard) mentionne l'embuscade de Roncevaux, où l'arrière-garde de l'armée de Charles, en 778, fut surprise et massacrée par les montagnards basques. Parmi les morts, il signale (sans commentaires) Hrolandus, comte de la marche de Bretagne. Cet affront ne put être vengé. — En 778, Charles n'a que 36 ans. Mais la légende fait de lui l'empereur à la barbe fleurie; de Roland, le neveu de Charles et l'un des douze pairs. Roland est fiancé à Aude, la sœur de son ami Olivier, personnage fictif comme l'archevêque Turpin. Les Basques ont fait place aux Sarrasins, ennemis de la foi, qui ne triomphent que par trahison et seront finalement châtiés. Le poème est d'inspiration religieuse autant que guerrière. Il n'a pas les longueurs qui gâtent les autres gestes, et est fort bien composé : trahison de Ganelon; combat de Roncevaux et folie héroïque de Roland, qui refuse de sonner du cor; punition des Sarrasins et du traître. Le point central de l'œuvre est la mort de Roland, où le poète anonyme atteint le sublime : le héros meurt invaincu, face à l'ennemi, et offrant son gant à Dieu.

L'emploi du merveilleux est très discret : apparitions de saint Gabriel à Roland et à Charlemagne, etc. Mais l'intérêt n'est pas là, non plus que dans le pittoresque : à part deux ou trois passages très réalistes, le poète ne décrit guère. L'intérêt est dans la psychologie de Roland et de ses compagnons, où revit toute une époque.

**Résumé :** Charlemagne, depuis sept ans, combat en Espagne; il ne lui reste qu'à prendre Saragosse. Le roi Marsile demande la paix. L'empereur accepte et, sur le conseil de Roland, il choisit Ganelon comme ambassadeur. La mission n'est pas sans danger et Ganelon, jaloux et rancunier, en conçoit un vif ressentiment. Sa mission accomplie, il combine avec le roi sarrasin une embuscade où Roland péra.

L'armée part pour la France. Le traître a eu soin de faire désigner Roland et les douze pairs pour commander l'arrière-garde et tenir les défilés de la montagne. Mais l'ennemi vient sur eux, avec des forces sans nombre. Malgré le danger, Roland refuse de sonner son cor, pour rappeler Charlemagne.

### Le Cor<sup>1</sup>.

Dit Olivier : « Païens ont grande force;  
De nos Français m'y semble en avoir peu.  
Compain Roland, sonnez donc votre cor :  
L'entendra Charles, si<sup>2</sup> retournera l'ost<sup>3</sup>. »  
Répond Roland : « J'agirais comme un fol.  
En douce France, j'en laisserais mon los<sup>4</sup>.  
Je frapperai grands coups de Durendal :  
Sanglant sera le fer jusques à l'or.  
Félons païens sont mal<sup>5</sup> venus aux ports<sup>6</sup> :  
Je vous le jure, tous sont jugés à mort. »

— « Compain Roland, l'olifant donc sonnez :  
L'entendra Charles, fera l'ost retourner,  
Nous secourra avec sa baronnie<sup>7</sup>. »  
Répond Roland : « Ne plaise au Seigneur Dieu  
Que mes parents en soient pour moi blâmés,  
Et douce France en soit déshonorée !

1. Nous modernisons le texte des extraits suivants, en conservant autant que possible l'assonance et le rythme. — 2. Ainsi, alors. — 3. L'armée. — 4. Gloire (*laus*). — 5. Pour leur malheur. — 6. Défilés. — 7. Réunion des barons (germ. *bar*, homme libre).

Mais frapperai de Durendal assez,  
Ma bonne épée, que j'ai ceinte au côté :  
Tout en verrez le fer ensanglanté.  
Félons païens pour mal sont assemblés :  
Je vous le jure, tous sont à mort livrés. »

— « Compain Roland, sonnez votre olifant.  
L'entendra Charles, qui est aux ports passant;  
Je vous le jure, retourneront les Francs. »  
— « Ne plaise à Dieu, ce lui répond Roland,  
Que ce soit dit par nul homme vivant  
Que pour païens jamais je sois cornant!  
Ja n'en auront reproche mes parents!  
Quand je serai en la bataille grand',  
Je frapperai et mille coups et sept cents;  
De Durendal verrez l'acier sanglant.  
Français sont bons, frapperont bravement.  
Ja ceux d'Espagne n'auront de mort garant. »

Dit Olivier : « Je ne vois pas le blâme.  
Je les ai vus, les Sarrasins d'Espagne :  
Couverts en sont les vaux et les montagnes,  
Et la colline et les plaines entières.  
Et grande est l'ost de la gent étrangère :  
Nous y avons très petite compaigne<sup>1</sup>. »  
Répond Roland : « Ma force en est plus grande.  
Ne plaise à Dieu ni à ses très saints anges  
Que ja pour moi perde son honneur France!  
Mieux vaut mourir que tomber dans la honte :  
Mieux nous frappons, plus l'empereur nous aime. »

Roland est preux et Olivier est sage :  
Et tous les deux ont merveilleux courage.  
Et puisqu'ils sont à cheval et en armes,  
Ja pour mourir n'esquiveront bataille.  
Bons sont les comtes et leurs paroles hautes.  
Félons païens par grande ire chevauchent.  
Dit Olivier : « Roland, voyez un peu.  
Ils nous sont près, mais trop nous est loin Charles.  
Votre olifant sonner vous ne daignâtes :  
Viendrait le roi, nous n'y aurions dommage.  
Voyez amont devers les ports d'Espagne :  
Vous pouvez voir l'arrière-garde dolente.  
Qui le fera, jamais n'en fera d'autre. »  
Répond Roland : « Ne dites tel outrage.  
Honni celui qui au cœur est couard!  
Nous resterons fermement en la place (...)

---

1. Compagnie.

Quand Roland voit que bataille sera,  
Plus se fait fier que lion ou léopard ;  
Les Français hèle, Olivier appela :  
« Sire compain, ne parle plus ainsi.  
L'empereur qui Français nous confia,  
De ces vingt mille en a fait une part<sup>1</sup> :  
A son escient, n'y a pas un couard.  
Pour son seigneur, on doit souffrir grands maux,  
Et endurer et fort froid et grand chaud,  
Et l'on doit perdre de son sang, de sa chair.  
Fiers<sup>2</sup> de ta lance et moi de Durendal,  
Ma bonne épée que le roi me donna.  
Et si je meurs, peut dire qui l'aura :  
Cette épée fut à un noble vassal ! »

D'autre part est l'archevêque Turpin.  
Son cheval pique et monte une colline ;  
Français appelle, un sermon leur a dit :  
« Seigneurs barons, Charles nous laissa ci.  
Pour notre roi, nous devons bien mourir.  
Chrétienté aidez à soutenir.  
Bataille aurez, vous n'en pouvez douter,  
Car de vos yeux, voyez les Sarrasins.  
Clamez vos coupes, et priez Dieu merci :  
Vous absoudrai pour vos âmes guérir.  
Si vous mourez, vous serez saints martyrs.  
Sièges aurez dans le haut paradis. »  
Français descendent, à terre se sont mis,  
Et l'archevêque, pour Dieu, les a bénis.  
Pour pénitence leur commande férir...

(*Laiesses*, LXXXIII-LXXXIX.)

La bataille s'engage : deux divisions païennes sont anéanties, mais les Français perdent beaucoup d'hommes. Un orage terrible se déchaîne sur toute la France et le ciel s'obscurcit, présage de la mort du héros. Roland voit tomber tous ses soldats : ils ne sont plus que soixante. Il veut alors sonner son cor, malgré les railleries d'Olivier qui lui fait honte de sa *demesure*.

Roland a mis l'olifant à sa bouche :  
Le presse bien, par grand vertu le sonne.  
Hauts sont les puis<sup>3</sup> et la voix est très longue :  
De trente lieues on l'entendit répondre.  
Charles l'ouit et tous ses compagnons (...)  
Le comte Roland, par peine et par ahan,  
Par grand douleur, sonne son olifant.  
Hors de sa bouche lui saute le clair sang,  
De son cerveau rompues en sont les tempes (...)  
Le comte Roland a la bouche sanglante...  
... L'olifant sonne à douleur et à peine.  
Charles l'ouit et ses Français l'entendent.  
Ce dit le roi : « Ce cor a longue haleine ! »

---

1. Il les a choisis. — 2. Frappe (de : férir). — 3. Montagnes (*podium*, tertre, butte).

Naimés répond : « Un vaillant y prend peine.  
... Armez-vous donc et criez votre enseigne.  
Si secourez vos nobles compagnons :  
Bien entendez que Roland désespère ! »

Et l'empereur a fait sonner ses cors.  
Français descendent, ils mettent leur armure :  
Hauberts<sup>1</sup> et heaumes<sup>2</sup>, des épées parées d'or.  
Ont beaux écus, des épieux grands et forts,  
Et des gonfanons<sup>3</sup> blancs, bleus et vermeils.  
Sur destriers<sup>4</sup> montent tous les barons de l'ost.  
... N'y a celui qui à l'autre ne parle :  
« Si nous voyions Roland avant sa mort,  
Tous avec lui donnerions de grands coups. »  
Mais à quoi bon ? Car ils ont trop tardé.

... En plein soleil reluisent ces armures,  
Hauberts et heaumes y jettent grand éclat,  
Et les écus, qui bien sont peints de fleurs,  
Et les épieux, les gonfanons dorés.  
Mais l'empereur chevauche avec colère,  
Et les Français dolents et courroucés.  
N'y a celui qui durement ne pleure...

... Hauts sont les puis et ténébreux et grands,  
Les vaux profonds et les eaux violentes.  
Les clairons sonnent et derrière et devant  
Et tous répondent encontre l'olifant.  
Et l'empereur chevauche avec colère  
Et les Français courroucés et dolents.  
N'y a celui qui ne pleure ou désespère.  
Et prie Dieu qu'il protège Roland  
Jusqu'au moment où tous arriveront (...)

(*Laises*, CXXXIII-CXXXVIII.)

Les derniers combattants, sauf Roland et Turpin, sont morts ; les païens entendent sonner les cors qui annoncent le retour de Charles et ils s'enfuient, laissant les deux survivants maîtres du champ de bataille, mais épuisés par leurs blessures. L'archevêque meurt à son tour, après avoir béni les corps des héros.

### La Mort de Roland.

Roland sent la mort venir. Il essaie de briser Durendal pour qu'elle ne tombe pas aux mains des païens.

Roland frappa contre une pierre grise.  
Plus en abat que je ne sais vous dire.  
L'épée grince, mais n'éclate et ne brise,  
Et vers le ciel amont a rebondi.  
Quand voit le comte que ne la rompra mie,  
Moult doucement il la plaint en lui-même :

1. Germ. *halsberg*, cotte de mailles. — 2. Germ. *helm*, casque. — 3. Germ. *guntfano*, étendard. — 4. *Dextrarium*, cheval de bataille, tenu à droite par l'écuyer. Le palefroi est un cheval de renfort (*paraveredum*, cheval de poste).

« Ah ! Durendal, que tu es belle et sainte !  
Ton pommeau d'or est tout plein de reliques :  
La dent saint Pierre et du sang saint Basile,  
Et des cheveux monseigneur saint Denis,  
Du vêtement de la Vierge Marie ;  
Il n'est pas droit que les païens te prennent :  
Par des chrétiens tu dois être servie.  
Ne t'ait un homme qui fasse couardise !  
Tant larges terres par toi j'aurai conquises,  
Que Charles tient, qui la barbe a fleurie,  
Et l'empereur en est puissant et riche. »

Ce sent Roland que la mort tout le prend  
Et de la tête sur le cœur lui descend.  
Dessous un pin il est allé courant,  
Sur l'herbe verte est couché face en terre.  
Dessous lui met l'épée et l'olifant,  
Tourne sa tête vers la païenne gent :  
Il fait cela, parce qu'il veut vraiment  
Que Charles dise et tous ses compagnons,  
Le noble comte, qu'il est mort conquérant.  
Clame sa coulpe et très vite et souvent.  
Pour ses péchés, il offre à Dieu son gant.

Ce sent Roland que son temps est passé.  
Devers Espagne gît en un pui aigu.  
Et d'une main sa poitrine a frappée :  
« O Dieu, mea culpa vers tes vertus,  
Pour mes péchés, les grands et les menus,  
Ceux que j'ai faits depuis que je suis né  
Jusqu'à ce jour où la mort m'a frappé. »  
Et son gant droit il a vers Dieu tendu.  
Ange du ciel sont à lui descendus.

Le comte Roland s'est couché sous un pin ;  
Envers Espagne a tourné son visage ;  
De plusieurs choses lui prend à souvenir,  
De tant de terres que conquiert son courage,  
De douce France, des hommes de son lignage,  
De Charles son seigneur, qui l'éleva.  
Et malgré lui, il en pleure et soupire.  
...Clame sa coulpe et prie Dieu merci :  
« Père véritable, qui jamais ne mentis,  
Et saint Lazare de mort ressuscitas,  
Et Daniel des lions protégeas,  
Veuille sauver mon âme de tous périls  
Pour les péchés que je fis en ma vie ! »  
Et son gant droit à Dieu il a offert,

Et de sa main saint Gabriel l'a pris.  
Sur son bras, il tient la tête inclinée;  
Et, les mains jointes, est allé à sa fin.  
Dieu lui envoie son ange Chérubin  
Et saint Michel du péril;  
Et avec eux saint Gabriel y vint.  
L'âme du comte ils portent en paradis.

(*Laisses*, CLXXIII-CLXXVI.)

Charlemagne arrive, poursuit les Sarrasins et leur inflige une défaite sanglante. Puis il revient à Roncevaux et s'abandonne au désespoir, devant les corps des héros. Il fait transporter Roland, Olivier et Turpin dans l'église Saint-Romain à Blaye, puis retourne à Aix-la-Chapelle.

### La Mort de Belle Aude<sup>1</sup>.

Li empereres est repairet<sup>2</sup> d'Espagne  
E vient a Ais<sup>3</sup>, al meillor sied<sup>4</sup> de France;  
Muntet el palais, est venu en la sale.  
As<sup>5</sup> li Alde venue, une bele damisele<sup>6</sup>.  
Ço dist al rei : « O est Rollant le catanie<sup>7</sup>,  
Ki me jurat cume sa per<sup>8</sup> a prendre ? »  
Carles en ad e dulong e pesance.  
Pluret des oilz, turet sa barbe blanche :  
« Sœr, cher' amie, d'hume mort me demandes  
Jo t'en durai<sup>9</sup> mult esforcet<sup>10</sup> eschange :  
Ço est Loewis, mielz ne sai a parler;  
Il est mes filz e si tendrat<sup>11</sup> mes marches<sup>12</sup>. »  
Alde respunt : « Cest mot mei est estrange<sup>13</sup>.  
Ne place Deu ne ses seinz ne ses angles,  
Après Rollant que jo vive remaigne<sup>14</sup> ! »  
Pert la culor, chet as piez Charlemagne,  
Sempres<sup>15</sup> est morte. Deus ait mercit<sup>16</sup> de l'anme !  
Franceis barons en plurent et si la pleignent.

Alde la bel' est a sa fin alee.  
Cuidet<sup>17</sup> li reis que el se seit pasmee;  
Pited en ad, sin<sup>18</sup> pluret l'emperere;  
Prent la as mains, si l'en ad relevee.  
Desur les espalles<sup>19</sup> ad la teste<sup>20</sup> clinee.  
Quant Carles veit que morte l'ad truvee,  
Quatre cuntesses sempres i ad mandees;  
A un muster<sup>21</sup> de nuneins<sup>22</sup> est portee (...)

(*Laisses*, CCLXVIII-CCLXIX.)

1. Texte ancien. — 2. *Repatriare*. — 3. *Aquis*. — 4. *Sedem*. — 5. De *ecce*, voilà. — 6. Diminutif de dame (*domina*). — 7. Capitaine (*capitaneum*). — 8. Son égale, son épouse. — 9. Donnerai. — 10. Renforcé, avantageux (de *esforcier*). — 11. Tiendra. — 12. Mot germanique : pays frontière ; ici, empire. — 13. Etranger (*extraneum*). — 14. *Remanere*. — 15. Aussitôt (*semper*). — 16. Pitié (*mercedem*). — 17. De *cuidier* (*cogitare*), penser. — 18. Si en. — 19. Epauls (de *spatula*, omoplate). — 20. De *testa*, vase, tesson; *caput* a donné *chef*. — 21. Moultier, couvent (*monasterium*). — 22. Nonnains (de *nonna*, mère, terme de respect).

Puis l'empereur fait juger Ganelon. Pinabel, neveu du traître, combat en champ clos contre Thierry, champion de Roland. Celui-ci triomphe et Ganelon est écartelé. La nuit suivante, un ange apparaît à Charlemagne et lui ordonne une nouvelle expédition.

## II.

### LA POÉSIE ROMANESQUE

Dès le milieu du XII<sup>e</sup> s., à côté des gestes qui sont le reflet de faits lointains de l'histoire nationale, et d'inspiration guerrière, se développe une vaste littérature narrative, les *romans* (1) *courtois* (c'est-à-dire aristocratiques, chevaleresques), poèmes qui retracent des légendes étrangères ou des événements imaginaires et qui s'adressent à une aristocratie plus raffinée. Moins violents et moins réalistes, ils content de belles aventures d'amour et de chevalerie. Ce genre n'est en somme que l'élargissement du genre épique.

1. LES ROMANS ANTIQUES (2), imités de Quinte-Curce, Stace ou Virgile : le *Roman de Troie*, le *Roman de Thèbes* (histoire d'Œdipe et de ses fils Étéocle et Polynice), le *Roman d'Enéas* et le *Roman d'Alexandre* (ce dernier de Lambert le Tort et Alexandre de Bernay ; en vers de 12 syll., d'où le nom d'*alexandrin*). Ces œuvres, très longues, sont gâtées par leurs invraisemblances et leurs bizarreries. Elles datent toutes de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> s.

2. LES ROMANS BRETONS. — Les légendes des Celtes de Grande-Bretagne, reflet de leurs luttes contre les Saxons au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> s. (3), se répandent également en France au XII<sup>e</sup> s. (4). On y voit fleurir l'*amour courtois* : elles narrent les aventures des chevaliers qui, pour plaire à la dame de leurs pensées, exécutent des prouesses héroïques. Cet amour est une passion fatale, qui se heurte aux conventions sociales et à la loi religieuse, mais qui obéit à toutes les règles de l'honneur chevaleresque, hors desquelles il n'est que bassesse et vilénie. La femme est toujours idéalisée (5). Enfin l'emploi du merveilleux est très développé : sorciers, enchanteurs, fées, fontaines magiques, palais enchantés, etc. On peut diviser ces romans en trois groupes :

A. — *Les poèmes d'amour*. Citons les *lais* de Marie de France (vers 1160-1180), brefs contes en vers, et les poèmes développant la légende de *Tristan*.

LE LAI DU ROSSIGNOL. — Résumé : Un chevalier vient toutes les nuits contempler sa dame, accoudée à sa fenêtre. Le mari jaloux s'inquiète, mais elle lui dit qu'elle écoute chanter le rossignol. Le brutal tue l'oiseau. La dame l'envoie à son ami, qui le conserve dans un beau coffret d'or, comme une précieuse relique.

TRISTAN ET YSEULT. — Les poèmes les plus connus sont ceux de BÉROUL (vers 1150) et de THOMAS (vers 1170). Ce sont les premiers romans d'amour de la littérature française. Cet amour est l'amour passion, contre lequel rien ne prévaut. Résumé : Tristan de Léonois, neveu du roi Marc de Cornouailles, est chargé de conduire la princesse Yseult la blonde à son oncle, qui doit l'épouser. Sur le navire qui les porte, ils boivent par erreur un philtre qui devait inspirer à Yseult et au roi Marc une passion invincible. Dès lors, ils s'aiment d'un amour inaltérable. En vain, le roi les persécute : l'amour est plus fort que tout. Enfin Tristan, pour tâcher d'oublier, quitte le pays et gagne la Bretagne, où il épouse

1. *Roman*, récit en langue romane, puis récit d'événements fictifs

2. Le moyen âge ignore en général l'antiquité grecque, à l'exception d'Aristote, qui exerce jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. une véritable tyrannie dans les universités. On se méfiait du grec, qui avait été la langue des grandes hérésies (*græcum est, non legitur*, disait-on). L'antiquité latine, mieux connue, est fort mal comprise. Virgile, par exemple, est considéré comme un prophète du christianisme.

3. Les Celtes furent refoulés dans le Pays de Galles, en Cornouailles et en Armorique. Celle-ci s'appela désormais Bretagne.

4. Ces légendes sont vulgarisées par le *Roman de Brut* (1155) de Robert Wace : c'est une histoire poétique des Bretons (dont Brutus était considéré comme le héros éponyme), imitée de l'*Historia regum Britanniae* de Jofroy de Monmouth (début du XII<sup>e</sup> s.).

5. Dans les gestes, les figures féminines sont rares.



Yseult aux blanches mains. Mais il languit et tente plusieurs fois de revoir son amie. Blessé par une arme empoisonnée et ne pouvant être guéri que par Yseult de Cornouailles, il l'envoie chercher. Le messager mettra une voile blanche à la nef, s'il ramène Yseult; sinon, une voile noire. Mais la femme de Tristan, jalouse, a surpris le secret, et elle annonce faussement à son mari que la voile est noire. Tristan meurt désespéré et Yseult la blonde vient expirer aussi sur son corps.

B. — *Les poèmes d'aventures*, et notamment les *Romans de la Table ronde*, consacrés aux exploits des compagnons du roi Arthur (roi légendaire de Grande-Bretagne; ses chevaliers prenaient leurs repas à une table ronde, ce qui évitait toute question de préséance). Les plus fameux sont ceux de CHRÉTIEN DE TROYES (vers 1160-1175) (1) : *Erec et Enide*, *Lancelot ou le chevalier à la charrette*, *Yvain ou le chevalier au lion*.

LANCELOT. — *Résumé* : Lancelot, à travers mille dangers, délivre Guenièvre, femme d'Arthur, qui avait été enlevée par Méléagant. Il s'éprend de la reine, qui le reçoit fort mal, parce qu'un jour, ayant perdu son cheval, il a hésité à monter dans une charrette (ce qui est déshonorant pour un chevalier). Elle lui tient donc rigueur d'avoir mis son honneur au-dessus du service de sa dame. Elle lui impose alors diverses épreuves, comme de se laisser vaincre volontairement dans un tournoi, et finit par lui pardonner.

YVAIN. — *Résumé* : A la cour du roi Arthur, Yvain entend conter l'histoire d'une fontaine enchantée, située en Bretagne, dans la mystérieuse forêt de Brocéliande, séjour de l'enchanteur Merlin et de la fée Viviane (aujourd'hui la forêt de Paimpont, en Ille-et-Vilaine). Il part à sa recherche, la retrouve; il verse, à l'aide du bassin d'or, l'eau sur la margelle d'émeraude et ce geste déchaîne une terrible tempête. Le seigneur de l'endroit vient le défier, comme il lui avait été prédit. Mais Yvain le défait, le blesse mortellement et le poursuit dans son château, où l'audacieux serait pris sans un anneau magique que lui donne une demoiselle et qui a le pouvoir de le rendre invisible. Yvain s'éprend de Laudine, la veuve du châtelain et il en est, finalement, aimé et l'épouse. Il reçoit au château le roi Arthur et sa cour. Mais la soif de « l'aventure », idéal du chevalier, n'est pas éteinte en lui, d'autant plus que Gauvain, son frère d'armes, l'invite à l'accompagner. Sa femme le laisse partir à la condition qu'il soit revenu au bout d'un an. Ce délai passé, elle refuse de le recevoir. Désespoir d'Yvain qui, au début, va jusqu'à la folie. Nouvelles et nombreuses aventures, au cours desquelles il sauve un lion qui s'attache à lui comme un ami. De là son nom de « Chevalier au Lion ». Enfin la Dame pardonnera et Yvain renoncera à l'aventure pour vivre à son foyer.

LANCELOT représentait l'idéal de l'amour courtois et de l'asservissement du chevalier à la Dame, tels qu'on les imaginait à la cour de Marie de Champagne. Quant à YVAIN, M. G. Cohen a pu écrire qu'il posait le problème « de l'amour et de l'aventure dans le mariage, ... problème psychologique qui est de tous les temps ».

C. — *Les poèmes religieux*, où l'on voit paraître une autre légende, la quête du *Graal*, vase précieux où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ en croix. Ce vase est conservé dans un château mystérieux et seul un chevalier vierge de tout péché pourra le conquérir. Ce chevalier irréprochable sera Perceval (Parsifal dans les poèmes germaniques imités des poèmes français). Citons *Perceval*, roman inachevé de Chrétien de Troyes, qui fut complété par divers auteurs au XIII<sup>e</sup> s.

Signalons enfin divers romans difficiles à classer, *Flor et Blancheflor*, le *Roman des sept sages* et surtout *Aucassin et Nicolette*, qui est sans doute l'œuvre la plus gracieuse de cette littérature courtoise; *La Châtelainede Vergy* (XIII<sup>e</sup> s.); *Robert le Diable* (XIV<sup>e</sup> s.), etc.

1. Chrétien de Troyes fut au service du comte de Champagne Henri I<sup>er</sup> et de sa femme Marie, fille d'Eléonore d'Aquitaine et de Louis VII. C'est à la comtesse Marie qu'est dédié *Lancelot* et c'est elle qui, sans doute, en avait inspiré le sujet. Sous son influence, la cour de Champagne est alors un centre littéraire brillant.

Chrétien passa, plus tard, semble-t-il, au service du comte de Flandre Philippe d'Alsace, à qui il dédia *Perceval*.

Tous ces poèmes, comme les gestes, eurent grande renommée : on les imite en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Espagne, au Portugal (où fut composé au XV<sup>e</sup> s. le célèbre *Amadis de Gaule*, dit le Chevalier au Lion ou le Beau Ténébreux, roman attribué à Vasco de Lobeira). Puis le genre sombre dans la banalité. Mais il retrouve un regain de succès avec la traduction d'*Amadis* (1540) par Herberay des Essarts, et son influence sur L'Arioste, Le Tasse et les romans précieux est certaine.

## Chrétien de Troyes.

### L'apparition du Graal.

Perceval a été armé chevalier par Gornemant de Gohort qui lui a enseigné les devoirs de la chevalerie et lui a recommandé de ne plus parler étourdiment. Après avoir secouru une jeune femme assiégée dans son château, il reçoit l'hospitalité chez un seigneur qui lui fait don d'une épée. C'est là que va lui apparaître le mystérieux cortège du Graal, spectacle dont il ne comprendra pas le sens, mais au sujet duquel, se souvenant des conseils de Gornemant, il n'osera interroger son hôte.

Un valet d'une chambre vint  
Qui une claire lance tint,  
Empoignée par le milieu;  
Et passa à côté du feu  
Et de ceux qui là s'asseyaient;  
Et tous ceux là-dedans voyaient  
La lance claire au fer brillant.  
Coulait une goutte de sang  
Du fer de la lance au sommet  
Et jusqu'à la main du valet,  
Cette goutte rouge coulait...  
Alors deux autres valets vinrent  
Qui chandeliers en leurs mains tinrent  
De fin or tout ouvré en nielle.  
Les figures étaient très belles  
De ceux qui chandeliers portaient;  
En chaque chandelier ardaient  
Dix chandelles à tout le moins :  
Un *Graal* entre ses deux mains  
Une pucelle le tenait,  
Qui avec les valets venait,  
Belle, élancée et bien parée;  
Quand elle fut dedans entrée  
Avec le *Graal* qu'elle tint  
Une si grand clarté en vint  
Qu'ainsi perdirent les chandelles  
Leur clarté, comme les étoiles  
Quand soleil se lève ou la lune.  
Après elle il en revint une  
Qui tenait un plateau d'argent.  
Le *Graal* qui allait devant

De fin or, le plus pur, était,  
Pierres précieuses avait  
Ce *Graal* de maintes manières,  
Des plus riches et des plus chères  
Qui en mer ou en terre soient.  
Toutes autres pierres passaient  
Celles du *Graal* sans doutance.  
Ainsi qu'il en fut de la lance  
Par devant lui elles passèrent  
Et d'une chambre à l'autre allèrent,  
Et le valet les vit passer  
Et n'osa mie demander  
Du *Graal* à qui on servait,  
Car tous jours au cœur il avait  
Le conseil du preud'homme sage...

(*Perceval ou le conte du Graal.*

Adaptation de G. Cohen. Reproduction  
autorisée par Larousse, éd., Paris.)

### Aucassin et Nicolette.

Ce roman (vers 1220) est le seul spécimen d'un genre, la *chante-fable*, qui dut toutefois être fort goûté. Le récit en prose (les autres romans sont en vers) alterne avec des couplets chantés. Aucassin, fils du comte Garin de Beaucaire, s'est épris de Nicolette, jeune captive sarrasine. Elle est emprisonnée sur l'ordre du comte, mais s'évade et se réfugie dans la forêt. Aucassin réussit à la retrouver et, après diverses aventures, Nicolette est reconnue pour la fille du roi de Carthage et le mariage se fait.

#### Aucassin dans la forêt<sup>1</sup>.

Aucassin alla par la forêt de voie en voie, et le destrier l'emporta grande allure. Ne cuidez<sup>2</sup> mie que les ronces et les épines l'épargnassent : nenni, mais lui dérompent son drap..., que le sang lui sortit des bras et des côtés et des jambes en cinquante lieux... Mais il pensa tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il ne sentait ni mal ni douleur... Et quand il vit que la vesprée approchait, si commença à pleurer, pour ce qu'il ne la trouvait.

Un vieux chemin herbu chevauchait. Il esgarda devant lui en mi la voie, si vit un valet<sup>3</sup> tel comme je vous dirai. Grand était et merveilleux et laid et hideux. Il avait une grande hure plus noire que charbon..., et avait grandes joues, et un grandisme nez plat, et grandes narines larges, grosses lèvres plus rouges qu'escarboucle, grandes dents jaunes et laides, et était chaussé de houseaux et de souliers de bœuf lacés de tilleul jusque dessus le genou..., si était appuyé sur une grande massue. Aucassin se heurta sur lui, si eut grand peur quand il le vit.

« Beau frère, Dieu t'aide! — Dieu vous bénisse!... Mais pourquoi pleurez-vous? fait-il, et faites si grand deuil? Certes, si j'étais aussi

1. Texte modernisé. — 2. *Cogitare*. — 3. Diminutif de vassal; ici, homme.

riche homme comme vous êtes, tout le monde ne me ferait mie pleurer. — Certes, je le vous dirai moult volontiers. Je vins ce matin chasser en cette forêt, si avais un blanc lévrier, le plus beau du siècle, si l'ai perdu; pour ce je pleure. — Oh! fait-il, par le cœur que ce Sire eut en son ventre! que vous pleurâtes pour un chien puant?... J'étais loué à un riche vilain, si chassais sa charrue : quatre bœufs y avait. Or a trois jours qu'il m'avint une grande malaventure, que je perdis le meilleur de mes bœufs, Rouget, le meilleur de ma charrue, si le vais quérant. Si ne mangeai ni ne bus trois jours, si n'ose aller à la ville, qu'on me mettrait en prison, que je ne l'ai de quoi soudre<sup>1</sup>. De tout l'avoir du monde n'ai-je plus vaillant que vous voyez sur mon corps. Une lasse mère avais, si n'avait plus vaillant qu'un matelas, si lui a-t-on tiré de dessous le dos, si gît à même la paille, si m'en pèse assez plus que de moi. Car avoir va et vient : si j'ai perdu, je gagnerai une autre fois, si soudrai mon bœuf quand je pourrai, mais pour ce ja n'en pleurerai. Et vous pleurâtes pour une ordure de chien! Maudit soit qui ja vous priera! — Certes, tu es de bon confort, beau frère. Béni sois-tu! Et que valait ton bœuf? — Sire, vingt sous m'en demande-t-on; je n'en puis mie abatre une seule maille<sup>2</sup>. — Or tiens, fait Aucassin, vingt sous que j'ai ci en ma bourse, si paye ton bœuf. — Sire, fait-il, grand merci! Et Dieu vous laisse trouver ce que vous quérez! »

Il se part de lui. Aucassin si chevauche. La nuit fut belle et coite, et il erra tant qu'il vint près de là où les sept chemins s'afourchent, si vit devant lui la loge que vous savez que Nicolette avait faite, et la loge était garnie dehors et dedans et par-dessus et devant de fleurs, et était si belle que plus ne pouvait être. Quand Aucassin l'aperçut, si s'arrêta tout à coup, et le rayon de la lune frappait dedans.

« Eh Dieu! fait Aucassin, ci fut Nicolette, ma douce amie, et ce fit-elle de ses belles mains. Pour son amour me descendrai-je ci et m'y reposerai cette nuit. »

Il mit le pied hors de l'étrier pour descendre; et le cheval fut grand et haut : il pensa tant à Nicolette, sa très douce amie, qu'il chut si durement sur une pierre que l'épaule lui sauta hors de place. Il se sentit moult blessé, mais il s'efforça au mieux qu'il put..., tant qu'il fût couché en la loge. Et il regarda par un trou de la loge, si vit les étoiles au ciel, en vit une plus claire que les autres, si commença à dire :

Etoilette, je te vois,  
Que la lune attire à soi.  
Nicolette est avec toi,  
Mon amie aux cheveux blonds.  
Je cuide Dieu la veut avoir  
Pour que la clarté du soir  
Par elle plus brillante soit.  
Eh! mon amie, entends-moi.  
Plaise or au souverain Roi,

1. Payer.

2. Deux mailles (*metallia*) valaient un denier, le sou valait douze deniers, vingt sous valaient une livre.

Comment que je dusse en choir,  
Que je fusse là-haut avec toi !  
Si j'étais le fils du roi,  
Vous seriez digne de moi,  
Sœur, douce amie !

III.

LA POÉSIE SATIRIQUE.

Les gestes et les romans sont d'inspiration idéaliste. A côté de cette littérature chevaleresque ou sentimentale se développe dès la fin du XII<sup>e</sup> s., surtout dans le nord de la France, une littérature d'inspiration bourgeoise, très vivace, satirique, et peignant avec réalisme les mœurs du temps.

1. LES FABLIAUX (forme picarde de fableau), petits contes en vers, railleurs et goguenards. L'esprit gaulois (1) s'y étale. Ils se moquent de tous et de tout, des femmes qui tyrannisent leur mari, des vilains avarés, des curés poltrons ou gourmands, des bourgeois égoïstes, des nobles avides, etc. Nous en possédons environ 150, anonymes le plus souvent ; la plupart font l'apologie de la ruse et sont assez grossiers de langage. Certains ont plutôt des intentions morales.

Résumons quelques fabliaux. *Estula* : Deux voleurs pénètrent la nuit chez un riche bourgeois. Eveillé par le bruit, celui-ci appelle son chien : « Estula, Estula ». L'un des voleurs répond : « Oui, je suis ici ». Le bourgeois s'imagine que le chien ensorcelé s'est mis à parler et envoie son fils quérir le curé. Ce dernier revêt son étole, mais, étant pieds nus, il arrive monté sur les épaules du jeune homme. L'autre voleur croit voir son camarade portant un mouton et s'écrie : « Vite, je vais lui couper la gorge ». Le curé s'enfuit épouvanté, tandis que les voleurs se retirent chargés de butin. — *Le Prêtre qui dit la Passion* : A l'office du Vendredi-Saint, un prêtre s'embrouille dans son livre liturgique. Pour donner le change, il récite du latin macaronique que les fidèles écoutent avec respect. Et il arrête la plaisanterie... quand la quête a pris fin. — *La Housse partie* : Un riche bourgeois héberge chez lui son vieux père. Un jour, pressé par sa femme, il veut le chasser. Il consent cependant à lui donner une housse de cheval, pour le garantir du froid. Il envoie son jeune garçon chercher cette housse à l'écurie. L'enfant la coupe en deux morceaux et n'en remet qu'un au vieillard. Son père le réprimande : « Je garde l'autre morceau pour vous, dit l'enfant, quand vous serez vieux ». L'ingrat comprend sa faute et traite désormais son père avec honneur.

Les fabliaux disparurent après le XIV<sup>e</sup> s., mais leur esprit se perpétue dans la farce.

2. LE ROMAN DE RENART (voir ci-dessous).

3. LES YSOPETS, recueils de fables imitées d'Esopé et de Phèdre.

4. LES DITS, petits poèmes burlesques et satiriques, contre les moines (*le Dit des Jacobins*, *le Dit des Cordeliers*), contre les femmes (*le Dit des cornettes*), contre les corps de métiers (*le Dit des rues de Paris*), etc. Certains ont une portée morale, tel *le Dit des trois morts et des trois vifs*, de Bauduin de Condé (XIII<sup>e</sup> s.).

Le Roman de Renart.

Le *Roman de Renart* est une collection de fabliaux, sans grand lien entre eux, consacrés aux exploits du goupil Renart (2). Certains de ces poèmes sont d'origine flamande. Autour de Renart et de sa femme Hermeline, paraissent

1. On dirait mieux l'esprit *bourgeois*. Gaulois équivaut à *celtique*, et la poésie celtique se caractérise par son idéalisme. Mais l'expression est consacrée (comparer : *gauloiserie*).

2. *Renart* est le nom propre (d'origine flamande, *Reinaert*) donné au goupil (*ou péculeum*). Le nom propre a éliminé le nom commun ce qui est une preuve de la popularité de l'œuvre.

Noble le lion, Ysengrin le loup, Brun l'ours, Tybert le chat, Tiécelin le corbeau, Drouin le moineau, Grimbert le blaireau, Chantecler le coq, Couart le lièvre, Bélin le mouton, Tardif le limaçon, etc. Tous ces personnages sont plus ou moins symboliques. Par exemple, l'âne Bernard est archiprêtre; Ysengrin est connétable; Bélin est chapelain du roi; le chameau Musart est légat du pape, etc. Comme les fabliaux, l'œuvre est satirique et raille vilains et nobles et prêtres; elle fait le procès de la société médiévale et des idées politiques et religieuses sur lesquelles elle reposait. Avant tout, elle est l'apologie de la ruse, sous toutes ses formes, mensonge, hypocrisie, adresse. Renart trompe les forts et les puissants, Noble, Ysengrin, Brun, etc.; il est lui-même berné par plus faible que lui, Chantecler ou Tiécelin. Il ne faut guère chercher ici d'intention morale.

RÉSUMÉ : Les aventures de Renart sont très nombreuses : il aperçoit des marchands de poissons et contrefait le mort. Les marchands l'emportent pour vendre sa peau. Mais Renart ressuscite en tapinois, dérobe trois *colliers* d'anguilles et se sauve en narguant ses dupes. — Renart est tombé au fond d'un puits et n'en peut sortir. Arrive Ysengrin. Le fourbe affirme qu'il est en paradis, au sein des délices. Ysengrin alléché descend dans l'autre seu et Renart s'échappe. — Renart s'empare par ruse du fromage que tenait Tiécelin. — Il séduit Chantecler et l'emporte. Mais le coq lui conseille de répondre du tac au tac aux paysans qui le poursuivent en l'injuriant. Renart ouvre la bouche et Chantecler s'envole, etc.

### La Pêche de Renart et d'Ysengrin<sup>1</sup>

Le ciel clair était étoilé  
Et le vivier était gelé...  
Pourtant un pertuis y était  
Que des vilains y avaient fait.  
Un seu ils y avaient laissé.  
Là vint Renart en toute hâte  
Et son compère regarda.  
« Sire, fait-il, mettez-vous çà :  
Car çà est plenté<sup>2</sup> de poissons  
Et le piège où nous pêchons  
Les anguilles et les barbeaux  
Et autres poissons bons et beaux. »  
Dit Ysengrin : « Sire Renart,  
Or le<sup>3</sup> prenez de l'une part  
Et l'attachez bien à ma queue! »  
Renart le prend et le lui noue  
Entour la queue au mieux qu'il peut.  
« Frère, fait-il, or<sup>4</sup> il vous faut  
Moult sagement vous maintenir  
Pour les poissons qui vont venir. »  
Lors s'est en un buisson caché,  
S'est mis son groin entre ses pieds...  
Et Ysengrin est sur la glace  
Et le seu est dans la fontaine,  
Plein de glaçons à bonne étrene.

1. Textes modernisés. — 2. Abondance (*plenitatem*). — 3. Le seu. — 4. Maintenant.

Et l'eau commence à se geler.  
Et le seau à s'attacher  
Qui à la queue était noué :  
De glaçons fut bien entouré.  
La queue est dans l'eau gelée  
Et en la glace bien scellée.  
L'autre commence à soulever  
Et le seau croit en haut tirer ;  
En mainte sorte s'y essaie,  
Ne sait que faire et moult s'effraie.  
Renart commence à appeler,  
Que là il ne peut plus rester,  
Que déjà l'aube était crevée.  
Renart a la tête levée,  
Si le regarde et les yeux ouvre :  
« Sire, fait-il, car laissez l'œuvre.  
Allons-nous en, beau doux ami !  
Assez avons de poissons pris. »  
Et Ysengrin lui écria :  
« Renart, fait-il, trop y en a.  
Tant en ai pris, ne sais le dire. »  
Et Renart commença à rire...  
« Qui tout convoite, tout perdra. »

Mais un chasseur arrive avec ses chiens. Renart s'enfuit et va se cacher dans sa tanière. Ysengrin fait de vains efforts pour s'échapper. Le chasseur veut le frapper de son épée, mais il ne tranche que la queue.

Et Ysengrin point ne s'attarde,  
Fuyant s'en va, si se regarde,  
Droit vers le bois à grande allure.  
Alors s'en va et dit et jure  
Que de Renart se vengera  
Au premier lieu qu'il le verra.

### Le Jugement de Renart.

Les méfaits de Renart ont passé toute mesure. Noble réunit sa cour pour le juger. Arrivent Chantecler et ses poules, qui viennent demander justice pour le meurtre de dame Copée.

Car Sire Chantecler le coq  
Et Pinte qui pond les œufs gros,  
Et Noire et Blanche et la Roussette  
Amenaient une charrette  
Enveloppée d'une courtine.  
Dedans gisait une géline<sup>1</sup>  
Que l'on amenait en litière...

---

1. Gallina.

Renart l'avait si malmenée...  
Que la cuisse lui avait brisée  
Et une aile du corps arrachée...  
Pinte s'écrie la première...  
« Pour Dieu, fait-elle, gentilles bêtes,  
Chiens et loups, tous tant que vous êtes,  
Car conseillez une chétive!  
Soit haïe l'heure où je suis vive!...

Car Renart a déjà mangé ses cinq frères et quatre de ses sœurs. Il vient d'égorger la dernière, dame Copée, la plus belle, la plus grasse. Pinte s'évanouit et Chantecler fond en larmes. Noble s'émeut et soupire si fort que Couart en a la fièvre pendant douze jours. On fait à dame Copée de belles funérailles.

Alors Brun l'ours prend son étole...  
Et le roi, au commandement,  
Et tous les autres du concile<sup>1</sup>  
Ont commencé la vigile.  
Sire Tardif, le limaçon,  
Lut par lui seul les trois leçons<sup>2</sup>,  
Et Rouanel chanta les vers,  
Et lui et Brichemer le cerf.  
Quand la vigile fut chantée  
Et ce vint à la matinée,  
Le corps portèrent enterrer.  
Mais avant l'ont fait enserrer  
En un moult beau vaisseau de plomb,  
Jamais de plus beau ne vit-on.  
Puis l'enfouirent sous un arbre  
Et par-dessus mirent un marbre...

Cependant Noble envoie Brun chercher Renart. Celui-ci feint de se soumettre et pour fêter l'ours, le mène à un chêne fendu et maintenu par des coins : il contient, selon lui, un miel délicieux. Brun y plonge le museau et Renart retire les coins, tandis qu'arrivent des paysans qui rouent de coups le malheureux. Pareille aventure est réservée au deuxième envoyé, Tybert, que Renart conduit dans une maison abondante en souris, mais aussi en pièges. Enfin Renart se soumet. On le condamne à mort. Mais au pied du gibet, le fourbe demande à parler.

Et dit au roi : « Beau gentil Sire,  
Car me laissez un petit dire.  
Vous m'avez fait lier et prendre.  
Or me voulez sans forfait pendre.  
Mais j'ai fait moult grands péchés  
Dont je suis un peu accablé.  
Je veux venir à repentance  
Au nom de sainte Pénitence,  
Veux la croix prendre pour aller

---

1. Assemblée. — 2. Prières liturgiques (*lectiones*).



La merci Dieu<sup>1</sup> outre la mer.  
Si je meurs là, mon âme est sauve... »

Grimbert le blaieau, cousin de Renart, intercède en sa faveur.

« Ce, dit le roi, ne dites pas.  
Quand reviendrait, si serait pire :  
Ceux qui cette coutume tiennent,  
Bons y vont, mauvais en reviennent<sup>2</sup> ! »

Cependant Noble se laisse fléchir. Renart ne se tient pas de joie : on lui apporte la besace et le bourdon du pèlerin. Il pardonne généreusement à tous ses ennemis. La reine lui donne son anneau et lui demande de prier pour eux. Et il s'en va en Terre-Sainte.

#### IV.

### LA POÉSIE DIDACTIQUE ou ALLÉGORIQUE.

Les œuvres étudiées ci-dessus, gestes, poèmes courtois ou fabliaux, suffirent longtemps aux laïcs, inaptes encore aux subtilités de la pensée. Toutes les œuvres qui impliquaient une pensée philosophique étaient écrites en latin. C'était l'apanage des clercs : controverses scolastiques, traités scientifiques ou de morale, etc. Mais ces œuvres savantes finissent, au XIII<sup>e</sup> s., par se vulgariser et nous trouvons dès lors, en langue vulgaire, des *Bestiaires*, des *Lapidaires* (3), des *Chastiments* (4), des sermons en vers, des poèmes encyclopédiques (5) et une foule de poèmes moraux (6). Cette littérature use fort de l'*allégorie*, qui est sans doute le procédé littéraire le plus fréquent au moyen âge : elle peint les hommes sous l'aspect d'animaux ou de plantes, ou représente des abstractions par une forme humaine. L'œuvre allégorique la plus célèbre est le *Roman de la Rose*.

### Le Roman de la Rose.

Ce poème comprend deux parties : la première (environ 4000 vers) est de GUILLAUME DE LORRIS (vers 1230) ; la seconde, beaucoup plus longue (18000 vers) est de JEAN CLOPINEL, de Meung (ou Meun) sur Loire, dit JEAN DE MEUNG (vers 1277).

Le poème de Guillaume de Lorris est une sorte de code d'amour courtois, qui ne manque pas de poésie : on y retrouve l'influence de l'*Art d'aimer* d'Ovide. Inachevée, l'œuvre fut reprise par Jean de Meung, qui lui donna un caractère tout différent. Aux aventures de l'Amant en quête de la Rose, il entremêle de longues digressions sur des sujets fort divers : satires contre les femmes, les prêtres et les grands ; dissertations sur l'origine de la propriété, de la monarchie, etc. Penseur très hardi, Jean de Meung annonce les grands écrivains du XVI<sup>e</sup> s.,

1. A la grâce de Dieu. — 2. Trait de satire contre certains croisés qui partaient avec des intentions peu chrétiennes.

3. Traités d'histoire naturelle, où tout est matière à un enseignement moral. Par exemple, le pélican, qui est censé nourrir ses petits de sa propre chair, est le symbole du Christ. Au moyen âge, la science ne cherche qu'à pénétrer les volontés divines dans les faits naturels. Les sciences exactes font néanmoins de légers progrès, mais très lentement.

4. Traités de morale à tendance pédagogique. — 5. *L'Image du monde*, de Gautier de Metz, *Le Trésor* (en prose) du Florentin Brunetto Latini (XIII<sup>e</sup> siècle). Cet Italien, contemporain de Dante, compose son livre en français pour plusieurs raisons, dit-il, et notamment « parce que la parole est plus délectable et plus commune à toutes gens ». Il constate ainsi ce que Rivarol appellera plus tard « l'universalité de la langue française ». — 6. *Le Songe d'Enfer* de Raoul de Houdenc; le *Poème moral*, d'origine liégeoise; *Le Pèlerinage de la vie humaine*, de Guillaume de Diguleville, etc.

Rabelais et Montaigne. Comme eux, il voit dans les lois naturelles, appliquées selon la raison, le principe du bien et du droit (1). En ce sens, il est une exception à son époque et il contraste totalement avec l'esprit religieux du moyen âge.

RÉSUMÉ : Guillaume de Lorris raconte un songe qu'il fit en sa vingtième année : au printemps, il se promène dans la campagne et rencontre un jardin. Les murs en sont ornés de dix statues, représentant les vices : Haine, Envie, Avarice, etc. Oiseuse (Oisiveté) l'introduit dans ce jardin, où il admire, entre toutes, une rose (la dame aimée). Amour lui perce le cœur de ses flèches. Divers personnages lui permettent de s'approcher : Bel Accueil, Courtoisie, Pitié, Largesse, etc. Mais d'autres l'écartent : Jalousie, Male Bouche (Médiosance), Honte, etc.

### Le Printemps<sup>2</sup>.

Au temps amoureux, plein de joie,  
Au temps où tout est en émoi,  
Où l'on ne voit buisson ni haie  
Qui en mai parer ne se veuille  
Et couvrir de nouvelles feuilles,  
Les bois recouvrent leur verdure  
Qui sont secs tant que l'hiver dure.  
La terre même s'enorgueillit  
Pour la rosée qui la mouille  
Et oublie la pauvreté  
Où elle a tout l'hiver été.  
Lors devient la terre si fière  
Qu'elle veut nouvelle robe...  
Les oiseaux qui se sont tus  
Tant que durait la froidure,  
Sont en mai, pour le temps serein,  
Si joyeux qu'ils montrent en chantant  
Qu'en leur cœur y a de joie tant  
Qu'il leur faut chanter par force.  
Le rossignol alors s'efforce...  
Moult a dur cœur qui en mai n'aime,  
Quand il entend sous la ramée  
Le chant tendre et doux des oiseaux.

Amour fait à l'Amant un long exposé de l'*art d'aimer*. Raison (dont les yeux sont clairs comme les étoiles et que Dieu fit à son image, pour garder l'homme de folie) essaie, mais en vain, de le détourner. Courtoisie lui apprend les bons usages : être sage et poli ; se garder des paroles ordurières ; honorer toutes les dames ; blâmer ceux qui en médisent ; soigner sa mise ; être propre, se laver les mains, se curer les dents, avoir les ongles nets ; apprendre à danser, à chanter, etc. — Cependant Jalousie fait entourer le parterre d'un mur et enfermer Bel Accueil dans une tour. Là se termine le poème de Guillaume de Lorris. C'est en somme une analyse assez fine de l'amour délicat et raffiné, de ses détours, de ses pudeurs, de ses scrupules.

1. Par exemple, d'après Jean de Meung, les hommes vivaient à l'origine égaux et contents. Mais Convoitise et Avarice firent sortir Pauvreté de l'enfer et les hommes s'entredéchirèrent. Les plus forts prirent la meilleure part. Ils choisirent des juges et des rois, pour assurer la garde de leurs biens. Mais les voleurs battirent juges et rois. Il fallut créer des impôts pour fournir le prince de soldats et d'armes, etc. — La royauté est donc une institution humaine : on peut la critiquer si elle cesse d'être utile, car ce n'est pas la nature qui l'a créée.

2. Textes modernisés.

L'Amant se désespère. Raison et Ami lui font de longs discours, parsemés de digressions sur les passions, le mariage, la noblesse, les ordres religieux (que le poète attaque violemment), les origines de la royauté, de la propriété, etc. Enfin Amour et ses compagnons donnent l'assaut à la tour, mais les assaillants sont repoussés. Nature (qui expose en deux mille six cents vers le système du monde) intervient alors et Bel Accueil, délivré, permet à l'Amant de cueillir la Rose.

### La Noblesse.

Et si quelqu'un me contredit...  
Et dise que les gentilshommes,  
Ainsi que le peuple les nomme,  
Sont de meilleure condition  
Par noblesse de naissance  
Que ceux qui les terres cultivent  
Ou qui de leur labeur se vivent,  
Je réponds que nul n'est gentil  
S'il n'est aux vertus attentif,  
Ni n'est vilain, fors pour ses vices...  
Noblesse vient de bon courage,  
Car gentillesse de lignage  
N'est pas gentillesse qui vaille  
Si la bonté de cœur y faille.  
Aussi, en eux doit reparaître  
La prouesse de leurs parents,  
Qui la gentillesse conquièrent  
Par les travaux que grands ils firent.  
Et quand du siècle ils trépassèrent,  
Toutes les vertus emportèrent...  
Ils ont l'avoir et plus rien autre,  
Ni gentillesse ni valeur,  
A moins de se montrer gentils  
Par sens et par vertu qu'ils aient.

### V.

### LA POÉSIE LYRIQUE.

La poésie lyrique apparaît dans le Midi, en langue d'oc, dès la fin du XI<sup>e</sup> s. (avant les gestes, dans le Nord) (1). Le centre de ce mouvement poétique était Toulouse, dont les comtes faisaient figure de mécènes.

Ces œuvres traitent en général de l'amour *courtois* : le poète est un amoureux patient et soumis, prêt à tous les sacrifices pour sa dame. Mais, à l'inverse de la passion fatale qui lie Tristan et Yseult, les sentiments exprimés sont souvent fort conventionnels. Il y a là, comme dans les romans de Chrétien de Troyes, tout un code de galanterie et de conventions mondaines, le *gai savoir*. Les poètes — ou troubadours (2) — sont toujours

1. La civilisation y était plus raffinée, la noblesse plus pacifique.

2. Du latin *tropator*, (-orem), créateur. *Troubadour* est un cas régime. *Trouvère*, en langue d'oïl, est un cas sujet.

d'origine aristocratique. Citons Guillaume de Poitiers (+ 1127), Richard Cœur de Lion (+ 1199), Bertran de Born (+ 1210), Bernard de Ventadour (XII<sup>e</sup> s.), Jofroy Rudel (XII<sup>e</sup> s.) (1). Leurs œuvres, subtiles et savantes, nous paraissent plus ingénieuses qu'émues. Elles sont de genres très divers :

1. *Les chansons courtoises*, où le poète amoureux exprime ses sentiments personnels. — 2. *Les ballades*, chansons à danser, en trois couplets à refrain, suivis d'un envoi. — 3. *Les saluts d'amour*, sortes d'épîtres. — 4. *Les sirventes*, chansons satiriques ou guerrières. — 5. *Les tensons et les jeux-partis*, discussions entre deux poètes sur des points de courtoisie.

Au Nord, avant 1150, on ne trouve que des chansons anonymes, plus narratives que lyriques, sortes de romances sincères mais frustes, où l'on dit sur le mode sentimental les peines et les joies des amants. Citons :

1. *Les chansons de toile*, ainsi nommées parce que les dames les chantaient en filant ou en tissant. Nous en citons une ci-après, *Belle Doette*. — 2. *Les chansons d'aube* ou *aubades*, dont le thème habituel est la séparation des amoureux au chant de l'alouette. — 3. *Les rondels, ballettes, virelis* (ou *virelais*), chansons à danser. — 4. *Les chansons de croisade*, qui exhortent à combattre les infidèles ou qui disent la douleur du chevalier regrettant sa dame. — 5. *Les pastourelles*, dialogues entre un chevalier et une bergère, qui le plus souvent refuse de s'en laisser conter et reste fidèle à son berger.

Puis, vers 1150, la poésie du Midi gagne le Nord. Les trouvères, à leur tour, chantent l'amour courtois et imitent les genres pratiqués par les troubadours : œuvres délicates mais conventionnelles, où à peu près rien ne permet de pénétrer la vraie personnalité du poète. Citons Gautier d'Epinal (fin du XII<sup>e</sup> s.), Gontier de Soignies (id.), Quesnes de Béthune (+ 1220), Thibaut de Champagne (+ 1253).

Cette poésie courtoise disparaît dans le Midi après la croisade contre les Albigeois (XIII<sup>e</sup> s.), qui ruine la civilisation méridionale et la littérature de langue d'oc. Dans le Nord, elle ne survit guère au XIV<sup>e</sup> s. ; mais à la fin du XIII<sup>e</sup> s., deux poètes d'origine populaire, Rutebeuf et Colin Muset, font entendre des accents plus authentiques.

### Belle Doette.

Bele Doette as fenestres se siet,  
Lit en un livre, mais au cuer ne l'en tient :  
De son ami Doon li ressovient,  
Qu'en autres terres est alez tornoier.  
E or en ai dol<sup>2</sup>.

Uns escuiers as degrez de la sale  
Est dessenduz, s'est destrossé sa male<sup>3</sup>.  
Bele Doette las degrez en avale<sup>4</sup>,  
Ne cuide pas oïr novele male.  
E or en ai dol.

Bele Doette tantost<sup>5</sup> li demanda :  
« Ou est mes sires que ne vi tel pieça<sup>6</sup> ? »  
Cil ot tel duel que de pitié plora.  
Bele Doette maintenant se pasma.  
E or en ai dol.

1. Rostand a fait de Jofroy Rudel le héros de son drame *La Princesse lointaine*, dont le sujet est véridique.

2. Et maintenant j'en ai douleur.

3. A défait sa malle. — 4. Descend. — 5. Aussitôt. — 6. Depuis longtemps.

Bele Doette s'est en estant<sup>1</sup> drecie,  
Voit l'escuier, vers lui s'est adrecie;  
En son cuer est dolante et correcie  
Por son seignor dont ele ne voit mie.  
E or en ai dol.

Bele Doette li prist a demander :  
« Ou est mes sires cui je doi tant amer ? »  
« En nom Deu, dame, nel vos quier mais celer<sup>2</sup> :  
Morz est mes sires, ocis fu au joster. »  
E or en ai dol.

Bele Doette a pris<sup>3</sup> son duel a faire :  
« Tant mar<sup>4</sup> i fustes, cuens Do, frans, debonaire!  
Por vostre amor vestirai je la haire,  
Ne sor mon cors n'avra pelice voire<sup>5</sup>.  
E or en ai dol.

Por vos devenrai nonne en l'eglise saint Pol.

Por vos ferai une abbaie tele,  
Quant iert li jors que la feste iert nomeie<sup>6</sup>,  
Se nus i vient qui ait s'amor fauseie<sup>7</sup>,  
Ja del mostier ne savera l'entreie<sup>8</sup>.  
E or en ai dol.

Por vos devenrai nonne en l'eglise saint Pol. »

Bele Doette prist s'abaie a faire  
Qui moult est grande et adès<sup>9</sup> sera maire<sup>10</sup> :  
Toz cels et celes vodra dedans atraire  
Qui por amor sevent peine et mal traire<sup>11</sup>.  
E or en ai dol.

Por vos devenrai nonne en l'eglise saint Pol.

### Chanson courtoise<sup>12</sup>.

Quand vois finir hiver et la froidure  
Et le doux temps venir et retourner,  
Que les oiseaux chantent clair dans les fleurs  
Et l'herbe verte s'étend sous la ramée,  
Chanter me faut, moult en ai grand mestier<sup>13</sup>,  
A ma dame faire ouir ma douleur,  
Savoir si ja me voudrait soulager.  
Chacun se vante d'aimer loyalement,  
Mais peu en vois qui soient dans le tourment.

1. Debout. — 2. Je ne cherche pas à vous le cacher plus longtemps. — 3. A commencé. — 4. Malheureusement. — 5. De couleur variée, blanche et grise. Comparer *vair* (fourrure blanche et grise. Terme conservé dans la langue héraldique) et *vairon*. — 6. Quand le jour viendra où la fête sera proclamée. — 7. Si quelqu'un y vient qui ait trahi son amour. — 8. Il n'en saura. — 9. Bientôt. — 10. Plus grande. — 11. Savent endurer peine et mal. — 12. Texte modernisé. — 13. Besoin.

Je cuidais<sup>1</sup> me vanter au commencer,  
Mais or vois bien qu'il n'en est que néant,  
Que tous les maux il me faut essayer  
De cet amour qui à aimer m'apprend.  
Moult me sut bien engeigner<sup>2</sup> doucement,  
Qui de mon corps me vint mon cœur ôter;  
Enfin suis mort, si pitié ne l'en prend.  
Chacun se vante d'aimer loyalement,  
Mais peu en vois qui soient dans le tourment.

Amours me font tout le pays aimer  
Et tous ceux-là qui là viennent et vont  
Où demeure la bien faite au vis<sup>3</sup> clair,  
Que j'aime plus que nulle dans ce monde.  
Et sachez bien, toutes celles qui sont  
Ne m'auraient appris si bien à aimer,  
Comme fit mon cœur et les yeux de son front.  
Chacun se vante d'aimer loyalement,  
Mais peu en vois qui soient dans le tourment.

(*Gautier d'Epinal.*)

## Rutebeuf.

*Mort vers 1280.*

Poète essentiellement populaire. On a de lui des fabliaux, un miracle (*Théophile*, voir ci-après) et de nombreuses pièces satiriques, où il houspille les clercs, les nobles (qui selon lui sont bien déchus depuis Roland et Olivier) et les bourgeois, tous gens puissants et durs au pauvre peuple. Il prend parti, en vrai Parisien, dans les grandes questions du temps : croisades, querelles des Universités et des ordres religieux, etc. Il faut surtout retenir ses poésies personnelles, où il dit avec une spontanéité naïve ses misères et ses vices. Il annonce ainsi Villon et c'est sans doute le premier en date de nos grands poètes lyriques.

### Le Mariage de Rutebeuf<sup>4</sup>.

(*Fragments.*)

... Pour plus donner de réconfort  
À ceux qui me haient de mort,  
    Tel femme ai prise  
Que nul, fors moi, n'aime ni prise;  
Et s'était pauvre et entreprise<sup>5</sup>  
    Quand je la pris.  
A si mariage de prix  
Qu'ores suis pauvre et entrepris  
    Aussi comme elle.  
Et si n'est pas gente ni belle;  
Cinquante ans a en s'écuelle,  
    S'est maigre et sèche !

1. Penser. — 2. Tromper. — 3. Visage. — 4. Orthographe modernisée. — 5. Accablée, besogneuse.

Je n'ai pas peur qu'elle me trèche<sup>1</sup> !  
Depuis que fut né en la crèche  
Dieu de Marie,  
Ne fut mais telle épouserie !

Si Dieu ai fait courroux et ire,  
Que bien s'en venge !  
Or me convient frotter au linge<sup>2</sup>;  
Je ne dout<sup>3</sup> privé ni étrange  
Que il rien m'emble<sup>4</sup> !  
N'ai pas bûche de chêne ensemble :  
Quand j'y suis, si a fou et tremble<sup>5</sup>,  
N'est-ce assez ?  
Mon pot est brisé et cassé,  
Et j'ai tous mes bons jours passés.

Jà ne sera ma porte ouverte,  
Car ma maison est trop déserte  
Et pauvre et gâte<sup>6</sup>.  
Souvent n'y a ni pain ni pâte;  
Ne me blâmez si ne me hâte  
D'aller arrière<sup>7</sup>,  
Que jà n'y aurai belle chère :  
L'on n'a pas ma venue chère  
Si je n'apporte !  
C'est ce qui plus me déconforte,  
Que je n'ose hucher<sup>8</sup> à ma porte  
A vide main.  
Savez comment je me demain<sup>9</sup> :  
L'espérance de l'endemain,  
Ce sont mes fêtes !

### Colin Muset.

Contemporain de Rutebeuf. Vrai type du jongleur besogneux, aux gages des grands seigneurs. Ses chansons sont aimables et plaisantes.

#### Chanson<sup>10</sup>.

Sire comte, j'ai viellé  
Devant vous, en votre hôtel,  
Si ne m'avez rien donné  
Ni mes gages acquittés.

C'est vilenie !

Foi que dois sainte Marie,  
Mais ne vous suivrai-je mie.  
M'aumonière est mal garnie  
Et ma bourse mal farcie.

Sire comte, car commandez  
De moi votre volonté.  
Sire, s'il vous vient à gré,  
Un beau don car me donnez  
Par courtoisie !

Talent<sup>11</sup> ai, n'en doutez mie,  
De r'aller à ma mesnie<sup>12</sup>.  
Quand voit bourse dégarnie,  
Ma femme ne me rit mie.

1. Triche. — 2. La laine (il n'a pas de chemise). — 3. Redoute. — 4. Vole. — 5. Jeu de mots (fou signifie aussi hêtre). 6. Vide. — 7. De retourner chez moi. — 8. Crier, appeler. — 9. Démène. — 10. Texte modernisé. — 11. J'ai l'intention. — 12. Ma famille.

Mais me dit : Sire Engelé<sup>1</sup>,  
En quelle terre avez été  
Que n'avez rien conquêté ?  
Trop vous êtes déporté<sup>2</sup>  
Aval la ville ?  
Voyez, votre malle plie,  
Elle est bien de vent farcie.  
Honni soit qui a envie  
D'être en votre compagnie !

Quand je viens en mon hôtel,  
Que ma femme a regardé  
Derrière moi le sac enflé,  
Et moi qui suis bien paré  
De robe grise,  
Sachez qu'elle a tôt bas mise  
La quenouille sans feintise.  
Elle me rit par franchise,  
Ses deux bras au col me plie

Ma femme va détrousser  
Ma malle sans demeurer ;  
Mon garçon va abreuver  
Mon cheval et le soigner.  
Ma pucelle<sup>3</sup> va tuer  
Deux chapons pour arranger  
A sauce aillie<sup>4</sup>.  
Ma fille m'apporte un peigne  
En sa main par courtoisie.  
Lors suis de mon hôtel sire,  
A moult grande joie, sans ire,  
Plus que nul ne pourrait dire.

## SECTION II.

# L'histoire, l'éloquence et le théâtre au moyen âge.

Les gestes, les fabliaux, la poésie courtoise ou allégorique ne survivent guère au XIII<sup>e</sup> s., ou dégèrent. Au contraire, l'histoire, l'éloquence et le théâtre ont été cultivés avec succès à travers tout le moyen âge, du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> s.

### I.

## LES HISTORIENS.

Les premières chroniques en langue vulgaire (auparavant elles sont en latin) paraissent au XII<sup>e</sup> s. (5) : la première œuvre de valeur est la *Conquête de Constantinople*, de GEOFFROY DE VILLEHARDOUIN (mort vers 1213). C'est le récit de la quatrième croisade, à laquelle l'auteur prit part et qu'il relate fort clairement, mais dans un dessein apologétique. Il cherche surtout à justifier les Croisés de s'être détournés, par ambition et amour de la gloire, du véritable but de l'expédition, la délivrance du Saint-Sépulcre.

Après lui, à côté de nombreux chroniqueurs d'importance secondaire, il faut retenir trois grands noms : Joinville, Froissart et Commines.

1. Lourdaud. — 2. Vers suppléé par M. G. Cohen. — 3. Jeune fille, servante. — 4. A l'ail.

5. Les plus anciennes sont en vers et fort mêlées de légendes héroïques : le *Roman de Brut* (histoire des Bretons, dont Brutus était le héros éponyme) et le *Roman de Rou* (histoire des ducs de Normandie depuis Rollon) de Robert Wace ; la *Chronique des ducs de Normandie*, de Benoît de Sainte-Maure. Ces poèmes font la transition, au XII<sup>e</sup> s., entre les gestes et les chroniques en prose, plus véridiques.



## Joinville.

1223-1319.

Jean, sire de Joinville, fut l'ami et le confident de saint Louis (Louis IX), qu'il suivit à la septième croisade, à Saint-Jean d'Acre et à Damiette (vers 1250). Son *Histoire de saint Louis* est un témoignage loyal, et de haute portée morale, des vertus et des hauts faits du prince. Le livre est fort décousu : Joinville rapporte sans ordre ce qu'il a vu et entendu, mais il abonde en pages charmantes, où l'observation exacte se mêle à une grande fraîcheur de sentiments. En fait, Joinville est un hagiographe bien plus qu'un historien.

### Vertus de saint Louis.

Cis sainz hom ama Dieu de tout son cuer et ensuivi ses œuvres; et y apparut en ce que, aussi comme Diex<sup>1</sup> morut pour l'amour que il avoit en son peuple, mist-il son cors en aventure par plusieurs fois pour l'amour que il avoit à son peuple; et s'en fust bien soufers<sup>2</sup>, se il vousist<sup>3</sup>, si comme vous orrez ci-après. La grans amours qu'il avoit à son peuple parut à ce qu'il dist à mon signour Loys, son ainsné fil, en une mout grant maladie que il ot à Fonteinne-Bliaut : « Biaus fiz, fist-il, je te pri que tu te faces amer au peuple de ton royaume; car vraiment je ameroie miex que uns Escoz<sup>4</sup> venist d'Escosse et gouvernast le peuple dou royaume bien et loialment, que ce que tu le gouvernasses mal apertement. <sup>5</sup> » Li sainz roys ama tant vérité que neis<sup>6</sup> aus Sarrazins ne vout-il pas mentir de ce que il lour avoit en convenant<sup>7</sup>, si comme vous orrez ci-après.

De la bouche fu-il si sobres que onques jour de ma vie je ne li oy devisier nulles viandes<sup>8</sup>, aussi comme maint riche home font; ainçois<sup>9</sup> manjoit pacientment ce que ses queus<sup>10</sup> li appareilloit et metoit on devant li. En ses paroles fu-il attrempez<sup>11</sup>; car oncques jour de ma vie je ne li oy mal dire de nullui, ne oncques ne li oy nommer le dyable, liquex nons<sup>12</sup> est bien espendus par le royaume : ce que je croy qui ne plaît mie à Dieu (...)

Il disoit que l'on devoit son cors vestir et armer en tel maniere que li pseudome<sup>13</sup> de cest siecle ne deissent<sup>14</sup> que il en feist trop, ne que li joene home ne deissent que il feist pou. Et ceste chose ramenti-je le pere le roy<sup>15</sup> qui orendroit<sup>16</sup> est, pour les cotes brodées à armer que on fait hui el jour; et li disoie que onques en la voie d'outre mer la ou je fu, je n'i vi cottes brodées, ne les le roy<sup>17</sup> ne les autrui. Et il me dist qu'il avoit tiex<sup>18</sup> atours brodés de ses armes qui li avoient cousté huit cenz livres de parisis. Et je li diz que il les eust miex employés se il les eust donnez pour Dieu, et eust fait ses atours de bon cendal<sup>19</sup>, enforcié de ses armes, si comme ses peres faisoit.

Il<sup>20</sup> m'apela une foiz et me dist : « ... Or vous demant je, fist il, le quel vous ameriés miex, ou que vous fussiés mesiaus<sup>21</sup>, ou que vous eussiés fait un pechié mortel? » Et je, qui onques ne li menti, li respondi

1. Cas sujet. — 2. Dispensé. — 3. S'il eût voulu. — 4. Ecosseis. — 5. Ouvertement. — 6. Pas même. — 7. Convenu avec eux. — 8. Je ne l'ai entendu parler des vivres, des aliments. — 9. Mais. — 10. Son cuisinier (*coquis*). — 11. Modéré (*ad temperatus*). — 12. Lequel nom. — 13. Les honnêtes gens. — 14. Disent. — 15. Rappelai au père (Philippe III le Hardi) du roi actuel (Philippe IV le Bel). — 16. Maintenant. — 17. Ni celles du roi. — 18. Tels. — 19. Taffetas commun. — 20. Saint Louis. — 21. Très misérable, lépreux.

que je en ameroie miex avoir fait trente que estre mesiaus (...) Il me fist seoir à ses piez et me dist : «...Vous deïstes comme hastis<sup>1</sup> musarz<sup>2</sup>; car vous devez savoir que nulle si laide mezelerie<sup>3</sup> n'est comme d'estre en pechié mortel, pour ce que l'ame qui est en pechié mortel est semblable au dyable... »

Il me demanda si je lavoie les piez aus povres le jour dou grant jeudi : « Sire, dis-je, en maleur ! les piez de ces vilains ne laverai-je ja. — Vraiment, fist-il, ce fu mal dit; car vous ne devez mie avoir en desdaing ce que Diex fist pour nostre enseignement. Si vous pri-je, pour l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moy, que vous les acoustumez à laver. »

### Froissart.

*Valenciennes, 1337 — Chimay, vers 1400.*

Jean Froissart voyagea en Angleterre, en Ecosse, en France, en Italie, en Béarn, en Hollande, etc. Esprit curieux de tous les événements du siècle, et sans attaches patriotiques, il a laissé des *Chroniques* très vivantes, où, sans souci de morale, il relate ce qu'il a appris du grand duel entre la France et l'Angleterre, depuis la bataille de Crécy (1346) jusqu'à la folie de Charles VI. Les erreurs matérielles, de lieu ou de date, sont nombreuses; Froissart ne s'intéresse qu'aux spectacles brillants et pathétiques : les batailles de Crécy ou de Poitiers, le siège de Calais, la mort d'Etienne Marcel, etc. Il peint avec beaucoup de relief et de couleur, mais sans lier ni expliquer les événements. Il est, non pas un historien, mais un excellent chroniqueur.

### Mort de Gaston de Foix<sup>4</sup>.

Froissart, voyageant dans le Midi (1388) pour recueillir des anecdotes nouvelles, est reçu courtoisement à Orthez, en Béarn<sup>5</sup>, par le comte de Foix, Gaston Phoebus, chevalier hardi, homme pieux, féru de poésie. Il admire fort cette cour pleine « de chevaliers et d'écuyers d'honneur devisant d'armes et d'amours ». Un vieux courtisan lui raconte en secret la mort tragique, en 1381, à l'âge de 15 ans, du jeune Gaston, fils du comte : celui-ci était brouillé avec sa femme et son beau-frère, Charles le Mauvais, roi de Navarre, pour une question d'argent. L'enfant en souffrait beaucoup. Son oncle le persuade de mêler à la nourriture de son père une poudre merveilleuse, qui réconciliera les deux époux. Mais le comte apprend fortuitement que son fils porte depuis peu sur sa poitrine une bourse mystérieuse.

Le comte de Foix entra alors en imagination et se couvrit de tout le fait jusques à l'heure du dîner, et lava, puis se mit à table en sa grand-salle, comme les autres jours. Gaston, son fils, avait d'usage que de tous ses mets il le servait et faisait essai de toutes ses viandes<sup>6</sup>. Sitôt qu'il eut assis devant le comte le premier mets, et fait ce qu'il devait faire<sup>7</sup>, le comte jette les yeux, qui étaient tout informés de son fait, et voit les pendants de la bourse tenant au gipon<sup>8</sup> de son fils. Lors le sang lui mua et dit : « Gaston, viens avant ! Je veux parler à toi en l'oreille. » Le jovencel s'avança sur la table. Le comte ouvrit alors son sein et ouvrit son gipon, puis prit un coutel dont il coupa les

1. Hâtif, étourdi. — 2. Badaud, flâneur. — 3. Lèpre. — 4. Orthographe modernisée. — 5. Le Béarn était un fief du comte de Foix; il y séjournait de préférence. — 6. Sa nourriture. — 7. Goûter le mets. — 8. Ou jupon : pourpoint fermé par des lacets.

pendants de la bourse, et lui demeura en la main. Il la regarda, puis demanda à son fils : « Quelle chose est-ce en cette bourse ? » Le jouvencel, qui fut lors tout surpris et ébahi, ne sonna mot, mais devint tout pâle de grand peur et tout éperdu, et commença fort à trembler, car il se sentait forfait. Le comte de Foix ouvrit et prit de cette poudre, si en mit sur un tailloir de pain et le donna à manger à un chien. Sitôt que le chien eut mangé de ce tailloir un morceau et avalé, il tourna les yeux en la tête, et là mourut tout à coup. Quand le comte de Foix en vit la manière, si il fut ébahi et courroucé, il y eut bien cause, et se leva de table et prit son coutel, si le voulut lancer après son fils, et l'eût là occis sans remède ! Et le premier mot que le comte dit, ce fut en son gascon : « O Gaston, *fals traditour* ! Pour toi et pour accroître l'héritage qui te devait retourner, j'en ai eu guerre et haine au roi de France, au roi d'Angleterre, au roi d'Espagne, au roi de Navarre et au roi d'Aragon, et contre eux me suis-je tenu et porté ! Et tu me veux maintenant meurtrir ! Il te procède de mauvaise nature, et sache que tu en mourras à ce coup ! » Lors il saillit outre la table, son coutel en la main, et le voulut occire. Mais chevaliers et écuyers se mirent au-devant de lui, les plusieurs à genoux, et lui dirent : « Ah ! Monseigneur, pour Dieu merci ! n'occiez pas Gaston ! Vous n'avez plus d'enfant ! Faites-le garder et vous informez de la matière. Espoir ne savait-il qu'il portait, et à ce méfait n'a nulle coulpe. — Or tôt, dit le comte, mettez-le en la tour, et soit si bien gardé que bon compte m'en soit rendu. »

Cependant le comte de Foix fait périr « de très horrible mort » une quinzaine des écuyers qui servaient son fils, jugeant « qu'il n'était pas possible qu'ils aient ignoré ses secrets ». Mais sur les instances des notables, il épargne la vie de son fils.

Le comte de Foix le faisait tenir dans une chambre de la tour d'Orthez, où guère n'avait de lumière, et fut là par dix jours, où petit but ni mangea, car il ne voulait, combien qu'on lui apportât tous les jours assez à boire et à manger..... Le jour de son trépas, ceux qui le servaient de boire et de manger lui apportèrent du vin et de la viande, et lui dirent : « Gaston, voici de la viande pour vous. » Mais Gaston n'en tint compte; si dit : « Mettez-la là ! » Et celui qui ainsi le servait de ce qui dit est, regarde et voit en la prison à tous lés<sup>1</sup> encore tout entières les viandes que les neuf jours passés il lui avait apportées ! Adonc, referma il la chambre, et vint au comte de Foix; si lui dit : « Monseigneur, pour Dieu merci ! prenez garde dessus votre fils, car il s'affame là en votre prison où il gît et crois qu'il ne mangea onques puis qu'il y entra. » De cette parole le comte de Foix s'enfélonna<sup>2</sup> et, sans sonner mot, il se partit de sa chambre, et s'en vint vers la prison où son fils était. Et tenait, à la male heure, un petit long coutelet dont il appareillait ses ongles et nettoyait. Il fit ouvrir l'huis de la prison, et tenait la lamelle de son coutelet pour la pointe, et si près de la pointe qu'il n'en y avait point hors de ses doigts la longueur de l'épaisseur d'un gros tournois<sup>3</sup>. Par mal talent<sup>4</sup>, en boutant ce tant de pointe en la gorge de son fils,

1. Côtés. — 2. S'irrita. — 3. Monnaie d'argent. — 4. Intention.

il l'atteignit ne sais en quelle veine et lui dit assez haut : « Ah ! *trahitour* ! pourquoi ne manges-tu ? » Et tantôt s'en partait le comte sans plus rien dire ni faire, et rentra en sa chambre. Mais le jovencel fut sang-mué, et effrayé de la vue de son père, et avec ce qu'il était faible de jeûner si longuement, et qu'il vit ou sentit la pointe du coutelet qui le piqua à la gorge, moult petit fût-ce, mais ce fut en une veine, tantôt il se tourna d'autre part et là, rendit âme.

A peine était le comte rentré en sa chambre, quand nouvelles lui vinrent par celui qui administrait au jovencel sa viande, qui dit : « Monseigneur, Gaston est mort ! — Mort ? dit le comte. — Certes, mort il est, pour vrai, Monseigneur ! » Le comte ne voulut nullement croire que ce fut vérité ; il y envoya un sien chevalier, qui là était de côté lui. Le chevalier y alla et rapporta que voirement était-il mort, et qu'il n'y avait point de remède. Adonc fut le comte de Foix courroucé outre mesure, et par grand douleur ; il regretta son fils moult grandement et dit : « Ah ! Gaston, Gaston ! comme pauvre journée est aujourd'hui à la male heure pour toi et pour moi advenue ! Pourquoi allas-tu donc en Navarre voir ta mère ? Jamais si parfaite joie n'aurai comme j'avais eue devant ! » Lors fit venir son barbier et se fit raser tout jus sa chevelure, et se mit moult bas<sup>1</sup>, et se vêtit de noir et tous ceux de son hôtel, et fut le corps du jovencel porté en pleurs et en cris tout à l'instant aux Frères Mineurs à Orthez, et là fut ensépulturé.

Ainsi en alla de la mort de Gaston de Foix. Son père l'occit voirement, mais le roi de Navarre lui donna le coup de la mort.

## Commines.

1445-1511.

Philippe van den Clyte, sire de Commines, naquit en Flandre et fut d'abord conseiller de Charles le Téméraire. Louis XI, dans ses démêlés avec les Bourguignons, sut apprécier son habileté et réussit à se l'attacher, à force d'argent. Commines fut dès lors le confident et l'agent secret du roi de France. A son service, il amassa une fortune énorme, qu'il eut beaucoup de peine à défendre après la mort de son maître. Charles VIII et Louis XII le dédaignèrent. Il entreprit alors, dans la retraite, la rédaction de ses souvenirs.

Ses *Mémoires* traitent surtout des luttes de Louis XI contre le duc de Bourgogne et des premières expéditions d'Italie, sous Charles VIII. A l'inverse de Joinville et de Froissart, Commines est un historien réfléchi et sagace. Politique très fin (il fut un diplomate fort subtil), il excelle à rechercher les causes et les conséquences des événements. Il s'efforce surtout de justifier la conduite habile, mais peu scrupuleuse, de Louis XI, et par là, il annonce un peu Machiavel (2) : la fin justifie les moyens. Parfois aussi, il annonce Montesquieu par ses vues pénétrantes sur la bonne administration du royaume : il veut un pouvoir central, fort mais tolérant. Le peuple doit être ménagé. Les horreurs de la guerre sont inutiles. Les Etats généraux limiteront l'absolutisme royal : la nation doit consentir, de son plein gré, les charges que le souverain réclame pour le bien public.

Enfin, certaines pages font songer à Bossuet : aussi bon chrétien que rusé diplomate, Commines voit dans l'élévation ou la chute des états l'intervention de la Providence.

Le style est plus précis, mais plus sec que celui de Froissart. Commines est habile à pénétrer les ressorts des âmes. C'est un penseur plus qu'un peintre.

1. S'humilia, se tint contrit. — 2. *Le Prince* (1514). Machiavel, homme d'état florentin, établit fort judicieusement, mais sans souci de morale, les règles du gouvernement. Il voyait dans une tyrannie forte et habile le salut de l'Italie affaiblie par des divisions intestines.

### Décadence de la maison de Bourgogne<sup>1</sup>.

... Je l'ai vu grand et honorable prince<sup>2</sup>, et autant estimé et requis de ses voisins, un temps a été, que nul prince de la chrétienté ou, par aventure, plus. Je n'ai vu nulle occasion par quoy plus tost il dust avoir encouru l'ire de Dieu, que de ce que toutes les grâces et honneurs qu'il avoit reçus en ce monde, les estimoit toutes procéder de son sens et de sa vertu sans les attribuer à Dieu, comme il devoit. Car à la vérité il avoit de bonnes parts et vertueuses en luy. Nul prince ne le passa jamais pour désirer nourrir grandes gens et les tenir bien réglés. Ses bienfaits n'estoient point fort grands, pour ce qu'il vouloit que chacun s'en sentist. Jamais nul plus libéralement ne donna audience à ses serviteurs et sujets. Pour le temps que je l'ai connu, il n'estoit point cruel; mais il le devint avant sa mort, qui<sup>3</sup> estoit mauvais signe de longue durée. Il estoit fort pompeux en habillements et en toutes aultres choses, et un peu trop. Il portait fort grand honneur aux ambassadeurs et gens estrangiers; ils étaient bien fort festoyés et recueillis chez lui. Il désiroit grand gloire, qui estoit ce qui plus le mettoit en ses guerres que nulle aultre chose, et eust bien voulu ressembler à ces anciens princes dont il a tant esté parlé après leur mort : hardi autant que homme qui ait régné de son temps.

Or sont finies toutes ces pensées, et le tout tourné à son préjudice et honte, car ceux qui gagnent en ont toujours l'honneur<sup>4</sup>. Je ne saurois dire vers qui Nostre-Seigneur s'est montré plus courroucé, envers luy, qui mourut soudainement en ce champ sans guères languir<sup>5</sup>, ou vers ses sujets, qui onques puis n'eurent bien ni repos, mais continuelle guerre, ... ou troubles les uns contre les autres (...)

Je serois assez de l'opinion de quelque autre que j'ai vu : c'est que Dieu donne le prince, selon qu'il veult punir ou chastier les sujets, et aux princes les sujets ou leurs courages disposés envers luy, selon qu'il les veult élever ou abaisser. Et ainsi sur ceste maison de Bourgogne a faict tout égal<sup>6</sup> : car après leur longue félicité et grand richesse, et trois grands princes bons et sages<sup>7</sup>, précédant cestuy-cy, qui avoient duré six vingts ans, il leur donna ce duc Charles, qui continuellement les tint en grand guerre, travail et dépense, et presque autant en temps d'yver que d'esté. Beaucoup de gens, riches et aisés, furent morts et détruits par prisons en ces guerres... et tellement que à ceste heure [de sa mort] estoit consommée toute la force de son pays, et morts ou détruits ou pris tous gens qui eussent su ou voulu défendre l'estat et l'honneur de sa maison. Et ainsi, comme j'ai dict, semble que ceste perte ait esté égale comme ils ont esté en félicité (...) Je n'ai connu nulle seigneurie ni pays, tant pour tant ni de beaucoup plus grande estendue encore<sup>8</sup>, qui fust si abondante en richesses, en meubles et édifices, et aussi en toutes prodigalités, dépenses, festoyements et chères, comme je les ai vus pour le temps que j'y estois (...)

1. Texte légèrement modernisé. — 2. Charles le Téméraire. — 3. Ce qui. — 4. Ceux qui gagnent ont toujours raison. — 5. Devant Nancy, en 1477. — 6. Le bien comme le mal. — 7. Philippe le Hardi, Jean sans Peur et Philippe le Bon. — 8. D'égale ou de plus grande étendue.

Or a Nostre-Seigneur tout en un coup fait choir si grand et somptueux édifice, ceste puissante maison (...) De tous costés ai vu ceste maison honorée, et puis, tout en un coup, choir sens dessus dessous, et la plus désolée et la plus défaicte, tant en prince que en sujets, que nuls voisins qu'ils eussent. Et telles et semblables œuvres a fait Nostre-Seigneur, avant que fussions nés, et fera encore après que nous serons morts : car il se fault tenir sûr que la grand prospérité des princes, ou leur grand adversité, procède de sa divine ordonnance.

## II.

### LES ORATEURS.

Les prédicateurs sont très nombreux au moyen âge, mais la plupart des textes sont en latin. Les sermons étaient généralement préparés et rédigés dans la langue des clercs, même s'ils étaient prononcés en français. Le style est souvent gâté, selon notre goût, par les subtilités allégoriques ou par une certaine trivialité populaire. Signalons les *Sermons* de SAINT BERNARD (1091-1153), réformateur de l'ordre de Cîteaux et fondateur de l'illustre abbaye de Clairvaux. Ils nous sont connus par une traduction française faite après la mort de l'auteur. — Les *Sermons* de MAURICE DE SULLY, évêque de Paris (+ 1196) et de JEAN GERSON (1363-1429), chancelier de l'Université de Paris (1). On trouve chez ces trois prédicateurs de fort beaux mouvements. — Les *Sermons* de MICHEL MENOT (1440-1518) et d'OLIVIER MAILLARD (mort en 1502), moines cordeliers, prédicateurs populaires à l'éloquence âpre et violente.

Quant à l'éloquence politique, il n'en est pas question avant 1789. L'ordre des avocats date de Philippe le Bel, mais il faut attendre le XIX<sup>e</sup> s. avant de rencontrer des œuvres de valeur.

## III.

### LE THÉÂTRE.

I. THÉÂTRE RELIGIEUX. — Le théâtre médiéval naquit, comme dans la Grèce antique, des cérémonies liturgiques et cette littérature dramatique est purement nationale. Les prêtres avaient l'habitude d'intercaler des scènes dialoguées, empruntées aux Évangiles, au milieu des offices religieux. Ces jeux édifiants durent paraître d'abord aux grandes fêtes, à Noël (la Nativité), à Pâques (la Résurrection), etc. Puis ils se firent plus fréquents et plus importants : le peuple y prenait goût. Il fallut les séparer de l'office et les représenter hors de l'église. Le drame religieux était né.

Parmi les œuvres les plus anciennes, citons le *Drame d'Adam*, dont l'auteur est inconnu (fin du XII<sup>e</sup> s.) ; le *Jeu* (2) *de saint Nicolas*, de JEAN BODEL d'Arras (début du XIII<sup>e</sup> s.), pièce très curieuse où s'entremêlent le sublime et le burlesque (3) ; le *Miracle de Théophile*, de RUTEBEUF (XIII<sup>e</sup> s.).

Du XIV<sup>e</sup> s., nous avons conservé une quarantaine de pièces, consacrées pour la plupart à des interventions miraculeuses de la Vierge Marie. Ces *miracles*, dans leur fraîcheur naïve, ne manquent pas de saveur. La mise en scène était analogue à celle des mystères.

1. On lui a également attribué, à tort sans doute, l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui est le chef-d'œuvre de la littérature religieuse au moyen âge.

2. *Jeu* signifie représentation.

3. *Résumé* : Un roi musulman remporte une grande victoire sur les chrétiens. Un ange vient planer sur le champ de bataille et exalte la mort héroïque des martyrs de la foi. Mais on trouve sur un des survivants une statuette de saint Nicolas : le roi, par dérision, fait proclamer par son héraut que le trésor royal sera confié, la nuit prochaine, à la seule garde de la statue. Cependant trois filous, Pince-Dé, Cliquet et Rasoir, projettent de dérober le trésor. Le coup fait, ils vont s'enivrer au cabaret. Mais saint Nicolas leur apparaît et leur enjoint de restituer l'argent volé. A ce miracle, le roi et les païens se convertissent. — Notons que la scène représentait sans doute simultanément le palais du roi, la taverne, le champ de bataille, etc.

Enfin, au XV<sup>e</sup> s., paraissent les *mystères* (1), pièces très longues (certains ont 50,000 vers) et à grand spectacle, qui se jouaient aux grandes fêtes religieuses ou profanes. Les représentations occupaient parfois plusieurs journées. La scène, dressée en plein air, était divisée en multiples *mansions* (constructions légères); les acteurs évoluaient de l'une à l'autre selon les nécessités du drame. On faisait voir ainsi simultanément Jérusalem, le Paradis terrestre, l'Enfer, le Temple, Nazareth, etc. Ces acteurs étaient, non des professionnels (2), mais des amateurs, groupés souvent en confréries. La mise en scène (très coûteuse et possible seulement par la munificence des princes, des communes ou du clergé) était fort réaliste et de nature à amuser le peuple : diables costumés de façon horripilante, Enfer flamboyant où les damnés gémissent, machines permettant l'apparition de Dieu le Père, entouré de ses anges, du haut du ciel, etc.

Les miracles et les mystères connurent de très grands succès. Dans le *Miracle de Théophile* comme dans la *Passion* (3) d'ARNOULD GRÉBAN (1452) ou la *Passion* de JEAN MICHEL (1486), l'action dramatique est menée avec art et les passages pathétiques ne manquent pas. Mais les mystères ignorent l'unité d'action. L'intérêt se porte bien plus sur l'animation du spectacle, à la fois sérieux et comique, que sur la psychologie. Faute d'un écrivain de génie, le genre s'enlisa peu à peu dans le mauvais goût. Sinon, ce théâtre médiéval eût peut-être connu une destinée analogue à celle de la tragédie grecque (4).

Au XVI<sup>e</sup> s., les dévots s'inquiétèrent des railleries des protestants, qui critiquaient àprement la représentation profane des choses saintes. Le Parlement interdit les mystères à Paris en 1548. Le genre vivota quelque temps en province, puis disparut (au XVII<sup>e</sup> s.). Mais l'esprit des mystères se perpétua au XVII<sup>e</sup> s. dans certaines tragédies à sujets religieux : *Polyeucte*, *Saint Genest*, *Athalie*, etc.

II. — THÉÂTRE PROFANE. — Les origines en sont confuses. Il est probable qu'il est né des parades des jongleurs, qui attiraient sans doute la foule en jouant des scènes burlesques. Il est le plus souvent comique et satirique.

Le premier auteur que l'on puisse citer est ADAM LE BOSSU, DIT DE LA HALLE, d'Arras. Nous avons conservé de lui deux pièces : le *Jeu de la Feuillée* (1262 — revue satirique contre les habitants d'Arras : on voit défiler sous une tonnelle — feuillée — des bourgeois d'Arras, un médecin, un moine menteur de reliques, un fou, des gens du commun, trois fées, etc.) et le *Jeu de Robin et de Marion* (1285 — pastourelle dramatique : un chevalier veut séduire la bergère Marion, mais celle-ci l'éconduit par amour pour Robin) (5).

Nous ne possédons aucune œuvre du XIV<sup>e</sup> s. Il est probable cependant que les genres que nous voyons fleurir au XV<sup>e</sup> s. ont dû paraître dès le siècle précédent; ces genres sont :

1. LES FARCES, véritables comédies de mœurs, fort gauloises; citons la *Farce de Maître Pathelin* et la *Farce du Cuvier* (6).

1. Ou mieux *mistères* (de *ministerium*, métier, exercice, représentation). On écrit *mystères* parce que ces pièces, le plus souvent, traitaient des mystères (*mysterium*) de la religion.

2. Ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> s. que l'on trouve des comédiens de profession.

3. Elle comprend l'histoire de la Création, la chute d'Adam et Eve, la Rédemption, l'Annonciation, la Nativité, l'adoration des bergers et des Mages, le massacre des Innocents, la fuite en Égypte, la prédication de saint Jean-Baptiste, l'entrée de Jésus à Jérusalem, la Cène, le jardin des Oliviers, le reniement de saint Pierre, la Passion, le suicide de Judas, la Résurrection, l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, etc.

4. De fait, le genre commençait, au XV<sup>e</sup> s., à traiter des sujets profanes : le *Mystère de Troie* (1463) de Jacques Millet, le *Mystère du siège d'Orléans*, anonyme (1439), le *Mystère de saint Louis* (1514) de Pierre Gringore, etc.

5. Représentée à Naples, où l'auteur avait suivi son maître, le comte d'Artois. La pièce comporte des couplets chantés : une sorte d'opérette.

6. *La Farce du Cuvier*. — Résumé : Jacquinot est tyrannisé par sa femme, qui a inscrit sur un rollet (rouleau de papier) toutes les besognes qui lui incombent : boulangier, lessiver, froter, faire le lit au plus matin, mettre le pot au feu, tenir la cuisine nette, etc. Mais il advient que la femme, en préparant la lessive, tombe dans un grand cuvier où elle est en danger de se noyer. Elle supplie vainement son mari de l'en tirer : il s'en tient à son rollet, qui ne prévoit pas cela. Finalement, on transige et Jacquinot redevient maître chez lui.

2. LES MORALITÉS, pièces bouffonnes à tendance didactique, dont les personnages sont des allégories. Citons la *Condamnation de Banquet*, où l'on voit *Bonne Compagnie*, *Gourmandise*, *Passe-Temps*, etc., festoyer chez *Dîner*, chez *Souper*, chez *Banquet*. *Apoplexie* et *Jaunisse* viennent persécuter les convives, mais *Expérience*, *Sobriété*, etc., arrivent à la rescousse et les délivrent.

3. LES SOTIES, pièces satiriques d'actualité : des personnages allégoriques, qui feignent la folie (par ex., *Sot Glorieux*, le soldat; *Sot Trompeur*, le marchand; *Sotte Folle*, la femme, etc.), attaquent les hommes de l'époque. Citons *La Sotte du Monde et des Abus* (1514) et surtout le *Jeu du Prince des Sots* (1512) (1) de Pierre Gringore.

Toutes ces pièces étaient jouées, comme les mystères, par des amateurs groupés en confréries (et avec une mise en scène analogue) : citons *Les Clercs de la Basoche* (*Basilica*, Palais de Justice), où se réunissaient les clerks d'avocats, de greffiers, etc.; *Les Enfants sans soucis* ou *Sots*, association d'étudiants et de bohèmes, qui éliaient chaque année le *Prince des Sots* au milieu de cérémonies burlesques. Les moralités et les soties, pièces souvent baroques, n'ont pas survécu au moyen âge. Mais la farce fut toujours en faveur auprès du peuple : elle se perfectionnera peu à peu et, affinée par Molière, elle deviendra la comédie classique.

## Le Miracle de Théophile.

Nous avons signalé plus haut les poésies personnelles de Rutebeuf et leur naïveté touchante. Ses vers religieux ne sont pas moins émouvants. Le *Miracle de Théophile* est une pièce très courte (700 vers environ) : le clerc Théophile veut se venger de son évêque qui l'a privé de sa charge. Il conclut un pacte avec Satan, par l'entremise du juif Salatin : il livre son âme et rentre en possession de ses biens. Après sept ans de vie corrompue, il se repent et invoque la Vierge, qui va reprendre au démon le pacte signé dans un moment de folie. L'action *dramatique* ne peut être goûtée que si l'on remet l'œuvre à la scène, selon la technique du temps (2). Mais à la lecture, plusieurs passages sont d'une beauté frappante, telles ces strophes de la *Repentance* (3) :

... Hé! Dieu, que feras-tu de ce chétif dolent  
Dont l'âme s'en ira en enfer le bouillant,  
Que les maudits iront dessous leurs pieds foulant ?  
Ah! Terre, ouvre-toi donc et va m'engloutissant!

Satan, plus de sept ans j'ai tenu ton sentier;  
Maus (4) chants m'ont fait chanter les vins de mon chantier;  
De félonesse rente me paieront mes rentiers (5),  
Ma chair charpenteront les félons charpentiers.

Ame doit-on aimer, m'âme n'était aimée;  
N'ose prier la Dame qu'elle ne soit damnée.  
Trop a male semence en semailles semées  
De qui l'âme sera à l'enfer condamnée...

## Le Pacte diabolique.

Le décor représente simultanément le paradis, la chapelle de la Vierge, les maisons de l'évêque, de Théophile et de Salatin, et la gueule de l'enfer. Salatin vient d'évoquer Satan, qui jaillit à grands fracas de son antre, au milieu de vapeurs sulfureuses. Théophile veut fuir.

1. Violente satire du pape Jules II; jouée avec la permission du roi Louis XII et en sa présence. — 2. La tentative en a été faite avec succès en 1933, par M. G. Cohen, à la Sorbonne. — 3. Texte modernisé par M. G. Cohen (*Le Miracle de Théophile*, éd. Delagrave, 1934). — 4. Mauvais. — 5. Débiteurs.



- SATAN. — Venez avant, et à grands pas.  
Gardez que ressembliez pas  
Au vilain qui va à l'offrande. (...)
- THÉOPHILE. — Or vous viens prier et requerre<sup>1</sup>  
Que vous m'aidiez en ce besoin.
- SATAN. — M'en requiers-tu ?
- THÉOPHILE. — Oui.
- SATAN. — Tes mains joins;  
Ainsi mon homme tu deviens  
Et t'aiderai; en tout sois mien.
- THÉOPHILE. — Voici que je vous fais hommage,  
Pourvu que je raie mon dommage,  
Mon beau sire, dorénavant.
- SATAN. — Et moi par contre je promets  
Qu'aussi grand seigneur te ferai  
Qu'on ne te contempla jamais.  
Et puisqu'ainsi donc il advient,  
Sache vraiment qu'il te convient  
Me donner des lettres scellées,  
Bien claires et bien rédigées. (...)
- THÉOPHILE. — Les voici; je les ai écrites!
- SATAN. — Théophile, beau doux ami,  
Puisque tu t'es en mes mains mis,  
Te dirai ce que tu feras.  
Jamais pauvre homme n'aimeras;  
Si pauvre malheureux te prie,  
Tourne l'oreille, va ta voie.  
Si quelqu'un vers toi s'humilie,  
Réponds orgueil et félonie.  
Si pauvre demande à ta porte,  
Garde qu'une aumône en emporte.  
Douceur, humilité, pitié,  
Et charité et amitié,  
Jeûne faire ou bien pénitence,  
Me mettent grand deuil en la panse; (...)  
Aimer Dieu et chastement vivre  
Lors me semblent serpent et guivre<sup>2</sup>  
Qui me mangent le cœur au ventre;  
Quand en l'hôtel de Dieu on entre  
Pour y regarder un malade,  
Lors en ai le cœur mort et fade. (...)  
Laisse le bien et fais le mal;  
Ne juge en juste dans ta vie,  
Car tu ferais grande folie  
Et tu la ferais contre moi.
- THÉOPHILE. — Je ferai ce que faire dois.  
Est droit que votre plaisir fasse,  
Puisque j'en dois ravoïr ma grâce.

1. Requéirir. — 2. Vipère.

## La Farce de Maître Pathelin.

Ceuvre anonyme, représentée sans doute en 1464 (1). Comme dans toutes les farces, le comique est mordant, parfois grossier, mais le plus souvent d'une réelle finesse. Les caractères sont saisissants de vérité et le dialogue témoigne d'un talent dramatique très sûr. Par là, *Pathelin* est une véritable comédie d'intrigue et de caractères.

RÉSUMÉ : Maître Pierre Pathelin, avocat besogneux, et sa femme Guillemette n'ont ni sou ni maille et leurs robes sont fort râpées. Pathelin s'en va flâner devant la boutique du drapier Guillaume, aborde civilement ce dernier et fait l'éloge de son défunt père. Puis il avise, comme par hasard, une belle pièce de drap, demande le prix, marchande et feint de céder aux discours de Guillaume. Il en achète six aunes, qu'il s'empresse de glisser sous sa robe. Il invite Guillaume à venir chez lui manger d'une oie que Guillemette fait rôtir et recevoir son dû, en beaux écus d'or. Après son départ, le drapier se réjouit de l'avoir trompé : le drap, vendu vingt-quatre sous l'aune, n'en valait pas vingt.

Rentré chez lui, Pathelin se couche dans son lit et quand Guillaume se présente, il trouve dame Guillemette en larmes et Pathelin délirant et quasi moribond. « Il est ainsi depuis deux mois », explique Guillemette éplorée.

### Guillemette et le drapier.

- LE DRAPPIER. — Ou est il ?  
GUILLEMETTE. — Las ! ou doit il estre ?  
LE DRAPPIER. — Le... qui ?  
GUILLEMETTE. — Ha ! c'est mal dit, mon maistre :  
Ou est il ? et Dieu par sa grace  
Le sache ! Il garde la place  
Ou il est, le povre martir,  
Unze semaines sans partir !  
LE DRAPPIER. — De qui ?...  
GUILLEMETTE. — Pardonnez-moi, je n'ose  
Parler haut : je croy qu'il repose.  
Il est un petit aplommé<sup>a</sup>.  
Helas ! il est si assommé,  
Le povre homme !  
LE DRAPPIER. — Qui ?  
GUILLEMETTE. — Maistre Pierre.  
LE DRAPPIER. — Ouay ! n'est il pas venu querre  
Six aulnes de drap maintenant ?  
GUILLEMETTE. — Qui ? luy ?  
LE DRAPPIER. — Il en vient tout venant,  
N'a pas la moytié d'un quart d'heure :  
Delivrez<sup>3</sup> moy, dea ! je demeure  
Beaucoup. Ça, sans plus flageoller<sup>4</sup>,  
Mon argent !  
GUILLEMETTE. — Hé ! sans rigoller !  
Il n'est pas temps que l'on rigolle.

1. On l'attribue parfois à Guillaume Alecis, moine de l'Eure, dont le couvent était en conflit avec les avocats de Rouen. — Brueys et Palaprat en ont donné au XVIII<sup>e</sup> s. une imitation assez fidèle, mais l'original est beaucoup plus savoureux.

2. Assoupi. — 3. Payez. — 4. Dire des sottises.

- LE DRAPPIER. — Ça, mon argent ! Estes vous folle ?  
Il me fault neuf francs.
- GUILLEMETTE. — Ha ! Guillaume,  
Il ne fault point couvrir de chaume<sup>1</sup>  
Icy, ne bailler ces brocards.  
Allez sonner a vos coquardz<sup>2</sup>,  
A qui vous vous voudrez jouer !
- LE DRAPPIER. — Je puisse Dieu desavouer,  
Si je n'ay neuf francs !
- GUILLEMETTE. — Helas ! sire,  
Chascun n'a pas si faim de rire  
Comme vous, ne de flagorner<sup>3</sup>.
- LE DRAPPIER. — Dicles, je vous pry, sans sonner :  
Par amour, faites moi venir  
Maistre Pierre.
- GUILLEMETTE. — . . . . . Il est bien taillé  
D'avoir drap ! Helas, il ne hobe<sup>4</sup> !  
Il n'a nul besoin d'avoir robe :  
Jamais robe ne vestira,  
Que de blanc, ne ne partira  
D'ond il est que les piedz devant !
- LE DRAPPIER. — C'est doncq depuis soleil levant ?  
Car j'ay a luy parlé sans faute.
- GUILLEMETTE. — Vous avez la voix si tres haute.  
Parlez plus bas, en charité !
- PATHELIN<sup>5</sup>. — . . . . . Guillemette ! Un peu d'eaue rose !  
Haussez moy ! Serrez moy derriere !  
Trut ! a qui parlay je ? L'esguiere<sup>6</sup> !  
A boire ! Frottez moy la plante !
- LE DRAPPIER. — Je l'oy la !
- GUILLEMETTE. — Voire.
- PATHELIN. — Ha ! meschante !  
Vien ça ! T'avoye je fait ouvrir  
Ces fenestres ? Vien moy couvrir !  
Ostez ces gens noirs ! Marmara,  
Carimari, Carimara<sup>7</sup>.  
Amenez les moy, amenez.
- GUILLEMETTE. — Qu'est ce ? Comment vous demenez !  
Estes vous hors de vostre sens ?
- PATHELIN. — Tu ne vois pas ce que je sens.  
Vela un moine noir qui vole !  
Pren le, baille lui une estole ;  
Au chat, au chat ! Comment il monte !

1. Faire le fou. — 2. Sots. — 3. Bavarder. — 4. Il ne bouge pas. — 5. Il parle de son lit ; le théâtre représente sans doute, à gauche la maison de Pathelin, ouverte de façon à laisser entrevoir la chambre et le lit, à droite, la boutique de Guillaume ; au centre, la place publique, où siégera le tribunal. — 6. Aiguère. — 7. Galimatias faisant penser à une formule magique.

Pathelin s'agite dans son lit et continue ses discours incohérents, où il mêle le breton, le picard, le normand, etc. Guillaume se retire ahuri.

Cependant Thomas l'Agnelet, berger de Guillaume, arrive à la ville. Il doit comparaître devant le juge, car son maître l'accuse d'assommer des moutons pour en vendre la laine et la chair : il lui faut un avocat et il s'adresse à Pathelin. Celui-ci conseille au berger de contrefaire l'idiot et de répondre : *Bée...* à toutes les questions.

### Au tribunal.

- LE JUGE. — Ou est le defendeur ?  
Est il cy present en personne ?
- LE DRAPPIER. — Ouy : veez le la qui ne sonne  
Mot ; mais Dieu scet ce qu'il en pense.
- LE JUGE. — Puisque vous estes en presence  
Vous deux, faites vostre demande.
- LE DRAPPIER. — Vecy doncques que lui demande,  
Monseigneur. Il est verité  
Que pour Dieu et en charité  
Je l'ay nourry en son enfance.  
Et quand je vy qu'il eut puissance  
D'aler aux champs, pour abregier,  
Je le fis estre mon bergier  
Et le mis a garder mes bestes.  
Mais aussi vray comme vous estes  
La assis, monseigneur le juge,  
Il en a faict un tel deluge  
De brebis et de mes moutons,  
Que sans faulte...
- LE JUGE. — Or escoutons ;  
Estoit il point vostre aloué<sup>1</sup> ?
- PATHELIN. — Voire, car s'il s'estoit joué  
A le tenir sans alouer<sup>2</sup>...
- LE DRAPPIER (*reconnaissant Pathelin*).  
Je puisse Dieu desavouer  
Se n'estes vous, sans nulle faulte !
- LE JUGE (*à Pathelin, qui se cache le visage*).  
Comment vous tenez la main haute !  
A'vous mal aux dens, maistre Pierre ?
- PATHELIN. — Ouy, elles me font telle guerre  
Qu'oncques mais ne senty tel raige :  
Je n'ose lever le visaige.  
Pour Dieu, faites le proceder<sup>3</sup>.
- LE JUGE. — Avant ! Achevez de plaider.  
Suz, concluez appertement.
- LE DRAPPIER (*à part*).  
C'est il, sans aultre, vrayement !  
(*à Pathelin*) Par la croix ou Dieu s'estendy !  
C'est a vous a qui je vendy  
Six aulnes de drap, maistre Pierrel

1. Qui reçoit des gages. — 2. Pathelin insinue que Guillaume pourrait bien avoir négligé de payer ces gages. — 3. Continuer.

- LE JUGE. — Qu'est ce qu'il dit de drap?  
 PATHELIN. — Il erre!  
 Il cuide a son propos venir,  
 Et il n'y scet plus advenir  
 Pour ce qu'il ne l'a pas appris.
- LE DRAPPIER. — Pendu soye, se autre l'a pris,  
 Mon drap, par la sanglante gorge!  
 PATHELIN. — Comme le meschant homme forge  
 De loing, pour fournir son libelle<sup>1</sup>!  
 Il veut dire, (est-il bien rebelle!)  
 Que son bergier avoit vendu  
 La laine, (je l'ay entendu),  
 Dont fut fait le drap de ma robe,  
 Comme s'il dist qu'il le desrobe  
 Et qu'il luy a emblé<sup>2</sup> la laine  
 De ses brebis.
- LE DRAPPIER. — Male semaine  
 M'envoit Dieu, se vous ne l'avez.
- LE JUGE. — Paix, par le dyable, vous bavez.  
 Et ne sçavez vous revenir  
 A vostre propos, sans tenir  
 La Court de telle baverie<sup>3</sup>?
- PATHELIN. — Je sens mal<sup>4</sup>, et faut que je riel  
 Il est desja si empressé<sup>5</sup>  
 Qu'il ne scet ou il a laissé :  
 Il faut que nous luy reboutons<sup>6</sup>.
- LE JUGE. — Suz, revenons a ces moutons :  
 Qu'en fut-il ?
- LE DRAPPIER. — Il en print six aulnes  
 De neuf francs.
- LE JUGE. — Sommes nous bejaunes<sup>7</sup>  
 Ou cornarts ? Ou cuidez vous estre ?
- PATHELIN. — Par le sang bieu<sup>8</sup>, il vous fait paistre!  
 Qu'est il bon homme par sa mine!  
 Mais je loe<sup>9</sup> qu'on examine  
 Un bien peu sa partie adverse.
- LE JUGE. — Vous dictes bien. *A part* : Il le converse<sup>10</sup>,  
 Il ne peut qu'il ne le cognoisse.  
 Vien ça, dy.
- LE BERGIER. — Bee.
- LE JUGE. — Vecy angoisse<sup>11</sup>!  
 Quel bee est ce cy ? Suis je chievre ?  
 Parle a moy.
- LE BERGIER. — Bee.
- LE JUGE. — Sanglante fievre  
 Te doit Dieu ! Et te moques tu ?

1. Accusation. — 2. Volé. — 3. Bavardage. — 4. Aux dents. — 5. Troublé, écrasé. —  
 6. *Bouter*, pousser. — 7. Se dit d'un oisillon qui a encore le bec jaune; cfr. *niais*, qui est encore  
 au nid. — 8. Pour *Dieu*. — 9. Je conseille. — 10. Fréquente. — 11. *Angustia*, difficulté.

- PATHELIN.** — Croyez qu'il est fol ou testu  
Ou qu'il cuide estre entre ses bestes.
- LE DRAPPIER.** — Or regnie je bieu se vous n'estes  
Celuy, sans autre, qui avez  
Eu mon drap ! Ha ! vous ne sçavez,  
Monseigneur, par quelle malice...
- LE JUGE.** — Et taisez vous ! Estes vous nice<sup>1</sup> ?  
Laissez en paix cest accessoire,  
Et venons au principal.
- LE DRAPPIER.** — Voire,  
Monseigneur ; mais le cas me touche ;  
Toutesfois, par ma foy, ma bouche  
Meshuy<sup>2</sup> un seul mot n'en dira.  
Une autre fois il en yra  
Ainsi qu'il en pourra aller.  
Il le me convient avaller  
Sans mascher. Or ça, je disoye  
A mon propos, comment j'avoye  
Baillé six aulnes — doy je dire  
Mes brebis ? — je vous en pry, sire,  
Pardonnez moy — ce gentil maistre,  
Mon bergier, quant il devoit estre  
Aux champs, il me dit que j'auroye  
Six escus d'or<sup>3</sup> quant je viendroye.  
Dy je depuis trois ans en ça,  
Mon bergier me convenança  
Que loyaument me garderoit  
Mes brebis et ne m'y feroit  
Ne dommaige ne villenie,  
Et puis maintenant il me nie  
Et drap et argent plainement.  
Ah ! maistre Pierre, vrayement  
Ce ribaut cy m'embloit les laines  
De mes bestes, et, toutes saines,  
Les fesoit mourir et perir,  
Por les assommer et ferir  
De gros baston sur la cervelle.  
Quant mon drap fut soubz son aisselle,  
Il se mist en chemin grant erre<sup>4</sup>  
Et me dist que j'allasse querre  
Six escus d'or en sa maison.
- LE JUGE.** — Il n'y a rime ne raison  
En tout quant que vous rafardez<sup>5</sup>. (...)  
Chose qu'il dit ne s'entretient !
- PATHELIN.** — Or, je m'en fais fort qu'il retient  
Au povre bergier son salaire. (...)

Le juge n'y comprend rien : il absout le berger et déboute Guillaume de sa plainte. Mais quand Pathelin réclame à son client le salaire promis, le rusé compère continue à bêler, puis s'enfuit à bonne allure.

1. Ignorant (*nescium*). — 2. Désormais. — 3. Il s'agit des écus promis à Guillaume par Pathelin. — 4. Allure (*iter*). — 5. Tout ce que vous débitez.

SECTION III.

## Le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle.

Ces deux siècles montrent la décomposition progressive de la société médiévale : déclin de la noblesse féodale, usée par ses propres excès, son amour exagéré de la gloire et de la guerre; déclin aussi de la puissance de l'Église, déconsidérée par les schismes, la simonie, etc. L'édifice social et intellectuel du moyen âge s'effrite lentement. Avant la Réforme (et la réaction catholique qui s'ensuit) et la Renaissance, un malaise s'empare de tous les esprits et marque notamment la littérature, qui se dessèche. Après les productions originales du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> s., l'œuvre littéraire du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> s. est certes abondante, mais de valeur médiocre. Quelques individualités brillantes font exception : nous avons cité déjà Froissart, Commines et l'auteur de *Pathelin*.

I. — LA POÉSIE : Cette période est caractérisée par la prédominance des genres à forme fixe (ballades, rondeaux, etc.), sortis des chansons des trouvères. La stricte observance de leurs règles étroites tient souvent lieu d'inspiration véritable. Toute émotion sincère est ainsi sacrifiée à la prosodie, aux jeux de rimes (1), aux subtilités d'expression. Tout sujet est traité sur le mode allégorique, devenu classique depuis le *Roman de la Rose*. A la fin du XV<sup>e</sup> s., la poésie devient tout à fait artificielle et froide : c'est l'époque des *grands rhétoriciens*, dont nous parlerons plus loin, à propos des débuts de la Renaissance.

Quelques écrivains cependant ouvrent des voies nouvelles au lyrisme. Citons Charles d'Orléans, mais surtout François Villon, le seul grand poète du moyen âge. Il convient aussi de mentionner le nom d'Eustache Deschamps (2).

II. — LA PROSE : Aucune œuvre maîtresse ne peut être citée. Contentons-nous de signaler quelques écrivains d'ordre secondaire :

1. CHRISTINE DE PISAN (1364-1430) : nous avons d'elle, outre des poèmes dans le goût du temps, des chroniques (*Le Livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V*), des traités de morale (*Le Livre de Prudence*; *le Livre de la Paix*), des ouvrages consacrés à la défense des femmes (*La Cité des Dames*) contre les attaques de Jean de Meung, et des poèmes religieux et moraux.

2. ANTOINE DE LA SALLE (mort vers 1464), qui a laissé un petit roman de mœurs, *Le petit Jehan de Saintré*, satire assez plaisante de la chevalerie (3).

3. ALAIN CHARTIER (vers 1390 — vers 1435), qui fut secrétaire du dauphin, le futur Charles VII. Ses poésies allégoriques sont fort oubliées. En prose, il a composé diverses œuvres de morale et de politique. Citons surtout le *Quadriloge invectif* (4), écrit aux jours sombres de la guerre de cent ans : l'auteur imagine un songe, où il voit la France reprocher à ses enfants, Noblesse, Clergé et Peuple, leurs discordes sanglantes. Les dialogues expriment un patriotisme éloquent et généreux.

### Charles d'Orléans.

1394-1465.

Fils de Louis d'Orléans (frère de Charles VI) et père de Louis XII. Captif en Angleterre après la bataille d'Azincourt (1415), il trouva une consolation dans

1. Cette époque voit du reste paraître de nombreux *Arts poétiques*. Citons celui d'Eustache Deschamps : *Art de dicter et de fere chansons, balades, virelais et rondeaux*, 1392.

2. EUSTACHE DESCHAMPS (vers 1340 — vers 1410) occupa d'importantes charges à la cour de Charles V. Son œuvre est immense : poésies historiques, où il célèbre les grands événements du temps (guerre de cent ans); pièces satiriques (contre les femmes surtout); pièces morales, où il énumère, pour le roi, toutes les convenances mondaines. La plupart n'ont guère d'intérêt pour nous. — Citons encore Guillaume de Machaut (1300-1377), Jean Froissart (1337-vers 1400), plus connu comme chroniqueur, et Christine de Pisan. Bien entendu, on peut trouver chez ces poètes, parmi beaucoup d'œuvres artificielles, quelques pièces émues et vraies.

3. On lui attribue aussi les *Cent Nouvelles nouvelles*, contes fortement épicés de sel gaulois. Mais il est plus probable qu'elles furent composées en Brabant.

4. Entretien entre quatre personnages. Rabelais écrit encore *prologe*.

la poésie : libéré en 1440, il se retira à Blois, où il avait réuni une petite cour d'artistes et de lettrés. Il a excellé dans les ballades et les rondeaux, où il révèle une nature fine, un peu précieuse. Ses poèmes sont de jolis riens délicatement ciselés, d'un art très sûr. Certains expriment une mélancolie gracieuse, toute moderne d'accent.

### Le Printemps.

*Rondel.*

Le Temps a laissé son manteau	Il n'y a beste ne oiseau
De vent, de froidure et de pluye,	Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Et s'est vestu de broderye	Le Temps a laissé son manteau
De soleil raiant <sup>1</sup> , cler et beau.	De vent, de froidure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau  
Portent en livree jolie  
Gouttes d'argent d'orfavrerie;  
Chascun s'abille de nouveau.  
Le Temps a laissé son manteau.

### Ballade.

En la forest d'Ennuyeuse Tristesse  
Un jour m'avint qu'a par moy<sup>2</sup> cheminoye;  
S'i<sup>3</sup> rencontray l'Amoureuse Deesse<sup>4</sup>,  
Qui m'appela, demandant ou j'aloie.  
Je respondy que par Fortune estoye  
Mis en exil en ce bois, long temps a,  
Et qu'a bon droit appeller me povoye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

En sousriant par sa tres grant humblesse  
Me respondit : « Amy, se je sçavoye  
Pourquoy tu es mis en ceste destresse,  
A mon pouvoir volentiers t'ayderoye,  
Car ja, pieça<sup>5</sup>, je mis ton cueur en voye  
De tout plaisir, ne sçay qui l'en osta.  
Or me desplait qu'a present je te voye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

— Helas! dis-je, souverainne Princesse,  
Mon fait sçavez : pourquoy le vous diroye?  
C'est par la Mort, qui fait a tous rudesse,  
Qui m'a tollu<sup>6</sup> celle que tant amoye,  
En qui estoit tout l'espoir que j'avoye,  
Qui me guidoit, si bien m'accompaigna  
En son vivant que point ne me trouvoye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

1. Rayonnant (*radiantem*). — 2. Tout seul. — 3. Si i, alors là. — 4. Vénus. — 5. Déjà, depuis longtemps. — 6. Enlevé (*tollere*).



Aveugle suy, ne sçay ou aler doye :  
De mon baston, affin que ne fourvoye,  
Je vois<sup>1</sup> tastant mon chemin ça et la.  
C'est grant pitié qu'il convient que je soye  
L'omme esgaré qui ne scet ou il va! »

### François Villon.

Né à Paris, 1431.

François de Moncorbier (2), né de parents pauvres, fut adopté par un ecclésiastique, Guillaume de Villon, qui lui fit faire d'excellentes études. À vingt et un ans, il était maître ès arts. Mais bientôt il se mêla aux bohèmes plus ou moins débauchés, aux étudiants fripons, plus familiers des tavernes que de la Faculté, qui hantaient le quartier de l'Université. En 1455, il tue un prêtre au cours d'une rixe. Condamné à mort, il obtient, grâce à ses protecteurs, des lettres de *rémission*. Compromis à nouveau dans une affaire de vol avec effraction, il jugea prudent de fuir Paris et composa sans doute à cette occasion *Les Lais (Le Petit Testament)*, quarante huitains énumérant des legs burlesques : ses vieux souliers à son savetier ; les rognures de ses cheveux à son coiffeur ; aux ribauds qui couchent sous l'égal, un horizon sur l'œil, etc. Il disparaît alors pendant quelques années et semble s'être affilié en province à une troupe de bandits, les *Coquillards*. On le retrouve en 1461 à Meung sur Loire, en prison et en grand danger d'être pendu. Mais Louis XI, revenant du sacre, passe par là et gracie tous les prisonniers. Villon reparaît à Paris et semble s'amender : il écrit le *Grand Testament*, suite de huitains mêlés de ballades et de poèmes, où il exprime sa honte et son repentir. Mais en 1463, nouvelle rixe sanglante. Villon est condamné à la corde. Il interjette appel et la peine est commuée en celle du bannissement de la ville de Paris. On perd alors sa trace. Il mourut sans doute peu après.

Ce malfaiteur, ivrogne et joueur, est le plus grand poète du moyen âge. Son œuvre est l'expression spontanée de sa sensibilité. Rien de plus sincère et de plus humain que sa détresse et ses remords. L'horreur de la mort, qui l'a toujours hanté, c'est déjà un grand thème lyrique. Villon a trouvé des accents émouvants pour chanter la Vierge, pour déplorer la fuite de la jeunesse, le déclin de toute beauté, les misères du pauvre. Il sait peindre avec un réalisme net et cru et son lyrisme a de profondes résonances. Surtout il a le don du vers bien frappé et expressif, du rythme chantant et varié, de l'image simple et frappante.

### La Mort.

#### I

...Je plains le temps de ma jeunesse,  
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé<sup>3</sup>  
Jusques à l'entree de viellesse,  
Qui<sup>4</sup> son partement m'a celé.  
Il ne s'en est a pié allé,  
N'a cheval ; hélas ! comment don ?  
Soudainement s'en est vollé,  
Et ne m'a laissé quelque don.

Allé s'en est, et je demeure,  
Povre de sens et de savoir,  
Triste, failly, plus noir que meure<sup>5</sup>,  
Qui n'ay ne cens, rente, n'avoir :

1. Je vais.

2. Ou des Loges ; son nom de famille n'est pas connu avec exactitude.

3. S'amuser (d'où galant). — 4. Le temps de ma jeunesse. — 5. Mûre.

Des miens le mendre<sup>1</sup>, je di voir<sup>2</sup>,  
De me desavouer s'avance,  
Oubliant naturel devoir  
Par faulte d'ung peu de chevance<sup>3</sup>.

. . . . .  
Hé Dieu! Se j'eusse estudié  
Ou temps de ma jeunesse folle,  
Et a bonnes mœurs dedié,  
J'eusse maison et couche molle!  
Mais quoy! Je fuyoie l'escolle,  
Comme fait le mauvais enfant.  
En escripvant ceste parole,  
A peu que le cuer ne me fent.

. . . . .  
Mes jours s'en sont allez errant  
Comme, dit Job<sup>4</sup>, d'une touaille  
Font les filetz, quant tisserant  
En son poing tient ardente paille :  
Lors, s'il y a nul bout qui saille,  
Soudainement il le ravit.  
Si ne crains plus que rien m'assaille,  
Car a la mort tout s'assouvit.

. . . . .  
Ou sont les gracieux gallans  
Que je suivoye ou temps jadis,  
Si bien chantans, si bien parlans,  
Si plaisans en faiz et en diz?  
Les aucuns sont mors et roidiz :  
D'eulx n'est il plus riens maintenant.  
Repos aient en paradis,  
Et Dieu saulve le remenant<sup>5</sup>!

Et les aucuns sont devenus,  
Dieu mercy, grans seigneurs et maistres  
Les autres mendient tous nus,  
Et pain ne voient qu'aux fenestres.  
Les autres sont entrez en cloistres  
De Celestins et de Chartreux,  
Botez, housez<sup>6</sup> com pescheurs d'oïstres<sup>7</sup> :  
Voyez l'estat divers d'entre eux.

. . . . .  
1. Le moindre. — 2. Vrai. — 3. Subsistance, bien, fortune. — 4. Villon, qui a étudié, paraphrase ici le *Livre de Job* (VII, 6 : « Dies mei velocius transierunt quam a texente tela succenditur et consumpti sunt absque ulla spe »); de même, dans le huitain précédent (non reproduit ici), il suivait de près le texte de l'*Ecclesiaste*. Mais on peut mesurer l'apport du poète français qui esquisse, en quelques traits, un tableau rapide du tisserand au travail. — 5. Le reste. — 6. Portant des houseaux (guêtres). — 7. Huitres.

Povre je suis de ma jeunesse,  
De povre et de petite extrace<sup>1</sup>;  
Mon père n'ot oncq grant richesse,  
Ne son ayeul, nommé Orace;  
Povreté tous nous suit et trace.  
Sur les tombeaulx de mes ancestres,  
Les ames desquelz Dieu embrasse,  
On n'y voit couronnes ne ceptres.

De povreté me garmentant<sup>2</sup>,  
Souventesfois me dit le cuer :  
« Homme, ne te doulouse<sup>3</sup> tant  
Et ne demaine tel douleur;  
Se tu n'as tant qu'ot Jaques Cuer<sup>4</sup>,  
Mieulx vault vivre soubz gros bureau<sup>5</sup>,  
Povre, qu'avoir esté seigneur  
Et pourrir soubz riche tombeau ! ».

. . . . .  
Je congnois que povres et riches,  
Sages et folz, prestres et laiz<sup>6</sup>,  
Nobles, villains, larges et chiches,  
Petiz et grans, et beaulx et laiz,  
Dames a rebrassez<sup>7</sup> colletz,  
De quelconque condicion,  
Portans atours et bourreletz<sup>8</sup>,  
Mort saisit sans exception.

Et meure Paris ou Helaine<sup>9</sup>,  
Quiconques meurt, meurt a douleur  
Telle qu'il pert vent et alaine;  
Son fiel se creve sur son cuer,  
Puis sue, Dieu scet quel sueur !  
Et n'est qui<sup>10</sup> de ses maulx l'alege;  
Car enfant n'a, frere ne seur,  
Qui lors voulsist estre son plege<sup>11</sup>.

La mort le fait fremir, pallir,  
Le nez courber, les vaines tendre,  
Le col enfler, la chair mollir,  
Jointes et nerfs croistre et estendre.  
Corps femenin, qui tant es tendre,  
Poli, souef<sup>12</sup>, si précieux,  
Te fauldra il ces maux attendre ?  
Oy, ou tout vif aller es cieulx.

. . . . .

1. Extraction. — 2. Lamentant. — 3. Ne te plains pas tant. — 4. Argentier de Charles VII.  
— 5. Etoffe, vêtement de bure. — 6. Laïcs. — 7. Retroussés. — 8. Espèce de coiffure. —  
9. Que ce soit Pâris ou Hélène. — 10. Personne qui. — 11. Qui voulût être son garant. —  
12. Doux (latin *suavis*).

II

...Quand je considere ces testes<sup>1</sup>  
Entassees en ces charniers,  
Tous furent maistres des requestes<sup>2</sup>,  
Ou tous de la Chambre aux Deniers<sup>3</sup>,  
Ou tous furent porte paniers.  
Autant puis l'ung que l'autre dire,  
Car, d'evesques ou lanterniers<sup>4</sup>,  
Je n'y congnois rien a redire.

Et icelles qui s'inclinoient  
Unes contre autres<sup>5</sup> en leurs vies,  
Desquelles les unes regnoient,  
Des autres craintes et servies,  
La les voy toutes assouvies<sup>6</sup>,  
Ensemble en ung tas pesle mesle.  
Seigneuries leur sont ravies;  
Clerc<sup>7</sup> ne maistre ne s'y appelle.

Or sont ilz morts, Dieu ayt leurs ames!  
Quant est des corps, ils sont pourriz.  
Ayent esté seigneurs ou dames,  
Souef<sup>8</sup> et tendrement nourriz  
De cresse fromentee<sup>9</sup> ou riz,  
Leurs os sont declinez<sup>10</sup> en pouldre,  
Auxquelz ne chault d'esbat, ne ris!  
Plaise au doulx Jesus les absouldre...

(*Le Grand Testament.*)

**Ballade des pendus<sup>11</sup>.**

Freres humains qui après nous vivez,  
N'ayez les cuers contre nous endurcis;  
Car, se pitié de nous povres avez,  
Dieu en aura plus tost de vous mercis<sup>12</sup>.  
Vous nous voiez cy atachez, cinq, sis;  
Quant de la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est pieça<sup>13</sup> devoree et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.  
De nostre mal personne ne s'en rie,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

1. Le charnier du cimetière des Innocents. Sur ses murs, une fresque représentait la Danse macabre. — 2. Magistrats qui examinaient les requêtes au Conseil du Roi. — 3. Institution semblable à la Cour des Comptes. — 4. Serviteur qui porte ou qui allume les lanternes. — 5. L'une en face de l'autre. — 6. Apaisées. — 7. Subalterne. — 8. Doucement. — 9. Gâteau de froment. — 10. Tombés. — 11. Composée par Villon en 1463, au moment où, emprisonné, il s'attendait à être pendu. Il suppose que les squelettes attachés au gibet adressent la parole aux passants. — 12. Miséricorde — 13. Depuis longtemps.

Se freres<sup>1</sup> vous clamons, pas n'en devez  
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis  
Par justice; toutesfois vous sçavez  
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis<sup>2</sup>.  
Excusez nous, puis que sommes transis<sup>3</sup>,  
Envers le filz de la Vierge Marie,  
Que sa grace ne soit pour nous tarie,  
Nous preservant de l'infernale fouldre.  
Nous sommes mors : ame ne nous harie<sup>4</sup>,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

La pluye nous a debuez<sup>5</sup> et lavez  
Et le soleil dessechiez et noircis;  
Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez  
Et arrachié la barbe et les sourcils;  
Jamais, nul temps, nous ne sommes assis<sup>6</sup>;  
Puis ça, puis la, comme le vent varie,  
A son plaisir sans cesser nous charie,  
Plus becquetez d'oiseaulx que dez a coudre.  
Ne soiez donc de nostre confrarie;  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

ENVOI.

Prince Jesus, qui sur tous as maistrerie,  
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :  
A luy n'ayons que faire ne que souldre<sup>7</sup>.  
Hommes, icy n'a point de mocquerie,  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

(*Poésies diverses.*)

**Ballade**

*que Villon fit à la requête de sa mère, pour prier Notre-Dame.*

Dame du ciel, regente terrienne,  
Emperiere des infernaultx palus,  
Recevez moy, vostre humble chrestienne,  
Que comprinse soye entre vos esleus,  
Ce non obstant qu'oncques rien ne valus.  
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,  
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse,  
Sans lesquelz biens ame ne peut merir<sup>8</sup>  
N'avoir les cieulx. Je n'en suis jangleresse<sup>9</sup> :  
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

1. Si nous vous appelons frères. — 2. Bien en équilibre. — 3. Trépassés. — 4. Harceler, injurier. — 5. Lessivés (cfr. buanderie). — 6. En repos. — 7. Ni rien à lui payer (*solvere*). — 8. Mériter. — 9. Bavarde, menteuse

A vostre Filz dictes que je suis sienne,  
Que de luy soyent mes pechiez abolus.  
Pardonne moy comme a l'Egipcienne<sup>1</sup>,  
Ou comme il feist au clerc Theophilus,  
Lequel par vous fut quitte et absolus,  
Combien<sup>2</sup> qu'il eust au deable faict promesse.  
Preservez moy de faire jamais ce,  
Vierge, portant, me vueillez impartir  
Le sacrement qu'on celebre a la messe.  
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,  
Ne riens ne sçay; onques lettre ne leuz;  
Au moustier voy, dont suis parroissienne,  
Paradis painct, ou sont harpes et luz<sup>3</sup>,  
Et ung enfer ou damnez sont boulluz.  
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse;  
La joye avoir fais moy, haulte Deesse,  
A qui pecheurs doivent tous recourir,  
Comblez de foy, sans faincte<sup>4</sup> ne paresse.  
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI.

Vous portastes, digne Vierge, princesse,  
Iesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.  
Le Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,  
Laissa les cieulx et nous vint secourir,  
Offrit a mort sa tres chiere jeunesse.  
Nostre Seigneur tel est, tel le confesse :

En ceste foy je vueil vivre et mourir.

(*Le Grand Testament.*)

---

1. Sainte Marie l'Egyptienne. Au vers suivant : Théophile, héros du *Miracle de Théophile* de Rutebeuf, sauvé par l'intervention de la Vierge. — 2. Quoique. — 3. Luths. — 4. Hypocrisie.

## CHAPITRE III.

# Le seizième siècle et la Renaissance.

### I.

#### ORIGINES DE LA RENAISSANCE.

Après la décadence littéraire du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> s. (1), le XVI<sup>e</sup> s. voit le réveil des arts, des sciences et des lettres, en même temps qu'une rupture de la tradition nationale, par un retour à l'antiquité. Certes, avant 1500, les grands écrivains ne font pas défaut. Mais, à tous, il manque une langue riche et souple, une connaissance sérieuse de la pensée et de la beauté antiques, et partant une notion claire de l'art, qui est fait — pour nous, héritiers de la Grèce et de Rome — d'harmonie et de mesure. En outre, le moyen âge n'a guère l'esprit scientifique, ce désir de découvrir les lois de la nature et d'augmenter ainsi la puissance humaine, qui caractérise les temps modernes : l'amour de l'antiquité et le culte de l'art et de la science (2), tel sera l'apport du XVI<sup>e</sup> s.

Ce réveil fut favorisé par diverses circonstances :

1. *La diffusion en Occident des trésors de l'antiquité grecque conservés à Constantinople, après la prise de cette ville par les Turcs (1453).*

2. *Les guerres d'Italie*, commencées en 1494 : depuis le XIV<sup>e</sup> s., l'Italie connaissait une vive efflorescence intellectuelle (Dante, + 1311 — Pétrarque, + 1374 — Boccace, + 1375, etc.). Florence, Ferrare, Milan, etc., étaient des foyers d'artistes et de penseurs. Les bibliothèques étaient riches et les villes somptueuses. L'activité humaine semblait avoir pour but de jouir mieux d'une vie embellie par l'art et la science. Les compagnons de Charles VIII, de Louis XII et de François I ramenèrent en France cet esprit si nouveau, ce culte total de la vie.

3. *L'imprimerie* : la découverte de Gutenberg (vers 1450) se répand en France vers 1470. Elle ne s'impose toutefois qu'au début du XVI<sup>e</sup> s. Elle permit de vulgariser les textes et de les fixer (3). Les imprimeurs les plus célèbres furent, en France, les Estiennes, rivaux des Aldes de Venise et des Plantins d'Anvers.

4. *La Réforme* : les disciples de Luther et de Calvin furent souvent hostiles à cette renaissance de l'antiquité, où ils voyaient un retour au paganisme. Ils voulaient au contraire ramener le monde à un christianisme plus strict. Mais dans un sens et à ses débuts, la Réforme eut une influence favorable au renouvellement des lettres : beaucoup d'écrivains, s'autorisant de son exemple, s'enhardirent à rejeter les traditions tyranniques du moyen âge ; les controverses religieuses entre huguenots et catholiques élargirent l'horizon des écrivains et contribuèrent à répandre l'*esprit critique* et de *libre examen*.

### II.

#### LES DÉBUTS.

Jusqu'en 1535 environ, la Renaissance se manifeste surtout dans les beaux-arts, la science et l'*humanisme* (c'est-à-dire l'étude objective des textes anciens, non plus, comme au moyen âge, avec de simples préoccupations

---

1. Rappelons que le moyen âge ne fut nullement une longue nuit intellectuelle : sa fin seule fut stérile. — 2. Rappelons les progrès de l'astronomie (Copernic, 1473-1543 ; Tycho-Brahé, 1546-1601), de la médecine (André Vésale, 1514-1564), etc. — 3. Au moyen âge, posséder une œuvre complète de Platon ou d'Aristote est un luxe rare. Les manuscrits sont entachés de mille erreurs.

morales, mais pour en goûter la beauté et le sens). François I (1515-1547) et sa sœur Marguerite, reine de Navarre, protègent les savants, les lettrés, les artistes. Des châteaux somptueux s'élèvent partout. Le roi attire en France Léonard de Vinci, Benvenuto Cellini et Le Primatice, et collectionne les chefs-d'œuvre de l'art italien. Il soutient les humanistes (1) contre l'hostilité des universités et de l'Eglise, qui voyaient dans l'étude savante de l'antiquité un danger pour la foi. En 1529, il fonde sous l'influence de Guillaume Budé le *Collège Royal* (2), pour l'enseignement gratuit du grec, du latin et de l'hébreu hors de la tutelle de la Sorbonne. Le mouvement des idées est très vif : on rêve de réaliser, à la lumière des connaissances empruntées à l'Italie et à la Grèce, l'idéal de l'homme complet.

Mais la littérature sommeille encore. Les formes littéraires du passé (mystères, moralités, poèmes allégoriques et à forme fixe, etc.) restent en honneur. L'école des *grands rhétoriciens* (fin du XV<sup>e</sup> et début du XVI<sup>e</sup> s.) est fort médiocre : JEAN MESCHINOT (+ 1490), JEAN MOLINET (+ 1507), GUILLAUME CRÉTIN (+ 1525), JEAN LE MAIRE DE BELGES (+ 1525) (3) ne sont que des rimeurs de cour et d'actualité mondaine (4), chez qui les accents sincères sont rares. Ils ne sortent pas des allégories tortillées, mais excellent dans les acrobaties de versification (5).

Cependant le renouveau s'annonce chez quelques écrivains, et surtout CLÉMENT MAROT et MARGUERITE DE NAVARRE (6), par un style plus naturel et plus aisé et par une inspiration plus sincère.

### III.

## RABELAIS.

Les idées nouvelles vont maintenant se manifester dans les œuvres littéraires, mais ce sera au milieu d'un rude conflit d'opinions : vers 1535, les querelles des huguenots et des catholiques s'enveniment. Calvin, installé à Genève, fulmine contre le papisme et François I, effrayé des violences des réformés, autorise enfin les poursuites. L'ère des guerres civiles va s'ouvrir et parmi ces troubles, l'humanisme et la pensée sont en péril.

Entre tous les défenseurs de cet idéal menacé, un écrivain de génie paraît ; de 1535 à 1550, au milieu du tumulte des passions déchainées, Rabelais répand, sous une forme accessible à tous, les idées nouvelles : amour de l'antiquité, humanisme, culte total de la vie, soif de savoir, tolérance.

1. Citons GUILLAUME BUDÉ (+ 1540), ETIENNE DOLET (+ 1546), PIERRE RAMUS (+ 1572), ROBERT ESTIENNE (+ 1559) et HENRI ESTIENNE (+ 1598). Ils ont laissé d'importants travaux philologiques (notamment le *Thesaurus graecae linguae* de Henri Estienne). Signalons encore JACQUES AMYOT (1513-1593) qui fut professeur à l'Université de Bourges, précepteur des fils de Henri II, grand aumônier de France et évêque d'Auxerre. On lui doit une traduction des *Amours de Théagène et de Chariclée* (roman d'Héliodore, III<sup>e</sup> s.) et des *Vies des Hommes illustres* et des *Œuvres morales* de Plutarque. Ces traductions ont fort enrichi et assoupli la prose française. Celle de Plutarque fut longtemps un bréviaire d'héroïsme, de grandeur morale et de psychologie : M<sup>me</sup> Roland en faisait encore ses délices. — 2. Ce collège est devenu le *Collège de France*, consacré aux recherches scientifiques les plus hautes. 3. Né à Bavay (que les érudits appelaient Belges, parce que cette ville était regardée comme la capitale de l'ancienne Belgique). Il est le seul, parmi les rhétoriciens, qui semble se ressentir un peu des influences nouvelles. — 4. Ils furent prisés à la cour de Marguerite d'Autriche, à Malines, et à la cour de France, sous Louis XII. — 5. Citons, de Molinet, ces rimes couronnées :

Guerre a fait maint châtelet laid  
Et mainte bonne ville vile...

et ces rimes *équivoquées*,

de Crétin :

Ici n'oy point le bruit des tombereaux,  
Je n'oy que vents souffler et tomber eaux.

On comprend dès lors le vers de Boileau : *La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir* (*Art. Poét.*, I). — 6. Elle a laissé des poèmes religieux et un recueil de contes légers, l'*Heptameron*, entremêlés de dissertations sur des points de morale galante et sur la doctrine platonicienne de l'amour.



IV.

LE CULTE DE LA BEAUTÉ PURE. — LA PLÉIADE.

Jusqu'ici, les hommes de la Renaissance ont surtout lutté pour des idées. L'art pur et surtout la poésie ont été quelque peu négligés (1). Vers 1550, quelques poètes, PIERRE DE RONSARD, JOACHIM DU BELLAY, JEAN-ANTOINE DE BAÏF, REMY BELLEAU, PONTUS DE THYARD et ETIENNE JOELLE, qui s'adonnaient passionnément à l'étude des lettres latines et grecques sous la direction de l'helléniste Jean Daurat, principal du collège de Coqueret, concurrent le projet de rénover la poésie par l'imitation de l'antiquité. Avec eux, la poésie cesse d'être une rhétorique de cour et devient le culte désintéressé de la beauté pure. Le manifeste de la jeune école (qui prit le nom d'une constellation de sept étoiles, la *Pléiade*) fut la *Défense et illustration de la langue française*, de Du Bellay (1549).

La Pléiade voulait :

1. Enrichir la langue par des emprunts au grec et au latin (par ex., *blandices*, *pérennel*), aux patois (par ex., *assener*, pour *frapper*; *anuyter*, pour *faire nuit*), au langage technique des artisans. Elle faisait appel aux néologismes : dérivés (*blondoyer*), diminutifs (*verdelet*) ou composés (*aigre-doux*, *chèvre-pied*). Elle recommandait des procédés nouveaux, imités des langues anciennes : infinitifs substantivés (*le chanter*, *le boire*), adjectifs substantivés (*le frais de l'ombre*), etc. (2).

2. Remplacer les genres traités au moyen âge (ballades, rondeaux, etc.) par les genres anciens (odes, élégies, idylles, etc.), auxquels il faut ajouter le sonnet, d'origine italienne.

3. Imiter sans réserve tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité. La Pléiade conserva cependant la versification française, qu'elle assouplit et perfectionna.

Cette vaste tentative a échoué en partie : en voulant enrichir la langue, ces poètes l'ont souvent surchargée de façon trop érudite. Ce sera l'œuvre du XVII<sup>e</sup> s., celle de Malherbe et de Boileau (3), de clarifier le langage et de ramener à de justes mesures l'influence des Grecs et des Romains. Ronsard et ses disciples imitèrent sans réflexion, trop servilement, sans discerner, dans les œuvres antiques, ce qui est vraiment éternel. Ainsi, certaines productions de la Pléiade sont souvent entachées d'un fâcheux pédantisme.

Pourtant Ronsard et Du Bellay sont de grands poètes (les autres sont plus oubliés) : leurs théories excessives ne les ont pas empêchés, quand ils n'ont écouté que leur inspiration, d'écrire des œuvres durables. Par leur lyrisme abondant et leur goût raffiné, ils ont incontestablement ouvert à la poésie des voies nouvelles et maintenu le culte de l'Art, en pleine guerre civile.

A côté de la Pléiade, il faut citer les poètes calvinistes : AGRIPPA D'AUBIGNÉ, vigoureux pamphlétaire, et GUILLAUME DU BARTAS, qui néglige la source antique et s'inspire de la Bible (*la Semaine ou la Création*, 1578 : c'est un récit épique de la Genèse) (4). Ces deux poètes sont moins artistes que Ronsard, mais ont peut-être plus de pittoresque et d'éclat.

Après eux, la poésie française ne tarda guère à décliner, jusqu'à la réforme de Malherbe.

1. Signalons cependant Mellin de Saint-Gelais (1491-1558) et les poètes de l'école lyonnaise (vers 1540-1550), Maurice Scève, Louise Labé, etc., qui annoncent un peu Ronsard.

2. Rappelons que c'est à cette époque surtout qu'on pratique l'orthographe étymologique : *nu* devient *nud* (*nudum*) ; *escriit* devient *escript* (*scriptum*) ; *nepveu* au lieu de *neveu* (*nepotem*), etc. Beaucoup de ces mots empruntés ou de ces néologismes n'ont pas survécu : par ex., *chronien*, *donne-blé*, *le liquide des eaux*, *doucelet*, etc.

3. Malherbe et Boileau ont traité trop durement Ronsard et la Pléiade, dont ils procèdent en somme, par un même dédain du moyen âge et un même amour des anciens.

4. La gloire de Du Bartas, à l'époque, rivalisa avec celle de Ronsard. Ses vers manquent de goût et de mesure, mais non de force et de couleur.

Citons ce sonnet :

LES PYRÉNÉES.

François, arrête toi, ne passe la campagne  
Que Nature mura de roches d'un costé,  
Que l'Ariege entrefend d'un cours précipité :  
Campagne qui n'a poinct en beauté de compagnie.

V.

LA LITTÉRATURE MILITANTE. — TRANSITION  
VERS LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Les troubles religieux du siècle (1) ont eu leur répercussion dans la littérature. Dans le parti protestant, il faut citer CALVIN et AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Dans le parti catholique, MONLUC (2). Entre ces deux clans, certains esprits généreux prêchèrent la tolérance : parmi ces bons ouvriers de la pacification, dont la voix ne fut pas toujours entendue au fort de la lutte, mais dont les idées, la lassitude aidant, finirent par triompher (*Edit de Nantes*, 1598), il convient de signaler RABELAIS, MICHEL DE L'HOSPITAL (3) et surtout MONTAIGNE.

Vers la fin du siècle, chacun est las de ces luttes fratricides. Et cette fatigue se marque dans la *Satire Ménippée*, pamphlet en prose mêlée de vers (à l'exemple des satires du philosophe grec Ménippe), composé en 1594 par divers Parisiens (notamment Jean Passerat, professeur au Collège Royal; Pierre Pithou; Gilles Durant, avocat, etc.). On y trouve d'éloquents appels à l'ordre et à la paix dans le dévouement total au roi sage (Henri IV) (4). Montaigne, lui aussi, conseille de chercher l'apaisement dans la tolérance et la soumission au pouvoir royal. En outre, son œuvre philosophique (les *Essais*, 1580) prône la raison, éclairée par la sagesse antique, et l'étude morale de l'homme. Goût de l'ordre, de la raison (ou du vrai), amour de l'antiquité : on s'achemine vers le XVII<sup>e</sup> s.

VI.

ÉCRIVAINS SECONDAIRES DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

1. LE THÉÂTRE : les mystères sont supprimés en 1548, par arrêt du Parlement. En 1549, Du Bellay traite avec dédain, dans la *Défense*, les genres du moyen âge et préconise l'imitation du théâtre grec et latin. En 1552, ETIENNE JODELLE donne la première tragédie française originale, *Cléopâtre captive* (tirée de Plutarque). Avant lui, vers 1540-1550, on ne trouve encore que des traductions d'œuvres antiques, des *Hécube*, des *Electre*, etc. ; ces pièces n'étaient jouées que dans les collèges.

---

Passant, ce que tu vois n'est point une montagne.  
C'est un grand Briarée, un géant hault monté.  
Qui garde ce passage et deffend, indompté,  
De l'Espagne la France, et de France l'Espagne.

Il tend à l'une l'un, à l'autre l'autre bras;  
Il porte sur son chef l'antique faix d'Atlas;  
Dans deux contraires mers il pose ses deux plantes.

Les espaises forests sont ses cheveux espais,  
Les rochers sont ses os, les rivières bruyantes  
L'éternelle sueur que luy cause un tel faix.

1. L'intolérance fut grande de part et d'autre : rappelons le supplice d'Etienne Dolet, humaniste et imprimeur, condamné par la Sorbonne et le Parlement, et brûlé à Paris en 1546, pour athéisme; le supplice de Michel Servet, médecin et érudit, brûlé à Genève sur l'ordre de Calvin, pour avoir nié le mystère de la Trinité.

2. BLAISE DE MONLUC (1502-1577), un des grands capitaines du temps. Il servit fidèlement la cause royale et catholique. Célèbre par sa défense de Sienna contre les Impériaux (1554) et la façon cruelle dont il pacifia la Guyenne (1562) : « On pouvait reconnaître par où j'avais passé, car par les arbres sur les chemins on en trouvait les enseignes. Un pendu étonne plus que cent tués ». Il a laissé des mémoires, les *Commentaires*, que Henri IV appelait la Bible du soldat : récits brusques, énergiques, mais vivants et pittoresques.

3. MICHEL DE L'HOSPITAL (1505-1573), grand chancelier de France sous la régence de Catherine de Médicis. Catholique sincère, il fit de vains efforts pour apaiser les conflits religieux et arrêter les persécutions. Ses *Harangues* au Parlement et aux Etats sont d'une rare élévation de pensée : « Le couteau, dit-il, vaut peu contre l'esprit. »

4. La *Satire Ménippée* est une parodie des Etats de la Ligue, que réunit en 1593 le duc de Mayenne. Les ligueurs y tiennent des discours fanatiques, d'un cynisme révoltant. Seul le représentant du tiers-état montre les ruines accumulées par la guerre civile et la nécessité de la tolérance.

*Cléopâtre* fut représentée avec un vif succès devant Henri II et la cour. Elle ne nous intéresse aujourd'hui que du point de vue historique : c'est la première ébauche, encore naïve, de la tragédie classique. Mais on y trouve déjà l'essentiel : le sujet ramené à une *crise finale*. En 1561, l'humaniste Jules-César Scaliger, dans sa *Poétique*, formule fort bien, un siècle avant Boileau, les règles de ce que sera la tragédie classique : les 3 unités, action vraisemblable et concentrée, etc. Ce genre nouveau correspondait donc à un besoin. — Le succès de Jodelle suscita des imitateurs : ROBERT GARNIER, qui a laissé sept pièces (*Marc-Antoine*, 1578; *Les Juives*, 1583) et MONTCHRÉTIEN (*Sophonisbe*, 1596; *Aman*, 1601). Toutes ces œuvres furent jouées par des amateurs, devant un public choisi, dans des collèges ou des châteaux. Ce n'est qu'en 1599 que des acteurs professionnels commencèrent, à l'Hôtel de Bourgogne (1), à vulgariser ce genre nouveau.

Pour le théâtre sérieux, il y a donc rupture de la tradition médiévale. Mais pour le théâtre comique, la tradition se maintient : les farces sont toujours en honneur. Cependant on voit paraître des adaptations d'Aristophane, de Plaute et de Térence. Les comédies italiennes, caractérisées par leur goût des imbroglios et des personnages stéréotypés (le barbon ridicule, le valet impertinent, l'ingénue, le matamore, etc.), sont imitées aussi. C'est de cette triple influence que naîtra la comédie classique. Ces pièces étaient généralement colportées par des troupes ambulantes, les seuls acteurs de profession à cette époque. On ne peut guère rappeler qu'un nom, PIERRE LARIVEY (*les Esprits*, 1579, que Molière imita dans l'*École des maris*).

2. L'HISTOIRE n'est guère représentée que par des auteurs de mémoires, comme Monluc, ou des apologistes, comme Agrippa d'Aubigné (dont l'*Histoire universelle* est surtout une histoire du parti protestant). Les querelles religieuses n'ont pas favorisé l'ÉLOQUENCE : on ne peut citer que les harangues de Michel de l'Hospital et les sermons de Calvin et de saint François de Sales.

Par contre, le XVI<sup>e</sup> siècle voit paraître les premiers écrivains scientifiques : AMBROISE PARÉ, médecin des armées du roi (*Dix livres de chirurgie*, 1564), BERNARD PALISSY, l'illustre émailleur (*Discours admirable de la nature des eaux et des fontaines..., des métaux, des sels et salines, des pierres, des terres, du feu et des émaux*, 1580) et OLIVIER DE SERRES (*Théâtre d'agriculture et ménagé des champs*, 1600).

## Clément Marot.

Cahors, 1496. — Turin, 1544.

Œuvres : *Eglogues, épîtres, élégies, ballades, rondeaux, chansons, épigrammes*, etc.

Vie fort agitée. Protégé par Marguerite de Navarre et par François I, il vécut d'abord à la cour, en bon courtisan. De caractère léger et curieux, il se laissa entraîner au protestantisme. Emprisonné plusieurs fois, il est chaque fois délivré par le souverain. Mais compromis en 1535 dans l'affaire des placards (2), il doit s'enfuir en Italie. Il abjure solennellement et obtient de rentrer en France. Sa traduction des Psaumes le rend à nouveau suspect et il se réfugie à Genève, où son protestantisme est jugé de mauvais aloi (il ne voyait sans doute dans les idées nouvelles qu'une plus grande liberté de pensée). Il mène alors une vie errante en Savoie et en Piémont, et meurt à Turin.

Marot, qui donna des éditions du *Roman de la Rose* et de Villon, tient encore au moyen âge : ses ballades, ses rondeaux et ses chansons abusent encore de l'allégorie et des jongleries de rimes. Mais il n'a pas le pédantisme, la lourdeur proluxe des grands rhétoriciens. La Renaissance se fait sentir chez lui par un style léger, aimable et fin, où se marque l'élégance des mœurs affinées. Marot sait ciseler le vers et choisir ses termes : mais s'il est un gracieux poète de cour, il a en même temps un naturel tout gaulois. Ses meilleures œuvres sont celles

1. C'était le nom d'une salle de spectacle, appartenant aux *Confrères de la Passion*. Ils la louèrent en 1599 à des comédiens de profession.

2. Violents pamphlets contre la messe, que les réformés avaient affichés jusque dans les appartements du roi, à Amboise.

où il a pu déployer à l'aise son *élégant badinage* (1) et sa verve spirituelle. Quand il essaye de se hausser au vrai lyrisme, son inspiration est courte et alambiquée.

Le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> s. goûtèrent fort sa clarté, par delà le style plus savant de la Pléiade, et le mirent au-dessus de Ronsard.

### Epistre au Roy

*pour avoir esté derobé<sup>2</sup>.*

On dict bien vray, la mauvaise Fortune  
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une  
Ou deux ou trois avecques elle (Syre).  
Vostre cueur noble en sçauroit bien que dire<sup>3</sup>;  
Et moy, chetif, qui ne suis roy ne rien,  
L'ay esprouvé; et vous compteray bien,  
Si vous voulez, comme vint la besongne.

J'avois un jour un vallet de Gascongne,  
Gourmand, ivrongne et asseuré menteur,  
Pipeur<sup>4</sup>, larron, jureur, blasphémateur,  
Sentant la hart<sup>5</sup> de cent pas a la ronde,  
Au demourant, le meilleur filz du monde...  
Ce venerable hillot<sup>6</sup> fut adverty  
De quelque argent que m'aviez desparty,  
Et que ma bourse avoit grosse apostume<sup>7</sup>;  
Si se leva plus tost que de coustume  
Et me va prendre en tapinois icelle,  
Puis vous la meit tresbien soubz son esselle,  
Argent et tout (cela se doit entendre),  
Et ne croy point que ce fust pour la rendre,  
Car oncques puis n'en ay ouy parler.

Brief, le villain ne s'en voulut aller  
Pour si petit; mais encor il me happe  
Saye<sup>8</sup> et bonnet, chausses, pourpoint et cappe;  
De mes habits, en effect, il pilla  
Tous les plus beaulx, et puis s'en habilla  
Si justement, qu'a le veoir ainsi estre  
Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.  
Finablement de ma chambre il s'en va  
Droit a l'estable, ou deux chevaux trouva;  
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,  
Pique et s'en va. Pour abreger le compte,  
Soyez certain qu'au partir dudict lieu  
N'oublia rien, fors a me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,  
Le dict vallet, monté comme un saint George,  
Et vous laissa Monsieur dormir son saoul,  
Qui au reveil n'eust sceu finer<sup>9</sup> d'un soul.

1. Ce mot de Boileau (*Art Poét.*, I) est parfaitement juste.

2. Le poème est daté du 1<sup>er</sup> janvier 1532 : le valet de Marot, profitant de sa maladie, lui avait volé les cent écus d'or qu'il avait reçus à l'occasion du mariage de François I avec Éléonore d'Autriche. — 3. Allusion à la mort de Louise de Savoie, mère du roi (1531). —

4. Trompeur (cfr. *des pipés*). — 5. Corde. — 6. Mot gascon : fils, garçon. — 7. Abcès. — 8. Mot celtique : manteau. — 9. Payer (cfr. finance), finir un marché en payant.

Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moy mesme,  
Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,  
Quand je me vey sans honneste vesture  
Et fort fasché de perdre ma monture;  
Mais de l'argent que vous m'aviez donné,  
Je ne fuz point de le perdre estonné :  
Car vostre argent (tres debonnaire Prince)  
Sans point de faulte est subject a la pince<sup>1</sup>.

Bien tost apres ceste fortune la,  
Une autre pire encores se mesla  
De m'assaillir, et chascun jour m'assault.  
Me menaçant de me donner le sault,  
Et de ce sault m'envoyer a l'envers  
Rithmer soubz terre et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie  
De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie<sup>2</sup>  
La povre teste, et ne veult terminer,  
Ains me contrainct d'apprendre a cheminer,  
Tant affoibly m'a d'estrange maniere;  
Et si m'a faict la cuysse heronniere...  
L'estomac sec, le ventre plat et vague...

Que diray plus? au miserable corps  
Dont je vous parle, il n'est demouré fors  
Le povre esprit, qui lamente et souspire  
Et en pleurant tasche a vous faire rire.

Et pour autant (Syre) que<sup>3</sup> suis a vous,  
De troys jours l'un viennent taster mon poulx  
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia<sup>4</sup>,  
Pour me garder d'aller jusqu'a quia.

Tout consulté, ont remis au printemps  
Ma guarison; mais, a ce que j'entens,  
Si je ne puis au printemps arriver,  
Je suis taillé de mourir en yver,  
Et en danger, si en yver je meurs,  
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voyla comment, depuis neuf moys en ça,  
Je suis traicté. Or ce que me laissa  
Mon larronneau, long temps a, l'ay vendu,  
Et en sirops et julez<sup>5</sup> dependu;  
Ce neantmoins, ce que je vous en mande  
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :  
Je ne veulx point tant de gens ressembler  
Qui n'ont soucy aultre que d'assembler<sup>6</sup>;  
Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont, eulx;

1. Allusion aux déprédations dont le Trésor était l'objet. — 2. Alourdie. — 3. Parce que.  
— 4. Les médecins du roi. Akaquia est la traduction en grec de Sans-Malice. Les savants  
avaient l'habitude à cette époque de gréciser ou de latiniser leur nom. — 5. Juleps, potions. —  
6. Amasser de l'argent.

Mais je commence a devenir honteux  
Et ne veulx plus a voz dons m'arrester<sup>1</sup>.  
Je ne dy pas, si voulez rien prester,  
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur,  
S'il veut prester, qui ne face un debteur.  
Et sçavez vous (Syre) comment je paye?  
Nul ne le sçayt, si premier ne l'essaye;  
Vous me debvrez (si je puis) de retour  
Et vous feray encores un bon tour.  
A celle fin qu'il n'y ayt faulte nulle,  
Je vous feray une belle cedulle<sup>2</sup>  
A vous payer (sans usure, il s'entend)  
Quand on verra tout le monde content;  
Ou si voulez, a payer ce sera  
Quand vostre loz et renom cessera...

Voyla le point principal de ma lettre.  
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.  
Rien mettre? Las! Certes, et si feray,  
Et, ce faisant, mon style j'enfleray,  
Disant : O Roy, amoureux des neuf Muses,  
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,  
Roy, plus que Mars d'honneur environné,  
Roy, le plus Roy qui fut onc couronné,  
Dieu Tout Puissant te doint, pour t'estrenner,  
Les quatre coings du monde gouverner,  
Tant pour le bien de la ronde machine,  
Et pour autant que<sup>3</sup> sur tous en es digne.

(*Epîtres*, XXIX.)

### François Rabelais.

*La Devinière*, près de Chinon, vers 1490 ou 1495 — *Paris* (?), vers 1553.

Œuvres : *Vie très horrible du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence* (vers 1532-1535). — *Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué à son naturel avec ses faits et prouesses épouvantables, composés par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence* (vers 1532-1535). — *Le Tiers livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel* (1546). — *Le Quart livre des faits et dits héroïques du noble Pantagruel* (1552). — *Le Cinquième et dernier livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel* (1562) (édition partielle).

Rabelais naquit près de Chinon, en Touraine, où son père était avocat. Après de fortes études, il entra en religion chez les moines franciscains. Il passa ensuite dans l'ordre des Bénédictins, plus favorables aux « bonnes lettres », latines et grecques. Mais (vers 1527) il rejette le froc et prenant l'habit de prêtre séculier, il commence un voyage d'études dans les universités de France. En 1531, il étudie la médecine à Montpellier et en 1532, il exerce son art à Lyon. A côté d'ouvrages savants, en latin, il se met à publier alors (pour vivre ?) des almanachs, des libelles plaisants (notamment la *Pantagruéline pronostication*) et encouragé par le succès de ces opuscules, il donne entre 1532 et 1535 diverses éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel*<sup>4</sup>. Sous des apparences burlesques, ces

1. M'attacher. — 2. Reçu. — 3. Parce que. — 4. Il semble que le *Pantagruel* ait été publié avant le *Gargantua*, dont il est pourtant la suite logique.

œuvres reflètent les idées sérieuses des humanistes. Les deux ouvrages, fort hardis, parurent sous le pseudonyme de Maître *Alcofribas Nasier* (anagramme de *François Rabelais*), car les temps sont durs et les idées de Rabelais sont aussi suspectes aux catholiques qu'aux protestants. Il s'assure alors de puissants protecteurs, notamment le cardinal Jean du Bellay (l'oncle du poète), et obtient pour ses livres des privilèges royaux. On lui accorde divers bénéfices ecclésiastiques (entre autres la cure de Meudon) et le pape lui permet même de rentrer dans l'ordre des Bénédictins tout en exerçant la médecine (1). Il donne en 1546 le *Tiers livre*, signé de son nom cette fois, puis en 1552 le *Quart livre*, très violent, qui est censuré par la Sorbonne et par le Parlement. De 1535 à sa mort, il mène une vie errante, sans doute par prudence, visitant plusieurs fois Rome et l'Italie à la suite du cardinal du Bellay. Ces voyages étaient consacrés aussi à des études d'archéologie et de sciences. Le *Cinquième livre*, publié après sa mort, contient peut-être certaines parties de la main de Rabelais, qu'un anonyme sut arranger et compléter.

Rabelais est un des plus grands écrivains de la France. La légende qui le représente comme un bon ivrogne truculent est dénuée de fondement. Il fut un vrai savant, très érudit, très épris de son métier de médecin : mais de caractère enjoué, il s'est délassé en composant des *folastries*. Ces propos de *haulte gresse*, fort licencieux, étaient dans la tradition du moyen âge et semblaient plus anodins au XVI<sup>e</sup> s. que de nos jours. Au reste, l'humaniste apparaît sous le conteur burlesque.

Rabelais ne s'est donc aucunement préoccupé de vraisemblance, dans ses romans : Gargantua est tantôt un géant horripilant, tantôt il semble de taille normale. Mais ces romans, avec leurs gauloiseries plaisantes, sont une satire amère de la société : horreurs de la guerre, excès des fanatiques, pédantisme et ignorance du moyen âge, avidité des juges et des moines, tout y passe. Rabelais conserve la foi en un Dieu créateur (*le souverain plasmateur*) et en une vie supraterrrestre ; mais à l'ascétisme du moyen âge, au rigorisme dont celui-ci enveloppait les âmes et les corps, il oppose l'idéal de la Renaissance : amour de la beauté physique, de la science, et culte de la vie, sous toutes ses formes. Il croit qu'il faut suivre la Nature (comme Jean de Meung et Montaigne, et après lui, Molière et Voltaire). Il veut donc que chacun puisse développer librement son être physique et intellectuel, pourvu qu'il obéisse à la raison et à l'honneur. Un stoïcisme gai, dit Faguet.

Le style de Rabelais est d'une richesse extraordinaire (on ne peut guère lui comparer, sous ce rapport, que celui de Hugo) et sa langue, réaliste et colorée, a tous les tons, du trivial au sublime (2).

### Education de Gargantua (3).

GARGANTUA. — *Résumé* : Dans un prologue, Rabelais invite le lecteur à chercher, sous les bouffonneries, une pensée sage : *C'est pourquoy fault ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est deduict. Lors cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'aulture valeur que ne promettoit la boite... Veistes vous onques chien rencontrant quelque os medullare ? C'est, comme dit Platon, lib. II, de Rep., la beste du monde plus philosophe. Si veu l'avez, vous avez peu noter de quelle devotion il le guette..., de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce... A l'exemple d'iceluy vous convient estre saiges, pour fleurir, sentir et estimer ces beaulx livres de haulte gresse... puis, par curieuse leçon et meditation frequente, rompre l'os et sugcer la substantifique mouelle.* Le livre enfin porte comme épigraphe

...*Mieux est de ris que de larmes escrire  
Pour ce que rire est le propre de l'homme.*

1. Il avait été reçu docteur en médecine en 1537, à Montpellier.

2. Après Rabelais — et très loin derrière lui —, il faut citer d'autres conteurs au XVI<sup>e</sup> s. : BONAVENTURE DES PÉRIERS (*Nouvelles récréations et joyeux devis*) et BRANTÔME (*Vies des hommes illustres et des grands capitaines*).

3. Le personnage n'est pas de l'invention de Rabelais : il appartenait à la tradition populaire.

Gargantua est fils de Grandgousier et de Gargamelle. Rabelais raconte son enfance avec force détails plaisants : il faut le lait de 17913 vaches pour l'allaiter, 900 aunes de toile pour lui tailler une chemise ; on lui met au cou une chaîne de 25063 marcs d'or, etc. L'enfant manifeste tôt bon sens et entendement, et Grandgousier décide de le *bailler à quelque homme sçavant, pour l'endoctriner*. Deux vieux *tousseux*, maître Thubal Holopherne, puis maître Jobelin Bridé, l'éduquent à la manière gothique, lui farcissant la tête de sottises scolastiques, et Gargantua en devient *fou, niays, tout resveux et rassoté*. Grandgousier se fâche, envoie maître Jobelin à tous les diables et confie son fils à Ponocrates (1), précepteur ami des méthodes nouvelles. Celui-ci emmène son disciple à Paris, non sans aventures : en cours de route, la jument de Gargantua abat en s'érouchant de sa queue tous les arbres du pays de Beauce. A Paris, Gargantua s'amuse à prendre les cloches de Notre-Dame pour en faire des grelots à sa jument, etc... Enfin son éducation commence : tout d'abord, Ponocrates ordonne qu'il fasse comme il avait accoutumé sous ses anciens précepteurs. Gargantua continue donc à faire la grasse matinée, paillardant (2) parmi le lit pour mieux esbaudir ses esprits animaux ; puis il se peigne des quatre doigts et du pouce, *car ses precepteurs disoient que soy aultrement peigner, laver et nettoyer estoit perdre temps en ce monde. Alors... rendoit sa gorge, rottoit..., baisloyt, crachoyt... et se morvoyt en archidiacre, et desjeunoyt, pour abattre la rouzée et mauvais aer : belles tripes frites, belles carbonnades, beaulx jambons, etc.* Puis il va égrener des patenôtres à l'église, étudie ensuite une méchante demi-heure et recommence à s'empiffrer.

Quand Ponocrates cogneut la vicieuse maniere de vivre de Gargantua, delibera aultrement le instituer en lettres (...) Pour doncques mieulx son œuvre commencer, supplia un sçavant medecin de celluy temps, nommé Maistre Théodore, à ce qu'il considerast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voye, lequel le purgea canonicquement avec elebore de Anticyre et par ce medicament, luy nettoya toute l'alteration et perverse habitude du cerveau.

Après, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconques du jour, ains tout son temps consommoit en lettres et honneste sçavoir.

Se esveilloit doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frottoit, luy estoit leue quelque page de la divine Escripiture, haultement et clairement, avec prononciation competente en la matiere (...) Selon le propos et argument de ceste leçon, souven-tesfoys se adonnoit à reverer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture monstroït la majesté et jugemens merveillex (...) [Puis] son precepteur repetoit ce que avoit esté leu, luy exposant les pointz plus obscurs et difficiles.

Eux retornans, consideroient l'estat du ciel : si tel estoit comme l'avoient noté au soir precedent, et quelz signes entroït le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

Ce fait, estoit habillé, peigné, testonné<sup>3</sup>, acoustré et parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur, et y fondoit quelques cas pratiques et concernens l'estat humain, lesquelz ilz estendoient aucunes fois jusques deux ou trois heures, mais ordinairement cessoient lorsqu'il estoit du tout habillé.

Puis, par trois bonnes heures, lui estoit faite lecture.

1. « Homme laborieux ». — 2. Se vautrer sur la paille. — 3. Arranger la tête, coiffer.



Ce fait, yssoient hors, toujours conferens des propoz de la lecture, et se desportoient en Bracque<sup>1</sup> ou es prez, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone<sup>2</sup>, galentement se exercens les corps comme ilz avoient les ames auparavant exercé.

Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté, car ilz laissoient la partie quand leur plaisoit, et cessoient ordinairement lorsque suoient parmy le corps, ou estoient aultrement las. Adoncq estoient très bien essuez et frottez, changeoient de chemise, et doucement se pourmenans, alloient veoir si le disner estoit prest. Là attendens, recitoient clairement et eloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Ce pendent Monsieur l'Appetit venoit, et, par bonne opportunité, s'asseoient à table(...) Lors... commençoient à deviser joyeusement ensemble, parlans... de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce que leur estoit servy à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruictz, herbes, racines, et de l'aprest d'icelles. Ce que faisant, aprint en peu de temps tous les passaiges à ce competens en Pline, Athenee, Dioscorides, Jullius Pollux, Galen, Porphyre, Opian, Polybe, Heliodore, Aristoteles, Aelian<sup>3</sup> et aultres. Iceux propoz tenus, faisoient souvent, pour plus estre assurez, apporter les livres susdictz à table. Et si bien et entierement retint en sa memoire les choses dictes que, pour lors, n'estoit medecin qui en sceust à la moytié tant comme il faisoit. Après... s'escuroit les dents,... se lavoit les mains et les yeulx de belle eau fraische, et rendoient graces à Dieu par quelques beaulx cantiques... Ce fait, on apportoit des chartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes yssoient de arithmetique(...) Et non seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathematiques, comme geometrie, astronomie et musique; car, attendens la concoction et digestion de son past, ilz faisoient mille joyeux instrumens et figures geometricques(...) Après, se esbaudioient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sus un theme, à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musique, il aprint jouer du luc, de l'espinnette, de la harpe, de la flutte..., de la viole et de la sacqueboutte<sup>4</sup>.

Puis il se remet, pour trois heures, à l'étude des lettres antiques : alors, Gymnaste l'exerce à l'équitation, à l'escrime, à la chasse, à la nage, au tir et à tous jeux de force et d'adresse. Puis ils herborisent, ils jardinent, *conferens toujours avec les livres des anciens qui en ont escript*. Après souper, ils vont visiter les savants, les lettrés et gens qui eussent veu pays estranges.

S'il advenoit que l'air feust pluvieux et intemperé, tout le temps d'avant disner estoit employé comme de coustume...; mais, apres disner, en lieu des exercitations, ilz demouroient en la maison, et par maniere d'apotherapie, s'esbatoient à boteler du foin, à fendre et scier du boys, et à batre les gerbes en la grange; puyz estudioient en l'art de painture et sculpture(...) Semblablement, ou alloient veoir comment on tiroit<sup>5</sup> les metaulx, ou comment on fondoit l'artillerye; ou alloient veoir les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchymistes et monoyeurs,

1. Célèbre jeu de paume, à Paris. — 2. Jeu de balle (*pila*), à trois joueurs disposés en triangle. — 3. Grammairiens et savants antiques. Galien (11<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), médecin grec dont l'influence reste grande jusqu'au XVII<sup>e</sup> s. — 4. Trombone. — 5. Étirer.

ou les haultelissiers, les tissotiers<sup>1</sup>, les velotiers<sup>2</sup>, les horologiers, mirailliers, imprimeurs, organistes, tinturiers, et aultres telles sortes d'ouvriers, et, partout donnans le vin, aprenoient et consideroient l'industrie et invention des mestiers. Alloient ouir les leçons publicques, les actes solennels, les repetitions, les declamations, les playdoyez des gentilz advocatz, les concions des prescheurs evangeliques.

.....

Parfois, Ponocrates le mène à la campagne, où ils se divertissent toute une journée, sans oublier toutefois de réciter quand il convient *quelques plaisans vers de l'Agriculture de Virgile*. Ainsi Gargantua grandit en force et sagesse.

(*Gargantua*, xxiii, xxiv.)

### La guerre contre Picrochole.

Cependant, une querelle éclate entre des bergers du pays de Grandgousier et des fouaciers (3), sujets du roi Picrochole (4). Ces derniers refusent de vendre des fouaces aux bergers et les insultent vilainement. Des horions sont échangés. Picrochole, furieux, mobilise incontinent son armée et, sans déclaration de guerre, entre en campagne et dévaste horriblement les terres de Grandgousier. Ce dernier apprend l'invasion alors qu'il se chauffait le ventre à un beau et clair feu, grillant des châtaignes et faisant à sa femme de beaux contes du temps jadis. Il se lamente : « *Il fault, je le voy bien, que maintenant de harnois je charge mes pauvres espauls lasses et foibles, et en ma main tremblante je preigne la lance et la masse, pour secourir et garantir mes pauvres subjectz. La raison le veult ainsi : car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourry, moy, mes enfans et ma famille. Ce non obstant, je n'entreprendray guerre que je n'aye essayé tous les ars et moyens de paix; là je me resouls.* » Et sur-le-champ il écrit la lettre que voici à Gargantua : « *Puis que telle est ceste fatale destinee que par iceulx soye inquieté es quelz plus je me reposoye, force me est te rappeler au subside des gens et biens qui te sont par droict naturel affiez. Car, ainsi comme debiles sont les armes au dehors si le conseil n'est en la maison, aussi vaine est l'estude, et le conseil inutile qui en temps opportun par vertus n'est executé et à son effect reduict.*

*Ma deliberation n'est de provoquer, ains de apaiser; d'assailir, mais de defendre; de conquerer, mais de garder mes feaulx subjectz et terres hereditaires, es quelles est hostilement entré Picrochole sans cause ni occasion, et de jour en jour poursuit sa furieuse entreprinse, avecques excès non tolerables à personnes libres... »*

### Frère Jean défend le clos de l'abbaye de Seuillé.

Les hommes de Picrochole pillent le bourg de Seuillé et arrivent à l'abbaye, qu'ils trouvent « bien reserrée et fermée ». Une partie de leur armée rompt la muraille du clos « affin de guaster toute la vendange », tandis que le gros des forces continue « vers le gué de Vede ».

Les pauvres diables de moynes ne sçavoient auquel de leurs saintcs se vouer. A toutes adventures feirent sonner *ad capitulum capitulantes*<sup>5</sup>. Là feut décrété qu'ilz feroient une belle procession, renforcée de beaulx preschans, et litanies *contra hostium insidias*<sup>6</sup>, et beaulx responds *pro pace*.

En l'abbaye estoit pour lors un moyne claustrier<sup>7</sup>, nommé Frère Jean des Entommeures, jeune, guallant, frisque<sup>8</sup>, de hayt<sup>9</sup>, bien à dextre<sup>10</sup>, hardy, aventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantaigé en nez, beau depescheur d'heures, beau desbri-

1. Tisserands. — 2. Fabricants de velours. — 3. Fabricants de fouaces (gâteaux). — 4. Rabelais situe ces deux états en Touraine. *Picrochole* signifie *Bile amère*. — 5. Pour réunir le chapitre. — 6. Contre les embûches des ennemis. — 7. De cloître. — 8. Vif, pimpant. — 9. De bonne humeur. — 10. Bien adroit.

deur de messes, beau descroteur de vigiles, pour tout dire sommairement vray moyne si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie; au reste clerc jusques ès dents en matière de bréviaire.

Iceully, entendent le bruiet que faisoient les ennemys par le cloz de leur vine, sortit hors pour veoir ce qu'ilz faisoient, et, advisant qu'ilz vendengeoient leur cloz auquel estoit leur boyte<sup>1</sup> de tout l'an fondée, retourne au cueur de l'église, où estoient les aultres moynes, tous estonnéz comme fondeurs de cloches, lesquelz voyant chanter *Ini nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no, ne, no, no, no, rum, ne, num, num*<sup>2</sup> : « C'est (dist-il) bien chanté ! Vertus dieu, que ne chantez-vous :

*Adieu, paniers, vendanges sont faictes ?*

« Je me donne au diable s'ilz ne sont en nostre cloz et tant bien couppent et seps et raisins qu'il n'y aura, par le corps Dieu ! de quatre années que halleboter<sup>3</sup> dedans. Ventre saint Jacques ! que boyrons-nous cependant, nous aultres pauvres diables ? Seigneur Dieu, *da mihi potum*<sup>4</sup> ! »

Lors dist le prieur claustral :

« Que fera cest hyvrogne icy ? Qu'on me le mène en prison. Troubler ainsi le service divin !

— Mais (dist le moyne) le service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé; car vous-mesmes, Monsieur le Prieur, aimez boyre du meilleur. Sy faict tout homme de bien; jamais homme noble ne hayst le bon vin : c'est un apophthegme<sup>5</sup> monachal. Mais ces responds que chantez icy ne sont, par Dieu ! point de saison.

.....

« Escoutez, Messieurs, vous aultres qui aimez le vin : le corps Dieu, si me suibvez ! Car, hardiment, que saint Antoine me arde<sup>6</sup> si ceulz tastent du piot<sup>7</sup> qui n'auront secouru la vine ! Ventre Dieu, les biens de l'Eglise ! Ha, non, non, diable !..... »

Ce disant, mist bas son grand habit et se saisist du baston de la croix, qui estoyt de cueur de cormier, long comme une lance, rond à plain poing et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon<sup>8</sup>, mist son froc en escharpe et de son baston de la croix donna sy brusquement sus les ennemis, qui, sans ordre, ne enseigne, ne trompette, ne tabourin, parmy le cloz vendengeoient, — car les porteguydons et port'-enseignes<sup>9</sup> avoient mys leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les tabourineurs avoient défoncé leurs tabourins d'un cousté pour les emplir de raisins, les trompettes estoient chargés de moussines<sup>10</sup>, chacun estoyt desrayé<sup>11</sup>, — il chocqua doncques si roidement sus eulx, sans dyre guare, qu'il les renversoyt comme porcs, frappant à tors et à travers, à vieille escrime.

Es uns escarbouilloyt la cervelle, ès aultres rompoyt bras et jambes, ès aultres deslochoyt les spondyles du coul<sup>12</sup>, ès aultres demoulloyt<sup>13</sup>

1. Boisson. — 2. Imitation plaisante du chant des moines. — 3. Grappiller. — 4. Donne-moi à boire. — 5. Apophthegme : parole, sentence. — 6. Me brûle. — 7. Vin. — 8. Sorte de casaque. — 9. Porte-drapeau. — 10. Branches chargées de leurs grappes et de leurs feuilles. — 11. Débandé, en désordre. — 12. Démettait les vertèbres. — 13. Disloquait.

les reins, avalloyt<sup>1</sup> le nez, poschoyt les yeux, fendoyt les mandibules, enfonçoyt les dens en la gueule<sup>2</sup>, descrouloyt<sup>3</sup> les omoplates, sphaceloyt les grèves<sup>4</sup>, desgondoit les ischies<sup>5</sup>, débezilloit les fauciles<sup>6</sup>.

Si quelq'un se vouloyt cascher entre les sèpes plus espès<sup>7</sup>, à icelluy freussoit toute l'areste du douz et l'esrenoit<sup>8</sup> comme un chien.

Si aucun saulver se vouloyt en fuyant, à icelluy faisoyt voler la teste en pièces par la commissure lambdoïde<sup>9</sup>.

Si quelq'un gravoyt<sup>10</sup> en une arbre, pensant y estre en seureté, icelluy de son baston empaloyt par le fondement.

Si quelq'un de sa vieille congnoissance luy crioyt :

« Ha, Frère Jean, mon amy, Frère Jean, je me rend !

— Il t'est (disoyt-il) bien force; mais ensemble tu rendras l'âme à tous les diables. »

Et soubdain luy donnoit dronos<sup>11</sup>.

.....

Les ungs mouroient sans parler, les aultres parloient sans mourir. Les ungs mouroient en parlant, les aultres parloient en mourant.

Les aultres crioient à haulte voix : « Confession ! Confession ! Confiteor ! Miserere ! In manus<sup>12</sup> !

Tant fut grand le cris des navrés<sup>13</sup> que le prier de l'abbaye avec tous ses moynes sortirent, lesquelz, quand aperceurent ces pauvres gens ainsi ruéz parmi la vigne et blesséz à mort, en confessèrent quelques ungs. Mais, cependant que les prebstres se amusoient<sup>14</sup> à confesser, les petits moineçons coururent au lieu où estoit Frère Jean et luy demandèrent en quoy il vouloit qu'ilz luy aidassent. A quoy respondit qu'ilz esguorgetassent ceulx qui estoient portéz par terre. Adoncqes, laissant leurs grandes cappes sus une treille au plus près, commencèrent esgourgeter et achever ceulx qu'il avoit desjà meurtriz. Sçavez-vous de quelz ferremens ? A beaulx gouvetz, qui sont petitiz demy cousteaux dont les petitiz enfans de nostre pays cernent les noix.

.....

(*Gargantua*, xxvii.)

### Harangue d'Ulrich Gallet.

Grandgousier envoie Ulrich Gallet en ambassade et ce dernier adresse à Picrochole une belle harangue cicéronienne :

« Plus juste cause de douleur naistre ne peut entre les humains que si, du lieu dont par droicture esperoient grace et benevolence, ilz recepvnt ennuy et dommage. Et non sans cause (combien que sans raison) plusieurs venus en tel accident, ont ceste indignité moins estimé tolerable que leur propre vie; et, en cas que par force ny aultre engin ne l'ont peu corriger, se sont eulx mesmes privez de ceste lumiere.

Doncques merveille n'est si le roy Grandgousier, mon maistre, est à ta furieuse et hostile venue saisy de grand desplaisir et perturbé en son entendement. Merveille seroit si ne l'avoient esmeu les excès incompa-

1. Faisait descendre, écrasait. — 2. La gorge. — 3. Défonçait. — 4. Noircissait les jambes (de coups). — 5. Déboitait les ischions (os de la hanche). — 6. Brisait les bras et les jambes. — 7. Les ceps plus épais. — 8. Ereintait. — 9. Suture de la boîte cranienne. — 10. Grimpaît. — 11. Coups. — 12. Appel à la pitié par laquelle ils se rendent à lui. — 13. Blessés. — 14. S'occupaient.

rables qui en ses terres et subjectz ont esté par toy et tes gens commis : es quelz n'a esté obmis exemple aucun d'inhumanité, ce que luy est tant grief de soy, par la cordiale affection de laquelle tousjours a chery ses subjectz, que à mortel homme plus estre ne sçauroit. Toutesfoys, sus l'estimation humaine, plus grief luy est, en tant que par toy et les tiens ont esté ces griefz et tords faictz, qui, de toute memoire et ancienneté, aviez toy et tes peres une amitié avecques luy et tous ses ancestres conceue, laquelle, jusques à present, comme sacree ensemble aviez inviolablement maintenue, guardee et entretenue (...)

Plus y a. Ceste sacrée amitié tant a emply ce ciel que peu de gens sont aujourd'huy habitans par tout le continent et isles de l'Ocean, qui ne ayent ambitieusement aspiré estre receuz en icelle à pactes par vous mesmes conditionnez, autant estimans vostre confederation que leurs propres terres et domaines; en sorte que de toute memoire n'a esté prince ny ligue tant efferee<sup>1</sup> ou superbe qui ait auzé courir sus, je ne dis poinct vos terres, mais celles de vos confederez; et si, par conseil precipité, ont encontre eulx attempté quelque cas de nouvelleté, le nom et tiltre de vostre alliance entendu, ont soudain desisté de leurs entreprises.

Quelle furie doncques te esmeut maintenant, toute alliance brisee, toute amitié conculquee<sup>2</sup>, tout droict trespasé, envahir hostilement ses terres sans en rien avoir esté par luy ny les siens endommaigé, irrité, ny provocqué? Où est foy? Où est loy? Où est raison? Où est humanité? Où est craincte de Dieu? Cuides tu ces oultraiges estre recelés es esperitz eternels, et au Dieu souverain, qui est juste retributeur de nos entreprises? Si le cuides, tu te trompes, car toutes choses viendront à son jugement. Sont ce fatales destinees ou influences des astres, qui veulent mettre fin à tes ayses et repous? Ainsi ont toutes choses leur fin et periode, et, quand elles sont venues à leur poinct supellatif<sup>3</sup>, elles sont en bas ruinees : car elles ne peuvent long temps en tel estat demourer. C'est la fin de ceux qui leurs fortunes et prosperitez ne peuvent par raison et temperance moderer.

Mais si ainsi estoit phée<sup>4</sup>, et deust ores ton heur et repos prendre fin, falloit il que ce feust en incommodant à mon roy, celluy par lequel tu estois estably? Si ta maison deuvoit ruiner, falloit il qu'en sa ruine elle tombast suz les atres de celluy qui l'avoit aornee? La chose est tant hors les metes<sup>5</sup> de raison, tant abhorrente de sens commun, que à peine peut elle estre par humain entendement conceue, et jusques à ce demourera non croiable entre les estrangiers que l'effect assureé et tesmoigné leur donne à entendre que rien n'est ny saint ny sacré à ceux qui se sont emancipez de Dieu et raison pour suivre leurs affections perverses.

Si quelque tort eust esté par nous faict en tes subjectz et domaines, si par nous eust esté porté faveur à tes mal vouluz, si en tes affaires ne te eussions secouru, si par nous ton nom et honneur eust esté blessé, ou, pour mieulx dire, si l'esperit calumniateur, tentant à mal te tirer, eust par fallaces especes et phantasmes ludificatoires<sup>6</sup>, mis en ton entendement que envers toy eussions faict chose non digne de nostre ancienne

1. Latinisme : rendu sauvage. — 2. Latinisme : foulé aux pieds (*calcare*). — 3. Superlatif, le plus haut. — 4. Prédestiné (doublet de fatal). — 5. Latinisme : bornes. — 6. Latinisme : trompeurs.

amitié, tu devois premier enquerir de la verité, puis nous en admonester, et nous eussions tant à ton gré satisfaict que eusses eu occasion de toy contenter. Mais (o Dieu eternal) quelle est ton entreprise? Vouldroys tu comme tyrant perfide pillier ainsi et dissiper le royaume de mon maistre? Le as tu esprouvé tant ignave<sup>1</sup> et stupide qu'il ne vouldust, ou tant destitué de gens, d'argent, de conseil, et d'art militaire, qu'il ne peust resister à tes iniques assaults?

Depars d'icy presentement, et demain pour tout le jour soye retiré en tes terres, sans par le chemin faire aulcun tumulte ne force... »

(*Gargantua*, xxxi.)

Picrochole ne répond que par des injures. Grandgousier offre alors d'acheter la paix avec cinq charretées de fouaces (ses bergers en avaient dérobé cinq douzaines) et sept cent mille philippus. Picrochole prend argent et fouaces et, excité par ses capitaines, continue la guerre.

Mais Gargantua entre en scène : les boulets et les balles ne font que le chatouiller comme mouches bovines, et, armé d'un tronc d'arbre, il abat tout un parti ennemi. Aidé par le brave frère Jean des Entommeures, qui s'était distingué en défendant le clos de l'abbaye de Seuillé et en trucidant 13622 ennemis « sans les femmes et petitz enfans, cela s'entend toujours », il défait complètement l'adversaire : Picrochole s'enfuit honteusement et *est de present pauvre gaignedenier à Lyon, cholere comme davant*. Gargantua traite les vaincus avec humanité et, pour reconnaître la belle conduite de frère Jean, il bâtit à son intention l'abbaye de Thélème, dont la règle fut : *Fay ce que vouldras*.

Ce qu'on a pu appeler le « naturalisme » de Rabelais s'exprime ici, sous les exagérations plaisantes dont s'enveloppe habituellement sa pensée. Sa conception optimiste de la nature humaine est dans la ligne de la Renaissance, bien plus que dans celle du moyen âge.

### Comment estoient reiglez les Thélémites à leur manière de vivre.

Toute leur vie estoit employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le désir leur venoit; nul ne les esveilloit, nul ne les parforceoit ny à boyre, ny à manger, ny à faire chose aultre quelconques. Ainsi l'avoit estably Gargantua. En leur reigle n'estoit que ceste clause :

*Fay ce que vouldras,*

parce que gens libères, bien nez, bien instructz, conversans en compagnies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon, qui tousjours les poulse à faictz vertueux et retire de vice, lequel ilz nommoient honneur. Iceulx, quand par vile subjection et contraincte sont deprimez et asserviz, détournent la noble affection, par laquelle à vertuz franchement tendoient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude; car nous entreprenons tousjours choses défendues et convoitons ce qui nous est dénié.

Par ceste liberté entrèrent en louable émulation de faire tous ce que un seul voyoient plaire. Si quelqu'un ou quelcune disoit : « Beuvons », tous buvoient; si disoit : « Jouons », tous jouoient; si disoit : « Allons à l'esbat es champs », tous y alloient. Si c'estoit pour voller<sup>2</sup> ou chasser, les

1. Latinisme : lâche. — 2. Chasser à l'aide d'oiseaux de proie.

dames, montées sur belles hacquenées avecques leurs palefroy gourrier<sup>1</sup>, sus le poing, mignonement enguantelé, portoient chascune ou un esparvier, ou un laneret, ou un esmerillon<sup>2</sup>. Les hommes portoient les aultres oyseaulx.

Tant noblement estoient apprins qu'il n'estoit entre eulx celluy ne celle qui ne sceust lire, escripre, chanter, jouer d'instrumens harmonieux, parler de cinq à six langaiges, et en iceulx composer tant en carme, que en oraison solue<sup>3</sup>. Jamais ne furent veuz chevaliers tant preux, tant gualans, tant dextres à pied et à cheval, plus vers<sup>4</sup>, mieulx remuans, mieulx manians tous bastons<sup>5</sup>, que là estoient. Jamais ne furent veues dames tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes à la main<sup>6</sup>, à l'agueille, à tout acte mulièbre<sup>7</sup>, honneste et libère, que là estoient.

Par ceste raison, quand le temps venu estoit que aulcun d'icelle abbaye, ou à la requeste de ses parens, ou pour aultres causes, voulust issir<sup>8</sup> hors, avecques soy il emmenoit une des dames, celle laquelle l'auroit prins pour son dévot, et estoient ensemble mariez, et, si bien avoient vescu à Thélème en dévotion et amytié, encore mieulx la continuoient-ilz en mariaige; d'autant se entreaymoient-ilz à la fin de leurs jours comme le premier de leurs nopces...

(*Gargantua*, LVII.)

### Pantagruel et l'écolier limousin.

PANTAGRUEL. — *Résumé* : Gargantua a succédé à son père; Rabelais raconte plaisamment la généalogie de ses ancêtres, puis la naissance de son fils Pantagruel, qui coûte la vie à sa mère, Badebec, et Gargantua ne sait s'il doit rire ou pleurer. Le jeune Pantagruel se montre aussi sage que son père et il parcourt les universités de France avec son précepteur Epistemon. Le voici à Orléans :

Quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenait après souper avec ses compagnons par la porte dont l'on va à Paris. Là rencontra un escolier tout joliet, qui venait par iceluy chemin; et après qu'ilz se furent salués, luy demanda :

« Mon amy, dond viens tu à ceste heure? »

L'escolier luy respondit : « De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece.

— Qu'est ce à dire? dist Pantagruel à un de ses gens.

— C'est, respondit il, de Paris.

— Tu viens donc de Paris? dist il; et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudians audict Paris? »

Respondit l'escolier : « Nous transfretons la Sequane au dilucule et crepuscule, nous deambulons par les compites<sup>9</sup> et quadrivies de l'urbe; nous despumons la verbocination latiale(...) Puis cauponisons<sup>10</sup> es tabernes meritoires de la Pomme de pin, du Castel, de la Magdaleine

1. Haquenée : jument ou cheval paisible, monture habituelle des dames. Palefroi : cheval de promenade ou de chasse, par opposition au destrier ou cheval de bataille. Les dames disposent donc de deux montures. Gourrier : brillamment harnaché. — 2. Laneret, émerillon : espèces de faucons. — 3. En carme : en vers ; en oraison solue : en prose (latin : *oratio soluta*). — 4. Vigoureux, alertes. — 5. Armes. — 6. Habiles aux ouvrages de dames. — 7. Féminin. — 8. Sortir. — 9. Place, carrefour (*compitum*). — 10. Manger (de *caupo*, aubergiste).

et de la Mulle, belles spatules vervecines<sup>1</sup>, perforaminees de petrosil. Et si par forte fortune y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soient exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes oppignerees, prestolans les tabellaires<sup>2</sup> à venir des penates et lares patriotiques. »

A quoy Pantagruel dist : « Que diable de langaige est cecy ? Par Dieu, tu es quelque heretique.

— Segnor, non, dist l'escolier, car libentissimement, dès ce qu'il illucesce quelque minutule lesche<sup>3</sup> de jour, je demigre en quelqu'un de ces tant bien architectés monstiers : et là, me irrorant de belle eau lustrale, grignotte d'un trançon<sup>4</sup> de quelque missique precation de nos sacrificielles (...) Je revele les olympicoles. Je venere latrialement le super-nel astripotent. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescripts decalogiques, et, selon la facultatule de mes vires, n'en discede le late onguicule. Bien est veriforme que, à cause que Mammone<sup>5</sup> ne supergurgite goutte en mes locules<sup>6</sup>, je suis quelque peu rare et lend à supereroger<sup>7</sup> les eleemosynes à ces egenes<sup>8</sup> queritans leur stype<sup>9</sup> hostiatement<sup>10</sup>.

— Et bren, bren, dist Pantagruel, qu'est ce que veut dire ce fol ? Je croy qu'il nous forge icy quelque langaige diabolique et qu'il nous charme comme enchanteur. »

A quoy dist un de ses gens : « Seigneur, sans nulle doute ce gallant veult contrefaire la langue des Parisiens, mais il ne fait que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser ; et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il dedaigne l'usance commun de parler. »

A quoy dist Pantagruel : « Est il vray ? »

L'escolier respondit : « Segnor missayre, mon genie n'est point apte nate, à ce que dit ce flagitiose nebulon<sup>11</sup>, pour escorier la cuticule de nostre vernacule<sup>12</sup> gallique ; mais vice-versement je gnave opere<sup>13</sup> et par vele et rames je me enite de le locupleter de la redondance latinome.

— Par Dieu, dist Pantagruel, je vous apprendray à parler ; mais devant, responds moy : dond es tu ? »

A quoy dist l'escolier : « L'origine primeve de mes aves et ataves fut indigene des regions lemoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate saint Martial.

— J'entends bien, dist Pantagruel. Tu es Limousin pour tout potaige. Et tu veulx icy contrefaire le Parisien. Or, viens ça, que jete donne un tour de pigne. » Lors le print à la gorge lui disant : « Tu escorches le latin : par saint Jean, je te ferai escorcher le renard<sup>14</sup>, car je te escorcheray tout vif. »

Lors commença le pauvre Limousin à dire : « Vee dicou, gentilastre ! Ho, saint Marsault, adjouda my. Hau, hau, laissas à quau, au nom de Dious, et ne me touquas grou<sup>15</sup>. » A quoy dist Pantagruel : « A ceste heure parles tu naturellement. » Et ainsi le laissa (...)

(Pantagruel, VI.)

1. Epauls de mouton (*vervex*). — 2. Attendant les lettres. — 3. Morceau. — 4. Tranche. — 5. Dieu des richesses. — 6. Coffre (*locus*). — 7. Donner par surcroit. — 8. Indigents. — 9. Pièce de monnaie. — 10. De porte en porte. — 11. Infâme vaurien. — 12. Langue vulgaire. — 13. Travailler (*operam navare*). — 14. Rendre gorge. — 15. Patois limousin.



## Comment Pantagruel estant à Paris, receut lettres de son père Gargantua, et la copie d'icelles.

(Fragment.)

(Cette lettre célèbre d'un père à son fils, étudiant à Paris, exprime l'enthousiasme des esprits pour la Renaissance et trace, non sans doute sans quelque exagération plaisante, un programme d'études encyclopédique. Gargantua a évoqué le temps de sa jeunesse, « encores ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Gothz ».)

...Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque, sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, hébraïque, caldaïque, latine; les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens savans, de précepteurs très doctes, de librairies<sup>1</sup> très amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Cicéron, ni de Papinian<sup>2</sup>, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant, et ne se faudra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les brigans, les boureaux, les avanturiers, les palefreniers de maintenant, plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps. Que diray-je? Les femmes et les filles ont aspiré à ceste louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y a que, en l'eage où je suis, j'ay esté contrainct de apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avois contemnés comme Caton, mais je n'avoys eu loysir de comprendre en mon jeune eage; et volontiers me délecte à lire les *Moraulx* de Plutarche, les beaulx *Dialogues* de Platon, les *Monumens* de Pausanias et *Antiquitez* de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu, mon Créateur, me appeler et commander yssir de ceste terre.

Par quoy, mon filz, je te admoneste que employe ta jeunesse à bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'aultre par louables exemples, te peut endoctriner.

J'entens et veulx que tu apprenes tes langues parfaitement. Premièrement la grecque, comme le veult Quintilian, secondement, la latine, et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement; et que tu formes ton style quand à la grecque, à l'imitation de Platon, quand à la latine, à Cicéron. Qu'il n'y ait hystoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoy te aidera la *Cosmographie* de ceulx qui en ont escrit.

Des ars libéraux, géométrie, arisméticque et musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estois encores petit, en l'eage de cinq à six ans; poursuis la reste, et de astronomie saiche en tous les canons<sup>4</sup>; laysse-moy l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius<sup>5</sup>, comme abuz et vanitéz.

---

1. Bibliothèques. — 2. Papinien, jurisconsulte romain sous Septime-Sévère. — 3. Méprisé. — 4. Règles. — 5. Raymond Lulle : philosophe espagnol du XIII<sup>e</sup> s. On ne sait quelle partie de son œuvre est ici visée (alchimie?...).)

Du droit civil, je veulx que tu saiche par cueur les beaulx textes et me les confère avecques philosophie.

Et quant à la congnoissance des faitz de nature, je veulx que tu te y adonne curieusement : qu'il n'y ait mer, rivière ny fontaine, dont tu ne congnoisse les poissons, tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices<sup>1</sup> des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Mydi, rien ne te soit incongneu.

Puis songneusement revisite les livres des médecins grecz, arabes et latins, sans contemner les thalmodistes<sup>2</sup> et cabalistes, et par fréquentes anatomies acquiers-toy parfaicte congnoissance de l'autre monde, qui est l'homme<sup>3</sup>. Et par lesquelles heures du jour commence à visiter les saintes lettres, premièrement en grec le *Nouveau Testament* et *Epistres* des Apostres et puis en hébreu le *Vieulx Testament*.

Somme, que je voye un abysme de science : car doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra yssir de ceste tranquillité et repos d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et nos amys secourir en tous leurs affaires contre les assaulx des malfaisans.

Et veux que de brief tu essaye combien tu as profité, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenent conclusions en tout sçavoir<sup>4</sup>, publiquement, envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrez qui sont tant à Paris comme ailleurs.

Mais parce que selon le saige Salomon sapience n'entre point en âme malivole et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par foy formée de charité estre à luy adjoint en sorte que jamais n'en soys deseparé par péché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cueur à vanité, car ceste vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Soys serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy-mesmes. Révère tes précepteurs. Fuis les compagnies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler, et les grâces que Dieu te a données, icelles ne reçoipz en vain. Et quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy affin que je te voye et donne ma bénédiction devant que mourir...

(*Pantagruel*, VIII.)

Enfin, Pantagruel rencontre Panurge (5), joyeux compère, chenapan spirituel, qui sera désormais son fidèle compagnon. Mais il apprend que son père est mort et que les Dipsodes, menés par leur roi Anarche, ont envahi son pays. Il vient à la rescousse et Anarche vaincu est réduit, comme jadis Picrochole, à l'emploi de crieur de sauce verte. Ainsi finissent tous les rois trop ambitieux et guerriers.

---

1. Buissons. — 2. Les médecins juifs. — 3. Le « microcosme » (l'homme) opposé au « macrocosme » (l'univers). — 4. En soutenant des thèses publiquement. — 5. « Qui met tout en œuvre, débrouillard ».

LE TIERS LIVRE. — *Résumé* : Rabelais nous conte dans ce livre les bons propos de Panurge. Pantagruel l'a fait châtelain de Salmigondin, mais il mange son blé en herbe, dilapidant ses revenus, abattant les bois, empruntant de fortes sommes. Aux reproches de Pantagruel, il répond par de beaux paradoxes : (*Comment Panurge loue les debtours et emprunteurs*. III, 3, 4).

Le reste du *Tiers livre* est consacré à l'examen d'un grave problème : Panurge doit-il ou non se marier ? Il consulte Pantagruel, frère Jean, Épistemon, puis un bouffon, un médecin, un philosophe, un astrologue, etc., et, n'obtenant point de réponse satisfaisante, il décide Pantagruel à entreprendre un long voyage pour consulter l'oracle de la Dive Bouteille.

LE QUART LIVRE raconte les aventures de Pantagruel et de ses compagnons, en quête de l'oracle : épisode des moutons de Panurge, horrible tempête, pays étranges. Ils visitent tour à tour l'île des *Chicanous* (huissiers et sergents); l'île de *Tapinois*, séjour de Quaresme-prenant qui est un monstre épouvantable (satire de l'abstinence); l'île des *Papefigues* (les réformés); l'île des *Papimanes* (les catholiques), etc. Enfin ils abordent à une île admirable, vrai paradis terrestre, où règne *Messire Gaster*, *roi imperieux, rigoureux, rond, dur, difficile, inflectible*. *A luy on ne peut rien faire croire, rien remonstrer, rien persuader... A ses signes tout le monde obeist plus souldain qu'aux edictz des Preteurs et mandemens des Roys... Au mandement de messere Gaster, tout le ciel tremble, toute la terre bransle... Pour le servir tout le monde est empesché, tout le monde labeure. Aussi pour recompense il fait ce bien au monde qu'il luy invente toutes ars, toutes machines, tous mestiers, tous engins et subtilitez... Et tout pour la trippe.*

### Quelles contenance eurent Panurge et frère Jean durant la tempeste.

Au lendemain, rencontra mes à poge<sup>1</sup> neuf orques<sup>1</sup> chargees de moines, Jacobins, Jesuites, Capussins, Hermites, Augustins, Bernardins, Celestins, Theatins, Egnatins, Amadeans, Cordeliers, Carmes, Minimes, et aultres saincts religieux les quels alloient au concile de Chesil pour grabeler<sup>2</sup> les articles de la foy contre les nouveaulx hereticques. Les voyant, Panurge entra en excès de joye, comme asceuré d'avoir toute bonne fortune pour celluy jour et aultres subseqens en long ordre. Et, ayant courtoisement salué les beatz peres, et recommandé le salut de son ame à leurs devotes prieres et menuz suffrages, fit jecter en leurs naufs soixante et dix-huict douzaines de jambons, nombre de caviatz, dizaines de cervelat, centaines de bourtagues<sup>3</sup>, et deux mille beaulx angelotz pour les ames des trespassez.

Pantagruel restoit tout pensif et melancholique. Frere Jean l'aperceut, et demandoit dont luy venoit telle fascherie non accoustumee, quand le pilot, consyderant les voltigemens du peneau<sup>4</sup> sus la poupe et prevoiant un tyrannicque grain et fortunat<sup>5</sup> nouveau, commenda tous estre à l'herte<sup>6</sup> tant nauchiers, fadrins<sup>7</sup> et mousses que nous aultres voyageurs; feist mettre voiles bas, méjane, contreméjane, triou, maistralle, épaçon, civadière; feist caller les boulingues<sup>8</sup>, trinquet<sup>9</sup> de prore et trinquet de gabie<sup>10</sup>, descendre le grand artémon, et de toutes les antennes<sup>11</sup> ne rester que les grizelles<sup>12</sup> et coustières<sup>13</sup>.

Soubdain la mer commença s'enfler et tumultuer du bas abysme; les fortes vagues batte les flans de nos vaisseaulx; le maistrail, accom-

1. A tribord (à droite). Orque : bateau de transport. — 2. Eplucher, débrouiller. — 3. Saucissons ? ou sorte de caviar ? — 4. Flamme, banderole. — 5. Tempête. — 6. Mot italien : sommet, guet (d'où alerte). — 7. Jeune matelot. — 8. Petite voile du haut des mâts. — 9. Voile triangulaire. — 10. Hune. — 11. Vergues. — 12. Enfléchures (échelles de cordes). — 13. Cordages.

paigné d'un cole<sup>1</sup> effrené, de noires gruppades, de terribles sions<sup>2</sup>, de mortelles bourrasques, siffler à travers nos antennes; le ciel tonner du hault, fouldroyer, esclaire, pleuvoir, gresler; l'air perdre sa transparence, devenir opacque, tenebreux et obscurcy, si que aultre lumiere ne nous apparoissoit que des fouldres, esclaires et infractions des flambantes nuees (...); nos aspectz tous estre dissipez et perturbez; les horrificques typhones suspendre les montueuses vagues du courant. Croyez que ce nous sembloit estre l'antique chaos, on quel estoient feu, air, mer, terre, tous les elemens en refractaire confusion.

Panurge, ayant du contenu en son estomach bien repeu les poissons scatophages, restoit acropy sus le tillac, tout affligé, tout meshaigné<sup>3</sup>, et à demy mort; invocqua tous les benoistz saincts et saintes à son ayde, protesta de soy confesser en temps et lieu, puys s'escria en grand effroy, disant :

« ... O que troys et quatre foys heureulx sont ceulx qui plantent chous! O Parces<sup>4</sup>, que ne me fillastes vous pour planteur de chous! O que petit est le nombre de ceulx à qui Juppiter a telle faveur porté qu'il les a destineez à planter chous! Car ilz ont toujours en terre un pied, l'autre n'en est pas loing. Dispute de felicité et bien souverain qui voudra; mais quiconques plante chous est presentement par mon decret declairé bienheureux, à trop meilleure raison que Pyrrhon, estant en pareil dangier que nous sommes, et voyant un pourceau près le rivaige qui mangeoit de l'orge espandu, le declaira bien heureux en deux qualitez, sçavoir est qu'il avoit orge à foison et d'abondant estoit en terre.

Ha! pour manoir deificque et seigneurial, il n'est que le plancher des vaches. Ceste vague nous emportera, Dieu servateur! O mes amys, un peu de vinaigre. Je tressue de grand ahan (...) Par ma foy, j'ai belle paour. Bou bou, bou bous bous. C'est fait de moy (...) Bou, bou, bou, bou! Otto to to to to ti! Otto toto to to ti! Bou bou bou, ou ou ou bou bou bous bous! Je naye, je naye, je naye, je meurs. Bonnes gens, je naye. »

Pantagruel, prealablement avoir imploré l'ayde du grand Dieu servateur, et faite oraison publicque en fervente devotion, par l'advis du pilot tenoit l'arbre fort et ferme; frere Jean s'estoit mis en pourpoint pour secourir les nauchiers. Aussi estoient Epistemon, Ponocrates, et les aultres. Panurge restoit de cul sus le tillac, pleurant et lamentant. Frere Jean l'apperceut, passant sus la coursie<sup>5</sup>, et luy dit: « Par Dieu, Panurge le veau, Panurge le pleurart, Panurge le criart, tu ferois beaucoup mieulx nous aydant icy que là pleurant comme une vache, assis... comme un magot. — Be be be bous, bous, bous, respondit Panurge, frere Jean mon amy, mon bon pere, je naye, je naye, mon amy, je naye. C'est fait de moy, mon pere spirituel, mon amy, c'en est fait (...) L'eau est entree en mes souliers par le collet (...) Holos, holos, holos, zalas, zalas, ceste vague de tous les diables (*mea culpa, Deus*), je dis ceste vague de Dieu enfondrera nostre nauf. Zalas! frere Jean, mon pere, mon amy, confession! Me voyez cy à genoulx. *Confiteor*, vostre sainte benediction.

1. Tourbillon. — 2. Grains, tourbillons (mots italiens). — 3. Mélancolique. — 4. Parques. — 5. Allée entre les bancs des rameurs.

— Vien, pendu au Diable, dist frere Jean, icy nous ayder, de par trente legions de diables, viens!... viendra il? — Ne jurons point, dist Panurge, mon pere, mon amy, pour ceste heure. Demain, tant que voudrez. Holos, holos. Zalas! (...) Or sommes nous au fond? Zalas, zalas! (...) *Confiteor*. Zalas! un petit mot de testament, ou codicile pour le moins.— Mille diables, dist frere Jean, saultent on corps de ce maraud. Vertu Dieu, parles tu de testament à ceste heure que sommes en dangier, et qu'il nous convient evertuer ou jamais plus?(...) Mousse, ho, de part tous les diables, garde l'escantoula<sup>1</sup>. T'es tu blessé? Vertus Dieu, attache à l'un des bitous. Icy, de là, de par le diable, hay! Ainsi, mon enfant. — Ha! frere Jean, dist Panurge, mon pere spirituel, mon amy, ne jurons point. Vous pechez. Zalas, zalas! Be, be, be, bous, bous, bous, je naye; je meurs, mes amys. Je pardonne à tout le monde... Zalas, zalas! Il m'en est entré en la bouche plus de dixhuict seilleaux ou deux. Bous, bous, bous, bous. Qu'elle est amere et sallée!— Par la vertu, dist frere Jean, du sang, de la chair, du ventre, de la teste, si encores je te oy pioller, ... je te gualleray<sup>2</sup> en loup marin : vertus Dieu, que ne le jectons nous au fond de la mer? Hespailier, ho! gentil compaignon, ainsi mon amy. Tenez bien lassus(...) Icy, fadrin, mon mignon, tiens bien, que je y face un nou gregeoys. O le gentil mousse(...) Ponocrates, mon frere, vous blesserez là. Epistemon, gardez vous de la jalousie<sup>3</sup>, je y ai veu tomber un coup de fouldre. — Inse<sup>4</sup>! — C'est bien dict. Inse, inse, inse (...) Que tous les diables de coup de mer voicy! Nous n'eschappons jamais, ou je me donne à tous les diables. »

Alors feut ouye une piteuse exclamation de Pantagruel, disant à haulte voix : « Seigneur Dieu, sauve nous; nous perissons. Non toutesfoys adveigne scelon nos affections, mais ta sainte volonté soit faite. — Dieu, dist Panurge, et la benoiste Vierge soient avecques nous! Holas, holas! Je naye, bebebebebebe. *In manus* (...) — Je me donne à tous diables, dist frere Jean (...) Mgnan, mgnan, mgnan! Vien icy nous ayder, grand veau pleurart, de par trente millions de diables qui te saultent au corps!... »

...« Terre, terre, s'escria Pantagruel, je voy terre! Enfans, couraige de brebis! Nous ne sommes pas loing de port! (...) — Couraige, enfans, dist le pilot, le courant est refoncé. Au trinquet de gabie. Inse, inse. Aux boulingues de contremejane. Le cable au capestan. Vire, vire, vire (...) — Ha! ha! s'escria Panurge, tout va bien. L'oraige est passee. Je vous prie, de grace, que je descende le premier. Je voudrois fort aller un peu à mes affaires. Vous aideray je encores là? Baillez que je vrillonne ceste chorde... Comment, vous ne faictes rien, frere Jean? Est il bien temps de boire à ceste heure? Que sçavons nous si l'estaffier de saint Martin<sup>5</sup> nous brasse encores quelque nouvelle oraige? Vous iray je encores ayder de là?... »

(*Quart Livre*, XVIII à XXIII.)

LE CINQUIÈME LIVRE<sup>6</sup> : Les voyageurs visitent l'*Ile Sonnante* (Rome) où fourmillent des oiseaux bizarres, *Clergaux*, *Monagaux*, *Abbegaux*, *Evesgaux*,

1. Cabine. — 2. Rosser. — 3. Balustrade. — 4. Hisse. — 5. Le diable — 6. L'authenticité de ce cinquième livre, posthume, est douteuse. Si les seize premiers chapitres, parus dès 1562 sous le titre de l'*Ile sonnante*, ont chance de représenter à peu près la rédaction de Rabelais, la suite du livre, parue en 1564 seulement, pourrait avoir été rédigée, par un inconnu, d'après des notes, plans ou ébauches laissés par l'auteur.

*Cardingaux*, et le seul et unique *Papegaut*. Puis l'île des *Chats-fourrés* (les juges), gouvernés par *Grippeminaud*. *Sont bestes moult horribles et espouvantables : ils mangent les petits enfans et paissent sus des pierres de marbre... Parmi eulx vice est vertu appellé; meschanceté est bonté surnommée; trahison a nom de feaulté; larrecin est dit liberalité; pillerie est leur devise...* Ensuite le royaume de *Quinte Essence* (satire de la scolastique); l'île des *frères Fredons* (satire des moines). Enfin, ils arrivent devant la Dive Bouteille et Panurge recueille le mot de l'oracle : *Trinc* (bois). La prêtresse Bacbuc en explique le sens : *En vin est verité cachée... Soyez vous mesmes interpretes de vostre entreprinse*. Que Panurge prenne donc une décision, le verre à la main, mais qu'il décide lui-même.

## Jean Calvin.

*Noyon*, 1509. — *Genève*, 1564.

Œuvres : *Institution de la religion chrétienne* (1541). — *Sermons, lettres, pamphlets*.

D'abord humaniste, il adhéra de bonne heure à la Réforme, et fut obligé de fuir les persécutions, hors de France. Il se réfugia à Bâle, en Italie, enfin à Genève, dont il fit avec Guillaume Farel, réformateur de la Suisse romane, la Rome protestante. Il la gouverna avec une extrême rigueur. Son *Institutio christianae religionis* (1536), qu'il traduisit en français (1541), fut le livre de chevet des huguenots. L'importance de cette traduction dans l'histoire de la langue française est évidente. Le français va conquérir peu à peu des domaines sérieux réservés jusque là au latin (religion et théologie, morale, philosophie); il sera dès le début la langue du culte et de l'enseignement chez les protestants français, tandis que l'église catholique restera fidèle au latin (traduction protestante de la Bible par Olivétan, 1535; traduction en vers français des Psaumes bibliques par Marot, etc.) (1).

Calvin est un écrivain sobre et net, un penseur vigoureux. Sa morale est nettement opposée à celle de Rabelais : il voit la nature mauvaise et cherche à humilier l'homme, comme fera Pascal, pour l'élever à la foi et à l'amour divin.

### Frivolité de l'homme.

Si on examine les conseils, deliberations, entreprises et œuvres d'un chascun, on n'y verra rien que terre. Or ceste stupidité vient de ce que nostre entendement est comme esblouy de la vaine clarté qu'ont les richesses, honneurs et puissances, en apparence exterieure; et ainsi ne peut regarder plus loin. Pareillement, nostre cœur estant occupé d'avarice, d'ambition et d'autres mauvaises concupiscences, est icy attaché tellement, qu'il ne peut regarder en haut; finalement, toute l'ame estant enveloppée et comme empestree en delices charnelles, cherche la felicité en terre. Le Seigneur donc, pour obvier à ce mal, enseigne ses serviteurs de la vanité de la vie presente, les exerçant assiduellement en diverses miseres. Afin donc qu'ils ne se promettent en la vie presente paix et repos, il permet qu'elle soit souvent inquiete et moleste par guerres, tumultes, brigandages ou autres injures. Afin qu'ils n'aspirent point d'une trop grande cupidité aux richesses caduques, ou acquiescent en celles qu'ils possèdent, il les redige en indigence, maintenant par sterilité de terre, maintenant par feu, maintenant par autre façon; ou bien il les contient en mediocrité... S'il les traite doucement en toutes ces choses,

1. Le français opère, au XVI<sup>e</sup> s., d'autres conquêtes. Mentionnons l'ordonnance royale de Villers-Cotterets (1539), qui prescrit l'usage de la langue française dans tous les documents judiciaires.

toutesfois afin qu'ils ne s'enorgueillissent point en vaine gloire, ou s'eslevent en confiance desordonnee, il les advertit par maladies et danger, et quasi leur met devant les yeux combien sont fragiles et de nulle duree tous les biens qui sont sujets à mortalité... Car c'est chose certaine, que jamais nostre cœur ne se dresse à bon escient à desirer et mediter la vie future, sans estre premierement touché d'un contemnement de la vie terrienne.

Il n'y a nul moyen entre ces deux extremitéz; c'est qu'il faut que la terre nous soit en mespris ou qu'elle nous tienne attachez en une amour intemperee de soy... Or pource que la vie presente a toujours force delices pour nous attirer, et a grande apparence d'amenité, de grace et de douceur pour nous amieler, il nous est bien mestier d'estre retirez d'heure en heure, à ce que nous ne soyons point abusez et comme ensorcelez de telles flatteries... Et neanmoins il n'y a chose au monde que nous considerions plus negligemment, ou dont il nous soubviene moins. Car nous faisons toutes nos entreprinses comme constituans nostre immortalité en terre. Si on ensevelit un mort, ou si nous sommes en un cymetiere entre les sepulchres, pource que lors nous avons une image de mort devant les yeux, je confesse que nous philosophons tres bien de la fragilité de ceste vie. Combien encore que cela ne nous advienne pas toujours; car aucunes fois ces choses ne nous esmeuvent guere. Mais quand il advient, c'est une philosophie transitoire, laquelle s'esvanouit sitost que nous avons tourné le dos.

(*Institution de la religion chrétienne.*)

### Pierre de Ronsard.

*Château de la Possonnière (Vendômois), 1524 — Saint-Cosme (Tours), 1585.*

*Euvres : Odes (1550). — Amours de Cassandre (1) (1552). — Hymnes (1555). — Amours de Marie (2) (1555). — Eglogues (1560-1564-1567). — La Franciade (1572). — Sonnets pour Hélène (3) (1578). — Le Bocage royal, Elégies, Discours.*

Destiné à la vie de cour (il fut page du dauphin), Ronsard fut frappé de surdité à 18 ans et il renonça à la carrière militaire ou diplomatique. Avec Du Bellay et De Baïf, il se mit sous la direction du savant helléniste Daurat et, pendant sept ans, ils s'astreignirent aux études les plus sévères. Ce fut le noyau de la Pléiade. Les *Odes*, en 1550, lui valurent une renommée européenne. Il fut en faveur auprès de Henri II, de Charles IX et de Henri III. Poète courtois, il aimait pourtant la campagne et il vécut plus souvent en Touraine qu'à Paris. Sa mort fut déplorée comme un deuil national.

Son œuvre est très vaste : il a essayé de restaurer tous les genres antiques, y compris l'épopée. La *Franciade* est l'histoire de Francus, fils d'Hector, qui, échappé à la ruine de sa patrie, vient fonder une nouvelle Troie sur les bords de la Seine : cette légende n'avait rien de populaire et le poème (inachevé, du reste) est froid. Les grandes *Odes*, imitées de Pindare, sont gâtées pareillement par un fatras de réminiscences érudites. Mais Ronsard a excellé dans le lyrisme moyen, dans les délicatesses passionnées de l'élégie, dans les grâces réalistes de l'idylle. Il a su chanter l'amour et la nature. Là était son génie, voluptueux

1. Cassandre Salviati, fille d'un seigneur florentin que Ronsard rencontra à Blois.

2. Jeune fille angevine, que Ronsard connut à Bourgueil. Elle mourut jeune.

3. Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis.

et artiste. Pourtant, ses *Discours*, où il intervient par patriotisme dans les querelles religieuses (du côté catholique), contiennent de beaux élans lyriques.

La langue de Ronsard est parfois trop savante, mais il est le premier qui ait su faire chanter l'alexandrin, et, quand le poète est sincère, le style est pur et ferme. Sa renommée tomba du jour où Malherbe vint prononcer contre lui l'exclusive et il fut oublié pendant deux siècles (1). Les romantiques virent en lui un ancêtre : un peu par haine du classicisme, ensuite parce qu'il est réellement le plus grand poète français avant le XIX<sup>e</sup> s.

### Sonnet.

Je veux lire en trois jours l'Iliade d'Homere,  
Et pour ce, Corydon<sup>2</sup>, ferme bien l'huis sur moy.  
Si rien me vient troubler, je t'asseure ma foy,  
Tu sentiras combien pesante est ma colere.

Je ne veux seulement que nostre chambriere  
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ny toy;  
Je veux trois jours entiers demeurer à requoy,  
Pour follastrer, après, une sepmaine entiere.

Mais si quelqu'un venoit de la part de Cassandre,  
Ouvre-luy tost la porte, et ne le fais attendre,  
Soudain entre en ma chambre, et me vien accoustrer.

Je veux tant seulement à luy seul me monstrer;  
Au reste, si un dieu vouloit pour moy descendre  
Du ciel, ferme la porte, et ne le laisse entrer.

(*Poésies diverses.*)

### Sonnet pour Marie.

Comme on voit sur la branche au mois de may la rose  
En sa belle jeunesse, en sa premiere fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose;

La grace dans sa fueille, et l'amour se repose,  
Embasmant les jardins et les arbres d'odeur;  
Mais battue ou de pluye, ou d'excessive ardeur,  
Languissante elle meurt fueille à fueille declose.

Ainsi en ta premiere et jeune nouveauté,  
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,  
La Parque t'a tuee, et cendre tu reposes.

Pour obseques reçoÿ mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,  
Afin que vif, et mort, ton corps ne soit que roses.

(*Amours de Marie.*)

---

1. Assez injustement, nous l'avons dit plus haut. — 2. Le valet du poète.



### Sonnet pour Hélène.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, devidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant :  
« Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle. »

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Desja sous le labeur à demy sommeillant,  
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille reveillant,  
Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendray mon repos;  
Vous serez au fooyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;  
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

(*Sonnets pour Hélène.*)

### Odelette

*imitée d'Anacréon.*

Le petit enfant Amour  
Cueilloit des fleurs à l'entour  
D'une ruche, où les avettes  
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,  
Une avette sommeillant  
Dans le fond d'une fleurette,  
Luy piqua la main douillette.

Si tost que piqué se vit :  
Ah! je suis perdu (ce dit).  
Et s'en-courant vers sa mere  
Luy monstra sa playe amere.

Ma mere, voyez ma main,  
Ce disoit Amour tout plein  
De pleurs, voyez quelle enflure  
M'a fait une esgratignure.

Alors Venus se sourit  
Et en le baisant, le prit,  
Puis sa main luy a soufflée  
Pour guarir sa playe enflée.

Qui t'a, dy-moy, faux garçon,  
Blessé de telle façon?  
Sont-ce mes Graces riantes  
De leurs aiguilles poignantes?

Nenny, c'est un serpenteau,  
Qui vole au printemps nouveau  
Avecque deux ailerettes  
Çà et là sur les fleurettes.

Ah! vrayment je le cognois  
(Dit Venus); les villageois  
De la montagne d'Hymette  
Le surnomment Melissette.

Si doncques un animal  
Si petit fait tant de mal,  
Quand son haiesne espoinçonne  
La main de quelque personne,

Combien fais-tu de douleur,  
Au pris<sup>1</sup> de luy, dans le cœur  
De celuy en qui tu jettes  
Tes venimeuses sagettes?

(*Odes.*)

---

1. Au prix.

**Eglogue<sup>1</sup>.**

*Fragments.*

ORLÉANTIN.

Puis que le lieu, le temps, la saison et l'envie,  
Qui s'eschauffent d'amour, à chanter nous convie,  
Chantons donques, bergers, et en mille façons  
A ces grandes forests apprenons nos chansons.

Icy de cent couleurs s'esmaille la prairie,  
Icy la tendre vigne aux ormeaux se marie,  
Icy l'ombrage frais va ses feuilles mouvant  
Errantes çà et là sous l'halesne du vent;  
Icy de pré en pré les soigneuses avettes  
Vont baisant et sucçant les odeurs des fleurettes;  
Icy le gazouillis enroué des ruisseaux  
S'accorde doucement aux plaintes des oiseaux;  
Icy entre les pins les Zephires s'entendent.

Nos flutes cependant trop paresseuses pendent  
A nos cols endormis, et semble que ce temps  
Soit à nous un hyver, aux autres un printemps.  
Sus donques, dans cet antre ou dessous cet ombrage  
Disons une chanson; quant à ma part je gage,  
Pour le prix de celuy qui chantera le mieux,  
Un cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.

ANGELOT.

Je gage mon grand bouc, qui par mont et par plaine  
Conduit seul un troupeau comme un grand capitaine;  
Il est fort et hardy, corpulent et puissant,  
Brusque, prompt, éveillé, sautant et bondissant,  
Qui gratte, en se jouant, de l'ergot de derriere  
(Regardant les passans) sa barbe mentonniere.  
Il a le front severe et le pas mesuré,  
La contenance fiere et l'œil bien assureé.  
Il ne doute les loups, tant soient-ils redoutables,  
Ny les mastins armez de colliers effroyables,  
Mais, planté sur le haut d'un rocher espineux,  
Les regarde passer et si se mocque d'eux.

Dès la poincte du jour, ce grand bouc ne sommeille  
N'attend que le pasteur tout le troupeau reveille,  
Mais il fait un grand bruit dedans l'estable, et puis,  
En poussant le crouillet<sup>2</sup>, de sa corne ouvre l'huis

---

1. Pièce de circonstance, composée sans doute pour les fêtes de la cour. Ces bergers sont les ducs d'Orléans et d'Anjou, le roi de Navarre et le duc de Guise. La bergère Margot est Marguerite de Valois, fille de Henri II. — 2. Verrou.

Et guide les chevreaux qu'à grands pas il devance  
Comme de la longueur d'une moyenne lance,  
Puis les rameine au soir à pas contez et lons,  
Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons.

. . . . .

Puis *Navarrin* met en gage un vase de buis sculpté, où *maintes choses sont diversement portraites, un satyre cornu, une nymphe, trois petits enfans nuds de jambes et de bras, taillez au naturel, tous potelez et gras.* L'un d'eux

Se tire à dos courbé une espine du pié,  
Assis sur un gazon de verte pimperlle,  
Sans se donner soucy de l'autre qui l'appelle.  
Une genisse auprès luy pend sur le talon,  
Qui regarde tirer le poignant aiguillon  
De l'espine cachee au fond de la chair vive,  
Et tellement elle est à ce fait ententive,  
Que beante elle oublie à boire et à manger :  
Tant elle prend plaisir à ce petit berger,  
Qui, tirant à la fin la pointe de l'espine,  
De douleur se renverse et tombe sur l'eschine.

. . . . .

#### GUISIN.

Je mets une houlette en lieu de ton vaisseau (...)

Une nymphe y est peinte, ouvrage nompareil  
Essuyant ses cheveux aux rayons du soleil,  
Qui deçà, qui delà dessus le col luy pendent  
Et dessus la houlette à petits flots descendent.  
Elle fait d'une main semblant de ramasser  
Ceux du costé senestre et de les retrousser  
En frisons sur l'aureille, et de l'autre elle allonge  
Ceux du dextre costé mignotez d'une esponge  
Et tirez fil à fil, laissant entre ses doigts  
Sortir en pressurant l'escume sur le bois.

Aux pieds de ceste nymphe est un garçon qui semble  
Cueillir des brins de jonc, et les lier ensemble  
De long et de travers, courbé sur le genou :  
Il les presse du pouce et les serre d'un noud,  
Puis il fait entre-deux des fenestres egales,  
Façonnant une cage à mettre des cigales.  
Loïn derriere son dos est gisante à l'escart  
Sa panetiere enflée, en laquelle un regnard  
Met le nez finement, et d'une ruse estrange  
Trouve le déjeuner du garçon et le mange,  
Dont l'enfant s'apperçoit sans estre courroucé;  
Tant il est ententif à l'œuvre commencé(...)

MARGOT.

Je mettray, pour celuy qui gaignera le prix,  
Un merle qu'à la glus en nos forests je pris (...)  
Puis pliant et nouant une cache d'osier  
Et de jonc bien pelé, je le fis prisonnier;  
Et fust que le soleil se plongeast dedans l'onde,  
Fust qu'il monstrast au jour sa belle tresse blonde,  
Fust au plus chaud midy, alors que nos troupeaux  
Estoient en remaschant couchez sous les ormeaux,  
Si bien je le veillai parlant à son oreille,  
Qu'en moins de quinze jours je luy appris merveille,  
Et luy fis oublier sa rusticque chanson,  
Pour retenir par cœur mainte belle leçon  
Toute pleine d'amour...

(*Eglogues, I.*)

**Contre les bûcherons de la forêt de Gastine.**

...Escoute, bucheron (arreste un peu le bras);  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas :  
Ne vois-tu pas le sang, lequel degoute à force,  
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?  
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur  
Pour piller un butin de bien peu de valeur,  
Combien de feux, de fers, de morts et de destresses  
Meritès-tu, meschant, pour tuer nos Deesses?

Forest, haute maison des oyseaux bocagers!  
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers  
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere  
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.  
Plus l'amoureux pasteur, sur un tronq adossé,  
Enflant son flageolet à quatre trous persé,  
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,  
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :  
Tout deviendra muet, Echo sera sans vois;  
Tu deviendras campagne et, en lieu de tes bois  
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,  
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue;  
Tu perdras ton silence et, haletans d'effroy,  
Ny Satyres ny Pan ne viendront plus chez toy.

Adieu, vieille forest, le jouet de Zephyre,  
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,  
Où premier j'entendi les fleches resonner  
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner;  
Où premier admirant la belle Calliope<sup>1</sup>,  
Je devins amoureux de sa neuvaine trope<sup>2</sup>,  
Quand sa main sur le front cent roses me jeta,  
Et de son propre lait Euterpe<sup>3</sup> m'allaita.

---

1. Muse de l'éloquence et de l'épopée. — 2. La troupe des neuf Muses. — 3. Muse de la poésie lyrique et de la musique.

Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrees,  
De tableaux et de fleurs autrefois honorees,  
Maintenant le desdain des passans alterez,  
Qui, bruslez en l'Esté des rayons etherez,  
Sans plus trouver le frais de tes douces verdurees,  
Accusent tes meurdriers, et leur disent injures!

Adieu, chesnes, couronne aux vaillans citoyens,  
Arbres de Jupiter, germes dodoneens,  
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre;  
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre  
Les biens recuus de vous, peuples vrayment grossiers  
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers!

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!  
O dieux, que veritable est la philosophie  
Qui dit que toute chose à la fin perira  
Et qu'en changeant de forme une autre vestira!

De Tempé la vallee un jour sera montagne,  
Et la cyme d'Athos une large campagne;  
Neptune quelquefois de blé sera couvert;  
La matiere demeure et la forme se perd.

(*Élégies.*)

### Joachim du Bellay.

*Liré (près d'Angers), vers 1524 — 1560.*

Œuvres : *Défense et illustration de la langue française* (1549). — *Olive* (1550). — *Antiquités de Rome* (1558). — *Jeux rustiques* (1558). — *Les Regrets* (1558).

Sa première œuvre, l'*Olive*, est un recueil de sonnets dédiés à M<sup>lle</sup> de Viole (1), dans le goût de Pétrarque. La plupart sont fort maniérés, mais certains témoignent d'un sentiment élevé : dans l'*Idée*, que nous citons ci-après, on trouvera un écho des conceptions platoniciennes. L'influence de Platon est très grande au XVI<sup>e</sup> s. et tend à remplacer, hormis dans les universités, celle d'Aristote, cher au moyen âge.

Le poète accompagna à Rome, en 1553, son oncle le cardinal du Bellay (le protecteur de Rabelais). La Ville éternelle lui inspira les *Antiquités de Rome*, où il chante les gloires du passé, et les *Regrets*, où, fatigué des intrigues de la cour romaine, il dit ses rancœurs et sa nostalgie. Les *Jeux rustiques* contiennent de délicates pastorales. De tempérament maladif, il mourut jeune sans donner la mesure de son génie. C'est un poète très fin et très personnel : ses élégies surtout valent par leur émotion discrète et tendre.

#### L'Idée.

Si nostre vie est moins qu'une journée  
En l'éternel, si l'an qui fait le tour  
Chasse noz jours sans espoir de retour,  
Si perissable est toute chose nee,

Que songes tu, mon ame emprisonnée?  
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,  
Si, pour voler en un plus cler séjour,  
Tu as au dos l'aele bien empanée?

1. *Olive* est une anagramme de *Viole*. Du Bellay joue sur les mots *Olive* et *olivier*, comme Pétrarque sur *Laure* et *laurier*.

La est le bien que tout esprit desire,  
La, le repos ou tout le monde aspire,  
La est l'amour; la, le plaisir encore;  
  
La, o mon ame, au plus hault ciel guidee,  
Tu y pourras recognoistre l'Idée  
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

(*Olive.*)

### Rome.

Comme le champ semé en verdure foisonne,  
De verdure se haulse en tuyau verdissant,  
Du tuyau se herisse en epic florissant,  
D'epic jaunit en grain, que le chaud assaisonne<sup>1</sup>;

Et comme en la saison le rustique moissonne  
Les ondoyans cheveux du sillon blondissant,  
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant  
Sur le champ despouillé mille gerbes façonne;

Ainsi de peu a peu creut l'empire romain,  
Tant qu'il fut despouillé par la barbare main,  
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques<sup>2</sup>

Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur  
Cheminant pas a pas recueillir les reliques  
De ce qui va tombant après le moissonneur.

(*Antiquités de Rome.*)

### Sonnet.

France, mère des arts, des armes et des loix,  
Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :  
Ores<sup>3</sup>, comme un aigneau qui sa nourrisse appelle,  
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué quelquefois,  
Que ne me respons-tu maintenant, ô cruelle ?  
France, France, respons à ma triste querelle<sup>4</sup> :  
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels, j'erre parmy la plaine,  
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine  
D'une tremblante horreur fait hérissier ma peau.

Las tes autres aigneaux n'ont faute de pasture,  
Ils ne craignent le loup, le vent, ny la froidure :  
Si<sup>5</sup> ne suis-je pourtant le pire du troppeau.

1. Accommoder à la saison, faire mûrir. — 2. Les ruines de Rome, que célèbre Du Bellay.  
— 3. Maintenant. — 4. Plainte (lat. querela). — 5. Même sens que l'adverbe *pourtant*, qu'il renforce.

### Sonnet.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,  
Ou comme cestuy la qui conquist la toison,  
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,  
Vivre entre ses parens le reste de son aage!

Quand revoiray je, hélas! de mon petit village  
Fumer la cheminee, et en quelle saison  
Revoiray je le clos de ma pauvre maison,  
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeulx,  
Que des palais Romains le front audacieux,  
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine;

Plus mon Loyre<sup>1</sup> gaulois que le Tybre latin,  
Plus mon petit Lyré<sup>2</sup> que le mont Palatin<sup>3</sup>,  
Et, plus que l'air marin, la douceur angevine.

(*Regrets.*)

### Remi Belleau.

*Nogent-le-Rotrou*, 1528. — *Paris*, 1577.

*Œuvres* : *Petites inventions* (1557). — *Bergeries* (1565-1572). — *Amours et nouveaux échanges des pierres précieuses, vertus et propriétés d'icelles* (1576).

Il faut retenir de Remi Belleau certaines pièces des *Bergeries*, qui témoignent d'un sentiment de la nature, un peu mignard, mais frais et fin. Ces pastorales sont des dialogues en prose, mêlés de poèmes, entre des bergers de convention. Les *Petites inventions* et les *Amours et échanges des pierres précieuses* rappellent les *Lapidaires* du moyen âge; Belleau décrit intarissablement : le papillon, le corail, le ver luisant, les gemmes, etc. Cet abus de la description, en dépit des grâces du style, marque déjà l'épuisement des thèmes poétiques de la *Pléiade* (cfr. l'abbé Delille).

### Avril.

Avril, l'honneur et des bois  
Et des mois;  
Avril, la douce esperance  
Des fruicts qui, sous le coton  
Du bouton,  
Nourrissent leur jeune enfance;  
Avril, l'honneur des soupirs  
Des Zephirs,  
Qui sous le vent de leur aele  
Dressent encor, ès forests,  
De doux rets,  
Pour ravir Flore la belle;  
Avril, c'est ta douce main  
Qui du sein  
De la nature desserre  
Une moisson de senteurs  
Et de fleurs,  
Embasment l'air et la terre;

Avril, l'honneur des prez verds.  
Jaunes, pers,  
Qui, d'une humeur bigarree,  
Emaillent de mille fleurs  
De couleurs  
Leur parure diapree;  
Le gentil rossignolet  
Doucelet  
Decoupe dessous l'ombrage  
Mille fredons babillars,  
Fretillars,  
Au doux chant de son ramage.  
C'est a ton heureux retour  
Que l'amour  
Souffle a doucettes haleines  
Un feu croupi et couvert,  
Que l'hiver  
Receloit dedans nos veines.

1. La Loire. — 2. Liré (Maine-et-Loire) : commune où se trouve le château de la famille du Bellay. — 3. Une des sept collines de Rome.

Avril, la grace et le ris  
De Cypris,  
Le flair et la douce haleine;  
Avril, le parfum des Dieux  
Qui des Cieux  
Sentent l'odeur de la plaine;

C'est toy, courtois et gentil,  
Qui d'exil  
Retires ces passageres,  
Ces arondelles qui vont  
Et qui sont  
Du printemps les messageres.

L'aubespine et l'aiglantin,  
Et le thym,  
L'œillet, le lis et les roses  
En ceste belle saison  
A foison  
Monstrent leurs robes escluses;

Tu vois en ce temps nouveau  
L'essaim beau  
De ces pillardes avettes  
Volleter de fleur en fleur,  
Pour l'odeur  
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,  
Ses fruicts meurs,  
Et sa feconde rosee,  
La manne et le sucre doux,  
Le miel roux,  
Dont sa grace est arrosee.

Mais moy, je donne ma voix  
A ce mois  
Qui prend le surnom de celle<sup>1</sup>  
Qui de l'escumeuse mer  
Veit germer  
Sa naissance maternelle.

(*Bergeries.*)

### Michel Eyquem, seigneur de Montaigne.

*Château de Montaigne (Périgord), 1533-1592.*

Œuvre : *Les Essais* (1580-1588-1595).

De noblesse assez fraîche (2), Michel de Montaigne reçut une éducation très soignée, mais fort originale : son père le faisait éveiller chaque jour au son de quelque instrument de musique ; il fut élevé avec une grande douceur, mais exclusivement en latin. Nommé conseiller au Parlement de Bordeaux, il se lia d'amitié avec un de ses collègues, ETIENNE DE LA BOÉTIE (3) : leur affection est restée célèbre. Toutefois il ne semble guère avoir pris au sérieux ses fonctions administratives et, en 1571, il se retire dans sa terre, où il mène une vie paisible et studieuse. Le résultat de ces méditations, ce fut les deux premiers livres des *Essais* en 1580. Puis Montaigne voyage en Suisse, en Allemagne, en Italie, autant pour visiter les stations thermales — il souffrait de la gravelle — que pour enrichir son expérience des hommes. Nommé maire de Bordeaux en 1581, il sut administrer avec sagesse (4), en ces temps sombres. Sa charge terminée, il se retira de nouveau à Montaigne, où il travailla jusqu'à sa fin à remanier son livre.

Voltaire a dit des *Essais* : « Le charmant projet qu'il a eu de se peindre naïvement comme il a fait, car il a peint la nature humaine ». En nous entretenant de lui et de ses souvenirs, Montaigne s'amuse à sonder tous les recoins de l'esprit humain. C'est sans aucun plan ni méthode, mais au hasard de ses lectures, de ses réflexions, de ce qu'il a vu dans ses voyages. Nos idées sont en rapport étroit avec notre tempérament et la philosophie de Montaigne reflète son caractère. Or Montaigne ne mettait rien au-dessus de sa liberté : « J'ai grand soin d'augmenter, dit-il, ... ce privilège d'insensibilité, qui est naturellement fort

1. Les poètes latins appellent le mois d'avril *mensis cythereus*.

2. Son grand-père, Ramon Eyquem, bourgeois enrichi par le négoce, avait acheté la terre seigneuriale de Montaigne. — 3. Auteur d'un célèbre pamphlet contre toute tyrannie: *Discours sur la servitude volontaire ou Contre-un*.

4. Vers la fin de sa charge, une terrible peste éclata à Bordeaux : Montaigne, qui était à Libourne, se mit à la disposition de ses concitoyens. On estima sa présence inutile et il n'insista point. Il n'aimait guère les dangers superflus, mais il était fort capable de bravoure quand la situation le réclamait.



avancé en moi. J'épouse et me passionne pour peu de choses. J'ai la vue claire, mais je l'attache à peu d'objets... Je m'engage difficilement... Je me tiens sur moi (1) et communément désire mollement ce que je désire, et désire peu » (*Essais*, III, 10). C'est là une sagesse un peu égoïste. Mais cette paix que Montaigne juge excellente pour lui, il la souhaite à autrui. Il prêche donc la tolérance, le dédain des querelles philosophiques (2), qui n'engendrent que le fanatisme. Parti d'un stoïcisme assez livresque (Voir, par exemple, le chapitre 20 du livre I : *Que philosopher c'est apprendre à mourir*), il évolue, semble-t-il, vers le scepticisme de *l'Apologie de Raymond Sebond* (II, 12), très long chapitre dont Pascal se souviendra particulièrement. L'esprit humain, selon lui, est bien faible et Montaigne se complait à en décrire les incohérences et les contradictions. On peut douter de tout. « Que sais-je ? », soupire notre philosophe qui, en 1576, fit graver cette devise sur une médaille portant l'image d'une balance en équilibre, symbole d'un esprit qui se refuse à juger. Mais ce pyrrhonisme n'est pas absolu. Le sage se fierà sa raison, dans les limites où elle est valable ; il méditera la leçon des grands esprits de l'antiquité ; il s'affranchira des passions, ne craindra pas la mort, jouira paisiblement de la vie et fuira honnêtement la douleur. Il gardera prudemment les croyances religieuses traditionnelles et respectera les lois établies. D'ailleurs ce conservatisme politique et religieux n'empêche pas Montaigne de formuler des critiques et des principes fort en avance sur son temps : défense de la tolérance religieuse, idéal pédagogique nouveau (I, 26), condamnation du traitement effroyable infligé aux indigènes du Nouveau Monde (III, 6), de la cruauté et de l'usage judiciaire de la torture (II, 11). En conclusion, la vie vaut la peine d'être vécue. La Nature est bonne, du reste, selon Montaigne dont le « naturalisme » rappelle ici celui de Rabelais.

C'est là un mélange d'idées épicuriennes et stoïciennes, teintées de scepticisme. Montaigne garde de la sagesse antique ce qu'elle a produit de plus exquis. Il est de la lignée de Rabelais, de Molière, de La Fontaine.

Insistons sur ses idées pédagogiques : elles sont très différentes de celles de Rabelais. Montaigne proscriit l'érudition ; il veut, non des têtes bien pleines, mais des têtes bien faites. Il ne faut que former le jugement par la lecture, le commerce du monde, les voyages.

Parfois difficile, surtout pour le lecteur moderne, le style de Montaigne est très varié. Tour à tour sinueuse et incisive, la phrase épouse tous les mouvements de la pensée et du cœur. Le goût du terme concret, de l'image suggestive ou amusante lui confère une particulière saveur. Très artiste sous son apparente nonchalance — comme en font foi les corrections manuscrites apportées par Montaigne en marge de l'exemplaire dit de Bordeaux, en vue d'une édition qui parut après sa mort, en 1595, par les soins de M<sup>lle</sup> de Gournay — cette prose si personnelle constitue une étape importante dans le développement de la prose française, entre Rabelais et Calvin d'une part et, de l'autre, Descartes et Pascal.

## Les idées pédagogiques de Montaigne.

### De l'institution des enfants.

#### Fragments.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il<sup>3</sup> corrigéât cette partie, et que, de belle arrivée, selon la portée de l'âme qu'il a en mains, il commençât à la mettre sur la montre<sup>4</sup>, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même : quelquefois lui ouvrant chemin, quelquefois le lui laissant

1. Je ne m'occupe que de moi-même. — 2. C'est le sens du mot célèbre : « O que c'est un doux et mol oreiller que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une tête bien faite ! ».

3. Le précepteur selon Montaigne. Le chapitre est dédié à Diane de Gurson, fille du comte de Foix. Le comte de Gurson était un ami et un voisin de Montaigne. Dans ce texte, de même que dans les suivants, l'orthographe est modernisée. — 4. A l'épreuve, à l'essai.

ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis, Archésilas faisait premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux. « *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent.* »<sup>1</sup>

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train, et juger jusqu'à quel point il se doit ravalier pour s'accomoder à sa force. A faute de cette proportion nous gâtons tout : et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément c'est l'une des plus ardues besognes que je sache : et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puérides et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val<sup>2</sup>.

Ceux qui, comme porte notre usage, entreprennent d'une même leçon et pareille mesure de conduite régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon<sup>3</sup>. C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande<sup>4</sup> comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire<sup>5</sup>.

Notre âme ne branle qu'à crédit<sup>6</sup>, liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes<sup>7</sup> que nous n'avons plus de franches allures. Notre vigueur et liberté est éteinte(...)

...Savoir par cœur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attends qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'avis de Platon, qui dit la fermeté, la foi, la sincérité être la vraie philosophie, les autres sciences et qui visent ailleurs, n'être que fard.

Je voudrais que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent<sup>8</sup> des cabrioles à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-ci veulent instruire notre entendement, sans l'ébranler : ou qu'on nous apprit à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer, comme ceux ici nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer ni à parler ni à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

1. \* Souvent l'autorité de ceux qui enseignent nuit à ceux qui veulent s'instruire. \* (Cicéron, *De Natura deorum*, I, 5.) — 2. En montant qu'en descendant. — 3. Des principes pédagogiques de Platon. — 4. Rendre la nourriture. — 5. Digérer. — 6. N'est mise en branle que par une autorité étrangère à laquelle elle se fie aveuglément. — 7. Les langes qui servent à faire manœuvrer un cheval au manège. — 8. Au sens de : enseignassent.

Montaigne complète ces remarques si proches de nos conceptions modernes, par des considérations sur la valeur éducative du « commerce des hommes » et de « la visite des pays étrangers », d'où l'on rapportera principalement la connaissance des « humeurs de ces nations » et où l'on aura pu « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». Enfin on veillera à cultiver l'énergie physique du jeune homme, on l'entraînera à supporter la fatigue et la souffrance, car « ce n'est pas assez de lui roidir l'âme ; il lui faut aussi roidir les muscles ».

Remarquons pour terminer que le programme de Montaigne est proprement destiné à un jeune homme de condition noble.

(*Essais*, I, 26.)

### De l'amitié.

Au demeurant, ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entre-tiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais<sup>1</sup>, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi ». Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports<sup>2</sup> ; je crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés<sup>3</sup> entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre (...) (Notre amitié) n'avait point à perdre de temps ; et n'avait à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation<sup>4</sup>. Celle-ci n'a point d'autre idée<sup>5</sup> que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille ; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien, ou mien.

... En ce noble commerce, les offices et les bienfaits nourriciers des autres amitiés<sup>6</sup> ne méritent pas seulement d'être mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontés en est cause ; car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoin, quoi que disent les Stoïciens, et comme je ne me sais aucun gré du service que je me fais, de même l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de diffé-

1. Etienne de la Boétie. — 2. Les propos que nous entendions l'un de l'autre — 3. Liés (*obligare*). — 4. Commerce (*versare*). — 5. Au sens platonicien : type, modèle. — 6. Les amitiés vulgaires.

rence : bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciements et leurs pareils (...) Ils ne peuvent ni prêter ni donner rien (...) Si en l'amitié de quoi je parle, l'un pouvait donner à l'autre, ce serait celui qui recevrait le bienfait qui obligerait son compagnon; car cherchant l'un et l'autre plus que toute autre chose de s'entre-bien-faire, celui qui en prête la matière et l'occasion est celui-là qui fait le libéral, donnant ce contentement à son ami d'effectuer en son endroit ce qu'il désire le plus.

... Cette parfaite amitié de quoi je parle est indivisible<sup>1</sup> : chacun se donne si entier à son ami qu'il ne lui reste rien à départir ailleurs. Au rebours il est <sup>triple</sup> ~~double~~ qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ait plusieurs âmes et plusieurs volontés pour les conférer toutes à ce sujet. Les amitiés communes, on les peut départir. On peut aimer en celui-ci la beauté; en cet autre la facilité de ses mœurs; en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste; mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandaient à être secourus, auquel courriez-vous? S'ils requéraient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si un commettait à votre silence chose qui fût utile à l'autre de savoir, comment vous en démêleriez-vous?...<sup>2</sup>

(Essais, I, 28.)

### Faiblesse de la Raison. *nd. oration*

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clair-semés, qui soit suspendue au haut des tours Notre-Dame de Paris; il verra, par raison évidente, qu'il est impossible qu'il en tombe, et si ne sesaurait garder, s'il n'a accoutumé le métier des couvreurs, que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous assurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle était à terre. J'ai souvent essayé cela en nos montagnes de deçà<sup>3</sup>, et si suis de ceux qui ne s'effraient que médiocrement de telles choses, que je ne pouvais souffrir la vue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses, encore qu'il s'en fallût bien ma longueur que je ne fusse du tout au bord, et n'eusse su choir si je ne me fusse porté à escient au danger (...) Vraiment il y a bien de quoi faire si grande fête de la fermeté de cette belle pièce qui se laisse manier et changer au branle et accidents d'un si léger vent!

(Essais, II, 12.)

1. L'amitié parfaite ne peut exister qu'entre deux êtres, non entre trois. — 2. Montaigne, par contre, médit des amitiés communes : « Il faut marcher, en ces autres amitiés, la bride à la main, avec prudence et précaution : la liaison n'est pas nouée de manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier : « Aimez votre ami, disait Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr; haïssez votre ennemi comme devant quelque jour l'aimer. » — 3. Sans doute les contreforts français des Pyrénées.

## Notre jugement est faible. *M. J. M.*

Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y fassent leur entrée de leur force propre et autorité, nous le voyons assez : parce que, s'il était ainsi, nous les recevions de même façon; le vin serait tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain. Celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouverait une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les sujets étrangers se rendent donc à notre merci; ils logent chez nous comme il nous plaît. Or si de notre part nous recevions quelque chose sans altération, si les prises humaines étaient assez capables et fermes pour saisir la vérité par nos propres moyens, ces moyens étant communs à tous les hommes, cette vérité se rejeterait de main en main de l'un à l'autre. Et au moins se trouverait-il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croirait par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se voit aucune proposition qui ne soit débattue et controversée entre nous, ou qui ne le puisse être, montre bien que notre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon jugement ne peut le faire recevoir au jugement de mon compagnon : qui<sup>1</sup> est signe que je l'ai saisi par quelque autre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moi et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se voit entre les philosophes mêmes, et ce débat perpétuel et universel en la connaissance des choses (...)

Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que notre jugement nous donne à nous-mêmes, et l'incertitude que chacun sent en soi, il est aisé à voir qu'il a son assiette bien mal assurée. Combien diversément jugeons-nous des choses? Combien de fois changeons nous nos fantaisies? Ce que je tiens aujourd'hui et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance; tous mes outils et tous mes ressorts empoignent cette opinion et m'en répondent sur tout ce qu'ils peuvent (...) Mais ne m'est-il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelqu'autre chose à tout<sup>2</sup> ces mêmes instruments, en cette même condition, que depuis j'aie jugée fausse? Au moins faut-il devenir sage à ses propres dépens. Si je me suis trouvé souvent trahi sous cette couleur<sup>3</sup>, si ma touche<sup>4</sup> se trouve ordinairement fausse, et ma balance inégale et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide?

... Quoi qu'on nous <sup>si on</sup> prêche, quoi que nous apprenons, il faudrait toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui nous le présente, c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droit et autorité de persuasion; seules, marque de vérité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ni ne la recevons par nos moyens; cette

1. Ce qui. — 2. A tout : avec, au moyen de. — 3. Avec ce parti, cette opinion. — 4. Pierre de touche, jugement.

sainte et grande image ne pourrait pas en un si chétif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prépare, si Dieu ne le réforme et fortifie par sa grâce et faveur particulière et supernaturelle<sup>1</sup>.

(Essais, II, 12.)

De l'orgueil humain. *analyse.*

Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divine qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son être : voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a bâti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis, et se continuent tant de siècles, pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse et emperière de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se dise maîtresse de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander? (...) Qui lui a scellé ce privilège? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge. Ont-elles été octroyées en faveur des sages seulement? Elles ne touchent guère de gens. Les fols et les méchants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, étant la pire pièce du monde, d'être préférés à tout le reste?

... La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les créatures, c'est l'homme, et quand et quand<sup>2</sup> la plus orgueilleuse : elle se sent et se voit logée ici parmi la bourbe et la fiente du monde (...) C'est par la vanité de cette... imagination qu'il s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon lui semble. Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux? Par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue? Quand je me joue à ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi, plus que je ne fais d'elle? Nous nous entretenons de singeries réciproques. Si j'ai mon heure de commencer ou de refuser, aussi a-t-elle la sienne.

(Essais, II, 12.)

1. Montaigne s'en tient donc à la religion révélée. De même, en politique : « (Le sage) doit suivre entièrement les façons et formes reçues... C'est la règle des règles, et générale loi des lois, que chacun observe celles du lieu où il est... Il y a grand doute s'il se peut trouver si évident profit au changement d'une loi reçue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer. » *Essais*, I, 22. — Pourtant, Montaigne ne se résigne pas aux injustices de ce monde. Il proteste contre la cruauté des lois, les excès de la guerre, la vénalité des charges, etc. Voici comment il juge la conquête de l'Amérique : « Que n'est tombée une si noble conquête... sous des mains qui eussent doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté et promu les bonnes semences que nature y avait produites, mêlant non seulement à la culture des terres et ornements des villes les arts de deçà, mais aussi mêlant les vertus grecques et romaines aux originelles du pays! Quelle réparation eût-ce été, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples nôtres... eussent dressé entre ces peuples et nous une fraternelle société et intelligence!... Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée pour la négociation des perles et du poivre : mécaniques victoires! » *Essais*, III, 6. — 2. En même temps.

### Apprendre à mourir.

Le but de notre carrière, c'est la mort; c'est l'objet nécessaire de notre visée. Si elle nous effraie, comme est-il possible d'aller un pas en avant sans fièvre? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas (...) On fait peur à nos gens seulement de nommer la mort, et la plupart s'en signent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le médecin ne leur ait donné l'extrême sentence; et Dieu sait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le pâtissent<sup>1</sup>! Parce que cette syllabe frappait trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur semblait malencontreuse, les Romains avaient appris de l'amollir ou de l'étendre en périphrases; au lieu de dire « il est mort », « il a cessé de vivre », disent-ils, « il a vécu »; pourvu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté notre *feu maître Jean*...

... Comme est-il possible qu'on se puisse défaire du pensément de la mort et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet? « Qu'importe-il, me direz-vous, comment que ce soit, pourvu qu'on ne s'en donne point de peine? » Je suis de cet avis; et en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse, car il me suffit de passer<sup>2</sup> à mon aise; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez (...) Mais c'est folie d'y penser arriver<sup>3</sup> par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort, nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude<sup>4</sup> et à découvert, quels tourments, quels cris, quelle rage et quel désespoir les accable? Vîtes-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus? Il y faut pourvoir de meilleure heure; et cette nonchalance bestiale, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées<sup>5</sup>. Si c'était ennemi qui se pût éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise; mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête<sup>6</sup> homme,

Nempe et fugacem persequitur virum,  
Nec parcit imbellis juventae  
Poplitibus timidoque tergo<sup>7</sup>,

et que nulle trempe de cuirasse vous couvre,

Ille licet ferro cautus se condat et aere,  
Mors tamen inclusum protrahet inde caput<sup>8</sup>,

apprenons à le soutenir de pied ferme et à le combattre; et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voie toute contraire à la commune : ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutu-

1. Confectionner comme un pâté. — 2. Vivre. — 3. Echapper à la mort. — 4. Subitement. — 5. Avantages. — 6. Homme de bonne compagnie, homme d'honneur. — 7. « Il poursuit le fuyard et n'épargne pas la jeunesse qui fuit lâchement à belles jambes, le dos tourné. » HORACE, *Odes*, III, 2, 14. — 8. « Qu'il se cache prudemment sous le fer et l'airain, la mort fera quand même sortir la tête enfouie dans le casque. » PROPERCE, IV, 18, 25.

mons-le; n'ayons rien si souvent en la tête que la mort; à tous instants représentons-la à notre imagination et en tous visages; au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqûre d'épingle, remâchons soudain: « Eh bien! quand ce serait la mort même? » et là-dessus, raidissons-nous et nous efforçons...

Il est incertain où la mort nous attende: attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de la liberté: qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal<sup>1</sup>.

(*Essais*, I, 20.)

### Jouir de la vie.

Il y a du ménage à la jouir; je la jouis au double des autres, car la mesure en la jouissance dépend du plus ou moins d'application que nous y prêtons. Principalement à cette heure, que j'aperçois la mienne si brève en temps, je la veux étendre en poids; je veux arrêter la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hâiveté de son écoulement. A mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la faut rendre plus profonde et plus pleine.

Les autres sentent la douceur d'un contentement et de la prospérité; je la sens ainsi qu'eux, mais ce n'est pas en passant et glissant: si la faut-il étudier, savourer et ruminer, pour en rendre grâces condignes à celui qui nous l'octroie. Ils jouissent les autres plaisirs comme ils font celui du sommeil, sans les connaître. A celle fin que le dormir même ne m'échappât ainsi stupidement, j'ai autrefois trouvé bon qu'on me le troublât pour que je l'entrevisse (...) Me trouvé-je en quelque assiette<sup>2</sup> tranquille, y a-t-il quelque volupté qui me chatouille? Je ne la laisse pas friponner<sup>3</sup> aux sens: j'y associe mon âme; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agréer; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver; et l'emploi de sa part<sup>4</sup> à se mirer dans ce prospère état, à en peser et estimer le bonheur et amplifier. Elle mesure combien c'est qu'elle doit à Dieu d'être en repos de sa conscience et d'autres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition<sup>5</sup> naturelle, jouissant ordonnément et compétemment des fonctions molles et flatteuses par lesquelles il lui plaît compenser, de sa grâce, les douleurs de quoi sa justice nous bat à son tour (...) Cette considération prend grand lustre de la comparaison des

1. La conclusion de Montaigne est stoïcienne: la mort, étant inévitable et hors de notre volonté, n'est pas un mal. Quant à la douleur, il est moins affirmatif: « Ici tout ne consiste pas en l'imagination... Nos sens mêmes en sont juges... Férons-nous accroire à notre peau que les coups d'étrivière la chatouillent? et à notre goût que l'aloès soit du vin de Graves?... Forcerons-nous la générale habitude de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur?... La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant... (J'accorde que la douleur) soit le pire accident de notre être, et volontiers, car je suis l'homme du monde qui lui veux autant de mal, et qui la fuis autant, pour jusques à présent n'avoir pas eu, Dieu merci, grand commerce avec elle. Mais il est en nous, sinon de l'anéantir, au moins de l'amoindrir par la patience, et quand bien le corps émouvrait, de maintenir ce néanmoins l'âme et la raison en bonne trempe.

Et s'il ne l'était, qui aurait mis en crédit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la résolution? Où joueraient-elles leur rôle, s'il n'y a plus de douleur à défier? » *Essais*, I, 40.

2. Situation, état. — 3. Je ne laisse pas les sens me la ravir (littéral. la dévorer). — 4. De son côté. — 5. Etat.



conditions différentes : ainsi, je me propose en mille visages ceux que la fortune ou que leur propre erreur emporte et tempête; et encore ceux-ci, plus près de moi, qui reçoivent si lâchement et incurieusement leur bonne fortune. Ce sont gens qui passent voirement<sup>1</sup> leur temps; ils outrepassent le présent et ce qu'ils possèdent, pour servir<sup>2</sup> à l'espérance et pour des ombrages et vaines images que la fantaisie leur met au-devant,

Morte obita quales fama est volitare figuras,  
Aut quae sopitos deludunt somnia sensus<sup>3</sup>

lesquels hâtent et allongent leur fuite à même qu'on les suit : le fruit et but de leur poursuite, c'est poursuivre.

... Pour moi donc, j'aime la vie, et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer; je ne vais pas désirant qu'elle eût à dire<sup>4</sup> la nécessité de boire et de manger; et me semblerait faillir non moins excusablement<sup>5</sup> de désirer qu'elle l'eût double (...); ni que le corps fût sans désir et sans chatouillement. Ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon cœur et reconnaissant ce que Nature a fait pour moi; et m'en agrée et m'en loue; on fait tort à ce grand et tout-puissant Donneur de refuser son don, l'annuler et défigurer : tout bon, il a fait tout bon, *omnia quae secundum naturam sunt aestimatione digna sunt*<sup>6 7</sup>.

(Essais, III, 13.)

### Les pauvres gens<sup>8</sup>.

Regardons à terre les pauvres gens que nous y voyons épandus, la tête penchante après leur besogne, qui ne savent ni Aristote ni Caton, ni exemple ni précepte; de ceux-là tire Nature tous les jours des effets de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous étudions si curieusement en l'école. Combien en vois-je ordinairement qui méconnaissent la pauvreté; combien qui désirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celui-là qui fouit mon jardin, il a, ce matin, enterré son père ou son fils. Les noms même de quoi ils appellent les maladies, en adoucissent et amollissent l'âpreté : la phtisie, c'est la toux pour eux; la dysenterie, dévoiement d'estomac; une pleurésie, c'est un morfondement; et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi; elles sont bien graves, quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'alitent que pour mourir...

... La plupart des instructions de la science à nous encourager ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruit. Nous avons abandonné Nature et lui voulons apprendre sa leçon, elle qui nous

1. Vraiment. — Montaigne critique l'expression *passer le temps*. Il faut, dit-il plus haut, passer le mauvais temps et s'arrêter au bon. — 2. Etre esclave.

3. « Tels, dit-on, voltigent des fantômes, après la mort, ou tels les songes trompent nos sens assoupis. » VIRGILE, *Énéide*, X, 641. — 4. Qu'elle ne connût pas. — 5. Ma faute serait plus excusable. — 6. « Ce qui est conforme à la nature est digne d'estime. » CICÉRON, *De Finibus*, III, 6. — 7. Montaigne dit ailleurs : « L'occupation est, à certaine manière de gens, marque de suffisance et de dignité; leur esprit cherche son repos au branle, comme les enfants au berceau... Personne ne distribue son argent à autrui; chacun y distribue son temps et sa vie : il n'est rien de quoi nous soyons si prodigues que ces choses-là, desquelles seules l'avarice nous serait utile et louable. Je prends une complexion toute diverse : je me tiens sur moi... m'occupe et embesogne peu, rarement et tranquillement. » Et ailleurs encore : « Au prix du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieux dire, me tiennent : car c'est raison qu'elles touchent, pourvu qu'elles ne nous possèdent. » *Essais*, III, 10. — 8. Montaigne corrige ici l'âpreté stoïcienne de ses premières maximes sur la mort.

menait si heureusement et si sûrement. Et cependant les traces de son instruction et ce peu qui, par le bénéfice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contrainte de l'aller tous les jours empruntant, pour en faire patron à ses disciples de constance, d'innocence et de tranquillité. (...) Nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie.

(*Essais*, III, 12.)

### Agrippa d'Aubigné.

*Saint-Maury (Saintonge)*, 1552 — *Genève*, 1630.

Œuvres poétiques : *Le Printemps (odes, sonnets, chansons, etc.)*. — *Poésies religieuses*. — *Les Tragiques* (1616).

Œuvres en prose : *Les Aventures du baron de Fœneste*. — *Mémoires*. — *Histoire universelle*.

Protestant fougueux, il défendit la cause des réformés de l'épée et de la plume. Il fut le compagnon fidèle et souvent le conseiller de Henri IV. Après l'abjuration de ce dernier, il se retira dans ses domaines et resta irréductible dans ses opinions. Son fils, qui se convertit, fut le père de M<sup>me</sup> de Maintenon.

*Le Printemps* est d'un bon disciple de Ronsard. Les œuvres en prose sont de virulents pamphlets contre les catholiques. *Les Tragiques*, assurément le chef-d'œuvre de d'Aubigné, lui ont été inspirés par la Saint-Barthélemy (1572). Il y travailla 30 ans, parmi les combats, et l'ouvrage, dont divers fragments circulaient parmi les huguenots, ne fut publié qu'au début du XVII<sup>e</sup> s. Le poème est divisé en sept chants : *Misères* (ruines accumulées par les guerres civiles); *Princes* (satire âpre des Valois); *Chambre Dorée* (satire des tribunaux); *Feux* et *Fers* (supplices et massacres); *Vengeances* et *Jugement* (les coupables sont punis par Dieu). L'œuvre est inégale, parfois obscure et diffuse; mais certains passages ont une couleur, une abondance et une force éclatantes, et d'Aubigné fait songer à Hugo.

### Les Maudits<sup>1</sup>.

Voicy le grand Heraut d'une estrange nouvelle,  
Le Messager de mort, mais de mort eternelle.  
Qui se cache? Qui fuit devant les yeux de Dieu?  
Vous, Caïns fugitifs, ou trouverez vous lieu?  
Quand vous auriez les vents collez soubz vos aisselles,  
Ou quand l'aube du jour vous presteroit ses aisles,  
Les monts vous ouvreroient le plus profond rocher,  
Quand la nuict tascheroit en sa nuict vous cacher,  
Vous enceindre la mer, vous enlever la nuë,  
Vous ne fuirez de Dieu ny le doigt ny la veüë...  
Tout s'eleve contre eux : les beautez de Nature,  
Que leur rage troubla de venin et d'ordure,  
Se confrontent en mire<sup>3</sup> et se levent contre eux.  
« Pourquoi, dira le Feu, avez vous de mes feux,  
Qui n'estoient ordonnez qu'a l'usage de vie,  
Faict des bourreaux, valets de vostre tyrannie? »

1. Fragment du Jugement dernier : le Seigneur a placé les justes à sa droite, les impies à sa gauche; le poète invective contre ces derniers. — 2. De refuge. — 3. Se placent devant eux, dans la ligne de mire.

L'Air encore une fois contre eux se troublera;  
Justice au Juge saint, trouble, demandera,  
Disant : « Pourquoi, tyrans et furieuses bestes,  
M'empoisonnastes vous de charognes, de pestes,  
Des corps de vos meurtris? — Pourquoi, diront les Eaux,  
Changeastes vous en sang l'argent de nos ruisseaux? »  
Les Monts, qui ont ridé le front a vos supplices :  
« Pourquoi nous avez vous rendus vos precipices?  
— Pourquoi nous avez vous, diront les Arbres, faicts,  
D'arbres delicieux, execrables gibets? »...  
O enfans de ce siecle, o abusez mocqueurs,  
Immployables esprits, incorrigibles cœurs,  
Vos esprits trouveront en la fosse profonde  
Vray ce qu'ils ont pensé une fable en ce monde.  
Ils languiront en vain de regret sans mercy.  
Vostre ame a sa mesure<sup>1</sup> enflera de soucy.  
Qui vous consolera? L'amy qui se desole  
Vous grincera les dents au lieu de la parole.  
Les Saints vous aymoient ils? Un abysme est entr'eux<sup>2</sup>;  
Leur chair ne s'esmeut plus, vous estes odieux.  
Mais n'esperez vous poinct fin a vostre souffrance?  
Poinct n'esclaire aux Enfers l'aube de l'esperance!...  
Transis, desesperez, il n'y a plus de mort  
Qui soit pour votre mer des orages le port.  
Que si voz yeux de feu jettent l'ardente veuë  
A l'espoir du poignard, le poignard plus ne tuë.  
Que la Mort (direz vous) estoit un doux plaisir!  
La Mort morte<sup>3</sup> ne peut vous tuer, vous saisir.  
Voulez vous du poison? En vain cest artifice!  
Vous vous precipitez? En vain le precipice!  
Courez au feu brusler? Le feu vous gelera!  
Noyez vous? L'eau est feu, l'eau vous embrazera!  
La peste n'aura plus de vous misericorde.  
Estranglez vous? En vain vous tordez une corde!  
Criez après l'Enfer? De l'Enfer il ne sort  
Que l'eternelle soif de l'impossible mort.

(*Les Tragiques : Jugement.*)

### L'Hiver de la vie.

Mes volages humeurs, plus sterilles que belles,  
S'en vont; et je leur dis : « Vous sentez, ironnelles,  
S'esloigner la chaleur et le froid arriver.  
Allez nicher ailleurs, pour ne tascher, impures,  
Ma couche de babil et ma table d'ordures;  
Laissez dormir en paix la nuit de mon hyver. »

---

1. Selon ses mérites. — 2. Entre eux et vous. — 3. Qui n'existe plus pour vous.

D'un seul point le soleil n'esloigne<sup>1</sup> l'hémisphere;  
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumière.  
Je change sans regrets, lorsque je me repens  
Des frivoles amours et de leur artifice;  
J'aime l'hiver qui vient purger mon cœur de vice,  
Comme de peste l'air, la terre de serpens.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassees.  
Le soleil, qui reluit, les eschauffe, glacees,  
Mais ne les peut dissoudre au plus court de ces mois.  
Fondez, neiges; venez dessus mon cœur descendre,  
Qu'encores<sup>2</sup> il ne puisse allumer de ma cendre  
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois...

Voicy moins de plaisir, mais voicy moins de peines.  
Le rossignol se taist, se taisent les sereines<sup>3</sup>;  
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs :  
L'esperance n'est plus bien souvent tromperesse;  
L'hiver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse,  
La saison de l'usage et non plus des labeurs !

Mais la mort n'est pas loin; cette mort est suivie  
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie :  
Vie de nostre vie et mort de nostre mort.  
Qui hait la seureté, pour aimer le naufrage?  
Qui a jamais esté si friant de voyage  
Que la longueur en soit plus douce que le port?

(*Petites œuvres mêlées*, 1630.)

### Saint François de Sales.

*Près d'Annecy*, 1567 — *Lyon*, 1622.

Œuvres : *L'Etendard de la Croix de Notre Sauveur Jésus-Christ* (1597). — *Introduction à la vie dévote* (1608). — *Traité de l'amour de Dieu* (1614). — *Sermons, lettres*.

Evêque de Genève (4), il essaya surtout de ramener, par une douce persuasion, les protestants de Savoie au catholicisme. Ecrivain charmeur et fleuri, il sait parler au cœur et attirer doucement le pécheur à l'amour divin.

Son œuvre (5) marque l'apaisement des querelles religieuses et la renaissance catholique, au début du XVII<sup>e</sup> s.

---

1 Ne s'éloigne de. — 2. Quoique. — 3. Sirènes — 4. Il résidait à Annecy. — 5. Et celle de SAINT VINCENT DE PAUL (1576-1660), surtout célèbre par ses institutions charitables (hospices des enfants trouvés, hôpital des vieillards, ordre des prêtres de la Mission ou Lazaristes, etc.). Tous deux sont fort différents des jansénistes, qui pratiquaient le renoncement total au siècle.

## La Lumière de Dieu

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midy, au jour d'esté, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais tandis que leur lassitude et la fraischeur de l'ombrage les tient en sommeil, le soleil s'avançant sur eux leur porta droict aux yeux sa plus forte lumiere, laquelle par l'eclat de sa clarté, faisoit des transparences, comme par de petits esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans; et, par la chaleur qui perçoit leurs paupieres, les força d'une douce violence de s'éveiller; mais les uns éveillez se levent, et gagnans pays allerent heureusement au giste; les autres, non seulement ne se levent pas, mais tournans le dos au soleil et enfonçans leurs chapeaux sur leurs yeux passerent là leur journée à dormir, jusqu'à ce que, surpris de la nuit, et voulans neantmoins aller au logis, ils s'esgarerent, qui çà, qui là, dans une forest à la mercy des loups, sangliers et autres bestes sauvages. Or, dites, de grace, Theotime, ceux qui sont arrivez ne devoient ils pas sçavoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler plus chrestienement, au Createur du soleil? Oüy certes, car ils ne pensoient nullement à s'éveiller quand il en estoit temps: le soleil leur fit ce bon office, et par une agreable semonce<sup>1</sup> de sa clarté et de sa chaleur les vint amiablement reveiller. Il est vray qu'ils ne firent pas resistance au soleil, mais il les ayda aussi beaucoup à ne point resister; car il vint doucement repandre sa lumiere sur eux, se faisant entrevoir au travers de leurs paupieres, et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errans n'avoient ils pas tort de crier dans ce bois: Hé! qu'avons nous fait au soleil, pourquoy il ne nous a pas fait voir sa lumiere comme à nos compagnons, afin que nous fussions arrivez au logis, sans demeurer en ces effroyables tenebres? Car qui ne prendroit la cause du soleil, ou plustost de Dieu, en main, mon cher Theotime, pour dire à ces chetifs mal-encontreux: Qu'est ce, miserables, que le soleil pouvoit bonnement faire pour vous qu'il ne l'ait fait? Ses faveurs estoient egales envers tous vous autres qui dormiez; il vous aborda tous avec une mesme lumiere, il vous toucha des mesmes rayons, il repandit sur vous une chaleur pareille; et, mal-heureux que vous estes, quoy que vous vissiez vos compagnons levez prendre le bourdon pour tirer chemin, vous tournastes le dos au soleil, et ne voulustes pas employer sa clarté ny vous laisser vaincre à sa chaleur.

*(Traité de l'amour de Dieu.)*

## CHAPITRE IV.

# Le dix-septième siècle.

---

Les règnes de Henri IV (+ 1610) et de Louis XIII (+ 1643), la minorité de Louis XIV constituent une longue transition, où s'élabore peu à peu un nouvel idéal littéraire. De 1660 à 1685-1690, le classicisme (1) s'épanouit. Puis des idées nouvelles paraissent et l'on s'achemine vers le siècle des philosophes.

### SECTION I.

## La formation de l'idéal classique.

Au XVI<sup>e</sup> s., la littérature cherche sa voie dans différentes directions; elle reflète un peu l'anarchie politique de l'époque. Dans la première partie du XVII<sup>e</sup> s., nous allons voir au contraire la société et les lettres tendre vers l'ordre, la règle, sans que les tempéraments individuels en soient étouffés.

### I.

#### LA RÉFORME DE MALHERBE.

Le XVI<sup>e</sup> s. s'était efforcé d'enrichir la langue pour exprimer, en français, les trésors qu'il découvrait dans la pensée et dans l'art antiques. Cette tâche ne fut pas toujours accomplie avec discernement et, après les humanistes et la Pléiade, la langue resta trop érudite : le vocabulaire était chargé de termes pédants ou étrangers (italiens surtout, et mots de patois); la syntaxe hésitait entre les traditions françaises et les usages grecs et latins. Une épuration était nécessaire.

D'autre part, après Ronsard, Du Bellay et d'Aubigné, la poésie décline. Le public se fatigue des outrances de la Pléiade : DESPORTES et BERTAUT, les derniers ronsardisants, sont « plus retenus », selon le mot de Boileau, mais aussi plus ternes. Ce fut l'œuvre de MALHERBE d'épurer la langue, de la clarifier, de la soumettre, ainsi que la versification, à une stricte discipline, celle de *l'usage*. Cependant Malherbe persévère — et son siècle le suivra — dans le dédain et l'ignorance du moyen âge. En même temps, il oriente la poésie vers des voies nouvelles : il l'écarte délibérément du lyrisme et la veut *impersonnelle* et *rationnelle*. Parmi ses disciples, citons RACAN et MAYNARD. Mais ses adversaires furent plus nombreux; RÉGNIER et les écrivains précieux et burlesques représentent, en face de la discipline classique naissante, une tendance plus romantique : imagination et fantaisie. Cette tendance connaîtra de beaux jours, mais finira sans produire de chefs-d'œuvre : les idées de Malherbe triompheront trente ans après sa mort.

---

1. Le terme *classique* se trouve dès le XVI<sup>e</sup> s., et désigne les auteurs étudiés, pour leur excellence, dans les écoles. Il a conservé ce sens jusqu'au XIX<sup>e</sup> s. : il s'oppose alors au terme *romantique*, pour désigner les grands écrivains du XVII<sup>e</sup> s. et un idéal littéraire axé sur la raison, l'humain et une stricte discipline.

La fondation de l'ACADÉMIE FRANÇAISE (1) vint corroborer la réforme du poète. Les travaux de l'illustre compagnie piquèrent d'émulation divers érudits et l'on vit naître de nombreux ouvrages savants, dictionnaires ou grammaires, notamment les *Remarques sur la langue française*, de VAUGELAS (1647), dont l'influence fut considérable. Toutes ces œuvres, académiques ou non, eurent le même résultat : épurer et discipliner la langue, dont l'évolution se fait dès lors plus lente. Il faut noter que cette épuration aboutit en fait à un appauvrissement : la langue gagna en clarté et en pureté, mais le vocabulaire perdit en pittoresque. Ajoutons tout de suite que Racine, Molière, Bossuet et Voltaire surent exprimer, avec cet instrument, toutes les nuances de la pensée.

## II.

### TRANSFORMATIONS SOCIALES. — LA PRÉCIOSITÉ ET LE BURLESQUE.

I. LA PRÉCIOSITÉ. — Au début du XVII<sup>e</sup> s., une réaction se produit dans l'aristocratie contre la grossièreté et la violence des mœurs, héritage des guerres civiles. Ce fut l'œuvre des salons : le premier et le plus célèbre fut celui de la marquise de Rambouillet (2), dont l'influence fut énorme de 1610 à 1645 environ. La vie mondaine devint la grande préoccupation des gens de bonne condition : chez l'incomparable Arthénice (anagramme de Catherine) se réunissent les beaux esprits du temps, gentilshommes ou écrivains. Chacun y cherche avant tout un divertissement intellectuel, les plaisirs d'une conversation élégante, d'une galanterie platonique et spirituelle, de débats passionnés mais courtois à propos d'œuvres littéraires et de questions morales. Chacun doit faire preuve d'esprit et se soumettre à des convenances précises (3). Le langage est d'une parfaite décence.

La grande affaire, dans cette société polie et raffinée, ce ne seront plus de vastes querelles philosophiques ou politiques. Avec la restauration monarchique et religieuse, ces querelles perdent de leur acuité ; on en revient aux opinions traditionnelles et l'intérêt se porte ailleurs. On se plaira à de subtiles disputes sur des questions de sentiment ou de psychologie ; on discutera à l'infini sur l'amour, l'amitié, l'estime, l'amour-propre, la tendresse, ou sur de graves sujets de morale religieuse. La carte de *Tendre* représente parfaitement, avec les badinages de Voiture et les *Maximes* de La Rochefoucauld, ces préoccupations nouvelles (4). Ce mouvement subit des influences étrangères : le *mari-nisme* italien (de MARINI, poète napolitain) et le *gongorisme* espagnol (de GONGORA, poète cordouan) se répandent en France. Ils y apportent ce même amour des subtilités sentimentales, mais avec plus de mauvais goût.

Cette société mondaine ignore en général la nature ; ainsi se constitue peu à peu une des caractéristiques du classicisme : l'étude exclusive de l'homme, des points de vue psychologique et moral. Mais en même temps naît la *préciosité* : le mot désigne tout d'abord cette distinction suprême, cette finesse d'esprit et de langage et cette imagination fantaisiste que recherchaient les mondains, souvent avec exagération. Cette tendance, romanesque somme toute, se marque dans un grand nombre d'œuvres littéraires, de 1610 à 1660 :

1. Elle naquit d'un groupement d'écrivains qui avaient l'habitude de se réunir chaque semaine : Richelieu, dans son désir de réglementation générale, leur offrit en 1634 le patronage royal. Louis XIII les installa officiellement en 1635, par lettres patentes. Parmi les premiers *immortels*, citons Chapelain, Godeau, Gombault, Malleville, Maynard, Racan, Saint-Amant, Balzac, Vaugelas et Voiture : les autres sont fort oubliés. La mission de l'Académie avait été nettement déterminée par Richelieu : elle devait fixer la langue et la littérature en rédigeant un dictionnaire, une grammaire, une poétique et une rhétorique. Ces deux dernières n'ont jamais été composées ; quant à la grammaire, l'Académie l'a publiée en 1932. Le dictionnaire parut en 1694 : les éditions suivantes datent de 1718, 1740, 1762, 1798, 1835, 1878 et 1932. Enfin l'Académie devait siéger comme jury littéraire : elle ne le fit qu'une fois, à propos du *Cid*.

2. CATHERINE DE VIVONNE, MARQUISE DE RAMBOUILLET : elle fut choquée, dit-on, par les mœurs trop gaillardes de la cour de Henri IV et elle prit l'habitude de recevoir chez elle la haute société. — 3. Des roturiers comme Voiture y sont admis pour leur esprit et leur verve. — 4. Lire, à ce propos, le 3<sup>e</sup> acte de *Cyrano de Bergerac*, de Rostand.

1. — *Romans pastoraux* : le plus célèbre est l' *Astrée* (1610-1627) d'HONORÉ D'URFÉ.

2. — *Romans d'aventures* : citons *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649) et *Clélie* (1654) de GEORGES et MADELEINE DE SCUDÉRY; *Polexandre* (1629-1637) de GOMBERVILLE; *Cléopâtre* (1647) de LA CALPRENÈDE, etc.

3. — *Poèmes épiques* : *Alaric* (1654) de GEORGES DE SCUDÉRY; *La Pucelle* (1656) de CHAPELAIN; *Clovis* de DESMARETS DE SAINT-SORLIN, etc. Comme les romans, ce sont des œuvres interminables, où les complications romanesques sont poussées à l'extrême.

4. — *Lettres*, notamment celles de VOITURE.

5. — *Poésie mondaine et galante*, souvent mièvre, mais subtile et raffinée : sonnets, madrigaux, rondeaux, épigrammes, etc. Les représentants les plus connus en sont VOITURE, BENSERADE, MALLEVILLE, COTIN, GODEAU, SEGRAIS, GOMBAULT, etc. (Citons la fameuse *Guirlande de Julie*, offerte par M. de Montausier à Julie d'Angennes, fille de M<sup>me</sup> de Rambouillet; tous les intimes de la maison y collaborèrent : c'est une série de sonnets et de madrigaux, consacrés chacun à une fleur.)

La préciosité aboutit également à une réforme de la langue : on prétendit bannir tous les mots d'apparence vulgaire (1). Ce fut le règne des périphrases (2) et des pointes (3). Beaucoup d'expressions courantes aujourd'hui sont d'origine précieuse : *avoir l'âme sombre, mettre une question sur le tapis, avoir l'intelligence épaisse*, etc.

Au début, ces tendances furent relativement modérées. Mais on ne tarda guère à les outrer, jusqu'aux fantaisies les plus bizarres. Citons ce sonnet :

#### Sur les yeux de Madame la duchesse de Beaufort.

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :  
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.  
Dieux ? Non, ce sont des cieux : ils ont la couleur bleue  
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux ? Non, mais des soleils clairement radieux  
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.  
Soleils ? Non, mais éclairs de puissance inconnue,  
Des foudres de l'amour signes présageux.

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?  
Si des cieux ? Ils auraient leur mouvement égal.  
Deux soleils ? ne se peut; le soleil est unique.

Eclairs ? non : car ceux-ci durent trop et trop clairs.  
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,  
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

(Honorat Laugier de Porchères.)

Vers 1645-1660, les salons se multiplient, à Paris comme en province, et la préciosité tourne au mauvais goût absolu : d'où les *Précieuses ridicules* de Molière (1659).

---

1. Le classicisme a hérité de ce dédain. — 2. Citons : *le supplément du soleil* (la chandelle), *un bain intérieur* (un verre d'eau), *les trônes de la pudeur* (les joues), *l'empire de Morphée* (le lit), *l'âme des pieds* (le violon), *le conseiller des grâces* (le miroir), etc. — 3. Ou *conceitti*, jeux de mots, calembours. On en trouve encore chez Racine : « Brûlé de plus de feux que je n'en allumai », dit Pyrrhus à Andromaque, parlant à la fois de son amour et de la prise de Troie.



II. — LE BURLESQUE. — A côté de la préciosité se développe le genre *burlesque* (1) : même imagination fantaisiste, mais tournée vers le réalisme, voire le trivial. Ce genre fit fureur avant 1660, mais tomba pareillement dans l'outrance.

Les poésies personnelles de THÉOPHILE DE VIAU, de SAINT-AMANT, de TRISTAN L'HERMITE sont plus riches d'authentique poésie que les productions précieuses. Elles témoignent d'un réalisme vrai et d'un sentiment juste de la nature. Quand ces poètes cherchent à se singulariser par la crudité du langage (comme faisaient les précieux par le raffinement du style), ils ont parfois le mérite d'être amusants, tout au moins dans les poèmes sans prétention : chansons bachiques, pièces satiriques, etc. Mais les compositions plus vastes, poèmes épiques ou autres, tournent à la bouffonnerie monotone et fatigante : citons le *Virgile travesti* (1648) de SCARRON (2), le *Motse sauvé* (1653) de SAINT-AMANT, le *Jugement de Pâris* (1648) de D'ASSOUCI, la *Pharsale* (1654) de BRÉBEUF, etc.

Quelques romans cependant sont d'un réalisme savoureux malgré leurs outrances : signalons le *Roman Comique* (1651) de SCARRON, l'*Histoire comique de Francion* (1622) de CHARLES SOREL et le *Roman bourgeois* (1666) de FURETIÈRE. Ces trois auteurs, par réaction contre les galanteries aristocratiques de l'*Astrée* et de la *Clélie*, choisissent leurs personnages dans toutes les classes sociales, même les plus basses, et font revivre, avec une verve parfois excellente, les mœurs bourgeoises et populaires. Ils sont, avec M<sup>me</sup> de la Fayette, les vrais précurseurs du roman moderne. Rappelons le nom de CYRANO DE BERGERAC (1620-1655), élève comme Molière (3) du philosophe épicurien Gassendi. Rostand a immortalisé sa bravoure et son esprit. On lui doit des poèmes burlesques, une comédie, le *Pédant joué* (1654), à laquelle Molière emprunta une scène des *Fourberies de Scapin*, et deux romans, *Voyage dans la lune* (1650) et *Histoire comique des états et empires du Soleil* (1662). Le style en est outré et artificiel, mais ils sont pleins d'idées curieuses.

### III.

## LES PREMIERS ÉCRIVAINS CLASSIQUES.

La préciosité et le burlesque tendaient, par la recherche du rare et de l'extraordinaire, vers une sorte de romantisme (4). Mais ce mouvement finit par sombrer dans la bizarrerie et la véritable tendance de l'époque, le *goût de l'analyse morale* et le *réalisme*, se dégagèrent.

1. Ces deux tendances, réalisme et idéalisme, ont toujours existé côte à côte dans la littérature française. Cfr. *Le Roman de la Rose* et *Le Roman de Renart*.

2. PAUL SCARRON (1610-1660) fut le prince du burlesque. Malgré ses infirmités (il était paralytique), il recevait chez lui une société brillante. Il épousa en 1652 une jeune orpheline, Françoise d'Aubigné (petite-fille du grand poète protestant), qui devint plus tard M<sup>me</sup> de Maintenon. — Le *Virgile travesti* est une parodie de l'*Énéide*. Citons quelques vers :

Je chante cet homme pieux,  
Qui vint chargé de tous ses dieux  
Et de monsieur son père Anchise,  
Beau vicillard à la barbe grise,  
Depuis la ville où les Grégeois  
Occirent tant de bons bourgeois  
Jusqu'à celle où le pauvre Rème  
Fut tué par son frère même,  
Pour avoir, en sautant, passé  
De l'autre côté d'un fossé.  
Junon, déesse acariâtre,  
Autant ou plus qu'une marâtre,  
Lui fit passer de mauvais jours  
Et lui fit force vilains tours...  
Mais enfin, conduit du destin,

Il eut dans le pays latin  
Quinze mille livres de rente.  
Tant plus que moins, que je ne mente,  
Et sans regretter Ilium,  
Fut seigneur de Lavinium,  
Dont depuis sa race, par guerre,  
A fait une assez bonne terre...  
Petite Muse au nez camard,  
Qui m'as fait auteur goguenard,  
Et qui, quoique mon mal empire,  
Me fais pourtant quelquefois rire,  
Dis-moi bien comment et pourquoi  
Junon, sans honneur et sans foi,  
Persécuta ce galant homme,  
Sans lequel nous n'aurions pas Rome.

3. Le fait a été contesté en ce qui concerne Molière (Voir G. Michaut. *La Jeunesse de Molière.*).

4. La remarque est de Faguet. On a pu parler aussi du romantisme de Corneille.

De 1610 à 1660, trois grands écrivains (1), après Malherbe, annoncent l'avènement du classicisme.

1. — DESCARTES, dont l'influence fut très grande, met à la base de la philosophie et de la science, la seule *raison*, qu'il substitue à l'autorité d'Aristote. Par là, il habitue les écrivains à soumettre à cette raison la sensibilité et l'imagination, à s'attacher donc à l'étude générale de l'âme humaine plutôt qu'aux impressions personnelles.

2. — CORNEILLE donne les premiers chefs-d'œuvre de la tragédie française : il met à la scène des peintures profondes et exactes de l'homme moral. Comme Descartes, il impose aux passions le frein de la volonté et de la force d'âme.

3. — Enfin PASCAL (dont l'œuvre marque aussi le retour à la foi catholique) renforce encore le goût du public pour les questions de morale : il montre avec force les droits de la raison humaine, mais aussi son impuissance devant le problème du monde.

Cependant la restauration monarchique et religieuse écarte la littérature des questions de politique ou de métaphysique (2).

D'autre part, la société mondaine se constitue : elle ignore la nature, ne s'intéresse qu'à la psychologie de l'*honnête homme* (3). En face de ces mondanités, se dresse le réalisme plus cru de Scarron et de Saint-Amant. Les exagérations précieuses ou burlesques tomberont : mais le goût de l'analyse morale et du réel restera (4).

Ainsi nous voyons la littérature tendre vers *la raison, l'étude de l'âme humaine, le vrai* (5). Les idées de Malherbe triomphaient, somme toute.

## SECTION II.

### Le classicisme.

Vers 1660, une époque glorieuse s'ouvre et pour les lettres et pour la monarchie (6).

1. — Des rangs de l'aristocratie sortent d'excellents écrivains : LE CARDINAL DE RETZ, LA ROCHEFOUCAULD, M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ, M<sup>me</sup> DE MAINTENON, M<sup>me</sup> DE LA FAYETTE.

PAUL DE GONDI, CARDINAL DE RETZ (1613-1679), coadjuteur de l'archevêque de Paris, rival de Mazarin qu'il eût voulu évincer du ministère, fut un des frondeurs les plus remuants. Ses *Mémoires* (histoire des deux Frondes), où la vérité n'est pas toujours respectée, abondent en narrations et portraits colorés.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ (1635-1719), petite-fille du poète huguenot, avait épousé Scarron en 1652. Veuve et sans ressources, elle fut choisie comme gouvernante des enfants de M<sup>me</sup> de Montespan. Louis XIV l'épousa secrètement en 1685, après la mort de la reine Marie-Thérèse, et la fit marquise de Maintenon. Elle exerça une grande influence morale sur le roi. Elle est surtout célèbre par la fondation (1684) de la maison de Saint-Cyr, où les jeunes filles nobles et pauvres étaient éduquées et dotées, aux frais du roi. Ses *Lettres*, où elle traite surtout de questions d'éducation, témoignent d'une grande noblesse d'âme.

M<sup>me</sup> DE LA FAYETTE (1634-1693) fut l'amie de M<sup>me</sup> de Sévigné et de La Rochefoucauld : elle a laissé des mémoires et un roman, *La Princesse de Clèves* (1678), qui est court et sobrement écrit, à l'encontre des œuvres précieuses

---

1. On peut ajouter GUEZ DE BALZAC (1597-1654). Il vécut en province, mais ses *Lettres* firent les délices de l'Hôtel de Rambouillet. Il excelle à développer, en un style éloquent et grave, des lieux communs de philosophie et de morale. — 2. Les théologiens seuls disputeront des questions de foi. Ainsi Bossuet et Fénelon, dans la querelle du *quiétisme*. Pascal est une exception. — 3. C'est-à-dire l'homme sociable, de bonne éducation, cultivé. — 4. Boileau combat le burlesque, mais ses vers réalistes (*Le Lutrin, Satire III, Satire VI*) sont d'un pittoresque savoureux. — 5. Notons encore que la science expérimentale commence à se développer (c'est l'esprit de la Renaissance qui se manifeste). Rappelons les noms de KÉPLER (+ 1630), GALILÉE (+ 1642), TORRICELLI (+ 1647), HARVEY (+ 1657), DESCARTES et PASCAL. Ces progrès de la science ne furent pas sans influencer le rationalisme en littérature.

6. Louis XIV protégea fort efficacement les écrivains, les savants et les artistes, dont il relève le prestige (on lui doit notamment l'Académie des inscriptions, en 1663, et celle des sciences, en 1666). D'esprit fort juste, il sut distinguer les vrais talents.

C'est le premier chef-d'œuvre du roman psychologique (Voir ci-dessous page 191).

2. — Mais les grands artistes classiques sont issus de la bourgeoisie, ou sont des princes de l'Eglise : BOILEAU, RACINE, LA FONTAINE, MOLIERE, BOSSUET, FÉNELON et LA BRUYÈRE.

Bien entendu, les tempéraments sont fort divers. La doctrine du théoricien de l'époque, Boileau, n'explique que les caractères généraux du classicisme. Certains écrivains, et surtout Molière et La Fontaine, s'écartent par certains côtés du type classique.

I.

## LA DOCTRINE DE BOILEAU.

Elle peut se résumer en trois points : respect de la *raison*, de la *nature* et de l'*antiquité*.

La raison n'a d'autre objet que le vrai, et le vrai n'existe que dans la nature; ils seront la seule préoccupation de l'écrivain (1) :

Aimez donc la raison : que *toujours* vos écrits  
Empruntent d'elle *seule* et leur lustre et leur prix.  
(A. P., I, 37.)  
Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.  
(Epître IX, 43.)  
Que la nature donc soit votre étude unique.  
(A. P., III, 359.)

Il faut préciser ce dernier terme : les classiques n'ont pas ce que nous appelons depuis Rousseau et Chateaubriand (et ce qu'avaient eu Ronsard ou Théophile de Viau) le sentiment de la nature; un paysage ne les inspire pas (voir Boileau, Epître VI). Ils peignent l'homme, et plus l'âme et ses passions que le pittoresque extérieur (2). Ce que Boileau proscrit, ce sont les fantaisies des précieux et des burlesques, le mauvais goût, l'artificiel, le faux sentiment : ce qu'il exige, c'est la vérité absolue de l'œuvre littéraire, le sentiment juste.

Tout dans la nature n'est certes pas agréable. Mais

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux  
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.  
D'un pinceau *délicat* l'artifice *agréable*  
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

(A. P., III, 1.)

L'art sera (car il faut plaire au public mondain que nous avons défini) de se maintenir dans une certaine décence (ou noblesse) de style et de ton (3), et de rester dans les limites de la moralité :

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,  
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

(A. P., IV, 91.)

---

1. En ce sens, Boileau est un *naturaliste* : il s'oppose à Scudéry, comme Flaubert et Maupassant s'opposent aux outrances du romantisme. — 2. Les exceptions sont assez connues : La Fontaine et La Bruyère (et çà et là Racine, M<sup>me</sup> de Sévigné et Molière) représentent le goût du réalisme pittoresque, qui est toujours présent à toutes les époques de notre littérature. N'oublions pas Boileau lui-même. — 3. Remarquons que la peinture hardie des passions, chez Racine, choqua plus d'une fois les contemporains. *Phèdre* ne plut point et fut l'objet d'une assez vive résistance. Boileau, du reste, approuva Racine en cette occurrence. (Voir Epître VII.)

L'art sera encore d'éviter tous les traits trop particuliers et de rechercher ce qui est général et universel, c'est-à-dire vrai pour tous les esprits de tous les temps (1). Dans cette tâche difficile, l'artiste sera guidé par les grands écrivains de l'antiquité. Ceux-là ont trouvé cette vérité universelle, cette beauté parfaite puisqu'ils sont encore admirés. Il faut donc s'en inspirer (2).

Bien entendu, cette doctrine n'explique pas la naissance des œuvres classiques; et si *Andromaque* est un chef-d'œuvre, c'est que Racine est un grand artiste et un grand poète. Ces idées sont simplement le reflet général de ce temps.

On s'explique ainsi que cette époque ait méconnu le lyrisme ou l'histoire, et que cette tendance à la vérité générale (et par conséquent cette défiance des sentiments personnels) ait rendu la littérature objective : depuis Malherbe, le *moi* fut haïssable. Ajoutons encore que les œuvres classiques, malgré l'imitation de l'antiquité et l'emploi de la mythologie païenne, sont d'inspiration chrétienne (3). La renaissance catholique et l'intensité de la vie religieuse se marquent non seulement dans l'efflorescence de l'éloquence de la chaire et dans l'œuvre des apologistes comme Bossuet et Pascal, mais encore dans les œuvres littéraires : la *Phèdre* de Racine fut jugée parfaitement chrétienne par les jansénistes. Cependant un fort courant de libertinage (4) subsiste (5). C'est l'héritage de la Renaissance. Il se marque, assez prudemment d'ailleurs, chez Théophile de Viau, Cyrano de Bergerac, Molière et La Fontaine. Les libertins furent du reste combattus vigoureusement par Pascal et par Bossuet.

## II.

### LA TRANSITION VERS LE XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

I. — LES IDÉES NOUVELLES. — Boileau avait cru légiférer pour jamais. Cependant l'évolution sociale et littéraire se poursuit (6) et vers 1685-1715, des préoccupations nouvelles se font jour, en matière sociale surtout, chez La Bruyère et chez Fénelon : c'est l'aurore du XVIII<sup>e</sup> s.

II. — LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES. — Ce débat célèbre montre mieux encore le déclin du classicisme. Le conflit (7) éclata en 1687 entre BOILEAU et CHARLES PERRAULT (8) : ce dernier avait proclamé à l'Académie la supériorité des poètes modernes sur les Grecs et les Romains. Boileau s'insurgea et l'on se combattit, vingt ans durant, à coups de pamphlets et d'épigrammes (9).

La thèse de Perrault (10) était fort simple : les écrivains modernes valent autant et plus que les écrivains anciens. La raison doit l'avouer : ils ont l'expérience de nombreux siècles de civilisation et de christianisme. Ce dernier a enrichi nos connaissances morales. La science, enfin, est infiniment plus développée qu'au temps de Virgile et d'Horace. Donc les véritables anciens, ce sont les modernes : nos maîtres, c'est Descartes, Pascal, Racine, etc. Par ailleurs, Perrault dénigrait systématiquement les anciens et mettait le *Grand Cyrus* au-dessus de l'*Iliade*.

Boileau (11) se défendit assez mal : il ne laissait pas d'être embarrassé par cette thèse si simple en apparence et il ne sut pas définir les limites de l'imitation

---

1. En somme, le lieu commun : il n'est banal que chez ceux qui s'en servent sans le renouveler par l'observation personnelle. Il suffit, pour le rendre original, que l'écrivain l'anime de sa sensibilité et de son expérience. — 2. Ici encore, Boileau en veut aux précieux et aux burlesques qui prenaient volontiers les sujets de leurs épopées ou de leurs romans dans l'histoire nationale, ou qui travestissaient à plaisir l'antiquité. — 3. Boileau condamne le merveilleux chrétien dans l'épopée comme irrespectueux pour la religion (A. P., III). — 4. Le mot désigne simplement alors la libre pensée ou l'athéisme ; il finira par signifier débauche. — 5. Les libertins avaient aussi leurs salons ; celui de Ninon de Lenclos fut célèbre avant 1660. — 6. Ce qui n'empêche pas les idées de Boileau de garder leur valeur : on peut penser que le *vrai* interprété par l'*art* reste la grande loi de toute œuvre littéraire. Mais il est tant de domaines où chercher le *vrai* et tant de façons de concevoir le beau. — 7. Il couvait depuis longtemps : Descartes et Pascal avaient déjà insisté sur notre supériorité à l'égard des anciens. — 8. L'auteur des *Contes* : son frère Claude fut l'architecte de la colonnade du Louvre. — 9. Notamment les *Réflexions sur Longin* (1694) de Boileau et les *Parallèles des anciens et des modernes* (1688-1697) de Perrault. — 10. Parmi ses partisans, citons Fontenelle (voir XVIII<sup>e</sup> s.). — 11. La Bruyère, Fénelon et La Fontaine luttèrent à ses côtés.

des anciens, ni montrer en quoi Racine était grand à côté de Sophocle, ou Pascal à côté de Platon. La querelle dégénéra en disputes assez mesquines, puis tout finit par s'apaiser.

Mais Perrault et les partisans des modernes contribuèrent à répandre l'idée de *progrès*, dont le siècle suivant va s'emparer. Ils attaquent, dans la personne des anciens, le principe d'*autorité*, et cela au nom de la raison. Au XVIII<sup>e</sup> s., les écrivains ruineront, toujours au nom de la raison, bien d'autres autorités, en matière politique et religieuse.

### SECTION III.

## Les différents genres au XVII<sup>e</sup> siècle.

I. — LA POÉSIE LYRIQUE n'est guère représentée à l'époque classique que par certaines pages de La Fontaine, de Corneille (Stances du *Cid* ou de *Polyeucte*) et de Racine (vision de Joad). Les vrais poètes du temps sont des dramaturges ou des prosateurs comme Pascal et Bossuet.

L'HISTOIRE aussi est méconnue, tout au moins par les grands écrivains : les historiens sont nombreux, mais médiocres. Ils ne font guère que célébrer, dans une intention morale, les personnages illustres et les événements brillants. Citons MÉZERAY (*Histoire de France*, 1643-1651). Cependant, Bossuet et Fénelon font figure de précurseurs. Les auteurs de mémoires sont plus intéressants : signalons M<sup>me</sup> DE MOTTEVILLE (*Mémoires sur Anne d'Autriche*), M<sup>me</sup> DE CAYLUS (*Souvenirs sur M<sup>me</sup> de Maintenon et la fin du règne de Louis XIV*), le CARDINAL DE RETZ (voir ci-dessus).

Le ROMAN, discrédité par les précieux et les burlesques (voir p. 104 et 105), fut délaissé par les grands classiques. M<sup>me</sup> DE LA FAYETTE est une exception. Il faut faire une place à part au roman pédagogique de FÉNELON, *Télémaque* (1699), et aux *Contes* (1697) de CHARLES PERRAULT.

II. — LE THÉÂTRE. — Après les imitations scolaires du XVI<sup>e</sup> s. et les œuvres de Jodelle et de Robert Garnier, la TRAGÉDIE n'est pas encore constituée dans sa forme classique. Nous la voyons se former, au début du XVII<sup>e</sup> s., avec ALEXANDRE HARDY (1), THÉOPHILE DE VIAU (*Pyrame et Thisbé*, 1617), et surtout MAIRET, et tendre peu à peu vers la conception qu'illustreront CORNEILLE et RACINE. La première pièce vraiment classique est la *Sophonisbe* de Mairet (1634).

Il est curieux de constater que, lorsque paraît, en 1636, le *Cid* de Corneille, cette conception classique était formulée depuis longtemps. En 1561, un humaniste d'origine italienne, JULES-CÉSAR SCALIGER, définissait la tragédie « l'imitation par des actions vraisemblables d'une fortune illustre, avec un dénouement malheureux, en un style grave et en vers ». Il demande aussi que l'auteur se jette dès le début *in medias res*. D'autres théoriciens, Jean de la Taille, Vauquelin de la Fresnaye, avaient également défini, avant 1600, les *trois unités* (de lieu, de temps, d'action), qu'ils prétendaient trouver, assez arbitrairement, dans Aristote. Si la théorie a précédé ainsi les chefs-d'œuvre, c'est qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> s. et au début du XVII<sup>e</sup> s., le goût du public s'égarait vers d'autres genres, très en vogue : la *tragi-comédie* (ou *comédie héroïque*), sorte de drame romantique avec mélange du comique et du tragique, et dénouement heureux (2), et la *pastorale* (*Bergeries*, de Th. de Viau ; *Sylvanire*, de Mairet). Là sévissaient fort préciosité ou burlesque. Mais lorsque l'évolution générale oriente les auteurs et le public vers la raison et le vrai, tragi-comédie et pastorale s'étiolent. La tragédie classique paraît : les règles ne sont plus guère discutées. Corneille s'y soumet parfois avec peine, mais cette formule fut le cadre adéquat de l'expression la plus parfaite du théâtre classique, la tragédie racinienne.

CORNEILLE et RACINE ont éclipsé leurs contemporains. A côté de Corneille, il faudrait rappeler ROTROU, son ami et son disciple [*Saint-Genest* (1646),

1. ALEXANDRE HARDY fut le poète attiré de l'*Hôtel de Bourgogne* : on lui doit, de 1600 à 1630, plus de six cents pièces, fort oubliées aujourd'hui, mais dont le succès contribua fort à développer le goût du théâtre dans la société polie. — 2. Le *Cid* est encore intitulé tragi-comédie.

*Venceslas* (1647)]. Mais les rivaux de Racine, et notamment PRADON et QUINAULT, sont justement oubliés (1).

Pour le THÉÂTRE COMIQUE, rappelons qu'au XVI<sup>e</sup> s. les pièces imitées de l'antique et les comédies italiennes avec leurs personnages stéréotypés se joignent à la farce traditionnelle du moyen âge. Au début du XVII<sup>e</sup> s., ces divers éléments commencent à se fondre : citons de ROTROU, *Les Méneches* (1632) et *Les Captifs* (1638), imités de Plaute; dans le genre burlesque, *Don Japhet d'Arménie* (1653) de SCARRON et *Le Pédant joué* (1654) de CYRANO DE BERGERAC. Les premières comédies qui soient vraiment des études de mœurs et de caractères sont celles de CORNEILLE : *Mélie* (1629), *La Galerie du Palais* (1633), *L'Illusion comique* (1636) et *Le menteur* (1643). Mais ces pièces sont moins amusantes que celles de MOLIERE. Le génie de celui-ci sera de conserver la verve comique et drue de la farce populaire et, en s'inspirant des anciens, des Italiens et des Espagnols, auxquels il emprunte fort librement des situations ou des types, de faire de cette farce l'étude la plus réaliste de l'homme.

III. — Le XVII<sup>e</sup> s. est la grande époque de l'ÉLOQUENCE SACRÉE. L'ÉLOQUENCE POLITIQUE est évidemment absente. Les mœurs que Racine décrit dans *Les Plaideurs* (1668) expliquent assez que l'ÉLOQUENCE JUDICIAIRE n'ait pas produit d'œuvres de valeur avant le XIX<sup>e</sup> s.

## François de Malherbe.

Caen, 1555 — Paris, 1628.

Œuvres : *Odes, Psaumes, Stances, Sonnets, etc.*

Fils d'un petit magistrat, il fit des études de droit qu'il acheva à Heidelberg et à Bâle. Attaché au duc d'Angoulême, il le suivit à Aix en Provence, où il se mit à cultiver la poésie. Il n'atteignit la renommée que fort tard, quand, en 1605, il vint à Paris. Henri IV le protégea : après la mort du roi, il fut le courtisan fidèle et quasi le poète officiel de Marie de Médicis, de Louis XIII et de Richelieu.

L'impersonnalité de ses poèmes était voulue : Malherbe avait en réalité des affections et des haines violentes. De caractère brusque et bourru, il jeta l'anathème sur Ronsard, dont il ne voit que les défauts, et les ronsardisants comme Desportes et Bertaut (2). Fort autoritaire, il régenta les disciples qui venaient le visiter, tranchant sans appel sur le sens et l'emploi des mots, sur les moindres points de grammaire. Epurer la langue, tel fut son grand souci : plus d'italianismes, plus de termes provinciaux, plus de mots sentant le grec ou le latin. Il faut s'en rapporter aux crocheteurs du Port-au-foin : cette boutade signifie qu'il faut s'en tenir aux vocables purement français, compris de tous. En versification, il proscriit sans pitié hiatus, enjambement et cheville; il exige une césure médiane (principale ou secondaire) et bannit toute négligence de style. Le poète doit limer et relimer ses vers, car l'œuvre d'art n'admet pas de faiblesse (3).

Enfin Malherbe fait la guerre à l'imitation exagérée des anciens et à l'influence du goût italien, alambiqué et précieux : plus de style compliqué, plus de molle abondance, plus d'allusions pédantes, mais des idées claires, générales, accessibles à tous, une forme sobre et ferme. Epris de raison, de

1. Rappelons que c'est à la fin du XVI<sup>e</sup> s. (1599) que se constitue à Paris la première troupe d'acteurs professionnels, à l'*Hôtel de Bourgogne* (voir dans Rostand, *Cyrano de Bergerac*, I, une représentation à l'*Hôtel de Bourgogne*). Outre celle-ci, les principales compagnies de comédiens furent, au XVI<sup>e</sup> s., la troupe du *Marais*, qui joua le *Cid*, et la troupe de Molière, installée au *Palais-Royal*, sans compter de nombreux groupes ambulants (voir Th. Gautier, *Le Capitaine Fracasse*; Hugo, *Marion de Lorme*, III). Après la mort de Molière, ses acteurs fusionnèrent avec ceux du *Marais*. En 1680, le roi leur adjoignit les comédiens de l'*Hôtel de Bourgogne*, pour former la *Comédie française*.

2. Ses boutades sont célèbres : reçu à dîner par Desportes, il refusa tout net d'accepter un exemplaire de ses œuvres, déclarant que son potage valait mieux. — Sur son lit d'agonie, il reprit sa garde, dit Racan, d'un terme qu'il ne jugeait point français.

3. Tallemant des Réaux raconte qu'il lui fallut trois ans pour composer l'ode au premier président de Verdun, sur la mort de sa femme. Quand le poème fut achevé, le président était remarié.

netteté, de simplicité, Malherbe aime surtout le développement oratoire de beaux lieux communs.

Malherbe fut certes un grammairien (1) sévère, et ses ennemis ne se firent pas faute de l'en railler; mais il fut aussi un artiste probe et fier. Certaines de ses stances (son œuvre est peu abondante : une centaine de pièces) sont parfaites : certes le sentiment cède à la raison, mais leurs qualités, l'ordre, la clarté, l'art de la forme, la sonorité du rythme, seront celles que Boileau prônera à son tour. Et puisque l'évolution générale écarte la littérature du lyrisme, Malherbe et ses disciples immédiats restent les seuls poètes classiques du XVII<sup>e</sup> s.

Consolation à M. du Perier<sup>2</sup>.

(1599)

\* Ta douleur, du Perier, sera donc éternelle,  
Et les tristes discours  
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle  
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue  
Par un commun trépas,  
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue  
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,  
Et n'ai pas entrepris,  
Injurieux ami, de soulager ta peine  
Avecque son mépris.

X Mais elle était du monde où les plus belles choses  
Ont le pire destin;  
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses<sup>3</sup>,  
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière,  
Elle aurait obtenu  
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,  
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste  
Elle eût eu plus d'accueil?  
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste  
Et les vers du cercueil?

Non, non, mon du Perier, aussitôt que la Parque  
Ote l'âme du corps,  
L'âge s'évanouit au deçà de la barque  
Et ne suit point les morts.

1. On possède un exemplaire des *Psaumes* de Desportes, annoté de sa main. Malherbe y relève toute faiblesse de rime (par ex., *contenance* et *sentence*, *émerveille* et *merveille*), toute erreur de langage (*consummé* pour *consumé*; *nous têtes* pour *nous têtes*), toute faute de versification : il critique le vers « *Cruels bourreaux de ceux qui font la cour aux rois* » (mauvaise césure et huit monosyllabes de suite).

2. A partir de Malherbe, nous modernisons l'orthographe de tous les textes. — 3. La fille de Du Perier s'appelait Marguerite. D'après une tradition, ce vers célèbre serait dû à une faute d'impression. Malherbe aurait écrit « *Et Rosette a vécu...* »

Tithon<sup>1</sup> n'a plus les ans qui le firent cigale;  
Et Pluton, aujourd'hui,  
Sans égard du passé, les mérites égale  
D'Archémoré<sup>2</sup> et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes;  
Mais, sage à l'avenir,  
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes  
Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume  
Que le cœur affligé,  
Par le canal des yeux vidant son amertume,  
Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare  
Ce que nature a joint,  
Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,  
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire  
Enfermer un ennui,  
N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire  
De bien aimer autrui?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,  
Dénué de support,  
Et hors de tout espoir du salut de sa ville,  
Reçut du réconfort.

François<sup>3</sup>, quand la Castille, inégale à ses armes,  
Lui vola son Dauphin,  
Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes  
Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide,  
Contre fortune instruit,  
Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide  
La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avait presque tarie  
De bataillons épais,  
Entendant sa constance, eut peur de sa furie  
Et demanda la paix.

---

1. L'Aurore, aimée par Tithon, lui accorda l'immortalité, mais non une jeunesse perpétuelle. Le voyant vieux et décrépît, elle le changea en cigale. — 2. Fils du roi de Némée : il mourut jeune. — 3. La mort du fils de François I, en 1536, fut entourée de circonstances bizarres : on accusa Charles-Quint de l'avoir fait empoisonner. La même année, l'empereur envahit la Provence, mais ses troupes furent décimées par une épidémie et par la famine, les habitants ayant dévasté tout devant l'ennemi.



De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre  
Je me suis vu perclus<sup>1</sup>,  
Et deux fois la raison m'a fait si bien résoudre  
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non qu'il ne me soit grief que la terre possède  
Ce qui me fut si cher;  
Mais en un accident qui n'a point de remède,  
Il n'en faut point chercher.

× La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles  
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,  
Est sujet à ses lois;  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend point nos rois<sup>2</sup>.

De murmurer contre elle et perdre patience,  
Il est mal à propos;  
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science  
Qui nous met en repos. ×

(Stances.)

### Prière pour le Roi Henri-le-Grand allant en Limousin<sup>3</sup>.

(1605)

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées  
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées  
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,  
Puisque à rien d'imparfait ta louange n'aspire,  
Achève ton ouvrage au bien de cet empire  
Et nous rends l'embonpoint<sup>4</sup> comme la guérison.

Nous sommes sous un roi si vaillant et si sage,  
Et qui si dignement a fait l'apprentissage  
De toutes les vertus propres à commander,  
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,  
Et qu'assurés par lui de toute violence,  
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

1. Un fils, mort à deux ans en 1587, et une fille, morte à huit ans en 1599. — 2. Cfr. Horace Odes, I, 4, 13 : *Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas Regumque turres* (La pâle mort frappe aussi bien aux cabanes des pauvres qu'aux palais des rois). — 3. Henri IV allait présider les *Grands jours* du Limousin, session extraordinaire tenue périodiquement par des délégations du Parlement, en province, pour punir les exactions commises par la noblesse. — 4. Au sens général : état de ce qui est en bon point.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes  
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes  
Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,  
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paraître,  
En ce miracle seul il peut assez connaître  
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi! De quelque soin qu'incessamment il veille,  
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille  
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien,  
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,  
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,  
Si ton entendement ne gouverne le sien?

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées;  
Ote-nous ces objets qui des choses passées  
Ramènent à nos yeux le triste souvenir;  
Et comme sa valeur, maîtresse de l'orage,  
A nous donner la paix a montré son courage,  
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,  
Etant bien assuré que ces vaines fumées  
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.  
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;  
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles  
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;  
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années,  
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs;  
Toute sorte de biens comblera nos familles;  
La moisson de nos champs laissera les faucilles  
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

(Stances.)

### Honoré d'Urfé.

Marseille, 1568 — Villefranche, 1625.

Œuvre : *L'Astrée*, cinq volumes (1610-1627).

Mêlé aux troubles de la Ligue, il fut emprisonné et banni. Retiré à Chambéry, il écrivit *L'Astrée*, où il s'inspire des romans pastoraux italiens et espagnols (1). L'action se passe dans le Forez, sur les bords du Lignon : d'Urfé y avait vécu sa jeunesse et les paysages sont rendus assez exactement. Les amours du berger Céladon et de la bergère Astrée sont contrariés par une série d'incidents romanesques : Astrée, trompée par de faux rapports, bannit son amant de sa présence et lui impose, comme dans les romans courtois du moyen âge, une longue suite d'épreuves. A ces péripéties interminables s'ajoutent des dissertations subtiles sur des points de morale et de galanterie, dont les mondains furent férés (2).

1. *Aminta*, du Tasse (1581); *Pastor fido*, de Guarini (1585); *Diana enamorada*, de l'Espagnol Montemayor (1542). — 2. M<sup>mo</sup> de Sévigné et La Fontaine lurent ce livre avec passion. Boileau lui-même l'estimait.

Nulla œuvre n'eut autant de vogue au début du XVII<sup>e</sup> s. ; *Astrée* fut le code du bon ton et de la politesse, dans la société cultivée. Il semble juste d'ajouter que cette lecture, malgré les excès précieux de l'œuvre, contribua à polir une société encore fruste et prépara un public à la littérature toute psychologique de nos grands écrivains classiques.

### Désespoir de Céladon.

De fortune, ce jour, l'amoureux berger s'étant levé fort matin pour entretenir ses pensées, laissant paître l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse rivière de Lignon, attendant la venue de sa belle bergère, qui ne tarda guères après lui : car éveillée d'un soupçon trop cuisant, elle n'avait pu clore l'œil de toute la nuit. A peine le soleil commençait de dorer le haut des montagnes d'Isoure et de Marcilly, quand le berger aperçut de loin un troupeau qu'il reconnut bientôt pour celui d'Astrée. Car outre que Méléampe, chien tant aimé de sa bergère, aussitôt qu'il le vit, le vint folâtement caresser, encore remarqua-t-il la brebis plus chérie de sa maîtresse, quoiqu'elle ne portât ce matin les rubans de diverses couleurs qu'elle soulaît avoir à la tête en façon de guirlande, parce que la bergère atteinte de trop de déplaisir ne s'était pas donné le loisir de l'agencer comme de coutume. Elle venait après assez lentement, et, comme on pouvait juger à ses façons, elle avait quelque chose en l'âme qui l'affligeait beaucoup, et la ravissait tellement en ses pensées, que, fût par mégarde ou autrement, passant assez près du berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il était, et s'alla asseoir assez loin de là sur le bord de la rivière. Céladon, sans y prendre garde, croyant qu'elle ne l'eût pas vu, et qu'elle l'allât chercher où il avait accoutumé de l'attendre, rassemblant ses brebis avec sa houlette, les chassa après elle qui déjà s'étant assise contre un vieux tronc, le coude appuyé sur le genou, la joue sur la main, se soutenait la tête et demeurait tellement pensive, que, si Céladon n'eût été plus qu'aveugle en son malheur, il eût bien aisément vu que cette tristesse ne lui pouvait procéder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre déplaisir n'ayant pas assez de pouvoir pour lui causer de si tristes et profonds pensers. Mais d'autant qu'un malheur inespéré est beaucoup plus mal aisé à supporter, je crois que la fortune, pour lui ôter toute force de résistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

Ignorant donc son prochain malheur, après avoir choisi pour ses brebis le lieu le plus commode près de celles de sa bergère, il vint lui donner le bonjour, plein de contentement de l'avoir rencontrée : à quoi elle répondit et de visage et de paroles si froidement, que l'hiver ne porte point tant de froideurs et de glaçons. Le berger, qui n'avait pas accoutumé de la voir telle, se trouva d'abord fort étonné, et quoiqu'il ne se figurât pas la grandeur de sa disgrâce, telle qu'il l'éprouva peu après, si est-ce que le doute d'avoir offensé ce qu'il aimait le remplit de si grands ennuis, que le moindre était capable de lui ôter la vie...

Elle allait rallumant son cœur d'un plus ardent dépit, si bien que, quand il voulut ouvrir la bouche, elle ne lui donna pas même le loisir de

proférer les premières paroles, en disant : « Ce ne vous est donc pas  
» assez, perfide et déloyal berger, d'être trompeur et méchant envers la  
» personne qui le méritait le moins, si, continuant vos infidélités, vous  
» ne tâchiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de franchise ?  
» Donc, vous avez bien la hardiesse de soutenir ma vue après m'avoir  
» tant offensée ? Donc, vous m'osez présenter, sans rougir, ce visage  
» dissimulé qui couvre une âme si double et si parjure ? Ah ! va, va  
» tromper une autre, va, perfide, et t'adresse à quelqu'une de qui tes  
» perfidies ne soient point encore reconnues, et ne pense plus de te  
» pouvoir déguiser à moi qui ne reconnais que trop à mes dépens les  
» effets de tes infidélités et trahisons ! » Quel devint alors ce fidèle berger,  
celui qui a bien aimé le peut juger si jamais telle reproche lui a été faite  
injustement. Il tombe à ses genoux, pâle et transi, plus que n'est pas une  
personne morte. « Est-ce, belle bergère, lui dit-il, pour m'éprouver ou  
» pour me désespérer ? — Ce n'est, dit-elle, ni pour l'un ni pour l'autre,  
» mais pour la vérité, n'étant plus de besoin d'essayer une chose si  
» reconnue. — Ah ! fit le berger, pourquoi n'ai-je ôté ce jour malheureux  
» de ma vie ? — Il eût été à propos pour tous deux, dit-elle, que non  
» point un jour, mais tous les jours que je t'ai vu eussent été ôtés de la  
» tienne et de la mienne. Que si le ressouvenir de ce qui s'est passé entre  
» nous (que je désire toutefois être effacé) m'a encore laissé quelque  
» pouvoir, va-t'en, déloyal, et garde-toi bien de te faire jamais voir à moi  
» que je ne te le commande. » Céladon voulut répliquer, mais Amour,  
qui oit si clairement, à ce coup lui<sup>2</sup> boucha pour son malheur les oreilles ;  
et parce qu'elle s'en voulait aller, il fut contraint de la retenir par sa  
robe, lui disant : « Je ne vous retiens pas pour vous demander pardon  
» de l'erreur qui m'est inconnue, mais seulement pour vous faire voir  
» quelle est la fin que j'élis pour ôter du monde celui que vous faites  
» paraître d'avoir tant en horreur. » Mais elle, que la colère transportait,  
sans tourner seulement les yeux vers lui, se débattit de telle furie qu'elle  
échappa, et ne lui laissa autre chose qu'un ruban, sur lequel par hasard  
il avait la main. Elle le soulaît porter au devant de sa robe pour agencer  
son collet, et y attachait quelquefois des fleurs quand la saison le lui  
permettait : à ce coup elle y avait une bague que son père lui avait  
donnée. Le triste berger, la voyant partir avec tant de colère, demeura  
quelque temps immobile, sans presque savoir ce qu'il tenait en main,  
bien qu'il eût les yeux dessus. Enfin, avec un grand soupir, revenant  
de cette pensée et reconnaissant ce ruban : « Sois témoin, dit-il, ô cher  
» cordon, que plutôt que de rompre un seul des nœuds de mon affection,  
» j'ai mieux aimé perdre la vie, afin que, quand je serai mort et que cette  
» cruelle te verra, pour être sur moi, tu l'assures qu'il n'y a rien au monde  
» qui puisse être plus aimé que je l'aime, ni amant plus mal reconnu que  
» je suis. » Et lors se l'attachant au bras et baisant la bague : « Et toi,  
» dit-il, symbole d'une entière et parfaite amitié, sois content de ne me  
» point éloigner à ma mort, afin que ce gage pour le moins me demeure,  
» de celle qui m'avait promis tant d'affection. » A peine eut-il fini ces  
mots que, tournant les yeux du côté d'Astrée, il se jeta les bras croisés  
dans la rivière.

(*L'Astrée*, I.)

1. Qui vous a fait de la franchise un devoir absolu. — 2. A Astrée.

## Mathurin Régnier.

Chartres, 1573 — Rouen, 1613.

Œuvres : *Satires, Epîtres, Elégies, Odes, etc.*

Neveu de Desportes, il fut le plus fougueux adversaire de Malherbe. Entré dans les ordres, il reçut divers bénéfices ecclésiastiques, qui le mirent plus ou moins à l'abri du besoin, car il mena toujours une vie de bohème, fort désordonnée. Il rappelle un peu Villon.

Selon lui, le poète doit avoir liberté entière de se laisser aller à sa verve, à sa fantaisie, à son imagination; voici comment il traite Malherbe et son école :

Cependant leur savoir ne s'entend seulement  
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,  
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,  
Epier si des vers la rime est brève ou longue,  
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant (1)  
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant;  
Et laissent sur le vert (2) le noble de l'ouvrage.  
Nul aiguillon divin n'élève leur courage.  
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,  
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,  
Froids à l'imaginer; car s'ils font quelque chose,  
C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Bref, dit Régnier, ils sont semblables à des femmes coquettes, mais sans esprit, chez qui « toute la beauté ne gît qu'en l'ornement », tandis que

... ces divins Esprits, hautains et relevés,  
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés, *l'âge des mœurs*  
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle,  
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle,  
Et font, comme l'on voit la parfaite beauté,  
Qui, contente de soi, laisse la nouveauté  
Que l'art trouve au Palais (3) ou dans le blanc d'Espagne,  
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne :  
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint,  
De roses et de lys la nature la peint;  
Et laissant là Mercure (4) et toutes ses malices,  
Les nonchalances sont ses plus grands artifices. *(Satire IX.)*

De l'œuvre de Régnier, il faut retenir surtout les *Satires* : débraillées et crues, de style inégal, de versification lourde, sans intention morale, elles ont d'autre part une couleur parfois éclatante. Régnier est un grand réaliste et le précurseur des burlesques.

### Les Poètes ridicules.

Pour moi, si mon habit, partout cicatrisé,  
Ne me rendait du peuple et des grands méprisé,  
Je prendrais patience, et parmi la misère  
Je trouverais du goût; mais ce qui doit déplaire  
A l'homme de courage et d'esprit relevé,

1. Malherbe proscrivait l'e muet non élidé et précédé d'une voyelle : *aimée, vie*. — 2. Sur le pré. — 3. Le Palais de Justice était entouré de galeries où les boutiquiers s'installaient. — 4. Les marchands.

C'est qu'un chacun le fuit ainsi qu'un réprouvé :  
Car, en quelque façon, les malheurs sont propices;  
Puis les gueux en gueusant trouvent mille délices,  
Un repos qui s'égaie en quelque oisiveté;  
Mais je ne puis pâtir de me voir rejeté...  
Or, laissant tout ceci, retourne à nos moutons,  
Muse, et sans varier dis-nous quelques sornettes  
De tes enfants bâtards, ces tiercelets<sup>1</sup> de poètes,  
Qui par les carrefours vont leurs vers grimaçant,  
Qui par leurs actions font rire les passants;  
Et quand la faim les point, se prenant sur le vôtre<sup>2</sup>,  
Comme les étourneaux ils s'affament l'un l'autre.  
Cependant sans souliers, ceinture ni cordon,  
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,  
Vous viennent accoster comme personnes ivres  
Et disent pour bon jour : « Monsieur, je fais des livres; *les livres*  
On les vend au Palais; et les doctes du temps, *font vendre*  
A les lire amusés, n'ont d'autre passe-temps ». *et il s'en met*  
*un d'argent*  
De là, sans vous laisser, importuns ils vous suivent,  
Vous alourdissent<sup>3</sup> de vers, d'allégresse vous privent,  
Vous parlent de fortune et qu'il faut acquérir  
Du crédit, de l'honneur avant que de mourir;  
Mais que pour leur respect<sup>4</sup>, l'ingrat siècle où nous sommes  
Au prix de la vertu n'estime point les hommes;  
Que Ronsard, du Bellay vivants ont eu du bien,  
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien.  
Puis, sans qu'on les convie, ainsi que vénérables,  
S'assissent en prélats les premiers à vos tables,  
Où le caquet leur manque, et, des dents discourant,  
Semblent avoir des yeux regret au demeurant.  
Or, la table levée, ils curent la machoire.  
Après grâces Dieu but<sup>5</sup>, ils demandent à boire,  
Vous font un sot discours, puis, au partir de là,  
Vous disent : « Mais, Monsieur, me donnez-vous cela? »  
C'est toujours le refrain qu'ils font à leur ballade.  
Pour moi, je n'en vois point que je n'en sois malade :  
J'en perds le sentiment, du corps tout mutilé,  
Et durant quelques jours j'en demeure opilé<sup>6</sup>.  
Un autre, renfrogné, rêveur, mélancolique,  
Grimaçant son discours, semble avoir la colique,  
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,  
Parle si finement que l'on ne l'entend point.  
Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,  
Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose;

1. Terme de fauconnerie : nom de l'autour, qui est d'un tiers plus petit que sa femelle. D'où *petit*. — 2. Votre bien. — 3. Vous assomment. — 4. En ce qui les concerne. — 5. Expression elliptique : après avoir bu une dernière fois et dit les grâces. — 6. Obstrué.

Et dessus un cheval comme un singe attaché,  
Méditant un sonnet, médite un évêché.  
Si quelqu'un, comme moi, leurs ouvrages n'estime,  
Il est lourd, ignorant; il n'aime point la rime;  
Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,  
Contraire en jugement au commun bruit de tous;  
Que leur gloire il dérobe avec ses artifices.  
Les dames cependant se fondent en délices,  
Lisant leurs beaux écrits, et, de jour et de nuit,  
Les ont au cabinet, sous le chevet du lit;  
Que portés à l'église, ils valent des matines  
Tant, selon leurs discours, leurs œuvres sont divines.  
Encore après cela ils sont enfants des cieux;  
Ils font journellement carrouse<sup>1</sup> avec les dieux :  
Compagnons de Minerve et confits en science,  
Un chacun d'eux pense être une lumière en France...  
Je ne sais quel démon m'a fait devenir poète;  
Je n'ai, comme ce Grec<sup>2</sup>, des dieux grand interprète,  
Dormi sur Hélicon, où ces doctes mignons  
Naissent en une nuit comme les champignons,  
Si ce n'est que ces jours, allant à l'aventure,  
Rêvant comme un oison allant à la pâture,  
A Vanves<sup>3</sup> j'arrivai, où suivant maints discours  
On me fit au jardin faire cinq ou six tours;  
Et comme un conclaviste entre dans le conclave,  
Le sommelier me prit et m'enferme en la cave,  
Où, buvant et mangeant, je fis mon coup d'essai,  
Et où, si je sais rien, j'appris ce que je sais...

(*Satire II.*)

### Un Pédant.

Son teint jaune, enfumé, de couleur de malade,  
Ferait donner au diable et céruse et pommade;  
Et n'est blanc en Espagne à qui ce cormoran  
Ne fasse renier la loi de l'Alcoran<sup>4</sup>.  
Ses yeux bordés de rouge, égarés, semblaient être  
L'un à Montmartre et l'autre au château de Bicêtre;  
Toutefois, redressant leur entrepas tortu,  
Ils guidaient la jeunesse au chemin de vertu.  
Son nez haut relevé semblait faire la nique  
A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique,  
Où maints rubis balais<sup>5</sup>, tous rougissants de vin,

1. Orgie, beuverie. — 2. La légende raconte qu'Hésiode, ayant dormi sur le mont Hélicon, séjour des Muses, se réveilla poète. — 3. Desportes, l'oncle de Régnier, possédait à Vanves, près Paris, une maison de campagne. — 4. Le blanc d'Espagne renierait le Coran plutôt que de tenter de le blanchir. — 5. Le rubis *balais* est un rubis d'un rouge violacé, que l'on trouve à Balaschon (Turkestan).

Montraient un *hac itur* à la Pomme de pin,  
Et, prêchant la vendange, assuraient en leur trogne  
Qu'un jeune médecin vit moins qu'un vieux ivrogne...  
Sa barbe sur sa joue éparsée à l'aventure,  
Où l'art est en colère avecque la nature,  
En bosquets s'élevait, où certains animaux,  
Qui des pieds, non des mains, lui faisaient mille maux.  
Quant au reste du corps, il est de telle sorte  
Qu'il semble que ses reins et son épaule torte  
Fassent guerre à sa tête et, par rébellion,  
Qu'ils eussent entassé Ossa sur Pélion...  
Une teigne<sup>1</sup> affamée était sur ses épaules,  
Qui traçait en arabe une carte des Gaules.  
Les pièces et les trous, semés de tous côtés,  
Représentaient les bourgs, les monts et les cités.  
Les filets séparés, qui se tenaient à peine,  
Imitaient les ruisseaux coulant dans une plaine.  
Les Alpes, en virant, lui grimpaient au collet,  
Et Savoy, qui plus bas ne pend qu'à un filet,  
Les puces et les poux, et telle autre quennaille,  
Aux plaines d'alentour se mettaient en bataille,  
Qui les places d'autrui par armes usurpant,  
Le titre disputaient au premier occupant...  
Un mouchoir et des gants, avec ignominie,  
Ainsi que des larrons pendus en compagnie,  
Lui pendaient au côté, qui semblaient, en lambeaux,  
Crier, en se moquant : vieux linges, vieux drapeaux!...  
Ainsi ce personnage, en magnifique arroi,  
Marchant *pedetentim*<sup>2</sup>, s'en vint jusques à moi,  
Qui sentis à son nez, à ses lèvres décloées,  
Qu'il fleurait bien plus fort, mais non pas mieux que roses.

(*Satire X.*)

### Honorat de Bueil, seigneur de Racan.

*Château de Champmarin (Sarthe), 1589 — Paris, 1670.*

Œuvres : *Arténice ou les Bergeries*, pastorale dramatique (1618). — *Odes, Psaumes, Stances*, etc.

Racan est, avec Maynard (3), le principal disciple de Malherbe. Les *Bergeries* paraissent aujourd'hui bien fades. Mais certains poèmes valent encore par leur discrète mélancolie et un sentiment assez juste de la nature.

---

1. Papillon dont la chenille dévore les tissus. Au sens dérivé, eczéma du cuir chevelu. — Ici, une robe en lambeaux. — 2. Pas à pas, avec affectation.

3. FRANÇOIS MAYNARD (1582-1646) a écrit une pastorale (*Philandre*), des odes, etc.



**Stances sur la retraite.**

Tircis, il faut penser à faire la retraite :  
La course de nos jours est plus qu'à demi faite,  
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.  
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde  
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :  
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;  
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable ;  
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;  
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,  
Et la rage des vents brise plutôt le faite  
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire  
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire  
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,  
Et qui, loin retiré de la foule importune,  
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,  
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;  
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère  
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;  
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages  
Et n'observe des vents les sinistres présages  
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire ;  
Son fertile domaine est son petit empire,  
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;  
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;  
Et, sans porter envie à la pompe des princes,  
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,  
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,  
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,  
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,  
Les humides vallons et les grasses campagnes  
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers...

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse  
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse  
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés.  
Il tient par les moissons registre des années,  
Et voit, de temps en temps<sup>1</sup> leurs courses enchaînées,  
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés...

---

1. De saison en saison.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude  
Et vivons désormais loin de la servitude  
De ces palais dorés où tout le monde accourt :  
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient  
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,  
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance  
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,  
L'envie en un moment tous nos desseins détruit :  
Ce n'est qu'une fumée; il n'est rien de si frêle;  
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle  
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,  
Où loin des vanités, de la magnificence,  
Commence mon repos et finit mon tourment;  
Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,  
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,  
Soyez-le désormais de mon contentement.

### **Théophile de Viau (1).**

*Clairac, 1590 — Paris, 1626.*

Œuvres : *Pyrame et Thisbé*, tragédie (1617). — *Bergeries*, pastorale (1619).  
— *Odes, Élégies*, etc.

Sa vie fut fort agitée. Accusé de libertinage, pour des poésies impies dont il n'est pas certain qu'il fût l'auteur, il se vit poursuivi, emprisonné et brûlé en effigie. Il mourut jeune.

Cet adversaire de Malherbe est un vrai poète lyrique : sa sensibilité et son goût de la nature semblent tout modernes. Citons ces strophes :

De cette source une naïade,  
Tous les soirs, ouvre le portal  
De sa demeure de cristal  
Et nous chante une sérénade.

Un froid et ténébreux silence  
Dort à l'ombre de ces ormeaux,  
Et les vents battent les rameaux  
D'une amoureuse violence...

(*La Solitude.*)

C'est chez lui, ainsi que chez Saint-Amant et Tristan L'Hermite (2), plus que chez les précieux, qu'il faut à cette époque chercher la poésie personnelle, telle que nous l'entendons aujourd'hui.

1. Les contemporains l'appellent souvent Théophile, par abréviation.

2. Cfr. TRISTAN L'HERMITE, ci-dessous, page 141.

**Le Matin.**

La lune fuit devant nos yeux;  
La nuit a retiré ses voiles;  
Peu à peu le front des étoiles  
S'unit à la clarté des cieux.

Alix apprête son fuseau;  
Sa mère, qui lui fait sa tâche,  
Presse le chanvre qu'elle attache  
A sa quenouille de roseau.

Déjà la diligente avette  
Boit la marjolaine et le thym,  
Et revient riche du butin  
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.

Une confuse violence  
Trouble le calme de la nuit,  
Et la lumière avec le bruit  
Dissipent l'ombre et le silence.

Je vois les agneaux bondissants  
Sur ces blés qui ne font que naître;  
Cloris chantant les mène paître  
Parmi ces coteaux verdissants...

Le forgeron est au fourneau;  
Ois, comme le charbon s'allume,  
Le fer rouge dessus l'enclume  
Étincelle sous le marteau.

La charrue écorche la plaine;  
Le bouvier qui suit les sillons  
Presse de voix et d'aiguillons  
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Cette chandelle semble morte :  
Le jour la fait évanouir.  
Le soleil vient nous éblouir;  
Vois qu'il passe à travers la porte.

Il est jour. Lève-toi, Philis;  
Allons à notre jardinage  
Voir s'il est, comme ton visage,  
Semé de roses et de lis.

**Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant.**

*Rouen, 1594 — Paris, 1661.*

Œuvres : *Rome ridicule* (1643). — *Moïse sauvé* (1653). — *Odes, Chansons, Sonnets*, etc.

Vécut en bohème, comme beaucoup parmi les burlesques. Ridiculisé par Boileau (A. P., I.), il est cependant un des poètes les plus originaux de son temps. Ses épopées bouffonnes sont oubliées, non sans raison, mais ses poésies lyriques, poèmes bachiques, odes sentimentales, chansons grotesques, amusent par un réalisme coloré et pittoresque. L'inspiration est vraie, le rythme vif et spontané. En maints endroits, Saint-Amant est un romantique avant la lettre :

O que j'aime la solitude !  
Que ces lieux sacrés à la nuit,  
Eloignés du monde et du bruit,  
Plaisent à mon inquiétude !  
Mon Dieu ! que mes yeux sont contents  
De voir ces bois qui se trouvèrent  
A la nativité du temps,  
Et que tous les siècles révèrent  
D'être encor si beaux et si verts  
Qu'au premier jour de l'univers !

Que je trouve beau le ravage  
De ces fiers torrents vagabonds  
Qui se précipitent par bonds  
Dans ce vallon vert et sauvage,  
Puis glissant sous les arbrisseaux,  
Ainsi que des serpents sur l'herbe,  
Se changent en plaisants ruisseaux,  
Où quelque naïade superbe  
Règne, comme en son lieu natal,  
Dessus un trône de cristal.

. . . . .

Que j'aime à voir la décadence  
De ces vieux châteaux ruinés,  
Contre qui les ans mutinés  
Ont déployé leur insolence!  
Les sorciers y font leur sabbat,  
Les démons follets s'y retirent,  
Qui d'un malicieux ébat  
Trompent nos sens et nous martyrent.  
Là se cachent en mille trous  
Les couleuvres et les hiboux.

L'orfraie, avec ses cris funèbres,  
Mortels augures des destins,  
Fait rire et danser les lutins  
Dans ces lieux remplis de ténèbres.  
Sous un chevron de bois maudit  
Y branle le squelette horrible  
D'un pauvre amant qui se pendit  
Pour une bergère insensible,  
Qui d'un seul regard de pitié  
Ne daigna voir son amitié.

. . . . .  
(*La Solitude.*)

### La Crevaile.

Qu'on m'apporte une bouteille  
Qui d'une liqueur vermeille  
Soit teinte jusqu'à l'ourlet,  
Afin que sous cette treille  
Ma soif la prenne au collet.

Hurlons comme les ménades;  
Ces airs qu'en leurs sérénades  
Les amoureux font ouïr,  
Au milieu des carbonnades  
Ne sauraient nous réjouir.

Il faut faire tabagie  
Et célébrer une orgie  
A ce Bromien<sup>1</sup> divin,  
Lui présentant pour bougie  
Un hanap enflé de vin.

Bacchus aime le désordre;  
Il se plaît à voir l'un mordre,  
L'autre braire et grimacer,  
Et l'autre en fureur se tordre  
Sous la rage de danser.

Laquais, fringue bien ce verre;  
Fais que l'éclair du tonnerre  
Soit moins flamboyant que lui;  
Ce sera le cimenterre  
Dont j'égorgerai l'ennui.

. . . . .  
O que la débauche est douce!  
Il faut qu'en faisant carrousse<sup>2</sup>  
Ma flûte en sonne le prix,  
Et que sur Pégase en housse  
Je la montre aux beaux esprits.

. . . . .  
Sus donc, qu'on chante victoire  
Et que ce grand mot d'*à boire*  
Mette tant de pots à sec,  
Qu'une éternelle mémoire  
N'en puisse exercer le bec.

Celui qui forgea ces rimes  
Dont Bacchus fait tous les crimes,  
C'est le bon et digne Gros<sup>3</sup>,  
Qui voudrait que les abîmes  
Se trouvassent dans les brocs.

### Sonnet.

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,  
Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,  
Où les chats, ruminant le langage des Goths,  
Nous éclairent sans cesse en rouant<sup>4</sup> la prune;

Hausser notre chevet avec une escabelle,  
Être deux ans à jeun comme les escargots;  
Rêver en grimaçant ainsi que les magots  
Qui bâillants au soleil se grattent sous l'aisselle;

1. Du grec *brómios* (le frémissant, le grondant), surnom de Bacchus. — 2. Beuverie, bombe. — 3. Surnom de Saint-Amant. — 4. Tourner (*rotare*).

Mettre au lieu d'un bonnet la coiffe d'un chapeau,  
Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau  
Dont le dessus servit à nous doubler la panse;

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hôte irrité  
Qui veut fournir à peine à la moindre dépense,  
C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

## René Descartes.

La Haye (Touraine), 1596. — Stockholm, 1650.

Œuvres : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences* (1637). — *Méditations métaphysiques* (1641). — *Principes de philosophie* (1644). — *Traité des passions* (1649). — *Traité de l'homme* (1662). — *Traité du monde* (1664).

Descartes fit de fortes études au fameux collège de La Flèche. Sa santé précaire ne l'empêcha pas de s'engager dans l'armée hollandaise, puis dans celle de l'électeur de Bavière. De 1617 à 1621, il prend part aux premières luttes de la guerre de trente ans. Mais sa vocation l'emporte : il abandonne l'état militaire et se met à voyager en Europe, cherchant la vérité « dans le grand livre du monde ». En 1629, il se fixe en Hollande, d'où il correspond avec tous les savants et philosophes de France et d'Allemagne. Persécuté et accusé d'athéisme par les théologiens de l'université de Leyde, il accepte en 1649 de se rendre en Suède, où la reine Christine lui offrait asile et protection. Mais il ne put résister aux rigueurs du climat et mourut l'année suivante.

Les deux œuvres maîtresses sont le *Discours de la méthode* et le *Traité des passions*. Le *Discours* est l'histoire de sa pensée : Descartes expose pourquoi et comment il s'est mis à la recherche de la vérité, il décrit la méthode mathématique (1) qu'il s'est imposée et les maximes morales qu'il adopte, en attendant d'avoir construit sa philosophie sur des bases rationnelles. Somme toute, il emploie le doute méthodique, rejetant à priori toute autorité, et notamment celle des doctrines officielles, respectueuses d'Aristote et de la scolastique, faisant table rase de toutes connaissances acquises, et cherchant une vérité incontestable comme base de sa doctrine : c'est le fameux « *Je pense, donc je suis* », d'où il s'élève à la connaissance de Dieu, de l'âme et du monde extérieur (2).

Le *Traité des passions* montre que l'âme doit contrôler, par la raison et la volonté, toutes les passions, qui ne sont que de violentes agitations matérielles. La raison contrôlera aussi l'objet de ces passions (notamment de l'amour) et ne permettra que l'élan vers la perfection réelle (3).

Ainsi ces deux livres répandaient le rationalisme : écrits en français et non plus en latin, ils n'étaient plus l'apanage des érudits et tous les gens de bon sens pouvaient s'initier à ces questions. Leur influence fut énorme. Certes, ce n'est pas Descartes qui a créé le *classicisme*, mais il a renforcé la tendance générale à subordonner le sentiment à la raison. On peut dire que le siècle tout entier est cartésien (4). Sans doute, Descartes respectait le dogme et même le fondait sur la raison. Mais ce principe de la suprématie de la raison contenait en germe toutes les hardiesses du XVIII<sup>e</sup> s. Descartes est somme toute le promoteur de l'esprit moderne. Génie universel, mathématicien, physicien, physiologiste, il a renouvelé toute la philosophie. « C'est un héros, dit Hegel, il a repris les choses par les commencements. » Bien entendu, les théories scientifiques de Descartes

1. Il la substitue au raisonnement par syllogismes de la scolastique. — 2. Voici le raisonnement de Descartes : Je ne puis douter que moi, qui doute de tout, je sois un être pensant. La notion d'infini, de perfection, qui est dans la pensée humaine, ne peut venir de l'homme, être borné, ni du monde. Elle vient donc d'un être infini et parfait. Cet être, étant parfait, n'a pu nous tromper. — 3. Il est aisé de retrouver ces idées dans Corneille. — 4. Parmi les disciples de Descartes, citons le P. MALEBRANCHE, de l'Oratoire (1638-1715) : *Recherche de la Vérité*; le Hollandais (d'origine portugaise et juive) SPINOZA (1632-1677) : l'*Ethique*; l'Allemand LEIBNITZ (1646-1716) : la *Monadologie*. Contre Descartes s'élevèrent pourtant GASSENDI, qui essaye de restaurer l'épicurisme, et PASCAL qui humilie la raison devant la foi et les intuitions du cœur.

sont vieilles (1). Citons la théorie des *tourbillons* et de la *matière subtile* : la matière se définit par l'étendue et l'étendue est forcément matérielle. Donc il n'y a pas de vide. Puisque la matière emplit l'espace, un corps ne peut se mouvoir qu'en poussant devant lui un autre corps, qui en poussera un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'on revienne au point de départ : c'est ainsi que Descartes explique le mouvement circulaire des planètes, Dieu étant le premier moteur. Quant à la matière, elle présente plusieurs degrés : matière solide, liquide ou gazeuse, et la matière *subtile*. Celle-ci remplit les espaces interplanétaires comme les espaces entre les particules des corps. L'agitation et les mouvements circulaires de la matière subtile et de ces particules expliquent la chaleur, la lumière, etc. Cette conception *mécanique* du monde avait été préparée par les découvertes de Copernic, de Képler et de Galilée. — Signalons encore la théorie des *esprits animaux*, particules subtiles du sang qui voyagent, par les nerfs, du cerveau (siège de l'âme) aux muscles et des organes des sens au cerveau.

Ces doctrines furent très répandues au XVII<sup>e</sup> s. (voir les *Femmes savantes*, de Molière). Au XVIII<sup>e</sup> s., Voltaire les attaqua violemment et se fit le défenseur des idées de Newton.

Descartes affirmait aussi que les bêtes sont des machines, des automates qui ne pensent ni ne sentent. Cette thèse, adoptée par beaucoup de philosophes, fut combattue par des écrivains comme M<sup>lle</sup> de Scudéry, M<sup>me</sup> de Sévigné et La Fontaine (Fables, X, *Discours à M<sup>me</sup> de la Sablière*).

Descartes est un penseur, non un artiste : il dédaigne les coquetteries de style comme le jargon des philosophes, et ne cherche que la clarté.

## LA MÉTHODE CARTÉSIENNE.

### I. L'Expérience.

Descartes commence par affirmer que le bon sens ou la raison, c'est-à-dire « la puissance de bien juger et de distinguer le vrai d'avec le faux », est « la chose du monde la mieux partagée ». Nos erreurs viennent, non pas « de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies ». Il cherche donc la meilleure méthode.

Il montre ensuite que ses études littéraires et philosophiques ne l'ont mené qu'à des incertitudes : il n'a trouvé l'évidence que dans la mathématique.

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres. Et, me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient, que j'en pusse tirer quelque profit. Car il me semblait que je pourrais rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après, s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet, touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui ne lui sont d'autre conséquence, sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus

1. Certains ont cru pouvoir reprocher à Descartes de n'avoir pas vu l'importance scientifique de la méthode expérimentale, décrite au XVI<sup>e</sup> siècle par l'Anglais Francis Bacon, appliquée ensuite par l'Italien Galilée et par Pascal. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> s. lui ont reproché, au nom du primat de l'expérience, le caractère *a priori* de son explication du monde et sa confiance trop audacieuse dans les principes qu'il avait posés. S'il y a en ceci une part de vérité, il serait faux et injuste de l'exagérer et surtout de nier l'importance, à sa date, de l'impulsion donnée par Descartes. V. ci-dessous : notice sur Claude Bernard, p. 496.

d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. Et j'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions et marcher avec assurance en cette vie.

Il est vrai que, pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais, était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume; et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle et nous rendre moins capables d'entendre raison. Mais après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour résolution d'étudier aussi en moi-même et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre. Ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

(*Discours de la Méthode*, I.)

## II. La Connaissance.

J'avais un peu étudié, étant plus jeune, entre les parties de la philosophie, à la logique<sup>1</sup>, et, entre les mathématiques, à l'analyse des géomètres<sup>2</sup> et à l'algèbre, trois arts ou sciences qui semblaient devoir contribuer quelque chose<sup>3</sup> à mon dessein. Mais, en les examinant, je pris garde que, pour la logique, ses syllogismes et la plupart de ses autres instructions servent plutôt à expliquer à autrui les choses qu'on sait, ou même, comme l'art de Lulle<sup>4</sup>, à parler sans jugement de celles qu'on ignore, qu'à les apprendre. (...) Puis pour l'analyse des anciens et l'algèbre des modernes, outre qu'elles ne s'étendent qu'à des matières fort abstraites et qui ne semblent d'aucun usage, la première est toujours si astreinte à la considération des figures, qu'elle ne peut exercer l'entendement sans fatiguer beaucoup l'imagination; et on s'est tellement assujetti, en la dernière, à certaines règles et à certains chiffres, qu'on en a fait un art confus et obscur qui embarrasse l'esprit, au lieu d'une science qui le cultive. Ce qui fut cause que je pensai qu'il fallait chercher quelque autre méthode, qui, comprenant les avantages de ces trois, fût exempte de leurs défauts. Et, comme la multitude des lois fournit souvent des excuses aux vices, en sorte qu'un Etat est bien mieux réglé lorsque, n'en ayant que fort peu, elles y sont fort étroitement observées; ainsi, au lieu de ce grand nombre de préceptes dont la logique est composée, je crus que j'aurais assez des quatre suivants, pourvu que je prisse une ferme et constante résolution de ne manquer pas une seule fois à les observer.

1. La philosophie comprenait la logique (ou science du raisonnement), la physique, la métaphysique, la morale. — 2. Raisonnement dans lequel on considérait comme vrai le point à démontrer. Puis on en déduisait logiquement d'autres propositions, jusqu'à ce que l'on en vint à un point déjà démontré. Le point de départ était alors démontré aussi. — 3. En quelque chose. — 4. Raymond Lulle, philosophe espagnol (1235-1315), auteur d'un ouvrage dans lequel il prétend enfermer toutes les combinaisons possibles des idées.

*ajoute les difficultés*  
Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle : c'est-à-dire, d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention; et de ne comprendre rien de plus en mes jugements, que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés; et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Ces longues chaînes de raisons, toutes simples et faciles, dont les géomètres ont coutume de se servir pour parvenir à leurs plus difficiles démonstrations, m'avaient donné occasion de m'imaginer que toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance des hommes s'entre-suivent en même façon, et que, pourvu seulement qu'on s'abstienne d'en recevoir aucune pour vraie qui ne le soit, et qu'on garde toujours l'ordre qu'il faut pour les déduire les unes des autres, il n'y en peut avoir de si éloignées auxquelles enfin on ne parvienne ni de si cachées qu'on ne découvre. Et je ne fus pas beaucoup en peine de chercher par lesquelles il était besoin de commencer : car je savais déjà que c'était par les plus simples et les plus aisées à connaître...

(Discours de la Méthode, II.)

### III. La Morale.

...Je me formai une morale par provision, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes, dont je veux bien vous faire part.

La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant, en toute autre chose, suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. Car, commençant dès lors à ne compter pour rien les miennes propres, à cause que je les voulais remettre toutes à l'examen, j'étais assuré de ne pouvoir mieux que de suivre celles des mieux sensés.

...Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers le même côté...

...Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer plutôt mes désirs que l'ordre du monde;



et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesse, et ainsi pour me rendre content. Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regret de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou de Mexique...

...Enfin, pour conclusion de cette morale, je m'avisai de faire une revue sur les diverses occupations qu'ont les hommes en cette vie, pour tâcher à faire choix de la meilleure; et sans que je veuille rien dire de celle des autres, je pensai que je ne pouvais mieux que de continuer en celle-là même où je me trouvais, c'est-à-dire que d'employer toute ma vie à cultiver ma raison, et m'avancer, autant que je pourrais, en la connaissance de la vérité, suivant la méthode que je m'étais prescrite. J'avais éprouvé de si extrêmes contentements, depuis que j'avais commencé à me servir de cette méthode, que je ne croyais pas qu'on en pût recevoir de plus doux, ni de plus innocents en cette vie.

(*Discours de la Méthode*, III.)

X<sup>nis</sup>

### **Ambitions de la Science.**

...Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. (...) On se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissance de leurs causes et de tous les remèdes dont la nature nous a pourvus.

(*Discours de la Méthode*, VI.)

### De la colère.

Art. 201. *Qu'il y a deux sortes de colère, et que ceux qui ont le plus de bonté sont les plus sujets à la première.*

Ceci nous avertit qu'on peut distinguer deux espèces de colère : l'une qui est fort prompte et se manifeste fort à l'extérieur, mais néanmoins qui a peu d'effet et peut facilement être apaisée; l'autre qui ne paraît pas tant à l'abord, mais qui ronge davantage le cœur et qui a des effets plus dangereux. Ceux qui ont beaucoup de bonté et beaucoup d'amour sont les plus sujets à la première; car elle ne vient pas d'une profonde haine, mais d'une prompte aversion qui les surprend, à cause qu'étant portés à imaginer que toutes choses doivent aller en la façon qu'ils jugent être la meilleure, sitôt qu'il en arrive autrement ils l'admirent<sup>1</sup> et s'en offensent, souvent même sans que la chose les touche en leur particulier, à cause qu'ayant beaucoup d'affection, ils s'intéressent pour ceux qu'ils aiment en même façon que pour eux-mêmes. Ainsi ce qui ne serait qu'un sujet d'indignation pour un autre est pour eux un sujet de colère; et parce que l'inclination qu'ils ont à aimer fait qu'ils ont beaucoup de chaleur et beaucoup de sang dans le cœur, l'aversion qui les surprend ne peut y pousser si peu de bile que cela ne cause d'abord une grande émotion<sup>2</sup> dans ce sang; mais cette émotion ne dure guère, à cause que la force de la surprise ne continue pas, et que sitôt qu'ils s'aperçoivent que le sujet qui les a fâchés ne les devait pas tant émouvoir, ils s'en repentent.

Art. 202. *Que ce sont les âmes faibles et basses qui se laissent le plus emporter à l'autre.*

L'autre espèce de colère, en laquelle prédomine la haine et la tristesse, n'est pas si apparente d'abord, sinon peut-être en ce qu'elle fait pâlir le visage; mais sa force est augmentée peu à peu par l'agitation d'un ardent désir de se venger excité dans le sang, lequel, étant mêlé avec la bile qui est poussée vers le cœur de la partie inférieure du foie et de la rate, y excite une chaleur fort âpre et fort piquante. Et comme ce sont les âmes les plus généreuses qui ont le plus de reconnaissance, ainsi ce sont celles qui ont le plus d'orgueil et qui sont les plus basses et les plus infirmes qui se laissent le plus emporter à cette espèce de colère; car les injures paraissent d'autant plus grandes que l'orgueil fait qu'on s'estime davantage, et aussi d'autant qu'on estime davantage les biens qu'elles ôtent, lesquels on estime d'autant plus qu'on a l'âme plus faible et plus basse, à cause qu'ils dépendent d'autrui<sup>3</sup>.

(*Traité des Passions.*)

1. Ils s'en étonnent.

2. Ces explications physiologiques, comme d'autres dans l'article suivant, s'appuient naturellement sur la science du temps et les conceptions propres à Descartes; elles ne nuisent en rien à l'observation du moraliste. On remarquera en outre l'idée importante de l'action du corps sur l'esprit, idée féconde, partout présente dans le *Traité des Passions*.

3. Descartes distingue (art. 144 à 146) les désirs « dont l'événement ne dépend que de nous »; les désirs « qui ne dépendent que des autres causes » et qui sont de « vains désirs »; enfin ceux qui « dépendent de nous et d'autrui » et dans lesquels nous devons « exactement distinguer... ce qui ne dépend que de nous, afin de n'entendre notre désir qu'à cela seul ».

## Vincent Voiture.

Amiens, 1598. — Paris, 1648.

Œuvres : *Lettres, Sonnets, Madrigaux, Rondeaux, Stances, Compliments.*

Fils d'un marchand de vins d'Amiens, il fut attaché à la maison de Gaston d'Orléans, pour le compte duquel il fit divers voyages en Espagne et en Italie. Il devint maître d'hôtel du roi en 1639. Par son esprit, il sut faire oublier sa roture et entrer dans la société aristocratique. Il fit autorité à l'Hôtel de Rambouillet : « l'âme du rond », disait-on.

Dans son genre, Voiture est un maître. Il excelle dans le badinage. S'il abuse parfois des concetti et de la mythologie, il a du moins une grâce élégante et souple. Ses vers voltigent avec aisance. Ce sont des riens, mais des riens finement ciselés, témoin ce rondeau :

Ma foi, c'est fait de moi : car Isabeau  
M'a conjuré de lui faire un rondeau.  
Cela me met en une peine extrême.  
Quoi! treize vers, huit en *eau*, cinq en *ème*!  
Je lui ferais aussi tôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau ;  
Faisons en huit, en invoquant Brodeau (1),  
Et puis mettons, par quelque stratagème,  
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvais encor de mon cerveau  
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau.  
Mais cependant je suis dedans l'onzième,  
Et si je crois que je fais le douzième.  
En voilà treize ajustés de niveau :  
Ma foi, c'est fait!

## La Belle Matineuse.

Des portes du matin l'amante de Céphale<sup>2</sup>  
Ses roses épandait dans le milieu des airs,  
Et jetait sur les cieus nouvellement ouverts  
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale;

Quand la nymphe divine, à mon repos fatale,  
Apparut et brilla de tant d'attraits divers  
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'univers  
Et remplissait de feu la rive orientale.

Le soleil, se hâtant pour la gloire des cieus,  
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux  
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient à l'entour :  
Mais auprès de Philis, on le prit pour l'aurore  
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour<sup>3</sup>.

1. *Brodeau*, poète ami de Marot.

2. Roi de Thessalie dont l'Aurore s'était éprise. — 3. Citons le sonnet de CLAUDE DE MALLEVILLE, que l'Hôtel de Rambouillet jugea supérieur à celui de Voiture :

### La Belle Matineuse.

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde :  
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,  
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil,  
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde.

X Sonnet d'Uranie.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie!  
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,  
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,  
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie!  
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,  
Je bénis mon martyre et, content de mourir,  
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,  
M'incite à la révolte et me promet secours;  
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,  
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,  
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens<sup>1</sup>.

---

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,  
Et semait de rubis le chemin du soleil;  
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil  
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde;

Quand la jeune Philis, au visage riant,  
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,  
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux :  
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,  
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

1. BENSÉRADE composa, un an après la mort de Voiture, un sonnet sur un thème identique. Toute la ville se passionna pour ou contre lui et la querelle des *Uranistes* et des *Jobelins* connut de beaux jours. Voici le sonnet de Bénéserade :

X Job.

Job, de mille tourments atteint,  
Vous rendra sa douleur connue,  
Et raisonnablement il craint  
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue,  
Il s'est lui-même ici dépeint :  
Accoutumez-vous à la vue  
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,  
On voit aller des patiences  
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables ;  
Il s'en plaignit, il en parla ;  
J'en connais de plus misérables.

## Lettre de la Carpe au Brochet.

*A Monseigneur le duc d'Enghien (1643)<sup>1</sup>.*

Eh bonjour, mon compère le brochet ! bonjour, mon compère le brochet ! Je m'étais toujours bien doutée que les eaux du Rhin<sup>2</sup> ne vous arrêteraient pas ; et connaissant votre force, et combien vous aimez à nager en grande eau, j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point de peur, et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures. Je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'avions espéré, et que, sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous. Quoique vous ayez été excellent jusques ici à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût, et que les lauriers qui y entrent vous relèvent merveilleusement... Tête d'un poisson ! comme vous y allez ! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide où vous ne vous jetiez à corps perdu. En vérité, mon compère, vous faites bien mentir le proverbe qui dit : jeune chair et vieux poisson. Car n'étant qu'un jeune brochet, comme vous êtes, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas, et vous achevez des choses qu'ils n'oseraient avoir commencées. Aussi vous ne sauriez vous imaginer jusques où s'étend votre réputation. Il n'y a point d'étangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivières, ni de mers, où vos victoires ne soient célébrées ; point d'eau dormante, où l'on ne songe à vous ; point d'eau bruyante, où il ne soit bruit de vous. Votre nom pénètre jusqu'au centre des mers et vole sur la surface des eaux ; et l'océan, qui borne le monde, ne borne pas votre gloire.

L'autre jour, que mon compère le turbot et mon compère le grenat, avec quelques autres poissons d'eau douce, soupions ensemble chez mon compère l'éperlan, on nous présenta, au second, un vieux saumon, qui avait fait deux fois le tour du monde, qui venait fraîchement des Indes occidentales, et avait été pris comme espion en France, en suivant un bateau de sel. Il nous dit qu'il n'y avait point d'abîmes si profonds sous les eaux où vous ne fussiez connu et redouté, et que les baleines de la mer Atlantique suaient à grosses gouttes et étaient toutes en eau, dès qu'elles vous entendaient seulement nommer. Il nous en eût dit davantage, mais il était au court-bouillon, et cela était cause qu'il ne parlait qu'avec beaucoup de difficulté...

Cependant votre gloire se trouvant à un point qu'il est assuré qu'elle ne peut aller plus loin ni plus haut, il est, ce me semble, bien à propos qu'après tant de fatigues, vous veniez vous rafraîchir dans l'eau de la Seine, et vous récréer joyeusement avec beaucoup de jolies tanches, de belles perches et d'honnêtes truites, qui vous attendent ici avec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous

---

1. Le duc d'Enghien (le Grand Condé) s'était déguisé en brochet, lors d'un bal masqué, et Voiture en carpe. — 2. Allusion au passage du Rhin par les troupes françaises, commandées par Condé.

voir, elle n'égale pas la mienne, ni le désir que j'ai de vous pouvoir témoigner combien je suis

Votre très humble et très obéissante servante et commère,

*La Carpe.*

### Tristan L'Hermite.

*Château de Soliers (Marche), 1601. — Paris, 1655.*

Œuvres. — Poésie : *Plaintes d'Acante* (1633). — *Les Amours de Tristan* (1638). — *Les Vers héroïques du sieur Tristan L'Hermite* (1648), etc.

Prose : *Le Page disgracié* (1642), roman autobiographique.

Théâtre : *Mariamne* (1636), tragédie. — *La Mort de Sénèque* (1645), tragédie. — *Le Parasite* (1653), comédie, etc.

Page d'Henri de Bourbon, puis gentilhomme du duc d'Orléans, Membre de l'Académie française en 1649. Enfin, attaché au service du duc de Guise, Henri de Lorraine. Il jouit auprès de ses contemporains, d'une réputation littéraire qui ne lui apporta pas la fortune. *Mariamne* connut un succès égal à celui du *Cid* de Corneille, qui fut joué à peu de distance. Mais la génération classique de 1660 l'oublie, ne se souvenant guère que de la tragédie de *Mariamne*, parce que, l'une des premières, elle avait respecté la règle des trois unités. Cet oubli, assez injuste, devait persister jusqu'à nos jours, car la mémoire de Tristan ne devait bénéficier que tardivement du regain de faveur et de curiosité qui remit à la mode, au XIX<sup>e</sup> siècle, les poètes de la Pléiade et du règne de Louis XIII : Ronsard, Saint-Amant, Théophile... Il est difficile de le rattacher à un courant littéraire déterminé (préciosité ou burlesque), car si sa poésie rappelle souvent l'une ou l'autre de ces tendances, elle est avant tout personnelle, ce qui lui confère sa valeur propre et la rapproche de l'idée que nous nous faisons, actuellement, de cet art. Son vers est souple, harmonieux, chantant, gracieux tout autant que celui de Voiture, mais d'une grâce moins concertée. Ailleurs, on rencontre chez lui un sens de la nature, du pittoresque, une expression parfois pénétrante du sentiment, en un mot, un tempérament poétique capable de nous émouvoir encore par des accents singulièrement modernes.

### Le promenoir des deux amants.

Après de cette grotte sombre  
Où l'on respire un air si doux,  
L'onde lutte avec les cailloux  
Et la lumière avecque l'ombre.

Ces flots lassés de l'exercice  
Qu'ils ont fait dessus ce gravier,  
Se reposent dans ce vivier  
Où mourut autrefois Narcisse.

C'est un des miroirs où le Faune  
Vient voir si son teint cramoisi,  
Depuis que l'amour l'a saisi,  
Ne serait point devenu jaune.

L'ombre de cette fleur vermeille  
Et celle de ces joncs pendants  
Paraissent être là-dedans  
Les songes de l'eau qui sommeille.

Les plus aimables influences  
Qui rajeunissent l'univers  
Ont relevé ces tapis verts  
De fleurs de toutes les nuances.

Dans ce bois, ni dans ces montagnes,  
Jamais chasseur ne vint encor :  
Si quelqu'un y sonne du cor,  
C'est Diane avec ses compagnes.

Ce vieux chêne a des marques saintes ;  
Sans doute qui le couperait,  
Le sang chaud en découlerait  
Et l'arbre pousserait des plaintes.

Ce rossignol mélancolique  
Du souvenir de son malheur,  
Tâche de charmer sa douleur  
Mettant son histoire en musique.

Il reprend sa note première  
Pour chanter d'un art sans pareil  
Sous ce rameau que le soleil  
A doré d'un trait de lumière

Crois mon conseil, chère Climeine,  
Pour laisser arriver le soir,  
Je te prie, allons nous asseoir  
Sur le bord de cette fontaine.

Sur ce frêne, deux tourterelles  
S'entretiennent de leurs tourments<sup>1</sup>  
Et font les doux appointements<sup>1</sup>  
De leurs amoureuses querelles.  
. . . . .

N'oy-tu pas soupirer Zéphyre  
De merveille et d'amour atteint,  
Voyant des roses sur ton teint  
Qui ne sont pas de son empire ?

Jamais les vents ni le tonnerre  
N'ont troublé la paix de ces lieux  
Et la complaisance des cieux  
Y sourit toujours à la terre.

Sa bouche d'odeur toute pleine  
A soufflé sur notre chemin,  
Mêlant un esprit de jasmin  
A l'ambre de ta douce haleine.

Penche la tête sur cette onde  
Dont le cristal paraît si noir;  
Je t'y veux faire apercevoir  
L'objet le plus charmant du monde.  
. . . . .

(*Les Amours.*)

### Le dépit corrigé.

(*Sonnet.*)

C'est trop longtemps combattre un orgueil invincible,  
Qui brave ma constance et ma fidélité.  
Ne nous obstinons plus dans la témérité  
De vouloir aborder ce roc inaccessible.

Tournons ailleurs la voile et, s'il nous est possible,  
Oublions tout à fait cette ingrate Beauté,  
Ne pouvant concevoir qu'avecque lâcheté  
Tant de ressentiment<sup>2</sup> pour une âme insensible.

Mais que dis-tu mon cœur ? Aurais-tu consenti  
Au perfide dessein de changer de parti,  
Servant comme tu fais un objet adorable ?

Non, non, celle que j'aime est d'un trop digne prix.  
Et tout autre sujet n'est pas même capable  
De faire des faveurs qui vaillent ses mépris.

(*Les Amours.*)

---

2. Action de ressentir, d'être sensible à quelque chose.

1. Réconciliation; action d'apaiser, d'aplanir une querelle.

## Pierre Corneille.

Rouen, 1606. — Paris, 1684.

Euvres. — Comédies : *Mélite* (1629). — *La Galerie du Palais* (1633). — *La Place Royale* (1634). — *L'Illusion comique* (1636). — *Le menteur* (1643). — *La Suite du menteur* (1644).

Tragédies : *Médée* (1635). — *Le Cid* (1636). — *Horace* (1640). — *Cinna* (1640). — *Polyeucte* (1643). — *La Mort de Pompée* (1643). — *Rodogune* (1644). — *Héraclius* (1646). — *Nicomède* (1651). — *Pertharite* (1652). — *Œdipe* (1659). — *Sertorius* (1662). — *Sophonisbe* (1663). — *Othon* (1664). — *Agésilas* (1666). — *Attila* (1667). — *Tite et Bérénice* (1670). — *Suréna* (1674).

Pièces diverses : *Don Sanche d' Aragon*, comédie héroïque (1650). — *Psyché*, tragédie ballet, en collaboration avec Molière (1671). — *Pulchérie*, comédie héroïque (1672).

Poésies diverses. — Discours sur la tragédie.

Fit ses études au collège des jésuites (1), à Rouen. Il acheta une charge d'avocat général (2) à la Table de marbre du Palais de Rouen, charge qu'il exerça fort scrupuleusement jusqu'en 1650. Il ne s'installa à Paris qu'en 1658 : auparavant, il vécut en province une vie fort bourgeoise, ne faisant dans la capitale que de brèves apparitions et fréquentant peu les salons.

Ses premières pièces reçurent à Paris un accueil assez flatteur et Corneille fut admis (1635) par Richelieu dans la compagnie des *cinq auteurs* (3). Mais son humeur indépendante le fit congédier. Le succès du *Cid*, en 1636, malgré l'hostilité du ministre et de l'Académie, fut très grand : il ouvre une période brillante. *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Le menteur*, autant de chefs-d'œuvre. *Rodogune* et *Nicomède* n'en sont pas indignes, mais *Pertharite*, en 1652, échoue et Corneille décourage se confine à Rouen où il écrit des vers pieux (une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*), des préfaces pour ses pièces, etc. En 1658, le ministre Fouquet réussit à le ramener au théâtre : mais le goût du public a changé et Corneille n'obtint plus les succès d'antan. Il essaya en vain de rivaliser avec Racine et ses dernières années furent assez tristes. L'établissement de ses enfants l'avait mis dans la gêne, et il mourut pauvre et oublié.

Fort pieux (4), mauvais courtisan, timide et gauche, le « bonhomme Corneille » fut un vrai bourgeois, mais ce bourgeois avait l'esprit héroïque et sublime, et ses œuvres sont une école de grandeur d'âme.

Nous ne pouvons songer à donner ici une étude complète du théâtre de Corneille : elle ne peut se faire utilement que d'après les pièces elles-mêmes. Signalons cependant que Corneille avait une haute idée de son art. Dans son *Premier discours sur l'art dramatique* (1660), il s'efforce de justifier le théâtre de tout reproche d'immoralité (5) : « La première utilité du poème dramatique consiste aux sentences et instructions morales qu'on y peut semer presque partout... La seconde... se rencontre en la naïve peinture des vices et des vertus, qui ne manque jamais à faire bon effet, quand elle est bien achevée, et que les

---

1. Racine, au contraire, fit une bonne part de ses études à Port-Royal. Cette différence d'éducation n'est peut-être pas sans influence sur la morale des deux écrivains : les jésuites défendaient le libre-arbitre contre les jansénistes et jugeaient la nature humaine avec beaucoup moins de pessimisme. En outre, leur système d'éducation était surtout basé sur l'étude des lettres latines. — 2. Ses études de droit lui ont sans doute donné le goût des développements oratoires, si fréquents dans son œuvre. — 3. En faisaient partie, avec CORNEILLE, BOISROBERT, L'ESTOILE, ROTROU et COLLELET. Ils travaillaient sur des scénarios que fournissait le cardinal, qui se croyait du talent. — 4. Corneille, dramaturge, n'eut jamais cependant les scrupules de conscience qui tourmentèrent Racine. — 5. Les moralistes catholiques étaient fort sévères pour le théâtre : Pascal affirme que la comédie est le divertissement le plus dangereux pour les mœurs. Nicole traitait les auteurs d'empoisonneurs des âmes. On lira plus loin l'opinion de Bossuet.



traits en sont si reconnaissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait toujours aimer, quoique malheureuse; et celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant... C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le poème dramatique par la punition des mauvaises actions et par la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé... Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses et des périls, nous excite à l'embrasser » (1).

Stances à M<sup>lle</sup> du Parc<sup>2</sup>. *N<sup>o</sup>*

Marquise, si mon visage  
A quelques traits un peu vieux,  
Souvenez-vous qu'à mon âge  
Vous ne vaudrez guère mieux.

Vous en avez qu'on adore;  
Mais ceux que vous méprisez  
Pourraient bien durer encore  
Quand ceux-là seront usés.

Le temps aux plus belles choses  
Se plaît à faire un affront,  
Et saura faner vos roses  
Comme il a ridé mon front.

Ils pourront sauver la gloire  
Des yeux qui me semblent doux,  
Et, dans mille ans, faire croire  
Ce qu'il me plaira de vous.

Le même cours des planètes  
Règle nos jours et nos nuits :  
On m'a vu ce que vous êtes,  
Vous serez ce que je suis.

Chez cette race nouvelle  
Où j'aurai quelque crédit,  
Vous ne passerez pour belle  
Qu'autant que je l'aurai dit.

Cependant j'ai quelques charmes,  
Qui sont assez éclatants  
Pour n'avoir pas trop d'alarmes  
De ces ravages du temps.

Pensez-y, belle Marquise :  
Quoiqu'un grison fasse effroi,  
Il vaut bien qu'on le courtise  
Quand il est fait comme moi.

(*Poésies diverses.*)

**Patriotisme.**

La guerre est déclarée entre Rome et Albe. De commun accord, les deux cités choisissent chacune trois champions, pour décider de leur querelle. Rome désigne les trois Horaces, Albe, les trois Curiaces. Or l'aîné des Curiaces est fiancé à Camille, sœur de ses adversaires, et l'aîné des Horaces a épousé Sabine, sœur des champions alains. Au moment où débute la scène suivante, les deux héros, qui sont du reste liés d'amitié, viennent d'apprendre que l'honneur de la patrie dépend de leur courage.

CURIACE. — Dis-lui<sup>3</sup> que l'amitié, l'alliance et l'amour  
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces  
Ne servent leur pays contre les trois Horaces...

(le messager se retire).

1. Rappelons que THOMAS CORNEILLE (1625-1709), frère du grand dramaturge, remporta aussi de vifs succès au théâtre (*Timocrate*, 1656. — *Le Comte d'Essex*, 1678). Il est fort oublié aujourd'hui. — 2. Actrice célèbre de la troupe de Molière. La pièce est de 1658 et fut composée lors du passage de Molière à Rouen. Corneille avait alors 52 ans. — La Duparc quitta Molière en 1666 pour créer, à l'Hôtel de Bourgogne, l'*Andromaque* de Racine, ce qui fut la cause d'une rupture définitive entre les deux auteurs. Elle mourut deux ans après, jeune encore. — 3. Ces mots s'adressent au messager qui vient d'apporter la nouvelle fatale.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre  
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;  
Que les hommes, les Dieux, les démons et le sort  
Préparent contre nous un général effort !  
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,  
Le sort, et les démons, et les Dieux, et les hommes.  
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,  
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE. — Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière  
Offre à notre constance une illustre matière ;  
Il épuise sa force à former un malheur  
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;  
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,  
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.  
Combattre un ennemi pour le salut de tous,  
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,  
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire ;  
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;  
Mourir pour le pays est un si digne sort,  
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.  
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,  
S'attacher au combat contre un autre soi-même,  
Attaquer un parti qui prend pour défenseur  
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,  
Et rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie  
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,  
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.  
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,  
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée  
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE. — Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.  
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.  
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare ;  
Mais votre fermeté tient un peu du barbare :  
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité  
D'aller par ce chemin à l'immortalité.  
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,  
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.  
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,  
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;  
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,  
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;  
Et puisque par ce choix Albe montre en effet  
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,  
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome.  
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme :  
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,  
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,

Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,  
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.  
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,  
Mon cœur s'en effarouche et j'en frémis d'horreur;  
J'ai pitié de moi-même et jette un œil d'envie  
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,  
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.  
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :  
J'aime ce qu'il me donne et je plains ce qu'il m'ôte;  
Et si Rome demande une vertu plus haute,  
Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,  
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE. — Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;  
Et si vous m'égalez, faites le mieux paraître.  
La solide vertu dont je fais vanité  
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;  
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière  
Que dès le premier pas regarder en arrière.  
Notre malheur est grand, il est au plus haut point;  
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point :  
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,  
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;  
Celle de recevoir de tels commandements  
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.  
Qui, près de le servir, considère autre chose,  
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;  
Ce droit sain et sacré rompt tout autre lien.  
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien :  
Avec une allégresse aussi pleine et sincère  
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;  
Et pour trancher enfin ces discours superflus,  
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE. — Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue;  
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;  
Comme notre malheur elle est au plus haut point :  
Souffrez que je l'admire et ne l'imité point.

HORACE. — Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;  
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,  
En toute liberté goûtez un bien si doux;  
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.  
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme  
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,  
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,  
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

(Horace, II, 3.)

### Monologue de Polyeucte.

Polyeucte, seigneur arménien, est l'époux de Pauline, fille de Félix, gouverneur romain. Converti au christianisme, il brise les idoles au cours d'un sacrifice solennel. Félix veut le faire périr s'il ne désavoue sa foi. Dans ce monologue lyrique, Polyeucte dit sa soif du martyre : laissé seul un moment, il attend la venue de Pauline. Elle essaiera vainement de briser sa fermeté.

Source délicieuse, en misères féconde,  
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés ?  
Honteux attachements de la chair et du monde,  
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés ?  
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre ;  
    Toute votre félicité,  
    Sujette à l'instabilité,  
    En moins de rien tombe par terre ;  
    Et comme elle a l'éclat du verre,  
    Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire :  
Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;  
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire  
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.  
Il étale à son tour des revers équitables  
    Par qui les grands sont confondus ;  
    Et les glaives qu'il tient pendus  
    Sur les plus fortunés coupables,  
    Sont d'autant plus inévitables  
    Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie<sup>1</sup> impitoyable,  
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens.  
De ton heureux destin vois la suite effroyable :  
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens ;  
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;  
    Rien ne saurait t'en garantir ;  
    Et la foudre qui va partir,  
    Toute prête à crever la nue,  
    Ne peut plus être retenue  
    Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;  
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux<sup>2</sup> ;  
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,  
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :  
Je consens ou plutôt j'aspire à ma ruine.

---

1. L'empereur Decius, qui régna de 249 à 251. Il périt dans une expédition contre les Goths. — 2. Félix redoute la colère de Decius ; il songe secrètement à unir sa fille devenue veuve à Sévère, un ancien prétendant, favori de l'empereur.

Monde, pour moi tu n'as plus rien :  
Je porte en un cœur tout chrétien  
Une flamme toute divine;  
Et je ne regarde Pauline  
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,  
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :  
De vos sacrés attraites les âmes possédées  
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.  
Vous promettez beaucoup et donnez davantage;  
    Vos biens ne sont point inconstants  
    Et l'heureux trépas que j'attends  
    Ne vous sert que d'un doux passage,  
    Pour nous introduire au partage  
    Qui nous rend à jamais contents.

(*Polyeucte*, IV, 2.)

### Madeleine de Scudéry.

*Le Havre*, 1608. — *Paris*, 1701.

Œuvres : *Ibrahim ou l'illustre Bassa* (1641), 4 vol. — *Artamène ou le Grand Cyrus* (1649), 10 vol. — *Clélie, histoire romaine* (1654), 10 vol.

Sa renommée fut très grande dans la société précieuse : on la surnommait *Sapho* ou la dixième Muse. Son salon continua, après 1650, l'œuvre de l'Hôtel de Rambouillet. Ses romans, auxquels collabora son frère Georges, sont de vastes histoires galantes, très enchevêtrées, dans un cadre étranger qui fourmille d'anachronismes : les Turcs, les Perses, les Romains de M<sup>lle</sup> de Scudéry sont les mondains ou les grands personnages du temps ; Cyrus représente le Grand Condé ; Horatius Coclès devient un tendre soupirant qui chante à l'écho des madrigaux pour Clélie. Boileau s'insurgea justement contre ces fadeurs. Mais les caractères sont bien étudiés et les analyses psychologiques ne manquent pas de finesse. Ces romans à clef eurent un énorme succès : leur longueur et leur abus des subtilités galantes en rendent aujourd'hui la lecture malaisée. Mais on peut y trouver, çà et là, des études morales fort justes, notamment les pages où l'illustre Sapho, qui était fort instruite d'ailleurs, parle de l'éducation des femmes en de meilleurs termes que Molière. Nous en citerons ces lignes :

« Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comment on agit pour l'ordinaire en l'éducation des femmes ?... Ce qu'il y a de rare est qu'une femme, qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans de sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et cette même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusques à sa mort et de parler jusques à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite ; et, vu la manière dont il y a des dames qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens et qu'elles ne sont au monde que pour être belles, pour ne rien faire et ne dire que des sottises... »

Je voudrais qu'on eût autant de soin d'orner son esprit que son corps, et qu'entre être ignorante et savante, on prit un chemin entre ces deux extrémités qui empêchât d'être incommode par une suffisance impertinente ou par une stupidité ennuyeuse. Je veux bien qu'on puisse dire d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé, qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle : *C'est une femme savante*. — Il est constamment vrai qu'il y a certaines sciences que les femmes ne doivent jamais apprendre, et qu'il y en a d'autres qu'elles peuvent savoir, mais qu'elles ne doivent pourtant jamais avouer qu'elles sachent, quoiqu'elles puissent souffrir

qu'on le devine... Ce que je voudrais principalement apprendre aux femmes, serait de ne parler point trop de ce qu'elles sauraient bien, et de ne parler jamais de ce qu'elles ne savent point du tout. » (Le Grand Cyrus, X, 2.)

### La Carte de Tendre. *sur la carte*

« Eh ! de grâce, aimable Clélie, s'écria Herminius, dites-moi où j'en suis, je vous en conjure. » — « Vous en êtes encore à Nouvelle Amitié, reprit-elle en riant, et vous ne serez de longtemps plus loin... Peut-être vous imaginez-vous qu'il n'y a qu'une petite promenade de Nouvelle Amitié à Tendre; c'est pourquoi, avant que de vous y engager, je veux bien vous promettre de vous donner la carte de ce pays... » Nous fûmes bien étonnés lorsque Herminius (après avoir vu ce que Clélie lui venait d'envoyer) nous fit voir que c'était effectivement une carte dessinée de sa main...

... Pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre, il faut commencer par cette première ville, qui est au bas de cette carte, pour aller aux autres; afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie et Cumes sur la mer Tyrrhène, elle fait qu'on dit Tendre sur Inclination, Tendre sur Estime et Tendre sur Reconnaissance. Cependant, comme elle a présupposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives pour aller de Nouvelle Amitié à Tendre. Mais pour aller à Tendre sur Estime, il n'en est pas de même; car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de Nouvelle Amitié on passe à un lieu qu'elle appelle Grand Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime; ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis Vers, de Billet galant et de Billet doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié...

Ensuite pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez Sincérité, Grand Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude, et Bonté, qui est tout contre Tendre, pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là sans avoir cette précieuse qualité. Après cela il faut, s'il vous plaît, retourner à Nouvelle Amitié pour voir par quelle route on va de là à Tendre sur Reconnaissance. Voyez donc, je vous en prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qui se nomme Soumission, et qui touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petits Soins. Voyez, dis-je, que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir pendant quelques jours tous ces petits soins obligeants qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle Empressement et ne faire

pas comme certaines gens tranquilles, qui ne se hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela vous voyez qu'il faut passer à Grands Services, et que pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusques aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime; après, il faut pour arriver à Tendre passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite, il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément, et pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre sur Reconnaissance.

Mais, comme il n'y a point de chemins où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à Nouvelle Amitié prenaient un peu plus à droite, ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussi; car, si au partir de Grand Esprit on allait à Négligence, que vous voyez tout contre sur cette carte, qu'ensuite, continuant cet égarement, on allât à Inégalité, de là à Tiédeur, à Légèreté et à Oubli, au lieu de se trouver à Tendre sur Estime, on se trouverait au lac d'Indifférence, que vous voyez marqué sur cette carte, et qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort juste la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de Nouvelle Amitié on prenait un peu trop à gauche, et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Méchanceté, au lieu de se trouver à Tendre sur Reconnaissance, on se trouverait à la mer d'Inimitié, où tous les vaisseaux font naufrage, et qui, par l'agitation de ses vagues, conviensans doute fort juste avec cette impétueuse passion que Clélie veut représenter.

Ainsi, elle fait voir par ces routes différentes qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre, et que ceux qui en ont de meilleures ne peuvent avoir part qu'à sa haine ou à son indifférence. Aussi, cette sage fille, voulant faire connaître sur cette carte qu'elle n'avait jamais eu d'amour, et qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'elle appelle la mer Dangereuse, parce qu'il est assez dangereux à une femme d'aller un peu au delà des dernières bornes de l'amitié; et elle fait ensuite qu'au delà de cette mer, c'est ce que nous appelons Terres inconnues, parce qu'en effet nous ne savons point ce qu'il y a, et que nous ne croyons pas que personne ait été plus loin qu'Hercule; de sorte que, de cette façon, elle a trouvé lieu de faire une agréable morale d'amitié par un simple jeu de son esprit, et de faire entendre d'une manière assez particulière qu'elle n'a point eu d'amour et qu'elle n'en peut avoir.

(Clélie, I.)

### François VI, duc de la Rochefoucauld.

Paris, 1613-1680.

Œuvres : *Mémoires* (1662). — *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* (1665).

Il appartenait à l'une des plus anciennes familles de France. Jeunesse aventureuse. Fort ambitieux, il conspira contre Richelieu, puis contre Mazarin

lors de la Fronde. Au combat du faubourg Saint-Antoine (1652), il reçut une blessure dont il faillit perdre la vue. Il fit alors sa paix avec la cour et, désabusé, malade, il renonça à la politique.

Dans les salons, le jeu des *maximes* (1) était alors en vogue : il s'agissait de résumer, dans une forme ingénieuse et piquante (2), tel point de morale qui avait fait les frais de la conversation. Les mondains raffolaient de ces analyses, parfois subtiles, des vertus et des passions. La Rochefoucauld s'essaya dans ce genre et ses maximes furent vite célèbres. Ses dernières années furent attristées par la mort de son fils, tué au passage du Rhin (1672), mais adoucies par l'amitié de M<sup>me</sup> de Sévigné et de M<sup>me</sup> de la Fayette. Il est probable que la conclusion mélancolique de la *Princesse de Clèves* se ressent de l'influence de La Rochefoucauld ; l'accomplissement du devoir ne donne nullement le bonheur. Par contre, M<sup>me</sup> de la Fayette semble avoir atténué un peu la misanthropie de son ami.

Nous citons ci-dessous quelques-unes des *Maximes* : elles attestent une philosophie fort pessimiste, un peu superficielle, et un certain parti pris. Elles sont d'un esprit aigri, mais d'un observateur pénétrant de l'égoïsme humain. Il est curieux de les opposer à la morale héroïque de Corneille. On y sent l'influence janséniste et du reste Port-Royal approuva le livre ; l'homme privé de la grâce ne peut être que corrompu.

La forme souvent paradoxale des *Maximes* est bien dans le goût précieux. Si on les dépouille de cette apparence rigide et si on veut se donner la peine de les compléter (car les mobiles de nos actes sont fort complexes), on arrivera à des conclusions moins désolantes.

### Maximes.

\* Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger.

\* Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

*Explicit  
lex  
illustre* \* Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes.

\* L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice.

\* La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

\* On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

\* Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois.

\* Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

\* On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

\* On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

\* On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

\* Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuiant, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

\* Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

\* La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

1. Comme aussi celui des portraits : voir *Le Misanthrope*, II, 4. Les recueils de maximes ou de portraits abondent du reste : citons la *Galerie des Peintures* (1663), de M<sup>lle</sup> de Montpensier, les *Conversations* (1669) du chevalier de Méré, les *Maximes* (1678) de M<sup>me</sup> de Sablé, etc.

2. Il y a évidemment, mainte fois, quelque artifice dans ce genre : la concision, une opposition curieuse de termes peuvent suffire à donner l'illusion d'une pensée profonde.



- \* Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.
- \* Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.
- \* Nous oublions aisément nos fautes, lorsqu'elles ne sont sues que de nous.
- \* L'esprit est toujours la dupe du cœur.
- \* Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.
- \* La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.
- \* L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.
- \* On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter
- \* La parfaite valeur est de faire sans témoins ce que l'on est capable de faire devant tout le monde.
- \* On ne doit point juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

### Jean de La Fontaine.

*Château-Thierry*, 1621. — *Paris*, 1695.

Euvres : *Contes* (1665-1671-1675-1691). — *Fables* (1668-1678-1694). — *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, roman (1669). — *Poésies diverses*. — *Comédies, opéras*, etc.

Fils d'un maître des eaux et forêts, il fit de bonnes études au collège de sa ville natale, puis songea, un moment, à entrer dans les ordres ou au barreau. Mais il recula devant la perspective d'un travail sérieux et mena dès lors, durant une dizaine d'années, une vie indolente de flânerie, de lecture et de rêve. Son père lui transmit sa charge et le maria. Mais il trouva ces obligations trop lourdes et, en 1657, il se laisse présenter au surintendant Fouquet, qui se l'attache. Sa vie est alors fixée : à peu près incapable de se conduire lui-même, détestant tout ce qui est pratique dans l'existence, il s'en remet à ses protecteurs. Ceux-ci lui assurent le gîte et le couvert, et La Fontaine s'acquitte avec quelques vers bien tournés. Après la chute de Fouquet (1661), il fut hébergé et guidé par la duchesse de Bouillon (Marie-Anne Mancini), puis, de 1672 à 1693, par M<sup>me</sup> de la Sablière, enfin par M. d'Hervart. Quant à sa femme et à son fils, il s'en était séparé et ne s'en occupa plus guère. Assez indifférent en matière religieuse, il mourut cependant chrétiennement.

D'humeur indulgente, fort dénué de sens moral, mais naïf et affectueux, très capable de dévouement envers ses amis (1), il vécut ainsi une vie fort douce, consacrée avant tout à la poésie : « J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi ». Ce n'était pas un distrait ou un inconscient, mais un poète épicurien et un artiste fort dilettante. Sa culture est grande, son goût de la nature et de l'art, plus grand encore. On sait que ses fables (2) sont le fruit d'un travail tenace et patient. Il est à la fois très classique et très indépendant : classique par son goût de la nature — il faut entendre le mot comme l'entendait Boileau — et par son souci de l'art ; indépendant par son lyrisme et sa philosophie épicurienne.

Le lyrisme de La Fontaine n'a certes rien de romantique : mais nous retrouvons l'émotion personnelle du poète dans toutes les fables, depuis son goût de la nature (au sens moderne) jusqu'à son ironie indulgente. Indépendant, il l'est encore, comme Molière, par la richesse et la saveur pittoresque de sa langue.

1. Son amitié avec Racine, Molière et Boileau est célèbre. — 2. Jamais, avant La Fontaine, ce genre n'a produit de chef-d'œuvre. On ne le considérait du reste pas comme un genre littéraire et Boileau, dans son *Art Poétique*, le passe encore sous silence.

Conteur exquis, inimitable de légèreté et de grâce, il hausse la fable — genre secondaire — à la dignité du vrai poème.

Terminons par ces quelques vers, où il s'est dépeint lui-même, fort exactement; nous les empruntons au *Discours à M<sup>me</sup> de la Sablière*, que La Fontaine prononça lors de sa réception à l'Académie (1) (1684).

Les pensers amusants, les vagues entretiens,  
Vains enfants du loisir, délices chimériques,  
Les romans, et le jeu, peste des républiques,  
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,  
Ridicule fureur qui se moque des lois,  
Cent autres passions, des sages condamnées,  
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années...  
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,  
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles  
A qui le bon Platon compare nos merveilles;  
Je suis chose légère et vole à tout sujet,  
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet;  
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire...

Dans les *Amours de Psyché*, il s'est surnommé lui-même *Polyphile* :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,  
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien  
Qui ne me soit souverain bien,  
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Dans son *Épître à Monseigneur l'Evêque de Soissons* (2) (1687), il manifeste le même dilettantisme :

Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,  
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.  
Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,  
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.  
J'en use d'autre sorte : et, me laissant guider,  
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.  
Mon imitation n'est pas un esclavage...  
Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;  
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,  
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.  
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

### Elégie aux nymphes de Vaux<sup>3</sup>.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,  
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;  
Et que l'Anqueuil<sup>4</sup> enflé ravage les trésors  
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.  
On ne blâmera point vos larmes innocentes;  
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes;  
Chacun attend de vous ce devoir généreux.  
Les Destins sont contents : Oronte est malheureux.

1. En réponse au discours de l'abbé de la Chambre, qui avait cru devoir le sermonner comme un enfant. Le discours de La Fontaine fit une excellente impression.

2. Huet, évêque de Soissons, puis d'Avranches; ami de La Fontaine, érudit et lettré. Le poète, dans cette pièce, prend parti pour les anciens contre les modernes, mais avec beaucoup de liberté. — 3. La pièce est de 1662. Fouquet, que La Fontaine appelle ici Oronte, avait été disgracié et arrêté en septembre 1661. Le poète lui témoigna une touchante fidélité : il avait vécu plusieurs années chez Fouquet, à Saint-Mandé et au château de Vaux. — 4. Rivière qui passe à Vaux.

Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,  
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,  
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,  
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.  
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!  
Que vous le trouveriez différent de lui-même!  
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :  
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,  
Hôtes infortunés de sa triste demeure,  
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.  
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté  
Les attraits enchanteurs de la prospérité.  
Dans les palais des rois cette plainte est commune :  
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,  
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;  
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.  
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,  
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,  
Il est bien malaisé de régler ses désirs :  
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.  
Jamais un favori ne borne sa carrière;  
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;  
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit  
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.  
Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte  
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?  
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,  
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,  
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!  
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,  
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour  
Saluer à longs flots le soleil de la cour :  
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense  
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,  
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,  
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.  
Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.  
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,  
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas.  
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,  
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;  
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;  
Du titre de clément rendez-le ambitieux :  
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.  
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :  
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.  
Inspirez à Louis cette même douceur :  
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.

Oronte est à présent un objet de clémence;  
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,  
Il est assez puni par son sort rigoureux  
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

### Le Songe d'un habitant du Mogol.

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir,  
Aux Champs Elysiens possesseur d'un plaisir  
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :  
Le même songeur vit en une autre contrée  
Un ermite entouré de feux,  
Qui touchait de pitié même les malheureux.  
Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :  
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.  
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.  
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,  
Il se fit expliquer l'affaire.  
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point;  
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point  
Acquis tant soit peu d'habitude,  
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,  
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude;  
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,  
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :  
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,  
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas  
Solitude, où je trouve une douceur secrète,  
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,  
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?  
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles<sup>1</sup> ?  
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,  
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux  
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,  
Les noms et les vertus de ces clartés errantes  
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?  
Que si je ne suis né pour de si grands projets,  
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !  
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !  
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,  
Je ne dormirai point sous de riches lambris :  
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?

---

1. Ces vers sont imités de Virgile *Géorgiques*, II, 475 et seq.

En est-il moins profond et moins plein de délices ?  
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,  
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

(*Fables*, XI, 4.)

### Le Philosophe scythe.

Un philosophe austère et né dans la Scythie<sup>1</sup>,  
Se proposant de suivre une plus douce vie,  
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux  
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile<sup>2</sup>,  
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.  
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,  
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,  
Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,

Corrigeant partout la nature,  
Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda :

« Pourquoi cette ruine ? était-il d'homme sage  
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?  
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,

Laissez agir la faux du Temps :

Ils iront assez tôt border le noir rivage.

— J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,

Le reste en profite d'autant. »

Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abatis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,

Il tronque son verger contre toute raison,

Sans observer temps ni saison,

Lunes vieilles ni nouvelles.

Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret<sup>3</sup> stoïcien :

Celui-ci retranche de l'âme

Désirs et passions, le bon et le mauvais,

Jusqu'aux plus innocents souhaits.

Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(*Fables*, XII, 20.)

1. La Russie méridionale, pour les Grecs anciens. — 2. Le vieillard de Tarente ; Virgile. *Géorgiques*, IV, 125. — 3. Qui manque de discernement, de mesure.

## Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière.

Paris, 1622-1673.

*Œuvres* : *La Jalousie du barbouillé, Le Médecin volant* (1645). — *L'Etourdi* (1655). — *Le Dépit amoureux* (1656). — *Les Précieuses ridicules* (1659). — *Sganarelle* (1660). — *Don Garcie de Navarre* (1661). — *L'École des maris* (1661). — *Les Fâcheux* (1661). — *L'École des femmes* (1662). — *La Critique de l'École des femmes, L'Impromptu de Versailles* (1663). — *Le Mariage forcé, La Princesse d'Elide, Le Tartuffe* (1664). — *Don Juan, L'Amour médecin* (1665). — *Le Misanthrope, Le Médecin malgré lui* (1666). — *Mélicerte, Le Sicilien* (1667). — *Amphitryon, Georges Dandin, L'Avare* (1668). — *Monsieur de Pourceaugnac* (1669). — *Les Amants magnifiques, Le Bourgeois gentilhomme* (1670). — *Psyché, Les Fourberies de Scapin* (1671). — *La comtesse d'Escarbagnas, Les Femmes savantes* (1672). — *Le Malade imaginaire* (1673). — *Poésies diverses*.

Fils d'un tapissier, fournisseur du roi; destiné à reprendre cette charge, il reçut une éducation soignée au collège de Clermont, dirigé par les jésuites. Puis il suivit peut-être les leçons du philosophe épicurien Gassendi (Cf. ci-dessus, p. 112, note 3.) et fit des études de droit à Orléans. En 1642, son père lui céda sa charge. Mais une vocation irrésistible le pousse ailleurs : avec quelques amis, les Béjart (1), il fonde l'*Illustre Théâtre* (2) (1643), mais ne réussit qu'à s'endetter.

Il tente alors la fortune en province : il y restera treize ans (1645-1658), surtout dans le Midi. A cette époque, il ne joue encore que les pièces d'autrui; mais il s'essaye cependant dans la farce et même dans la grande comédie. Surtout, il enrichit son expérience.

En 1658, il se risque de nouveau à Paris, où il a l'honneur de jouer devant le roi, qui goûte sa verve comique (3) et lui accorde la jouissance de la salle du Petit Bourbon (4), avec le titre de *Troupe de Monsieur*. Le triomphe des *Précieuses ridicules*, en 1659, lui vaut l'amitié de Louis XIV, les faveurs du public et beaucoup de jalousie. Pendant quatorze ans, il produira alors, sans arrêt, des œuvres très diverses : ballets et comédies galantes pour les divertissements du roi, farces, comédies de mœurs ou de caractères. De santé délicate (5), il finit par mourir à la tâche.

Sa vie intime fut triste : il avait épousé en 1662 Armande Béjart (6), dont la coquetterie le fit fort souffrir. Le roi ne put toujours le protéger, témoin l'interdiction de *Tartuffe*, contre tous ceux que sa verve avait égratignés : les dévots, les parvenus, les précieux, les faux savants, les courtisans hypocrites, les gentilshommes frivoles. Il eut à soutenir de rudes attaques, mais il trouva un appui solide chez Boileau, qui reconnut vite son bon sens et sa sagesse.

Molière, qui a su tirer de la farce la grande comédie psychologique, conserve néanmoins le goût des saillies comiques, drues et gaillardes. Il a cru en la bonté morale de ce théâtre. « Nous avons vu, dit-il dans la préface de *Tartuffe*, que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts... On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule... J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours ? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime... La médecine est un art profitable..., et cependant on en a fait un art d'empoisonner les hommes... Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus

1. Madeleine Béjart était déjà connue comme actrice. — 2. C'est alors qu'il se choisit un pseudonyme. — 3. Molière, comme acteur, aimait à jouer la tragédie. Il s'y croyait du talent : au dire des contemporains, il n'y était que médiocre, mais il était très amusant dans les rôles comiques. — 4. Au Louvre. En 1660, Monsieur installa Molière au Palais-Royal, dans la salle de spectacle construite par Richelieu. C'est là qu'il repréenta tous ses chefs-d'œuvre. — 5. Il était sans doute poitrinaire ou cardiaque, et certainement neurasthénique. — 6. Fille (ou sœur) de Madeleine Béjart. Elle était beaucoup plus jeune que lui.

touchantes qu'elles sont pleines de vertu... Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre... Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne peut leur en trouver un qui soit plus innocent que la comédie. »

Il est donc possible de dégager une morale de l'œuvre de Molière : elle ressemble à celle de La Fontaine, pratique et humaine, teintée d'épicurisme, et ignorante des renoncements de la morale chrétienne. C'est un idéal de vie calme et honnête que nous montrent ses comédies. Ce sont les vertus sociales qu'il prône, la tolérance, le respect de la vérité, la sympathie. Et c'est l'égoïsme qu'il condamne surtout. Il est contre les parents qui ne cherchent que la satisfaction de leurs propres intérêts et gênent, chez leurs enfants, l'épanouissement de l'être. Il veut des époux bien assortis. Il hait autant les prudes que les précieuses.

### A M. La Mothe Le Vayer

*Sur la mort de son fils.*

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts :  
Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,  
Et lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,  
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers,  
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime;  
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers  
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas  
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas,  
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle :

Ses vertus d'un chacun le faisaient révéler,  
Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,  
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

### Les Règles.

*L'Ecole des femmes* eut un succès triomphal, mais suscita la colère des jaloux. Molière se justifie de leurs attaques dans la *Critique de l'Ecole des femmes* : il met en scène un marquis ridicule, la prude Climène, le pédant Lysidas, qui discutent des mérites de sa pièce avec le chevalier Dorante, homme de bon goût, et deux femmes d'esprit juste, Elise et Uranie.

LE MARQUIS. — Quoi! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE. — Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS. — Parbleu! je la garantis détestable!

DORANTE. — La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS. — Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE. — Oui.

LE MARQUIS. — Elle est détestable parce qu'elle est détestable.

DORANTE. — Après cela il n'y a plus rien à dire; voilà son procès fait. Mais encore, instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS. — Que sais-je, moi ? Je ne me suis pas seulement donné la peine d'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne ! et Dorilas, contre qui j'étais, a été de mon avis.

DORANTE. — L'autorité est belle et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS. — Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE. — Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde, et ce qui égayait les autres ridait son front. A tous les éclats de risée, il haussait les épaules et regardait le parterre en pitié ; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc !* Ce fut une seconde comédie que le chagrin de notre ami ; il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût ; que debout et assis on peut donner un mauvais jugement, et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule...

LYSIDAS. — ...Ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses...

DORANTE. — ...Je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les destins et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature...



LYSIDAS. — Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord que cette comédie pêche contre les règles de l'art...

DORANTE. — Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde : et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait fort aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

URANIE. — J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE. — Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassantes. Car, enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle produit sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnement pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

*(Critique de l'Ecole des femmes.)*

*X original du manuscrit de l'Académie*  
*Alors à M. Jourdain*  
**Le Bourgeois gentilhomme.**

Monsieur Jourdain, dont le père a fait fortune en vendant du drap, veut jouer au gentilhomme. Il refuse sa fille Lucile à celui qu'elle aime, l'honnête Cléonte.

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN. — Avant que je vous rende réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup ; on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai des sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer, aux yeux du monde, d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service et je me trouve assez de biens pour tenir

dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme; je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN. — Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà pas le coup de langue ?

MADAME JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela<sup>1</sup>; tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE<sup>2</sup>. — Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot d'adans que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN. — Marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. — Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vint visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ! c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils

1. Covielle, valet de Cléonte, dira plus loin pour flatter M. Jourdain : « Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été... Il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent ». — 2. La soubrette.

payent peut-être maintenant bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

(*Le Bourgeois gentilhomme*, III, 12.)

## Blaise Pascal.

Clermont-Ferrand, 1623. — Paris, 1662.

Œuvres : *De l'autorité en matière de philosophie*, fragment d'un *Traité sur le vide* (1647). — *Discours sur les passions de l'amour* (1652). — *Entretien avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne* (1655). — *De l'esprit géométrique* (1655). — *Sur la conversion du pécheur* (1655). — *Les-Provinceales* ou *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux Révérends Pères jésuites, sur la morale et la politique de ces Pères* (1656-1657). — *Trois discours sur la condition des grands* (1660). — *Écrit sur la signature* (1661). — *Les Pensées* (1670). — *Ouvrages scientifiques, lettres.*

I. — LE JANSÉNISME ET PORT-ROYAL. — Janssen (1585-1638) (1), évêque d'Ypres, avait proposé dans son *Augustinus* une explication du problème du libre arbitre et de la grâce. Exagérant la doctrine de saint Augustin, il soutenait que l'homme, corrompu par le péché originel, ne peut faire seul son salut, et qu'il est voué à la damnation ou au salut, selon qu'il a ou qu'il n'a pas la grâce. La liberté humaine serait une restriction de la souveraineté divine. Dieu choisit ses élus. L'homme doit donc *espérer* être digne de cette grâce, par une vie toute de renoncement et de piété. — Cette thèse rationaliste était opposée à la doctrine ordinaire de l'Eglise, professée notamment par les jésuites : Dieu accorde à chacun une grâce *suffisante*; il dépend de l'homme de la rendre efficace, par ses prières et ses actes pieux.

Le jansénisme se propagea très vite en France, vers 1630-1635 (2). Son foyer principal fut une abbaye de religieuses, voisine de Paris, *Port-Royal des Champs*. Leur directeur spirituel, Du Vergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, travailla à répandre ces idées nouvelles. Bientôt des laïques s'installèrent près de l'abbaye, désireux d'y vivre dans le recueillement et l'étude : ce furent les *Solitaires* ou les *Messieurs de Port-Royal* (3). Leur influence fut très grande. Ils ne tardèrent pas à entrer en conflit avec les jésuites, à propos de la doctrine de la grâce, et aussi à propos de la morale. Les jansénistes exigeaient une morale très austère. Les jésuites, au contraire, étaient plus indulgents. Leur casuistique, ou art de résoudre les cas de conscience, était vivement attaquée par les jansénistes.

La lutte fut très chaude. L'autorité civile et religieuse, inquiète de ce schisme naissant, prit parti contre Port-Royal. Rome condamna l'*Augustinus* et les jansénistes furent persécutés à diverses reprises : dispersion des solitaires, expulsion des religieuses. Arnauld fut exclu de la Sorbonne : il mourut en exil, à Bruxelles. Ces rigueurs durèrent jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> s. : en 1710, Port-Royal fut détruit sur l'ordre du roi. Mais l'esprit janséniste, austère et rude, subsista — et subsiste encore — dans beaucoup de milieux.

Rappelons encore que les solitaires de Port-Royal avaient fondé des écoles remarquables. Ils y avaient complètement renouvelé les méthodes d'éducation.

---

1. Le nom fut latinisé en *Jansenius*. — 2. L'austérité de cette doctrine devait plaire aux gens pieux, à cette époque où l'Eglise s'efforçait de réagir contre la Réforme et contre le libertinage issu de la Renaissance. — 3. Citons Singlin, Nicole, Hamon, Lancelot et plusieurs parents de l'abbesse Angélique Arnauld (son frère Arnauld d'Andilly; ses neveux Le Maître et J.e Maître de Saci). — Un autre frère de l'abbesse, Antoine Arnauld (*le Grand Arnauld*), docteur en Sorbonne, fut le théoricien le plus illustre du jansénisme.

II. — BLAISE PASCAL. — Son père, Etienne Pascal, était président à la cour des aides de Clermont-Ferrand. Veuf, il vendit sa charge et s'installa à Paris, où, curieux des sciences mathématiques, il fréquenta des savants de haute valeur (1). Le jeune Blaise était admis à ces entretiens : il manifesta bientôt une précocité étonnante. A seize ans, il écrit un *Traité des sections coniques* qui étonne Descartes. Il invente une machine à calculer. Il se livre à l'étude avec une telle ardeur que sa santé en reste compromise.

Mais bientôt une nouvelle influence agit sur lui. En 1646, M. Pascal, s'étant cassé la jambe, fut soigné par deux gentilshommes convertis au jansénisme. Par eux, le jeune Blaise apprend à connaître les œuvres de Jansenius, de Saint-Cyran et d'Arnauld. Leur doctrine austère le frappe vivement et, dès ce moment, il est acquis à Port-Royal.

Cependant il reste dans le monde et continue sa carrière de savant (calcul des probabilités, expériences sur la pression atmosphérique). Mais un travail sourd se fait dans son âme. Il se sent de plus en plus l'élu du Seigneur. Le 23 novembre 1654, en une nuit d'extase, il se consacre à Dieu ; dans sa fièvre, il écrit ces lignes brûlantes de foi : « *Feu.* — Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des philosophes et des savants. — Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Joie. Paix. Dieu de Jésus-Christ. — *Deum meum et Deum vestrum.* Jean, 20, 17. — Ton Dieu sera mon Dieu, *Ruth.* — Oubli du monde, de tout, hormis *Dieu.* — Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile. — Grandeur de l'âme humaine. — Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu. Jean, 17, 25. — Joie, joie, joie, pleurs de joie. — Je m'en suis séparé. — *Dereliquerunt me fontem aquae vivae.* — *Mon Dieu, me quitterez-vous ?* — *Que je n'en sois pas séparé éternellement...* » Cette prière, on la retrouvera à sa mort, cousue dans son habit (2). Dès lors, il se retire à Port-Royal et il se mêle aux luttes contre les jésuites. Il lance contre ceux-ci les *Provinciales*. Il travaille avec ardeur à une vaste *Apologie de la religion chrétienne*. Mais la maladie abat bientôt ses forces et il meurt à trente-neuf ans.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'œuvre scientifique de Pascal : rappelons cependant qu'on lui doit les premiers pas de la méthode expérimentale (3). Il insista aussi sur la thèse du progrès et prépara ainsi les voies à la *Querelle des anciens et des modernes*.

Les *Provinciales* sont de violents pamphlets contre les jésuites. L'éloquence en est tour à tour âpre, ironique, passionnée. Mais le chef-d'œuvre de Pascal, ce sont les *Pensées*, c'est-à-dire les notes qu'il prépara en vue du grand ouvrage d'apologie chrétienne qu'il ne put réaliser. Le style atteint maintes fois au sublime, à la poésie la plus haute.

Il semble bien que le dessein de Pascal était, en humiliant la raison humaine, de mener l'homme à la religion chrétienne, qui seule peut satisfaire sa soif de vérité et de bonheur. L'homme n'est qu'un « cloaque d'incertitude et d'erreur ». « Il sent son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. » Et pourtant, il sent qu'il est créé pour le vrai et le bien. Dans ce scepticisme de Pascal, on retrouve l'amertume du savant, qui s'est senti impuissant à expliquer le monde avec sa faible raison. Pascal s'inspire aussi directement de Montaigne, mais il aboutira à des conclusions bien différentes.

Les philosophies ne font qu'augmenter nos incertitudes. La religion chrétienne seule nous explique à la fois notre misère et notre grandeur, par les dogmes du péché originel et de la rédemption. La foi est la seule chose qui contente notre raison et notre désir de bonheur. Pascal s'adresse alors aux libertins et entreprend de leur prouver la vérité historique (4) du christianisme. Mais ces preuves de raison ne suffisent pas, Pascal s'en rend bien compte. Il montre alors à ses adversaires qu'il y a tout avantage à *parier* que Dieu existe :

1. Notamment le P. Mersenne, ami de Descartes. — 2. On donne souvent comme motif à cette conversion un accident de voiture, dont Pascal avait été sauvé par miracle (8 novembre 1654) ; mais rien n'autorise cette explication. — 3. Descartes appliquait à tout le raisonnement mathématique. Mais cela ne suffisait point pour interpréter les faits, et il n'arrivait à expliquer l'expérience de Torricelli que par une prétendue horreur de la nature pour le vide. Pascal fut le premier à essayer une autre méthode, en variant les conditions de l'expérience ; il fit transporter un tube à mercure du pied du Puy-de-Dôme au sommet. — 4. Cette démonstration est assez faible. Pascal n'était nullement préparé aux difficultés de cette méthode historique.

car si la raison est faible pour démontrer la vérité de la religion, elle est impuissante aussi à en démontrer la fausseté. Et surtout, il faut faire appel au sentiment : il faut désirer la foi, comme une grâce de Dieu, et vivre saintement, se soumettre aux pratiques de piété, même si l'on ne croit pas encore. Dieu se révèle au cœur, non à l'esprit.

Par la profondeur de la pensée, ce livre est une des œuvres maîtresses de notre littérature. En fait, la passion lyrique et le réalisme du style, comme aussi cette doctrine qui porte de rudes coups au rationalisme, le mettent fort à l'écart des autres productions classiques.

Il est certain d'autre part que Pascal, dans son ardeur janséniste, a poussé trop loin sa critique de l'homme : « J'ose prendre, dit Voltaire, le parti de l'humanité contre ce misanthrope sublime ; j'ose assurer que nous ne sommes ni si méchants ni si malheureux qu'il le dit ». Mais le problème qu'il a posé reste entier : « L'inconnaissable, dit Littré, est une mer qui vient battre nos rives et pour laquelle nous n'avons ni barque, ni voile. »

### Respect de la vérité.

Quoi, mes Pères, il vous sera permis de dire *qu'on peut tuer pour éviter un soufflet et une injure*<sup>1</sup>... et vous fermerez la bouche à ceux qui défendront la vérité..., en leur disant qu'ils blesseraient la charité de frères en vous attaquant, et la modestie de chrétiens en riant de vos maximes ? Je doute, mes Pères, qu'il y ait des personnes à qui vous ayez pu le faire accroire. Mais néanmoins, s'il s'en trouvait qui en fussent persuadés, et qui crussent que j'aurais blessé la charité que je vous dois en décriant votre morale, je voudrais bien qu'ils examinassent avec attention d'où naît en eux ce sentiment. Car encore qu'ils s'imaginent qu'il part de leur zèle, qui n'a pu souffrir sans scandale de voir accuser le prochain, je les prierais de considérer qu'il n'est pas impossible qu'il vienne d'ailleurs, et qu'il est même assez vraisemblable qu'il vient du déplaisir secret et souvent caché à nous-mêmes, que le malheureux fond qui est en nous ne manque jamais d'exciter contre ceux qui s'opposent au relâchement des mœurs. Et pour leur donner une règle qui leur en fasse reconnaître le véritable principe, je leur demanderai si, en même temps qu'ils se plaignent de ce qu'on a traité de la sorte des religieux, ils se plaignent encore davantage de ce que des religieux ont traité la vérité de la sorte...

Etrange zèle, qui s'irrite contre ceux qui accusent des fautes publiques, et non pas contre ceux qui les commettent ! Quelle nouvelle charité, qui s'offense de voir confondre des erreurs manifestes par la seule exposition que l'on en fait, et qui ne s'offense point de voir renverser la morale par ces erreurs ! Si ces personnes étaient en danger d'être assassinées, s'offenseraient-elles de ce qu'on les avertirait de l'embûche qu'on leur dresse, et au lieu de se détourner de leur chemin pour l'éviter, s'amuseraient-elles à se plaindre du peu de charité qu'on aurait eu de découvrir le dessein criminel de ces assassins ?...

D'où vient donc qu'ils trouvent qu'on manque de charité, quand on découvre des maximes nuisibles à la religion ; et qu'ils croient au con-

1. Pascal en veut ici aux casuistes, c'est-à-dire aux ecclésiastiques qui s'appliquaient à débrouiller les points difficiles de la morale, pour faciliter la besogne des confesseurs. Si l'on peut reprocher certaines outrances aux casuistes de l'époque, Pascal, dont la bonne foi est entière, témoigne parfois d'un certain parti pris. Il s'agit ici du duel.

traire qu'on manquerait de charité de ne pas découvrir les choses nuisibles à leur santé et à leur vie, sinon parce que l'amour qu'ils ont pour la vie leur fait recevoir favorablement tout ce qui contribue à la conserver; et que l'indifférence qu'ils ont pour la vérité fait que non seulement ils ne prennent aucune part à sa défense, mais qu'ils voient même avec peine qu'on s'efforce de détruire le mensonge.

... Et s'ils ne jugent qu'il est temps de s'élever contre de tels désordres, leur aveuglement sera aussi à plaindre que le vôtre, mes Pères, puisque et vous et eux avez un pareil sujet de craindre cette parole de saint Augustin sur celle de Jésus-Christ dans l'Évangile : « Malheur aux aveugles qui conduisent, malheur aux aveugles qui sont conduits ! »

(*Provinciales*, XI.)

X

### Progrès de l'humanité<sup>1</sup>.

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons...

N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal? Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire, toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès; car il tire avantage, non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connaissances, il peut aussi les augmenter facilement; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveraient ces anciens philosophes, s'ils

1. Descartes avait déjà proclamé : « Il n'y a pas lieu de s'incliner devant les anciens à cause de leur antiquité : c'est nous plutôt qui devons être appelés anciens. Le monde est plus vieux maintenant qu'autrefois et nous avons une plus grande expérience des choses. »

pouvaient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connaissances qu'ils avaient celles que leurs études auraient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses, et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

*(De l'autorité en matière de philosophie.)*

### *N<sup>o</sup> 2.* Les deux infinis.

Que l'homme<sup>1</sup> contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère (infinie<sup>2</sup>) dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les

1. Pascal a rayé le préambule suivant : « Voilà où nous mènent les connaissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérité dans l'homme; et si elles le sont, il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière. » — 2. Pascal a rayé le mot.

choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard du néant où l'on ne peut arriver? /

Qui se considérera de la sorte s'effrayera de soi-même, et, se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant: un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe, ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; tout autre ne le peut faire...

Cet état, qui tient le milieu entre deux extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de brièveté de discours l'obscurcit; trop de vérité nous étonne...; trop de plaisir incommode; trop de consonances déplaisent dans la musique... Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu d'instruction; enfin les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étaient point, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.



Voilà notre état véritable. C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument. Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous rattacher et nous affermir, il branle et nous quitte; et si nous le suivons, il échappe à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons de désir de trouver une assiette ferme, et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini. Mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

(Pensées.)

### L'Imagination. *MA*

C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible de mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses...

Qui dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante? Toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son contentement.

Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses dans leur nature, sans s'arrêter à de vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot, renforçant la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité. Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelques grandes vérités qu'il annonce, je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Qui ne sait que la vue de chats, de rats, l'écrasement d'un charbon, etc., emportent la raison hors des gonds? Le ton de voix impose aux plus sages, et change un discours en un poème de force.

L'affection ou la haine changent la justice de face; et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide! combien son geste hardi la fait-il paraître meilleure aux juges, dupés par cette apparence! Plaisante raison qu'un vent manie, et à tous sens!...

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmailotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire; et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice, si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés : la majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire; et par là, en effet, ils s'attirent le respect. Les seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la sorte parce qu'en effet leur part est plus essentielle : ils s'établissent par la force, les autres par grimace<sup>1</sup>.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels, mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes : ces trognés armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur environné, dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête, sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

L'imagination dispose de tout; elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde.

(Pensées.)

### La Justice<sup>2</sup>.

*raison*

Sur quoi la fondera-t-il, l'économie du monde qu'il veut gouverner? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier? quelle confusion! Sera-ce sur la justice? il l'ignore.

Certainement, s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les mœurs de son pays; l'éclat de la véritable équité aurait assujéti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands. On la verrait plantée par tous les états du monde et dans tous

1. L'uniforme militaire ne fut créé qu'en 1668. — 2. Cfr. : « La justice sans la force est impuissante; la force sans la justice est tyrannique. La justice sans la force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants; la force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force; et pour cela faire que ce qui est juste soit fort, ou que ce qui est fort soit juste.

La justice est sujette à dispute, la force est très reconnaissable et sans dispute. Ainsi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et a dit que c'était elle qui était juste. Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste.

La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies sont nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies. » (Pensées.)

les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales<sup>1</sup> changent; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime<sup>2</sup>. Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.

Ils confessent que la justice n'est pas dans ces coutumes, mais qu'elle réside dans les lois naturelles, connues en tout pays. Certainement ils le soutiendraient opiniâtrément, si la témérité du hasard qui a semé les lois humaines en avait rencontré au moins une qui fût universelle; mais la plaisanterie est telle, que le caprice des hommes s'est si bien diversifié, qu'il n'y en a point.

Le larcin, le meurtre des enfants et des pères, tout a eu sa place entre les actions vertueuses. Se peut-il rien de plus plaisant, qu'un homme ait droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau, et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui?...

De cette confusion arrive que l'un dit que l'essence de la justice est l'autorité du législateur, l'autre la commodité du souverain, l'autre la coutume présente; et c'est le plus sûr : rien, suivant la seule raison, n'est juste de soi; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue; c'est le fondement mystique de son autorité. Qui la ramène à son principe, l'anéantit. Rien n'est si fautif que ces lois qui redressent les fautes; qui leur obéit parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi : elle est toute ramassée en soi; elle est loi, et rien davantage. Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger, que, s'il n'est accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle<sup>3</sup> lui ait tant acquis de pompe et de révérence<sup>4</sup>.

(Pensées.)

### Pensées diverses.

\* Ceux qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse — qui nous en détourne — nous en garantit...

---

1. Les lois constitutionnelles d'un état. — 2. Tel fait est devenu un crime depuis que Saturne est entré dans la constellation du Lion. — 3. Une durée d'un siècle. — 4. Pascal se montre très hardi dans sa critique des imperfections sociales. Citons quelques phrases : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. (*Discours sur la condition des grands.*) — Qu'y a-t-il de moins raisonnable que de choisir, pour gouverner un état, le premier fils d'une reine? On ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui des voyageurs qui est de la meilleure maison... Qui choisira-t-on? le plus vertueux et le plus habile? Nous voilà incontinent aux mains, chacun prétend être ce plus vertueux et ce plus habile. Attachons donc cette qualité à quelque chose d'incontestable. C'est le fils aîné du roi; cela est net, il n'y a point de dispute. La raison ne peut mieux faire, car la guerre civile est le plus grand des maux. » (*Pensées.*) — Pascal, comme Montaigne, se résigne donc à la coutume. Mais c'est parce qu'il ne place pas la fin de l'homme, ni le règne de la justice, en ce monde.

La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement<sup>1</sup>, et cependant c'est la plus grande de nos misères. Car c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous<sup>2</sup>, et qui nous fait perdre insensiblement.

\* L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée, que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

\* L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.

\* Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. ✕

\* Le nez de Cléopâtre : s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

\* Le dernier acte est sanglant, quelle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais.

\* La vraie éloquence se moque de l'éloquence; la vraie morale se moque de la morale, c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit — qui est sans règles. Car le jugement est celui à qui appartient le sentiment, comme les sciences appartiennent à l'esprit; la finesse est la part du jugement, la géométrie est celle de l'esprit. Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher<sup>3</sup>.

\* L'éloquence est un art de dire les choses de telle façon que ceux à qui l'on parle puissent les entendre sans peine et avec plaisir, ou qu'ils s'y sentent intéressés, en sorte que l'amour-propre les porte plus volontiers à y faire réflexion. Elle consiste donc dans une correspondance qu'on tâche d'établir entre l'esprit et le cœur de ceux à qui l'on parle d'un côté, et de l'autre les pensées et les expressions dont on se sert; ce qui suppose qu'on aura bien étudié le cœur de l'homme pour en savoir tous les ressorts, et pour trouver ensuite les justes proportions du discours qu'on y veut assortir. Il faut se mettre à la place de ceux qui doivent nous entendre, et faire essai sur son propre cœur du tour qu'on donne à son discours, afin de voir si l'un est fait pour l'autre, et si l'on peut s'assurer que l'auditeur sera comme forcé de se rendre.

Il faut se renfermer le plus qu'il est possible dans la simple nature; ne pas faire grand ce qui est petit, ni petit ce qui est grand. Ce n'est pas assez qu'une chose soit belle, il faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop, ni rien ne manque.

\* Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme.

---

1. L'homme a peur de songer à sa condition : ainsi s'expliquent, selon Pascal, le jeu, la conversation, l'horreur de la solitude. Le roi même est malheureux, s'il pense à lui. — 2. A ce que nous sommes, à notre fin dernière. — 3. Pascal distingue souvent *l'esprit de géométrie*, qui est celui de la science, et *l'esprit de finesse*, qui est celui de la vie.

## Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné.

Paris, 1626. — Grignan, 1696.

Œuvre : *Lettres*.

Orpheline à sept ans, elle fut élevée par son oncle de Coulanges, abbé de Livry (*le Bien Bon*), qui lui fit donner une instruction très solide. Ménage et Chapelain lui apprirent l'italien, l'espagnol, le latin. Elle épousa en 1644 le marquis de Sévigné, qui la ruina et fut tué peu après en duel. Veuve à vingt-cinq ans, elle se consacra à ses deux enfants. Son fils Charles, écervelé et prodigue, acheva de compromettre sa fortune. Sa fille Marguerite épousa le comte de Grignan, lieutenant général de Provence, et elle suivit son mari dans son gouvernement. Or la mère idolâtrait la fille, et nous devons à leur séparation le chef-d'œuvre de la littérature épistolaire (1).

Les lettres à M<sup>me</sup> de Grignan, ou à d'autres parents et amis, M. de Coulanges, M. de Pomponne, M. de Bussy-Rabutin, etc., sont une chronique singulièrement vivante de la vie de société au grand siècle. M<sup>me</sup> de Sévigné fréquentait la cour, les salons; elle recevait elle-même (2) et séjournait souvent dans sa propriété des Rochers, en Bretagne, ou à Livry, chez son oncle de Coulanges. Sa correspondance nous relate tout ce qu'une femme lettrée, intelligente et artiste, spirituelle et gaie, avec un brin de malignité, un peu précieuse (3), mais franche et naturelle, à l'imagination fertile, mais d'un bon sens très solide, affectueuse, mais peu sensible, a pu voir et connaître des événements, grands et petits, de l'époque. Rien de plus curieux que la façon dont elle goûte la nature (4), ou ses impressions de certains faits, comme l'exécution de la Brinvilliers.

Son style est la vie même.

### Amour maternel.

A Paris, 6<sup>e</sup> février 1671.

A M<sup>me</sup> de Grignan.

Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie<sup>5</sup>, toujours pleurant, et toujours mourant; il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme; et en effet quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de Madame du Housset, on me fit du feu; Agnès me regardait sans me parler, c'était notre marché; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir.

J'écrivis à M. de Grignan, vous pouvez penser sur quel ton; j'allai ensuite chez Madame de la Fayette, qui redoubla mes douleurs par la part qu'elle y prit. Elle était seule, et malade, et triste de la mort d'une sœur religieuse; elle était comme je la pouvais désirer. M. de la Rochefoucauld y vint; on ne parla que de vous, de la raison que j'avais d'être

---

1. Tous les contemporains ont eu le goût de l'art épistolaire. Il est la continuation, somme toute, de l'art de la conversation. Chacun désire en outre être au courant des nouvelles de la cour, et des lettres, spirituelles et fines, pouvaient fonder une réputation dans le public mondain. — 2. A l'hôtel Carnavalet, aujourd'hui transformé en musée. — 3. Elle raffolait de l'*Astrée* et de *Clélie*. — 4. De ce que la nature n'est pas alors un thème littéraire, il ne faudrait pas conclure que les hommes de ce temps, bourgeois ou mondains, n'ont pas aimé la campagne. Ce qui n'existe pas au XVII<sup>e</sup> s., c'est le goût romantique de la nature sauvage. — 5. Couvent de la Visitation, faubourg Saint-Jacques.

touchée, et du dessein de parler comme il faut à Merlusine<sup>1</sup>. Je vous réponds qu'elle sera bien relancée.

... Je revins enfin à huit heures; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien tout ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrais toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre pauvre petite fille qui me représentait la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin, je n'étais point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. L'après-dînée se passa avec Madame de la Troche à l'Arsenal. Le soir, je reçus votre lettre qui me remit dans les premiers transports, et, ce soir, j'achèverai celle-ci chez M. de Coulanges, où j'apprendrai des nouvelles; car pour moi, voilà ce que je sais, avec les douleurs de tous ceux que vous avez laissés ici; toute ma lettre serait pleine de compliments, si je voulais<sup>2</sup>.

### Un Janséniste.

A Livry, mercredi 29<sup>e</sup> avril 1671.

A M<sup>me</sup> de Grignan.

Je partis hier assez matin de Paris; j'allai dîner à Pomponne; j'y trouvai notre bonhomme<sup>3</sup> qui m'attendait : je n'aurais pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très sérieusement, et, transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point songer à me convertir; que j'étais une jolie païenne; que je faisais de vous une idole dans mon cœur; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle; qu'enfin je songeasse à moi : il me dit tout cela si fortement que je n'avais pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très agréable, quoique très sérieuse, je le quittai et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai : le rossignol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts; je m'y suis promenée tout le soir, toute seule; j'y ai trouvé toutes mes tristes pensées; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui chantent sur ma tête. Ce soir, je m'en retourne à Paris pour faire mon paquet et vous l'envoyer.

---

1. Surnom que M<sup>me</sup> de Sévigné donnait à M<sup>me</sup> de Marans, qu'elle n'aimait pas. *Merlusine* est une des fées méchantes des romans bretons. — 2. Citons encore ces autres lignes, où vous l'amour maternel le plus pur : « ... Je n'ai jamais pu voir tout ce que vous me dites de vos réflexions et de votre repentir sans fondre en larmes. Ah! ma très-chère, que me voulez-vous dire de pénitence et de pardon ! Je ne vois plus rien que tout ce que vous avez d'aimable, et mon cœur est fait d'une manière pour vous, qu'encore que je sois sensible jusqu'à l'excès à tout ce qui vient de vous, un mot, une douceur, un retour, une caresse, une tendresse me désarme et me guérit en un moment... Vous faites toujours la seule agitation de mon âme (1676). — C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver; vous en feriez votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris brun; j'y pense à vous, à tout moment; je vous regrette, je vous souhaite: votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup (1675). » — 3. Arnauld d'Andilly, frère du Grand Arnauld et père de M. de Pomponne, ami de M<sup>me</sup> de Sévigné. Les Arnauld étaient tous acquis au jansénisme.

### La Fenaison.

Aux Rochers, 22<sup>e</sup> juillet 1671.

A M. de Coulanges.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et comme il est frère du laquais de M<sup>me</sup> de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que M<sup>me</sup> la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les États de Bretagne : vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tous les États, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard. Elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur M<sup>lles</sup> de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente: vous savez qu'on fait les foins; je n'avais point d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient pour venir nettoyer ici; vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie mes gens faner. Savez-vous ce que c'est, faner? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi! la colère me monte à la tête; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite, qu'il n'avait ni cœur ni affection : en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots : pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire; où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche; où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

### La Guerre.

A Paris, 20<sup>e</sup> juin 1672.

A M<sup>me</sup> de Grignan.

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma bonne, sans une extrême émotion; et, quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci! je ne puis tourner les yeux sur le passé sans

une horreur qui me trouble. Hélas ! que j'étais mal instruite d'une santé qui m'est si chère ! Qui m'eût dit dans ce temps-là : votre fille est plus en danger que si elle était à l'armée, j'étais bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre<sup>1</sup> qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connaissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, avec qui je passe une partie de ma vie ; l'inconcevable état de ma tante<sup>2</sup> et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est ; tout le monde pleure ou craint de pleurer ! L'esprit tourne à la pauvre madame de Nogent<sup>3</sup> ; madame de Longueville<sup>4</sup> fait fendre le cœur, à ce qu'on dit ; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais.

Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours au Port-Royal, où elle est presque toujours ; on est allé la quérir, avec M. Arnould, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer ; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah ! Mademoiselle ! comme se porte monsieur mon frère ? » Sa pensée n'osa aller plus loin. — « Madame, il se porte bien de sa blessure. » — « Il y a eu un combat... Et mon fils ? » On ne lui répondit rien. — « Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort ? » — « Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. » — « Ah ! mon cher fils ! Est-il mort sur-le-champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! » Et là-dessus, elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens ; elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut ; elle n'a aucun repos ; sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée ; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte...

### Supplice de la Brinvilliers.

A Paris, vendredi 17<sup>e</sup> juillet 1676.

A M<sup>me</sup> de Grignan.

Enfin c'en est fait, la Brinvilliers<sup>5</sup> est en l'air : son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent ; de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits

1. La campagne de Hollande et le passage du Rhin. — 2. Henriette de Coulanges : elle devait mourir peu après d'une hydropisie. — 3. Son mari avait été tué. — 4. La sœur du Grand Condé. — 5. La marquise de Brinvilliers avait empoisonné son père, ses deux frères et sa sœur. Elle fut condamnée à avoir la tête tranchée.





pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet qu'on n'y souhaite rien; les filles qui font des rois et des personnages sont faites exprès; on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce; tout y est simple, tout y est innocent, tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect; tous les chants convenables aux paroles, qui sont tirées des *Psaumes* ou de la *Sagesse*<sup>1</sup>, et mis dans le sujet, sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes : la mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût et de l'attention. J'en fus charmée et le maréchal aussi, qui sortit de sa place pour aller dire au Roi combien il était content, et qu'il était auprès d'une dame qui était bien digne d'avoir vu *Esther*. Le Roi vint vers nos places et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : « Madame, je suis assuré que vous avez été contente. » Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée, ce que je sens est au-dessus des paroles. » Le Roi me dit : « Racine a bien de l'esprit<sup>2</sup>. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup; mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi : elles entrent dans le sujet, comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » Il me dit : « Ah! pour cela, il est vrai. » Et puis Sa Majesté s'en alla, et me laissa l'objet de l'envie : comme il n'y avait quasi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaisir de voir mes sincères admirations sans bruit et sans éclat. Monsieur le Prince et Madame la Princesse me vinrent dire un mot; M<sup>me</sup> de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le Roi; je répondis à tout, car j'étais en fortune. Nous revînmes le soir aux flambeaux. Je soupai chez M<sup>me</sup> de Coulanges, à qui le Roi avait parlé aussi avec un air d'être chez lui, qui lui donnait une douceur trop aimable<sup>3</sup>.

### Le Printemps.

Aux Rochers, mercredi 19<sup>e</sup> avril 1690.

A M<sup>me</sup> de Grignan.

Je reviens encore à vous, ma bonne, pour vous dire que si vous avez envie de savoir, en détail, ce que c'est qu'un printemps, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie : j'en examine cette année jusqu'aux premiers petits commencements. Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours? répon-

1. Livre de la Bible attribué à Salomon. — 2. Génie créateur. — 3. Citons encore quelques jugements littéraires de M<sup>me</sup> de Sévigné : « Faites-vous envoyer promptement les *Fables* de La Fontaine : elles sont divines... C'est une manière de narrer et un style à quoi on ne s'accoutume pas (1679). — Il y a certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et la facilité des *Fables* de La Fontaine (1686). — N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis, l'autre jour, chez M. de la Rochefoucauld; nous apprîmes par cœur celle du *Singe et du Chat* : ... cela est peint (1671). — Je m'en vais en Bourdaloue; ... on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici (1671). — Il y a (dans Bajazet) des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine (1672). »

dez. Vous allez dire : « Du vert. » Point du tout, c'est du rouge. Ce sont de petits boutons, tout prêts à partir, qui font un vrai rouge; et puis ils poussent tous une petite feuille et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge. Nous couvons tout cela des yeux; nous parions de grosses sommes — mais c'est à ne jamais payer — que ce bout d'allée sera tout vert dans deux heures; on dit que non; on parie. Les charmes ont leur manière, les hêtres une autre. Enfin je sais sur cela tout ce que l'on peut savoir<sup>1</sup>...

### Mort de Louvois.

A Grignan, 26<sup>e</sup> juillet 1691.

A M. de Coulanges.

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort, ce grand ministre, cet homme si considérable qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses : que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire<sup>2</sup> ! « Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps : je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? En vérité, il faut y faire des réflexions dans son cabinet. Voilà le second ministre<sup>3</sup> que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et leurs attachements, et les cent mille millions de chaînes dont ils étaient tous deux attachés à la terre...

### Jacques-Bénigne Bossuet.

Dijon, 1627. — Paris, 1704.

Euvres : *Sermons* (environ 200; citons *l'Impénitence finale*; *la Providence*; *l'Ambition*; *la Mort*; ces 4 sermons furent prêchés en 1662 durant le carême, devant la cour). — 12 *Oraisons funèbres* (de la reine d'Angleterre, 1669; de la duchesse d'Orléans, 1670; du prince de Condé, 1687). — *Discours sur l'histoire universelle* (1681). — *Histoire des variations des Eglises protestantes* (1688). — *Maximes et réflexions sur la comédie* (1694). — *Instructions sur les états d'oraison* (1697). — *Relation sur le quietisme* (1698). — *Politique tirée de l'Ecriture sainte*

---

1. Citons d'autres impressions : « Je serais fort heureuse dans ce bois, si j'avais une feuille qui chantât. Ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante ! Et la triste demeure qu'un bois où les feuilles ne disent mot. — L'autre jour on vint me dire : « Madame, il fait chaud dans le mail; il n'y a pas un brin de vent; la lune y fait des effets les plus plaisants du monde. » Je ne pus résister à la tentation. Je trouve mille *coquecigrues*, des moines blancs et noirs, plusieurs religieuses, grises et blanches, du linge jeté par ci, par là, des hommes noirs, d'autres ensevelis tout droits contre des arbres, de petits hommes cachés, qui ne montraient que la tête, des prêtres qui n'osaient approcher. Après avoir ri de toutes ces figures, et nous être persuadé que voilà ce qui s'appelle des esprits, et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revînmes... Je me crus obligée de donner cette marque de respect à la lune. » — 2. La France était en guerre avec l'Empire, la Suède, la Hollande, l'Angleterre, la Savoie et l'Espagne. — 3. M. de Seignelay, fils de Colbert.

(1709). — *De la connaissance de Dieu et de soi-même* (1722). — *Élévations sur les Mystères* (1727). — *Méditations sur l'Évangile* (1730). — *Lettres*.

Il appartenait à une famille de magistrats. Fit de brillantes études. Nommé archidiacre à Metz, il se signale par ses prédications contre les protestants. En 1659, il est nommé évêque de Condom et se fait connaître à Paris par son talent oratoire. La cour l'apprécie et Louis XIV le choisit comme précepteur du Dauphin (1670). Il prend cette tâche fort à cœur, compose un plan d'études très remarquable et rédige pour son élève divers ouvrages pédagogiques (*Discours sur l'histoire universelle*; *De la connaissance de Dieu*; *Politique tirée de l'Écriture sainte*) (1). Cette éducation terminée, il est nommé évêque de Meaux. Malgré son origine modeste et bien qu'il n'eût pas atteint les plus hauts degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il fut dès lors la personnalité la plus forte du clergé français et le directeur de l'opinion catholique de son temps.

Très grand travailleur (2), d'esprit lucide et net, d'un bon sens ennemi de tout excès, il continue à donner jusqu'à sa mort le plus bel exemple de dévouement pastoral. Résidant le plus souvent dans son diocèse, il accomplissait avec patience toutes les tâches qui lui incombait : prédications, œuvres charitables, direction des ordres religieux. En même temps, il employait sa science à défendre en toute occasion la foi catholique. Son grand dessein était de maintenir inébranlable l'autorité du dogme. Il fut partiellement cartésien, tout en rejetant certaines théories de Descartes relatives, par exemple, à l'union de l'âme et du corps ou à l'automatisme des animaux. Il combattit de toutes ses forces le protestantisme (3) et le libre examen. Dans la question gallicane (4), il sut concilier les désirs d'autonomie du roi et du clergé avec le principe de l'unité. Il maintint l'hostilité traditionnelle de l'Église contre la comédie. Il condamna nettement la morale lâche de certaines casuistiques. Nous parlerons plus loin (à propos de Fénelon) de sa lutte contre le quiétisme.

Bref, il fut pour le siècle de Louis XIV, dans l'ordre religieux, ce que fut Boileau dans l'ordre littéraire. Sa controverse avec Richard Simon est caractéristique : l'oratorien Richard Simon, fort érudit, avait tenté dans son *Histoire critique du Vieux Testament* (1678) une exégèse de l'Écriture sainte. Bossuet ne vit dans cette nouveauté qu'un « amas d'impiétés et un rempart du libertinage ». Il fit interdire le livre et entreprit une longue polémique avec son auteur.

Aussi tous les sermons de Bossuet, et même ses oraisons funèbres, sont consacrés à éclairer le dogme. Négligeant les subtiles analyses morales qui firent le succès de Bourdaloue, il ne songe qu'à préciser les grands principes de la foi. Comme historien, il ne veut que mettre en relief le rôle de la Providence et la soumission que doit l'homme à ses décrets (mais le premier, il a le souci d'une documentation sérieuse — surtout dans son *Histoire des variations* — et des grandes lois de l'évolution des peuples). Dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, il a donné la théorie du gouvernement monarchique : il en fonde la légitimité sur le droit divin ; le pouvoir royal serait donc absolu s'il n'était limité par le respect des volontés divines. Le roi devra rendre compte à Dieu de la mission qui lui a été confiée. Il doit régner pour le bonheur de ses sujets.

Dialecticien ferme et clair, Bossuet sait argumenter avec une rare précision ; son style est admirable de propriété et de naturel ; son éloquence est toute entière dans sa conviction. Elle ne fait jamais appel à une vaine rhétorique : « N'attendez pas de l'apôtre (saint Paul), dit-il, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités... Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat de ce monde... Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus... Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit ;

1. Le Dauphin, paresseux et peu doué, ne fit guère honneur à un tel maître. — 2. On connaît son surnom de collégien : *Bos suetus aratro*. — 3. Sans avoir poussé lui-même à la révocation de l'Édit de Nantes (1685), il y applaudit comme tous les catholiques de son temps. M<sup>me</sup> de Sévigné écrit que « jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de si mémorable ». Pourtant Bossuet, qui était doux et bon, appliqua l'édit dans son diocèse avec beaucoup de modération. — 4. Le gallicanisme est la doctrine qui prétend rendre l'Église de France indépendante de la papauté, au point de vue disciplinaire mais non au point de vue dogmatique. En 1681, l'Assemblée du clergé de France faillit provoquer un schisme : Bossuet, gallican comme les autres, sut éviter ce danger.

n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Écritures » (*Panégyrique de saint Paul*). Il est donc naturel que cette éloquence se soit élevée, maintes fois, à une poésie grandiose (1).

### Bataille de Rocroi<sup>2</sup>.

...Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le<sup>3</sup> défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux!

Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et, sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors que ne vit-on pas! Le jeune prince parut un autre homme: touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara toute entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel: et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre.

Le voyez-vous, comme il vole ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder.

1. Avant Bossuet, il faut mentionner SAINT VINCENT DE PAUL, qui a connu et encouragé les débuts du grand orateur, et lui a enseigné la simplicité évangélique. Ses sermons, plus familiers, traitent surtout de la charité. — BOURDALOUE, nous le verrons, fut mis au-dessus de Bossuet par les contemporains, ce qui ne laissa pas de nous étonner aujourd'hui. Leurs successeurs ne les firent pas oublier: FLÉCHIER (1632-1710), évêque de Nîmes, orateur plus fleuri et plus raffiné (*Oraison funèbre de Turenne*, 1676); MASCARON (1634-1703), de l'Oratoire; MASSILLON (1663-1742), de l'Oratoire, prédicateur plus académique et plus artiste. Son *Oraison funèbre de Louis XIV* ne manque pas de force: « Dieu seul est grand, mes frères... ».

2. Gagnée par le prince de Condé sur les Espagnols, le 19 mai 1643. — 3. Louis XIV.

C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés; le prince l'a prévenu; les bataillons enfoncés demandent quartier; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie; on ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! mais il se trouva par terre, au milieu de ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devait achever les restes dans les plaines de Lens.

Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou et, dans le champ de bataille, il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne, qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais, pour lui, c'est le premier pas de sa course<sup>1</sup>.

*(Oraison funèbre du prince de Condé.)*

---

1. Voici, chez VOLTAIRE, le récit du même événement :

Les troupes espagnoles, au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mello, vinrent ravager les frontières de la Champagne. Ils attaquèrent Rocroi, et ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances; et quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt et un ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, connu depuis sous le nom du grand Condé. La plupart des grands capitaines sont devenus tels par degrés. Ce prince était né général; l'art de la guerre sembla en lui un instinct naturel; il n'y avait en Europe que lui et le Suédois Torstenson qui eussent eu à vingt ans ce génie qui peut se passer de l'expérience.

Le duc d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder la bataille. Le maréchal de l'Hospital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son secret qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par lui; ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

On remarque que le prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein; il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la

### Le mauvais riche.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel<sup>1</sup>; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture. Car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres, que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous : ils vous auraient donné des bénédictions, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, qui feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, messieurs, un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux. *Curavimus Babylonem, et non est sanata* : « Nous avons soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie »; nous avons traité diligemment ce riche cruel; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations<sup>2</sup> nous avons mises sur ce cœur ! Et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. « Laissons-le là, disent-ils, retournons à notre patrie d'où nous étions descendus pour son secours » : *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam*. Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté

---

phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. À peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.

(*Siècle de Louis XIV*, 1751.)

Cfr., ci-dessous, les récits de Michelet et de Victor Cousin.

1. Soumis au hasard. — 2. Remèdes amollissants, appliqués sur la partie malade.

de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu; les pauvres l'ont déferé à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde...

Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon, et, si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère<sup>1-2</sup>.

(*Sermon sur l'impénitence finale*, 1662.)

### Devoirs d'un roi.

Vous êtes né, Sire<sup>3</sup>, avec un amour extrême pour la justice, avec une bonté et une douceur qui ne peuvent être assez estimées; et c'est dans ces choses que Dieu a renfermé la plus grande partie de vos devoirs, selon que nous l'apprenons par cette parole de son Ecriture : « La miséricorde et la justice gardent le roi; et son trône est affermi par la bonté et par la clémence. » Il faut donc considérer, Sire, que le trône que vous remplissez est à Dieu, que vous y tenez sa place, et que vous y devez régner selon ses lois. Les lois qu'il vous a données sont que, parmi vos sujets, votre puissance ne soit formidable qu'aux méchants, et que vos autres sujets puissent vivre en paix et en repos, en vous rendant obéissance. Vos peuples s'attendent, Sire, à vous voir pratiquer plus que jamais ces lois que l'Ecriture vous donne. La haute profession que Votre Majesté a faite, de vouloir changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu, les a remplis de consolation; elle leur persuade que Votre Majesté, se donnant à Dieu, se rendra plus que jamais attentive à l'obligation très étroite<sup>4</sup> qu'il vous impose de veiller à leur misère; et c'est de là qu'ils espèrent le soulagement dont ils ont un besoin extrême.

Je n'ignore pas, Sire, combien il est difficile de leur donner ce soulagement au milieu d'une grande guerre<sup>5</sup>, où vous êtes obligé à des dépenses si extraordinaires, et pour résister à vos ennemis, et pour conserver vos alliés. Mais la guerre qui oblige Votre Majesté à de si grandes dépenses l'oblige en même temps à ne pas laisser accabler son peuple, par qui seul elle les peut soutenir. Ainsi leur soulagement est autant nécessaire pour votre service que pour leur repos. Votre Majesté ne l'ignore pas; et pour lui dire sur ce fondement ce que je crois être de son obligation précise et indispensable, elle doit avant toutes choses s'appliquer à connaître à fond les misères des provinces, et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que Votre Majesté en profite, tant par les désordres des gens de guerre, que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des excès incroyables. Quoique Votre Majesté sache bien, sans doute, combien en toutes ces choses il se commet d'injustices et de pilleries<sup>6</sup>,

---

1. La misère était terrible à cette époque, par toute la France. — 2. Pour Bossuet, la solution du problème social est dans la charité et dans la vie future. La cité céleste est à l'inverse de la cité terrestre. Les pauvres y seront honorés. Les riches y seront humiliés. Leur fortune les livre ici-bas à toutes les tentations. Pour se sauver, ils doivent se souvenir qu'ils ne sont que les serviteurs des pauvres. Dieu, qui a voulu cette inégalité, contre laquelle il est donc téméraire de s'insurger, impose en même temps aux riches la charité la plus grande. — 3. Fragments d'une lettre adressée à Louis XIV en 1675. — 4. Stricte. — 5. La campagne de Hollande. — 6. Allusion aux fermiers généraux.



ce qui soutient vos peuples, c'est, Sire, qu'ils ne peuvent se persuader que Votre Majesté sache tout; et ils espèrent que l'application qu'elle a fait paraître pour les choses de son salut, l'obligera à approfondir une matière si nécessaire.

Il n'est pas possible que de si grands maux, qui sont capables d'abîmer l'Etat, soient sans remède; autrement tout serait perdu sans ressource. Mais ces remèdes ne se peuvent trouver qu'avec beaucoup de soin et de patience;...

Au reste, Votre Majesté, Sire, doit être persuadée que, quelque bonne intention que puissent avoir ceux qui la servent, pour le soulagement de ses peuples, elle n'égalera jamais la vôtre. Les bons rois sont les vrais pères des peuples, ils les aiment naturellement : leur gloire et leur intérêt le plus essentiel est de leur bienfaire, et les autres n'iront jamais en cela si avant qu'eux. C'est donc Votre Majesté qui, par la force invincible avec laquelle elle voudra ce soulagement, fera naître un désir semblable en ceux qu'elle emploie; en ne se lassant point de chercher et de pénétrer, elle verra sortir ce qui sera utile effectivement. La connaissance qu'elle a des affaires de son Etat, et son jugement exquis, lui feront démêler ce qui sera solide et réel d'avec ce qui ne sera qu'apparent. Ainsi les maux de l'Etat seront en chemin de guérir, et les ennemis, qui n'espèrent qu'aux désordres que causera l'impuissance de vos peuples, se verront déchus de cette espérance. Si cela arrive, Sire, y aura-t-il jamais un prince plus heureux que vous ni un règne plus glorieux que le vôtre?

### Dieu conduit tous les peuples.

Mais souvenez-vous, Monseigneur<sup>1</sup>, que ce long enchaînement des causes particulières<sup>2</sup>, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieus les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants : il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs : il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les Etats, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la

---

1. Bossuet s'adresse au Dauphin. — 2. Bossuet a étudié précédemment les « causes particulières », c'est-à-dire *humaines*, des révolutions politiques : « Dieu a voulu que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés; et qu'à la réserve de certains grands coups extraordinaires, où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents... La vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver... Il faut observer les inclinations et les mœurs. » Mais cette science des causes, que Bossuet définit si bien, c'est-à-dire la *critique historique*, l'étude scientifique des documents, est encore dans l'enfance au XVII<sup>e</sup> s. Bossuet admet sans vérification les dires des historiens grecs ou latins. On trouve dans le *Discours d'éloquents tableaux de la gloire d'Alexandre* ou des vertus morales, de la politique sage qui firent la grandeur de Rome : il n'y faut pas chercher autre chose que ces généralités.

précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infaillible...

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance...

C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus... Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Ce Discours vous le fait entendre; et pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne<sup>1</sup>.

(*Discours sur l'histoire universelle.*)

### La Providence.

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux, que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder par un certain endroit, aussitôt, toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le soleil; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement ni la course aux plus vites, ni les

---

1. Bossuet veut montrer que cette succession d'empires mène à l'unité romaine, nécessaire à la propagation du christianisme.

affaires aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux; mais que c'est le hasard et l'occasion qui donne tous les emplois : *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum..., sed tempus casumque in omnibus.* « J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que toutes choses arrivent également à l'homme de bien et au méchant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème ». *Quod universa aequè eveniant justo et impio..., immolanti victimas et sacrificia contemnenti..., eadem cunctis eveniunt.* Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée, mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit, au contraire, l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau ! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte ?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre. « Il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu », ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune. *Dixit insipiens [in corde suo : Non est Deus].* Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la place du jugement et l'iniquité dans le rang que devait tenir la justice » : *Vidi [sub sole] in loco judicii impietatem, et in loco justitiae iniquitatem;* c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre ? Quoi ? que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement ? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses ». *Et dixi [in corde meo] : Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit.*

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion; il voit dans le reste du monde un ordre qui le ravit : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'Etat de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse;

où il laisse de dessein formé<sup>1</sup> quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra, par un dernier jugement, la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose », *et tempus omnis rei tunc erit.*  
(*Sermon sur la Providence, 1662.*)

Néant de la vie humaine. *à d. d. images*

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, et au milieu de sa cour : Sire<sup>2</sup>, elle est digne de votre audience. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.* O éternel roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être, éternellement permanent, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure. « Et voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? Qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours,... durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez, dans cet espace qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs; que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? Que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes; la chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue »; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes...

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort. La nature, presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains,

---

1. Avec une intention bien nette. — 2. Bossuet prêche devant la cour.

et qui doit être éternellement dans le commerce<sup>1</sup> : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages. Cette recrue<sup>2</sup> continue du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : « Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus, et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre : encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas moins été jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

...Que la place est petite que nous occupons en ce monde ! Si petite certainement et si peu considérable, qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe. Je doute quelquefois avec Arnobe<sup>3</sup> si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio*. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond, et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres.

(Sermon sur la mort, 1662.)

*L'acteur ou le scène sur son mannequin*  
**Contre la comédie.** *quel est le mannequin qui joue le rôle de l'acteur ?*

*1694.*  
**Lettre au Père Caffaro<sup>4</sup> (fragments).**

...La première chose que j'y reprends, c'est que vous ayez pu dire et répéter que la comédie, telle qu'elle est aujourd'hui, n'a rien de contraire aux bonnes mœurs, et qu'elle est même si épurée à l'heure qu'il est, sur le théâtre français, qu'il n'y a rien que l'oreille la plus chaste ne pût entendre. Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière, ou que vous ne rangiez pas parmi les pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui vient à peine d'expirer, et qui remplit encore à présent tous les théâtres des équivoques les plus grossières dont on ait jamais infecté les oreilles des chrétiens.

Ne m'obligez pas à les répéter : songez seulement si vous osez soutenir à la face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont toujours ridicules, la corruption toujours défendue et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée ou toujours en crainte d'être violée par les derniers attentats ; je veux dire par les expressions les plus impudentes, à qui l'on ne donne que les enveloppes les plus minces.

Songez encore si vous jugez digne de votre habit et du nom de chrétien et de prêtre de trouver honnêtes toutes les fausses tendresses, toutes les maximes d'amour, et toutes les douces invitations à jouir du

1. En circulation. — 2. Recrutement. — 3. Apologiste chrétien du IV<sup>e</sup> s. — 4. On attribue à ce religieux théatin une apologie de la comédie, parue en préface des œuvres de Boursault, en 1694. Il se défendait d'en être l'auteur. On suppose aujourd'hui qu'elle peut être de Dom Chrysostome Boursault, fils du dramaturge et théologien connu.

beau temps de la jeunesse, qui retentissent partout dans les opéras de Quinault, à qui j'ai vu cent fois déplorer ces égarements...

Vous dites que ces représentations des passions agréables ne les excitent qu'indirectement, par hasard et par accident, comme vous parlez. Mais au contraire, il n'y a rien de plus direct ni de plus essentiel dans ces pièces, que ce qui fait le dessein formel de ceux qui les composent, de ceux qui les récitent et de ceux qui les écoutent. Dites-moi, que veut un Corneille dans son *Cid*, sinon qu'on aime Chimène, qu'on l'adore avec Rodrigue, qu'on tremble avec lui lorsqu'il est dans la crainte de la perdre, et qu'avec lui on s'estime heureux lorsqu'il espère de la posséder? Si l'auteur d'une tragédie ne sait pas intéresser le spectateur, l'émouvoir, le transporter de la passion qu'il a voulu exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans l'insupportable, si on peut parler de cette sorte? Toute la fin de son art et de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes, qu'on les serve comme des divinités; en un mot, qu'on leur sacrifie tout, si ce n'est peut-être la gloire, dont l'amour est plus dangereux que celui de la beauté même. Si le but des théâtres n'est pas de flatter ces passions, qu'on veut appeler délicates, mais dont le fond est si grossier, d'où vient que l'âge où elles sont les plus violentes, est aussi celui où l'on est touché le plus vivement de leur expression? Pourquoi, dit saint Augustin, si ce n'est qu'on y voit, qu'on y sent l'image, l'attrait, la pâture de ses passions? Et cela, dit le même saint, qu'est-ce autre chose qu'une déplorable maladie de notre cœur? On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par de semblables objets. On devient bientôt un acteur secret dans la tragédie, on y joue sa propre passion, et la fiction au dehors est froide et sans agrément, si elle ne trouve au dedans une vérité qui lui réponde. C'est pourquoi ces plaisirs languissent dans un âge plus avancé, dans une vie plus sérieuse, si ce n'est qu'on se transporte par un souvenir agréable dans ses jeunes ans, les plus beaux, selon les sens, de la vie humaine, et qu'on en réveille l'ardeur qui n'est jamais tout à fait éteinte...

Mais tout cela, dites-vous, paraît sur les théâtres comme une faiblesse; je le veux; mais comme une belle, comme une noble faiblesse, comme la faiblesse des héros et des héroïnes, enfin comme une faiblesse si artificieusement changée en vertu qu'on l'estime, qu'on lui applaudit sur tous les théâtres, et qu'elle doit faire une partie essentielle des plaisirs publics, qu'on ne peut souffrir de spectacle où non seulement elle ne soit, mais encore où elle ne règne et n'anime toute l'action.

### Louis Bourdaloue.

*Bourges*, 1632. — *Paris*, 1704.

Œuvre : *Sermons*.

Appartenait à l'ordre des jésuites. Il professa d'abord dans les collèges, puis se fit connaître comme sermonnaire. En 1669, il débuta à Paris à l'époque même où Bossuet renonçait à la prédication pour se consacrer au Dauphin. D'emblée, le succès du P. Bourdaloue fut prodigieux et il fit oublier aux contemporains les triomphes de Bossuet. Nous avons signalé plus haut l'admiration de M<sup>me</sup> de Sévigné : « Il passe toutes les merveilles passées. » Cet enthousiasme fut général.

Nous avons conservé de lui 85 sermons (*Sur la pensée de la mort, le respect humain, la pénitence, l'hypocrisie, l'aumône*, etc.) : ils valent surtout par la précision de la dialectique et la finesse de l'analyse psychologique, mais on n'y retrouve ni l'imagination ni la poésie de Bossuet. Bourdaloue excelle à peindre les passions, à les disséquer, à raisonner sur la pratique des vertus. Moraliste austère, il poursuit de sa logique impitoyable tous les vices mondains, le libertinage, l'avarice, la médisance ou l'égoïsme. Ces questions de morale, ces raisonnements d'une ordonnance parfaite, étaient plus dans le goût des contemporains que les lumières grandioses dont Bossuet éclairait les dogmes. « Il frappe comme un sourd », écrit M<sup>me</sup> de Sévigné.

### L'Hypocrisie<sup>1</sup>.

Comme la fausse dévotion tient en beaucoup de choses de la vraie; comme la fausse et la vraie ont je ne sais combien d'actions qui leur sont communes; comme les dehors de l'une et de l'autre sont presque tout semblables, il est non seulement aisé, mais d'une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l'une intéresse l'autre, et que les traits dont on peint celle-ci figurent celle-là, à moins qu'on n'y apporte toutes les précautions d'une charité prudente, exacte et bien intentionnée, ce que le libertinage n'est pas en disposition de faire. Et voilà, chrétiens, ce qui est arrivé, lorsque des esprits profanes, et bien éloignés de vouloir entrer dans les intérêts de Dieu, ont entrepris de censurer l'hypocrisie, non point pour en réformer l'abus, ce qui n'est pas de leur ressort, mais pour faire une espèce de diversion dont le libertinage pût profiter, en concevant et faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété par de malignes représentations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, exposant sur le théâtre et à la risée publique un hypocrite imaginaire, ou même, si vous voulez, un hypocrite réel, et tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule<sup>2</sup> : la crainte des jugements de Dieu, l'horreur du péché, les pratiques les plus louables en elles-mêmes et les plus chrétiennes. Voilà ce qu'ils ont affecté, mettant dans la bouche de cet hypocrite des maximes de religion faiblement soutenues, au même temps qu'ils les supposaient fortement attaquées; lui faisant blâmer les scandales du siècle d'une manière extravagante; le représentant consciencieux jusqu'à la délicatesse et au scrupule sur des points moins importants, où toutefois il le faut être, pendant qu'il se portait d'ailleurs aux crimes les plus énormes; le montrant sous un visage de pénitent, qui ne servait qu'à couvrir ses infamies; lui donnant, selon leur caprice, un caractère de piété la plus austère, ce semble, et la plus exemplaire, mais, dans le fond, la plus mercenaire et la plus lâche.

Damnables inventions pour humilier les gens de bien, pour les rendre tous suspects, pour leur ôter la liberté de se déclarer en faveur de la vertu, tandis que le vice et le libertinage triomphaient; car ce sont là, chrétiens, les stratagèmes et les ruses dont le démon s'est prévalu; et tout cela fondé sur le prétexte de l'hypocrisie. « Le monde est plein de ces hypocrites, disait le libertin; ils sont au milieu de nous, et nous sommes parmi eux; mais nous ne les connaissons pas, et il n'y a que Dieu,

---

1. Ce sermon est de 1670. Le *Tartuffe* de Molière, interdit depuis 1664, avait été enfin joué en 1669, grâce à l'intervention du roi. Molière avait toujours affirmé qu'il n'attaquait que les faux dévots. — 2. Puisque les dehors de la vraie ou de la fausse dévotion sont les mêmes.

qui sonde les cœurs, lequel puisse les distinguer. Que savons-nous si toutes ces vertus qu'on élève si haut, et qu'on nous propose pour modèles, ne sont point de ces hypocrisies colorées, qui n'ont qu'une belle face et qu'un certain brillant ? » Ainsi, dis-je, raisonnait l'impie, et ainsi raisonne-t-il encore tous les jours ; par où, comme je viens de le remarquer, il prétend se défendre du témoignage que la piété rend contre lui, et pense avoir droit de le récuser, puisque, du moment qu'elle est suspecte, elle perd toute autorité, et n'est plus recevable dans ses jugements.

Or je soutiens, moi, qu'en cela et en tout le reste, le libertin raisonne mal... Car je veux bien convenir avec le libertin des principes qu'il établit, tout injurieux qu'ils sont à la piété ; je veux bien qu'il n'y ait point de vraie piété dans le monde, ou qu'il n'y ait qu'une piété douteuse : peut-il conclure de là ce qu'il conclut, qu'il n'a donc qu'à demeurer dans sa vie mondaine et déréglée, et que la conduite des autres est une justification de la sienne ? Fausse et pernicieuse conséquence... Voici ce que devrait se dire à lui-même le libertin pour raisonner juste : Qu'ai-je affaire de prendre garde à ce que font tels ou tels, et que m'importe de savoir si cette piété qu'ils professent est sincère ou affectée ? leur vie n'est pas ma règle : si ce sont des faux dévots, leur fausse dévotion n'est pas à mon égard un titre pour être mauvais chrétien, pour me livrer impunément à mon ambition, pour m'abandonner aux mouvements de ma passion, pour négliger tous les devoirs de la religion ; chacun répondra pour soi ; laissons-les vivre comme ils voudront ; mais, nous, vivons comme nous le devons.

(*Sermon sur l'hypocrisie*, 1670.)

## Madame de La Fayette.

Paris, 1634-1693.

Œuvres. — Romans : *La Princesse de Montpensier*. — *Zayde*. — *La Princesse de Clèves* (1678).

Mémoires.

Marie-Madeleine Pioche de La Vergne est issue d'une famille de magistrats, mais son père avait abandonné cette tradition pour suivre sa vocation militaire. Il fut, sous le règne de Louis XIII, un officier et un ingénieur militaire distingué par le cardinal de Richelieu.

Elle épousa, en 1655, le comte de La Fayette, dont la famille s'était depuis longtemps illustrée dans le métier des armes.

Amie de M<sup>me</sup> de Sévigné, de Ménage, du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, sa vie se passa dans une société mondaine et intellectuelle à la fois. Ses premiers romans parurent sous la signature du poète Segrais. La première édition de la *Princesse de Clèves* était anonyme et M<sup>me</sup> de La Fayette se défendit toujours d'en être l'auteur. Pourtant, même si Segrais, si La Rochefoucauld surtout ont eu à ce chef-d'œuvre une part qu'il nous est impossible d'apprécier, l'attribution n'en reste guère douteuse, pour le principal.

L'importance de cette œuvre est grande : premier modèle — et premier chef-d'œuvre — du véritable roman d'analyse psychologique, c'est aussi le seul roman du siècle qu'on puisse, au sens plein du mot, appeler « classique ». Rejetant les complications d'intrigues des romans d'aventure comme les raffinements diffus des romans précieux, les pastorales conventionnelles comme les



trivialités des romans « réalistes » (1), M<sup>me</sup> de La Fayette a su concentrer l'intérêt sur le seul conflit intérieur, sur l'évolution des passions et leurs ravages dans le cœur de ses trois héros : M<sup>me</sup> de Clèves, son mari et le duc de Nemours. Une telle conception du roman n'est pas sans évoquer la tragédie de Corneille (les contemporains y ont pensé) et de Racine. Le style enfin, malgré des négligences nombreuses, ne contredit pas ce rapprochement. Abstrait, certes, ne visant ni au pittoresque ni à l'effet, il est, dans l'analyse, d'une précision parfaite. Quelques-uns ont regretté l'abondance des expressions toutes générales, des « beautés parfaites », des perfections qui « passent tout ce qu'on saurait imaginer »... Mais cette retenue, cette pauvreté — volontaire — de vocabulaire et de couleur sont-elles autre chose que celles de Racine ? Sans qu'il faille exagérer, bien entendu, le rapprochement entre le *poète*, un de nos plus purs, et le *prosateur* souvent excellent, mais parfois nonchalant.

*Résumé* : L'action se passe dans les dernières années du règne de Henri II (roi de 1547 à 1559). M<sup>lle</sup> de Chartres a épousé le prince de Clèves, qu'elle estime profondément, sans l'aimer vraiment. Le duc de Nemours s'éprend d'elle et elle se sent gagner par la passion. Dans sa parfaite droiture, elle avoue tout à son mari et cherche auprès de lui une protection contre le monde et contre elle-même. M. de Clèves reçoit cet aveu avec bonté, mais une jalousie involontaire croît en lui, le ronger et il en meurt bientôt. Sa veuve affirme alors à M. de Nemours sa volonté inébranlable de rester fidèle à la mémoire de son mari. Elle se retire du monde, passant la fin d'une vie « qui fut assez courte », soit dans un couvent, soit « chez elle, mais dans une retraite et dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères ».

### L'aveu de M<sup>me</sup> de Clèves.

(M. de Nemours, caché, entend la conversation entre M<sup>me</sup> de Clèves et son mari. La scène se passe à la campagne, dans le parc, chez M. de Clèves.)

Il entendait que M. de Clèves disait à sa femme : « Mais pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? Qui vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nous sépare... Je vous trouve même plus triste que de coutume et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction.

— Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand et il y a toujours un si grand monde chez vous qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que l'on ne cherche du repos.

— Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge. Vous êtes, chez vous et dans la cour, d'une sorte à ne vous pas donner de lassitude et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi.

— Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours ; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent quasi jamais.

— Ah ! madame ! s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule, que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire.

1. Voir pages 111 et 112. En outre, page 121 (D'Urfé) et page 148 (Scudéry).

Il la pressa longtemps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis tout d'un coup prenant la parole et le regardant :

— Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour.

— Que me faites-vous envisager, madame ? s'écria M. de Clèves. Je n'oserais vous le dire de peur de vous offenser.

M<sup>me</sup> de Clèves ne répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé :

— Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas.

— Eh bien, monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à son mari<sup>1</sup>; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons de m'éloigner de la cour et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour ou si j'avais encore M<sup>me</sup> de Chartres<sup>2</sup> pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons, si j'ai des sentiments qui vous déplaisent : du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu; conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore, si vous pouvez.

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses genoux le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant :

— Ayez pitié de moi vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne; et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas, comme je dois, à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais été. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre, elle dure encore; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ?

1. Les contemporains disputèrent de l'originalité de cette situation. On a rappelé Pauline dans le *Polyeucte* de Corneille (1643), la *Phèdre* de Racine (1677), ainsi qu'un roman de M<sup>me</sup> de Villeglé, *Les désordres de l'amour*. Mais la situation est ici différente, et plus encore la manière dont elle est traitée.

2. La mère de M<sup>me</sup> de Clèves.

Qu'a-t-il fait pour vous plaire ? Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire. J'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant ; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre. Il est trop noble pour ne me pas donner une sûreté entière ; il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendrez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari. Mais, madame, achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez éviter.

— Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle ; je suis résolue de ne vous le pas dire et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme.

— Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves ; je connais trop le monde pour ignorer que la considération<sup>1</sup> d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont et non pas s'en plaindre ; et encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir.

— Vous m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle ; j'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse, et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdait pas une parole de cette conversation ; et ce que venait de dire M<sup>me</sup> de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à son mari<sup>2</sup>. Il était si éperdument amoureux d'elle qu'il croyait que tout le monde avait les mêmes sentiments. Il était véritable aussi qu'il avait plusieurs rivaux ; mais il s'en imaginait encore davantage, et son esprit s'égarait à chercher celui dont M<sup>me</sup> de Clèves pouvait parler. Il avait cru bien des fois qu'il ne lui était pas désagréable<sup>3</sup> et il avait fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devait être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il était si transporté qu'il ne savait quasi ce qu'il voyait, et il ne pouvait pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachait.

M. de Clèves faisait néanmoins tous ses efforts pour le savoir ; et, après qu'il l'en eut pressée inutilement :

— Il me semble, répondit-elle, que vous devez être content de ma sincérité ; ne m'en demandez pas davantage et ne me donnez point lieu de me repentir de ce que je viens de faire. Contentez-vous de

1. Action de considérer, de tenir compte de quelqu'un ou de quelque chose (« J'ai fait cela pour votre considération, en votre considération ». Dict. Acad. 1694) — ou encore : réputation, qualité.

2. M. de Nemours ignore encore que sa passion est partagée.

3. ...que lui (Nemours) n'était pas désagréable à M<sup>me</sup> de Clèves ; ...sur des choses : d'après des indices ; ...un remède si extraordinaire : l'aveu que M<sup>me</sup> de Clèves fait à son mari. On remarquera la démarche embarrassée de la phrase, due en partie au langage du temps, en partie sans doute à la négligence.

l'assurance que je vous donne encore, qu'aucune de mes actions n'a fait paraître mes sentiments et que l'on ne m'a jamais rien dit dont j'aie pu m'offenser.

— Ah ! madame, reprit tout d'un coup M. de Clèves, je ne vous saurais croire. Je me souviens de l'embarras où vous fûtes le jour que votre portrait se perdit. Vous avez donné, madame, vous avez donné ce portrait qui m'était si cher et qui m'appartenait si légitimement. Vous n'avez pu cacher vos sentiments; vous aimez, on le sait; votre vertu vous a jusqu'ici garantie du reste.

— Est-il possible, s'écria cette princesse, que vous puissiez penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous faire ? Fiez-vous à mes paroles; c'est par un assez grand prix que j'achète la confiance que je vous demande. Croyez, je vous en conjure, que je n'ai point donné mon portrait; il est vrai que je le vis prendre<sup>1</sup>; mais je ne voulus pas faire paraître que je le voyais, de peur de m'exposer à me faire dire des choses que l'on ne m'a encore osé dire.

— Par où vous a-t-on donc fait voir qu'on vous aimait, reprit M. de Clèves, et quelles marques de passion vous a-t-on données ?

— Epargnez-moi la peine, répliqua-t-elle, de vous redire des détails qui me font honte à moi-même de les avoir remarqués et qui ne m'ont que trop persuadée de ma faiblesse.

— Vous avez raison, madame, reprit-il, je suis injuste. Refusez-moi toutes les fois que je vous demanderai de pareilles choses; mais ne vous offensez pourtant pas si je vous les demande.

(*La Princesse de Clèves*, III.)

## Nicolas Boileau-Despréaux.

Paris, 1636-1711.

(Euvres : *Satires* I-IX (1660-1668). — *Dialogue des héros de roman* (1665). — *Épîtres* I-V (1669-1674). — *Le Lutrin*, I-IV (1673). — *Art poétique* (1674). — *Épîtres* VI-IX (1675-1677). — *Le Lutrin*, V et VI (1683). — *Satire* X (1692). — *Ode sur la prise de Namur* (1693). — *Réflexions sur Longin* (1694-1710). — *Épîtres* X-XII (1695-1698). — *Satire* XI (1698). — *Satire* XII (1705).

Il était le onzième (2) fils d'un greffier au Parlement. Reçut une excellente instruction aux collèges d'Harcourt et de Beauvais, à Paris. Étudia d'abord la théologie, puis le droit. Mais à la mort de son père (1657), il se vit en possession d'une modeste fortune et il abandonna le barreau pour la poésie. Il se lie avec Molière, Racine, La Fontaine, Chapelle (3), etc. Dès 1660, il réussit dans la satire et s'y taille vite une renommée. Très lettré, bon grammairien, bon helléniste, il eut beaucoup d'influence sur ses amis, et il sut distinguer leur génie, qu'il opposa aux fantaisies des burlesques et des précieux, aux faux brillants et à la trivialité effrontée.

Très apprécié par Louis XIV, qui aimait tous les gens de bon sens, il est nommé en 1677 historiographe, avec Racine. L'Académie l'accueille en 1684 : il y prend une part prépondérante à la *Querelle des anciens et des modernes*. Mais petit à petit, les écrivains de sa génération disparaissent : il se confine de plus en plus dans sa maison d'Auteuil, où sa vieillesse fut mélancolique.

1. Par M. de Nemours, dans la deuxième partie du roman.

2. D'autres disent le quinzième. Deux de ses frères sont connus : Gilles Boileau, poète également, fut de l'Académie; Jacques Boileau, prêtre et docteur en Sorbonne. — 3. Leurs réunions dans les cabarets (*La Pomme de pin*, *le Mouton blanc*, etc.) sont connues. Les *Plaideurs* de Racine furent écrits à la *Croix de Lorraine* et Boileau y collabora.

On ne peut qu'admirer la perspicacité et le jugement sûr de Despréaux (1), comme sa droiture et sa bonté. S'il a mal jugé le moyen âge et la Pléiade (2), il n'a guère hésité entre Racine et Quinault, La Fontaine et d'Assoucy. Nous avons exposé plus haut sa doctrine : malgré certaines outrances et certaines lacunes, elle reste, aux yeux de beaucoup, la meilleure expression du génie français.

Nous n'avons pas à insister ici sur les diverses œuvres de Boileau, assez connues par ailleurs : nous citerons ci-après quelques exemples de sa prose satirique, et la trop fameuse *Ode sur la prise de Namur*. Rappelons toutefois que ce n'est pas dans cette ode pompeuse et froide, que se trouve, pour nous, la poésie de Boileau, mais bien dans maints passages, plus familiers, des *Satires* et des *Épîtres* (Cf., par exemple, sat. VI : *Les embarras de Paris*; ép. VI : *Les Plaisirs des champs*, etc.). Traitant des sujets plus modestes, sans essayer de se hausser au ton du lyrisme ou de l'épopée, Boileau allie une verve un peu sèche à l'art d'un véritable « réaliste » qui « sait voir et rendre », comme le soulignait G. Lanson.

Nous ne croyons pas utile de reproduire ici ces textes que l'on trouve dans toutes les éditions classiques des œuvres de Boileau.

### Horatius Coclès et Clélie<sup>3</sup>.

PLUTON. — Mais quelle est cette voix robuste que j'entends là-bas qui fredonne un air ?

DIOGÈNE. — C'est ce grand borgne d'Horatius Coclès qui chante ici proche, comme m'a dit un de vos gardes, à un écho qu'il a trouvé, une chanson qu'il a faite pour Clélie.

PLUTON. — Qu'a donc ce fou de Minos, qu'il crève de rire ?

MINOS. — Et qui ne rirait ? Horatius Coclès chantant à l'écho!...

HORATIUS COCLÈS, *chantant la reprise de la chanson qu'il chante dans Clélie*. —

« Et Phénisse même publie  
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

DIOGÈNE. — Je pense reconnaître l'air. C'est sur le chant de *Toinon la belle jardinière*<sup>4</sup>.

HORATIUS COCLÈS. —

« Et Phénisse même publie  
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

PLUTON. — Quelle est donc cette Phénisse ?

DIOGÈNE. — C'est une dame des plus galantes et des plus spirituelles de la ville de Capoue, mais qui a une trop grande opinion de sa beauté, et qu'Horatius Coclès raille dans cet impromptu<sup>5</sup> de sa façon, dont il a composé aussi le chant, en lui faisant avouer à elle-même que tout cède en beauté à Clélie.

MINOS. — Je n'eusse jamais cru que cet illustre Romain fût si excellent musicien, et si habile faiseur d'impromptus. Cependant je vois bien par celui-ci qu'il y est maître passé.

1. C'est ainsi que l'appellent d'ordinaire les contemporains : il avait pris ce nom d'une terre (*les Préaux*) que possédait son père. — 2. Comme tout son temps, il était fort ignorant du moyen âge. — 3. Boileau attaque surtout ici les romans de M<sup>lle</sup> de Scudéry. Il eut le tact de ne publier ce pamphlet, esquissé en 1665, qu'après la mort de la fameuse romancière, qui était par ailleurs une femme de beaucoup de mérite. — La scène est aux enfers : Pluton apprend qu'une « pestilente galanterie a infecté les séjours infernaux ». Il convoque dans ses appartements les héros et les héroïnes qui peuplent les champs Elysées. Cyrus paraît d'abord, mais on ne peut tirer de lui que des soupirs et des plaintes amoureuses. Pluton ordonne de chasser ce « grand pleureux ». — 4. « Chanson du Savoyard, alors à la mode », note de Boileau. Le Savoyard était un chanteur populaire qui se produisait au Pont-Neuf. — 5. Petit poème improvisé. Ils étaient fort en vogue à cette époque.

PLUTON. — Et moi, je vois bien que, pour s'amuser à de semblables petites choses, il faut qu'il ait entièrement perdu le sens. Hé! Horatius Coclès, vous qui étiez autrefois si déterminé soldat, et qui avez défendu vous seul un pont contre toute une armée, de quoi vous êtes-vous avisé de vous faire berger après votre mort? et qui est le fou ou la folle qui vous ont appris à chanter?

HORATIUS COCLÈS. —

« Et Phénisse même publie  
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

MINOS. — Il se ravit dans son chant.

PLUTON. — Oh! qu'il s'en aille dans mes galeries chercher, s'il veut, un nouvel écho. Qu'on l'emmène.

HORATIUS COCLÈS, *s'en allant toujours chantant.* —

« Et Phénisse même publie  
Qu'il n'est rien si beau que Clélie. »

PLUTON. — Le fou! le fou! Ne viendra-t-il point à la fin une personne raisonnable?

DIOGÈNE. — Vous allez avoir bien de la satisfaction; car je vois entrer la plus illustre de toutes les dames romaines, cette Clélie qui passa le Tibre à la nage, pour se dérober du camp de Porsenna, et dont Horatius Coclès, comme vous venez de le voir, est amoureux.

PLUTON. — J'ai cent fois admiré l'audace de cette fille dans Tite-Live; mais je meurs de peur que Tite-Live n'ait encore menti. Qu'en dis-tu, Diogène?

DIOGÈNE. — Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

CLÉLIE. — Est-il vrai, sage roi des enfers, qu'une troupe de mutins ait osé se soulever contre Pluton, le vertueux Pluton?

PLUTON. — Ah! à la fin nous avons trouvé une personne raisonnable. Oui, ma fille, il est vrai que les criminels dans le Tartare ont pris les armes, et que nous avons envoyé chercher les héros dans les champs Elysées et ailleurs pour nous secourir.

CLÉLIE. — Mais, de grâce, seigneur, les rebelles ne songent-ils point à exciter quelque trouble dans le royaume de Tendre? car je serais au désespoir s'ils s'étaient seulement postés dans le village de Petits-Soins. N'ont-ils point pris Billets-Doux ou Billets-Galants?

PLUTON. — De quel pays parle-t-elle là? Je ne me souviens point de l'avoir vu dans la carte.

DIOGÈNE. — Il est vrai que Ptolémée n'en a point parlé; mais on a fait depuis peu de nouvelles découvertes. Et puis ne voyez-vous pas que c'est du pays de galanterie qu'elle vous parle?

PLUTON. — C'est un pays que je ne connais point.

CLÉLIE. — En effet, l'illustre Diogène raisonne tout à fait juste. Car il y a trois sortes de Tendre : Tendre sur Estime, Tendre sur Inclination et Tendre sur Reconnaissance. Lorsque l'on veut arriver à Tendre sur Estime, il faut aller d'abord au village de Petits-Soins, et...

PLUTON. — Je vois bien, la belle fille, que vous savez parfaitement la géographie du royaume de Tendre, et qu'à un homme qui vous

aimera, vous lui ferez voir bien du pays dans ce royaume. Mais pour moi, qui ne le connais point, et qui ne le veux point connaître, je vous dirai franchement que je ne sais si ces trois villages et ces trois fleuves mènent à Tendre, mais qu'il me paraît que c'est le grand chemin des Petites-Maisons<sup>1</sup>.

MINOS. — Ce ne serait pas trop mal fait, non, d'ajouter ce village-là dans la carte de Tendre. Je crois que ce sont ces terres inconnues dont on y veut parler.

PLUTON. — Mais vous, tendre mignonne, vous êtes donc aussi amoureuse, à ce que je vois.

CLÉLIE. — Oui, seigneur; je vous concède que j'ai pour Aronce une amitié qui tient de l'amour véritable : aussi faut-il avouer que cet admirable fils du roi de Clusium a en toute sa personne je ne sais quoi de si extraordinaire et de si peu imaginable, qu'à moins que d'avoir une dureté de cœur inconcevable, on ne peut pas s'empêcher d'avoir pour lui une passion tout à fait raisonnable. Car enfin...

PLUTON. — Car enfin, car enfin... Je vous dis, moi, que j'ai pour toutes les folles une aversion inexplicable; et que quand le fils du roi de Clusium aurait un charme imaginable, avec votre langage inconcevable, vous me feriez plaisir de vous en aller, vous et votre galant, au diable. A la fin la voilà partie...<sup>2</sup> !

(*Dialogue des héros de roman.*)

### X Arrêt burlesque<sup>3</sup>.

*Donné en la grand'chambre du Parnasse, en faveur des maîtres ès arts, médecins et professeurs de l'Université de Stagyre, au pays des Chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote.*

Vu par la cour la requête présentée par les régents, maîtres ès arts, docteurs et professeurs de l'Université, tant en leurs noms, que comme tuteurs et défenseurs de la doctrine de maître Aristote, ancien professeur royal en grec dans le collège du Lycée, et précepteur du feu roi de quelleuse mémoire, Alexandre dit le Grand, acquéreur de l'Asie, Europe, Afrique et autres lieux; contenant que, depuis quelques années, une inconnue, nommée la Raison, aurait entrepris d'entrer par force dans les écoles de ladite Université; et pour cet effet, à l'aide de certains quidams factieux, prenant les surnoms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes et Pourchotistes<sup>4</sup>, gens sans aveu, se serait mise en état d'en expulser ledit Aristote, ancien et paisible possesseur desdites écoles, contre lequel elle et ses consorts auraient déjà publié plusieurs livres,

---

1. Hôpital des fous. — 2. Comparaisent encore Lucrèce, amoureuse et aimée de Brutus, Sapho, Jeanne d'Arc, etc.; ils extravaguent tous et Pluton s'irrite de plus en plus de tout ce charabia. Il ordonne qu'on dépouille ces prétendus héros, qu'on les fustige et qu'on les précipite, avec « leurs billets doux, leurs lettres galantes, leurs vers passionnés et les morceaux de ridicule papier où sont écrites leurs histoires », au plus profond du fleuve de Léthé. — 3. Ecrit sans doute en 1671. L'Université avait préparé une requête au Parlement pour obtenir l'interdiction de la philosophie cartésienne. Elle y renonça, devant le ridicule dont la couvrait l'*Arrêt burlesque*. On raconte que Boileau aurait écrit ce pamphlet à la demande du premier président Lamoignon, importuné par les « sorbonagres ». Selon d'autres, Boileau aurait agi par lui-même, et son frère Jérôme, greffier au Parlement, aurait glissé l'*Arrêt burlesque* parmi les pièces que devait signer Lamoignon. Celui-ci aurait beaucoup ri de cette plaisanterie. — 4. Disciples de Gassendi, Descartes, Malebranche et Pourchot. Ce dernier, recteur de l'Université, avait introduit dans l'enseignement la philosophie cartésienne.

traités, dissertations et raisonnements diffamatoires, voulant assujettir ledit Aristote à subir devant elle l'examen de sa doctrine; ce qui serait directement opposé aux lois, us et coutumes de ladite Université, où ledit Aristote aurait toujours été reconnu pour juge sans appel et non comptable de ses opinions. Que même, sans l'aveu d'icelui, elle aurait changé et innové plusieurs choses en et au dedans de la nature, ayant ôté au cœur la prérogative d'être le principe des nerfs, que ce philosophe lui avait accordée libéralement et de son bon gré, et laquelle elle aurait cédée et transportée au cerveau. Et ensuite, par une procédure nulle de toute nullité, aurait attribué audit cœur la charge de recevoir le chyle, appartenant ci-devant au foie; comme aussi de faire voiturer le sang par tout le corps, avec plein pouvoir audit sang d'y vaguer, errer et circuler impunément par les veines et artères, n'ayant autre droit ni titre pour faire lesdites vexations, que la seule expérience, dont le témoignage n'a jamais été reçu dans lesdites écoles<sup>1</sup>. Aurait aussi attenté ladite Raison, par une entreprise inouïe, de déloger le feu de la plus haute région du ciel, et prétendu qu'il n'avait là aucun domicile, nonobstant les certificats dudit philosophe, et les visites et descentes faites par lui sur les lieux; plus, par un attentat et voie de fait énorme contre la Faculté de médecine, se serait ingérée de guérir, et aurait réellement et de fait guéri quantité de fièvres intermittentes, comme tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes et même continues, avec vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues inconnues audit Aristote et à Hippocrate son devancier, et ce sans saignée, purgation ni évacuation précédentes; ce qui est non seulement irrégulier, mais tortionnaire et abusif;...

La cour, ayant égard à ladite requête, a maintenu et gardé, maintenant et garde ledit Aristote en la pleine et paisible possession et jouissance desdites écoles. Ordonne qu'il sera toujours suivi et enseigné par les régents, docteurs, maîtres ès arts et professeurs de ladite Université, sans que pour ce ils soient obligés de le lire, ni de savoir sa langue et ses sentiments. Et sur le fond de sa doctrine, les renvoie à leurs cahiers. Enjoint au cœur de continuer d'être le principe des nerfs; et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, nonobstant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au chyle d'aller droit au foie, sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir. Fait défense au sang d'être plus vagabond, errer ni circuler dans le corps, sous peine d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté de médecine. Défend à la Raison et à ses adhérents de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, doubles-tierces, quartes, triples-quartes ni continues, par mauvais moyens et voies de sortilèges, comme vin pur, poudre, écorce de quinquina et autres drogues non approuvées ni connues des anciens. Et en cas de guérisons irrégulières par icelles drogues, permet aux médecins de ladite Faculté de rendre, suivant leur méthode ordinaire, la fièvre aux malades, avec casse, séné, sirops, juleps, et autres remèdes propres à ce; et de remettre lesdits

1. La circulation du sang avait été découverte en 1619 par le médecin anglais Harvey Cette nouveauté embarrassait fort la Faculté de médecine.



malades en tel et semblable état qu'ils étaient auparavant, pour être ensuite traités selon les règles; et, s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés et évacués... Et afin qu'à l'avenir il n'y soit contrevenu, a banni à perpétuité la Raison des écoles de ladite Université; lui fait défense d'y entrer, troubler ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée janséniste et amie des nouveautés.

*Collationné avec paraphe.*

*M. Boileau est pressé*

**Ode sur la prise de Namur<sup>1</sup>.**  
(1693)

Quelle docte et sainte ivresse  
Aujourd'hui me fait la loi?  
Chastes Nymphes du Permesse,  
N'est-ce pas vous que je voi?  
Accourez, troupe savante;  
Des sons que ma lyre enfante  
Ces arbres sont réjouis.  
Marquez-en bien la cadence;  
Et vous, vents, faites silence :  
Je vais parler de Louis.

Dix mille vaillants Alcides,  
Les bordant de toutes parts,  
D'éclairs au loin homicides  
Font pétiller leurs remparts;  
Et, dans son sein infidèle,  
Partout la terre y recèle  
Un feu prêt à s'élançer,  
Qui, soudain perçant son gouffre,  
Ouvre un sépulcre de soufre  
A quiconque ose avancer.

Dans ses chansons immortelles,  
Comme un aigle audacieux,  
Pindare étendant ses ailes,  
Fuit loin des vulgaires yeux.  
Mais, ô ma fidèle lyre!  
Si dans l'ardeur qui m'inspire  
Tu peux suivre mes transports,  
Les chênes des monts de Thrace  
N'ont rien ouï que n'efface  
La douceur de tes accords.

Namur, devant tes murailles,  
Jadis la Grèce eût, vingt ans,  
Sans fruit vu les funérailles  
De ses plus fiers combattants.  
Quelle effroyable puissance  
Aujourd'hui pourtant s'avance,  
Prête à foudroyer tes monts!  
Quel bruit, quel feu l'environne!  
C'est Jupiter en personne,  
Ou c'est le vainqueur de Mons.

Est-ce Apollon et Néptune  
Qui sur ces rocs sourcilleux,  
Ont, compagnons de fortune,  
Bâti ces murs orgueilleux?  
De leur enceinte fameuse  
La Sambre, unie à la Meuse,  
Défend le fatal abord;  
Et, par cent bouches horribles,  
L'airain sur ces monts terribles  
Vomit le fer et la mort.

N'en doute point, c'est lui-même;  
Tout brille en lui, tout est roi.  
Dans Bruxelles Nassau blême  
Commence à trembler pour toi.  
En vain il voit le Batave,  
Désormais docile esclave,  
Rangé sous ses étendards;  
En vain au lion belge  
Il voit l'aigle germanique  
Uni sous les léopards...

1. Namur fut assiégée du 26 mai au 5 juin 1692. — Ce poème est un des épisodes de la *Querelle des anciens et des modernes* : Boileau voulait donner un modèle du lyrisme pindarique, dont Perrault s'était moqué.

Mais qui fait enfler la Sambre ?  
Sous les Jumeaux effrayés,  
Des froids torrents de décembre  
Les champs partout sont noyés.  
Cérès s'enfuit éplorée  
De voir en proie à Borée  
Ses guérets d'épis chargés,  
Et, sous les urnes fangeuses  
Des Hyades orageuses,  
Tous ses trésors submergés.

Accourez, Nassau, Bavière,  
De ces murs l'unique espoir :  
A couvert d'une rivière,  
Venez, vous pouvez tout voir.  
Considérez ces approches :  
Voyez grimper sur ces roches  
Ces athlètes belliqueux ;  
Et dans les eaux, dans la flamme,  
Louis à tous donnant l'âme,  
Marcher, courir avec eux...

Déployez toutes vos rages,  
Princes, vents, peuples, frimas ;  
Ramassez tous vos nuages ;  
Rassemblez tous vos soldats :  
Malgré vous, Namur en poudre  
S'en va tomber sous la foudre  
Qui dompta Lille, Courtrai,  
Gand la superbe Espagnole,  
Saint-Omer, Besançon, Dôle,  
Ypres, Maastricht et Cambrai...

C'en est fait. Je viens d'entendre  
Sur ces rochers éperdus  
Battre un signal pour se rendre.  
Le feu cesse : ils sont rendus.  
Dépouillez votre arrogance,  
Fiers ennemis de la France ;  
Et, désormais gracieux,  
Allez à Liège, à Bruxelles,  
Porter les humbles nouvelles  
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime  
De ses transports les plus doux,  
Rempli de ce dieu sublime,  
Je vais, plus hardi que vous,  
Montrer que sur le Parnasse,  
Des bois fréquentés d'Horace  
Ma muse dans son déclin  
Sait encor les avenues,  
Et des sources inconnues  
A l'auteur du *Saint-Paulin*<sup>1</sup>.

## Jean Racine.

*La Ferté-Milon*, 1639. — Paris, 1699.

Œuvres : *Tragédies* (*La Thébaïde*, 1664. — *Alexandre*, 1665. — *Andromaque*, 1667. — *Britannicus*, 1669. — *Bérénice*, 1670. — *Bajazet*, 1672. — *Mithridate*, 1673. — *Iphigénie en Aulide*, 1674. — *Phèdre*, 1677. — *Esther*, 1689. — *Athalie*, 1691). — *Les Plaideurs* (1668). — *Poésies diverses*. — *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. — *Lettres*.

Orphelin de bonne heure. Commença ses études à Beauvais et les acheva à Port-Royal (2), où sa tante, la Mère Agnès de Sainte-Thècle, était religieuse.

1. Poème épique de Perrault. — 2. Les solitaires de Port-Royal avaient surtout développé l'enseignement du grec et du français ; ils s'efforçaient de faire connaître, autant que possible, les textes complets. Les jésuites au contraire s'attachaient avant tout à l'étude du latin et cherchaient à orner les esprits et à former les caractères par des extraits soigneusement choisis.

Il y vécut trois ans, subissant fortement l'influence morale de ses maîtres, mais s'essayant en cachette à la poésie. Il dévore à la dérobée les tragédies d'Euripide et *Théagène et Chariclée*. En 1658, il va faire sa philosophie à Paris, puis s'émancipe et se mêle au monde littéraire. Sa famille et ses amis de Port-Royal s'en inquiètent et on l'envoie chez un oncle chanoine, à Uzès, dans le Midi. Cependant qu'on lui cherche quelque bénéfice ecclésiastique, il persévère dans ses goûts pour la poésie et les auteurs grecs. Bientôt, il revient à Paris, se lie avec La Fontaine, Boileau, Molière et Chapelain, et mène une vie assez dissipée. Ses débuts au théâtre scandalisent Port-Royal : se croyant attaqué par les solitaires (1), il écrit contre eux une lettre fort acerbe (2) et rompt toutes relations. De caractère passionné et susceptible, fort nerveux, il se brouille en 1665 avec Molière, en lui retirant sa tragédie d'*Alexandre* qu'il porte à l'Hôtel de Bourgogne, et en lui enlevant en même temps sa meilleure actrice, M<sup>lle</sup> Duparc. Là encore, les torts furent de son côté.

*Andromaque* remporte, en 1667, un succès éclatant, comme jadis le *Cid*. Jusqu'en 1677, malgré certaines résistances du public, un peu désorienté par ces peintures si réalistes et si cruelles des passions, ses pièces s'imposent : mais les envieux et les cabales furent légion. Et Racine, ulcéré par l'échec relatif de *Phèdre* (3), renonce brusquement au théâtre. Il était pourtant en pleine gloire, en pleine maîtrise de son talent. Mais le janséniste se réveille en lui (4) : il traverse une crise morale, provoquée sans doute par les attaques dont il était l'objet et par sa rupture avec la Champmeslé. Il détruit les œuvres qu'il avait ébauchées et, sur le conseil de son confesseur, il se marie : il épouse M<sup>lle</sup> de Romanet, femme simple et bourgeoise, qui n'avait jamais lu ses tragédies (5). Dès lors, il vit dans la retraite, fort chrétiennement, et n'en sort que pour les besoins de sa charge d'historiographe du roi. L'amitié de Boileau le console de tout.

Il ne revint au théâtre que sur la demande expresse de M<sup>me</sup> de Maintenon : *Esther* et *Athalie* furent composées pour les demoiselles de Saint-Cyr. Ses dernières années furent attristées par une sorte de disgrâce : la cour voyait avec défaveur ses convictions jansénistes.

Le génie poétique de Racine lui a permis de retrouver les secrets de l'art grec : la vraisemblance, le naturel, la simplicité dans la grandeur, la poésie du style. Mieux que Corneille, il s'est trouvé à l'aise dans la formule classique de la tragédie. Si Corneille reste le grand peintre de la volonté humaine, Racine reste celui des passions : il en a vu la brutalité et la fatalité. Le « tendre » Racine, a-t-on dit. De toutes ces expressions stéréotypées, c'est la plus fausse.

Selon J. Lemaître, Racine est la plus parfaite expression du classicisme : « Il est le classique par excellence, si cette expression de classique emporte ensemble l'idée de la perfection et celle d'une fusion intime du génie français avec le génie de l'antiquité grecque et de la romaine, nos deux saintes nourrices. » Les tragédies de Racine, « c'est de l'humanité intense ». « Racine exprime ce que nous appellerons le génie de notre race : ordre, raison, sentiment mesuré et force sous la grâce. »

1. Nicole, répondant aux violentes attaques de Desmarets de Saint-Sorlin, avait écrit en 1666 « qu'un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles ». — 2. Boileau empêcha la publication d'une seconde lettre : « Cela fait honneur à votre esprit, mais non pas à votre cœur ». Du reste, les jansénistes étaient alors persécutés. — 3. La cabale de la duchesse de Bouillon lui opposa la *Phèdre* de Pradon. — 4. Ce retour se marque déjà dans *Phèdre*, que Port-Royal jugea « parfaitement chrétienne ». Boileau, favorable lui-même au jansénisme, en profita pour ménager une rencontre et une réconciliation entre Racine et le grand Arnauld. — 5. Il en eut sept enfants : trois de ses filles entrèrent au couvent. Son fils aîné, Jean-Baptiste, servit dans la diplomatie. Le cadet, Louis (+ 1763), a laissé des *Mémoires* sur son père et des poèmes religieux (*La Grâce, La Religion*).

### Hermione pousse Oreste au meurtre.

Pyrrhus, fils d'Achille et roi d'Épire, a reçu dans sa part de butin, après la prise de Troie, la veuve d'Hector, Andromaque. Il s'est épris de sa captive et délaisse sa fiancée, Hermione, fille d'Hélène et de Ménélas. Celle-ci va trouver un docile instrument de vengeance en la personne d'Oreste, fils d'Agamemnon, qui l'aime depuis longtemps en vain.

ORESTE. — Ah! madame! est-il vrai qu'une fois  
Oreste, en vous cherchant, obéisse à vos lois?  
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance?  
Avez-vous en effet souhaité ma présence?  
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,  
Veulent...

HERMIONE. — Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE. — Si je vous aime! ô dieux! mes serments, mes parjures,  
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,  
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,  
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE. — Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE. — Eh bien, allons, madame :  
Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme,  
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,  
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon;  
De Troie en ce pays réveillons les misères<sup>1</sup>;  
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.  
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE. — Non, seigneur; demeurons :  
Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.  
Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence,  
J'irais attendre ailleurs une lente vengeance?  
Et je m'en remettrais au destin des combats,  
Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas?  
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.  
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.  
Tous vos retardements sont pour moi des refus.  
Courez au temple. Il faut immoler...

ORESTE. — Qui?

HERMIONE. — Pyrrhus.

ORESTE. — Pyrrhus, madame!

HERMIONE. — Hé quoi! votre haine chancelle?  
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle.  
N'alléguez point des droits que je veux oublier;  
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

1. Pyrrhus, en épousant Andromaque et en protégeant dès lors Astyanax, le fils qu'elle a gardé d'Hector, peut faire renaitre la puissance troyenne. Les Grecs s'en sont alarmés. Ils ont délégué Oreste en ambassadeur pour s'opposer à ce projet.

- ORESTE. — Moi, je l'excuserais ! Ah ! vos bontés, madame,  
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.  
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins ;  
Soyons ses ennemis, et non ses assassins ;  
Faisons de sa ruine une juste conquête.  
Quoi ! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?  
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'Etat  
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?  
Souffrez, au nom des dieux ! que la Grèce s'explique,  
Et qu'il meure chargé de la haine publique.  
Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné...
- HERMIONE. — Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ?  
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée  
Demande une victime à moi seule adressée ;  
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;  
Que je le hais ; enfin, seigneur, que je l'aimai ?  
Je ne m'en cache point ; l'ingrat m'avait su plaire,  
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,  
N'importe : mais enfin réglez-vous là-dessus.  
Malgré mes vœux, seigneur, honteusement déçus,  
Malgré la juste horreur que son crime me donne,  
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.  
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain ;  
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.
- ORESTE. — Eh bien, il faut le perdre, et prévenir sa grâce :  
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse ?  
Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?  
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?  
A peine suis-je encore arrivé dans l'Epire,  
Vous voulez par mes mains renverser un empire ;  
Vous voulez qu'un roi meure ; et pour son châtement  
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment :  
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime.  
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime,  
Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller  
Reconnaître la place où je dois l'immoler :  
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.
- HERMIONE. — Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque ;  
Dans le temple déjà le trône est élevé,  
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.  
Enfin qu'attendez-vous ? Il vous offre sa tête :  
Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête ;  
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ;  
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.  
Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie ?  
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;  
Soulevez vos amis ; tous les miens sont à vous :

Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.  
Mais quoi ! déjà leur haine est égale à la mienne ;  
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.  
Parlez ; mon ennemi ne vous peut échapper ;  
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.  
Conduisez ou suivez une fureur si belle ;  
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ;  
Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE. — Mais, madame, songez...

HERMIONE. — Ah ! c'en est trop, seigneur.

Tant de raisonnements offensent ma colère.  
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,  
Rendre Oreste content : mais enfin je vois bien  
Qu'il veut toujours se plaindre et ne mériter rien.  
Partez : allez ailleurs vanter votre constance,  
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.  
De mes lâches bontés mon courage est confus ;  
Et c'est trop en un jour essayer de refus.  
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,  
Où vous n'osez aller mériter ma conquête :  
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher ;  
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ;  
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,  
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées :  
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux  
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE. — Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,  
Madame ; il ne mourra que de la main d'Oreste.  
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,  
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE. — Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,  
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

(*Andromaque*, IV, 3.)

### Prophétie de Joad.

La reine de Juda, Athalie, a fait assassiner tous ses descendants pour mieux affermir sa tyrannie. Le grand prêtre Joad a pu sauver un enfant du massacre : le jeune Joas est le représentant de la race de David, d'où doit naître un rédempteur. Joad veut le proclamer roi, car Athalie a délaissé le culte du vrai Dieu pour adorer Baal. Confiant dans l'appui de Jéhovah, il arme les lévites et se prépare à la lutte.

JOAD. — Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,  
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !  
Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?  
Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler :  
Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.  
Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,

Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,  
En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,  
En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,  
Et qui doit du soleil égaler la durée.  
Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?  
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?  
C'est lui-même : il m'échauffe ; il parle ; mes yeux s'ouvrent  
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.  
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,  
Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,  
Et qu'à nos cœurs son oracle divin  
Soit ce qu'à l'herbe tendre  
Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD. — Cieux, écoutez ma voix. Terre, prête l'oreille.  
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.  
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.

*Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?...  
Quel est dans le lieu saint ce pontife<sup>1</sup> égorgé ?...  
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,  
Des prophètes divins malheureuse homicide ;  
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;  
Ton encens à ses yeux est un encens souillé...  
Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?  
Le Seigneur a détruit la reine des cités<sup>2</sup> :  
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.  
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.  
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.  
Jérusalem, objet de ma douleur,  
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?  
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes  
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS. — O saint temple !

JOSABET. — O David !

LE CHŒUR. — Dieu de Sion, rappelle,  
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés !

*La symphonie recommence encore, et Joad un moment après l'interrompt.*

JOAD. — Quelle Jérusalem nouvelle<sup>3</sup>  
Sort du fond du désert brillante de clartés,  
Et porte sur le front une marque immortelle ?  
Peuples de la terre, chantez.

1. Zacharie. — 2. La captivité de Babylone. — 3. L'Eglise.

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle :  
D'où lui viennent de tous côtés  
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?  
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;  
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :  
Les rois des nations, devant toi prosternés,  
De tes pieds baisent la poussière.  
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.  
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur  
Sentira son âme embrasée !  
Cieux, répandez votre rosée,  
Et que la terre enfante son sauveur !

JOSABET. — Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,  
Si les rois de qui doit descendre ce sauveur...

JOAD. — Préparez, Josabet, le riche diadème  
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(aux lévites).

Et vous, pour vous armer suivez-moi dans ces lieux  
Où se garde caché, loin des profanes yeux,  
Ce formidable amas de lances et d'épées  
Qui du sang philistin jadis furent trempées,  
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,  
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.  
Peut-on les employer pour un plus noble usage ?  
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

(*Athalie*, III, 7.)

## Jean de La Bruyère.

Paris, 1645. — Versailles, 1696.

Œuvre : *Les Caractères* (1688).

De famille bourgeoise. Fit son droit, puis acheta une charge de trésorier des finances dans la généralité de Caen, mais continua de résider à Paris, où il vécut modestement, amoureux des livres et de la solitude.

En 1684, sur la recommandation de Bossuet, le prince de Condé le choisit comme précepteur de son petit-fils, le duc de Bourbon (1), jeune homme de seize ans. Il s'acquitta de cette tâche à la satisfaction de la famille et il resta attaché à la maison en qualité de gentilhomme ordinaire : c'était, pour ce philosophe, un merveilleux champ d'observation.

En 1688, il fit paraître une traduction des *Caractères* de Théophraste (2), suivie des *Caractères ou mœurs de ce siècle*. Le succès fut tel qu'il ne tarda pas à rééditer ces peintures si caustiques des hommes de son temps, en y ajoutant sans cesse de nouveaux portraits (3). Cela lui valut beaucoup d'adversaires : tous les contemporains, et même ses ennemis, louent cependant son honnêteté,

---

1. Le Grand Condé, son fils le duc d'Enghien et le duc de Bourbon avaient, à côté de brillantes qualités, tous les défauts de leur caste : hauteur, brutalité et arrogance. Il semble bien que La Bruyère sut se faire respecter par la dignité de son caractère. — 2. Philosophe grec (372-287), disciple d'Aristote. — 3. Huit éditions de 1688 à 1696 : la première ne renfermait que 420 portraits ou pensées ; la huitième en compte 1120.



son désintéressement et sa sagesse. Elu en 1693 à l'Académie, il y prit parti contre les *modernes*.

Les *Caractères*, série de portraits et de pensées sans grand lien, s'attachent à dévoiler les vices et les ridicules humains. La Bruyère est un très grand artiste. Mais c'est aussi un philosophe, et à travers les hommes de son temps, il a su railler les hommes de tous les temps. Si le style, par sa nervosité et son pittoresque, dénote en lui une certaine indépendance vis-à-vis du goût classique, ses idées sont plus hardies aussi que celles de ses contemporains. Sa philosophie est pessimiste comme celle de La Rochefoucauld : « Il faut rire avant que d'être heureux, dit-il, de peur de mourir sans avoir ri. » La Bruyère voit l'homme comme l'ont vu Pascal et Montaigne. Mais il a mieux pénétré les vices de la société : les abus de la noblesse, l'inégalité des conditions, la dureté des gens de finance, et sa morale est, en définitive, saine et forte. Et l'âpreté du ton, quand il dénonce ces misères, annonce Voltaire et Beaumarchais. Pourtant, ce n'est pas encore un révolutionnaire : car, bon chrétien (1), il croit, comme Bossuet, que ces désordres seront réparés dans une autre vie.

### Giton.

*Giton* a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et déliée. Il parle avec confiance; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

(*Des biens de fortune.*)

### Phédon.

*Phédon* a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre. Il dort peu, et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide. Il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal. Il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est

---

1. Il a été très sévère pour les libertins : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : mais cet homme ne se trouve point ».

superstitieux, scrupuleux, timide. Il marche doucement et légèrement; il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau. Il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège. Il parle bas dans la conversation, et articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

(*Des biens de fortune*)

### Acis.

Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins; je devine enfin: vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid. Que ne disiez-vous: Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige, dites: Il pleut, il neige. Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites: Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, *Acis*? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, *Acis*, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phébus*; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement: une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout: il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres. Voilà la source de vos pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre; je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille: Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point; c'est votre rôle. Ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit; peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

(*De la société et de la conversation.*)

### Zénobie<sup>1</sup>.

Ni les troubles, *Zénobie*, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez

---

1. Reine de Palmyre. III<sup>e</sup> s. après J.-C.

préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant. Les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure. La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent et qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

(*Des biens de fortune.*)

### Iphis.

*Iphis* voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode; il regarde le sien et en rougit; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire. Il regarde ses jambes, il se voit au miroir : l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même. Il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras. Il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir. Il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer. Il met du rouge, mais rarement; il n'en fait pas habitude. Il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

(*De la mode.*)

X <sup>u.</sup>  
Onuphre<sup>1</sup>.

*Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très déliées, qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point : *Ma haine et ma*

1. Dans ce portrait, La Bruyère a manifestement voulu critiquer le personnage de Tartuffe tel que Molière l'a conçu. Mais le Tartuffe de Molière est un personnage de théâtre.

*discipline*; au contraire; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croie, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment; ouvrez-les : c'est *Le Combat spirituel*, *Le Chrétien intérieur* et *L'Année sainte*; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville, et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli lui sont familiers : il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu; et selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise et ne souffle pas... Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année, où, à propos de rien, il jeûne et fait abstinence; mais à la fin de l'hiver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre : il se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort. S'il se trouve bien d'un homme opulent, à qui il a su imposer, dont il est le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration. Il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et la séduire le jargon de la dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne servirait qu'à le rendre très ridicule... Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être cru tel, et, par une parfaite, quoique fausse imitation de la piété, ménager sourdement ses intérêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir; il y a là des droits trop forts et trop inviolables; on ne les traverse point sans faire de l'éclat (et il l'apprehende), sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche, par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collatérale : on l'attaque plus impunément; il est la terreur des cousins et des cousines, du neveu et de la nièce, le flatteur et l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune ; il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche et sans enfants; et il faut que celui-ci le déshérite, s'il veut que ses parents recueillent sa succession : si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond, il leur en ôte du moins une bonne partie; une petite calomnie, moins que cela, une légère médisance lui suffit pour ce pieux dessein; et c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection; il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile : il y a des gens, selon lui, qu'on est obligé en conscience de décrier; et ces gens sont ceux qu'il n'aime point, à qui il veut nuire,

et dont il désire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche; on lui parle d'*Eudoxe*, il sourit ou il soupire; on l'interroge, on insiste; il ne répond rien, et il a raison; il en a assez dit<sup>1</sup>.

(*De la mode.*)

### Antisthène.

Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'imprimeur, d'imprimerie; qu'on ne se hasarde plus de me dire : Vous écrivez si bien, *Antisthène*! continuez d'écrire. Ne verrons-nous point de vous un *in-folio*? Traitez de toutes les vertus et de tous les vices dans un ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin. Ils devraient ajouter : et nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est et qui sera livre. *Bérylle* tombe en syncope à la vue d'un chat, et moi à la vue d'un livre. Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plume, après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place? J'ai un grand nom, dites-vous, et beaucoup de gloire; dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien. Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien<sup>2</sup> grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas, et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte*<sup>3</sup> devient commis<sup>4</sup>, et bientôt plus riche que son maître; il le laisse dans la roture, et, avec de l'argent, il devient noble. B\*\*\* s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes; BB\*\*\* à vendre en bouteilles l'eau de la rivière. Un autre charlatan<sup>5</sup> arrive ici de delà les monts avec une malle; il n'est pas déchargé que les pensions courent; et il est près de retourner d'où il arrive avec des mulets et des fourgons. *Mercur* est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues<sup>6</sup>; on y ajoute la faveur et les distinctions. Et, sans parler que des gains licites, on paye au tuilier sa tuile, et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? et, s'il pense très bien, le paye-t-on très largement? Se meuble-t-il, s'anoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien; est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe! Avoir, s'il se peut, un *office lucratif*, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis, et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme *Tityre* siffle ou joue de la flûte; cela ou rien. J'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge, et me disent : Vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre : DU BEAU, DU BON, DU VRAI, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène, vendeur de marée.*

(*Des jugements.*)

1. Louis XIV, après son mariage avec M<sup>me</sup> de Maintenon, devint fort dévot, et dès lors les Onuphres furent légion à la cour. — 2. Sorte d'avoué expert en procédure. — 3. Un laquais. — 4. Haut fonctionnaire employé chez un ministre ou dans l'administration des finances. — 5. Allusion au guérisseur italien Caretti, que La Bruyère attaque souvent (*Carro Carri*). — 6. Allusion, peut-être, à Bontemps, valet de chambre du roi.

### Les Barbares.

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils, les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin ; l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers<sup>1</sup> qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables ; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel et paraissent<sup>2</sup> debout, le dos tourné directement aux prêtres et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment\*\*\* ; il est à quelques<sup>3</sup> quarante-huit degrés d'élévation<sup>4</sup> du pôle, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons<sup>5</sup>.

(De la cour.)

### Les Paysans.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine : et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

(De l'homme.)

### Les Grands.

Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir

1. Des perruques. — 2. Se montrent. — 3. Même signifiant environ, *quelque* était alors variable. — 4. De latitude. — 5. Cfr. la façon acerbe dont La Bruyère parle de la guerre (*Des jugements*), de la décadence de l'éloquence sacrée (*De la chaire*), etc.

dix pouces d'eau, de meubler une orangerie; mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque là...

Les grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talents comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate, ne nous est pas toujours venu de leur fonds. Ils ont de grands domaines et une longue suite d'ancêtres; cela ne leur peut être contesté...

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fond et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? Je ne balance pas, je veux être peuple.

(*Des grands.*)

### Pauvres et riches.

Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six-vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six-vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême et honteuse. Quel partage! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir<sup>1</sup>?...

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tiens qui voudra contre de si grandes extrémités : je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux; je me jette et me réfugie dans la médiocrité<sup>2</sup>.

(*Des biens de fortune.*)

1. Une vie future. — 2. La Bruyère ajoute encore : « Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru; s'il réussit, ils lui demandent sa fille. — Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu... De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes. Ils ont de l'argent. »

## François de Salignac de la Mothe-Fénelon.

Château de Fénelon (Périgord), 1651. — Cambrai, 1715.

Œuvres : *Traité de l'éducation des filles* (1687). — *Fables*. — *Dialogues des morts*. — *Aventures de Télémaque* (1699). — *Traité de l'existence de Dieu* (1712). — *Lettre sur les occupations de l'Académie* (1714). — *Dialogues sur l'éloquence* (1718). — *Sermons, lettres*.

De noble famille. Fut d'abord supérieur des « Nouvelles catholiques », à Paris. On y catéchisait les protestantes converties et Fénelon semble s'être acquitté de cette mission avec beaucoup de tact. C'est alors qu'il compose son *Traité de l'éducation des filles*. Puis il s'employa, avec autant de douceur que de sagesse, à convertir les protestants de la Saintonge.

En 1689, il est désigné comme précepteur du duc de Bourgogne, fils du Dauphin. Il se montra aussi zélé que Bossuet, et sans doute meilleur pédagogue. Celui-ci avait visé trop haut, en offrant au Dauphin, peu doué et peu appliqué, une nourriture aussi forte que la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Fénelon sut transformer son élève, impétueux, brutal et orgueilleux, mais intelligent et franc. Il en fit une âme loyale et droite. Si le duc de Bourgogne avait régné, il eût été sans doute un bon roi.

C'est pour lui que Fénelon écrivit les *Fables*, les *Dialogues* et le *Télémaque*. En 1693, il fut reçu à l'Académie, puis nommé archevêque de Cambrai en 1695. Mais l'affaire du *quiétisme* (1) vint ruiner son crédit. En 1699, à la même époque où il se voit condamné par le pape, la publication du *Télémaque* mécontente le roi, qui y voyait non sans raisons des allusions satiriques. Fénelon se soumet à Rome et se retire à Cambrai, dans une sorte d'exil. Il y vécut jusqu'à sa mort, très aimé de ses ouailles pour son gouvernement sage et prudent, sa charité et son dévouement envers les humbles. Il espérait beaucoup du duc de Bourgogne, son disciple. La mort du Dauphin (1711) lui fit croire un instant qu'il pourrait, dans un avenir proche, être un nouveau Richelieu. Mais le duc de Bourgogne meurt lui aussi l'année suivante, et Fénelon ne tarde pas à le suivre dans la tombe, avec Louis XIV.

Les idées politiques et sociales de Fénelon, développées dans le *Télémaque* et la *Lettre à Louis XIV* (2), sont d'une hardiesse rare pour l'époque. Fénelon flétrit la guerre, le luxe, la tyrannie, l'avidité de la noblesse, qui devrait travailler au bien du peuple. Il rêve, semble-t-il, d'un âge d'or où la force de l'État résiderait dans le travail du peuple, aidé et soutenu par les nobles, sous la sage direction du prince. Il veut supprimer les financiers, la vénalité des charges et même le luxe, par des lois somptuaires. Bien qu'il conserve les principes monarchiques et religieux de son temps, Fénelon annonce donc les philosophes du XVIII<sup>e</sup> s. et surtout Rousseau, par son amour de l'humanité et son indépendance.

Comme critique littéraire, Fénelon est également complexe : il garde du passé l'amour de l'antiquité (il prit vivement parti contre Perrault), mais il abonde en idées neuves. En histoire notamment, Fénelon est un véritable précurseur. Bref, cet « esprit chimérique », comme disait Louis XIV, n'appartient plus, sous beaucoup de rapports, à son temps. Sans sa foi chrétienne et monarchique, sans son goût de l'antiquité, il relèverait vraiment du XVIII<sup>e</sup> s.

On a souvent médité du style de Fénelon, et il est traditionnel d'opposer ses descriptions, usées pour nous, aux peintures plus fortes de Chateaubriand. Pourtant ce style a une harmonie et une venusté qui ne vieillissent pas.

1. Doctrine propagée par un religieux espagnol, Molinos : elle fondait le salut du chrétien sur le pur amour de Dieu, en dehors de tout acte de foi et de piété. Ce mysticisme fort peu orthodoxe fut répandu en France par M<sup>me</sup> Guyon. Fénelon se laissa tenter par cette nouveauté, mais il se heurta à Bossuet, fidèle défenseur du dogme.

2. On en a contesté l'authenticité, mais elle paraît maintenant établie. Il est probable d'ailleurs qu'elle ne fut pas adressée au roi. « Vous avez détruit, disait Fénelon, la moitié des forces réelles du dedans de vos États, pour faire de vaines conquêtes en dehors. Le peuple, qui vous a tant aimé, commence à perdre l'amitié, la confiance et le respect ». On trouve de semblables hardiesses dans le *Projet de dime royale*, de Vauban (1707) et dans un *Mémoire* de Racine, que le roi surprit, dit-on, entre les mains de M<sup>me</sup> de Maintenon, et qui contribua à la disgrâce du poète, convaincu au surplus de jansénisme.



TRAITÉ DE L'ÉDUCATION DES FILLES. — Au XVII<sup>e</sup> s., l'instruction féminine n'était pas négligée (les femmes supérieures ne manquent pas), mais elle était souvent faite sans méthode. Fénelon apportait des directives plus précises ; il montre, comme Molière et M<sup>me</sup> de Maintenon, les dangers d'une éducation trop savante : le sot pédantisme et l'oubli des premiers devoirs de la femme. Comme eux, il voit aussi les périls de l'ignorance ou d'un savoir inconsistant. Il faut meubler l'esprit pour qu'il n'incline pas au romanesque. Mais Molière demandait simplement « qu'une femme ait des clartés de tout » et il est probable qu'il n'en eût pas exigé beaucoup. M<sup>me</sup> de Maintenon sacrifiait l'instruction à l'éducation morale, ce qui ne va pas sans inconvénients. Fénelon veut une instruction solide, mais sobre : la jeune fille apprendra la grammaire, l'orthographe, l'arithmétique ; des notions de droit lui permettront de bien gérer le patrimoine de la famille ; enfin elle étudiera l'histoire, ancienne et moderne, et le latin (plutôt que les langues modernes, italien et espagnol, alors en vogue). On se gardera de faire une part trop grande à la poésie et à la musique, qui excitent les névroses sensuelles ; Fénelon préfère le dessin.

Avant tout, et ici Fénelon rejoint Molière et M<sup>me</sup> de Maintenon, la jeune fille sera préparée à son rôle de mère, d'éducatrice et de maîtresse de maison. L'éducation religieuse sera ferme, stricte, mais sans bigoterie ni vain mysticisme.

Fénelon abonde en aperçus nouveaux : l'instruction doit être agréable ; le travail sera aimable ; on fera appel aux leçons de choses ; il faut plutôt suivre et redresser la nature que lui faire violence. En plusieurs points, il annonce Rousseau : ne dit-il pas que « le service (des domestiques) étant établi contre l'égalité naturelle des hommes », c'est un devoir que de l'adoucir.

LETTRE A L'ACADÉMIE. — En 1713, l'Académie avait consulté ses membres sur les travaux qu'elle pourrait entreprendre. Fénelon développa sa réponse en un long mémoire. Il propose d'enrichir la langue par des emprunts et des néologismes (comme avait fait la Pléiade), de modifier la versification (il trouve la rime ennuyeuse et voudrait l'affaiblir). Il établit les projets d'une *Rhétorique*, d'une *Poétique*, de *Traité*s sur la tragédie, la comédie et l'histoire.

Citons ce jugement tout classique : « Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine. Je préfère l'aimable au surprenant. » (Ch. V.)

Sur l'histoire, qui au XVII<sup>e</sup> s. était considérée comme une branche de l'éloquence : « Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays : quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien... Il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire, sans flatterie et sans malignité, le bien et le mal.

... Le point le plus nécessaire et le plus rare pour un historien est qu'il sache exactement la forme du gouvernement et le détail des mœurs... Un historien qui représentera Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers ; il sera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étaient alors qu'une troupe errante et farouche, presque sans lois et sans police...

Les changements dans la forme du gouvernement doivent être observés de près... Il faut connaître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des serfs, l'accroissement des communautés, l'élévation du tiers état, l'introduction des clercs praticiens pour être les conseillers des nobles peu instruits des lois... Il est cent fois plus important d'observer ces changements de la nation entière que de rapporter simplement des faits particuliers. » (Ch. VIII.)

### Le jeune Bacchus et le faune.

Un jour le jeune Bacchus, que Silène instruisait, cherchait les muses dans un bocage dont le silence n'était troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil, avec ses rayons, n'en pouvait percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin, au pied d'un vieux chêne, du

tronc duquel plusieurs hommes de l'âge d'or étaient nés. Il avait même autrefois rendu des oracles, et le temps n'avait osé l'abattre de sa tranchante faux. Au près de ce chêne sacré et antique se cachait un jeune faune, qui prêtait l'oreille aux vers que chantaient l'enfant, et qui marquait à Silène, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois souriaient aussi. Le critique était jeune, gracieux et folâtre; sa tête était couronnée de lierre et de pampre; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin; de son épaule gauche pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre, et le jeune Bacchus se plaisait à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune était enveloppé, au-dessous de la ceinture, par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avait tuée dans les forêts. Il tenait dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paraissait derrière, comme se jouant sur son dos. Mais, comme Bacchus ne pouvait souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions si elles n'étaient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? » Le faune répondit sans s'émouvoir : « Hé ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? »

(Fables.)

### Tyr.

J'admire la heureuse situation de cette grande ville qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neige tombent comme des torrents des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les troupeaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissant sur l'herbe : là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin : le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin<sup>1</sup>.

(Télémaque, III.)

1. Cfr. cette description : « Une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchainés mugissaient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battaient les flancs du navire, qui gémissait sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer semblait se dérober sous le navire et nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous des rochers contre lesquels les flots irrités se brisaient avec un bruit horrible... Et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort. » On peut comparer ce fragment avec le début de *Pêcheur d'Islande*, de Loti, et juger du chemin parcouru.

## La Crète.

Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentaient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Chypre nous avait paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitants. De tous côtés, nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égalaient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée; partout la charrue avait laissé de creux sillons : les ronces, les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissaient dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissants sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérés; enfin les montagnes ornées de pampres et de grappes d'un raisin déjà coloré qui promettait aux vendeurs les doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor<sup>1</sup> nous dit qu'il avait été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connaissait. « Cette île, disait-il, admirée de tous les » étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses » habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se » lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent; son sein » fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu » qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont » jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne » mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent » ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice<sup>2</sup> des hommes sont » les seules sources de leur malheur : les hommes veulent tout avoir, et » ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils voulaient vivre » simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait » partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

» C'est ce que Minos<sup>3</sup>, le plus sage et le meilleur de tous les rois, » avait compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette » île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisait donner aux enfants » rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie » simple, frugale et laborieuse; on suppose que toute volupté amollit » le corps et l'esprit; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui » d'être invincibles par la vertu et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne » met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers » de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses » et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez » les autres peuples : l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

» Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer, » car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne » ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par » une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout

---

1. Télémaque, fils d'Ulysse, est parti à la recherche de son père. Minerve le conduit et le conseille sous la figure du vieux Mentor. — 2. L'avidité. — 3. Roi légendaire de Crète : les lois qu'il avait laissées étaient des modèles de sagesse et d'équité.

» ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles  
» précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés.  
» Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et  
» sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin; le bon  
» pain en fait la principale partie, avec les fruits, que les arbres offrent  
» comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y  
» mange un peu de grosse viande sans ragoût<sup>1</sup>, encore même a-t-on soin  
» de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de  
» bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres,  
» commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture  
» n'y est pas ignorée; mais elle est réservée pour les temples des dieux :  
» et les hommes n'oseraient avoir des maisons semblables à celles des  
» immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le  
» courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens,  
» l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude  
» du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la  
» soumission aux lois et la crainte des justes dieux. »

Je lui demandai en quoi consistait l'autorité du roi; et il me répondit : « Il peut tout sur les peuples; mais les lois peuvent tout sur lui.  
» Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès  
» qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus  
» précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets.  
» Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse et sa modération,  
» à la félicité de tant d'hommes, et non pas que tant d'hommes servent,  
» par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la  
» mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des  
» autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses  
» pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui  
» qui doit soutenir les lois. D'ailleurs, le roi doit être plus sobre, plus  
» ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun  
» autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus  
» de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être  
» au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées, et,  
» au dedans, le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux.  
» Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi; il ne l'est  
» que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout  
» son temps, tous ses soins, toute son affection; et il n'est digne de la  
» royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien  
» public. Minos n'a voulu que ses enfants régnassent après lui qu'à  
» condition qu'ils régneraient suivant ces maximes : il aimait encore  
» plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu  
» la Crète si puissante et si heureuse; c'est par cette modération qu'il a  
» effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples  
» à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité; enfin, c'est par  
» sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts<sup>2</sup>. »

(*Télémaque*, V.)

1. Assaisonnement. — 2. Cfr., *Télémaque*, l. III : le commerce chez les Tyriens; l. XII : la constitution que Mentor propose au roi de Salente, Idoménée (en qui on voulut reconnaître Louis XIV); l. XXIV : les adieux de Minerve à Télémaque; l. XXI : contre l'ambition des rois, etc.

## CHAPITRE V.

# Le dix-huitième siècle.

### 1.

#### CARACTÈRES GÉNÉRAUX.

Le XVIII<sup>e</sup> s. est la suite logique du XVII<sup>e</sup> s. L'époque de Louis XIV, par réaction contre l'anarchie du XVI<sup>e</sup> s., avait admis une stricte discipline en matière politique et religieuse. D'autre part, elle érigeait la raison en juge souverain des questions littéraires. Mais la raison n'avait pas à s'immiscer dans le domaine social et ne s'aventurait pas à examiner le dogme.

Or, le règne de Louis XIV se termine fort mal : guerres, embarras financiers, misères. Le roi meurt impopulaire et les scandales de la Régence et du règne de Louis XV achèveront de détacher le peuple et la bourgeoisie de la royauté (1). De même, l'intolérance religieuse et les querelles théologiques (2) discréditent l'autorité de l'Eglise. La foi monarchique et la foi religieuse sont battues en brèche (3). Par ailleurs, les progrès des sciences et surtout des sciences appliquées (4), annoncés par Descartes et Pascal, sont grands et font naître bien des illusions : on voit en elles un moyen de régénérer la société, en répandant le bien-être.

Le rationalisme n'est plus comprimé et va tout oser : il fera, peu à peu, la critique des institutions. Il s'élèvera contre l'Eglise. La libre pensée ne se cache plus. Si certains écrivains (MONTESQUIEU, BUFFON) sont encore des chrétiens sincères, d'autres, comme VOLTAIRE, ne le sont plus que de nom ; d'autres encore (DIDEROT, D'ALEMBERT, HELVÉTIUS, D'HOLBACH, etc.) ne dissimulent guère leur irréligion ou leur athéisme. La littérature va refléter ces tendances nouvelles : les plus grands écrivains du temps seront des philosophes ; mais ce mot prend au XVIII<sup>e</sup> s. un sens très spécial : ces penseurs méprisent la métaphysique, la psychologie et même la morale, qu'ils réduisent à la bienfaisance, et ne s'intéressent qu'aux problèmes sociaux.

Certes les formes d'art traditionnelles sont toujours cultivées : certaines tombent en décadence (tragédie et poésie), d'autres se renouvellent (comédie et roman). Mais les grandes œuvres du siècle, ce ne sont pas les comédies de Marivaux ou les romans de Le Sage, en dépit de leurs qualités : c'est le *Dictionnaire philosophique*, le *Candide*, l'*Esprit des lois* ou l'*Emile*. Elles apportent une critique de l'ordre existant, et la reconstruction, en théorie, d'un ordre nouveau (5).

---

1. Ce détachement fut progressif : Louis XV fut d'abord surnommé *le Bien-Aimé*. — 2. Persécutions contre Port-Royal ; révocation de l'édit de Nantes (1685) ; le jansénisme et le quietisme ; controverses entre Bossuet et les protestants ; les affaires Calas et Sirven, au XVIII<sup>e</sup> s. ; citons encore les exagérations des dévots : voir le *Tartuffe* de Molière. — 3. La noblesse tenta de réagir. Louis XIV encourageait la bourgeoisie : Colbert et Bossuet en sont issus. Mais au XVIII<sup>e</sup> s., la noblesse prétendra (voir Saint-Simon) au monopole des hautes fonctions politiques et ecclésiastiques. Elle ne les exercera pas toujours avec honneur. A un Colbert et à un Bossuet, fidèles serviteurs du roi et de la foi, succéderont des ministres incapables et des prélats corrompus. — 4. Rappelons les noms de HUYGHENS (+ 1697), TOURNEFORT (+ 1708), DENIS PAPIN (+ 1714), LEIBNITZ (+ 1716), NEWTON (+ 1727). — 5. Bien entendu, les faits (Révolution de 89 ; évolution politique et morale du XIX<sup>e</sup> s.) ne concorderont pas toujours avec ces constructions idéologiques, ou ne les réaliseront qu'à longue échéance. Citons le *Projet de paix perpétuelle*, de l'ABBÉ DE SAINT-PIERRE (1713-1717-1729), où l'on trouve comme une ébauche de la Société des Nations.

Ce rationalisme ne connaîtra pas de frontières : les philosophes français croient légiférer au nom de la raison humaine pour tous les hommes raisonnables. Et de fait, de grands échanges d'idées ont lieu avec les nations étrangères, surtout l'Angleterre, dont on admire le libéralisme, le parlementarisme, les orientations scientifiques (Newton) et philosophiques (J. Locke) (1). Jamais du reste la pensée et l'art français n'eurent autant d'influence, et Voltaire put se croire chez lui, un temps, à la cour de Frédéric II (2).

Si l'étude des anciens reste dominante dans l'éducation que dispensent les collèges, les auteurs cessent d'imiter les Grecs et les Romains : Montesquieu, Voltaire et Rousseau n'en ont que faire. Quant aux écrivains secondaires, tels Voltaire lui-même en tant que dramaturge, ou J.-B. Rousseau, ils suivent très fidèlement les règles formulées par Boileau (le ton noble, le beau désordre, etc.), d'où un manque évident d'originalité, surtout en poésie. C'est la décadence classique, contre laquelle se dressera le romantisme.

Les conditions sociales, du point de vue littéraire, ne changent pas sensiblement au XVIII<sup>e</sup> s. ; les salons continuent à donner le ton, à lancer des écrivains, à favoriser les idées nouvelles. Ils seront bien entendu *philosophiques* : les plus célèbres sont ceux de M<sup>me</sup> DE LAMBERT (vers 1720), de M<sup>me</sup> DE TENCIN (vers 1735), et surtout ceux de M<sup>me</sup> GEOFFRIN, de M<sup>me</sup> DU DEFFAND, de M<sup>lle</sup> DE LESPINASSE, qui contribueront à répandre, vers 1750-1780, les idées de Rousseau, de Voltaire et de Diderot.

## II.

### GRANDES DIVISIONS DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

I. — Le XVIII<sup>e</sup> s. peut se diviser assez nettement en deux parties. Jusqu'en 1750, les œuvres purement littéraires l'emportent encore, en nombre et en importance, sur les œuvres *philosophiques*. A cette période appartiennent SAINT-SIMON, LE SAGE, REGNARD, MARIVAUD, JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU (et les tragédies de VOLTAIRE). Cependant les idées nouvelles se marquent déjà chez FONTENELLE et PIERRE BAYLE, deux précurseurs, dans les premiers essais de VOLTAIRE, et surtout chez MONTESQUIEU.

BERNARD LE BOVIER DE FONTENELLE (1657-1757), neveu de Corneille ; type du bel esprit, très répandu dans les salons ; aida Perrault à défendre les modernes contre Boileau et La Bruyère. Il travailla, dans ses *Eloges des académiciens* et surtout dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), à inspirer l'admiration et le goût de la science. Les *Entretiens* sont des dialogues, assez précieux, entre l'auteur et une marquise, sur le système des astres. Dans l'*Histoire des oracles* (1687), il annonce Voltaire : il montre que les oracles des païens, où les chrétiens avaient vu parfois l'intervention des démons, s'expliquent par la crédulité des foules. Les athées du XVIII<sup>e</sup> s. reprendront ces arguments, d'ordre rationnel.

PIERRE BAYLE (1647-1706), d'origine protestante, vécut le plus souvent en Hollande. Son *Dictionnaire historique et critique* (1697) annonce le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire et l'*Encyclopédie* : il s'attache déjà à confronter les principes de la foi avec la raison et les données de la science, en soumettant les faits historiques à une critique sévère.

II. — Après 1750 (*Discours sur le rétablissement des sciences et des arts* de Rousseau, 1750 ; installation de Voltaire à Ferney, 1758), ces idées envahissent tout : c'est l'époque de l'ENCYCLOPÉDIE (3) et de la lutte des philosophes contre le régime. Les protagonistes seront VOLTAIRE, J.-J. ROUSSEAU et DIDEROT. La littérature classique est en pleine décadence. Lettres, pamphlets, traités de philosophie, romans, comédies, tout est dirigé contre les *abus*, contre la *tyrannie*, contre le *fanatisme*. On croit de bonne foi que le libéralisme politique (on veut

1. Ce *cosmopolitisme*, cette curiosité pour les mœurs et les institutions des autres nations, n'existent pas au XVII<sup>e</sup> s. — 2. Nombreux sont alors les étrangers qui écrivent à merveille en français : FRÉDÉRIC II, le PRINCE DE LIGNE, GRIMM (critique allemand installé en France), etc. — 3. Voir ci-dessous, DIDEROT.

réformer, mais non détruire) et les progrès des sciences et de l'industrie amèneront l'âge d'or. Jamais du reste la vie mondaine ne fut aussi élégante et spirituelle, ni les arts aussi raffinés. Jamais non plus la licence morale ne fut aussi grande. On ne connaît guère qu'une règle : ne pas nuire à autrui et respecter sa liberté.

DIDEROT, dont la pensée tendait au matérialisme, émet des idées très neuves appelées à de larges développements, dans des opuscules (*Le Rêve de D'Alembert*) dont plusieurs ne furent publiés que longtemps après sa mort.

Cependant, avec JEAN-JACQUES ROUSSEAU (*La Nouvelle Héloïse*, 1761. — *Emile ou de l'Education*, 1762. — *Le Contrat social*, 1762), un changement s'opère : Rousseau est un extrémiste et sa pensée, à beaucoup d'égards, est nettement révolutionnaire. Il réagit contre l'athéisme, contre un rationalisme trop sec, contre la décadence des mœurs. Il prétend régénérer la société, non seulement en réformant les abus et en instaurant la liberté de pensée, mais aussi en ramenant le monde à la religion naturelle, à la vie simple, à l'égalité totale, à la pureté primitive des mœurs. La *sensibilité* est alors à la mode : le sentiment de la nature, le sens poétique renaissent.

Un peu avant 1789, ces deux tendances, le rationalisme voltairien et la sensibilité à la Jean-Jacques, dominent la plupart des esprits : toutes les classes sociales, même la noblesse, en sont pénétrées, et l'influence de Rousseau est peut-être la plus forte. Elle contenait les germes du romantisme : mais voici la tourmente révolutionnaire (1), et le romantisme ne naîtra qu'après le retour du calme.

Mais le classicisme produit encore un poète avant de mourir : ANDRÉ CHÉNIER, en qui se marquent les tendances complexes du XVIII<sup>e</sup> s.

### III.

## LES GENRES LITTÉRAIRES AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

I. — LA TRAGÉDIE. — Après Racine, la tragédie s'épuise rapidement. Non qu'elle perde de sa vogue : jamais la production dramatique ne fut plus abondante (2). Mais nul ne retrouve le secret de cette analyse réaliste des passions humaines, douloureuses et brutales, qui fait la grandeur éternelle d'*Andromaque* et de *Phèdre*. La tragédie devient un genre conventionnel et fade. Deux auteurs seulement lui donnent un regain d'originalité : CRÉBILLON (3) et VOLTAIRE.

Le premier cherche à renouveler l'intérêt par les complications de l'intrigue et surtout par l'*horrible* (4). Les pièces de Voltaire (5) sont mieux construites et présentent des caractères plus vrais, sans atteindre à la puissance poétique de Racine. Voltaire avait été frappé, pendant son séjour en Angleterre, du contraste existant entre les galanteries de la tragédie française et le réalisme violent de Shakespeare. Il sut, dans *Zaïre* et *Mérope*, rompre avec cette fadeur et retrouver la force tragique. Il innove encore en mêlant à la tragédie des préoccupations philosophiques (haine de la tyrannie, amour de la tolérance, etc.) ; il

1. Les idées de Rousseau vont dominer pendant la Révolution. Robespierre en est fêru.

2. Citons les tragédies de CAMPISTRON, fin du XVII<sup>e</sup> s.

3. CRÉBILLON (1674-1762) : *Atrée et Thyeste* (1707) ; *Electre* (1709) ; *Rhadamiste et Zénobie* (1711).

4. On lui prête ce mot : « Corneille a pris le ciel, Racine a pris la terre, il me reste l'enfer ». Par ex., Atrée, pour se venger de son frère Thyeste, lui fait boire le sang de son propre fils. — Résumé de *Rhadamiste et Zénobie* : « Rhadamiste, en guerre contre son beau-père Mithridate et poursuivi par ses ennemis, jette sa femme Zénobie dans l'Araxe pour la soustraire au déshonneur. Puis il va se mettre au service des Romains et on le croit mort. Envoyé comme ambassadeur auprès de son père Pharasmane, roi d'Ibérie, il y retrouve Zénobie, sous le nom d'Isménie. Elle s'est éprise d'Arsame, frère de Rhadamiste. Celui-ci, qui n'a pas été reconnu, trouve encore un rival dans la personne de Pharasmane. Il enlève Zénobie, est poursuivi et tué par son propre père qui ne le reconnaît qu'après sa mort ». Il faut opposer à ces complications romanesques, qui cachent mal la pauvreté extrême des caractères, la simplicité et la vérité des pièces de Corneille et de Racine. Pourtant, certaines scènes ont une force farouche et sauvage.

5. *Zaïre* (1732), *Mahomet* (1742), *Mérope* (1743), *Tancredé* (1760), etc.

emprunte des sujets à l'histoire nationale et il modifie la mise en scène (1) Ces tendances sont comme les prémices du drame romantique.

Après lui, rien que des œuvres médiocres, justement oubliées. Mais on voit se préciser ces tendances philosophiques et historiques. Citons le *Siège de Calais* (1765) de DU BELLOY; les pièces de DUCIS, imitées de Shakespeare : *Hamlet* (1769), *Roméo et Juliette* (1772), *Macbeth* (1784), etc. Ce sont des adaptations douceâtres, où rien ne rappelle la puissance de l'original (2). En fait, malgré une production abondante, la tragédie est en pleine décadence.

II. — LA COMÉDIE. — Ici, les œuvres originales sont plus nombreuses. Les continuateurs de Molière, s'ils ne renouvellent pas les fortes études de caractères du maître, ont laissé du moins des œuvres plaisantes et spirituelles : citons PIRON (*La Métromanie*, 1738), DU FRESNY, DANCOURT et surtout REGNARD et LE SAGE. Voltaire, par contre, échoue dans la comédie : il y est ennuyeux et bizarre.

MARIVAUD (1688-1763) oriente la comédie vers d'autres voies. Délaissant l'étude satirique des caractères, il s'attache surtout à l'analyse de l'amour. Il y apporte une subtilité qui n'exclut pas la solidité et une délicatesse ingénieuse qui a parfois donné lieu au reproche mal fondé de « marivaudage ». Ses œuvres (*Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730, etc.) sont les chefs-d'œuvre du théâtre au XVIII<sup>e</sup> s.

A la même époque, NIVELLE DE LA CHAUSSÉE (1692-1754) et DIDEROT (1713-1784) inaugurent un genre nouveau : la *comédie larmoyante* (en vers) ou le *drame bourgeois* (en prose). La comédie devient un genre sérieux : on veut une étude réaliste des milieux bourgeois, de la vie familiale. L'auteur étudiera les tragédies de l'existence privée : entrevue d'un fils naturel et de son père, amour d'un jeune noble pour une fille pauvre, désarroi d'un commerçant pris entre ses devoirs professionnels et son amour filial, etc. Encore que Molière n'ait nullement ignoré cet aspect tragique de la vie quotidienne, il y avait là, en effet, une matière nouvelle : l'étude des conflits provoqués par les conditions sociales. En outre, ces sujets seront traités avec gravité : le comique devient un élément secondaire.

Les pièces de Nivelles de la Chaussée (3) et de Diderot (4) sont très faibles (5) : le genre, qui annonce les comédies d'Augier et de Dumas fils, n'a produit au XVIII<sup>e</sup> s. qu'une œuvre de valeur, *Le Philosophe sans le savoir* (1765) de SEDAINE. Jusqu'au romantisme, la production est terne et médiocre. Une exception : BEAUMARCHAIS, dans la comédie d'intrigue traditionnelle, sut traduire avec infiniment d'esprit toutes les aspirations du peuple, à la veille de la Révolution.

III. — LE ROMAN. — Dans ce genre (6), le XVIII<sup>e</sup> s. a été original et ses créations sont nombreuses : roman réaliste et satirique, avec LE SAGE; roman philosophique, avec VOLTAIRE et ROUSSEAU; roman exotique, avec BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Signalons encore les romans de MARIVAUD (7), moins connus que son théâtre, et où l'on trouve de fines analyses de caractères et de mœurs, et surtout les œuvres de l'ABBÉ PRÉVOST, qui, entre beaucoup de morceaux médiocres, a laissé le premier chef-d'œuvre du roman passionnel, *Manon Lescaut* (1731).

IV. — LA POÉSIE. — Ici surtout se marque le déclin du classicisme. Il est naturel que ce siècle rationaliste ait manqué d'inspiration : le réveil de la sensibilité, avec Rousseau, ne portera des fruits en poésie qu'au XIX<sup>e</sup> s.

1. Recherche de la couleur locale dans le décor et le costume, etc. Racine et ses contemporains n'avaient guère le souci de ce « réalisme historique »; pour eux, seule comptait la vérité psychologique.

2. Le public français de l'époque n'aurait pas supporté la violence de Shakespeare, que Voltaire appelle un « sauvage ivre ».

3. *Le Préjugé à la mode* (1735). — *Mélanide* (1741).

4. *Le Fils naturel* (1757). — *Le Père de famille* (1758).

5. Elles sont avant tout larmoyantes et déclamatoires : certains tableaux de Greuze (*La Malédiction paternelle*) ont le même caractère.

6. Les grands classiques avaient dédaigné ce genre : le domaine était libre.

7. *La Vie de Marianne* (1731-1741). — *Le Paysan parvenu* (1735-1736).



Cette sécheresse de sentiment est sensible chez JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU et les autres poètes lyriques, LE FRANC DE POMPIGNAN, ECOUCHARD-LEBRUN (1), etc.

Par contre, le XVIII<sup>e</sup> s. excella dans la poésie *badine* : petits vers satiriques de Voltaire, épigrammes, vers légers, contes humoristiques (2).

Citons :

*Contre Fréron.*

Un jour, loin du sacré vallon,  
Un serpent mordit Jean Fréron.  
Que pensez-vous qu'il arriva ?  
Ce fut le serpent qui creva.

(Voltaire.)

*Contre Le Franc de Pompignan.*

Savez-vous pourquoi Jérémie  
A tant pleuré pendant sa vie ?  
C'est qu'en prophète il prévoyait  
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

(Voltaire.)

*Madrigal à Délie.*

Le joli diable ailé, dont l'homme a fait un dieu,  
Lisait un jour ces fantaisies.  
En voyant défilér mes Iris, mes Sylvies :  
« Ces petits vers, dit-il, mourront tous avant peu. »  
Mais ton portrait le frappe et son œil étincelle :  
« Bien t'en a pris de peindre cette belle ! »  
S'écria-t-il, de plaisir transporté.  
Puis il prend le livret, et l'attache à son aile,  
Et les voilà partis pour l'immortalité.

(Dorat.)

*Contre M<sup>me</sup> du Deffand.*

Elle voyait dans son enfance ;  
Alors, c'était la médisance.  
Elle a perdu son œil et garde son génie ;  
Maintenant, c'est la calomnie.

(Rulhières.)

*Contre M<sup>me</sup> de Beauharnais.*

Eglé, belle et poète, a deux petits travers :  
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers !

(Ecouchard-Lebrun.)

*Contre Ecouchard-Lebrun.*

Lebrun de gloire se nourrit ;  
Aussi, voyez comme il maigrit !

(Baour-Lormian.)

*Contre Baour-Lormian.*

Sottise entretient l'embonpoint ;  
Aussi, Baour ne maigrit point !

(Ecouchard-Lebrun.)

*L'Amour et les nymphes.*

Auprès d'une féconde source  
D'où coulent cent petits ruisseaux,  
L'Amour, fatigué de sa course,  
Dormait sur un lit de roseau.

Les naïades, sans défiance,  
S'avancent d'un pas concerté ;  
Et toutes, en un grand silence,  
Admirent sa jeune beauté.

1. Surnommé Lebrun-Pindare (1729-1807). Chateaubriand l'appelle « un faux monsieur de l'Empyrée; sa verve était aussi froide que ses transports étaient glacés... Ses élégies sortent de sa tête, rarement de son âme ». On cite toujours de lui l'*Ode au vaisseau Le Vengeur* (qui, en 1794, se fit sauter plutôt que de se rendre aux Anglais), mais le sentiment patriotique est plus beau dans la *Marseillaise* ou le *Chant du départ*.

2. Signalons *Vert-Vert* (1734), de GRESSET. C'est l'histoire comique d'un perroquet.

« Ma sœur, que sa bouche est vermeille ! » Mais bientôt, aux flammes cruelles  
Dit l'une d'un ton indiscret. Qui brûlent la nuit et le jour,  
L'Amour, qui l'entend, se réveille Ces indiscrètes immortelles  
Et se félicite en secret. Connurent le perfide Amour.

Il cache ses desseins perfides « Ah! rendez-nous, dieu de Cythère,  
Sous un air engageant et doux : Disent-elles, notre repos :  
Les nymphes, bientôt moins timides, Pourquoi le troubler, téméraire ?  
Le font asseoir sur leurs genoux. Nous brûlons au milieu des eaux. »

Eucharis, Naïs et Thémire « Nourrissez plutôt, sans vous plaindre,  
Couronnent sa tête de fleurs. Répond l'Amour, mes tendres feux ;  
L'Amour, d'un gracieux sourire, Je les allume quand je veux :  
Répond à toutes les faveurs. Mais je ne saurais les éteindre. »  
(Bernis.)

Les poètes sont nombreux : l'abbé de CHAULIEU, le cardinal de BERNIS, BERTIN, DORAT, LÉONARD, PARNY, etc. Avec eux, la poésie devient frivole et s'écarte de l'art. Signalons encore que, vers la fin du siècle, le genre pastoral revient à la mode (1). Bien entendu, l'on peut trouver çà et là, parmi tant d'œuvres médiocres, de petits poèmes délicats et gracieux.

Le XVIII<sup>e</sup> s. a aimé aussi le genre *didactique* et *descriptif*, qui est le moins poétique de tous, mais qui permet de longues dissertations scientifiques et philosophiques (2). Tout cela aboutira à l'abbé DELILLE.

Un seul poète, ANDRÉ CHÉNIER, sut retrouver dans l'imitation des anciens la poésie véritable. Vers la fin du siècle, certains élégiaques (GILBERT, PARNY, etc.) semblent annoncer un peu le romantisme.

V. — L'HISTOIRE, LA PHILOSOPHIE ET L'ÉLOQUENCE. — Il nous suffira de renvoyer à Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Diderot : ils font oublier leurs contemporains (3). Il convient cependant de citer quelques écrivains secondaires :

VAUVENARGUES (1715-1747), moraliste qui croit, comme Rousseau, à la bonté de la nature humaine. Ses maximes optimistes, où il glorifie la volonté, sont à l'opposé de celles de La Rochefoucauld (4).

CHAMFORT (1741-1794) et RIVAROL (1754-1801) ont tenu un rang dans les salons par leur esprit et leurs maximes caustiques (5).

L'éloquence n'est guère représentée que par des discours académiques et des pamphlets (6).

## Jean-François Regnard.

Paris, 1655. — Grillon (Seine-et-Oise), 1709.

Œuvres : assez nombreuses pièces de théâtre, dont nous ne retenons que les principales : *Le Joueur* (comédie) (1696). — *Le légataire universel* (comédie) (1708).

1. Citons FLORIAN (1754-1794), qui, outre ses *Fables*, a laissé des *Eglogues* et un roman pastoral (*Estelle et Némorin*, 1788), qui ne manque pas de charme malgré sa mièvrerie un peu fade. — FABRE D'EGLANTINE (1750-1794), l'auteur de la nomenclature du calendrier républicain, fut célèbre sous l'ancien régime pour sa chanson : *Il pleut, il pleut, bergère...* (1780).

2. Signalons *La Religion* (1742), de LOUIS RACINE; *Les Saisons* (1769) de SAINT-LAMBERT; *Le Soleil fixe au milieu des planètes* (1759), de MALFILÂTRE.

3. Du point de vue littéraire, évidemment. Parmi les historiens du temps, citons MABLY et ROLLIN; parmi les philosophes et les économistes, CONDILLAC, CONDORCET, RAYNAL, etc.

4. Œuvres : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* (1746). — *Réflexions et maximes*.

5. Chamfort a laissé des pièces de théâtre, des éloges académiques et des maximes. — Rivarol est surtout connu par son *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784), couronné par l'Académie de Berlin. Il y montre que la langue française se distingue entre toutes par l'ordre et la clarté.

6. Le *Discours sur le style*, de BUFFON. — Les *Mémoires* de BEAUMARCHEAIS.

Issu d'un milieu de bourgeoisie riche, il fit de solides études, puis entreprit de longs et lointains voyages : en Italie, en Orient, au Danemark, en Suède, même en Laponie. Pris par des corsaires, il connut la captivité à Alger (1678).

Rentré à Paris, il compose des pièces en français pour les comédiens italiens, puis pour le Théâtre-Français. Ayant acquis la charge de lieutenant des Eaux et Forêts de Dourdan, il réside non loin de cette localité, au château de Grillon, où il meurt en 1709.

Ses deux œuvres principales, *Le Joueur* et *Le Légataire universel*, connurent un vif succès. Il mérite d'être compté au nombre des successeurs de Molière, par sa gaieté, sa verve, son sens du théâtre, sa langue aisée qui ne craint pas, toutefois, le réalisme un peu trivial. Pour tout le reste, il est fort inférieur à Molière : ses personnages sont des fantoches plutôt que des caractères et ses intrigues, développées avec virtuosité, ne visent qu'à amuser. Elles ont le mérite d'y réussir, aujourd'hui encore. Regnard n'a pas davantage le goût ou l'idée de la satire sociale que nous trouverons dans le *Turcaret* de Le Sage.

### Un singulier testament.

(L'héritage de Géronte, vieillard cacochyme, ladre et bizarre, permettrait à son neveu Eraste d'épouser Isabelle. Crispin, valet d'Eraste, compte obtenir une part de cet argent et épouser Lisette, servante de Géronte. Eraste, Lisette et Crispin, mettant en commun leur ruse comme leurs intérêts et ne s'embarassant guère de scrupules, ont profité d'un moment où Géronte était au plus mal pour arranger leurs affaires : Crispin, déguisé en Géronte, a dicté aux notaires un faux testament, dans lequel il n'a eu garde de négliger ses propres intérêts. Mais le vieillard sort de sa léthargie et reprend ses esprits. Embarras d'Eraste et de ses complices, coupables de ce qu'il faut bien appeler par son nom : une captation de testament.)

Lisette. — Mais j'aperçois quelqu'un.

(*Bas à Crispin.*)

C'est un des deux notaires.

Géronte. — Bonjour, monsieur Scrupule.

Crispin, à part.

Ah ! me voilà perdu.

Géronte. — Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. Scrupule. — Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure  
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.

Je savais bien qu'ayant fait votre testament,

Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.

Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve  
Dans un parfait repos.

Géronte. — Tous les jours je l'éprouve.

M. Scrupule. — Voici donc le papier que, selon vos desseins,  
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

Géronte. — Quel papier, s'il vous plaît ? pourquoi ? pour quelle  
affaire ?

M. Scrupule. — C'est votre testament que vous venez de faire.

Géronte. — J'ai fait mon testament !

M. Scrupule. — Oui, sans doute, monsieur.

Lisette, *bas*. — Crispin, le cœur me bat.

- Crispin, *bas*. — Je frissonne de peur.
- Géronte. — Et ! parbleu, vous rêvez, monsieur ; c'est pour le faire  
Que j'ai besoin ici de votre ministère.
- M. Scrupule. — Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;  
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.  
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme ?  
Monsieur était présent aussi bien que madame :  
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.
- Eraste, *bas*. — Que dire ?
- Lisette, *bas*. — Juste ciel !
- Crispin, *bas*. — Me voilà confondu !
- Géronte. — Eraste était présent ?
- M. Scrupule. — Oui, monsieur, je vous jure.
- Géronte. — Est-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.
- Eraste. — Ah ! ne me parlez point, monsieur, de testament.  
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.
- Géronte. — Lisette, parle donc.
- Lisette. — Crispin, parle en ma place ;  
Je sens, dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.
- Crispin, à *Géronte*.  
Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait ;  
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.
- Géronte. — J'ai fait mon testament ?
- Crispin. — On ne peut pas vous dire  
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;  
Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà,  
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,  
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,  
A dicté mot à mot ses volontés dernières.  
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi ?  
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi.
- M. Scrupule, à *Géronte*.  
— Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.
- Géronte. — Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;  
Et c'est ma léthargie.
- Crispin. — Oui, c'est elle en effet.
- Lisette. — N'en doutez nullement : et, pour prouver le fait,  
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,  
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?
- Géronte. — Oui.
- Lisette. — Qu'il est arrivé dans votre cabinet ;  
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet<sup>1</sup>,  
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie ?

---

1. Son encrier.

- Géronte. — Je ne m'en souviens point.
- Lisette. — C'est votre léthargie.
- Crispin. — Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,  
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,  
Et certaine baronne, avec un grand tumulte  
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte ?<sup>1</sup>
- Géronte. — Oui.
- Crispin. — Que pour vous venger de leur emportement,  
Vous m'avez promis place en votre testament,  
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?
- Géronte. — Je ne m'en souviens point.
- Crispin. — C'est votre léthargie.
- Géronte. — Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.
- Lisette. — Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...
- Eraste. — Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?  
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,  
Du notaire mandé, du testament écrit.
- Géronte. — Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.  
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.
- Crispin, *à part*. — Ah ! voilà bien le diable.
- M. Scrupule. — Il faut donc vous le lire.  
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,  
» Maître Mathieu Geronte, en son fauteuil à bras,  
» Etant en son bon sens, comme on a pu connaître,  
» Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître ;  
» Quoi que de corps malade, ayant sain jugement ;  
» Lequel, après avoir réfléchi mûrement  
» Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »
- Crispin. — Ah ! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire  
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots ?
- Lisette. — Hélas ! Je ne saurais arrêter mes sanglots.
- Géronte. — En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.  
Là, là, consolez-vous : je suis encore en vie.
- M. Scrupule, *continuant de lire*. — « Considérant que rien ne reste en même état,  
» Ne voulant pas aussi décéder intestat. »
- Crispin. — Intestat !...
- Lisette. — Intestat !... Ce mot me perce l'âme.
- M. Scrupule. — Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.  
« Considérant que rien ne reste en même état,  
» Ne voulant pas aussi décéder intestat... »
- Crispin. — Intestat !...

1. C'est Crispin encore qui, sous un déguisement, s'est employé à faire déshériter ces parents, afin qu'Eraste devienne légataire universel.

- Lisette. — Intestat...
- M. Scrupule. — Mais laissez-moi donc lire;  
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.  
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit  
» Son susdit testament, en la forme qui suit. »
- Géronte. — De tout ce préambule et de cette légende,  
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on  
me pende.
- Lisette. — C'est votre léthargie.
- Crispin. — Ah ! je vous en répons.  
Ce que c'est que de nous ! Moi, cela me confond.
- M. Scrupule, *lisant*. — « Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes. »
- Géronte. — Je ne dois rien.
- M. Scrupule. — Voici l'aveu que vous en faites :  
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,  
» Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »
- Géronte. — Je dois quatre cents francs ! C'est une fourberie.
- Crispin, à *Géronte*. — Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.  
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;  
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.
- Géronte. — C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.
- Crispin. — Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.
- M. Scrupule, *lisant*. — « Je fais mon légataire unique, universel,  
» Eraste mon neveu. »
- Eraste. — Se peut-il ? ... Juste ciel !
- M. Scrupule, *lisant*. — « Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,  
» Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,  
» Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,  
» S'il s'en trouvait aucuns<sup>1</sup> au jour de mon décès. »
- Géronte. — Comment ! moi, des bâtards ?
- Crispin, à *Géronte*. — C'est style de notaire.
- Géronte. — Oui, je voulais nommer Eraste légataire.  
A cet article-là, je vois présentement  
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.
- M. Scrupule, *lisant*. — « *Item*. Je donne et lègue, en espèce sonnante,  
» A Lisette... »
- Lisette. — Ah ! grands dieux !

1. Quelques-uns.

M. Scrupule, *lisant*.

— « Qui me sert de servante,  
» Pour épouser Crispin en légitime nœud,  
» Deux mille écus. »

Crispin, à *Géronte*.

— Monsieur... en vérité... pour peu...  
Non...jamais...car enfin...ma bouche...quand j'y pense...  
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.

(*A Lisette*)

— Parle donc.

Lisette, *embrassant Géronte*.

— Ah ! monsieur...

Géronte.

— Qu'est-ce à dire cela ?  
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.  
Deux mille écus comptant !

Lisette.

— Quoi ! déjà, je vous prie,  
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?  
Une fille nubile, exposée au malheur,  
Qui veut faire une fin en tout bien tout honneur,  
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

Géronte.

— Comment ! Six mille francs ! Quinze ou vingt écus,  
passe.

Lisette.

— Les maris aujourd'hui, sont si courus !  
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

Géronte.

— On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?  
Il en est à tout prix.

(*Au notaire.*)

Achez, je vous prie.

M. Scrupule. — « *Item*. Je donne et lègue... »

Crispin, à *part*.

— Ah ! c'est mon tour enfin.  
Et l'on va me jeter...

M. Scrupule. —

« A Crispin... »  
(*Crispin se fait petit.*)

Géronte, *regardant Crispin*.

— A Crispin !

M. Scrupule, *lisant*.

— « Pour tous les obligeants, bons et loyaux services  
» Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,  
» Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

Géronte.

— Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?  
Voyons.

M. Scrupule, *lisant*.

— « Quinze cents francs de rentes viagères,  
» Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

Crispin, *se prosternant aux pieds de Gêronte.*

— Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,  
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.  
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !  
Si généreusement me laisser cette somme !

Gêronte. — Non ferai-je parbleu ! Que veut dire ceci ?

(*Au notaire.*)

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. Scrupule. — Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?  
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

Gêronte. — Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,  
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,  
Qu'Eraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire ?

Crispin, *toujours à genoux.*

— Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.  
Voulez-vous, démentant un généreux effort,  
Être avaricieux même après votre mort ?

Gêronte. — Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?  
Je tremble du malheur dont je sens les approches ;  
Je n'ose me fouiller.

Eraste, *à part.*

— Quel funeste embarras !

(*Haut à Gêronte.*)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

Gêronte, *à Eraste.*

— Où sont-ils donc ? Réponds.

Eraste. — Tantôt, pour Isabelle,  
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

Gêronte. — Par mon ordre !

Eraste. — Oui, monsieur.

Gêronte. — Je ne m'en souviens point.

Crispin. — C'est votre léthargie.

Gêronte. — Oh ! je veux, sur ce point,

Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !  
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(*A Eraste.*)

Cours chez elle ; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,  
J'avais perdu l'esprit, le sens et la raison.

(*Le légataire universel, V, 7.*)

(Gêronte, ayant retrouvé ses « billets », que lui rapporte Isabelle, ratifiera le testament ; les deux mariages seront assurés.)



## Bernard Le Bovier de Fontenelle.

(Rouen, 1657. — Paris, 1757.)

(Œuvres : Poésies, tragédies, comédies, opéras. — *Dialogues des morts* (1683). — *Entretiens sur la Pluralité des mondes* (1686). — *Histoire des Oracles* (1687). — *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688). — *Eloges des Académiciens* (1708), etc.

Neveu des deux Corneille. Ses poésies et son théâtre sont entachés de préciosité et de mièvrerie. Mais, sans abandonner ses prétentions au bel esprit mondain, il s'attaque à des sujets plus graves, révélant à la fois le sérieux de son intelligence curieuse de sciences (il est cartésien et le restera jusqu'à la fin de sa longue existence), et la vivacité de son esprit critique, habile à discuter d'une manière déguisée les croyances traditionnelles. A ce point de vue, son œuvre marque une étape importante dans la préparation de l'esprit philosophique qui triompha au XVIII<sup>e</sup> siècle. Son influence, qui fut grande, est parallèle à celle de Bayle (1). Fontenelle a joué un rôle important comme vulgarisateur de la science et notamment du système de Newton (2). Le bel esprit vint ici au secours du vulgarisateur et lui assura de nombreux lecteurs parmi les gens du monde : on sait que, sans altérer la précision scientifique de son sujet et, en somme, sans trop en rabaisser la grandeur, c'est à une marquise que l'auteur entreprend, par une belle nuit étoilée, d'exposer le système de l'univers; il le fait d'un ton enjoué, en y mêlant même des compliments galants. Le succès fut très grand et les *Entretiens sur la pluralité des mondes* « ont définitivement donné aux sciences leur droit de cité dans la littérature ». (Bédier-Hazard.) Rappelons encore la position adoptée par Fontenelle en faveur des « Modernes » dans la célèbre querelle : sa *Digression* contient des réflexions qui sont parmi les plus judicieuses qu'elle inspira.

C'est à ces divers titres et en raison de son action sur la pensée française que Fontenelle mérite d'être cité et c'est pourquoi nous le rattachons au XVIII<sup>e</sup> siècle. Ajoutons qu'il fut membre de l'Académie française, de celle des Inscriptions et Belles-Lettres et, pendant de longues années, secrétaire de l'Académie des Sciences, dont il a retracé l'histoire.

### La dent d'or.

...Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici. En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad<sup>3</sup>, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette

1. Voir ci-dessus, notice générale sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, II : *Grandes divisions*, (p. 221).

2. Isaac Newton : très célèbre mathématicien et physicien anglais (1642-1727). Universellement connu pour avoir formulé les lois de la gravitation, ainsi que par ses travaux d'optique et de mathématiques.

3. Helmstedt : ville d'Allemagne, autrefois siège d'une célèbre université.

dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent, avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accrochent très bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver, et froids en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

*(Histoire des Oracles.)*

### **Anciens et Modernes. Importance de Descartes.**

Dans la comparaison des Anciens et des Modernes, Fontenelle distingue soigneusement d'une part, le domaine des arts, d'autre part, celui du raisonnement et des sciences. Distinction capitale, trop souvent omise par ses contemporains, ce qui les engageait dans tant de discussions oiseuses.

Cependant, afin que les modernes puissent toujours enchérir sur les anciens, il faut que les choses soient d'une espèce à le permettre. L'éloquence et la poésie ne demandent qu'un certain nombre de vues assez borné par rapport à d'autres arts, et elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent avoir amassé en peu de siècles un petit nombre de vues; et la vivacité de l'imagination n'a pas besoin d'une longue suite d'expériences, ni d'une grande quantité de règles, pour avoir toute la perfection dont elle est capable. Mais la physique, la médecine, les mathématiques, sont composées d'un nombre infini de vues, et dépendent de la justesse du raisonnement, qui se perfectionne avec une extrême lenteur, et se perfectionne toujours; il faut même souvent qu'elles soient aidées par des expériences que le hasard seul fait naître, et qu'il n'amène pas à point nommé. Il est évident que tout cela n'a point de fin, et que les derniers physiciens ou mathématiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et, en effet, ce qu'il y a de principal dans la philosophie, et ce qui de là se répand sur tout, je veux dire la manière de raisonner, s'est extrêmement perfectionné dans ce siècle. Je doute fort que la plupart des gens entrent dans la remarque que je vais faire : je la ferai cependant pour ceux que se connaissent en raisonnements; et je

puis me vanter que c'est avoir du courage, que de s'exposer, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. Sur quelque matière que ce soit, les anciens sont assez sujets à ne pas raisonner dans la dernière perfection. Souvent de faibles convenances, de petites similitudes, des jeux d'esprit peu solides, des discours vagues et confus, passent chez eux pour des preuves; aussi rien ne leur coûte à prouver : mais ce qu'un ancien démontrait en se jouant, donnerait, à l'heure qu'il est, bien de la peine à un pauvre moderne; car de quelle rigueur n'est-on pas sur les raisonnements? On veut qu'ils soient intelligibles, on veut qu'ils soient justes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de démêler la moindre équivoque, ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la chose du monde la plus ingénieuse, si elle ne va pas au fait. Avant Descartes, on raisonnait plus commodément; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises<sup>1</sup>. Enfin il règne non seulement dans nos bons ouvrages de physique et de métaphysique, mais dans ceux de religion, de morale, de critique, une précision et une justesse qui, jusqu'à présent, n'avaient été guère connues.

(*Digression sur les Anciens et les Modernes.*)

### Alain-René Le Sage.

Sarzeau (Morbihan), 1668. — Boulogne, 1747.

Œuvres : ROMANS (*Le Diable boiteux*, 1707. — *Histoire de Gil Blas de Santillane*, 1715-1735. — *Histoire de Guzman d'Alfarache*, 1732. — *Les Aventures de M. Robert Chevalier, dit de Beauchêne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France*, 1732. — *Histoire d'Estebanille Gonzalès*, 1734. — *Le Bachelier de Salamanque*, 1736). — COMÉDIES (*Crispin rival de son maître*, 1707. — *Turcaret*, 1709).

D'origine bretonne. Il vécut pauvre et digne, dédaignant de solliciter pensions ou bénéfices (2). *Turcaret* est une œuvre forte, et digne de Molière : c'est une âpre satire des financiers, des traitants, fort méprisés à cette époque. Le cadre de la plupart des romans de Le Sage est emprunté à l'Espagne : en réalité, ils sont une peinture réaliste de la société française. Le chef-d'œuvre en est *Gil Blas*, le type du roman picaresque (3), et le type aussi du roman à tiroirs. Malgré son extrême complexité, ce livre se lit avec agrément : Le Sage est un conteur alerte et vif, qui excelle à peindre les mœurs et les hommes, sans intention moralisante, mais avec une ironie amusée. Il nous mène dans tous les milieux et fait défiler devant nous, au hasard des aventures de son héros, les types les plus divers, laquais, ministres, poètes, ingénues, prélats, brigands, médecins, alguazils, comédiennes, grandes dames, gentilshommes, tous saisissants de vérité. Somme toute, Le Sage est le successeur de La Bruyère, avec moins de profondeur psychologique et aussi moins d'âpreté. Car il ne s'indigne guère devant les vices et les ridicules, et sa morale n'est pas très différente de celle de La Fontaine.

1. On notera que le « cartésianisme » de Fontenelle n'est pas dénué de clairvoyance. C'est à la physique de Descartes et à ses hypothèses trop hardies que vont les critiques des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui lui reprochent d'avoir ignoré l'expérience et péché par esprit de système, et qui lui opposent Newton.

2. C'est un des premiers écrivains, en date, qui ne vive que de sa plume, sans avoir de rentes et sans s'adresser au roi, dispensateur des pensions. — 3. Roman qui met en scène des aventuriers (espagnol *picaor*, voleur).

### Turcaret ou le traitant.

(*Turcaret* contient plus d'une scène d'un réalisme brutal assez neuf au théâtre à cette époque. L'argent est le principal ressort de cette comédie, véritable satire sociale, amère et cinglante. La comparaison avec le théâtre de Molière est curieuse et instructive.)

Turcaret, financier sans scrupules, fait la cour à la baronne, jeune veuve avide surtout de son argent. En visite chez elle, il fait une rencontre désagréable, celle d'un marquis qui le connaît trop bien et le démasque.)

Le marquis, *à part*.

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. Turcaret, *à part*.

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Thibaudière... La fâcheuse rencontre !

Le marquis, *à part*.

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Apercevant M. Turcaret.*) Eh ! que vois-je?... Oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même, M. Turcaret. (*A la baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connaissez ? Vous empruntez sur gages ? Palsambleu ! il vous ruinera.

La baronne.

Monsieur le marquis...

Le marquis, *l'interrompant*.

Il vous pillera, il vous écorchera ; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif : il vend son argent au poids de l'or.

M. Turcaret, *à part*.

J'aurais mieux fait de m'en aller.

La baronne, *au marquis*.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis ; M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

Le marquis.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes. Il a cette réputation-là.

M. Turcaret.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis... (*A la baronne.*) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là ?

La baronne.

Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

Le marquis.

Mal informé ! Morbleu ! madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes<sup>1</sup> actuellement.

M. Turcaret.

De vos nippes, monsieur ? Oh ! je ferais bien serment du contraire.

Le marquis.

Ah ! parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai laissé passer le terme.

1. Nippes : « tout ce qui sert à l'ajustement et à la parure » (Dict. de l'Académie. 1694).

La baronne.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. Turcaret.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

Le marquis, *à la baronne.*

Il a raison, cela est fort clair. Il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avais un brillant de cinq cents louis; on m'adressa à M. Turcaret. M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra...Ra...Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sols huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé : mon diamant est perdu.

M. Turcaret.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un fripon que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant; je ne l'ai jamais vu ni manié.

Le marquis.

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillants; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (*Regardant le diamant de la baronne.*) Eh ! le voilà, madame ? Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment ?

La baronne, *au marquis.*

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

Le marquis.

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. Turcaret.

Monsieur, monsieur !

La baronne, *au marquis.*

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

Le marquis.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il était laquais de mon grand-père; il me portait sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. Turcaret.

Je me souviens... je me souviens... Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

La baronne, *au marquis.*

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez M. le chevalier?...

(Turcaret, III, 4)

(Dans la scène suivante, souvent citée, Turcaret règle ses « affaires » avec son collaborateur, l'usurier M. Rafle.

M. Turcaret.

De quoi est-il question, monsieur Rafle ? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ?<sup>1</sup> Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. Rafle.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. Turcaret.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. Rafle.

Peut-on parler ici librement ?

M. Turcaret.

Oui, vous le pouvez ; je suis le maître. Parlez.

M. Rafle, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. Turcaret.

Peine perdue que ce travail-là... Laissons-les venir ; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. Rafle, *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. Turcaret, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. Rafle.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. Turcaret.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. Rafle.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. Turcaret.

Vous êtes trop timide<sup>2</sup>... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix<sup>3</sup>, à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. Rafle.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers

1. Chez la baronne.

2. Craintif, peureux. — 3. Les financiers et banquiers y étaient nombreux ; elle allait devenir célèbre par l'établissement de la banque de Law (1716).

deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la Compagnie<sup>1</sup>, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. Turcaret.

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose ?

M. Rafle, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valognes<sup>2</sup>...

M. Turcaret, *l'interrompant.*

Eh bien !

M. Rafle.

Il lui est arrivé un malheur.

M. Turcaret.

Quoi ?

M. Rafle.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. Turcaret.

Trop bon, trop bon ! Eh ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires ? Trop bon, trop bon !

M. Rafle.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié pour lui.

M. Turcaret.

Papier perdu, lettre inutile.

M. Rafle.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. Turcaret.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra ; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. Rafle.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. Turcaret.

J'agisrais contre mes intérêts; je mériterais d'être cassé à la tête de la Compagnie.

M. Rafle.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. Turcaret.

Non, parbleu !

1. Manœuvre frauduleuse : Turcaret et son protégé feront valoir de l'argent qui ne leur appartient pas. — 2. Des directeurs représentaient, dans les Généralités, la Compagnie des Fermiers généraux.

M. Rafle, *regardant encore dans son bordereau*.  
Voulez-vous prendre, au denier quatorze<sup>1</sup>, cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. Turcaret.

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, Allez.

.....

(*Turcaret*, III, 7.)

### Gil Blas et l'archevêque de Grenade.

Gil Blas, d'une pauvre famille d'Oviédo, court l'Espagne à la recherche de la fortune. Il se fait laquais, gagne la confiance de grands personnages et, après maintes disgrâces, conquiert enfin une confortable aisance. — Voici l'une de ses aventures.

Je m'adressai à un grave et gros personnage qui se tenait à la porte du cabinet de l'archevêque pour l'ouvrir et la fermer quand il le fallait. Je lui demandai civilement s'il n'y avait pas moyen de parler à Monseigneur.

— Attendez, me dit-il d'un air sec : Sa Grandeur va sortir pour aller entendre la messe, elle vous donnera en passant un moment d'audience.

Je ne répondis pas un mot ; je m'armai de patience, et je m'avisai de vouloir lier conversation avec quelques-uns des officiers ; mais ils commencèrent à m'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête, sans daigner me répondre une syllabe, après quoi ils se regardèrent les uns les autres en souriant avec orgueil de la liberté que j'avais prise de me mêler à leur entretien.

Je demeurai, je l'avoue, tout déconcerté de me voir traiter ainsi par des valets. Je n'étais pas encore bien remis de ma confusion quand la porte du cabinet s'ouvrit. L'archevêque parut. Il se fit un profond silence parmi ses officiers, qui quittèrent tout à coup leur maintien insolent, pour en prendre un respectueux devant leur maître. Ce prélat était dans sa soixante-neuvième année, fait à peu près comme mon oncle le chanoine Gil Perez, c'est-à-dire gros et court. Il avait par-dessus le marché les jambes fort tournées en dedans, et il était si chauve qu'il ne lui restait qu'un toupet de cheveux par derrière, ce qui l'obligeait d'emboîter sa tête dans un bonnet de laine fine à longues oreilles. Malgré tout cela, je lui trouvais l'air d'un homme de qualité, sans doute parce que je savais qu'il en était un. Nous autres personnes du commun, nous regardons les grands seigneurs avec une prévention qui leur prête souvent un air de grandeur que la nature leur a refusé.

L'archevêque s'avança d'abord vers moi et me demanda, d'un ton de voix plein de douceur, ce que je souhaitais. Je lui dis que j'étais le jeune homme dont le seigneur don Fernand de Leyva lui avait parlé. Il ne me

---

1. Un denier d'intérêt pour quatorze de capital, donc environ 7 %.



donna pas le temps de lui en dire davantage. « Ah ! c'est vous, s'écria-t-il, c'est vous dont il m'a fait un si bel éloge ? Je vous retiens à mon service... »

A ces mots, il s'appuya sur deux écuyers, et sortit après avoir écouté des ecclésiastiques qui avaient quelque chose à lui communiquer. A peine fut-il hors de la chambre où nous étions, que les mêmes officiers qui avaient dédaigné ma conversation vinrent la rechercher. Les voilà qui m'entourent, qui me remercient, et me témoignent de la joie de me voir devenir commensal de l'archevêché. Ils avaient entendu les paroles que leur maître m'avait dites, et ils mouraient d'envie de savoir sur quel pied j'allais être auprès de lui ; mais j'eus la malice de ne pas contenter leur curiosité pour me venger de leur mépris.

Monseigneur ne tarda guère à revenir. Il me fit entrer dans son cabinet pour m'entretenir en particulier. Je jugeai bien qu'il avait dessein de tâter mon esprit. Je me tins sur mes gardes et me préparai à mesurer tous mes mots. Il m'interrogea d'abord sur les humanités. Je ne répondis pas mal à ses questions : il vit que je connaissais assez les auteurs grecs et latins. Il me mit ensuite sur la dialectique ; c'est où je l'attendais : il me trouva là-dessus ferré à glace. « Votre éducation, me dit-il avec quelque sorte de surprise, n'a point été négligée. Voyons présentement votre écriture. » J'en tirai de ma poche une feuille que j'avais apportée exprès. Mon prélat n'en fut pas mal satisfait. « Je suis content de votre main, s'écria-t-il, et plus encore de votre esprit. Je remercie mon neveu don Fernand de m'avoir donné un si joli garçon : c'est un vrai présent qu'il m'a fait. »...

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé ; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, Monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire ; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas : je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. Aussi la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. « Père éternel ! s'écria-t-il avec transport, lorsqu'il eut parcouru des yeux tous les feuillets de ma copie, vit-on jamais rien de si correct ? Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami ; n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué ? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre... ? — Oh ! Monseigneur, lui répondis-je d'un air modeste, je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques ; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur échapperaient à ma censure. » Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point ; mais il me laissa voir au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur impunément.

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour ; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même, et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant

moi avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans la cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général; il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage. « Voilà, s'écria-t-il, ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment ! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille béotienne. » En un mot, il fut si content de moi qu'il me dit avec vivacité : « Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton sort; je me charge de t'en faire un des plus agréables. Je t'aime; et pour te le prouver, je te fais mon confident. »

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de Sa Grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes cagneuses, et je me regardai comme un homme qui est en train de s'enrichir. « Oui, mon enfant, reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Ecoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher. Le Seigneur bénit mes homélies; elles touchent les pécheurs, les font rentrer en eux-mêmes et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans son devoir une épouse ébranlée par un amant séducteur. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement : c'est l'estime que le monde a pour les écrits fins et limés. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

» Ainsi, mon cher Gil Blas, continua le prélat, j'exige une chose de ton zèle : quand tu t'apercevas que ma plume sentira la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus; mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien, que je connais bon; je m'en rapporterai à ton jugement. — Grâce au ciel, lui dis-je, Monseigneur, vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la trempe de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre, ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal Ximénès dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces. — Point de flatterie, interrompit-il, mon ami! Je sais que je puis tomber tout d'un coup. A mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps altèrent l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne-m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs il y va de ton intérêt : si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dit dans la

ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sottise discrétion. »

Le patron cessa de parler en cet endroit pour attendre ma réponse, qui fut une promesse de faire ce qu'il souhaitait.

...Deux mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une chaude alarme au palais épiscopal; l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement et on lui donna de si bons remèdes, que quelques jours après il n'y paraissait plus. Mais son esprit en reçut une rude atteinte. Je le remarquai bien dès la première homélie qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence qu'il y avait de celle-là aux autres assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie, pour mieux savoir à quoi m'en tenir. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se rabattait, tantôt il s'élevait trop haut ou descendait trop bas. C'était un discours diffus, une rhétorique de régent usé, une capucinade.

Je ne fus pas le seul qui y prit garde. La plupart des auditeurs, comme s'ils eussent été aussi gagés pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres : « Voilà un sermon qui sent l'apoplexie. » Allons, monsieur l'arbitre des homélies, me dis-je alors à moi-même, préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous prévenir. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait.

...Après ces réflexions j'en faisais d'autres toutes contraires : l'avertissement dont il s'agissait me paraissait délicat à donner. Je jugeais qu'un auteur entêté de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le prit en mauvaise part, après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela que je comptais bien de lui parler avec adresse, et de lui faire avaler la pilule tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose; je ne savais de quelle façon entamer la parole. Heureusement l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. « Comment donc, mon ami, répliqua-t-il avec étonnement, aurait-elle trouvé quelque Aristarque? — Non, Monseigneur, lui repartis-je, non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer: il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi? »

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un souris forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût!

— Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompis-je tout déconcerté. Je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua-t-il. Je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot. Vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? — Je n'aurais pas été assez hardi, lui dis-je, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse. — A Dieu ne plaise, interrompit-il avec précipitation, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Il faudrait que je fusse bien injuste. Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée. »

Quoique démonté, je voulus chercher une modification pour rajuster les choses; mais le moyen d'apaiser un auteur irrité, et, de plus, un auteur accoutumé à s'entendre louer! « N'en parlons plus, dit-il, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidentes; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez, poursuivit-il en me poussant par les épaules hors de son cabinet, allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats, et que le ciel vous conduise avec cette somme! Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût. »

(*Gil Blas*, VII, 2-4.)

## Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon.

Versailles, 1675. — Paris, 1755.

Œuvre : *Mémoires* (publiés en 1788).

Fut élevé par son père, qui devait à Louis XIII son titre de duc et pair, dans le culte de tous les privilèges de la noblesse d'épée. Il ne pardonna jamais à Louis XIV de favoriser la bourgeoisie ou la noblesse de robe. Entré aux mousquetaires en 1691, il quitta l'armée en 1702, vexé de ne pas monter en grade. Il resta cependant à Versailles et fit partie de la cabale du duc de Bourgogne. Aigri, jaloux des gens en place, il aspirait à jouer un grand rôle politique. Après la mort du roi (1715), le duc d'Orléans l'appelle au conseil de régence, mais son action y fut assez terne : le seul événement notable de sa carrière fut son ambassade en Espagne (1722), où il allait demander la main de l'infante pour Louis XV. La mort du régent (1723) mit du reste fin à sa vie politique. Dès lors, il se consacre fiévreusement à la rédaction de ses mémoires, d'après ses souvenirs et les notes qu'il n'avait cessé d'accumuler. Après sa mort, le manuscrit, jugé compromettant par la cour, fut saisi et enfermé dans les archives du ministère des Affaires étrangères. Il ne fut publié, incomplètement d'ailleurs, qu'en 1788.

La valeur historique de ces *Mémoires* est fort sujette à caution : Saint-Simon se laisse fort souvent aveugler par la passion, et ses haines tenaces, qui sont d'un petit esprit, ont faussé beaucoup de ses jugements. Vaniteux et rancunier, il a cordialement détesté tous ceux qui blessaient ses prétentions à restaurer la pairie dans tous ses privilèges. Ce grand seigneur, à l'époque de Montesquieu, a une mentalité de féodal et parfois l'esprit mesquin d'un valet. Mais c'est un observateur pénétrant, nerveux, caustique, et son style, négligé, brusque et heurté, est singulièrement vivant. S'il convient de se méfier des

jugements que porte Saint-Simon sur tel ou tel de ses contemporains, ses *Mémoires* font cependant revivre à nos yeux la cour de Versailles, avec son atmosphère de commérages et d'intrigues.

### Mort du Grand Dauphin<sup>1</sup>.

Là, dans la chambre et par tout l'appartement<sup>2</sup>, on lisait apertement sur les visages. Monseigneur n'était plus; on le savait, on le disait, nulle contrainte ne retenait plus à son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée.

Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux et pour les consoler d'une autre qu'ils ne prévoyaient qu'avec transissement, et qui par celle-ci devenait la leur propre<sup>3</sup>. Parmi eux s'en remarquaient d'autres des plus éveillés de gens principaux de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs<sup>4</sup>.

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés, et de cabale frappée<sup>5</sup>, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient le caquet en partage, les questions, et le redoublement du désespoir des affligés et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable<sup>1</sup> avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus

---

1. Fils unique de Louis XIV; il mourut en 1711. Il laissait trois fils : le duc de Bourgogne (l'élève de Fénelon), le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne (Philippe V) et le duc de Berry. — 2. La scène est à Versailles. — 3. Entendez : ... d'un maître si fait pour les consoler de la mort éventuelle du roi; mort qui, avec celle du Grand Dauphin, serait leur perte. — 4. A quel parti ils appartenaient. La mort du Grand Dauphin ruinait les espérances et les ambitions d'une cabale. Par contre, elle réjouissait les partisans du duc de Bourgogne. — 5. De la cabale dont les projets étaient détruits par cette mort. — 3. Les partisans du duc de Bourgogne.

touchés, en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leurs corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux; les accidents momentanés qui arrivaient de ces rencontres; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer; un vif, une sorte d'étinglant autour d'eux les distinguait malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes et les deux princesses assises à leur côté, prenant soin d'eux, étaient les plus exposés à la pleine vue. Monseigneur le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry, tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, et poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements<sup>2</sup>. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit, et un bruit si fort, la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là-même, et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté. M<sup>me</sup> la duchesse de Berry était hors d'elle. On verra bientôt pourquoi. Le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage; on y voyait comme écrit une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt; des intervalles secs, mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venait de précéder. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir; on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidaient à suffoquer ses cris.

M<sup>me</sup> la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée, à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle et souvent entretenues avec soin fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux, et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun<sup>2</sup>.

---

1. Le duc de Bourgogne devenait héritier présomptif. Le duc de Berry, perdant l'appui de son père, devait renoncer à toute ambition. — 2. Saint-Simon dit plus loin : « Monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne... se couchèrent assez paisiblement... Le réservoir d'eau était tari chez eux; les larmes ne revinrent plus depuis que rares et faibles à force d'occasion ».

## Joies de la vengeance<sup>1</sup>.

Ce fut là où je savourai, avec tous les délices qu'on ne peut exprimer, le spectacle de ces fiers légistes, qui osent nous refuser le salut, prosternés à genoux, et rendre à nos pieds un hommage au trône, tandis qu'assis et couverts, sur les hauts sièges aux côtés du même trône, ces situations et ces postures, si grandement disproportionnées, plaident seules avec tout le perçant de l'évidence la cause de ceux qui, véritablement et d'effet, sont *laterales Regis*<sup>2</sup> contre ce *vas electum*<sup>3</sup> du tiers état. Mes yeux fichés, collés sur ces bourgeois superbes, parcouraient... ces têtes découvertes et humiliées à la hauteur de nos pieds...

Le premier président perdit toute contenance; son visage, si suffisant et si audacieux, fut saisi d'un mouvement convulsif; l'excès seul de sa rage le préserva de l'évanouissement. Ce fut bien pis à la lecture de la déclaration<sup>4</sup>. Chaque mot était législatif et portait une chute nouvelle. L'attention était générale, tenait chacun immobile pour n'en pas perdre un mot, et les yeux sur le greffier qui lisait. Vers le tiers de cette lecture, le premier président, grinçant le peu de dents qui lui restaient, se laissa tomber le front sur son bâton, qu'il tenait à deux mains, et, en cette singulière posture et si marquée, acheva d'entendre cette lecture si accablante pour lui, si résurrectrice pour nous.

Moi cependant je me mourais de joie. J'en étais à craindre la défaillance; mon cœur, dilaté à l'excès, ne trouvait plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser échapper était infinie et néanmoins ce tourment était délicieux... Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance; je jouissais du plein accomplissement des désirs les plus véhéments et les plus continus de toute ma vie. J'étais tenté de ne me plus soucier de rien. Toutefois je ne laissais pas d'entendre cette vivifiante lecture dont tous les mots résonnaient sur mon cœur comme l'archet sur un instrument, et d'examiner en même temps les impressions différentes qu'elle faisait sur chacun.

Au premier mot que le garde des sceaux dit de cette affaire, les yeux des deux évêques pairs<sup>5</sup> rencontrèrent les miens. Jamais je n'ai vu surprise pareille à la leur, ni un transport de joie si marquée. Je n'avais pu les préparer à cause de l'éloignement de nos places, et ils ne purent résister au mouvement qui les saisit subitement. J'avalai par les yeux un délicieux trait de leur joie, et je détournai les miens des leurs de peur de succomber à ce surcroît, et je n'osai plus les regarder...

Je ne pus résister à la tentation de m'en dédommager sur le premier président; je l'accablai donc à cent reprises, dans la séance, de mes regards assenés et forlongés<sup>6</sup> avec persévérance. L'insulte, le mépris, le

1. Cette page est extraite de la description du *lit de justice* (séance du Parlement présidée par le roi) du 26 août 1718 : le duc d'Orléans, régent du royaume, y fit exclure le duc du Maine (fils de Louis XIV et de M<sup>me</sup> de Montespan) du conseil de régence, malgré le testament de Louis XIV et l'opposition du Parlement. — Saint-Simon était très jaloux des prérogatives des ducs et pairs, qui ne cédaient en dignité qu'aux princes du sang. Il se délecte donc de l'humiliation du prince *légitimé* et des gens de robe. — 2. Ceux qui sont aux côtés du roi. — 3. Expression ecclésiastique : vase d'élection, âme qui reçoit la grâce céleste; ici, *élite*. — 4. L'arrêt royal. — 5. L'évêque de Laon et l'évêque de Noyon. — 6. Terme de vénerie : se dit de l'animal qui distance les chiens; equivaut ici à *prolongés*.

dédain, le triomphe lui furent lancés de mes yeux jusqu'en ses moelles : souvent il baissait la vue quand il attrapait mes regards ; une fois ou deux il fixa le sien sur moi, et je me plus à l'outrager par des sourires dérobés, mais noirs, qui achevèrent de le confondre. Je me baignais dans sa rage et je me délectais à le lui faire sentir.

## Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux.

Paris, 1688-1763.

Euvres : Romans (*La Vie de Marianne*, 1731-1741. — *Le Paysan parvenu*, 1735-1736). — Comédies (*Arlequin poli par l'amour*, 1720. — *La Surprise de l'amour*, 1722. — *La Double inconstance*, 1723. — *Le Prince travesti*, 1724. — *La Seconde surprise de l'amour*, 1728. — *Le Jeu de l'amour et du hasard*, 1730. — *Les Serments indiscrets*, 1732. — *Le Legs*, 1736. — *Les Fausses confidences*, 1737. — *L'Épreuve*, 1740, etc.)

Fréquenta les salons littéraires de M<sup>me</sup> de Lambert, de M<sup>me</sup> de Tencin et de M<sup>me</sup> Geoffrin. Son esprit subtil y fit merveille. Ruiné par la banqueroute de Law, il dut produire beaucoup pour vivre. Il publia des romans, où l'analyse psychologique est fine et le réalisme délicat. Il créa aussi des journaux (*Le Spectateur français*, 1722-1724; *L'indigent philosophe*, 1728, etc.) qui n'eurent guère de succès : on y trouve pourtant de bonnes pages d'observation morale et satirique. Mais ses comédies ont assuré sa renommée : leur originalité est de mettre au premier plan l'étude de l'amour ou, plus précisément, la naissance et le progrès de l'amour, sujet nouveau au fond et qui nous paraît singulièrement moderne (1). Selon Brunetière, « la comédie de Marivaux, c'est la tragédie de Racine, transportée de l'ordre de choses où les événements se dénouent par la trahison et la mort, dans l'ordre de choses où les complications se dénouent par le mariage ». Il s'en faut bien, pourtant, sauf pour un spectateur superficiel, que cette psychologie soit si résolument optimiste qu'on l'a cru quelquefois. Marivaux excelle à peindre des caractères féminins, l'éveil de la tendresse dans de jeunes âmes et toutes les nuances intimes, les progrès et les transformations du sentiment. Ces nuances, il les a analysées avec de subtils raffinements. Les personnages sont tous sympathiques, tous spirituels. Tous s'expriment en un style délicieusement coquet (2), qui rappelle les grâces mignardes de Watteau. Mais malgré cette atmosphère un peu idéalisée, la comédie reste humaine et sincère. L'action en est toute psychologique et par là Marivaux est vraiment classique.

### Soubrette et valet.

M. Orgon veut marier sa fille Silvia à Dorante, fils d'un de ses amis. Silvia obtient la permission de changer d'habits avec sa soubrette Lisette. Elle désire étudier ainsi l'homme qu'on lui destine. Mais Dorante, qui ignore cette petite supercherie, a fait de même : il a pris la place de son valet Pasquin, à l'insu de Silvia. Les voici en présence.

SILVIA, *à part*. — Ce garçon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter : laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part*. — Cette fille-ci m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fit honneur : lions connaissance avec elle... (*Haut.*) Puisque nous sommes dans le style amical, et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi !

1. Ce thème, chez Molière, n'est jamais le ressort essentiel de la comédie. — 2. Le *mari-vaudage* ; l'expression fut employée du vivant même de Marivaux ; mais ce terme péjoratif ne peut, sans injustice, s'appliquer à lui-même.



SILVIA. — Bourguignon<sup>1</sup>, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'est-il pas vrai ?

DORANTE. — Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets; je suis presque timide; ma familiarité n'oserait s'appriivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et, quand je te tutoie, il me semble que je joue; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse ?

SILVIA. — Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE. — Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA. — Le trait est joli, assurément; mais, je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE. — C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA. — Non, Bourguignon; laissons-là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE. — Rien que cela ? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, *à part*. — Quel homme pour un valet! (*Haut*.) Il faut pourtant qu'il s'exécute; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE. — Parbleu! cela est plaisant. Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi : j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA. — Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE. — Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois fille de condition sans le savoir.

SILVIA. — Mais ce n'est pas là de quoi il est question; trêve de badinage. C'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE. — Parbleu! si j'étais tel, la prédiction me menacerait; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part*. — Il ne tarit point... (*Haut*.) Finiras-tu ? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE. — Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

---

1. C'est le nom choisi par Dorante.

SILVIA. — Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien; et moi, je te le confirme.

DORANTE. — Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille, et, quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue : il te fallait encore cette grâce-là et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part*. — Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*Haut.*) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE. — Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA. — Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE. — Ma foi ! l'amour a plus de torts qu'elle : j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part*. — Nous voilà, grâce au Ciel, en conversation réglée. (*Haut.*) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense ?

DORANTE. — Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA. — Ah ! je me fâcherai; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse-là ton amour.

DORANTE. — Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part*. — A la fin, je crois qu'il m'amuse... (*Haut.*) Eh bien ! Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ? Faudra-t-il que je te quitte ? (*A part.*) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE. — Attends, Lisette, je voulais moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA. — J'avais de mon côté quelque chose à te dire, mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE. — Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA. — Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE. — Eh ! non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA. — Eh bien ! soit : je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE. — Tu me permettras peut-être de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple ?

SILVIA. — Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE. — Voilà encore de ces réponses qui m'emportent ! Fais comme tu voudras, je n'y résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA. — Et moi je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car, assurément, cela est singulier !

DORANTE. — Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part*. — Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! En vérité, cela passe la raillerie. (*Haut.*) Adieu.

DORANTE. — Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA. — Adieu, te dis-je; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement : c'est le vôtre. (*Le Jeu de l'amour et du hasard*, I, 7.)

Cependant M. Orgon et son fils Mario, qui sont tous deux dans le secret, s'amuse de l'embarras de Dorante et de Silvia, qui se sont mis à s'aimer. Enfin Dorante se résout à sacrifier son rang et il offre à la fausse Lisette de l'épouser. Tout est bien qui finit bien.

## Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu.

*Château de la Brède (Bordeaux)*, 1689. — *Paris*, 1755.

Œuvres : *Lettres persanes*, 1721. — *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1734. — *L'Esprit des Loix*, 1748. — *Mémoires et opuscules politiques et moraux, lettres, discours*, etc.

Conseiller, puis président à mortier au Parlement de Bordeaux, il vendit sa charge en 1726 pour se consacrer à l'étude. Ses *Lettres persanes* (1) l'avaient fait connaître de la société littéraire de Paris : elles peignent avec verve les ridicules et les vices, mais elles ne font pas oublier La Bruyère. Elles valent surtout par des préoccupations politiques et sociales. Cependant Montesquieu songeait à aborder des problèmes plus graves. Il entreprit alors une longue série de voyages en Europe, et s'attacha surtout à étudier l'Angleterre. Puis il se retira dans son château de la Brède, et y mena une vie fort laborieuse, qu'il ne délaissait que pour visiter parfois, à Paris, les salons de M<sup>me</sup> Geoffrin et de M<sup>me</sup> du Deffand. Le fruit de ces études, ce fut les *Considérations* et l'*Esprit des lois*.

Comme historien, Montesquieu prétend n'expliquer les événements que par les rapports logiques et nécessaires qui existent entre les faits. Après Bossuet, mais sans mettre l'accent sur le rôle de la Providence, il définit fort bien la méthode scientifique : « Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent, ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes ». De fait, les *Considérations*, très belle étude de philosophie historique, abondent en aperçus nouveaux sur les causes de la décadence romaine : inégalités sociales, trop grande étendue de l'empire, éloignement des légions et leur particularisme, etc. Bien entendu, la science moderne (avant Voltaire, la critique historique est quasi nulle) a corrigé souvent ces vues.

L'*Esprit des lois* reste l'œuvre capitale de Montesquieu. Le livre, assez décousu, ne suit pas un plan bien net. Le sujet était fort vaste : l'auteur se proposait d'étudier tous les rapports qui existent entre les lois et la nature du gouvernement, d'une part, le climat, les mœurs, les conditions économiques, le commerce, la densité de la population, etc., d'autre part. Sa documentation est copieuse, et il prouve sans peine que les lois sont déterminées par divers éléments

---

1. Recueil de lettres prétendument écrites par deux Persans, Rica et Usbek, qui voyagent en France.

géographiques ou historiques (1), qu'elles ne sont que « les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ». Par là, Montesquieu est le fondateur de la sociologie scientifique, et il annonce le déterminisme du XIX<sup>e</sup> s.

Mais la loi n'est pas seulement la résultante de causes matérielles; elle procède aussi de la raison humaine : « L'homme, comme être physique, est, ainsi que les autres corps, gouverné par des lois invariables; comme être intelligent, il viole sans cesse les lois que Dieu a établies et change celles qu'il établit lui-même ». Le législateur doit donc adapter les lois aux circonstances : « La loi, en général, est la raison humaine en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre; et les lois politiques et civiles ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison humaine ». Un système de lois bien adapté mène un peuple à la prospérité.

Montesquieu ne défend donc aucune forme de gouvernement, mais il étudie avec soin les lois convenables aux diverses sortes d'organisations politiques (monarchique, despotique, républicaine). Pourtant, il a laissé voir ses préférences personnelles au ch. XI, où il montre que dans la monarchie constitutionnelle (le modèle en était alors l'Angleterre), le bien de l'Etat et la liberté dépendent de la séparation des trois pouvoirs : « Lorsque la puissance législative est réunie à la puissance exécutive, il n'y a point de liberté, parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques pour les exécuter tyranniquement. Il n'y a point encore de liberté, si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle était jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens serait arbitraire; car le juge serait législateur. Si elle était jointe à la puissance exécutrice, le juge pourrait avoir la force d'un oppresseur (2). » Partant de là, Montesquieu fait l'éloge de la monarchie constitutionnelle de l'Angleterre. Pourtant, il ne prétend point l'instaurer en France : il songe plutôt à renforcer le pouvoir des parlements, des Etats généraux, des municipalités, de la noblesse, etc., pour limiter l'absolutisme.

La vogue de ces idées fut très grande. Ajoutons encore que Montesquieu annonce aussi Voltaire par d'éloquents protestations contre l'esclavage et l'intolérance religieuse (3).

## Le roi de France.

RICA à IBBEN, 1712.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois...

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France<sup>4</sup> est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne<sup>5</sup> son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de

1. C'est notamment le climat, selon Montesquieu, qui explique le despotisme dans les pays orientaux : l'homme y est plus passif, plus paresseux, plus disposé à la rêverie qu'à l'action. — Bien entendu, ces conclusions sont parfois discutables, mais la méthode de Montesquieu a renouvelé le droit. — 2. Ce principe a triomphé au XIX<sup>e</sup> s. — 3. Montesquieu ne fait pas reposer la société sur la religion; il voit en celle-ci un facteur dont il convient que le législateur tienne compte; il est en somme un des ancêtres des doctrines libérales du XIX<sup>e</sup> s. — 4. La lettre est datée de 1712; il s'agit donc de Louis XIV. — 5. Les mines du Pérou.

grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre<sup>1</sup> ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies et ses flottées équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient<sup>2</sup>. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus<sup>3</sup>.

J'ai ouï raconter du roi des choses qui tiennent du prodige, et je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

On dit que, pendant qu'il faisait la guerre à ses voisins, qui s'étaient tous ligüés contre lui, il avait dans son royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles qui l'entouraient ; on ajoute qu'il les a cherchés pendant plus de trente ans, et que, malgré les soins infatigables de certains dervis qui ont sa conscience, il n'en a pu trouver un seul. Ils vivent avec lui : ils sont à sa cour, dans sa capitale, dans ses troupes, dans ses tribunaux ; et cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvés. On dirait qu'ils existent en général et qu'ils ne sont plus rien en particulier : c'est un corps, mais point de membres. Sans doute que le ciel veut punir ce prince de n'avoir pas été assez modéré envers les ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, et dont le génie et le destin sont au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, et je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère et du génie persan. C'est bien la même terre qui nous porte tous deux ; mais les hommes du pays où je vis, et ceux du pays où tu es, sont des hommes bien différents. (Lettres persanes.)

## Nos Jugements.

RICA à USBEK, 1714.

J'étais l'autre jour dans une maison où il y avait un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avaient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. « Il faut avouer », disait une d'entre elles, « que les hommes d'aujourd'hui sont bien différents de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étaient polis, gracieux, complaisants ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable ».

« Tout est changé », dit pour lors un homme qui paraissait accablé de goutte, « le temps n'est plus comme il était : il y a quarante ans, tout le monde se portait bien, on marchait, on était gai, on ne demandait qu'à rire et à danser ; à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable ».

Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique.

---

1. Le roi créait et vendait des charges qui conféraient la noblesse. — 2. Allusion aux modifications arbitraires de la valeur de la monnaie. — 3. Le papier-monnaie date de 1701.

« Morbleu ! » dit un vieux seigneur, « l'État n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert. Je le connaissais beaucoup, ce M. Colbert ; il était de mes amis ; il me faisait toujours payer de mes pensions avant que ce fût : le bel ordre qu'il y avait dans les finances ! tout le monde était à son aise ; mais, aujourd'hui, je suis ruiné<sup>1</sup> ».

« Monsieur », dit pour lors un ecclésiastique, « vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisait alors pour détruire l'hérésie ? » — « Et comptez-vous pour rien l'abolition des duels ? » dit d'un air content un autre homme qui n'avait point encore parlé. — « La remarque est judicieuse », me dit quelqu'un à l'oreille : « cet homme est charmé de l'édit, et il l'observe si bien qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne pas le violer ».

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes.

(*Lettres persanes.*)

### De l'éducation dans les divers gouvernements.

Comme tous les philosophes du XVIII<sup>e</sup> s., Montesquieu ne croit la république possible que dans de très petits états (tels les cantons suisses). Cependant, en bon théoricien des lois, il a posé fortement le principe du gouvernement républicain, la *vertu* : « Dans un gouvernement populaire, celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même et qu'il en portera le poids... L'amour de l'égalité dans une démocratie borne l'ambition au seul désir, au seul bonheur de rendre à sa patrie de plus grands services que les autres citoyens ». Cette vertu civique suppose donc l'abnégation, le mépris des richesses, l'amour du travail. Elle seule empêche l'*aristocratie* de dégénérer en *oligarchie*, la *démocratie* en *démagogie*.

Au contraire le gouvernement monarchique a pour principe l'*honneur*, ou désir d'être distingué par le prince et désir de se montrer digne de cette préférence. Le prince gouverne seul, mais par des lois *fixes* et *établies* ; ces lois fondamentales sont conservées et appliquées par des corps politiques. L'honneur lie par son action même tous ces pouvoirs intermédiaires et « il se trouve que chacun va au bien commun, croyant aller à ses intérêts particuliers ». Sans ces tempéraments, la monarchie devient despotisme : plus de lois fondamentales, plus de pouvoirs intermédiaires, plus d'honneur, mais l'arbitraire et la force brutale. Le despotisme a pour principe la *crainte*.

Nous avons vu que Montesquieu souhaitait un principat tempéré : bref, il aurait voulu ramener la monarchie française en arrière

L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit ; elle en suppose même chez celui qui commande : il n'a point à délibérer, à douter, à raisonner ; il n'a qu'à vouloir... L'éducation dans les états despotiques se réduit à mettre la crainte dans le cœur et à donner à l'esprit la connaissance de quelques principes de religion fort simples. Le savoir y sera dangereux, l'émulation funeste et, pour ce qui est des vertus, Aristote ne peut croire qu'il y en ait quelque une de propre aux esclaves, ce qui bornerait bien l'éducation dans ce gouvernement.

---

1. De fait, en 1714, les finances étaient fort mal en point.

... Ce n'est point dans les maisons publiques où l'on instruit l'enfance, que l'on reçoit dans les monarchies la principale éducation; c'est lorsque l'on entre dans le monde que l'éducation, en quelque façon, commence. Là est l'école de ce que l'on appelle *honneur*, ce maître universel qui doit partout nous conduire. C'est là que l'on entend toujours dire trois choses : « qu'il faut mettre dans les vertus une certaine noblesse, dans les mœurs une certaine franchise, dans les manières une certaine politesse ». Les vertus qu'on nous y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres, que ce que l'on se doit à soi-même : elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens que ce qui nous en distingue. On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles; comme justes, mais comme grandes; comme raisonnables, mais comme extraordinaires... L'honneur a ses règles suprêmes et l'éducation est forcée de s'y conformer. Les principales sont qu'il nous est bien permis de faire cas de notre fortune, mais qu'il nous est souverainement défendu d'en faire aucun de notre vie. La seconde est que, lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenons inférieurs à ce rang même. La troisième, que les choses que l'honneur défend sont plus rigoureusement défendues lorsque les lois ne concourent pas à les proscrire, et que celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque les lois ne les demandent pas...

C'est dans le gouvernement républicain que l'on a besoin de toute la puissance de l'éducation. La crainte des gouvernements despotiques naît d'elle-même parmi les menaces et les châtimens; l'honneur des monarchies est favorisé par les passions et les favorise à son tour; mais la vertu politique est un renoncement à soi-même, qui est toujours une chose très pénible<sup>1</sup>. On peut définir cette vertu l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence perpétuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières : elles ne sont que cette préférence. Cet amour est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles seules, le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or, le gouvernement est comme toutes les choses du monde : pour le conserver, il faut l'aimer. On n'a jamais ouï dire que les rois n'aimassent pas la monarchie et que les despotes haïssent le despotisme.

Tout dépendait donc d'établir dans la république cet amour et c'est à l'inspirer que l'éducation doit être attentive. Mais pour que les enfants puissent l'avoir, il y a un moyen sûr, c'est que les pères l'aient eux-mêmes. On est ordinairement le maître de donner à ses enfants ses connaissances : on l'est encore plus de leur donner ses passions. Si cela n'arrive pas, c'est que ce qui a été fait dans la maison paternelle est détruit par les impressions du dehors. Ce n'est point le peuple naissant qui dégénère; il ne se perd que lorsque les hommes faits sont déjà corrompus.

(*Esprit des lois*, IV, 2-5.)

---

1. Parce que l'individu est ainsi sacrifié à l'Etat.

## Contre l'esclavage<sup>1</sup>.

Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une bonne âme, dans un corps tout noir.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains; car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié?

(*Esprit des lois*, XV, 5.)

## Les Hôpitaux.

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Celui qui n'a aucun bien et qui travaille, est aussi à son aise que celui qui a cent écus de revenu sans travailler. Celui qui n'a rien et qui a un métier, n'est pas plus pauvre que celui qui a dix arpents de terre en propre, et qui doit les travailler pour subsister. L'ouvrier qui a donné à ses enfants son art pour héritage, leur a laissé un bien qui s'est multiplié à proportion de leur nombre. Il n'en est pas de même de celui qui a dix arpents de fonds pour vivre, et qui les partage à ses enfants.

Dans les pays de commerce, où beaucoup de gens n'ont que leur art, l'Etat est souvent obligé de pourvoir aux besoins des vieillards, des malades et des orphelins. Un état bien policé tire cette subsistance du

---

1. Montesquieu admet l'esclavage chez les Grecs et les Romains : il y était en rapport avec l'organisation de l'Etat et les principes religieux. Mais ce rapport n'est plus. — Il proteste ici contre l'esclavage des nègres en Amérique. Les premiers conquérants avaient anéanti, ou peu s'en faut, les indigènes. Les colonisateurs qui les suivirent recoururent à la traite des noirs pour subvenir aux besoins des plantations. Les économistes, au XVIII<sup>e</sup> s., justifiaient parfois cette atrocité par divers sophismes, que Montesquieu souligne ici.



fonds des arts mêmes; il donne aux uns les travaux dont ils sont capables; il enseigne les autres à travailler, ce qui fait déjà un travail.

Quelques aumônes que l'on fait à un homme nu dans les rues ne remplissent point les obligations de l'Etat, qui doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie qui ne soit point contraire à la santé<sup>1</sup>.

Aureng-Zeb<sup>2</sup>, à qui on demandait pourquoi il ne bâtissait point d'hôpitaux<sup>3</sup>, dit : « Je rendrai mon empire si riche qu'il n'aura pas besoin d'hôpitaux. » Il aurait fallu dire : Je commencerai par rendre mon empire riche, et je bâtirai des hôpitaux.

Les richesses d'un Etat supposent beaucoup d'industrie. Il n'est pas possible que, dans un si grand nombre de branches de commerce, il n'y en ait toujours quelqu'une qui souffre, et dont par conséquent les ouvriers ne soient dans une nécessité momentanée.

C'est pour lors que l'Etat a besoin d'apporter un prompt secours, soit pour empêcher le peuple de souffrir, soit pour éviter qu'il ne se révolte : c'est dans ce cas qu'il faut des hôpitaux, ou quelque règlement équivalent, qui puisse prévenir cette misère.

Mais quand la nation est pauvre, la pauvreté particulière dérive de la misère générale; et elle est, pour ainsi dire, la misère générale. Tous les hôpitaux du monde ne sauraient guérir cette pauvreté particulière; au contraire, l'esprit de paresse qu'ils inspirent augmente la pauvreté générale, et par conséquent la particulière.

Henri VIII, voulant réformer l'Eglise en Angleterre, détruisit les moines... Une infinité de gens oisifs, gentilshommes et bourgeois, passaient leur vie à courir de couvent en couvent. Il ôta encore les hôpitaux, où le bas peuple trouvait sa subsistance, comme les gentilshommes trouvaient la leur dans les monastères. Depuis ces changements, l'esprit de commerce et d'industrie s'établit en Angleterre.

... J'ai dit que les nations riches avaient besoin d'hôpitaux, parce que la fortune y était sujette à mille accidents; mais on sent que des secours passagers vaudraient bien mieux que des établissements perpétuels. Le mal est momentané : il faut donc des secours de même nature et qui soient applicables à l'accident particulier.

(*Esprit des lois*, XXIII, 29.)

## François-Marie Arouet, dit Voltaire<sup>4</sup>.

Paris, 1694-1778.

Œuvres principales :

POÈMES. — *La Henriade* (1723-1728). — *Poèmes philosophiques* (*La Loi naturelle*, 1756. — *Le Désastre de Lisbonne*, 1756, etc.). — *Épîtres, Satires, Odes*, etc.

TRAGÉDIES. — *Œdipe* (1718). — *Brutus* (1730). — *Zaïre* (1732). — *Adélaïde du Guesclin* (1734). — *La Mort de César* (1735). — *Alzire* (1736). — *Mahomet ou le Fanatisme* (1741). — *Mérope* (1743). — *Sémiramis* (1748). — *L'Orphelin de la Chine* (1755). — *Tancredè* (1760). — *Les Scythes* (1767). — *Les Guèbres ou la Tolérance* (1769). — *Irène* (1778), etc.

1. De tels passages montrent bien que Montesquieu est un grand précurseur. — 2. Empereur mongol de l'Hindoustan, XVII<sup>e</sup> s. — 3. Hospices. — 4. Anagramme de Arouet l(e) j(e)une.

- COMÉDIES. — *L'Indiscret* (1725). — *L'Enfant prodigue* (1738). — *Nanine* (1749), etc.
- HISTOIRE. — *Histoire de Charles XII* (1731). — *Le Siècle de Louis XIV* (1751). — *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), etc.
- CONTES et ROMANS. — *Zadig ou la Destinée* (1747). — *Micromégas* (1752). — *Candide ou l'Optimisme* (1759). — *Jeannot et Colin* (1764). — *L'Ingénu* (1767). — *L'Homme aux quarante écus* (1768). — *La Princesse de Babylone* (1768), etc.
- PHILOSOPHIE. — *Lettres philosophiques ou Lettres sur les Anglais* (1734). — *Traité sur la tolérance* (1763). — *Dictionnaire philosophique* (1764).
- CRITIQUE LITTÉRAIRE. — *Le Temple du goût* (1733). — *Remarques sur les Pensées de M. Pascal* (1734). — *Commentaire sur Corneille* (1764), etc.
- CORRESPONDANCE, libelles, opuscules satiriques, etc.

Son œuvre est immense et son activité remplit tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a mérité de lui laisser son nom.

Fils d'un notaire, fit d'excellentes études chez les jésuites du collège Louis-le-Grand, qui distinguèrent et apprécèrent la vivacité précoce de son esprit, mais goûtèrent moins ses tendances au libertinage (1). Puis il se poussa dans le monde, fréquente la société du Temple, chez les Vendôme, où les mœurs étaient fort libres et la pensée fort audacieuse. Mais des vers satiriques le mènent à la Bastille, ce qui l'assagit un peu (1717). Il veut dès lors conquérir à coup sûr la gloire et la fortune : il travaille à des tragédies, commence une épopée. *Œdipe* (1718) et *La Henriade* (1723) le rendent célèbre; la cour le protège, les grands seigneurs le recherchent. C'est alors qu'il adopte, sans qu'on y trouve à redire, un pseudonyme plus ronflant : M. de Voltaire. En même temps, de bonnes affaires d'argent (il s'y entendait à merveille) lui assurent une très grosse fortune.

Cependant, en 1726, son impertinence lui vaut une querelle avec le chevalier de Rohan, qui le fait bâtonner par ses valets. Voltaire veut l'appeler sur le terrain et ne réussit qu'à se faire embastiller de nouveau (1726). On le libère cependant, à la condition qu'il passe en Angleterre. Là, il a la révélation d'une vie sociale plus favorable à la liberté de pensée et au progrès. En 1729, il est autorisé à rentrer en France et connaît derechef de grands succès littéraires, *Brutus*, *Zaïre*, *L'Histoire de Charles XII*. Mais, en 1734, il publie les *Lettres philosophiques*, où, en faisant l'éloge des Anglais (2), il crible de traits satiriques les institutions françaises. Le scandale fut grand. Le livre fut brûlé sur l'ordre du Parlement et Voltaire dut s'enfuir en Lorraine, où la marquise du Châtelet lui offrait l'hospitalité, en son château de Cirey. Il y resta dix ans, composant toujours des tragédies et des poèmes, s'intéressant aux sciences exactes (M<sup>me</sup> du Châtelet était férue de Newton), accumulant les documents pour les œuvres historiques et philosophiques qu'il médite.

En 1744, il reparait à Paris (3) et se voit comblé d'honneurs : l'Académie l'accueille, le roi le nomme historiographe. Mais il aspire à mieux encore. En 1750, il accepte l'invitation de Frédéric II et goûte d'abord avec enthousiasme l'amitié de ce roi philosophe. Il publie toujours, infatigable, des contes (*Micromégas*), des poésies et surtout *Le Siècle de Louis XIV*. Malheureusement, le roi de Prusse avait l'esprit aussi caustique que Voltaire, et ils ne tardèrent pas à se brouiller. En 1753, Voltaire revient en France, échappant non sans peine à la police de son ancien protecteur, qui voulait s'emparer de ses papiers, jugés compromettants.

Désireux alors de s'assurer une indépendance complète, il achète deux domaines en Suisse, l'un près de Lausanne, l'autre près de Genève (*Les Délices*).

1. Un de ses maîtres, le P. Le Jay, lui aurait dit : « Malheureux enfant, vous serez le coryphée du déisme! ». — 2. Par exemple, Voltaire loue le morcellement des sectes religieuses, en Angleterre : « S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, son despotisme serait à craindre; s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge; mais il y en a trente et elles vivent en paix et heureuses ». — 3. Le gouvernement, par insouciance, se montrait assez faible devant de pareils ennemis.

Enfin, en 1758, il fait l'acquisition de deux autres propriétés, à Ferney et à Tournay, au nord de Genève, mais en territoire français. Ainsi, il pouvait aisément se mettre à l'abri des persécutions, d'où qu'elles vissent. A partir de 1760, il réside le plus souvent à Ferney : c'est de là qu'il exercera jusqu'à sa mort une véritable royauté intellectuelle sur toute l'Europe (1). C'est de là qu'il lance ses œuvres les plus hardies, qu'il correspond avec tous les philosophes de France et d'ailleurs, qu'il attaque âprement tous les abus, inondant le monde de libelles satiriques (2).

En 1778, il voulut revoir Paris : il y fut accueilli par d'unanimes ovations (3). Epuisé par tant de fatigues, il mourut trois mois après ce triomphe.

L'œuvre de Voltaire est énorme et nous ne pouvons qu'en dégager les points essentiels. Nous avons précisé (voir p. 221) son rôle comme dramaturge. Comme poète, il excelle dans le ton badin et enjoué. Ses *Satires* et ses *Épîtres* sont spirituelles et développent, non sans grâce, une philosophie aimable. Ses épigrammes étaient redoutables. Mais il ne faut pas demander à Voltaire la force lyrique ni la force épique. *La Henriade* (4) paraît aujourd'hui fade et terne : le succès pourtant en fut grand, mais il était dû aux déclamations de Voltaire contre le fanatisme, auxquelles le sujet se prêtait fort bien.

C'est dans ses contes et ses romans que Voltaire a pu déployer toutes les ressources de son esprit : un style clair, aisé, d'un naturel parfait ; une fantaisie amusante ; une imagination fertile ; une ironie cruelle, qui n'épargne rien de ce qui offense la raison, qui raille impitoyablement les crimes et les sottises des hommes. Le chef-d'œuvre de Voltaire, c'est *Candide*.

Voltaire est le précurseur des historiens modernes ; il est le premier qui se soit attaché à faire l'histoire, non des princes et des batailles, mais des peuples et de leur activité multiple : arts, sciences, lettres, commerce, industrie. Bref, il fait l'histoire de la civilisation. Bien entendu, il excelle à lier les événements, à découvrir les causes, comme Montesquieu, mais il est très supérieur à celui-ci par son souci d'une documentation complète et précise, et par le soin qu'il prend de critiquer les sources, de vérifier les témoignages, de les confronter. Montesquieu admettait sans discussion toutes les affirmations des historiens latins. Voltaire prépara son *Siècle de Louis XIV* pendant 20 ans, consultant les survivants de cette époque, débrouillant les archives et les mémoires, et survivant avec minutie tous les témoignages recueillis. Les chapitres concernant les circonstances économiques, les sciences, les arts et les querelles religieuses occupent une place importante dans l'œuvre. L'auteur s'attache notamment à faire l'éloge de Colbert et à railler les disputes des jansénistes et des jésuites. Le style est sobre et net, un peu sec : Voltaire se préoccupe peu de faire œuvre d'art, et la reconstitution pittoresque du passé ne l'intéresse pas. Il y a plus de couleur dans l'*Histoire de Charles XII*, sa première œuvre d'historien. Le récit de cette vie glorieuse est vif et animé. Mais le but est encore de montrer « qu'un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire ».

Voltaire fut avant tout un homme d'action et un épicurien : les études historiques lui plaisent surtout parce qu'elles lui permettent de saisir, dans le passé, les lois du progrès humain, progrès qu'il conçoit de façon assez matérialiste, et qu'elles lui fournissent des arguments pour une organisation plus logique de la société (5). Il est avide, pour lui comme pour autrui, de bien-être

---

1. Tout ce que l'Europe comptait de savants et de lettrés fit le pèlerinage de Ferney : des rois et des princes y parurent. — Voltaire recevait magnifiquement. Il avait bâti à Ferney des fermes bien outillées, des filatures, des manufactures de montres : le village comptait cinquante habitants à son arrivée, douze cents à sa mort. — 2. La correspondance de Voltaire est énorme : plus de 10,000 lettres, et nous sommes loin de les posséder toutes. Elles sont d'un art souple et naturel. — 3. A la sixième représentation d'*Irène*, les acteurs couronnèrent son buste, en scène, au milieu de l'enthousiasme général. — 4. Voltaire y raconte les derniers épisodes des guerres de religion, depuis la Saint-Barthélemy, et l'avènement de Henri IV. — 5. Dans l'*Essai sur les mœurs*, Voltaire tente une histoire universelle de tous les peuples, de Charlemagne à Louis XIV : il s'intéresse autant aux Chinois qu'aux peuples chrétiens d'Occident. Montesquieu, déjà, avait élargi pareillement le domaine de l'histoire en étudiant les lois des peuples lointains avec autant de zèle que la constitution anglaise. — Ici encore, Voltaire s'attache volontiers à toutes les formes de la civilisation : il cherche patiemment à prouver les progrès de l'humanité. Ces progrès sont bien lents, et c'est l'ambition des rois et le fanatisme des religions qui les retardent, selon lui.

et de confort. En philosophie, il dédaigne fort la métaphysique : « Les disputes métaphysiques, dit-il, ressemblent à des ballons remplis de vent : les vessies crèvent ; il ne reste rien ». Il se contente d'un déisme assez vague, nécessaire, selon lui, pour expliquer le mécanisme du monde, et qui est le fondement de l'ordre et de la morale. Mais il proscriit tout dogme, tout culte matériel. Il croit que le seul devoir de l'homme est d'obéir à la raison, d'être sociable, bienfaisant, juste, tolérant, tout en jouissant de la vie.

Les œuvres philosophiques de Voltaire sont avant tout des œuvres de polémique religieuse. Le *Traité sur la tolérance* est un pamphlet violent contre le fanatisme, et le *Dictionnaire philosophique* n'est qu'une machine de guerre contre la religion (1). De même, Voltaire a vivement attaqué Pascal : il n'admet point que la nature humaine soit ainsi avilie. Car il croit au progrès : si le monde est mauvais et les hommes malheureux (Candide ne s'en aperçoit que trop), il faut que chacun, par ses efforts individuels, « en cultivant son jardin », concoure à améliorer la vie sociale. Pour sa part, lui, Voltaire, a défendu, en toute occasion, la tolérance, la liberté de pensée, une juste répartition des impôts, une organisation judiciaire plus bienveillante, la liberté du travail, la liberté civile (il demande l'introduction de l'*habeas corpus*), etc. C'est par de telles mesures, comme par l'accroissement du bien-être (que la science favorise), que la société deviendra meilleure.

Telle est l'action de Voltaire, à la fois positive et négative, créatrice et destructrice. Certains ont vu en lui le « négateur » par excellence, le contempteur de toute autorité, d'autres l'ont porté aux nues.

### Tirade de Zaïre.

Zaïre est une jeune Française, captive des Sarrasins depuis son enfance. Elle a été élevée dans la religion musulmane et va épouser le sultan Orosmane, qu'elle aime et qui lui rend cet amour. Mais elle reconnaît son père et son frère en Lusignan et en Nérestan, autres captifs qu'elle a fait libérer. Ils la pressent de renoncer à son amant et de redevenir chrétienne. Voici la tirade où Zaïre, prise entre la passion et ce cruel devoir, exprime son trouble. — La scène est à Jérusalem, au XIII<sup>e</sup> s.

- ZAÏRE. — J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !  
Quel outrage, Fatime, et quel affreux moment !  
Mon Dieu, vous l'ordonnez !... j'eusse été trop heureuse !
- FATIME. — Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuse !  
Hasarder la victoire, ayant tant combattu !
- ZAÏRE. — Victoire infortunée ! inhumaine vertu !  
Non, tu ne connais pas ce que je sacrifie.  
Cet amour si puissant, ce charme de ma vie,  
Dont j'espérais, hélas ! tant de félicité,  
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.  
Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;  
Je mouille devant lui de larmes criminelles

1. C'est dans le *Traité sur la tolérance* que Voltaire coordonne tous ses arguments contre l'intolérance religieuse (l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'Edit de Nantes, etc.). C'est là encore qu'il expose l'affaire Calas : le protestant Calas, de Toulouse, accusé d'avoir tué son fils qui voulait se convertir, avait été roué, sans preuves réelles (1762). Voltaire réussit à soulever l'opinion publique, à démontrer l'innocence du condamné et à obtenir sa réhabilitation. Il prit de même la défense du protestant Sirven (accusé d'avoir noyé sa fille — qui, folle, s'était jetée dans un puits — et condamné par contumace, 1764), du comte de Lally-Tollendal, ancien gouverneur de Pondichéry (accusé injustement de trahison et décapité en 1766) et du chevalier de la Barre (accusé d'avoir mutilé un crucifix et d'avoir chanté des couplets scandaleux : décapité et brûlé en 1766). — Dans le *Dictionnaire philosophique*, Voltaire mêle habilement les articles littéraires (le *Beau*, le *Style*, etc.) aux articles antireligieux (l'*Ame*, l'*Abbaye*, etc.). Cet ouvrage fut le livre de chevet de tous les voltairiens au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup>s.

Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;  
Je lui crie en pleurant : Ôte-moi mon amour,  
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.  
Mais, Fatime, à l'instant les traits de ce que j'aime,  
Ces traits chers et charmants, que toujours je revoi,  
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.  
Eh bien ! race des rois, dont le ciel me fit naître,  
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,  
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,  
Terminez donc mes jours, qui ne sont plus pour lui !  
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère  
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !  
Ah ! que fait Orosmane ? il ne s'informe pas  
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ;  
Il me fuit, il me laisse, et je n'y peux survivre.

FATIME. — Quoi ! vous, fille de rois, que vous prétendez suivre,  
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui...

ZAÏRE. — Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?  
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?  
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?  
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,  
S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?  
Et plutôt à Dieu du moins que ce saint interprète,  
Ce ministre sacré que mon âme souhaite,  
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !  
Je ne sais ; mais enfin j'ose encore espérer  
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,  
Ne réproverait point une telle alliance :  
Peut-être, de Zaire en secret adoré,  
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;  
Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,  
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.  
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin  
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,  
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,  
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance<sup>1</sup>.

FATIME. — Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

ZAÏRE. — Laisse-moi ; je vois tout, je meurs sans m'aveugler :  
Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne.

(Zaïre, IV, 1.)

Pendant Orosmane ne comprend pas les hésitations de Zaïre ; il se croit trompé en faveur de Nérestan et il poignarde son amante. Désabusé, il se tue aussi.

1. Zaïre a dit plus haut (I, 1) :

J'eusse été dans le Gange esclave des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux !

### Le pauvre diable.

(1758)

Un pauvre diable cherche un emploi. Mais toutes les carrières, celle des armes, la magistrature, etc., se ferment devant lui : n'est-il pas pauvre ? Il se met à rimer et veut se faire auteur. Le voici rencontrant Fréron (1).

Je m'accostai d'un homme à lourde mine,  
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,  
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon.  
Cet animal se nommait Jean Fréron.  
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,  
Et j'ignorais son naturel félon :  
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,  
A travailler à son hebdomadaire,  
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.  
Il m'enseigna comment on dépeçait  
Un livre entier, comme on le recousait,  
Comme on jugeait du tout par la préface,  
Comme on louait un sot auteur en place,  
Comme on fondait avec lourde roideur  
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.  
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;  
Je critiquai, sans esprit et sans choix,  
Impunément le théâtre, la chaire,  
Et je mentis pour dix écus par mois.  
Quel fut le prix de ma plate manie ?  
Je fus connu, mais par mon infamie,  
Comme un gremlin que la main de Thémis  
A diapré de nobles fleurs de lis,  
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.  
Triste et honteux, je quittai mon pirate,  
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,  
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.  
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,  
Et n'étant plus compagnon satirique,  
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,  
J'allai trouver Le Franc de Pompignan<sup>2</sup>,  
Ainsi que moi natif de Montauban,  
Lequel jadis a brodé quelque phrase  
Sur la Didon qui fut de Métastase<sup>3</sup>;  
Je lui contai tous les tours du croquant :  
« Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,  
Fréron me vole et pauvreté m'afflige. »  
« De ce bourbier vos pas seront tirés,  
Dit Pompignan; votre dur cas me touche :

---

1. Critique littéraire du temps. Une des haines de Voltaire. — 2. Poète lyrique (1709-1784).  
— 3. Poète italien (1698-1782), a laissé des tragédies et des odes.

Tenez, prenez mes cantiques sacrés ;  
Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;  
Avec le temps un jour vous les vendrez :  
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique  
De *Zoraïd* ; la scène est en Afrique :  
A la Clairon<sup>1</sup> vous le présenterez ;  
C'est un trésor : allez, et prospérez. »  
Tout ranimé par son ton didactique,  
Je cours en hâte au parlement comique,  
Bureau de vers, où maint auteur pelé  
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.  
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle  
Le triste drame écrit pour la Denèle.  
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !  
De quelle œillade altière, impérieuse,  
La Dumesnil rabattit mon orgueil !  
La Dangeville est plaisante et moqueuse :  
Elle riait ; Grandval me regardait  
D'un air de prince, et Sarrazin dormait ;  
Et renvoyé penaud par la cohue,  
J'allai gronder et pleurer dans la rue.  
De vers, de prose et de honte étouffé,  
Je rencontrai Gresset<sup>2</sup> dans un café<sup>3</sup> ;  
Gresset doué du double privilège  
D'être au collège un bel esprit mondain,  
Et dans le monde un homme de collège ;  
Gresset dévot ; longtemps petit badin,  
Sanctifié par ses palinodies,  
Il prétendait avec componction  
Qu'il avait fait jadis des comédies,  
Dont à la Vierge il demandait pardon.  
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :  
Un vers heureux et d'un tour agréable  
Ne suffit pas ; il faut une action,  
De l'intérêt, du comique, une fable,  
Des mœurs du temps un portrait véritable,  
Pour consommer cette œuvre du démon.  
Mais que fit-il dans ton affliction ?  
— Il me donna les conseils les plus sages.  
« Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;  
Faites des vers moraux contre l'amour ;  
Soyez dévot, montrez-vous à la cour. »  
Je crois mon homme et je vais à Versailles :  
Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille

---

1. Actrice célèbre. — 2. GRESSSET (1709-1777), poète coquet et spirituel, auteur de *Vert-Vert* (1734), histoire plaisante d'un perroquet. — 3. Maison publique où l'on servait cette boisson, mise à la mode en 1667 par un ambassadeur turc. Certaines, comme le *Café Procope*, étaient le lieu de rendez-vous des gens de lettres.

En ce pays d'un pauvre auteur moral;  
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,  
Et les laquais insultent sa figure  
Par un mépris pire encor que l'injure.  
Plus que jamais confus, humilié,  
Devers Paris je m'en revins à pied.  
L'abbé Trublet<sup>1</sup> alors avait la rage  
D'être à Paris un petit personnage;  
Au peu d'esprit que le bonhomme avait  
L'esprit d'autrui par supplément servait.  
Il entassait adage sur adage;  
Il compilait, compilait, compilait;  
On le voyait sans cesse écrire, écrire  
Ce qu'il avait jadis entendu dire,  
Et nous lassait sans jamais se lasser :  
Il me choisit pour l'aider à penser.  
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,  
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

Le pauvre diable compose alors une comédie larmoyante, qui est sifflée. Mais un sien oncle lui laisse un immense héritage. Le voilà chéri de tous, chacun le fête, ses vers ont du succès. Il étale si bien son luxe qu'après quelques mois, il se retrouve, ruiné, à l'hôpital. L'auteur lui offre alors une place de portier :

Va dans ta loge, et surtout garde-toi  
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

(*Satires.*)

### Epître à Horace.

(1771)

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,  
A toi qui respiras la mollesse et la grâce,  
Qui, facile en tes vers et gai dans tes discours,  
Chantas les doux loisirs, les vins et les amours,  
Et qui connus si bien cette sagesse aimable  
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable<sup>2</sup>...  
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture  
Surpassa les jardins vantés par Epicure.  
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,  
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,  
De la mer de Genève admirent l'étendue;  
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,  
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux  
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux.  
Là quatre États divers arrêtent ma pensée :  
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,

---

1. Journaliste et critique. — 2. Boileau. — Voltaire montre ensuite que sa condition est supérieure à celle d'Horace : Auguste n'était qu'un tyran, et Voltaire, à Ferney, est plus libre qu'Horace à Tibur.



L'indigent Savoyard, utile en ses travaux,  
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts,  
Des riches Genevois les campagnes brillantes,  
Des Bernois valeureux les cités florissantes,  
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom<sup>1</sup>,  
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon<sup>2</sup>.  
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre  
Je te dis, mais tout bas : Heureux un peuple libre !  
Je le suis en secret dans mon obscurité.  
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.  
D'un pédant d'Annecy<sup>3</sup> j'ai confondu la rage,  
J'ai ri de sa sottise; et quand mon ermitage  
Voyait dans son enceinte arriver à grands flots  
De cent divers pays les belles, les héros,  
Des rimeurs, des savants, des têtes couronnées,  
Je laissais du vilain les fureurs acharnées  
Hurler d'une voix rauque au bruit de mes plaisirs.  
Mes sages voluptés n'ont point de repentirs.  
J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage.  
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage;  
Depuis le grand édit<sup>4</sup>, inculte, inhabité,  
Ignoré des humains dans sa triste beauté,  
La nature y mourait : je lui portai la vie;  
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie  
Rassembla les colons par la misère épars;  
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;  
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,  
J'unis le protestant avec ma sainte Eglise...  
Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,  
Tantôt gai, tantôt triste, éternel et nouveau.  
L'empire des Romains finit par Augustule ;  
Aux horreurs de la Fronde a succédé la bulle<sup>5</sup> :  
Tout passe, tout périt, hors ta gloire et ton nom.  
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.  
Tes vers en tous pays sont cités d'âge en âge.  
Hélas! je n'aurai point un parcel avantage.  
Notre langue, un peu sèche et sans inversions,  
Peut-elle subjuguier les autres nations ?  
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse;  
Mais égalérons-nous l'Italie et la Grèce ?  
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,  
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?...  
Je vois de tes rivaux l'importune phalange  
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.

---

1. Voltaire oppose la prospérité des républiques libres à la pauvreté des provinces françaises, ruinées par les impôts. — 2. Le Grand Condé conquiert la Franche-Comté en 1668. — 3. L'évêque d'Annecy. — 4. La révocation de l'édit de Nantes (1685). — 5. La bulle *Unigenitus* (1713) lancée par le pape Clément XI contre les jansénistes. Elle suscita de vives querelles théologiques en France.

Que pouvaient contre toi ces serpents ténébreux ?  
Mécène et Pollion te défendaient contre eux.  
Il n'en est pas ainsi chez nos Velches<sup>1</sup> modernes.  
Un vil tas de grimauds, de rimeurs subalternes,  
A la cour quelquefois a trouvé des prôneurs  
Et fait dans l'antichambre entendre ses clameurs.  
Souvent en balayant dans une sacristie,  
Ils traitent un grand roi d'hérétique et d'impie.  
L'un dit que mes écrits à Cramer bien vendus,  
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus ;  
L'autre, que j'ai traité la Genèse de fable,  
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable ;  
Soudain Fréron l'imprime ; et l'avocat Marchand  
Prétend que je suis mort, et fait mon testament...  
Chassons loin de chez moi tous ces rats du Parnasse ;  
Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.  
J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,  
Ayant joué son rôle en excellent acteur,  
Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,  
Voulut qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce<sup>2</sup>.  
J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins ;  
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins  
A suivre les leçons de ta philosophie,  
A mépriser la mort en savourant la vie,  
A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,  
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.  
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,  
A jouir sagement d'une honnête opulence<sup>3</sup>,  
A vivre avec soi-même, à servir ses amis,  
A se moquer un peu de ses sots ennemis,  
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée  
En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée...

### Lettre à M. Thieriot.

15 juillet 1735.

Quand je vous ai demandé des anecdotes sur le siècle de Louis XIV, c'est moins sur sa personne que sur les arts qui ont fleuri de son temps. J'aimerais mieux des détails sur Racine et Despréaux, sur Quinault, Lulli, Molière, Lebrun, Bossuet, Poussin, Descartes, etc., que sur la bataille de Steinkerque. Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons ; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données ; mais les grands hommes dont je vous parle ont préparé des plaisirs purs et durables aux hommes qui ne sont

1. *Velche* ou *Welche* est la forme germanique de *gallus* (cfr. wallon). Terme péjoratif, dans la bouche des Allemands, pour désigner les Français. — 2. Auguste mourut à 76 ans. Suétone raconte qu'avant de mourir, il demanda à ses amis s'ils trouvaient qu'il eût assez bien joué cette farce de la vie. — 3. *L'aurea mediocritas*, précieuse comme l'or.

point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes vont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de provinces ne sont que héros...<sup>1</sup>

Adieu ; je vous embrasse tendrement. Le temps ne détruira jamais mon amitié pour vous.

### La Guerre de Hollande.

Voltaire vient de raconter le passage du Rhin (12 juin 1672) : les Hollandais affolés battent en retraite. Nimègue, Utrecht, Arnheim ouvrent leurs portes aux vainqueurs.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant en maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam<sup>2</sup>. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, et bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, et à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, et le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes orientales ; ces provinces d'Europe, qui n'achètent leur blé qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, et, si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout à coup ruinées et dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt et le magasin de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce et les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses et des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eussent probablement à la fois manqué d'habitants comme de richesses, et auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable

---

1. Voltaire dit ailleurs : « On néglige des connaissances d'une utilité plus sensible et plus durable. Je voudrais apprendre quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, et si cette guerre les a augmentées ou diminuées... Pourquoi Amsterdam contenait-elle à peine vingt mille âmes il y a deux cents ans ? Pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitants ? Et comment le sait-on positivement ?... Quel a été le vice radical et la vertu dominante d'une nation ? Pourquoi (a-t-elle) été puissante ou faible sur la mer ? Comment et jusqu'à quel point (s'est-elle) enrichie depuis un siècle ? Les registres des exportations peuvent l'apprendre... » (*Nouvelles considérations sur l'histoire.* ). — 2. Bientôt les Français durent reculer devant l'inondation. L'état-major ne l'avait nullement prévue.

d'avoir détruit le plus singulier et le plus beau monument de l'industrie humaine...

La fierté du vainqueur<sup>1</sup> inspira un courage de désespoir aux vaincus : on résolut de périr les armes à la main ; tous les cœurs et toutes les espérances se tournèrent vers le prince d'Orange<sup>2</sup>. Le peuple en fureur éclata contre le grand pensionnaire<sup>3</sup> qui avait demandé la paix : à ces séditions se joignirent la politique du prince et l'animosité de son parti...

Enfin la populace effrénée massacra dans La Haye les deux frères de Witt, l'un qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu, et l'autre qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglants toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations et que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Ancre, à l'amiral Coligny, etc. ; car la populace est presque partout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire : Ruyter même, l'amiral de la république, qui seul combattait pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces désordres et de ces désolations, les magistrats montrèrent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque coururent en foule à la Banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on eût touché au trésor public ; chacun s'empressait de se faire payer un peu d'argent qu'on croyait pouvoir y être encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où le trésor se conserve : on le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu qui avait, quelques années auparavant, consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce temps sans que jamais on eût touché au trésor ; on paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi et tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles II, roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais et fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Amsterdam de la garder dans un temps où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine ils joignirent ce courage d'esprit qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remèdes. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer : les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leyde, Delft furent inondées. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes : Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples : ils manquèrent surtout d'eau douce ; elle se vendit six sous la pinte ; mais ces extrémités parurent moindres que

---

1. Louvois imposait des conditions de paix rigoureuses et humiliantes. — 2. Stathouder de la république ; il voulait résister à outrance. — 3. Jean de Witt. Avec son frère Corneille, il proposait la paix pour faire échec à l'ambition du prince d'Orange.

l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande, ainsi accablée sur terre, et n'étant plus un État, demeura encore redoutable sur la mer : c'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV passait le Rhin et prenait trois provinces, l'amiral Ruyter, avec environ cent vaisseaux de guerre et plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux rois : leurs puissances réunies n'avaient pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais et les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille, qu'on nomme de Solbaie, dura un jour entier<sup>1</sup> : Ruyter, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le duc d'York, frère du roi ; la gloire de ce combat particulier demeura à Ruyter : le duc d'York, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part à l'action : et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sûreté

Après cette bataille, Ruyter, malgré les craintes et les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel, défendant ainsi et enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait ; on ne voyait que leurs pavillons sur les mers des Indes. Un jour qu'un consul de France disait au roi de Perse que Louis XIV avait conquis presque toute la Hollande : « Comment cela peut-il être, répondit ce monarque persan, puisqu'il y a toujours au port d'Ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français ? » (*Siècle de Louis XIV, X.*)

### Le Corridor de la tentation.

Ce bon prince<sup>2</sup> était toujours loué, trompé et volé : c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait, il avait changé de trésorier plusieurs fois ; mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à Sa Majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig. « Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous point le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point ? — Assurément, répondit Zadig ; je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. » Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre. « Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. — Vous vous moquez, dit le roi ; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances ! Quoi ! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile ! — Je ne vous

1. 7 juin 1672. — 2. Nabussan, roi de l'île de Serendib : il a pris le sage Zadig comme conseiller.

réponds pas qu'il sera le plus habile, repartit Zadig, mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. » Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. « Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig, les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu : si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. » Nabussan, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle : « Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendez. — Laissez-moi faire, dit Zadig ; vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. » Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des deniers de Sa gracieuse Majesté Nabussan, fils de Nussanab, eussent à se rendre en habit de soie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin ; tout était préparé pour le bal ; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, Sa Majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce ; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. « Quels fripons ! » disait tout bas Zadig. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. « Ah ! l'honnête homme ! le brave homme ! » disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier ; et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde ; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché, pour la nature humaine, que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante-trois filous. La galerie obscure fut appelée le Corridor de la tentation. On aurait, en Perse, empalé ces soixante-trois seigneurs ; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice, qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain ; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés et auraient fait disgracier ce danseur si léger : à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car Nabussan était fort indulgent. (Zadig.)

### Candide chez les Bulgares.

Candide<sup>1</sup>, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où... ; il se coucha sans souper, au milieu des champs, entre deux sillons. La neige tombait à gros flocons ; Candide, tout transi, se traîna

1. Candide, jeune garçon à l'esprit naïf, mais droit, a été élevé en Westphalie par le baron de Thunder-ten-Tronckh. Celui-ci l'a chassé parce qu'il s'était permis d'aimer sa fille, M<sup>lle</sup> Cunégonde.

le lendemain vers la ville voisine qui s'appelle Valdberghoff-trarbk-dik-dorff, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : « Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très bien fait, et qui a la taille requise. » Ils s'avancèrent vers Candide, et le prièrent à dîner très civilement. « Messieurs, leur dit Candide avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur; mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. — Ah! monsieur! lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien; n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut! — Oui, messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. — Ah! monsieur! mettez-vous à table; non seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. — Vous avez raison, dit Candide, c'est ce que M. Pangloss<sup>1</sup> m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. » On le prie d'accepter quelques écus; il les prend et veut faire son billet; on n'en veut point, on se met à table. « N'aimez-vous pas tendrement...? — Oh! oui, répondit-il, j'aime tendrement M<sup>lle</sup> Cunégonde. — Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares. — Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment? c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh! très volontiers, messieurs. » Et il boit. « C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite et votre gloire est assurée. » On lui met sur-le-champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton; le lendemain, il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain, on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide, tout stupéfait, ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilège de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux, d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par

---

1. Le précepteur de M<sup>lle</sup> Cunégonde, qui se disait disciple de Leibnitz. Il avait enseigné à Candide le principe de la *raison suffisante*, selon lequel aucun fait n'est vrai sans une raison suffisante pour qu'il en soit ainsi et non autrement. — Leibnitz déduisait de là que notre monde est le meilleur possible : il y a une infinité d'univers possibles dans les idées de Dieu; la raison suffisante du choix divin est que, de tous ces univers, le nôtre est le meilleur. — Voltaire ne néglige aucune occasion de railler les abstractions métaphysiques. Pour lui, comme pour Diderot ou d'Alembert, philosophe, c'est combattre les abus, aimer et défendre le progrès, la tolérance et la liberté de pensée, être bienfaisant, etc.

les baguettes; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes; cela lui composa quatre mille coups de baguette.

Comme on allait procéder à la troisième course, Candide, n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête. Il obtint cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit par tout ce qu'il apprit de Candide, que c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines, avec des émollients enseignés par Dioscoride<sup>1</sup>. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées : les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface; la baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum* chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres; c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé selon les lois du droit public : des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes... Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre...

Diverses aventures le mènent à travers le monde : partout il ne voit que misère, cruauté, intolérance et sottise; partout il est volé, battu, trompé. Hormis au pays d'*Eldorado* (où l'or n'a point de valeur), tout va mal ici-bas.

Avec Cunégonde et Pangloss, qu'il a fini par retrouver, il s'installe dans une petite métairie près du Bosphore. Là, ils occupent leurs loisirs à discuter sur les problèmes de la destinée et, bientôt, ils s'ennuient à mourir. Un bon Turc leur apprend alors le secret de la sagesse : *Cultivons notre jardin.* « Travaillons sans raisonner, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. »

(*Candide.*)

---

1. Médecin grec du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.



### Prière à Dieu sur la tolérance<sup>1</sup>.

Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère, que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux et si égales devant toi; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent *grandeur* et *richesse*, et que les autres les voient sans envie; car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

(*Traité sur la tolérance.*)

### Lettre à J.-J. Rousseau.

30 août 1755.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain<sup>2</sup>; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des

1. Voltaire a écrit d'innombrables libelles contre tous les *abus*. Il attaque notamment avec une âpre violence les rigueurs de la justice, et surtout la torture. Citons cette phrase : « Le larcin du moindre meuble dans une maison royale mène à la corde; et il y en a des exemples. Est-ce pour réparer le tort fait au roi ? Il est certainement l'homme du royaume qu'on appauvrit le moins en le volant. Est-ce parce qu'on regarde le délinquant comme un fils qui a volé son père ? Un père pardonnerait. Est-ce parce que l'esclave a volé son maître ? Je n'ai plus qu'à me taire; j'aurais trop à dire. » (*Prix de la justice et de l'humanité.*) — 2. *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, 1754.

couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin<sup>1</sup> de l'Europe et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là<sup>2</sup> et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude<sup>3</sup> que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante-dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et, ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées* et même de *jansénistes*.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe*; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi...

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine<sup>4</sup>, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépius, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants<sup>5</sup>. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas-Kouli-Khan<sup>6</sup>, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la recti-

1. Le docteur Tronchin, de Genève. — 2. La guerre entre le Canada français et les colonies anglaises. — 3. *Les Délices*, près de Genève. — 4. Un peu simpliste : ni Sylla ni Antoine ne manquaient de culture. — 5. Cette thèse est outrée comme celle de Rousseau. — 6. Roi de Perse du début du XVIII<sup>e</sup> s.; conquit l'Afghanistan et l'Inde.

fient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille, qui s'empporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus grande estime, etc.

### Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon.

Montbard, 1707. — Paris, 1788.

Œuvres. — *Histoire naturelle : Théorie de la Terre, Histoire de l'Homme, Histoire des Quadrupèdes vivipares* (1749-1767); *Histoire des Oiseaux* (1770-1783); *Histoire des Minéraux* (1783-1788); *Suppléments, Traité des Époques de la Nature* (1774-1779). — *Discours sur le style* (1753). — *Correspondance*.

Né au château de Montbard, en Bourgogne. Voyagea beaucoup et se fit connaître en adressant à l'Académie des sciences des mémoires sur la géométrie et l'agriculture. Nommé en 1739 intendant du Jardin du Roi (1), il se consacra à son *Histoire naturelle*. Il y travailla cinquante ans, surtout à son château de Montbard. Observateur patient et minutieux, il a laissé de célèbres descriptions d'animaux, mêlées fréquemment de considérations philosophiques et littéraires. Mais ce ne sont que des portraits pittoresques, fort exacts d'ailleurs, et Buffon propose des classifications assez simplistes. La partie la plus solide de son œuvre scientifique, il faut la chercher dans ses théories sur le système du monde. S'appuyant sur les faits connus à son époque, il les interprète par de vastes hypothèses; les unes ont vieilli, d'autres ont certainement servi la science; s'il croit encore à la transmutation des métaux, il a prévu l'importance de la paléontologie et deviné le transformisme. Un des premiers, il a entrevu l'immensité des âges durant lesquels notre globe s'est formé et peuplé (2).

Buffon se tint à l'écart des luttes entreprises par les philosophes contre le régime. Croyant et attaché à l'ordre établi, il ne se rapproche de Voltaire que par son amour de la science et sa foi dans le progrès. Mais il ne croit guère à des améliorations immédiates ou promptes.

Son influence fut grande; peu de livres eurent autant de succès, au XVIII<sup>e</sup> s., que l'*Histoire naturelle*. L'engouement pour les sciences expérimentales, général à cette époque, fit la fortune de l'ouvrage. Buffon avait su éviter, comme autrefois Descartes, le jargon technique et initier le public à des idées nouvelles.

---

1. Le Jardin des Plantes d'aujourd'hui. — 2. Buffon distingue sept époques dans l'évolution géologique et les progrès de la vie. La matière du globe, en fusion, prend la forme sphérique. — Le globe se solidifie. — Les mers couvrent le globe et forment les terrains sédimentaires. — Ces mers se retirent. — Le globe se peuple d'animaux : les animaux du midi (éléphants, hippopotames, etc.) habitent un temps les terres du nord. — Enfin l'homme paraît. — La septième époque est celle où l'homme a transformé la face du monde. — Buffon évaluait à 76.000 ans la durée de ces sept époques.

Son style est le plus beau modèle de la « noblesse » classique. On en a beaucoup médité. D'Alembert l'appelait déjà *le grand phrasier*. Pourtant ce style a des qualités remarquables de logique, de précision et de clarté (ce sont celles qu'il loue dans le fameux *Discours sur le Style*). Enfin l'émotion et la poésie n'en sont nullement absentes. Buffon a senti et rendu la majesté et la grandeur de la nature.

### L'Homme transforme la nature.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance : fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en éloigne le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé : couvertes, ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres en plus grand nombre, gisants au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude...<sup>1</sup>

Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages; l'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir, contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie, effrayé de ses rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes<sup>2</sup>, rebrousse chemin et dit : La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer; bientôt, au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons reparaître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore : servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble

1. Buffon décrit ensuite les « marais infects qui occupent les lieux bas », les savanes, etc.

— 2. Chateaubriand se délectera de ce silence.

se multiplier avec lui ; il met au jour par son art tout ce qu'elle recérait dans son sein : que de trésors ignorés ! que de richesses nouvelles ! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre ; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête : il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie...

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix : vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour. Ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme ; le fer homicide n'armera plus sa main, le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau et se multipliera sans nombre ; la nature, accablée sous le poids des fléaux,

stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration<sup>1</sup>.

(*Histoire naturelle : De la Nature, première vue.*)

### Contre le finalisme<sup>2</sup>.

Ne doit-on pas tirer des inductions de cette singulière conformation du cochon<sup>3</sup>? Il ne paraît pas avoir été formé sur un plan original, particulier et parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux : il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage, des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, et qui cependant ne lui servent à rien. La nature est donc bien éloignée de s'assujettir à des causes finales dans la composition des êtres : pourquoi n'y mettrait-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si souvent d'y mettre des parties essentielles? Combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de sens et de membres? Pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie soit utile aux autres et nécessaire au tout? Ne suffit-il pas, pour qu'elles se trouvent ensemble, qu'elles ne se nuisent pas, qu'elles puissent croître sans obstacle et se développer sans s'oblitérer mutuellement? Tout ce qui ne se nuit point assez pour se détruire, tout ce qui peut subsister ensemble, subsiste; et peut-être y a-t-il dans la plupart des êtres moins de parties relatives, utiles ou nécessaires, que de parties indifférentes, inutiles ou surabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorsque des parties n'ont pas des usages apparents, nous leur supposons des usages cachés; nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'existent point dans la nature des choses et qui ne servent qu'à l'obscurcir : nous ne faisons pas attention que nous altérons la philosophie, que nous en dénaturons l'objet, qui est de connaître le *comment* des choses, la manière dont la nature agit, et que nous substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle se propose en agissant.

C'est pour cela qu'il faut recueillir avec soin les exemples qui s'opposent à cette prétention; qu'il faut insister sur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût, une erreur de méthode que nous adoptons par choix, quoiqu'elle ne tende qu'à voiler notre ignorance, et qu'elle soit inutile et même opposée à la recherche et à la découverte des effets de la nature<sup>4</sup>.

(*Histoire naturelle, V.*)

---

1. Ce texte montre qu'au XVIII<sup>e</sup> s., comme au XVII<sup>e</sup>, la vraie poésie ne se trouve pas chez les rimeurs. — 2. Doctrine qui prétendait expliquer les phénomènes naturels par la nécessité d'atteindre une *fin* : par ex., les fourrures épaisses des animaux des pays froids sont *destinées* à les protéger. Buffon a bien vu la vanité de cette méthode, qui n'explique rien. En ce sens, il est un lointain précurseur du *déterminisme* moderne, qui ne justifie l'effet que par la ou les *causes*. — 3. Buffon vient de montrer que le cochon, par ses caractères anatomiques, diffère des solipèdes comme des fissipèdes. — 4. De même, Buffon a prévu le transformisme, malgré certaines répugnances (cette hypothèse lui paraît conduire au matérialisme, en incitant à établir un lien entre l'animal et l'homme). Mais il n'a pas pu en pas entrevoir les variations des espèces, sous l'influence de la sélection et du milieu physique.

## L'Oiseau-mouche.

Il faut citer un de ces portraits d'animaux, qui sont la partie la plus connue, mais non la plus intéressante, de l'œuvre de Buffon. Ce sont des descriptions tout extérieures, qui valent surtout par le style. La plupart sont de la main de divers collaborateurs (Daubenton, l'abbé Bexon, etc.). Buffon se contentait de quelques retouches.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in minimis*<sup>1</sup>; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie toujours aérienne on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat: il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

... Leur bec est une aiguille fine et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes; à peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus; ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Marcgrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet et l'exprime par les syllabes *hour, hour, hour*; leur battement est si vif que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non seulement immobile, mais tout à fait dépourvu d'action.

(*Histoire des oiseaux.*)

## Discours sur le style<sup>2</sup>.

(*Fragments.*)

Buffon veut montrer la nécessité de l'art dans l'éloquence: « (Il faut compter) pour peu le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit. Le style n'est que l'ordre et le mouvement que l'on met dans ses pensées. » Il montre donc le rôle du jugement qui distinguera « les pensées stériles des idées fécondes ». Et il insiste surtout sur le travail de composition; un bon plan est une marque du génie: « Sans cela, le meilleur écrivain s'égare; sa plume marche sans guide et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. » En subordonnant son œuvre à un plan rigoureux, l'écrivain évite les défauts où l'on tombe si facilement: la recherche du trait, la subtilité, l'emphase. « Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants... Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères,

1. Les plus grandes merveilles sont dans les plus petites choses. — 2. Buffon prononça ce discours lors de sa réception à l'Académie française (1753): on l'a nommé plus tard, assez improprement, *Discours sur le style*.

déliées, sans consistance... Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse. »

Buffon ajoute alors quelques réflexions sur l'*invention* et l'*expression*.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité; et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce qu'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur<sup>1</sup>...

Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre, c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles; les idées seules forment le fond du style; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances; de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées...

Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité.

---

1. Nous trouvons ici, somme toute, une définition parfaite du style classique. On a voulu justifier Buffon de ce dédain pour le mot propre, en disant qu'il s'adresse ici aux savants, qui doivent éviter le jargon des spécialistes lorsqu'ils exposent des théories générales. Il est vrai, mais cette crainte du mot propre est néanmoins une caractéristique du classicisme *dégénéré*, surtout en poésie. Le rationalisme excessif aboutissait à une préférence pour l'expression abstraite, aux dépens du mot pittoresque. On connaît les trouvailles de l'abbé Delille, qui appelait les épingles

... ces dards acérés dont les pointes légères  
Fixent le lin flottant sur le sein des bergères.

Mais Sully-Prudhomme écrit encore (en parlant de l'ascension du *Zénith*) : « Les aéronautes montent

... épiant l'échelle où se mesure  
L'audace du voyage au déclin du mercure ».



La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité ; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est de l'homme même<sup>1</sup>. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer ; s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle ...

## Jean-Jacques Rousseau.

Genève, 1712. — Ermenonville, 1778.

(Œuvres : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs* (1750). — *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). — *Lettre à M. d'Alembert sur le projet d'établir un théâtre de comédie à Genève* (1758). — *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761). — *Le contrat social* (1762). — *Emile* (1762). — *Lettres de la montagne* (1764). — *Les Confessions* 1766-1770) (2). — *Les Dialogues ou Rousseau juge de Jean-Jacques* (1775-1776). — *Les Rêveries d'un promeneur solitaire* (inachevé, 1777-1778). — *Opuscules et lettres sur la botanique, la musique, etc.* — *Comédies et opéras* (notamment *Le Devin du village*, 1752). — *Correspondance*.

Né d'une famille protestante, d'origine française. Il perdit sa mère en naissant et fut élevé de façon absurde par un père romanesque (3), qui, bientôt, cessa de s'occuper de lui. Il est hospitalisé d'abord par le pasteur Lambercier, à la campagne, puis par un artisan. À seize ans, il se met à vagabonder à travers la Savoie. M<sup>me</sup> de Warens le recueille et l'envoie à l'hospice de Turin, où il se laisse convertir. Puis il recommence à vagabonder en Suisse et dans le Midi exerçant tous les métiers, même celui de laquais. En 1738, il retourne chez M<sup>me</sup> de Warens, qui l'installe chez elle, aux *Charmettes*, près de Chambéry. Il y passe trois années, à goûter les plaisirs de la vie rustique et à lire avec acharnement. En 1741, il se risque à Paris.

Ses débuts furent difficiles : il avait inventé un système chiffré de notation musicale sur lequel il comptait beaucoup, mais qui n'eut guère de succès. Il dut copier de la musique pour vivre. Et par surcroît, il liait sa vie à celle d'une femme fort vulgaire, une servante d'auberge illettrée, Thérèse Levasseur (4). Cette union équivoque gêna toute sa vie. Enfin il se fit quelques relations, Diderot, Voltaire, Fontenelle, etc. Son *Discours sur le rétablissement des sciences et des arts* (1750) (5) le rend brusquement célèbre. Et il précise sa doctrine dans son *Discours sur l'inégalité* (1754), qui eut plus de retentissement encore. Mais Rousseau s'adapte mal à la vie parisienne. Ses amis, les encyclopédistes, ne comprennent guère sa haine des conventions sociales, ses sautes d'humeur, ses manières brusques et rudes. En 1756, il se retire chez M<sup>me</sup> d'Épinay, à l'Ermitage, près de Montmorency. Mais son goût farouche de l'indépendance l'emporte encore : il se querelle avec sa bienfaitrice et n'accepte l'hospitalité du maréchal de Luxembourg, à Montmorency (1757), qu'à la condition d'être absolument libre. C'est là qu'il écrit ses œuvres essentielles, la *Lettre à*

1. On cite souvent cette phrase sous une forme simpliste : « Le style, c'est l'homme. » Ainsi présentée, l'idée est fort discutable. Buffon dit que c'est par le style que les idées sont vraiment nôtres. Peut-être fait-il également ici l'éloge du lieu commun. — 2. Publiées en 1781-1788. — 3. Son père lui forma l'esprit par la lecture de romans chevaleresques. — 4. Il eut d'elle cinq enfants, qu'il abandonna aux Enfants-Trouvés. — 5. En réponse à une question mise au concours par l'Académie de Dijon : « Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs ? » Le discours de Rousseau fut couronné.

d' *Alembert*, *La Nouvelle Héloïse*, *Le Contrat social* et *l'Emile*. Mais ces ouvrages provoquent une vive réaction : *l'Emile* est condamné par le Parlement et Rousseau menacé d'arrestation (1762).

La vie errante recommence : il trouve d'abord un asile à Motiers, près de Neuchâtel. Mais les paysans, excités par le pasteur, lapident sa maison et le chassent. Il se réfugie dans l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bièvre, et y passe des jours heureux. Mais le Sénat de Berne l'expulse. Le voici en Angleterre, où le philosophe David Hume lui fait bon accueil. Mais la folie de la persécution le saisit : il se croit victime d'une conspiration tramée par Hume, Diderot, Grimm, etc., et il se remet à errer en France. En 1770, il revient à Paris et y vit misérablement, toujours hanté de la vision d'ennemis imaginaires. Enfin, en 1778, il accepte de se retirer chez le marquis de Girardin, à Ermenonville : il y meurt peu après (1).

Tel est Rousseau : orgueilleux, indépendant, d'une sensibilité malade, enthousiaste et ombrageux.

Son influence fut très grande : ses idées sociales, très cohérentes, étaient beaucoup plus audacieuses que celles de Voltaire et de Diderot. Parmi les philosophes, Rousseau parut comme un extrémiste. Son grand principe est que la société (ou la civilisation telle que la concevaient les encyclopédistes) pervertit l'homme et le rend méchant et malheureux. Sans elle, il serait bon, par nature. D'où ses violentes diatribes (2), dans le *Discours sur le rétablissement des sciences et des arts*, contre le cortège des vices qui accompagne la civilisation : nos sciences et nos arts n'engendrent que l'oisiveté, le luxe inutile, l'avarice, la dépravation des mœurs. D'où, dans le second *Discours*, ses attaques contre les institutions : à l'état de nature, l'homme est bon, car il ne raisonne pas, il ne songe qu'à satisfaire ses besoins immédiats. Mais, en devenant raisonnable et sociable, il devint méchant et cupide. Il travailla, non plus pour subvenir à ses besoins normaux, mais pour s'enrichir. Il créa le droit de propriété, que les forts imposèrent aux faibles. Enfin, la *Lettre à d' Alembert* s'en prend au théâtre, qui est, selon Rousseau, la forme la plus corruptrice de l'art littéraire.

Dans les œuvres qui suivirent, Rousseau se consacre à une tâche de régénération : comment briser l'inégalité, que Rousseau voit à la base de l'état social actuel ? En revenant à la nature (3). Comment ? Par une éducation (*Emile*), par une vie familiale (*La Nouvelle Héloïse*) et par une organisation sociale (*Le Contrat social*) conformes à la nature (4).

Toutes ces idées, les unes sophistiques, les autres raisonnables, ont profondément bouleversé les esprits. Elles posent des problèmes qui n'ont pas cessé d'inquiéter les hommes. Rousseau les a répandues avec un lyrisme fougueux, une éloquence passionnée : il parle plus au cœur qu'à l'intelligence. C'est son âme ardente qu'il étale à chaque ligne. Citons le début des *Confessions* : « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus... Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain Juge... Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil, quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été ; j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : « Je fus meilleur que cet homme-là. »

---

1. La Convention fit transporter ses cendres au Panthéon (1794). Celles de Voltaire y reposaient depuis 1791. — 2. Rousseau s'y montre fort romantique : il raisonne, non sur des faits, mais d'après ses émotions personnelles, son amour de la nature, son dégoût de la société. Ces déclamations sont essentiellement lyriques. — 3. Il ne s'agit évidemment pas d'un retour à l'animalité : Rousseau s'en est défendu expressément. — 4. Les textes suivants montreront comment Rousseau conçoit l'éducation et la vie naturelles. Quant à la société, il veut la fonder sur l'égalité et la liberté absolues : chacun pour tous et tous pour chacun. La volonté de tous s'impose à tous. Ainsi tous sont égaux et libres. Car chacun doit vouloir que la volonté de tous soit la plus forte et il ne se soumet qu'à sa volonté propre. (*Contrat social*.)

Par là, Rousseau a réveillé, contre la raison, les forces de la sensibilité et de l'imagination, bref, l'individualisme. Il annonce le romantisme. Il aime passionnément la nature pittoresque et il ramène ses contemporains à l'amour des champs et des montagnes. Sincèrement croyant, il s'oppose au déisme étroit et sceptique de Voltaire. Il croit en Dieu par sentiment, sur le témoignage de sa conscience (1). Il l'adore dans la nature. Ainsi, il inclina bien des âmes à la religiosité.

### Le lac de Bienné<sup>2</sup>.

Les rives du lac de Bienné sont plus sauvages et romantiques<sup>3</sup> que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riants. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs ; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

... Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et

1. Voir la *Profession de foi du vicaire savoyard* (Emile, IV). Rousseau ne professe aucune religion positive, mais n'en combat aucune.

2. Rousseau vécut deux mois dans l'île Saint-Pierre, après la lapidation de Motiers : il s'y occupa surtout de botanique, herborisant avec passion. — 3. Mouvementées, pittoresques.

courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans effort.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson, qui valait bien le tortillage moderne, et enfin l'on s'allait coucher content de sa journée, et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

(*Réveries d'un promeneur solitaire* : 5<sup>e</sup> promenade.)

### Lettre à M. de Malesherbes<sup>1</sup>.

Montmorency, le 26 janvier 1762.

Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux des hommes<sup>2</sup>. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est encore ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers! chacun voudrait s'en faire un semblable; la paix régnerait sur la terre; les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants quand nul n'aurait intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne font des réalités.

... Quel temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite<sup>3</sup>, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante<sup>4</sup>, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur.

... J'allais d'un pas tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes

1. Directeur de la librairie sous Louis XV. Fort tolérant, il protégeait les philosophes. Ministre sous Louis XVI. Il défendit le roi devant la Convention, et mourut sur l'échafaud. — 2. M. de Malesherbes avait prêté foi à des propos répandus par les ennemis de Rousseau, qui prétendaient que celui-ci s'ennuyait à mourir à la campagne, mais refusait de l'avouer, par orgueil. — 3. A Montmorency, chez le maréchal de Luxembourg. — 4. Thérèse Levasseur.

yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : « Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux. »

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes.

... Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance, dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin. Eh bien! Monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre, j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais, avec une sorte de volupté, accablé du poids de cet univers; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace; mon cœur, resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit; j'étouffais dans l'univers; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que, si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : « O grand Être! ô grand Être! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient dans un délire continuels les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées...

### Promenade sur le lac.

Dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau conte l'histoire de Saint-Preux, qui est un héros romantique avant la lettre. Saint-Preux aime Julie d'Étange, dont il est le précepteur. Elle lui rend cet amour, mais sous la pression de ses parents (Saint-Preux est sans fortune), elle doit épouser M. de Wolmar, homme bon

et simple, qu'elle estime. Elle lui sera fidèle et dévouée. Saint-Preux, fou de douleur, se met à voyager. Mais M. de Wolmar, qui n'ignore rien, le rappelle et l'installe chez lui, comme un ami et un frère. Loin de la corruption des villes, ils mènent une vie paisible et simple (à Clarens, au bord du lac de Genève). Mais Saint-Preux souffre toujours : sa passion se réveille parfois lancinante, indocile aux douces remontrances de Julie. Celle-ci meurt d'une pleurésie ; avant la fin, elle écrit à Saint-Preux : « Je vais t'attendre. La vertu qui nous sépara sur la terre nous unira au séjour éternel. » — Le livre eut un succès prodigieux : au libertinage du siècle, il opposait un idéal de vie vertueuse. La société a refusé à Julie le bonheur auquel elle avait droit. Si elle était tombée dans l'adultère, c'est la société qui eût été coupable. Mais elle a su vivre loyalement, et retrouver les vertus naturelles, la probité, la sincérité, l'amour pur. Et aux accents passionnés de Saint-Preux, la sensibilité se réveilla en littérature.

Le roman est écrit sous forme de lettres. Ici, Saint-Preux raconte à son ami, Milord Edouard, une promenade qu'il a faite avec Julie à Meillerie. Il veut montrer à son amie les lieux où, jadis, il rêvait d'elle.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des sentiers tortueux et frais... Ce lieu solitaire formait un réduit sauvage et désert, mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux âmes sensibles<sup>1</sup>, et paraissent horribles aux autres. Un torrent, formé par la fonte des neiges, roulait à vingt pas de nous une eau bourbeuse et charriait avec bruit du limon, du sable et des pierres. Derrière nous une chaîne de roches inaccessibles séparait l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les Glacières<sup>2</sup>, parce que d'énormes sommets de glace, qui s'accroissent incessamment, les couvrent depuis le commencement du monde. Des forêts de noirs sapins nous ombrageaient tristement à droite. Un grand bois de chênes était à gauche au delà du torrent ; et au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparait des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnait le tableau.

... Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé : « Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous ? » ... Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé dans mille endroits... et je lui dis avec un peu de véhémence : « O Julie ! éternel charme de mon cœur ! voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde : voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur... Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né, faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence !... » J'allais continuer ; mais Julie, ... détournant la vue et me tirant par le bras : « Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue ; l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. » Je partis avec elle en gémissant, mais sans lui répondre, et je quittai pour jamais ce triste réduit comme j'aurais quitté Julie elle-même.

... Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en atten-

---

1. Rousseau est un des premiers qui goûtent la nature *sauvage*. Le premier, il a senti le charme de la haute montagne et précisé clairement le lien entre notre âme et la nature : « Sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil... les méditations prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel » (*Nouvelle Héloïse*, I). — 2. Les glaciers.

dant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, et en m'asseyant à côté d'elle, je ne songeai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

E tanta fede, e si dolce memorie,  
Et si lungo costume (1),

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé, tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir<sup>2</sup>. « C'en est fait, disais-je en moi-même, ces temps, ces temps heureux ne sont plus; ils ont disparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; et nous vivons, et nous sommes ensemble; et nos cœurs sont toujours unis! »... Je me mis à verser des torrents de larmes; et cet état comparé à celui dont je sortais n'était pas sans quelque plaisir; je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé.

(*Nouvelle Héloïse*, IV.)

### Origine de l'inégalité.

Dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Rousseau s'efforce de montrer que l'inégalité n'est pas le fait de l'homme primitif, vivant isolé à l'état naturel. Il ne satisfait que ses besoins immédiats. Il n'a pas le désir de nuire à ses semblables, ni de les opprimer, puisqu'il se suffit à lui-même, comme l'animal. Cet état naturel est *imaginé* par Rousseau et nullement établi sur des faits quelconques.

Les hommes cependant se groupèrent par familles, puis par tribus. Mais, tirant toujours leur subsistance de la chasse et de la pêche, ils n'avaient pas encore l'occasion de devenir égoïstes. Dès qu'ils se mirent à labourer le sol, l'inégalité apparut avec la propriété. Elles naissent du désir égoïste de s'enrichir et de dominer autrui. Elles amènent l'oppression et le despotisme, le luxe insolent à côté de la misère.

Dans le passage suivant, malgré des sophismes évidents, il faut apprécier l'amour ardent de Rousseau pour l'égalité (3).

---

1. « Et cette foi si pure, et ces doux souvenirs, et cette longue familiarité » (Métastase).  
*Note de Rousseau*. — 2. C'est le thème du *Lac* de Lamartine. — 3. Il n'a du reste pas songé à ramener l'humanité en arrière. Ce qu'il a prôné, c'est la modération dans les désirs, le bonheur dans la vie simple et non dans la richesse démesurée.

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile<sup>1</sup>. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne! »...

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs<sup>2</sup>, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique; en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts<sup>3</sup> qui n'avaient point besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux, autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant<sup>4</sup> : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons<sup>5</sup>.

La métallurgie et l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poète, c'est l'or et l'argent; mais pour le philosophe, ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain... De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage, et de la propriété une fois reconnue, les premières règles de justice...

Car les possesseurs, c'est-à-dire les forts, pour légitimer leur possession, établissent des lois, c'est-à-dire un état social. Ainsi la société et l'inégalité sont nées de la propriété.

(Discours sur l'origine de l'inégalité.)

### Contre Molière.

D'Alembert, dans l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, avait protesté contre l'interdiction des spectacles dans cette ville. Rousseau entreprit de justifier ses vertueux concitoyens. Dans la *Lettre à d'Alembert*, il s'efforce de montrer que le théâtre ne peut corriger les mœurs, mais qu'il est très capable au contraire de

1. Pascal avait déjà dit : « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil. — Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » (*Pensées*.) — 2. Visiblement, Rousseau songe au sauvage actuel. — 3. Des arts *mécaniques*, c'est-à-dire des métiers. — 4. *Indépendant*, car ces tribus de chasseurs ou de pêcheurs ne constituent pas encore, selon Rousseau, une *société*. Sinon, la société serait le résultat d'une tendance naturelle, elle serait naturelle elle-même. La vie sociale, pour Rousseau, n'apparaît qu'avec l'agriculture. — 5. Rousseau dit ailleurs : « La proportion fut bientôt rompue : le plus fort faisait plus d'ouvrage; le plus adroit tirait meilleur parti du sien; le plus ingénieux trouvait des moyens d'abrèger le travail... ». Et plus loin : « On s'accoutuma à s'assembler devant les cabanes...; le chant et la danse, vrais enfants de l'amour et du loisir, devinrent l'amusement... des hommes et des femmes oisifs et attroupés...; celui qui chantait ou dansait le mieux, le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent, devint le plus considéré; et ce fut là le premier pas vers l'inégalité, et vers le vice en même temps! »



les corrompre. Dans une république saine comme Genève, il ne faut admettre que de sains divertissements : fêtes champêtres, concours de gymnastique, couronnement de jeunes filles vertueuses, etc. — Dans les lignes qui précèdent l'extrait cité ci-dessous, Rousseau condamne la tragédie, parce qu'elle ne provoque qu'une pitié factice : « En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons satisfait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en personne exigeraient de nous des soins, des soulagements... On dirait que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens. »

Heureusement la tragédie, telle qu'elle existe, est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques que l'exemple de leurs vices n'est guère plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, et qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, et dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais et pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; et le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la comédie est agréable et parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs : mais, sans répéter ce que j'ai déjà dit de sa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application et de jeter un coup d'œil sur votre<sup>1</sup> théâtre comique.

Prenons-le dans sa perfection, c'est-à-dire à sa naissance. On convient, et on le sentira chaque jour davantage, que Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le théâtre de ce même Molière, des talents duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vice et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la ruse et le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt ; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent et que les plus brillants succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissements, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit...

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la société ; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée ; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs ! Il fait rire, il est vrai, et n'en devient que plus coupable, en forçant par un charme invincible les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devraient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrais bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête

---

1. Le théâtre français. Rousseau parle en citoyen de Genève.

homme? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt? et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre? Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni? C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite en est-elle moins une école de mauvaises mœurs?...

Je trouve que *le Misanthrope* nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Molière a composé son théâtre, et nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modèle, et sur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caractères comiques, et dont il a distribué les divers traits dans ses pièces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; et, comme j'ai déjà dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très propre à y réussir. Ainsi, voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de société, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui restait à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans *le Misanthrope*<sup>1</sup>.

Vous ne sauriez me nier deux choses : l'une, qu'Alceste, dans cette pièce, est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable...

(Le caractère d'Alceste est ridicule), en effet, à certains égards; et ce qui démontre que l'intention du poète est bien de le rendre tel, c'est celui de l'ami Philinte, qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le sage de la pièce; un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons; de ces gens si doux, si modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui sont toujours contents de tout le monde, parce qu'ils ne se soucient de personne; qui, autour d'une bonne table, soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gousset bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maison bien fermée, verraient voler, piller, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

---

1. Molière n'a jamais eu de telles intentions. Mais Rousseau, dont la sincérité est entière semble le rendre responsable du relâchement des mœurs au XVIII<sup>e</sup> s.

On voit bien que le flegme raisonneur de celui-ci est très propre à redoubler et faire sortir d'une manière comique les emportements de l'autre : et le tort de Molière n'est pas d'avoir fait du misanthrope un homme colère et bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puérides sur des sujets qui ne devaient pas l'émouvoir. Le caractère du misanthrope n'est pas à la disposition du poète<sup>1</sup>; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, et aigrie par le spectacle continuél de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une âme grande et noble qui en soit susceptible. L'horreur et le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de la société le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude élève, agrandit ses idées, détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent et concentrent l'amour-propre; et de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractère qui ne laisse prise au fond de son âme qu'à des sentiments dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme; que la passion ne le rende souvent faible, injuste, déraisonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colère, et qu'en l'irritant à dessein un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même : mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, et qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu, sans quoi, c'est substituer un autre homme au misanthrope, et nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens<sup>2</sup>. (*Lettre à d' Alembert.*)

### Si j'étais riche.

... Je serais peuple avec le peuple, je serais campagnard aux champs; et quand je parlerais d'agriculture, le paysan ne se moquerait pas de moi. Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion

1. Entendez « du poète comique ». — 2. Rousseau, dans l'*Emile*, a traité La Fontaine avec la même sévérité : selon lui, *Le Corbeau et le Renard* n'est qu'une leçon « de la plus basse flatterie »; *Le Loup et le Chien*, une leçon de licence, etc. Un enfant de six ans ne peut trouver là que de mauvais exemples, etc.

des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeuses. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout : dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche; sous des touffes d'aunes et de coudriers...

Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme ».

(*Émile*, IV.)

### Apprenons un métier manuel.

Dans l'*Émile*, Rousseau trace le plan de l'éducation *naturelle* : Emile sera confié à un précepteur qui l'élèvera à la campagne, à peu près soustrait à toute influence sociale ou familiale. Le livre est un curieux mélange d'idées utopiques et raisonnables à la fois : Rousseau veut qu'on laisse le naturel de l'enfant se développer librement, que l'éducation soit attrayante et sans contrainte, qu'elle se fasse, non par les livres, mais par l'expérience directe des choses. Jusqu'à douze ans, on n'exercera que le corps et les sens. A douze ans, on commencera à cultiver l'intelligence. Vers la quinzième année, on initiera l'enfant à la religion naturelle, à l'amour d'un Dieu créateur. Puis le précepteur entretiendra Emile de la compagne idéale qu'il lui a choisie depuis longtemps. Il entourera leur rencontre de circonstances romanesques. Mais Emile n'épousera Sophie qu'après avoir complété son éducation en voyageant, et appris ainsi à dominer sa passion. — Pour l'éducation de Sophie, Rousseau est nettement conservateur.

De toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains : de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail; il est libre, aussi libre que le laboureur est esclave, car celui-ci

tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais partout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait; il emporte ses bras et s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme : c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile : « Apprends l'agriculture »; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers; c'est par eux qu'il a commencé, c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : « Cultive l'héritage de tes pères. Mais si tu perds cet héritage ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier. »

« Un métier à mon fils! mon fils artisan! Monsieur, y pensez-vous? — J'y pense mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien : moi, je veux lui donner un rang qu'il ne puisse perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps; je veux l'élever à l'état d'homme; et, quoi que vous puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous. »

La lettre tue, et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre? Eh! tant pis, tant pis pour vous! Mais n'importe; ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Rousseau explique ensuite qu'il veut un *vrai* métier, « un art purement mécanique où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer ». Car ces pères ont tort, qui, en prévision d'un revers de fortune, assurent à leurs fils des connaissances intellectuelles ou artistiques. Un peintre, un mathématicien, un philosophe devront, pour vivre, faire leur cour aux grands de ce monde. « Il importe plus d'être charlatan qu'habile. » L'artisan *honnête* ne connaît pas ces bassesses (Rousseau ne veut point qu'Emile soit brodeur ou comédien).

La probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie; vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les grands, souple et rampant devant les fripons, vil complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisans à payer, et, qui pis est, à encenser. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris : « Maître, j'ai besoin d'ouvrage. — Compagnon, mettez-vous là, travaillez. » Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours; vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste. Ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. (*Emile*, III.)

## Denis Diderot.

Langres, 1713. — Paris, 1784.

### L'Encyclopédie

Œuvres. — ROMANS : *La Religieuse* (1760, publié en 1796). — *Le Neveu de Rameau* (1762, publié en 1805, en allemand, par Gœthe). — *Jacques le fataliste* (1773, publié en 1796).

THÉÂTRE : *Le Fils naturel* (1757). — *Le Père de famille* (1758), etc.

PHILOSOPHIE : *Pensées philosophiques* (1746). — *Lettre sur les aveugles* (1749). — *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754). — *Le Rêve de d'Alembert* (1769, publié en 1830), etc.

CRITIQUE : *Entretiens sur le Fils naturel : Dorval et moi* (1757). — *Discours sur la poésie dramatique* (1758). — *Paradoxe sur le comédien* (1773). — *Salons* (1759-1781).

#### CORRESPONDANCE.

I. — L'ENCYCLOPÉDIE. — Le libraire Le Breton avait voulu, en 1745, donner une traduction de l'*Encyclopédie des arts et des sciences*, de l'Anglais Chambers. Il s'adressa à Diderot et d'Alembert, qui concurent le dessein d'en faire une œuvre philosophique; ils ne se contentèrent pas d'élaborer un dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers — très complet et très méthodique du reste (1) —, ils y versèrent tout le rationalisme de l'époque: croyance au progrès social, lié selon eux au bien-être amené par les sciences appliquées; amour de la tolérance; haine des abus, du fanatisme religieux, etc. Parmi les collaborateurs, citons avant tous DIDEROT, qui fut l'âme de l'entreprise; d'ALEMBERT, mathématicien célèbre et philosophe très hostile à la religion; VOLTAIRE; ROUSSEAU (articles sur la musique); MONTESQUIEU; HELVÉTIUS et d'HOLBACH, philosophes matérialistes; CONDILLAC, auteur du *Traité des Sensations* (1754), qui, sous l'influence de l'empirisme de l'Anglais Locke, tentait de concilier le spiritualisme et le sensualisme; le critique littéraire MARMONTEL; le naturaliste DAUBENTON, collaborateur de Buffon; les économistes QUESNAY et TURGOT, etc.

L'ouvrage (2) eut un très grand succès, même à la cour. A diverses reprises, le Conseil d'Etat ordonna d'arrêter la publication; mais Diderot, chaque fois, laissa passer l'orage, puis se remit à l'œuvre: le gouvernement, qui craignait que l'ouvrage ne fût continué à l'étranger, finit par fermer les yeux. M. de Malesherbes, directeur de la librairie, protégeait ouvertement le parti des philosophes. Et l'*Encyclopédie* parvint à son terme en 1772.

L'histoire de cet ouvrage, des oppositions et des polémiques qu'il suscita, résume celle du grand conflit qui opposa, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le parti des « philosophes » et des « lumières » aux défenseurs des positions traditionnelles. Son importance explique que Diderot ait consacré à cette œuvre collective une si notable partie de son temps et de son talent, peut-être au détriment de son œuvre personnelle.

II. — DIDEROT. — Fils d'un coutelier de Langres. Destiné à la carrière ecclésiastique, il fit de bonnes études chez les jésuites. Mais il renonça à la prêtrise et se consacra à la littérature, se mêlant aux grands courants de pensée scientifique, philosophique et politique qui passionnaient alors les esprits. Dès 1741, il se signale par des opuscules fort hardis et, en 1749, après la *Lettre sur les Aveugles*, il est arrêté et détenu au donjon de Vincennes. En 1745, on lui confia la direction de l'*Encyclopédie*, à laquelle il se voua tout entier pendant vingt ans. Travailleur acharné, il a laissé assez peu d'œuvres achevées et définitives, comme celles de Voltaire et de Rousseau. Ajoutons que plusieurs

1. Ces articles (sur le coton, le papier, le sucre, le fer, etc.), avec leurs planches très soignées, constituaient une grande nouveauté et eurent un vif succès. — 2. Le titre exact était « *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, par une Société de Gens de Lettres ».

de ses ouvrages les plus hardis et les plus intéressants (*Le Neveu de Rameau*, *Le Rêve de d'Alembert*) sont posthumes. Ses idées philosophiques sont, pour une part, celles de son temps : défiance à l'égard des religions établies, morale réduite à la bienfaisance et à l'amour du genre humain, confiance dans les sciences expérimentales qu'il oppose à la spéculation rationnelle, comme on se plaira à opposer Newton et Locke à Descartes (*Pensées sur l'Interprétation de la Nature*). Pourtant certaines de ses œuvres, comme *Le Rêve de d'Alembert*, manifestent des curiosités et des intuitions plus neuves et plus diverses que celles de ses plus illustres contemporains, sans en excepter Voltaire; on y trouve, à l'état d'ébauches, des vues que la science du XIX<sup>e</sup> siècle allait reprendre et approfondir (évolution, transformisme). Chez Diderot, partisan de l'enthousiasme et de l'inspiration, clairvoyant d'ailleurs et informé, tout cela reste à l'état d'hypothèses ou de vues de l'esprit qu'il n'a ni le loisir, ni sans doute le souci de critiquer patiemment. Avec ses défauts évidents, son œuvre est une des plus riches et des plus complexes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Diderot est encore un conteur réaliste très neuf et original (*Le Neveu de Rameau*). Enfin par son amour de la nature et de la poésie, par son apologie des passions vigoureuses (1), par son tempérament lyrique, il annonce déjà le XIX<sup>e</sup> siècle. Son style est spontané, inégal, parfois négligé et délayé, mais brillant de passion et de couleur : au total, ici encore, son originalité et son importance nous apparaissent, aujourd'hui, de plus en plus évidentes.

Nous avons mentionné plus haut (Notice sur le XVIII<sup>e</sup> s., III), ses idées sur le *drame* et la valeur médiocre de ses essais dans ce genre nouveau.

### Un article de Diderot dans l'Encyclopédie : Autorité politique.

(Critiqué par le P. Berthier, qui en dénonce le caractère subversif, cet article est de ceux qui attirèrent à l'Encyclopédie, l'opposition des autorités. Exemple des audaces mesurées, au moins dans la forme, qui donnent à l'ouvrage son véritable caractère, c'est aussi un témoignage, parmi beaucoup d'autres, de l'esprit nouveau qui se fait jour ou s'affirme à cette époque. On peut rapprocher ce texte des idées émises par Rousseau, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* et dans le *Contrat social*.)

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes; et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que la nature. Qu'on examine bien et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé; ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déferé l'*autorité*.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts, et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'*autorité* la défait alors : c'est la loi du plus fort.

1. « ... Cependant il n'y a que les passions et les grandes passions qui puissent élever l'âme aux grandes choses. Sans elles, plus de sublime, soit dans les mœurs, soit dans les ouvrages; les beaux-arts retournent en enfance, et la vertu devient minutieuse. » (*Pensées philosophiques*.)

Quelquefois l'*autorité* qui s'établit par la violence change de nature ; c'est lorsqu'elle continue et se maintient du consentement exprès de ceux qu'on a soumis : mais elle rentre par là dans la seconde espèce dont je vais parler ; et celui qui se l'était arrogée devenant alors prince cesse d'être tyran.

La puissance qui vient du consentement des peuples suppose nécessairement des conditions qui en rendent l'usage légitime utile à la société, avantageux à la république<sup>1</sup>, et qui la fixent et la restreignent entre des limites ; car l'homme ne peut ni ne doit se donner entièrement et sans réserve à un autre homme, parce qu'il a un maître supérieur au-dessus de tout, à qui seul il appartient en entier. C'est Dieu dont le pouvoir est toujours immédiat sur la créature, maître aussi jaloux qu'absolu, qui ne perd jamais de ses droits et ne les communique point. Il permet pour le bien commun et le maintien de la société que les hommes établissent entre eux un ordre de subordination, qu'ils obéissent à l'un d'eux ; mais il veut que ce soit par raison et avec mesure, et non pas aveuglément et sans réserve, afin que la créature ne s'arroge pas les droits du créateur. Toute autre soumission est le véritable crime d'idolâtrie. Fléchir le genou devant un homme ou devant une image n'est qu'une cérémonie extérieure, dont le vrai Dieu qui demande le cœur et l'esprit ne se soucie guère, et qu'il abandonne à l'institution des hommes pour en faire, comme il leur conviendra, des marques d'un culte civil et politique, ou d'un culte de religion. Ainsi ce ne sont pas ces cérémonies en elles-mêmes, mais l'esprit de leur établissement qui en rend la pratique innocente ou criminelle. Un Anglais n'a point de scrupule à servir le roi le genou en terre ; le cérémonial ne signifie que ce qu'on a voulu qu'il signifiât, mais livrer son cœur, son esprit et sa conduite sans aucune réserve à la volonté et au caprice d'une pure créature, en faire l'unique et dernier motif de ses actions, c'est assurément un crime de lèse-majesté divine au premier chef<sup>2</sup>.

### Le rêve de d'Alembert.

(Fragment.)

(Diderot met en scène des personnages réels : le mathématicien d'Alembert, M<sup>l</sup><sup>le</sup> de l'Espinasse, le médecin Bordeu. C'est d'Alembert qui, alité et fiévreux, tient des propos entrecoupés, dont Bordeu dégage la signification philosophique. On voit que Diderot présente ses idées les plus audacieuses comme de simples imaginations ou comme les rêves d'un homme endormi. A la demande des personnages qu'il avait mis en scène, Diderot détruit son ouvrage ; mais une copie échappa à cette destruction et fut publiée au XIX<sup>e</sup> siècle.)

*D'Alembert.* — Pourquoi suis-je tel ? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs ? au pôle ? mais sous la ligne ? mais dans Saturne ?... Si une distance de quelque mille lieues change mon espèce,

1. A l'ensemble de la nation. De *res publica*, la chose publique. Le mot n'implique aucune forme particulière de gouvernement.

2. Pour Bossuet, « l'autorité royale est sacrée » et « les princes agissent... comme ministres de Dieu, et ses lieutenants sur la terre. C'est par eux qu'il exerce son empire ». (*Politique tirée de l'Écriture*, liv. III, art. 2.) La comparaison permet de mesurer le chemin parcouru et d'apprécier exactement la portée de l'argumentation finale, dans l'article de l'Encyclopédie.



que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres? ... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée?... pourquoi non?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai?... Si cela est, ah !, qu'il est malheureux le Saturnien !... Plus de sens, plus de besoins.

*Bordeu.* — Il a raison; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes<sup>1</sup>.

*Mademoiselle de l'Espinasse.* — Docteur, délirez-vous aussi?

*Bordeu.* — Pourquoi non? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

*Mademoiselle de l'Espinasse.* — Vous mentez.

*Bordeu.* — Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

*Mademoiselle de l'Espinasse.* — Quelle folie !

*Bordeu.* — C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

.....  
*D'Alibert.* — Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement; mais le tout change sans cesse ... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres<sup>2</sup>, par conséquent toutes les espèces... tout est en flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme; tout minéral est plus ou moins plante; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature...

... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes ! laissez là vos individus; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne? Que voulez-vous donc dire avec vos individus? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous

1. On évoque, en lisant ce passage, les doctrines biologiques du XIX<sup>e</sup> siècle, et notamment celle de Lamarck. — 2. Doctrine de l'évolution, admise par Buffon mais non sans scrupule et hésitation.

donnez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile...

*Mademoiselle de l'Espinasse.* — Il ne dit plus rien.

*Bordeu.* — Non; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera...

### Le Nèveu de Rameau.

(*Extrait.*)

Cette œuvre est une des plus originales de Diderot et une de celles où s'affirment le mieux son talent de conteur, son sens de la vie et du détail significatif, son style jaillissant et si divers. Le destin de l'ouvrage est curieux et caractéristique des conditions dans lesquelles nous sont parvenues certaines des productions les plus riches de cet écrivain dont l'œuvre personnelle fut étouffée par les autres tâches qu'il entreprit et notamment par la publication de l'Encyclopédie. Non publiée par Naigeon dans son édition des *Œuvres* (1798), elle fut connue d'abord par une traduction allemande faite par Goethe sur une copie aujourd'hui disparue (1805). Publiée en français en 1823, mais d'une manière défectueuse, d'après une autre copie fournie par M<sup>me</sup> de Vandeul, la fille de Diderot, elle sera seulement connue dans son texte original, en 1891, grâce à la découverte fortuite d'une transcription de la main même de Diderot.

Les intentions de ce conte sont complexes. Satire des bohèmes et des parasites peu scrupuleux représentés par le neveu du célèbre musicien Jean-Philippe Rameau (le personnage du neveu a existé). Satire d'une société moins cyniquement sincère mais aussi corrompue que ces aventuriers. Mais aussi dialogue de Diderot avec lui-même, où l'on pressent les tendances opposées de sa pensée, ses incertitudes et ses inquiétudes. Avant tout, tableau vivant, haut en couleur et portrait physique et moral d'une intensité telle qu'elle rend inoubliable. Ajoutons que Diderot décoche, par endroits, des traits aux adversaires de l'Encyclopédie et à ceux de la musique italienne, dont la vogue combat alors celle de la musique française.

La scène se déroule au café de la Régence, où Diderot aimait à suivre le jeu des amateurs d'échecs. Il y a été abordé par Rameau, qui lui a fait le récit des expédients assez souvent malhonnêtes par lesquels il assure sa subsistance.

...Je l'écoutais; et.... ...l'âme agitée de deux mouvements opposés, je ne savais si je m'abandonnerais à l'envie de rire ou au transport de l'indignation. Je souffrais. Vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater; vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse; d'idées si justes et alternativement si fausses; d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète, et d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi : Qu'avez-vous ? me dit-il.

*Moi.* — Rien.

*Lui.* — Vous me paraissez troublé.

*Moi.* — Je le suis aussi.

---

1. L'adjectif a ici un sens plutôt péjoratif; il s'applique à une construction de l'esprit ou de l'imagination, que n'était pas une connaissance précise de la réalité. La plupart des penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ont exprimé leur défiance à l'égard de « l'esprit de système », au nom de l'observation et de l'expérimentation; ils ne se sont guère privés, d'ailleurs, d'édifier des systèmes philosophiques généraux...

*Lui.* — Mais enfin que me conseillez-vous ?

*Moi.* — De changer de propos. Ah ! malheureux, dans quel état d'abjection vous êtes né ou tombé !

*Lui.* — J'en conviens. Mais cependant, que mon état ne vous touche pas trop. Mon projet, en m'ouvrant à vous, n'était point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens quelque épargne. Songez que je n'avais besoin de rien, mais de rien absolument, et que l'on m'accordait tant pour mes menus plaisirs.

Alors il recommença à se frapper le front avec un de ses poings, à se mordre la lèvre et rouler au plafond ses yeux égarés, ajoutant : Mais c'est une affaire faite, j'ai mis quelque chose de côté ; le temps s'est écoulé, et c'est toujours autant d'amassé.

*Moi.* — Vous voulez dire de perdu.

*Lui.* — Non, non, d'amassé. On s'enrichit à chaque instant : un jour de moins à vivre ou un écu de plus, c'est tout un. Le point important est d'aller aisément, librement, agréablement, copieusement, tous les soirs à la garde-robe : *O stercus pretiosum*<sup>1</sup> ! Voilà le grand résultat de la vie dans tous les états. Au dernier moment, tous sont également riches, et Samuel Bernard<sup>2</sup> qui, à force de vols, de pillages, de banqueroutes, laisse vingt-sept millions en or, et Rameau qui ne laissera rien, Rameau à qui la charité fournira la serpillière dont on l'enveloppera. Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui, qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes, son âme ne marche pas à côté du maître des cérémonies. Pourrir sous du marbre, pourrir sous de la terre, c'est toujours pourrir. Avoir autour de son cercueil les enfants rouges et les enfants bleus<sup>3</sup>, ou n'avoir personne, qu'est-ce que cela fait ? Et puis vous voyez bien ce poignet ; il était raide comme un diable. Ces dix doigts, c'étaient autant de bâtons fichés dans un métacarpe de bois ; et ces tendons, c'étaient de vieilles cordes à boyau plus sèches, plus raides, plus inflexibles que celles qui ont servi à la roue d'un tourneur. Mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues. Tu ne veux pas aller, et moi, mordieu, je dis que tu iras ; et cela sera.

Et tout en disant cela, de la main droite il s'était saisi les doigts et le poignet de la main gauche, et il les renversait en dessus, en dessous ; l'extrémité des doigts touchait au bras, les jointures en craquaient ; je craignais que les os n'en demeuraissent disloqués.

*Moi.* — Prenez garde, lui dis-je, vous allez vous estropier.

*Lui.* — Ne craignez rien. Ils y sont faits ; depuis dix ans je leur en ai bien donné d'une autre façon. Malgré qu'ils en eussent, il a bien fallu que les bougres s'y accoutumassent, et qu'ils apprissent à se placer sur les touches et à voltiger sur les cordes. Aussi à présent cela va. Oui, cela va.

En même temps, il se met dans l'attitude d'un joueur de violon ; il fredonne de la voix un allegro de Locatelli<sup>4</sup> ; son bras droit imite le mouvement de l'archet, sa main gauche et ses doigts semblent se

1. Stercus = excrément. — 2. Célèbre financier (1651-1739). — 3. Orphelins vêtus de rouge ou de bleu. — 4. Pietro Locatelli (1693-1764) : violoniste et compositeur italien.

promener sur la longueur du manche; s'il fait un ton faux, il s'arrête, il remonte ou baisse la corde; il la pince de l'ongle pour s'assurer qu'elle est juste; il reprend le morceau où il l'a laissé : il bat la mesure du pied, il se démène de la tête, des mains, des bras, du corps. Comme vous avez vu quelquefois, au concert spirituel, Ferrari ou Chiabran<sup>1</sup>, ou quelque autre virtuose, dans les mêmes convulsions, m'offrant l'image du même supplice et me causant à peu près la même peine. Car n'est-ce pas une chose pénible à voir que le tourment, dans celui qui s'occupe à me peindre le plaisir ? Tirez entre cet homme et moi un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué à la question. Au milieu de ses agitations et de ses cris, s'il se présentait une tenue, un de ces endroits harmonieux où l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes à la fois, son visage prenait l'air de l'extase, sa voix s'adouçissait, il s'étonnait avec ravissement. Il est sûr que les accords résonnaient dans ses oreilles et dans les miennes. Puis remettant son instrument sous son bras gauche de la même main dont il le tenait, et laissant tomber sa main droite avec son archet : « Hé bien, me disait-il, qu'en pensez-vous ? »

*Moi.* — A merveille.

*Lui.* — Cela va, ce me semble; cela résonne à peu près comme les autres.

Et aussitôt, il s'accroupit comme un musicien qui se met au clavecin.

« Je vous demande grâce pour vous et pour moi », lui dis-je.

*Lui.* — Non, non, puisque je vous tiens, vous m'entendrez. Je ne veux point d'un suffrage qu'on m'accorde sans savoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier.

*Moi.* — Je suis si peu répandu, et vous allez vous fatiguer en pure perte.

*Lui.* — Je ne me fatigue jamais.

Comme je vis que je voudrais inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avait mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire. Le voilà donc assis au clavecin, les jambes fléchies, la tête élevée vers le plafond où l'on eût dit qu'il voyait une partition notée, chantant, préludant, exécutant une pièce d'Alberti ou de Galuppi<sup>2</sup>, je ne sais lequel des deux. Sa voix allait comme le vent et ses doigts voltigeaient sur les touches, tantôt laissant le dessus pour prendre la basse, tantôt quittant la partie d'accompagnement pour revenir au-dessus. Les passions se succédaient sur son visage. On y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur; on sentait les piano, les forte, et je suis sûr qu'un plus habile que moi aurait reconnu le morceau au mouvement, au caractère, à ses mines et à quelques traits de chant qui lui échappaient par intervalle. Mais ce qu'il y avait de bizarre, c'est que de temps en temps il tâonnait, se reprenait comme s'il eût manqué, et se dépitait de n'avoir plus la pièce dans les doigts.

---

1. Ferrari, Chiabran : violonistes virtuoses italiens. Un « Concert spirituel », destiné à l'exécution de musique religieuse, avait été fondé au château des Tuileries. — 2. Alberti, Galuppi : compositeurs italiens.

« Enfin, vous voyez, dit-il en se redressant et en essuyant les gouttes de sueur qui descendaient le long de ses joues, que nous savons aussi placer un triton<sup>1</sup>, une quinte superflue, et que l'enchaînement des dominantes nous est familier. Ces passages enharmoniques dont le cher oncle a fait tant de train, ce n'est pas la mer à boire, nous nous en tirons.

*Moi.* — Vous vous êtes donné bien de la peine pour me montrer que vous étiez fort habile; j'étais homme à vous croire sur votre parole.

*Lui.* — Fort habile ? Oh non ! Pour mon métier, je le sais à peu près, et c'est plus qu'il ne faut; car, dans ce pays-ci, est-ce qu'on est obligé de savoir ce qu'on montre ?

.....

### Passion de la bienfaisance.

(Les *Lettres à Sophie Volland*, très vivantes et très variées, sont intéressantes à plus d'un titre. Elles nous font connaître les idées du temps, nous font voir et entendre des écrivains et des penseurs connus dans le milieu des « philosophes »; surtout elles nous font connaître Diderot lui-même qui s'y dépeint et s'y exprime avec toute la spontanéité d'une conversation sans contrainte.)

...Je ne saurais vous dire ce que la droiture et la vérité font sur moi. Si le spectacle de l'injustice me transporte quelquefois d'une telle indignation que j'en perds le jugement, et que, dans ce délire, je tuerais, j'anéantirais; aussi celui de l'équité me remplit d'une douceur, m'enflamme d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il fallait la perdre, ne me tiendrait à rien : alors il me semble que mon cœur s'étend au dedans de moi, qu'il nage; je ne sais quelle situation délicieuse et subite me parcourt partout; j'ai peine à respirer; il s'excite à toute la surface de mon corps comme un frémissement; c'est surtout au haut du front, à l'origine des cheveux qu'il se fait sentir; et puis les symptômes de l'admiration et du plaisir viennent se mêler sur mon visage avec ceux de la joie, et mes yeux se remplissent de pleurs. Voilà ce que je suis quand je m'intéresse vraiment à celui qui fait le bien. O ma Sophie, combien de beaux moments je vous dois ! combien je vous en devrai encore ! O Angélique<sup>2</sup>, ma chère enfant, je te parle ici et tu ne m'entends pas; mais si tu lis jamais ces mots quand je ne serai plus, car tu me survivras, tu verras que je m'occupais de toi, et que je disais, dans un temps où j'ignorais quel sort tu me préparais, qu'il dépendait de toi de me faire mourir de plaisir ou de peine. Les parents ne sont pas assez affligés quand leurs enfants font le mal; ils ne sont pas assez heureux quand leurs enfants font le bien; jamais ils ne voient le plaisir, et la peine faire couler leurs pleurs.

Un des moments les plus doux de ma vie, ce fut il y a plus de trente ans, et je me souviens comme d'hier, lorsque mon père me vit arriver du collège les bras chargés des prix que j'avais remportés, et les épaules chargées des couronnes qu'on m'avait données, et qui, trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut,

1. Triton : intervalle de quarte augmentée (trois tons). Quinte superflue : dont l'intervalle est augmenté d'un demi-ton. Le genre enharmonique s'oppose au genre diatonique; il était particulièrement employé par J.-P. Rameau, « l'oncle », qui incarne la tradition musicale française combattue, à cette époque, par les admirateurs de la musique italienne.

2. La fille de Diderot.

il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte, et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure !

Chère amie, pardonnez-moi cet écart, c'est vous qui m'avez échauffé. J'ai suivi ma chaleur, et j'ai écrit tout ce qu'elle m'inspirait...

(Lettre du 18 octobre 1760.)

*Lettres à Sophie Volland.* Publiées par A. Babelon, Paris. Librairie Gallimard, tous droits réservés.

### Les Ruines<sup>1</sup>.

Oh ! les belles, les sublimes ruines ! Quelle fermeté, et en même temps quelle légèreté, sûreté, facilité de pinceau ! Quel effet ! quelle grandeur ! quelle noblesse ! Qu'on me dise à qui ces ruines appartiennent, afin que je les vole : le seul moyen d'acquérir quand on est indigent. Hélas ! elles font peut-être si peu de bonheur au riche stupide qui les possède ; et elles me rendraient si heureux ! Propriétaire indolent ! époux aveugle ! quel tort te fais-je, lorsque je m'approprie des charmes que tu ignores ou que tu négliges ? Avec quel étonnement, quelle surprise je regarde cette voûte brisée, les masses surimposées à cette voûte ! Les peuples qui ont élevé ce monument, où sont-ils ? que sont-ils devenus ? Dans quelle énorme profondeur obscure et muette mon œil va-t-il s'égarer ? A quelle prodigieuse distance est renvoyée la portion du ciel que j'aperçois à cette ouverture ! L'étonnante dégradation de lumière ! comme elles'affaiblit en descendant du haut de cette voûte, sur la longueur de ces colonnes ! comme ces ténèbres sont pressées par le jour de l'entrée et le jour du fond ! on ne se lasse point de regarder. Le temps s'arrête pour celui qui admire. Que j'ai peu vécu ! que ma jeunesse a peu duré !...

Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux, ce monde ! Je marche entre deux éternités. De quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est-ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au-dessus de ma tête et qui s'ébranlent ? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière, et je ne veux pas mourir ! et j'envie<sup>2</sup> un faible tissu de fibres et de chair à une loi générale qui s'exécute sur le bronze ! Un torrent entraîne les nations les unes sur les autres au fond d'un abîme commun ; moi, moi seul, je prétends m'arrêter sur le bord et fendre le flot qui coule à mes côtés !

Si le lieu d'une ruine est périlleux, je frémis. Si je m'y promets le secret et la sécurité, je suis plus libre, plus seul, plus à moi, plus près de moi. C'est là que j'appelle mon ami. C'est là que je regrette mon amie... C'est là que je m'alarme et me rassure. De ce lieu, jusqu'aux habitants

1. Extrait du *Salon* de 1767 : Diderot vient de dire son admiration pour une toile de Hubert Robert, peintre de ruines, la *Grande galerie éclairée par le fond*. Il part de là pour un développement lyrique sur les ruines. Ces digressions sont fréquentes dans les comptes rendus de Diderot et sa critique est surtout littéraire : il se préoccupe plus du sujet que de la technique. Avec les *Salons*, comptes rendus des salons de peinture, Diderot a créé le genre nouveau de la critique d'art ; il a aussi introduit dans la littérature des thèmes peu employés jusqu'alors : les paysages, la mer, les montagnes, etc. — 2. Je n'accorde pas.

des villes, jusqu'aux demeures du tumulte, au séjour de l'intérêt, des passions, des vices, des crimes, des préjugés, des erreurs, il y a loin.

Si mon âme est prévenue d'un sentiment tendre, je m'y livrerai sans gêne. Si mon cœur est calme, je goûterai toute la douceur de son repos.

Dans cet asile désert, solitaire et vaste, je n'entends rien ; j'ai rompu avec tous les embarras de la vie. Personne ne me presse et ne m'écoute. Je puis me parler tout haut, m'affliger, verser des larmes sans contrainte<sup>3</sup>.

(*Salon de 1767.*)

## Michel-Jean Sedaine.

Paris, 1719-1797.

*Euvres : Le Philosophe sans le savoir (1765). — La Gageure imprévue (1768). — Livrets d'opéras (notamment Rose et Colas et Richard Cœur de Lion, dont Grétry fit la musique). — A mon habit, épître.*

Fut d'abord maçon, puis apprenti architecte. Ses comédies ne sont pas des œuvres de premier plan, mais elles réalisent sans fausses déclamations, avec un naturel heureux, les idées de Diderot sur le *drame bourgeois*. Les caractères, s'ils n'ont pas grande profondeur, sont vrais et sympathiques. *Le Philosophe sans le savoir* est un agréable tableau des mœurs au XVIII<sup>e</sup> s. et surtout un plaidoyer en faveur de ce qu'on appelait alors « les lumières », c'est-à-dire la raison.

## L'Honneur.

M. Vanderk est un riche banquier. D'origine noble, il a dû fuir son pays à la suite d'un duel et, s'étant mis dans le commerce, il a pris un nom roturier. Le jour même où il va marier sa fille, il révèle à son fils qu'il est bon gentilhomme. Nous citons cette scène ci-après. Or, Vanderk fils vient précisément de provoquer un jeune officier, qui s'était permis des propos méprisants pour les commerçants, et il doit se battre ce même jour.

VANDERK PÈRE. — Ecoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyons-nous. J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse ; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans ma province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans (c'était mon âge) attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait pas douze ans ; il me traita avec une hauteur... Je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

VANDERK FILS. — Vous vous battîtes ?

VANDERK PÈRE. — Oui, mon fils.

VANDERK FILS. — Au pistolet ?

1. Cfr. ces autres lignes de Diderot : « Qu'est-ce qu'il faut au poète ? Est-ce une nature brute ou cultivée, paisible ou troublée ? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur et serein à l'horreur d'une nuit obscure, où le sifflement interrompu des vents se mêle par intervalles au murmure sourd et continu d'un tonnerre éloigné, et où il voit l'éclair allumer le ciel sur sa tête ? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités ? Le muet et froid aspect d'un palais à la promenade parmi des ruines ?... La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage. C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards... que le laurier d'Apollon s'agite et verdit. Le siècle d'or eût produit une chanson peut-être ou une élégie. La poésie épique et la poésie dramatique demandent d'autres mœurs. » (*Discours sur la poésie dramatique, 1758.*)

VANDERK PÈRE. — Non ; à l'épée. Je fus forcé de quitter la province ; votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie. Je m'embarquai. Un bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués et je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce, il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements ; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice : cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions ; le bon Hollandais mourut dans mes bras ; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce. Le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus heureux, je suis estimé. Voici votre sœur bien établie ; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avait fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous, ces biens ; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer. Mais, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

VANDERK FILS. — Ah ! mon père, je ne le pense pas ; mais le préjugé est malheureusement si fort...

VANDERK PÈRE. — Un préjugé ! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

VANDERK FILS. — Cela n'empêche pas que le commerce ne soit considéré comme un état.

VANDERK PÈRE. — Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre ! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait ; il a signé, cela suffit !

VANDERK FILS. — J'en conviens ; mais...

VANDERK PÈRE. — Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert ; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

VANDERK FILS. — Cela peut être vrai ; mais enfin en lui-même qu'a-t-il de respectable ?

VANDERK PÈRE. — De respectable ! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres : la droiture, l'honneur, la probité.

VANDERK FILS. — Votre conduite, mon père.

VANDERK PÈRE. — Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s'allume, tout s'embrace, l'Europe est divisée ; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes, sur la surface de la terre, autant de fils qui lient ensemble les nations, et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce que c'est qu'un honnête négociant.

VANDERK FILS. — Et le gentilhomme donc ? et le militaire ?

VANDERK PÈRE. — Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés) ; je ne



connais que deux états : le magistrat qui fait parler les lois et le guerrier qui défend la patrie.

VANDERK FILS. — Je suis donc gentilhomme.

VANDERK PÈRE. — Oui, mon fils; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

VANDERK FILS. — Mon père, pourquoi donc me l'avoir caché si longtemps ?

VANDERK PÈRE. — Par une prudence peut-être inutile; j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seraient produites avec plus d'amertume.

(*Le Philosophe sans le savoir*, II, 4.)

Mais le père surprend le secret de son fils : il l'autorise néanmoins à se battre et, avec une énergie stoïque, il fait face à la situation et s'occupe sans faiblir de ses affaires et des apprêts de la noce. Son intendant, Antoine, doit, si Vanderk fils est tué, avertir son maître en frappant trois coups à la porte de son cabinet. M. d'Esparville, le père de l'adversaire de Vanderk fils, vient solliciter un important service, l'avance d'une forte somme qui permettra à d'Esparville fils de fuir, après l'affaire. M. Vanderk ignore évidemment, comme M. d'Esparville, le nom de celui que son fils va rencontrer, et les trois coups sont frappés au milieu de cette conversation d'affaires. Mais Antoine s'est trompé et tout finira bien.

## Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais.

Paris, 1732-1799.

Œuvres : *Eugénie* (1767). — *Les Deux amis* (1770). — *Le Barbier de Séville* (1775). — *Le Mariage de Figaro* (1784). — *Tarare* (1787). — *La Mère coupable* (1792). — *Mémoires* (1773-1774).

Fils d'un horloger. Exerça d'abord le métier de son père et réussit à se glisser à la cour. Devint horloger du roi et maître de harpe de Mesdames, filles de Louis XV. Intrigant et souple, il fréquente les financiers, s'enrichit, achète des lettres de noblesse et prend le nom de Beaumarchais, du nom d'une terre appartenant à sa femme. L'affaire Goëzman (1) le rendit célèbre (1773). Jusqu'à la Révolution, c'est un homme très en vue : la cour le charge de missions secrètes (2); il s'occupe de spéculations, de travaux publics, fournit des armes aux *insurgents* d'Amérique; le *Mariage de Figaro* est un triomphe. Mais la Révolution le ruine : il y joua un rôle assez louche; agent du Comité de salut public, il émigra néanmoins et séjourna à Hambourg. Rentré à Paris en 1796, il y mourut en 1799.

*Le Barbier de Séville* est une farce amusante, du type traditionnel : un tuteur berné, un valet ingénieux servant habilement un amoureux sympathique. La verve de Beaumarchais est pittoresque et comique. La pièce est bâtie avec art. Mais la nouveauté, c'est le personnage de Figaro, coquin spirituel et audacieux, actif et insolent, qui traite d'égal à égal avec le grand seigneur qui l'emploie. C'est un homme du peuple qui sent bien que les temps sont proches.

---

1. Beaumarchais était en procès avec le comte de la Blache ; pour obtenir audience du conseiller Goëzman, il lui fit remettre une somme d'argent (100 louis), une montre précieuse pour sa femme et 15 louis pour son secrétaire. Il perdit néanmoins son procès : on lui rendit les 100 louis et la montre, mais M<sup>me</sup> Goëzman garda les 15 louis. Beaumarchais s'obstina à les réclamer, Goëzman intenta une action en calomnie. Beaumarchais fut condamné, mais il avait réussi à soulever l'opinion en sa faveur, par quatre *Mémoires*, pamphlets étincelants qui discréditèrent le Parlement. — 2. Il fut notamment chargé d'acheter le silence des maîtres chanteurs qui, à l'étranger, diffamaient la reine Marie-Antoinette.

Le ton est plus audacieux encore dans le *Mariage de Figaro* : Figaro incarne cette fois, devant l'égoïsme et la paresse des nobles, le mérite, l'activité, l'honnêteté des plébéiens. Il réclame sans fard la liberté et l'égalité, et la pièce marqua nettement la déchéance de l'ancien régime (1).

Les autres comédies de Beaumarchais et son opéra *Tarare*, dans le genre solennel et larmoyant cher à Diderot, sont oubliés aujourd'hui.

### Monologue de Figaro.

Figaro est entré au service du comte Almaviva. Il est sur le point d'épouser Suzanne, la femme de chambre de la comtesse. Mais le comte, frivole et corrompu, veut séduire la fiancée de son valet. Figaro, à force d'intrigues, triomphera de son maître. Dans la scène suivante, il attend seul, dans le parc, le comte qui doit y rencontrer Suzanne. Mais celle-ci, d'accord avec sa maîtresse, n'a feint d'accepter que pour confondre le séducteur.

O Femme ! femme ! femme ! créature faible et décevante !... nul animal créé ne peut manquer à son instinct ; le tien est-il donc de tromper ?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse ; à l'instant qu'elle me donne sa parole ; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide ! et moi comme un benêt ! ...Non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas.

Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ...noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus ; du reste, homme assez ordinaire ; tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes ; et vous voulez jouter... On vient... c'est-elle... ce n'est personne. La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié ! (*Il s'assied sur un banc.*)

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire ! Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre ; me fustige-t-on mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail : auteur espagnol, je crois pouvoir y froncer Mahomet sans scrupule ; à l'instant un envoyé de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc ; et voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : « *Chiens de chrétiens !* » Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. Mes joues creusaient, mon terme était échu ; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque ; en frémissant, je m'évertue.

1. Le roi interdit, pendant trois ans, de jouer le *Mariage de Figaro*. Beaumarchais réussit enfin à triompher de tous les obstacles et obtint un immense succès : les gentilshommes furent les plus acharnés à acclamer Figaro.

Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; sitôt, je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*)

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied.*)

Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question.

On me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des dens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.

Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! Je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime ; et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon ; alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit.

J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville ; il me reconnaît, je le marie<sup>1</sup> ; et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! intrigue ; orage à ce sujet...

...O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus

---

1. C'est le sujet du *Barbier de Séville*.

que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe; un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et, trop désabusé... Désabusé!... Désabusé!... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... On vient. Voici l'instant de la crise.

(*Le Mariage de Figaro*, V, 3.)

## Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre.

*Le Havre*, 1737-1814.

Œuvres : *Voyage à l'île de France* (1773). — *Etudes de la nature* (1784). — *Paul et Virginie* (1787). — *L'Arcadie* (1788). — *La Chaumière indienne* (1790). — *Harmonies de la nature* (1796), etc.

Esprit chimérique (1), il mena une existence aventureuse, rêvant, comme Rousseau, d'une société idéale où régneraient la bonté et l'égalité. Voyagea en Amérique, en Russie, à l'île de France, cherchant partout le moyen de régénérer les hommes.

Rentré à Paris en 1771, il se lie avec Rousseau, dont il adopte toutes les idées. Comme lui, il se croit persécuté pour ses desseins philanthropiques. Il cherche des consolations dans le travail : les *Etudes de la nature* et *Paul et Virginie* lui apportent la gloire. Sous la Révolution, il fut nommé intendant du Jardin des Plantes et professeur de morale à l'École Normale.

Disciple de Jean-Jacques, il a outré jusqu'à l'absurde les théories de son maître : dans les *Etudes de la nature*, il entreprend de montrer que le bonheur de l'homme est dans la nature, qui prouve Dieu et la Providence; elle est faite uniquement pour le bien-être de l'humanité. Cette thèse finaliste est soutenue par les arguments les plus puérils (2). Mais l'œuvre est parsemée de descriptions éclatantes : Bernardin de Saint-Pierre est le premier qui sache voir la nature avec un œil d'artiste.

*Paul et Virginie* est le roman de l'homme naturel : l'histoire de ces deux enfants qui vivent « selon la nature et la vertu » est une idylle touchante. L'innocence et la fraîcheur des sentiments, la poésie de ce rêve d'amour et de bonheur ont gardé leur charme; mais la pensée philosophique que Bernardin de Saint-Pierre voulut y mettre est fort oubliée. C'est le premier chef-d'œuvre du roman exotique : à la fin de ce XVIII<sup>e</sup> siècle lassé de l'esprit et du luxe, cette œuvre fit passer un souffle de poésie qui annonce le romantisme.

### Les Nuages sous les tropiques.

J'ai aperçu aussi dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rouges, de noires, de grises, de livides, de couleur marron, et de celle

1. Sa famille était atteinte d'une tare mentale héréditaire; lui-même fut touché à plusieurs reprises par la folie; son fils et ses frères moururent fous.

2. Par exemple, si la vache a quatre mamelles, bien qu'elle ne nourrisse qu'un veau, parfois deux, c'est qu'elle doit allaiter le genre humain. La nature a créé la puce pour obliger les riches à entretenir des domestiques assurant la propreté chez eux, et donner ainsi du travail à ceux qui n'ont rien à entretenir. La puce est noire pour qu'elle soit visible sur la peau blanche. Les inondations sont faites pour fumer les terres. Les branches plient pour que nous cueillions les fruits plus aisément, etc

de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on y rassemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents... cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie... Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés... Il les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournant sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers; ensuite vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges<sup>1</sup> une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat<sup>2</sup>. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales qui semblent être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu de leurs croupes redoublées, une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Les divers contours de ces vallons célestes présentent des teintes inimitables de blanc, qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là sortir du flanc caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers percés à jour, qui laissent apercevoir le bleu pur du firmament; là, ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux<sup>3</sup>, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants<sup>4</sup> du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime apparaît à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs yeux vers les cieux. Il change à chaque instant: bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré rentre dans l'ombre; les formes en sont aussi variables que les nuances, ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthyste, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela : ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

(*Etudes de la nature.*)

1. Losange était alors du genre féminin. — 2. Rouge orangé. — 3. Rouge pourpre. — 4. Pont supérieur servant de passage de l'avant à l'arrière.

### La Vie naturelle.

Des revers de fortune ont amené à l'île de France (1), en 1726, deux jeunes veuves, M<sup>me</sup> de la Tour et son amie Marguerite. Elles se résignent à y vivre à l'écart du monde, au sein de la nature, et ainsi trouvent le bonheur. Oubliant tout préjugé (car Marguerite est d'origine plébéienne), elles jouissent en paix de leur amitié et de leur existence laborieuse et innocente.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, de bananiers et de jamroses<sup>2</sup>, plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Paul et Virginie allaient quelquefois danser, se nommait *La Concorde*. Un vieux arbre, à l'ombre duquel Madame de la Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, s'appelait *Les Pleurs essuyés*. Elles faisaient porter les noms de *Bretagne* et de *Normandie* à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois...

Mais de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait *Le Repos de Virginie*. Au pied du rocher *La Découverte de l'amitié* est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaque d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine. Lorsque Marguerite eut mis Paul au monde, je lui fis présent d'un coco des Indes qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaque d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, dès qu'elle fut accouchée de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles; l'un se nommait l'arbre de Paul, et l'autre l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait, au bout de douze ans, celle de leur cabane. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine. Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfoncement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient, en étoiles vertes et noires, de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendre, suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque semblables à celles de la giroflée rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail... Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une des corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux

1. L'île de France (actuellement l'île Maurice) et l'île Bourbon (actuellement l'île de la Réunion), voisines de Madagascar, étaient alors terre française. La première est maintenant colonie anglaise. — 2. Arbuste originaire de l'Inde, dont le fruit est analogue à la prune.

suivirent leurs petits et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis dont le ramage est si doux, les cardinaux, dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches, vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers<sup>1</sup> voisins...

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères, vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas champêtres, qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas, offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbe et des paniers de bambou. On voyait rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râpeaux, des haches, des bêches, et, auprès de ces instruments de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé et des régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite Madame de la Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de voleurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient. Ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers de semblables malheureux. Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

De temps en temps, Madame de la Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était toute en

1. Sorte de palmier.

sentiment comme celle de la nature, et leur morale toute en action comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour eux un jour de fête; et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une intelligence infinie, toute puissante, et amie des hommes. Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comment ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces sentiments que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

(*Paul et Virginie.*)

### Condorcet.

(*Marie-Jean Caritat, marquis de Condorcet.*)

*Ribemont (Picardie), 1743. — Bourg-la-Reine, 1794.*

*Œuvres : Eloques de quelques Académiciens de l'Académie des Sciences (à partir de 1773). — Vie de Turgot (1786). — Vie de Voltaire (1787). — Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain (1794), etc.*

Renonçant à la carrière des armes, il se voua aux sciences et, jeune encore, manifesta des dons de mathématicien. Entra à l'Académie des Sciences (1769). Connut le mathématicien D'Alembert, l'économiste Turgot, Voltaire, les Encyclopédistes et s'intéressa à tous les grands courants de pensée du temps. Reçu à l'Académie française (1782).

Défenseur de toutes les idées généreuses, partisan déterminé des idéaux qui inspirèrent la Révolution, il fut membre de l'Assemblée Législative, puis de la Convention. Lors du procès de Louis XVI, il vota contre la peine de mort. Devenu suspect, il fut décrété d'arrestation (8 juillet 1793). Caché à Paris, il compose dans cette retraite forcée, son principal ouvrage : *l'Esquisse d'un tableau historique...* Ne voulant pas compromettre son hôte, il s'enfuit, est finalement arrêté et emprisonné. On le trouve mort, le lendemain, dans sa prison.

L'œuvre de Condorcet contient maintes vues originales. C'est lui, par exemple, qui imagine d'appliquer la méthode mathématique à l'étude des faits sociaux : sa « mathématique sociale » est à l'origine de nos modernes statistiques. Mais ce qui nous frappe, aujourd'hui, chez ce dernier des grands « philosophes » du XVIII<sup>e</sup> siècle, le seul qui ait vécu la Révolution, c'est qu'il résume, en les systématisant, parfois en les développant, les idées et les aspirations les plus caractéristiques de son temps. La croyance qui est au centre de toute sa pensée et celle qui commande toute *l'Esquisse*, c'est la croyance au progrès, dans tous les domaines : progrès matériel et progrès moral. Or cette idée, exprimée ou sous-entendue par les principaux écrivains du « siècle des Lumières », se retrouvera au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est elle, notamment, qui fait du dernier livre de Condorcet une œuvre particulièrement représentative.

### Les progrès futurs de l'humanité.

(L'ouvrage est divisé en dix époques. L'auteur y retrace à larges traits l'évolution de l'esprit humain et ses progrès depuis les origines de la vie sociale, jusqu'à la Révolution. Le dernier chapitre s'intitule *Les progrès futurs de l'esprit humain*; à côté d'utopies pures, il contient des prédictions que l'avenir devait réaliser. Rien n'empêche, selon Condorcet, de se représenter le progrès de l'humanité comme indéfini. L'auteur projette dans l'avenir la réalisation de ses aspirations les plus chères : établissement de l'égalité entre les individus, par le progrès de l'instruction, de l'égalité entre les nations, avec la suppression de l'esprit de conquête et le recours à l'arbitrage, abolition de l'esclavage et de la condition inférieure des indigènes des colonies; d'autre part, amélioration



des conditions sanitaires et prolongement de la durée de la vie humaine, ce « progrès » physique étant parallèle au progrès moral : développement des sentiments moraux et disparition des préjugés... Nous citons la fin du chapitre.)

...Ainsi, dans l'exemple que l'on considère ici, nous devons croire que cette durée moyenne de la vie humaine doit croître sans cesse, si des révolutions physiques ne s'y opposent pas; mais nous ignorons quel est le terme qu'elle ne doit jamais passer; nous ignorons même si les lois générales de la nature en ont déterminé un au delà duquel elle ne puisse s'étendre.

Mais les facultés physiques, la force, l'adresse, la finesse des sens, ne sont-elles pas au nombre de ces qualités dont le perfectionnement individuel peut se transmettre? L'observation des diverses races d'animaux domestiques doit nous porter à le croire, et nous pourrions les confirmer par des observations directes faites sur l'espèce humaine.

Enfin, peut-on étendre ces mêmes espérances jusque sur les facultés intellectuelles et morales? Et nos parents, qui nous transmettent les avantages ou les vices de leur conformation, de qui nous tenons, et les traits distinctifs de la figure, et les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent-ils pas nous transmettre aussi cette partie de l'organisation physique, d'où dépendent l'intelligence, la force de tête, l'énergie de l'âme ou la sensibilité morale? N'est-il pas vraisemblable que l'éducation, en perfectionnant ces qualités, influe sur cette même organisation, la modifie et la perfectionne? L'analogie, l'analyse du développement des facultés humaines, et même quelques faits, semblent prouver la réalité de ces conjectures, qui reculeraient encore les limites de nos espérances.

Telles sont les questions dont l'examen doit terminer cette dernière époque. Et combien ce tableau de l'espèce humaine, affranchie de toutes ces chaînes, soustraite à l'empire du hasard, comme à celui des ennemis de ses progrès, et marchant d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur, présente au philosophe un spectacle qui le console des terreurs, des crimes, des injustices dont la terre est encore souillée, et dont il est souvent la victime ! C'est dans la contemplation de ce tableau qu'il reçoit le prix de ses efforts pour les progrès de la raison, pour la défense de la liberté. Il ose alors les lier à la chaîne éternelle des destinées humaines : c'est là qu'il trouve la vraie récompense de la vertu, le plaisir d'avoir fait un bien durable, que la fatalité ne détruira plus par une compensation funeste, en ramenant les préjugés et l'esclavage. Cette contemplation est pour lui un asile, où le souvenir de ses persécuteurs ne peut le poursuivre; où, vivant par la pensée avec l'homme rétabli dans les droits comme dans la dignité de sa nature, il oublie celui que l'avidité, la crainte ou l'envie tourmentent et corrompent; c'est là qu'il existe véritablement avec ses semblables, dans un élysée que sa raison a su créer, et que son amour pour l'humanité embellit des plus pures jouissances.

*(Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain. X<sup>e</sup> époque. Conclusion.)*

## André Chénier.

Constantinople, 1762. — Paris, 1794.

Œuvres : *Bucoliques*. — *Idylles*. — *Élégies*. — *Iambes*. — *Épîtres*. — *Odes*. — *Poèmes philosophiques*, etc.

Naquit d'un père français et d'une mère grecque. Fit ses études à Paris, voyagea en Suisse et en Italie (1783), puis mena une vie assez dissipée. Secrétaire d'ambassade à Londres, en 1787, il resta en Angleterre jusqu'en 1790 et revint alors en France, plein d'enthousiasme pour la Révolution. Mais il devint suspect en réprochant les excès des jacobins et il mourut sur l'échafaud (1) le 20 juillet 1794, deux jours avant la chute de Robespierre.

C'est le seul grand poète du XVIII<sup>e</sup> s. et il faut voir en lui le dernier des classiques plutôt que le premier des romantiques, comme on l'a dit parfois.

Tout d'abord, Chénier est bien de son siècle par son athéisme et son goût du plaisir. Dans ses poèmes d'amour, nulle trace de religiosité, ni de passion ardente, ni de trouble mélancolie : le sentiment est tout épicurien, comme dans les vers de Voltaire ou de Parny. De son siècle, il a encore l'amour de la raison et de la science. Il voulait écrire de vastes poèmes sur la superstition, l'astronomie, etc. L'*Hermès*, dont nous ne possédons que le plan général et des fragments, devait retracer l'histoire du monde, d'après les travaux de Newton et de Buffon. Il expose ce dessein dans son poème de l'*Invention* : le poète doit être de son temps ; mais

... qui jamais a su, dans des vers séduisants,  
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit au sens ?  
Mais quelle voix jamais, d'une plus pure flamme,  
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme ?

Cette voix, c'est celle des anciens. C'est à eux que le poète demandera les secrets de l'art :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Car Chénier a su retrouver la beauté grecque (2) et par là il s'apparente à Ronsard, à Racine, à Fénelon et il annonce les parnassiens, mais non les romantiques, qui aimeront le moyen âge et les brumes du Nord. Chénier a vivement senti l'harmonie et la pureté de l'art hellénique (3). On peut craindre que l'*Hermès*, s'il avait pu l'achever, n'eût été un poème didactique assez artificiel ; les *Élégies*, de même, sont assez conventionnelles ; mais les *Bucoliques* et les *Idylles* sont de purs chefs-d'œuvre, qui jamais ne sentent le pastiche. L'art d'Homère et de Théocrite revit dans ces vers souples et chantants, d'une sensibilité toute moderne, et qui ne sont jamais touchés par la mièvrerie et l'affection de l'églogue classique.

La poésie du XVIII<sup>e</sup> s. est souvent plus terne que la prose : Chénier sut colorer le vers, lui rendre l'harmonie et l'éclat, et surtout l'assouplir. C'est par là qu'il a semblé parfois un précurseur des romantiques. Ses œuvres, du reste, ne furent publiées qu'en 1819 : et les romantiques, à la révélation de cette poésie si supérieure aux tristes productions du XVIII<sup>e</sup> s., le choisirent comme ancêtre, avec Ronsard.

Enfin, les *Iambes* (4), écrits pendant la captivité du poète à Saint-Lazare, sont la généreuse révolte d'une âme indignée. Pour maudire ses ennemis, Chénier a trouvé des accents lyriques d'une force âpre et douloureuse.

1. Son frère Marie-Joseph, dont les idées étaient beaucoup plus avancées, s'employa inutilement à le sauver.

2. L'antiquité gréco-latine revint à la mode vers la fin du XVIII<sup>e</sup> s. : les fouilles d'Herculanum et de Pompéi avaient frappé les esprits. Des œuvres comme le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, de l'abbé Barthélemy (1788), obtenaient un grand succès. Le peintre David traitait avec éclat des sujets grecs et romains. L'époque était donc favorable au génie de Chénier.

3. Rappelons qu'il était né à Constantinople et que sa mère était grecque : sa formation intellectuelle s'en ressentit.

4. Les *Iambes* de Chénier, comme ceux de Barbier, n'ont aucun rapport de métrique avec le vers iambique des anciens (vers composé d'iambes ; l'iambe est un pied formé d'une syllabe brève suivie d'une syllabe longue). Mais les anciens employaient généralement ce vers dans la poésie satirique.

### La jeune captive<sup>1</sup>.

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté;  
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,  
Boit les doux présents de l'Aurore;  
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,  
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,  
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort :  
Moi, je pleure et j'espère; au noir souffle du nord,  
Je plie et relève ma tête.

S'il est des jours amers, il en est de si doux!  
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?  
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein;  
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,  
J'ai les ailes de l'espérance.  
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,  
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,  
Philomèle<sup>2</sup> chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,  
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords  
Ni mon sommeil ne sont en proie;  
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;  
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux  
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!  
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin  
J'ai passé les premiers à peine.  
Au banquet de la vie à peine commencé,  
Un instant seulement mes lèvres ont pressé  
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,  
Et, comme le soleil, de saison en saison,  
Je veux achever mon année.  
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,  
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :  
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;  
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,  
Le pâle désespoir dévore.

1. Cette élégie célèbre fut composée à Saint-Lazare. On a pu identifier celle qui inspira ce poème : il s'agit d'Aimée de Coigny, qui, née en 1769, avait été mariée au marquis de Rosset. Elle était de caractère vif et enjoué, et Chénier semble l'avoir idéalisée ici. Elle fut libérée au 9 thermidor et devint duchesse de Fleury.

2. Fille de Pandion, roi d'Athènes; métamorphosée en rossignol.

Pour moi Palès<sup>1</sup> encore a des asiles verts,  
Les Amours des baisers, les Muses des concerts :  
Je ne veux pas mourir encore. »

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois  
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,  
Ces vœux d'une jeune captive,  
Et, secouant le joug de mes jours languissants,  
Aux douces lois des vers je pliais les accents  
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,  
Feront à quelque amant des loisirs studieux  
Chercher quelle fut cette belle :  
La grâce décorait son front et ses discours,  
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours  
Ceux qui les passeront près d'elle.

(*Elégies.*)

### La jeune Tarentine.

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,  
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !  
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !

Un vaisseau la portait aux bords de Camarine<sup>2</sup> :  
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devaient la reconduire au seuil de son amant.  
Une clef vigilante a, pour cette journée,  
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,  
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,  
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles  
L'enveloppe. Etonnée, et loin des matelots,  
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !  
Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,  
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
Par ses ordres bientôt les belles Néréides  
L'élèvent au-dessus des demeures humides,  
Le portent au rivage, et dans ce monument<sup>3</sup>  
L'ont au cap du Zéphyr<sup>4</sup> déposé mollement ;  
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,  
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,  
Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,  
Répétèrent, hélas ! autour de son cercueil :

1. Déesse des troupeaux et des bergers. — 2. Ville de Sicile. — 3. Dont ce poème est l'épigramme. — 4. Au sud de l'Italie.

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée.  
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.  
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.  
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. »  
(*Idylles.*)

### Hymne à la nuit.

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,  
Consacrée au repos. O silence de l'ombre,  
Qui n'entends que la voix de mes vers et les cris  
De la rive aréneuse où se brise Thétis !  
Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.  
Comme un fier météore, en ton brûlant délire,  
Lance-toi dans l'espace et, pour franchir les airs,  
Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs,  
Les bords de la comète aux longs cheveux de flamme.  
Mes vers impatients, élançés de mon âme,  
Veulent parler aux dieux et volent où reluit  
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.  
Accours, grande nature, ô mère du génie ;  
Accours, reine du monde, éternelle Uranie<sup>1</sup> !  
Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion  
Ou sur les triples feux du superbe Orion  
Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive, emportée,  
Tu suives les détours de la voie argentée,  
Soleils amoncelés dans le céleste azur,  
Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur,  
Descends ; non, porte-moi sur ta route brûlante,  
Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.  
Déjà ce corps pesant se détache de moi.  
Adieu, lambeau de chair, je ne suis plus à toi.  
Terre, fuis sous mes pas ! L'éther où le ciel nage  
M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.  
Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur  
Entre le jour et moi l'impénétrable mur.  
Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle  
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.  
Me voici sur les feux que le langage humain  
Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.  
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase.  
Ici l'Aigle et le Cygne, et la Lyre et Pégase.  
Et voici que plus loin le Serpent tortueux  
Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.  
Féconde immensité, les esprits magnanimes  
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,  
Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,  
L'homme siège au conseil qui créa l'univers ;  
Où l'âme, remontant à sa grande origine,  
Sent qu'elle est une part de l'essence divine.  
(*Hermès, III, fragm. 9.*)

1. Muse de l'astronomie.

Iambes.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre  
Animent la fin d'un beau jour,  
Au pied de l'échafaud j'essaye encore ma lyre.  
Peut-être est-ce bientôt mon tour.  
Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée,  
Ait posé sur l'émail brillant,  
Dans les soixante pas où sa route est bornée,  
Son pied sonore et vigilant,  
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.  
Avant que de ses deux moitiés  
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,  
Peut-être en ces murs effrayés  
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,  
Escorté d'infâmes soldats,  
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres<sup>1</sup>,  
Où, seul dans la foule, à grands pas  
J'erre, aiguissant ces dards persécuteurs du crime,  
Du juste trop faibles soutiens,  
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime;  
Et chargeant mes bras de liens,  
Me traîner, amassant en foule à mon passage  
Mes tristes compagnons reclus  
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,  
Mais qui ne me connaissent plus.  
Eh bien ! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste,  
De mâle constance et d'honneur  
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,  
Pour moi quelle ombre de bonheur...  
Font digne de regrets l'habitable des hommes ?  
La peur fugitive est leur dieu,  
La bassesse, la feinte. Ah ! lâches que nous sommes !  
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu !  
Vienne, vienne la mort ! que la mort me délivre !  
Ainsi donc mon cœur abattu  
Cède au poids de ses maux ! — Non, non, puissé-je vivre  
Ma vie importe à la vertu...  
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée  
N'étincellera dans mes mains,  
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée  
Peut encor servir les humains.  
Justice, Vérité, si ma main, si ma bouche,  
Si mes pensers les plus secrets,  
Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche,  
Et si les infâmes progrès,

---

1. Dans la 1<sup>re</sup> édition des œuvres de Chénier (1819), on arrêta ici le développement, laissant croire qu'à cet instant précis, le poète avait été appelé par le bourreau.

Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,  
L'encens de hideux scélérats,  
Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,  
Sauvez-moi. Conservez un bras  
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.  
Mourir sans vider mon carquois!  
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange  
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!  
Ces vers cadavéreux de la France asservie,  
Égorgée! O mon cher trésor,  
O ma plume! fiel, bile, horreur, Dieux de ma vie!  
Par vous seuls je respire encor :  
Comme la poix brûlante agitée en ses veines  
Ressuscite un flambeau mourant.  
Je souffre; mais je vis. Par vous loin de mes peines,  
D'espérance un vaste torrent  
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,  
L'invisible dent du chagrin,  
Mes amis opprimés, du menteur homicide  
Les succès, le sceptre d'airain,  
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,  
L'opprobre de subir sa loi,  
Tout eût tari ma vie; ou contre ma poitrine  
Dirigé mon poignard. Mais quoi!  
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire  
Sur tant de justes massacrés?  
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire,  
Pour que des brigands abhorrés  
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,  
Pour descendre jusqu'aux enfers  
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance,  
Déjà levé sur ces pervers?  
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice?  
Allons, étouffe tes clameurs;  
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.  
Toi, Vertu, pleure, si je meurs.

(Iambes.)

## CHAPITRE VI

# Le Romantisme.

1789-1850

### I.

## CARACTÈRES GÉNÉRAUX DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

Ils sont complexes, et nous ne pouvons pas encore les préciser avec certitude. Voici, semble-t-il, le point essentiel : avant 89, l'écrivain s'adresse encore à une élite, à la société polie, aux salons. Le goût est déterminé selon des convenances qui ne changent que lentement. Mais la Révolution, en brisant les cadres sociaux, a considérablement élargi le public littéraire, et multiplié les formes du goût (1). « Que reste-t-il à faire à l'auteur ? dit E. Faguet ; parler pour lui-même, écrire pour se satisfaire, dire ses sentiments, ses passions, ses idées propres et ses rêves, penser tout haut. » Bref, on tend à l'*individualisme*.

Au XVII<sup>e</sup> s. et au XVIII<sup>e</sup> s., la matière littéraire est relativement restreinte ; le XIX<sup>e</sup> s. va en reculer les bornes. Il abordera tous les thèmes, tous les sujets, en poésie comme en histoire, dans la critique comme dans le roman. En politique, en philosophie, les thèses les plus opposées vont s'affronter. Parmi tant de tendances diverses, de Lamartine à Zola, quelles seront celles qui domineront, aux yeux de la postérité ?

### II.

## LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE.

Nous avons vu que la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s. marquait un retour à la sensibilité. La Révolution française en est fort imprégnée et ses principes de liberté, d'égalité et de fraternité font confiance à la bonté humaine (2) et libèrent la personnalité de l'individu.

Mais un bouleversement social n'agit pas tout de suite sur la littérature. Les goûts littéraires ne changent point parce que la forme de l'état s'est modifiée. Ce n'est souvent que la génération suivante qui rejette des façons de penser et d'écrire traditionnelles. Ainsi le lyrisme romantique n'apparaîtra que vers 1820. Du reste, au temps de la Convention, les préoccupations politiques primaient tout, puis le despotisme impérial vint museler les lettres.

Après 89, les formes littéraires du passé se maintiennent donc, très médiocres. Cependant l'on assiste, comme il est normal, à un brillant développement de l'éloquence politique : avec MIRABEAU, elle donne ses premiers chefs-d'œuvre. Enfin deux grands écrivains, CHATEAUBRIAND et M<sup>me</sup> de STAËL, contribuent, sous l'Empire, à former l'esprit nouveau. Ils font mieux connaître les littératures étrangères. Ils luttent contre la tyrannie napoléonienne, qui étouffait la pensée libre et individuelle, et qui imposait à tous un utilitarisme étroit et sec. Leurs œuvres sont déjà romantiques en ce sens qu'elles ne sont que l'expression lyrique de leur personnalité. Ils rompent avec la tradition classique en recherchant d'autres sources d'inspiration (notamment le moyen âge).

---

1. Notons la multiplication, au XIX<sup>e</sup> s., des œuvres destinées à un public peu cultivé : les mélodrames, les romans populaires, etc. Mais nous sortons alors de la littérature. — 2. Les romantiques, surtout Hugo, seront imprégnés de ces idées, à des degrés divers.



III.

LE ROMANTISME.

I. — DÉFINITION. — On appelle romantisme le développement du *lyrisme*, qui, dès 1820, s'est manifesté dans la poésie, le genre dramatique, le roman, etc. C'est une période brillante, une sorte de renaissance après la décadence pseudo-classique et les années d'insécurité. Elle coïncide du reste avec une période de paix.

Les origines de ce mouvement sont lointaines : avec Rousseau, la littérature réagit déjà contre le rationalisme et la discipline classiques, et revient à la sensibilité et à l'individualisme. Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël furent, pour la génération qui entre en scène vers 1820, « deux protestations vivantes contre l'oppression de l'âme et du cœur » (1). Cette génération avait grandi dans le tumulte révolutionnaire et au milieu des guerres impériales : les uns firent des rêves de gloire, puis se trouvèrent réduits à l'inaction, après 1815 ; les autres souffrirent du despotisme de Napoléon, de l'esprit positif dont il voulait imprégner la société. Tous écoutèrent le souffle de poésie qui circulait dans le *Génie du christianisme*, dans les commentaires enthousiastes de M<sup>me</sup> de Staël sur la littérature allemande. Ils rêvèrent d'exprimer à leur tour les sentiments qui les oppressaient : amour, foi, haine, espoir, et surtout leur mélancolie, la mélancolie de René, qui est comme la rançon de songes trop exaltés, d'un désir trop grand de sensations nouvelles.

La nouvelle littérature sera donc lyrique (2), et elle subira une crise de mélancolie, plus ou moins âpre selon les tempéraments : c'est le *mal du siècle*.

II. — INFLUENCES ÉTRANGÈRES ET LITTÉRAIRES. — Nous avons vu qu'au XVIII<sup>e</sup> s., les échanges d'idées furent très grands entre la France et l'étranger. Or l'influence des écrivains anglais (Shakespeare. — Walter Scott, 1771-1832. — Byron, 1788-1824) et allemands (Goethe (3), 1749-1832. — Schiller, 1759-1805. — Hoffmann, 1760-1828) travaille dans le même sens que celle de Chateaubriand et de M<sup>me</sup> de Staël (4) : les romantiques les lurent avec passion. Ils en gardèrent le goût du rêve, des mélancolies troubles, du pittoresque violent, des passions tumultueuses, de la poésie libre. Par haine du classicisme, ils découvrirent avec enthousiasme les œuvres du moyen âge et de la Renaissance, dont ils ne comprirent pas toujours le sens véritable : les gestes, la *Divine Comédie*, Rabelais, Ronsard.

Mais aucune œuvre n'exerça une influence plus grande que les poèmes d'OSSIAN (5) : ces légendes du nord, fantastiques et brumeuses, enflammèrent les imaginations.

III. — LA DOCTRINE ROMANTIQUE. — Le mot *romantique* se trouve déjà chez Rousseau (6) : « Les rives du lac de Bienné sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève » (*Réveries d'un promeneur solitaire*). Le mot s'applique donc d'abord aux lieux qui rappellent les descriptions des romans (genre plus libre, non asservi aux traditions classiques), aux paysages qui, par leur caractère mouvementé, plaisent à l'âme sensible. Le terme reparait chez M<sup>me</sup> de Staël, qui l'emprunte aux Allemands ; il désigne alors, par opposition aux littératures classiques, nourries de l'antiquité, les littératures qui s'inspirent du moyen âge et du christianisme et sont plus favorables à la poésie.

1. Lamartine, *Des destinées de la poésie* (Préface pour les *Méditations*), 1834.

2. M. Lanson fait justement observer que la sensibilité (sentiments et sensations, passions qui remuent le cœur et visions du monde extérieur) est mieux l'expression de l'individu que les idées rationnelles, qui sont comme des liens entre les hommes. Le poète romantique rêvera devant la nature, et dira ses amours et ses haines. Le romantisme sera sentimental et pittoresque.

3. Son roman *Werther* (1774) a fort troublé les esprits au début du XIX<sup>e</sup> s.

4. L'émigration favorisa cette connaissance des lettres étrangères et cet enrichissement de la sensibilité française.

5. Composés en réalité, d'après de vieilles traditions, par l'Écossais MACPHERSON (1762), qui les donna comme des traductions des chants d'un prétendu barde gaélique, Ossian, fils de Fingal (III<sup>e</sup> siècle).

6. Le mot est signalé dès la fin du XVII<sup>e</sup> s., dans le sens de romanesque. Mais il n'entre dans l'usage que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> s.

Vers 1820, le mot *romantique* a surtout un sens négatif : est romantique tout ce qui n'est pas classique. Le romantisme s'insurgera donc contre l'imitation des anciens, la tyrannie de la raison, la classification des œuvres en genres soumis à des règles de goût, précises et strictes (1). Il proclamera la liberté, dans l'art, des inspirations individuelles et cherchera des thèmes nouveaux (le moyen âge, l'Orient, etc.). Par réaction aussi contre ce que la doctrine classique avait de net et de clair, il aimera le pittoresque violent, la nature sauvage, le fantastique, la légende.

Il y avait là une mode, qui ne tarda pas à vieillir. Voici comment Musset s'en moque dès 1833 :

... Je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,  
Les amants de la nuit, des lacs, des cascates,  
Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas  
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas.

(*La Coupe et les lèvres.*)

Mais cette mode n'empêcha nullement les grands poètes d'exprimer des émotions largement humaines.

Liberté dans l'art, avons-nous dit : les tempéraments vont donc se traduire de façons différentes, et de Lamartine à Musset, il est difficile de préciser une doctrine unique, sauf sur quelques points.

1. — Les grands poètes romantiques, délaissant vite les outrances d'une sensibilité malade, surent exprimer des sentiments intelligibles à tous, non pas des sentiments rares et subtils, comme feront les symbolistes, mais des émotions qui peuvent trouver un écho en chacun de nous. C'est sans doute là une caractéristique de l'esprit français, qui s'élève toujours à *l'universel*, au *vrai*. En d'autres termes, les grands romantiques traitèrent à leur tour, mais dans des formes et avec une sensibilité nouvelles, des lieux communs : bonté ou indifférence de la nature, passions éternelles du cœur humain (2), etc.

2. — Sous l'influence de Chateaubriand, le romantisme fut religieux. Le problème de la destinée humaine le tourmente. Selon la juste expression de M. Lanson, il est « tout traversé de frissons métaphysiques (3) ».

3. — Les romantiques ont fortement enrichi la langue classique, trop abstraite à leur gré pour traduire tant de sentiments nouveaux. Ils donnèrent une importance particulière à la versification : richesse et sonorité de la rime, mobilité de la césure. Cette double réforme, et de la langue et du vers, est surtout l'œuvre de Hugo.

#### IV.

### LES GENRES LITTÉRAIRES A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE.

I. — LA POÉSIE. — 1. — Avant 1820, la production poétique se traîne dans la banalité. Dans la préface des *Méditations*, Lamartine raconte une visite qu'il fit enfant à un bon vieillard, ami de son père et poète à ses heures : « Il lut à mon père un fragment du poème interrompu. C'était la description d'une fontaine sous des châtaigniers, au bord de laquelle des jeunes filles déposent leurs cruches à l'ombre, et cueillent des pervenches et des marguerites pour se faire des couronnes; un mendiant survenait, et racontait aux jeunes bergères l'histoire d'Aréthuse, de Narcisse, d'Hylas, des dryades, des naïades, de Thétis, d'Amphitrite et de toutes les nymphes qui ont touché à l'eau douce ou à l'eau salée. Car ce vieillard était de son temps, et en ce temps-là aucun poète ne se serait permis d'appeler les choses par leur nom. Il fallait avoir un dictionnaire mythologique sous son chevet, si l'on voulait rêver des vers. Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de

1. « Parlez-moi d'une belle littérature tirée au cordeau. Les autres peuples disent : Homère, Dante, Shakespeare... Nous disons : Boileau » (Hugo, préface des *Orientales*).

2. C'est donc à tort, semble-t-il, que certains critiques (notamment Pierre Lasserre, *Le Romantisme français*, 1907) ont vu dans le romantisme une *maladie* du génie français, corrompu par des influences étrangères.

3. Rien de semblable à l'époque classique, dans le domaine strictement littéraire.

l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature ».

Les œuvres de FONTANES, ANDRIEUX, MARIE-JOSEPH CHÉNIER, LUCE DE LANCIVAL, ARNAULT, NÉPOMUCÈNE LEMERCIER, BAOUR-LORMIAN, VIENNET (1), etc., sont froides et courtes d'inspiration.

Cependant, certains chants révolutionnaires (2), faibles peut-être de style, valent au moins par le sentiment : ils ont traduit l'enthousiasme patriotique de tout un peuple. Quelques poètes élégiaques, MILLEVOYE (1782-1816), CHÈNE-DOLLÉ (1769-1833), annoncent un peu Lamartine.

2. — En 1820 (3), les *Méditations* de LAMARTINE, dont le succès fut immense, puis en 1822 les *Odes* de HUGO, encore fort classiques de forme, mais d'un style coloré et pittoresque, et les premiers poèmes de VIGNY, annoncent l'avènement d'un art nouveau. Nous avons oublié les œuvres de leurs rivaux, CHÈNE-DOLLÉ, CASIMIR DELAVIGNE (4), PIERRE LEBRUN, ALEXANDRE SOUMET (5), etc., poètes demi-classiques, demi-romantiques, dont le lyrisme paraît aujourd'hui terne et déclamatoire.

Cependant les romantiques, violemment attaqués et raillés par les tenants du classicisme, ne formaient pas encore une école : de 1823 à 1828, ils commenceront à se grouper et à préciser leur idéal. Dès 1823, Charles Nodier réunit dans son salon de l'*Arsenal* (dont il était bibliothécaire) Vigny, Hugo, Soumet, Chénédollé, Emile et Antony Deschamps, Ancelot, etc. C'est le premier *cénacle*, dont le romantisme est encore assez timide. Le second *cénacle* se groupa vers 1827-1828 autour de Hugo : il comprenait Vigny, Sainte-Beuve, Nerval, Dumas, Nodier, Gautier, le peintre Delacroix, le sculpteur David d'Angers, etc. Les tendances sont alors beaucoup plus hardies. Le manifeste de l'école fut la préface de *Cromwell* (1827), dont nous parlerons à propos du théâtre. En 1830, la bataille d'*Hernani* fut perdue par les classiques. Et les chefs-d'œuvre de Lamartine, Hugo, Musset et Vigny s'imposèrent.

A côté des grands poètes romantiques, il faut citer beaucoup de poètes secondaires : les plus originaux sont SAINTE-BEUVE, AUGUSTE BARBIER, LAPRADE. Citons encore BRIZEUX (6), AUTRAN, M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE, HÉGÉSIPPE MOREAU (7), BARTHÉLEMY et MÉRY, FÉLIX ARVERS (8), EMILE et ANTONY DESCHAMPS, etc.

Il faut mettre à part BÉRANGER, qui fut certainement de 1815 à 1850 le poète le plus populaire de France.

Dès 1850, une orientation nouvelle se dessine : la production poétique de Lamartine, de Vigny et de Musset est terminée. Hugo seul survit au romantisme. Déjà GAUTIER et BAUDELAIRE annoncent une autre époque.

1. Il reste de ces écrivains certaines pièces d'anthologie : *Le Meunier de Sans-Souci*, d'Andrieux; des fables de Viennet et d'Arnault; *La Calomnie*, de M.-J. Chénier, poème où il se disculpe de l'accusation d'avoir laissé périr sans défense son frère André.

2. Surtout la *Marseillaise* (1792, paroles et musique de Rouget de Lisle) et le *Chant du Départ* (1794, poème de Marie-Joseph Chénier, musique de Méhul).

3. Rappelons qu'en 1819 parut la 1<sup>re</sup> édition des œuvres d'André Chénier, accueillie avec joie par les romantiques. — 4. *Les Messéniennes* (1818-1819). — 5. Auteur d'une élégie connue, *La pauvre fille*. — 6. AUGUSTE BRIZEUX (1806-1858) a chanté la Bretagne en de beaux poèmes, *Marie* (1831), *Les Bretons* (1845). Inspiration douce et naïve, souvent idyllique. — 7. HÉGÉSIPPE MOREAU (1810-1838), mort très jeune, a attaché son nom à quelques élégies, *La Voulzie*, *La Fermière*, etc. — 8. FÉLIX ARVERS (1806-1851) serait tout à fait oublié aujourd'hui, sans son fameux sonnet :

#### Sonnet.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :  
Un amour éternel en un moment conçu.  
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,  
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.  
Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,  
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire ;  
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,  
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.  
Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,  
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre  
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.  
A l'austère devoir pieusement fidèle,  
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :  
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

II. — LE THÉÂTRE. — 1. — Sous la Révolution et l'Empire, la tragédie selon la formule classique est toujours en faveur, mais rien que des œuvres médiocres (1). Certains détails (déjà rencontrés au XVIII<sup>e</sup> s.) annoncent le drame romantique ; goût des sujets empruntés à l'histoire moderne, recherche de la couleur locale. La comédie, de même, n'a rien produit de durable (2).

Un genre nouveau paraît, mais il n'appartient guère à la littérature : le *mélodrame*, sorte de tragédie populaire avec accompagnement musical aux passages émouvants (depuis la Révolution, il faut satisfaire les goûts du peuple), où l'on cherche plus à émouvoir les âmes sensibles par un pathétique verbeux, qu'à faire œuvre d'art. Le mélodrame mélangeait sans crainte le trivial, le comique et le grandiloquent. Il abordait volontiers les sujets historiques. Il était farci de traîtres, de coups de théâtre impressionnants, de reconnaissances, d'escaliers dérobés, etc., et tout cela ne fut pas sans influencer le théâtre romantique (3).

2. — C'est surtout au théâtre que les romantiques livrèrent bataille aux classiques (4). A la tragédie, ils opposèrent le *drame* : mélange du comique et du tragique ; sujets empruntés à l'histoire moderne ; suppression des *trois unités*, des confidents, des récits. Le drame reproduit la réalité, recherche la couleur locale, ne craint point de montrer sur la scène un meurtre, un duel, etc., et use d'un style plus libre, souvent lyrique. — La plupart de ces éléments se trouvaient déjà épars dans les mélodrames et certaines tragédies. Ils se rencontraient aussi dans Shakespeare, dont l'influence était grande alors. Cependant les romantiques maintinrent dans le drame, par le style et par le dénouement malheureux, une certaine noblesse tragique qui manque évidemment aux mélodrames.

Hugo rassembla tous les desiderata de la jeune école dans la préface de *Cromwell* (1827) (5) : selon lui, la poésie a eu un développement analogue à celui de l'humanité. D'abord *lyrique* (c'est la période de rêve et d'extase. — la Bible), puis *épique* (c'est la période d'action. — Homère), enfin *dramatique* : c'est la période d'analyse des passions du cœur humain, dont le christianisme nous a montré la complexité ; à côté des instincts supérieurs, les instincts vils et brutaux. Le modèle admirable, ici, c'est l'œuvre de Shakespeare. — Le drame, pour être vrai, sera donc sublime et grotesque à la fois, il peindra la *réalité totale*, sans souci des règles absurdes (6). Mais l'artiste devra *choisir* dans la réalité : Hugo ne dit pas liberté de l'art, mais liberté *dans* l'art.

Malheureusement, les œuvres ne tinrent pas ce que ce manifeste semblait promettre. Les drames de HUGO (7), faibles du point de vue psychologique, gâtés par l'emploi de procédés de mélodrame, ne sont sauvés que par la beauté du style et la force de certaines scènes. Ceux d'ALEXANDRE DUMAS (8) ne valent que par le pittoresque de la couleur locale et le mouvement : le style est médiocre et la psychologie nulle. VIGNY a laissé une traduction de Shakespeare (*Othello*, 1829) et une pièce historique, *La Maréchale d'Ancre* (1831), assez ternes toutes deux. Mais son *Chatterton* (1835), beaucoup plus classique de forme que les drames de Hugo et de Dumas, est resté au répertoire.

1. Citons *Charles IX* (1789), *Henri VIII* (1791), *Gracchus* (1792), pièces « républicaines » de MARIE-JOSEPH CHÉNIER. — *Agamemnon* (1797) de NÉPOMUCÈNE LEMERCIER. — *Les Templiers* (1805) de RAYNOUARD. — *Hector* (1809) de LUCE DE LANCIVAL. — *Jeanne d'Arc* (1825) de SOUMET.

2. Les comédies de COLIN D'HARLEVILLE, d'ÉTIENNE, de DUVAL, sont oubliées. — Signaux, sous la Révolution, certaines pièces populaires, notamment *Madame Angot ou la poissarde parvenue* (1796), de Maillot.

3. Certains auteurs connurent, grâce au mélodrame, de grands succès. Citons GUILBERT DE PIXÉRECOURT : *Victor ou l'enfant de la forêt* (1798), *Céline ou l'enfant du mystère* (1801). — Le genre resta vivace : citons DENNERY, *Les deux orphelines* (1874) ; PIERRE DECOURCELLE, *Les deux gosses*, 1896, etc. Il a disparu devant le cinéma.

4. La première représentation d'*Hernani* fut une véritable bataille : classiques et romantiques avaient occupé la salle, en masse, et le succès fut àrement disputé. Les novateurs triomphèrent.

5. La pièce, très longue, ne fut jamais jouée : elle comportait trop de personnages.

6. Hugo malmène fort ces règles : il les accuse d'avoir bridé le génie de Racine.

7. *Hernani* (1830), *Marion Delorme* (1831), *Le Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *Marie Tudor* (1833), *Angelo* (1835), *Ruy Blas* (1838), *Les Burgraves* (1843).

8. *Henri III et sa cour* (1829), *Kean* (1836), etc. Certaines pièces de Dumas sont de purs mélodrames, notamment *La Tour de Nesle* (1832).

Les pièces de CASIMIR DELAVIGNE (1), sortes de compromis entre le drame et la tragédie, obtinrent de vifs succès, mais sont négligées maintenant.

Le public finit par se lasser des outrances romantiques : en 1843, *Les Burgraves* de Hugo furent accueillis froidement, tandis que triomphait une tragédie, *Lucrèce*, de PONSARD (2). Mais cette réaction fut sans lendemain et le théâtre en vers resta longtemps dédaigné, jusqu'à HENRI DE BORNIER et ROSTAND.

Quant à la comédie, les romantiques la dédaignèrent en général. A cette époque, le genre n'est représenté que par SCRIBE, dont les pièces sont fort oubliées (3) : elles ont des qualités scéniques, mais l'observation des mœurs est superficielle et le style faible.

Mais le chef-d'œuvre dramatique du romantisme, ce sont les pièces de MUSSET. Il est difficile de les classer dans telle ou telle catégorie. Nullement écrites pour la scène, elles s'imposèrent par leur fantaisie poétique, leur lyrisme vibrant, leur psychologie exacte et fine. Musset se moque de toute technique et y supplée par le génie.

III. — LE ROMAN. — De tous les genres littéraires, c'est le roman qui a pris la plus grande extension, au XIX<sup>e</sup> s. Toutes les tendances sont représentées. Il nous suffira de renvoyer à CHATEAUBRIAND, M<sup>me</sup> DE STAËL, MUSSET, VIGNY, STENDHAL, HUGO, MÉRIMÉE, G. SAND et BALZAC, sans oublier le grand amuseur que fut ALEXANDRE DUMAS (*Les Trois Mousquetaires*, 1844). C'est dans ce genre que le romantisme va d'abord céder la place au réalisme. Stendhal, Mérimée et Balzac préparent la voie à Flaubert.

Parmi les écrivains secondaires, citons CHARLES NODIER, RODOLPHE TÖPFFER, ALPHONSE KARR, JULES SANDEAU et CLAUDE TILLIER.

IV. — LA CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Avant le XIX<sup>e</sup> s., la critique n'existe ordinairement que par occasion : tel écrivain expose la doctrine de son école (J. du Bellay, Boileau), tel autre défend et justifie son œuvre (préfaces de Corneille et de Racine). Avec le XIX<sup>e</sup> s. (4), la critique devient un genre (favorisé par le développement de la presse et l'extension du public), auquel l'écrivain se consacre à peu près exclusivement. Les tendances en seront très variées ; nombreux sont les points de vue desquels on peut juger une œuvre : moral, esthétique, historique, etc. Tel critique sera *dogmatique*, c'est-à-dire qu'il prétendra classer les œuvres au nom de principes arrêtés. Un autre essaiera de définir le plaisir que lui procure telle lecture ; il nous donne des leçons de goût : c'est la critique *impressionniste*. C'est cette variété même qui fait l'intérêt de ce genre : la personnalité du critique se marque avec autant de force que celle d'un poète ou d'un romancier, et, comme eux, il représente le goût d'une époque.

De 1820 à 1850, il faut citer CHATEAUBRIAND, M<sup>me</sup> DE STAËL, VILLEMMAIN, SAINT-MARC GIRARDIN, NISARD et surtout SAINTE-BEUVE.

V. — L'HISTOIRE se développe considérablement. Les causes en sont multiples :

1. — Goût pour les reconstitutions concrètes du passé. Les classiques, au contraire, ne s'intéressaient qu'aux traits universels de morale et de psychologie. L'influence de Chateaubriand fut ici très grande.

2. — Développement, depuis le début du XVIII<sup>e</sup> s., de l'esprit scientifique : l'historien ne sera plus seulement un moraliste, mais aussi un savant dépouillant les archives avec patience (5).

3. — Les idées de la Révolution provoquent d'innombrables polémiques : on cherche à les expliquer (en les justifiant ou en les combattant) par l'étude des faits, même les plus lointains.

Parmi les historiens de l'époque romantique, il faut citer surtout AUGUSTIN THIERRY, GUIZOT, THIERS et MICHELET.

VI. — L'ÉLOQUENCE. — Nous avons signalé plus haut les progrès de l'éloquence politique, avec la Révolution. Sous l'Empire, la tribune est muette.

1. *Les Vêpres siciliennes* (1819), *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), *Les Enfants d'Edouard* (1833). — 2. A la même époque, la tragédienne Rachel assurait par son talent de nouveaux succès au répertoire classique. — 3. SCRIBE a laissé plus de 400 pièces : citons *Bertrand et Raton* (1833), *Le Verre d'eau* (1840), etc. — 4. Les premiers critiques professionnels datent de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s. : Fréron, La Harpe, etc. — 5. C'est également au début du XIX<sup>e</sup> s. que se développent l'archéologie, la paléographie et la numismatique.

Mais dès la Restauration, la liberté de parole est assurée, ou presque. Signalons, de 1815 à 1830, VILLÈLE, le général FOY, ROYER-COLLARD, BENJAMIN CONSTANT et CHATEAUBRIAND; de 1830 à 1848, CASIMIR PÉRIER, THIERS, GUIZOT, BERRYER, MONTALEMBERT et LAMARTINE.

Avec le XIX<sup>e</sup> s., l'éloquence judiciaire peut se développer dans des conditions normales, avec des garanties de liberté et d'ordre. Le barreau est illustré par BERRYER et CHAIX D'EST-ANGE. Pour l'éloquence de la chaire, citons le P. DE RAVIGNAN, le P. LACORDAIRE et Mgr. DUPANLOUP.

Enfin, il convient de rappeler ici le nom du hardi pamphlétaire PAUL-LOUIS COURIER.

VII. — LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE. — Diverses tendances se dessinent : une réaction se produit contre les idées de la Révolution, le matérialisme des encyclopédistes ou le socialisme de Jean-Jacques. Chateaubriand avait tracé la voie. JOSEPH DE MAISTRE défend le traditionalisme le plus conservateur. D'autres philosophes, ROYER-COLLARD (1) (1763-1845), JOUFFROY (1796-1842) et surtout VICTOR COUSIN (1792-1867), en reviennent au spiritualisme.

D'autre part s'opère un vif mouvement démocratique : SAINT-SIMON (2) (1760-1825), FOURIER (1772-1837), PIERRE LEROUX (1797-1871) et PROUDHON (1809-1865) traitent de la question sociale (répartition des richesses, étatisme en matière de production, associations mutualistes, etc.) et fondent, en théorie, le socialisme; le mot est de P. LEROUX. LAMENNAIS essaye de concilier ce mouvement démocratique avec le catholicisme.

Contre les tendances spiritualistes se dresse le positivisme d'AUGUSTE COMTE (1798-1857) (3), qui fonde la philosophie, non plus sur des recherches métaphysiques, mais uniquement sur l'étude des faits matériels. L'influence en sera très grande dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> s.

Parmi les écrivains scientifiques, citons LAMARCK (1744-1829, précurseur du transformisme darwinien), CUVIER (1769-1832, fondateur de la paléontologie), l'astronome LAPLACE (1749-1827), le mathématicien et physicien AMPÈRE (1775-1836), l'astronome et physicien ARAGO (1786-1853).

Du point de vue littéraire, il faut retenir les noms de J. DE MAISTRE et de LAMENNAIS.

## Gabriel-Honoré de Riquetti, comte de Mirabeau.

*Château de Bignon (Seine-et-Marne), 1749. — Paris, 1791.*

Œuvres : *Les Lettres de cachet et les prisons d'Etat* (1778). — *Histoire secrète de la cour de Berlin* (1785). — *La Monarchie prussienne* (1788). — *Discours. — Pamphlets. — Lettres.*

Fils du marquis de Mirabeau, que l'on surnommait l'*ami des hommes* et qui était connu par ses écrits d'économie politique. De caractère violent et fougueux, comme son père. Jeunesse orageuse : son père le fait enfermer plusieurs fois, au château d'If et à Vincennes, pour dettes ou diverses aventures scandaleuses. Écrit des lettres licencieuses, des pamphlets; visite l'Angleterre, est chargé d'une mission secrète en Prusse et en profite pour étudier l'organisation politique de ce pays. Grand travailleur, intelligence éveillée, il s'initie aux lettres, aux sciences, à la philosophie. Il semble se documenter pour le grand rôle que la Révolution va lui permettre de jouer.

Aux élections des Etats généraux, la noblesse de Provence ne veut pas de lui. Il se rallie au tiers état et est élu à Aix et à Marseille. A l'Assemblée nationale, son action fut prépondérante. Il tint tête aux prétentions royales (« Nous sommes ici par la volonté du peuple, on ne nous en arrachera que par la force des baïonnettes »), intervint dans toutes les grandes questions : le droit de veto, le droit de paix et de guerre, la constitution civile du clergé, l'émigration, etc. Sa popularité fut immense au début; mais, partisan de la monarchie parle-

1. Plus connu par son activité politique (il appartenait au parti libéral) sous la Restauration.

2. Descendant de l'auteur des *Mémoires*.

3. *Cours de philosophie positive* (1830-1842).

mentaire, il se vit dépassé peu à peu par les extrémistes, se rapprocha de la cour et mourut au moment où son étoile commençait à pâlir.

C'était un orateur puissant et habile, tirant parti de toutes les réactions d'un auditoire, sachant user à propos de sa voix forte, de sa carrure d'athlète et même de sa laideur impressionnante (il était marqué par la petite vérole). Très érudit, il savait préparer un discours avec soin, puis, à la tribune, le modifier selon les circonstances et les élans de l'improvisation. Ses discours sont des chefs-d'œuvre de composition logique, d'argumentation solide et de force persuasive.

Mirabeau a fait oublier les autres orateurs de la Révolution : la plupart sont verbeux et pédantesques ; leur éloquence est souvent déclamatoire, farcie de formules empruntées à l'antiquité et aux philosophes du XVIII<sup>e</sup> s., surtout à Rousseau. Parmi ceux qui sortent de la médiocrité, citons le girondin VERGNIAUD, orateur élégant et correct ; les montagnards DANTON et ROBESPIERRE : le premier est un démagogue véhément plutôt qu'un véritable orateur ; l'autre, froid et compassé, est un logicien âpre et redoutable.

### Discours sur la contribution du quart.

Le ministre des finances, Necker, avait proposé, en septembre 1789, une contribution patriotique du quart des revenus, pour parer à la banqueroute menaçante. Les débats furent très houleux : Mirabeau avait déjà pris la parole plusieurs fois, en faveur du décret, mais en vain. La séance devenait confuse. Le tribun intervint alors à nouveau et, par la brillante improvisation que nous citons ci-dessous, il réussit à dominer les passions de l'assemblée. Le décret fut voté avec enthousiasme (26 septembre).

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples ?

Daignez, Messieurs, daignez me répondre.

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril ; qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel ?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ?

(*Oui*, s'écrie quelqu'un dans l'assemblée.)

Je conjure celui qui a dit *oui* de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer ; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper ; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé ; que, quand tout le monde a tort, tout le monde a raison ; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances... Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles ; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer mes moyens aux siens ! Vainement je les tiendrais pour préférables : on ne rivalise pas, en un instant, avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu ; et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de

vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles : voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer par notre intervention indiscreète l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre... Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni prévoyance... Mais du moins y a-t-il de la bonne foi?

Oh! si des déclarations moins solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt : Qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts?... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français : choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes, précipitez-les dans l'abîme; il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents! hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel? Car enfin, cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime? Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes, qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse?... Non, vous périrez, et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.



Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'élan de patriotisme, d'évocations de patriotisme... Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime, l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! Messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, Messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque.

Je ne vous dis plus, comme autrefois : Donnez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus : Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclairés), vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais... Ah! Messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère!* Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace de consumer, vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!...

## Joseph de Maistre.

Chambéry, 1753. — Turin, 1821.

Œuvres : *Considérations sur la France* (1796). — *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (1810-1814). — *Du Pape* (1819). — *L'Eglise gallicane* (1821). — *Les Soirées de Saint-Petersbourg* (1821), etc. — *Lettres, Mémoires*, etc.

D'une vieille famille de noblesse de robe. Magistrat lui-même, il dut quitter la Savoie en 1792 (elle appartenait jusque-là à la Sardaigne), quand elle fut envahie et annexée par les Français. Fut de 1803 à 1817 ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne à Saint-Petersbourg : séparé de ses enfants, il y mena une vie assez chagrine.

Cet homme doux et bon (ses lettres à ses enfants sont délicates et tendres) professait des doctrines âpres et dures. C'est le plus violent adversaire des idées de la Révolution. Il s'est dressé avec rudesse contre le XVIII<sup>e</sup> s. et a lancé l'anathème à Voltaire : « Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue par la main du bourreau. » Partisan farouche de la monarchie de droit divin et de l'autorité de l'Eglise, il voit l'humanité corrompue sans remède par le péché originel; logicien impitoyable,

il pousse ses idées jusqu'à l'extrême : puisque l'homme est criminel, il doit souffrir. C'est le sacrifice et l'expiation qui le régénèrent. La guerre, notamment, est « divine », elle a une vertu expiatoire.

S'il convient d'examiner ces idées avec prudence, il faut admirer l'écrivain sans réserve : il rappelle Bossuet par sa force poétique et la grandeur biblique de ses images.

Son frère *Xavier de Maistre* (1763-1852 — il suivit son frère à Saint-Petersbourg et servit dans l'armée russe) a laissé des contes délicats : son chef-d'œuvre est le *Voyage autour de ma chambre* (1794), amusante fantaisie d'une philosophie aimable.

### Le Bourreau.

Qu'est-ce donc que cet être inexplicable qui a préféré à tous les métiers agréables, lucratifs, honnêtes et même honorables qui se présentent en foule à la force ou à la dextérité humaine, celui de tourmenter et de mettre à mort ses semblables ? Cette tête, ce cœur sont-ils faits comme les nôtres ? Ne contiennent-ils rien de particulier et d'étranger à notre nature ? Pour moi, je n'en sais pas douter. Il est fait comme nous extérieurement ; il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et, pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier, un FIAT de la puissance créatrice. Il est créé comme un monde. Voyez ce qu'il est dans l'opinion des hommes, et comprenez, si vous pouvez, comment il peut ignorer cette opinion ou l'affronter ! A peine l'autorité a-t-elle désigné sa demeure, à peine en a-t-il pris possession, que les autres habitations reculent jusqu'à ce qu'elles ne voient plus la sienne. C'est au milieu de cette solitude et de cette espèce de vide formé autour de lui qu'il vit seul avec sa femelle et ses petits, qui lui font connaître la voix de l'homme : sans eux, il n'en connaîtrait que les gémissements... Un signal lugubre est donné ; un ministre abject de la justice vient frapper à sa porte et l'avertir qu'on a besoin de lui : il part ; il arrive sur une place publique couverte d'une foule pressée et palpitante. On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras ; alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre, et les hurlements de la victime. Il la détache ; il la porte sur une roue : les membres fracassés s'enlacent dans les rayons ; la tête pend ; les cheveux se hérissent, et la bouche, ouverte comme une fournaise, n'envoie plus par intervalles qu'un petit nombre de paroles sanglantes qui appellent la mort. Il a fini : le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : « Nul ne roue mieux que moi. » Il descend : il tend sa main souillée de sang et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite, et il dort. Et, le lendemain, en s'éveillant, il songe à tout autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui : Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel ; cependant aucune langue ne consent à dire par exemple, *qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable*, etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir ; car tous supposent des rapports avec les hommes, et il n'en a point.

Et cependant, toute grandeur, toute puissance, toute subordination

repose sur l'exécuteur : il est l'horreur et le lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompréhensible ; dans l'instant même l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abîment et la société disparaît. Dieu, qui est l'auteur de la souveraineté, l'est donc aussi du châtement : il a jeté notre terre sur ces deux pôles ; *car Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.* (Soirées de Saint-Petersbourg.)

### Madame de Staël.

Paris, 1766-1817.

Œuvres : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800). — *Delphine* (1802). — *Corinne ou l'Italie* (1807). — *De l'Allemagne* (1810), etc.

Fille du banquier genevois Necker, qui fut ministre de Louis XVI ; d'intelligence précoce, elle rêva toute sa vie de gloire littéraire. Epousa en 1786 le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède, beaucoup plus âgé qu'elle, dont elle se sépara en 1798. Accueillit la Révolution avec enthousiasme, mais quitta Paris en 1792, après les journées de Septembre, et se réfugia chez son père, à Coppet, sur le lac Lemman. Rentrée à Paris après la fin de la Terreur, elle s'efforça de faire de son salon le centre du goût et de la politique. Mais éprise de liberté, elle ne cacha guère son hostilité contre Napoléon. Celui-ci, excédé par ses intrigues, l'expulsa assez brutalement de Paris à diverses reprises (1803, 1806 et 1810). Elle se retira alors à Coppet, coupant cet exil forcé de voyages en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Russie et en Angleterre. Le succès de *Corinne*, en 1807, lui valut une grande renommée : tous les ennemis de Napoléon affluèrent à Coppet. La chute de l'Empire lui permit de rentrer en France, mais elle mourut peu après.

M<sup>me</sup> de Staël n'est guère artiste et son style manque de fermeté et de couleur. Mais elle a contribué, autant que Chateaubriand, à renouveler l'idéal littéraire. Brillante causeuse, elle aimait à remuer des idées neuves, et ses œuvres ont les qualités et les défauts d'une conversation : style facile et trop abondant, plus étincelant que solide, diffusant mille considérations hardies et ingénieuses, parfois un peu superficielles.

Dans ses deux romans, *Delphine* et *Corinne*, qui sont quasi des autobiographies, M<sup>me</sup> de Staël montre la dureté des conventions sociales, hostiles à la femme de génie. Par là, elle prépare la voie, avec Chateaubriand et après Rousseau, à la littérature lyrique. Mais c'est surtout ses livres *De l'Allemagne* et *De la littérature* qui annoncent le romantisme. La littérature, selon M<sup>me</sup> de Staël, est étroitement liée au climat et à l'état social. La poésie du Nord, c'est-à-dire la poésie allemande, est *romantique* : elle favorise le lyrisme, la rêverie ; elle est nationale et populaire ; elle tire ses inspirations du sol même, des traditions ancestrales, du moyen âge, du christianisme. La poésie du Midi, c'est-à-dire la poésie française, est *classique* : elle est plus intellectuelle que sensible ; elle est aristocratique, car elle tire ses inspirations de l'antiquité. Elle est *transplantée* chez nous et menacée donc de stérilité. « L'esprit français a besoin d'être renouvelé par une sève plus vigoureuse. » C'est dans la littérature allemande qu'il faut la chercher. Car celle-ci a échappé en partie à l'emprise de l'esprit classique, qui, en France, au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> s., arrêta fâcheusement le développement de la littérature chevaleresque du moyen âge.

Les considérations de M<sup>me</sup> de Staël sur le moyen âge, les poètes et les philosophes allemands sont parfois sujettes à caution ; mais elle établit le principe de la relativité esthétique, et par là donne une forte impulsion à la critique littéraire. Elle a ouvert de vastes horizons nouveaux à la poésie.

### Le Lyrisme.

Selon M<sup>me</sup> de Staël, l'esprit mondain, l'esprit de société, plus répandu en France qu'en Allemagne, n'est favorable qu'à « la poésie de la grâce et de la gaieté » (La Fontaine, Voltaire, etc.). Les lettres françaises ont forcément un caractère aristocratique : « Nos poètes français sont admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous et dans le reste de l'Europe ; mais ils sont tout à fait

inconnus aux gens du peuple et aux bourgeois, même des villes, parce que les arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays même où leurs beautés se développent. » Les poètes allemands, au contraire, moins absorbés par la vie mondaine, sont plus rêveurs, plus méditatifs; ils ont trouvé les secrets du lyrisme : ils s'adressent « immédiatement à notre cœur ».

De beaux vers ne sont pas de la poésie; l'inspiration, dans les arts, est une source inépuisable, qui vivifie depuis la première parole jusqu'à la dernière : amour, patrie, croyance, tout doit être divinisé dans l'ode, c'est l'apothéose du sentiment; il faut, pour concevoir la vraie grandeur de la poésie lyrique, errer par la rêverie dans les régions éthérées, oublier le bruit de la terre en écoutant l'harmonie céleste, et considérer l'univers entier comme un symbole des émotions de l'âme.

L'énigme de la destinée humaine n'est de rien pour la plupart des hommes; le poète l'a toujours présente à l'imagination. L'idée de la mort, qui décourage les esprits vulgaires, rend le génie plus audacieux, et le mélange des beautés de la nature et des terreurs de la destruction excite je ne sais quel délire de bonheur et d'effroi, sans lequel l'on ne peut ni comprendre ni décrire le spectacle de ce monde. La poésie lyrique ne raconte rien, ne s'astreint en rien à la succession des temps, ni aux limites des lieux; elle plane sur les pays et sur les siècles; elle donne de la durée à ce moment sublime, pendant lequel l'homme s'élève au-dessus des peines et des plaisirs de la vie. Il se sent au milieu des merveilles du monde comme un être à la fois créateur et créé, qui doit mourir et qui ne peut cesser d'être, et dont le cœur tremblant, et fort en même temps, s'enorgueillit en lui-même et se prosterne devant Dieu.

(De l'Allemagne.)

### La poésie classique et la poésie romantique.

Il y a, dans les poèmes épiques et dans les tragédies des anciens, un genre de simplicité qui tient à ce que les hommes étaient identifiés à cette époque avec la nature, et croyaient dépendre du destin, comme elle dépend de la nécessité. L'homme, réfléchissant peu, portait toujours l'action de son âme au dehors; la conscience elle-même était figurée par des objets extérieurs, et les flambeaux des Furies secouaient les remords sur la tête des coupables. L'événement était tout, dans l'antiquité; le caractère tient plus de place dans les temps modernes; et cette réflexion inquiète, qui nous dévore souvent comme le vautour de Prométhée, n'eût semblé que de la folie, au milieu des rapports clairs et prononcés qui existaient dans l'état civil et social des anciens...

(Dans l'antiquité), l'homme personnifiait la nature; des nymphes habitaient les eaux, des hamadryades les forêts : mais la nature, à son tour, s'emparait de l'homme, et l'on eût dit qu'il ressemblait au torrent, à la foudre, au volcan tant il agissait par une impulsion involontaire, et sans que la réflexion pût en rien altérer les motifs ni les suites de ses actions. Les anciens avaient, pour ainsi dire, une âme corporelle, dont tous les mouvements étaient forts, directs et conséquents; il n'en est pas de même du cœur humain développé par le christianisme : les modernes ont puisé dans le repentir chrétien l'habitude de se replier continuellement sur eux-mêmes.

Mais, pour manifester cette existence tout intérieure, il faut qu'une grande variété dans les faits présente sous toutes les formes les nuances infinies de ce qui se passe dans l'âme. Si de nos jours les beaux-arts étaient astreints à la simplicité des anciens, nous n'atteindrions pas à la force primitive qui les distingue, et nous perdriions les émotions intimes et multipliées dont notre âme est susceptible. La simplicité de l'art, chez les modernes, tournerait facilement à la froideur et à l'abstraction, tandis que celle des anciens était pleine de vie. L'honneur et l'amour, la bravoure et la pitié sont des sentiments qui signalent le christianisme chevaleresque; et ces dispositions de l'âme ne peuvent se faire voir que par les dangers, les exploits, les amours, les malheurs, l'intérêt romantique enfin, qui varie sans cesse les tableaux. Les sources des effets de l'art sont donc différentes, à beaucoup d'égards, dans la poésie classique et dans la poésie romantique; dans l'une, c'est le sort qui règne, dans l'autre, c'est la Providence : le sort ne compte pour rien les sentiments des hommes, la Providence ne juge les actions que d'après les sentiments. Comment la poésie ne créerait-elle pas un monde de tout autre nature, quand il faut peindre l'œuvre d'un destin aveugle et sourd, toujours en lutte avec les mortels, ou cet ordre intelligent auquel préside un Etre suprême, que notre cœur interroge, et qui répond à notre cœur!

La poésie païenne doit être simple et saillante comme les objets extérieurs; la poésie chrétienne a besoin des mille couleurs de l'arc-en-ciel pour ne pas se perdre dans les nuages. La poésie des anciens est plus pure comme art, celle des modernes fait verser plus de larmes; mais la question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre. La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée : la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore. Les écrivains imitateurs des anciens se sont soumis aux règles du goût les plus sévères; car ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après lesquelles les chefs-d'œuvre des anciens peuvent être adaptés à notre goût, bien que toutes les circonstances politiques et religieuses qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvre soient changées. Mais ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent, dans le temps actuel, à rien de national.

(De l'Allemagne.)

### François-René de Chateaubriand.

*Saint-Malo*, 1768. — *Paris*, 1848.

Œuvres : *Essai historique sur les Révolutions* (1797). — *Atala* (1801). — *Génie du Christianisme*, contenant *René*, (1802). — *Les Martyrs* (1809). — *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). — *Les Natchez* (1826). — *Aventures du dernier Abencérage* (1826). — *Voyage en Amérique* (1827). — *Vie de Rancé* (1844). — *Mémoires d'Outre-Tombe* (1848). — *Correspondance*. — *Poésies*. — *Pamphlets politiques* (*De Buonaparte et des Bourbons*, 1814; *La Monarchie selon la Charte*, 1816, etc.).

Le vicomte de Chateaubriand eut une jeunesse rêveuse et morose, au château de Combourg, près de Saint-Malo. Dans la solitude mélancolique de ce

pays triste, dans la compagnie de sa sœur Lucile, névrosée et sentimentale, il rêva tôt de gloire et de poésie. Son père le fait nommer sous-lieutenant. Il vient à Paris et y assiste au début de la Révolution, fréquentant les gens de lettres et rimant de mauvais vers. Mais son régiment est dissous et le voilà libre : il cède à son besoin d'aventures et s'embarque pour l'Amérique (1791), où il a la révélation de la grande nature sauvage. A l'annonce de la mort de Louis XVI, il revient en Europe et s'engage dans l'armée des princes. Blessé à Thionville, il passe en Angleterre, où il connaît la misère des émigrés. Mais il travaille beaucoup, complète son éducation et, à la mort de sa mère (1798), revient à la religion chrétienne (1). Rentré en France en 1800, il publie *Atala* et le *Génie du christianisme* avec un grand succès. Napoléon, dont il secondait somme toute les vues, le protège et le nomme secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre plénipotentiaire dans le Valais. Mais, après l'exécution du duc d'Enghien (1804), il démissionne et entreprend un grand voyage en Orient et en Espagne, promenant son altière mélancolie de Jérusalem à Carthage et à Grenade. Rentré à Paris, il montre une sourde hostilité à l'empereur, qui refuse de lui laisser prononcer son discours de réception à l'Académie (1811). Mais *l'Itinéraire* et *Les Martyrs* mettent le comble à sa gloire.

Avec la Restauration, la politique l'enlève aux lettres : pair de France, ambassadeur à Berlin et à Londres, ministre des Affaires étrangères — il fit décider la guerre d'Espagne (1823) —, il est le soutien de la monarchie légitime, mais avec beaucoup d'indépendance. Il prit notamment, avec l'opposition libérale, la défense des Grecs et de la liberté de la presse. Après 1830, fidèle à ses principes et hostile aux Orléans, il quitte la politique et vit dans une retraite orgueilleuse et hautaine, ne fréquentant plus guère que le salon de M<sup>me</sup> Récamier. Leur amitié fut célèbre. Selon ses vœux, il fut enterré au rocher du Grand-Bé, à Saint-Malo, face à l'Océan.

Le fond de son âme, c'est l'orgueil, un orgueil démesuré et grandiose. Nul n'a pratiqué davantage le culte du *moi* : il a savouré intensément ses joies et ses douleurs. Nul n'a vécu davantage par le rêve et l'imagination. Fort dédaigneux des hommes, se mettant au-dessus d'eux, il sentit vite son isolement : d'où son incurable mélancolie, l'ennui profond qu'il traîna toute sa vie. « Il cherchera partout l'infini et l'indéterminé, dit Sainte-Beuve... la sublimité des grands horizons, l'étendue illimitée des savanes, l'infini du désert de l'Océan..., l'infini du cœur et du dedans, le plus vaste, et, si l'on peut dire, le plus *irremplissable* de tous. »

Par là, son influence fut immense. Elle continue celle de Rousseau : lyrisme, amour de la nature, mélancolie du destin de l'homme, tout le romantisme est inclus dans son œuvre. Contre le XVIII<sup>e</sup> siècle, il a suscité une renaissance religieuse durable. En un style magnifique de couleur, d'harmonie et d'ampleur (2), il a chanté la grandeur de la nature vierge, l'âme mystique du moyen âge, les paysages lumineux de la Grèce et de l'Orient. Il a su ressusciter les âges révolus avec leur atmosphère et leur pittoresque. Il a appris à tous ses contemporains à rendre la sensation ou l'idée par toutes les ressources de l'art : tous les grands artistes du XIX<sup>e</sup> s., poètes, romanciers ou historiens, Hugo, Flaubert, Loti, Michelet ou Renan, relèvent plus ou moins de lui.

### Un paysage d'Amérique sous la lune.

(Ce texte est emprunté au livre V : *Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature*, chapitre XII : *Deux perspectives de la nature*. Voici les premières lignes du chapitre, qui en précisent la portée :)

« Ce que nous venons de dire des animaux et des plantes nous mène à considérer les tableaux de la nature sous un rapport plus général. Tâchons de faire parler ensemble ces merveilles, qui prises séparément nous ont déjà dit tant de choses de la Providence.

1. Dans *l'Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand reproche déjà au XVIII<sup>e</sup> s. d'avoir tout détruit, sans rien remplacer. Mais il croit encore à la décadence définitive du christianisme. — 2. Il faut ici faire certaines restrictions : dans maints passages du *Génie du christianisme*, où la pensée est faible, et des *Martyrs*, où le *merveilleux* est artificiel, le style de Chateaubriand tourne parfois à la rhétorique creuse et vaine.

Nous présenterons au lecteur deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une au milieu des mers Atlantiques, l'autre dans les forêts du Nouveau Monde, afin qu'on ne puisse attribuer la majesté de ces scènes aux monuments des hommes. »

(Suit la description fameuse de l'immensité du ciel et de la mer, entourant le navire sur lequel l'auteur passa en Amérique, et de la prière des matelots. Chateaubriand annonce alors : « Passons à la scène terrestre » et continue :)

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte du Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel: tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons; des bouleaux agités par des brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces régions sauvages, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. (*Génie du Christianisme*, édition de 1809.)

On connaît plusieurs versions de cette page célèbre. Nous citons ci-dessous le texte de la première partie de la description, tel qu'on peut le lire dans *l'Essai sur les Révolutions* (1797) et dans la première édition du *Génie du christianisme* (1802).

### *Essai sur les Révolutions :*

La lune était au plus haut point du ciel : on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer : une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

### *Génie du christianisme (1802) :*

La lune monta peu à peu au zénith du ciel ; tantôt elle reposait sur un groupe de nues, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neige, tantôt elle s'enveloppait dans ces mêmes nues, qui se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume. Quelquefois un voile uniforme s'étendait sur la voûte azurée ; mais soudain, une bouffée de vent déchirant ce réseau, on voyait se former dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

## **Le christianisme et le sentiment de la nature.**

Au début du *Génie du christianisme*, Chateaubriand déclare qu'il cherche avant tout à justifier la religion chrétienne des reproches injustes des encyclopédistes, qui l'accusaient d'être « un culte né du sein de la barbarie... ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté ; un culte qui n'avait fait que... retarder le bonheur et les lumières du genre humain ». Il avait d'abord intitulé son livre *Beautés morales et poétiques du christianisme* : il n'y faut donc pas chercher une apologie philosophique. Chateaubriand n'était guère qualifié pour la donner. Il parle en artiste et en poète, comme dans le fameux tableau que nous venons de citer. La partie durable de cette œuvre, ce sont donc d'éclatantes descriptions et des pages éloquentes, où il montre que le christianisme a enrichi notre vie morale et ennobli notre sentiment de la nature, où il exalte le lyrisme et la rêverie, où il analyse les œuvres antiques, Dante ou la Bible, en les comparant à la littérature moderne. Par là, il faisait entrer l'histoire dans la critique, ce qui obligeait à reviser les règles classiques.

(Les anciens) nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique ; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidents du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits.

... On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime : le dôme des forêts s'est exhaussé ; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.



Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre âme. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon allongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu de ces accidents de lumière qui nous retracent chaque matin le miracle de la création, les anciens ne voyaient partout qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poète s'égarait dans les vallées du Taygète<sup>1</sup>, au bord du Sperchius<sup>2</sup>, sur le Ménale<sup>3</sup> aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore<sup>4</sup>, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades; Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne<sup>5</sup> avec les Zéphyr menait des danses éternelles. Des sylvains et des naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits; nous ne voulons point

... chasser les tritons de l'empire des eaux,

Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux...<sup>6</sup>

Mais, enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'âme? qu'en résulte-t-il pour le cœur? quel fruit peut en tirer la pensée? Oh! que le poète chrétien est plus favorisé dans la solitude où Dieu se promène avec lui! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever! Etes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts; la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve; il se sent inquiet, agité, et, dans l'attente de quelque chose d'inconnu, un plaisir inouï, une crainte extraordinaire font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts, mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.

Oui, quand l'homme renierait la Divinité, l'être pensant, sans cortège et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires que s'il y paraissait environné des petites déités de la fable; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions et le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

---

1. Montagne de Laconie. — 2. Rivière de Thessalie. — 3. Montagne d'Arcadie. — 4. Ville de Sicile. — 5. Dieu des saisons. — 6. Boileau, *Art poétique*, III, 221. — Chateaubriand tentera dans les *Martyrs* un essai de merveilleux chrétien.

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh! qui n'a passé des heures entières assis, sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes! Qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune et la grotte de Protée; il était dur de ne voir que les aventures des tritons et des néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre âme, dans cette immensité qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur.

(*Génie du Christianisme.*)

### La Cathédrale gothique.

L'ordre gothique, au milieu de ses proportions barbares, a toutefois une beauté qui lui est particulière.

Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie.

Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique, tout en fait ressortir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles; tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures, et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. Les siècles, évoqués par ces sons religieux, font sortir leurs antiques voix du sein des pierres et soupirent dans la vaste basilique : le sanctuaire mugit comme l'ancre de l'ancienne Sibylle, et tandis que l'airain se balance avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds.

(*Génie du Christianisme.*)

### Funérailles d'Atala.

L'épisode d'*Atala*, publié isolément en 1801, fut inséré par Chateaubriand dans le *Génie du christianisme* : il servit à illustrer le chapitre intitulé « Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain ».

L'Indien Chactas, menacé de mort par les ennemis de sa tribu, est délivré par la jeune Atala. Ils fuient ensemble et sont recueillis par un missionnaire, le P. Aubry. Ils ne tardent pas à s'aimer. Mais Atala est convertie au christianisme, et elle sait que sa mère mourante l'a vouée à Dieu. Elle s'empoisonne pour ne pas rompre ce vœu, et Chactas se fait chrétien.

Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives des montagnes. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues, d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe : je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté!

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé Job; il disait :

« J'ai passé comme une fleur; j'ai séché comme l'herbe des champs.

» Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? »

Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rocher en rocher; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils! il eût fallu voir un jeune sauvage et un vieil ermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent.

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Prenant alors un peu de poussière dans ma main et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité...

(Atala.)

### Désespoir de René.

Comme celle d'Atala, l'histoire de René fut insérée dans le *Génie du christianisme*. Elle illustre le chapitre sur le « vague des passions ». Selon Chateaubriand, « plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du vague des passions augmente ». L'homme est trop affiné. Ses facultés de rêve, d'imagination s'exercent trop tôt, sans but et sans objet. « Sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout. »

Dans cet épisode, Chateaubriand a romancé sa propre jeunesse : le Français René, qu'une vie aventureuse a mené en Amérique, raconte à l'Indien Chactas (le héros d'*Atala*) sa triste existence. Vainement, il a cherché soit dans le monde, soit dans la solitude, le bonheur inconnu dont il rêve.

Dans l'épilogue, Chateaubriand blâme nettement « ces rêveries si désastreuses et si coupables ». Mais le livre eut la plus grande influence et orienta le romantisme vers la mélancolie.

...L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que » le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions » inconnues que ton cœur demande. »

Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Eve tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi ; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Eternel de te donner le reste de ma vie. .

Hélas ! j'étais seul, seul, sur la terre ! Une langueur secrète s'emparaît de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui. (René.)

### Les Francs.

Dans *Les Martyrs*, Chateaubriand a tenté de rénover l'épopée, et pour confirmer la doctrine exposée dans le *Génie du Christianisme*, il a usé du merveilleux chrétien. Cette tentative ne fut pas heureuse, et les passages où intervient ce merveilleux paraissent froids et déclamatoires (1). Mais *Les Martyrs* restent un beau roman historique. Chateaubriand, en racontant les aventures du jeune chrétien Eudore, au III<sup>e</sup> s., a su ressusciter le passé avec une vie et une poésie inconnues jusque-là (2).

Eudore fait campagne avec les Romains en Batavie, contre les Francs : après la description de l'armée romaine, voici celle de l'armée barbare, avant le combat.

1. Voir notamment, au livre III, la description du Paradis ; au livre VIII, celle de l'Enfer.  
2. Voir la rencontre d'Eudore et de Cymodocée (livre I) ; les catacombes (livre V) ; la campagne de Batavie (livre VI) ; l'épisode de Velléda (livre IX), etc.

Mais tout l'appareil de l'armée romaine ne servait qu'à rendre l'armée des ennemis plus formidable, par le contraste d'une sauvage simplicité.

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des aurochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot, nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier, arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avancait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie : à leurs casques en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion, fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ses cavaliers menaçants.

Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp, semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs. Non loin de ce camp champêtre, trois sorcières en lambeaux faisaient sortir de jeunes poulains d'un bois sacré, afin de découvrir par leur course à quel parti Tuiston<sup>1</sup> promettait la victoire. La mer d'un côté, des forêts de l'autre, formaient le cadre de ce grand tableau.

1. Tuisto : dieu des Germains, créateur de la race germanique.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances, les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée. Les chevaux se cabrent, creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de Probus :

« Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses ! »

Les Grecs répètent en chœur le Pæan, et les Gaulois l'hymne des druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit<sup>1</sup> à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie ; le corbeau nageait dans le sang des morts ; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps !

» Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

» Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi ; nos pères les rassasiaient de carnage ! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. » Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir ! »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et à chaque refrain ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

(*Les Martyrs.*)

## Paul-Louis Courier.

Paris, 1772. — Véretz (Touraine), 1825.

Œuvres : *Pamphlets*. — Traductions de Longus (*Daphnis et Chloé*), de Xénophon, d'Hérodote, etc. — *Lettres*.

Officier d'artillerie, il fit campagne sous la Révolution et l'Empire, mais abandonna le service après Wagram : il n'avait guère la vocation du métier des armes. Helléniste de grande valeur, il a laissé d'excellentes traductions d'ouvrages grecs. Sous la Restauration, il se retira dans son domaine de la Chavonnière, à Véretz, et fut, comme Béranger, un des plus violents adversaires des légitimistes, *du trône et de l'autel*. Ses pamphlets sont des chefs-d'œuvre d'ironie habile et caustique : signalons la *Pétition aux deux Chambres*, pour les habitants de Luynes (1816), le *Simple Discours*, contre le projet d'acheter le château de Chambord pour le duc de Bordeaux (1821), la *Pétition à la Chambre pour les villageois que l'on empêche de danser* (1822), le *Pamphlet des pamphlets* (1824), etc. Ils lui valurent du reste diverses condamnations. Il fut assassiné, en 1825, par un de ses domestiques, dans ses bois de Véretz.

1. Prétendu chant de guerre des anciens Germains. L'auteur emprunte maints détails à Tacite.

Paul-Louis Courier représente, après 1815, l'opposition libérale et voltairienne, mais il n'a pas la valeur philosophique d'un Joseph de Maistre, et ses attaques contre la Restauration seraient fort oubliées, sans le style qui est d'une pureté toute classique. Au milieu de l'effervescence romantique, cet écrivain rappelle Voltaire.

### Les Pamphlets.

Je me trouvai sur le grand degré<sup>1</sup> avec M. Arthus Bertrand, libraire, un de mes jurés, qui s'en allait dîner, m'ayant déclaré coupable. Je le saluai; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme du monde; et, chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *Simple Discours* condamné. « Je ne l'ai point lu, me dit-il; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. » Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot, qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelque explication. « C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. — De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet? — Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune; mais, proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une feuille seule; deux ou plus font une brochure. — Et dix feuilles? quinze feuilles? vingt feuilles? — Font un volume, dit-il, un ouvrage. »

Moi, là-dessus : « Monsieur, je m'en rapporte à vous, qui devez savoir ces choses. Mais, hélas! j'ai bien peur d'avoir fait en effet un pamphlet, comme dit le procureur du roi. Sur votre honneur et conscience, puisque vous êtes juré, monsieur Arthus Bertrand, mon écrit d'une feuille et demie, est-ce pamphlet ou brochure? — Pamphlet, me dit-il, pamphlet, sans nulle difficulté. — Je suis donc pamphlétaire? — Je ne vous l'eusse pas dit par égard, ménagement, compassion du malheur; mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande!) dans l'autre monde. Allez, mon bon monsieur, et ne péchez plus; allez à Sainte-Pélagie<sup>2</sup>. »

Voilà comme il me consolait. « Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question. — Deux, me dit-il, et plus, et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie, qui, je crois, vont sonner. — Bien; voici ma question. Si, au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné? — Selon. — J'entends : vous l'eussiez lu d'abord, pour voir s'il était condamnable. — Oui, je l'aurais examiné. — Mais le pamphlet, vous ne le lisez pas? — Non, parce que le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison. — De poison? — Oui, monsieur, et du plus détestable : sans quoi, on ne le lirait pas. — S'il n'y avait du poison? — Non, le monde est ainsi fait : on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais point; je ne sais en vérité, ni ne

1. L'escalier du Palais de Justice : P.-L. Courier vient d'être condamné à deux mois de prison pour son *Simple Discours*. — 2. Prison réservée aux condamnés pour dettes ou pour délits de presse.



veux savoir ce que c'est : mais on le lit; il y a du poison. M. le procureur du roi nous l'a dit, et je n'en doutais pas. C'est le poison, voyez-vous, que poursuit la justice dans ces sortes d'écrits. Car autrement la presse est libre; imprimez, publiez tout ce que vous voudrez, mais non pas du poison. Vous avez beau dire, messieurs, on ne vous laissera pas distribuer le poison. Cela ne se peut en bonne police, et le gouvernement est là, qui vous en empêchera bien. »

« Dieu, dis-je en moi-même tout bas, Dieu, délivre-nous du malin et du langage figuré! Les médecins m'ont pensé tuer, voulant me *rafraîchir le sang*; celui-ci m'emprisonne de peur que je n'écrive du *poison*; d'autres laissent *reposer* leur champ, et nous manquons de blé au marché. Mon Dieu, sauvez-nous de la métaphore! »

Après cette courte oraison mentale, je repris : « En effet, monsieur, le poison ne vaut rien du tout, et l'on fait à merveille d'en arrêter le débit. Mais je m'étonne comment le monde, à ce que vous dites, l'aime tant. C'est sans doute qu'avec ce poison il y a dans les pamphlets quelque chose... — Oui, des sottises, des calembours, de méchantes plaisanteries. Que voulez-vous, mon cher monsieur, que voulez-vous mettre de bon sens en une misérable feuille? Quelles idées s'y peuvent développer? Dans les ouvrages raisonnés, au sixième volume à peine entrevoit-on où l'auteur en veut venir. — Une feuille, dis-je, il est vrai, ne saurait contenir grand'chose. — Rien qui vaille, me dit-il; et je n'en lis aucune. — Vous ne lisez donc pas les mandements de monseigneur l'évêque de Troyes pour le carême et pour l'avent? — Ah! vraiment, ceci diffère fort. — Ni les pastorales de Toulouse sur la suprématie papale? — Ah! c'est autre chose, cela. — Donc, à votre avis, quelquefois une brochure, une simple feuille... — Fi! ne m'en parlez pas; opprobre de la littérature, honte du siècle et de la nation, qu'il se puisse trouver des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs de semblables impertinences! — Monsieur, lui dis-je, les *Lettres provinciales* de Pascal... — Oh! livre admirable, divin, le chef-d'œuvre de notre langue! — Eh bien! ce chef-d'œuvre divin, ce sont pourtant des pamphlets, des feuilles qui parurent. — Non, tenez, j'ai là-dessus mes principes, mes idées. Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste ces petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main, et parlent aux gens d'à présent des faits, des choses d'aujourd'hui; je ne puis souffrir les pamphlets. — Et vous aimez les *Provinciales*, *petites lettres*, comme alors on les appelait quand elles allaient de main en main? — Vrai, continua-t-il sans m'entendre, c'est un de mes étonnements, que vous, monsieur, qui, à voir, semblez homme bien né, homme *éduqué*, fait pour être quelque chose dans le monde...; car enfin qui vous empêchait de devenir baron comme un autre? Honorablement employé dans la police, les douanes, geôlier ou gendarme, vous tiendriez un rang, feriez une figure. Non, je n'en reviens pas, un homme comme vous s'avilir, s'abaisser jusqu'à faire des pamphlets! Ne rougissez-vous point? — Blaise, lui répondis-je, Blaise Pascal n'était ni geôlier, ni gendarme, ni employé de M. Franchet<sup>1</sup>. — Chut! paix! Parlez plus bas,

1. Le directeur général de la police.

car il peut nous entendre... — Serait-il si près de nous? — Monsieur, il est partout. — Voilà quatre heures et demie; votre humble serviteur. — Moi le vôtre. » Il me quitta et s'en alla courant.

Ceci, mes chers amis, mérite considération; ...Vous en verrez d'autres assez, et de la meilleure compagnie, qui trompent un ami, mentent à tout venant, trahissent, manquent de foi, et tiendraient à grand déshonneur d'avoir dit vrai dans un écrit de quinze ou seize pages; car tout le mal est dans ce peu. Seize pages, vous êtes pamphlétaire, et gare Sainte-Pélagie. Faites-en seize cents, vous serez présenté au roi.

(*Pamphlet des pamphlets.*)

### Charles-Hubert Millevoye.

Abbeville, 1782. — Paris, 1816.

Œuvres : *Elégies* (1812). — *Poésies diverses* (1813).

Lamartine a eu des précurseurs : à côté des poèmes didactiques de l'abbé Delille, l'élegie renaît, mélancolique et tendre. On s'achemine vers la poésie personnelle. Millevoye est resté l'auteur de quelques pièces, que leur harmonie légère sauve de l'oubli.

#### La Chute des feuilles.

De la dépouille de nos bois  
L'automne avait jonché la terre;  
Le bocage était sans mystère,  
Le rossignol était sans voix.  
Triste, et mourant à son aurore,  
Un jeune malade, à pas lents,  
Parcourait une fois encore  
Le bois cher à ses premiers ans :  
« Bois que j'aime, adieu, je succombe :  
Votre deuil me prédit mon sort,  
Et dans chaque feuille qui tombe  
Je vois un présage de mort.  
Fatal oracle d'Epidaure,  
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois  
A tes yeux jauniront encore ;  
Mais c'est pour la dernière fois.  
L'éternel cyprès se balance ;  
Déjà sur ta tête en silence  
Il incline ses longs rameaux :  
Ta jeunesse sera flétrie  
Avant l'herbe de la prairie,  
Avant le pampre des coteaux. »

Et je meurs ! de leur froide haleine  
M'ont touché les sombres autans ;  
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,  
S'évanouir mon beau printemps.  
Tombe, tombe, feuille éphémère,  
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;  
Cache au désespoir de ma mère  
La place où je serai demain ;  
Mais, vers la solitaire allée,  
Si mon amante échevelée  
Venait pleurer quand le jour fuit,  
Eveille par ton léger bruit  
Mon ombre un instant consolée. »  
Il dit, s'éloigne... et sans retour !  
La dernière feuille qui tombe  
A signalé son dernier jour.  
Sous le chêne on creusa sa tombe...  
Mais son amante ne vint pas  
Visiter la pierre isolée ;  
Et le pâtre de la vallée  
Troubla seul du bruit de ses pas  
Le silence du mausolée.

(*Elégies.*)

## Félicité-Robert de La Mennais.

*Saint-Malo, 1782. — Paris, 1854.*

Œuvres : *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817). — *Paroles d'un croyant* (1834). — *Les Affaires de Rome* (1836). — *Le Livre du peuple* (1837). — *Esquisse d'une philosophie* (1841), etc.

Un Breton, comme Chateaubriand, et, comme lui, un romantique, une âme exaltée. Il se fait prêtre à l'âge de 34 ans, après de cruelles hésitations, sous la pression de son frère aîné, déjà entré dans les ordres. Dans l'*Essai sur l'indifférence*, il attaque avec âpreté l'irrégion du XVIII<sup>e</sup> s. Mais son ardeur l'entraîne bientôt hors de l'orthodoxie. Il veut réconcilier l'Eglise et le monde moderne, et fonder toute société sur la pure doctrine évangélique. Ce *catholicisme libéral* fut adopté par des disciples enthousiastes, notamment Lacordaire et Montalembert. Avec eux, il fonde l'*Avenir* (1830), dont le pape condamne les idées (1832). Lacordaire et Montalembert se soumirent, mais Lamennais (il démocratisa dès lors son nom) riposte par les *Paroles d'un croyant* et rompt définitivement avec Rome. Jusqu'à sa mort, il lutte pour la démocratie, exerçant une très grande influence.

Ses chefs-d'œuvre, les *Paroles d'un croyant* et *Le Livre du peuple*, étaient destinés, dans sa pensée, à toucher les humbles : pour mieux faire entendre sa pensée, Lamennais adopte le ton évangélique. Et ces versets rythmés comme des strophes, ces paraboles émouvantes ont une poésie pathétique et prenante. Ame sincère et passionnée, Lamennais continua, en un sens, l'œuvre de Chateaubriand, mais contribua puissamment au développement des idées humanitaires.

### Vision.

Et à travers un brouillard gris et lourd, je vis, comme on voit sur la terre à l'heure du crépuscule, une plaine nue, déserte et froide.

Au milieu s'élevait un rocher d'où tombait goutte à goutte une eau noirâtre, et le bruit faible et sourd des gouttes qui tombaient était le seul bruit qu'on entendît.

Et sept sentiers, après avoir serpenté dans la plaine, venaient aboutir au rocher ; et près du rocher, à l'entrée de chacun, était une pierre recouverte de je ne sais quoi d'humide et de vert, semblable à la bave d'un reptile.

Et voilà, sur l'un des sentiers j'aperçus comme une ombre qui lentement se mouvait ; et peu à peu l'ombre s'approchant, je distinguai, non pas un homme, mais la ressemblance d'un homme.

Et à l'endroit du cœur, cette forme humaine avait une tache de sang.

Et elle s'assit sur la pierre humide et verte, et ses membres grelottaient, et, la tête penchée, elle se serrait avec ses bras, comme pour retenir un reste de chaleur.

Et par les six autres sentiers, six autres ombres successivement arrivèrent au pied du rocher.

Et chacune d'elles, grelottant et se serrant avec ses bras, s'assit sur la pierre humide et verte.

Et elles étaient là silencieuses, et courbées sous le poids d'une incompréhensible angoisse.

Et leur silence dura longtemps, je ne sais combien de temps, car jamais le soleil ne se lève sur cette plaine : on n'y connaît ni soir ni matin. Les gouttes d'eau noirâtre y mesurent seules, en tombant, une durée monotone, obscure, pesante, éternelle.

Et cela était si horrible à voir, que, si Dieu ne m'avait fortifié, je n'aurais pu en soutenir la vue.

Et, après une sorte de frissonnement convulsif, une des ombres, soulevant sa tête, fit entendre un son comme le son rauque et sec du vent qui bruit dans un squelette...

Et aussitôt elles furent saisies d'un tremblement plus fort, le brouillard s'épaissit, et, pendant un moment, l'eau noirâtre cessa de couler.

Et les sept ombres<sup>1</sup> avaient plié de nouveau sous le poids de leur angoisse secrète, et il y eut un second silence plus long que le premier.

Ensuite une d'elles, sans se lever de sa pierre, immobile et penchée, dit aux autres :

Il vous est donc advenu ainsi qu'à moi. Que nous ont servi tous nos conseils ?

Et une autre reprit : La foi et la pensée ont brisé les chaînes des peuples ; la foi et la pensée ont affranchi la terre.

Et une autre dit : Nous voulions diviser les hommes, et notre oppression les a unis contre nous.

Et une autre : Nous avons versé le sang, et ce sang est retombé sur nos têtes.

Et une autre : Nous avons semé la corruption, et elle a germé en nous, et elle a dévoré nos os.

Et une autre : Nous avons cru étouffer la Liberté, et son souffle a desséché notre pouvoir jusqu'en sa racine...

Et je vis une main qui s'avancait ; elle trempa le doigt dans l'eau noirâtre dont les gouttes mesurent en tombant la durée éternelle, en marqua au front les sept ombres, et ce fut pour jamais.

(*Paroles d'un croyant.*)

## Henri Beyle, dit Stendhal.

Grenoble, 1783. — Paris, 1842.

Œuvres : *Histoire de la peinture en Italie* (1817). — *Rome, Naples et Florence* (1817). — *De l'Amour* (1822). — *Racine et Shakespeare* (1823). — *Armance* (1827). — *Promenades dans Rome* (1829). — *Le Rouge et le Noir* (1831). — *Mémoires d'un touriste* (1838). — *La Chartreuse de Parme* (1839). — Œuvres posthumes : *Lamiel*. — *Vie de Henri Brulard*. — *Lucien Leuwen*. — *Correspondance, nouvelles, mémoires, essais*, etc.

Servit sous Napoléon, dans l'intendance ; fit la retraite de Russie, mais quitta l'armée en 1813. Très hostile à la Restauration, il se fixa à Milan. Louis-Philippe le nomma consul à Trieste, puis à Civita-Vecchia.

Stendhal n'est de son temps que par son *égotisme* (le mot est de lui) ; mais son individualisme est bien différent de celui de Hugo ou de Lamartine : intelligent et sensuel, il considère la vie, les arts et les lettres comme un vaste champ d'expérience, offrant à sa sensibilité mille occasions de s'émouvoir, et, à son esprit, de juger et de disséquer. Convaincu que les passions fortes donnent à la vie de l'homme son sens et sa perfection, il cache une sensibilité très vive sous la sécheresse ironique et précise de sa phrase. Dans ses romans, nulle préoccupation de morale ni de style, mais des faits, menus, précis, nombreux, et des analyses psychologiques, dont la finesse et la vérité nous apparaissent mieux aujourd'hui. Ses deux œuvres principales, *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*, chroniques satiriques de toute une époque, célèbrent l'énergie de l'homme supérieur, luttant contre une société qui ne fait nulle place au mérite. Les deux héros, Julien Sorel et Fabrice Del Dongo, sont des êtres amoureux, lucides, cyniques.

1. Elles personnifient les tyrans et les impies.

Ainsi Stendhal annonce le réalisme et même le naturalisme. Il annonce encore les romanciers psychologues de la fin du XIX<sup>e</sup> s., Bourget, Barrès et Proust. Peu goûté de son temps, il jouit depuis 1880 d'une vogue grandissante.

### La Bataille de Waterloo.

Le jeune Milanais Fabrice Del Dongo est enthousiasmé par l'épopée napoléonienne. En apprenant que l'empereur a quitté l'île d'Elbe, il s'enfuit de la maison paternelle et essaie de rejoindre son idole. Revêtu d'un uniforme de hussard, il arrive à l'armée au moment où s'engage la bataille de Waterloo. Une vivandière, rencontrée en chemin, s'est prise d'amitié pour lui.

« Recommandé par cette brave femme, se dit Fabrice, mon ignorance de toutes choses ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. » A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre.

« C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

— On commence à distinguer les feux de peloton », dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue; la petite charrette fut sur le point d'y rester : Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait cinq cents pas que sa rosse s'arrêta tout court : c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même : « Ça n'est pas de notre division. » Puis, levant les yeux sur notre héros, elle éclata de rire.

« Ha ! ha ! mon petit ! s'écria-t-elle, en voilà du nanan ! »

Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

« Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête. »

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un œil ouvert.

« Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière, et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra. »

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de son cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti; il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter à cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet œil ouvert.

« La vivandière va me croire un lâche », se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voiture et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait. Il put remonter sur sa rosse et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'œil.

« Tu te battras demain, mon petit, lui dit-elle enfin; aujourd'hui tu resteras avec moi. Tu vois bien qu'il faut que tu apprennes le métier de soldat.

— Au contraire, je veux me battre tout de suite, » s'écria notre héros d'un air sombre, qui sembla de bon augure à la vivandière.

Cheminant toujours de compagnie, ils commencent à rencontrer des fuyards et des maraudeurs. A l'un d'eux, Fabrice achète un cheval d'officier.

A ce moment, un boulet donna dans une ligne de saules qu'il prit de biais, et Fabrice eut le curieux spectacle de toutes ces petites branches volant de côté et d'autre, comme rasées par un coup de faux.

« Tiens, voilà le brutal qui s'avance, » lui dit le soldat en prenant ses vingt francs.

Il pouvait être deux heures.

Fabrice était encore dans l'enchantement de ce spectacle curieux, lorsqu'une troupe de généraux, suivis d'une vingtaine de hussards, traversèrent au galop un des angles de la vaste prairie au bord de laquelle il était arrêté : son cheval hennit, se cabra deux ou trois fois de suite, puis donna des coups de tête violents contre la bride qui le retenait. « Eh bien ! soit ! » se dit Fabrice.

Le cheval, laissé à lui-même, partit ventre à terre et alla rejoindre l'escorte qui suivait les généraux. Fabrice compta quatre chapeaux brodés. Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard, son voisin, Fabrice comprit qu'un des généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble; toutefois il ne put deviner lequel des quatre généraux était le maréchal Ney : il eût donné tout au monde pour le savoir, mais il se rappela qu'il ne fallait pas parler<sup>1</sup>. L'escorte s'arrêta pour passer un large fossé rempli d'eau par la pluie de la veille; il était bordé de grands arbres et terminait sur la gauche la prairie à l'entrée de laquelle Fabrice avait acheté le cheval. Presque tous les hussards avaient mis pied à terre; le bord du fossé était à pic et fort glissant, et l'eau se trouvait bien à trois ou quatre pieds en contre-bas au-dessous de la prairie. Fabrice, distrait par sa joie, songeait plus au maréchal Ney et à la gloire qu'à son cheval, lequel, étant fort animé, sauta dans le canal; ce qui fit rejaillir l'eau à une hauteur considérable. Un des généraux fut entièrement mouillé par la nappe d'eau et s'écria en jurant : « Au diable la fichue bête ! » Fabrice se sentit profondément blessé de cette injure. « Puis-je en demander raison ? » se dit-il. En attendant, pour prouver qu'il n'était pas si gauche, il entreprit de faire monter à son cheval la rive opposée du fossé; mais elle était à pic et haute de cinq à six pieds. Il fallut y renoncer; alors il remonta le courant, son cheval ayant de l'eau jusqu'à la tête, et enfin trouva une sorte d'abreuvoir : par cette pente douce il gagna facilement le champ de l'autre côté du canal. Il fut le premier homme de l'escorte qui y parut : il se mit à trotter fièrement le long du bord; au fond du canal les hussards se démenaient, assez embarrassés de leur position, car en beaucoup d'endroits, l'eau avait cinq pieds de profondeur. Deux ou trois chevaux prirent peur et voulurent nager, ce qui fit un barbotement épouvantable. Un maréchal

---

1. Parce que son accent italien aurait pu le trahir.

des logis s'aperçut de la manœuvre que venait de faire ce blanc-bec, qui avait l'air si peu militaire.

« Remontez ! il y a un abreuvoir à gauche ! » s'écria-t-il. Et, peu à peu, tous passèrent.

En arrivant sur l'autre rive, Fabrice y avait trouvé les généraux tout seuls. Le bruit du canon sembla redoubler ; ce fut à peine s'il entendit le général, par lui si bien mouillé, qui criait à son oreille : « Où as-tu pris ce cheval ? »

Fabrice était tellement troublé qu'il répondit en italien :

« *L'ho comprato poco fa.* (Je viens de l'acheter à l'instant.)

— Que dis-tu ? » lui cria le général.

Mais le tapage devint tellement fort en ce moment que Fabrice ne put lui répondre. Nous avouons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois, la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

« Les habits rouges ! les habits rouges ! » criaient avec joie les hussards de l'escorte. Et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces habits rouges vivaient encore ; ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

« Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! » lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait.

Fabrice ne put retenir sa curiosité, et malgré le conseil de ne point parler à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

« Quel est-il, ce général qui *gourmande* son voisin ?

— Pardi, c'est le maréchal !

— Quel maréchal ?

— Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ? »

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskowa, le brave des braves.

Tout à coup, on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide qui formait la crête de ces sillons volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en

---

1. L'uniforme de l'infanterie anglaise était rouge.

passant cet effet singulier; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui; c'étaient deux hussards qui tombaient, atteints par des boulets; et lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles; il voulait suivre les autres. Le sang coulait dans la boue.

« Ah! m'y voilà donc enfin, au feu! se dit-il. J'ai vu le feu! se répetait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire! »

A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines : il n'y comprenait rien du tout.

(*La Chartreuse de Parme.*)

## Alphonse de Lamartine.

Mâcon, 1790. — Paris, 1869.

Œuvres poétiques : *Méditations poétiques* (1820). — *Nouvelles Méditations poétiques* (1823). — *Harmonies poétiques et religieuses* (1830). — *Jocelyn* (1836). — *La Chute d'un Ange* (1838). — *Recueils poétiques* (1839).

Œuvres en prose : *Voyage en Orient* (1835). — *Histoire des Girondins* (1847). — *Histoire de la Révolution de 1848* (1849). — *Raphaël* (1849). — *Confidences* (1849). — *Geneviève* (1851). — *Nouvelles Confidences* (1851). — *Le Tailleur de pierres de Saint-Point* (1851). — *Histoire de la Restauration* (1851). — *Graziella* (1852). — *Nouveau voyage en Orient* (1853). — *Histoire de la Turquie* (1854). — *Histoire de la Russie* (1855). — *Cours familier de littérature* (1856-1869), etc.

Lamartine vécut une enfance heureuse à Milly (1). Elevé d'une façon ferme et douce par une mère pieuse et simple, il en garda un amour inflexible du bien et du beau, une pureté délicate de sentiments. L'ironie ne fut jamais son fait, et, chez lui, un optimisme invincible s'allia toujours à une rare noblesse intellectuelle, à la fermeté virile du caractère (2).

Fit de passables études moyennes à Lyon, puis au collège de Belley; mène ensuite à Milly une vie de hobereau oisif, commence à écrire de mauvais vers dans le goût classique et complète son éducation par la lecture : à l'en croire, il trouve la révélation de son génie dans la Bible, Ossian, Rousseau, Chateaubriand, etc. Cependant il s'ennuie : en 1811, il fait un voyage en Italie. Il en a immortalisé un épisode dans *Graziella*. Revient à Paris, mène joyeuse vie et s'ennuie derechef. Après la chute de l'Empire, il entre à l'armée, mais renonce bientôt à ce métier. En 1816-1817, une aventure sentimentale lui blesse l'âme et la souffrance lui arrache ses premières poésies vraiment personnelles (3). Les *Méditations*, en 1820, ont un succès triomphal, confirmé par les recueils suivants. Elles étaient la révélation d'une poésie généreuse, jaillissant en larges ondes, mélodieuse, toute pénétrée des souffles de la nature et de l'amour divin. Lamartine était le poète que tous attendaient.

Cependant la Révolution de 1830 l'incite à l'action : dès 1833, il siège à la Chambre — « au plafond » — sans s'inféoder à aucun parti, mais soutenant la politique libérale et républicaine. Prononce d'importants discours; ce poète se révèle orateur précis et documenté (4). En même temps, les *Harmonies*, les

1. Près de Mâcon. Il a quelque peu poétisé cette enfance dans ses souvenirs. — 2. La légende (il y a contribué lui-même) en a fait parfois un chanfre langoureux et efféminé. — 3. Voir, ci-dessous, *Le Lac*. Lamartine avait connu à Aix-les-Bains une jeune femme, M<sup>me</sup> Charles, qui devait mourir peu après d'une maladie de poitrine. Dans ses élégies, il a quelque peu transfiguré leur amicale intimité. — 4. Ses discours sont beaucoup plus solides que ceux de V. Hugo.



*Recueils, Jocelyn, La Chute d'un Ange* témoignent d'un élargissement de ses inspirations. Il chante la fraternité humaine, l'ascension de l'humanité vers le bien et le bonheur; il cherche un sens à l'univers et à l'homme, et ne le trouve que dans la foi (1).

En 1848, il est du gouvernement provisoire, puis ministre des Affaires étrangères. Le coup d'Etat de 1851 le rend à la vie privée. Sa vieillesse fut assez triste. Sa prodigalité de grand seigneur l'avait ruiné. Il doit s'imposer de durs travaux littéraires : mais il ne concevait la poésie que comme l'épanchement spontané de ses émotions, et, pour vivre, il ne produisit que de la prose, de hâtifs travaux historiques ou critiques. Le gouvernement impérial lui accorda une pension en 1867. Il mourut en 1869, fort oublié.

Lamartine n'est pas un poète de métier : mais sa facilité est celle du génie. Les vers sont le langage naturel de son âme sensible. D'où une abondance grandiose : parfois des négligences, des obscurités, un certain manque « d'art » — il négligeait fort de se corriger —, mais des vers ailés et qui s'envolent sans heurt.

Cette poésie est toute baignée de spiritualisme : elle tend vers le panthéisme. Par son abondance, sa magnificence, elle rappelle, a-t-on dit, l'antique poésie hindoue. L'ode de Lamartine est un chant sacré. « Lamartine, dit Jules Lemaitre, est le moins classique et le plus vraiment primitif de nos grands poètes. Et tous pourtant, à certains moments, s'effacent devant lui. »

### Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,  
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;  
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,  
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée :  
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,  
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,  
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure  
Tracent en serpentant les contours du vallon;  
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,  
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée;  
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :  
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée  
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,  
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;  
Comme un enfant bercé par un chant monotone,  
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,  
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,  
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,  
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieus.

1. Il rêve d'une religion naturelle, d'une société patriarcale et pacifique : voir *La Chute d'un Ange*, VIII.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;  
Je viens chercher vivant le calme du Léthé<sup>1</sup>.  
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie :  
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence;  
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,  
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,  
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,  
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;  
L'amour seul est resté, comme une grande image  
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,  
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,  
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,  
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière;  
L'homme par ce chemin ne repasse jamais;  
Comme lui, respirons au bout de la carrière  
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,  
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux.  
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,  
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;  
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours :  
Quand tout change pour toi, la nature est la même,  
Et le même soleil se lève sur tes jours.

De lumière et d'ombrage elle t'entoure encore :  
Détache ton amour des faux biens que tu perds;  
Adore ici l'écho qu'adorait Pythagore<sup>2</sup>,  
Prête avec lui l'oreille aux célestes concerts.

Suis le jour dans le ciel, suis l'ombre sur la terre;  
Dans les plaines de l'air vole avec l'aquilon;  
Avec le doux rayon de l'astre du mystère  
Glisse à travers les bois dans l'ombre du vallon.

Dieu, pour le concevoir, a fait l'intelligence :  
Sous la nature enfin découvre son auteur !  
Une voix à l'esprit parle dans son silence :  
Qui n'a pas entendu cette voix dans son cœur ?

(Méditations.)

1. Fleuve des Enfers, dont l'eau apportait l'oubli à ceux qui la buvaient.

2. Philosophe grec, né à Samos, au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Vie et doctrine très mal connues. Il accordait une importance capitale à la notion d'harmonie, aux rapports numériques et musicaux.

### Le Lac.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos ;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laisa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours !  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours.

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :  
Coulez, coulez pour eux ;  
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;  
Oubliez les heureux ! ».

« Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;  
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?  
Quoi ! passés pour jamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,  
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !  
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,  
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
Que les parfums légers de ton air embaumé,  
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,  
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

(*Méditations.*)

### **Le Crucifix.**

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante  
Avec son dernier souffle et son dernier adieu ;  
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante.  
Image de mon Dieu !

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,  
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,  
Dans ma tremblante main tu passas, tiède encore  
De son dernier soupir.

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme,  
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,  
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme  
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,  
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,  
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,  
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée  
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,  
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée  
L'ombre des noirs cyprès.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,  
L'autre, languissamment replié sur son cœur,  
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche  
L'image du Sauveur...

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,  
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,  
Comme si du trépas la majesté muette  
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,  
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :  
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance :  
Emportez-les, mon fils! »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!  
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté  
Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :  
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,  
Tu l'as, contre le temps, défendu de l'oubli;  
Et mes yeux, goutte à goutte, ont imprimé leur trace  
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,  
Viens, reste sur mon cœur! parle encore, et dis-moi  
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole  
N'arrivait plus qu'à toi.

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,  
Se cachant sous le voile épais sur nos yeux,  
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,  
Sourde aux derniers adieux...

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,  
Pour relever vers Dieu son regard abattu,  
Divin consolateur dont nous baisons l'image,  
Réponds, que lui dis-tu?

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,  
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,  
De l'olivier sacré baignèrent les racines  
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,  
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil ;  
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,  
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne  
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;  
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,  
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante  
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu ;  
Et son âme viendra guider mon âme errante  
Au sein du même Dieu.

Ah ! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,  
Triste et calme à la fois, comme un ange éploré,  
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche  
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure,  
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,  
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure,  
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,  
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,  
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre  
De l'éternelle croix !

(*Nouvelles Méditations.*)

### **Eternité de la Nature, brièveté de l'Homme.**

#### *Cantique.*

Roulez dans vos sentiers de flamme,	Triomphe, immortelle Nature,
Astres, rois de l'immensité !	A qui la main pleine de jours
Insultez, écrasez mon âme	Prête des forces sans mesure,
Par votre presque éternité !	Des temps qui renaissent toujours !
Et vous, comètes vagabondes,	La mort retrempe ta puissance :
Du divin océan des mondes	Donne, ravis, rends l'existence
Débordement prodigieux,	A tout ce qui la puise en toi !
Sortez des limites tracées,	Insecte éclos de ton sourire,
Et révélez d'autres pensées	Je nais, je regarde et j'expire :
De Celui qui pensa les cieux !	Marche, et ne pense plus à moi !

Vieil Océan, dans tes rivages  
Flotte comme un ciel écumant,  
Plus orageux que les nuages,  
Plus lumineux qu'un firmament !  
Pendant que les empires naissent,  
Grandissent, tombent, disparaissent  
Avec leurs générations,  
Dresse tes bouillonnantes crêtes,  
Bats ta rive, et dis aux tempêtes :  
« Où sont les nids des nations ? »

Dieu m'a vu ! le regard de vie  
S'est abaissé sur mon néant ;  
Votre existence rajeunie  
A des siècles, j'eus mon instant !  
Mais dans la minute qui passe,  
L'infini de temps et d'espace  
Dans mon regard s'est répété,  
Et j'ai vu dans ce point de l'être  
La même image m'apparaître  
Que vous dans votre immensité !

Toi qui n'es pas lasse d'éclorre  
Depuis la naissance des jours,  
Lève-toi, rayonnante aurore,  
Couche-toi, lève-toi toujours !  
Réfléchissez ses feux sublimes,  
Neiges éclatantes des cimes,  
Où le jour descend comme un roi !  
Brillez, brillez pour me confondre !  
Vous qu'un rayon du jour peut fondre,  
Vous subsisterez plus que moi !

Distances incommensurables,  
Abîmes des monts et des cieux,  
Vos mystères inépuisables  
Se sont révélés à mes yeux :  
J'ai roulé dans mes vœux sublimes  
Plus de vagues que tes abîmes  
N'en roulent, ô mer en courroux !  
Et vous, soleils aux yeux de flamme,  
Le regard brûlant de mon âme  
S'est élevé plus haut que vous !

Et toi qui t'abaisse et t'élève  
Comme la poudre des chemins,  
Comme les vagues sur la grève,  
Race innombrable des humains,  
Survivis au temps qui me consume,  
Engloutis-moi dans ton écume :  
Je sens moi-même mon néant.  
Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie ?  
Ce qu'est une goutte de pluie  
Dans les bassins de l'Océan.

De l'Être universel, unique,  
La splendeur dans mon ombre a lui,  
Et j'ai bourdonné mon cantique  
De joie et d'amour devant lui ;  
Et sa rayonnante pensée  
Dans la mienne s'est retracée,  
Et sa parole m'a connu ;  
Et j'ai monté devant sa face,  
Et la Nature m'a dit : « Passe ;  
Ton sort est sublime : Il t'a vu ! »

Vous allez balayer ma cendre :  
L'homme ou l'insecte en renaîtra !  
Mon nom brûlant de se répandre  
Dans le nom commun se perdra :  
Il fut ! voilà tout. Bientôt même  
L'oubli couvre ce mot suprême,  
Un siècle ou deux l'auront vaincu !  
Mais vous ne pouvez, ô Nature,  
Effacer une créature.  
Je meurs ! qu'importe ? j'ai vécu !

Vivez donc vos jours sans mesure,  
Terre et ciel, céleste flambeau,  
Montagnes, mers ! et toi, Nature,  
Souris longtemps sur mon tombeau !  
Effacé du livre de vie,  
Que le néant même m'oublie !  
J'admire et ne suis point jaloux.  
Ma pensée a vécu d'avance,  
Et meurt avec une espérance  
Plus impérissable que vous !

(*Harmonies poétiques et religieuses.*)

## Les Révolutions<sup>1</sup>.

(Fragments.)

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,  
A plié le matin sa tente vagabonde  
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,  
Il salue en partant la citerne tarie,  
Et, sans se retourner, va chercher la patrie  
Où le désert cache ses eaux.

Qué lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève  
Et, comme un océan qui laboure la grève,  
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,  
Suspende la montagne où courait la vallée,  
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée ?  
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,  
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,  
Partout où le hasard sème vos tourbillons,  
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,  
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,  
Vous végétez sur vos sillons !

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,  
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques :  
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu ;  
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,  
Vous dites à la race humaine encore à naître :

« Vis, meurs, immuable en ce lieu !... »

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,  
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,  
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu :  
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,  
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne  
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu !

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :  
Semblables au guerrier armé pour les batailles,  
Mais qui dort enivré de ses songes épais,  
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,  
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,  
Car vous voulez dormir en paix !

---

1. Cette ode a été composée après la Révolution de 1830. Lamartine, comme Lamennais, croit au progrès de l'humanité. Les révolutions et leurs excès sanglants ne sont que des tâtonnements : la pensée évangélique, selon lui, se réalise peu à peu. Cfr. *Yocelyn*, VIII.



Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme  
Entend la destinée et les phases de l'homme;  
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!  
En vain le cœur vous manque et votre pied se lasse :  
Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;  
Son esprit n'est pas votre esprit!

« Marche! » sa voix le dit à la nature entière.  
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière  
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!  
Dans cette œuvre de vie où son âme palpète,  
Tout respire, tout croît, tout grandit, tout gravite :  
Les cieux, les astres, les humains!

.....

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!  
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,  
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :  
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,  
Les générations emportent de ce monde  
Leurs vêtements dans le tombeau.

.....

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine  
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine  
Et revient ruminer sur un sillon pareil :  
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,  
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,  
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,  
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,  
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!  
Que vous font ces débris qui jonchent la carrière?  
Regardez en avant, et non pas en arrière :  
Le courant roule à Jéhovah!

Que dans vos cœurs étroits vos espérances vagues  
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :  
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!  
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,  
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence  
Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :  
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille;  
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!  
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,  
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques  
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole :  
Montez à sa lueur, courez à sa parole,  
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,  
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,  
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance  
Sur l'horizon de l'avenir !

. . . . .  
(*Harmonies poétiques et religieuses.*)

### Le Printemps dans les Alpes.

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons,  
Semblait tomber avec les célestes rayons,  
Encor tout imprégné d'âme et de sèves neuves,  
Comme l'air virginal qui vint fondre les fleuves  
Du globe enseveli dans son premier hiver,  
Quand la vie et l'amour se respiraient dans l'air ;  
Il soufflait des soupirs, il apportait des nues  
Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues ;  
Il caressait la terre avec de tels accords,  
Il étreignait les monts avec de tels transports,  
Il secouait la neige et les troncs et les cimes  
Avec des mouvements et des bruits si sublimes,  
Que l'on croyait entendre, entre les éléments,  
Des paroles d'amour et des embrassements,  
Et, dans les forts soupirs qui semblaient les confondre,  
L'eau, la terre, et le ciel, et l'éther, se répondre.  
Tout ce que l'air touchait s'éveillait pour verdir ;  
La feuille du matin sous l'œil semblait grandir ;  
Comme s'il n'avait eu pour été qu'une aurore,  
Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore ;  
Et les herbes, les fleurs, les lianes des bois  
S'étendaient en tapis, s'arrondissaient en toits,  
S'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches,  
Sortaient de terre en grappe, en dentelles, en cloches,  
Entraient nos sentiers par des réseaux de fleurs  
Et nos yeux éblouis dans des flots de couleurs.  
La sève, débordant d'abondance et de force,  
Coulait en gommés d'or des fentes de l'écorce,  
Suspendait, aux rameaux des pampres étrangers,  
Des filets de feuillage et des tissus légers,  
Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles,  
En fuyant sous la feuille, embarrassaient leurs ailes.  
Alors tous ces réseaux, de leur vol secoués,  
Par leurs extrémités d'arbre en arbre noués,  
Tremblaient, et, sur les pieds du tronc qui les appuie,  
De plumes et de fleurs répandaient une pluie ;  
Tous ces dômes des bois, qui frémissaient aux vents,  
Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvants :..

Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure,  
Les herbes nous montaient jusques à la ceinture,  
Des flots d'air embaumé se répandaient sur nous,  
Des nuages ailés partaient de nos genoux,  
Insectes, papillons, essaims nageants de mouches,  
Qui d'un éther vivant semblaient former les couches.  
Ils montaient en colonne, en tourbillon flottant,  
Comblaient l'air, nous cachaient l'un à l'autre un instant,  
Comme dans les chemins la vague de poussière  
Se lève sous les pas et retombe en arrière;  
Ils roulaient; et sur l'eau, sur les prés, sur le foin,  
Ces poussières de vie allaient tomber plus loin;  
Et chacune semblait, d'existence ravié,  
Epuiser le bonheur dans sa goutte de vie;  
L'air qu'elles animaient de leur frémissement  
N'était que mélodie et que bourdonnement.

Oh! que n'eût enivré l'ivresse universelle  
Que l'air, le jour, l'insecte apportaient sur leur aile?  
Oh! que n'eût réchauffé cette haleine des airs  
Qui tiédissait la neige et fondait les hivers?  
La sève de nos sens, comme celle des arbres,  
Eût fécondé des troncs, eût animé des marbres,  
Et la vie, en battant dans nos seins à grands coups,  
Semblait vouloir jaillir et déborder de nous.

(*Jocelyn*, IV.)

### Contre le drapeau rouge<sup>1</sup>.

Le soleil d'hier vous a vus généreux et modérés, magnanimes dans la victoire, et que verrait le soleil d'aujourd'hui, citoyens? Il verrait un autre peuple, un autre peuple d'autant plus furieux qu'il a moins d'ennemis à combattre, se défier des mêmes hommes qu'il a élevés hier au-dessus de lui; les contraindre dans leur liberté, les avilir dans leur dignité, les méconnaître dans leur autorité, qui n'est que la vôtre; substituer une révolution de vengeance et de supplices à une révolution sans crimes; commander à son gouvernement d'arborer en signe de concorde l'étendard de combat à mort entre les citoyens d'une mère patrie : le drapeau rouge! J'aimerais mieux le drapeau noir, ce drapeau qu'on fait flotter quelquefois dans une ville assiégée, comme un linceul, pour désigner à la bombe les édifices neutres consacrés à l'humanité, et dont le boulet et la bombe même des ennemis doivent s'écarter. Voulez-vous donc que le drapeau de votre pays soit plus menaçant et plus sinistre que celui d'une ville bombardée?

Citoyens! Vous pouvez faire violence au gouvernement, vous

1. Cette brillante improvisation fut prononcée par Lamartine le 25 février 1848, devant le peuple qui avait envahi l'Hôtel de ville et voulait arborer le drapeau rouge. Pendant ces journées févrières, la popularité de Lamartine fut immense : il fut, un moment, le chef de l'Etat.

pouvez lui commander de changer le drapeau de la nation et le nom de la France. Si vous êtes assez mal inspirés et assez obstinés dans votre erreur pour lui imposer une république de parti et un pavillon de terreur, le gouvernement, je le sais, est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret ! je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, et vous devriez le répudier plus que moi ; car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars traîné dans le sang du peuple en 91, en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire, et la liberté de la patrie !

*(Étonnement, murmures des uns, applaudissements des autres, coups de fusil éclatant dans les cours, sifflements de balles autour de la tête de l'orateur.)*

Peuple ! reprend Lamartine, je vous ai parlé en citoyen jusqu'ici ; eh bien ! laissez-moi, puisque vous aimez la patrie, vous parler en homme d'Etat et en patriote, à présent ! *(Mouvements d'attention et silence.)* Si vous m'enlevez le drapeau tricolore, sachez-le bien, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France ! car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires, — c'est le drapeau de la République et de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir qu'un parti ! — C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore, c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur au besoin, contre les ennemis de la patrie ! Abattez le drapeau rouge ou répudiez la gloire et la force de la France !

*(On applaudit et on menace tour à tour l'orateur de la pointe des sabres et des épées.)*

Vous ne me ferez pas reculer, vous ne me ferez pas taire tant que j'aurai un souffle de vie sur les lèvres. J'aime l'ordre ; j'y dévoue, comme vous voyez, ma vie ; j'exècre l'anarchie, parce qu'elle est le démembrement de la société civilisée ; j'abhorre la démagogie, parce qu'elle est la honte du peuple et le scandale de la liberté ; mais, quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis ! que dis-je ? précisément peut-être parce que j'y suis né, parce que j'ai moins travaillé, moins souffert que vous, parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour contempler vos détresses et pour y compatir de plus haut, ayez confiance dans mes conseils, repoussez ce drapeau de sang ! abolissez la peine de mort, et relevez le drapeau de l'ordre, de la victoire et de l'humanité !...

*(Le peuple obéit à ces paroles, le drapeau rouge descend des fenêtres et tombe des mains du peuple ; l'orateur se présente à la fin du discours sur les marches du palais, et harangue la multitude apaisée.)*

Vous avez montré aujourd'hui à Dieu et aux hommes, qu'il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir d'un tel peuple en s'adressant à ses vertus. Ce jour sera inscrit dans votre histoire au niveau des plus grandes journées de votre vie nationale ; car la gloire que vous y avez conquise n'appellera pas sur vous les malédictions des victimes ou les ressentiments des peuples, mais les bénédictions de la postérité. Vous avez

arraché le drapeau de la terreur des mains de la seconde République ! Vous avez aboli l'échafaud ! C'est assez pour deux jours ! allez rassurer vos femmes et vos enfants dans leurs demeures, et dites-leur que vous avez bien mérité, non seulement de l'histoire, mais du cœur humain et de Dieu.

### Augustin Thierry.

Blois, 1795. — Paris, 1856.

Œuvres : *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (1825). — *Lettres sur l'histoire de France* (1827). — *Dix ans d'études historiques* (1834). — *Récits des temps mérovingiens* (1840). — *Considérations sur l'histoire de France* (1840). — *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état* (1853).

Fut quelque temps professeur, puis secrétaire de Saint-Simon, dont il se sépara en 1817. Il se fait alors journaliste. La lecture des romans de Walter Scott et de Chateaubriand lui révéla, dit-il, sa vocation d'historien. Le labeur immense auquel il s'astreignit désormais ruina sa santé et affaiblit sa vue. En 1826, il devient tout à fait aveugle et donne un admirable exemple d'idéalisme en persévérant dans ses études. « Je voudrais, écrit-il, que mon exemple servît à combattre l'espèce d'affaissement moral, qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement... Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science (1). »

Dans le renouveau des études historiques, au début du XIX<sup>e</sup> s., diverses tendances se sont dessinées. Thierry appartient à la lignée des historiens *narrateurs*, qui se préoccupent surtout de faire revivre le passé, non seulement avec exactitude, mais aussi avec couleur et pittoresque. À cette lignée, il faut rattacher également THIERS (*Histoire de la Révolution française*, 1823-1827; *Histoire du Consulat et de l'Empire*, 1845-1855; exposés lucides et très véridiques, mais secs et froids) (2). Au contraire, d'autres historiens songent plutôt à dégager les lois qui expliquent la succession des faits. Cette tendance *philosophique* est surtout représentée par GUIZOT (*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, 1823-1856; *Histoire de la civilisation en France*, 1828-1830) (3).

Bien entendu, cette classification n'a rien d'absolu. Thierry lui-même défend une *thèse* : l'histoire de France, selon lui, s'explique par l'antagonisme constant entre la race franque et la race gallo-romaine, entre l'aristocratie conquérante et la bourgeoisie soumise. Appartenant à l'opinion libérale, il voit dans les événements de 1789 et de 1830 la revanche de cette longue servitude. La thèse a vieilli. Du reste, Thierry aimait surtout les reconstitutions pittoresques d'un passé lointain. Une meilleure critique des sources a révisé certaines de ses conclusions. Son érudition a parfois été trouvée en défaut. Mais il fut le premier à tirer des documents un récit vivant et dramatique, avec l'ambiance exacte.

### La Villa royale de Braine.

Dans les *Récits des temps mérovingiens*, Thierry s'efforce de donner, par une série de petits faits caractéristiques, une idée nette de la civilisation mérovingienne, où se marquent à la fois les mœurs germaniques et gallo-romaines. Ce procédé est beaucoup plus objectif que celui de Michelet.

1. *Dix ans d'études historiques*, préface.

2. Citons encore DE BARANTE (*Histoire des ducs de Bourgogne*, 1824-1826) et MIGNET (*Histoire de la Révolution française*, 1824).

3. Guizot s'intéresse surtout au jeu des institutions et s'efforce de montrer la prépondérance des classes moyennes dans l'Etat : c'est l'idéal politique du régime de 1830. — À côté de lui, citons DE TOCQUEVILLE (*Histoire de la démocratie en Amérique*, 1836-1839; *L'Ancien régime et la Révolution*, 1856) et EDGAR QUINET (*La Révolution*, 1865).

A quelques lieues de Soissons, sur les bords d'une rivière, se trouve la petite ville de Braine. C'était, au VI<sup>e</sup> siècle, une de ces immenses fermes où les rois des Franks tenaient leur cour, et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen âge ; c'était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, soit barbares, soit romains d'origine, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans la *truste* du roi, c'est-à-dire sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfèvrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de conquête, ou transportées violemment de quelques villes voisines pour coloniser le domaine royal ; mais, si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi parmi elles des Germains et d'autres barbares dont les pères étaient venus en Gaule, comme ouvriers ou gens de service, à la suite des bandes conquérantes. D'ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang et désignées par le même nom, par celui de *lites* en langue tudesque, et en langue latine par celui de *fiscalins*, c'est-à-dire attachés au fisc<sup>1</sup>. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les mesures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin ; la plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées depuis par la civilisation, et dont nous admirons encore les restes.

Braine fut le séjour favori de Chlother<sup>2</sup>, le dernier des fils de Chlodowig<sup>3</sup>, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux ; là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franke, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où

---

1. Le domaine royal. — 2. Clotaire. — 3. Clovis. — Thierry restitue l'orthographe germanique des noms propres.

des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les Bretons ou les Goths de la Septimanie<sup>1</sup>, Chlother employait son temps à se promener d'un domaine à l'autre. Il allait de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s'y trouvaient amassées, se livrant, avec ses *leudes*<sup>2</sup> de race franke, aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation.

(*Récits des temps mérovingiens*, I.)

### Noces de Sighebert et de Brunehilde<sup>3</sup>.

Ce fut en l'année 566 que la cérémonie des noces eut lieu, avec un grand appareil, dans la ville royale de Metz. Tous les seigneurs du royaume d'Austrasie étaient invités par le roi à prendre part aux fêtes de ce jour. On vit arriver à Metz, avec leur suite d'hommes et de chevaux, les comtes des villes et les gouverneurs des provinces septentrionales de la Gaule, les chefs patriarcaux des vieilles tribus frankes demeurées au delà du Rhin, et les ducs des Alamans, des Bavares et des Thoringiens ou Thuringiens. Dans cette bizarre assemblée, la civilisation et la barbarie s'offraient côte à côte à différents degrés. Il y avait des nobles gaulois, polis et insinuants, des nobles franks, orgueilleux et brusques, et de vrais sauvages, tout habillés de fourrures, aussi rudes de manières que d'aspect. Le festin nuptial fut splendide et animé par la joie; les tables étaient couvertes de plats d'or et d'argent ciselés, fruits des pillages de la conquête; le vin et la bière coulaient sans interruption dans des coupes ornées de pierreries, ou dans les cornes de buffle dont les Germains se servaient pour boire. On entendait retentir, dans les vastes salles du palais, les santés et les défis que se portaient les buveurs, des acclamations, des éclats de rire, tout le bruit de la gaîté tudesque. Aux plaisirs du banquet nuptial succéda un genre de divertissement beaucoup plus raffiné, et de nature à n'être goûté que d'un très petit nombre des convives.

Il y avait alors à la cour du roi d'Austrasie un Italien, Venantius Honorius Clementianus Fortunatus<sup>4</sup>, qui voyageait en Gaule, accueilli partout avec une grande distinction. C'était un homme d'un esprit superficiel, mais agréable, et qui apportait de son pays quelques restes de cette élégance romaine déjà presque effacée au delà des Alpes. Recommandé au roi Sighebert par ceux des évêques et des comtes d'Austrasie qui aimaient encore et qui regrettaient l'ancienne politesse, Fortunatus obtint, à la cour semi-barbare de Metz, une généreuse hospitalité. Les intendants du fisc royal avaient ordre de lui fournir un

---

1. Territoire de Béziers. — 2. Mot germanique signifiant *compagnon*. — 3. Sighebert, fils de Clotaire et roi d'Austrasie, épousa Brunehilde, fille d'Athanaghild, roi des Goths d'Espagne. Thierry va narrer, dans la suite du récit, le conflit de Sighebert et de son frère Hilperik, roi de Neustrie. — 4. Devint évêque de Poitiers; a laissé des *Vies de saints* et des *Hymnes*.

logement, des vivres et des chevaux. Pour témoigner sa gratitude, il s'était fait le poète de la cour; il adressait au roi et aux seigneurs des pièces de vers latins, qui, si elles n'étaient pas toujours parfaitement comprises, étaient bien reçues et bien payées. Les fêtes du mariage ne pouvaient se passer d'un épithalame; Venantius Fortunatus en composa un dans le goût classique, et il le récita devant l'étrange auditoire qui se pressait autour de lui, avec le même sérieux que s'il eût fait une lecture publique à Rome sur la place de Trajan.

Cette pièce pleine de lieux communs mythologiques et de mots sonores, mais à peu près vide de sens, plut au roi Sighebert et à ceux des seigneurs franks qui, comme lui, comprenaient quelque peu la poésie latine. A vrai dire, il n'y avait, chez les principaux chefs barbares, aucun parti pris contre la civilisation; tout ce qu'ils étaient capables d'en recevoir, ils le laissaient volontiers venir à eux; mais ce vernis de politesse rencontrait un tel fond d'habitudes sauvages, des mœurs si violentes et des caractères si indisciplinables, qu'il ne pouvait pénétrer bien avant. D'ailleurs, après ces hauts personnages, les seuls à qui la vanité ou l'instinct aristocratique fit chercher la compagnie et copier les manières des anciens nobles du pays, venait la foule des guerriers franks, pour lesquels tout homme sachant lire, à moins qu'il n'eût fait ses preuves devant eux, était suspect de lâcheté. Sur le moindre prétexte de guerre, ils recommençaient à piller la Gaule comme au temps de la première invasion; ils enlevaient, pour les faire fondre, les vases précieux des églises et cherchaient de l'or jusque dans les tombeaux. En temps de paix, leur principale occupation était de machiner des ruses pour exproprier leurs voisins de race gauloise, et d'aller sur les grands chemins attaquer, à coups de lance ou d'épée, ceux dont ils voulaient se venger. Les plus pacifiques passaient le jour à fourbir leurs armes, à chasser ou à s'enivrer. En leur donnant à boire, on obtenait tout d'eux, jusqu'à la promesse de protéger de leur crédit, auprès du roi, tel ou tel candidat pour un évêché devenu vacant.

Harcelés continuellement par de pareils hôtes, toujours inquiets pour leurs biens ou pour leur personne, les membres des riches familles indigènes perdaient le repos d'esprit, sans lequel l'étude et les arts périssent; ou bien, entraînés eux-mêmes par l'exemple, par un certain instinct d'indépendance brutale que la civilisation ne peut effacer du cœur de l'homme, ils se jetaient dans la vie barbare, méprisaient tout, hors la force physique, et devenaient querelleurs et turbulents. Comme les guerriers franks, ils allaient de nuit assaillir leurs ennemis dans leurs maisons ou sur les routes, et ils ne sortaient jamais sans porter sur eux le poignard germanique appelé *skramasax*, couteau de sûreté. Voilà comment, dans l'espace d'un siècle et demi, toute culture intellectuelle, toute élégance des mœurs disparut de la Gaule, par la seule force des choses, sans que ce déplorable changement fût l'ouvrage d'une volonté malveillante et d'une hostilité systématique contre la civilisation romaine.

(*Récits des temps mérovingiens, I.*)



## Alfred de Vigny.

Loches, 1797. — Paris, 1863.

Œuvres poétiques : *Poèmes* (1822). — *Poèmes antiques et modernes* (1826 et 1837). — *Les Destinées* (1864).

Romans : *Cinq-Mars* (1826). — *Stello* (1832). — *Servitude et Grandeur militaires* (1835).

Théâtre : Adaptations de Shakespeare (*Roméo et Juliette*, 1828; *Othello*, 1829, etc.). — *La Maréchale d'Ancre* (1831). — *Chatterton* (1835).

Issu d'une famille noble, mais dont il a exagéré l'ancienneté (1). Au collège, sous l'Empire, il commence à rêver de gloire militaire (2). A la Restauration, il prend du service; mais l'épopée est finie et, du métier des armes, il ne connaît que les servitudes. Ses premiers vers, en 1822, passent inaperçus. En 1823, il est désigné pour l'expédition d'Espagne; mais son régiment ne franchit pas les Pyrénées et ce loisir forcé lui permet d'écrire *Le Cor*. Désabusé, il démissionne en 1827 et fréquente les cénacles romantiques. Les *Poèmes antiques et modernes* et *Cinq-Mars* l'avaient déjà fait connaître. Mais ses œuvres n'eurent pas toujours le succès qu'il espérait (hormis *Chatterton*, qui fut un triomphe). La critique le traita assez mal. Il n'entra à l'Académie (1845) qu'après plusieurs échecs. La trahison de M<sup>me</sup> Dorval (3), qu'il aimait, l'aigrit profondément. Découragé, il se retira peu à peu de la vie active et se confina le plus souvent dans sa terre du Maine-Giraud (4), dans sa *tour d'ivoire*. C'est là, dans une solitude hautaine, qu'il écrivit les poèmes des *Destinées*, son chef-d'œuvre.

L'œuvre poétique d'Alfred de Vigny est brève : à côté de quelques pièces médiocres, elle comprend un petit nombre de poèmes philosophiques, admirables par la fermeté de la pensée et du style. Vigny est plus un penseur qu'un artiste, et là où l'idée ne le soutient pas, il est faible. Il est supérieur à Lamartine et à Hugo par la puissance de la pensée, mais il n'a pas leur imagination. Du reste il n'aime guère l'effusion directe, *lyrique*, de ses sentiments, et il a préféré la forme symbolique. Il annonce l'impassibilité parnassienne, hostile aux indiscretions romantiques.

Sa philosophie est nettement pessimiste : la nature est indifférente aux souffrances humaines; l'homme est seul; le ciel est

Muet, aveugle et sourd au cri des créatures (5).

Le génie est méconnu (*Moïse*). Une inflexible fatalité pèse sur nous. Tous les efforts de l'humanité vers le progrès semblent vains :

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus  
A nos belles ardeurs une immuable entrave... (6).

Toute vie est malheureuse :

Je ne sais d'assurés, dans le chaos du sort,  
Que deux points seulement, la Souffrance et la Mort (7).

Le sage doit donc se résigner, mais sans bassesse : il ne répondra que « par un froid silence, au silence éternel de la Divinité ». Il s'enfermera dans son orgueil stoïque. Mais ce stoïcisme s'adoucit par la pitié : il faut aimer « la majesté des souffrances humaines ». Et Vigny a refusé d'aller jusqu'au nihilisme : ses derniers poèmes, *La Bouteille à la mer*, *L'Esprit pur*, affirment cet espoir qu'un jour l'Idée triomphera du Mal.

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.  
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,  
Répandons le Savoir en fécondes ondées... (8).

1. Dans le poème *L'Esprit pur*. — 2. Voir *Servitude et Grandeur militaires*, préface. — 3. Actrice célèbre : elle avait créé avec un très grand succès le rôle de Kitty Bell, dans *Chatterton*. — 4. Dans la Charente. — 5. *Le Mont des Oliviers*. — 6. *Les Destinées*. — 7. Paris. — 8. *La Bouteille à la mer*.

La même philosophie triste, hautaine et généreuse inspire *Stello* (1), *Servitude et grandeur militaires* (2) et *Chatterton*. Dans *Cinq-Mars* et *La Maréchale d'Ancre*, Vigny a sacrifié au goût de l'époque pour les sujets historiques, non sans bonheur. Plus sobre et plus exact que Hugo, il ne verse ni dans le lyrisme, ni dans l'épopée, et il respecte mieux la vérité générale. Pourtant il n'a pas évité de dénaturer parfois les faits et les personnages (3).

### Moïse.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes  
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,  
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,  
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.  
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.  
Du stérile Nébo<sup>4</sup> gravissant la montagne,  
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,  
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.  
Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent,  
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,  
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,  
Dont le pays fertile à sa droite est placé;  
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale  
Ses sables où s'endort la mer occidentale;  
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,  
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali;  
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,  
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes;  
Et prolongeant ses bois, des plaines de Phogor  
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.  
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,  
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.  
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,  
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

\*\*\*

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,  
Pressés au large pied de la montagne sainte,  
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon  
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.  
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables  
Et balance sa perle au sommet des érables,  
Prophète centenaire, environné d'honneur,  
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.

1. Dans *Stello*, Vigny narre la vie de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, et il montre que le poète est toujours méconnu et dédaigné. — 2. Recueil de contes : ils établissent tous la dure loi de l'honneur qui impose au soldat l'obéissance passive. Les personnages ont la plus haute beauté morale. — 3. C'est l'écueil du genre : Vigny, par exemple, a fort idéalisé *Cinq-Mars*, et rabaisé injustement Richelieu. L'entrevue de Napoléon et du pape, dans *Servitude et grandeur militaires*, n'a rien d'historique. — 4. *Nebo* : mont à l'est du Jourdain. Plus bas : *Phasga* : montagne du pays de Moab — *Galaad* : pays montagneux de Palestine. — *Ephraïm*, *Manassé*, *Juda*, *Nephtali* : tribus d'Israël et pays occupés respectivement par elles. — *Jéricho*, *Phogor*, *Ségor* : villes de Palestine. — *Chanaan* : ancien nom de la Terre promise (Palestine). — *Moab* : nord de l'Arabie Pétrée, au sud-est de la Palestine. — *Horeb* : montagne de l'Arabie Pétrée. — Le poème suit de près le texte biblique (*Deutéronome*, *Exode*, *Nombres*).

On le suivait des yeux aux flammes de sa tête;  
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,  
Lorsque son front perça le nuage de Dieu  
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,  
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,  
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,  
A l'ombre du parfum par le soleil doré,  
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;  
Et les fils de Lévi<sup>1</sup>, s'élevant sur la foule,  
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,  
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,  
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

\*\*\*

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,  
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?  
Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?  
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.  
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?  
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.  
Voilà que son pied touche à la terre promise;  
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,  
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;  
Je lui lègue mon livre<sup>2</sup> et la verge d'airain<sup>3</sup>.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,  
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,  
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo  
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?  
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !  
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages ;  
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;  
L'avenir à genoux adorera mes lois ;  
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,  
La mort trouve à ma voix une voix prophétique<sup>4</sup>,  
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,  
Ma main fait et défait les générations. —  
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,  
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.  
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;  
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,

---

1. La tribu sacerdotale. — 2. Les cinq livres (le *Pentateuque*) de la Bible attribués à Moïse. — 3. Avec laquelle Moïse opérait des prodiges. — 4. Je fais prophétiser les morts. La tombe la plus antique, au vers précédent, est-elle celle d'Abel, premier mort dont parle l'Ancien Testament ? Ou plutôt celle de Joseph, qui avait prédit le retour des Juifs dans la Terre promise et dont les os furent ramenés par eux d'Egypte ? Ces ossements continuèrent de prophétiser.

Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,  
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »  
J'impose mes deux mains sur le front des nuages  
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages;  
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;  
Je renverse les monts sous les ailes des vents;  
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;  
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,  
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.  
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,  
J'élève mes regards, votre esprit me visite;  
La terre alors chancelle et le soleil hésite;  
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —  
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;  
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,  
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger; »  
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,  
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.  
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;  
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.  
M'enveloppant alors de la colonne noire,  
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,  
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?  
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,  
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,  
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche;  
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,  
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.  
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,  
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

\*\*\*

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,  
Priaient sans regarder le mont du Dieu jaloux;  
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage  
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,  
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,  
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.

Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —  
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,  
Josué s'avavançait pensif et pâlisant,  
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant<sup>1</sup>.

(*Poèmes antiques et modernes.*)

1. Ce poème, dit Leconte de Lisle, « est une étude de l'âme dans une situation donnée... plutôt qu'une page vraie... de l'époque légendaire ».

## Le Cor.

### I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,  
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,  
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,  
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre, à minuit demeuré,  
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré !  
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques  
Qui précédaient la mort des Paladins<sup>1</sup> antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !  
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,  
Cascades qui tombez des neiges entraînées,  
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,  
Dont le front est de glace et le pied de gazons !  
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre  
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,  
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;  
A ses chants cadencés autour de lui se mêle  
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,  
Se suspend immobile au sommet du rocher,  
Et la cascade unit, dans une chute immense,  
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?  
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?  
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée  
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

### II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.  
Il reste seul debout, Olivier près de lui ;  
L'Afrique sur les monts l'entouie et tremble encore :  
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More<sup>2</sup> ;

» Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »  
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,  
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées  
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

1. *Palatinus*, du palais ; nom donné aux compagnons d'armes de Charlemagne. —  
2. A l'époque où Vigny écrivit ce poème (1825), la *Chanson de Roland* n'était pas encore  
publiée dans le texte authentique ; elle ne le sera qu'en 1837.

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »  
Et du plus haut des monts un grand rocher roula ;  
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,  
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin. »  
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,  
Sur le roc affermi comme un géant s'élança ;  
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

### III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux  
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.  
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,  
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour<sup>1</sup>  
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour,  
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;  
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts : tous passaient sans effroi,  
Assis nonchalamment sur un noir palefroi<sup>2</sup>  
Qui marchait revêtu de housses violettes,  
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;  
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.  
Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes  
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »  
Ici l'on entendit le son lointain du cor ;  
L'Empereur étonné, se jetant en arrière,  
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs  
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,  
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée  
Du nain vert Obéron<sup>3</sup>, qui parle avec sa Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux  
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.  
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,  
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

1. Anachronisme : les troubadours sont les poètes méridionaux du 12<sup>e</sup> et du 13<sup>e</sup> s. ; de même, Luz, Argelès et l'Adour sont situés fort à l'est de Roncevaux. — 2. Voir p. 20, note 4.  
— 3. Génie de l'air, dans les légendes scandinaves.

« Malheur ! c'est mon neveu ! Malheur ! car si Roland  
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.  
Arrière, chevaliers, repassons la montagne !  
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

#### IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;  
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux  
Des feux mourants du jour à peine se colore ;  
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?  
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.  
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;  
Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire,  
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !

*(Poèmes antiques et modernes.)*

#### Fonction du Poète.

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !  
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,  
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée  
D'amasser les couleurs qui doivent te former.  
Mais, sitôt qu'il te voit briller sur un front mâle,  
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,  
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer.

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes  
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.  
Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes.  
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :  
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;  
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?  
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires  
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.  
Dès que son œil chercha le regard des satyres,  
Sa parole trembla, son serment fut suspect ;  
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.  
Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »  
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah! fille sans pudeur, fille de saint Orphée,  
Que n'as-tu conservé ta belle gravité!  
Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,  
Chanter aux carrefours impurs de la cité;  
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche  
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,  
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté...

Comment se garderaient les profondes pensées  
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur,  
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?  
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,  
Reste des nations mortes, durable pierre  
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière  
On cherche les cités sans en voir un seul mur.

Diamant sans rival, què tes feux illuminent  
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison!<sup>1</sup>  
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,  
Que le berger<sup>2</sup> t'enchâsse au toit de sa maison.  
Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore  
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore  
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent  
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,  
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,  
Met aux coups mutuels le premier appareil<sup>3</sup>.  
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.  
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,  
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde :  
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.  
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde  
Où sont accumulés d'impalpables trésors.  
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,  
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,  
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

(*Les Destinées : La Maison du berger.*)

---

1. Cette idée, que le poète guide l'humanité comme un prophète, est chère à tous les romantiques. Voir *Chatterton*, III, 6. — 2. Dans *La Maison du berger*, Vigny dit son dégoût de ce monde brutal : il veut mener avec son amie une vie errante, dans une de ces cabanes roulantes que les bergers mènent de pâtures en pâtures. Le poème, très long, est entremêlé de dissertations philosophiques et satiriques (notamment contre le parlementarisme). — 3. Pansement. — Allusion aux progrès du pacifisme. Vigny, plus haut, a parlé des chemins de fer qui facilitent les relations et apprennent aux peuples à se mieux connaître.



### La Nature.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre  
» Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;  
» Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,  
» Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.  
» Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine  
» Je sens passer sur moi la comédie humaine  
» Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

» Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,  
» A côté des fourmis les populations;  
» Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,  
» J'ignore en les portant les noms des nations.  
» On me dit une mère, et je suis une tombe.  
» Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,  
» Mon printemps ne sent pas vos adorations.

» Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,  
» J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers :  
» Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,  
» Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.  
» Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,  
» J'irai seule et sereine, en un chaste silence :  
» Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,  
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois  
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe,  
Nourrissant de leurs suc la racine des bois.  
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :  
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,  
» Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »...

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse  
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;  
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,  
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;  
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,  
J'aime la majesté des souffrances humaines;  
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi...

*(Les Destinées : La Maison du berger.)*

### La Mort du Loup.

#### I.

Les nuages couraient sur la lune enflammée  
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,  
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.  
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,

Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,  
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,  
Nous avons aperçu les grands ongles marqués  
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.  
Nous avons écouté, retenant notre haleine  
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine  
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement  
La girouette en deuil criait au firmament;  
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,  
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,  
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,  
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.  
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,  
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête  
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,  
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,  
A déclaré tout bas que ces marques récentes  
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes  
De deux grands loups-cerviers<sup>1</sup> et de leurs louveteaux  
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,  
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,  
Nous allions pas à pas en écartant les branches.  
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,  
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,  
Et je vois au delà quatre formes légères<sup>2</sup>  
Qui dansaient sous la lune, au milieu des bruyères,  
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,  
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.  
Leur forme était semblable et semblable la danse;  
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,  
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,  
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.  
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,  
Sa louve reposait comme celle de marbre  
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus  
Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.  
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,  
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.  
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,  
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;  
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,  
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,  
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,  
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,  
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,  
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,

1. Proprement, lynx; Vigny désigne ainsi des loups de grande taille. — 2. Les deux louveteaux et leurs ombres.

Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,  
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.  
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.  
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,  
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;  
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.  
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,  
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,  
Et, sans daigner savoir comment il a péri,  
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II.

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,  
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre  
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,  
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,  
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve  
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve;  
Mais son devoir était de les sauver, afin  
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,  
A ne jamais entrer dans le pacte des villes  
Que l'homme a fait avec les animaux serviles  
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,  
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III.

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,  
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!  
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,  
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!  
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.  
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,  
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.  
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
A force de rester studieuse et pensive,  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté  
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,  
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »  
*(Les Destinées.)*

**Auguste Comte.**

Montpellier, 1798. — Paris, 1857.

Œuvres : *Cours de Philosophie positive* (1830 à 1842; 6 vol.). — *Catéchisme positiviste* (1852), etc.

Commença, à l'École Polytechnique, des études qui furent interrompues par les circonstances. Secrétaire, pendant quelques années, de Saint-Simon (1), dont les idées exercèrent sur les siennes une influence incontestable. Le *Cours de Philosophie positive* expose son système, tel qu'il l'avait élaboré pendant la première partie de sa vie et qu'il l'exposa en une sorte de cours libre qu'il donnait, chez lui, et qui s'adressait aux savants du temps. Dans ses dernières années, il pencha vers un mysticisme parfois assez étonnant (organisation d'une véritable église positiviste) et plusieurs disciples hésitèrent à le suivre dans cette voie. (Litré.)

Comte incarne « l'esprit positif » dont l'influence fut grande, sous des formes diverses, au XIX<sup>e</sup> siècle. A ce titre, ses disciples directs et indirects sont nombreux. Citons Littré, Taine, Renan, du moins dans une certaine mesure et surtout à ses débuts (*L'Avenir de la Science*). Bien d'autres, dont la pensée s'écarte plus ou moins du positivisme, en sont, à quelque titre, tributaires ou, du moins, s'inspirent de considérations analogues.

Disons brièvement que la tentative de Comte répond au besoin de concilier les exigences de l'esprit scientifique, en plein essor, avec le souci de trouver, au lendemain de la Révolution et de l'Empire, un ordre social nouveau et stable. Elle continue, en cela, une tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle à laquelle la relie un Saint-Simon. C'est encore une tentative de grouper toutes les connaissances humaines dans un cadre logique (la « hiérarchie des sciences ») que couronnerait la sociologie, dont l'aboutissement serait une réorganisation scientifique de la société. L'Humanité devient alors la réalité principale, seule vraiment digne de l'attention du penseur et elle fera quelquefois figure d'idole nouvelle.

Bien entendu, le système ne manquera pas de provoquer des oppositions multiples. Cette double influence : adhésion et réaction, traversera tout le siècle et les problèmes ainsi posés n'ont pas cessé, aujourd'hui, d'être actuels.

### La loi des trois états.

(Cette « loi » qui serait, selon A. Comte, celle du développement de l'esprit humain, se trouvait déjà dans les écrits de Saint-Simon.)

Pour expliquer convenablement la véritable nature et le caractère propre de la philosophie positive, il est indispensable de jeter d'abord un coup d'œil général sur la marche progressive de l'esprit humain<sup>2</sup>, envisagée dans son ensemble : car une conception quelconque ne peut être bien connue que par son histoire.

En étudiant ainsi le développement total de l'intelligence humaine dans ses diverses sphères d'activité, depuis son premier essor le plus simple jusqu'à nos jours, je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable, et qui me semble pouvoir être solidement établie, soit sur les preuves rationnelles fournies par la connaissance de notre organisation, soit sur les vérifications historiques résultant d'un examen attentif du passé. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif; l'état métaphysique, ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune

1. Claude-Henri, comte de Saint-Simon (1760-1825), de la famille du célèbre mémorialiste. Philosophe et économiste. Sa pensée, orientée vers l'évolution sociale, est proche, en plus d'un point, de celle de Comte.

2. On reconnaît ici l'idée de Progrès, maintes fois développée au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment par Condorcet, dont A. Comte a lu l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Voir ci-dessus, p. 311.

de ses recherches trois méthodes de philosopher dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif; la seconde est uniquement destinée à servir de transition.

Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers.

Dans l'état métaphysique, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, les agents surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante.

Enfin, dans l'état positif, l'esprit humain reconnaissant l'impossibilité d'obtenir des notions absolues, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs lois effectives, c'est-à-dire leurs relations invariables de succession et de similitude. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre.

Le système théologique est parvenu à la plus haute perfection dont il soit susceptible quand il a substitué l'action providentielle d'un être unique au jeu varié des nombreuses divinités indépendantes qui avaient été imaginées primitivement. De même, le dernier terme du système métaphysique consiste à concevoir, au lieu de différentes entités particulières, une seule grande entité générale, la *nature*, envisagée comme la source unique de tous les phénomènes. Pareillement, la perfection du système positif, vers laquelle il tend sans cesse, quoiqu'il soit très probable qu'il ne doive jamais l'atteindre, serait de pouvoir se représenter tous les divers phénomènes observables comme des cas particuliers d'un seul fait général, tel que celui de la gravitation, par exemple...

(*Cours de Philosophie positive*, Première leçon.)

(On peut remarquer, dans l'avant-dernier paragraphe, un rapprochement possible avec les extraits que nous citons de Claude Bernard, où le savant définit les limites que la connaissance proprement scientifique ne peut franchir; on pourrait citer d'autres textes, par exemple dans l'œuvre de Pasteur, qui

défendent les mêmes thèses. Mais on notera qu'à la différence d'un C. Bernard ou d'un Pasteur, Comte n'hésite pas à les étendre du domaine des sciences à celui de la philosophie et qu'il ne recule devant aucune audace de l'esprit systématique.)

## Jules Michelet.

Paris, 1798. — Hyères, 1874.

Œuvres : *Précis d'histoire moderne* (1827). — *Histoire romaine* (1831). — *Histoire de France* (1833-1844 et 1855-1867). — *Histoire de la Révolution française* (1847-1853). — *Le Peuple* (1846). — *L'Oiseau* (1856). — *L'Insecte* (1857). — *L'Amour* (1858). — *La Femme* (1859). — *La Mer* (1861). — *La Bible de l'Humanité* (1864). — *La Montagne* (1868). — *Nos Fils* (1869). — *Histoire du XIX<sup>e</sup> siècle*, inachevé (1876), etc.

Fils d'un imprimeur parisien, ruiné par les lois sur la presse, en 1800. Jeunesse misérable. Réussit cependant, à force de sacrifices, à prendre ses grades universitaires. Est nommé professeur d'histoire à l'École Normale (1827), puis à la Sorbonne (1834), enfin au Collège de France (1838). Désigné comme chef de la section historique aux Archives nationales, en 1831, il se voue complètement à l'histoire de son pays. Mais les passions du moment le saisissent : il arrête son *Histoire de France* au tome VI (fin du moyen âge), et entreprend sans tarder l'étude de la grande Révolution. Ardemment démocrate, il prêche, au Collège de France, la fraternité des nations et l'avènement du peuple. Après le 2 décembre, il refuse de prêter serment à l'empereur et se voit destitué de toutes ses charges. Il n'en continue pas moins son œuvre, achevant l'*Histoire de France* dans le même esprit démocratique. Les événements de 1870 lui portèrent, comme à beaucoup d'intellectuels de cette génération, un coup dont il ne put se guérir.

Michelet est tout entier romantique : par sa sensibilité et son imagination, il est poète autant que savant. Il a aimé le peuple de France d'une profonde tendresse. Il conçoit la nation comme une personne vivante et il essaye de montrer comment, par l'influence des contingences matérielles (1) comme par le « travail de soi sur soi », par le mouvement des idées, des mœurs, s'est faite la patrie. « La France a fait la France... Elle est fille de sa Liberté. Dans le progrès humain, la part essentielle est à la force vive, qu'on appelle homme. *L'homme est son propre Prométhée.* » L'histoire, selon sa propre expression, doit être la *résurrection de la vie intégrale*. Pour réaliser cette tâche, Michelet joignait à une science profonde les dons d'intuition d'un poète.

Mais l'œuvre est inégale : il faut considérer les pages qu'il a consacrées aux temps modernes (depuis la Renaissance) et à la Révolution, comme un beau poème lyrique à la gloire du peuple plutôt que comme une œuvre scientifique. Michelet, fort partial, jette l'anathème aux rois, aux prêtres, aux nobles. « Son histoire, dit M. Lanson, ... nous donne à chaque instant l'impression d'être du même ordre que *La Légende des siècles* ou *Les Châtiments*. » Michelet voit les faits comme les symboles de l'âme nationale et cette âme est véritablement pour lui une réalité vivante (2). Mais il est juste d'ajouter que ce procédé lyrique peut atteindre, quand la passion n'aveugle pas l'auteur, à une rare puissance d'évocation : à la lettre, Michelet est un visionnaire. Son histoire du moyen âge, écrite avant 1844 et où le parti pris politique est beaucoup moins sensible, reste son chef-d'œuvre.

Après sa destitution, en 1851, Michelet se consacra aussi à l'étude de la nature. *L'Oiseau*, *La Mer*, etc., sont d'ardentes visions poétiques (3) : comme Hugo, il voit dans cette nature spiritualisée, un immense élan de l'être vers la vie, vers le bien. Dans d'autres ouvrages, *Le Peuple*, *Nos Fils*, etc., il a entrepris un enseignement moral, avec une sincérité qui commande le respect.

Le style de Michelet est éloquent et passionné. Tantôt rythmé et musical, tantôt fiévreux et saccadé, il est le reflet même de ses sentiments.

1. La race, le sol, le climat, etc. Thierry ne considérait guère que la race. Quant à Guizot, il s'intéressait surtout aux institutions politiques.

2. Hugo ne procède pas autrement.

3. La documentation scientifique en est du reste précise et consciencieuse.

## La Bretagne.

Au livre III de l'*Histoire de France*, Michelet a placé un tableau poétique des provinces françaises. Ainsi il introduisait la géographie dans l'histoire : le climat et le sol ont aussi une influence sur la race.

Rien de sinistre et de formidable comme cette côte de Brest ; c'est la limite extrême, la pointe, la proue de l'ancien monde. Là, les deux ennemis sont en face, la terre et la mer, l'homme et la nature. Il faut voir quand elle s'émeut, la furieuse, quelles monstrueuses vagues elle entasse à la pointe de Saint-Mathieu, à cinquante, à soixante, à quatre-vingts pieds ; l'écume vole jusqu'à l'église où les mères et les sœurs sont en prière. Et même dans les moments de trêve, quand l'océan se tait, qui a parcouru cette côte funèbre sans dire ou sentir en soi : *Tristis usque ad mortem*<sup>1</sup> ?

C'est qu'en effet il y a là pis que les écueils, pis que la tempête. La nature est atroce, l'homme est atroce, et ils semblent s'entendre. Ici, que la mer leur jette un pauvre vaisseau, ils courent à la côte, hommes, femmes et enfants ; ils tombent sur cette curée. N'espérez pas arrêter ces loups ; ils pilleraient tranquillement sous le feu de la gendarmerie. Encore s'ils attendaient toujours le naufrage ; mais on assure qu'ils l'ont souvent préparé. Souvent, dit-on, une vache, promenant à ses cornes un fanal mouvant, a mené les vaisseaux sur les écueils. Dieu sait alors quelles scènes de nuit ! On en a vu qui, pour arracher une bague au doigt d'une femme qui se noyait, lui coupaient le doigt avec les dents<sup>2</sup>.

L'homme est dur sur cette côte. Fils maudit de la création, vrai Caïn, pourquoi pardonnerait-il à Abel ? La nature ne lui pardonne pas. La vague l'épargne-t-elle, quand, dans les terribles nuits de l'hiver, il va par les écueils attirer le varech flottant qui doit engraisser son champ stérile, et que si souvent le flot apporte l'herbe et emporte l'homme ? L'épargne-t-elle quand il glisse en tremblant sous la pointe du Raz<sup>3</sup>, aux rochers rouges où s'abîme *l'enfer de Plogoff*, à côté de la *baie des Trépassés*, où les courants portent les cadavres depuis tant de siècles ? C'est un proverbe breton : « Nul n'a passé le Raz sans mal ou sans frayeur. » Et encore : « Secourez-moi, grand Dieu, à la pointe du Raz ; mon vaisseau est si petit, et la mer est si grande ! »

Là, la nature expire, l'humanité devient morne et froide. Nulle poésie, peu de religion ; le christianisme y est d'hier. Michel Noblet fut l'apôtre de Batz en 1648. Dans les îles de Sein, de Batz, d'Ouessant, les mariages sont tristes et sévères. Les sens y semblent éteints ; plus d'amour, de pudeur, ni de jalousie. Les filles font, sans rougir, les démarches pour leur mariage. La femme y travaille plus que l'homme, et dans les îles d'Ouessant, elle y est plus grande et plus forte. C'est qu'elle cultive la terre : lui, il reste assis au bateau, bercé et battu par la mer, sa rude nourrice. Les animaux aussi s'altèrent et semblent changer de nature. Les chevaux, les lapins sont d'une étrange petitesse dans ces îles.

1. *Triste jusqu'à la mort* : paroles du Christ au Gethsémani. — 2. « Il est superflu d'ajouter que la trace de ces mœurs barbares disparaît chaque jour » (note de Michelet). — 3. Pointe extrême du Finistère.

Asseyons-nous à cette formidable pointe du Raz, sur ce rocher miné, à cette hauteur de trois cents pieds d'où nous voyons sept lieues de côte. C'est ici, en quelque sorte, le sanctuaire du monde celtique. Ce que vous apercevez par delà la baie des Trépassés, est l'île de Sein, triste banc de sable sans arbres et presque sans abri; quelques familles y vivent, pauvres et compatissantes, qui, tous les ans, sauvent des naufragés. Cette île était la demeure des vierges sacrées qui donnaient aux Celtes beau temps ou naufrage. Là, elles célébraient leur triste et meurtrière orgie, et les navigateurs entendaient avec effroi, de la pleine mer, le bruit des cymbales barbares. Cette île, dans la tradition, est le berceau de Myrddyn, le Merlin<sup>1</sup> du moyen âge. Son tombeau est de l'autre côté de la Bretagne, dans la forêt de Brocéliande<sup>2</sup>, sous la fatale pierre où sa Vyvyan l'a enchanté. Tous ces rochers que vous voyez, ce sont des villes englouties; c'est Douarnenez, c'est Is<sup>3</sup>, la Sodome bretonne; ces deux courbeaux, qui vont toujours volant lourdement au rivage, ne sont rien autre que les âmes du roi Grallon et de sa fille; et ces sifflements, qu'on croirait ceux de la tempête, sont les *crierien*, ombres des naufragés qui demandent la sépulture.

(*Histoire de France.*)

### Destruction de Dinant.

Michelet vient de décrire le pillage (28 et 29 août 1466) de la ville par la soldatesque. Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, a pris « pour lui ce qu'il appelait sa justice : des hommes à noyer, à pendre ».

Le vendredi 30, à une heure de nuit, le feu prend au logis du neveu du duc, Adolphe de Clèves, et de là court avec furie. Si, comme tout porte à le croire, le comte de Charolais<sup>4</sup> ordonna le feu, il n'avait pas prévu qu'il serait si rapide<sup>5</sup>. Il gagna en un moment les lieux où l'on avait entassé les trésors des églises. On essaya en vain d'arrêter la flamme. Elle pénétra dans la maison de ville où étaient les poudres. Elle atteignit aux combles, à la *forêt* de l'église Notre-Dame, où l'on avait enfermé, entre autres choses précieuses, de riches prisonniers pour les rançonner. Hommes et biens, tout brûla. Avec les tours brûlèrent les vaillants qui y tenaient encore.

Avant que la flamme enveloppât toute la ville, on avait fait sortir les prêtres, les femmes et les enfants. On les menait vers Liège, pour y servir de témoignage à cette terrible justice, pour y être un vivant *exemple*.

Quand ces pauvres malheureux sortirent, ils se retournèrent pour voir encore une fois la ville où ils laissaient leur âme, et alors ils poussèrent deux ou trois cris seulement, mais si lamentables, qu'il n'y eut pas de cœur d'ennemi qui n'en fût saisi « de pitié, d'horreur ».

---

1. Merlin, barde cymrique, dont le nom, entouré de légendes, a inspiré une branche des romans courtois. Dans le *Roman de Merlin*, le héros est ensorcelé par la fée Viviane dont il restera éternellement le prisonnier. — 2. Près de Rennes. — 3. Ys : cité sans doute légendaire, au bord de la baie de Douarnenez (Finistère). La fille du roi Gradlon aurait dérobé à son père, après une orgie, la clef ouvrant la porte secrète percée dans la digue qui protégeait la ville. La porte ouverte, la ville d'Ys aurait été engloutie par l'océan. — 4. Charles le Téméraire. — 5. Il avait été décidé, en conseil, que la ville ne serait brûlée que le samedi.



Le feu brûla, dévora tout, en long, en large et profondément. Puis la cendre se refroidissant peu à peu, on appela les voisins, les envieux de la ville, à la joyeuse besogne de démolir les murs noircis, d'emporter et de disperser les pierres. On les payait par jour; ils l'auraient fait pour rien.

Quelques malheureuses femmes s'obstinaient à revenir. Elles cherchaient. Mais il n'y avait guère de vestiges. Elles ne pouvaient pas même reconnaître où avait été leur maison.

Dans ce vaste sépulcre d'un peuple, ceux qui fouillaient trouvaient encore. Ce qu'ils trouvaient, ils le portaient aux receveurs qui se tenaient là pour enregistrer, et qui revendaient, brocantaient sur les ruines.

... Je trouve, entre autres, cet article<sup>1</sup> : « Item. Deux petites tasses d'argent, deux tablettes d'ivoire (dont une rompue), deux oreillers, avec couverture semée de menues paillettes à grains de jais et d'argent, une pelote à épingle de femme, une paire de gants d'épousée. »

Un tel article fait songer. Quoi ! Ce fragile don de noces, ce pauvre petit luxe d'un jeune ménage, il a survécu à l'épouvantable embrasement qui fondait le fer, il aura été sauvé, apparemment recouvert par l'éboulement d'un mur. Tout porte à croire qu'ils sont restés jusqu'à la catastrophe, sans se décider à quitter la chère maison; autrement, n'auraient-ils pas emporté aisément plusieurs de ces menus objets ? Ils sont restés, elle du moins, la nature des objets l'indique. Et alors, que sera-t-elle devenue ? Faut-il la chercher parmi celles qui mendiaient sans asile et qui, contraintes par la faim et la misère, s'abandonnaient pour avoir du pain<sup>2</sup> ?

(*Histoire de France.*)

### La Bataille de Rocroi<sup>3</sup>.

Les Espagnols étaient fort tranquilles autour de Rocroi, leurs corps dispersés, et bien loin de croire que la France, malade et alitée sans doute avec le roi, vînt les déranger. Du reste, ils étaient couverts de tous côtés par ces bois infinis de petits chênes qu'on appelle la forêt des Ardennes, et dont le triste Rocroi, sur sa basse colline, est une clairière peu étendue. Pour y venir, par où qu'on vienne, il faut arriver à la file par les étroites avenues de ces bois. Opération assez scabreuse. Gassion se la réserva, passa le premier avec quinze cents chevaux. Pendant que les Espagnols, un peu étonnés, s'appellent, se réunissent, Enghien passe, et tout passe, si bien que, quand l'armée d'Espagne se trouve enfin en ligne, la française lui fait vis-à-vis. Autre surprise pour eux. Ils avaient cru d'abord que Gassion venait seulement pour se jeter dans la place. Mais voici l'armée tout entière. On se canonne, on se salue (18 mai).

---

1. Dans l'inventaire des receveurs. — 2. De tels passages sont fréquents dans Michelet (voir le sac de Liège, la répression de la Jacquerie, le pillage de l'Allemagne par Wallenstein, etc). Sa thèse est que la justice est le produit de trente siècles d'indignation humaine. — 3. Ou Rocroi. — Cfr., p. 180 et 181, les récits de Bossuet et de Voltaire. Cette bataille fut gagnée par Condé le 19 mai 1643.

La nuit, un transfuge nous apprit que, le lendemain matin, les Espagnols, déjà plus forts que nous, recevraient de surcroît une petite armée de mille cavaliers, trois mille fantassins. Nouvel argument pour Gassion, et décisif pour la bataille.

Le 19, vers trois ou quatre heures, à l'aube, Enghien, fort gai, passe au front des troupes, n'ayant que sa cuirasse, sur la tête force plumes blanches. Pour mot d'ordre de la bataille, il donna son nom même, Enghien.

Les Espagnols ne bougeaient. Nous marchâmes, et la bataille fut en un moment gagnée à la droite, perdue à la gauche.

À droite, Gassion et le duc marchèrent vers un petit rideau d'arbres, où les Espagnols avaient caché mille mousquetaires pour nous fusiller en flanc quand nous irions à eux.

Gassion les tailla en pièces et, ce bois bien purgé, tomba sur la cavalerie ennemie, enfonçant le premier rang, le renversant sur le second et mettant tout en fuite.

Grande tentation pour le prince d'imiter l'autre Enghien de Cérisoles<sup>1</sup>, de se lancer à la poursuite. Gassion ne le permit pas, n'alla que bride en main, se rallia, se ramassa.

À l'autre aile, L'Hospital fut battu, blessé, son lieutenant pris, et, chose plus grave, notre canon aussi.

Cette aile paraissait si malade, qu'Enghien, qui vit de loin le désastre, envoya dire à la réserve, que Sirot commandait, de marcher au secours.

Le vieux soldat comprit que, s'il obéissait, si ses troupes venaient à la file, il ne ferait qu'ajouter au désastre et serait battu en détail. Il dit : « Il n'est pas temps. »

Un officier de cette aile battue vint pour la seconde fois ébranler Sirot : « Monsieur, la bataille est perdue... Retirons-nous... — Monsieur, rien n'est perdu. Car Sirot reste encore. »

À ce moment, l'ennemi fondit sur lui, le trouva tout entier et ferme. Sans reculer d'une semelle, il tint, étant bien sûr que Gassion venait.

Celui-ci, en effet, ayant terminé sa besogne, c'est-à-dire passé sur le corps de toute la fausse Espagne (l'infanterie d'autres nations), revint en face de Sirot et chargea par derrière ceux qui le chargeaient par devant.

Ces vainqueurs de notre gauche furent vaincus à leur tour.

Restait la vraie Espagne, la fameuse infanterie, comme un gros hérisson de piques, où on ne mordait pas.

On y donna de tous côtés, et pour l'entamer sûrement, on y fit en flanc une percée à coups de canon, par où on y entra. Don Francisco échappa. Mais le vieux comte de Fontaine, qui avait la goutte et qui se faisait porter ici et là dans sa chaise l'épée à la main, ne la posa pas, fut tué.

---

1. En Piémont : bataille gagnée en 1544 sur Charles-Quint.

On ne fit pas la faute de Ravenne<sup>1</sup>, où Gaston de Foix s'obstina à massacrer et périt. Nos Français, qui, dès ce jour, avaient pris l'avantage et pour jamais, respectèrent, admirèrent ces pauvres diables qui avaient la mort dans le cœur<sup>2</sup>.  
(*Histoire de France.*)

### L'Aile.

C'est dans son meilleur âge, dans sa première et plus riche existence, dans ses songes de jeunesse, que parfois l'homme a la bonne fortune d'oublier qu'il est homme, serf de la pesanteur et lié à la terre. Le voilà qui s'envole, il plane, il domine le monde, il nage dans un trait du soleil, il jouit du bonheur immense d'embrasser d'un regard l'infinité des choses qu'hier il voyait une à une. Obscure énigme de détail, tout à coup lumineuse pour qui en perçoit l'unité ! Voir le monde sous soi, l'embrasser et l'aimer ! Quel divin et sublime songe !... Ne m'éveille pas, je vous prie, ne m'éveille jamais !... Mais quoi ! voici le jour, le bruit et le travail ; le dur marteau de fer, la perçante cloche, de son timbre d'acier, me détrônent, me précipitent ; mes ailes ont fondu. Terre lourde, je retombe à la terre ; froissé, courbé, je reprends la charrue...

La force fait la joie. Le plus joyeux des êtres, c'est l'oiseau, parce qu'il se sent fort au delà de son action, parce que, bercé, soulevé de l'haleine du ciel, il nage, il monte sans effort, comme en rêve. La force illimitée, la faculté sublime, obscure chez les êtres inférieurs, chez l'oiseau claire et vive, de prendre à volonté sa force au foyer maternel, d'aspirer la vie à torrent, c'est un enivrement divin.

La tendance toute naturelle, non orgueilleuse, non impie, de chaque être, est de vouloir ressembler à la grande Mère, de se faire à son image, de participer aux ailes infatigables dont l'Amour éternel couve le monde.

1. Bataille gagnée sur les Espagnols et les troupes papales en 1512.

2. Cfr. le récit de Victor Cousin :

Le 19 mai, pendant que l'on portait à Saint-Denis le corps de Louis XIII, (le duc d'Enghien) livra la bataille de Rocroy. Elle dura une journée entière. Quelque temps compromise par le maréchal de L'Hôpital qu'on lui avait donné pour le conduire, elle fut gagnée par Condé lui-même, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, grâce à une manœuvre qui révéla d'abord le grand capitaine et inaugura une nouvelle école guerrière.

Condé s'était chargé avec Gassion du commandement de l'aile droite. Il avait confié sa gauche à La Ferté-Senneterre, ainsi qu'au maréchal de L'Hôpital qui représentait la vieille école. Il avait mis Espenan au centre avec l'infanterie, et placé la réserve entre les mains de Siroc, officier d'une bravoure à toute épreuve comme Gassion. Dirigée par Condé en personne, l'aile droite française renversa tout ce qui était devant elle et poussa vigoureusement l'ennemi. Pendant ce temps, l'aile gauche était fort maltraitée, ses deux commandants mis hors de combat ; et, en s'ébranlant, elle menaçait d'entraîner dans sa déroute le centre, où Espenan tenait toujours ferme, mais demandait à grands cris du renfort. Un autre, avant Condé, n'eût pas manqué de revenir sur ses pas, de retraverser, dans une attitude équivoque, l'espace glorieusement parcouru, et de se porter ainsi au secours de sa gauche et de son centre, en ménageant sa réserve, pour achever la victoire ou pour couvrir et réparer la défaite. Condé prit un tout autre parti ; au lieu de reculer, il avance encore ; puis, arrivé à la hauteur des lignes ennemies, où était placée l'infanterie italienne, wallonne et allemande, il tourne à gauche, se jette sur cette infanterie lui passe sur le ventre, et vient fondre sur le derrière de l'aile victorieuse, après avoir fait dire à Siroc de marcher avec toute sa réserve au secours d'Espenan et de L'Hôpital, et de rétablir à tout prix le combat, ce que fit admirablement Siroc. Ainsi prise entre deux feux, l'armée ennemie céda à gauche comme à droite, et la journée fut gagnée.

Mais ce n'était pas assez d'avoir délivré la France du danger présent, il fallait en ce même jour délivrer en quelque sorte l'avenir en détruisant ce qui faisait la force et le prestige des armées espagnoles, la vieille infanterie vraiment espagnole, qui formait la réserve et n'avait pas encore donné. Elle n'eut plus qu'à mourir. Condé l'assailla de toutes parts avec ses escadrons victorieux, avec tout ce qu'il put ramasser d'infanterie, surtout avec son artillerie, et il finit, après une mémorable résistance, par la démolir de fond en comble : elle périt presque tout entière à Rocroy.  
(*Jeunesse de M<sup>me</sup> de Longueville, 1853.*)

La tradition humaine est fixée là-dessus. L'homme ne veut pas être homme, mais ange, un dieu ailé. Les génies ailés de la Perse font les chérubins de Judée. La Grèce donne des ailes à sa Psyché, à l'âme, et elle trouve le vrai nom de l'âme, l'*aspiration*, *asthma*. L'âme a gardé ses ailes; elle passe à tire-d'aile dans le ténébreux moyen âge et va croissant d'aspiration. Plus net et plus ardent se formule ce vœu, échappé du plus profond de sa nature et de ses ardeurs prophétiques : « Oh! si j'étais oiseau! » dit l'homme. La femme n'a nul doute que l'enfant ne devienne un ange.

Elle l'a vu ainsi dans ses songes.

Songes ou réalités? Rêves ailés, ravissement des nuits, que nous pleurons tant au matin, si vous étiez pourtant! Si vraiment vous viviez! Si nous n'avions rien perdu de ce qui fait notre deuil! si d'étoiles en étoiles, réunis, élançés dans un vol éternel, nous suivions tous ensemble un doux pèlerinage à travers la bonté immense!...

On le croit par moments. Quelque chose nous dit que ces rêves ne sont pas des rêves, mais des échappées du vrai monde, des lumières entrevues derrière le brouillard d'ici-bas, des promesses certaines, et que le prétendu réel serait plutôt le mauvais songe. (L'Oiseau.)

### Honoré de Balzac.

Tours, 1799. — Paris, 1850.

**Œuvres principales :** *Les Chouans* (1829). — *La Maison du Chat-qui-pelote*, *Gobseck*, *Un Episode sous la Terreur* (1830). — *L'Auberge rouge*, *La Peau de chagrin* (1831). — *Le Colonel Chabert*, *Le Curé de Tours*, *Contes drolatiques* (1832). — *Le Médecin de campagne*, *Eugénie Grandet*, *L'Illustre Gaudissart* (1833). — *La Recherche de l'absolu*, *La Femme de trente ans*, *Le Père Goriot* (1834). — *Le Contrat de mariage* (1835). — *Le Lys dans la vallée* (1836). — *Les Employés*, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* (1837). — *Le Curé de village* (1839). — *Ursule Mirouet* (1841). — *La Rabouilleuse* (1842). — *Les Paysans* (1844). — *La Cousine Bette* (1846). — *Le Cousin Pons* (1847), etc. — *Théâtre*, *Lettres à l'Étrangère*, etc.

Fut d'abord clerc de notaire, puis est entraîné par sa vocation littéraire. Écrit de médiocres romans d'aventures et tente la fortune en diverses entreprises commerciales et industrielles, fort chimériques. Il ne réussit qu'à s'endetter pour toute sa vie. Dès 1828, désespérant de conquérir l'aisance qui lui eût permis de se livrer sans soucis à sa tâche d'écrivain, il s'attelle à une œuvre énorme, autant pour payer ses créanciers que par vocation. Travaillant quatorze heures par jour, il publie en vingt ans une quarantaine de romans, *La Comédie humaine*; du reste, toujours possédé par la manie des affaires, il n'échappe jamais aux embarras d'argent. Il meurt en 1850, épuisé. Il avait épousé cinq mois auparavant la comtesse Hanska, grande dame polonaise avec laquelle il correspondait depuis dix-sept ans.

Les romans et les nouvelles qui composent *La Comédie humaine* (1) forment une vaste peinture de la société française sous la Restauration et le gouvernement de Juillet. Tous les milieux, toutes les professions, toutes les passions s'y trouvent. C'est un très riche recueil de documents, mais du point de vue littéraire, cette œuvre si touffue a des parties faibles. Balzac est un esprit robuste, puissant, mais un peu vulgaire. Ses facultés d'observation et d'imagination sont très développées, mais il manque de goût et de sens artistique. Il a des prétentions scientifiques et philosophiques un peu naïves (2) et pose un peu

1. Le titre est de Balzac (1841) : il a classé ces romans en *Scènes de la vie privée*, — *de la vie de province*, — *de la vie parisienne*, — *de la vie politique*, — *de la vie de campagne*, etc. —  
2. Comme Zola.

au docteur ès sciences sociales et morales. D'où les défauts qui gâtent maints romans : style lourd et empâté, descriptions semblables à des inventaires, tirades interminables, intrigues touffues et parfois mélodramatiques. Ce manque de mesure, c'est du mauvais romantisme.

Et pourtant Balzac est, en même temps, un grand réaliste. Il ne faut point lui demander des finesses de psychologie ou la peinture de sentiments délicats et nuancés. Mais il a le don de la vie : il anime des *types* inoubliables, Grandet, Goriot, Rastignac, Birotteau, etc., en qui il incarne les passions éternelles du cœur humain ou les vices et les qualités d'une époque ou d'une classe (1). Il a peint avec un relief vigoureux les bassesses et les petitesse de tous les milieux sociaux de son temps. Si l'on oublie certains défauts de style et certaines outrances, *Eugénie Grandet*, *Le Père Goriot*, *Le Cousin Pons*, etc., restent des œuvres fortes et dramatiques.

Ainsi, malgré tout le romantisme dont il est imprégné, Balzac annonce le réalisme.

### Mort de Grandet.

Vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès... Eugénie fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement. Aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie.

Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Il agitait alors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle plaçât en secret elle-même les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis elle revenait à sa place silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps. D'ailleurs, son vieil ami le notaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son neveu le président, si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'attentions; il venait tous les jours se mettre aux ordres de Grandet, allait à son commandement à Froidfond, aux terres, aux prés, aux vignes, vendait les récoltes, et transmutait tout en or et en argent qui venaient se réunir secrètement aux sacs empilés dans le cabinet. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon :

— Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas.

Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille :

1. C'est exactement le procédé de Molière.

— Y sont-ils ? y sont-ils ? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père.

— Veille à l'or ! mets l'or devant moi !

Eugénie lui étalait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet ; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

— Ça me réchauffe ! disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir, et ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

— Mon père, bénissez-moi, demanda-t-elle.

— Aie bien soin de tout ! tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il.  
(*Eugénie Grandet.*)

### La pension Vauquer.

Là<sup>1</sup>, les pavés sont secs ; les ruisseaux n'ont ni boue ni eau ; l'herbe croît le long des murs ; l'homme le plus insouciant y est à la gêne ; les passants y sont tristes ; le bruit d'une voiture y devient un événement ; les maisons y sont mornes ; les murailles y sentent la prison... Nul quartier de Paris n'est plus horrible. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves ; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur s'attriste, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est le plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ?

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases de faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : *Maison Vauquer*, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres...* Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers et de vignes, dont les

1. Le quartier du Val-de-Grâce et du Panthéon.

fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de M<sup>me</sup> Vauquer et de ses conversations avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que M<sup>me</sup> Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouilles et bordé d'oseille, de laitue et de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café, viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornements des barreaux en fer, grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et du fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Genève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de peste.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger, qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne décorée de ce cabaret en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de Télémaque, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieilles et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le mois, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût

d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien ! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échanrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillasons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défectives, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

(Le Père Goriot.)

### Madame Vauquer.

Bientôt, la veuve se montre attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis, et marche en traînant ses pantoufles grimacées; alors, ce spectacle<sup>1</sup> est complet. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet, ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont Madame Vauquer respire l'air chaudement fétide, sans en être écœurée. Sa figure fraîche, comme une première gelée d'automne; ses yeux ridés dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses, à l'amer renfrognement de l'escompteur; enfin, toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bain ne va pas sans l'argousin, vous n'ima-

1. Le spectacle de la salle à manger, décrite dans l'extrait précédent.



gineriez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet; annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires.

Agée d'environ cinquante ans, Madame Vauquer ressemble à toutes les femmes qui ont eu des malheurs. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse prête à se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais prête à tout pour adoucir son sort, à livrer George ou Pichegru, si George et Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins elle est *bonne femme au fond*, disent les pensionnaires, qui, l'entendant tousser et geindre comme eux, la croient sans fortune. Qu'avait été Monsieur Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? — Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle *avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir.*

(*Le Père Goriot.*)

### Le Convoi funèbre du père Goriot.

Le père Goriot, commerçant enrichi, a marié ses deux filles, Anastasie et Delphine, la première au comte de Restaud, la seconde au baron de Nucingen. Puis il s'est retiré dans la pension Vauquer et, pour subvenir au luxe tapageur de ses filles, il s'est ruiné peu à peu. Ses enfants l'ont laissé mourir solitaire, dans un complet dénuement. Seul, un jeune étudiant, Eugène de Rastignac, a consolé ses derniers instants. Il est seul aussi à suivre, avec le domestique de la pension, le convoi funèbre. Cette scène inspire à Rastignac, qui, pauvre, essaye de conquérir fortune et plaisir dans la société aristocratique, des pensées cyniques.

Cette page termine le roman. Mais Balzac fait reparaître le personnage de Rastignac dans d'autres œuvres.

(Eugène) vit entre les mains de Madame Vauquer le médaillon à cercle d'or où étaient les cheveux des deux filles.

— Comment avez-vous osé prendre ça? lui dit-il.

— Pardi! fallait-il l'enterrer avec? répondit Sylvie<sup>1</sup>, c'est en or.

— Certes! reprit Eugène avec indignation, qu'il emporte au moins avec lui la seule chose qui puisse représenter ses deux filles.

Quant le corbillard vint, Eugène fit remonter la bière, la décloua et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges et pures, et ne *raisonnaient* pas, comme il l'avait dit dans ses cris d'agonisant. Rastignac et Christophe accompagnèrent seuls, avec deux croquemorts, le char qui menait le pauvre homme à Saint-Etienne-du-Mont, église peu distante de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Arrivé là, le corps fut présenté à une petite chapelle basse et sombre, autour de laquelle l'étudiant chercha vainement les deux filles du père Goriot ou leurs maris. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons

1. La servante.

pourboires. En attendant les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau, Rastignac serra la main de Christophe, sans pouvoir prononcer une parole.

« Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personne et n'a jamais fait de mal. »

Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour soixante-dix francs dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis.

Les gens du clergé chantèrent un psaume, le *Libera*, le *De profundis*. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur, qui consentirent à recevoir avec eux Eugène et Christophe.

« Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrions aller plus vite afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie. »

Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière.

Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux s'adressant à Rastignac lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien; il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Eugène un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs; il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages; et, le voyant ainsi, Christophe le quitta.

Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière, et vit Paris tortueusement couché le long des rives de la Seine, où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel et dit ces mots grandioses : « A nous deux, maintenant ! »

Et, pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez M<sup>me</sup> de Nucingen.

(*Le Père Goriot.*)

## Henri Lacordaire.

*Recey-sur-Ource (Côte d'or)*, 1801. — *Sorèze (Tarn)*, 1861.

Œuvres : *Conférences de Notre-Dame* (1835-1850). — *Vie de saint Dominique* (1840). — *Oraisons funèbres*, etc.

Fut d'abord avocat. Entre au séminaire à 22 ans. Adhère aux idées de Lamennais, mais se soumet quand Rome les condamne (1832). Dominicain en 1840, il restaure en France l'ordre des Frères Prêcheurs et remporte de grands

succès dans la chaire de Notre-Dame. Elu député à l'Assemblée constituante, en 1848, il démissionne aussitôt. Consacre ses dernières années à composer des ouvrages pieux. L'Académie l'accueillit en 1861.

Le P. Lacordaire est le plus grand orateur religieux de l'époque. Son éloquence, souvent imprégnée de romantisme, est prenante et sincère. Le raisonnement est moins ferme, la dialectique moins sûre et moins étayée par le dogme que chez Bossuet. « Il arrivait trop rarement, dit Montalembert, à la beauté par la simplicité. » Mais il savait émouvoir et toucher, en abordant les grandes questions sociales qui inquiétaient alors tous les esprits.

### De l'intelligence.

L'intelligence est la faculté de connaître. Connaître, c'est voir ce qui est, et voir ce qui est, c'est posséder la vérité; car, la vérité n'est pas autre chose que ce qui est, en tant qu'il est vu de l'esprit. D'où il résulte que la vérité est l'objet de l'intelligence, et que la fonction de l'intelligence est de rechercher, de pénétrer, de retenir la vérité, de vivre d'elle et pour elle; là est sa perfection et sa béatitude. C'est d'abord sa perfection : car, en dehors du vrai, l'esprit est à l'état d'ignorance ou d'erreur; il ne voit pas ou il voit mal, et dans l'un et l'autre cas, il est privé de son objet et de sa fonction. Il est comme l'œil qui regarde sans découvrir ou qui découvre ce qui n'a pas de réalité, organe inutile et mort dans le premier cas, instrument faux et dangereux dans le second.

Mais si la vérité est la perfection de l'intelligence, on peut affirmer sans autre preuve qu'elle en est aussi la béatitude. Car celle-ci est une conséquence inévitable de celle-là. Dès qu'une faculté s'unit à son objet, dès qu'elle accomplit sa mission, elle arrive au repos parce qu'elle arrive au but, à un repos glorieux parce qu'il est légitime, plein de joie parce qu'il a été fait de Dieu sur l'exemplaire de ses propres opérations, où tout se termine au ravissement. Ainsi l'intelligence, en recevant la lumière de la vérité, s'y repose, s'y complait, s'y exalte, est heureuse enfin selon la nature de la vision qui l'illumine et la remplit. Tous les jours, Messieurs, nous éprouvons cette béatification de l'entendement. Il n'est pas, jusque dans les plus basses régions de la nature, un être ou un phénomène, si imperceptible qu'il soit, si indifférent qu'il paraisse, dont la découverte ne nous cause une sorte de magique éblouissement. Vous savez tous l'histoire de ce grand géomètre qui, après avoir lutté de longs jours contre un problème qui arrêta son génie, en pénétra tout à coup le secret pendant qu'il était au bain. Ravi à lui-même, il se leva et la démenche de l'enthousiasme lui ôtant jusqu'à la pensée de sa nudité, il parcourut Syracuse en s'écriant : Je l'ai trouvé! Je l'ai trouvé! C'est la vive image des saintes noces de l'esprit avec la lumière intelligible, lorsque l'homme s'est rendu digne de cette immatérielle alliance par une vie qui diminue l'assujettissement de sa double nature à l'ordre inférieur. Ces belles joies dépendent tout ensemble de la grandeur de l'esprit et de la grandeur des idées qui l'inondent; elles croissent avec les rivages de l'intelligence et avec le cours lumineux qui y creuse son lit.

Quelquefois l'esprit est grand sans que la lumière le soit; alors se produisent ces tristesses mystérieuses dont vous avez pu remarquer l'empreinte sur le front généreux de plusieurs de vos contemporains. Victimes du doute, ils ont bu à la coupe de la science sans boire à celle

de la vérité. Ils ont étudié les siècles, interrogé les mers, suivi l'orbite des astres; rien ne s'est soustrait à la perspicacité de leurs méditations, et pourtant un voile est demeuré devant eux, qui ne leur permet pas d'aller au fond de ce qu'ils voient et de se rendre compte des clartés de leur propre vie. La lumière même leur est ténèbres; chaque découverte leur apporte un abîme de plus, et comme le laboureur qui enfonce le soc dans les champs de Thèbes ou de Babylone, heurte à tout moment d'inexpliquables ruines, ainsi ces puissants investigateurs des mondes, à chaque sillon qu'ils tracent dans l'immensité des choses, soulèvent du sein même de la science de grandes et douloureuses obscurités. Ils n'ont ni la paix de l'ignorance, ni la paix de l'erreur; ils voient trop pour ne pas savoir, trop peu pour connaître, et quelque grand que soit le crime qui leur cache la vérité, ils ont du moins l'honneur d'être malheureux de ne pas la posséder.

Mais si après ces longs tourments du doute, le voile se déchire enfin alors l'intelligence reçoit un de ces coups dont aucune langue ne saurait peindre le voluptueux supplice. Alors Augustin se lève, et trouvant pour la première fois l'amitié même importune, il va répandre son âme dans un torrent de larmes solitaires. Lui, perdu dans le vain amour de la gloire et des créatures, voit s'évanouir en un instant tous les charmes qui ont trompé sa jeunesse. La vérité l'emporte; rien ne le touche plus dans les plaines azurées de la Lombardie, dans les promesses de la renommée, dans les serments plus doux des cœurs égarés; il part, tenant à la main sa vieille mère, et déjà dès le port d'Ostie, il regarde la solitude obscure, croit-il, qui va le dérober pour jamais à l'admiration du monde comme aux songes de sa vie passée. Pleurs des grands hommes, sacrifices héroïques, vertus nées d'une seule heure, et que les siècles ne peuvent plus détruire, vous nous enseignez le prix de la vérité! Vous nous prouvez qu'en effet elle est la perfection et la béatitude de l'intelligence!

C'est pourquoi, Messieurs, l'un de nos plus redoutables crimes est de trahir la vérité et de travailler contre elle; car c'est haïr notre premier bien, c'est nous frapper au sommet d'où descend notre gloire et notre félicité.

(*Conférences de Notre-Dame*, IL, 1848.)

## Victor Hugo.

Besançon, 1802. — Paris, 1885.

Œuvres poétiques : *Odes* (1822-1824). — *Odes et Ballades* (1826). — *Les Orientales* (1829). — *Les Feuilles d'Automne* (1831). — *Les Chants du Crépuscule* (1835). — *Les Voix intérieures* (1837). — *Les Rayons et les Ombres* (1840). — *Les Châtiments* (1853). — *Les Contemplations* (1856). — *La Légende des Siècles* (1859, 1877 et 1883). — *Les Chansons des rues et des bois* (1865). — *L'Année terrible* (1872). — *L'Art d'être grand-père* (1877). — *Le Pape* (1878). — *La Pitié suprême* (1879). — *L'Ane* (1880). — *Religions et Religion* (1880). — *Les Quatre vents de l'Esprit* (1881). — *Toute la Lyre* (1888). — *Poèmes posthumes*.

Œuvres en prose : *Han d'Islande* (1823). — *Bug Jargal* (1826). — *Le dernier jour d'un condamné* (1829). — *Notre-Dame de Paris* (1831). — *Littérature et Philosophie mêlées* (1834). — *Claude Gueux* (1834). — *Le Rhin* (1842). — *Napoléon le Petit* (1852). — *Histoire d'un Crime* (1852). — *Les Misérables* (1862). — *William Shakespeare* (1864). — *Les Travailleurs de la Mer* (1866). — *L'Homme qui rit* (1869). — *Quatre-vingt-treize* (1873). — *Actes et Paroles* (1875). — *Choses vues* (1887). — *Discours, correspondance, etc.*

Théâtre : *Cromwell* (en vers, 1827). — *Hernani* (en vers, 1830). — *Marion Delorme* (en vers, 1831). — *Le Roi s'amuse* (en vers, 1832). — *Lucrèce Borgia* (1833). — *Marie Tudor* (1833). — *Angelo* (1835). — *Ruy Blas* (en vers, 1838). — *Les Burgraves* (en vers, 1843). — *Torquemada* (en vers, 1882). — *Théâtre en liberté* (1886).

Fils d'un général de l'Empire. Enfant, il voyage à la suite de son père en Corse, en Italie et en Espagne. En 1812, M<sup>me</sup> Hugo revient à Paris et s'installe rue des Feuillantines avec ses trois fils (Abel, Eugène et Victor). De cette maison et de son jardin, le poète garda un souvenir profond (1). Il se prépare ensuite à l'École polytechnique. Mais sa vocation, très précoce, le jette vers la poésie et les rêves de gloire. Ses premiers poèmes sont couronnés en 1817 par l'Académie, puis en 1818 et en 1819, aux Jeux Floraux de Toulouse. En 1819, il fonde le *Conservateur littéraire*. Ses *Odes* (1822) lui valent de Louis XVIII une pension. Peu à peu, il évolue vers le romantisme : la préface de *Cromwell* (1827) fait de lui le chef de la nouvelle école, et il mérite ce titre par une activité inlassable ; il aborde tous les genres et sa renommée grandit toujours. L'Académie le reçoit en 1841. Mais en 1843, l'échec des *Burgraves*, qui marquait le déclin du romantisme, et un deuil cruel (2) l'écartent pour un temps de la littérature. La politique l'attire : naguère légitimiste, il se rallie à la monarchie de Juillet et est nommé à la Chambre des Pairs en 1845. Peu à peu, il en vient au libéralisme ; en 1848, il est élu à la Constituante ; dès 1850, il défend les idées avancées (3). En 1851, lors du coup d'Etat, il essaye vainement d'organiser la résistance républicaine, puis se réfugie en Belgique, ensuite à Jersey, enfin à Guernesey (1855). Il y restera jusqu'en 1870, refusant toute amnistie. L'exil renouvelle son génie et c'est à Hauteville-House qu'il compose ses œuvres les plus puissantes.

Il revient en France avec la république et son activité littéraire (4) ne se ralentit pas. Sa popularité est immense ; il meurt en pleine gloire et Paris lui fait des funérailles triomphales.

Nous ne pouvons ici qu'indiquer les caractères essentiels de l'œuvre de Hugo, œuvre riche et diverse, par laquelle le romantisme s'est survécu longtemps à lui-même.

Hugo est le plus fécond des poètes lyriques. Dans les *Odes* et les *Orientales*, il cherche encore sa voie, et ces recueils valent surtout par le pittoresque du style, le coloris de la couleur locale (moyen âge et Orient) et l'habileté de la versification. Mais, dès les *Feuilles d'Automne*, le lyrisme éclate, puissant et large : le poète aborde tous les thèmes, sentiments intimes, morale, philosophie, nature, voix du siècle. Il est l'écho sonore de son temps.

Dès les *Contemplations* et la *Légende des Siècles*, l'inspiration philosophique domine : le poète chante l'ascension de l'humanité vers le Bien et le Vrai. C'est ce thème qu'il exploitera sans cesse jusqu'à la fin. Cette philosophie, il l'a développée en des poèmes énormes, un peu apocalyptiques. Il a cru jouer un rôle de prophète (5).

Ainsi, par l'ampleur de son génie, Hugo a renouvelé la satire et l'épopée : rien n'égale la sombre violence des *Châtiments* et les tableaux grandioses de la *Légende des Siècles*. Partout circule un amour généreux de la liberté et de la justice. Le lyrisme déborde encore dans les romans et les drames. *Notre-Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Ruy-Blas*, etc., sont très faibles, si on les juge selon les règles des genres. Hugo ne sait pas faire vivre objectivement les personnages qu'il crée. Mais ces œuvres abondent en scènes épiques ou lyriques, d'une poésie intense.

1. Voir *Les Rayons et les Ombres : Ce qui se passait aux Feuillantines* en 1813.

2. La mort de sa fille Léopoldine : voir, ci-dessous, le poème *A Villequier*.

3. On lui a reproché ces changements d'opinion : mais il est juste d'y voir simplement un amour grandissant du peuple. Après 1850, Hugo n'a plus varié. — 4. Il fit partie en 1871 de l'Assemblée nationale et, en 1876, fut élu sénateur inamovible ; mais son rôle politique fut alors assez effacé. — 5. Voir *Les Rayons et les Ombres : Fonction du poète ; Les Contemplations : Pleurs dans la Nuit, Ce que dit la bouche d'ombre*, et toute la *Légende des Siècles*. Hugo s'est cru de bonne foi le prophète des temps nouveaux, et peut-être le messie d'une religion appelée à régénérer le monde. Il professait que, par la métempsychose, les âmes sont purifiées ou châtiées, qu'elles tombent ou qu'elles s'élèvent, mais qu'elles finiront toutes, après de longs temps d'épreuve et d'expiation, par s'évader du Mal. C'est la doctrine du pardon universel. Aussi, dans la *Légende*, Hugo n'a évoqué que les scènes les plus sombres du passé pour qu'elles contrastent mieux avec l'aurore radieuse qu'il prévoit. Comme Michelet, il a maudit tous les êtres de proie qui ont avili l'humanité.

L'élément essentiel de ce lyrisme, c'est l'imagination, une imagination dont la puissance est souveraine. Chez Hugo, la pensée abstraite devient toujours image et ne se précise que sous cette forme. Le poète ne pense que par métaphores.

Cette imagination n'est vraiment à l'aise que dans le colossal et le sublime. Toutes ses visions, Hugo les grossit jusqu'à l'infini. Dans le délicat et le gracieux, il tombe vite dans une mièvrerie affectée. Il ne sait être simple que lorsqu'il parle des enfants et des charmes du foyer, qu'il a vraiment aimés. A la lettre, Hugo est un primitif : sa pensée crée à chaque instant des mythes et s'exprime le plus souvent par l'*antithèse*. Sa sensibilité et ses idées sont simples, sans nuances, mais d'une rare puissance : amour de la famille, amour des hommes, amour des humbles, pitié, droit, justice, nature... il n'analyse rien, mais il fait vivre tout d'une vie surnaturelle. Moins sensible que Musset et Lamartine, penseur moins ferme que Vigny, il les dépasse tous par la fougue et l'ampleur qu'il a mises au service de quelques sentiments et de quelques idées. Par là, sa poésie est vraiment populaire, elle exprime les émotions de tous.

Cette œuvre unique présente quelques taches : elle témoigne parfois d'une vanité un peu naïve. Hugo manque souvent d'esprit et de finesse, et il lui arrive d'enfler ses conceptions jusqu'au grotesque. Mais tous ces défauts s'effacent devant sa générosité foncière.

Le lyrisme de Hugo est servi par une richesse inégalée de vocabulaire, une variété inouïe de rythmes et un sens rare de la valeur musicale des mots. Il a renouvelé la langue et le vers. Son influence est très grande : parnassiens et symbolistes lui doivent beaucoup.

## Napoléon II.

### I.

Mil huit cent onze ! — O temps où des peuples sans nombre  
Attendaient prosternés sous un nuage sombre  
Que le ciel eût dit oui !  
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,  
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,  
Comme un mont Sināï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,  
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !  
L'immense empire attend un héritier demain.  
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme  
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,  
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde  
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde  
L'homme prédestiné,  
Et les peuples béants ne purent que se taire,  
Car ses deux bras levés présentaient à la terre  
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,  
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides  
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;  
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,  
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise  
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;  
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,  
S'étaient enfin ouverts!  
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,  
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,  
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes  
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,  
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,  
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,  
Il cria tout joyeux avec un air sublime :  
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

## II.

Non, l'avenir n'est à personne!  
Sire! l'avenir est à Dieu!  
A chaque fois que l'heure sonne,  
Tout ici-bas nous dit adieu.  
L'avenir! l'avenir! mystère!  
Toutes les choses de la terre,  
Gloire, fortune militaire,  
Couronne éclatante des rois,  
Victoire aux ailes embrasées,  
Ambitions réalisées,  
Ne sont jamais sur nous posées  
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,  
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure  
Ouvrir ta froide main,  
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,  
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,  
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!  
De quoi demain sera-t-il fait?  
L'homme aujourd'hui sème la cause,  
Demain Dieu fait mûrir l'effet.  
Demain, c'est l'éclair dans la voile,  
C'est le nuage sur l'étoile,  
C'est un traître qui se dévoile,  
C'est le bélier qui bat les tours,  
C'est l'astre qui change de zone,  
C'est Paris qui suit Babylone;  
Demain, c'est le sapin du trône,  
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.  
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,  
    La nuit, comme un flambeau.  
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.  
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!  
    Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes  
Au galop de votre coursier,  
Dénouer les guerres civiles  
Avec le tranchant de l'acier;  
Vous pouvez, ô mon capitaine,  
Barrer la Tamise hautaine,

Rendre la victoire incertaine  
Amoureuse de vos clairons,  
Briser toutes portes fermées,  
Dépasser toutes renommées,  
Donner pour astre à des armées  
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;  
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,  
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;  
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,  
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —  
Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel!

### III.

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme  
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome;  
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit;  
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble  
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble  
    Etre si grand et si petit;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles;  
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles  
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;  
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,  
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde  
    Selon le songe qu'il rêvait;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles  
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles;  
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais;  
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,  
On eut enraciné bien avant dans la terre  
    Les pieds de marbre des palais;



Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France  
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —  
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,  
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,  
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe  
Et l'emporta tout effaré!

IV.

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,  
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;  
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;  
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;  
Chacun selon ses dents se partagea la proie;  
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.  
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,  
Sous le verrou des rois prudents,  
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —  
Cette grande figure en sa cage accroupie,  
Ployée, et les genoux aux dents.

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!  
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.  
Il aimait son fils, ce vainqueur!  
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,  
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,  
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,  
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,  
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,  
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées  
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,  
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée  
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;  
Arcole, Austerlitz, Montmirail;  
Ni l'apparition des vieilles pyramides;  
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides  
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille  
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille  
Déchaînée en noirs tourbillons,  
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée  
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée  
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,  
La diane au matin fredonnant sa fanfare,  
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,  
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,  
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,  
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose  
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,  
Gracieux comme l'orient,  
Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée,  
D'une goutte de lait au bout du sein restée,  
Agace sa lèvre en riant.

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,  
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,  
Il pleurait, d'amour éperdu. —  
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,  
Seul être qui pouvais distraire sa pensée  
Du trône du monde perdu!

V.

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible!  
Vous avez commencé par le maître invincible,  
Par l'homme triomphant,  
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire;  
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire  
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!  
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,  
Mais la mort lui dit non!  
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.  
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.  
L'oubli reprend le nom.

VI.

O révolutions! j'ignore,  
Moi, le moindre des matelots,  
Ce que Dieu dans l'ombre élabore  
Sous le tumulte de vos flots.  
La foule vous hait et vous raille.  
Mais qui sait comment Dieu travaille?  
Qui sait si l'onde qui tressaille,  
Si le cri des gouffres amers,  
Si la trombe aux ardentes serres,  
Si les éclairs et les tonnerres,  
Seigneur, ne sont pas nécessaires  
A la perle que font les mers?

Pourtant cette tempête est lourde  
Aux princes comme aux nations;  
Oh! quelle mer aveugle et sourde  
Qu'un peuple en révolutions!  
Que sert ta chanson, ô poète?  
Ces chants que ton génie émiette  
Tombent à la vague inquiète  
Qui n'a jamais rien entendu!  
Ta voix s'enroue en cette brume,  
Le vent disperse au loin ta plume,  
Pauvre oiseau chantant dans l'écume  
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!  
Le ciel n'a pas un coin d'azur.  
Hommes et choses, pêle-mêle,  
Vont roulant dans l'abîme obscur.  
Tout dérive et s'en va sous l'onde,  
Rois au berceau, maîtres du monde,  
Le front chauve et la tête blonde,  
Grand et petit Napoléon!  
Tout s'efface, tout se délie,  
Le flot sur le flot se replie,  
Et la vague qui passe oublie  
Léviathan<sup>1</sup> comme Alcyon<sup>2</sup>!

(*Les Chants du Crépuscule.*)

### Tristesse d'Olympio.

Les champs n'étaient point noirs, les cieus n'étaient pas mornes;  
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes  
Sur la terre étendu,  
L'air était plein d'encens et les prés de verdure  
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures  
Son cœur s'est répandu.

L'automne souriait; les coteaux vers la plaine  
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine;  
Le ciel était doré;  
Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,  
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,  
Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,  
La mesure où l'aumone avait vidé leur bourse,  
Le vieux frêne plié,  
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,  
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues  
Avaient tout oublié.

---

1. Monstre ailé dont parle la Bible, au *Livre de Job*. — 2. Oiseau fabuleux de la mythologie grecque : présage de bonheur, il faisait son nid sur la mer paisible.

Il chercha le jardin, la maison isolée,  
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,  
Les vergers en talus.  
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,  
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre  
Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime  
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,  
Y réveille l'amour,  
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,  
Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose  
Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,  
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,  
Couraient dans le jardin ;  
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées  
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,  
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques  
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;  
Il rêva jusqu'au soir ;  
Tout le jour il erra le long de la ravine,  
Admirant tour à tour le ciel, face divine,  
Le lac, divin miroir.

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,  
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,  
Ainsi qu'un paria,  
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,  
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,  
Alors il s'écria :

« O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,  
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,  
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée  
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

» Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !  
Nature au front serein, comme vous oubliez !  
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses  
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

» Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;  
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;  
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées  
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

» Un mur clôt la fontaine où par l'heure échauffée,  
Folâtre, elle buvait en descendant des bois;  
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,  
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

» On a pavé la route âpre et mal aplanie,  
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,  
Et de sa petitesse étalant l'ironie,  
Son pied charmant semblait rire à côté du mien.

» La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,  
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,  
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,  
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

» La forêt ici manque et là s'est agrandie.  
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant;  
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,  
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

» N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?  
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus?  
L'air joue avec la branche au moment où je pleure;  
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

» D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.  
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir;  
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,  
Ils le continueront sans pouvoir le finir!

» Car personne ici-bas ne termine et n'achève;  
Les pires des humains sont comme les meilleurs;  
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.  
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

» Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,  
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,  
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache  
Mêle de rêverie et de solennité!

» D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites;  
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus;  
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,  
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus.

» Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes!  
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris  
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes!  
L'impassible nature a déjà tout repris.

» Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,  
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,  
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?  
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

» Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,  
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !  
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,  
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

» Répondez, vallon pur, répondez, solitude,  
O nature abritée en ce désert si beau,  
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude  
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

» Est-ce que vous serez à ce point insensible  
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,  
Et de continuer votre fête paisible,  
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

» Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,  
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,  
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes  
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

» Est-ce que vous pourrez, sans tristesse et sans plainte,  
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,  
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,  
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

» Et, s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,  
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,  
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :  
— Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts !

» Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,  
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,  
Et les cieus azurés et les lacs et les plaines,  
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;

» Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.  
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons  
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,  
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

» Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !  
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !  
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !  
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

» Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !  
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !  
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême  
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

» Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

» Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes !  
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !  
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes ;  
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard.

» Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,  
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,  
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine  
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

» Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,  
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,  
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,  
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

» Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,  
Loin des objets réels, loin du monde rieur,  
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe,  
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

» Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,  
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,  
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —  
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! »

*(Les Rayons et les Ombres.)*

### Souvenirs.

O souvenirs ! printemps ! aurore ! Doux rayon triste et réchauffant ! — Lorsqu'elle était petite encore, Que sa sœur était tout enfant... —	Elle courait dans la rosée, Sans bruit, de peur de m'éveiller ; Moi, je n'ouvrais pas ma croisée, De peur de la faire envoler.
Connaissez-vous, sur la colline Qui joint Montlignon à Saint-Leu, Une terrasse qui s'incline Entre un bois sombre et le ciel bleu ?	Ses frères riaient... — Aube pure ! Tout chantait sous ces frais berceaux, Ma famille avec la nature, Mes enfants avec les oiseaux !
C'est là que nous vivions. - Pénètre, Mon cœur, dans ce passé charmant ! - Je l'entendais sous ma fenêtre Jouer le matin doucement.	Je toussais, on devenait brave. Elle montait à petits pas, Et me disait d'un air très grave : J'ai laissé les enfants en bas.

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,  
Que mon cœur fût triste ou joyeux,  
Je l'admiraïs. C'était ma fée,  
Et le doux astre de mes yeux !

Alors, prodiguant les carnages,  
J'inventais un conte profond  
Dont je trouvais les personnages  
Parmi les ombres du plafond.

Nous jouions toute la journée.  
O jeux charmants ! chers entretiens !  
Le soir, comme elle était l'aînée,  
Elle me disait : — Père, viens !

Toujours, ces quatre douces têtes  
Riaient, comme à cet âge on rit,  
De voir d'affreux géants très bêtes  
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

Nous allons t'apporter ta chaise,  
Conte-nous une histoire, dis ! —  
Et je voyais rayonner d'aise  
Tous ces regards du paradis.

J'étais l'Arioste et l'Homère  
D'un poème écloé d'un seul jet ;  
Pendant que je parlais, leur mère  
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,  
Sur eux parfois levait les yeux,  
Et moi, par la fenêtre sombre,  
J'entrevois un coin des cieux !

1846.      (*Les Contemplations : Pauca meae.*)

### Demain, dès l'aube...

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

(3 septembre 1847.)

(*Les Contemplations : Pauca meae.*)

### A Villequier<sup>1</sup>.

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,  
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;  
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,  
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

1. La fille aînée du poète, Léopoldine, se noya dans la Seine à Villequier (près de Caudebec), le 4 septembre 1843. Son mari, Charles Vacquerie, trouva la mort avec elle. On peut comparer, à ce poème, les deux précédents, qui se rattachent au même drame et qui sont si différents de ton.



Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure  
Je sors, pâle et vainqueur,  
Et que je sens la paix de la grande nature  
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,  
Emu par ce superbe et tranquille horizon,  
Examiner en moi les vérités profondes  
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon;

Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme sombre  
De pouvoir désormais  
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre  
Elle dort pour jamais;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,  
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,  
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,  
Je reprends ma raison devant l'immensité;

Je viens à vous, Seigneur père auquel il faut croire;  
Je vous porte, apaisé,  
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,  
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes  
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!  
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,  
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme  
Ouvre le firmament;  
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme  
Est le commencement;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,  
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;  
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste  
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu!

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive  
Par votre volonté.  
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,  
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses;  
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.  
L'homme subit le joug sans connaître les causes.  
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude  
Autour de tous ses pas.  
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude  
Ni la joie ici-bas!

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.  
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,  
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :  
« C'est ici ma maison, mon champ et mes amours!

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient;  
Il vieillit sans soutiens.  
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient;  
J'en conviens, j'en conviens!

Le monde est sombre, ô Dieu! l'immuable harmonie  
Se compose des pleurs aussi bien que des chants;  
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,  
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire  
Que de nous plaindre tous,  
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,  
Ne vous fait rien, à vous.

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,  
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son parfum;  
Que la création est une grande roue  
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent  
Passent sous le ciel bleu;  
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent,  
Je le sais, ô mon Dieu!

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,  
Au fond de cet azur immobile et dormant,  
Peut-être faites-vous des choses inconnues  
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre  
Que des êtres charmants  
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre  
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses  
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.  
Vous ne pouvez avoir de subites clémences  
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit!

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,  
Et de considérer  
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,  
Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,  
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,  
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,  
Eclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,  
Fait ma tâche ici-bas,  
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,  
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie  
Vous appesantiriez votre bras triomphant,  
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,  
Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,  
Que j'ai pu blasphémer,  
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette  
Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre,  
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,  
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,  
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre  
Dans les afflictions,  
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre  
Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,  
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts.  
Je me sens éclairé dans ma douleur amère,  
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire  
S'il ose murmurer ;  
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,  
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,  
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !  
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre  
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,  
Le soir, quand tout se tait,  
Comme si, dans sa nuit, rouvrant ses yeux célestes,  
Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,  
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,  
Je regarde toujours ce moment de ma vie,  
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler.

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,  
L'instant, pleurs superflus !  
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,  
Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,  
O mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !  
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,  
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame,  
Mortels sujets aux pleurs,  
Il nous est malaisé de retirer notre âme  
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,  
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,  
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,  
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,  
Petit être joyeux,  
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée  
Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même  
Croître la grâce aimable et la douce raison,  
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime  
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste  
De tout ce qu'on rêva,  
Considérez que c'est une chose bien triste  
De le voir qui s'en va !

4 septembre 1847. (*Les Contemplations : Pauca meae.*)

Ibo.

(*Fragments.*)

Dites, pourquoi, dans l'insondable Au mur d'airain, Dans l'obscurité formidable Du ciel serein,	Ame à l'abîme habituée Dès le berceau, Je n'ai pas peur de la nuée; Je suis oiseau.
Pourquoi, dans ce grand sanctuaire Sourd et béni, Pourquoi, sous l'immense suaire De l'infini,	Je suis oiseau comme cet être Qu'Amos <sup>1</sup> rêvait, Que saint Marc voyait apparaître A son chevet,
Enfouir vos lois éternelles Et vos clartés? Vous savez bien que j'ai des ailes, O vérités!	Qui mêlait sur sa tête fière, Dans les rayons, L'aile de l'aigle à la crinière Des grands lions.
. . . . .	
Pourquoi vous cachez-vous dans Quinous confond ? [l'ombre Pourquoi fuyez-vous l'homme Au vol profond ? [sombre	Je suis celui que rien n'arrête, Celui qui va, Celui dont l'âme est toujours prête A Jéhovah;
Que le mal détruise ou bâtisse, Rampe ou soit roi, Tu sais bien que j'irai, justice, J'irai vers toi!	Je suis le poète farouche, L'homme devoir, Le souffle des douleurs, la bouche Du clairon noir;
Beauté sainte, idéal qui germes Chez les souffrants, Toi par qui les esprits sont fermes Et les cœurs grands,	Le rêveur qui sur ses registres Met les vivants, Qui mêle des strophes sinistres Aux quatre vents;
Vous le savez, vous que j'adore, Amour, raison, Qui vous levez comme l'aurore Sur l'horizon,	Le songeur ailé, l'âpre athlète Au bras nerveux, Et je traînerais la comète Par les cheveux.
Foi, ceinte d'un cercle d'étoiles, Droit, bien de tous, J'irai, liberté qui te voiles, J'irai vers vous!	Donc, les lois de notre problème, Je les aurai; J'irai vers elles, penseur blême, Mage effaré!
Vous avez beau, sans fin, sans Lueurs de Dieu, [borne, Habiter la profondeur morne Du gouffre bleu,	Pourquoi cacher ces lois profondes? Rien n'est muré. Dans vos flammes et dans vos ondes Je passerai;

1. Prophète juif, IX<sup>e</sup> s. av. J.-C.

J'irai lire la grande bible;  
J'entrerais nu  
Jusqu'au tabernacle terrible  
De l'inconnu,

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,  
Gouffres ouverts  
Que garde la meute livide  
Des noirs éclairs,

Jusqu'aux portes visionnaires  
Du ciel sacré;  
Et, si vous aboyez, tonnerres,  
Je rugirai.

(*Les Contemplations.*)

### L'Expiation.

(*Fragments.*)

#### I.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.  
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.  
Sombres jours! l'empereur revenait lentement,  
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.  
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.  
Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.  
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.  
Hier la grande armée et maintenant troupeau.  
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.  
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre  
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés,  
On voyait des clairons à leur poste gelés,  
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,  
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.  
Boulets, mitraille, obus mêlés aux flocons blancs,  
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,  
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.  
Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise  
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,  
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.  
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,  
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,  
Une procession d'ombres sur le ciel noir.  
La solitude, vaste, épouvantable à voir,  
Partout apparaissait, muette vengeresse.  
Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,  
Pour cette immense armée, un immense linceul;  
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.  
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?  
Deux ennemis! Le Czar, le Nord. Le Nord est pire.  
On jetait les canons pour brûler les affûts.  
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,

Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.  
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,  
Voir que des régiments s'étaient endormis là.  
O chutes d'Annibal! Lendemain d'Attila!  
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,  
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.  
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.  
Ney, que suivait naguère une armée, à présent  
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.  
Toutes les nuits, qui-vive! alerte! assauts! attaques!  
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux  
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,  
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,  
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.  
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.  
L'empereur était là, debout, qui regardait.  
Il était comme un arbre en proie à la cognée.  
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,  
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;  
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,  
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,  
Il regardait tomber autour de lui ses branches.  
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.  
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,  
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,  
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,  
Accusaient le destin de lèse-majesté,  
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.  
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,  
L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire  
Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait  
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,  
Devant ses légions sur la neige semées :  
— Est-ce le châtement, dit-il, Dieu des armées? —  
Alors il s'entendit appeler par son nom  
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non!

## II.

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!  
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,  
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,  
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.  
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.  
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;  
Tu désertais, victoire, et le sort était las.  
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!  
Car ces derniers soldats de la dernière guerre  
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,  
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,  
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.  
Il avait l'offensive et presque la victoire ;  
Il tenait Wellington acculé sur un bois.  
Sa lunette à la main, il observait parfois  
Le centre du combat, point obscur où tressaille  
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,  
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.  
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher !  
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.  
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.  
La batterie anglaise écrasa nos carrés.  
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,  
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,  
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;  
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,  
Tombaient ; où se couchaient, comme des épis mûrs,  
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes ;  
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !  
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet  
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.  
Derrière un mamelon la garde était massée,  
La garde, espoir suprême et suprême pensée !  
— Allons ! faites donner la garde ! — cria-t-il ;  
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,  
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,  
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,  
Portant le noir colback ou le casque poli,  
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,  
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,  
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.  
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur !  
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,  
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,  
La garde impériale entra dans la fournaise.  
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,  
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché  
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,  
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,  
Fondre ces régiments de granit et d'acier,  
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.  
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.  
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !  
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps  
Et regardait mourir la garde. — C'est alors  
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,  
La Déroute, géante à la face effarée,  
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,  
Changeant subitement les drapeaux en haillons,  
A de certains moments, spectre fait de fumées,  
Se lève grandissante au milieu des armées,



La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,  
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !  
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches  
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,  
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,  
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,  
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,  
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,  
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !  
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! — En un clin d'œil,  
Comme s'envole au vent une paille enflammée,  
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,  
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,  
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !  
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,  
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,  
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,  
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;  
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et dans l'épreuve  
Sentant confusément revenir son remords,  
Levant les mains au ciel, il dit : — Mes soldats morts,  
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.  
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère ? —  
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,  
Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

### III.

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.  
Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,  
Un roc hideux, débris des antiques volcans.  
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,  
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,  
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire  
Le clouer, excitant par son rire moqueur  
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Evanouissement d'une splendeur immense !  
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,  
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ;  
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon,  
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,  
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,  
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !  
Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,  
Adieu, le cheval blanc que César éperonne !  
Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,  
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,

Plus de manteaux traînant sur eux, plus d'empereur!  
Napoléon était retombé Bonaparte.  
Comme un Romain blessé par la flèche du Parthe,  
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.  
Un caporal anglais lui disait : Halte-là!  
Son fils aux mains des rois, sa femme au bras d'un autre!  
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,  
Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.  
Aux bords des mers, à l'heure où la bise se tait,  
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,  
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.  
Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier,  
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,  
Il laissait sa pensée errer à l'aventure.  
Grandeur, gloire, ô néant! calme de la nature!  
Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.  
Les rois, ses guichetiers, avaient pris un compas  
Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.  
Il expirait. La mort, de plus en plus visible,  
Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux  
Comme le froid matin d'un jour mystérieux;  
Son âme palpitait, déjà presque échappée.  
Un jour enfin il mit sur son lit son épée,  
Et se coucha près d'elle, et dit : — C'est aujourd'hui! —  
On jeta le manteau de Marengo sur lui.  
Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,  
Se penchaient sur son front; il dit : — Me voici libre;  
Je suis vainqueur! je vois mes aigles accourir! —  
Et, comme il retournait sa tête pour mourir,  
Il aperçut, un pied dans la maison déserte,  
Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte.  
Alors, géant broyé sous le talon des rois,  
Il cria : — La mesure est comble cette fois!  
Seigneur! c'est maintenant fini! Dieu que j'implore,  
Vous m'avez châtié! — La voix dit : — Pas encore!

IV.

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit!  
L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.  
Napoléon alla s'endormir sous le saule.  
Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,  
Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.

. . . . .  
. . . . .

VI.

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance,  
Et l'océan rendit son cercueil à la France<sup>1</sup>.

---

1. Les cendres de Napoléon furent ramenées en France en 1840.

L'homme, depuis douze ans, sous le dôme<sup>1</sup> doré,  
Reposait, par l'exil et par la mort sacré,  
En paix! — Quand on passait près du monument sombre,  
On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,  
Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,  
Couché sous cette voûte où rien ne remuait,  
Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,  
Le sceptre en sa main gauche et l'épée en sa droite,  
A ses pieds, son grand aigle ouvrant l'œil à demi,  
Et l'on disait : C'est là qu'est César endormi!

Laissant dans la clarté marcher l'immense ville,  
Il dormait; il dormait confiant et tranquille.

## VII.

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau, —  
Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,  
D'étranges visions emplissaient sa paupière;  
Des rires éclataient sous son plafond de pierre;  
Livide, il se dressa; la vision grandit;  
O terreur! une voix qu'il reconnut lui dit :

-- Réveille-toi! Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,  
L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine  
Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,  
Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment! —

La voix alors devint âpre, amère, stridente,  
Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente;  
C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire! on t'a retiré de ton Panthéon bleu!  
Sire! on t'a descendu de ta haute colonne!  
Regarde : des brigands dont l'essaim tourbillonne,  
D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier  
Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.  
A ton orteil d'airain leur patte infâme touche.  
Ils t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche,  
Napoléon le Grand, empereur; tu renais  
Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais<sup>2</sup>.  
Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.  
Ils t'appellent tout haut grand homme; entre eux, ganache.  
Ils traînent, sur Paris qui les voit s'étaler,  
Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.

1. Le dôme de l'église de l'Hôtel des Invalides. — 2. Napoléon III était fils d'Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine.

Aux passants attroupés devant leur habitacle,  
Ils disent, entends-les : — Empire à grand spectacle !  
Le pape est engagé dans la troupe ; c'est bien,  
Nous avons mieux : le czar en est ; mais ce n'est rien,  
Le czar n'est qu'un sergent, le pape n'est qu'un bonze ;  
Nous avons avec nous le bonhomme de bronze !  
Nous sommes les neveux du grand Napoléon ! —  
Et Fould<sup>1</sup>, Magnan, Rouher, Parieu caméléon,  
Font rage. Ils vont montrant un sénat d'automates.  
Ils ont pris de la paille au fond des casemates  
Pour empailler ton aigle, ô vainqueur d'Iéna !  
Il est là, mort, gisant, lui qui si haut plana,  
Et du champ de bataille, il tombe au champ de foire.  
Sire, de ton vieux trône ils recousent la moire.  
Ayant dévalisé la France au coin d'un bois,  
Ils ont, à leurs haillons, du sang, comme tu vois,  
Et dans son bénitier Sibour<sup>2</sup> lave leur linge.  
Toi, lion, tu les suis ; leur maître, c'est le singe.  
Ton nom leur sert de lit, Napoléon premier.  
On voit sur Austerlitz un peu de leur fumier.  
Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise ;  
Cartouche<sup>3</sup> essaye et met ta redingote grise ;  
On quête des liards dans le petit chapeau ;  
Pour tapis, sur la table, ils ont mis ton drapeau ;  
A cette table immonde, où le grec devient riche,  
Avec le paysan on boit, on joue, on triche.  
Tu te mêles, compère, à ce tripot hardi ;  
Et ta main qui tenait l'étendard de Lodi,  
Cette main qui portait la foudre, ô Bonaparte,  
Aide à piper les dés et fait sauter la carte.  
Ils te forcent à boire avec eux, et Carlier<sup>4</sup>  
Pousse amicalement d'un coude familier  
Votre Majesté, Sire, et Pietri dans son antre  
Vous tutoie, et Maupas vous tape sur le ventre.  
Faussaires, meurtriers, escrocs, forbans, voleurs,  
Ils savent qu'ils auront comme toi des malheurs ;  
Leur soif en attendant vide la coupe pleine,  
A ta santé ; Poissy trinque avec Sainte-Hélène.

Regarde ! bals, sabbats, fêtes, matin et soir ;  
La foule au bruit qu'ils font se culbute pour voir ;  
Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue  
Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,  
Entouré de pasquins<sup>5</sup> agitant leur grelot,  
— Commencer par Homère et finir par Callot<sup>6</sup> !

1. Ministre des Finances. — Magnan : Maréchal de France — Rouher : Ministre de la justice — Parieu : Ministre de l'Instruction publique. — 2. Archevêque de Paris. — 3. Chef d'une bande de voleurs au XVIII<sup>e</sup> s. Son nom est resté célèbre. — 4. Carlier, Pietri : préfets de police. Maupas : ministre de la police, puis sénateur. — 5. Pasquin : valet de la comédie italienne. — 6. Graveur français du début du XVII<sup>e</sup> s. Entre autres sujets, grava des figures de gueux, pittoresques et grimaçantes.

Epopée! épopée! oh! quel dernier chapitre! —  
Entre Troplong<sup>1</sup> paillasse et Chaix-d'Est-Ange pitre,  
Devant cette baraque, abject et vil bazar  
Où Mandrin<sup>2</sup>, mal lavé, se déguise en César,  
Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,  
Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse! —

L'horrible vision s'éteignit. — L'empereur,  
Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur,  
Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées;  
Les victoires de marbre à la porte sculptées,  
Fantômes blancs, debout hors du sépulcre obscur,  
Se faisaient du doigt signe et, s'appuyant au mur,  
Écoutaient le titan pleurer dans les ténèbres.  
Et lui, cria : — Démon aux visions funèbres,  
Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,  
Qui donc es-tu? — Je suis ton crime —, dit la voix.  
La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange,  
Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge;  
Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar<sup>3</sup>,  
Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César.  
Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,  
Leva sa face pâle et lut : *Dix-huit Brumaire.*  
(*Les Châtiments.*)

### La Conscience.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,  
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,  
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,  
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva  
Au bas d'une montagne en une grande plaine;  
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine  
Lui dirent : — Couchons-nous sur la terre, et dormons. —  
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.  
Ayant levé la tête, au fond des cieus funèbres,  
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,  
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.  
— Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.  
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,  
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.  
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.  
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,  
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,  
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève

1. Troplong : président du sénat. Chaix-d'Est-Ange : célèbre avocat et magistrat. —  
2. Bandit fameux (XVIII<sup>e</sup> s.). — 3. Roi de Babylone. Au cours d'un festin, trois mots  
mystérieux lui apparurent, tracés sur la muraille. Le prophète Daniel les interpréta comme  
l'annonce de la fin du royaume et de la mort du roi. (*Livre de Daniel*, V, 1-30.)

Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.  
— Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.  
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. —  
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieus mornes  
L'œil à la même place au fond de l'horizon.  
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.  
— Cachez-moi ! cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,  
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.  
Caïn dit à Jabel<sup>1</sup>, père de ceux qui vont  
Sous des tentes de poil dans le désert profond :  
— Etends de ce côté la toile de la tente. —  
Et l'on développa la muraille flottante ;  
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :  
— Vous ne voyez plus rien ? dit Tsilla, l'enfant blond,  
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;  
Et Caïn répondit : — Je vois cet œil encore ! —  
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs  
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,  
Cria : — Je saurai bien construire une barrière. —  
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.  
Et Caïn dit : — Cet œil me regarde toujours ! —  
Hénoch dit : — Il faut faire une enceinte de tours  
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.  
Bâtissons une ville avec sa citadelle.  
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. —  
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,  
Construisit une ville énorme et surhumaine.  
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,  
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;  
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;  
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.  
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,  
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,  
Et la ville semblait une ville d'enfer ;  
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;  
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;  
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer. »  
Quand ils eurent fini de clore et de murer,  
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.  
Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père !  
L'œil a-t-il disparu ? dit en tremblant Tsilla.  
Et Caïn répondit : — Non, il est toujours là. —  
Alors il dit : — Jè veux habiter sous la terre  
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;

---

1. Jabel : descendant de Caïn. \* Il a été le père de ceux qui habitent sous des tentes et au milieu des troupeaux » dit la *Genèse* (IV, 20), que Hugo paraphrase au vers suivant. — Plus loin, Jubal : frère du précédent et \* père de tous ceux qui jouent de la harpe et du chalu-meau. » (*Genèse*, IV, 21). — Hénoch : fils de Caïn. — Tubal-Caïn : \* qui forgeait toute espèce d'instruments tranchants d'airain et de fer » (*Genèse*, IV, 22), autre descendant de Caïn. — Seth : fils d'Adam et père d'Enos.

Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. —  
On fit donc une fosse, et Caïn dit : — C'est bien ! —  
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.  
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre  
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,  
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

(*La Légende des Siècles.*)

### Booz endormi.

Booz<sup>1</sup> s'était couché de fatigue accablé;  
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,  
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;  
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blé et d'orge;  
Il était, quoique riche, à la justice enclin;  
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,  
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.  
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse;  
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :  
— Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,  
Vêtu de probité candide et de lin blanc;  
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,  
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent;  
Il était généreux, quoiqu'il fût économe; .  
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,  
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants;  
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,  
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

\*\*\*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens<sup>2</sup>;  
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,  
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres;  
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

1. Prononcez Bo-oz (deux syllabes).

2. D'après la Bible (*Livre de Ruth*), la scène se passe à Bethléem. Une pauvre femme israélite, Noémi avait été forcée par la famine à s'exiler dans le pays de Moab, au sud-est de la Palestine. Elle s'y maria, devint veuve et revint alors, avec sa belle-fille Ruth, demander aide à Booz, son parent. Elle ne s'est pas encore fait reconnaître et Ruth s'est mêlée aux glaneuses.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge;  
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet  
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,  
Était encor mouillée et molle du déluge<sup>1</sup>.

\*\*\*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,  
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;  
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée  
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne  
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;  
Une race y montait comme une longue chaîne;  
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu<sup>2</sup>.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :  
— Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?  
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingts,  
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,  
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre,  
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,  
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?  
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?  
Quand on est jeune, on a des matins triomphants,  
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire;

Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau;  
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,  
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,  
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. —

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,  
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés;  
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,  
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

\*\*\*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,  
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,  
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,  
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

---

1. Il ne faut pas prendre à la lettre les termes de cette strophe. A cette époque, les Hébreux sont sédentaires; la Bible parle de géants, mais avant le déluge. Hugo cherche seulement à donner l'impression d'un passé très éloigné. — 2. David, selon la Bible, descend de Ruth et de Booz.



Booz ne savait point qu'une femme était là,  
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.  
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle;  
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala<sup>1</sup>.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;  
Les anges y volaient sans doute obscurément,  
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,  
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait,  
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.  
On était dans le mois où la nature est douce,  
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire;  
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement;  
Une immense bonté tombait du firmament;  
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth<sup>2</sup>;  
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;  
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre  
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,  
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été  
Avait, en s'en allant, négligemment jeté  
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

(*La Légende des Siècles.*)

### Le Crapaud.

Que savons-nous ? qui donc connaît le fond des choses ?  
Le couchant rayonnait dans les nuages roses;  
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident  
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent.  
Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,  
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie;  
Grave, il songeait; l'horreur contemplant la splendeur.  
(Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?  
Hélas ! le bas-empire est couvert d'Augustules,  
Les Césars de forfaits, les crapauds de pustules,  
Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils !)  
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils :

---

1. Ancienne ville de Palestine. — 2. Nom inventé par Hugo.

L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière;  
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière;  
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli;  
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde; et, plein d'oubli,  
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,  
Doux, regardait la grande auréole solaire.  
Peut-être le maudit se sentait-il béni;  
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini;  
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche  
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche;  
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,  
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.  
Un homme qui passait vit la hideuse bête,  
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête;  
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait;  
Puis une femme, avec une fleur au corset,  
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle;  
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle.  
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.  
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel; —  
Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,  
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.  
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,  
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,  
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère  
À pleins poumons, aimés, libres, contents; que faire  
Sinon de torturer quelque être malheureux?  
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.  
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent.  
Fauve, il cherchait la nuit; les enfants l'aperçurent  
Et crièrent : — Tuons ce vilain animal,  
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal! —  
Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —  
Se mit à le piquer d'une branche pointue,  
Elargissant le trou de l'œil crevé, blessant  
Les blessures, ravis, applaudis du passant;  
Car les passants riaient; et l'ombre sépulcrale  
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle,  
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait  
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid;  
Il fuyait; il avait une patte arrachée;  
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée;  
Et chaque coup faisait écumer ce proscrit  
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,  
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave;  
Et les enfants disaient : — Est-il méchant! il bave! —  
Son front saignait; son œil pendait; dans le genêt  
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait;

On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre.  
Oh ! la sombre action, empirer la misère !  
Ajouter de l'horreur à la difformité !  
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,  
Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,  
Il rampait ; on eût dit que la mort, difficile,  
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;  
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,  
Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;  
L'ornière était béante, il y traîna ses plaies  
Et s'y plongeait, sanglant, brisé, le crâne ouvert,  
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,  
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;  
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,  
Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;  
Tous parlaient à la fois et les grands aux petits  
Criaient : — Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,  
Allons, pour l'achever, prendre une grosse pierre ! —  
Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,  
Ils fixaient leurs regards, et le désespéré  
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.  
— Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;  
Quand nous visons un point de l'horizon humain,  
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —  
Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;  
C'était de la fureur et c'était de l'extase ;  
Un des enfants revint, apportant un pavé,  
Pesant mais pour le mal aisément soulevé,  
Et dit : — Nous allons voir comment cela va faire. —  
Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,  
Le hasard amenait un chariot très lourd  
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;  
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,  
Après un jour de marche approchait de l'étable ;  
Il roulait la charrette et portait un panier ;  
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;  
Cette bête marchait, battue, exténuée ;  
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;  
Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur  
Cette stupidité qui peut-être est stupeur ;  
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue,  
Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue  
Était comme un lugubre et rauque arrachement ;  
Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;  
La route descendait et poussait la bourrique ;  
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,  
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants, entendant cette roue et ce pas,  
Se tournèrent bruyants et virent la charrette.  
— Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête!  
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend  
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. —

Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière,  
Où le monstre attendait sa torture dernière,  
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas! penché  
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,  
Il sembla le flairer avec sa tête basse;  
Ce forçat, ce damné, ce patient fit grâce;  
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant  
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,  
Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance!  
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,  
Avec sa lassitude acceptant le combat,  
Tirant le chariot et soulevant le bât,  
Hagard, il détourna la roue inexorable,  
Laisant derrière lui vivre ce misérable;  
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.

Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,  
Un des enfants — celui qui conte cette histoire —  
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,  
Entendit une voix qui lui disait : Sois bon!

Bonté de l'idiot! diamant du charbon!  
Sainte énigme! lumière auguste des ténèbres!  
Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres,  
Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,  
Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.  
O spectacle sacré! l'ombre secourant l'ombre,  
L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,  
Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant,  
Le damné bon faisant rêver l'élus méchant!  
L'animal avançant lorsque l'homme recule!  
Dans la sérénité du pâle crépuscule,  
La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur  
De la mystérieuse et profonde douceur;  
Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle  
Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle;  
Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,  
Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,  
Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange  
Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,

Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,  
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.  
Tu cherches, philosophe? O penseur, tu médites?  
Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites?  
Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour!  
Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour;  
Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage,  
La bonté, qui du monde éclaire le visage,  
La bonté, ce regard du matin ingénu,  
La bonté, pur rayon qui chauffe l'inconnu,  
Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,  
Est le trait d'union ineffable et suprême  
Qui joint, dans l'ombre, hélas! si lugubre souvent,  
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu, le grand savant.

(*La Légende des Siècles.*)

### Le couchant flamboyait...

Le couchant flamboyait à travers les bruines  
Comme le fronton d'or d'un vieux temple en ruines.  
L'arbre avait un frisson.

La mer au loin semblait, en ondes recourbée,  
Une colonne torse en marbre vert, tombée  
Sur l'énorme horizon.

La vague, roue errante, et l'écume, cavale,  
S'enfuyaient; je voyais luire par intervalle  
Les cieux pleins de regards;  
Les flots allaient, venaient, couraient sans fin, sans nombre,  
Et j'écoutais, penché sur le cirque de l'ombre,  
Le bruit de tous ces chars.

Lugubre immensité! profondeurs redoutées!  
Tous sont là, les Satans comme les Prométhées<sup>1</sup>,  
Ténébreux océans!  
Cieux, vous êtes l'abîme où tombent les génies,  
Oh! combien l'œil au fond des brumes infinies  
Aperçoit de géants!

O vie, énigme, sphinx, nuit, sois la bienvenue!  
Car je me sens d'accord avec l'âme inconnue.

Je souffre, mais je crois.  
J'habite l'absolu, patrie obscure et sombre,  
Pas plus intimidé dans tous ces gouffres d'ombre  
Que l'oiseau dans les bois.

---

1. Voir page 396, note 5.

Je songe, l'œil fixé sur l'incompréhensible.  
Le zénith est fermé. Les justes sont la cible  
Du mensonge effronté;  
Le bien, qui semble aveugle, a le mal pour ministre.  
Mais, rassuré, je vois sous la porte sinistre  
La fente de clarté.

(*Toute la Lyre.*)

### Don César de Bazan.

La scène est à la cour d'Espagne, à la fin du XVII<sup>e</sup> s. Don Salluste de Bazan, chef des alcades de cour, vient d'être disgracié par la reine. Il médite une vengeance perfide et fait appel à son cousin don César. Celui-ci, ruiné et déchu, vit en bohème, acoquiné avec tous les voleurs de Madrid. Don Salluste feint de vouloir payer ses dettes et lui remet de l'or.

- DON CÉSAR. — Pardieu, je vous suis tout acquis.  
Quant aux conditions, ordonnez. Foi de brave,  
Mon épée est à vous, je deviens votre esclave,  
Et, si cela vous plaît, j'irai croiser le fer  
Avec don Spavento, capitain de l'enfer.
- DON SALLUSTE. — Non, je n'accepte pas, don César, et pour cause,  
Votre épée.
- DON CÉSAR. — Alors quoi ? je n'ai guère autre chose.
- DON SALLUSTE (*se rapprochant de lui et baissant la voix*).  
Vous connaissez, — et c'est en ce cas un bonheur, —  
Tous les gueux de Madrid ?
- DON CÉSAR. — Vous me faites honneur.
- DON SALLUSTE. — Vous en traînez toujours après vous une meute.  
Vous pourriez, au besoin, soulever une émeute.  
Je le sais. Tout cela peut-être servira.
- DON CÉSAR (*éclatant de rire*).  
D'honneur ! Vous avez l'air de faire un opéra.  
Quelle part donnez-vous dans l'œuvre à mon génie ?  
Sera-ce le poème ou bien la symphonie ?  
Commandez. Je suis fort pour le charivari.
- DON SALLUSTE (*gravement*).  
Je parle à don César et non à Zafari.  
(*Baissant la voix de plus en plus.*)  
Ecoute. J'ai besoin, pour un résultat sombre,  
De quelqu'un qui travaille à mon côté dans l'ombre  
Et qui m'aide à bâtir un grand événement.  
Je ne suis pas méchant, mais il est tel moment  
Où le plus délicat, quittant toute vergogne,  
Doit retrousser sa manche et faire la besogne.  
Tu seras riche, mais il faut m'aider sans bruit  
A dresser, comme font les oiseleurs la nuit,  
Un bon filet caché sous un miroir qui brille,  
Un piège d'alouette ou bien de jeune fille.  
Il faut, par quelque plan terrible et merveilleux,  
— Tu n'es pas, que je pense, un homme scrupuleux ! —  
Me venger !

DON CÉSAR. — Vous venger ?  
DON SALLUSTE. — Oui.  
DON CÉSAR. — De qui ?  
DON SALLUSTE. — D'une femme.  
DON CÉSAR (*il se redresse et regarde fièrement don Salluste*).

Ne m'en dites pas plus. Halte-là ! — Sur mon âme,  
Mon cousin, en ceci voilà mon sentiment.  
Celui qui, bassement et tortueusement,  
Se venge, ayant le droit de porter une lame,  
Noble, par une intrigue, homme, sur une femme,  
Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,  
Celui-là, — fût-il grand de Castille, fût-il  
Suivi de cent clairons sonnans des tintamarres,  
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,  
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux, —  
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux  
Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,  
Voir pendre à quatre clous au gibet de la ville !

DON SALLUSTE. — César !...

DON CÉSAR. — N'ajoutez pas un mot, c'est outrageant.

(*Il jette la bourse aux pieds de don Salluste.*)

Gardez votre secret et gardez votre argent.

Oh ! je comprends qu'on vole, et qu'on tue, et qu'on pille,

Que par une nuit noire on force une bastille,

D'assaut, la hache au poing, avec cent flibustiers ;

Qu'on égorge estafiers, geôliers et guichetiers,

Tous, taillant et hurlant, en bandits que nous sommes,

Œil pour œil, dent pour dent, c'est bien ! hommes contre

Mais doucement détruire une femme ! et creuser [hommes !

Sous ses pieds une trappe ! et contre elle abuser,

Qui sait ? de son humeur peut-être hasardeuse !

Prendre ce pauvre oiseau dans quelque glu hideuse

Oh ! plutôt qu'arriver jusqu'à ce déshonneur,

Plutôt qu'être, à ce prix, un riche et haut seigneur,

— Et je le dis ici pour Dieu qui voit mon âme, —

J'aimerais mieux, plutôt qu'être à ce point infâme,

Vil, odieux, pervers, misérable et flétri,

Qu'un chien rongeat mon crâne au pied du pilori !

(*Ruy Blas, I, 2.*)

### Le Sonneur de Notre-Dame.

On ne saurait se faire une idée de sa joie les jours de grande volée. Au moment où l'archidiacre l'avait lâché et lui avait dit : Allez —, il montait la vis du clocher plus vite qu'un autre ne l'eût descendue. Il entra tout essoufflé dans la chambre aérienne de la grosse cloche ; il la considérait un moment avec recueillement et amour ; puis il lui adressait doucement la parole, il la flattait de la main, comme un bon cheval qui va faire une longue course. Il la plaignait de la peine qu'elle allait avoir.

Après ces premières caresses, il criait à ses aides, placés à l'étage inférieur de la tour, de commencer. Ceux-ci se pendaient aux câbles, le cabestan criait, et l'énorme capsule de métal s'ébranlait lentement. Quasimodo, palpitant, la suivait du regard. Le premier choc du battant et de la paroi d'airain faisait frissonner la charpente sur laquelle il était monté. Quasimodo vibrait avec la cloche. Vah ! criait-il avec un éclat de rire insensé. Cependant le mouvement du bourdon s'accélérait, et, à mesure qu'il parcourait un angle plus ouvert, l'œil de Quasimodo s'ouvrait aussi de plus en plus phosphorique et flamboyant. Enfin la grande volée commençait, toute la tour tremblait, charpentes, plombs, pierres de taille, tout grondait à la fois, depuis les pilotis de la fondation jusqu'aux tréfles du couronnement. Quasimodo allait bouillant à grosse écume ; il allait, venait ; il tremblait avec la tour de la tête aux pieds. La cloche, déchaînée et furieuse, présentait alternativement aux deux parois de la tour sa gueule de bronze d'où s'échappait ce souffle de tempête qu'on entend à quatre lieues. Quasimodo se plaçait devant cette gueule ouverte ; il s'accroupissait, se relevait avec les retours de la cloche, aspirait ce souffle renversant, regardait tour à tour la place profonde qui fourmillait à deux cents pieds au-dessous de lui et l'énorme langue de cuivre qui venait de seconde en seconde lui hurler dans l'oreille. C'était la seule parole qu'il entendît, le seul son qui troublât pour lui le silence universel. Il s'y dilatait comme un oiseau au soleil. Tout à coup la frénésie de la cloche le gagnait ; son regard devenait extraordinaire ; il attendait le bourdon au passage, comme l'araignée attend la mouche, et se jetait brusquement sur lui à corps perdu. Alors, suspendu sur l'abîme, lancé dans le balancement formidable de la cloche, il saisissait le monstre d'airain aux oreillettes, l'étreignait de ses deux genoux, l'éperonnait de ses deux talons, et redoublait de tout le choc et de tout le poids de son corps la furie de la volée. Cependant la tour vacillait ; lui, criait et grinçait des dents, ses cheveux roux se hérissaient, sa poitrine faisait le bruit d'un soufflet de forge, son œil jetait des flammes, la cloche monstrueuse hennissait toute haletante sous lui, et alors ce n'était plus ni le bourdon de Notre-Dame ni Quasimodo, c'était un rêve, un tourbillon, une tempête ; le vertige à cheval sur le bruit ; un esprit cramponné à une croupe volante ; un étrange centaure moitié homme, moitié cloche ; une espèce d'Astolphe<sup>1</sup> horrible emporté sur un prodigieux hippogriffe<sup>2</sup> de bronze vivant.

La présence de cet être extraordinaire faisait circuler dans toute la cathédrale je ne sais quel souffle de vie. Il semblait qu'il s'échappât de lui, du moins au dire des superstitions grossissantes de la foule, une émanation mystérieuse qui animait toutes les pierres de Notre-Dame et faisait palpiter les profondes entrailles de la vieille église. Il suffisait qu'on le sût là pour que l'on crût voir vivre et remuer les mille statues des galeries et des portails. Et de fait, la cathédrale semblait une créature, docile et obéissante sous sa main ; elle attendait sa volonté pour élever sa grosse voix ; elle était possédée et remplie de Quasimodo comme d'un

1. Un des paladins du *Roland furieux*, de l'Arioste. — 2. Monstre fabuleux du *Roland furieux*, mi cheval, mi griffon. Le griffon de la fable antique était un lion à tête et ailes d'aigle.



génie familier. On eût dit qu'il faisait respirer l'immense édifice. Il y était partout en effet, il se multipliait sur tous les points du monument. Tantôt on apercevait avec effroi au plus haut d'une des tours un nain bizarre qui grimpaît, serpentait, rampait à quatre pattes, descendait en dehors sur l'abîme, sautelaît de saillie en saillie, et allait fouiller dans le ventre de quelque gorgone<sup>1</sup> sculptée; c'était Quasimodo dénichant des corbeaux. Tantôt on se heurtait dans un coin obscur de l'église à une sorte de chimère<sup>2</sup> vivante, accroupie et renfrognée; c'était Quasimodo pensant. Tantôt on avisait sous un clocher une tête énorme et un paquet de membres désordonnés se balançant avec fureur au bout d'une corde; c'était Quasimodo sonnant les vêpres ou l'angélus. Souvent la nuit, on voyait errer une forme hideuse sur la frêle balustrade découpée en dentelle qui couronne les tours et borde le pourtour de l'abside; c'était encore le bossu de Notre-Dame. Alors, disaient les voisines, toute l'église prenait quelque chose de fantastique, de surnaturel, d'horrible; des yeux et des bouches s'y ouvraient çà et là; on entendait aboyer les chiens, les guivres<sup>3</sup>, les tarasques de pierre qui veillent jour et nuit, le cou tendu et la gueule ouverte, autour de la monstrueuse cathédrale; et si c'était une nuit de Noël, tandis que la grosse cloche qui semblait râler appelait les fidèles à la messe ardente de minuit, il y avait un tel air répandu sur la sombre façade qu'on eût dit que le grand portail dévorait la foule et que la rosace la regardait. Et tout cela venait de Quasimodo. L'Égypte l'eût pris pour le dieu de ce temple; le moyen âge l'en croyait le démon; il en était l'âme.

(Notre-Dame de Paris.)

### Prosper Mérimée.

Paris, 1803. — Cannes, 1870.

Œuvres. — ROMANS ET NOUVELLES : *Chronique de Charles IX*, *Matteo Falcone* (1829). — *L'Enlèvement de la Redoute*, *Tamango*, etc. (1830). — *La Vénus d'Ille* (1837). — *Colomba* (1840). — *Carmen* (1845), etc.

POÉSIE : *La Guzla* (1827).

THÉÂTRE : *Théâtre de Clara Gazul* (1825). — *La Jacquerie* (1828). — *Le Carrosse du Saint-Sacrement* (1829).

Correspondance. — Travaux historiques et archéologiques.

Au milieu des enthousiasmes romantiques, l'œuvre de Mérimée apparaît toute classique. Il débute dans la littérature par deux mystifications, des comédies attribuées à une prétendue comédienne espagnole, Clara Gazul, dans le goût de Calderon et de Shakespeare, et *La Guzla*, recueil de pseudo-poésies populaires d'Illyrie. Le public s'y laissa prendre. Mérimée feignit toujours de traiter la littérature avec scepticisme : nommé inspecteur des monuments historiques en 1834, il s'occupa surtout d'archéologie et d'histoire (4). Entre-temps, il écrivait des nouvelles, de petites comédies, d'un style sobre et précis. Ces récits impersonnels, composés avec beaucoup d'art, offrent le plus grand contraste avec les compositions touffues de Hugo et de Balzac. Ils annoncent la théorie de *l'art pour l'art*. Mais de cette observation objective de la réalité, de ces analyses concises des caractères, Mérimée sait tirer les effets les plus dramatiques et les plus émouvants.

1. Monstres de la fable; elles étaient trois sœurs : Méduse, Euryale et Sthéno. — 2. Monstre (mi lion, mi chèvre) tué par Bellérophon. — 3. Serpent (*vipera*).

4. Notamment l'histoire de Russie; il fut aussi le premier à faire connaître en France Pouchkine, Gogol et Tourguenieff, dont il donna des traductions. De même, il rendit de grands services en faisant classer comme monuments historiques les restes de l'art médiéval. Il collabora aussi à l'*Histoire de César* de Napoléon III, dont il fut le familier : il avait connu en Espagne, en 1840, la comtesse de Montijo, dont la fille devait épouser l'empereur en 1853.

### La Voceratrice<sup>1</sup>.

La scène est en Corse : le colonel Della Rebbia a été naguère assassiné et la rumeur publique accuse le maire du village, l'avocat Barricini. La fille de la victime, Colomba, essaye d'exciter son frère Orso à la *vendetta*. Mais ce dernier, jeune lieutenant mis en demi-solde par la Restauration, répugne à cette coutume barbare. — Le frère et la sœur se rendent à une veillée funèbre, où Colomba doit improviser le chant de deuil, la *ballata*, selon la coutume corse.

Le mort était couché sur une table, la figure découverte, dans la plus grande pièce de la maison. Portes et fenêtres étaient ouvertes, et plusieurs cierges brûlaient autour de la table. A la tête du mort se tenait sa veuve, derrière elle un grand nombre de femmes occupaient tout un côté de la chambre; de l'autre étaient rangés les hommes, debout, tête nue, l'œil fixé sur le cadavre, observant un profond silence. Chaque nouveau visiteur s'approchait de la table, embrassait le mort, faisait un signe de la tête à sa veuve et à son fils, puis prenait place dans le cercle sans proférer une parole. De temps en temps, néanmoins, un des assistants rompait le silence solennel pour adresser quelques mots au défunt.

— Pourquoi as-tu quitté ta bonne femme? disait une commère. N'avait-elle pas bien soin de toi? Que te manquait-il? Pourquoi ne pas attendre un mois encore? ta bru t'aurait donné un fils.

Un grand jeune homme, fils de Pietri, serrant la main froide de son père, s'écria :

— Oh! pourquoi n'es-tu pas mort de la *male-mort*<sup>2</sup>? Nous t'aurions vengé.

Ce furent les premières paroles qu'Orso entendit en entrant. A sa vue le cercle s'ouvrit, et un faible murmure de curiosité annonça l'attente de l'assemblée excitée par la présence de la voceratrice. Colomba embrassa la veuve, prit une de ses mains et demeura quelques minutes recueillie et les yeux baissés. Puis elle rejeta son *mezzaro*<sup>3</sup> en arrière, regarda fixement le mort, et, penchée sur ce cadavre, presque aussi pâle que lui, elle commença de la sorte :

Charles-Baptiste ! le Christ reçoive ton âme! — Vivre, c'est souffrir. Tu vas dans un lieu — où il n'y a ni soleil ni froidure. — Tu n'as plus besoin de ta serpe, — ni de ta lourde pioche. — Plus de travail pour toi. — Désormais tous tes jours sont des dimanches. — Charles-Baptiste, le ciel ait ton âme ! — Ton fils gouverne ta maison. — J'ai vu tomber le chêne — desséché par le Libeccio. — J'ai cru qu'il était mort. — Je suis repassée, et sa racine — avait poussé un rejeton. — Le rejeton est devenu un chêne, — au vaste ombrage. — Sous ses fortes branches, Maddele, repose-toi, — et pense au chêne qui n'est plus.

Ici Madeleine<sup>4</sup> commença à sangloter tout haut, et deux ou trois hommes qui, dans l'occasion, auraient tiré sur des chrétiens avec autant de sang-froid que sur des perdrix, se mirent à essuyer de grosses larmes sur leurs joues basanées.

Colomba continua de la sorte pendant quelque temps, s'adressant tantôt au défunt, tantôt à sa famille, quelquefois, par une prosopopée fréquente dans les *ballata*, faisant parler le mort lui-même pour consoler

1. Improvisatrice. — 2. Mort violente. — 3. Voile de soie noire. — 4. La veuve.

ses amis ou leur donner des conseils. A mesure qu'elle improvisait, sa face prenait une expression sublime; son teint se colorait d'un rose transparent qui faisait ressortir davantage l'éclat de ses dents et le feu de ses prunelles dilatées. C'était la pythonisse sur son trépied. Sauf quelques soupirs, quelques sanglots étouffés, on n'eût pas entendu le plus léger murmure dans la foule qui se pressait autour d'elle. Bien que moins accessible qu'un autre à cette poésie sauvage, Orso se sentit bientôt atteint par l'émotion générale. Retiré dans un coin obscur de la salle, il pleura comme pleurerait le fils de Pietri.

Tout à coup un léger mouvement se fit dans l'auditoire : le cercle s'ouvrit et plusieurs étrangers entrèrent. Au respect qu'on leur montra, à l'empressement qu'on mit à leur faire place, il était évident que c'étaient des gens d'importance dont la visite honorait singulièrement la maison. Cependant, par respect pour la ballata, personne ne leur adressa la parole. Celui qui était entré le premier paraissait avoir une quarantaine d'années. Son habit noir, son ruban rouge à rosette, l'air d'autorité et de confiance qu'il portait sur sa figure, faisaient d'abord deviner le préfet. Derrière lui venait un vieillard voué, au teint bilieux, cachant mal sous ses lunettes vertes un regard timide et inquiet. Il avait un habit noir trop large pour lui, et qui, bien que tout neuf encore, avait été évidemment fait plusieurs années auparavant. Toujours à côté du préfet, on eût dit qu'il voulait se cacher dans son ombre. Enfin, après lui, entrèrent deux jeunes gens de haute taille, le teint brûlé par le soleil, les joues enterrées sous d'épais favoris, l'œil fier, arrogant, montrant une impertinente curiosité. Orso avait eu le temps d'oublier les physionomies des gens de son village; mais la vue du vieillard en lunettes vertes réveilla sur-le-champ en son esprit de vieux souvenirs. Sa présence à la suite du préfet suffisait pour le faire reconnaître. C'était l'avocat Barricini, le maire de Pietranera, qui venait avec ses deux fils donner au préfet la représentation d'une ballata. Il serait difficile de définir ce qui se passa en ce moment dans l'âme d'Orso; mais la présence de l'ennemi de son père lui causa une espèce d'horreur, et, plus que jamais, il se sentit accessible aux soupçons qu'il avait longtemps combattus.

Pour Colomba, à la vue de l'homme à qui elle avait voué une haine mortelle, sa physionomie mobile prit aussitôt une expression sinistre. Elle pâlit; sa voix devint rauque, le vers commencé expira sur ses lèvres... Mais bientôt, reprenant sa ballata, elle poursuivit avec une nouvelle véhémence :

Quand l'épervier se lamente — devant son nid vide, — les étourneaux voltigent aux alentours, — insultant à sa douleur.

Ici on entendit un rire étouffé; c'étaient les deux jeunes gens nouvellement arrivés qui trouvaient sans doute la métaphore trop hardie.

L'épervier se réveillera : — il déploiera ses ailes, — il lavera son bec dans le sang! — Et toi, Charles-Baptiste, que tes amis — t'adressent leur dernier adieu. — Leurs larmes ont assez coulé. — La pauvre orpheline seule ne te pleurera pas. — Pourquoi te pleurerait-elle ? — Tu t'es endormi plein de jours — au milieu de ta famille, — préparé à comparaître devant le Tout-Puissant. —

L'orpheline pleure son père, — surpris par de lâches assassins, — frappé par derrière ; — son père dont le sang est rouge — sous l'amas de feuilles vertes. — Mais elle a recueilli son sang, — ce sang noble et innocent ; — elle l'a répandu sur Pietranera, — pour qu'il devînt un poison mortel. — Et Pietranera restera marquée, — jusqu'à ce qu'un sang coupable — ait effacé la trace du sang innocent.

En achevant ces mots, Colomba se laissa tomber sur une chaise, elle rabattit son mezzaro sur sa figure, et on l'entendit sangloter. Les femmes en pleurs s'empressèrent autour de l'improvisatrice ; plusieurs hommes jetaient des regards farouches sur le maire et ses fils ; quelques vieillards murmuraient contre le scandale qu'ils avaient occasionné par leur présence. Le fils du défunt fendit la presse et se disposait à prier le maire de vider la place au plus vite ; mais celui-ci n'avait pas attendu cette invitation. Il gagnait la porte, et déjà ses deux fils étaient dans la rue. Le préfet adressa quelques compliments de condoléance au jeune Pietri, et les suivit presque aussitôt. Pour Orso, il s'approcha de sa sœur, lui prit le bras et l'entraîna hors de la salle.

— Accompagnez-les, dit le jeune Pietri à quelques-uns de ses amis. Ayez soin que rien ne leur arrive !

Deux ou trois jeunes gens mirent précipitamment leur stylet dans la manche gauche de leur veste, et escortèrent Orso et sa sœur jusqu'à la porte de leur maison.

(Colomba.)

## George Sand.

Paris, 1804. — Nohant, 1876.

Œuvres principales : *Rose et Blanche* (1831). — *Indiana* (1831). — *Valentine* (1832). — *Lélia* (1833). — *Jacques* (1834). — *Mauprat* (1836). — *Spiridion* (1839). — *Le Compagnon du tour de France* (1840). — *Consuelo* (1842). — *Le Meunier d'Angibault* (1845). — *La Mare au Diable* (1846). — *La Petite Fadette* (1849). — *François le Champi* (1850). — *Les Maîtres sonneurs* (1852). — *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1858). — *Le Marquis de Villemer* (1860). — *Jean de la Roche* (1860), etc. — *Histoire de ma Vie* (1854). — *Correspondance*, etc.

Lucile-Aurore Dupin, orpheline de bonne heure, fut élevée dans le Berry, à Nohant, par sa grand'mère. Elle en garda toujours un amour profond de la campagne. Elle épousa en 1822 le baron Dudevant, homme assez vulgaire, dont elle se sépara en 1830. Sans fortune, elle vint à Paris avec ses deux enfants et essaya de gagner sa vie en composant des romans. Collabora d'abord avec Jules Sandeau, sous le pseudonyme de Jules Sand. Bientôt elle écrit seule et signe George Sand. *Indiana* lui vaut la gloire littéraire. Elle publie alors des romans fougueusement romantiques (d'*Indiana* à *Mauprat*), où elle exalte la passion, qu'elle met au-dessus des conventions sociales : c'est l'époque de sa liaison avec Alfred de Musset (1833-1835). Mais dès 1839 elle se retire à Nohant, qu'elle ne quitte plus. Sous l'influence des idées de Lamennais et de Pierre Leroux, elle écrit des romans humanitaires (de *Spiridion* au *Meunier d'Angibault*), où elle rêve, un peu naïvement, de réconcilier les classes sociales (1). Elle s'avise alors de dire le charme de son cher Berry et elle publie des romans idylliques, où elle peint avec émotion les paysans et les paysages qu'elle aimait. Ces romans, *La Petite Fadette*, *La Mare au Diable*, *Les Maîtres sonneurs*, etc., sont ses chefs-d'œuvre.

1. Elle y arrive fort aisément ; « Un beau et génial jeune homme, ouvrier ou paysan, dit M. Lanson, aime une belle et parfaite demoiselle, noble et riche ; ils se marient, et voilà les classes fondues ... »

Elle vieillit paisiblement à Nohant, très bienfaisante et très aimée, s'amusant encore à composer de beaux récits idéalistes, *Le Marquis de Villemer*, *Jean de la Roche*, etc. Le romanesque, chez George Sand, n'est jamais affadi. Il est tempéré par un bon sens très ferme, et surtout illuminé par une bonté généreuse. Ses œuvres sont toutes pénétrées d'optimisme. Elle idéalise ses héros, mais, dit M. Lanson, « c'est une vision poétique qui transfigure la réalité sans la déformer ». Car elle a le don de la vie, et ce don, chez elle, est fait d'amour et de sympathie. Il fait oublier une certaine mollesse de composition et de style.

Avec George Sand, les paysans et la province française entrent dans la littérature : ce *régionalisme* connaîtra de beaux jours.

### Le Laboureur.

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein<sup>1</sup>. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère...

Un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaulle longue et légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu

1. George Sand vient de décrire la célèbre estampe (extraite de la *Danse macabre*) d'Holbein (Augsbourg, 1497 — Londres, 1554) : un vieillard conduit péniblement un attelage misérable, que la Mort excite de son fouet. On lit au-dessous ce quatrain :

A la sueur de ton visage  
Tu gagnerois ta pauvre vie;  
Après long travail et usaige,  
Voicy la Mort qui te convie.

les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre, d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug ; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs au travail. Ce chant... est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos ; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadrigé de bœufs robustes et ardents ; au lieu de la mort, un bel enfant ; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain français

*A la sueur de ton visaige, etc.*

et le « *O fortunatos... agricolas* » de Virgile<sup>1</sup> me revinrent ensemble à l'esprit, et qu'en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la force, un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonde mêlée à un respect involontaire. Heureux le laboureur ! oui, sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine devenue puissante, pouvaient ainsi féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses ! et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelle et sublime.

Mais, hélas ! cet homme n'a jamais compris le mystère du beau, cet enfant ne le comprendra jamais !... Dieu me préserve de croire qu'ils ne soient pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et qu'ils n'aient pas par instants une sorte de révélation extatique qui charme leur fatigue et endort leurs soucis ! Je vois sur leurs nobles fronts le sceau du Seigneur, car ils sont nés rois de la terre, bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir payée. Et la preuve qu'ils le sentent, c'est

1. *Géorgiques*, II, 457 : « O paysans trop heureux, s'ils connaissaient leur bonheur. »

qu'on ne les dépayserait pas impunément, c'est qu'ils aiment ce sol arrosé de leurs sueurs, c'est que le vrai paysan meurt de nostalgie sous le harnais du soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme une partie des jouissances que je possède, jouissances immatérielles qui lui seraient bien dues, à lui, l'ouvrier du vaste temple que le ciel est assez vaste pour embrasser. Il lui manque la connaissance de son sentiment. Ceux qui l'ont condamné à la servitude, ne pouvant lui ôter la rêverie, lui ont ôté la réflexion.

Eh bien! tel qu'il est, incomplet et condamné à une éternelle enfance, il est encore plus beau que celui chez qui la science a étouffé le sentiment. (*La Mare au Diable.*)

### Charles-Augustin Sainte-Beuve.

Boulogne-sur-Mer, 1804. — Paris, 1869.

ŒUVRES. — POÉSIE : *La Vie, les poésies et les pensées de Joseph Delorme* (1829). — *Les Consolations* (1830). — *Les Pensées d'Août* (1837). — *Le Livre d'Amour* (1843).

ROMAN : *Volupté* (1834).

CRITIQUE : *Tableau de la Poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle* (1828). — *Portraits littéraires* (1832-1839). — *Histoire de Port-Royal* (1840-1848). — *Portraits de Femmes* (1844). — *Portraits contemporains* (1846). — *Causeries du Lundi* (1851-1862). — *Derniers portraits littéraires* (1852). — *Etude sur Virgile* (1857). — *Chateaubriand et son groupe littéraire* (1861). — *Nouveaux Lundis* (1863-1870), etc.

Nous avons signalé (voir p. 324) l'essor de la critique littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle. Citons les noms de VILLEMMAIN (1) (1790-1867), l'initiateur, avec M<sup>me</sup> de STAËL, de la critique historique, et de SAINT-MARC GIRARDIN (2) (1801-1873), qui fut surtout un moraliste. NISARD (3) (1806-1888), violent adversaire du romantisme, jugeait les œuvres selon un idéal formulé a priori : cet idéal était pour lui l'art classique. Contre ce dogmatisme, Sainte-Beuve fit triompher la méthode historique, annoncée par Villemain.

Il avait entrepris des études de médecine, qu'il abandonna pour la littérature, mais dont il garda le goût de la recherche positive. Il soutint d'abord les efforts des romantiques et, dans son *Tableau de la poésie française au XVI<sup>e</sup> siècle*, il leur donna des ancêtres : Ronsard et la Pléiade. Il tenta de se faire connaître comme poète — essayant des thèmes nouveaux : réalisme bourgeois, subtilités psychologiques — et composa un roman autobiographique, mais sans grand succès. Bientôt, il se donna tout entier à la critique.

Il y apportait des dons remarquables : une intelligence très souple et très pénétrante, très apte à se plier aux états psychologiques les plus différents, à comprendre les âmes les plus diverses (4); une curiosité avide de tous les problèmes, de toutes les œuvres, de toutes les époques; un goût sûr; une documentation abondante et l'art patient d'exprimer de tout document le suc qu'il contient. Hormis son *Port-Royal*, très belle analyse de l'âme janséniste, et son *Chateaubriand* (5), il a préféré les études particulières aux travaux d'ensemble.

1. *Cours de littérature française* (1828-1829). Villemain, selon les idées de M<sup>me</sup> de Staël, étudie l'influence d'une civilisation sur les écrivains et celle des écrivains sur une civilisation.

2. *Cours de littérature dramatique* (1843). — 3. *Histoire de la littérature française* (1861).

4. « Je suis, disait-il, l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. » — 5. Cette œuvre est tirée d'un cours professé à l'Université de Liège en 1848. Après la révolution de Février, Sainte-Beuve, bibliothécaire de la Mazarine, s'était trouvé en difficulté avec l'administration. De même, le *Port-Royal* provient d'un cours professé à l'Université de Lausanne en 1837.

Les *Lundis* sont une admirable collection de monographies. Sainte-Beuve a rêvé d'une *histoire naturelle des esprits*, qu'il serait sans doute possible d'édifier un jour :

- » « Un jour viendra, que je crois avoir entrevu dans le cours de mes
- » observations, un jour où la science sera constituée, où les grandes
- » familles d'esprits et leurs principales divisions seront déterminées
- » et connues. »

Mais il faisait immédiatement des réserves : même quand on aurait réussi à « constituer plus largement la science du moraliste », il faudrait encore que l'esprit du critique soit « resté fin dans le détail » ; car pour l'homme, objet de son étude, « on ne pourra jamais faire exactement comme pour les animaux ou pour les plantes ; l'homme moral est plus complexe ; il a ce qu'on nomme *liberté* et qui, dans tous les cas, suppose une grande mobilité de combinaisons possibles ».

C'est en l'opposant à la méthode de Taine (1), que Sainte-Beuve a défini la sienne avec la plus grande précision. Détachons ce passage de sa critique de l'*Histoire de la Littérature anglaise* :

- » « ...lorsqu'on dit et qu'on répète que la littérature est l'expres-
- » sion de la société, il convient de ne l'entendre qu'avec bien des
- » précautions et des réserves.

- » « L'esprit humain, dites-vous, coule avec les événements
- » comme un fleuve. » Je répondrai *oui* et *non*. Mais je dirai hardiment
- » *non* en ce sens qu'à la différence d'un fleuve, l'esprit humain n'est
- » point composé d'une quantité de gouttes *semblables*. Il y a distinc-
- » tion de qualité dans bien des gouttes. En un mot, il n'y avait qu'une
- » âme au XVII<sup>e</sup> siècle pour faire la *Princesse de Clèves* ; autrement
- » il en serait sorti des quantités.

- » « ...Je prends un autre exemple de cette spécialité unique
- » du talent. *Paul et Virginie* porte certainement des traces de son
- » époque ; mais, si *Paul et Virginie* n'avait pas été fait, on pourrait
- » soutenir par toutes sortes de raisonnements spécieux et plausibles
- » qu'il était impossible à un livre de cette qualité virgine de naître
- » dans la corruption du XVIII<sup>e</sup> siècle : Bernardin de Saint-Pierre
- » seul l'a pu faire. C'est qu'il n'y a rien, je le répète, de plus imprévu
- » que le talent, et il ne serait pas le talent s'il n'était imprévu, s'il
- » n'était un seul entre plusieurs, un seul entre tous » (1864, *Nouveaux*
- » *Lundis*, t. VIII.)

Sainte-Beuve étudie des individus, sans chercher à établir des *lois* ; tout au plus décèle-t-il, entre ces individus, ces liens de parenté spirituelle qui distinguent, selon son expression, les « familles d'esprits ». Mais, dans cette entreprise, il a excellé : son intelligence et sa finesse n'ont guère été dépassées dans l'art de disséquer une œuvre, d'en montrer l'essentiel, de préciser l'ambiance où elle s'est formée. Une véritable intuition psychologique lui permet de tirer, des détails biographiques, de la connaissance des goûts d'un auteur, de ses idées, de sa physiologie, des portraits extrêmement vivants. A travers l'art, c'est jusqu'à l'*homme* que veut atteindre sa curiosité :

- » « On s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits
- » d'un mort célèbre, poète ou philosophe ; on l'étudie, on le retourne,
- » on l'interroge à loisir ; on le fait poser devant soi ; c'est presque
- » comme si l'on passait quinze jours à la campagne à faire le portrait
- » ou le buste de Byron, de Scott, de Goethe... Chaque trait s'ajoute
- » à son tour, et prend place de lui-même dans cette physionomie
- » qu'on essaye de reproduire... Au type vague, abstrait, général,
- » qu'une première vue avait embrassé, se mêle et s'incorpore par
- » degrés une réalité individuelle, précise, de plus en plus accentuée
- » et vivement scintillante ; on sent naître, on voit venir la ressem-
- » blance ; et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familial, le sourire

1. Voir p. 528.



- » révélateur, la gerçure indéfinissable, la ride intime et douloureuse
- » qui se cache en vain sous les cheveux déjà clairsemés, — à ce moment
- » l'analyse disparaît dans la création, le portrait parle et vit, on a
- » trouvé l'homme » (1831, *Portraits litt.*, T. I.)

Ainsi s'expliquera — autant qu'il se peut — la genèse de l'œuvre.

Aucun dogmatisme donc chez l'auteur des *Lundis*. Cependant son caractère n'égalait pas son intelligence. D'une jalousie assez mesquine et sournoise, il a laissé, quelquefois, influencer ses jugements par ses antipathies personnelles. Et ses articles sur les grands écrivains romantiques sont en général fort malveillants. D'autre part, comme c'est généralement le cas chez les critiques les plus avisés, il ne comprend pas également toutes les formes d'art : il n'a pas senti l'importance de contemporains comme Baudelaire, ni peut-être — quoique dans une moindre mesure — parfaitement goûté la poésie délicate de Racine. Dans l'ensemble, cependant, sa critique, qui reste un art tout en s'appuyant sur l'érudition, mais sans jamais se laisser envahir par elle, est encore pour nous singulièrement prenante et suggestive.

### Deux « familles » poétiques.

Les grands poètes, les poètes de génie, indépendamment des genres, et sans faire exception de leur nature lyrique, épique ou dramatique, peuvent se rapporter à deux familles glorieuses qui, depuis bien des siècles, s'entremêlent et se détrônent tour à tour, se disputent la prééminence en renommée, et entre lesquelles, selon les temps, l'admiration des hommes s'est inégalement répartie. Les poètes primitifs, fondateurs, originaux, sans mélange nés d'eux-mêmes et fils de leurs œuvres, Homère, Pindare, Eschyle, Dante et Shakespeare, sont quelquefois sacrifiés, préférés le plus souvent, toujours opposés aux génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducatifs et perfectibles, des époques moyennes. Horace, Virgile, le Tasse, sont les chefs les plus brillants de cette famille secondaire, réputée, et avec raison, inférieure à son aînée, mais d'ordinaire mieux comprise de tous, plus accessible et plus chérie.

Parmi nous, Corneille et Molière s'en détachent par plus d'un côté; Boileau et Racine y appartiennent tout à fait et la décorent, surtout Racine, le plus merveilleux, le plus accompli en ce genre, le plus vénéré de nos poètes. C'est le propre des écrivains de cet ordre d'avoir pour eux la presque unanimité des suffrages, tandis que leurs illustres adversaires qui, plus hauts qu'eux en mérite, les dominent même en gloire, sont à chaque siècle remis en question par une certaine classe de critiques. Cette différence de renommée est une conséquence nécessaire de celle des talents. Les uns, véritablement prédestinés et divins, naissent avec leur lot, ne s'occupent guère à le grossir grain à grain en cette vie, mais le dispensent avec profusion et comme à pleines mains en leurs œuvres; car leur trésor est inépuisable au-dedans. Ils font, sans trop s'inquiéter ni se rendre compte de leurs moyens de faire; ils ne se replient pas à chaque heure de veille sur eux-mêmes; ils ne retournent pas la tête en arrière à chaque instant pour mesurer la route qu'ils ont parcourue et calculer celle qui leur reste; mais ils marchent à grandes journées sans se lasser ni se contenter jamais. Des changements secrets s'accomplis-

sent en eux, au sein de leur génie, et quelquefois le transforment; ils subissent ces changements comme des lois, sans s'y mêler, sans y aider artificiellement, pas plus que l'homme ne hâte le temps où ses cheveux blanchissent, l'oiseau la mue de son plumage, ou l'arbre les changements de couleur de ses feuilles aux diverses saisons; et, procédant ainsi d'après de grandes lois intérieures et une puissance donnée originelle, ils arrivent à laisser trace de leur force en des œuvres sublimes, monumentales, d'un ordre réel et stable sous une irrégularité apparente comme dans la nature, d'ailleurs entrecoupées d'accidents, hérissées de cimes, creusées de profondeurs : voilà pour les uns. Les autres ont besoin de naître en des circonstances propices, d'être cultivés par l'éducation et de mûrir au soleil; ils se développent lentement, sciemment, se fécondent par l'étude et s'accouchent eux-mêmes avec art. Ils montent par degrés, parcourent les intervalles et ne s'élancent pas au but du premier bond; leur génie grandit avec le temps et s'édifie comme un palais auquel on ajouterait chaque année une assise; ils ont de longues heures de réflexion et de silence durant lesquelles ils s'arrêtent pour réviser leur plan et délibérer : aussi l'édifice, si jamais il se termine, est-il d'une conception savante, noble, lucide, admirable, d'une harmonie qui d'abord saisit l'œil, et d'une exécution achevée. Pour le comprendre, l'esprit du spectateur découvre sans peine et monte avec une sorte d'orgueil paisible l'échelle d'idées par laquelle a passé le génie de l'artiste...

(1829, *Portraits litt.*, I.)

### Molière.

Aimer Molière... j'entends l'aimer sincèrement et de tout son cœur, c'est, savez-vous? avoir une garantie en soi contre bien des défauts, bien des travers et des vices d'esprit. C'est ne pas aimer d'abord tout ce qui est incompatible avec Molière, tout ce qui lui était contraire en son temps, ce qui lui eût été insupportable du nôtre.

Aimer Molière, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de ce qui fait anathématiser et maudire; c'est apporter un correctif à l'admiration même pour Bossuet et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant<sup>1</sup>; qui usurpent je ne sais quel langage sacré et se supposent involontairement le tonnerre en main, au lieu et place du Très-Haut. Gens éloquentes et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi!

Aimer Molière, c'est être à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme, trouve moyen de pétrir et de combiner tous les faits, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner ni haïr.

1. Allusion au jugement sévère porté par Bossuet sur Molière (*Lettre au père Caffaro* : « (Faut-il) que nous passions pour honnêtes les impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies de Molière... ? » Voir ci-dessus, page 188.

Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui oublie de quelle étoffe elle est faite, et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette commune humanité dont on rit, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute *manière* dans le langage et l'expression; c'est ne pas s'amuser et s'attarder aux grâces mignardes...

Aimer Molière, c'est n'être disposé à n'aimer ni le faux bel esprit ni la science pédante; c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotin et nos Vadius jusque sous leurs airs galants et rajeunis; c'est ne pas se laisser prendre, aujourd'hui plus qu'autrefois, à l'éternelle Philaminte, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change et dont le plumage se renouvelle sans cesse; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit...

Aimer et préférer ouvertement Corneille, comme le font certains esprits que je connais, c'est sans doute une belle chose et, en un sens, bien légitime; c'est vouloir habiter et marquer son rang dans le monde des grandes âmes: et pourtant n'est-ce pas risquer, avec la grandeur et le sublime, d'aimer un peu la fausse gloire, d'aller jusqu'à ne pas détester l'enflure et l'emphase, un air d'héroïsme à tout propos? Celui qui aime passionnément Corneille peut ne pas être ennemi d'un peu de jactance.

Aimer, au contraire, et préférer Racine, ah! c'est sans doute aimer avant tout l'élégance, la grâce, le naturel et la vérité (au moins relativement), la sensibilité, une passion touchante et charmante; mais n'est-ce pas cependant aussi, sous ce type unique de perfection, laisser s'introduire dans son goût et dans son esprit de certaines beautés convenues et trop adoucies, de certaines molleses et langueurs trop chères, de certaines délicatesses excessives, exclusives? Enfin, tant aimer Racine, c'est risquer d'avoir trop de ce qu'on appelle en France le goût et qui rend si dégoûtés.

Aimer Boileau... mais non, on n'aime pas Boileau: on l'estime, on le respecte, on admire sa probité, sa raison, par instants sa verve, et, si l'on est tenté de l'aimer, c'est uniquement pour cette équité souveraine qui lui a fait rendre une si ferme justice aux grands poètes ses contemporains, et en particulier à celui qu'il proclame le premier de tous, à Molière.

Aimer La Fontaine, c'est presque la même chose qu'aimer Molière; c'est aimer la nature, toute la nature, la peinture naïve de l'humanité, une représentation de la grande comédie « aux cent actes divers », se déroulant, se découpant à nos yeux en mille petites scènes avec des grâces et des nonchalances qui vont si bien au bonhomme, avec des faiblesses aussi et des laisser aller qui ne se rencontrent jamais dans le simple et mâle génie, le maître des maîtres. Mais pourquoi irais-je les diviser? La Fontaine et Molière, on ne les sépare pas, on les aime ensemble.

(*Nouveaux Lundis*, V.)

## Auguste Barbier.

Paris, 1805. — Nice, 1882.

Œuvres : *Iambes* (1830-1831). — *Il Pianto* (1832). — *Lazare* (1833). — *Satires dramatiques* (1837). — *Chants civils et religieux* (1841). — *Rimes héroïques* (1843). — *Silves* (1864). — *Satires* (1865).

Les *Iambes*, imités de ceux d'André Chénier, furent publiés au lendemain de la révolution de Juillet, avec un très grand succès. Ces satires politiques, violentes, d'une éloquence brutale et colorée jusqu'à l'excès, ont fait vivre le nom du poète : ses autres œuvres sont aujourd'hui bien oubliées.

### La Cavale.

O Corse à cheveux plats ! que la France était belle  
    Au grand soleil de messidor !  
C'était une cavale indomptable et rebelle,  
    Sans frein d'acier ni rênes d'or ;  
Une jument sauvage à la croupe rustique,  
    Fumante encor du sang des rois,  
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,  
    Libre pour la première fois.  
Jamais aucune main n'avait passé sur elle  
    Pour la flétrir et l'outrager ;  
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle  
    Et le harnais de l'étranger ;  
Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,  
    L'œil haut, la croupe en mouvement,  
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde  
    Du bruit de son hennissement.  
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,  
    Ses reins si souples et dispos,  
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,  
    Tu montas botté sur son dos.  
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,  
    La poudre, les tambours battants,  
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,  
    Et des combats pour passe-temps :  
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,  
    Toujours l'air, toujours le travail,  
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,  
    Toujours du sang jusqu'au poitrail.  
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,  
    Broya les générations ;  
Quinze ans elle passa fumante, à toute bride,  
    Sur le ventre des nations.  
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,  
    D'aller sans user son chemin,  
De pétrir l'univers, et, comme une poussière,  
    De soulever le genre humain,

Les jarrets épuisés, haletante, sans force,  
Prête à fléchir à chaque pas,  
Elle demanda grâce à son cavalier corse;  
Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !  
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;  
Pour étouffer ses cris ardents,  
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,  
De fureur tu brisas ses dents.  
Elle se releva : mais un jour de bataille,  
Ne pouvant plus mordre ses freins,  
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille  
Et du coup te cassa les reins.

(Iambes : *L'Idole.*)

## Gérard de Nerval

Paris, 1808-1855.

Œuvres : POÉSIES (dates diverses à partir de 1826).

TRADUCTIONS. — *Faust* de Goethe (1828). — Poésies allemandes (1830), etc.

NOUVELLES. — *Les Filles du Feu* (1854). — *Aurélia. Le Rêve et la Vie* (1855), etc.

ESSAIS, RÉCITS DE VOYAGES. — *Petits châteaux de Bohême* (1853). — *Les Nuits d'Octobre* (1853). — *Voyage en Orient* (1856), etc.

Pseudonyme de Gérard Labrunie. Esprit curieux, avide du mystérieux et de l'étrange, alliant la fantaisie, voire la bizarrerie, à la profondeur et à la fraîcheur des sentiments et des impressions. Nombreux voyages : en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Allemagne, en Orient. Fait connaître, par ses traductions, la poésie allemande et, par ses notes et souvenirs, attire l'attention sur les coutumes, les traditions, les chants populaires des provinces françaises, en un mot sur ce que nous appelons le « folklore ». Ayant souffert à plusieurs reprises de déséquilibre nerveux, il finit par sombrer dans la folie.

Sa poésie est, à certains égards, celle d'un romantique mineur ; mais elle annonce, d'autre part, Baudelaire et les symbolistes. Souvent ésotérique, elle atteint le plus intime de l'âme avec une intensité que ne doit pas faire méconnaître sa grâce mélancolique. Sa prose exprime la fantaisie et les rêves les plus personnels, en une phrase toute classique, limpide et comme contenue. Cette dualité lui confère un charme pénétrant et particulier.

### Fantaisie.

Il est un air pour qui je donnerais  
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber<sup>1</sup>,  
Un air très vieux, languissant et funèbre,  
Qui pour moi seul a des charmes secrets !

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,  
De deux cents ans mon âme rajeunit...  
C'est sous Louis treize ; et je crois voir s'étendre  
Un coteau vert, que le couchant jaunit,

---

1. Prononcé Wèbre.

Puis un château de brique à coins de pierre,  
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,  
Ceint de grands parcs, avec une rivière  
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis une dame, à sa haute fenêtre,  
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,  
Que, dans une autre existence peut-être,  
J'ai déjà vue... et dont je me souviens !<sup>1</sup>

(*Odelettes.*)

### Othys.

Au sortir du bois, nous rencontrâmes de grandes touffes de digitale pourprée; elle en fit un énorme bouquet en me disant : « C'est pour ma tante; elle sera si heureuse d'avoir ces belles fleurs dans sa chambre ». Nous n'avions plus qu'un bout de plaine à traverser pour gagner Othys. Le clocher du village pointait sur les coteaux bleuâtres qui vont de Montméliant<sup>2</sup> à Dammartin. La Thève bruissait de nouveau parmi les grès et les cailloux, s'amincissant au voisinage de sa source, où elle se repose dans les prés, formant un petit lac au milieu des glaïeuls et des iris. Bientôt nous gagnâmes les premières maisons. La tante de Sylvie habitait une petite chaumière bâtie en pierres de grès inégales que revêtaient des treillages de houblon et de vigne vierge; elle vivait seule de quelques carrés de terre que les gens du village cultivaient pour elle depuis la mort de son mari. Sa nièce arrivait, c'était le feu dans la maison. « Bonjour, la tante ! Voici vos enfants ! dit Sylvie; nous avons bien faim ! » Elle l'embrassa tendrement, lui mit dans les bras la botte de fleurs, puis songea à me présenter, en disant : « C'est mon amoureux ! »

J'embrassai à mon tour la tante qui dit : « Il est gentil... C'est donc un blond !... — Il a de jolis cheveux fins, dit Sylvie. — Cela ne dure pas, dit la tante; mais vous avez du temps devant vous, et toi qui es brune, cela t'assortit bien. — Il faut le faire déjeuner, la tante », dit Sylvie. Et elle alla cherchant dans les armoires, dans la huche, trouvant du lait, du pain bis, du sucre, étalant sans trop de soin sur la table les assiettes et les plats de faïence émaillés de larges fleurs et de coqs au vif plumage. Une jatte en porcelaine de Creil, pleine de lait où nageaient les fraises, devint le centre du service, et après avoir dépouillé le jardin de quelques poignées de cerises et de groseilles, elle disposa deux vases de fleurs aux deux bouts de la nappe. Mais la tante avait dit ces belles paroles : « Tout cela, ce n'est que du dessert. Il faut me laisser faire à présent. » Et elle avait décroché la poêle et jeté

1. Comparez : Baudelaire, *La Vie antérieure*, p. 483.

2. La scène se passe dans le Valois (départements actuels de l'Aisne et de l'Oise). Nerval y avait passé une partie de sa première enfance et il ne cessa pas de s'intéresser à ce pays, à ses coutumes, à ses chants et à ses contes. *Sylvie*, d'où ce chapitre est extrait, porte en sous-titre : *Souvenirs du Valois*.

un fagot dans la haute cheminée. « Je ne veux pas que tu touches à cela ! dit-elle à Sylvie, qui voulait l'aider; abîmer tes jolis doigts qui font de la dentelle plus belle qu'à Chantilly ! tu m'en as donné et je m'y connais. — Ah ! oui, la tante ! ...dites donc, si vous en avez des morceaux de l'ancienne, cela me fera des modèles. — Eh bien ! va voir là-haut, dit la tante, il y en a peut-être dans ma commode. — Donnez-moi les clefs, reprit Sylvie. — Bah ! dit la tante, les tiroirs sont ouverts. — Ce n'est pas vrai, il y en a un qui est toujours fermé. » Et pendant que la bonne femme nettoyait la poêle après l'avoir passée au feu, Sylvie dénouait des pendants de sa ceinture une petite clef d'un acier ouvrage qu'elle me fit voir avec triomphe.

Je la suivis, montant rapidement l'escalier de bois qui conduisait à la chambre. — O jeunesse, ô vieillesse saintes ! — qui dont eût songé à ternir la pureté d'un premier amour dans ce sanctuaire des souvenirs fidèles ? Le portrait d'un jeune homme du bon vieux temps souriait avec ses yeux noirs et sa bouche rose, dans un ovale au cadre doré, suspendu à la tête du lit rustique. Il portait l'uniforme des gardes-chasse de la maison de Condé; son attitude à demi martiale, sa figure rose et bienveillante, son front pur sous ses cheveux poudrés, relevaient ce pastel, médiocre peut-être, des grâces de la jeunesse et de la simplicité. Quelque artiste modeste invité aux chasses princières s'était appliqué à le pourtraire<sup>1</sup> de son mieux, ainsi que sa jeune épouse, qu'on voyait dans un autre médaillon, attrayante, maligne, élancée dans son corsage ouvert à échelle de rubans, agaçant de sa mine retroussée un oiseau posé sur son doigt. C'était pourtant la même bonne vieille qui cuisinait en ce moment, courbée sur le feu de l'âtre. Cela me fit penser aux fées des Funambules<sup>2</sup> qui cachent, sous leur masque ridé, un visage attrayant, qu'elles révèlent au dénoûment, lorsqu'apparaît le temple de l'Amour et son soleil tournant qui rayonne de feux magiques. « O bonne tante, m'écriai-je, que vous étiez jolie ! — Et moi donc ? » dit Sylvie, qui était parvenue à ouvrir le fameux tiroir. Elle y avait trouvé une grande robe en taffetas flambé, qui criait du froissement de ses plis. « Je veux essayer si cela m'ira, dit-elle. Ah ! je vais avoir l'air d'une vieille fée ! »

« La fée des légendes éternellement jeune !... » dis-je en moi-même. — Et déjà Sylvie avait dégrafé sa robe d'indienne et la laissait tomber à ses pieds. La robe étoffée de la vieille tante s'ajusta parfaitement sur la taille mince de Sylvie, qui me dit de l'agrafer. « Oh ! les manches plates, que c'est ridicule ! » dit-elle. Et cependant les sabots garnis de dentelles découvraient admirablement ses bras nus, la gorge s'encadrait dans le pur corsage aux tulles jaunis, aux rubans passés, qui n'avait serré que bien peu les charmes évanouis de la tante. « Mais finissez-en ! Vous ne savez donc pas agraffer une robe ? » me disait

1. Ou : portraire. Verbe ancien.

2. Le « Théâtre des Funambules » connut un grand succès à Paris, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. On y jouait des pantomimes féeriques.

Sylvie. Elle avait l'air de l'accordée de village de Greuze<sup>1</sup>. « Il faudrait de la poudre, dis-je. — Nous allons en trouver. » Elle fureta de nouveau dans les tiroirs. Oh ! que de richesses ! que cela sentait bon, comme cela brillait, comme cela chatoyait de vives couleurs et de modeste clinquant ! deux éventails de nacre un peu cassés, des boîtes de pâte à sujets chinois, un collier d'ambre et mille fanfreluches, parmi lesquelles éclataient deux petits souliers de droguet<sup>2</sup> blanc avec des boucles incrustées de diamants d'Irlande ! « Oh ! je veux les mettre, dit Sylvie, si je trouve les bas brodés ! »

Un instant après, nous déroulions des bas de soie rose tendre à coins verts ; mais la voix de la tante, accompagnée du frémissement de la poêle, nous rappela soudain à la réalité. « Descendez vite ! » dit Sylvie, et quoi que je pusse dire, elle ne me permit pas de l'aider à se chauffer. Cependant la tante venait de verser dans un plat le contenu de la poêle, une tranche de lard frite avec des œufs. La voix de Sylvie me rappela bientôt. « Habillez-vous vite ! » dit-elle, et entièrement vêtue elle-même, elle me montra les habits de noces du garde-chasse réunis sur la commode. En un instant, je me transformai en marié de l'autre siècle. Sylvie m'attendait sur l'escalier, et nous descendîmes tous deux en nous tenant par la main. La tante poussa un cri en se retournant : « O mes enfants ! » dit-elle, et elle se mit à pleurer, puis sourit à travers ses larmes. — C'était l'image de sa jeunesse, — cruelle et charmante apparition ! Nous nous assîmes auprès d'elle, attendris et presque graves, puis la gaieté nous revint bientôt, car, le premier moment passé, la bonne vieille ne songea plus qu'à se rappeler les fêtes pompeuses de sa noce. Elle retrouva même dans sa mémoire les chants alternés, d'usage alors, qui se répondaient d'un bout à l'autre de la table nuptiale, et le naïf épithalame<sup>3</sup> qui accompagnait les mariés rentrant après la danse. Nous répétions ces strophes si simplement rythmées, avec les hiatus et les assonances du temps ; amoureuses et fleuries comme le cantique de l'Ecclésiaste<sup>4</sup> ; — nous étions l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été.

(*Sylvie. Souvenirs du Valois,*  
dans *Les Filles du Feu.*)

## Alfred de Musset.

Paris, 1810-1857.

Œuvres : POÉSIE. — *Premières Poésies* (1829-1835). — *Poésies nouvelles* (1835-1852).

THÉÂTRE. — *Les Marrons du feu, La Coupe et les Lèvres, A quoi rêvent les jeunes filles* (insérés dans les *Premières poésies*). — *La Nuit vénitienne* (1830). — *André del Sarto, Les Caprices de Marianne* (1833). — *Fantasio, On ne badine pas avec l'amour, Lorenzaccio* (1834). — *Barberine, Le Chandelier* (1835). — *Il ne faut jurer de rien* (1836). — *Un caprice* (1837). — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* (1845). — *Louison, On ne saurait penser à tout* (1849). — *Carmosine* (1850). — *Bettine* (1851).

1. J.-B. Greuze (1725-1805) : peintre français, dont la grâce verse fréquemment dans la sensiblerie et l'effet littéraire. *L'accordée de village* est un de ses tableaux les plus célèbres.

2. Sorte de tissu.

3. Poème composé à l'occasion d'un mariage.

4. Livre de l'Ancien Testament, attribué à Salomon. Le *Cantique des Cantiques*, attribué également à Salomon, présente le caractère d'un épithalame symbolique.



ROMAN. — *La Confession d'un Enfant du Siècle* (1836).

CONTES ET NOUVELLES. — *Emmeline, Les Deux maîtresses* (1837). — *Frédéric et Bernerette, Le Fils du Titien, Margot* (1838). — *Croisilles* (1839). — *Histoire d'un merle blanc* (1842). — *Mimi Pinson* (1843). — *Pierre et Camille, Le Secret de Javoite* (1844). — *La Mouche* (1853).

CRITIQUE. — *Pensées de Jean-Paul* (1831). — *Lettres de Dupuis et Cottonet* (1836).

L'enfant terrible du romantisme, a-t-on dit. En fait, un indépendant. Peut-être le plus sincère et le plus émouvant des poètes.

Très jeune, il fréquenta les cénacles romantiques, où son esprit fit merveille. Avec une fantaisie impertinente, il écrit des poèmes d'un romantisme outré, dont certains tournent à la parodie, comme la *Ballade à la lune*. *Venise, Don Paëz, Mardoche*, etc., étalent un pittoresque violent et des passions brûlantes, et aussi une verve caustique qui montre bien que Musset ne se prend guère au sérieux. Bientôt, il se libère de toute attache et raille avec la même ironie les « classiques bien rasés » et les « romantiques barbus » (*Rafaël*). Il proclame son amour pour la Grèce antique et la tradition française de pureté et de mesure (*Rafaël, Les Vœux stériles*). Mais pour lui, la poésie doit être le langage divin du cœur :

Sachez-le, c'est le cœur qui parle et qui soupire  
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond ;...

Eh! depuis quand un livre est-il donc autre chose  
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant ?

(*Namouna.*)

Et la deuxième partie des *Premières Poésies* — *Le Saule, Les Vœux stériles, Rafaël, A quoi rêvent les jeunes filles, Namouna*, etc. (1) — trahit les contradictions de l'âme du poète (2) : romanesque, libertinage, ironie sceptique, amoralisme, désir instinctif d'un amour pur et sincère, bonté délicate. Et aussi un pessimisme inquiet : Musset sent à son tour le mal du siècle. Ses vers, admirablement négligés, sont ailés et chantants, et parfois d'une force sublime.

Mais sa liaison malheureuse avec George Sand (1833-1835) lui brise le cœur. Il écrit les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, le *Souvenir* (*Poésies nouvelles*), qui sont les chefs-d'œuvre de l'élégie passionnée. Après cette crise, il semble vouloir dérober son âme aux yeux indiscrets : il ne compose plus que des poèmes d'une fantaisie un peu triste (*Ninon, Sur trois marches de marbre rose, Une bonne fortune, Une soirée perdue, Après une lecture*, etc.), où parfois le ton se fait plus pathétique. Des contes aussi, et des comédies. Mais l'ivresse, où il cherche l'oubli, dérégle peu à peu sa vie, et il meurt jeune.

Musset est le plus lyrique des poètes : sa sincérité est absolue.

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.  
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour...

Il n'a jamais songé à rimer et toutes ses œuvres sont des confessions. Prédominance totale de la sensibilité. D'où certaines faiblesses de composition et de style. Mais c'est chez lui, bien plus que chez Hugo, qu'il faut chercher des exemples du « beau désordre » lyrique. Nul poète n'est plus spontané : sa grâce, sa légèreté, sa finesse sont inégalables. Il a le secret de la divine harmonie du vers. Et quand une émotion forte le saisit, nul n'est plus vigoureux.

Certes, cette œuvre manque parfois de virilité, de santé morale : mais la douleur humaine, la faiblesse et la misère de l'âme blessée n'ont jamais été exprimées avec plus d'émotion vibrante. Ces « purs sanglots » sont immortels.

Musset n'a guère aimé son temps : parfois, sa verve satirique est mordante et caustique (3). Hormis sa sensibilité extrême et son individualisme foncier, ses goûts sont tout classiques. Il est l'héritier de Marot, de Molière, de La Fontaine, de Marivaux. Ses contes et ses nouvelles ont leur grâce et leur fran-

1. Il faut y joindre *Rolla*, publié dans les *Poésies nouvelles*, mais écrit en 1833

2. Voir sa profession de foi dans la dédicace de *La Coupe et les Lèvres*.

3. Voir (dans les *Poésies nouvelles*) la *Loi sur la Presse, Sur la Paresse*.

chise séduisantes. Et ses comédies (1) restent le chef-d'œuvre du théâtre romantique, c'est-à-dire lyrique : la fantaisie n'est jamais outrée et voisine sans heurt avec le bouffon et le tragique. Musset anime tous les personnages de son souffle poétique, il s'incarne en chacun de ses héros, et pourtant tous sont vrais et vivants. Il nous grise de poésie et pourtant il est réaliste. Pour lui, comme pour Racine, l'expression « poésie dramatique » doit être entendue littéralement.

### Lucie.

#### *Élégie.*

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière.  
J'aime son feuillage éploré;  
La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle;  
Elle penchait la tête, et sur son clavecin  
Laisait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.  
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile  
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,  
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.  
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques  
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.  
Les marronniers du parc et les chênes antiques  
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.  
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte  
Laisait venir à nous les parfums du printemps;  
Les vents étaient muets, la plaine était déserte;  
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.  
Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.  
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur  
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.  
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde.  
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,  
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!  
Nous nous tîmes longtemps; ma main touchait la sienne.  
Je regardais rêver son front triste et charmant,  
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,  
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,  
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,  
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.  
La lune, se levant dans un ciel sans nuage,  
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.  
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;  
Son sourire semblait d'un ange : elle chanta<sup>2</sup>.

1. Dépité par l'échec de *La Nuit vénitienne* (1830), Musset renonça à la scène et se contenta de publier ses comédies (dans la *Revue des Deux Mondes*). Il en prenait ainsi fort à son aise avec la technique ordinaire du drame. Une actrice, M<sup>me</sup> Allan, prit l'initiative, en 1847, de faire représenter ces œuvres singulières. Le succès fut grand.

2. Elle chante l'air de Desdémone (romance du Saule), d'*Othello*, opéra de Rossini (1816). Voir *Le Saule* (*Premières Poésies*), poème fougueusement romantique, dont Musset a repris ici certains thèmes et certains vers.

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!  
Langue que pour l'amour inventa le génie!  
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux!  
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,  
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,  
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!  
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire  
Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,  
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?  
On surprend un regard, une larme qui coule;  
Le reste est un mystère ignoré de la foule,  
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.  
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.  
Elle appuya sur moi sa tête appesantie.  
Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,  
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée  
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,  
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.  
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,  
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau;  
Telle, ô ma chaste fleur! tu t'es évanouie.  
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,  
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,  
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,  
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,  
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,  
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?  
Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!  
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,  
Durant les nuits d'été, ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,  
Plantez un saule au cimetière.  
J'aime son feuillage éploré;  
La pâleur m'en est douce et chère,  
Et son ombre sera légère  
A la terre où je dormirai. (*Poésies nouvelles.*)

### La Nuit de mai.

(1835)

LA MUSE.

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;  
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.  
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;  
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,  
Aux premiers buissons verts commence à se poser.  
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE.

Comme il fait noir dans la vallée!  
J'ai cru qu'une forme voilée  
Flottait là-bas sur la forêt.  
Elle sortait de la prairie;  
Son pied rasait l'herbe fleurie ;  
C'est une étrange rêverie ;  
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,  
Balance le zéphyr dans son voile odorant.  
La rose, vierge encor, se referme jalouse  
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.  
Ecoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée.  
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée  
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.  
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature  
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,  
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?  
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite  
Dont je me sens épouvanté ?  
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?  
Pourquoi ma lampe à demi morte  
M'éblouit-elle de clarté ?  
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.  
Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.  
Je suis seul; c'est l'heure qui sonne;  
O solitude! ô pauvreté!

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse  
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.  
Mon sein est inquiet; la volupté l'opresse,  
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.  
O paresseux enfant! regarde, je suis belle.  
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,  
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,  
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?  
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!  
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.  
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;  
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,  
O ma pauvre Muse! est-ce toi ?  
O ma fleur! ô mon immortelle!  
Seul être pudique et fidèle  
Où vive encor l'amour de moi!  
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,  
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!  
Et je sens, dans la nuit profonde,  
De ta robe d'or qui m'inonde  
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton immortelle,  
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,  
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,  
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.  
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire  
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur;  
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,  
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.  
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,  
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;  
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.  
Eveillons au hasard les échos de ta vie,  
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,  
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.  
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;  
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.  
Voici la verte Ecosse et la brune Italie,  
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,  
Argos, et Ptéléon<sup>1</sup>, ville des hécatombes,  
Et Messa la divine, agréable aux colombes;  
Et le front chevelu du Pélion changeant;  
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent  
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,  
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.  
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?  
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?  
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,  
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,  
Secouait des lilas dans sa robe légère,  
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?

1. Ptéléon, en Thessalie. Messa, en Laconie. Titarèse : rivière en Thessalie. Oloossone, en Thessalie, n'est pas sur le rivage : la poésie des noms importe plus à Musset que l'exactitude géographique. Camyre, dans l'île de Rhodes.

Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?  
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?  
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?  
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?  
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre  
De la maison céleste, allume nuit et jour  
L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?  
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre ! »  
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?  
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?  
Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?  
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?  
La biche le regarde; elle pleure et supplie;  
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;  
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée  
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.  
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,  
S'en allant à la messe, un page la suivant,  
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,  
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?  
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,  
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.  
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France  
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,  
Et de ressusciter la naïve romance  
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?  
Vêtrons-nous de blanc une molle élégie ?  
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,  
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains  
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle  
Vint sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,  
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?  
Clouons-nous au poteau d'une satire altière  
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,  
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,  
S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,  
Sur le front du génie insulter l'espérance,  
Et mordre le laurier que son souffle a sali ?  
Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire;  
Mon aile me soulève au souffle du printemps.  
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.  
Une larme de toi ! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,  
Qu'un baiser d'une lèvre amie  
Et qu'une larme de mes yeux,  
Je te les donnerai sans peine;  
De nos amours qu'il te souvienne,  
Si tu remontes dans les cieux.

Je ne chante ni l'espérance,  
Ni la gloire, ni le bonheur,  
Hélas ! pas même la souffrance.  
La bouche garde le silence  
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,  
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,  
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?  
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.  
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,  
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.  
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,  
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure  
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;  
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.  
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,  
Que ta voix ici-bas doive rester muette.  
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,  
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.  
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,  
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,  
Ses petits affamés courent sur le rivage  
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.  
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,  
Ils courent à leur père avec des cris de joie  
En secouant leurs becs sur leurs goitres hideux.  
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,  
De son aile pendante abritant sa couvée,  
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.  
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;  
En vain il a des mers fouillé la profondeur ;  
L'Océan était vide et la plage déserte ;  
Pour toute nourriture il apporte son cœur.  
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,  
Partageant à ses fils ses entrailles de père,  
Dans son amour sublime il berce sa douleur,  
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,  
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,  
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.  
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,  
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,  
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;  
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,  
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,  
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,  
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,  
Et que le voyageur attardé sur la plage,  
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.  
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;  
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes  
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.  
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,  
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,  
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.  
Leurs déclamations sont comme des épées :  
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,  
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE.

O Muse! spectre insatiable,  
Ne m'en demande pas si long.  
L'homme n'écrit rien sur le sable  
A l'heure où passe l'aquilon.  
J'ai vu le temps où ma jeunesse  
Sur mes lèvres était sans cesse  
Prête à chanter comme un oiseau ;  
Mais j'ai souffert un dur martyre,  
Et le moins que j'en pourrais dire,  
Si je l'essayais sur ma lyre,  
La briserait comme un roseau.

(*Poésies nouvelles.*)

Lettre à Lamartine<sup>1</sup>.

(*Fragment.*)

... O poète! il est dur que la nature humaine,  
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,  
Doive encor s'y traîner en portant une croix,  
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois.  
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre  
Cette nécessité de changer de misère,  
Qui nous fait, jour et nuit, tout prendre et tout quitter,  
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?  
Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,  
Que tant de changements d'êtres si variables,  
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,  
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer ?  
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude !  
Comment la passion devient-elle habitude,  
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,  
Sur ses propres débris l'homme puisse marcher ?  
Il y marche pourtant ; c'est Dieu qui l'y convie.  
Il va semant partout et prodiguant sa vie :

1. Dans la première partie de ce poème, Musset, s'adressant à l'auteur du *Lac*, dont il admire la foi sereine, a évoqué une fois de plus la trahison qui lui a brisé le cœur.



Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,  
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui.  
Son misérable cœur est fait de telle sorte,  
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte;  
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,  
Et, marchant à la mort, il meurt à chaque pas.  
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père;  
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère;  
Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,  
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?  
Ah ! c'est plus que mourir ; c'est survivre à soi-même.  
L'âme remonte au ciel quand on perd ce qu'on aime.  
Il ne reste de nous qu'un cadavre vivant ;  
Le désespoir l'habite, et le néant l'attend.

Eh bien ! bon ou mauvais, inflexible ou fragile,  
Humble ou fier, triste ou gai, mais toujours gémissant,  
Cet homme, tel qu'il est, cet être fait d'argile,  
Tu l'as vu, Lamartine, et son sang est ton sang.  
Son bonheur est le tien ; sa douleur est la tienne ;  
Et des maux qu'ici-bas il lui faut endurer,  
Pas un qui ne te touche et qui ne t'appartienne ;  
Puisque tu sais chanter, ami, tu sais pleurer.  
Dis-moi, qu'en penses-tu dans tes jours de tristesse ?  
Que t'a dit le malheur, quand tu l'as consulté ?  
Trompé par tes amis, trahi par ta maîtresse,  
Du ciel et de toi-même as-tu jamais douté ?

Non, Alphonse, jamais. La triste expérience  
Nous apporte la cendre, et n'éteint pas le feu.  
Tu respectes le mal fait par la Providence,  
Tu le laisses passer et tu crois à ton Dieu.  
Quel qu'il soit, c'est le mien ; il n'est pas deux croyances.  
Je ne sais pas son nom, j'ai regardé les cieux.  
Je sais qu'ils sont à lui, je sais qu'ils sont immenses,  
Et que l'immensité ne peut pas être à deux.  
J'ai connu, jeune encor, de sévères souffrances ;  
J'ai vu verdîr les bois, et j'ai tenté d'aimer.  
Je sais ce que la terre engloutit d'espérances,  
Et, pour y recueillir, ce qu'il y faut semer.  
Mais ce que j'ai senti, ce que je veux t'écrire,  
C'est ce que m'ont appris les anges de douleur ;  
Je le sais mieux encore et puis mieux te le dire,  
Car leur glaive, en entrant, l'a gravé dans mon cœur :

Créature d'un jour qui t'agites une heure,  
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?  
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :  
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,  
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.  
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :  
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;  
Tu dis que le passé te voile l'avenir.  
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :  
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;  
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.  
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :  
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière,  
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,  
Mais non pas ton amour, si ton amour t'est chère :  
Ton âme est immortelle, et va s'en souvenir.

*(Poésies nouvelles.)*

### **Tristesse.**

(1841)

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis et ma gaiété ;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,  
J'ai cru que c'était une amie ;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

*(Poésies nouvelles.)*

### **Souvenir.**

(1841)

*(Fragments.)*

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir  
En osant te revoir, place à jamais sacrée<sup>1</sup>,  
O la plus chère tombe et la plus ignorée  
Où dorme un souvenir !

1. La forêt de Fontainebleau. Le poète la visita en septembre 1840, sept ans après le début de sa liaison avec George Sand. Le poème, comme le précédent, parut en 1841 dans la *Revue des Deux Mondes*.

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,  
Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,  
Alors qu'une si douce et si vieille habitude  
Me montrait ce chemin ?

...Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,  
Cette gorge profonde aux nonchalants détours,  
Ces sauvages amis, dont l'antique murmure  
A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,  
Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.  
Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,  
Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elles me sont bien chères,  
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !  
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières  
Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile  
Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.  
Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,  
Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,  
Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami.  
Tout respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières  
Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.  
Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;  
Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,  
Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,  
Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;  
Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie  
Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?  
Tout ce qui m'a fait vieux est bien loin maintenant ;  
Et rien qu'en regardant cette vallée amie,  
Je redeviens enfant.

O puissance du temps ! ô légères années !  
Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;  
Mais la pitié vous prend, et sur nos fleurs fanées  
Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !  
Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir  
D'une telle blessure, et que sa cicatrice  
Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées,  
Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,  
Que viennent étaler sur leurs amours passées  
Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère  
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur<sup>1</sup> ?  
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,  
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,  
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?  
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,  
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,  
Ce blasphème vanté ne vient pas de ton cœur.  
Un souvenir heureux est peut-être sur terre  
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle  
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,  
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle  
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,  
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,  
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie  
N'est qu'un affreux tourment !

...Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,  
Et qui pourra jamais aimer la vérité,  
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine  
Dont quelqu'un n'ait douté ?

...Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,  
Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,  
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,  
Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments  
Que deux êtres mortels échangeèrent sur terre,  
Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,  
Sur un roc en poussière.

1. *Divine Comédie : Enfer*, V, 121. — C'est l'épisode célèbre de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère  
Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,  
Et des astres sans nom que leur propre lumière  
Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,  
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,  
La source desséchée où vacillait l'image  
De leurs traits oubliés ;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,  
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,  
Ils croyaient échapper à cet Etre immobile  
Qui regarde mourir !

— Insensés ! dit le sage. — Heureux ! dit le poète.  
Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,  
Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,  
Si le vent te fait peur ?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses  
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,  
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses  
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres  
Que Juliette morte au fond de son tombeau,  
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres  
Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,  
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,  
Une tombe vivante où flottait la poussière  
De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,  
Nous avions sur nos cœurs si doucement bercé !  
C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde  
Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,  
Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.  
Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,  
Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,  
Ces regards adorés dans les miens confondus ;  
Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,  
Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,  
Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,  
Et j'aurais pu crier : « Qu'as-tu fait, infidèle,  
Qu'as-tu fait du passé ? »

Mais non : il me semblait qu'une femme inconnue  
Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;  
Et je laissai passer cette froide statue  
En regardant les cieux.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère  
Que ce riant adieu d'un être inanimé.  
Eh bien ! qu'importe encore ? O nature ! ô ma mère !  
En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête ;  
Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !  
Comme le matelot brisé par la tempête,  
Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,  
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,  
Ni si ces vastes cieux éclaireront demain  
Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : « A cette heure, en ce lieu,  
Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.  
J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,  
Et je l'emporte à Dieu ! »

*(Poésies nouvelles.)*

### Après une lecture.

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.  
Au milieu des bavards qui se font imprimer,  
Des grands noms inconnus dont la France est lassée,  
Et de ce bruit honteux qui salit la pensée,  
Il est doux de rêver avant de le fermer,  
Ton livre, et de sentir tout son cœur s'animer.

L'avez-vous jamais lu, marquise ? et toi, Lisette ?  
Car ce n'est que pour vous, grande dame ou grisette,  
Sexe adorable, absurde, exécrable et charmant,  
Que ce pauvre badaud qu'on appelle un poète  
Par tous les temps qu'il fait s'en va le nez au vent,  
Toujours fier et trompé, toujours humble et rêvant.

Que nous font, je vous prie, et que pourraient nous faire,  
A nous autres, rimeurs, de qui la grande affaire  
Est de nous consoler en arrangeant des mots,  
Que nous font les sifflets, les cris ou les bravos ?  
Nous chantons à tue-tête ; il faut bien que la terre  
Nous réponde, après tout, par quelques vains échos.

Mais quel bien fait le bruit et qu'importe la gloire ?  
Est-on plus ou moins mort quand on est embaumé ?  
Qu'importe un écolier, sachant trois mots d'histoire,  
Qui tire son bonnet devant une écritoire,  
Ou salue en passant un marbre inanimé ?  
Être admiré n'est rien ; l'affaire est d'être aimé.

Vive le vieux roman, vive la page heureuse  
Que tourne sur la mousse une belle amoureuse !  
Vive d'un doigt coquet le livre déchiré,  
Qu'arrose dans le bain le robinet doré !  
Et, que tous les pédants frappent leur tête creuse,  
Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Oh ! oh ! dira quelqu'un, la chose est un peu rude.  
N'est-ce rien de rimer avec exactitude ?  
Et pourquoi mettrait-on son fils en pension,  
Si, pour unique juge, après quinze ans d'étude,  
On n'a qu'une cornette au bout d'un cotillon ?  
J'en suis bien désolé, c'est mon opinion.

Les femmes, j'en conviens, sont assez ignorantes.  
On ne dit pas tout haut ce qui les rend contentes ;  
Et comme, en général, un peu de fausseté  
Est leur plus grand plaisir après la vanité,  
On en peut, par hasard, trouver qui sont méchantes.  
Mais qu'y voulez-vous faire ? elles ont la beauté.

Or, la beauté, c'est tout. Platon l'a dit lui-même :  
La beauté, sur la terre, est la chose suprême.  
C'est pour nous la montrer qu'est faite la clarté.  
Rien n'est beau que le vrai, dit un vers respecté ;  
Et moi, je lui réponds, sans crainte d'un blasphème :  
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté.

Quand le soleil entra dans sa route infinie,  
A son premier regard, de ce monde imparfait  
Sortit le peu de bien que le ciel avait fait ;  
De la beauté l'amour, de l'amour l'harmonie ;  
Dans ce rayon divin s'élança le génie ;  
Voilà pourquoy je dis que Margot s'y connaît.

Et j'en dirais bien plus, si je me laissais faire.  
Ma poétique, un jour, si je puis la donner,  
Sera bien autrement savante et salutaire.  
C'est trop peu que d'aimer, c'est trop peu que de plaire :  
Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,  
Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

Celui qui ne sait pas, quand la brise étouffée  
Soupire au fond des bois son tendre et long chagrin,  
Sortir seul au hasard, chantant quelque refrain,  
Plus fou qu'Ophélie de romarin coiffée,  
Plus étourdi qu'un page amoureux d'une fée,  
Sur son chapeau cassé jouant du tambourin ;

Celui qui ne voit pas, dans l'aurore empourprée,  
Flotter, les bras ouverts, une ombre idolâtrée ;  
Celui qui ne sent pas, quand tout est endormi,  
Quelque chose qui l'aime errer autour de lui ;  
Celui qui n'entend pas une voix éplorée  
Murmurer dans la source et l'appeler ami ;

Celui qui n'a pas l'âme à tout jamais aimante,  
Qui n'a pas pour tout bien, pour unique bonheur,  
De venir lentement poser son front rêveur  
Sur un front jeune et frais, à la tresse odorante,  
Et de sentir ainsi d'une tête charmante  
La vie et la beauté descendre dans son cœur ;

Celui qui ne sait pas, durant les nuits brûlantes  
Qui font pâlir d'amour l'étoile de Vénus,  
Se lever en sursaut, sans raison, les pieds nus,  
Marcher, prier, pleurer des larmes ruisselantes,  
Et devant l'infini joindre des mains tremblantes,  
Le cœur plein de pitié pour des maux inconnus ;

Que celui-là rature et barbouille à son aise :  
Il peut, tant qu'il voudra, rimer à tour de bras,  
Ravauder l'oripeau qu'on appelle antithèse,  
Et s'en aller ainsi jusqu'au Père-Lachaise,  
Traînant à ses talons tous les sots d'ici-bas ;  
Grand homme, si l'on veut ; mais poète, non pas.

Certes, c'est une vieille et vilaine famille  
Que celle des frelons et des imitateurs ;  
Allumeurs de quinquets, qui voudraient être acteurs.  
Aristophane en rit, Horace les étrille ;  
Mais ce n'est rien auprès des versificateurs.  
Le dernier des humains est celui qui cheville.



Est-il, je le demande, un plus triste souci  
Que celui d'un niais qui veut dire une chose,  
Et qui ne la dit pas, faute d'écrire en prose ?  
J'ai fait de mauvais vers, c'est vrai ; mais, Dieu merci !  
Lorsque je les ai faits, je les voulais ainsi,  
Et de Wailly ni Boiste<sup>1</sup>, au moins, n'en sont la cause.

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,  
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine,  
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne,  
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux,  
Traiter son propre cœur comme un chien qu'on enchaîne  
Et fausser jusqu'aux pleurs que l'on a dans les yeux.

. . . . .

(*Poésies nouvelles.*)

### Sur trois marches de marbre rose.

Je ne crois pas que sur la terre  
Il soit un lieu d'arbres planté  
Plus célébré, plus visité,  
Mieux fait, plus joli, mieux hanté,  
Mieux exercé dans l'art de plaire,  
Plus examiné, plus vanté,  
Plus décrit, plus lu, plus chanté,  
Que l'ennuyeux parc de Versailles.  
O dieux ! ô bergers ! ô rocailles !  
Vieux Satyres, Termes grognons,  
Vieux petits ifs en rang d'oignons,  
O bassins, quinconces, charmilles !  
Boulingrins pleins de majesté,  
Où les dimanches, tout l'été,  
Bâillent tant d'honnêtes familles !  
Fantômes d'empereurs romains,  
Pâles nymphes inanimées  
Qui tendez aux passants les mains,  
Par des jets d'eau tout enrhumées !  
Tourniquets d'aimables buissons,  
Bosquets tondus où les fauvettes  
Cherchent en pleurant leurs chansons,  
Où les dieux font tant de façons  
Pour vivre à sec dans leurs cuvettes !  
O marronniers ! n'ayez pas peur ;  
Que votre feuillage immobile,  
Me sachant versificateur,  
N'en demeure pas moins tranquille.

---

1. Deux lexicographes (fin du XVIII<sup>e</sup> et début du XIX<sup>e</sup> siècle).

Non, j'en jure par Apollon  
Et par tout le sacré vallon,  
Par vous, Naiades ébréchées,  
Sur trois cailloux si mal couchées,  
Par vous, vieux maîtres de ballets,  
Faunes dansant sur la verdure,  
Par toi-même, auguste palais,  
Qu'on n'habite plus qu'en peinture,  
Par Neptune, sa fourche au poing,  
Non, je ne vous décrirai point.  
Je sais trop ce qui vous chagrine;  
De Phœbus je vois les effets :  
Ce sont les vers qu'on vous a faits  
Qui vous donnent si triste mine.  
Tant de sonnets, de madrigaux,  
Tant de ballades, de rondeaux,  
Où l'on célébrait vos merveilles,  
Vous ont assourdi les oreilles,  
Et l'on voit bien que vous dormez  
Pour avoir été trop rimés.

En ces lieux où l'ennui repose,  
Par respect aussi j'ai dormi.  
Ce n'était, je crois, qu'à demi :  
Je rêvais à quelque autre chose.  
Mais vous souvient-il, mon ami,  
De ces marches de marbre rose,  
En allant à la pièce d'eau  
Du côté de l'Orangerie,  
A gauche, en sortant du château ?  
C'était par là, je le parie,  
Que venait le roi sans pareil,  
Le soir, au coucher du soleil,  
Voir dans la forêt, en silence,  
Le jour s'enfuir et se cacher  
(Si toutefois en sa présence  
Le soleil osait se coucher).  
Que ces trois marches sont jolies !  
Combien ce marbre est noble et doux !  
Maudit soit du ciel, disions-nous,  
Le pied qui les aurait salies !  
N'est-il pas vrai ? Souvenez-vous.  
— Avec quel charme est nuancée  
Cette dalle à moitié cassée !  
Voyez-vous ces veines d'azur,  
Légères, fines et polies,  
Courant, sous les roses pâlies,

Dans la blancheur d'un marbre pur ?  
Tel, dans le sein robuste et dur  
De la Diane chasseresse,  
Devait courir un sang divin ;  
Telle, et plus froide, est une main  
Qui me menait naguère en laisse.

...Dites-nous, marches gracieuses  
Les rois, les princes, les prélats,  
Et les marquis à grand fracas,  
Et les belles ambitieuses,  
Dont vous avez compté les pas.  
Celles-là surtout, j'imagine,  
En vous touchant ne pesaient pas.  
Lorsque le velours ou l'hermine  
Frôlaient vos contours délicats,  
Laquelle était la plus légère ?  
Est-ce la reine Montespan ?<sup>1</sup>  
Est-ce Hortense avec un roman,  
Maintenon avec son bréviaire,  
Ou Fontange avec son ruban ?  
Beau marbre, as-tu vu La Vallière ?  
De Parabère ou de Sabran,  
Laquelle savait mieux te plaire ?  
...As-tu vu le puissant Voltaire,  
Ce grand frondeur des préjugés,  
Avocat des gens mal jugés,  
Du Christ ce terrible adversaire,  
Bedeau du temple de Cythère,  
Présentant à la Pompadour  
Sa vieille eau bénite de cour ?  
...Marches qui savez notre histoire,  
Aux jours pompeux de votre gloire,  
Quel heureux monde en ces bosquets !  
Que de grands seigneurs, de laquais,  
Que de duchesses, de caillettes,  
De talons rouges, de paillettes,  
Que de soupirs et de caquets,  
Que de plumets et de calottes,  
De falbalas et de culottes,

---

1. M<sup>me</sup> de Montespan, favorite de Louis XIV, exerçait sur la cour une influence plus grande que celle de la reine. Hortense Mancini, nièce de Mazarin. — M<sup>me</sup> de Maintenon, veuve du poète Scarron, épouse morganatique de Louis XIV, après la mort de la reine Marie-Thérèse (1683). D'une piété assez austère, elle modifia l'atmosphère de la cour, pendant la dernière partie du règne de Louis XIV. — La duchesse de Fontanges et M<sup>lle</sup> de La Vallière, autres favorites de Louis XIV. La première a laissé son nom à une coiffure en vogue jusqu'au siècle suivant et consistant en un ruban noué au-dessus du front. — M<sup>me</sup> de Parabère et M<sup>me</sup> de Sabran, favorites du Régent.

Que de poudre sous ces berceaux,  
Que de gens, sans compter les sots!  
Règne auguste de la perruque,  
Le bourgeois qui te méconnaît  
Mérite sur sa plate nuque  
D'avoir un éternel bonnet.  
Et toi, siècle à l'humeur badine,  
Siècle tout couvert d'amidon,  
Ceux qui méprisent ta farine  
Sont en horreur à Cupidon!...  
Est-ce ton avis, marbre rose?  
Malgré moi, pourtant, je suppose  
Que le hasard qui t'a mis là  
Ne t'avait pas fait pour cela.  
Aux pays où le soleil brille,  
Près d'un temple grec ou latin,  
Les beaux pieds d'une jeune fille,  
Sentant la bruyère et le thym,  
En te frappant de leurs sandales,  
Auraient mieux réjoui tes dalles  
Qu'une pantoufle de satin.  
Est-ce d'ailleurs pour cet usage  
Que la nature avait formé  
Ton bloc jadis vierge et sauvage  
Que le génie eût animé?  
Lorsque la pioche et la truelle  
T'ont scellé dans ce parc boueux,  
En t'y plantant malgré les dieux,  
Mansard insultait Praxitèle.  
Oui, si tes flancs devaient s'ouvrir,  
Il fallait en faire sortir  
Quelque divinité nouvelle.  
Quand sur toi leur scie a grincé,  
Les tailleurs de pierre ont blessé  
Quelque Vénus dormant encore,  
Et la pourpre qui te colore  
Te vient du sang qu'elle a versé.

Est-il donc vrai que toute chose  
Puisse être ainsi foulée aux pieds,  
Le rocher où l'aigle se pose,  
Comme la feuille de la rose  
Qui tombe et meurt dans nos sentiers?  
Est-ce que la commune mère,  
Une fois son œuvre accompli,  
Au hasard livre la matière  
Comme la pensée à l'oubli?  
Est-ce que la tourmente amère

Jette la perle au lapidaire  
Pour qu'il l'écrase sans façon ?  
Est-ce que l'absurde vulgaire  
Peut tout déshonorer sur terre  
Au gré d'un cuistre ou d'un maçon ?

(*Poésies nouvelles.*)

### Chanson de Fortunio.

Si vous croyez que je vais dire  
    Qui j'ose aimer,  
Je ne saurais, pour un empire,  
    Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,  
    Si vous voulez,  
Que je l'adore et qu'elle est blonde  
    Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie  
    Veut m'ordonner,  
Et je puis, s'il lui faut ma vie,  
    La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée  
    Nous fait souffrir,  
J'en porte l'âme déchirée  
    Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die  
    Qui j'ose aimer,  
Et je veux mourir pour ma mie  
    Sans la nommer.

(*Le Chandelier.*)

### Le Bouffon philosophe.

La scène est à Munich, au moyen âge. La fille du roi, Elsbeth, va épouser par raison d'Etat le prince de Mantoue, personnage ridicule et fat. Fantasio, étudiant spirituel et débauché, prend le costume du bouffon, qui vient de mourir, et se glisse dans le palais. Il s'est juré d'empêcher le mariage. Il y parviendra et retournera à son ancienne vie, ayant éveillé l'amour dans le cœur de la princesse.

ELSBETH (*seule*). — Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est-ce le fantôme de mon pauvre bouffon que j'aperçois dans ces bluets, assis sur la prairie ? Répondez-moi ; qui êtes-vous ? que faites-vous là, à cueillir ces fleurs ? (*Elle s'avance vers un tertre.*)

FANTASIO (*assis, vêtu en bouffon, avec une bosse et une perruque*). — Je suis un brave cueilleur de fleurs, qui souhaite le bonjour à vos beaux yeux.

ELSBETH. — Que signifie cet accoutrement ? qui êtes-vous pour venir parodier sous cette large perruque un homme que j'ai aimé ? Êtes-vous écolier en bouffonnerie ?

FANTASIO. — Plaise à Votre Altesse sérénissime, je suis le nouveau bouffon du roi ; le majordome m'a reçu favorablement ; je suis présenté au valet de chambre ; les marmitons me protègent depuis hier au soir, et je cueille modestement des fleurs en attendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBETH. — Cela me paraît douteux, que vous cueilliez jamais cette fleur-là.

FANTASIO. — Pourquoi ? l'esprit peut venir à un homme vieux, tout comme à une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un trait spirituel d'une grosse sottise ! Beaucoup parler, voilà l'important ; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la minute, tout aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ne demande qu'à être nourri convenablement pour la grosseur de mon ventre, et je regarderai mon ombre au soleil pour voir si ma perruque pousse.

ELSBETH. — En sorte que vous voilà revêtu des dépouilles de Saint-Jean ? Vous avez raison de parler de votre ombre ; tant que vous aurez ce costume, elle lui ressemblera toujours, je crois, plus que vous.

FANTASIO. — Je fais en ce moment une élégie qui décidera de mon sort.

ELSBETH. — En quelle façon ?

FANTASIO. — Elle prouvera clairement que je suis le premier homme du monde, ou bien elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de bouleverser l'univers pour le mettre en acrostiches ; la lune, le soleil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes, comme des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames.

ELSBETH. — Pauvre homme ! quel métier tu entreprends ! faire de l'esprit à tant par heure ! N'as-tu ni bras ni jambes, et ne ferais-tu pas mieux de labourer la terre que ta propre cervelle ?

FANTASIO. — Pauvre petite ! quel métier vous entreprenez ! épouser un sot que vous n'avez jamais vu ! N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne feriez-vous pas mieux de vendre vos robes que votre corps ?

ELSBETH. — Voilà qui est hardi, monsieur le nouveau-venu !

FANTASIO. — Comment appelez-vous cette fleur-là, s'il vous plaît ?

ELSBETH. — Une tulipe. Que veux-tu prouver ?

FANTASIO. — Une tulipe rouge, ou une tulipe bleue ?

ELSBETH. — Bleue, à ce qu'il me semble.

FANTASIO. — Point du tout, c'est une tulipe rouge.

ELSBETH. — Veux-tu mettre un habit neuf à une vieille sentence ? tu n'en as pas besoin pour dire que du goût et des couleurs, il n'en faut pas disputer.

FANTASIO. — Je ne dispute pas ; je vous dis que cette tulipe est une tulipe rouge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH. — Comment arranges-tu cela ?

FANTASIO. — Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous le soleil s'il est né bleu ou rouge ? Les tulipes elles-mêmes n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires font des greffes si extraordinaires, que les pommes deviennent des citrouilles. Cette tulipe que voilà s'attendait bien à être rouge ; mais on l'a mariée ; elle est toute étonnée d'être bleue : c'est ainsi que le monde entier se métamorphose sous les mains de l'homme ; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur, quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ça sentît la rose dans le paradis de Moïse ? ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation, c'est une marquise comme vous et moi.

ELSBETH. — La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut ; mais une fleur ne peut en devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature ? on ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder, si l'on voulait, par des moyens artificiels, altérer sa forme d'une étamine.

FANTASIO. — C'est pourquoi je fais plus de cas d'une violette que d'une fille de roi.

ELSBETH. — Il y a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler ; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

FANTASIO. — Non pas à mes oreilles, mais à ma langue. Vous vous trompez de sens ; il y a une erreur de sens dans vos paroles.

ELSBETH. — Ne me fais pas de calembour, si tu veux gagner ton argent ! et ne me compare pas à des tulipes, si tu ne veux gagner autre chose.

FANTASIO. — Qui sait ? Un calembour console de bien des chagrins ; et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les pensées, les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas, et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans que le galimatias de trois drames modernes.

ELSBETH. — Tu me fais l'effet de regarder le monde à travers un prisme tant soit peu changeant.

FANTASIO. — Chacun a ses lunettes ; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les verres. Qui est-ce qui pourra me dire au juste si je suis heureux ou malheureux, bon ou mauvais, triste ou gai, bête ou spirituel ?

ELSBETH. — Tu es laid, du moins ; c'est certain.

FANTASIO. — Pas plus certain que votre beauté.

(*Fantasio*, II, 1.)

---

## CHAPITRE VII.

# Le Réalisme.

### De 1850 à la période contemporaine.

I. — On peut, de 1850 à 1885-90, discerner certaines tendances :  
1. — Par réaction contre le romantisme, on en revient à *la littérature impersonnelle, rationnelle et objective* (poésie parnassienne, roman naturaliste). 2. — Le grand développement des sciences marque cette époque d'une empreinte profonde (1). L'esprit *positif*, souvent matérialiste et irréligieux, se répand. Toute cette époque a le culte, voire la superstition de la science. Les littérateurs seront renseignés sur les procédés de l'histoire, de la philosophie, des sciences, et ils prétendront les appliquer (par ex., Zola, P. Bourget, Brunetière, etc.). Ils se préoccuperont plus de convaincre que d'émouvoir, de faire connaître rationnellement la réalité, souvent triste, que de faire naître de beaux rêves. Les deux grands écrivains de cette période, Taine et Renan, modèlent profondément les esprits par leurs œuvres de critique, d'histoire et de philosophie.

Bref, cette période pourrait s'appeler le *réalisme*. Elle est en fait, après la crise romantique, la continuation logique du XVIII<sup>e</sup> s. : somme toute, la littérature française suit depuis la Renaissance, avec parfois certains écarts, la voie de la raison.

II. — Vers 1885, des changements divers, et souvent contradictoires, se font jour : cette grande confiance en la science diminue ; le positivisme est battu en brèche et une renaissance religieuse se dessine, très nette (Verlaine, Brunetière, Bourget, Huysmans, Peguy, Claudel, Fr. Jammes, etc.). Contre le Parnasse, les poètes symbolistes rénovent le lyrisme.

Par ailleurs, le pessimisme s'accroît (Loti, par ex.) : la plupart des esprits souffrent d'une civilisation de plus en plus technique et matérialiste, et perçoivent la décadence de l'état social. Certains réagissent en se donnant à une foi (religieuse ou politique) et veulent, par leurs œuvres, contribuer à la rénovation de la société (Bourget, Barrès, Peguy, R. Rolland, etc.). D'autres se réfugient dans le culte de l'art pur (Mallarmé et beaucoup de symbolistes). D'autres encore restent fidèles à la tradition de raison et d'esprit critique (A. France, Valéry, Gide, etc.).

Les différents genres continuent à évoluer. Mais en poésie, le symbolisme marque une rupture profonde avec le passé.

Bref, peu d'unité : cette époque, de 1885 environ à la grande secousse de 1914-18, apparaîtra sans doute, aux yeux de l'histoire littéraire, comme une période de transition où se montrent les signes précurseurs du XX<sup>e</sup> s. Elle se caractérise — et de plus en plus — par l'éclosion de talents qu'il serait vain de grouper en écoles.

---

1. L'œuvre de DARWIN (*Origine des espèces*, 1859) exerce une très grande influence.



I.

LA POÉSIE.

THÉOPHILE GAUTIER, BANVILLE et BAUDELAIRE sont des poètes de transition (1). Le premier se préoccupe surtout de peindre des tableaux pittoresques et néglige le sentiment. Banville ne voit dans les vers que prétexte à des peintures colorées, à des prouesses de versification. Avec eux, la poésie redevient impersonnelle et la doctrine de *l'art pour l'art* se précise : l'artiste ne doit chercher que la beauté. Tel le savant, il ne se soucie point des questions de morale (2). Cette doctrine va bientôt s'imposer. Quant à Baudelaire, il annonce à la fois le Parnasse et le symbolisme, par son culte de la forme, son désir de sensations nouvelles et l'emploi du symbole. Son influence sera très grande et maints poètes, très divers de tendances, se réclameront de lui à quelque titre.

I. — LE PARNASSE. — En 1866, l'éditeur Lemerre fit paraître un recueil de vers, *Le Parnasse contemporain*, où figuraient des œuvres de Gautier, Banville, Baudelaire, Leconte de Lisle, J.-M. de Heredia, Sully-Prudhomme, Coppée, Léon Dierx, Verlaine, Mallarmé, etc., d'où le nom de *parnassiens* donné à la plupart de ces poètes encore peu connus.

Cependant, on ne peut guère parler d'école parnassienne. En effet, à ne considérer que l'œuvre de LECONTE DE LISLE, qui domine tout le lot, on observe les tendances suivantes :

1. — Leconte de Lisle renonce aux effusions lyriques, aux indiscretions romantiques. Il tend à l'*impassibilité* (le terme est consacré) ou plutôt à l'*impersonnalité*.

2. — Il s'attache à représenter le monde et la vie, de façon pittoresque certes, mais aussi tels que la science (histoire des religions, archéologie, etc.) les explique.

3. — Il réagit contre la versification parfois désordonnée des romantiques. Il cherche une forme impeccable, pure, régulière. Ses vers chantent moins que ceux de Hugo ou de Musset : ils sont plus plastiques, de contours plus nets.

4. — Il se reprend à aimer l'antiquité grecque.

Si l'on admet ces quatre points, on ne peut guère ranger parmi les parnassiens purs que LECONTE DE LISLE et HEREDIA (3). — SULLY-PRUDHOMME, DIERX, COPPÉE, sont plus ou moins indépendants. VERLAINE et MALLARMÉ ne tarderont pas à inaugurer le symbolisme.

Retenons cependant que, de 1850 à 1885, la poésie est en général *moins lyrique*, plus soignée de forme, volontiers sculpturale et décorative (tandis que la poésie romantique était surtout oratoire) et qu'elle participe dans une certaine mesure de l'exactitude des sciences. Voyez la précision des analyses psychologiques de Sully-Prudhomme et ses essais pour traduire en vers les vérités scientifiques (*La Justice*. — *Le Bonheur*). Mais si le terme *Parnasse* reste une classification commode, il faut se garder de généraliser. Vigny est presque aussi pessimiste et impersonnel que Leconte de Lisle. Ce dernier a laissé plus d'une fois percer ses sentiments intimes et son pessimisme hautain n'est certes pas impassible (4).

II. — LE SYMBOLISME. — Dès 1870, trois poètes isolés, très différents l'un de l'autre du reste, MALLARMÉ, VERLAINE et RIMBAUD, préparent le changement le plus profond qui ait jamais bouleversé la poésie en France. Depuis les origines, un poème était la transcription claire, par des mots ordonnés, de l'émotion

---

1. N'oublions pas que Hugo perpétue le romantisme, isolément, par une production abondante et ininterrompue, jusqu'à sa mort (1885). — 2. Les romantiques (Hugo, Lamartine, Vigny, Balzac, etc.), au contraire, prétendent améliorer la société. — 3. Comparez les *Trophées* de Heredia et la *Légende des Siècles* : Hugo arrange l'histoire selon ses vues poétiques et philosophiques. — 4. De même, le terme *romantisme* n'est souvent qu'une étiquette : Lamartine, par le style, est encore fort classique.

lyrique et des thèmes suscités par cette émotion. Mallarmé et Verlaine rompent avec cette tradition du *discours* cohérent : ils *dématérialisent* la poésie, la réduisent à l'expression naïve (en apparence) du trouble intérieur, de l'état poétique le plus intime ; un poème de Verlaine est comme un chant intérieur, ineffable et secret ; Mallarmé, par des associations de mots éblouissants, transforme ses émotions en visions étincelantes, mais obscures. Rimbaud, tentant de pénétrer les secrets de « l'Alchimie du Verbe », cherche fiévreusement une poésie nouvelle s'exprimant par des moyens nouveaux ; son influence se fera sentir plus tard, jusqu'à nos jours. Hégémonie de la poésie *pure*, a-t-on dit. Par opposition à la poésie impassible et décorative des parnassiens, le lyrisme renaît donc, mais subtil ou violent, souvent hermétique.

Mallarmé et Verlaine (fort peu connus alors, maintenant illustres) firent peu à peu école, vers 1885. Mais ce désir de la poésie pure aboutit évidemment aux tendances les plus diverses : JULES LAFORGUE, STUART MERRIL, FRANCIS VIELLÉ-GRIFFIN, JEAN MORÉAS, ALBERT SAMAIN, HENRI DE RÉGNIER, MAURICE MAETERLINCK, CHARLES VAN LERBERGHE, autant d'aspects différents du *Symbolisme*. Ce terme, proposé par Moréas s'imposa bientôt pour désigner la jeune école : il soulignait la prédominance de la forme symbolique, chez tous ces poètes, pour traduire le rêve intérieur ; le monde extérieur n'est conçu que comme un symbole du monde intime. En outre, on retrouvait chez tous le goût des impressions fugitives, du style subtil et rare, et surtout de la musicalité du vers (en opposition avec le vers parnassien, plastique et sculptural). Les symbolistes rompent avec la versification traditionnelle et créent le vers libre (1).

Une certaine rupture avec le public était fatale : depuis lors, la poésie n'est goûtée que d'une élite (2).

Après 1900, la poésie, sans cesser le plus souvent de devoir au symbolisme ses prémisses avouées ou secrètes, tente pourtant des voies nouvelles. PAUL FORT cultive la prose rythmée. FRANCIS JAMMES et PAUL CLAUDEL, poètes catholiques, diffèrent profondément par leur art : le premier exprime, dans une forme savamment naïve, des sentiments très simples, en apparence du moins ; le second (*Cinq grandes Odes*, 1909), nettement symboliste, affirme une orthodoxie teintée de mysticisme, en « versets » tour à tour dépouillés et curieusement imagés. CHARLES PEGUY, âme ardente et droite, part des idéaux socialistes pour revenir au christianisme et, à la veille de la première guerre mondiale, exalter le patriotisme ; son vers, abrupt et violent, prend parfois une incontestable grandeur, qui ne doit rien au symbolisme. PAUL VALÉRY, parti d'un symbolisme très mallarméen, crée une poésie dans laquelle un intellectualisme profond se revêt d'images sensibles et éclatantes (*La Jeune Parque*, 1917 ; *Charmes*, 1922) ; il apparaît comme le plus grand poète de ce temps. GUILLAUME APOLLINAIRE, lettré, sensible et épris de nouveauté dans tous les domaines (poésie, peinture, musique) est à l'origine du *Surréalisme* (*Alcools*, 1913) ; cette tendance, orientée vers l'expression de l'irrationnel, sera illustrée par ANDRÉ BRETON, LOUIS ARAGON, PAUL ELUARD. Mentionnons encore JULES SUPERVIELLE, poète très personnel. Enfin rappelons que le grand poète belge EMILE VERHAEREN, en des vers d'une facture résolument symboliste, perpétue jusqu'à la guerre de 1914 une fougue toute romantique (*Les Villes tentaculaires*, 1895 ; *La multiple Splendeur*, 1906). En France, la comtesse de NOAILLES, dans un registre tout différent, appellerait pourtant une remarque analogue.

---

1. Les premiers vers libres se trouvent chez Rimbaud ; le théoricien (assez abscons) de cette poésie nouvelle fut G. Kahn. Il ne faut pas confondre le vers libre symboliste, qui va à l'encontre de toutes les règles traditionnelles, avec le vers libre des classiques, qui est seulement un mélange de divers mètres réguliers. — 2. Selon l'expression d'A. Thibaudet, la poésie se targue dès lors d'un *avant-gardisme* chronique.

II.

LE ROMAN.

I. — RÉALISME ET NATURALISME. — Déjà Stendhal, Balzac et Mérimée orientaient le roman vers le réalisme. Celui-ci apparaît vraiment avec FLAUBERT (*Madame Bovary*, 1857) (1) : c'est somme toute, par l'observation de la réalité, la documentation précise, l'impersonnalité, une réaction contre la fantaisie romantique, une sorte de retour au classicisme, mais un classicisme fort élargi. Puis viennent EDMOND et JULES DE GONCOURT (*Sœur Philomène*, 1861; *Germinie Lacerteux*, 1865, etc.) et ALPHONSE DAUDET (*Le Petit Chose*, 1868; *Lettres de mon moulin*, 1869, etc.); mais chez ces trois écrivains, le réalisme suit évidemment des voies différentes, selon les tempéraments.

En 1880, ZOLA formule dans le *Roman expérimental* la théorie du *naturalisme* : le roman, selon lui, doit être une expérience scientifique. L'artiste doit se doubler d'un savant : il observe la réalité, accumule des documents (2), puis bâtit un récit pour y faire évoluer les individus choisis, en tenant compte des indications de la science (phénomènes pathologiques, physiologie, lois de l'hérédité, etc.). Il est à peine nécessaire d'indiquer que les prétentions scientifiques de telles œuvres sont assez vaines. Mais ce souci de substituer la physiologie à la psychologie imprègne le roman de matérialisme et l'oriente vers une conception dure, brutale même de l'homme : les naturalistes ne verront en lui que des appétits, ils s'attacheront de préférence aux milieux misérables, aux laideurs de la vie. En outre, ils négligeront la composition : un roman sera une *tranche de vie*.

Citons surtout ZOLA, J.-K. HUYSMANS (3) et GUY DE MAUPASSANT : mais ce dernier, élève de Flaubert, a hérité de son maître le goût du style précis et de la composition artistique. Plus peut-être que celui de Flaubert, dont il n'a pas la froideur, son style est remarquable de netteté et de pureté (*Une Vie*, 1883).

Du reste, le naturalisme n'absorba pas tous les talents : rappelons BARBEY D'AUREVILLE, un romantique attardé (*Les Diaboliques*, 1874); OCTAVE FEUILLET, romanesque et idéaliste (*Le Roman d'un jeune homme pauvre*, 1858) (4).

II. — LA RÉACTION CONTRE LE NATURALISME. — Le naturalisme fatigua bientôt le public de ses excès : vers 1885-1890, on en revint à une analyse plus judicieuse des caractères et des mœurs, et même à l'idéalisme. A cette époque se marque fortement l'influence d'écrivains russes (TOLSTOÏ, DOSTOÏEVSKI) et scandinaves (IBSEN), tout imprégnés de mysticisme et s'intéressant surtout aux problèmes sociaux ou aux drames profonds de la conscience individuelle. Le roman est alors d'une vitalité remarquable (elle dure encore) : les créations sont peut-être moins puissantes qu'auparavant (Balzac, Stendhal ou Flaubert), mais témoignent de beaucoup d'art et d'intelligence.

PAUL BOURGET (*Le Disciple*, 1889), défenseur des idéaux traditionnels; MAURICE BARRES, qui évolua d'une sorte d'anarchisme intellectuel au traditionalisme et au nationalisme (*Les Déracinés*, 1897); ANATOLE FRANCE, sceptique et érudit (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, 1881); *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, 1893); JULES RENARD, observateur d'une acuité singulière et d'une pitié voilée d'ironie (*Poil de Carotte*); PIERRE LOTI, individualiste mélancolique et auteur de romans exotiques (*Pêcheur d'Islande*; *Aziyadé*); RENÉ BAZIN, spiritualiste profondément attaché à la terre natale (*Les Oberlé*, 1901); HENRY BORDEAUX (*Les Roquevillard*, 1906); ROMAIN ROLLAND, romancier, biographe et musicographe (*Jean-Christophe*, 1905-1909)... tels sont les noms qui paraissent s'imposer dans l'ensemble de la production romanesque; celle-ci ne fait que se multiplier au point que le roman étouffe de plus en plus les autres genres littéraires.

1. Le goût du réalisme se manifeste d'abord vers 1850 dans les milieux de rapins et de bohèmes (notamment l'atelier du peintre Courbet) et chez des romanciers aujourd'hui fort oubliés : Champfleury, Duranty et Murger (*Scènes de la vie de Bohème*, 1851).

2. Ce reportage est également le procédé des Goncourt et de Daudet. — 3. J.-K. HUYSMANS (1848-1907) débuta par des romans naturalistes fort grossiers (*Les Sœurs Vatard*, 1879), puis se convertit au catholicisme et publia des romans bizarres, mystiques et sensuels à la fois (*En route*, 1895. — *La Cathédrale*, 1898). — 4. Citons encore VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, conteur sceptique et railleur (*Contes cruels*, 1883).

Après 1900, il faut renoncer aux tentatives de classement. Citons quelques chefs de file : ANDRÉ GIDE, essayiste et moraliste plutôt que romancier, tenant d'un individualisme extrême (*La Porte étroite*, 1909; *Les Faux-Monnayeurs*, 1926); MARCEL PROUST, dont le vaste roman — si on peut lui donner ce nom — (*A la recherche du Temps perdu*, 1913-1927) contient des analyses psychologiques d'une pénétration et d'une délicatesse toutes nouvelles, en même temps que des tableaux de la société d'avant la première guerre, de subtiles évocations d'esthète raffiné et surtout, peut-être, une tentative troublante d'exploration de l'inconscient; COLETTE (*La Vagabonde*, 1905; *La Maison de Claudine*, 1923), qui excelle dans la notation aiguë des sensations les plus fines et qui est sûrement un des plus parfaits stylistes de cette époque; FRANÇOIS MAURIAC (*Thérèse Desqueyroux*, 1926), analyste sans illusion des âmes tourmentées et repliées sur elles-mêmes; GEORGES DUHAMEL (*Civilisation*, 1918; *Chronique des Pasquier*, 1933-1945), prosateur dans la ligne de la tradition classique; JULES ROMAINS, créateur de l'« l'Unanimité », auteur d'une vaste fresque de notre époque : *Les Hommes de bonne volonté* (1932-1947); ROGER MARTIN DU GARD : *Jean Barois* (1913), *Les Thibault* (1922-1939); HENRY DE MONTHELAN (*Les Bestiaires*, 1926; *Les Célibataires*, 1934; *Les Jeunes Filles*, 1936-1939); ANDRÉ MALRAUX (*La Condition humaine*, 1933), dont les romans, âpres et violents, disent l'angoisse de l'homme de notre temps confronté avec l'absurdité du destin; ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY (*Vol de nuit*, 1931), aviateur, qui trouve dans l'énergie et le devoir le sens de la vie. On doit citer encore les noms de JACQUES DE LACRETELLE, de JULIEN GREEN, d'ANDRÉ MAUROIS, de PAUL MORAND, de GEORGES BERNANOS, de JEAN GIONO, de VALÉRY LARBAUD. Une place à part doit être réservée à JEAN GIRAUDOUX, fantasque et poète dans ses romans comme dans son théâtre, et à ALAIN FOURNIER (*Le grand Meaulnes*, 1913, roman poétique de l'adolescence et de l'évasion).

Il convient de mentionner d'autre part le développement du roman régionaliste et celui du roman exotique, ce dernier dérivé de Loti (CLAUDE FARRÈRE, les frères THERAUD, etc.).

Enfin, dans la production des années toutes récentes, retenons comme particulièrement importants l'apport de JEAN-PAUL SARTRE, philosophe, romancier et dramaturge (*La Nausée*, 1938) et celui d'ALBERT CAMUS (*L'Étranger*, 1942; *La Peste*, 1947), qui ne se rattache que partiellement à l'existentialisme de Sartre. Mentionnons encore L. ARAGON (*Le paysan de Paris*, 1926; *Les Voyageurs de l'impériale*, 1943, etc).

### III.

## LE THÉÂTRE.

I. — LE THÉÂTRE EN VERS. — Après le déclin, vers 1840, du drame romantique, le théâtre en vers n'occupe plus qu'une place restreinte dans la production dramatique. HENRI DE BORNIER (*La Fille de Roland*, 1875), FRANÇOIS COPPÉE (*Le Passant*, 1869 — *Severo Torelli*, 1883, etc.), RICHEPIN (*Le Flibustier*, 1888 — *Le Chemineau*, 1897) perpétuent isolément et sans éclat la tradition du drame lyrique (1). EDMOND ROSTAND donne au théâtre en vers un vif mais éphémère regain (*Cyrano de Bergerac*, 1897).

II. — LA COMÉDIE. — Dès 1845-1850, après la production, abondante mais médiocre, de Scribe, la comédie va donner à nouveau des œuvres de valeur. Mais ce terme « comédie », que l'on conserve par tradition (2), ne désigne plus un genre bien distinct : il va s'appliquer aussi bien au genre sérieux qu'au genre plaisant. C'est en somme l'élargissement du drame bourgeois de Diderot.

De 1850 à 1880 dominant AUGIER et DUMAS FILS, qui ont brillé dans la comédie de mœurs. Mais il faut rappeler les comédies et les drames historiques

1. Citons encore A. SAMAIN (*Polyphème*, 1901) et MIGUEL ZAMACOÏS (*Les Bouffons*, 1907).  
2. On précise parfois en disant *Comédie dramatique* ou *comédie gaie*. Actuellement, les écrivains intitulent simplement leur œuvre « pièce ».

de VICTORIEN SARDOU (*Nos Intimes*, 1861 — *La Famille Benoit*, 1865 — *Patrie*, 1869 — *La Tosca*, 1887), qui ne valent guère que par leur habileté scénique, et surtout les farces et vaudevilles de LABICHE (1) (*Le Voyage de Monsieur Perrichon*, 1860), qui est un moraliste caricatural.

Après 1880, le théâtre voit paraître des tendances bien diverses : comédies de mœurs (PAILLERON : *Le Monde où l'on s'ennuie*, 1881); — pièces naturalistes (2), volontiers pessimistes (HENRI BECQUE : *Les Corbeaux*, 1882 — *La Parisienne*, 1885; OCTAVE MIRBEAU : *Les Mauvais bergers*, 1897 — *Les Affaires sont les affaires*, 1903); — pièces symbolistes et mystiques (MAETERLINCK : *La Princesse Maleine*, 1889 — *Pelléas et Mélisande*, 1892; P. CLAUDEL : *L'Annonce faite à Marie*, 1912); — pièces à thèse (FRANÇOIS DE CUREL : *La Nouvelle idole*, 1899 — *L'Ame en folie*, 1920; HERVIEU : *La Course du flambeau*, 1901; BRIEUX : *La Robe rouge*, 1900); — pièces psychologiques (GEORGES DE PORTO-RICHE : *Amoureuse*, 1891; M. DONNAY : *Amants*, 1895; HENRI LAVENDAN : *Le Duel*, 1905; H. BATAILLE : *La Marche nuptiale*, 1905; H. BERNSTEIN : *Le Voleur*, 1906); — pièces gaies (GEORGES ARMAN DE CAILLAVET et ROBERT DE FLERS : *Le Bois sacré*, 1910 — *L'Habit vert*, 1913; GEORGES COURTELINE : *Boubouroche*, 1893), etc.

A l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, nous retrouvons, au théâtre, le nom, cité plus haut à propos du roman, d'ANDRÉ GIDE (*Satil*, 1897; *Le Roi Candale*, 1905). Ses personnages sont des symboles ou les interlocuteurs d'un débat moral ou philosophique, plutôt que des créations vivantes.

Après la guerre de 1914-1918, comme dans les autres genres, nous ne trouvons que des tempéraments, non des écoles; des tentatives individuelles de renouvellement, parfois heureuses, non des tendances générales (3). Citons quelques noms et quelques points de repère. CHARLES VILDRAC (*Le Paquebot Tenacity*, 1920), évocateur fraternel des réalités et des êtres moyens. JEAN COCTEAU, au talent fantasque et aux activités multiples (poésie, roman, théâtre, ballet...): *La Voix humaine*, 1930. JULES ROMAINS (*Knock ou le Triomphe de la Médecine*, 1923). JEAN GIRAUDOUX a bien renouvelé l'art dramatique, en y transportant sa fantaisie et sa verve poétique, non, si l'on veut, sans quelque préciosité, mais en conservant en ou retrouvant le sens du tragique (*Amphytrion* 38, 1930; *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, 1935; *Ondine*, 1939). FRANÇOIS MAURIAC : *Asmodée*, 1938; *Le Feu sur la Terre*, 1950. JEAN ANOUILH, tour à tour gracieux, tendre et amer, semble bien redevable en quelque mesure à Giraudoux, parfois aussi, sans doute, à Marivaux... (*La Sauvage*, 1935; *Antigone*, 1942; *La Répétition ou l'Amour puni*, 1950, etc.). Citons encore ARMAND SALACROU (*La Terre est ronde*, 1938); HENRY DE MONTHERLANT, en qui s'est révélé tard un auteur dramatique très doué et dont nous parlons plus bas (*La Reine morte*, 1942; *Le Maître de Santiago*, 1947); PAUL RAYNAL : *Le Matériel humain*, 1948; JEAN-PAUL SARTRE (*Les Mains sales*, 1948); ALBERT CAMUS (*Caligula*, 1945; *Les Justes*, 1949).

Enfin, la tradition du théâtre léger, « boulevardier », spirituel et sentimental à la fois, s'est maintenue, parfois renouvelée : EDOUARD BOURDET (*Vient de paraître*, 1927); MARCEL ACHARD (*Jean de la Lune*, 1929); MARCEL PAGNOL (*Topaze*, 1928; *Marius*, 1931); ANDRÉ ROUSSIN (*La petite Hutte*, 1947; *Bobosse*, 1950).

#### IV.

### LES AUTRES GENRES.

I. — PHILOSOPHIE, HISTOIRE ET SCIENCE. — Le positivisme d'Auguste Comte trouve deux illustres représentants (4), TAINE et RENAN. Leurs travaux

1. Le terme *vaudeville* désignait au 16<sup>e</sup> et au 17<sup>e</sup> s. des chansons bachiques et satiriques (voir Boileau, A. P. II). Sous le second Empire, le mot s'applique à des comédies bouffonnes mêlées de couplets. Aujourd'hui, il n'indique plus qu'une pièce très gaie. — 2. Le « Théâtre libre », dirigé par Antoine (1887-1896), imposa le naturalisme dramatique, mais révéla aussi au public Tolstoï et Ibsen. — 3. Il faut mentionner les noms de quelques metteurs en scène qui cherchent alors à renouveler les conditions de l'art dramatique : Lugné-Poë (Théâtre de l'Œuvre), J. Copeau (Vieux-Colombier), Dullin, Jouvet (Athénée), Baty, Pitoëff, etc. — 4. Citons aussi LITTRÉ (1801-1881), connu par ses travaux de philologie et surtout par son *Dictionnaire*, œuvre magistrale, aujourd'hui encore indispensable à une étude approfondie de notre langue.

philosophiques, historiques et critiques ont eu la plus grande influence, en tous domaines, de 1860 à 1890, et leur esprit a fortement marqué cette génération.

Après eux, il convient de citer les historiens FUSTEL DE COULANGES (*La Cité antique*, 1864) et GASTON BOISSIER (*Cicéron et ses amis*, 1865). Mais la précision scientifique exclut de plus en plus le souci de l'art et, vers la fin du siècle et de nos jours, les œuvres historiques et philosophiques se font érudites et spécialisées; pour la plupart, il n'y a point lieu d'en examiner le mérite littéraire. Parmi les historiens, citons E. LAVISSE, P. DE NOLHAC, H. HOUSSAYE, G. HANOTAUX, FR. MASSON, G. GLOTZ, J. BAINVILLE (*Histoire de France*, 1924), l'orientaliste R. GROSSET, etc.

D'autre part, le positivisme est combattu dès 1880 par des philosophes éminents : BOUTROUX, FOUILLÉE, BERGSON (*L'Évolution créatrice*, 1907), etc.; nous ne pouvons examiner ici leurs tendances, d'ailleurs fort diverses. Mais signalons que cette réaction, qui est un retour au spiritualisme, coïncide avec le déclin du naturalisme et l'avènement de la poésie symboliste.

Après la première guerre mondiale, la réflexion philosophique, comme souvent la littérature, est marquée profondément par les grands faits, intellectuels et historiques, qui dominent l'époque : développement toujours croissant de la recherche scientifique et analyse toujours plus profonde de la méthode, de la portée et des limites de la science; avec le viennois S. FREUD et après lui, étude de « l'inconscient » et des forces obscures, irrationnelles, dont on souligne l'importance, dans la conduite de l'homme et même dans la genèse de sa pensée (traduction française de *l'Introduction à la Psychanalyse* de Freud, 1921); enfin, inquiétude d'une époque troublée, angoissée, qui aboutit aux drames des années 39-45 et qui pose aux esprits, plus cruellement que jamais, la question de la destinée de l'homme. C'est bien ce dernier problème que tentent de résoudre des courants philosophiques tels que le « matérialisme dialectique » des marxistes d'une part, et de l'autre, l'*existentialisme* sous sa forme chrétienne (G. MARCEL, L. LAVELLE) ou athée (J.-P. SARTRE).

Dans le même temps, des formes traditionnelles de pensée continuent, en s'adaptant aux données et aux problèmes nouveaux, notamment, le *néothomisme* catholique, forme rajeunie de la scolastique médiévale : le cardinal MERCIER, J. MARITAIN, etc.

Il convient encore de souligner le développement, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au XX<sup>e</sup>, de la *sociologie* : G. TARDE, E. DURKHEIM, L. LEVY-BRUHL.

Enfin, bien des noms seraient à citer, en dehors des courants dont nous avons parlé : A. LALANDE, E. MEYERSON, L. BRUNSCHVICG, G. BACHELARD, D. PARODI et, parmi les historiens de la philosophie, L. ROBIN, historien de la pensée antique, E. GILSON (philosophie médiévale), E. BREHIER, etc.

Parmi les écrivains scientifiques, très nombreux, rappelons au moins CLAUDE BERNARD (*Introduction à l'Étude de la Médecine expérimentale*, 1865), PASTEUR et HENRI POINCARÉ (*La Science et l'Hypothèse*, 1902), chez qui les considérations philosophiques peuvent intéresser les profanes eux-mêmes (1).

Notons toutefois que de nombreux écrivains choisissent aujourd'hui la forme de l'essai ou du roman pour développer leurs spéculations : citons A. FRANCE, REMY DE GOURMONT (*Une Nuit au Luxembourg*, 1906), JULIEN BENDA (*Belphégor*, 1919 — *La Trahison des Clercs*, 1927), CHARLES MAURRAS, ALAIN (*Propos d'Alain*, 1920), etc.

II. — CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Elle est très brillamment représentée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par FERDINAND BRUNETIÈRE et JULES LEMAÎTRE, que

---

1. Il convient aussi de mentionner des vulgarisateurs comme C. FLAMMARION et J.-H. FABRE.

nous citons plus loin. Signalons encore EMILE FAGUET (*Etudes sur les XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> siècles*, 1885-1894), esprit net et clair, très objectif; A. FRANCE; FRANCISQUE SARCEY (*Quarante ans de théâtre*, 1900), qui fut surtout un chroniqueur de théâtre et le plus spirituel des conférenciers; REMY DE GOURMONT et P. BOURGET, etc.

La critique littéraire, renouvelée par l'équipe de la *Nouvelle Revue française* (J. RIVIÈRE), manifeste, après la première guerre, une grande vitalité et une grande diversité de tendances. Citons, parmi les noms les plus représentatifs, ceux d'ALBERT THIBAUDET; de V. LARBAUD qui, de même qu'EDMOND JALOUX, assume un rôle fécond d'intermédiaire entre les littératures française et étrangères; de P. LASSERRE, A. SUARES, CH. DU BOS, etc.

Enfin, l'érudition et l'histoire littéraire connaissent, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un développement qui n'a pas cessé : G. PARIS, L. PETIT DE JULLEVILLE, G. LANSON (*Histoire de la Littérature française; L'Art de la Prose*, 1908), J. BÉDIER (*Les Légendes épiques*, 1908), A. LEFRANC, etc.

III. — ELOQUENCE. — Nous ne pouvons guère ici que rappeler quelques noms. Orateurs politiques : JULES FAVRE, GAMBETTA, JULES FERRY, ALBERT DE MUN, JAURÈS, etc. — Orateurs de la chaire : Mgr FREPPEL, le P. MONSABRÉ, le P. DIDON, etc. — Orateurs du barreau : JULES FAVRE, LACHAUD, etc.

Notons le développement, vers 1860, d'un genre nouveau, la *conférence*, où s'illustra FR. SARCEY.

Enfin, l'essor du journalisme a révélé des talents remarquables : EDMOND ABOUT, chroniqueur aimable et alerte; PRÉVOST-PARADOL, plus connu comme critique et comme écrivain politique (*Les Moralistes français*, 1865); LOUIS VEUILLOT, ardent défenseur du catholicisme ultramontain, ennemi acharné du modernisme : il a laissé divers ouvrages de polémique (*Les Odeurs de Paris*, 1866), etc.

## I.

### POÈTES DE TRANSITION.

#### **Théophile Gautier.**

Tarbes, 1811. — Neuilly, 1872.

Œuvres : POÉSIE. — *Poésies* (1830). — *Albertus* (1833). — *La Comédie de la Mort* (1838). — *Espana* (1845). — *Emaux et Camées* (1852).

ROMANS. — *Mademoiselle de Maupin* (1835). — *Nouvelles* (1845). — *Contes* (1857). — *Le Roman de la Momie* (1858). — *Le Capitaine Fracasse* (1863).

RÉCITS DE VOYAGES. — *Tra los montes* (1843). — *Italia* (1852). — *Constantinople* (1853). — *Voyage en Russie* (1867).

CRITIQUE. — *Les Grottesques* (1833). — *Histoire du Romantisme* (1874), etc.

Fut d'abord peintre. C'est comme « rapin » qu'il prit part à la bataille d'Hernani : l'héroïque gilet rouge (1) qu'il y portait est entré dans l'histoire. Puis il se lança dans le journalisme, auquel il dut, toute sa vie, son pain quotidien. Fidèle sujet de V. Hugo, il défendit fougueusement le romantisme. Entretemps, il publiait des poèmes, des romans, d'un pittoresque échevelé d'abord, puis plus sobres, plus classiques.

---

1. Plus exactement un pourpoint de satin écarlate.

En fait, Gautier écrivain est resté peintre. Il s'est défini lui-même : « un homme pour qui le monde extérieur existe ». Plus d'effusions lyriques, peu ou pas de sentiments (1), mais l'unique souci de la beauté plastique. Très dédaigneux des préoccupations morales, il ramène la poésie à l'art pur. Gautier a le culte exclusif de la forme : il excelle dans la description, il a le sens de la ligne, de la couleur et il les débarrasse des outrances romantiques. Plus de violentes enluminures, qui sentent un peu le *toc*. Ses romans ne valent que parce qu'ils créent des visions d'art et ce n'est point négligeable : *Le Capitaine Fracasse* est un remarquable tableau de l'époque Louis XIII.

L'œuvre de Gautier marque donc l'épuisement du lyrisme romantique et, avec la doctrine de *l'art pour l'art*, l'avènement d'une poésie plus impassible et plus réaliste.

### In Deserto<sup>2</sup>.

Les pitons des sierras, les dunes du désert,  
Où ne pousse jamais un seul brin d'herbe vert;  
Les monts aux flancs zébrés de tuf, d'ocre et de marne,  
Et que l'éboulement de jour en jour décharne;  
Le grès plein de micas papillotant aux yeux,  
Le sable sans profit buvant les pleurs des cieux,  
Le rocher refrogné<sup>3</sup> dans sa barbe de ronce,  
L'ardente solfatare avec la pierre-ponce,  
Sont moins secs et moins morts aux végétations  
Que le roc de mon cœur ne l'est aux passions.  
Le soleil de midi, sur le sommet aride,  
Répand à flots plombés sa lumière livide,  
Et rien n'est plus lugubre et désolant à voir  
Que ce grand jour frappant sur ce grand désespoir.  
Le lézard pâmé bâille, et parmi l'herbe cuite  
On entend résonner les vipères en fuite.  
Là, point de marguerite au cœur étoilé d'or,  
Point de muguet prodigue égrenant son trésor,  
Là, point de violette ignorée et charmante,  
Dans l'ombre se cachant comme une pâle amante;  
Mais la broussaille rousse et le tronc d'arbre mort,  
Que le genou du vent, comme un arc, plie et tord;  
Là, pas d'oiseau chanteur, ni d'abeille en voyage;  
Pas de ramier plaintif déplorant son veuvage;  
Mais bien quelque vautour, quelque aigle montagnard,  
Sur le disque enflammé fixant son œil hagard,  
Et qui, du haut du pic où son pied prend racine,  
Dans l'or fauve du soir durement se dessine...

(España.)

---

1. Le seul sentiment qui anime parfois l'œuvre de Gautier est l'horreur de la mort.  
2. Dans le désert. — 3. Ordinairement *renfrogné*.



### L'Art.

Oui, l'œuvre sort plus belle  
D'une forme au travail  
    Rebelle,  
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses !  
Mais que pour marcher droit  
    Tu chausses,  
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,  
Comme un soulier trop grand,  
    Du mode  
Que tout pied quitte et prend !

Statuaire, repousse  
L'argile que pétrit  
    Le pouce  
Quand flotte ailleurs l'esprit

Lutte avec le carrare,  
Avec le paros dur  
    Et rare,  
Gardiens du contour pur ;

Emprunte à Syracuse  
Son bronze où fermement  
    S'accuse  
Le trait fier et charmant ;

D'une main délicate,  
Poursuis dans un filon  
    D'agate  
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle  
Et fixe la couleur  
    Trop frêle,  
Au four de l'émailleur ;

Fais les Sirènes bleues,  
Tordant de cent façons  
    Leurs queues,  
Les monstres des blasons ;

Dans son nimbe trilobe,  
La Vierge et son Jésus,  
    Le globe  
Avec la croix dessus.

Tout passe. — L'art robuste  
Seul a l'éternité :  
    Le buste  
Survit à la cité.

Et la médaille austère  
Que trouve un laboureur  
    Sous terre  
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,  
Mais les vers souverains  
    Demeurent,  
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ;  
Que ton rêve flottant  
    Se scelle  
Dans le bloc résistant.  
*(Emaux et Camées.)*

### Les Funérailles de Matamore.

Une troupe ambulante de comédiens a été prise dans une tempête de neige, et l'un d'eux, Matamore (1), est mort de froid. Ses compagnons l'ensevelissent dans un terrain vague où les villageois jettent les bêtes mortes de maladie. L'action a lieu sous le règne de Louis XIII.

Le Matin aux yeux gris commençait à s'éveiller et, les pieds dans la neige, descendait le revers des collines. Une lueur froide s'étalait sur la

1. Ces personnages portent le nom de leur emploi : le *Matamore* est un soldat fanfaron et poltron ; le *Tyran*, un héros de tragédie ; le *Scapin*, un valet rusé ; le *Léandre*, un tendre amant, le *Pédant*, un vieillard ridicule, etc.

plaine, dont la blancheur faisait paraître livide la teinte pâle du ciel. Etonnés par l'aspect bizarre du cortège, quelques paysans allant ramasser du bois mort s'arrêtaient et regardaient les comédiens de travers, les soupçonnant hérétiques, sorciers et parpaillots<sup>1</sup>, mais cependant ils n'osaient rien dire. Enfin, on arriva à une place assez dégagée, et le garçon d'écurie, qui portait une bêche pour creuser la fosse, dit qu'on ferait bien de s'arrêter là. Des carcasses de bêtes à demi recouvertes de neige bossuaient le sol tout alentour. Des squelettes de chevaux, anatomisés par les vautours et les corbeaux, allongeaient au bout d'un chaquet de vertèbres leurs longues têtes décharnées aux orbites creuses, et ouvraient leurs côtes dépouillées de chair comme les branches d'un éventail dont on a déchiré le papier. Des touches de neige fantasquement posées ajoutaient encore à l'horreur de ce spectacle charogneux, en accusant les saillies et les articulations des os. On eût dit ces animaux chimériques que chevauchent les Aspioles et les Goules aux cavalcades du Sabbat.

Les comédiens déposèrent le corps à terre et le garçon d'auberge se mit à bêcher vigoureusement le sol, rejetant les mottes noires parmi la neige, chose particulièrement lugubre, car il semble aux vivants que les pauvres défunts, encore qu'ils ne sentent rien, doivent avoir plus froid sous ces frimas pour leur première nuit de tombeau.

Le Tyran relayait le garçon et la fosse se creusait rapidement. Déjà elle ouvrait les mâchoires assez largement pour avaler le mince cadavre<sup>2</sup>, lorsque les manants attroupés commencèrent à crier au huguenot et firent mine de charger les comédiens. Quelques pierres même furent lancées, qui n'atteignirent heureusement personne. Outré de colère contre cette canaille, Sigognac<sup>3</sup> mit flamberge au vent et courut sus à ces malotrus, les frappant du plat de sa lame et les menaçant de la pointe. Au bruit de l'algarade, le Tyran avait sauté hors de la fosse, saisi un des bâtons du brancard, et s'en escrimait sur le dos de ceux que renversait le choc impétueux du baron. La troupe se dispersa en poussant des cris et des malédictions, et l'on put achever les obsèques de Matamore.

Couché au fond du trou, le corps cousu dans son morceau de forêt<sup>4</sup> avait plutôt l'air d'une arquebuse enveloppée de serge verte qu'on enfouit pour la cacher, que d'un cadavre humain qu'on enterre. Quand les premières pelletées roulèrent sur la maigre dépouille du comédien, le Pédant, ému et ne pouvant retenir une larme qui, du bout de son nez rouge, tomba dans la fosse comme une perle du cœur, soupira d'une voix dolente, en manière d'oraison funèbre, cette exclamation qui fut toute la nénie<sup>5</sup> et myriologie<sup>6</sup> du défunt : « Hélas ! pauvre Matamore ! » L'honnête Pédant, en disant ces mots, ne se doutait pas qu'il répétait les expresses paroles d'Hamlet, prince de Danemark, maniant le test<sup>7</sup> d'Yorick.

(*Le Capitaine Fracasse.*)

1. Sobriquet injurieux donné aux calvinistes. — 2. Le Matamore était d'une maigreur invraisemblable. — 3. Le baron de Sigognac, qui, ruiné, accompagne les comédiens à Paris, pour y chercher fortune. — 4. Le linceul a été fait d'une toile de décor représentant une forêt. — 5. Chant funèbre chez les anciens Romains. — 6. Chant de deuil chez les Grecs modernes. — 7. Archaisme : tesson, crâne.

## Charles Baudelaire.

Paris, 1821-1867.

Œuvres : POÉSIE. — *Les Fleurs du Mal* (1857).

PROSE. — *Les Paradis artificiels* (1861). — *Traduction d'Edgar Poë* (1856-1865). — *Petits poèmes en prose* (1869), etc.

CRITIQUE. — *Curiosités esthétiques* (articles sur les beaux-arts, réunis en 1868). — *L'Art romantique* (articles sur la littérature et la musique, réunis en 1868).

Vie malheureuse : perdit son père de bonne heure et eut à souffrir du second mariage de sa mère avec le général Aupick. Sa famille tenta en vain d'entraver sa vocation littéraire (on lui fit faire un grand voyage aux Indes) : bientôt il se jette dans la bohème, y ruine sa santé et connaît la pauvreté mesquine. Les cénacles l'accueillent cependant et bientôt le prennent pour maître. *Les Fleurs du mal* révèlent son nom au grand public, mais lui valent aussi une condamnation qui le rejette derechef dans la misère. Épuisé par une vie de désordre, il meurt à quarante-six ans.

Baudelaire, nature indépendante, très sensible, très avide de jouissances d'art inédites, a renouvelé la poésie. *Les Fleurs du mal* achèvent le romantisme et contiennent en germe le Parnasse et le symbolisme. Elles sont romantiques encore — mais un romantisme de décadence — par un certain aspect mélodramatique, une recherche trop visible de l'horrible et du macabre, un mépris trop affiché du bourgeois vulgaire. Mais Baudelaire, comme Gautier, a le culte de la beauté plastique, dédaigneuse de toute morale. Cependant *l'art pour l'art* n'aboutit point, chez lui, à une poésie impassible. L'effusion lyrique subsiste, mais elle se fait subtile et se voile de symboles

La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

(*Les Fleurs du Mal* : *Correspondances*.)

De même, on ne trouvera plus chez Baudelaire les développements oratoires chers aux romantiques : mais une forme plus concentrée — le sonnet, notamment —, des contours plus nets, avec une recherche évidente de l'effet sculptural et musical des mots. Surtout, un art de suggestion et d'allusion, « sorcellerie évocatoire » selon le mot de Baudelaire lui-même.

L'œuvre est unique : un mélange curieux de mysticisme et de sensualité, d'idéalisme et de satanisme, qui fait un peu songer à Villon ; des harmonies très douces et très enveloppantes ; d'âpres remords ou des cris de révolte ; des peintures d'un réalisme saisissant, parfois malsain. Ce poète, terriblement sincère et lucide, analyse l'homme comme Pascal. Il a exercé, jusqu'à nos jours, la plus grande influence et la plus diverse, car des poètes très différents l'ont subie plus ou moins consciemment. Il apparaît de plus en plus comme un des grands poètes du siècle.

Il convient enfin de rappeler l'importance de ses articles de critique (beaux-arts et littérature). Très personnels, « véritable création » a-t-on pu dire, ils sont riches en aperçus originaux, ingénieux et souvent profonds.

### L'Albatros.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage  
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,  
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,  
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,  
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,  
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches  
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !  
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !  
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,  
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées  
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;  
Exilé sur le sol au milieu des huées,  
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

### La Vie antérieure.

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques  
Que les soleils marins teignaient de mille feux,  
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,  
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche musique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,  
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs  
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,  
Et dont l'unique soin était d'approfondir  
Le secret douloureux qui me faisait languir.

### Harmonie du soir.

Voici venir le temps où, vibrant sur sa tige,  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;  
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;  
Valse mélancolique et langoureux vertige!  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,  
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!  
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,  
Du passé lumineux recueille tout vestige!  
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...  
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor!

### L'Invitation au Voyage.

Mon enfant, ma sœur,  
Songe à la douceur  
D'aller là-bas vivre ensemble !  
Aimer à loisir,  
Aimer et mourir  
Au pays qui te ressemble !  
Les soleils mouillés  
De ces ciels brouillés  
Pour mon esprit ont les charmes  
Si mystérieux  
De tes traîtres yeux,  
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
Polis par les ans,  
Décoreraient notre chambre;  
Les plus rares fleurs  
Mêlant leurs odeurs  
Aux vagues senteurs de l'ambre,  
Les riches plafonds,  
Les miroirs profonds,  
La splendeur orientale,  
Tout y parlerait  
A l'âme en secret  
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
— Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.  
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

### La Cloche fêlée.

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,  
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,  
Les souvenirs lointains lentement s'élever  
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux  
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,  
Jette fidèlement son cri religieux,  
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis  
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,  
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie  
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,  
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

### Recueillement.

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.  
Tu réclamais le Soir; il descend; le voici :  
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,  
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,  
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,  
Va cueillir des remords dans la fête servile,  
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,  
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;  
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,  
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,  
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

### Le Vin des chiffonniers.

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère  
Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,  
Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux  
Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,  
Buttant, et se cognant aux murs comme un poète,  
Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,  
Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,  
Terrasse les méchants, relève les victimes,  
Et, sous le firmament comme un dais suspendu,  
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,  
Ereintés et pliant sous un tas de débris,  
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,  
Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles,  
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.  
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie!  
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie  
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour!

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole;  
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil;  
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil!

*(Les Fleurs du Mal.)*

## Le Confiteur de l'artiste.

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude ! silence ! incomparable chasteté de l'azur ! une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui par sa petitesse et son isolement imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le *moi* se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne ; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immutabilité du spectacle me révoltent... Ah ! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.

(*Petits Poèmes en prose.*)

## Théodore de Banville.

Moulins, 1823. — Paris, 1891.

Œuvres : POÉSIE. — *Les Cariatides* (1842). — *Les Stalactites* (1846). — *Odes funambulesques* (1857). — *Les Exilés* (1867). — *Idylles prussiennes* (1871). — *Trente-six Ballades oyeuses* (1873). — *Rondels* (1875). — *Roses de Noël* (1878). — *Sonnailles et clochettes* (1890). — *Dans la fournaise* (1892).

THÉÂTRE. — *Les Fourberies de Nérine* (1864). — *Gringoire* (1866). — *Socrate et sa femme* (1885). — *Le Baiser* (1888), etc.

CONTES, MÉMOIRES, etc.

Dans son *Petit traité de versification française* (1872), il ramène toute la poésie à la rime. Pour lui, le don essentiel, c'est la trouvaille immédiate de cet écho sonore. Quant au chapitre sur les licences poétiques, il tient en une phrase : « Il n'y en a pas. » La fougue romantique aboutit donc chez Banville à d'éblouissantes virtuosités : il joue avec les difficultés, s'amuse à écrire des chroniques rimées, met l'actualité en petits vers et ressuscite les genres chers au XV<sup>e</sup> siècle, la ballade, le rondeau, le virelai, etc. Et cette verve inépuisable a un fond d'émotion sincère, ce lyrisme badin n'est pas creux.

En même temps, Banville se plaît, comme son ami Gautier, aux descriptions impersonnelles, sculpturales et colorées, d'un art impeccable. Ainsi, ce romantique attardé apparaît aussi comme un parnassien de la première heure,



## Le Saut du tremplin

Clown admirable, en vérité !  
Je crois que la postérité,  
Dont sans cesse l'horizon bouge,  
Le reverra, sa plaie au flanc.  
Il était barbouillé de blanc,  
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar  
Son nom était parvenu, car  
C'était selon tous les principes  
Qu'après les cercles de papier,  
Sans jamais les estropier,  
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,  
Sans y voir clair, il eût franchi  
Les escaliers de Piranèse<sup>1</sup>.  
La lumière qui le frappait  
Faisait resplendir son toupet  
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs  
Telles, que les autres sauteurs  
Se consumaient en luttes vaines.  
Ils le trouvaient décourageant,  
Et murmuraient : « Quel vif-argent  
Ce démon a-t-il dans les veines ? »

Tout le peuple criait : « Bravo ! »  
Mais lui, par un effort nouveau,  
Semblait raidir sa jambe nue,  
Et sans que l'on sût avec qui,  
Cet émule de la Saqui<sup>2</sup>  
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.  
Il lui disait : « Théâtre, plein  
D'inspiration fantastique,  
Tremplin qui tressailles d'émoi,  
Quand je prends un élan, fais-moi  
Bondir plus haut, planche élastique !

Frêle machine aux reins puissants,  
Fais-moi bondir, moi qui me sens  
Plus agile que les panthères,  
Si haut que je ne puisse voir,  
Avec leur cruel habit noir,  
Ces épiciers et ces notaires !

Par quelque prodige pompeux  
Fais-moi monter, si tu le peux,  
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,  
Embrouillant les cheveux vermeils  
Des planètes et des soleils,  
Se croisent la foudre et les aigles ;

Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,  
Où mêlant dans l'affreuse nuit  
Leurs haleines exténuées,  
Les autans ivres de courroux  
Dorment, échevelés et fous,  
Sur les seins pâles des nuées.

Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !  
Jusqu'à ce tapis dont l'azur  
Couvre notre prison mouvante !  
Jusqu'à ces rouges Orient  
Où marchent des Dieux flamboyants,  
Fous de colère et d'épouvante.

Plus loin ! plus haut ! je vois encor  
Des boursiers à lunettes d'or,  
Des critiques, des demoiselles  
Et des réalistes en feu.  
Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !  
Des ailes ! des ailes ! des ailes ! »

Enfin, de son vil échafaud,  
Le clown sauta si haut, si haut !  
Qu'il creva le plafond de toiles  
Au son du cor et du tambour,  
Et, le cœur dévoré d'amour,  
Alla rouler dans les étoiles.

(*Odes funambulesques.*)

1. Architecte et graveur italien (1720-1778). — 2. Célèbre danseuse de corde.

### Penthésilée.

Quand son âme se fut tristement exhalée  
Par la blessure ouverte, et quand Penthésilée,  
Une dernière fois se tournant vers les cieux,  
Eut fermé pour jamais ses yeux audacieux,  
Des guerriers, soutenant son front pâle et tranquille,  
L'apportèrent alors sous les tentes d'Achille.  
On détacha son casque au panache mouvant,  
Qui tout à l'heure encor frissonnait sous le vent,  
Et puis on dénoua la cuirasse et l'armure :  
Et, comme on voit le cœur d'une grenade mûre,  
La blessure apparut dans la blanche pâleur  
De son sein délicat et fier comme une fleur.  
La haine et la fureur crispaient encor sa bouche,  
Et sur ses bras hardis, comme un fleuve farouche  
Se précipite avec d'indomptables élans,  
Tombaient ses noirs cheveux, hérissés et sanglants.  
Le divin meurtrier regarda sa victime  
Et, tout à coup sentant dans son cœur magnanime  
Une douleur amère, il admira longtemps  
Cette guerrière morte aux beaux cheveux flottants  
Dont nul époux n'avait mérité les caresses,  
Et sa beauté pareille à celle des Déesses,  
Puis il pleura. Longtemps, au bruit de ses sanglots,  
Ses larmes de ses yeux brûlants en larges flots  
Ruisselèrent, et, comme un lis pur qui frissonne,  
Il baignait de ses pleurs le front de l'amazone.  
Tous ceux qui, sur leurs nef, jeunes et pleins de jours,  
Pour abattre Ilios environné de tours,  
L'avaient accompagné, fendant la mer stérile,  
Frémisssaient dans leurs cœurs, à voir pleurer Achille.  
Mais seul Thersite, louche et boiteux et tortu  
Et chauve, et n'ayant plus sur son crâne pointu  
Que des cheveux épars comme des herbes folles,  
Outragea le héros par ces dures paroles :  
« Cette femme a tué les meilleurs de nos chefs,  
Dit-il, puis, les ayant chassés jusqu'à leurs nef,  
Envoya chez Aidès, les perçant de ses flèches,  
Des Achéens nombreux comme des feuilles sèches  
Que le vent enveloppe en son tourbillon fou ;  
Toi cependant, chacun le voit, cœur lâche et mou,  
Qui te plains et gémis comme le cerf qui brame,  
Tu pleures cette femme avec des pleurs de femme ! »  
A ces mots, regardant le railleur insensé,  
Achille s'éveilla, comme un lion blessé  
Sur le sable sanglant qu'un vent brûlant balaie,  
Dont un insecte affreux vient tourmenter la plaie,

Et voyant près de lui ce bouffon sans vertu,  
Il le frappa du poing, sur son crâne pointu.  
Thersite expira. Car le poing fermé d'Achille  
Avait fait cent morceaux de son crâne débile,  
De même que l'argile informe cuite au four  
Est fracassée avec un grand bruit alentour,  
Alors que le potier, justement pris de rage  
Et fâché d'avoir mal réussi son ouvrage,  
En se ruant dessus brise un vase tout neuf.  
Il tomba lourdement, assommé comme un bœuf.  
Et, regardant encor la guerrière sans armes,  
Achille aux pieds légers versait toujours des larmes.

(*Les Exilés.*)

## II.

### LE RÉALISME ET LE NATURALISME.

1850-1885 (1).

#### Jules Favre.

Lyon, 1809. — Versailles, 1880.

Un des plus grands orateurs du barreau et de la tribune : sous l'Empire, fit partie de l'opposition; le 3 septembre 1870, fit proclamer la déchéance de Napoléon III; vice-président du gouvernement de la Défense nationale, il signa avec Bismarck le traité de Francfort.

Jules Favre est un orateur habile et puissant : sa parole est pure et nombreuse, d'une élégance et d'une correction rares, même dans l'improvisation.

#### Plaidoyer pour Orsini.

Le 14 septembre 1858, trois bombes furent jetées sur la voiture de l'empereur, devant l'Opéra : huit morts et plus de 150 blessés. La famille impériale échappa par miracle. Les coupables, quatre Italiens, Orsini, Pieri, Gomez et Rudio, furent arrêtés le lendemain.

Messieurs les jurés, je voudrais pouvoir un instant écarter de mon âme les émotions douloureuses qui l'assiègent et la dominent, pour rendre un public et sincère hommage au talent de l'orateur éminent que vous venez d'entendre<sup>2</sup>; il a longtemps illustré notre ordre où sa place est restée vide, sa personne regrettée; il devait jeter un vif éclat sur les fonctions redoutables qu'il a acceptées, et qui empruntent à sa parole un prestige rehaussant singulièrement leur autorité; et cependant, Messieurs les jurés, si un écueil pouvait s'offrir à lui, dans cette cause, c'était de ne rencontrer aucun obstacle, de se trouver, dans ce lugubre débat, sans adversaire sérieux.

Il n'avait pas en effet besoin, Messieurs les jurés, de faire devant nous cet appel éloquent à la pitié, cette mâle invocation au respect de la

1. Ces dates n'ont évidemment pas une valeur absolue. — 2. Le procureur général, Chaix-d'Est-Ange (voir p. 325 et 420).

vie humaine, pour que nous fussions comme lui saisis d'horreur au récit de la sanglante tragédie dans laquelle tant de victimes sont tombées mutilées ! Qui de nous n'a frémi à la peinture de cette hécatombe nouvelle offerte au fanatisme politique ?

Avant d'entrer dans cette enceinte, tous, nous étions prêts à déplorer les destinées de notre nation trop de fois exposée au retour de pareils forfaits.

Certes, on peut ici rencontrer des opinions différentes sur bien des choses, et pour ma part, que M. le procureur général me permette de le dire, je suis loin de m'incliner devant tous les principes, tous les actes, tous les hommes qu'il défend<sup>1</sup>. Je demande la permission de conserver dans mon cœur le dépôt sacré de mes impressions et de mes croyances ; mais leur symbole n'a jamais été ni le glaive ni le poignard. Je suis de ceux qui détestent la violence, qui condamnent la force, toutes les fois qu'elle n'est pas au service du droit. Je crois qu'une nation se régénère par les mœurs et non par le sang. — Si elle était assez malheureuse pour tomber sous le joug d'un despote, ce n'est pas le fer d'un assassin qui briserait sa chaîne. Les gouvernements périssent par leur propre faute, et Dieu qui compte leurs heures dans les secrets de sa sagesse, sait préparer à ceux qui méconnaissent ses éternelles lois, des catastrophes imprévues, bien autrement terribles que l'explosion d'une machine de mort imaginée par des conspirateurs.

Voilà ma foi, Messieurs, ma foi profonde ; et cependant, quand Orsini m'a appelé, je ne l'ai point repoussé. J'ai senti le poids de cet horrible fardeau. J'ai mesuré la grandeur de l'effort et sa vanité. J'ai vu se dresser devant moi ces ombres lamentables, dont l'image m'assiège. J'ai deviné toutefois qu'un aussi grand crime ne pouvait avoir pour mobile ni la convoitise, ni la haine, ni l'ambition. La cause d'un pareil attentat devait se trouver dans l'égarement d'un patriotisme ardent, dans l'aspiration fiévreuse à l'indépendance de la patrie, qui est le rêve de toutes les nobles âmes. J'ai dit à Orsini : « Je condamne votre forfait, je le proclamerai bien haut, mais vos malheurs me touchent ; votre constance à combattre les ennemis de votre pays, cette lutte acharnée par vous entreprise, ce sacrifice de votre vie, je les comprends, ils vont à mon cœur. Italien, j'aurais voulu souffrir comme vous pour mon pays ; m'offrir aussi en holocauste ; verser mon sang pour sa liberté, tout, excepté ces meurtres que ma conscience réproûve. Mais vous confessez votre crime, vous l'expiez, vous donnez votre tête à la loi que vous avez violée, vous êtes prêt à mourir pour subir la peine de votre attentat à la vie d'autrui. Eh bien ! je vous assisterai à cette heure suprême... non pour présenter une inutile défense, non pour vous glorifier, mais pour essayer de faire luire sur votre âme immortelle qui va retourner au sein de Dieu, un rayon de cette vérité qui peut protéger votre mémoire contre des accusations imméritées. »

---

1. Chaix-d'Est-Ange avait fait l'éloge du gouvernement impérial, auquel il était rallié.

Me voici donc, Messieurs, devant vous, non encore une fois pour excuser, mais pour expliquer le coupable entraînement auquel cet infortuné n'a pas pu résister. Il ne m'appartient pas, et je n'en ai pas la liberté, il ne m'appartient pas, dis-je, de faire devant vous l'œuvre de l'histoire et de rechercher les causes qui ramènent si fréquemment dans notre pays le retour de pareils actes. Mais à ce moment solennel où la société va frapper, qu'il me soit permis d'étendre, quelques instants, ma faible main sur la tête du malheureux Orsini, et d'examiner avec vous l'intérêt et le mobile de l'acte dont on demande l'expiation, et je ne désespère pas de faire pénétrer dans vos cœurs une partie des sentiments qui agitent le mien.

M. le procureur général se trompe<sup>1</sup>; non, Messieurs les jurés, le crime d'Orsini n'a été dicté ni par la convoitise, ni par la haine, ni par l'ambition. Quand on a parlé de tout cela, ce n'est pas l'histoire d'Orsini qu'on nous a faite. Italien, il a lutté toute sa vie contre l'oppression de sa patrie par l'étranger. Il nous le dit, accusez-le de folie, mais ne contestez pas la loyauté de sa déclaration; nous en avons pour caution sa vie tout entière : je n'en connais pas de plus inflexiblement logique. Il l'a usée sans partage dans une lutte énergique, incessante contre les étrangers qui foulent son pays. Il n'en pouvait être autrement : la haine de l'étranger, Messieurs les jurés, il l'a puisée au berceau, dans le lait de sa mère, dans le sang de son père.

Le père d'Orsini était capitaine dans l'armée italienne, organisée par Napoléon I<sup>er</sup>; il a suivi nos légions jusque dans les glaces de la Russie, il a mêlé son sang au nôtre sur tous les champs de bataille, il n'a déposé les armes qu'après avoir vu tomber le dernier soldat de la cause bonapartiste, qui, alors, était celle de l'indépendance.

Quand le dernier soldat de cette noble cause fut tombé, que fit-il ? Ce que plus tard a fait son fils. Après avoir mis son épée au fourreau, il conspire. En 1831, on le voit attaquer le pouvoir pontifical avec d'illustres complices<sup>2</sup> dont l'histoire retient les noms et dont l'un est tombé sous les balles des sbires.

Félix Orsini avait douze ans à peine quand il fut témoin de ces malheurs; il vit la pierre du foyer domestique brisée, son père fugitif, jeté en exil, condamné à une vie errante. Et vous ne voulez pas qu'il ait senti naître en son cœur cette haine ardente, vivace, inflexible qui l'anime contre les ennemis de sa patrie ! Toutes les autres passions de son âme ont cédé devant ce sentiment profond qui a été comme un flambeau auquel son cœur s'est embrasé. Il n'y a qu'un instant, M. le procureur général vous dépeignait Orsini comme un conspirateur vulgaire, ne travaillant à la chute des gouvernements que pour monter au pouvoir et s'y livrer aux enivrements des voluptés et de la puissance. Je l'ai dit, M. le procureur général n'a pas fait l'histoire d'Orsini. Je ne veux pas d'ailleurs discuter avec lui sur ce point, ni agrandir ce débat. Seulement

---

1. Il avait montré Orsini et ses complices sous les traits de vulgaires conspirateurs, d'anarchistes de bas étage, sans foi et sans honneur, n'aspirant qu'à bouleverser l'ordre social, par ambition haineuse. — 2. Notamment le futur Napoléon III.

je le lui demande : Italien, ne souffrirait-il pas du mal qui dévore l'Italie, ne sentirait-il pas le poids des chaînes de la patrie, et tous ses efforts ne seraient-ils pas employés à secouer le joug odieux de l'étranger ? Orsini l'a tenté ; sa vie entière a été consacrée à ce noble but. L'indépendance, l'unité de l'Italie a été aussi la pensée de Napoléon I<sup>er</sup>. Pour y arriver, que fallait-il ? Briser le pouvoir temporel du pape. Telle était la croyance d'Orsini ; entraîné par cette pensée dans un complot, il est condamné en 1845 par le gouvernement pontifical. Amnistié, on lui fait prêter le serment de ne rien entreprendre à l'avenir contre le pouvoir papal. Quoi qu'on nous en ait dit, ce n'est pas lui qui violera son serment ; il quitte les Etats romains, toujours pour conspirer, mais en Toscane, contre les Autrichiens.

Les événements de 1848 éclatent<sup>1</sup>. Je n'ai pas à m'expliquer ici sur ces événements ni à reprendre le récit de l'expédition de Rome, si diversement jugée et qui a donné lieu à des débats si animés, à des événements si funestes. Je me borne à constater l'état des esprits en ce moment. Le manifeste de Lamartine avait fait luire l'espoir de l'indépendance en Italie, et cet espoir était salué avec beaucoup d'enthousiasme par beaucoup d'hommes qui tiennent aujourd'hui un tout autre langage. L'Autriche épouvantée repliait son drapeau derrière le Tagliamento<sup>2</sup>. La France tout entière applaudissait à cette délivrance. Telles étaient nos promesses à cette époque. Le gouvernement pontifical est renversé ; Orsini n'avait pas changé, mais il n'a pas violé son serment ; on ne peut l'accuser d'avoir alors conspiré le renversement du pouvoir du pape. S'il entre dans l'Assemblée constituante, c'est par le suffrage universel qu'il y arrive. Comment en est-il sorti ? Dieu me garde, Messieurs les jurés, de laisser tomber de mes lèvres des paroles amères ou imprudentes, mais peut-on ne pas dire que cette assemblée, issue, comme nos institutions à cette époque, du suffrage universel, a été renversée par l'Europe ? et qui l'a dispersée ? Le canon de la France.

Alors cet homme, condamné à la vie de proscrit, chassé par la violence, que va-t-il faire ? obéira-t-il aux anciens ennemis de la patrie ? Le patriotisme du vieux soldat de l'Empire, ce patriotisme ardent que son père a allumé en lui par ses exemples et ses malheurs, s'éteindra-t-il dans son cœur ? Non, il sera plus brûlant encore, Orsini n'aura désormais ni paix ni trêve qu'il n'ait brisé les fers de sa patrie. Que fait-il, en effet ? il conspire, il parcourt l'Italie, réchauffe les courages, organise la résistance. En Piémont, en Toscane, à Lucques, à Modène, partout même pensée. Arrêté à Gênes en 1853, il est mis en liberté, mais exilé. Il traverse la Suisse et la France, et se dirige sur Londres. En mars 1854, sous le nom de Tito Celsi, il essaye une expédition dans le duché de Parme ; il échoue ; arrêté en Suisse, il échappe par miracle. En 1855, il se rend à Vienne, sous le nom d'Herwag, toujours poursuivi par le même

---

1. La République romaine, proclamée en 1848, fut d'abord soutenue par la France. En 1849, des troupes françaises furent envoyées pour empêcher l'Autriche d'intervenir. Mais par suite d'un malentendu (favorisé sans doute par le président Louis Bonaparte, qui voulait se concilier la droite), le général Oudinot s'empara de Rome et rétablit le pape Pie IX. Les troupes françaises ne furent retirées qu'en 1870. — 2. Fleuve côtier, entre Venise et Trieste.

démon, — par la même folie, diront les sages du temps. Il va chercher des soutiens, préparer des soulèvements ; mais il est découvert, arrêté, chargé de chaînes et jeté dans la citadelle de Mantoue, un véritable tombeau. Pendant dix mois, il voit, sans fléchir, la mort, une mort ignominieuse, suspendue sur sa tête. Ses juges eux-mêmes reconnaissent en secret la noblesse de son âme et la pureté de son patriotisme. Cependant il est condamné. Mais la générosité et le dévouement veillent près de lui. Une femme, sachant qu'un jeune patriote italien allait mourir, s'intéresse à cet infortuné... Grâce à des miracles de tendresse, à des prodiges de divination dont les femmes seules sont capables, des moyens de salut sont préparés, des intelligences ménagées jusque dans l'intérieur de la prison. Enfin l'heure de la délivrance est arrivée... huit barreaux sont sciés... les instruments d'évasion miraculeusement fournis!!! Vous dirai-je, Messieurs les jurés, le temps, la patience nécessaires à tous ces efforts? Je le voudrais en vain. Orsini, à l'aide d'un lien fragile, essaye de descendre d'une hauteur de plus de quarante mètres, le lien se brise, et le fugitif tombe à demi brisé dans les fossés de la forteresse; il se traîne néanmoins et reste vingt-quatre heures dans un lac glacé où des chasseurs viennent le recueillir... Vous le voyez, Messieurs les jurés, la Providence ne voulait pas qu'il mourût... Pourquoi ne l'a-t-elle pas voulu? Mais est-ce bien à nous, faibles vermisseaux que nous sommes, qu'il appartient de l'interroger? Que savons-nous, que pouvons-nous savoir de ses desseins? Cependant le voici encore subjugué par les mêmes idées, vaincu par les entraînements de toute sa vie, le voici de nouveau précipité dans l'entreprise horrible que je condamne, mais que je viens d'expliquer.

Après ce que je viens de vous faire entendre, aurai-je besoin d'une défense ultérieure? Me faudra-t-il encore discuter des preuves et des témoignages? Ne seriez-vous pas dès à présent persuadés qu'Orsini n'a eu en vue qu'une seule chose, la délivrance, l'affranchissement de sa noble et chère patrie? Encore une fois, cette pensée, ce désir ne peuvent pas excuser un pareil attentat ni la mort de ces tristes victimes auxquelles Orsini, il vous le disait hier, voudrait pouvoir rendre la vie au prix de tout son sang, mais ils l'expliquent : des sentiments impérieux, dominateurs, ont armé son bras.

Nous-mêmes, Messieurs les jurés, n'avons-nous pas subi l'empire de ces redoutables sentiments? Parfois, dans les cabinets des rois, il arrive que leurs conseillers politiques essayent de disposer de la vie et de la puissance des nations. La nôtre a été l'objet d'une de ces tentatives dans un temps qui n'est pas encore bien loin de nous. Dans les pages récentes de notre histoire, ne rencontrons-nous pas les sanglants souvenirs de 1815? Napoléon I<sup>er</sup>, malgré le prestige de son nom, malgré sa puissance, n'a-t-il pas été précipité du pouvoir par les nations alliées? Le gouvernement qui a remplacé le sien n'est-il pas resté impopulaire parce qu'il était imposé; n'a-t-il pas été attaqué par les conspirateurs, ne lui ont-ils pas fait une guerre incessante et acharnée, et le pays enfin, n'a-t-il pas, sinon glorifié, au moins plaint les victimes tombées dans

cette lutte patriotique? Eh bien! Messieurs, vous avez devant vous un Italien qui a voulu faire pour l'Italie ce qu'elles ont fait pour la France. Descendez dans son cœur, et voyez le mobile de son crime; vous ne le mépriserez pas, et surtout vous n'ajouterez pas à ce crime le sang des malheureuses victimes enveloppées dans cet horrible attentat. La responsabilité de ce sang répandu, il la portera devant Dieu, mais elle ne peut peser sur lui devant la justice des hommes; la loi le défend; pour elle, le crime, vous le savez, n'est que dans l'intention. M. le procureur général l'a compris comme nous; aussi, dans son loyal réquisitoire, s'est-il peu étendu sur ce point. Je n'en dirai donc pas davantage moi-même sur ces accusations accessoires.

Faudra-t-il parler plus longuement des réticences dans lesquelles Orsini a cru devoir envelopper ses explications, des contradictions, des dénégations contenues dans ses interrogatoires? Quoi, Messieurs, est-ce qu'il est ici douteux pour personne que cet infortuné offre sa tête en expiation de son crime? Il a nié d'abord, il est vrai, son forfait, mais en face d'accusés qui niaient comme lui; il ne voulait pas les compromettre; ils avaient nié, il les a suivis dans cette voie. Vous voulez qu'il ait eu peur? Oh non, vous ne le croyez pas! Enfin, voici le jour de la justice, le jour où il se trouve en face du jury; c'est en ce moment qu'il doit vous apporter, et qu'il vous apporte ses dernières explications. Eh bien! dissimule-t-il, et dans ses justifications entendez-vous une seule parole de forfanterie ou de faiblesse? Encore une fois, il avoue franchement, courageusement, et sa faute et ses desseins. Le voici donc, Messieurs, devant vous, prêt à mourir... mais, désireux encore que son sang soit utile à la cause de l'indépendance italienne, il a formulé ce vœu dans un testament suprême...<sup>1</sup>

Oui, Messieurs les jurés, Orsini, engagé dans l'entreprise qu'il a tentée et dans laquelle il a échoué, grâce à Dieu! s'incline; il ignore, il va mourir!... Du bord de la tombe, il adresse cette solennelle prière à celui contre lequel il n'a eu aucun sentiment de haine personnelle, à celui qui fut l'ennemi de son pays, mais qui peut en être le sauveur : « Prince, vous vous glorifiez d'être sorti des entrailles du peuple, venez au secours des nationalités opprimées, secourez un peuple ami de la France, relevez le drapeau de l'indépendance italienne que votre vaillant prédécesseur avait restaurée. Prince, ne souffrez pas que cette contrée si belle, si noble, si infortunée, soit éternellement la proie des enfants du Nord qui l'étreignent, ne vous laissez pas prendre aux démonstrations hypocrites des vieilles royautes qui vous trompent. Prince, les racines de votre maison sont dans la souche révolutionnaire; soyez assez fort pour rendre à l'Italie l'indépendance et la liberté, soyez grand et magnanime, et vous serez invulnérable. »

Voilà, Messieurs les jurés, ses paroles; il ne m'appartient pas de les commenter, je n'en ai ni la puissance ni la liberté; mais ces paroles der-

1. L'avocat donne ici lecture d'une lettre adressée par Orsini, de sa prison, à Napoléon III : il déclare accepter le châtimeut suprême et supplie l'empereur d'intervenir pour l'indépendance de l'Italie.



nières d'Orsini vous disent clairement et la pensée et le but de son acte. J'ai fini, Messieurs, ma tâche est terminée. Vous n'aviez pas besoin des adjurations de M. le procureur général pour faire votre devoir sans passion comme sans faiblesse. Mais Dieu qui nous jugera tous, Dieu devant qui les grands de ce monde, dépouillés du cortège de leurs courtisans et de leurs flatteurs, apparaissent tels qu'ils sont, Dieu qui seul mesure l'étendue de nos fautes, la force des entraînements qui nous égarent et l'expiation qui les efface, Dieu prononcera son arrêt après le vôtre, et peut-être ne refusera-t-il pas un pardon que les hommes auront cru impossible sur la terre.

Orsini, Pieri et Rudio furent condamnés à la peine capitale, Gomez, aux travaux forcés. L'empereur eût fait grâce, dit-on, sans l'influence de l'impératrice.

### Claude Bernard.

*Saint-Julien* (Rhône), 1813 — *Paris*, 1878.

Cœuvres (nous ne citons pas les ouvrages purement scientifiques se rapportant à la physiologie et à la pathologie) : *Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale* (1865). — *La Science expérimentale* (1878) (Articles et discours de Cl. Bernard, J.-B. Dumas et P. Bert). — *Le Cahier rouge* (notes rédigées de 1850 à 1860, publiées en 1943). — *Philosophie* (notes et réflexions publiées en 1938). — *Pensées* (publiées en 1939), etc.

Vie toute simple, toute dévouée à la recherche scientifique, vrai modèle de probité intellectuelle. Ce très grand savant n'eut pas un génie particulièrement précoce. Il se crut d'abord une vocation littéraire : il fit jouer, à Lyon, une comédie, puis composa une tragédie en vers, dont il tira un drame en prose, *Arthur de Bretagne*. Après ces essais, qui importent peu, toute son activité fut consacrée à la science. Professeur au Collège de France et à la Sorbonne, puis au Museum d'Histoire naturelle. Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française.

En 1864, malade, il se retire momentanément dans sa ville natale et y compose l'*Introduction à la Médecine expérimentale*, que l'on a pu appeler une « sorte de *Discours de la Méthode* de la physiologie ». L'importance philosophique de l'ouvrage est grande, parce qu'il expose, en une langue claire malgré quelques indécisions, les principes et la portée de la méthode expérimentale, méthode essentielle dont le développement des sciences modernes atteste la fécondité.

La pensée de Claude Bernard se rattache au positivisme, dont il tient fermement, comme savant, le postulat fondamental : nécessité de renoncer aux ambitions métaphysiques. Mais son positivisme est moins étroit, moins desséchant que celui de Comte (1), car il reconnaît, en dehors de la science, une place légitime aux inquiétudes et aux aspirations supérieures de l'âme humaine. (V. ci-dessous les deux premiers extraits.)

### La science et les causes premières.

La recherche des causes premières<sup>2</sup> n'est point du domaine scientifique. Quand l'expérimentateur est parvenu au *déterminisme* des phé-

---

1. V. ci-dessus, p. 378. — 2. En philosophie, causes qui se suffisent à elles-mêmes et ne dépendent donc pas d'une autre cause; tel, par exemple, le « principe vital » des savants vitalistes (Bichat, Cuvier), que réfute Cl. Bernard.

nomènes<sup>1</sup>, il ne lui est pas donné d'aller au delà, et sous ce rapport la limite de sa connaissance est la même dans les sciences des corps vivants et dans les sciences des corps bruts<sup>2</sup>.

La nature de notre esprit nous porte d'abord à rechercher la cause première, c'est-à-dire l'essence ou le *pourquoi* des choses. En cela, nous visons plus loin que le but qu'il nous est donné d'atteindre, car l'expérience nous apprend bientôt que nous ne pouvons pas aller au delà du *comment*, c'est-à-dire au delà du déterminisme qui donne la cause prochaine ou la condition d'existence des phénomènes.

Ce que nous appelons le *déterminisme* d'un phénomène n'est rien autre chose que la *cause déterminante* ou la cause prochaine, c'est-à-dire la circonstance qui détermine l'apparition du phénomène et constitue sa condition ou l'une de ses conditions d'existence...

...En médecine aussi bien qu'en chimie, il n'est pas scientifique de poser la question du pourquoi : cela ne peut en effet que nous égarer dans des questions insolubles et sans applications. Serait-ce pour se moquer de cette tendance antiscientifique de la médecine qui résulte de l'absence du sentiment de cette limite de nos connaissances que Molière a mis dans la bouche de son candidat docteur, à qui l'on demandait pourquoi l'opium fait dormir, la réponse suivante : « Quia est in eo virtus dormitiva, cujus est natura sensus assoupire »?<sup>3</sup> Cette réponse paraît plaisante ou absurde; elle est cependant la seule qu'on pourrait faire.

De même, si l'on voulait répondre à cette question : « Pourquoi l'hydrogène, en se combinant avec de l'oxygène, fait-il de l'eau ? » on sera obligé de dire : « Parce qu'il y a dans l'hydrogène une propriété capable d'engendrer l'eau ».

C'est donc seulement la question du pourquoi qui est absurde, puisqu'elle entraîne une réponse qui paraît naïve ou ridicule. Il vaut mieux reconnaître que nous ne savons pas, et que c'est là que se place la limite de notre connaissance. Nous pouvons savoir comment et dans quelles conditions l'opium fait dormir; mais nous ne saurons jamais pourquoi<sup>4</sup>.

(*La Science expérimentale.*)

Si Claude Bernard pose, à la base de l'enquête scientifique, le principe indispensable du déterminisme absolu, il ne cesse pas, pour autant, d'être opposé à tout esprit de système. Il a noté la complexité particulière des phénomènes organiques de la vie et sa position déterministe ne l'empêche pas de reconnaître, dans l'être vivant, une certaine finalité, qu'il exprime d'ailleurs d'une façon très nuancée :

---

1. Aux lois invariables de leurs liaisons. V. à la fin du texte, la définition que l'auteur lui-même donne de ce déterminisme. — 2. A cette époque, les sciences de l'être vivant (physiologie, médecine) n'avaient pas encore nettement déterminé, comme le faisaient les sciences de la matière inerte (physique, chimie), leurs méthodes et leurs objectifs. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les objections opposées à Claude Bernard par Gerdy, chirurgien partisan du vitalisme. On comprend donc l'importance, pour l'avenir de ces sciences, des principes posés ici par le grand expérimentateur. — 3. En latin macaronique : « Parce qu'il y a en lui une vertu dormitive, dont la nature est d'assoupir les sens. » (*Le Malade imaginaire*, 3<sup>e</sup> intermède.) Molière raille ici les « qualités occultes » de la philosophie scolastique. — 4. Voir, page 277, les critiques de Buffon contre le finalisme.

« Mais cependant il faut reconnaître que le déterminisme dans  
» les phénomènes de la vie est non seulement un déterminisme très  
» complexe, mais que c'est en même temps un déterminisme qui est  
» harmoniquement hiérarchisé. De telle sorte que les phénomènes  
» physiologiques complexes sont constitués par une série de phéno-  
» mènes plus simples qui se déterminent les uns les autres en s'asso-  
» ciant ou se combinant pour un but final commun. » (*Introduction  
à l'étude de la médecine expérimentale*, II, 2.)

D'autre part, il garde le sens de l'inconnu, du mystère et respecte, en la remplaçant à son rang, la curiosité philosophique, partie intégrante de l'esprit humain. C'est ce que montre le texte suivant.

### Science et philosophie.

Comme expérimentateur, j'évite donc les systèmes philosophiques, mais je ne saurais pour cela repousser cet *esprit philosophique* qui, sans être nulle part, est partout, et qui, sans appartenir à aucun système, doit régner non seulement sur toutes les sciences, mais sur toutes les connaissances humaines. C'est ce qui fait que, tout en fuyant les systèmes philosophiques, j'aime beaucoup les philosophes, et je me plais infiniment dans leur commerce. En effet, au point de vue scientifique, la philosophie représente l'aspiration éternelle de la raison humaine vers la connaissance de l'inconnu. Dès lors les philosophes se tiennent toujours dans les questions en controverse et dans les régions élevées, limites supérieures des sciences. Par là ils communiquent à la pensée scientifique un mouvement qui la vivifie et l'ennoblit; ils fortifient l'esprit en le développant par une gymnastique intellectuelle générale en même temps qu'ils le reportent sans cesse vers les solutions inépuisables des grands problèmes; ils entretiennent ainsi une sorte de soif de l'inconnu et le feu sacré de la recherche qui ne doivent jamais s'éteindre chez un savant.

En effet, le désir ardent de la connaissance est l'unique mobile qui attire et soutient l'investigateur dans ses efforts, et c'est précisément cette connaissance qu'il saisit et qui fuit toujours devant lui, qui devient à la fois son seul tourment et son seul bonheur. Celui qui ne connaît pas les tourments de l'inconnu doit ignorer les joies de la découverte, qui sont certainement les plus vives que l'esprit de l'homme puisse jamais ressentir...

...Selon moi, le véritable esprit philosophique est celui dont les aspirations élevées fécondent les sciences en les entraînant à la recherche de vérités qui sont actuellement en dehors d'elles, mais qui ne doivent pas être délaissées par cela même qu'elles s'éloignent et s'élèvent de plus en plus à mesure qu'elles sont abordées par des esprits philosophiques plus puissants et plus délicats.

(*La Science expérimentale.*)

### Les principes de la méthode expérimentale.

Claude Bernard distingue l'expérimentation de la simple observation. Aussi corrige-t-il une appréciation historique encore trop souvent accréditée.

de nos jours, quant aux origines de la méthode et à ses fondateurs, notamment François Bacon (1) :

« Bacon est un grand génie, et l'idée de sa grande restauration »  
» des sciences est une idée sublime... Bacon a senti la stérilité de la »  
» scolastique; il a bien compris et pressenti toute l'importance de »  
» l'expérience pour l'avenir des sciences. Cependant Bacon n'était »  
» point un savant, et il n'a point compris le mécanisme de la méthode »  
» expérimentale... Bacon recommande de fuir les hypothèses et les »  
» théories; nous avons vu cependant que ce sont les auxiliaires de la »  
» méthode, indispensables comme les échafaudages sont nécessaires »  
» pour construire une maison. »

Claude Bernard ne croit donc pas que Bacon, quel qu'ait été son réel mérite, « ait doté l'intelligence humaine d'un nouvel instrument », ni qu'il ait « inventé la méthode expérimentale, méthode que Galilée et Torricelli (1) ont si admirablement pratiquée, et dont Bacon n'a jamais pu se servir. » Remarquons en passant cette judicieuse affirmation : « ...je crois que les grands expérimentateurs ont apparu avant les préceptes de l'expérimentation, de même que les grands orateurs ont précédé les traités de rhétorique ». Et notons cet hommage indirect rendu par le grand théoricien et praticien de l'expérimentation, à René Descartes, en qui une tradition, en partie discutable et qui remonte aux critiques du XVII<sup>e</sup> siècle, voudrait ne voir qu'un pur rationaliste, un esprit systématique, dont la méthode aurait été stérile dans le développement des sciences expérimentales :

« Quand Descartes part du doute universel et répudie l'autorité, »  
» il donne des préceptes bien plus pratiques pour l'expérimentateur »  
» que ceux que donne Bacon pour l'induction. »

Claude Bernard accorde en effet une grande importance aux idées préalables ou aux hypothèses qui inspirent l'expérimentation et que celle-ci devra contrôler, comme on le verra par le texte suivant dans lequel il analyse les démarches de la recherche expérimentale.

Il y a donc deux opérations à considérer dans une expérience. La première consiste à *préméditer* et à réaliser les conditions de l'expérience; la deuxième consiste à *constater* les résultats de l'expérience. Il n'est pas possible d'instituer une expérience sans une idée préconçue; instituer une expérience, avons-nous dit, c'est poser une question; on ne conçoit jamais une question sans l'idée qui sollicite la réponse. Je considère donc, en principe absolu, que l'expérience doit toujours être instituée en vue d'une idée préconçue, peu importe que cette idée soit plus ou moins vague, plus ou moins bien définie. Quant à la constatation des résultats de l'expérience, qui n'est elle-même qu'une observation provoquée, je pose également en principe qu'elle doit être faite là comme dans toute autre observation, c'est-à-dire sans idée préconçue.

On pourrait encore distinguer et séparer dans l'expérimentateur celui qui prémédite et institue l'expérience, de celui qui en réalise

---

1. FRANÇOIS BACON : philosophe anglais (1561-1626) : auteur du *De dignitate et augmentis scientiarum* et du *Novum Organum* (Logique nouvelle) (1620); est considéré comme le fondateur de la méthode expérimentale; il place en effet l'expérience à la base du développement futur des sciences, mais ces vues, comme le remarque Cl. Bernard, sont essentiellement théoriques. — GALILÉE : grand mathématicien et savant italien (1564-1642); un des fondateurs de la science moderne, il associa étroitement le calcul à l'expérience. Il fut condamné à l'abjuration par l'Inquisition, pour avoir soutenu l'hypothèse de l'astronome Copernic sur le mouvement de la terre autour du soleil (1633). Il mourut aveugle dans sa métairie d'Arcetri où il était maintenu en captivité. — TORRICELLI : physicien italien (1608-1647). Pascal reprit et interpréta ses observations sur la pression barométrique. (V. ci-dessus, p. 163.) — RENÉ DESCARTES : V. ci-dessus, p. 132.

l'exécution ou en constate les résultats. Dans le premier cas, c'est l'esprit de l'inventeur scientifique qui agit; dans le second, ce sont les sens qui observent ou constatent. La preuve de ce que j'avance nous est fournie de la manière la plus frappante par l'exemple de Fr. Huber (François Huber. *Nouvelles observations sur les abeilles*. 2<sup>e</sup> éd. augmentée par son fils, Pierre Huber. Genève, 1814). Ce grand naturaliste, quoique aveugle, nous a laissé d'admirables expériences qu'il concevait et faisait ensuite exécuter par son domestique, qui n'avait pour sa part aucune idée scientifique. Huber était donc l'esprit directeur qui instituait l'expérience; mais il était obligé d'emprunter les sens d'un autre. Le domestique représentait les sens passifs qui obéissent à l'intelligence pour réaliser l'expérience instituée en vue d'une idée préconçue.

Ceux qui ont condamné l'emploi des hypothèses et des idées préconçues dans la méthode expérimentale ont eu tort de confondre l'invention de l'expérience avec la constatation de ses résultats. Il est vrai de dire qu'il faut constater les résultats de l'expérience avec un esprit dépouillé d'hypothèses et d'idées préconçues. Mais il faudrait bien se garder de proscrire l'usage des hypothèses et des idées quand il s'agit d'instituer l'expérience ou d'imaginer des moyens d'observation. On doit, au contraire, comme nous le verrons bientôt, donner libre carrière à son imagination; c'est l'idée qui est le principe de tout raisonnement et de toute invention, c'est à elle que revient toute espèce d'initiative. On ne saurait l'étouffer ni la chasser sous prétexte qu'elle peut nuire, il ne faut que la régler et lui donner un criterium, ce qui est bien différent.

Le savant complet est celui qui embrasse à la fois la théorie et la pratique expérimentale. 1<sup>o</sup> Il constate un fait; 2<sup>o</sup> à propos de ce fait, une idée naît dans son esprit; 3<sup>o</sup> en vue de cette idée, il raisonne, institue une expérience, en imagine et en réalise les conditions matérielles; 4<sup>o</sup> de cette expérience résultent de nouveaux phénomènes qu'il faut observer, et ainsi de suite. L'esprit du savant se trouve en quelque sorte toujours placé entre deux observations : l'une qui sert de point de départ au raisonnement, et l'autre qui lui sert de conclusion.

Claude Bernard complétera cet aperçu en montrant « qu'il n'y a pas de règles à donner pour faire naître dans le cerveau, à propos d'une observation donnée, une idée juste et féconde... »; d'autre part « le grand principe expérimental est donc le doute, le doute philosophique qui laisse à l'esprit sa liberté et son initiative... »; l'expérimentateur devra se défier du « respect mal entendu de l'autorité personnelle » de ses prédécesseurs, même les plus grands; enfin l'auteur insistera sur les précautions dont doit s'entourer le chercheur. « De la preuve et de la contre-épreuve. »

(*Introduction à l'étude de la Médecine expérimentale.*)

## Charles Leconte de Lisle.

Saint-Paul (île de la Réunion), 1818. — Louveciennes, 1894.

Œuvres : *Poèmes antiques* (1852). — *Poèmes barbares* (1862). — *Les Erinnyes* (1873). — *Poèmes tragiques* (1884). — *Derniers Poèmes* (1895). — Traductions de Théocrite, d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, etc.

Passa sa jeunesse à l'île de la Réunion. Son père, qui le destinait au commerce, lui fit visiter l'Inde et la Malaisie. En 1837, il vint en France faire des études de droit, s'occupa de politique et adhéra aux idées républicaines. Le coup d'Etat le rejeta vers la littérature. Ses œuvres l'imposèrent peu à peu comme chef de l'école parnassienne. Vécut toujours dans une pauvreté hautaine. Fut nommé bibliothécaire du Sénat, en 1872; remplaça Victor Hugo à l'Académie française.

Leconte de Lisle renonce au lyrisme romantique, encore qu'il ait trahi parfois, avec une discrétion émue, ses sentiments intimes. Mais son œuvre, toute d'essence philosophique, n'est nullement impassible : un pessimisme désespéré l'imprègne. Le poète ne voit dans les formes vivantes qu'une éternelle illusion, l'écoulement sans fin des apparences.

Maya (1)! Maya! torrent des mobiles chimères...

(*Poèmes tragiques : La Maya.*)

Il ne voit, dans la succession des religions et des idéals, que le masque dont l'humanité effrayée cache le néant (2). Très anti-chrétien, très hostile à la société moderne, il se tourne vers le passé, et vers la nature aussi, qu'il admire et qui parfois l'accable de sa splendeur indifférente. Ses poèmes, très érudits, font revivre les légendes et l'âme de l'Inde, de la Grèce, des temps bibliques, des peuples celtiques et scandinaves. Il lance l'anathème au moyen âge, ces « hideux siècles... de lèpre et de famine » (*Les Siècles maudits.*) De-ci, de-là, il s'attache uniquement à décrire, et dans ses admirables paysages, dans ses portraits d'animaux d'un relief et d'une couleur incomparables, il fixe encore, avec une amertume secrète, les aspects fugitifs de la vie. Et cette œuvre impersonnelle semble dire l'éternelle angoisse de l'humanité devant sa destinée.

Ce nihilisme n'est pourtant pas absolu : les poèmes consacrés à l'Hellade sont un hymne à la beauté pure et, par ailleurs, les œuvres les plus sombres montrent une âme éprise de liberté et de justice. Et parfois le poète, très discrètement, évoque ses souvenirs d'amour avec une délicatesse émouvante.

La forme est splendide : parfois un peu dure et monotone, elle est avant tout plastique, d'un éclat marmoréen. Et sa précision archéologique contribue à lui donner une grandeur barbare.

### Midi.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,  
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.  
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;  
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,  
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;  
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,  
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,  
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;  
Pacifiques enfants de la terre sacrée,  
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,  
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,  
Une ondulation majestueuse et lente  
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

1. Illusion (mot de la terminologie brahmanique).

2. Il a subi fortement l'influence des philosophies de l'Inde, du bouddhisme surtout.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,  
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,  
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes  
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si le cœur plein de joie ou d'amertume,  
Tu passais vers midi dans les champs radieux,  
Fuis ! La nature est vide et le soleil consume :  
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes ou du rire,  
Altéré de l'oubli de ce monde agité,  
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,  
Goûter une suprême et morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes ;  
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin,  
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,  
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

*(Poèmes antiques.)*

### Les Hurleurs.

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes,  
La ville s'endormait aux pieds des monts brumeux.  
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux,  
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

La nuit multipliait ce long gémissement.  
Nul arbre ne luisait dans l'immensité nue ;  
Seule, la lune pâle, en écartant la nue,  
Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,  
Débris d'un globe mort au hasard dispersé,  
Elle laissait tomber de son orbe glacé  
Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au nord, sous les cieus étouffants.  
L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume,  
Affamait ses lions dans le sable qui fume,  
Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres,  
Parmi des ossements de bœufs et de chevaux,  
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,  
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,  
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,  
Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,  
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échine  
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir;  
Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,  
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés,  
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,  
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?  
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurlez sur les plages,  
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,  
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,  
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

(*Poèmes barbares.*)

### Le Sommeil du condor.

Par delà l'escalier des roides Cordillères,  
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,  
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs,  
Où bout le flux sanglant des laves familières,  
L'envergure pendante et rouge par endroits,  
Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,  
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,  
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.  
La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages  
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ;  
Elle endort le Chili, les villes, les rivages,  
Et la mer Pacifique et l'horizon divin ;  
Du continent muet elle s'est emparée :  
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,  
De cime en cime, elle enfle, en tourbillons croissants,  
Le lourd débordement de sa haute marée.  
Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,  
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,  
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :  
Elle arrive, déferle et le couvre en entier.  
Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume  
Sur les côtes du ciel son phare constellé.  
Il râle de plaisir, il agite sa plume,  
Il érige son cou musculeux et pelé,



Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,  
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,  
Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,  
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

(*Poèmes barbares.*)

### L'illusion suprême.

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie  
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux !  
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,  
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,  
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,  
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves,  
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre  
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,  
Vous, stériles soleils, qui n'êtes plus que cendre,  
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant !

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore  
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,  
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,  
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :  
La montagne natale et les vieux tamarins,  
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse  
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,  
Voici le vert coteau, la tranquille maison,  
Les grappes de letchis et les mangues vermeilles,  
Et l'oiseau bleu dans le maïs en floraison ;

Aux pentes des pitons, parmi les cannes grêles  
Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi,  
Le vol vif et strident des roses sauterelles  
Qui s'enivrent de la lumière de midi ;

Les cascades, en un brouillard de pierreries,  
Versant du haut des rocs leur neige en éventail ;  
Et la brise embaumée autour des sucreries,  
Et le fourmillement des Hindous au travail ;

Le café rouge, par monceaux, sur l'aire sèche ;  
Dans les mortiers massifs le son des calaous ;  
Les grands-parents assis sous la varangue fraîche  
Et les rires d'enfants à l'ombre des bambous ;

Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,  
Lorsque ta pourpre, ô soir, le revêt tout entier ;  
Et le chant triste et doux des Bandes à la file  
Qui s'en viennent des hauts et s'en vont au quartier.

Voici les bassins clairs entre les blocs de lave ;  
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,  
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave  
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots ;

Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles,  
Le long de son corail merveilleux et changeant,  
Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles  
Tremplant leur aile aiguë aux écumes d'argent.

Puis, tout s'apaise et dort. La lune se balance,  
Perle éclatante, au fond des cieux d'astres emplis ;  
La mer soupire et semble accroître le silence,  
Et berce le reflet des mondes dans ses plis.

Mille aromes légers émanent des feuillages  
Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit ;  
Et les feux des chasseurs, sur les mornes sauvages,  
Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.

Et tu renais aussi, fantôme diaphane,  
Qui fis battre son cœur pour la première fois,  
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,  
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

O chère Vision, toi qui répands encore,  
De la plage lointaine où tu dors à jamais,  
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore  
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais !

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,  
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :  
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle  
Que tu lui souriais en un monde enchanté !

Mais quand il s'en ira dans le muet mystère  
Où tout ce qui vécut demeure enseveli,  
Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,  
O doux rêve, promis à l'infailible oubli ?

Et vous, joyeux soleils des naïves années,  
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,  
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,  
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,  
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel  
Emportant à plein vol l'Espérance insensée,  
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Soit ! la poussière humaine, en proie au temps rapide,  
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,  
Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide  
Ne valent pas la paix impassible des morts.

(*Poèmes tragiques.*)

### Emile Augier.

Valence, 1820. — Paris, 1889.

Œuvres principales : *La Ciguë* (1844). — *L'Aventurière* (1848). — *Gabrielle* (1849). — *Le Gendre de M. Poirier* (1854). — *La Ceinture dorée* (1855). — *Le Mariage d'Olympe* (1855). — *Les Lionnes pauvres* (1858). — *Les Effrontés* (1861). — *Le Fils de Giboyer* (1863). — *Maître Guérin* (1864). — *Lions et Renards* (1869). — *Madame Caverlet* (1876). — *Les Fourchambault* (1879).

Débuta par des comédies en vers : *L'Aventurière* est toujours au répertoire. Mais il trouva sa véritable voie dans la comédie de mœurs, en prose. Ses pièces sont fort scéniques et ont beaucoup moins vieilli que celles d'A. Dumas fils. Le style n'en est pas très original, mais il est admirablement adapté à la scène. Augier oppose aux outrances romantiques d'honnêtes analyses du monde bourgeois. Ses œuvres robustes raillent finement l'esprit matérialiste de son temps, les vilénies de la politique, la rage des spéculations. Elles tracent un idéal très net de vie probe ; contre l'immoralisme envahisseur, Augier s'est fait le défenseur de la famille. Mais il ne tombe jamais dans le défaut des pièces à thèse : la déclamation. Il a su créer des caractères vivants et dramatiques.

### Les ambitions de M. Poirier.

La scène est en 1846. Un bourgeois enrichi, M. Poirier, a donné sa fille à un gentilhomme ruiné, Gaston de Presles, qui mène grand train et paie ses dettes avec les écus de son beau-père, tout en refusant de prendre une position : il veut marquer ainsi son mépris au régime démocratique. Cependant M. Poirier médite de se servir de son gendre pour satisfaire sa propre ambition.

GASTON. — Eh bien, cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir ? Etes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti ?

POIRIER. — Non, monsieur ; mais j'ai pris un parti.

GASTON. — Violent ?

POIRIER. — Nécessaire.

GASTON. — Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander ?...

POIRIER. — Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... (*Il lui montre un siège ; ils s'asseyent tous deux, l'un à droite et*

*l'autre à gauche de la table du milieu.*) En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginai que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON. — Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER. — Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation. Mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul; et, puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON. — Allez, Sully! allez, Turgot! coupez, taillez, j'y consens! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en!

POIRIER. — Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON. — Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense? La langue vous a fourché.

POIRIER. — Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre, la familiarité est permise.

GASTON. — Et, de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme?...

POIRIER. — (*Se levant.*) C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON. — Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER. — Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit; mais...

GASTON. — Où prenez-vous cela?

POIRIER. — Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON. — Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER. — Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON. — Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. — Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON. — Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER. — Non, monsieur, non! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre...

GASTON. — Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER. — Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON. — Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER. — Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON. — Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris ! expliquez-vous.

POIRIER. — (*Piteusement.*) Je suis ambitieux !

GASTON. — On dirait que vous en rougissez ; pourquoi donc ? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'Etat... C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER. — Oh ! je ne prétends pas...

GASTON. — Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir, à ce bon monsieur Poirier ? Une préfecture ? fi donc ! Le conseil d'Etat ? non ! Un poste diplomatique ? justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER. — J'ai des goûts sédentaires ! je n'entends pas le turc.

GASTON. — Attendez ! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER. — Oh ! croyez-vous ?

GASTON. — Mais, voilà le diable ! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut...

POIRIER. — Soyez donc tranquille ! je payerai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON. — Ah ! Machiavel ! Sixte-Quint ! vous les roulerez tous !

POIRIER. — Je crois que oui.

GASTON. — Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin ? Il nous faut un titre.

POIRIER. — Oh ! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité ; je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON. — Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse ; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER. — Celle qu'on ne doit qu'à soi-même !

GASTON. — Vous serez comte.

POIRIER. — Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON. — Le baron Poirier !... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER. — Oui, le baron Poirier !

GASTON. — (*Le regardant et partant d'un éclat de rire.*) Je vous demande pardon ; mais là, vrai ! c'est trop drôle ! Baron ! monsieur Poirier !... baron de Catillard !

POIRIER. — (*A part.*) Je suis joué !...

(*Entre le duc de Montmeyran.*)

GASTON. — Arrive donc, Hector ! arrive donc ! — Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle ? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue ? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron !...

---

1. Ou *catillac*, grosse poire d'hiver.

POIRIER. — Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans ? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout ? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à la Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC. — Bien répliqué, monsieur !

GASTON. — Voilà qui promet pour la tribune.

(*Le Gendre de M. Poirier*, III, 2.)

## Gustave Flaubert.

Rouen, 1821. — *Croisset*, 1880.

Œuvres : *Madame Bovary* (1857). — *Salammô* (1862). — *L'Éducation sentimentale* (1867). — *La Tentation de saint Antoine* (1874). — *Trois contes : Un Cœur simple, La Légende de saint Julien l'Hospitalier, Hérodiad* (1877). — *Bouvard et Pécuchet* (1881). — *Par les Champs et par les Grèves* (1885). — *Correspondance*.

Se voua tout entier à la littérature et vécut le plus souvent dans sa maison de Croisset, près de Rouen, hormis de courts séjours à Paris, où il fréquentait Gautier, G. Sand et les Goncourt, et quelques voyages en Italie et en Orient.

Très bon et très idéaliste, Flaubert avait l'âme ardente et enthousiaste : il eut toujours un culte forcené de l'art et de la beauté, et un grand dédain du « bourgeois » positif et mesquin. Cela explique toute son œuvre.

Et tout d'abord la recherche de la forme parfaite. Le labeur formidable de Flaubert est resté légendaire : il travailla six ans à *Madame Bovary*, remaniant chaque phrase avec entêtement et, de ce travail acharné, le style sort coloré et ferme, un peu dur cependant.

Puis cet amour de l'art pur écarte Flaubert du lyrisme romantique : c'est abaisser l'œuvre d'art que de n'y voir que l'expression d'une émotion personnelle. Cette œuvre doit être objective, exprimer le réel. Le roman sera le miroir du vrai. Dans *Madame Bovary*, en effet, l'observation est d'une rare exactitude et cette copie si minutieuse de la nature vit avec intensité. L'art vient l'animer de sa flamme : l'auteur, à travers le vrai, sait atteindre l'universel. « Ces êtres vulgaires, dit Lanson, ... sont si réels... qu'ils prennent droit de représenter la pauvre humanité. » Bref, on peut parler ici de *classicisme*.

Mais le choix même de ces personnages révèle le tempérament de Flaubert : il s'est complu, avec une joie parfois féroce, dans l'analyse des âmes médiocres ou vulgaires, et sans s'écarter jamais de la nature, il en dégage une leçon sévère, une âpre satire du faux romantisme et de la sottise prétentieuse. Homais reste un type inoubliable. Et cela encore est classique : un comique (voire un grotesque) aux dessous assez tristes, comme celui de Molière.

Enfin, et comme par une réaction contre ces études des mœurs contemporaines, plates et banales, Flaubert s'est donné la joie fougueuse de rechercher dans le passé des thèmes d'une beauté sculpturale. Mais dans *Salammô* ou *Hérodiad*, il témoigne du même respect de la vérité : *Salammô* est aux romans historiques de Hugo ce que sont les poèmes de Leconte de Lisle au *Moïse* de Vigny.

## L'Aveugle.

Il y avait dans la côte un pauvre diable vagabondant avec son bâton, tout au milieu des diligences. Un amas de guenilles lui recouvrait les épaules et un vieux castor défoncé, s'arrondissant en cuvette, lui cachait la figure ; mais, quand il le retirait, il découvrait, à la place des paupières, deux orbites béantes tout ensanglantées. La chair s'effiloquait par lambeaux rouges ; et il en coulait des liquides qui se figeaient en gales vertes

jusqu'au nez, dont les narines noires renflaient convulsivement. Pour vous parler, il se renversait la tête avec un rire idiot; alors ses prunelles bleuâtres, roulant d'un mouvement continu, allaient se cogner, vers les tempes, sur le bord de la plaie vive.

Quelquefois, il apparaissait tout à coup derrière Emma, tête nue. Elle se retirait avec un cri. Hivert<sup>1</sup> venait le plaisanter. Il l'engageait à prendre une baraque à la foire Saint-Romain, ou bien lui demandait, en riant, comment se portait sa bonne amie.

Souvent, on était en marche, lorsque son chapeau, d'un mouvement brusque, entraînait dans la diligence, par le vasistas, tandis qu'il se cramponnait, de l'autre bras, sur le marchepied, entre l'éclaboussure des roues. Sa voix, faible d'abord et vagissante, devenait aiguë. Elle se traînait dans la nuit, comme l'indistincte lamentation d'une vague détresse; et à travers la sonnerie des grelots, le murmure des arbres et le ronflement de la boîte creuse, elle avait quelque chose de lointain qui bouleversait Emma...

Ce jour-là, quand l'aveugle, comme d'habitude, apparut au bas de la côte, M. Homais s'écria :

— Je ne comprends pas que l'autorité tolère encore de si coupables industries! On devrait enfermer ces malheureux, que l'on forcerait à quelque travail! Le progrès, ma parole d'honneur, marche à pas de tortue! nous pataugeons en pleine barbarie!

L'aveugle tendait son chapeau, qui ballottait au bord de la portière, comme une poche de la tapisserie déclouée.

— Voilà, dit le pharmacien, une affection scrofuleuse!

Et, bien qu'il connût ce pauvre diable, il feignit de le voir pour la première fois, murmura les mots de *cornée*, *cornée opaque*, *sclérotique*, *facies*, puis lui demanda d'un ton paternel :

— Y a-t-il longtemps, mon ami, que tu as cette épouvantable infirmité? Au lieu de t'enivrer au cabaret, tu ferais mieux de suivre un régime.

Il l'engageait à prendre de bon vin, de bonne bière, de bons rôtis. L'aveugle continuait sa chanson; il paraissait d'ailleurs presque idiot. Enfin, M. Homais ouvrit sa bourse.

— Tiens, voilà un sou, rends-moi deux liards : et n'oublie pas mes recommandations, tu t'en trouveras bien.

Hivert se permit tout haut quelque doute sur leur efficacité. Mais l'apothicaire certifia qu'il le guérirait lui-même, avec une pommade antiphlogistique de sa composition, et il donna son adresse :

— M. Homais, près des halles, suffisamment connu.

— Eh bien, pour la peine, dit Hivert, tu vas nous *montrer la comédie*.

L'aveugle s'affaissa sur ses jarrets, et, la tête renversée, tout en roulant ses yeux verdâtres et tirant la langue, il se frottait l'estomac à deux mains, tandis qu'il poussait une sorte de hurlement sourd, comme un chien affamé. Emma, prise de dégoût, lui envoya, par-dessus l'épaule, une pièce de cinq francs.

---

1. Le conducteur de la diligence.

La voiture était repartie, quand soudain M. Homais se pencha en dehors du vasistas et cria :

— Pas de farineux ni de laitage ! Porter de la laine sur la peau et exposer les parties malades à la fumée de baies de genièvre !

(*Madame Bovary.*)

### Mort d'Emma Bovary.

La chambre, quand ils entrèrent, était toute pleine d'une solennité lugubre. Il y avait, sur la table à ouvrage recouverte d'une serviette blanche, cinq ou six petites boules de coton dans un plat d'argent, près d'un gros crucifix, entre deux chandeliers qui brûlaient. Emma, le menton contre sa poitrine, ouvrait démesurément les paupières : et ses pauvres mains se traînaient sur les draps, avec ce geste hideux et doux des agonisants qui semblent vouloir déjà se recouvrir du suaire. Pâle comme une statue, et les yeux rouges comme des charbons, Charles, sans pleurer, se tenait en face d'elle, au pied du lit, tandis que le prêtre, appuyé sur un genou, marmottait des paroles basses.

Elle tourna sa figure lentement, et parut saisie de joie à voir tout à coup l'étole violette, sans doute retrouvant au milieu d'un apaisement extraordinaire la volupté perdue de ses premiers élancements mystiques, avec des visions de béatitudes éternelles qui commençaient.

Le prêtre se releva pour prendre le crucifix ; alors elle allongea le cou comme quelqu'un qui a soif, et, collant ses lèvres sur le corps de l'Homme-Dieu, elle y déposa de toute sa force expirante un grand baiser d'amour... Ensuite il récita le *Misereatur* et l'*Indulgentiam*, trempa son pouce dans l'huile et commença les onctions : d'abord sur les yeux, qui avaient tant convoité toutes les somptuosités terrestres ; puis sur les narines, friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuses, puis sur la bouche, qui s'était ouverte pour le mensonge, qui avait gémi d'orgueil ; puis sur les mains, qui se délectaient aux contacts suaves, et enfin sur la plante des pieds, si rapides autrefois quand elle courait à l'assouvisance de ses désirs, et qui maintenant ne marcheraient plus<sup>1</sup>.

Le curé s'essuya les doigts, jeta dans le feu les brins de coton trempés d'huile, et revint s'asseoir près de la moribonde pour lui dire qu'elle devait à présent joindre ses souffrances à celles de Jésus-Christ et s'abandonner à la miséricorde divine.

En finissant ses exhortations, il essaya de lui mettre dans la main un cierge béni, symbole des gloires célestes dont elle allait tout à l'heure être environnée. Emma, trop faible, ne put fermer les doigts, et le cierge, sans M. Bournisien<sup>2</sup>, serait tombé à terre.

Cependant elle n'était plus aussi pâle, et son visage avait une expression de sérénité, comme si le sacrement l'eût guérie.

Le prêtre ne manqua point d'en faire l'observation ; il expliqua même à Bovary que le Seigneur, quelquefois, prolongeait l'existence des personnes lorsqu'il le jugeait convenable pour leur salut ; et Charles se rappela un jour où, ainsi près de mourir, elle avait reçu la communion.

1. Flaubert s'inspire ici des paroles rituelles qui accompagnent chaque onction. — 2. Le curé.



— Il ne fallait peut-être pas se désespérer, pensa-t-il.

En effet, elle regarda tout autour d'elle, lentement, comme quelqu'un qui se réveille d'un songe; puis, d'une voix distincte, elle demanda son miroir, et elle resta penchée dessus quelque temps, jusqu'au moment où de grosses larmes lui décollèrent des yeux. Alors elle se renversa la tête en poussant un soupir et retomba sur l'oreiller.

Sa poitrine aussitôt se mit à haleter rapidement. La langue tout entière lui sortit hors de la bouche; ses yeux, en roulant, pâlassaient comme deux globes de lampes qui s'éteignent, à la croire déjà morte, sans l'effrayante accélération de ses côtes secouées par un souffle furieux, comme si l'âme eût fait des bonds pour se détacher. Félicité s'agenouilla devant le crucifix, et le pharmacien lui-même fléchit un peu les jarrets, tandis que M. Canivet<sup>1</sup> regardait vaguement sur la place. Bournisien s'était remis en prière, la figure inclinée contre le bord de la couche, avec sa longue soutane noire qui traînait derrière lui dans l'appartement. Charles était de l'autre côté, à genoux, les bras étendus vers Emma. Il avait pris ses mains et il les serrait, tressaillant à chaque battement de son cœur, comme au contre-coup d'une ruine qui tombe. A mesure que le râle devenait plus fort, l'ecclésiastique précipitait ses oraisons : elles se mêlaient aux sanglots étouffés de Bovary, et quelquefois tout semblait disparaître dans le sourd murmure des syllabes latines, qui tintaient comme un glas de cloche.

Tout à coup, on entendit sur le trottoir un bruit de gros sabots, avec le frôlement d'un bâton; et une voix s'éleva, une voix rauque, qui chantait...

Emma se releva comme un cadavre que l'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante.

Pour amasser diligemment  
Les épis que la faux moissonne,  
Ma Nanette va s'inclinant  
Vers le sillon qui nous les donne.

— L'aveugle! s'écria-t-elle.

Et Emma se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable; qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement...

Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus. (Madame Bovary.)

### Carthage au clair de lune.

La lune se levait à ras des flots, et, sur la ville encore couverte de ténèbres, des points lumineux, des blancheurs brillaient : le timon d'un char dans une cour, quelque haillon de toile suspendu, l'angle d'un mur, un collier d'or à la poitrine d'un dieu. Les boules de verre sur les toits des temples rayonnaient, çà et là, comme de gros diamants. Mais de vagues ruines, des tas de terre noire, des jardins faisaient des masses plus

1. Le médecin.

sombres dans l'obscurité, et, au bas de Malqua, des filets de pêcheurs s'étendaient d'une maison à l'autre, comme de gigantesques chauves-souris déployant leurs ailes. On n'entendait plus le grincement des roues hydrauliques qui apportaient l'eau au dernier étage des palais; et, au milieu des terrasses, les chameaux reposaient tranquillement, couchés sur le ventre, à la manière des autruches. Les portiers dormaient dans les rues contre le seuil des maisons; l'ombre des colosses s'allongeait sur les places désertes; au loin, quelquefois, la fumée d'un sacrifice brûlant encore s'échappait par les tuiles de bronze, et la brise lourde apportait avec des parfums d'aromates les senteurs de la marine et l'exhalaison des murailles chauffées par le soleil. Autour de Carthage, les ondes immobiles resplendissaient, car la lune étalait sa lueur tout à la fois sur le golfe environné de montagnes et sur le lac de Tunis, où des phénicoptères parmi les bancs de sable formaient de longues lignes roses, tandis qu'au delà, sous les catacombes, la grande lagune salée miroitait comme un morceau d'argent. La voûte du ciel bleu s'enfonçait à l'horizon, d'un côté dans le poudroïement des plaines, de l'autre dans les brumes de la mer, et, sur le sommet de l'Acropole, les cyprès pyramidaux bordant le temple d'Eschmoûn se balançaient et faisaient un murmure, comme les flots réguliers qui battaient lentement le long du môle, au bas des remparts.

Salammbô monta sur la terrasse de son palais, soutenue par une esclave qui portait dans un plat de fer des charbons enflammés... Elle salua lentement les quatre points du ciel et s'agenouilla sur le sol parmi la poudre d'azur qui était semée d'étoiles d'or, à l'imitation du firmament. Puis les deux coudes contre les flancs, les avant-bras tout droits et les mains ouvertes, en se renversant la tête sous les rayons de la lune, elle dit :

— « O Rabetna !... Baalet !... Tanit<sup>1</sup> ! » et sa voix se traînait d'une façon plaintive, comme pour appeler quelqu'un. — « ... Par les symboles cachés, — par les cistres résonnants, — par les sillons de la terre, — par l'éternel silence et par l'éternelle fécondité, — dominatrice de la mer ténébreuse et des plages azurées, ô Reine des choses humides, salut ! »  
(*Salammbô.*)

### Les derniers mercenaires.

Dans *Salammbô*, Flaubert conte la révolte des mercenaires barbares contre Carthage. Sous la conduite de l'Africain Mâtho, qui s'est épris de Salammbô, fille d'Hamilcar, ils mettent la ville en grand péril. Hamilcar réussit cependant à détruire leurs hordes : il a cerné une de leurs bandes dans le défilé de la Hache et l'y laisse mourir de faim.

Le lendemain, à la même heure, le dernier des hommes restés dans le défilé de la Hache expirait... L'on n'eut pas besoin, pour en finir, d'employer des soldats.

Les bêtes féroces, les lions surtout, depuis trois ans que la guerre durait, s'étaient multipliés. Narr' Havas<sup>2</sup> avait fait une grande battue,

1. Déesse carthaginoise (l'Astarté phénicienne), dont la lune est le symbole : Salammbô est sa prêtresse.

2. Chef numide, allié d'Hamilcar.

puis courant sur eux, après avoir attaché des chèvres de distance en distance, il les avait poussés vers le défilé de la Hache; — et tous maintenant y vivaient, quand arriva l'homme envoyé par les Anciens pour savoir ce qui restait des Barbares.

Sur l'étendue de la plaine, des lions et des cadavres étaient couchés, et les morts se confondaient avec des vêtements et des armures. A presque tous le visage ou bien un bras manquait; quelques-uns paraissaient intacts encore; d'autres étaient desséchés complètement et des crânes poudreux emplissaient des casques; des pieds qui n'avaient plus de chair sortaient tout droit des cnémides, des squelettes gardaient leurs manteaux; des ossements, nettoyés par le soleil, faisaient des taches luisantes au milieu du sable.

Les lions reposaient la poitrine contre le sol et les deux pattes allongées, tout en clignant leurs paupières sous l'éclat du jour, exagéré par la réverbération des roches blanches. D'autres, assis sur leur croupe, regardaient fixement devant eux; ou bien, à demi perdus dans leurs grosses crinières, ils dormaient roulés en boule, et tous avaient l'air repus, las, ennuyés. Ils étaient immobiles comme la montagne et comme les morts. La nuit descendait; de larges bandes rouges rayaient le ciel à l'occident.

Dans un de ces amas qui bosselaient irrégulièrement la plaine, quelque chose de plus vague qu'un spectre se leva. Alors un des lions se mit à marcher, découpant avec sa forme monstrueuse une ombre noire sur le fond du ciel pourpre; — quand il fut tout près de l'homme, il le renversa, d'un seul coup de patte.

Puis étalé dessus à plat ventre, du bout de ses crocs, lentement, il étirait les entrailles.

Ensuite il ouvrit sa gueule toute grande, et durant quelques minutes il poussa un long rugissement, que les échos de la montagne répétèrent, et qui se perdit enfin dans la solitude.

Tout à coup, de petits graviers roulèrent d'en haut. On entendit un frôlement de pas rapides, — et du côté de la herse, du côté de la gorge, des museaux pointus, des oreilles droites parurent; des prunelles fauves brillaient. C'étaient les chacals arrivant pour manger les restes.

Le Carthaginois, qui regardait penché au haut du précipice, s'en etourna. *(Salammbô.)*

## **Edmond de Goncourt**

*Nancy, 1822. — Champrosay, 1896.*

## **et Jules de Goncourt.**

*Paris, 1830-1870.*

Œuvres écrites en collaboration : *Charles Demailly* (1860). — *Sœur Philomène* (1861). — *Renée Mauperin* (1864). — *Germinie Lacerteux* (1865). — *Manette Salomon* (1867). — *Madame Gervaisais* (1869). — *Journal des Goncourt.*

Œuvres d'E. de Goncourt : *La fille Elisa* (1877). — *Les frères Zemgano* (1879). — *La Faustine* (1882). — *Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle et sur l'art japonais*, etc.

Ecrivains nerveux et impressionnables. Ne s'intéressent qu'à la vie de leur temps, dont ils s'efforcent de rendre toutes les nuances. « Plus sensitifs qu'in-

telligents », ils n'ont guère d'intentions philosophiques, mais ils peignent avec amour la *modernité* : « Le moderne, font-ils dire à l'un de leurs personnages (1), il n'y a que cela... La sensation, l'intuition du contemporain, du spectacle qui vous coudoie, du présent dans lequel vous sentez frémir vos passions et quelque chose de vous. » Pour rendre cette sensation, ils ont créé le roman *impressionniste* et le style *artiste*. Leurs œuvres sont assez mal composées : une série de tableaux suggestifs, d'une vie intense, sans grand lien ; des *documents* notés au vol d'une observation aiguë, et un peu maladroite. Ce reportage, qui tend à remplacer l'analyse psychologique suivie et liée, annonce le naturalisme. Le style, sans souci de la correction ni de la pureté, ne cherche qu'à faire vivre la sensation pittoresque.

Ils annoncent encore le naturalisme par leur intérêt pour les cas pathologiques et les milieux populaires et grossiers. Leurs meilleurs romans, *Sœur Philomène*, *Germinie Lacerteux* et *Renée Mauperin*, mieux composés et plus sobrement écrits, sont des œuvres fortes, qui resteront.

### A l'église.

C'est une pauvre église pourtant que Saint-Laurent où les sœurs menaient les enfants. Elle a l'air, au haut du boulevard de Strasbourg qui la dégage aujourd'hui, d'une de ces vieilles églises de province abandonnées, oubliées sur quelque place solitaire où un cordier fait de la corde. Au dedans c'est froid et nu ; l'on se sent dans la paroisse des misères des deux faubourgs : le faubourg Saint-Denis et le faubourg Saint-Martin. Le bruit, sous cette voûte rigide, le long de ces murs gris et sales, c'est un pas qui traîne, un glissement de galoche sur la dalle, une toux d'hiver qui sonne le creux. Les gens qui entrent, c'est une regratière<sup>2</sup> avec un madras sur la tête, une servante qui porte dans une serviette le dîner d'un petit ménage, une charbonnière qui siffle avec les lèvres une prière muette, une mère avec un cabas et un tout petit enfant dans les bras, sur lequel en entrant elle fait le signe de la croix, une petite ouvrière à la tête penchée qui prie en tenant sa bouche entre ses mains noircies au bout des doigts par les piqûres d'aiguilles. Il passe des femmes en deuil avec de vieilles robes et de vieux chapeaux noirs au voile devenu roux. Contre la grille des chapelles, souvent on voit quelque vieille femme, en béguin de linge, l'œil fixe, le blanc de l'œil dilaté, le regard en l'air, les lèvres marmottantes. Parfois, dans un coin, un vieillard voûté à la redingote bleue toute blanchie d'usage aux épaules, s'agenouille par terre.

Mais Philomène n'apercevait rien de ces tristesses de Saint-Laurent. Elle ne voyait point que cette église fût misérable : car elle y était heureuse. Le bonheur qu'elle y trouvait lui paraissait un bonheur propre au lieu et dont toutes les choses qui étaient là l'entouraient. Elle s'y sentait dans un bien-être vague, dans une quiétude infinie, dans une paresse rêveuse, dans une langueur satisfaite. Le charme auquel elle s'abandonnait sur son banc, dans cette nef, ressemblait aux douceurs flottantes d'une atmosphère, à l'énervement d'un beau climat ; et quand elle était dans cet air d'église, frais et subtil, elle était comme baignée par l'air d'une patrie idéale.

1. *Manette Salomon*.

2. Boutiquière, vendeuse de seconde main.

Elle aimait, quand elle entrait, ce sentiment de froid, que lui donnait au bout des doigts les crins cristallisés du goupillon. Elle aimait cette vapeur de cire allumée, cette odeur d'encens éteint, ce parfum mourant du feu des baumes et des cierges qui laissait à toute l'église une senteur de fleurs séchées dans un reste de fumée. Elle se plaisait à cette paix où bruit mystérieusement un pas amorti, un frôlement de robe, une page qu'on retourne, l'agenouillement des oraisons muettes, le susurrement des lèvres qui prient, le silence des élévations, pareil à un murmure d'âmes. Elle se laissait bercer aux harmonies de l'orgue, à ces mélodies qui la prenaient dans leurs bras comme une onde, à ces nuées de sons, à ces tempêtes de bruit, qui fondaient et roulaient sur elle, à ces chœurs célestes qui lui chantaient dans les tempes et lui bourdonnaient dans la poitrine, à ces cantiques d'anges qui descendaient et mouraient lentement en elle. Elle écoutait, ravie et sans pensée, les chants des prêtres et des enfants, auxquels, du fond des chapelles, répondaient des voix lointaines, jeunes et vieilles. Et elle était délicieusement chatouillée, à vêpres, par une voix de chanteur, élancée, grêle et tendue, une voix de tête, déchirante et tendre, qui semblait monter à Dieu sur un écho de la Passion.

(*Sœur Philomène.*)

### Au cirque.

A l'intérieur du cirque, sous la grande frise étrusque déroulant autour de la salle les exercices gymnastiques de l'antiquité, sous un premier plafond orné de trophées de boucliers, traversés de piques et surmontés de casques, sous un second plafond représentant, en des médaillons jetés sur des rideaux entr'ouverts, des chevauchées d'amazones nues sur des cavales indomptables, la lumière flamboyante de tous les lustres suspendus au milieu des arcatures aux frères piliers de fer, descendait des cintres aux premières galeries comme dans un vaste entonnoir, montrant sur le velours rouge des banquettes et le bois peint en blanc des dossiers, un peuple d'hommes parmi lesquels se perdait la claire toilette des femmes : — une foule noire avec des taches d'un rosâtre sale pour visages, une foule plus noire que dans les autres théâtres. Et cette foule était rendue encore plus éteinte, plus morne, par le contraste et le détachement sur elle d'un équilibriste vêtu d'une étoffe d'argent paradant au haut d'une échelle de quarante pieds; d'une petite fille trapéziste mettant autour de son trapèze le tournoiement de sa jupe tendre; d'une écuyère le pied posé sur la cuisse d'un Hercule debout sur deux chevaux, et se renversant dans un mouvement de sylphide, avec l'envolée et le remontage de la ruche d'un blanc jupon sur un maillot sans couleur, lui faisant les chairs pâlement rosées d'une statuette de vieux saxe.

Le public du cirque, sa confuse agglomération, sa presse, son fourmillant ramassage d'individus, avec cette lumière qui fait diffus les visages et que boit et absorbe le drap des vêtements, ne rappellent-ils pas ces admirables lithographies de Goya, les échafaudages de courses de taureaux, ces multitudes troubles, à la fois vagues et intenses !

Là aussi l'attente est autre qu'ailleurs. Elle est sérieuse, réfléchie; et chacun est plus à soi que partout. Sur les exercices dangereux de la force et de l'adresse, à la grandeur indéniable, plane un peu de l'émotion qu'il y avait autrefois dans les poitrines romaines aux jeux du vieux cirque, et il se fait d'avance un certain resserrement des cœurs, et un froid particulier derrière les nuques, pour les audaces, les folies, les risques périlleux de ces corps dans les frises, pour ce solennel « Go », l'appel que l'un fait à l'autre de venir le retrouver à travers le vide, — pour ce « Va » qui est peut-être la mort. (*Les frères Zemgano.*)

### Louis Pasteur.

*Dole, 1822. — Villeneuve-l'Étang, 1895.*

Œuvres : son œuvre (mémoires et études scientifiques, conférences, discours, etc.) a été réunie par Pasteur-Valléry-Radot (5 vol., 1923-1928).

Issu d'un milieu modeste (son père était tanneur), mais où l'on avait le goût et le respect de la science et de la grandeur morale (1), Pasteur parvint à la gloire scientifique la plus large et la plus pure.

Son œuvre scientifique est universellement connue et l'on sait que les travaux de ce chimiste furent singulièrement féconds en résultats médicaux de première importance, continués à travers le monde par les « instituts Pasteur », centres de recherche et, en même temps, de lutte contre la maladie, dont le premier fut fondé en 1888 (Cf. le texte que nous reproduisons ci-dessous). Nous n'avons pas, ici, à entrer dans des détails qui ne sont pas du domaine des lettres.

Études à Paris, où il subit, entre autres, l'influence du célèbre chimiste J.-B. Dumas. Thèse de doctorat ès sciences (1847). Professeur suppléant à la Faculté des Sciences de Strasbourg, puis à celle de Lille; administrateur à l'École Normale supérieure, à Paris, etc. Membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie française (il y succédait au philosophe positiviste Littré et son discours de réception, souvent cité, contient de remarquables développements philosophiques). Titulaire de nombreuses distinctions étrangères.

Son œuvre — nous mettons à part les mémoires proprement scientifiques — reflète les grands traits de son caractère : enthousiasme, ténacité, profondeur et honnêteté de ses convictions spiritualistes, qu'il séparait de la recherche scientifique, exigeant dans cette dernière une méthode rigoureusement expérimentale; enfin ardent patriotisme et amour de l'humanité, chez ce savant qui ne séparait pas la science du service de l'homme et de la poursuite des idéaux moraux les plus élevés et les plus généreux.

Sa phrase, simple et expressive, exprime tour à tour la rigueur de son esprit et l'ardeur de sa sensibilité.

### Discours d'inauguration de l'Institut Pasteur.

(*Fragment.*)

Cet enthousiasme que vous avez eu dès la première heure, gardez-le, mes chers collaborateurs, mais donnez-lui pour compagnon inséparable un sévère contrôle. N'ayez rien qui ne puisse être prouvé d'une façon simple et décisive.

Ayez le culte de l'esprit critique. Réduit à lui seul, il n'est ni un éveilleur d'idées, ni un stimulant de grandes choses. Sans lui tout est

(1) On connaît le mot de Pasteur parlant de son père : « Je lui dois tout. Il avait la passion du savoir et de l'étude. »

caduc. Il a toujours le dernier mot. Ce que je vous demande là, et ce que vous demanderez à votre tour aux disciples que vous formerez est ce qu'il y a de plus difficile à l'inventeur.

Croire que l'on a trouvé un fait scientifique important, avoir la fièvre de l'annoncer, et se contraindre des journées, des semaines, parfois des années à se combattre soi-même, à s'efforcer de ruiner ses propres expériences, et ne proclamer sa découverte que lorsqu'on a épuisé toutes les hypothèses contraires, oui, c'est une tâche ardue.

Mais quand, après tant d'efforts, on est enfin arrivé à la certitude, on éprouve une des plus grandes joies que puisse ressentir l'âme humaine, et la pensée que l'on contribuera à l'honneur de son pays rend cette joie plus profonde encore. Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit en avoir une et c'est à elle qu'il doit reporter l'influence que ses travaux peuvent avoir dans le monde.

S'il m'était permis, Monsieur le Président (1), de terminer par une réflexion philosophique provoquée en moi par votre présence dans cette salle de travail, je dirais que deux lois contraires semblent aujourd'hui en lutte : une loi de sang et de mort qui, en imaginant chaque jour de nouveaux moyens de combat, oblige les peuples à être toujours prêts pour le champ de bataille, et une loi de paix, de travail, de salut qui ne songe qu'à délivrer l'homme des fléaux qui l'assiègent.

L'une ne cherche que les conquêtes violentes, l'autre que le soulagement de l'humanité. Celle-ci met une vie humaine au-dessus de toutes les victoires; celle-là sacrifierait des centaines de mille existences à l'ambition d'un seul. La loi dont nous sommes les instruments cherche même à travers le carnage à guérir les maux sanglants de cette loi de la guerre. Les pansements inspirés par nos méthodes antiseptiques peuvent préserver des milliers de soldats. Laquelle de ces deux lois l'emportera sur l'autre? Dieu seul le sait, mais ce que nous pouvons assurer, c'est que la science française se sera efforcée, en obéissant à cette loi d'humanité, de reculer les frontières de la vie.

(Dans *Œuvres*, publiées par Pasteur-Valléry-Radot. Paris, Masson, éd.)

## Ernest Renan.

Tréguier, 1823. — Paris, 1892.

Œuvres : *L'Avenir de la Science* (1848, publié en 1890). — *Averroès* (1852). — *Histoire des langues sémitiques* (1855). — *Études d'histoire religieuse* (1857). — *Essai sur l'origine du langage* (1858). — *Essais de morale et de critique* (1859). — *Les Origines du christianisme* (*Vie de Jésus*, 1863; *Les Apôtres*, 1866; *Saint Paul*, 1869; *L'Antéchrist*, 1873; *Les Évangiles*, 1877; *L'Église chrétienne*, 1879; *Marc-Aurèle*, 1881). — *Questions contemporaines* (1868). — *Dialogues philosophiques* (1876). — *Mélanges d'histoire et de voyages* (1878). — *Caliban* (1878). — *L'Eau de Jouvence* (1880). — *Conférences d'Angleterre* (1880). — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883). — *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1884). — *Le Prêtre de Némi* (1885). — *L'Abbesse de Jouarre* (1886). — *Discours et conférences* (1887). — *Histoire du peuple d'Israël* (1887-1893). — *Feuilles détachées* (1892). — *Ma sœur Henriette* (1895). — *Correspondance*.

Traductions : *Le Livre de Job* (1858). — *Le Cantique des Cantiques* (1860). — *L'Écclésiaste* (1861).

1. Sadi Carnot, président de la République, assistait à la cérémonie d'inauguration.

Un Breton, comme Chateaubriand et Lamennais, préoccupé comme eux du *divin*. Perdit de bonne heure son père, qui était capitaine de la marine marchande et qui mourut en mer. Fut élevé par sa mère et sa sœur Henriette, âmes nobles auxquelles il voua un culte délicat. Etudes au collège de Tréguier, puis à Paris, aux séminaires de Saint-Nicolas du Chardonnet, d'Issy et de Saint-Sulpice. Il se donne tout entier à l'étude des langues sémitiques et à l'exégèse sacrée. En 1845, au seuil du sacerdoce, il quitte le séminaire, après une douloureuse crise de conscience. Sa vie reste austère et laborieuse : bientôt ses travaux scientifiques le rendent célèbre. Il est chargé de missions en Italie (1849), en Syrie (1860) et nommé professeur d'hébreu au Collège de France (1862). Destitué en 1863, après la *Vie de Jésus*. Sa chaire lui fut rendue en 1870.

Il ne vécut que pour la science (hormis des essais philosophiques où il se délassait l'esprit) et, au prix d'un labeur acharné, il put achever d'importants travaux historiques et philologiques (notamment le *Corpus inscriptionum semiticarum*). De son éducation ecclésiastique, il avait gardé le goût — et le respect — des choses sacrées, et, le premier, il traite en historien et en savant des origines et du développement des religions.

Son esprit est complexe : il joint à une confiance invincible en la science, à un positivisme déterminé, des tendances idéalistes et un certain diletantisme, qui le porte à jouir des idées les plus diverses avec une infinie souplesse d'esprit. Il a le culte de la vie spirituelle, de la bonté morale et de la raison pure ; il rêve de soumettre la démocratie à la science ; il imagine le monde comme un immense « devenir », organisé peu à peu par l'intelligence, tendant vers une morale, une raison, une connaissance parfaite : « Dieu sera », disait cet incroyant, qui au surplus opposait à l'esprit voltairien une sympathie respectueuse pour toutes les formes de la religion, de « l'aspiration au divin ». Ce penseur est un très grand artiste : son style, où nul procédé n'est visible, est un enchantement, et les plus belles pages des *Souvenirs*, des *Origines du christianisme* et des *Drames philosophiques* comptent parmi les chefs-d'œuvre de la prose au XIX<sup>e</sup> siècle.

Son influence fut très grande : il donna une forte impulsion à l'histoire des religions et il maintint à la fois l'esprit positif et le respect des valeurs intellectuelles et morales, en pleine époque naturaliste.

### Le Rôle des humbles dans l'humanité.

C'est une pensée d'une effroyable tristesse que le peu de traces que laissent après eux les hommes, ceux-là mêmes qui semblent jouer un rôle principal. Et quand on pense que des millions de millions d'êtres sont nés et sont morts de la sorte, sans qu'il en reste de souvenir, on éprouve le même effroi qu'en présence du néant ou de l'infini. Songez donc à ces misérables existences à peine caractérisées qui, chez les sauvages, apparaissent et disparaissent comme les vagues images d'un rêve. Songez aux innombrables générations qui se sont entassées dans les cimetières de nos campagnes. Mortes, mortes à jamais?... Non, elles vivent dans l'humanité ; elles ont servi à bâtir la grande Babel qui monte vers le ciel, et où chaque assise est un peuple.

Je vais dire le plus ravissant souvenir qui me reste de ma première jeunesse ; je verse presque des larmes en y songeant. Un jour, ma mère et moi, en faisant un petit voyage à travers ces sentiers pierreux des côtes de Bretagne qui laissent à tous ceux qui les ont foulés de si doux souvenirs, nous arrivâmes à une église de hameau, entourée, selon l'usage, du cimetière, et nous nous y reposâmes. Les murs de l'église en granit à peine équarri et couvert de mousse, les maisons d'alentour



construites de blocs primitifs, les tombes serrées, les croix renversées et effacées, les têtes nombreuses rangées sur les étages de la maisonnette qui sert d'ossuaire, attestaient que depuis les plus anciens jours où les saints de Bretagne avaient paru sur ces flots, on avait enterré en ce lieu. Ce jour-là, j'éprouvai le sentiment de l'immensité de l'oubli, et du vaste silence où s'engloutit la vie humaine, avec un effroi que je ressens encore, et qui est resté un des éléments de ma vie morale. Parmi tous ces simples qui sont là, à l'ombre de ces vieux arbres, pas un, pas un seul ne vivra dans l'avenir. Pas un seul n'a inséré son action dans le grand mouvement des choses; pas un seul ne comptera dans la statistique définitive de ceux qui ont poussé à l'éternelle roue. Je servais alors le Dieu de mon enfance, et un regard élevé vers la croix de pierre, sur les marches de laquelle nous étions assis, et sur le tabernacle, qu'on voyait à travers les vitraux de l'église, m'expliquait tout cela. Et puis on voyait à peu de distance la mer, les rochers, les vagues blanchissantes, on respirait ce vent céleste qui, pénétrant jusqu'au fond du cerveau, y éveille je ne sais quelle vague sensation de largeur et de liberté. Et puis ma mère était à mes côtés; il me semblait que la plus humble vie pouvait refléter le ciel, grâce au pur amour et aux affections individuelles. J'estimais heureux ceux qui reposaient en ce lieu. Depuis j'ai transporté ma tente, et je m'explique autrement cette grande nuit. Ils ne sont pas morts, ces obscurs enfants du hameau, car la Bretagne vit encore; ils n'ont pas eu de rôle dans le grand drame, mais ils ont fait partie de ce vaste chœur, sans lequel le drame serait froid et dépourvu d'acteurs sympathiques. Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera; et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement l'on dira : Autrefois, il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel; il aura fourni sa petite part à cette grande résultante. Et quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et l'humanité aura contribué à le faire, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès ne sera perdue.

Voilà la loi de l'humanité; vaste prodigalité de l'individu, dédaigneuses agglomérations d'hommes (je me figure le mouleur gâchant largement sa matière et s'inquiétant peu que les trois quarts en tombent à terre); l'immense majorité destinée à faire tapisserie au grand bal mené par la destinée, ou plutôt à figurer dans un de ces personnages multiples que le drame ancien appelait le chœur. Sont-ils inutiles? Non; car ils ont fait figure; sans eux, les lignes auraient été maigres et mesquines; ils ont servi à ce que la chose se fît d'une façon luxuriante; ce qui est plus original et plus grand. Telle religieuse qui vit oubliée au fond de son couvent semble bien perdue pour le tableau vivant de l'humanité. Nullement, car elle contribue à esquisser la vie monastique; elle entre comme un atome dans la grande masse de couleur noire nécessaire pour cela. L'humanité n'eût point été complète sans la vie monastique; la vie

monastique ne pouvait d'ailleurs être représentée que par un groupe innombrable : donc tous ceux qui sont entrés dans ce groupe, quelque oubliés qu'ils soient, ont eu leur part à la représentation de l'une des formes les plus essentielles de l'humanité. En résumé, il y a deux manières d'agir sur le monde; ou par sa force individuelle, ou par le corps dont on fait partie, par l'ensemble où l'on a sa place. Ici, l'action de l'individu paraît voilée; mais en revanche elle est plus puissante, et la part proportionnelle qui en revient à chacun est bien plus forte que s'il était resté isolé. Ces pauvres femmes, séparées, eussent été vulgaires, et n'eussent fait presque aucune figure dans l'humanité; réunies, elles représentent avec énergie un des éléments les plus essentiels du monde, la douce, timide et pensive piété.

Personne n'est donc inutile dans l'humanité. Le sauvage qui vit à peine la vie humaine, sert du moins comme force perdue. Or je l'ai déjà dit, il était convenable qu'il y eût surabondance dans le dessin des formes de l'humanité. La croyance à l'immortalité n'implique pas autre chose que cette invincible confiance de l'humanité dans l'avenir.

(*Avenir de la Science.*)

### Prière sur l'Acropole<sup>1</sup>.

O noblesse! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens<sup>2</sup> bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie, et semblables à des forêts;

1. Ecrite après un voyage à Athènes, en 1865. La vue de l'Acropole fut pour Renan la révélation de la beauté et de la raison pures. — 2. Ancien peuple des bords du Pont-Euxin.

seulement ils ne sont pas solides; ils tombent en ruines au bout de cinq ou six cents ans; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient; je n'avais pas étudié ton art divin; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore: « Salut, Etoile de la mer..., Reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes », ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Etoile du matin... ». Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres, il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié! Te souviens-tu de ce Calédonien<sup>1</sup> qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé<sup>2</sup>? Ainsi font-ils tous...

Ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites<sup>3</sup>... Tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

Toi seule es jeune, ô Cora<sup>4</sup>, toi seule es pure, ô Vierge; toi seule es saine, ô Hygie<sup>5</sup>; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos<sup>6</sup>; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa<sup>7</sup>; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané<sup>8</sup>, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence; toi qui es sa compagne et sa conscience; Energie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritalistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice<sup>9</sup>, tu choisis d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus dans un

1. Lord Elgin, qui fit transporter la frise du Parthénon au British Museum. — 2. Ile légendaire des mers du Nord. — 3. Banquiers, changeurs — 4. Vierge. — 5. Santé. — 6. Qui combat au premier rang. — 7. Guerrière. — 8. Ouvrière. — 9. Les Athéniens et les Rhodiens s'étaient disputé le droit d'offrir des sacrifices à Pallas.

nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches : mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebâtiront tes murs aux sons de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre<sup>1</sup> ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres<sup>2</sup>, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète<sup>3</sup>, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste... J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sèves !

Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie, se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation

---

1. Général spartiate qui consumma la ruine politique d'Athènes. — 2. Le culte de la force.  
— 3. Directrice.

intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon<sup>1</sup> glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

Tu es vraie, pure, parfaite; ton marbre n'a point de tache; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera; mais, si ta cella<sup>2</sup> devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. (Souvenirs d'enfance et de jeunesse.)

### Respect du passé, amour de l'avenir.

(En 1883 — il a soixante ans — Renan esquisse, dans la préface de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, la « philosophie » à laquelle aboutit l'évolution de sa pensée. On reconnaît, dans les fragments suivants, sa manière, si personnelle, d'écrivain et le mélange, si difficile à analyser, de poésie et de simplicité, qui caractérise son style.)

Une des légendes les plus répandues en Bretagne est celle d'une prétendue ville d'Is, qui, à une époque inconnue, aurait été engloutie par la mer. On montre, à divers endroits de la côte, l'emplacement de cette cité fabuleuse, et les pêcheurs vous en font d'étranges récits. Les jours de tempête, assurent-ils, on voit, dans le creux des vagues, le sommet des flèches de ses églises; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de ses cloches, modulant l'hymne du jour. Il me semble souvent que j'ai au fond du cœur une ville d'Is qui sonne encore des cloches obstinées à convoquer aux offices sacrés des fidèles qui n'entendent plus. Parfois je m'arrête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations, qui me paraissent venir de profondeurs infinies, comme des voix d'un autre monde. Aux approches de la vieillesse surtout, j'ai pris plaisir, pendant le repos de l'été, à recueillir ces bruits lointains d'une Atlantide disparue<sup>(3)</sup>.

De là sont sortis les six morceaux qui composent ce volume...

...On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun, dans la promenade à travers la vie. Parlant d'un passé qui m'est cher,

1. Fleuve de Thrace. Les Thraces passaient pour ivrognes. — 2. Sanctuaire, chambre du temple où est placée la statue du dieu. — 3. *Atlantide* : continent fabuleux, dont parle Platon, et qui aurait existé autrefois dans l'Océan Atlantique. Is ou Ys : cf. p. 383, note 3.

j'en ai parlé avec sympathie; je ne voudrais pas cependant que cela produisît de malentendu et que l'on me prît pour un bien grand réactionnaire. J'aime le passé, mais je porte envie à l'avenir. Il y aura eu de l'avantage à passer sur cette planète le plus tard possible. Descartes serait transporté de joie s'il pouvait lire quelque chétif traité de physique et de cosmographie écrit de nos jours. Le plus simple écolier sait maintenant des vérités pour lesquelles Archimède eût sacrifié sa vie. Que ne donnerions-nous pas pour qu'il nous fût possible de jeter un coup d'œil furtif sur tel livre qui servira aux écoles primaires dans cent ans ?

Il ne faut pas, pour nos goûts personnels, peut-être pour nos préjugés, nous mettre en travers de ce que fait notre temps. Il le fait sans nous, et probablement il a raison...

(L'auteur s'interroge sur les conditions qui seront faites, dans le monde futur, à la vie de l'esprit, car pour lui, selon sa remarquable formule : « Le but du monde est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit, c'est sa liberté ». Si cette liberté nous paraît menacée, dans l'avenir, gardons confiance cependant. Renan termine ainsi sa préface :)

...Mais la liberté est comme la vérité : presque personne ne l'aime pour elle-même, et cependant, par l'impossibilité des extrêmes, on y revient toujours.

Laissons donc, sans nous troubler, les destinées de la planète s'accomplir. Nos cris n'y feront rien; notre mauvaise humeur serait déplacée. Il n'est pas sûr que la Terre ne manque pas sa destinée, comme cela est probablement arrivé à des mondes innombrables; il est même possible que notre temps soit un jour considéré comme le point culminant après lequel l'humanité n'aura fait que déchoir; mais l'univers ne connaît pas le découragement; il recommencera sans fin l'œuvre avortée; chaque échec le laisse jeune, alerte, plein d'illusions. Courage, courage, nature ! Poursuis, comme l'astérie (1) sourde et aveugle qui végète au fond de l'Océan, ton obscur travail de vie; obstine-toi; répare pour la millionième fois la maille de filet qui se casse, refais la tarière qui creuse, aux dernières limites de l'attingible (2), le puits d'où l'eau vive jaillira. Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité; tâche d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel. Tu as l'infini de l'espace et l'infini du temps pour ton expérience. Quand on a le droit de se tromper impunément, on est toujours sûr de réussir.

Heureux ceux qui auront été les collaborateurs de ce grand succès final qui sera le complet avènement de Dieu ! Un paradis perdu est toujours, quand on veut, un paradis reconquis. Bien qu'Adam ait dû souvent regretter l'Eden, je pense que, s'il a vécu, comme on le prétend, neuf cent trente ans après sa faute, il a dû bien souvent s'écrier : *Felix culpa* ! La vérité est, quoi qu'on dise, supérieure à toutes les fictions.

---

1. *Astérie* : étoile de mer. — 2. *Attingible* : ce qui peut être atteint (latin *attingere*, atteindre).

On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair. En cherchant à augmenter le trésor des vérités qui forment le capital acquis de l'humanité, nous serons les continuateurs de nos pieux ancêtres, qui aimèrent le bien et le vrai sous la forme reçue en leur temps. L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation sont les feuillets d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissant d'un travail séculaire. Pour moi, je ne suis jamais plus ferme en ma foi libérale que quand je songe aux miracles de la foi antique, ni plus ardent au travail de l'avenir que quand je suis resté des heures à écouter sonner les choches de la ville d'Is.

(*Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*  
Fragments de la préface.)

### Alexandre Dumas fils.

Paris, 1824. — *Marly-le-Roi*, 1895.

Œuvres principales : *La Dame aux Camélias* (1852). — *Le Demi-Monde* (1855). — *La Question d'Argent* (1857). — *Le Fils naturel* (1858). — *L'Ami des Femmes* (1864). — *La Princesse Georges* (1871). — *La Femme de Claude* (1873). — *L'Etrangère* (1876). — *Denise* (1885). — *Francillon* (1887).

Fils du célèbre romancier. Il fait de la comédie un moyen de réforme sociale. Il plaide avec ardeur contre les vices et les préjugés qui corrompent la famille et le mariage : égoïsme masculin, influence de l'argent, éducation mesquine, lois civiles défavorables à l'épouse, etc. Ses pièces, habiles et brillantes, sont parfois gâtées par un certain ton déclamatoire. *La thèse* y tient trop de place, mais il faut admirer la générosité et souvent la justesse des idées.

### L'Argent.

Jean Giraud, fils d'un jardinier, s'est enrichi dans les affaires. Le voici dans un salon bourgeois, chez les Durieu, que fréquentent des nobles, René de Charzay, M. de Cayolle, etc.

JEAN. — (*A René.*) Il y a bien longtemps que j'avais envie de vous voir; mais je ne savais pas comment vous me receviez.

RENÉ. — Je vous aurais reçu avec plaisir, comme mon oncle vous reçoit. On ne peut reprocher à un homme qui a fait sa fortune que de l'avoir faite par des moyens déshonnêtes; mais celui qui la doit à son intelligence et à sa probité, qui en use noblement, tout le monde est prêt à l'accueillir comme on vous accueille ici.

JEAN. — Il n'est même pas bien nécessaire qu'il en use noblement; pourvu qu'il l'ait gagnée, voilà l'important.

MADAME DURIEU. — Oh! monsieur Giraud, vous gâtez là tout ce que vous avez dit de bien.

JEAN. — Je ne dis pas cela pour moi, madame, mais je sais ce que je dis; l'argent est l'argent, quelles que soient les mains où on le trouve. C'est la seule puissance qu'on ne discute jamais. On discute la vertu, la beauté, le courage, le génie; on ne discute jamais l'argent. Il n'y a pas un être civilisé qui, en se levant le matin, ne reconnaisse la souveraineté de l'argent, sans lequel il n'aurait ni le toit qui l'abrite, ni le lit où il

couche, ni le pain qu'il mange. Où va cette population qui se presse dans les rues, depuis le commissionnaire qui sue sous son fardeau trop lourd jusqu'au millionnaire qui se rend à la Bourse au trot de ses deux chevaux ? L'un court après 15 sous, l'autre après 100000 francs. Pourquoi ces boutiques, ces vaisseaux, ces chemins de fer, ces usines, ces théâtres, ces musées, ces procès entre frères et sœurs, entre fils et pères, ces découvertes, ces décisions, ces assassinats ? Pour quelques pièces plus ou moins nombreuses de ce métal blanc ou jaune qu'on appelle l'argent ou l'or. Et qui sera le plus considéré à la suite de cette grande course aux écus ? Celui qui en rapportera davantage. Aujourd'hui un homme ne doit plus avoir qu'un but, c'est de devenir très riche. Quant à moi, ç'a toujours été mon idée. J'y suis arrivé et je m'en félicite. Autrefois tout le monde me trouvait laid, bête, importun ; aujourd'hui tout le monde me trouve beau, spirituel, aimable, et Dieu sait si je suis spirituel, aimable et beau ! Du jour où j'aurai été assez niais pour me ruiner et redevenir Jean comme avant, il n'y aura pas assez de pierres dans les carrières Montmartre pour me les jeter à la tête, mais ce jour est encore loin, et beaucoup de mes confrères se seront ruinés d'ici là, pour que je ne me ruine pas. Enfin le plus grand éloge que je puisse faire de l'argent, c'est qu'une société comme celle où je me trouve ait eu la patience d'écouter si longtemps le fils d'un jardinier qui n'a d'autres droits à cette attention que les pauvres petits millions qu'il a gagnés.

DURIEU. — C'est très vrai, tout ce qu'il vient de dire là. Le fils d'un jardinier ! C'est étonnant, il voit notre siècle tel qu'il est.

MADAME DURIEU. — Eh bien, mon cher monsieur de Cayolle, que pensez-vous de tout cela ?

DE CAYOLLE. — Je pense, madame, que les théories de M. Giraud sont vraies, seulement dans le monde où M. Giraud a vécu jusqu'à présent, qui est un monde de spéculation, dont le but unique doit être l'argent. Quant à l'argent par lui-même, il fait faire quelques infamies, mais il fait faire de grandes et nobles choses ; il est semblable à la parole humaine, qui est un mal chez les uns, un bien chez les autres, selon l'usage que l'on en fait ; mais cette obligation où nos mœurs mettent l'homme d'avoir à s'inquiéter, tous les jours en se réveillant, de la somme nécessaire pour ses besoins, afin qu'il ne prenne rien à son voisin, a créé les plus belles intelligences de tous les temps. C'est à ce besoin de l'argent quotidien que nous devons Franklin qui a commencé, pour vivre, à être ouvrier imprimeur ; Shakespeare qui gardait les chevaux à la porte du théâtre qu'il devait immortaliser plus tard ; Machiavel qui était secrétaire de la république florentine, à quinze écus par mois ; Raphaël qui était le fils d'un barbouilleur d'Urbin ; Jean-Jacques Rousseau qui a été commis-greffier, graveur, copiste, et qui encore ne dînait pas tous les jours ; Fulton qui a d'abord été rapin, puis ouvrier mécanicien, et qui nous a donné la vapeur... et tant d'autres ! Faites naître tous ces gens-là avec 500000 livres de rentes chacun et il y aurait bien des chances pour qu'aucun d'eux ne devînt ce qu'il est devenu. Cette course aux écus dont vous parlez a donc du bon. Si elle enrichit quelques imbéciles ou quelques fripons, si elle leur procure la considération et l'estime des



subalternes, des inférieurs, de tous ceux enfin qui n'ont avec la société que des rapports qui se payent, elle fait assez de bien d'un autre côté en éperonnant des facultés qui seraient restées stationnaires dans le bien-être, pour qu'on lui pardonne quelques petites erreurs. A mesure que vous entrerez dans le vrai monde qui vous est à peu près inconnu, monsieur Giraud, vous acquerez la preuve que l'homme qui y est reçu n'y est reçu que pour sa valeur personnelle. Regardez ici, autour de vous, sans aller plus loin, et vous verrez que l'argent n'a pas cette influence que vous lui prêtez. Voici M<sup>me</sup> la comtesse Savelli, qui a 500000 francs de revenus et qui, au lieu de dîner avec des millionnaires qui assiègent son hôtel tous les jours, vient dîner chez M. et M<sup>me</sup> Durieu, de simples bourgeois, pauvres à côté d'elle, pour le plaisir de se trouver avec M. de Charzay, qui n'a que 1000 écus de rente et qui pour des millions ne ferait pas ce qu'il ne doit pas faire; avec M. de Roncourt qui a une place de 1500 francs parce qu'il a abandonné toute sa fortune à des créanciers qui n'étaient pas les siens et qu'il pouvait ne pas payer; avec M<sup>lle</sup> de Roncourt, qui a sacrifié sa dot au même sentiment d'honneur et de solidarité. Avec M<sup>lle</sup> Durieu, qui ne sera jamais la femme que d'un honnête homme, eût-il pour rivaux tous les Crésus présents et à venir; enfin avec moi, qui ai pour l'argent, dans l'acception que vous donnez à ce mot, le mépris le plus profond. Maintenant, monsieur Giraud, si nous vous avons écouté si longtemps, c'est que nous sommes tous des gens bien élevés ici, et que d'ailleurs vous parliez bien, mais il n'y avait là aucune flatterie pour vos millions, et la preuve, c'est qu'on m'a écouté encore plus longtemps que vous, moi qui n'ai pas comme vous un billet de mille francs à mettre dans chacune de mes phrases.

JEAN (à Durieu). — Qui est ce monsieur qui vient de parler ?

DURIEU. — C'est M. de Cayolle.

JEAN. — L'administrateur du chemin... ?

DURIEU. — Oui.

JEAN. — Monsieur de Cayolle, vous pouvez croire que je suis bien heureux de me trouver avec vous.

DE CAYOLLE. — Je le crois, monsieur. (*Il lui tourne le dos.*)

DE RONCOURT, à Durieu. — Ce Cayolle a été dur pour notre parvenu.

DURIEU. — Ces gens d'argent se détestent entre eux.

(*La Question d'Argent, I, 4.*)

## Hippolyte Taine.

Vouziers, 1828. — Paris, 1893.

Œuvres : *Essai sur Tite-Live* (1854). — *Voyage aux Pyrénées* (1855). — *Les Philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle en France* (1857). — *Essais de critique et d'histoire* (1858). — *La Fontaine et ses fables* (1860). — *Histoire de la littérature anglaise* (1864). — *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1865). — *Voyage en Italie* (1866). — *Philosophie de l'Art* (1865-1867). — *De l'Intelligence* (1870). — *Notes sur l'Angleterre* (1872). — *Origines de la France contemporaine* (1875-1894). — *Derniers essais de critique et d'histoire* (1894), etc.

Appartenait à une famille bourgeoise des Ardennes. Fit de fortes études à l'École Normale supérieure, fut professeur de lycée, mais quitta bientôt l'Université à la suite des tracasseries que lui valaient ses idées hardies. Se consacra dès lors à l'histoire et à la philosophie.

Sa pensée et son œuvre sont d'une remarquable unité. Disciple d'Auguste Comte, il essaye (*De l'Intelligence*) de soumettre la psychologie à un déterminisme rigoureux, à une étude expérimentale des faits physiologiques. Historien, il prétend être sévèrement positif. Critique, il tente de faire de l'histoire littéraire et de l'histoire de l'art une science exacte, par sa fameuse théorie de la *race*, du *milieu* et du *moment* (1). Par là, il a exercé la plus grande influence sur sa génération.

Taine est un logicien vigoureux et son esprit systématique l'entraîne parfois à des conclusions hasardeuses. Il s'est notamment montré malveillant jusqu'à l'injustice pour la Révolution française : il n'y voit que les excès sanglants, comme il ne voyait dans l'esprit humain que des phénomènes physiologiques. Sa théorie de la *race*, du *milieu* et du *moment* explique bien comment une œuvre littéraire porte la marque de telles qualités ethniques, de tel régime social ou politique, de tel climat, mais elle n'expliquera jamais la naissance même de cette œuvre, c'est-à-dire le secret du génie. Pourquoi n'y eut-il qu'un Racine, qu'un La Fontaine ? Taine tente bien d'expliquer la valeur inégale d'œuvres nées sous les mêmes influences (*Philosophie de l'Art*, V) : une œuvre est plus ou moins belle selon que l'artiste en a dégagé le caractère essentiel avec plus ou moins de clarté et de force expressive — ce qui est évident, mais ne résout pas le problème —, selon aussi qu'elle est plus ou moins bienfaisante du point de vue moral — ce qui est assez discutable.

Critique et philosophe, Taine est un maître écrivain, au style coloré, ferme et vivant.

### Les Privilégiés et la Révolution française.

Par leurs qualités comme par leurs défauts, par leurs vertus comme par leurs vices, les privilégiés ont travaillé à leur chute, et leurs mérites ont contribué à leur ruine aussi bien que leurs torts.

Fondateurs de la société, ayant jadis mérité leurs avantages par leurs services, ils ont gardé leur rang sans continuer leur emploi ; dans le gouvernement local comme dans le gouvernement central, leur place est une sinécure, et leurs privilèges sont devenus des abus. A leur tête, le roi, qui a fait la France en se dévouant à elle comme à sa chose propre, finit par user d'elle comme de sa chose propre ; l'argent public est son argent de poche, et des passions, des vanités, des faiblesses personnelles, des habitudes de luxe, des préoccupations de famille, des caprices d'épouse gouvernent un état de vingt-six millions d'hommes avec un arbitraire, une incurie, une prodigalité, une maladresse, un manque de suite qu'on excuserait à peine dans la conduite d'un domaine privé.

Roi et privilégiés, ils n'excellent qu'en un point, le savoir-vivre, le bon goût, le bon ton, le talent de représenter et de recevoir, le don de causer avec grâce, finesse et gaîté, l'art de transformer la vie en une fête ingénieuse et brillante, comme si le monde était un salon d'oisifs délicats où il suffit d'être spirituel et aimable ; tandis qu'il est un cirque où il faut être fort pour combattre, et un laboratoire où il faut travailler pour être utile.

1. Ces trois causes « contribuent, dit-il, à produire l'état moral élémentaire ». La *race*, ce sont les « dispositions innées et héréditaires ». Par *milieu*, il faut entendre le climat, les circonstances politiques et sociales. Le *moment*, c'est l'influence, le poids du développement antérieur.

Par cette habitude, cette perfection et cet ascendant de la conversation polie, ils ont imprimé à l'esprit français la forme classique, qui, combinée avec un nouvel acquis scientifique, produit la philosophie du dix-huitième siècle, le discrédit de la tradition, la prétention de refondre toutes les institutions humaines d'après la raison seule; l'application des méthodes mathématiques à la politique et à la morale; le catéchisme des droits de l'homme, et tous les dogmes anarchiques et despotiques du *Contrat social*.

Une fois que la chimère est née, ils la recueillent chez eux comme un passe-temps de salon; ils jouent avec le monstre tout petit, encore innocent, enrubanné comme un mouton d'éplogue; ils n'imaginent pas qu'il puisse devenir une bête enragée et formidable; ils le nourrissent, ils le flattent, puis, de leur hôtel, ils le laissent descendre dans la rue. Là, chez une bourgeoisie que le gouvernement indispose en compromettant sa fortune, que les privilèges heurtent en comprimant ses ambitions, que l'inégalité blesse en froissant son amour-propre, la théorie révolutionnaire prend des accroissements rapides, une âpreté soudaine, et, au bout de quelques années, se trouve la maîtresse incontestée de l'opinion.

A ce moment et sur son appel, surgit un autre colosse, un monstre aux millions de têtes, une brute effarouchée et aveugle, tout un peuple pressuré, exaspéré et subitement déchaîné contre le gouvernement dont les exactions le dépouillent, contre les privilégiés dont les droits l'affament, sans que dans ces campagnes, désertées par leurs patrons naturels, il se rencontre une autorité survivante; sans que dans ces provinces, pliées à la centralisation mécanique, il reste un groupe indépendant; sans que, dans cette société désagrégée par le despotisme, il puisse se former des centres d'initiative et de résistance; sans que dans cette haute classe, désarmée par son humanité même, il se trouve un politique exempt d'illusion et capable d'action; sans que tant de bonnes volontés et de belles intelligences puissent se défendre contre les deux ennemis de toute liberté et de tout ordre, contre la contagion du rêve démocratique qui trouble les meilleures têtes, et contre les irruptions de la brutalité populacière qui pervertit les meilleures lois. A l'instant où s'ouvrent les États généraux, le cours des idées et des événements est non seulement déterminé, mais encore visible. D'avance et à son insu, chaque génération porte en elle-même son avenir et son histoire.

(*Origines de la France contemporaine*, I.)

### Variations du goût.

Ce style et ces sentiments<sup>1</sup> sont si éloignés des nôtres, que nous avons peine à les comprendre. Ils sont comme des parfums trop fins : nous ne les sentons plus; tant de délicatesse nous semble de la froideur ou de la fadeur. La société transformée a transformé l'âme. L'homme, comme toute chose vivante, change avec l'air qui le nourrit. Il en est ainsi d'un bout à l'autre de l'histoire : chaque siècle, avec des circonstances qui lui sont propres, produit des sentiments et des beautés qui

---

1. De *La Princesse de Clèves*, de M<sup>me</sup> de la Fayette.

lui sont propres; et, à mesure que la race humaine avance, elle laisse derrière elle des formes de société et des sortes de perfection qu'on ne rencontre plus. Aucun âge n'a le droit d'imposer sa beauté aux âges qui précèdent; aucun âge n'a le devoir d'emprunter sa beauté aux âges qui précèdent. Il ne faut ni dénigrer ni imiter, mais inventer et comprendre. Il faut que l'histoire soit respectueuse et que l'art soit original. Il faut admirer ce que nous avons et ce qui nous manque; il faut faire autrement que nos ancêtres et louer ce que nos ancêtres ont fait. Entrez dans Notre-Dame; au bout d'une demi-heure, lorsque dans l'ombre des piliers énormes vous avez contemplé l'essor passionné des frêles colonnettes, l'enchevêtrement douloureux des figures bizarres et le rayonnement divin des roses épanouies, vous comprenez l'extase mystique de la foule malade qui, agenouillée aux sons des orgues, apercevait là-bas dans une lumière d'or le sourire angélique de la Vierge et les mains étendues du Christ. Un quart d'heure plus tard, au musée de la Renaissance, une statue de Michel-Ange vous montrera par la fierté de sa structure héroïque, par l'élan effréné de ses bras tordus, par la montagne des muscles soulevés sur son épaule, les superbes passions, la grandeur tragique, le déchaînement des crimes et le paganisme sublime du XVI<sup>e</sup> siècle. Ouvrez maintenant un volume de Racine, ou cette *Princesse de Clèves*, et vous y verrez la noblesse, la mesure, la délicatesse charmante, la simplicité et la perfection du style qu'une littérature naissante pouvait seule avoir, et que la vie de salon, les mœurs de cour et les sentiments aristocratiques pouvaient seuls donner. Ni l'extase du moyen âge, ni le paganisme ardent du XVI<sup>e</sup> siècle, ni la délicatesse et la langue de Louis XIV ne peuvent renaître. L'esprit humain coule avec les événements comme un fleuve. De cent lieues en cent lieues le terrain change : ici des montagnes brisées, et toute la poésie de la nature sauvage; plus loin de longues colonnades d'arbres puissants qui enfoncent leur pied dans l'eau violente; là-bas de grandes plaines régulières et de nobles horizons disposés comme pour le plaisir des yeux; ici la fourmilière bruyante des villes pressées avec la beauté du travail fructueux et des arts utiles. Le voyageur qui glisse sur cette eau changeante a tort de regretter ou de mépriser les spectacles qu'il quitte, et doit s'attendre à voir disparaître en quelques heures ceux qui passent en ce moment sous ses yeux.

(*Essais de critique et d'histoire.*)

### La Poésie.

Les vers de La Fontaine sont des vers étranges, et dignes de scandaliser les pédants. Où sont les règles saintes des rejets et des césures ? Qu'est devenu le vénérable alexandrin ? Comment a-t-il pu s'assouplir, et quel est le réformateur naïf qui, sans fracas, sans effort, devance d'un siècle et demi notre révolte romantique ? Il a voulu rendre fidèlement sa pensée, voilà tout le secret de son audace. Il a aimé le rythme vrai, comme tout à l'heure le style vrai; il a été artiste jusqu'au fond, dans la versification comme dans le dictionnaire; il n'a songé qu'à rendre son idée *sensible*, et il a eu raison, car c'est la meilleure moitié de l'art.

Beaucoup de gens disent quand on leur offre un volume de vers : « Ce sont des vers, je n'en lis pas; à la bonne heure, si le livre était en prose. » Ils font bien, car presque toujours l'ouvrage n'est que de la prose gênée par les vers. Un homme au collège s'est laissé dire qu'un vers est une ligne de douze syllabes sans élisions, laquelle finit par un son pareil à celui de la ligne voisine; tout le monde peut fabriquer des lignes semblables, c'est affaire de menuiserie; d'ailleurs il se souvient qu'il en a fait en latin, presque aussi bien que Claudien, bien plus joliment que Virgile; maintenant que le voilà inspecteur des douanes, officier en retraite, il rabote et aligne des vers, compose des fables, traduit Horace, exactement comme d'autres, ses confrères, confectionnent des boîtes et des bilboquets avec un tour. Pour moi, j'aimerais mieux être obligé de commander une armée, que d'écrire ces terribles lignes *non finies*; je trouve plus difficile de composer six beaux vers que de remporter une victoire; en pareil cas du moins j'aurais la chance d'avoir un imbécile pour ennemi; mes généraux me remplaceraient; et il y a telle occurrence où les soldats tout seuls ont gagné la bataille. Mais trouver six beaux vers<sup>1</sup>! C'est que les vers sont tout autre chose que des lignes non finies. Je crois que s'ils ont tant de puissance, c'est qu'ils remettent l'âme dans l'état sensitif et primitif. Ceux qui ont inventé le langage n'ont point noté les objets par des signes abstraits à la façon des algébristes; ils ont joué en leur présence et pour les exprimer un drame figuratif et une pantomime; ils ont imité les événements avec leurs attitudes, avec leurs cris, avec leurs regards, avec leurs gestes; ils les ont dansés et chantés. Un poète indien, dit la légende, vit tomber à ses pieds une colombe blessée, et, son cœur soulevé en sanglots ayant imité les palpitations de la créature mourante, cette plainte mesurée et modulée fut l'origine des vers. Encore aujourd'hui, sous tant de raisonnements accumulés, la nature sympathique persiste. Notre corps se redresse à la vue d'un noble chêne; notre main décrit une ligne sinueuse à l'aspect d'une eau ployante et penchée; notre pas se mesure sur le rythme d'un air que nous entendons. Les sons nous pénètrent et retentissent en passions au plus profond de notre cœur; le monde extérieur trouve encore son écho en nous-mêmes, et notre vieille âme entourée et façonnée par la grande âme naturelle palpite comme autrefois sous son contact et sous son effort. C'est pour cela que l'homme qui peut traduire sa pensée par des sons et des mesures prend possession de nous; nous lui appartenons et il nous maîtrise; nous ne lui donnons pas simplement la partie raisonnable de notre être; nous sommes à lui esprit, cœur et corps; ses sentiments descendent dans nos nerfs; quand l'âme est neuve, par exemple chez les peuples jeunes et les barbares, il est puissant comme un prophète; Eschyle renvoyait ses spectateurs « tout agités par la

1. *Note de Taine* : Des vers comme ceux-ci, par exemple :

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore,  
 Sur le flanc des coteaux déjà court le gazon;  
 Cependant du plaisir la folâtre saison,  
 Sous ses grelots légers, rit et voltige encore,  
 Pendant que, soulevant les voiles de l'aurore,  
 Le printemps inquiet paraît à l'horizon.

(Musset.)

furie de la guerre ». Et nous aujourd'hui si âgés, si lassés, si dégoûtés de toute pensée et de tout style, nous recevons de lui une sensation unique qui nous reporte dans l'étonnement et la fraîcheur des premiers jours.

(*La Fontaine et ses fables.*)

### Sully-Prudhomme.

Paris, 1839. — Châtenay, 1907.

Œuvres : *Stances et Poèmes* (1865). — *Les Épreuves* (1866). — *Les Solitudes* (1869). — *Croquis italiens, Impressions de guerre, Les Destins* (1872). — *Le Zénith, Les vaines Tendresses, La Révolte des Fleurs, La France* (1874-1875). — *La Justice* (1878). — *Le Prisme* (1886). — *Le Bonheur* (1888). — *Les Épaves* (1908).

René Prudhomme prit le surnom de *Sully*, en souvenir de son père, dont c'était le nom familial. Jeunesse assez triste. Une déception sentimentale lui blesse l'âme, à jamais. Une ophtalmie incurable lui interdit la carrière scientifique où ses goûts l'attiraient et il doit renoncer à l'École polytechnique. Végète quelque temps dans des bureaux (au Creusot, notamment), quand un héritage le met à l'abri du besoin. Mène dès lors une vie consacrée à la poésie et à la méditation.

Ses premières œuvres sont de délicates analyses de l'âme humaine, de brèves méditations philosophiques, où des images choisies avec art mettent en relief les lois et les aspirations de notre être moral et intellectuel. L'inspiration en est assez mélancolique, mais sans amertume.

Dans des poèmes plus vastes, Sully-Prudhomme a tenté ensuite d'exposer avec plus de méthode ses vues philosophiques : *Le Zénith, La Justice, Le Bonheur* contiennent de nobles strophes, mais versent parfois dans la froideur didactique.

### Les Yeux.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,  
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;  
Ils dorment au fond des tombeaux  
Et le soleil se lève encore.

Les nuits plus douces que les jours  
Ont enchanté des yeux sans nombre;  
Les étoiles brillent toujours  
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,  
Non, non, cela n'est pas possible!  
Ils se sont tournés quelque part  
Vers ce qu'on nomme l'invisible;

Et comme les astres penchants  
Nous quittent, mais au ciel demeurent,  
Les prunelles ont leurs couchants,  
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,  
Ouverts à quelque immense aurore,  
De l'autre côté des tombeaux  
Les yeux qu'on ferme voient encore.

(*Stances et Poèmes.*)

### Le Rendez-vous.

Il est tard; l'astronome aux veilles obstinées,  
Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit,  
Cherche des îles d'or, et, le front dans la nuit,  
Regarde à l'infini blanchir des matinées.

Les mondes fuient pareils à des graines vannées;  
L'épais fourmillement des nébuleuses luit;  
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,  
Il le somme et lui dit : « Reviens dans mille années. »

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant  
Il ne saurait frauder la science éternelle :  
Des hommes passeront, l'humanité l'attend.

D'un œil changeant mais sûr, elle fait sentinelle :  
Et fût-elle abolie au temps de son retour,  
Seule, la Vérité veillerait sur la tour.

(*Les Épreuves.*)

### Le Cygne.

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,  
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,  
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil  
A des neiges d'avril qui coulent au soleil;  
Mais ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphyre,  
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.  
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,  
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,  
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,  
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.  
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,  
Il serpente, et laissant les herbages épais  
Traîner derrière lui comme une chevelure,  
Il va, d'une tardive et languissante allure.  
La grotte, où le poète écoute ce qu'il sent,  
Et la source qui pleure un éternel absent  
Lui plaisent; il y rôde; une feuille de saule  
En silence tombée effleure son épaule.  
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,

Superbe, gouvernant du côté de l'azur,  
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,  
La place éblouissante où le soleil se mire.  
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,  
A l'heure où toute forme est un spectre confus,  
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,  
Alors que pas un jonc, pas un glaieul ne bouge,  
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit  
Et que la luciole au clair de lune luit,  
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète  
La splendeur d'une nuit lactée et violette,  
Comme un vase d'argent, parmi des diamants,  
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

(*Stances et Poèmes.*)

### L'Agonie.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,  
Ne me dites rien;  
Faites que j'entende un peu d'harmonie,  
Et je mourrai bien.

La musique apaise, enchante et délie  
Des choses d'en bas :  
Bercez ma douleur, je vous en supplie,  
Ne lui parlez pas.

Je suis las des mots, je suis las d'entendre  
Ce qui peut mentir;  
J'aime mieux les sons, qu'au lieu de comprendre  
Je n'ai qu'à sentir;

Une mélodie où l'âme se plonge  
Et qui, sans effort,  
Me fera passer du délire au songe,  
Du songe à la mort.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,  
Ne me dites rien.  
Pour allègement, un peu d'harmonie  
Me fera grand bien.

Vous irez chercher ma pauvre nourrice,  
Qui mène un troupeau,  
Et vous lui direz que c'est un caprice,  
Au bord du tombeau,

D'entendre chanter, tout bas, de sa bouche,  
Un air d'autrefois,  
Simple et monotone, un doux air qui touche  
Avec peu de voix.



Vous la trouverez; les gens des chaumières  
Vivent très longtemps;  
Et je suis d'un monde où l'on ne vit guères  
Plusieurs fois vingt ans.

Vous nous laisserez tous les deux ensemble;  
Nos cœurs s'uniront;  
Elle chantera d'un accent qui tremble,  
La main sur mon front.

Lors elle sera peut-être la seule  
Qui m'aime toujours,  
Et je m'en irai dans son chant d'aïeule  
Vers mes premiers jours,

Pour ne pas sentir, à ma dernière heure,  
Que mon cœur se fend,  
Pour ne plus penser, pour que l'homme meure  
Comme est né l'enfant.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,  
Ne me dites rien;  
Faites que j'entende un peu d'harmonie,  
Et je mourrai bien.

(*Les Solitudes.*)

## Alphonse Daudet.

Nîmes, 1840. — Paris, 1897.

Œuvres : POÉSIE. — *Les Amoureuses* (1858).

ROMANS. — *Le petit Chose* (1868). — *Lettres de mon Moulin* (1869). — *Tartarin de Tarascon* (1872). — *Contes du Lundi* (1873). — *Fromont jeune et Risler aîné* (1874). — *Robert Helmont* (1874). — *Jack* (1876). — *Le Nabab* (1877). — *Les Rois en exil* (1879). — *Numa Roumestan* (1880). — *L'Évangéliste* (1883). — *Sapho* (1884). — *Tartarin sur les Alpes* (1885). — *La belle Nivernaise* (1886). — *L'Immortel* (1888). — *Port-Tarascon* (1890). — *Rose et Ninette* (1892). — *La petite Paroisse* (1895). — *La Fédor* (1897), etc. — *Mémoires*.

THÉÂTRE : *L'Arlésienne* (1872), etc.

Fit ses études au lycée de Lyon. Sa famille étant ruinée, il dut, en 1855, se faire maître d'études au collège d'Alais, dans les Cévennes. Vint à Paris en 1857, où son frère aîné Ernest (connu par ses ouvrages d'histoire) aida ses débuts. Fut secrétaire du duc de Morny de 1860 à 1865. Les *Lettres de mon moulin* assurèrent sa renommée.

Méridional subtil et nerveux, Alphonse Daudet a cherché, comme les Goncourt, dont il procède, à peindre son temps, à en exprimer l'actualité frémissante. Comme eux, il bourre ses romans des impressions notées dans ses fameux carnets, et ses récits ont le mouvement même, le relief de la vie. Mais il doit à sa race, toute latine, le respect de la clarté, de la mesure et de l'ordre. La composition est nette et ses contes sont de pures merveilles. Son style, impressionniste aussi, reste aisé et pur. Ses analyses psychologiques (*L'Évangéliste*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Sapho*, etc.) sont cohérentes et logiques.

Enfin, Daudet n'est nullement impassible : ses romans sont objectifs, mais tout baignés d'une ironie légère ou d'une sympathie très tendre. Ses portraits de bohèmes, de ratés, de parvenus, d'ambitieux sans scrupules, ou d'humbles et honnêtes gens du peuple et de la petite bourgeoisie, trahissent son âme émue ou railleuse. Ce réalisme est tout imprégné de poésie, et rappelle l'œuvre de Dickens.

### Le Sous-Préfet aux champs.

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré ; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées... « Messieurs et chers administrés... ». Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite : « Messieurs et chers administrés... », la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche!... A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup, M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe : « Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet, pour composer votre discours ; vous serez bien mieux sous mes arbres... » M. le sous-préfet est séduit ; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts, il y a des oiseaux, des violettes et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter ; les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe, et s'assied dans la mousse, au pied d'un jeune chêne ; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette en chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre. « C'est un artiste, dit la fauvette. — Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent ; c'est plutôt un prince. »

« C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil. — Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est, c'est un sous-préfet. » Et tout le petit bois va chuchotant : « C'est un sous-préfet ! c'est un sous-préfet ! — Comme il est chauve ! » remarque une alouette à grande huppe. Les violettes demandent : « Est-ce que c'est méchant ? »

« Est-ce que c'est méchant ? » demandent les violettes. Le vieux rossignol répond : « Pas du tout ! » Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie : « Messieurs et chers administrés... ».

« Messieurs et chers administrés... », dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie... Un éclat de rire l'interrompt ; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert, qui le regarde en riant, perché sur son claue. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours ; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin : « A quoi bon ? — Comment ! à quoi bon ? » dit le sous-préfet qui devient tout rouge ; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle : « Messieurs et chers administrés... ».

« Messieurs et chers administrés... », a repris le sous-préfet de plus belle ; mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement : « Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? » Et les sources lui font sous la mousse une musique divine, et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvelles viennent lui chanter leurs plus jolis airs, et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfum, ivre de musique, essaye vainement de résister au charme nouveau qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois : « Messieurs et chers administrés... messieurs et chers admi... messieurs et chers... ». Puis il envoie les administrés au diable, et la muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô muse des comices agricoles !... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas, et tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

*(Lettres de mon Moulin.)*

### Un suicide.

La petite ombre furtive s'arrête à l'escalier qui descend sur la berge... Presque aussitôt ce sont des cris, une rumeur tout le long du quai. « Vite une barque, des crocs. » Des mariniers, des sergents de ville accourent de tous les côtés. Un bateau se détache du bord, une lanterne à l'avant.

Les marchandes de fleurs se réveillent, et comme une d'elles demande en bâillant ce qui se passe, la marchande de café accroupie à l'angle du pont lui répond tranquillement :

— C'est une femme qui vient de se *fiche* à l'eau.

Eh bien, non. La rivière n'a pas voulu de cette enfant. Elle a eu pitié de tant de douceur et de grâce. Voici que dans la lumière des lanternes qui s'agitent en bas sur la berge, un groupe noir se forme, se met en marche. Elle est sauvée!... C'est un tireur de sable qui l'a repêchée. Des sergents de ville la portent, entourés de mariniers, de débardeurs, et dans la nuit on entend une grosse voix enrouée qui ricane : « En voilà une poule d'eau qui m'a donné du mal. C'est qu'elle me glissait dans les doigts, fallait voir!... Je crois bien qu'elle aurait voulu me faire perdre ma prime... » Peu à peu le tumulte se calme, les curieux se dispersent, et pendant que le groupe noir s'éloigne vers un poste de police, les marchandes de fleurs reprennent leur somme, et sur le quai désert les reines-marguerites frémissent au vent de nuit.

Ah! pauvre fille, tu croyais que c'était facile de s'en aller de la vie, de disparaître tout à coup. Tu ne savais pas qu'au lieu de t'emporter vite au néant que tu cherchais, la rivière te rejetterait à toutes les hontes, à toutes les souillures des suicides manqués. D'abord le poste, le poste hideux avec ses bancs salis, son plancher où la poussière mouillée semble de la boue des rues. C'est là que Désirée dut finir sa nuit. On l'avait couchée sur un lit de camp devant le poêle, charitablement bourré à son intention, et dont la chaleur malsaine faisait fumer ses vêtements lourds et ruisselants d'eau. Où était-elle? Elle ne s'en rendait pas bien compte. Ces hommes couchés tout autour dans des lits pareils au sien, la tristesse vide de cette pièce, les hurlements de deux ivrognes enfermés qui tapaient à la porte du fond avec des jurons épouvantables, la petite boiteuse écoutait et regardait tout cela, vaguement, sans comprendre.

Près d'elle, une femme en haillons, les cheveux sur les épaules, se tenait accroupie devant la bouche du poêle, dont le reflet rouge ne parvenait pas à colorer un visage hagard et blême. C'était une folle recueillie dans la nuit, une pauvre créature qui remuait machinalement la tête et ne cessait de répéter d'une voix sans conscience, presque indépendante du mouvement des lèvres : « Oh! oui, de la misère, on peut le dire... Oh! oui, de la misère, on peut le dire... » Et cette plainte sinistre au milieu des ronflements des dormeurs faisait à Désirée un mal horrible. Elle fermait les yeux pour ne plus voir ce visage égaré qui l'épouvantait comme la personnification de son propre désespoir. De temps en temps, la porte de la rue s'entr'ouvrait, la voix d'un chef appelait des noms, et deux sergents de ville sortaient, pendant que deux autres rentraient, se jetaient en travers des lits, éreintés comme des matelots de quart qui viennent de passer la nuit sur le pont.

Enfin le jour parut dans ce grand frisson blanc si cruel aux malades. Réveillée subitement de sa torpeur, Désirée se dressa sur son lit, rejeta le caban dont on l'avait enveloppée, et, malgré la fatigue et la fièvre, essaya de se mettre debout pour reprendre possession d'elle-même et de sa volonté. Elle n'avait plus qu'une idée, échapper à tous ces yeux

qui s'ouvraient autour d'elle, sortir de cet endroit affreux où le sommeil avait le souffle si lourd et des poses si tourmentées.

— Messieurs, je vous en prie, dit-elle toute tremblante, laissez-moi retourner chez maman.

Si endurcis qu'ils fussent aux drames parisiens, ces braves gens comprenaient bien qu'ils étaient en face de quelque chose de plus distingué, de plus émouvant que d'ordinaire. Seulement ils ne pouvaient pas la reconduire encore chez sa mère. Il fallait aller chez le commissaire auparavant. C'était indispensable. On fit approcher un fiacre par pitié pour elle; mais il fallut sortir du poste, et il y avait du monde à la porte pour regarder passer la petite boiteuse avec ses cheveux mouillés, collés aux tempes, et son caban de *sergot* qui ne l'empêchait pas de grelotter. Au commissariat, on lui fit monter un escalier sombre et humide dans lequel allaient et venaient des figures patibulaires. Une porte battante que la banalité du service public ouvrait et fermait à chaque instant, des pièces froides, mal éclairées, sur les bancs des gens silencieux, abasourdis, endormis, des vagabonds, des voleurs, une table couverte d'un vieux tapis vert où écrivait « le chien du commissaire », un grand diable à tête de pion, à redingote râpée; c'était là...

La malheureuse était rouge de fièvre et de honte, tellement troublée qu'il lui semblait que l'eau avait laissé un voile sur ses yeux, un bourdonnement dans ses oreilles. Enfin on l'introduisit dans une pièce plus petite, devant un personnage solennel, décoré, M. le commissaire en personne, en train de boire son café au lait et de lire la *Gazette des Tribunaux*. Tout en trempant une mouillette, sans lever les yeux de son journal : « Ah! c'est vous... », dit-il d'un air bourru; et tout de suite le brigadier qui avait amené Désirée commença à lire son rapport :

« A minuit moins un quart, quai de la Mégisserie, devant le n° 17, la nommée Delobelle, vingt-quatre ans, fleuriste, demeurant rue de Braque, chez ses parents, a tenté de se suicider en se jetant dans la Seine, d'où elle a été retirée saine et sauve par le sieur Parcheminet, tireur de sable, domicilié rue de la Butte-Chaumont. »

M. le commissaire écoutait, tout en mangeant, de l'air tranquille et ennuyé d'un homme que rien n'étonne plus; à la fin il leva vers la nommée Delobelle un regard prudhommesque et sévère, et vous l'admonesta de la belle façon. C'était très mal, c'était très lâche ce qu'elle avait fait là. Qu'est-ce qui avait pu la pousser à cette mauvaise action? Pourquoi voulait-elle se détruire? Voyons, répondez, nommée Delobelle, pourquoi?

Mais la nommée Delobelle s'entêtait à ne pas répondre. Il lui semblait que ce serait souiller son amour de l'avouer dans un pareil endroit. « Je ne sais pas... Je ne sais pas... », disait-elle tout bas en frissonnant.

Dépité, impatienté, M. le commissaire déclara qu'on allait la ramener chez ses parents, mais à une condition: c'est qu'elle promettrait de ne plus jamais recommencer.

— Voyons, me le promettez-vous?...

— Oh! oui, monsieur...

— Vous ne recommencerez plus jamais?...

— Non! bien sûr, plus jamais... plus jamais...

Malgré ses protestations, M. le commissaire de police hochait la tête, comme s'il ne croyait pas à ce serment.

(*Fromont jeune et Risler aîné.*)

## Emile Zola.

Paris, 1840-1902.

Œuvres : *Contes à Ninon* (1864). — *Thérèse Raquin* (1866). — *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire* : *La Fortune des Rougon, La Curée* (1871); *Le Ventre de Paris* (1873); *La Conquête de Plassans* (1874); *La Faute de l'abbé Mouret* (1875); *Son Excellence Eugène Rougon* (1876); *L'Assommoir* (1877); *Une page d'amour* (1878); *Nana* (1880); *Pot-Bouille* (1882); *Au bonheur des dames* (1883); *La Joie de vivre* (1884); *Germinal* (1885); *L'Œuvre* (1886); *La Terre, Le Rêve* (1888); *La Bête humaine* (1890); *L'Argent* (1891); *La Débâcle* (1892); *Le docteur Pascal* (1893). — *Les trois villes* : *Lourdes* (1894); *Rome* (1896); *Paris* (1898). — *Les quatre Évangiles* : *Fécondité* (1899); *Travail* (1901); *Vérité* (1903); *Justice* (inachevé). — Œuvres de critique et de polémique : *Mes haines* (1866). — *Le Roman expérimental* (1880), etc.

Fit ses études au collège d'Aix-en-Provence (le Plassans des *Rougon-Macquart*). Débuts pénibles : un emploi à la librairie Hachette lui assure de quoi vivre et il commence à écrire des vers et des contes, assez oubliés aujourd'hui. Sous l'influence des idées de Taine et de Claude Bernard (1), il entreprend des romans *expérimentaux*, à prétentions scientifiques. *L'Assommoir*, par sa crudité brutale, le rendit célèbre.

*Les Rougon-Macquart* sont comme une revue de toutes les classes sociales, en province comme à Paris, de tous les métiers, de tous les milieux, sous le second Empire. Zola s'était patiemment renseigné, voulant donner de cette époque une analyse rigoureusement exacte, un document utile à la sociologie. En outre, il présente cette œuvre comme une expérience destinée à prouver certaines lois physiologiques, et notamment celles de l'hérédité. Il étudie le développement d'une famille, à travers plusieurs générations, et montre, sous l'influence d'une lésion organique originelle et des facteurs physiques, milieu et moment, l'épanouissement des vices, des vertus, des passions. Par système (2) — et aussi par tendance naturelle, car il manquait de finesse et de goût —, il ne décrit guère que des instincts et des appétits brutaux, qu'il expose avec un parti pris grossier.

La valeur scientifique de tels romans est évidemment minime : ils sont en outre alourdis par une documentation excessive. Plus d'une description, chez Zola, paraît extraite de manuels techniques. Et cependant, dans son ensemble, l'œuvre est vivante. Zola est poète et ses romans sont comme animés d'un souffle épique. Les personnages et les choses (par ex., le cabaret, dans *L'Assommoir*; la mine, dans *Germinal*) deviennent des symboles grossis sans mesure. Il ne faut point chercher là une peinture exacte de la réalité; la psychologie des héros de Zola est fort superficielle, mais il sait peindre avec force le grouillement des foules, l'âme d'une grande ville ou d'un quartier populaire, la vie collective d'une classe sociale. Pourtant, si Zola est systématique jusqu'à l'outrance et s'il dénature ainsi la vérité, son observation est fort juste quand elle s'exerce sur certaines réalités vulgaires (par ex., les vices des milieux ouvriers).

Ainsi, le naturalisme de Zola apparaît comme une sorte de romantisme (au reste, les véritables naturalistes, ce sont Flaubert, les Goncourt ou Maupassant).

1. *Introduction à la médecine expérimentale* (1865). V. p. 496. — 2. Les psychologues positivistes, comme Taine, argumentaient sur des cas anormaux, où le phénomène physiologique est plus visible.

Zola était épris de justice et de fraternité : son activité, dans ses dernières années, le montre assez, et ses *Quatre Evangiles* font voir en lui un prophète généreux, prêchant la morale de l'avenir. Les brutalités parfois ordurières des *Rougon-Macquart* (1) ne doivent pas faire sous-estimer son talent : il n'y voyait pas malice, et ces tableaux hardis faisaient partie de son système, qui, en fin de compte, aboutit à un optimisme très noble.

Le style de Zola est vigoureux et coloré, mais parfois lourd et monotone : il est du reste l'expression exacte de son tempérament.

### Les Insurgés.<sup>2</sup>

Depuis un instant, des bruits confus venaient de derrière les coteaux, au milieu desquels se perd la route de Nice. C'était comme les cahots éloignés d'un convoi de charrettes. La Viorne, d'ailleurs, couvrait de son grondement ces bruits encore indistincts. Mais peu à peu ils s'accrochèrent, ils devinrent pareils aux piétinements d'une armée en marche. Puis on distingua, dans ce roulement continu et croissant, des brouhaha de foule, d'étranges souffles d'ouragan cadencés et rythmiques; on aurait dit les coups de foudre d'un orage qui s'avantait rapidement, troublant déjà de son approche l'air endormi. Silvère écoutait, ne pouvant saisir ces voix de tempête que les coteaux empêchaient d'arriver nettement jusqu'à lui. Et, tout à coup, une masse noire apparut au coude de la route; *la Marseillaise*, chantée avec une furie vengeresse, éclata formidable.

— Ce sont eux! s'écria Silvère dans un élan de joie et d'enthousiasme...

La bande descendait avec un élan superbe, irrésistible. Rien de plus terriblement grandiose que l'irruption de ces quelques milliers d'hommes dans la paix morte et glacée de l'horizon. La route, devenue torrent, roulait des flots vivants qui semblaient ne pas devoir s'épuiser; toujours, au coude du chemin, se montraient de nouvelles masses noires, dont les chants enflaient de plus en plus la grande voix de cette tempête humaine. Quand les derniers bataillons apparurent, il y eut un éclat assourdissant. *La Marseillaise* emplit le ciel, comme soufflée par des bouches géantes dans de monstrueuses trompettes qui la jetaient, vibrante, avec des sécheresses de cuivre, à tous les coins de la vallée. Et la campagne endormie s'éveilla en sursaut; elle frissonna tout entière, ainsi qu'un tambour que frappent les baguettes; elle retentit jusqu'aux entrailles, répétant par tous ses échos les notes ardentes du chant national. Alors ce ne fut plus seulement la bande qui chanta; des bouts de l'horizon, des rochers lointains, des pièces de terre labourées, des prairies, des bouquets d'arbres, des moindres broussailles, semblèrent sortir des voix humaines; le large amphithéâtre qui monte de la rivière à Plassans, la cascade gigantesque sur laquelle coulaient les bleuâtres clartés de la lune, était comme couvert par un peuple invisible et innombrable acclamant les insurgés; et, au fond des creux de la Viorne, le long des eaux rayées de

1. Elles provoquèrent de violentes réactions : en 1887, alors que *La Terre* paraissait en feuilleton dans le *Gil Blas*, quelques disciples de Zola (J.-H. Rosny, Descaves, P. Margueritte, etc.) se séparèrent de lui avec éclat. — 2. Il s'agit des insurgés de Provence, marchant vers la ville de Plassans, au lendemain du coup d'Etat de 1851.

mystérieux reflets d'étain fondu, il n'y avait pas un trou de ténèbres où des hommes cachés ne parussent reprendre chaque refrain avec une colère plus haute. La campagne, dans l'ébranlement de l'air et du sol, criait vengeance et liberté. Tant que la petite armée descendit la côte, le rugissement populaire roula ainsi par ondes sonores traversées de brusques éclats, secouant jusqu'aux pierres du chemin.

(*La Fortune des Rougon.*)

### Jour de paie.

C'était rue de la Charbonnière, à l'angle de la rue de Chartres, un fichu carrefour dans lequel le vent jouait aux quatre coins. Nom d'un chien ! il ne faisait pas chaud, à arpenter le pavé. Encore si l'on avait eu des fourrures ! Le ciel restait d'une vilaine couleur de plomb, et la neige, amassée là-haut, coiffait le quartier d'une calotte de glace. Rien ne tombait, mais il y avait un gros silence en l'air, qui apprêtait pour Paris un déguisement complet, une jolie robe de bal, blanche et neuve. Gervaise levait le nez, en priant le bon Dieu de ne pas lâcher sa mousseline tout de suite. Elle tapait des pieds, regardait une boutique d'épicier, en face, puis tournait les talons, parce que c'était inutile de se donner trop faim à l'avance. Le carrefour n'offrait pas de distractions. Les quelques passants filaient raide, entortillés dans des cache-nez ; car, naturellement, on ne flâne pas, quand le froid vous serre. Cependant, Gervaise aperçut quatre ou cinq femmes qui montaient la garde comme elle, à la porte du maître zingueur ; encore des malheureuses, bien sûr, des épouses guettant la paie, pour l'empêcher de s'envoler chez le marchand de vin. Il y avait une grande haridelle, une figure de gendarme, collée contre le mur, prête à sauter sur le dos de son homme. Une petite, toute noire, l'air humble et délicat, se promenait de l'autre côté de la chaussée. Une autre, empotée, avait amené ses deux mioches, qu'elle traînait à droite et à gauche, grelottant et pleurant. Et toutes, Gervaise comme ses camarades de faction, passaient et repassaient, en se jetant des coups d'œil obliques, sans se parler. Une agréable rencontre, ah ! oui, je t'en fiche ! Elles n'avaient pas besoin de lier connaissance, pour connaître leur numéro. Elles logeaient toutes à la même enseigne, chez misère et compagnie. Ça donnait plus froid encore, de les voir piétiner et se croiser silencieusement, dans cette terrible température de janvier.

Pourtant, pas un chat ne sortait de chez le patron. Enfin, un ouvrier parut, puis deux, puis trois ; mais ceux-là, sans doute, étaient de bons zigs, qui rapportaient fidèlement leur prêt, car ils eurent un hochement de tête en apercevant les ombres rôdant devant l'atelier. La grande haridelle se collait davantage à côté de la porte ; et, tout d'un coup, elle tomba sur un petit homme pâlot en train d'allonger prudemment la tête. Oh ! ce fut vite réglé ! elle le fouilla, lui ratissa la monnaie. Pincé, plus de braise, pas de quoi boire une goutte ! Alors, le petit homme, vexé et désespéré, suivit son gendarme en pleurant de grosses larmes d'enfant. Des ouvriers sortaient toujours, et comme la forte commère, avec ses deux mioches, s'était approchée, un grand brun, l'air roublard, qui



l'aperçut, reentra vivement pour prévenir le mari; lorsque celui-ci arriva en se dandinant, il avait étouffé deux roues de derrière, deux belles pièces de cent sous neuves, une dans chaque soulier. Il prit l'un de ses gosses sur son bras, il s'en alla en contant des craques à sa bourgeoise qui le querellait. Il y en avait de rigolos, sautant d'un bond dans la rue, pressés de courir béquiller leur quinzaine avec les amis. Il y en avait aussi de lugubres, la mine rafalée, serrant dans leur poing crispé les trois ou quatre journées sur quinze qu'ils avaient faites, se traitant de feignants et faisant des serments d'ivrogne. Mais le plus triste, c'était la douleur de la petite femme noire, humble et délicate : son homme, un beau garçon, venait de se cavalier sous son nez, si brutalement, qu'il avait failli la jeter par terre; et elle rentrait seule, chancelant le long des boutiques, pleurant toutes les larmes de son corps.

Enfin, le défilé avait cessé. Gervaise, droite au milieu de la rue, regardait la porte. Ça commençait à sentir mauvais. Deux ouvriers attardés se montrèrent encore, mais toujours pas de Coupeau. Et, comme elle demandait aux ouvriers si Coupeau n'allait pas sortir, eux, qui étaient à la couleur, lui répondirent en blaguant que le camarade venait tout juste de filer avec Lantimèche par une porte de derrière. Gervaise comprit. Encore une menterie de Coupeau, elle pouvait aller voir s'il pleuvait! Alors, lentement, traînant sa paire de ripatons éculés, elle descendit la rue de la Charbonnière. Son dîner courait joliment devant elle, et elle le regardait courir, dans le crépuscule jaune, avec un petit frisson. Cette fois, c'était fini. Pas un fifrelin, plus un espoir, plus que de la nuit et de la faim. Ah! une belle nuit de crevaison, cette nuit sale qui tombait sur ses épaules. (L'Assommoir.)

### José-Maria de Heredia.

Santiago de Cuba, 1842. — Houdan, 1905.

Œuvre : *Les Trophées* (1893).

Avait du sang français par sa mère, du sang espagnol par son père, qui descendait des *conquistadors* du XVI<sup>e</sup> siècle. Vint en France à l'âge de neuf ans. Elève de l'Ecole des Chartes. Ses sonnets, qu'il travaillait avec un soin extrême, parurent peu à peu dans des revues (dès 1859) et assurèrent sa renommée. Leur ensemble est une « Légende des siècles » en raccourci, sans intention philosophique, sans autre dessein que d'évoquer quelques images gracieuses ou splendides de l'humanité. C'est le triomphe de l'art pur ou, si l'on veut, de la poésie archéologique. Dans un cadre étroit, Heredia sait faire tenir l'âme d'une époque. La forme (coloris, rythme, sonorité) est parfaite.

### Fuite de centaures.

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,  
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite;  
La peur les précipite, ils sentent la mort prête  
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre<sup>1</sup> et le stellion<sup>2</sup>,  
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête;  
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crête  
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde  
Se cabre brusquement, se retourne, regarde,  
Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine  
Allonger derrière eux, suprême épouvantail,  
La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

### Epigramme funéraire.

Ici gît, Etranger, la verte sauterelle  
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,  
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé  
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,  
La muse des guérets, des sillons et du blé;  
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,  
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,  
Sa pierre funéraire est fraîchement posée.  
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin !

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,  
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin  
Une libation de gouttes de rosée.

### Hortorum Deus<sup>3</sup>.

*Olim truncus eram ficulnus (4).*  
HORACE.

N'approche pas ! Va-t'en ! Passe au large, Etranger !  
Insidieux pillard, tu voudrais, j'imagine,  
Dérober les raisins, l'olive ou l'aubergine  
Que le soleil mûrit à l'ombre du verger ?

J'y veille. A coups de serpe, autrefois, un berger  
M'a taillé dans le tronc d'un dur figuier d'Egine;  
Ris du sculpteur, Passant, mais songe à l'origine  
De Priape<sup>5</sup>, et qu'il peut rudement se venger.

1. Serpent d'eau. — 2. Lézard. — 3. Le Dieu des jardins. — 4. Autrefois, j'étais un tronc de figuier. — 5. Priape était fils de Bacchus et de Vénus.

Jadis, cher aux marins, sur un bec de galère  
Je me dressais, vermeil, joyeux de la colère  
Écumante ou du rire éblouissant des flots;

A présent, vil gardien de fruits et de salades,  
Contre les maraudeurs je défends cet enclos...  
Et je ne verrai plus les riantes Cyclades.

### Soir de bataille.

O heureux cheval chargé du poids d'Antoine !  
SHAKESPEARES.

Le choc avait été très rude. Les tribuns  
Et les centurions, ralliant les cohortes,  
Humaient encor dans l'air, où vibraient leurs voix fortes,  
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,  
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,  
Tourbillonner au loin les archers de Phraortes<sup>1</sup>;  
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,  
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,  
Sous la poupre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,  
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,  
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

### Le Huchier de Nazareth.<sup>2</sup>

Le bon maître huchier, pour finir un dressoir,  
Courbé sur l'établi depuis l'aurore ahane,  
Maniant tour à tour le rabot, la bédane  
Et la râpe grinçante ou le dur polissoir.

Aussi, non sans plaisir, a-t-il vu, vers le soir,  
S'allonger jusqu'au seuil l'ombre du grand platane  
Où Madame la Vierge et sa mère sainte Anne  
Et Monseigneur Jésus près de lui vont s'asseoir.

L'air est brûlant et pas une feuille ne bouge;  
Et saint Joseph, très las, a laissé choir la gouge  
En s'essuyant le front au coin du tablier;

Mais l'Apprenti divin qu'une gloire enveloppe  
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier,  
Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope.

1. Roi des Parthes. — 2. *Huchier* : fabricant de « huches » (coffres destinés à pétrir ou à conserver le pain. Autrefois : menuisier, ébéniste.

### Les Conquérants.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,  
Fatigués de porter leurs misères hautaines,  
De Palos de Moguer<sup>1</sup>, routiers et capitaines  
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal  
Que Cipango<sup>2</sup> mûrit dans ses mines lointaines,  
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes  
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,  
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques  
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,  
Ils regardaient monter en un ciel ignoré  
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

### Guy de Maupassant.

*Tourville-sur-Arques* (Seine-Inférieure), 1850. — Paris, 1893.

Œuvres : POÉSIE. — *Des vers* (1880).

ROMANS ET CONTES. — *Boule de suif* (1880). — *La maison Tellier* (1881). — *M<sup>lle</sup> Fifi*, *Contes de la bécasse* (1883). — *Une Vie* (1883). — *Clair de lune*, *Les sœurs Rondoli*, *Yvette*, *Miss Harriett*, *M. Parent* (1884). — *Bel-Ami* (1885). — *Contes du jour et de la nuit* (1885). — *La petite Roque*, *Toine* (1886). — *Mont-Oriol*, *Le Horla* (1887). — *Pierre et Jean*, *Le Rosier de M<sup>me</sup> Husson* (1888). — *La Main gauche*, *Fort comme la Mort* (1889). — *Notre Cœur*, *L'inutile beauté* (1890).

VOYAGES. — *Au soleil* (1884). — *Sur l'eau* (1888). — *La Vie courante* (1890).

THÉÂTRE. — *Musotte* (1891).

Employé au ministère de la Marine, puis de l'Instruction publique; travailla sous la direction de Flaubert, de 1871 à 1880, mais sans rien publier. *Boule de suif* assure sa réputation de conteur : dès lors, sa production est abondante. Elle fut cependant de courte durée. Atteint d'une maladie nerveuse depuis 1884, Maupassant sombre dans la folie en 1891 et meurt peu après.

Mieux encore que Flaubert, Maupassant est *objectif* : entendez par là qu'il n'a d'autre souci que de faire œuvre d'art, par le style et le choix des caractères essentiels, en peignant la vie. Qu'il étudie les paysans de Normandie ou les mondains, il ne prétend point juger la société, ni faire œuvre de science. Mais le sentiment personnel transparait cependant : Maupassant décrit la vie telle qu'il la voit, brutale et mesquine.

L'art de Maupassant est sobre et vigoureux : style très pur et composition nette et concentrée.

### Le petit fût.

Maître Chicot, l'aubergiste d'Epreville, arrêta son tilbury devant la ferme de la mère Magloire. C'était un grand gaillard de quarante ans, rouge et ventru, et qui passait pour malicieux.

1. Palos, près de Moguer, est le port d'Andalousie d'où partit Colomb, en 1492.

2. *Cipangu* : nom du Japon, à la fin du moyen âge. Ce nom se trouve dans la relation de Marco Polo (1298). La Chine s'appelait alors *Cathay*.

Il attacha son cheval au poteau de la barrière, puis il pénétra dans la cour. Il possédait un bien attenant aux terres de la vieille, qu'il convoitait depuis longtemps. Vingt fois il avait essayé de les acheter, mais la mère Magloire s'y refusait avec obstination.

— J'y sieus née, j'y mourrai, disait-elle.

Il la trouva épluchant des pommes de terre devant sa porte. Agée de soixante-douze ans, elle était sèche, ridée, courbée, mais infatigable comme une jeune fille. Chicot lui tapa sur le dos avec amitié, puis s'assit près d'elle sur un escabeau.

— Eh bien ! la mère, et c'te santé, toujours bonne ?

— Pas trop mal, et vous, maît' Prosper ?

— Eh ! eh ! quéques douleurs ; sans ça, ce s'rait à satisfaction.

— Allons, tant mieux !

Et elle ne dit plus rien. Chicot la regardait accomplir sa besogne. Ses doigts crochus, noués, durs comme des pattes de crabe, saisissaient à la façon de pinces les tubercules grisâtres dans une manne, et vivement elle les faisait tourner, enlevant les longues bandes de peau sous la lame d'un vieux couteau qu'elle tenait de l'autre main. Et, quand la pomme de terre était devenue toute jaune, elle la jetait dans un seau d'eau. Trois poules hardies s'en venaient l'une après l'autre jusque dans ses jupes ramasser les épluchures, puis se sauvaient à toutes pattes, portant au bec leur butin.

Chicot semblait gêné, hésitant, anxieux, avec quelque chose sur la langue qui ne voulait pas sortir. A la fin il se décida.

— Dites donc, mère Magloire...

— Qué qu'y a pour votre service ?

— C'te ferme, vous n'voulez toujours point m'la vendre ?

— Pour ça, non. N'y comptez point. C'est dit, c'est dit ; n'y revenez pas.

— C'est qu'j'ai trouvé un arrangement qui f'rait notre affaire à tous les deux.

— Qué qu'c'est ?

— Le v'là. Vous m'la vendéz, et pi vous la gardez tout d'même. Vous n'y êtes point ? Suivez ma raison.

La vieille cessa d'éplucher ses légumes et fixa sur l'aubergiste ses yeux vifs, sous leurs paupières fripées.

Il reprit :

— Je m'explique. J'vous donne, chaque mois, cent cinquante francs. Vous entendez bien : chaque mois j' vous apporte ici, avec mon tilbury, trente écus de cent sous. Et pi, n'y a rien de changé de plus, rien de rien ; vous restez chez vous, vous n'vous occupez point de mé, vous n'me d'vez rien. Vous n'faites que prendre mon argent. Ça vous va-t-il ?

Il la regardait d'un air joyeux, d'un air de bonne humeur.

La vieille le considérait avec méfiance, cherchant le piège. Elle demanda :

— Ça, c'est pour mé ; mais pour vous, c'te ferme, ça n'vous la donne point ?

Il reprit :

— N'vous tracassez point d'ça. Vous restez tant que l'bon Dieu vous laissera vivre. Vous êtes chez vous. Seulement vous m'ferez un p'tit papier chez l'notaire, pour qu'après vous ça me revienne. Vous n'avez point d'éfants, rien que des neveux que vous n'y tenez guère. Ça vous va-t-il ? Vous gardez votre bien votre vie durant, et j'vous donne trente écus de cent sous par mois. C'est tout gain pour vous.

La vieille demeurait surprise, inquiète, mais tentée. Elle répliqua :

— Je n'dis point non. Seulement j'veux m'faire une raison là-dessus. Rev'nez causer d'ça dans l'courant d'l'autre semaine. J'vous f'rai une réponse d'mon idée...

Longtemps méfiante, la mère Magloire finit par se décider ; mais elle exige cinquante écus par mois. Après force marchandages, l'acte de cession est signé.

Trois ans s'écoulèrent. La bonne femme se portait comme un charme. Elle paraissait n'avoir pas vieilli d'un jour, et Chicot se désespérait. Il lui semblait, à lui, qu'il payait cette rente depuis un demi-siècle, qu'il était trompé, floué, ruiné. Il allait de temps en temps rendre visite à la fermière, comme on va voir en juillet, dans les champs, si les blés sont mûrs pour la faux. Elle le recevait avec une malice dans le regard. On eût dit qu'elle se félicitait du bon tour qu'elle lui avait joué ; et il remontait bien vite dans son tilbury en murmurant :

— Tu ne crèveras donc point, carcasse !

Il ne savait que faire. Il eût voulu l'étrangler en la voyant. Il la haïssait d'une haine féroce, sournoise, d'une haine de paysan volé.

Alors il chercha des moyens.

Un jour enfin, il s'en revint la voir en se frottant les mains, comme il faisait la première fois, lorsqu'il lui avait proposé le marché.

Et, après avoir causé quelques minutes :

— Dites donc, la mère, pourquoi que vous ne v'nez point dîner à la maison, quand vous passez à Epreville ? On en jase ; on dit comme ça que j' sommes pu amis, et ça me fait deuil. Vous savez, chez mé, vous ne payerez point. J'suis pas regardant à un dîner. Tant que le cœur vous en dira, v'nez sans retenue, ça m'fera plaisir.

La mère Magloire ne se le fit point répéter, et le surlendemain, comme elle allait au marché dans sa carriole conduite par son valet Célestin, elle mit sans gêne son cheval à l'écurie chez maître Chicot, et réclama le dîner promis.

L'aubergiste, radieux, la traita comme une dame, lui servit du poulet, du boudin, de l'andouille, du gigot et du lard aux choux. Mais elle ne mangea presque rien, sobre depuis son enfance, ayant toujours vécu d'un peu de soupe et d'une croûte de pain beurrée.

Chicot insistait, désappointé. Elle ne buvait pas non plus. Elle refusa de prendre du café. Il demanda :

— Vous accepterez toujours bien un p'tit verre.

— Ah ! pour ça, oui. Je ne dis pas non.

Et il cria de tous ses poumons, à travers l'auberge :

— Rosalie, apporte la fine, la surfine, le fil-en-dix. — Et la servante apparut, tenant une longue bouteille ornée d'une feuille de vigne en papier.

Il emplit deux petits verres.

— Goûtez ça, la mère; c'est de la fameuse.

Et la bonne femme se mit à boire tout doucement, à petites gorgées, faisant durer le plaisir. Quand elle eut vidé son verre, elle l'égoutta, puis déclara :

— Ça oui, c'est de la fine.

Elle n'avait pas fini de parler que Chicot lui en versait un second coup. Elle voulut refuser, mais il était trop tard, et elle le dégusta longuement, comme le premier.

Il voulut alors lui faire accepter une troisième tournée, mais elle résista. Il insistait :

— Ça, c'est du lait, voyez-vous; mé j'en bois dix, douze sans embarras. Ça passe comme du sucre. Rien au ventre, rien à la tête; on dirait que ça s'évapore sur la langue. Y a rien de meilleur pour la santé!

Comme elle en avait bien envie, elle céda, mais elle n'en prit que la moitié du verre.

Alors Chicot, dans un élan de générosité, s'écria :

— T'nez, puisqu'elle vous plaît, j'vas vous en donner un p'tit fût, histoire de vous montrer que j'sommes toujours une paire d'amis.

La bonne femme ne dit pas non, et s'en alla, un peu grise.

Le lendemain, l'aubergiste entra dans la cour de la mère Magloire, puis tira du fond de sa voiture une petite barrique, cerclée de fer. Puis il voulut lui faire goûter le contenu, pour prouver que c'était bien la même fine; et quand ils en eurent encore bu chacun trois verres, il déclara en s'en allant :

— Et puis, vous savez, quand n'y en aura pu, y en a encore; n'vous gênez point. Je n'suis pas regardant. Pu tôt que ce sera fini, pu que je serai content.

Et il remonta dans son tilbury.

Il revint quatre jours plus tard. La vieille était devant sa porte, occupée à couper le pain de sa soupe.

Il s'approcha, lui dit bonjour, lui parla dans le nez, histoire de sentir son haleine. Et il reconnut un souffle d'alcool. Alors son visage s'éclaira.

— Vous m'offrirez bien un verre de fil ? dit-il.

Et ils trinquèrent deux ou trois fois.

Mais bientôt le bruit courut dans la contrée que la mère Magloire s'ivrognait toute seule. On la ramassait tantôt dans sa cuisine, tantôt dans sa cour, tantôt dans les chemins des environs, et il fallait la rapporter chez elle, inerte comme un cadavre.

Chicot n'allait plus chez elle, et, quand on lui parlait de la paysanne, il murmurait avec un visage triste.

— C'est-il pas malheureux, à son âge, d'avoir pris c't'habitude-là ? Voyez-vous, quand on est vieux, y a pas de ressource. Ça finira bien par lui jouer un mauvais tour.

Ça lui joua un mauvais tour, en effet. Elle mourut l'hiver suivant, vers la Noël, étant tombée, soûle, dans la neige. Et maître Chicot hérita de la ferme, en déclarant :

— C'te manante, si alle s'était point boissonnée, alle en avait bien pour dix ans de plus. *(Les sœurs Rondoli.)*

III.

APRÈS 1885.

**Stéphane Mallarmé.**

*Paris, 1842. — Valvins, 1898.*

**Œuvres : POÉSIE.** — *L'Après-midi d'un Faune* (1876). — *Poésies complètes* (1887 et 1899). — *Vers et Prose* (1893). — *Vers de circonstance* (1920).

**PROSE.** — Traduction des *Poèmes d'Edgar Poë* (1888). — *Pages* (1891). — *Divagations* (1897), etc.

Fut professeur d'anglais, de 1862 à 1892, dans des lycées de province, puis au lycée Condorcet à Paris. Ses œuvres, peu nombreuses, furent publiées d'abord dans des revues, sans attirer beaucoup l'attention. Mais dès 1885, les jeunes poètes qui s'opposaient au Parnasse commencèrent à se grouper autour de lui et de Verlaine. Depuis lors, son influence a été très grande.

Ceux qui vécurent dans son intimité ont loué le charme de son intelligence nette et de son sens artistique. Mais une partie de son œuvre est d'une obscurité décourageante, à première vue. Mallarmé inaugure, dans son horreur de la banalité, la poésie aristocratique, intelligible aux seuls initiés. Comme tous les symbolistes, il suggère plutôt qu'il n'exprime. Les mots rares et leurs alliances inattendues n'ont avec les idées qu'un rapport fort subtil, qu'on ne peut rétablir qu'après force recherches. Le poète voulait laisser « l'initiative aux mots », les laisser s'engendrer l'un l'autre selon leurs affinités, jusqu'à ce que jaillisse une vision d'art. Témoin ce sonnet :

*Le Tombeau d'Edgar Poë* (1).

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la Mort triomphait dans cette voix étrange

Eux comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange

Du sol et de la nue hostiles ô grief  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poë éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur (2)

Voici comment J. Lemaître (*Les Contemporains*, V) traduit ce sonnet :

« Redevenu vraiment lui-même, tel qu'enfin l'éternité nous le montre, le poète, de l'éclair de son glaive nu, réveille et avertit son siècle, épouvanté de ne

1. Edgar Allan Poë (1811-1849), poète et romancier américain. Ses vers et ses contes nébuleux et fantastiques, avec des éclairs de génie, ont inspiré Baudelaire et les symbolistes. — 2. Le texte (en tête de la traduction des poèmes d'Edgar Poë) ne comporte aucune ponctuation. Selon Mallarmé, la ponctuation est l'indice d'une vaine logique, qui vient rompre fâcheusement le flux mental.



s'être pas aperçu que sa voix étrange était la grande voix de la Mort (ou que nul n'a dit mieux que lui les choses de la Mort).

La foule, qui d'abord avait sursauté comme une hydre en entendant cet ange donner un sens nouveau et plus pur aux mots du langage vulgaire, proclama très haut que le sortilège qu'il nous jetait, il l'avait puisé dans l'ignoble ivresse des alcools ou des absinthes.

O crime de la terre et du ciel ! Si, avec les images qu'il nous a suggérées, nous ne pouvons sculpter un bas-relief dont se pare sa tombe éblouissante,

Que du moins ce granit, calme bloc pareil à l'aérolithe qu'a jeté sur terre quelque désastre mystérieux, marque la borne où les blasphèmes futurs des ennemis du poète viendront briser leur vol noir (1). »

Mais il s'agit moins ici de comprendre que de sentir.

Quand il daigna être moins hermétique, Mallarmé sut écrire de beaux vers harmonieux, où se marque nettement l'influence de Baudelaire.

### L'Azur.

De l'éternel Azur<sup>2</sup> la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs,  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde,  
Avec l'intensité d'un remords atterrant,  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! Versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes,  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché  
A ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché.

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied du mur,  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,  
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

1. Certes, d'autres interprétations sont possibles : par exemple, l'image de l'aérolithe suggère sans doute l'œuvre fulgurante du génie en ce monde. — 2. Symbole de la Beauté pure.

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien, et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
*Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !*

*(Poésies complètes.)*

### **Apparition.**

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs,  
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.  
— C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie, aimant à me martyriser,  
S'enivrait savamment du parfum de tristesse,  
Que même sans regret et sans déboire laisse  
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.  
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,  
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

*(Poésies complètes.)*

### **Brise marine.**

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,  
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

*(Poésies complètes.)*

## Paul Verlaine.

Metz, 1844. — Paris, 1896.

Œuvres : *Poèmes saturniens* (1866). — *Fêtes galantes* (1869). — *La bonne Chanson* (1870). — *Romances sans paroles* (1874). — *Sagesse* (1881). — *Jadis et naguère* (1884). — *Amour, Parallèlement* (1888). — *Bonheur* (1891). — *Liturgies intimes* (1892). — *Chair, Invectives* (1896).

PROSE. — *Les Poètes maudits* (1884). — *Mes Hôpitaux* (1891). — *Mes Prisons* (1893). — *Confessions* (1895).

Mena d'abord une vie régulière et heureuse. Mais il commence à s'adonner à la boisson, abandonne sa femme et quitte l'emploi qu'il avait à l'Hôtel de ville. En 1871, il rencontre Arthur Rimbaud (1) et voyage avec lui en Angleterre, puis en Belgique. Cette liaison, troublée par mainte scène orageuse, finit tragiquement : en 1873, Verlaine blesse son ami d'un coup de revolver. Après deux années de prison (à Bruxelles et à Mons), pendant lesquelles il se convertit, le poète devient plus sage. Il essaye divers métiers : professeur en Angleterre, puis en France (à Rethel), agriculteur à Coulomme. Finalement il revient échouer à Paris, où il achève de vivre misérablement, se traînant d'hôpital en hôpital. Mais il est désormais célèbre : dès 1884, la jeune école salue en lui un maître.

Verlaine fut d'abord parnassien, mais avec un brin d'ironie qui montrait bien que cette esthétique avait fait son temps :

A nous qui ciselons des mots comme des coupes  
Et qui faisons des vers émus très froidement,  
A nous qu'on ne voit point les soirs aller par groupes  
Harmonieux au bord des lacs et nous pâmant,

Ce qu'il nous faut à nous, c'est, aux lueurs des lampes,  
La Science conquise et le sommeil dompté,  
C'est le front dans les mains du vieux Faust des estampes,  
C'est l'obstination et c'est la volonté !

Libre à nos inspirés, cœurs qu'une œillade enflamme,  
D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau :  
Pauvres gens ! L'art n'est pas d'éparpiller son âme.  
Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo ?

Mais bientôt, il renonce à cette attitude et en revient à la poésie personnelle. A côté de vers libertins, Verlaine a écrit, dans ses moments de remords, de très beaux poèmes mystiques. Par là, il rappelle Villon. Mais, profane ou religieuse, son inspiration est d'une ingénuité exquise, d'une simplicité émouvante, et Verlaine prendra sa place, comme Baudelaire, parmi les grands poètes lyriques. Ce poète, dit J. Lemaitre, « a des sens de malade avec une âme d'enfant ; il a un charme naïf dans la langueur malade ; c'est un décadent qui est surtout un primitif. » La forme, subtile et nuancée, avant tout musicale, est troublante dans son laisser-aller. Verlaine a donné la formule de cette esthétique nouvelle dans son *Art poétique* (publié en 1884, mais écrit dès 1874).

De la musique avant toute chose,  
Et pour cela préfère l'Impair  
Plus vague et plus soluble dans l'air,  
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,  
C'est le grand jour tremblant de midi,  
C'est, par un ciel d'automne attiédi,  
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Il faut aussi que tu n'aïlles point  
Choisir tes mots sans quelque méprise :  
Rien de plus cher que la chanson grise  
Où l'Indécis au Précis se joint.

Car nous voulons la Nuance encor,  
Pas la couleur, rien que la Nuance !  
Oh ! la Nuance seule fiancée  
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

1 V. ci-dessous, p. 575.

Fuis du plus loin la Pointe assassine,  
L'esprit cruel et le Rire impur,  
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,  
Et tout cet ail de basse cuisine!

Oh! qui dira les torts de la Rime ?  
Quel enfant sourd ou quel nègre fou  
Nous a forgé ce bijou d'un sou  
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

Prends l'Eloquence et tords-lui son cou.  
Tu feras bien, en train d'énergie,  
De rendre un peu la Rime assagie.  
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

De la musique encore et toujours !  
Que ton vers soit la chose envolée  
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée  
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure  
Éparse au vent crispé du matin,  
Qui va fleurant la menthe et le thym...  
Et tout le reste est littérature.

(*Jadis et naguère.*)

### Chanson d'automne.

Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur,  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens,  
Et je pleure.

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.

(*Poèmes saturniens.*)

### Clair de lune.

Votre âme est un paysage choisi  
Que vont charmant masques et bergamasques<sup>1</sup>,  
Jouant du luth et dansant, et quasi  
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur  
L'Amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,  
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,  
Qui fait rêver les oiseaux sous les arbres  
Et sangloter d'extase les jets d'eau,  
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres!

(*Fêtes Galantes.*)

1. Habitant de Bergame. Verlaine semble désigner ainsi des personnages masqués et costumés à l'italienne.

**Ariette.**

*Il pleut doucement sur la ville.*

Arthur RIMBAUD.

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

O doux bruit de la pluie,  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie,  
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écœure.  
Quoi ! nulle trahison ?  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi,  
Sans amour et sans haine,  
Mon cœur a tant de peine.  
(*Romances sans paroles.*)

**Ecoutez la chanson...**

Ecoutez la chanson bien douce  
Qui ne pleure que pour vous plaire.  
Elle est discrète, elle est légère :  
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère ?),  
Mais à présent elle est voilée  
Comme une veuve désolée,  
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile  
Qui palpite aux brises d'automne,  
Cache et montre au cœur qui s'étonne  
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,  
Que la bonté c'est notre vie,  
Que de la haine et de l'envie  
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire  
D'être simple sans plus attendre,  
Et de noces d'or et du tendre  
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste  
Dans son naïf épithalame.  
Allez, rien n'est meilleur à l'âme  
Que de faire une âme moins triste.

Elle est « en peine » et « de passage »,  
L'âme qui souffre sans colère  
Et comme sa morale est claire !...  
Ecoutez la chanson bien sage<sup>1</sup>.

(*Sagesse.*)

**Dialogue mystique.**

(*Fragments.*)

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois  
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne;  
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne  
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,  
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne  
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,  
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

1. Ce poème et le suivant (comme tout le recueil *Sagesse*) est de l'époque où, après sa prison. Verlaine crut trouver dans la foi le renoncement et la joie de l'âme.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,  
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,  
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême  
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,  
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

\*\*\*

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.  
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.  
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,  
Vous dont l'amour toujours monte comme une flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,  
Hélas ! voyez un peu tous mes tristes combats !  
Oserai-je adorer la trace de vos pas,  
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,  
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,  
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants  
De leur damnation, ô vous, toute lumière,  
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !

\*\*\*

— Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser,  
Je suis cette paupière, et je suis cette lèvre  
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre  
Qui t'agite, c'est moi toujours ! Il faut oser

M'aimer ! oui, mon amour monte sans biaiser  
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,  
Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,  
Vers des serpolets qu'un ciel clair vient arroser !

O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !  
O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune !  
Toute cette innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,  
Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,  
Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes !...

\*\*\*

— Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes  
D'une joie extraordinaire : votre voix  
Me fait comme du bien et du mal à la fois,  
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes  
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois  
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,  
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.  
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.  
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense  
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,  
Et j'aspire en tremblant.

— Pauvre âme, c'est cela!  
(Sagesse.)

### Langueur.

Je suis l'Empire à la fin de la Décadence,  
Qui regarde passer les grands Barbares blancs  
En composant des acrostiches indolents  
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense.  
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.  
O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,  
O n'y vouloir fleurir un peu cette existence!

O n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu!  
Ah! Tout est bu! Bathylle, as-tu fini de rire?  
Ah! Tout est bu, tout est mangé! Plus rien à dire!

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,  
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,  
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige.

(Jadis et naguère.)

### Anatole France.

Paris, 1844. — *La Bêchellerie* (Tours), 1924.

Œuvres : POÉSIE. — *Les Poèmes dorés* (1873). — *Les Noces corinthiennes* (1876).

CRITIQUE. — *La Vie littéraire* (4 vol., 1888-1892). — *Le Génie latin* (1913).

ROMANS ET CONTES. — *Jocaste*, *Le Chat maigre* (1879). — *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881). — *Les Désirs de Jean Servien* (1882). — *Le Livre de mon Ami* (1885). — *Nos Enfants* (1887). — *Balthazar* (1889). — *Thaïs* (1890). — *L'Etui de nacre* (1892). — *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, *Les Opinions de Jérôme Coignard* (1893). — *Le Lys rouge* (1894). — *Le Jardin d'Epicure*, *Le Puits de Sainte-Claire* (1895). — *Histoire contemporaine* (*L'Orme du mail*, 1896; *Le Mannequin d'osier*, 1897; *L'Anneau d'améthyste*, 1899; *M. Bergeret à Paris*, 1901). — *Pierre Nozière*, *Clio* (1899). — *Histoire comique*, *Crainquebille* (1903).

— *Sur la pierre blanche* (1905). — *Les Contes de Jacques Tournebroche, L'Île des Pingouins* (1908). — *Les sept femmes de Barbe-Bleue* (1909). — *Les Dieux ont soif* (1912). — *La Révolte des Anges* (1914). — *Le petit Pierre* (1918). — *La Vie en fleur* (1922). — *Pages inédites* (1925).

HISTOIRE. — *Vie de Jeanne d'Arc* (1908).

ACTUALITÉ, DISCOURS, etc. — *Vers les temps meilleurs* (1897-1906). — *Sur la voie glorieuse* (1916).

Son père, François-Noël Thibault, était issu d'une ancienne famille de vigneron angevins. Libraire au quai Malaquais, il était connu sous le pseudonyme de « France » (abréviation de François, commune en Anjou), que son fils devait illustrer. Anatole France grandit donc au milieu des livres et fut toujours un acharné « bouquinier ». La vaste érudition, philosophique et littéraire, dont son œuvre témoigne, est le fruit de longues études. Il se prépara longtemps à son métier d'écrivain, lisant et méditant, composant quelques vers dans le goût parnassien et collaborant à des travaux de librairie. Il débute enfin par un chef-d'œuvre, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*.

Anatole France est plus un philosophe qu'un romancier. Certes, il sait composer un récit avec un art extrême (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*), il a le sens du pittoresque (*Thaïs*), il observe la vie contemporaine avec une rare sagacité (*Histoire contemporaine*), il sait analyser le cœur humain avec clairvoyance (*Le Lys rouge*); mais la saveur de son œuvre est dans la pensée philosophique, éparse en d'ingénieuses conversations, en des méditations subtiles. Cette philosophie est le scepticisme de Rabelais et de Voltaire, d'une ironie amusée, corrigé par une profonde pitié pour la misère humaine. Cette pitié a peu à peu incliné l'écrivain vers les idées démocratiques avancées.

Anatole France est un très grand artiste; il a toujours gardé le culte de la beauté, seule chose dont il n'ait point douté. Son œuvre est la fleur du génie gréco-latin : en plein symbolisme, son style est d'une pureté, d'une clarté et d'une harmonie, inégalées semble-t-il. Il a tous les tons, du pathétique éloquent à l'ironie souriante.

Dans ses essais de critique littéraire, Anatole France est résolument « impressionniste » : mais son goût et son érudition sont également sûrs.

### Réflexions <sup>(1)</sup>.

M. Aristide, qui est grand chasseur à tir et à courre, a sauvé une nitée de chardonnerets frais éclos dans un rosier, sous sa fenêtre. Un chat grimpait dans le rosier. Il est bon, dans l'action, de croire aux causes finales et de penser que les chats sont faits pour détruire les souris ou pour recevoir du plomb dans les côtes. M. Aristide prit son revolver et tira sur le chat. On est content d'abord de voir les chardonnerets sauvés et leur ennemi puni. Mais il en est de ce coup de revolver comme de toutes les actions humaines : on n'en voit plus la justice quand on y regarde de trop près. Car, si l'on y réfléchit, ce chat, qui était un chasseur, comme M. Aristide, pouvait bien, comme lui, croire aux causes finales, et, dans ce cas, il ne doutait point que les chardonnerets ne fussent pondus pour lui. C'est une illusion bien naturelle. Le coup de revolver lui apprit un peu tard qu'il se trompait sur la cause finale des petits oiseaux qui piaillent dans les rosiers. Quel être ne se croit pas la fin de l'univers et n'agit pas comme s'il l'était? C'est la condition même de la vie. Chacun de nous pense que le monde aboutit à lui. Quand je parle de nous, je n'oublie pas les bêtes. Il n'est pas un

1. *Le Jardin d'Epicure* est une suite de réflexions sur des sujets divers; ces passages ne comportent, en général, pas de titre.



animal qui ne se sente la fin suprême où tendait la nature. Nos voisins, comme le revolver de M. Aristide, ne manquent point de nous détromper un jour ou l'autre, nos voisins, ou seulement un chien, un cheval, un microbe, un grain de sable.

(*Le Jardin d'Epicure.*)

(Autorisé par Calmann-Lévy, éditeurs, Paris.)

### Clopinel.

M. Bergeret, professeur de Faculté à Paris, va faire ses visites de nouvel an. Les mendiants, nombreux ce jour-là, lui sont prétexte à maintes réflexions.

L'un d'eux suivit assez longtemps M. Bergeret en clochant du pied, et toutefois d'un pas agile. Puis il s'arrêta et se remit en lampadaire au bord du trottoir.

Après quoi M. Bergeret dit à sa fille :

— Je viens de commettre une mauvaise action : je viens de faire l'aumône. En donnant deux sous à Clopinel, j'ai goûté la joie honteuse d'humilier mon semblable, j'ai consenti le pacte odieux qui assure au fort sa puissance et au faible sa faiblesse, j'ai scellé de mon sceau l'antique iniquité, j'ai contribué à ce que cet homme n'eût qu'une moitié d'âme.

— Tu as fait tout cela, papa ? demanda Pauline incrédule.

— Presque tout cela, répondit M. Bergeret. J'ai vendu à mon frère Clopinel de la fraternité à faux poids. Je me suis humilié en l'humiliant. Car l'aumône avilit également celui qui la reçoit et celui qui la fait. J'ai mal agi.

— Je ne crois pas, dit Pauline.

— Tu ne le crois pas, répondit M. Bergeret, parce que tu n'as pas de philosophie et que tu ne sais pas tirer d'une action innocente en apparence les conséquences infinies qu'elle porte en elle. Ce Clopinel m'a induit en aumône. Je n'ai pu résister à l'importunité de sa voix de complainte. J'ai plaint son maigre cou sans linge, ses genoux que le pantalon, tendu par un trop long usage, rend tristement pareils aux genoux d'un chameau, ses pieds au bout desquels les souliers vont le bec ouvert comme un couple de canards. Séducteur ! O dangereux Clopinel ! Clopinel délicieux ! Par toi, mon sou produit un peu de bassesse, un peu de honte. Par toi, j'ai constitué avec un sou une parcelle de mal et de laideur. En te communiquant ce petit signe de la richesse et de la puissance, je t'ai convié sans honneur au banquet de la société, aux fêtes de la civilisation. Et aussitôt j'ai senti que j'étais un puissant de ce monde, au regard de toi, un riche près de toi, doux Clopinel, mendigot exquis, flatteur ! Je me suis réjoui, je me suis enorgueilli, je me suis complu dans mon opulence et ma grandeur.

Exécrable pratique de l'aumône ! Pitié barbare de l'élémosyne ! Antique erreur du bourgeois qui donne un sou et qui pense faire le bien... Cette coutume de faire l'aumône est contraire à la bienfaisance et en horreur à la charité.

— C'est vrai ? demanda Pauline avec bonne volonté.

— L'aumône, poursuivit M. Bergeret, n'est pas plus comparable à la bienfaisance que la grimace d'un singe ne ressemble au sourire de la Joconde. La bienfaisance est ingénieuse autant que l'aumône est inepte. Elle est vigilante, elle proportionne son effort au besoin... La bienfaisance universelle, c'est que chacun vive de son travail et non du travail d'autrui.

Elle est justice; elle est amour, et les pauvres y sont plus habiles que les riches. Quels riches exercèrent jamais aussi pleinement qu'Épicète la charité du genre humain? La charité véritable, c'est le don des œuvres de chacun à tous, c'est la belle bonté, c'est le geste harmonieux de l'âme qui se penche comme un vase plein de nard précieux et qui se répand en bienfaits, c'est Michel-Ange peignant la chapelle Sixtine ou les députés à l'Assemblée nationale dans la nuit du 4 août; c'est le don répandu dans sa plénitude heureuse, l'argent coulant pêle-mêle avec l'amour et la pensée. Nous n'avons rien en propre que nous-mêmes. On ne donne vraiment que quand on donne son travail, son âme, son génie. Et cette offrande magnifique de tout soi à tous les hommes enrichit le donateur autant que la communauté...

Devant le square de la rue de Sèvres, ils rencontrèrent un mendigot solidement implanté sur le trottoir.

— Je n'ai plus de monnaie, dit M. Bergeret. As-tu une pièce de dix sous à me donner, Pauline? Cette main tendue me barre la rue. Nous serions sur la place de la Concorde, qu'elle me barrerait la place. Le bras allongé d'un misérable est une barrière que je ne saurais franchir. C'est une faiblesse que je ne puis vaincre. Donne à ce truand. C'est pardonnable. Il ne faut pas s'exagérer le mal qu'on fait.

(*M. Bergeret à Paris.*)

### Parmi les tombes.

Le commandeur Giacomo Boni, directeur des fouilles du Forum romain, montre à quelques amis ses dernières trouvailles.

Boni examinait avec une attention profonde un vaisseau d'argile encore humide et limoneux. Ses yeux clairs et changeants s'assombrissaient quand il scrutait sur ce pauvre ouvrage humain quelque indice encore inaperçu d'un passé mystérieux. Et ils redevenaient d'un bleu pâle dans le vague de la rêverie.

— « Ces restes que vous voyez là, dit-il enfin, ces petits cercueils de bois non équarri et ces urnes de terre noire, en forme de cabane, contenant des os calcinés, furent recueillis sous le temple de Faustine, au nord-ouest du Forum.

» On trouve côte à côte des urnes noires pleines de cendres et des squelettes couchés dans leur cercueil comme dans un lit. Les Grecs et les Romains pratiquaient à la fois l'ensevelissement et la crémation. Sur l'Europe entière, aux époques antérieures à toute histoire, les deux coutumes étaient suivies en même temps, dans la même cité, dans la même tribu. Ces deux modes de sépulture correspondent-ils à deux races, à deux génies? Je le crois. »

Il prit dans ses mains, d'un geste respectueux et presque rituel, un vase en forme de cabane qui contenait un peu de cendre.

— « Ceux, dit-il, qui, dans des temps immémoriaux, façonnaient ainsi l'argile, pensaient que l'âme, attachée aux os et aux cendres, avait besoin d'une demeure, mais qu'il ne lui fallait pas une maison bien grande pour y vivre la vie diminuée des morts. C'étaient des hommes d'une noble race, venue d'Asie. Celui dont je soulève la cendre légère vécut avant les temps d'Evandre<sup>1</sup> et du berger Faustulus<sup>2</sup>. »

Et il ajouta, se plaisant à parler comme les anciens :

— « Alors le roi Italus, ou Vitulus, le roi Veau, exerçait sa domination paisible sur cette contrée promise à tant de gloire. Alors s'étendaient sur la terre ausonienne<sup>3</sup> les règnes monotones des troupeaux. Ces hommes n'étaient point ignorants et grossiers. Ils avaient reçu de leurs ancêtres beaucoup d'enseignements précieux. Ils connaissaient le navire et la rame. Ils pratiquaient l'art de soumettre les bœufs au joug et de les lier au timon. Ils allumaient à leur volonté le feu divin. Ils recueillaient le sel, travaillaient l'or, pétrissaient et cuisaient des vases d'argile. Sans doute ils commençaient à travailler la terre. On conte que les pâtres latins devinrent laboureurs sous le règne fabuleux du Veau. Ils cultivaient le millet, l'orge et l'épeautre. Ils cousaient des peaux avec des aiguilles d'os. Ils tissaient et, peut-être, faisaient mentir la laine en couleurs variées. Ils mesuraient le temps sur les phases de la lune. Ils contemplaient le ciel et ils y retrouvaient la terre. Ils y voyaient le lévrier qui garde pour le maître Diospiter le troupeau des étoiles. Ils reconnaissaient dans les nuées fécondes le bétail du Soleil, les vaches nourricières des campagnes bleues. Ils adoraient leur père le Ciel et leur mère la Terre. Et, le soir, ils entendaient les chariots des dieux, migrateurs comme eux, fouler, de leurs roues pleines, les sentiers de la montagne. Ils aimaient la lumière du jour et songeaient avec tristesse à la vie des âmes dans le royaume des ombres.

» Ces Aryens<sup>4</sup> à tête large, nous savons qu'ils étaient blonds, puisque leurs dieux, faits à leur image, étaient blonds. Indra avait les cheveux comme les épis d'orge et la barbe comme les poils du tigre. Les Grecs se représentaient les dieux immortels avec des yeux bleus ou glauques et des chevelures d'or. La déesse Rome était *flava et candida*. Dans la tradition latine, Romulus et Rémus ont le crin jaune.

» Si l'on pouvait reconstruire ces ossements calcinés, vous verriez apparaître les pures formes aryennes. En ces crânes larges et vigoureux, en ces têtes carrées comme la première Rome que devaient fonder leurs fils, vous reconnaîtriez les aïeux des patriciens de la république, la souche longtemps vigoureuse qui produisit les tribuns, les pontifes et

1. Selon la légende, le Latium eut pour premier roi le fils d'Apollon, Janus, qui recueillit Saturne chassé de l'Olympe par Jupiter. Saturne reconnaissant enseigna aux Latins l'agriculture. Plus tard, le Grec Evandre leur apporta la civilisation. — 2. Le berger qui sauva Romulus et Rémus, descendants du Troyen Enée. Romulus fut adoré plus tard sous le nom de Quirinus (surnom de Mars). — 3. Nom poétique de l'Italie, dans l'antiquité. Les Ausones étaient un peuple de race osque.

4. Les Italiotes, qui, venus du nord, occupèrent l'Italie à l'âge du bronze et soumi- rent les peuples de race méditerranéenne, les Ligures. Encore barbares, ils furent civilisés par les Etrusques et les Grecs.

les consuls, vous toucheriez le superbe moule de ces robustes cerveaux qui construisirent la religion, la famille, l'armée, le droit public de la cité la plus fortement organisée qui fut jamais. »

Ayant posé lentement sur la table rustique l'urne d'argile, Giacomo Boni se penche sur un cercueil grand comme un berceau, un cercueil creusé dans un tronc de chêne et semblable pour la forme aux premières barques des hommes. Il soulève la mince paroi d'écorce et d'aubier qui recouvre cette nacelle funéraire et fait apparaître des ossements frêles comme un squelette d'oiseau. Du corps, il ne subsiste guère que l'épine dorsale et l'on croirait voir un vertébré des plus humbles, un grand lézard, si l'ampleur du front ne révélait pas l'homme. Des perles colorées, détachées d'un collier, recouvrent ces os bruns, lavés par les eaux souterraines et pris dans la terre grasse.

— « Voyez maintenant, dit Boni, ce petit enfant qui fut non pas incinéré avec honneur, mais enseveli et rendu tout entier à la terre d'où il était sorti. Ce n'est point un fils des chefs, un noble héritier des hommes blonds. Il appartient à la race indigène de la Méditerranée, qui devint la plèbe romaine et fournit encore aujourd'hui à l'Italie des avocats subtils et des calculateurs. Il naquit dans la cité palatine des Sept Monts à une époque effacée pour nous sous des fables héroïques. C'est un enfant romuléen. Alors la vallée des Sept Monts formait un marécage et le Palatin n'était couvert que de cabanes de roseaux. Une petite lance fut posée sur le cercueil pour indiquer que l'enfant était un mâle. Il n'avait pas plus de quatre ans quand il s'endormit dans la mort. Alors sa mère agrafa sur lui une belle tunique et lui ceignit le cou d'un collier de perles. Ceux de sa tribu ne le laissèrent pas sans offrandes. Ils déposèrent sur sa tombe, dans des vases de terre noire, du lait, des fèves, une grappe de raisin. J'ai recueilli ces vases et j'en ai fait de semblables avec la même terre sur un feu de bois allumé la nuit dans le Forum. Avant de lui dire adieu, ils mangèrent et burent ensemble une part de ce qu'ils avaient apporté, et ce repas funèbre leur fit oublier leur chagrin. Petit enfant qui dors depuis les jours du dieu Quirinus, un empire a passé sur ton cercueil agreste, et les mêmes astres qui brillaient sur ta naissance vont s'allumer tout à l'heure sur nos têtes. L'insondable espace qui sépare tes heures des nôtres n'est qu'un moment imperceptible dans la vie de l'univers. »

(*Sur la pierre blanche.*)

## Ferdinand Brunetière.

Toulon, 1849. — Paris, 1906.

*Œuvres : Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* (1880-1907). — *Histoire et littérature* (1882-1884). — *Le Roman naturaliste* (1883). — *Questions de critique, L'Evolution de la critique* (1890). — *Essais et Nouveaux essais de littérature contemporaine* (1892 et 1895). — *Les Epoques du théâtre français* (1892). — *Evolution de la poésie lyrique au XIX<sup>e</sup> siècle* (1894). — *La Science et la Religion* (1897). — *L'Art et la Morale* (1898). — *Discours de combat* (1900-1907). — *Variétés littéraires* (1904). — *Histoire de la littérature classique* (1904-1907). — *H. de Balzac* (1906). — *Etudes sur le XVIII<sup>e</sup> siècle* (1911). — *Bossuet* (1914).

Professa pendant plusieurs années à l'École Normale supérieure, avec beaucoup d'éclat. Ses ouvrages les plus importants (*Epoques du théâtre français, Evolution de la poésie lyrique*) sont composés de conférences données à l'Odéon et à la Sorbonne. Orateur remarquable, Brunetière apporte à la critique une sorte d'esprit belliqueux. Selon lui, la critique doit être *objective* et *dogmatique* : il se refuse à juger les œuvres par le plaisir qu'elles lui procurent, ce qui est le propre de la critique *impressionniste*. Reprenant et modifiant la théorie de Taine, il s'efforce d'appliquer à l'étude des genres les idées transformistes de Darwin : les genres évoluent selon le milieu, le moment, etc. En même temps, il essaye de classer les œuvres selon leur mérite des points de vue moral et social. Adversaire de la littérature de son temps, et en particulier du naturalisme, pour lequel il a été fort dur, il a beaucoup aimé les classiques, surtout Bossuet et Corneille.

Son style périodique et oratoire est parfois lourd, mais il faut admirer la netteté et la cohérence du raisonnement.

### Contre l'Art pour l'Art<sup>1</sup>.

J'ai souvent entendu les théoriciens de l'art pour l'art comparer l'indifférence, ou plutôt l'impassibilité qu'ils réclament pour l'artiste, à celle qu'on permet au savant dans son laboratoire, et s'étonner qu'on ne leur accordât pas que l'art, comme la science, purifie tout ce qu'il touche. Mais ils n'avaient pas réfléchi qu'entre beaucoup d'autres difficultés, qui ne souffrent pas cette fallacieuse comparaison de la science avec l'art, il en est une d'essentielle, dont tous les raisonnements ne triompheront jamais, si la matière et les lois de la science nous sont à la fois extérieures, antérieures et supérieures. Quand nous n'existerions pas, les lois de la mécanique céleste ou celles de la chimie végétale n'en seraient pas moins tout ce qu'elles sont — on peut le croire, on peut le concevoir — et l'apparition de l'homme sur la terre n'a rien changé sans doute aux lois de l'affinité chimique, non plus qu'à celles de la pesanteur. Mais l'art, que serait-il, à quoi répondrait-il, et comment pourrait-on le concevoir en dehors de l'homme ? Certainement, s'il y a quelque part une création qui soit de l'homme, une invention que l'on ne puisse pas disputer à l'espèce, il semble que ce soit l'art. La morale même et la logique nous appartiennent moins, comme ayant peut-être leur fondement en dehors de nous ! Si donc le savant n'a point à s'inquiéter des conséquences ou des relations d'une vérité dont la loi n'est pas en notre pouvoir, que nous n'avons pas faite, avec laquelle nous n'avons de commun que de coexister dans le temps, il en est autrement de l'artiste ; et une autre origine, d'autres conditions, d'autres nécessités aussi de son art lui imposent peut-être une autre discipline...

Serai-je traité maintenant de « bourgeois » si j'ajoute que l'artiste lui-même ne saurait exister, n'a de raison ou de lieu d'être que dans un certain état de la société, dont il faut alors qu'il accepte les lois, puisqu'il en réclame et, si je l'ose dire, puisqu'il en perçoit les bénéfices ? Tâchons donc une bonne fois de voir les choses comme elles sont. Pour qu'il y ait des peintres, des musiciens, il faut une civilisation qui leur crée des loisirs ; et tandis qu'ils suivent leur « rêve intérieur », il faut des bour-

1. On trouvera la réfutation de certaines idées défendues ici par Brunetière dans A. France, *Vie littéraire*, III, 64.

geois, il faut des ouvriers, il faut des paysans qui s'acquittent, qui les acquittent plutôt, de ce que l'on pourrait appeler le « gros œuvre » de l'humanité. Ce ne sont point les peintres, généralement, qui engrangent le blé, ni les musiciens qui conduisent les locomotives. Et pourquoi ne dirions-nous pas qu'il leur faut aussi des moyens de vivre : j'entends des « amateurs » qui achètent leurs toiles et qui écoutent leurs symphonies ? Car on ne peint pas pour les aveugles, on ne fait pas d'opéras pour les sourds. Et s'il se peut après cela, qu'aujourd'hui, dans quelque canton perdu de nos provinces, tout à coup, comme spontanément, le génie musical ou pittoresque s'éveille du fond d'une âme inculte, c'est encore un effet à distance de la civilisation ambiante, à moins que ce n'en soit un des hérédités accumulées et entrecroisées. En toute occasion donc, les liens qui unissent l'art et la société reparaissent. Même ils sont d'autant plus étroits qu'étant plus savant et plus raffiné lui-même, l'art a besoin d'approbateurs plus cultivés ou plus subtils. Et, si je voulais pousser plus loin encore, qu'est-ce à dire, messieurs, sinon que la perversion même de l'art n'étant possible que par la perversion de la civilisation, le mal qu'en pareil cas ils se font l'un à l'autre est une preuve nouvelle de leur solidarité ? Mais lorsque deux quantités croissent ou décroissent ensemble, et qu'elles varient simultanément, on les appelle des *fonctions* l'une de l'autre. L'art est *fonction* de la société.

Si ces observations sont vraies du peintre ou du musicien, combien ne le sont-elles pas davantage du poète ? Car le musicien ou le peintre opèrent, si je puis ainsi dire, sur des sons, sur des couleurs, sur des formes, en d'autres termes, sur des éléments qui n'ont point d'eux-mêmes, par eux seuls, de signification précise, et qui souvent même, de leur combinaison, n'en reçoivent qu'une assez douteuse. *Do, ré, mi, fa, sol*, ne veulent rien dire ; et le *rouge* ou le *vert* peuvent offenser cruellement les yeux, mais non pas l'esprit, ni la morale, ni l'humanité. Les formes mêmes, qui le peuvent, n'ont ce pouvoir qu'autant qu'elles rappellent la forme humaine, et qu'elles empruntent ainsi leur sens à ce que l'on pourrait appeler le langage du corps. Par où, messieurs, je ne veux point dire du tout que le paradoxe de l'art pour l'art soit plus admissible, ou plus soutenable, en musique ou en peinture qu'en poésie ! Non, mais j'entends seulement que, s'il y a lieu, comme toujours et partout, de distinguer des degrés, il est plus insoutenable et moins admissible encore en littérature que dans les autres arts...

Ce que l'on ne fera donc pas, c'est que quiconque parle ou écrit, prenant vraiment ainsi charge d'âmes, et s'investissant comme d'une fonction sociale, ne doive être jugé, quoi qu'il en ait, sur la façon dont il aura rempli la tâche qu'il s'est à lui-même imposée. Il faut que tout le monde vive ; mais personne, que je sache, n'est obligé de parler ou d'écrire, et quiconque s'y décide est éternellement comptable de sa parole ou de son « écriture » à l'humanité tout entière.

(*Evolution de la poésie lyrique au XIX<sup>e</sup> siècle.*)

## Pierre Loti.

Rochefort, 1850. — *Hendaye*, 1923.

Œuvres : ROMANS ET CONTES. — *Aziyadé* (1879). — *Rarahu* (1880). — *Le Roman d'un Spahi* (1881). — *Le Mariage de Loti* (1882). — *Mon frère Yves* (1883). — *Pêcheur d'Islande* (1886). — *Madame Chrysanthème* (1887). — *Japoneries d'automne* (1889). — *Le Roman d'un enfant* (1890). — *Le Livre de la pitié et de la mort* (1891). — *Fantôme d'Orient* (1892). — *Ramunicho* (1897). — *Figures et choses qui passaient* (1898). — *Reflets sur la sombre route* (1899). — *La troisième Jeunesse de M<sup>me</sup> Prune* (1905). — *Les Désenchantées* (1906). — *Le Château de la Belle-au-bois-dormant* (1910). — *Un jeune Officier pauvre* (1923).

VOYAGES. — *Jérusalem, Le Désert* (1895). — *La Galilée* (1896). — *Les derniers jours de Pékin* (1901). — *L'Inde sans les Anglais* (1903). — *Vers Ispahan* (1904). — *La Mort de Philae* (1909). — *Un pèlerin d'Angkor* (1911).

Julien Viaud appartenait à une famille provinciale, de la bourgeoisie protestante. Officier de marine, il promena par le monde une âme inquiète et mélancolique. Nature primitive, mais nerveuse, plus sensible qu'intelligente, « un Homère qui aurait les sens des Goncourt », dit Jules Lemaître. Il exprime dans tous ses livres, avec un charme indicible, l'incurable regret d'une foi perdue, l'obsession de la mort, la tristesse de l'éternel écoulement des apparences, hommes et paysages. Dédaigneux — et assez ignorant — de l'art et de la pensée modernes, il ne s'intéresse qu'aux humbles, aux simples, aux mirages de la nature, aux splendeurs des âges évanouis. Ses romans, très tristes, sont faits de souvenirs, de rêveries personnelles, incorporés dans une action assez lâche, qui ne varie guère : il s'agit toujours de la séparation douloureuse de deux êtres qui s'aiment.

L'œuvre de Loti est donc poétique avant tout, mais sans artifices. C'est dans une langue très simple qu'il traduit ses mélancolies et ses visions colorées du vaste monde.

### L'Attente.

Elle se remit encore à attendre<sup>1</sup>.

C'était bien l'automne, l'arrière-automne, les tombées de nuit lugubres où, de bonne heure, tout se faisait noir dans la vieille chaumière, et noir aussi alentour, dans le vieux pays breton.

Les jours eux-mêmes semblaient n'être plus que des crépuscules ; des nuages immenses, qui passaient lentement, venaient faire tout à coup des obscurités en plein midi. Le vent bruissait constamment, c'était comme un son lointain de grandes orgues d'église, jouant des airs méchants ou désespérés ; d'autres fois, cela se rapprochait tout près contre la porte, se mettant à rugir comme les bêtes.

Elle était devenue pâle, pâle, et se tenait toujours plus affaissée, comme si la vieillesse l'eût déjà frôlée de son aile chauve. Très souvent elle touchait les effets de son Yann, ses beaux habits de noces, les dépliant, les repliant comme une maniaque, — surtout un de ses maillots en laine bleue qui avait gardé la forme de son corps ; quand on le jetait doucement sur la table, il dessinait de lui-même, comme par habitude, les reliefs de ses épaules et de sa poitrine ; aussi à la fin elle l'avait posé tout seul dans une étagère de leur armoire, ne voulant plus le remuer pour qu'il gardât plus longtemps cette empreinte.

1. Dans ce roman, Loti conte l'amitié de deux pêcheurs bretons, Yann et Sylvestre. Ce dernier meurt au Tonkin, pendant la campagne de 1884. Yann épouse Gaud, la cousine de Sylvestre, puis repart à la grande pêche d'Islande.

Chaque soir, des brumes froides montaient de la terre; alors elle regardait par sa fenêtre la lande triste, où de petits panaches de fumée blanche commençaient à sortir çà et là des chaumières des autres : là partout les hommes étaient revenus, oiseaux voyageurs ramenés par le froid. Et, devant beaucoup de ces feux, les veillées devaient être douces; car le renouveau d'amour était commencé avec l'hiver dans tout ce pays des Islandais.

Cramponnée à l'idée de ces îles où il avait pu relâcher, ayant repris une sorte d'espoir, elle s'était remise à l'attendre.

Il ne revint jamais.

Une nuit d'août, là-bas, au large de la sombre Islande, au milieu d'un grand bruit de fureur, avaient été célébrées ses noces avec la mer<sup>1</sup>.

Avec la mer qui autrefois avait été aussi sa nourrice; c'était elle qui l'avait bercé; qui l'avait fait adolescent large et fort, — et ensuite elle l'avait repris, dans sa virilité superbe, pour elle seule. Un profond mystère avait enveloppé ces noces monstrueuses. Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus, des rideaux mouvants et tourmentés, tendus pour cacher la fête; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit horrible pour étouffer les cris. — Lui, se souvenant de Gaud, s'était défendu, dans une lutte de géant, contre cette épousée de tombeau. Jusqu'au moment où il s'était abandonné, les bras ouverts pour la recevoir, avec un grand cri profond comme un taureau qui râle, la bouche déjà emplie d'eau; les bras ouverts, étendus et raidis pour jamais.

Et à ses noces, ils y étaient tous, ceux qu'il avait conviés jadis. Tous, excepté Sylvestre, qui, lui, s'en était allé dormir dans des jardins enchantés, — très loin, de l'autre côté de la Terre.

*(Pêcheur d'Islande.)*

### Vers Bethléem.

Maintenant, plus rien que des pierres, les dernières broussailles ont disparu; un sol tout de pierres, sur lequel de grands blocs détachés gisent ou s'élèvent. Et, dans ce pays si vieux, à peine distingue-t-on les vrais rochers des débris de constructions humaines, restes d'églises ou de forteresses, tertres funéraires ou tombeaux, qui font corps avec la montagne. De distance en distance, à moitié obstruées, à moitié enfouies, s'ouvrent des portes de sépulcres, tout au bord de cette route, — que nous suivons pensifs et de nouveau recueillis, à mesure que passe l'heure, pénétrés de je ne sais quelle très indicible crainte à l'abord de ces lieux qui s'appellent encore Bethléem et Jérusalem...

Toujours plus désolée et plus solitaire, la Palestine se déroule, infiniment silencieuse. A part cette route si bien aplanie, c'est presque le désert retrouvé, — un désert de pierres et de cyclamens, moins éclairé et plus septentrional que celui d'où nous venons de sortir. Et les grandes ruines informes, vestiges de temples, derniers pans de murs de saintes

---

1. Par défi, il s'était fiancé jadis avec la mer.



églises des croisades, regardent toujours la vaste et triste campagne, s'étonnant de la voir aujourd'hui si à l'abandon; témoins des âges de foi à jamais morts, elles semblent attendre quelque réveil qui ramènerait vers la terre sainte les peuples et les armées... Mais ces temps-là sont révolus pour toujours et les regards des hommes se portent à présent vers les contrées de l'Occident et du Nord, où les âges nouveaux s'annoncent, effroyables et glacés...

L'espèce de buée immense dont l'air est rempli continue d'obscurcir le soleil, qu'on ne voit bientôt plus; elle atténue les choses lointaines dans un effacement étrange. Les collines de pierres, du même gris violacé que le ciel de cette matinée, se succèdent de plus en plus hautes, mais avec des silhouettes rondes toujours semblables, avec des contours adoucis où rien ne heurte la vue, — comme si c'étaient des nuages. Dans les vallées ou sur les cimes, le sol est pareil, couche uniforme de pierres exfoliées, piquées de myriades de petits trous, qui rappellent la nuance et le grain de l'écorce des chênes-lièges. — Et c'est ainsi partout, sous l'atténuation de cette vapeur persistante qui se condense d'heure en heure davantage. Un ciel gris perle et un pays gris perle, sans un arbre, dans la monotonie duquel des maisonnettes de pâtres ou des ruines, très clairsemées, font des taches d'un gris plus rose...

Plus élevées encore, les montagnes nous maintiennent dans plus de pénombre; les brumes inégalement transparentes en changent les proportions et les augmentent; un grand silence règne au plus profond de ces vallées de pierres, où ne s'entend que le pas de nos chevaux...

Et tout à coup, là-bas, très haut en avant de nous, au sommet d'une des plus lointaines montagnes gris perle, s'esquisse une petite ville gris rose, indécise de teinte et de contours comme une ville de rêve, apparaissant presque trop haut au-dessus des régions basses où nous sommes; cubes de pierre rosée, avec des minarets de mosquées, des clochers d'églises, — et notre guide nous l'indique de son lent geste arabe, en disant : « Bethléem!... »

Oh! Bethléem! Il y a encore une telle magie autour de ce nom, que nos yeux se voilent... Je retiens mon cheval, pour rester en arrière, parce que voici que je pleure, en contemplant l'apparition soudaine; regardée du fond de notre ravin d'ombre, elle est, sur ces montagnes aux apparences de nuages, attirante là-haut comme une suprême patrie... Bien inattendues, ces larmes, mais souveraines et sans résistance possible; infiniment désolées, mais si douces : dernière prière, qui n'est plus exprimable, dernière adoration de souvenir, aux pieds du Consolateur perdu...

(Jérusalem.)

### Paul Bourget.

Amiens, 1852. — Paris, 1935.

Œuvres : *Essais et Nouveaux essais de psychologie contemporaine* (1883 et 1885). — *Cruelle Enigme* (1885). — *Un Crime d'Amour* (1886). — *André Cornélis* (1887). — *Etudes et Portraits, Mensonges* (1888). — *Le Disciple* (1889). — *Sensations d'Italie* (1891). — *Cosmopolis* (1893). — *Outre-mer* (1895). — *L'Etape* (1903). — *Un Divorce* (1904). — *L'Emigré* (1907). — *Pages et Nouvelles pages de critique et de doctrine* (1912 et 1922). — *Le Démon de midi* (1914). — *Le Sens de la Mort* (1915). — *Lazarine* (1917). — *Laurence Albani* (1919). — *La Géôle* (1923). — *Nos actes nous suivent* (1927), etc.

CONTES. — *L'Eau profonde* (1903). — *Les Détours du Cœur* (1908), etc.

THÉÂTRE. — *L'Emigré* (1908). — *La Barricade* (1910). — *Le Tribun* (1911), etc.

POÉSIE. — *La Vie inquiète* (1875). — *Edel* (1878). — *Les Aveux* (1882).

Œuvre abondante et diverse. Critique littéraire, Bourget a écrit de pénétrantes analyses des œuvres contemporaines; mais il est surtout connu comme romancier. Il s'affirme là psychologue précis et moraliste sévère. Il excelle à disséquer avec minutie tous les états de conscience, jusqu'aux plus subtils, à en montrer la naissance et l'évolution. Il choisit d'habitude ses personnages dans l'aristocratie (on le lui a reproché), où il croit trouver de meilleurs sujets d'étude psychologique. Comme moraliste, il en est venu peu à peu à se faire le défenseur du traditionalisme, en religion et en politique.

Ses romans, solidement bâtis, sont un peu alourdis par la minutie même des considérations philosophiques.

### Une haine naissante.

Robert Greslou, étudiant en philosophie, est engagé comme précepteur dans une famille noble d'Auvergne, les Jussat-Randon. Il écrit ses premières impressions à son vieux maître, l'illustre psychologue Adrien Sixte.

J'entends la voix du comte André reprenant :

— « Oui, mais quel beau coup de fusil demain !... » — puis se tournant vers moi : « Vous chassez, monsieur Greslou ?... »

— « Non, monsieur, » lui répondis-je.

— « Montez-vous à cheval ? » me demanda-t-il encore.

— « Pas davantage. »

— « Je vous plains, » fit-il en riant; « après la guerre, ce sont les deux plus grands plaisirs que je connaisse ».

Ce n'est rien, ce bout de dialogue, et, ainsi transcrit, il ne vous expliquera pas pourquoi ces simples phrases furent cause que je regardai André de Jussat, là, aussitôt, comme un être à part de tous ceux que j'avais connus jusque-là; pourquoi, une fois monté dans ma chambre, où un domestique commença de déballer ma malle, j'y pensai plus encore qu'à sa fragile et gracieuse sœur; ni pourquoi, à la table du dîner et toute la soirée, je n'eus d'observation que pour lui. Mon naïf étonnement en présence de ce mâle et fier garçon dérivait pourtant d'un fait très simple. J'avais grandi jusqu'à cette heure dans un milieu purement cérébral, où les seules formes estimées de la vie étaient les intellectuelles. J'avais eu pour camarades les premiers de ma classe, tous délicats et frêles comme je l'étais moi-même, sans daigner jamais prêter attention aux autres, à ceux qui excellaient dans les exercices du corps, et qui d'ailleurs ne trouvaient dans ces exercices qu'un prétexte à brutalité. Tous mes maîtres préférés et les quelques anciens amis de mon père étaient, eux aussi, des cérébraux. Quand je m'étais dessiné des héros de roman d'après mes lectures, j'avais toujours imaginé des mécaniques mentales plus ou moins compliquées, jamais leurs conditions physiques. En un mot, si j'avais songé à la supériorité que représente la belle et solide énergie animale de l'homme, ç'avait été d'une manière abstraite, mais je ne l'avais pas sentie. Le comte André, âgé d'un peu plus de trente ans, présentait un exemplaire admirable de cette supériorité-là.

Figurez-vous un homme de moyenne taille, découplé comme un athlète, des épaules larges et une tournure mince, des gestes qui trahissent à la fois la force et la souplesse, — de ces gestes où l'on sent que le mouvement se distribue avec cette perfection qui fait l'agilité adroite et précise, — des mains et des pieds nerveux, disant seuls la race, avec cela le visage le plus martial, un de ces teints bistrés derrière lesquels le sang coule, riche en fer et en globules, un front carré dans un casque de cheveux très noirs, une moustache de la couleur des cheveux sur des lèvres serrées et fermes, des yeux bruns rapprochés d'un nez un peu busqué, ce qui donne au profil un vague caractère d'oiseau de proie. Enfin un menton découpé hardiment et frappé d'une fossette achève cette physiologie dans un caractère d'invincible volonté. Et la volonté, c'est bien là ce personnage : l'action faite homme. Il semble qu'il n'y ait, dans cet officier rompu à tous les exercices du corps, prêt à toutes les bravoures, aucune rupture d'équilibre entre penser et agir, et que son être passe toujours tout entier dans ses moindres gestes. Je l'ai vu, depuis ce premier soir, monter à cheval de manière à réaliser devant moi la fable antique du Centaure, mettre au pistolet dix balles de suite à trente pas dans une carte à jouer, sauter des fossés à la promenade et pour se divertir, avec la légèreté d'un gymnaste de profession, de même que, parfois, et pour amuser son jeune frère, il franchissait une table en y posant seulement les deux mains. J'ai su que, pendant la guerre, et quoiqu'il n'eût encore que dix-sept ans, il s'était engagé et qu'il avait fait toute la campagne, résistant aux pires fatigues et rendant du cœur aux vétérans. Il me suffit de l'étudier, au dîner, ce premier soir, mangeant posément, avec cette belle humeur d'appétit qui décele la vie profonde, pour éprouver, à un degré surprenant, l'impression que j'étais devant une créature différente de moi, mais accomplie, mais achevée dans son espèce.

Je le voyais, à travers la baie ouverte, souple et robuste dans la mince étoffe de son costume de soirée, un noir cigare au coin de la bouche, qui poussait les billes<sup>1</sup> avec une justesse si parfaite qu'elle en était élégante; et moi, votre élève, moi si orgueilleux de l'amplitude de ma pensée, je suivais bouche bée les moindres gestes de ce jeune homme se livrant à un sport aussi vulgaire, avec l'espèce d'admiration envieuse qu'un moine lettré du moyen âge, inhabile aux robustes jeux des muscles, pouvait ressentir devant un chevalier en train de marcher dans son armure.

Quand je prononce le mot d'envie, je vous supplie de me bien comprendre et de ne pas m'attribuer une bassesse qui ne fut jamais la mienne. Ni ce soir-là, ni durant les jours qui suivirent, je n'ai jalosé le nom du comte André, ni sa fortune, ni un seul des avantages sociaux qu'il possédait et dont j'étais si dépourvu. Je n'ai pas ressenti non plus cette étrange haine de mâle à mâle, très finement notée par vous dans vos pages sur l'amour. Ma mère avait eu cette faiblesse de me dire souvent dans mon enfance que j'étais joli garçon... Sans être un fat, je me rendais compte que je n'avais rien pour déplaire, ni dans mon visage,

---

1. Au billard.

ni dans ma tournure. Je vous dis cela, non par vanité, mais afin de vous prouver au contraire que la vanité n'entra pas pour un atome dans la sorte de rivalité subite qui fit de moi, dès ces premières heures, un adversaire, presque un ennemi du comte André, sans que d'ailleurs il s'en doutât une minute. Je le répète, dans cette rivalité il entraît autant d'admiration que d'antipathie. À la réflexion, j'ai trouvé dans le sentiment que j'essaie de vous définir la trace probable d'un atavisme inconscient. J'ai questionné plus tard le marquis, dont je flattais ainsi l'orgueil nobiliaire, sur la généalogie des Jussat-Randon, et je crois savoir qu'ils sont de pure race conquérante, au lieu que, dans les veines du descendant des cultivateurs lorrains qui vous écrit ces quelques lignes, coule un sang de race conquise, le sang d'aïeux asservis à la glèbe durant des siècles. Certes, entre mon cerveau et celui du comte André, il y a la même différence qu'entre le mien et le vôtre, mon cher maître, plus grande encore, puisque je peux, moi, vous comprendre, et que je le défie de suivre un seul de mes raisonnements, même celui que je fais, à cette minute, sur nos rapports. Pour parler franc, je suis un civilisé, il n'est qu'un barbare. Hé bien ! j'ai subi aussitôt la sensation que mon affinement était moins aristocratique que sa barbarie. J'ai senti là, du coup, et dans les profondeurs de cet instinct de la vie, où la pensée descend avec tant de peine, la révélation de cette préséance de la race que la Science moderne affirme nettement<sup>1</sup> et qui, vraie de toute la nature, doit être vraie aussi de l'homme. Pourquoi même le prononcer, cet inexact mot d'envie qui sert d'étiquette à des hostilités irraisonnées comme celle que m'inspira aussitôt le comte ? Pourquoi cette hostilité ne serait-elle pas héritée, elle aussi, comme le reste ? Une acquisition humaine quelconque, celle par exemple du caractère et de l'énergie active, suppose que, pendant des siècles et des siècles, des files d'individus, dont on est l'addition suprême, ont voulu et ont agi. L'acquisition d'une pensée puissante résume au contraire des files d'individus qui ont moins voulu que réfléchi, moins agi que médité. Durant cette longue succession d'années, une antipathie, tantôt lucide et tantôt obscure, a rendu les individus du premier groupe odieux aux individus du second, et quand deux représentants de ce souverain labeur des âges, aussi typiques chacun dans leur genre que nous l'étions, le comte et moi, se rencontrent, comment ne se dresserai-ils pas aussitôt l'un en face de l'autre, tels que deux bêtes d'espèces différentes ? Le cheval qui n'a jamais approché de lions frémit d'épouvante lorsqu'on lui tasse sa litière avec de la paille sur laquelle a couché un de ces fauves. Donc la peur s'hérite, et la peur n'est-elle pas une des formes de la haine ? Pourquoi toute haine ne s'hériterait-elle point ? Dans des centaines de cas, l'envie ne serait donc que cela, ce qu'elle fut pour moi à coup sûr, — l'écho en nous de haines autrefois ressenties par ceux dont nous sommes les fils, et qui continuent de poursuivre à travers nous des combats de cœur commencés il y a des centaines d'années.

(*Le Disciple.*)

---

1. S'agit-il bien, dans cette supériorité aristocratique, de race, au sens propre ?

## Jules Lemaître.

Venecy (Loiret), 1853. — *Tavers* (Loiret), 1914.

Œuvres : ROMANS ET CONTES. — *Sérénus* (1886). — *Les Rois* (1889). — *Myrrha* (1894). — *Contes blancs* (1900). — *En marge des vieux livres* (1905). — *La vieilleuse d'Hélène* (1914).

THÉÂTRE. — *Révoltée* (1889). — *Le député Leveau* (1890). — *Mariage blanc* (1891). — *L'Aînée* (1898). — *La Massière* (1905).

POÉSIE. — *Les Médailleurs* (1880). — *Les petites Orientales* (1883).

CRITIQUE. — *La Comédie après Molière et le théâtre de Dancourt* (1882). — *Corneille* (1888). — *Les Contemporains* (1885-1899, 1918 : 8 vol.). — *Impressions de théâtre* (1888-1898, 1920 : 11 vol.). — *J.-J. Rousseau* (1907). — *Racine* (1908). — *Fénelon* (1910). — *Chateaubriand* (1912).

C'est le critique seul qui nous requiert ; ses contes et ses pièces de théâtre valent pourtant par leur finesse intelligente et ironique.

Parmi les critiques de l'époque, Jules Lemaître est celui qui rappelle le plus Sainte-Beuve. « Il se dédouble, dit A. France, avec une facilité merveilleuse ; il voit le pour et le contre, il se place successivement aux points de vue les plus opposés ; il a tour à tour les raffinements d'un esprit ingénieux et la bonne volonté d'un cœur simple... Il a beaucoup exercé la faculté de comprendre. » Dédaigneux de tout dogme, J. Lemaître est surtout un psychologue. Rien de plus pénétrant que ses études sur Racine, Molière, Lamartine, les Goncourt, Daudet, etc.

J. Lemaître s'est occupé aussi de politique. Ses derniers ouvrages, et notamment son *J.-J. Rousseau*, témoignent de son attachement aux idées conservatrices.

## Le Romanesque.

Le romanque n'est pas chose commode à définir. Si je dis qu'il consiste, chez l'écrivain, dans l'invention et dans la peinture habituelles de personnages si beaux et si accomplis, de passions si fortes, de sentiments si nobles et si héroïques qu'on n'en trouve presque point de semblables dans la réalité, on me fera remarquer que le romanque se confond avec la poésie et que, par exemple, tout le théâtre de Corneille est donc un théâtre romanque. Et cela est vrai peut-être ; mais il faut faire tout de suite une distinction : c'est que le romanque n'est pourtant pas toute la poésie.

Car la poésie est évidemment beaucoup plus large ; elle a pour matière tout le monde réel, y compris ses laideurs et ses discordances ; elle fait résider la beauté moins dans les objets (spectacles de l'univers physique, êtres vivants, sentiments et passions) que dans une vision particulière de ces objets et dans leur expression. Le romanque, beaucoup plus restreint, est presque tout entier dans l'invention d'une humanité meilleure, et il peut se passer de l'expression plastique. Homère ni Racine ne sont romanques. La poésie proprement romanque est de sa nature un peu vague, fuyante, inconsistante. Les personnages qu'elle construit se ressemblent presque tous, n'ont point cette variété et cette abondance de traits individuels et précis que recherche une autre poésie et que fournit seule l'observation de la réalité. Bref, le romanque est surtout un rêve moral.

Par suite, l'esprit romanque, considéré non plus chez l'écrivain, mais chez les lecteurs et chez le commun des hommes, est une tendance à accepter comme vraies ces imaginations d'un monde meilleur et plus

beau. C'est alors le don de ne point voir les choses comme elles sont, tristes, décevantes, brutales et immorales, et d'attendre toujours de la vie plus qu'elle ne peut apporter. Faculté bienfaisante ou funeste, selon le cas, mais plutôt bienfaisante si elle est portée à un tel degré, que nulle expérience ne la décourage, — ou si elle est tempérée par assez de bon sens et par assez de nécessités matérielles pour qu'on ne lui lâche la bride qu'à bon escient et en manière de divertissement passager.

Si mal que j'aie su distinguer la poésie et le romanesque, on a pu voir que le romanesque doit être principalement la poésie des créatures sentimentales, de celles qui connaissent peu la vie, qui n'éprouvent pas un grand besoin de vérité et pour qui l'art ne consiste pas avant tout dans l'expression : c'est-à-dire la poésie des enfants, des vierges et des jeunes femmes. Et c'est pourquoi le roman romanesque ne repoussera point, dans sa forme, un idéal de beauté un peu fade et d'élégance un peu convenue; il aimera les cavaliers bruns, les amazones blondes, les ruines, les clairs de lune. — Pour la même raison, l'amour lui paraîtra le plus intéressant des sentiments, et de beaucoup, et même le seul digne d'intérêt. Et la vertu ne lui plaira qu'à la condition d'être excessivement héroïque. Amours passionnées, sacrifices sublimes, mœurs et décors aristocratiques, voilà les éléments essentiels du roman romanesque.

(*Les Contemporains*, III : article sur Octave Feuillet.)

### Henri Poincaré.

Nancy, 1854. — Paris, 1912.

Œuvres (nous ne citons pas les ouvrages purement scientifiques) : *La Science et l'Hypothèse* (1902). — *La valeur de la Science* (1905). — *Savants et Écrivains* (1910). — *Science et Méthode* (1909) (recueil de diverses études de *méthodologie scientifique*). — *Dernières Pensées* (1913).

Il ne nous appartient pas de parler du savant, auteur de nombreux ouvrages de mathématiques et de mécanique céleste. Ses travaux scientifiques l'amènent à rechercher « en philosophe, les conditions du travail scientifique qu'il pratiquait en savant » (E. Bréhier). Il occupe, de ce fait, une place éminente dans la critique et la philosophie des sciences (1). Il distingue ce qui, dans les acquisitions de la science, est pure définition et les principes qui reposent sur une simple convention; l'esprit retient ces principes en raison de leur *commodité* dans l'élaboration d'un système en accord avec les phénomènes observés. Toutefois Poincaré ne va pas jusqu'au pur *nominalisme* scientifique (2). Sans doute, la science n'atteint pas la réalité absolue, essentielle, et cette question même n'a peut-être, au fond, aucun sens précis. Pourtant, la science conserve, selon Poincaré, une valeur objective, parce qu'il existe un domaine qu'elle nous révèle et qui reste indépendant de nos tentatives d'explication, donc objectivement fondé : c'est celui des *rapports* entre les phénomènes, de l'*harmonie* du monde.

Ajoutons que ce grand savant, qui fut aussi un grand philosophe, se révéla, avec *La Science et l'Hypothèse* et les autres ouvrages que nous avons cités, un grand écrivain. Son style pur, lumineux et précis, sait encore être évocateur et s'élever jusqu'à la majesté même du sujet traité; ainsi dans le second texte cité ci-dessous, où l'auteur proclame la noblesse de la poursuite de la vérité pour elle-même, en dehors de tout souci de ses applications possibles.

1. A côté, notamment, de P. Duhem (1861-1916) et de G. Milhaud (1858-1918).

2. *Nominalisme* : doctrine philosophique qui réduit les idées générales et abstraites à de simples signes. — *Nominalisme scientifique* : doctrine niant que les sciences puissent atteindre la vérité et nous procurer la connaissance du monde réel. Cette thèse fut soutenue, entre autres, par le philosophe Ed. Le Roy (né en 1870), disciple de Bergson. Poincaré discute ses thèses (*La valeur de la Science*, 3<sup>e</sup> partie) et lui oppose le nominalisme mitigé que nous évoquons ci-dessus.

## La portée et la valeur de la science.

L'auteur a rappelé les « raisons de défiance » envers l'intelligence de l'homme et celle du savant en particulier, ainsi que la « valeur relative » des « cadres dans lesquels la nature nous paraît enfermée et que nous nommons le temps et l'espace ».

Les progrès de la Science ont semblé mettre en péril les principes les mieux établis, ceux-là mêmes qui étaient regardés comme fondamentaux. Rien ne prouve cependant qu'on n'arrivera pas à les sauver; et si on n'y parvient qu'imparfaitement, ils subsisteront encore, tout en se transformant. Il ne faut pas comparer la marche de la Science aux transformations d'une ville, où les édifices vieillis sont impitoyablement jetés à bas pour faire place aux constructions nouvelles, mais à l'évolution continue des types zoologiques qui se développent sans cesse et finissent par devenir méconnaissables aux regards vulgaires, mais où un œil exercé retrouve toujours les traces du travail antérieur des siècles passés. Il ne faut donc pas croire que les théories démodées ont été stériles et vaines.

Si nous nous arrêtons là, nous trouverions dans ces pages, quelques raisons d'avoir confiance dans la valeur de la Science, mais des raisons beaucoup plus nombreuses de nous en défier; il nous resterait une impression de doute; il faut maintenant remettre les choses au point.

Quelques personnes ont exagéré le rôle de la convention dans la Science; elles sont allées jusqu'à dire que la Loi, que le fait scientifique lui-même étaient créés par le savant. C'est là aller beaucoup trop loin dans la voie du nominalisme. Non, les lois scientifiques ne sont pas des créations artificielles; nous n'avons aucune raison de les regarder comme contingentes <sup>(1)</sup>, bien qu'il nous soit impossible de démontrer qu'elles ne le sont pas.

Cette harmonie que l'intelligence humaine croit découvrir dans la nature, existe-t-elle en dehors de cette intelligence? Non, sans doute, une réalité complètement indépendante de l'esprit qui la conçoit, la voit ou la sent, c'est une impossibilité. Un monde si extérieur que cela, si même il existait, nous serait à jamais inaccessible. Mais ce que nous appelons la réalité objective, c'est, en dernière analyse, ce qui est commun à plusieurs êtres pensants, et pourrait être commun à tous; cette partie commune, nous le verrons, ce ne peut être que l'harmonie exprimée par des lois mathématiques.

C'est donc cette harmonie qui est la seule réalité objective, la seule vérité que nous puissions atteindre; et si j'ajoute que l'harmonie universelle du monde est la source de toute beauté, on comprendra quel prix nous devons attacher aux lents et pénibles progrès qui nous la font peu à peu mieux connaître.

(*La Valeur de la Science.* Introduction.)

---

1. Est contingent ce qui peut être conçu comme pouvant être ou ne pas être, ou comme pouvant être autrement. *Contingent* s'oppose à *nécessaire*.

## La Science pour la Science.

Ce n'est pas contre M. Le Roy <sup>(1)</sup> que je veux défendre la Science pour la Science; c'est peut-être ce qu'il condamne, mais c'est ce qu'il cultive, puisqu'il aime et recherche la vérité et qu'il ne saurait vivre sans elle. Mais j'ai quelques réflexions à faire.

Nous ne pouvons connaître tous les faits et il faut choisir ceux qui sont dignes d'être connus. Si l'on en croyait Tolstoï, les savants feraient ce choix au hasard, au lieu de le faire, ce qui serait raisonnable, en vue des applications pratiques. Les savants, au contraire, croient que certains faits sont plus intéressants que d'autres, parce qu'ils complètent une harmonie inachevée, ou parce qu'ils font prévoir un grand nombre d'autres faits. S'ils ont tort, si cette hiérarchie des faits qu'ils postulent implicitement, n'est qu'une illusion vaine, il ne saurait y avoir de Science pour la Science, et par conséquent il ne saurait y avoir de Science. Quant à moi, je crois qu'ils ont raison, et, par exemple, j'ai montré plus haut quelle est la haute valeur des faits astronomiques, non parce qu'ils sont susceptibles d'applications pratiques, mais parce qu'ils sont les plus instructifs de tous.

Ce n'est que par la Science et par l'Art que valent les civilisations. On s'est étonné de cette formule : la Science pour la Science; et pourtant cela vaut bien la vie pour la vie, si la vie n'est que misère; et même le bonheur pour le bonheur, si l'on ne croit pas que tous les plaisirs sont de même qualité, si l'on ne veut pas admettre que le but de la civilisation soit de fournir de l'alcool aux gens qui aiment à boire.

Toute action doit avoir un but. Nous devons souffrir, nous devons travailler, nous devons payer notre place au spectacle, mais c'est pour voir; ou tout au moins pour que d'autres voient un jour.

Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant, puisque nous ne pouvons penser que la pensée et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées; dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir de sens.

Et cependant — étrange contradiction pour ceux qui croient au temps — l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.

Mais c'est cet éclair qui est tout.

(*La Valeur de la Science*. III<sup>e</sup> partie.)

Autorisé par Flammarion, éditeur, Paris.

**Arthur Rimbaud.**

Charleville, 1854. — Marseille, 1891.

Œuvres (toutes les œuvres de Rimbaud ont été écrites avant 1873, mais la plupart ne furent publiées que plus tard) : *Une Saison en Enfer* (1873). — *Les Illuminations* (1886). — *Poésies complètes* (1895). — *Œuvres* (1898), etc.

1. Poincaré vient de discuter le nominalisme scientifique de Le Roy. Remarquer, à la fin du passage cité, l'élevation de ton et de pensée qui caractérise cette apologie de la science désintéressée.



Vie orageuse et vagabonde. Après diverses escapades, il se lie avec Paul Verlaine (1). Puis il s'expatrie et, paraissant oublier désormais la littérature, il s'occupe de spéculations commerciales en Abyssinie. Atteint d'une tumeur au genou, il vint mourir à l'hôpital de Marseille.

L'œuvre de Rimbaud, écrite entièrement pendant la jeunesse du poète (vers sa dix-septième année), représente sans doute la pointe extrême du symbolisme. La violence et la spontanéité apparente des notations immédiates s'y mêle aux évocations subtiles d'une imagination exacerbée. Lui-même a dit, dans *Une Saison en Enfer*, comment il s'était complu à développer en lui, l'hallucination que reflète sa poésie. Il écrit (*Alchimie du Verbe*) : « ...avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. » ; et encore : « Je fixais des vertiges. »

Son art, tour à tour impétueux et délicat, en rupture délibérée avec la tradition, a exercé une influence notable sur maints poètes de la fin du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle.

### Le Dormeur du Val.

C'est un trou de verdure où chante une rivière  
Accrochant follement aux herbes des haillons  
D'argent, où le soleil, de la montagne fière  
Luit; c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue  
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
Dort : il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme  
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.  
Nature, berce-le chaudement : il a froid !

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;  
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine  
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

(*Premiers Vers.*)

### Bateau ivre.

(*Fragments.*)

Comme je descendais des Fleuves impassibles,  
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :  
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,  
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,  
Porteurs de blés flamands ou de cotons anglais.  
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,  
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus ! et les Péninsules démarrées  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

---

1 V. ci-dessus, notice sur Verlaine, p. 554.

La tempête a béni mes éveils maritimes.  
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots  
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,  
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres,  
L'eau verte pénétra ma coque de sapin  
Et des taches de vins bleus et des vomissures  
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème  
De la mer infusé d'astres et lactescent,  
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême  
Et ravie, un noyé pensif, parfois, descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires  
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,  
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,  
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes  
Et les ressacs et les courants ; je sais le soir,  
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,  
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques  
Illuminant de longs figements violets,  
Pareils à des acteurs de drames très antiques,  
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,  
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,  
La circulation des sèves inouïes  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles  
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :  
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,  
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,  
Toute lune est atroce et tout soleil amer.  
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.  
Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aïlle à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache  
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé  
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche  
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,  
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,  
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,  
Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

(*Premiers Vers.*)

Autorisé par *Mercur de France*, éditeur, Paris.

### Aube.

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes; et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall<sup>1</sup> qui s'échevela à travers les sapins : à la cîme argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes; et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil, il était midi.

(*Les Illuminations.*)

Autorisé par *Mercur de France*, éditeur, Paris.

### Paul Hervieu.

Neuilly, 1857. — Paris, 1915.

Œuvres. — THÉÂTRE : *Les Tenailles* (1895). — *La Loi de l'Homme* (1898). — *La Course du Flambeau* (1902). — *Théroigne de Méricourt* (1903). — *Le Dédale* (1904). — *Le Réveil* (1905). — *Bagatelle* (1912).

ROMANS : *L'Alpe homicide* (1885). — *Les Yeux verts et les Yeux bleus* (1886). — *L'Inconnu* (1887). — *Flirt* (1890). — *Peints par eux-mêmes* (1893).

Romancier subtil et observateur pénétrant, il est plus connu cependant par son théâtre : pièces solides, de construction ferme et nette; style dépouillé, un peu sec. Hervieu a surtout étudié le problème de la famille et ses œuvres ont une haute portée morale.

### Mère et Fille.

Dans cette pièce (dont le titre fait allusion aux *lampadéphories* d'Athènes, solennités où des coureurs se relayaient pour porter, à travers la ville, un flambeau allumé à l'autel), Hervieu montre que, « au profit de la génération nouvelle, la nature s'évertue à dépouiller la génération précédente ». — Sabine Revel,

1. Allemand : der Wasserfall = la chute d'eau.

pour assurer le mariage et le bonheur de sa fille Marie-Jeanne, a consenti tous les sacrifices, en venant même aux pires hontes. Le mari de Marie-Jeanne, Didier Maravon, ruiné par des affaires hasardeuses, a l'occasion de refaire sa vie en Amérique.

MARIE-JEANNE. — Vous êtes bien d'avis que cela ne pouvait se refuser ?

SABINE. — Certes ! C'est une aubaine inespérée ! Didier aurait eu bien de la difficulté dans nos alentours à retrouver un emploi important. Tandis qu'il aura grand bénéfice et l'approbation unanime, en s'imposant, pendant un certain délai, de s'expatrier... Mais toi, ma chérie, es-tu de force à supporter cette séparation ?

MARIE-JEANNE. — Moi ? Je ne me séparerai pas de Didier.

SABINE. — Que dis-tu ?

MARIE-JEANNE. — Je dis que j'accompagnerai mon mari.

SABINE. — C'est de la divagation ! Comment ! tu n'es pas seulement convalescente, et tu prétendrais te mettre à naviguer par delà les Antilles, vers des côtes où les rayons d'un soleil nouveau minent les plus robustes !... Allons ! tu n'y songes pas !

MARIE-JEANNE. — Vous savez bien que ce qui m'a rendue malade, c'est de voir Didier aux prises avec l'adversité, vaincu, terrassé par le découragement ! Je serai guérie quand je le verrai content de lui, entreprenant, prospère... Déjà, rien que de me le représenter ainsi, je vais mieux, je vais bien !

SABINE. — Et moi, avec cette combinaison, qu'est-ce que tu fais de moi ?...

MARIE-JEANNE. — Vous ne pouvez pas traîner grand-mère à notre suite, si loin. Vous ne pouvez pas non plus l'abandonner.

SABINE. — Ainsi, ton plan est déjà fait : tu as admis d'aller, dans une semaine, vivre à quinze cents lieues de moi !

MARIE-JEANNE. — Puis-je admettre que ce serait entre mon mari et moi qu'il y aurait quinze cents lieues ?

SABINE. — Vous n'êtes forcés ni l'un ni l'autre de quitter Paris. La misère ne vous y serre pas à la gorge, que diable !... Didier cherchera quelque chose d'autre.

MARIE-JEANNE. — Vous avez déclaré vous-même que dans notre milieu, il ne trouverait qu'à végéter. Vous ne voudriez pas que, lui et moi, nous nous condamnions à la médiocrité, quand un avenir peut-être exceptionnel, incomparable, s'ouvre et brille à nos yeux. Nous sommes au seuil de la jeunesse, nous autres, pleins d'appétit, et l'endroit où l'on nous offre de mettre notre couvert, c'est au pays de la fortune, à la table des millions !

SABINE. — Quelle fougue ! et quel sérieux !... Marie-Jeanne, tu t'amuses à m'affoler... N'est-ce pas ? tu ne te livres qu'à un jeu féroce ?

MARIE-JEANNE. — Je sens, au contraire, tout ce qu'il y a de solennel dans la communication que je vous fais. Petite mère, ce n'est pas sans un déchirement que je vous dirai adieu...

SABINE. — Cela n'arrivera pas!... Tu oublies que si Stangy<sup>1</sup> s'est mis à votre service, c'était uniquement par sympathie pour moi. Quand il constatera que son bienfait ne sert qu'à me supplicier, crois-tu qu'il le voudra maintenir ?

MARIE-JEANNE. — Vous n'allez pas contrecarrer ce qui est promis ? Ah ! mère, ne détruisez pas les magnifiques espoirs déjà échafaudés par Didier et moi ! Ne nous rejetez pas à la dérive !

SABINE. — Sois tranquille ! Si bas que je puisse être tombée, je ne recourrai pas à un tiers, entre toi et moi, pour qu'il te fasse la leçon, pour qu'il t'enseigne et t'oblige à m'aimer !

MARIE-JEANNE. — N'ai-je pas le devoir de faire passer en première ligne mon amour pour mon mari ?... Mais si vos reproches et le poids de votre autorité ne m'embarraissent pas depuis que nous parlons, j'aurais eu déjà le langage, les élans, que peut inspirer la plus sincère affection.

SABINE. — Non ! non ! tu ne m'aimes pas !... L'on n'aime que ce que l'on préfère, puisque à l'heure d'opter l'on appartient, corps et âme, à l'être préféré, et que, pour celui-là, l'on marche sur le ventre du reste ! Les gens que l'on n'aime pas, ou que l'on aime un peu, ou que l'on aime bien, ce ne sont que les degrés divers de l'indifférence. Moi je t'ai préférée à tout...

MARIE-JEANNE. — Je vous jure, petite mère, que je voudrais pouvoir me couper en deux. Mais, du moins, mon absence ne sera pas éternelle. Je reviendrai, un jour, vous sauter au cou, avec délices !

SABINE. — Oui ! si le chagrin ne m'a point alors portée en terre.

MARIE-JEANNE. — Ne me tenez pas de ces propos-là, mère ! J'ai des amies que la carrière de leur mari a fait aller en garnison dans le sud de l'Algérie, dans l'Indo-Chine... Elles auraient donc été réduites à divorcer, si le bonheur et l'intérêt de leur ménage n'avaient point primé toute autre considération chez leur mère, à elles ?

SABINE. — J'ai servi ton ménage au delà de l'imaginable. Je ne conspire pas contre lui. Je demande que tu y sois heureuse, près de moi. Ton bonheur, ta vie courante, les roses revenues à ton teint, je veux, dans la contemplation, en posséder ma part. Je tiens à toi, comme si depuis vingt et un ans que je t'ai mise au monde, nous n'avions cessé de faire corps ensemble!... Je t'ai donné pour gages les longues années d'un dévouement capable, au besoin, d'aller, — tu peux m'en croire, — jusqu'aux pires hontes, jusqu'au dernier des crimes ! Mes titres auprès de toi, je ne crains pas de les mettre en balance avec ceux de M. Didier !

MARIE-JEANNE, *se redressant*. — Mère, je vous en prie, n'élevez pas la voix contre lui. Il est mon mari !

SABINE. — Oui, ton mari ! Cela signifie qu'il y a quatre ans il était encore un passant pour toi, que le caprice des rencontres fit venir se mettre à ton côté. Le lien, entre vous, il est formé, celui-là, dans le facile plaisir. Les gages, qui les a fournis en cette circonstance ? sinon toi, avec ta pureté, tes charmes, et, peut-être, ta dot !

1. Un ami de Sabine Revel, installé en Louisiane. Veuve, elle a refusé jadis de l'épouser pour mieux se consacrer à sa fille. C'est lui qui s'est offert maintenant pour aider Didier à refaire sa fortune.

MARIE-JEANNE. — Jusqu'à quelle insinuation allez-vous ? C'est la délicatesse de son amour que vous mettez en doute. Mère, n'ajoutez pas un mot, cela vaudra mieux pour les sentiments que je veux vous porter.

SABINE. — Quoi ! je devrais me taire tandis que tu t'apprêtes en sa faveur à me dépouiller de toi !... J'ai bien le droit, pour ma cause, de te montrer que cet agent de malheur, en échange de ce que tu lui apportais de bon, t'a stupidement conduite aux abois. Ce qu'il a mis dans ta corbeille, ce sont les motifs de larmes, les ravages de ta santé, la tare de la faillite !

MARIE-JEANNE. — C'en est trop ! Qui touche à lui me blesse. Adieu !

SABINE. — Où vas-tu ?

MARIE-JEANNE. — Sur la route, au devant de mon failli, que je suivrai jusqu'au bout du monde !

(*La Course du flambeau*, IV, 6.)

### Albert Samain.

Lille, 1858. — *Magny-les-Hameaux* (Seine), 1900.

Œuvres : *Au jardin de l'Infante* (1893). — *Aux flancs du Vase* (1898). — *Le Chariot d'or*, *Polyphème*, *Poèmes inachevés* (1901).

Fut employé de banque, puis expéditionnaire à la Préfecture de la Seine. Atteint d'une maladie de poitrine, il se retira aux environs de Paris et mourut jeune.

Poète mélancolique et délicat. Du symbolisme, il a le goût des rythmes musicaux, des vers fluides, des impressions fugitives. Il aime les sentiments subtils et les paysages crépusculaires. Mais, du Parnasse, il a gardé le sens de la clarté et de la couleur nette. Il le montre assez dans *Aux flancs du vase*, tableaux lumineux inspirés de l'antique.

### Il est d'étranges soirs...

Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,  
Où dans l'air énérvé flotte du repentir,  
Où sur la vague lente et lourde d'un soupir  
Le cœur le plus secret aux lèvres vient mourir.  
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,  
Et ces soirs-là, je vais tendre comme une femme.

Il est de clairs matins, de roses se coiffant,  
Où l'âme a des gâtés d'eaux vives dans les roches,  
Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches,  
Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.  
Il est de clairs matins, de roses se coiffant ;  
Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant.

Il est de mornes jours où, las de se connaître,  
Le cœur, vieux de mille ans, s'assied sur son butin,  
Où le plus cher passé semble un décor déteint  
Où s'agite un minable et vague cabotin.  
Il est de mornes jours las du poids de connaître,  
Et ces jours-là, je vais courbé comme un ancêtre.

Il est des nuits de doute où l'angoisse vous tord,  
Où l'âme, au bout de la spirale descendue,  
Pâle et sur l'infini terrible suspendue,  
Sent le vent de l'abîme et recule éperdue !  
Il est des nuits de doute où l'angoisse vous tord,  
Et ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort.

*(Au jardin de l'Infante.)*

### Soir.

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...  
La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église ;  
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,  
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...  
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises ;  
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises,  
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse,  
Et l'âme de Schumann errante par l'espace  
Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfant très douce doit mourir...  
O mon âme, mets un signet au livre d'heures,  
L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.

*(Au jardin de l'Infante.)*

### Axilis au ruisseau.

Axilis, allongé sur l'herbe de la rive,  
Suit d'un œil nonchalant le clair ruisseau d'eau vive  
Qui court, léger d'aurore, au milieu des prés verts.  
Le bois s'éveille à peine et les champs sont déserts...  
Axilis laisse errer sur sa flûte d'ébène  
Des doigts vagues qu'un même accord toujours ramène ;  
Car il semble exhalé, si limpide et si pur,  
Par des lèvres d'argent sur un roseau d'azur !  
Aux pentes des coteaux flottent des vapeurs blanches,  
Et le matin mouillé sourit nu dans les branches.

Le pâtre qu'une ivresse envahit lentement  
Sent tressaillir sous lui la terre obscurément.  
Il boit l'haleine en fleur de la saison nouvelle;  
Il boit le lait sacré de la bonne Cybèle.  
Eaux courantes, bois verts, feuillage frémissant...  
Le clair frisson du monde a passé dans son sang!  
Dans l'herbe humide et drue il plonge son visage;  
Il voudrait sur son cœur serrer le paysage.  
La vie autour de lui circule; il voit courir  
Mille insectes fiévreux qu'un soir fera mourir.  
L'oiseau vole; le vent souffle; la feuille tremble;  
Le ciel est de cristal... Et voici qu'il lui semble  
Que son âme, pareille au reflet du bouleau,  
A fui, légère et vaine, au murmure de l'eau...

*(Aux flancs du Vase.)*

### La Sagesse.

Polybe, le vieillard aux secrets merveilleux,  
Que cent ans de sagesse ont fait semblable aux dieux,  
Assis près de Clydès le pâtre sur la mousse,  
Ecoute, en lui parlant, descendre la nuit douce,  
Et regarde, pensif, dans le golfe désert,  
Les constellations se lever sur la mer...  
Clydès est pur et doux; sa chevelure brune  
Couvre un beau front plus blanc qu'un marbre au clair de lune;  
Il fuit les jeux bruyants et les propos légers,  
Et le vieillard, qui l'aime entre tous les bergers,  
Pour lui laisse à longs flots de sa barbe ondoyante  
La science couler comme une huile abondante.  
Il dit les fruits, les fleurs, les baumes, les poisons,  
Les vents du ciel et l'ordre alterné des saisons.  
Partout il montre l'âme éparse en la matière,  
La vie épanouie en jardins de lumière,  
Et célèbre d'un geste élargi peu à peu  
L'eau sombre et douce unie à la splendeur du feu!  
Clydès l'écoute, avide; une ardeur le dévore;  
Il n'est pas satisfait; il veut savoir encore,  
Comprendre tout, saisir l'ordre unique et fatal,  
Monter à l'infini l'escalier de cristal,  
Et par delà le temps, l'étendue et le nombre,  
Contempler un instant, fulgurante dans l'ombre,  
Sous son voile criblé de millions d'astres d'or,  
La Face dont les yeux vivants donnent la mort!  
Il frémit; la pensée en lui comme une ivresse  
Monte; ses yeux profonds brillent; sa voix se presse...  
Mais le vieillard l'arrête, et lui prenant le bras,  
Met un doigt sur sa bouche et ne lui répond pas.



Clydès frissonne... Il a compris son insolence,  
Et, pâle, il croit entendre, au sein du calme immense,  
Chaque mot proféré par son orgueil mortel  
Tomber sans fin au fond du silence éternel.

(*Aux flancs du Vase.*)

### Améthyste.

L'ombre noyait les bois. C'était un soir antique.

Les dieux puissants vaincus par le Dieu pathétique  
Après mille ans d'Olympe avaient quitté la terre,  
Et la syrinx pleurait dans Tempé solitaire.  
Sur la mer en émoi, vers l'Orient mystique,  
Une aube se levait. Pleins de souffles étranges,  
Les chênes remuaient des branches prophétiques,  
Et les grands lys élus versaient leurs blancs cantiques  
Aux lacs sanctifiés visités par les Anges.

Le ciel était plus doux qu'un col de tourterelle...  
Rêveuse, en longs cheveux, une nymphe... frêle  
Tressait de pâles fleurs autour d'une amulette.

Et près d'elle, dans le crépuscule idyllique,  
Un petit faune triste, aux yeux de violette,  
Disait sur un roseau son cœur mélancolique...

Et c'était le dernier amour du soir antique...

(*Poèmes inachevés.*)

## Henri Bergson.

Paris, 1859-1941.

Œuvres : *Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889). — *Matière et Mémoire* (1896). — *Le Rire. Essai sur la signification du comique* (1900). — *L'Évolution créatrice* (1907). — *L'énergie spirituelle*; essais et conférences (1920). — *Durée et Simultanéité* (1922). — *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932). — *La Pensée et le Mouvant* (1934), etc.

Nous n'avons pas, ici, à nous étendre sur la philosophie de Henri Bergson. Nous dirons seulement qu'elle représente un spiritualisme résolument intuitionniste et qu'elle assumait un rôle prépondérant dans la réaction qui se produisit, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, contre le positivisme scientifique et ses conséquences. Pour lui, « la philosophie n'est qu'un retour conscient et réfléchi aux données de l'intuition ». (*Matière et Mémoire*; texte cité par E. Bréhier, dans son *Histoire de la Philosophie*.) Ajoutons que cette méthode et cette philosophie n'ont pas cessé, aujourd'hui, d'être très discutées.

Mais, quelles que soient l'importance de sa pensée et son influence, ce qui justifie la présence de Bergson dans une anthologie littéraire, ce sont ses qualités d'écrivain. Son style pur, expressif et nuancé, très différent de la langue spéciale, « technique » qu'écrivent ordinairement les spécialistes de la philosophie, a beaucoup contribué au succès de ses livres, assurant à Bergson une audience plus large que celle de la plupart des ouvrages proprement philosophiques.

### L'objet de l'art.

Quel est l'objet de l'art ? Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience, si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile, ou plutôt que nous serions tous artistes, car notre âme vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature. Nos yeux, aidés de notre mémoire, découperaient dans l'espace et fixeraient dans le temps des tableaux inimitables. Notre regard saisirait au passage, sculptés dans le marbre vivant du corps humain, des fragments de statue aussi beaux que ceux de la statuaire antique. Nous entendrions chanter au fond de nos âmes, comme une musique quelquefois gaie, plus souvent plaintive, toujours originale, la mélodie ininterrompue de notre vie intérieure. Tout cela est autour de nous, tout cela est en nous, et pourtant rien de tout cela n'est perçu par nous distinctement. Entre la nature et nous, que dis-je ?, entre nous et notre propre conscience, un voile s'interpose, voile épais pour le commun des hommes, voile léger, presque transparent, pour l'artiste et le poète. Quelle fée a tissé ce voile ? Fut-ce par malice ou par amitié ? Il fallait vivre, et la vie exige que nous appréhendions les choses dans le rapport qu'elles ont à nos besoins. Vivre consiste à agir. Vivre, c'est n'accepter des objets que l'impression *utile* pour y répondre par des réactions appropriées : les autres impressions doivent s'obscurcir ou ne nous arriver que confusément. Je regarde et je crois voir, j'écoute et je crois entendre, je m'étudie et je crois lire dans le fond de mon cœur. Mais ce que je vois et ce que j'entends du monde extérieur, c'est simplement ce que mes sens en extraient pour éclairer ma conduite ; ce que je connais de moi-même, c'est ce qui affleure à la surface, ce qui prend part à l'action. Mes sens et ma conscience ne me livrent donc de la réalité qu'une simplification pratique. Dans la vision qu'ils me donnent des choses et de moi-même, les différences inutiles à l'homme sont effacées, les ressemblances utiles à l'homme sont accentuées, des routes me sont tracées à l'avance où mon action s'engagera. Ces routes sont celles où l'humanité entière a passé avant moi. Les choses ont été classées en vue du parti que j'en pourrai tirer. Et c'est cette classification que j'aperçois, beaucoup plus que la couleur et la forme des choses. Sans doute l'homme est déjà très supérieur à l'animal sur ce point. Il est peu probable que l'œil du loup fasse une différence entre le chevreau et l'agneau ; ce sont là, pour le loup, deux proies identiques, étant également faciles à saisir, également bonnes à dévorer. Nous faisons, nous, une différence entre la chèvre et le mouton ; mais distinguons-nous une chèvre d'une chèvre, un mouton d'un mouton ? L'*individualité* des

choses et des êtres nous échappe toutes les fois qu'il ne nous est pas matériellement utile de l'apercevoir. Et là même où nous la remarquons (comme lorsque nous distinguons un homme d'un autre homme), ce n'est pas l'individualité même que notre œil saisit, c'est-à-dire une certaine harmonie tout à fait originale de formes et de couleurs, mais seulement un ou deux traits qui faciliteront la reconnaissance pratique.

Enfin, pour tout dire, nous ne voyons pas les choses mêmes; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masque-rait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originalement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même, dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles, comme en un champ clos où notre force se mesure utilement avec d'autres forces; et fascinés par l'action, attirés par elle, pour notre plus grand bien, sur le terrain qu'elle s'est choisi, nous vivons dans une zone mitoyenne entre les choses et nous, extérieurement aux choses, extérieurement aussi à nous-mêmes. Mais de loin en loin, par distraction, la nature suscite des âmes plus détachées de la vie. Je ne parle pas de ce détachement voulu, raisonné, systématique, qui est œuvre de réflexion et de philosophie. Je parle d'un détachement naturel, inné à la structure du sens ou de la conscience, et qui se manifeste tout de suite par une manière virginale, en quelque sorte, de voir, d'entendre ou de penser. Si ce détachement était complet, si l'âme n'adhérait plus à l'action par aucune de ses perceptions, elle serait l'âme d'un artiste comme le monde n'en a point vu encore. Elle excellerait dans tous les arts à la fois, ou plutôt elle les fondrait tous en un seul. Elle apercevrait toutes choses dans leur pureté originelle, aussi bien les formes, les couleurs et les sons du monde matériel que les plus subtils mouvements de la vie intérieure. Mais c'est trop demander à la nature. Pour ceux mêmes d'entre nous qu'elle a faits artistes, c'est accidentellement, et d'un seul côté qu'elle a soulevé le voile. C'est dans une direction seulement qu'elle a oublié d'attacher la perception au besoin. Et comme chaque direction correspond à ce que nous appelons un

sens, c'est par un de ses sens, et par ce sens seulement, que l'artiste est ordinairement voué à l'art. De là, à l'origine, la diversité des arts.

L'auteur caractérise l'effort du peintre qui réalise « la plus haute ambition de l'art, qui est ici de nous révéler la nature » ; celui du poète qui nous suggère « des choses que le langage n'était pas fait pour exprimer » ; celui du musicien qui ébranle « tout au fond de nous, quelque chose qui attendait le moment de vibrer ». Puis il ajoute :

Ainsi, qu'il soit peinture, sculpture, poésie ou musique, l'art n'a d'autre objet que d'écarter les symboles pratiquement utiles, les généralités conventionnellement et socialement acceptées, enfin tout ce qui nous masque la réalité, pour nous mettre face à face avec la réalité même.

(*Le Rire.*)

(Autorisé par *Presses universitaires de France*, éditeur, Paris.)

## Jules Laforgue.

Montevideo, 1860. — Paris, 1887.

Œuvres : *Les Complaintes* (1885). — *L'Imitation de Notre-Dame la Lune* (1886). — *Moralités légendaires* (contes en prose) (1887).

De santé précaire (il succomba, tout jeune, à la phtisie), Laforgue est un poète neuf et si original qu'il a pu, quelquefois, paraître quelque peu déconcertant. Chez lui, la sensibilité, très vive et souvent douloureuse, se voile d'ironie ; l'imagination, la fantaisie, une culture fort variée concourent à donner à sa poésie des accents inattendus et la tendresse s'y cache volontiers sous l'amertume souriante.

### Complainte des débats mélancoliques et littéraires.

*On peut encore aimer, mais confier  
toute son âme est un bonheur qu'on  
ne retrouvera plus.*

(*Corinne ou l'Italie.*)

Le long d'un ciel crépusculâtre,  
Une cloche angéluse en paix  
L'air exilescent et marâtre  
Qui ne pardonnera jamais <sup>(1)</sup>.

Paissant des débris de vaisselle,  
Là-bas, au talus des remparts,  
Se profile une haridelle  
Convalescente ; il se fait tard.

Qui m'aima jamais ? Je m'entête  
Sur ce refrain bien impuissant,  
Sans songer que je suis bien bête  
De me faire du mauvais sang.

Je possède un propre physique,  
Un cœur d'enfant bien élevé,  
Et pour un cerveau magnifique  
Le mien n'est pas mal, vous savez.

1. On notera, dans cette première strophe, les recherches assez contestables du vocabulaire cher aux symbolistes ; ainsi *angéluse* (répand dans l'air son angélu). Mais l'originalité de Laforgue est ailleurs, comme en témoigne la suite du poème.

Eh bien, ayant pleuré l'Histoire,  
J'ai voulu vivre un brin heureux;  
C'était trop demander, faut croire;  
J'avais l'air de parler hébreux.

Ah ! tiens, mon cœur, de grâce, laisse !  
Lorsque j'y songe, en vérité,  
J'en ai des sueurs de faiblesse,  
A choir dans la malpropreté.

Le cœur me piaffe de génie  
Eperdument pourtant, mon Dieu !  
Et si quelqu'une veut ma vie,  
Moi je ne demande pas mieux !

Eh va, pauvre âme véhémence !  
Plonge, être, en leurs Jourdain blasés (1),  
Deux frictions de vie courante  
T'auront bien vite exorcisé.

Hélas, qui peut m'en répondre !  
Tenez, peut-être savez-vous  
Ce que c'est qu'une âme hypocondre ?  
J'en suis une dans les prix doux.

O Hélène, j'erre en ma chambre;  
Et tandis que tu prend le thé,  
Là-bas dans l'or d'un fier septembre,  
Je frissonne de tous mes membres,  
En m'inquiétant de ta santé.

Tandis que, d'un autre côté...

*Berlin.*

*(Les Complaintes).*

*(Autorisé par Mercure de France, éditeur, Paris.)*

### L'Hiver qui vient.

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...  
Oh ! tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,  
Oh ! le vent !...  
La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,  
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées !...  
D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés;  
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,  
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,  
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...

---

1. Le Jourdain : fleuve de Palestine, dans les eaux duquel fut baptisé Jésus-Christ. Les pèlerins s'y baignaient pour y chercher la guérison de leurs maux.

Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,  
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.

Il bruine;  
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées  
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.  
Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles  
Des spectacles agricoles,  
Où êtes-vous ensevelis ?  
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,  
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.  
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet  
Sur une litière de jaunes genêts,

De jaunes genêts d'automne.  
Et les cors lui sonnent !  
Qu'il revienne...  
Qu'il revienne à lui !  
Taïaut ! taïaut ! et hallali !  
O triste antienne, as-tu fini !...  
Et font les fous !...  
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,  
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !  
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène;  
Oh ! les tournants des grandes routes,  
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...  
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,  
Montant en donquichottesques rails  
Vers les patrouilles des nuées en déroute,  
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...  
Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !  
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !  
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,  
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes;  
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte  
Vers les étangs par ribambelles,  
Ou pour le feu du garde-chasse,  
Ou les sommiers des ambulances  
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,  
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques  
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...  
Mélancoliques !...  
S'en vont, changeant de ton,  
Changeant de ton et de musique,  
Ton ton, ton taine, ton ton !...  
Les cors, les cors, les cors !...  
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !...  
C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...  
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,  
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,  
Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,  
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,  
C'est la tisane sans le foyer,  
La phthisie pulmonaire attristant le quartier,  
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,  
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves  
Devant l'océan de toitures des faubourgs,  
Lampes, estampes, thé, petits-fours,  
Serez-vous pas mes seules amours !...  
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,  
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire  
Des statistiques sanitaires  
Dans les journaux?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !  
Que l'autan, que l'autan  
Effiloche les savates que le Temps se tricote !  
C'est la saison, oh déchirements ! c'est la saison !  
Tous les ans, tous les ans,  
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

(*Derniers Vers.*)

Autorisé par *Mercure de France*, éditeur, Paris.

## Maurice Barrès.

*Charmes* (Vosges), 1862. — Paris, 1923.

Œuvres : *Huit jours chez M. Renan* (1888). — *Le Culte du moi : Sous l'œil des barbares* (1888), *Un Homme libre* (1889), *Le Jardin de Bérénice* (1891). — *L'Ennemi des Lois* (1892). — *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* (1894). — *Le Roman de l'énergie nationale : Les Déracinés* (1897), *L'Appel au soldat, Leurs Figures* (1902). — *Scènes et doctrines du nationalisme* (1902). — *La Mort de Venise, Les Amitiés françaises* (1903). — *Au service de l'Allemagne* (1905). — *Le Voyage de Sparte* (1906). — *Colette Baudoche* (1909). — *Gréco ou le secret de Tolède* (1912). — *La Colline inspirée* (1913). — *La grande pitié des églises de France* (1914). — *Les Traits éternels de la France* (1916). — *Un Jardin sur l'Oronte* (1922). — *Taine et Renan* (1922). — *Dante, Pascal et Renan* (1923).

Ses premiers romans sont d'un dilettante sceptique, préoccupé surtout de ses jouissances intellectuelles et désireux d'enrichir sans cesse sa personnalité

de sensations et d'idées nouvelles. Le style en est fort tortillé. Cette tendance se marque aussi dans ses récits de voyages, qui sont cependant d'un art plus sobre.

Puis Barrès ajoute à cet égotisme acharné le nationalisme total ; il y cherchait un piment nouveau pour sa sensibilité : la terre de la patrie, nourrie de la substance des morts, est pour lui l'inspiratrice d'une âme nationale, où l'âme de l'individu doit s'élargir. A cette âme, Barrès subordonne toute action : science, art ou morale. Ce dilettante en vint donc à s'occuper de politique et défendit toutes les idées traditionnelles, même religieuses, quoiqu'il fût peu croyant. Dès lors, c'est un maître écrivain, un grand publiciste, au style harmonieux et plein, parfois un peu tendu.

## Il y a des lieux où souffle l'esprit.

Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse. L'étroite prairie de Lourdes, entre un rocher et son gave rapide; la plage mélancolique d'où les Saintes-Maries<sup>1</sup> nous orientent vers la Sainte-Baume<sup>2</sup>; les grottes des Eysies<sup>3</sup>, où l'on révère les premières traces de l'humanité; la lande de Carnac, qui parmi les bruyères et les ajoncs dresse ses pierres inexplicées; la forêt de Brocéliande<sup>4</sup>, pleine de rumeur et de feux follets, où Merlin par les jours d'orage gémit encore dans sa fontaine; Alise-Sainte-Reine et le mont Auxois<sup>5</sup>, promontoire sous une pluie presque constante, autel où les Gaulois moururent aux pieds de leurs dieux; le mont Saint-Michel, qui surgit comme un miracle des sables mouvants; la noire forêt des Ardennes, tout inquiétude et mystère, d'où le génie tira, du milieu des bêtes et des fées, ses fictions les plus aériennes; Domremy enfin, qui porte encore sur sa colline son Bois Chenu, ses trois fontaines, sa chapelle de Bermont, et près de l'église la maison de Jeanne. Ce sont les temples du plein air. Ici nous éprouvons soudain le besoin de briser de chétives entraves pour nous épanouir à plus de lumière. Une émotion nous soulève; notre énergie se déploie toute, et sur deux ailes de prière et de poésie s'élance à de grandes affirmations.

Tout l'être s'émeut, depuis ses racines les plus profondes jusqu'à ses sommets les plus hauts. C'est le sentiment religieux qui nous envahit. Il ébranle toutes nos forces...

D'où vient la puissance de ces lieux ? La doivent-ils au souvenir de quelque grand fait historique, à la beauté d'un site exceptionnel, à l'émotion des foules qui du fond des âges y vinrent s'émouvoir ? Leur vertu est plus mystérieuse. Elle précéda leur gloire et saurait y survivre. Que les chênes fatidiques soient coupés, la fontaine remplie de sable et les sentiers recouverts, ces solitudes ne sont pas déchues de pouvoir. La vapeur de leurs oracles s'exhale, même s'il n'est plus de prophétesse pour la respirer. Et n'en doutons pas, il est de par le monde infiniment

---

1. Pèlerinage célèbre, en Camargue. D'après la légende, Marie-Madeleine et ses deux compagnes, Marie, mère de saint Jacques le Mineur et Marie, mère de saint Jean et de saint Jacques le Majeur, vinrent mourir en Provence. — 2. Grotte de Provence, où Marie-Madeleine pénitente aurait fini ses jours. — 3. Hameau de la Dordogne, où l'on a retrouvé d'importants vestiges préhistoriques. — 4. Près de Rennes. — 5. En Bourgogne : on y situe l'Alesia de Vercingétorix.



de ces points spirituels qui ne sont pas encore révélés, pareils à ces âmes voilées dont nul n'a reconnu la grandeur. Combien de fois, au hasard d'une heureuse et profonde journée, n'avons-nous pas rencontré la lisière d'un bois, un sommet, une source, une simple prairie, qui nous commandaient de faire taire nos pensées et d'écouter plus profond que notre cœur ! Silence ! les dieux sont ici.

Illustres ou inconnus, oubliés ou à naître, de tels lieux nous entraînent, nous font admettre insensiblement un ordre de faits supérieurs à ceux où tourne à l'ordinaire notre vie. Ils nous disposent à connaître un sens de l'existence plus secret que celui qui nous est familier, et, sans rien nous expliquer, ils nous communiquent une interprétation religieuse de notre destinée. Ces influences longuement soutenues produiraient d'elles-mêmes des vies rythmées et vigoureuses, franches et nobles comme des poèmes. Il semble que, chargées d'une mission spéciale, ces terres doivent intervenir, d'une manière irrégulière et selon les circonstances, pour former des êtres supérieurs et favoriser les hautes idées morales. C'est là que notre nature produit avec aisance sa meilleure poésie, la poésie des grandes croyances. Un rationalisme indigne de son nom veut ignorer ces endroits souverains. Comme si la raison pouvait mépriser aucun fait d'expérience ! Seuls des yeux distraits ou trop faibles ne distinguent pas les feux de ces éternels buissons ardents. Pour l'âme, de tels espaces sont des puissances comme la beauté ou le génie. Elle ne peut les approcher sans les reconnaître. Il y a des lieux où souffle l'esprit.

(*La Colline inspirée.*)

## Henri de Régnier.

Honfleur, 1864. — Paris, 1936.

Œuvres poétiques : *Les Lendemains* (1885). — *Apaisement* (1886). — *Sites* (1887). — *Episodes* (1888). — *Poèmes anciens et romanesques* (1890). — *Tel qu'en songe* (1892). — *Aréthuse* (1895). — *Les Jeux rustiques et divins* (1897). — *Les Médailles d'argile* (1900). — *La Cité des Eaux* (1906). — *La Sandale ailée* (1906). — *Le Miroir des heures* (1910). — *Vestigia flammae* (1921).

ROMANS ET CONTES. — *La Canne de jaspé* (1897). — *La Double Maîtresse* (1900). — *Le Bon plaisir* (1902). — *Les Vacances d'un jeune homme sage* (1903), etc.

Symboliste à ses débuts, il évolua peu à peu vers une poésie plus classique. Artiste pur et probe, épris de beauté ; ses vers souples et harmonieux sont d'un dessin très sûr. La perfection de la forme s'allie à la subtilité délicate du sentiment.

Ses romans sont également d'un artiste hanté de belles et fines visions, et d'un psychologue très averti.

### Odelette.

Un petit roseau m'a suffi  
Pour faire frémir l'herbe haute  
Et tout le pré  
Et les doux saules  
Et le ruisseau qui chante aussi ;  
Un petit roseau m'a suffi  
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu  
Au fond du soir, en leurs pensées  
Dans le silence et dans le vent,  
Clair ou perdu,  
Proche ou lointain...  
Ceux qui passent en leurs pensées  
En écoutant, au fond d'eux-mêmes  
L'entendront encore et l'entendent  
Toujours qui chante.

Il m'a suffi  
De ce petit roseau cueilli  
A la fontaine ou vint l'Amour  
Mirer, un jour,  
Sa face grave  
Et qui pleurait,  
Pour faire pleurer ceux qui passent  
Et trembler l'herbe et frémir l'eau;  
Et j'ai du souffle d'un roseau  
Fait chanter toute la forêt.

*(Les Jeux rustiques et divins.)*

Autorisé par *Mercure de France*, éditeur. Paris.

### La Colline.

Cette colline est belle, inclinée et pensive;  
Sa ligne sur le ciel est pure à l'horizon.  
Elle est un de ces lieux où la vie indécise  
Voudrait planter sa vigne et bâtir sa maison.

Nul pourtant n'a choisi sa pente solitaire  
Pour y vivre ses jours, un à un, au penchant  
De ce souple coteau doucement tutélaire  
Vers qui monte la plaine et se hausse le champ.

Aucun toit n'y fait luire, au soleil qui l'irise  
Ou l'empourpre dans l'air du soir ou du matin,  
Sa tuile rougeoyante ou son ardoise grise...  
Et personne jamais n'y fixa son destin,

De tous ceux qui, passant un jour devant la grâce  
De ce site charmant et qu'ils auraient aimé,  
En ont senti renaître en leur mémoire lasse  
La forme pacifique et le songe embaumé.

C'est ainsi que chacun rapporte du voyage,  
Au fond de son cœur triste et de ses yeux en pleurs,  
Quelque vaine, éternelle et fugitive image  
De silence, de paix, de rêve et de bonheur.

Mais sur la pente verte et lentement déclive,  
Qui donc plante sa vigne et bâtit sa maison ?  
Hélas ! et la colline inclinée et pensive  
Avec le souvenir demeure à l'horizon !

(*La Cité des Eaux.*)

## Jules Renard.

*Châlons-sur-Mayenne*, 1864. — *Paris*, 1910.

Œuvres : *L'Ecornifleur* (1892). — *Poil de Carotte* (1894). — *Histoires naturelles* (1896 et 1904). — *Bucoliques* (1898). — *Le Vigneron dans sa vigne* (1901). — *Les Philippe* (1907). — *Ragotte* (1908), etc.

Les romans et les contes de Jules Renard peignent avec un relief saisissant les paysans ou la petite bourgeoisie de village. Ces tableaux menus et sobres, où circule parfois un léger parfum de poésie ou un frisson d'amertume, sont des chefs-d'œuvre de réalisme. L'observation aiguë est servie par un style incisif et raffiné, mais d'une pureté toute classique.

### Le Chasseur d'images.

Il saute du lit de bon matin, et ne part que si son esprit est net, son cœur pur, son corps léger comme un vêtement d'été. Il n'emporte point de provisions. Il boira l'air frais en route et reniflera les odeurs salubres. Il laisse ses armes à la maison et se contente d'ouvrir les yeux. Les yeux servent de filets où les images s'emprisonnent d'elles-mêmes.

La première qu'il fait captive est celle du chemin qui montre ses os, cailloux polis, et ses ornières, veines crevées, entre deux haies riches de prunelles et de mûres.

Il prend ensuite l'image de la rivière. Elle blanchit aux coudes et dort sous la caresse des saules. Elle miroite quand un poisson tourne le ventre, comme si on jetait une pièce d'argent, et, dès que tombe une pluie fine, la rivière a la chair de poule.

Il lève l'image des blés mobiles, des luzernes appétissantes et des prairies ourlées de ruisseaux. Il saisit au passage le vol d'une alouette ou d'un chardonneret.

Puis il entre au bois. Il ne se savait pas doué de sens si délicats. Vite imprégné de parfums, il ne perd aucune sourde rumeur, et, pour qu'il communique avec les arbres, ses nerfs se lient aux nervures des feuilles.

Bientôt, vibrant jusqu'au malaise, il perçoit trop, il fermente, il a peur, quitte le bois et suit de loin les paysans mouleurs regagnant le village.

Dehors, il fixe un moment, au point que son œil éclate, le soleil qui se couche et dévêt sur l'horizon ses lumineux habits, ses nuages répandus pêle-mêle.

Enfin, rentré chez lui, la tête pleine, il éteint sa lampe et longuement, avant de s'endormir, il se plaît à compter ses images.

Dociles, elles renaissent au gré du souvenir. Chacune d'elles en éveille une autre, et sans cesse leur troupe phosphorescente s'accroît

de nouvelles venues, comme des perdrix poursuivies et divisées tout le jour chantent le soir, à l'abri du danger, et se rappellent au creux des sillons.

(*Histoires naturelles.*)

Autorisé par Flammarion, éditeur, Paris.

### L'Aveugle.

Du bout de son bâton, il frappe discrètement à la porte.

*Madame Lepic.*

Qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là ?

*Monsieur Lepic.*

Tu ne le sais pas ? il veut ses dix sous ; c'est son jour. Laisse-le entrer.

Madame Lepic, maussade, ouvre la porte, tire l'aveugle par le bras, brusquement, à cause du froid.

— Bonjour, tous ceux qui sont là ? dit l'aveugle.

Il s'avance. Son bâton court à petits pas sur les dalles, comme pour chasser des souris, et rencontre une chaise. L'aveugle s'assied et tend au poêle ses mains transies.

M. Lepic prend une pièce de dix sous et dit :

— Voilà !

Il ne s'occupe plus de lui ; il continue la lecture d'un journal.

Poil de Carotte s'amuse. Accroupi dans son coin, il regarde les sabots de l'aveugle : ils fondent, et, tout autour, des rigoles se dessinent déjà.

Madame Lepic s'en aperçoit.

— Prêtez-moi vos sabots, vieux, dit-elle.

Elle les porte sous la cheminée, trop tard ; ils ont laissé une mare, et les pieds de l'aveugle inquiet sentent l'humidité, se lèvent, tantôt l'un, tantôt l'autre, écartent la neige boueuse, la répandent au loin.

D'un ongle, Poil de Carotte gratte le sol, fait signe à l'eau sale de couler vers lui, indique des crevasses profondes.

— Puisqu'il a ses dix sous, dit madame Lepic, sans crainte d'être entendue, que demande-t-il ?

Mais l'aveugle parle politique, d'abord timidement, ensuite avec confiance. Quand les mots ne viennent pas, il agite son bâton, se brûle le poing au tuyau du poêle, le retire vite et, soupçonneux, roule son blanc d'œil au fond de ses larmes intarissables.

Parfois M. Lepic, qui tourne le journal, dit :

— Sans doute, papa Tissier, sans doute, mais en êtes-vous sûr ?

— Si j'en suis sûr ! s'écrie l'aveugle. Ça, par exemple, c'est fort ! Ecoutez-moi, monsieur Lepic, vous allez voir comment je m'ai aveuglé.

— Il ne démarrera plus, dit madame Lepic.

En effet, l'aveugle se trouve mieux. Il raconte son accident, s'étire et fond tout entier. Il avait dans les veines des glaçons qui se dissolvent et circulent. On croirait que ses vêtements et ses membres suent de l'huile. Par terre, la mare augmente ; elle gagne Poil de Carotte, elle arrive :

C'est lui le but.

Bientôt il pourra jouer avec.

Cependant madame Lepic commence une manœuvre habile. Elle frôle l'aveugle, lui donne des coups de coude, lui marche sur les pieds, le fait reculer, le force à se loger entre le buffet et l'armoire où la chaleur ne rayonne pas. L'aveugle, dérouté, tâtonne, gesticule et ses doigts grimpent comme des bêtes. Il ramone sa nuit. De nouveau les glaçons se forment; voici qu'il regèle.

Et l'aveugle termine son histoire d'une voix pleurarde.

— Oui, mes bons amis, fini, plus d'zieux, plus rien, un noir de four.

Son bâton lui échappe. C'est ce qu'attendait madame Lepic. Elle se précipite, ramasse le bâton et le rend à l'aveugle, — sans le lui rendre.

Il croit le tenir, il ne l'a pas.

Au moyen d'adroites tromperies, elle le déplace encore, lui remet ses sabots et le guide du côté de la porte.

Puis elle le pince légèrement, afin de se venger un peu; elle le pousse dans la rue, sous l'édrédon du ciel gris qui se vide de toute sa neige, contre le vent qui grogne ainsi qu'un chien oublié dehors.

Et, avant de refermer la porte, madame Lepic crie à l'aveugle, comme s'il était sourd :

— Au revoir; ne perdez pas votre pièce; à dimanche prochain s'il fait beau et si vous êtes toujours de ce monde. Ma foi! vous avez raison, mon vieux papa Tissier, on ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt. Chacun ses peines et Dieu pour tous!  
(*Poil de Carotte.*)

## Romain Rolland.

Clamecy (Nièvre), 1866. — Vézelay, 1944.

Œuvres : ROMANS. — *Jean-Christophe*, 10 vol. : *L'Aube* (1904); *Le Matin* (1904); *L'Adolescent* (1905); *La Révolte* (1907); *La Foire sur la place* (1908); *Antoinette* (1908); *Dans la maison* (1909); *Les Amies* (1910); *Le Buisson ardent* (1912); *La Nouvelle Journée* (1912). — *Colas Breugnon* (1919). — *Pierre et Luce*, *Clérambault* (1920). — *L'Ame enchantée*, 3 vol. : *Annette et Sylvie* (1922); *L'Été* (1924); *Mère et fils* (1927). — *Les Léonides* (1928).

HISTOIRE, CRITIQUE ET POLITIQUE. — *Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti* (1895). — *Le Théâtre du peuple* (1903). — *Beethoven, Michel-Ange* (1907). — *Musiciens d'aujourd'hui* (1908) — *Tolstoï* (1911). — *Au-dessus de la mêlée* (1915). — *Empédocle d'Agrigente et le règne de la haine* (1918). — *Les Précurseurs* (1919), etc.

### THÉÂTRE.

Romain Rolland, musicographe et critique averti, est surtout connu par la série de romans intitulée *Jean-Christophe*. C'est l'histoire de la vie ardente d'un compositeur allemand, Jean-Christophe Krafft, qui s'est donné tout entier à l'Art pour servir l'humanité. Mais à travers les luttes et les souffrances d'un homme, Romain Rolland a fait l'histoire de son temps : il s'attache à suivre l'évolution de la pensée européenne et à scruter l'âme des diverses nations, la mentalité des milieux sociaux et politiques. Idéaliste généreux, épris de fraternité humaine, il combat âprement tous les scepticismes et tous les égoïsmes : « J'ai écrit, dit-il (1), la tragédie d'une génération qui va disparaître. Je n'ai cherché à rien dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa tristesse pesante, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques et de ses accabllements sous

1, *La Nouvelle Journée*, préface.

l'écrasement d'une tâche surhumaine : toute une *Somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire... Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, à votre tour!... La vie est une suite de morts et de résurrections. »

Romain Rolland est un maître écrivain, au style vigoureux et parfois lyrique.

### Abnégation de l'artiste.

Christophe se divertissait.

— C'est la loi, disait-il. Les jeunes gens jettent les vieux dans la fosse... De mon temps, il est vrai, on attendait qu'un homme eût soixante ans, pour le traiter de vieillard. On va plus vite, aujourd'hui... La télégraphie sans fil, les aéroplanes... Une génération est plus vite fourbue... Pauvres diables; ils n'en ont pas pour longtemps! Qu'ils se hâtent de nous mépriser et de se pavaner au soleil!

Mais Emmanuel n'avait pas cette belle santé... L'animosité de certains jugements le blessait, jusqu'au sang.

— Ah! disait-il, si les critiques savaient le mal qu'ils font aux artistes, par un de ces mots injustes jetés au hasard, ils auraient honte de leur métier.

— Mais ils le savent, mon bon ami. C'est leur raison de vivre. Il faut bien que tout le monde vive.

— Ce sont des bourreaux. On est ensanglanté par la vie, épuisé par la lutte qu'il faut livrer à l'art. Au lieu de vous tendre la main, de parler de vos faiblesses avec miséricorde, de vous aider fraternellement à les réparer, ils sont là, qui, les mains dans leurs poches, vous regardent hisser votre charge sur la pente, et qui disent : « Pourra pas!... » Et quand on est au faite, disent, les uns : « Oui, mais ce n'est pas ainsi qu'il fallait monter. » Tandis que les autres, obstinés, répètent : « N'a pas pu!... » Bien heureux, quand ils ne vous lancent pas dans les jambes des pierres pour vous faire tomber!

— Bah! il se trouve aussi, parfois, dans le nombre, deux ou trois braves gens; et quel bien ils peuvent faire! Les méchantes bêtes, il y en a partout; cela ne tient pas au métier. Connais-tu rien de pire, dis-moi, qu'un artiste sans bonté, vaniteux et aigri, pour qui le monde est une proie, qu'il enrage de ne pouvoir mastiquer? Il faut s'armer de patience. Point de mal qui ne puisse servir à quelque bien. Le pire critique nous est utile; il est un entraîneur; il ne nous permet pas de flâner sur la route. Chaque fois que nous croyons être au but, la meute nous mord les fesses. En marche! Plus loin! Plus haut! Elle se lassera plutôt de me poursuivre que moi de marcher devant elle. Redis-toi le mot arabe : « *On ne tourmente pas les arbres stériles. Ceux-là seuls sont battus de pierres, dont le front est couronné de fruits d'or* »... Plaignons les artistes qu'on épargne. Ils resteront à mi-chemin, paresseusement assis. Quand ils voudront se relever, leurs jambes courbaturées se refuseront à marcher. Vivent mes amis les ennemis! Ils m'ont fait plus de bien, dans ma vie, que mes ennemis les amis!

Emmanuel ne pouvait s'empêcher de sourire. Puis, il disait :

— Tout de même, ne trouves-tu pas dur, un vétéran comme toi, de te voir faire la leçon par des conscrits, qui en sont à leur première bataille ?

— Ils m'amuse, dit Christophe. Cette arrogance est le signe d'un sang jeune et bouillant qui aspire à se répandre. Je fus ainsi, jadis. Ce sont les giboulées de mars, sur la terre qui renaît... Qu'ils nous fassent la leçon ! Ils ont raison, après tout. Aux vieux de se mettre à l'école des jeunes ! Ils ont profité de nous, ils sont ingrats : c'est dans l'ordre !... Mais, riches de nos efforts, ils vont plus loin que nous, ils réalisent ce que nous avons tenté. S'il nous reste encore quelque jeunesse, apprenons, à notre tour, et tâchons de nous renouveler. Si nous ne le pouvons pas, si nous sommes trop vieux, réjouissons-nous en eux. Il est beau de voir les refluaisons perpétuelles de l'âme humaine qui semblait épuisée, l'optimisme vigoureux de ces jeunes gens, leur joie de l'action aventureuse, ces races qui renaissent, pour la conquête du monde.

— Que seraient-ils sans nous ? Cette joie est sortie de nos larmes. Cette force orgueilleuse est la fleur des souffrances de toute une génération. *Sic vos non vobis...*<sup>1</sup>

— La vieille parole se trompe. C'est pour nous que nous avons travaillé, en créant une race d'hommes qui nous dépassent. Nous avons amassé leur épargne, nous l'avons défendue dans une bicoque mal fermée, où tous les vents sifflaient ; il nous fallait nous arc-bouter aux portes pour empêcher la mort d'entrer. Par nos bras fut frayée la voie triomphale où nos fils vont marcher. Nos peines ont sauvé l'avenir. Nous avons mené l'Arche au seuil de la Terre Promise. Elle y pénétrera, avec eux, et par nous.

— Se souviendront-ils jamais de ceux qui ont traversé les déserts, portant le feu sacré, les dieux de notre race, et eux, ces enfants, qui maintenant sont des hommes ? Nous avons eu, pour notre part, l'épreuve et l'ingratitude.

— Le regrettes-tu ?

— Non. Il y a une ivresse à sentir la grandeur tragique d'une puissante époque sacrifiée, comme la nôtre, à celle qu'elle a enfantée. Les hommes d'aujourd'hui ne seraient plus capables de goûter la joie superbe du renoncement.

— Nous avons été les plus heureux. Nous avons gravi la montagne de Nébo, au pied de laquelle s'étendent les contrées où nous n'entrerons pas. Mais nous en jouissons plus que ceux qui entreront. Qui descend dans la plaine, perd de vue l'immensité de la plaine et l'horizon lointain.

(*La Nouvelle Journée.*)

---

1. *Ainsi, vous (travaillez), mais non pour vous... (Virgile).*

## Julien Benda.

Paris, 1867. — Fontenay-aux-Roses, 1956.

Œuvres : ESSAIS. — *Dialogues à Byzance* (1900). — *Dialogue d'Eleuthère* (1911). — *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité* (1912). — *Les Sentiments de Critias* (1917). — *Belphégor* (1918). — *La Trahison des Clercs* (1927), etc.

ROMANS. — *L'Ordination* (1912). — *Les Amorandes* (1921). — *La Croix de Roses* (1923), etc.

Son œuvre présente une remarquable unité. Elle est vouée tout entière à la défense d'une certaine conception rationaliste et exigeante du rôle de l'intellectuel pur, de celui qu'il appelle le « clerc », pour marquer son éloignement de l'activité pratique et des compromissions qu'elle entraîne. C'est dans la *Trahison des Clercs* que ces conceptions ont été formulées avec le plus de netteté et c'est ce livre surtout qui, en soulevant maintes discussions, a continué d'exercer l'action la plus notable. Au nom des devoirs du « clerc », Benda a critiqué avec intransigeance toute intrusion dans la pensée rationnelle, d'éléments sentimentaux ou intuitifs (chez H. Bergson, par exemple) ou de considérations pragmatiques (M. Barrès, Ch. Maurras). Sa langue, abstraite mais parfois nerveuse dans la polémique, vise à une clarté toute classique, à une précision ordonnée convenant à ce que l'auteur appelle le « style d'idées ».

### Socrate et Barrès<sup>1</sup>

(L'auteur a montré en quoi les « clercs » avaient trahi leur mission : ils « exaltent l'attachement au particulier, flétrissent le sentiment de l'universel ».)

Je ne saurais mieux faire sentir quelle est ici la nouveauté de l'attitude du clerc qu'en rappelant la célèbre réplique de Socrate au réaliste du *Gorgias* : « Tu exaltes dans la personne des Thémistocle, des Cimon, des Périclès, des hommes qui ont fait faire bonne chère à leurs concitoyens en leur servant tout ce qu'ils désiraient, sans se soucier de leur apprendre ce qui est bon et honnête en fait de nourriture. Ils ont agrandi l'Etat, s'écrient les Athéniens ; mais ils ne voient pas que cet agrandissement n'est qu'une enflure, une tumeur pleine de corruption. Voilà tout ce qu'ont fait ces anciens politiques pour avoir rempli la cité de ports, d'arsenaux, de murailles, de tributs et autres niaiseries semblables, sans y joindre la tempérance et la justice. » On peut dire que jusqu'à nos jours, du moins en théorie (mais c'est de théorie que nous traitons ici), la suprématie du spirituel proclamée en ces lignes a été adoptée par tous ceux qui, explicitement ou non, ont proposé au monde une échelle de valeurs, par l'Eglise, par la Renaissance, par le XVIII<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, on devine la risée d'un Barrès ou de tel moraliste italien<sup>2</sup> (pour ne parler que des latins) devant ce dédain de la force au profit de la justice et leur sévérité pour la façon dont cet enfant d'Athènes juge ceux qui ont fait sa cité temporellement puissante. Pour Socrate, parfait modèle en cela du clerc fidèle à son essence, les ports, les arsenaux, les murailles sont des « niaiseries » ; c'est la justice et la tempérance qui sont les choses sérieuses. Pour ceux qui tiennent aujourd'hui son

1. Barrès : V. p. 590. Il est considéré ici comme l'apôtre du nationalisme intégral.

2. Ecrit en 1927.



emploi, c'est la justice qui est une niaiserie — une « nuée » —, ce sont les arsenaux et les murailles qui sont les choses sérieuses. Le clerc s'est fait de nos jours ministre de la guerre. Au surplus, un moraliste moderne, et des plus révéérés, a nettement approuvé les juges qui, bons gardiens des intérêts de la terre, ont condamné Socrate<sup>1</sup>; chose qu'on n'avait pas encore vue chez les éducateurs de l'âme humaine depuis le soir où Criton abaissa les paupières de son maître.

(*La Trahison des Clercs*).

Autorisé par B. Grasset, éditeur, Paris.

### Où conduit le réalisme moderne ?

Nous disions plus haut que la fin logique de ce réalisme intégral professé par l'humanité actuelle, c'est l'entretuerie organisée des nations et des classes. On en peut concevoir une autre, qui serait au contraire leur réconciliation, le bien à posséder devenant la terre elle-même, dont elles auraient enfin compris qu'une bonne exploitation n'est possible que par leur union, cependant que la volonté de se poser comme distinct serait transférée de la nation à l'espèce, orgueilleusement dressée contre tout ce qui n'est pas elle. Et, de fait, un tel mouvement existe; il existe, par-dessus les classes et les nations, une volonté de l'espèce de se rendre maîtresse des choses et, quand un être humain s'envole en quelques heures d'un bout de la terre à l'autre, c'est toute la race humaine qui frémit d'orgueil et s'adore comme distincte parmi la création. Ajoutons que cet impérialisme de l'espèce est bien, au fond, ce que prêchent les grands recteurs de la conscience moderne; c'est l'homme, ce n'est pas la nation ou la classe, que Nietzsche<sup>(2)</sup>, Sorel<sup>(3)</sup>, Bergson<sup>(4)</sup> exaltent dans son génie à se rendre maître de la terre; c'est l'humanité, et non telle fraction d'elle, qu'Auguste Comte<sup>(5)</sup> invite à s'enfoncer dans la conscience de soi et à se prendre enfin pour objet de sa religion. On peut penser parfois qu'un tel mouvement s'affirmera de plus en plus et que c'est par cette voie que s'éteindront les guerres interhumaines. On arrivera ainsi à une « fraternité universelle », mais qui, loin d'être l'abolition de l'esprit de nation avec ses appétits et ses orgueils, en sera au contraire la forme suprême, la nation s'appelant l'Homme et l'ennemi s'appelant Dieu. Et dès lors, unifiée en une immense armée, en une immense usine, ne connaissant plus que des héroïsmes, des disciplines, des inventions, flétrissant toute activité libre et désintéressée, revenue de placer le bien au delà du monde réel et n'ayant plus pour dieu qu'elle-même et ses vœux, l'humanité atteindra à de grandes choses, je veux dire à une mainmise vraiment grandiose sur la matière qui l'entourne, à une conscience vraiment joyeuse de sa puissance et de sa grandeur. Et l'histoire sourira de penser que Socrate et Jésus-Christ sont morts pour cette espèce.

(*La Trahison des Clercs*. Conclusion.)

Autorisé par B. Grasset, éditeur, Paris.

---

1. G. Sorel. *Le Procès de Socrate* (note de J. Benda). V. plus bas, note 3.  
2. Frédéric Nietzsche : philosophe allemand (1844-1900); exalte la « volonté de puissance » qui anime le « surhomme ».  
3. Georges Sorel : écrivain français (1847-1922), auteur des *Réflexions sur la Violence*.  
4. Henri Bergson : philosophe français (1859-1941). V. page 584.  
5. Auguste Comte (1798-1857) : philosophe français, théoricien du positivisme. V. page 378.

## Alain.

Mortagne, 1868-1951.

**Œuvres :** *Les Cent-un propos d'Alain* (1908). — *Quatre-vingt-un chapitres sur l'Esprit et les Passions* (1915). — *Système des Beaux-Arts* (1920). — *Propos* (1920). — *Mars ou la Guerre jugée* (1921). — *Propos sur l'Esthétique* (1923). — *Propos sur le Christianisme* (1924). — *Propos sur le Bonheur* (1925). — *Sentiments, Passions et Signes* (1926). — *Les Idées et les Ages* (1927), etc.

Alain (pseudonyme d'Emile Chartier) appartient à l'Université et enseigna longtemps la philosophie, aux lycées de Rouen et de Paris. Ses leçons comme ses écrits eurent, après 1918, une influence profonde. Ce philosophe est un rationaliste de stricte observance, un penseur audacieux et prudent à la fois. Son esprit est sans cesse en quête de solutions nouvelles et hardies, mais toujours soucieux de revenir aux sources, à l'essentiel, pour se comprendre lui-même et saisir vraiment l'essence de l'homme. Il s'est intéressé surtout aux idées morales et aux activités humaines fondamentales. Style très concentré, souvent difficile, par un excès de richesses.

### De l'éducation.

Des gens jouaient aux *Lettres*, jeu connu; il s'agit de former des mots avec des lettres éparpillées; ces combinaisons excitent l'attention prodigieusement; l'extrême facilité des petits problèmes à trois ou quatre lettres engage l'esprit dans un travail assez fatigant; belle occasion d'apprendre les mots techniques et l'orthographe. Ainsi, me disais-je, l'attention de l'enfant est bien facile à prendre; faites-lui un pont depuis ses jeux jusqu'à vos sciences; et qu'il se trouve en plein travail sans savoir qu'il travaille; ensuite, toute sa vie, l'étude sera un repos et une joie, par cette habitude d'enfance; au lieu que le souvenir des études est comme un supplice pour la plupart. Je suivais donc cette idée charmante en compagnie de Montaigne <sup>(1)</sup>. Mais l'ombre de Hégel <sup>(2)</sup> parla plus fort.

L'enfant, dit cette Ombre, n'aime pas ses joies d'enfant autant que vous croyez. Dans sa vie immédiate, oui, il est pleinement enfant, et content d'être enfant, mais pour vous, non pour lui. Par réflexion, il repousse aussitôt son état d'enfant; il veut faire l'homme; et en cela il est plus sérieux que vous, qui faites l'enfant. Car l'état d'homme est beau pour celui qui y va, avec toutes les forces de l'enfance. Le sommeil est un plaisir d'animal, toujours gris et sombre un peu; mais on s'y perd bientôt; on y glisse; on s'y plonge, sans aucun retour sur soi. C'est le mieux. C'est tout le plaisir de la plante et de l'animal, sans doute; c'est tout le plaisir de l'être qui ne surmonte rien, qui ne se hausse pas au-dessus de lui-même. Mais bercer n'est pas instruire.

Au contraire, dit cette grande Ombre, je veux qu'il y ait comme un fossé entre le jeu et l'étude. Quoi? Apprendre à lire et à écrire par jeu de lettres? A compter par noisettes, par activité de singe? J'aurais plutôt à craindre que ces grands secrets ne paraissent pas assez difficiles, ni assez majestueux. L'idiot s'amuse de tout; il broute vos belles idées; il mâchonne; il ricane. Je crains ce sauvage déguisé en homme. Un peu de peinture, en jouant; quelques notes de musique, soudainement

1. Voir ci-dessus, p. 95. — 2. Célèbre philosophe allemand (1770-1831).

interrompues, sans mesure, sans le sérieux de la chose. Une conférence sur le radium, ou la télégraphie sans fil, ou les rayons X; l'ombre d'un squelette; une anecdote. Un peu de danse; un peu de politique; un peu de religion. L'Inconnaissable en six mots. « Je sais, j'ai compris », dit l'idiot. L'ennui lui conviendrait mieux; il en sortirait, peut-être; mais dans ce jeu de lettres, il reste assis et fort occupé; sérieux à sa manière, et content de lui-même.

J'aime mieux, dit l'Ombre, j'aime mieux dans l'enfant cette honte d'homme quand il voit que c'est l'heure de l'étude et qu'on veut encore le faire rire. Je veux qu'il se sente bien ignorant, bien loin, bien au-dessous, bien petit garçon pour lui-même; qu'il s'aide de l'ordre humain; qu'il se forme au respect, car on est grand par le respect et non pas petit. Qu'il conçoive une grande ambition, une grande résolution, par une grande humilité. Qu'il se discipline et qu'il se fasse; toujours en effort, toujours en ascension. Apprendre difficilement les choses faciles. Après cela bondir et crier, selon la nature animale. Progrès, dit l'Ombre, par oppositions et négations.

(*Propos sur l'Education.*)

### Paul Claudel.

Villeneuve-sur-Fère (Aisne), 1868.

Œuvres principales : POÉSIE. — *Cinq grandes Odes* (1911). — *Deux poèmes d'été*, *La Cantate à trois voix* (1914). — *Corona benignitatis anni Dei* (1915). — *La Messe là-bas* (1919). — *Poèmes de guerre* (1922). — *Feuilles de saints* (1925), etc.

THÉÂTRE. — *Tête d'or* (1890). — *La jeune fille Violaine* (1892). — *L'Otage* (1911). — *L'annonce faite à Marie* (1912). — *Le Soulier de satin* (1919), etc.

Appartint au corps diplomatique. Poète chrétien, qui adopte pour ses odes et ses drames mystiques, un style biblique d'une simplicité apparente, mais parfois obscur. Son lyrisme est tantôt subtil, tantôt familier, mais toujours abondant. P. Claudel est un créateur puissant d'images et de rythmes.

### Magnificat.

(*Fragments.*)

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez introduit dans cette terre de mon après-midi,

Comme vous avez fait passer les Rois Mages à travers l'embûche des tyrans et comme vous avez conduit Israël dans le désert,

Et comme après la longue et sévère montée un homme ayant trouvé le col redescend par l'autre versant.

Moïse mourut sur le sommet de la montagne, mais Josué entra dans la Terre Promise avec tout son peuple.

Après la longue montée, après les longues étapes dans la neige et dans la nuée,

Il est comme un homme qui commence à descendre, tenant de la main droite son cheval par le bridon.

Et ses femmes sont avec lui en arrière sur les chevaux et les ânes, et les enfants dans les bâts et le matériel de la guerre et du campement, et les Tables de la Loi sont par derrière,

Et il entend derrière lui dans le brouillard le bruit de tout un peuple qui marche.

Et voici qu'il voit le Soleil levant à la hauteur de son genou comme une tache rose dans le coton,

Et que la vapeur s'amincit et que tout à coup

Toute la Terre Promise lui apparaît dans une lumière éclatante...

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas!

Vous voyez cette terre qui est votre créature innocente. Délivrez-la du joug de l'infidèle et de l'impur et de l'Amorrhéen! car c'est pour Vous et non pas pour lui qu'elle est faite.

Délivrez-la par ma bouche de cette louange qu'elle vous doit.

Comme les eaux qui s'élèvent de la solitude fondent dans un roulement de tonnerre sur les champs désaltérés,

Et comme, quand approche cette saison qu'annonce le vol criard des oiseaux,

Le laboureur de tous côtés s'empresse à curer le fossé et l'arroyo, à relever les digues, et ouvrir son champ motte à motte avec le soc et la bêche,

Ainsi comme j'ai reçu nourriture de la terre, qu'elle reçoive à son tour la mienne ainsi qu'une mère de son fils,

Et que l'aride boive à pleins bords la bénédiction par toutes les ouvertures de sa bouche ainsi qu'une eau cramoisie.

Bénédiction sur la terre! bénédiction de l'eau sur les eaux! bénédiction sur les cultures! bénédiction sur les animaux selon la distinction de leur espèce!

Bénédiction sur tous les hommes! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des bons! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des méchants!

Ce n'est pas l'Invitatoire de Matines, ni le *Laudate* dans l'ascension du soleil et le cantique des Enfants dans la fournaise!

Mais c'est l'heure où l'homme s'arrête et considère ce qu'il a fait lui-même et son œuvre conjointe à celle de la journée,

Et tout le peuple en lui s'assemble pour le Magnificat à l'heure de Vêpres où le soleil prend mesure de la terre,

Avant que la nuit ne commence et la pluie, avant que la longue pluie dans la nuit sur la terre ensemencée ne commence!

(*Cinq grandes Odes : Magnificat.*)

### Francis Jammes.

Tournay (Hautes-Pyrénées), 1868. — *Hasparren* (Basses-Pyrénées), 1938.

Œuvres : POÉSIE. — *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir* (1898). — *Le Deuil des Primevères* (1901). — *Le Triomphe de la Vie* (1902). — *Clairières dans le ciel* (1906). — *Les Géorgiques chrétiennes* (1912). — *Le Livre des quatrains* (1923). — *Ma France poétique* (1926), etc.

ROMANS. — *Clara d'Ellébeuse* (1899). — *Almaïde d'Etremont* (1901). — *Le Roman du lièvre* (1903). — *Pomme d'Anis* (1904), etc.

A toujours vécu dans le Béarn et le pays basque. Ses œuvres, comme celles de Barrès, de Huysmans, de Brunetière, de Bourget, de Claudel, de Péguy (1), marquent un retour de la littérature vers la religion, assez caractéristique au début du XX<sup>e</sup> siècle. Francis Jammes écrit des vers d'une naïveté gauche et balbutiante, qui tantôt est d'une banalité déconcertante, et tantôt provoque l'émotion grande et forte. Aucun souci des règles traditionnelles de style ou de métrique. Ce poète a l'âme bucolique : il semble, soit qu'il note ses sentiments intimes, soit qu'il chante les gens et les bêtes de son pays, se confesser avec une sincérité enfantine ; mais cette ingénuité n'est pas sans artifices.

### Il y a un petit cordonnier...

Il y a un petit cordonnier naïf et bossu  
qui travaille devant de douces vitres vertes.  
Le Dimanche il se lève, et se lave, et met sur  
lui du linge propre et laisse la fenêtre ouverte.

Il est si peu instruit que, bien que marié,  
il ne parle jamais, paraît-il, sur semaine.  
Je me demande si le Dimanche, quand ils promènent,  
il parle à sa femme vieille et toute courbée.

Pourquoi fabrique-t-il des souliers, marchant peu ?  
Ah ! il fait son devoir et fait marcher les autres.  
Aussi il y a une pureté dans le petit feu  
qui s'allume chez lui et luit comme de l'or.

Aussi, lorsqu'il mourra, les gens au cimetière  
le porteront, lui qui les aura fait marcher.  
Car Dieu aime bien les pauvres et les pierres  
et lui donnera la gloire d'être porté...

(*De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir.*)

### Elégie première.

*A Albert Samain.*

Mon cher Samain, c'est à toi que j'écris encore.  
C'est la première fois que j'envoie à la mort  
ces lignes que t'apportera, demain, au Ciel,  
quelque vieux serviteur d'un hameau éternel.

Souris-moi pour que je ne pleure pas. Dis-moi :  
« Je ne suis pas si malade que tu le crois. »  
Ouvre ma porte encore, ami. Passe mon seuil  
et dis-moi en entrant : « Pourquoi es-tu en deuil ? »

1. Il faut citer encore Léon Bloy, Ernest Psichari, etc.

Viens encore. C'est Orthez<sup>1</sup> où tu es. Bonheur est là.  
Pose donc ton chapeau sur la chaise qui est là.  
Tu as soif ? Voici de l'eau de puits bleue et du vin.  
Ma mère va descendre et te dire : « Samain... »  
et ma chienne appuyer son museau sur ta main.

Je parle. Tu souris d'un sérieux sourire.  
Le temps n'existe pas. Et tu me laisses dire.  
Le soir vient. Nous marchons dans la lumière jaune  
qui fait les fins de jour ressembler à l'Automne.  
Et nous longeons le gave. Une colombe rauque  
gémit tout doucement dans un peuplier glauque.  
Je bavarde. Tu souris encore. Bonheur se tait.  
Voici la route obscure au déclin de l'été,  
voici que nous rentrons sur les pauvres pavés,  
voici l'ombre à genoux près des belles-de-nuit  
qui ornent les seuils noirs où la fumée bleuit.

Ta mort ne change rien. L'ombre que tu aimais,  
où tu vivais, où tu souffrais, où tu chantais,  
c'est nous qui la quittons et c'est toi qui la gardes.  
Ta lumière naquit de cette obscurité  
qui nous pousse à genoux par ces beaux soirs d'Été  
où, flairant Dieu qui passe et fait vivre les blés,  
sous les liserons noirs aboient les chiens de garde...

Sur ta tombe, pareil à quelque pâtre antique  
dont pleure le troupeau sur la pauvre colline,  
je chercherais en vain ce que je peux porter.  
Le sel serait mangé par l'agneau des ravines  
et le vin serait bu par ceux qui t'ont pillé.

Je songe à toi. Le jour baisse comme en ce jour  
où je te vis dans mon vieux salon de campagne.  
Je songe à toi. Je songe aux montagnes natales...  
Je songe à ces moutons qui, au bord du lac bleu,  
en attendant la mort bêlaient sur leurs clarines.  
Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.  
Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.  
Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.  
Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.

(*Le Deuil des Primevères.*)

## Edmond Rostand.

Marseille, 1868. — Paris, 1918.

Œuvres : POÉSIE. — *Les Musardises* (1890). — *Le Vol de la Marseillaise* (1919). — *Le Cantique de l'Aile* (1922).

THÉÂTRE. — *Les Romanesques* (1894). — *La Princesse lointaine* (1895). — *La Samaritaine* (1897). — *Cyrano de Bergerac* (1897). — *L'Aiglon* (1900). — *Chantecler* (1910), etc.

1. Petite ville de Béarn.

L'on trouve dans *Les Musardises* de délicates fantaisies et de beaux contes lyriques. Mais c'est par son théâtre en vers que Rostand atteignit la renommée. *Cyrano de Bergerac* fut un succès triomphal; cette poésie claire et vibrante, ces tableaux pittoresques séduisirent un public fatigué des subtilités et des névroses du symbolisme. Les pièces de Rostand sont, tout compte fait, les chefs-d'œuvre du théâtre romantique; on y retrouve le lyrisme héroïque de Hugo, l'esprit de *Voiture*, la fantaisie burlesque de Scarron. L'inspiration en est noble, toute pénétrée d'idéalisme. Et la psychologie des personnages est beaucoup plus exacte, plus humaine que dans *Hernani* ou *Ruy Blas*. On a parfois médité de cette virtuosité verbale, assaisonnée de préciosité, de ce « panache » étincelant : c'est pourtant là un des aspects séduisants de l'esprit français.

### Misanthropie de Cyrano.

LE BRET. — Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,  
La fortune et la gloire...

CYRANO. — Et que faudrait-il faire ?  
Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,  
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc  
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,  
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?  
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,  
Des vers aux financiers ? Se changer en bouffon  
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,  
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?  
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?  
Avoir un ventre usé par la marche ? une peau  
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?  
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?  
Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou  
Cependant que, de l'autre, on arrose le chou,  
Et, donneur de séné par désir de rhubarbe,  
Avoir son encensoir, toujours, dans quelque barbe ?  
Non, merci. Se pousser de giron en giron,  
Devenir un petit grand homme dans un rond,  
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames  
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?  
Non, merci. Chez le bon éditeur de Sercy  
Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci.  
S'aller faire nommer pape par les conciles  
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles ?  
Non, merci. Travailler à se construire un nom  
Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non,  
Merci. Ne découvrir du talent qu'aux mazzettes ?  
Être terrorisé par de vagues gazettes,  
Et se dire sans cesse : Oh ! pourvu que je sois  
Dans les petits papiers du *Mercure François* ?  
Non, merci. Calculer, avoir peur, être blême,  
Aimer mieux faire une visite qu'un poème,  
Rédiger des placets, se faire présenter ?  
Non, merci ! non, merci ! non, merci ! Mais... chanter,

Rêver, rire, passer, être seul, être libre,  
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,  
Mettre, quand il vous plaît, son feutre de travers,  
Pour un oui, pour un non, se battre, — ou faire un vers !  
Travailler sans souci de gloire ou de fortune,  
A tel voyage, auquel on pense, dans la lune !  
N'écrire jamais rien qui de soi ne sortît,  
Et, modeste d'ailleurs, se dire : Mon petit,  
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,  
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !  
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,  
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,  
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,  
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,  
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,  
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !

LE BRET. — Tout seul, soit ! mais non pas contre tous ! Comment diable  
As-tu donc contracté la manie effroyable  
De te faire toujours, partout, des ennemis ?

CYRANO. — A force de vous voir vous faire des amis,  
Et rire à ces amis, dont vous avez des foules,  
D'une bouche empruntée au derrière des poules !  
J'aime raréfier sur mes pas les saluts,  
Et m'écrie avec joie : Un ennemi de plus !

LE BRET. — Quelle aberration !

CYRANO. — Eh bien ! oui, c'est mon vice.  
Déplaire est mon plaisir. J'aime qu'on me haïsse.  
Mon cher, si tu savais comme l'on marche mieux  
Sous la pistolétade excitante des yeux !  
Comme, sur les pourpoints, font d'amusantes taches  
Le fiel des envieux et la bave des lâches !  
Vous, la molle amitié dont vous vous entourez  
Ressemble à ces grands cols d'Italie, ajourés  
Et flottants, dans lesquels votre cou s'effémine :  
On y est plus à l'aise... et de moins haute mine,  
Car le front, n'ayant pas de maintien ni de loi,  
S'abandonne à pencher dans tous les sens. Mais moi,  
La Haine, chaque jour, me tuyaute et m'apprête  
La fraise dont l'empois force à lever la tête ;  
Chaque ennemi de plus est un nouveau godron  
Qui m'ajoute une gêne, et m'ajoute un rayon :  
Car, pareille en tous points à la fraise espagnole,  
La Haine est un carcan, mais c'est une auréole !

(*Cyrano de Bergerac*, II, 8.)



## André Gide.

Paris, 1869-1951.

Œuvres principales : POÉSIE. — *Les poésies d'André Walter* (1892).

THÉÂTRE. — *Le roi Candaule* (1901). — *Satll* (1904), etc.

ESSAIS ET ROMANS. — *Paludes* (1895). — *Les Nourritures terrestres* (1897). — *L'Immoraliste* (1902). — *Amyntas* (1906). — *La Porte étroite* (1909). — *Isabelle* (1911). — *Le Retour de l'enfant prodigue* (1912). — *Les Caves du Vatican* (1920). — *La Symphonie pastorale* (1920). — *Les faux Monnayeurs* (1926). — *Si le grain ne meurt* (1926). — *L'École des Femmes* (1929), etc.

CRITIQUE, MÉMOIRES, etc.

De famille protestante. Peu connu avant 1914, sauf d'une élite, il exerce depuis lors une très grande influence. Comme Barrès, il prêcha d'abord la libération intellectuelle et l'individualisme, le goût des sensations et des idées sans cesse renouvelées. Dans ces œuvres, le style est musical et mobile, classique pourtant, malgré l'influence symboliste. Puis, par une évolution curieuse (en sens inverse de celle que subit Barrès), cet individualisme l'a mené à des idées fort avancées : le désir d'enrichir sa personnalité procédait, chez lui, d'un grand mépris des opinions conformistes et de l'esprit de possession. Ses dernières œuvres sont écrites avec plus de sobriété et sont consacrées à des analyses morales très délicates. Il obtint le Prix Nobel en 1947.

### Hymne à la vie.

Nathanaël, je te parlerai des attentes. J'ai vu la plaine, pendant l'été, attendre; attendre un peu de pluie. La poussière des routes était devenue trop légère et chaque souffle la soulevait. Ce n'était même plus un désir; c'était une appréhension. La terre se gerçait de sécheresse comme pour plus d'accueil de l'eau. Les parfums des fleurs de la lande devenaient presque intolérables. Sous le soleil, tout se pâmail. Nous allions chaque après-midi nous reposer sous la terrasse, abrités un peu de l'extraordinaire éclat du jour. C'était le temps où les arbres à cônes, chargés de pollen, agitent aisément leurs branches pour répandre au loin leur fécondation. Le ciel s'était chargé d'orage et toute la nature attendait. L'instant était d'une solennité trop oppressante, car tous les oiseaux s'étaient tus. Il monta de la terre un souffle si brûlant que l'on sentit tout défaillir; le pollen des conifères sortit comme une fumée d'or des branches. — Puis il plut.

J'ai vu le ciel frémir de l'attente de l'aube. Une à une les étoiles se faisaient. Les prés étaient inondés de rosées; l'air n'avait que des caresses glaciales. Il sembla quelque temps que l'indistincte vie voulût s'attarder au sommeil, et ma tête encore lassée s'emplissait de torpeur. Je montai jusqu'à la lisière du bois; je m'assis; chaque bête reprit son travail et sa joie dans la certitude que le jour va venir, et le mystère de la vie recommença de s'ébruiter par chaque échancre des feuilles. — Puis le jour vint.

J'ai vu d'autres aurores encore. — J'ai vu l'attente de la nuit...

Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi; mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as. Que ton désir soit de l'amour...

A chaque petit instant de ma vie, j'ai pu sentir en moi la totalité de mon bien. Il était fait, non par l'addition de beaucoup de choses particulières, mais par mon unique adoration. J'ai constamment tenu tout mon bien en tout mon pouvoir.

Regarde le soir comme si le jour y devait mourir; et le matin comme si toute chose y naissait.

*Que ta vision soit à chaque instant nouvelle.*

Le sage est celui qui s'étonne de tout.

Toute ta fatigue de tête vient, ô Nathanaël, de la diversité de tes biens. Tu ne sais même pas lequel *entre tous* tu préfères et tu ne comprends pas que l'unique bien, c'est la vie. Le plus petit instant de vie est plus fort que la mort, et la nie. La mort n'est que la permission d'autres vies, pour que tout soit sans cesse renouvelé; afin qu'aucune forme de vie ne détienne *cela* plus de temps qu'il ne lui en faut pour se dire. Heureux l'instant où ta parole retentit. Tout le reste du temps, écoute; mais quand tu parles, n'écoute plus.

Il faut, Nathanaël, que tu brûles en toi tous les livres.

Il ne me suffit pas de *lire* que les sables des plages sont doux; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est inutile.

Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans ce monde, sans désirer aussitôt que toute ma tendresse le touche. Amoureuse beauté de la terre, l'efflorescence de ta surface est merveilleuse. O paysage où mon désir s'est enfoncé! Pays ouvert où ma recherche se promène; allée de papyrus qui se referme sur de l'eau; roseaux courbés sur la rivière; ouverture des clairières; apparition de la plaine dans l'embrasure des branchages, de la promesse illimitée. Je me suis promené dans les couloirs de roches ou de plantes. J'ai vu se dérouler des printemps.

*(Les Nourritures terrestres.)*

## Critique littéraire.

### Classicisme et Romantisme.

Le classicisme — et par là j'entends : le classicisme français — tend tout entier vers la litote <sup>(1)</sup>. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie. Chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord. Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée; il répondait à certain émoussement de goût résultant d'une moindre culture — qui permit de douter de la réalité de ce qui chez nos classiques était si modestement exprimé. Faute de savoir les pénétrer et les entendre à demi-mot, nos classiques dès lors parurent froids, et l'on tint pour défaut leur qualité la plus exquise : la réserve.

1. Figure de style qui consiste dans l'expression atténuée, affaiblie d'une pensée ou d'un sentiment; ainsi le fameux « Va, je ne te hais point » de Chimène à Rodrigue, dans le *Cid* de Corneille.

L'auteur romantique reste toujours en deçà de ses paroles; il faut toujours chercher l'auteur classique par delà. Une certaine faculté de passer trop rapidement, trop facilement, de l'émotion à la parole est le propre de tous les romantiques français — d'où leur peu d'effort de prendre possession de l'émotion autrement que par la parole, leur peu d'effort pour la maîtriser. L'important pour eux n'est plus d'être mais de paraître ému. Dans toute la littérature grecque, dans le meilleur de la poésie anglaise, dans Racine, dans Pascal, dans Baudelaire, l'on sent que la parole, tout en révélant l'émotion, ne la contient pas toute, et que, une fois le mot prononcé, l'émotion qui le précédait continue. Chez Ronsard, Corneille, Hugo, pour ne citer que de grands noms, il semble que l'émotion aboutisse au mot et s'y tienne; elle est verbale et le verbe l'épuise; le seul retentissement qu'on y trouve est le retentissement de la voix.

(Incidences.)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éditeur, Paris. Tous droits réservés.

### La phrase de Marcel Proust (1).

Vous m'avez dit que souvent la longueur des phrases de Proust vous exténue. Mais attendez seulement mon retour et je vous lis ces interminables phrases à haute voix : comme aussitôt tout s'organise ! comme les plans s'étagent ! comme s'approfondit le paysage de la pensée !... J'imagine une page de *Guermantes* imprimée à la manière du *Coup de dés* de Mallarmé (2); ma voix donne aux mots-soutiens leur relief; j'orchestre à ma façon les incidentes, je les nuance, tempérant ou précipitant mon débit; et je vous prouve que rien n'est superflu dans cette phrase, qu'il n'y fallait pas un mot de moins pour en maintenir les plans divers à leur distance et pour permettre à sa complexité un épanouissement total. Si détaillé que soit Proust, je ne le trouve jamais prolix; si abondant, jamais diffus. « Minutieux », mais « non méticuleux », disait judicieusement Louis Martin-Chauffier.

Proust m'éclaire exemplairement ce que Jacques Rivière entendait par le mot « global », dont il se servait pour dénoncer la paresse d'esprit de ceux qui se contentent de saisir par brassée des sentiments que la coutume a liés et dont le faisceau nous apparaît trompeusement homogène. Proust au contraire délire soigneusement chaque gerbe, en distrait tout l'embrouillement. Même il ne se tient pour satisfait que s'il nous montre avec la fleur, la tige, puis même le délicat chevelu racinier. Quels curieux livres ! On y pénètre comme dans une forêt enchantée; dès les premières pages, on s'y perd, et l'on est heureux de s'y perdre; on ne sait bientôt plus par où l'on est entré ni à quelle distance on se trouve de la lisière; par instants il semble que l'on marche sans avancer, et par instants que l'on avance sans marcher; on regarde tout en passant; on ne sait plus où l'on est, où l'on va, et :

1. La phrase de Proust, longue et complexe, décourage, au premier abord, maints lecteurs. Gide analyse ce style, en montre la richesse et l'intention, tout en précisant le mode de lecture qui lui convient. V. page 616.

2. Poème de Mallarmé, dont la disposition typographique, très particulière, avait été minutieusement précisée par l'auteur qui prétendait en faire un nouveau moyen d'expression.

« Tout d'un coup mon père nous arrêta et demandait à ma mère : « Où sommes-nous ? » Épuisée par la marche, mais fière de lui, elle lui avoua tendrement qu'elle n'en savait absolument rien. Il haussait les épaules et riait. Alors, comme s'il l'avait sortie de la poche de son veston avec sa clef, il nous montra debout devant nous la petite porte de derrière notre jardin qui était venue avec le coin de la rue du Saint-Esprit nous attendre au bout de ces chemins inconnus. Ma mère lui disait avec admiration : « Tu es extraordinaire !... » (1)

Vous êtes extraordinaire, mon cher Proust ! Il semble que vous ne nous parliez que de vous, et vos livres sont aussi peuplés que toute la *Comédie humaine* ; votre récit n'est pas un roman, vous n'y nouez ni n'y dénouez aucune intrigue, et pourtant je n'en connais point qu'on suive avec un intérêt plus vif ; vous ne nous présentez vos personnages qu'incidemment et par raccroc pourrait-on dire, mais nous les connaissons bientôt aussi profondément que le Cousin Pons, Eugénie Grandet ou Vautrin.

(Incidences.)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éditeur, Paris. — Tous droits réservés.

## Paul Valéry.

Sète (2), 1871 — Paris, 1945.

Œuvres : POÉSIE. — *Album de vers anciens*, 1890-1900 (1920). — *La jeune Parque* (1917). — *Charmes* (1922), etc.

PROSE. — *La Soirée avec M. Teste* (1896). — *La crise de l'Esprit* (1919). — *Eupalinos* (1923). — *Regards sur le monde actuel* (1931), etc.

Paul Valéry collabora d'abord, avant 1900, à diverses revues. Ses premiers poèmes (*Album de Vers anciens*) manifestent l'influence du Symbolisme et de S. Mallarmé. Puis il travailla longtemps en silence, sans rien publier. *La jeune Parque*, en 1917, attira sur lui l'attention des lettrés et depuis lors son influence est considérable. Comme Mallarmé, P. Valéry n'écrit que pour une élite. Il enferme de hautes spéculations philosophiques en des vers très classiques, mais très obscurs par l'extrême concentration du style et les subtilités savantes de la forme, qui traduit l'émotion poétique coexistant avec la pensée lucide. Puis il délaissa de plus en plus la poésie pour l'essai philosophique ou critique.

### La jeune Parque.

(Fragment.)

Salut ! Divinités par la rose et le sel,  
Et les premiers jouets de la jeune lumière,  
Ils !... Ruches bientôt, quand la flamme première  
Fera que votre roche, îles que je prédis,  
Ressente en rougissant de puissants paradis ;  
Cîmes qu'un feu féconde à peine intimidés,  
Bois qui bourdonnez de bêtes et d'idées,

1. Citation de M. Proust : *Du Côté de chez Swann* ; c'est le récit d'une promenade nocturne à Combray. — 2. Ou *Cette*.

D'hymnes d'hommes comblés des dons du juste éther,  
Iles ! dans la rumeur des ceintures de mer,  
Mères vierges toujours, même portant ces marques,  
Vous m'êtes à genoux de merveilleuses Parques :  
Rien n'égale dans l'air les fleurs que vous placez,  
Mais dans la profondeur, que vos pieds sont glacés !

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris. — Tous droits réservés.

### Les grenades.

Dures grenades entr'ouvertes  
Cédant à l'excès de vos grains,  
Je crois voir des fronts souverains  
Eclatés de leurs découvertes !  
Si les soleils par vous subis,  
O grenades entrebâillées,  
Vous ont fait d'orgueil travaillées  
Craquer les cloisons de rubis,  
Et que si l'or sec de l'écorce  
A la demande d'une force  
Crève en gemmes rouges de jus,  
Cette lumineuse rupture  
Fait rêver une âme que j'eus  
De sa secrète architecture.

(*Charmes.*)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris. — Tous droits réservés.

### Le Cimetière marin.

(*Fragments.*)

Ce toit<sup>1</sup> tranquille, où marchent des colombes<sup>2</sup>,  
Entre les pins palpite, entre les tombes;  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer, toujours recommencée !  
O récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux<sup>3</sup> !

Quel pur travail de fins éclairs consume  
Maint diamant d'imperceptible écume,  
Et quelle paix semble se concevoir !  
Quand sur l'abîme un soleil se repose,  
Ouvrages purs d'une éternelle cause,  
Le temps scintille et le songe est savoir<sup>4</sup>.

. . . . .

1. La mer. Le poète médite dans un cimetière, au bord de la mer, dont il aperçoit entre les pins l'étendue ensoleillée. — 2. Des voiles. — 3. Dans ces derniers vers et dans la strophe suivante, l'idée essentielle du poème est suggérée : Valéry va comparer le monde matériel et la vie humaine. Celle-ci est changeante; l'esprit est sans cesse inquiet et ces perpétuels changements de notre être constituent le *temps* ou la *durée*, faite d'états successifs. Le monde au contraire — et la poussière des morts va s'y confondre — est immobile, inconscient, toujours identique à lui-même. Nous ne citerons ici que les strophes les moins obscures du poème. — 4. La rêverie mène à la vérité.

Fermé, sacré, plein d'un feu sans matière,  
Fragment terrestre offert à la lumière,  
Ce lieu<sup>1</sup> me plaît, dominé de flambeaux,  
Composé d'or, de pierre et d'arbres sombres,  
Où tant de marbre est tremblant sur tant d'ombres;  
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux!

Chienne<sup>2</sup> splendide, écarte l'idolâtre!  
Quand solitaire au sourire de pâtre,  
Je pais longtemps, moutons mystérieux,  
Le blanc troupeau de mes tranquilles tombes,  
Eloignes-en les prudentes colombes,  
Les songes vains<sup>3</sup>, les anges curieux!

. . . . .

Les morts cachés sont bien dans cette terre  
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.  
Midi là-haut, midi sans mouvement  
En soi se pense et convient à soi-même...<sup>4</sup>  
Tête complète et parfait diadème,  
Je suis en toi le secret changement<sup>5</sup>.

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes!  
Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes  
Sont le défaut de ton grand diamant!...  
Mais dans la nuit toute lourde de marbres,  
Un peuple vague aux racines des arbres  
A déjà pris ton parti<sup>6</sup> lentement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse,  
L'argile rouge a bu la blanche espèce,  
Le don de vivre a passé dans les fleurs!  
Où sont des morts les phrases familières,  
L'art personnel, les âmes singulières?  
La larve file où se formaient les pleurs.

. . . . .

Et vous, grande âme<sup>7</sup>, espérez-vous un songe<sup>8</sup>  
Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge  
Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or font ici?  
Chanterez-vous quand serez vaporeuse?  
Allez! Tout fuit. Ma présence est poreuse<sup>9</sup>,  
La sainte impatience<sup>10</sup> meurt aussi!

1. Le cimetière, dans la lumière ardente de midi. — 2. La mer, cfr. *fidèle*. — 3. Que la rumeur de la mer me fasse oublier toute prière, toute idée religieuse. — 4. La lumière splendide est le symbole de l'Univers, de la nature, éternelle et immuable. — 5. La pensée humaine, instable, vient troubler cette immuabilité. — 6. Le parti de l'éternité inconsciente et immuable. — 7. L'âme même du poète. — 8. Une autre vie, l'immortalité. — 9. Mon être, mon âme seront peu à peu pénétrés, absorbés par le monde matériel (ou, l'âme elle-même s'échappera aussi). — 10. Ce désir d'immortalité.

Maigre immortalité noire et dorée<sup>1</sup>,  
Consolatrice affreusement laurée,  
Qui de la mort fais un sein maternel,  
Le beau mensonge et la pieuse ruse!  
Qui ne connaît, et qui ne les refuse,  
Ce crâne vide et ce rire éternel<sup>2</sup>!

Pères<sup>3</sup> profonds, têtes inhabitées,  
Qui sous le poids de tant de pelletées  
Êtes la terre et confondez nos pas,  
Le vrai rongeur, le ver irréfutable<sup>4</sup>  
N'est point pour vous qui dormez sous la table;  
Il vit de vie, il ne me quitte pas!

. . . . .

Non, non! Debout! Dans l'ère successive<sup>5</sup>!  
Brisez, mon corps, cette forme pensive<sup>6</sup>!  
Buvez, mon sein, la naissance du vent!  
Une fraîcheur de la mer exhalée  
Me rend mon âme... O puissance salée!  
Courons à l'onde en rejaillir vivant!

. . . . .

Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!  
L'air immense ouvre et referme mon livre,  
La vague en poudre ose jaillir des rocs!  
Envolez-vous, pages tout éblouies!  
Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies  
Ce toit tranquille où picoraient des focs!

(*Charmes.*)

### Questions de poésie.

(*Fragments.*)

On ne peut presque rien dire sur la « Poésie » qui ne soit directement inutile à toutes les personnes dans la vie intime desquelles cette singulière puissance qui la fait désirer ou se produire, se prononce comme une demande inexplicable de leur être, ou bien comme sa réponse la plus pure.

Ces personnes éprouvent la nécessité de ce qui ne sert communément à rien, et elles perçoivent quelquefois je ne sais quelle rigueur dans certains arrangements de *mots* tout arbitraires à d'autres yeux.

Les mêmes ne se laissent pas aisément instruire à aimer ce qu'elles n'aiment pas, ni à ne pas aimer ce qu'elles aiment, — ce qui fut, jadis et naguère, le principal effort de la critique.

\* \* \*

---

1. Cette immortalité, immuable, est décevante pour l'homme. — 2. Le rictus du crâne. — 3. Nos ancêtres. — 4. Le ver n'est pas le symbole du tombeau : il est en nous, c'est notre esprit sans cesse changeant. — 5. Le poète veut vivre dans le *successif*, dans le *changement*. Et il goûte la fraîcheur du vent qui s'élève et qui vient troubler l'étendue monotone de la mer. — 6. Il échappe à ses méditations mélancoliques.

Quant à ceux qui de la Poésie ne sentent bien fortement ni la présence ni l'absence, elle n'est, sans doute, pour eux que chose abstraite et mystérieusement admise : chose aussi vaine que l'on veut, — quoiqu'une tradition qu'il est convenable de respecter attache à cette entité une de ces valeurs indéterminées, comme il en flotte quelques-unes dans l'esprit public. La considération que l'on accorde à un titre de noblesse dans une nation démocratique peut ici servir d'exemple.

J'estime de l'essence de la Poésie qu'elle soit, selon les diverses natures des esprits, ou de valeur nulle ou d'importance infinie : ce qui l'assimile à Dieu même.



Parmi ces hommes sans grand appétit de poésie, qui n'en connaissent pas le besoin et qui ne l'eussent pas inventée, le malheur veut que figure bon nombre de ceux dont la charge ou la destinée est d'en juger, d'en discourir, d'en exciter et cultiver le goût; et, en somme, de dispenser ce qu'ils n'ont pas. Ils y mettent souvent toute leur intelligence et tout leur zèle : de quoi les conséquences sont à craindre.

Sous le nom magnifique et discret de « Poésie », ils sont inévitablement ou conduits ou contraints à considérer de tous autres objets que celui dont ils pensent qu'ils s'occupent. Tout leur est bon, sans qu'ils s'en doutent, à fuir ou à éluder innocemment l'essentiel. Tout leur est bon qui n'est pas lui.

On énumère, par exemple, les moyens apparents dont usent les poètes; on relève des fréquences ou des absences dans leur vocabulaire; on dénonce leurs images favorites; on signale des ressemblances de l'un à l'autre; et des emprunts. Certains essaient de restituer leurs secrets desseins, et de lire, dans une trompeuse transparence, des intentions ou des allusions dans leurs ouvrages. Ils scrutent volontiers, avec une complaisance qui fait bien voir comme ils s'égarant, ce que l'on sait (ou que l'on croit savoir) de la vie des auteurs, comme si l'on pouvait jamais connaître de celle-ci la véritable déduction intime; et d'ailleurs, comme si les beautés de l'expression, l'accord délicieux, toujours... *providentiel*, de termes et de sons, étaient des effets assez naturels des vicissitudes charmantes ou pathétiques d'une existence. Mais tout le monde a été heureux ou malheureux; et les extrêmes de la joie comme ceux de la douleur n'ont pas été refusés aux plus grossières et aux moins chantantes des âmes. *Sentir* n'emporte pas *rendre sensible*, — et encore moins : *bellement sensible*...



Toutefois, en dépit de recherches et de créations admirables, l'habitude prise de juger les vers selon la prose et sa fonction, de les



évaluer, en quelque sorte, *d'après la quantité de prose qu'ils contiennent*; le tempérament national devenu de plus en plus *prosaïque* depuis le XVI<sup>e</sup> siècle; les erreurs étonnantes de l'enseignement littéraire; l'influence du théâtre et de la poésie dramatique (c'est-à-dire de l'*action*, qui est essentiellement *prose*) perpétuent mainte absurdité et mainte pratique qui témoignent de l'ignorance la plus éclatante des conditions de la poésie.

Il serait facile de dresser une table des « critères » de l'esprit anti-poétique. Elle serait la liste des manières de traiter un poème, de le juger et d'en parler, qui constituent des manœuvres directement opposées aux efforts du poète. Transportées dans l'enseignement où elles sont de règle, ces opérations vaines et barbares tendent à ruiner dès l'enfance le sens poétique, et jusqu'à la notion du plaisir qu'il pourrait donner.

Distinguer dans les vers le fond et la forme; un sujet et un développement; le son et le sens; considérer la rythmique, la métrique et la prosodie comme naturellement et facilement séparables de l'expression *verbale même*, des *mots eux-mêmes et de la syntaxe*; voilà autant de symptômes de non-compréhension ou d'insensibilité en matière poétique. *Mettre ou faire mettre en prose un poème; faire d'un poème un matériel d'instruction ou d'examen*, ne sont pas de moindres actes d'hérésie. C'est une véritable perversion que de s'ingénier ainsi à prendre à contre-sens les principes d'un art, quand il s'agirait, au contraire, d'introduire les esprits dans un univers de langage qui n'est point le système commun des échanges de signes contre actes ou idées. Le poète dispose des mots tout autrement que ne fait l'usage et le besoin. Ce sont les mêmes mots sans doute, mais point du tout les mêmes valeurs...

(*Questions de Poésie*, dans *Variété III*.)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éditeur, Paris. — Tous droits réservés.

## Marcel Proust.

Paris, 1871-1922.

Œuvres : *Les Plaisirs et les Jours* (1896). — *Pastiches et Mélanges* (1919). — *A la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*, 2 vol. (1913-1917); *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 2 vol. (1918); *Le Côté de Guermantes*, 2 vol. (1920-1921); *Sodome et Gomorrhe*, 3 vol. (1921-1924); *Albertine disparue*, 2 vol. (1925); *Le Temps retrouvé*, 2 vol. (1927).

Fils d'un médecin. Fréquenta avec passion les milieux aristocratiques, dont il aimait le spectacle chatoyant. Atteint d'une maladie incurable, il se retira dès 1903 de la vie active et entreprit avec une hâte fiévreuse, dans la solitude de sa chambre, la rédaction d'un vaste roman, peinture très fouillée de la société monétaire aux confins du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Les dernières parties en sont posthumes. Le style et la composition ne laissent pas d'être assez fatigants. La phrase de Proust est en effet extrêmement longue et sinueuse, complexe et ramifiée. C'est qu'elle vise à suivre les sinuosités et les ramifications de la pensée, tendue vers l'analyse la plus délicate du monde des souvenirs, des rêves, des impressions ou des simples sensations qui s'évoquent

en s'associant (1). Marcel Proust est en effet un psychologue subtil, préoccupé avant tout de décomposer tous les états, tous les mouvements de l'âme humaine, même les plus secrets et les plus inconscients. De ce point de vue, *A la recherche du temps perdu* est une œuvre très neuve et très riche.

## La méthode psychologique de Proust :

### Le morceau de madeleine.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher (2), n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière...

... Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi.

1. V. p. 610, le texte d'André Gide sur la phrase de Marcel Proust. — 2. L'heure du coucher inspirait à l'enfant une angoisse, que pouvait seul dissiper le baiser maternel attendu parfois en vain.

Mais il se débat trop loin, trop confusément; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées; mais je ne puis distinguer la forme, lui demander comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit...

...Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul...

...Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique que je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque là); et avec la maison, la ville, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine, y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

(*Du côté de chez Swann.*)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éditeur, Paris. — Tous droits réservés.

### Les aubépines.

C'est au mois de Marie que je me souviens d'avoir commencé à aimer les aubépines. N'étant pas seulement dans l'église, si sainte, mais où nous avions le droit d'entrer, posées sur l'autel même, inséparables des mystères à la célébration desquels elles prenaient part, elles faisaient courir au milieu des flambeaux et des vases sacrés leurs branches attachées horizontalement les unes aux autres en un apprêt de fête, et qu'enjolivaient encore les festons de leur feuillage sur lequel étaient semés à profusion, comme sur une traîne de mariée, de petits bouquets de boutons d'une blancheur éclatante. Mais, sans oser les regarder qu'à la dérobée, je sentais que ces apprêts pompeux étaient vivants et que c'était la nature elle-même qui, en creusant ces découpures dans les feuilles, en ajoutant l'ornement suprême de ces blancs boutons,

avait rendu cette décoration digne de ce qui était à la fois une réjouissance populaire et une solennité mystique. Plus haut s'ouvraient leurs corolles çà et là avec une grâce insouciante, retenant si négligemment comme un dernier et vaporeux atour le bouquet d'étamines, fines comme des fils de la Vierge, qui les embrumait tout entières, qu'en suivant, qu'en essayant de mimer au fond de moi le geste de leur efflorescence, je l'imaginai comme si ç'avait été le mouvement de tête étourdi et rapide, au regard coquet, aux pupilles diminuées, d'une blanche jeune fille, distraite et vive...

...Quand, au moment de quitter l'église, je m'agenouillai devant l'autel, je sentis tout d'un coup, en me relevant, s'échapper des aubépines une odeur amère et douce d'amandes, et je remarquai alors sur les fleurs de petites places plus blondes, sous lesquelles je me figurai que devait être cachée cette odeur comme sous les parties gratinées le goût d'une frangipane ou sous leurs taches de rousseur celui des joues de M<sup>lle</sup> Vinteuil. Malgré la silencieuse immobilité des aubépines, cette intermittente ardeur était comme le murmure de leur vie intense dont l'autel vibrerait ainsi qu'une haie agreste visitée par de vivantes antennes, auxquelles on pensait en voyant certaines étamines presque rousses qui semblaient avoir gardé la virulence printanière, le pouvoir irritant, d'insectes aujourd'hui métamorphosés en fleurs.

(Du côté de chez Swann.)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éditeur, Paris. — Tous droits réservés.

### Paul Fort.

Reims, 1872-1959.

Œuvres : *Ballades françaises*, 26 vol. : Hymnes, chansons, lieds, élégies, poèmes antiques, odes, odelettes, petites épopées, plaintes, etc. (1897-1921). — *Choix de Ballades françaises* (1913). — *Anthologie des Ballades françaises* (1918), etc.

Directeur de nombreuses revues de poésie. Fondateur en 1890 du *Théâtre d'art*, où furent jouées, entre autres, des pièces de M. Maeterlinck (et qui devint le *Théâtre de l'Œuvre*, sous la direction de Lugné Poë). Inventeur de la prose rythmique, qui réduit la prosodie au seul agrément du rythme, et parfois de l'assonance. P. Fort est un poète abondant et généreux. Avec lui, le symbolisme revient au lyrisme ardent et passionné. Œuvre très variée aussi : à côté d'hymnes où le poète semble se griser de panthéisme, des essais épiques, des chansons populaires et de fraîches idylles.

### Hymne dans la nuit.

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front, que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs; respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle, l'émotion divine, et parvenir aux cieux ; suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espallier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie ; vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

(*Ballades françaises*, I.)

## Colette.

*Saint-Sauveur-en-Puisaye*, 1873. — Paris, 1954.

Œuvres (Romans) : *Claudine à l'école* (1900). — *Claudine à Paris* (1901). — *Claudine s'en va* (1903). — *Dialogues de Bêtes* (1904). — *Les Vrilles de la Vigne* (1908). — *La Vagabonde* (1910). — *La Maison de Claudine* (1922). — *Sido* (1930). — *Le Blé en herbe* (1932), etc.

Un des écrivains français contemporains les plus doués. Un art très sûr et très subtil, un sens inné des ressources de la langue, mis au service d'une psychologie aiguë et d'une sensibilité vive et délicate. Colette excelle à noter, dans toute leur fraîcheur originale, les impressions sensorielles les plus ténues, aussi bien que les nuances les plus fines du sentiment. Sa prose, souple, nerveuse, insinuante, est celle d'un artiste assez maître de ses moyens pour ignorer les affectations discutables, les « recettes » et les procédés, bref tout ce qui souligne la trouvaille ou vise à déconcerter le lecteur. Chez elle — qui, par cela, prend place dans la plus pure tradition française —, le travail est assez heureux pour s'effacer sous les dehors d'un parfait naturel.

## La noisette creuse.

Trois coquillages en forme de pétales, blancs, nacrés et transparents comme la neige rosée qui choit sous les pommiers ; deux patelles, pareilles à des chapeaux tonkinois, à rayures convergentes, noires sur jaune ; une sorte de pomme de terre difforme et cartilagineuse, inanimée, mais qui cache une vie mystérieuse et darde, si on la presse, un jet cristallin d'eau salée ; — un couteau cassé, un bout de crayon, une bague de perles bleues et un cahier de décalcomanies détrem pé par l'eau de mer ; un petit mouchoir rose très sale... C'est tout. Bel-Gazou (1)

1. Surnom d'enfant.

a fini l'inventaire de sa poche gauche. Elle admire les pétales de nacre, puis les laisse tomber et les écrase sous son espadrille. La pomme de terre hydraulique, les patelles et les décalcomanies ne méritent pas un meilleur sort. Bel-Gazou conservera seulement le couteau, le crayon et le fil de perles qui sont, avec le mouchoir, d'un usage constant.

La poche droite contient des ramilles de ce calcaire rosâtre que ses parents nomment, Dieu sait pourquoi, lithotamnium, quand il est si simple de l'appeler corail. « Mais ce n'est pas du corail, Bel-Gazou. » Pas du corail ? Et qu'en savent-ils, ces malheureux ? Des ramilles, donc, de lithotamnium, et une noisette creuse, percée d'un trou par l'évasion du ver. Il n'y a pas, à trente kilomètres sur la côte, un seul noisetier. La noisette creuse, trouvée sur la plage est venue sur une vague, d'où ? « De l'autre côté du monde », affirme Bel-Gazou. « Et elle est ancienne, vous savez. Ça se voit au bois qui est rare. C'est une noisette en bois de rose comme le petit bureau de maman. »

La noisette collée à l'oreille, elle écoute. « Ça chante. Ça dit : hû-û-û... »

Elle écoute, la bouche entr'ouverte, les sourcils relevés touchant sa frange de cheveux plats. Ainsi immobile, et comme désaffectée par l'attention, elle n'a presque plus d'âge. Elle regarde sans le voir l'horizon familier de ses vacances. D'une niche de chaume ruiné, abandonnée par la douane, Bel-Gazou embrasse, à droite, la Pointe-du-Nez, jaune de lichens, barrée de violet par la plinthe de moules que découvrent les basses marées ; au milieu, un coin de mer, d'un bleu de métal neuf, enfoncé comme un fer de hache dans les terres. A gauche, une haie de troënes désordonnés en pleine floraison, dont l'odeur d'amande, trop douce, charge le vent, et que déflourissent les petites pattes frénétiques des abeilles. Le pré de mer, sec, monte jusqu'à la hutte et sa déclivité masque la plage où ses parents et amis pâment et cuisent sur le sable. Tout à l'heure, la famille entière demandera à Bel-Gazou : « Mais où étais-tu ? Mais pourquoi ne venais-tu pas sur la plage ? » Bel-Gazou n'entend rien à ce fanatisme des criques. Pourquoi la plage, et toujours, et rien que la plage ? La hutte ne le cède en rien à ce sable insipide, le bosquet humide existe, et l'eau troublée du lavoir, et le champ de luzerne non moins que l'ombre du figuier. Les grandes personnes sont ainsi faites qu'on devrait passer la vie à leur tout expliquer, — en vain. Ainsi de la noisette creuse : « Qu'est-ce que tu fais de cette vieille noisette ? » Mieux vaut se taire, et cacher, tantôt dans une poche, tantôt dans un vase vide ou dans le nœud d'un mouchoir, la noisette qu'un instant, impossible à prévoir, dépouillera de toutes ses vertus, mais qui pour l'heure chante, contre l'oreille de Bel-Gazou, ce chant qui la tient immobile et comme enracinée...

— Je vois ! Je vois la chanson ! Elle est aussi fine qu'un cheveu, elle est aussi fine qu'une herbe !...

L'an prochain, Bel-Gazou aura plus de neuf ans. Elle ne proclamera plus, inspirée, ces vérités qui confondent ses éducateurs. Chaque

jour l'éloigne de sa première vie pleine, sagace, à toute heure défiante, et qui dédaigne de si haut l'expérience, les bons avis, la routinière sagesse. L'an prochain, elle reviendra au sable qui la dore, au beurre salé et au cidre mousseux. Elle retrouvera son chaume dépenaillé, et ses pieds citadins chausseront ici leur semelle de corne naturelle, lentement épaissie sur le silex et les sillons tondus. Mais peut-être ne retrouvera-t-elle pas sa subtilité d'enfant, et la supériorité de ses sens qui savent goûter un parfum sur la langue, palper une couleur et voir, — « fine comme un cheveu, fine comme une herbe » — la ligne d'un chant imaginaire...

(*La maison de Claudine.*)

Autorisé par Férenczi, éd., Paris,

### Charles Péguy.

Orléans, 1873. — Villeroy (Champagne), 1914.

Œuvres. — POÉSIE : *Le Porche du Mystère de la deuxième Vertu* (1912). — *Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres* (1912). — *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc, La Tapisserie de Notre-Dame, Eve* (1913). — *Le Fumier de Job* (1928).

ESSAIS, CRITIQUE, etc.

Fils de paysans beaucerons. Ame mystique, il s'est fait l'apôtre d'une sorte de socialisme chrétien. Fondateur (1900) des *Cahiers de la quinzaine*, dont l'influence fut grande, il a répandu ses idées en de nombreux essais et pamphlets, en des poèmes évangéliques, dont le style, souvent rude et torturé, est semé parfois d'expressions grandioses. Sa vie, brève et pleine, fut couronnée par une mort héroïque : il fut tué, en 1914, sur le front de Champagne.

Parmi les jeunes écrivains dont la guerre de 1914 a brisé trop tôt le génie naissant, il faut rappeler au moins les noms de GUILLAUME APOLLINAIRE, PAUL ACKER, ALAIN FOURNIER, ERNEST PSICHARI, etc.

### Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres.

(*Fragment.*)

..... Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,  
Dans le recourbement de notre blonde Loire,  
Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire  
N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,  
Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,  
Et la Loire coulante et souvent limoneuse  
N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce  
Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans  
Le portail de la ferme et les durs paysans  
Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate  
Et nous avons connu dès nos premiers regrets  
Ce que peut recéler de désespoirs secrets  
Un soleil qui descend dans un ciel écarlate

Et qui se couche au ras d'un sol inévitable  
Dur comme une justice, égal comme une barre,  
Juste comme une loi, fermé comme une mare,  
Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde  
A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,  
Et d'une seule source et d'un seul portement,  
Vers votre assomption la flèche unique au monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.  
C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté  
Vers un ciel de clémence et de sérénité,  
Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,  
Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,  
Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,  
La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,  
Qui ne fanera point au soleil de septembre,  
Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,  
C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourrira pas,  
Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,  
Qui ne moisira point dans un hiver gâté,  
Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,  
La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,  
La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,  
Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute.

. . . . .

### Comtesse Mathieu de Noailles.

Paris, 1876-1933.

Œuvres : POÉSIE. — *Le Cœur innombrable* (1901). — *L'Ombre des Jours* (1902). — *Les Eblouissements* (1907). — *Les Vivants et les Morts* (1913). — *Les Forces éternelles* (1920). — *Poème de l'Amour* (1924). — *L'Honneur de souffrir* (1927). — *Poèmes d'enfance* (1928).

ROMANS. — *La Nouvelle Espérance* (1903). — *Le Visage émerveillé* (1904). — *La Domination* (1905).

Née princesse de Brancovan, d'une ancienne famille (les Bibesco) qui régna jadis en Valachie. Poétesse passionnée, qui chante la joie exaltante de vivre et participe à tous les tressaillements de la nature. Et parfois cette âme sensible, qui se grise de la beauté des choses, est hantée par l'idée de la mort.



## La Jeunesse.

Tout le plaisir de vivre est tenu dans vos mains,  
O Jeunesse joyeuse, ardente, printanière,  
Autour de qui tournoie l'empirement humain  
Comme une abeille autour d'une branche fruitière.

Vous courez dans les champs, et le vol d'un pigeon  
Fait plus d'ombre que vous sur l'herbe soleilleuse.  
Vos yeux sont verdoyants, pareils à deux bourgeons,  
Vos pieds ont la douceur des feuilles cotonneuses.

Vous habitez le tronc fécond des cerisiers  
Qui reposent sur l'air leurs pesantes ramures;  
Votre cœur est léger comme un panier d'osier  
Plein de pétales vifs, de tiges et de mûres.

C'est par vous que l'air joue et que le matin rit,  
Que l'eau laborieuse ou dolente s'éclaire,  
Et que les cœurs sont comme un jardin qui fleurit  
Avec ses amandiers et ses roses trémières.

C'est par vous que l'on est vivace et glorieux,  
Que l'espoir est entier comme la lune ronde,  
Et que la bonne odeur du jour d'été joyeux  
Pénètre largement la poitrine féconde.

C'est par vous que l'on est incessamment mêlé  
A la chaude, odorante et bruyante nature,  
Qu'on est fertile ainsi qu'un champ d'orge et de blé,  
Beau comme le matin et comme la verdure.

Ah! Jeunesse, pourquoi faut-il que vous passiez  
Et que nous demeurions pleins d'ennuis et pleins d'âge  
Comme un arbre qui vit sans lierre et sans rosier,  
Qui souffre sur la route et ne fait plus d'ombrage...

(*Le Cœur innombrable.*)

## Guillaume Apollinaire.

Rome, 1880. — Paris, 1918.

Œuvres. — POÉSIE : *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée* (1911). — *Alcools* (1913). — *Vitam impendere amori* (1917). — *Calligrammes* (1918).

ROMANS ET NOUVELLES : *L'Enchanteur pourrissant* (1909). — *L'Hérésiarque et Cie* (1910). — *Le Poète assassiné* (1916). — *La Femme assise* (1920).

THÉÂTRE, ESSAIS, etc.

De son vrai nom Wilhelm-Albert de Kostrowiecki. Né à Rome de parents polonais; fit ses études à Monaco et à Nice, puis vécut en bohème à Paris ou à travers l'Europe. Son influence fut grande dans tous les milieux de jeunes artistes, avant 1914. Fit toute la guerre : blessé à la tête, près de Berry-au-Bac (Aisne), et trépané, il mourut à Paris le 9 novembre 1918.

L'œuvre d'Apollinaire achève le symbolisme et contient en germe toutes les audaces de la poésie et de l'art modernes. Lettré à la culture très diverse, il est d'autre part avide de toutes les nouveautés (art nègre, cubisme) et fait figure de précurseur. C'est lui qui emploie d'abord le nom de *Surréalisme*, qui désignera bientôt une tentative de libération de l'inconscient en révolte contre les cadres logiques traditionnels (A. BRETON, L. ARAGON, T. TZARA, P. ELUARD les peintres CHIRICO, S. DALI, etc.). Du symbolisme, il rejette peu à peu les fausses élégances pseudo-aristocratiques, mais garde le secret des mélodies souples et envoûtantes; son inspiration est humaine et fraternelle. Par ailleurs — ce rêveur est aussi un humoriste — il s'amuse des aspects saugrenus de la vie et se plaît aux pires extravagances, désarticulant poème, strophe, vers et phrase. Pourtant, à travers ces outrances — gratuites chez tant d'autres — s'exprime une sensibilité très émouvante.

### Le Pont Mirabeau.

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souvienne  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure.

(*Alcools.*)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris. — Tous droits réservés.

**Automne malade.**

Automne malade et adoré  
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseaies  
Quand il aura neigé  
Dans les vergers

Pauvre automne  
Meurs en blancheur et en richesse  
De neige et de fruits mûrs  
Au fond du ciel

Des éperviers planent  
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines  
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines  
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs  
Les fruits tombant sans qu'on les cueille  
Le vent et la forêt qui pleurent  
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille  
Les feuilles  
Qu'on foule  
Un train  
Qui roule  
La vie  
S'écoule

(*Alcools.*)

**Marie.**

Vous y dansiez petite fille  
Y danserez vous mère-grand  
C'est la maclotte<sup>1</sup> qui sautille  
Toutes les cloches sonneront  
Quand donc reviendrez-vous Marie

Des masques sont silencieux  
Et la musique est si lointaine  
Qu'elle semble venir des cieux  
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine  
Et mon mal est délicieux

---

1. Mot wallon (Apollinaire vécut un temps à Stavelot et à Francorchamps) : danse; altération du fr. *matelote*, danse de matelots; ne pas confondre avec le wallon *maclote*, tête, pommeau (orig. german.).

Les brebis s'en vont dans la neige  
Flocons de laine et ceux d'argent  
Des soldats passent et que n'ai-je  
Un cœur à moi ce cœur changeant  
Changeant et puis encor que sais-je.....

Je passais au bord de la Seine  
Un livre ancien sous le bras  
Le fleuve est pareil à ma peine  
Il s'écoule et ne tarit pas  
Quand donc finira la semaine

(*Alcools.*)

### Ombre.

Vous voilà de nouveau près de moi  
Souvenirs de mes compagnons morts à la guerre  
L'olive du temps  
Souvenirs qui n'en faites qu'un  
Comme cent fourrures ne font qu'un manteau  
Comme ces milliers de blessures ne font qu'un article  
Apparence impalpable et sombre qui avez pris [de journal  
La forme changeante de mon ombre  
Un indien à l'affût pendant l'éternité  
Ombre vous rampez près de moi  
Mais vous ne m'entendez plus  
Vous ne connaîtrez plus les poèmes divins que je chante  
Tandis que moi je vous entends je vous vois encore  
Destinées  
Ombre multiple que le soleil vous garde  
Vous qui m'aimez assez pour ne jamais me quitter  
Ombre encre du soleil  
Ecriture de ma lumière  
Caisson de regrets  
Un dieu qui s'humilie

(*Calligrammes.*)

### Jean Giraudoux.

*Bellac, 1882. — Paris, 1944.*

Œuvres : ROMANS ET NOUVELLES. — *Provinciales* (1909). — *Lectures pour une ombre* (1917). — *Suzanne et le Pacifique* (1921). — *Siegfried et le Limousin* (1922). — *Bella* (1926). — *Eglantine* (1927), etc.

THÉÂTRE. — *Siegfried* (1928). — *Amphitryon 38* (1930). — *Intermezzo* (1933). — *Tessa* (1934). — *La guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935). — *Electre* (1937). — *Ondine* (1939), etc.

Prosateur ingénieux et original. Son style, très brillant, très imagé, fertile en trouvailles imprévues, a paru quelquefois trop constamment tendu vers l'originalité voulue et l'effet de surprise. On a parlé, à propos de Giraudoux, de préciosité, de virtuosité purement verbale. On a remarqué aussi que l'intelligence seule ne peut remplir le vide de l'émotion, ni l'esprit tenir la place du

cœur. Pourtant, dans ses meilleures œuvres, l'intelligence et l'invention ne nuisent ni à la souplesse du style, ni à l'émotion, ni à une certaine poésie. Son théâtre a connu un vif succès, qu'explique sa richesse de pensée très réelle, sous l'apparente fantaisie, la verve fantasque et poétique.

### Le printemps.

C'était le printemps, frère de l'été. Vous n'auriez pas su distinguer le blé du gazon, ni l'amitié de l'amour; le ciel était lointain, et montait jusqu'au soleil; les haleines des hommes ne ternissaient plus l'air, et ne s'y continuaient pas comme une rivière boueuse dans un fleuve transparent; les trains seuls, à l'horizon, fumaient; c'étaient les pluies fines tombant de l'azur comme si midi avait sa rosée; c'était un petit ruisseau, amoureux de son eau, et qui courait après elle, murmurant en vain des noms. Le soleil n'était plus un patron dédaigneux, venant voir vers midi si les compagnons sont à l'ouvrage; il se levait avec son chantier, escortait les diligences jusqu'aux bourgs, s'arrêtait parfois au-dessus des étangs, et pouvait voir déjà, en s'en allant, les poules dormir, d'un œil et d'une patte. Puis, la terre se dilatait, et devenait la nuit.

Il faudrait toute une saison pour voir venir le printemps, pour voir passer les jardinières, avec de grosses betteraves grenat, où s'est réfugié tout le sang de la terre; les mères, avec de petits enfants, nés au printemps dernier, qu'elles flattent de la main, et appellent leur petit camarade; les laveuses, auxquelles il suffirait de frotter les mains, pour faire de la mousse. Voilà une petite fille, qui a peur de tout, ses yeux étant trop grands; voilà un petit chien bousculé, qui hurle et hurle..., étrangement fort, comme s'il était l'âme d'un Terre-Neuve gigantesque écrasé plus loin. On voit le ciel à travers la lune; on voit le ciel, derrière la nuit.

Voilà mon printemps, voilà ma vie. Eux, les hommes, la vie les chasse, comme une voiture chasse un poulet. Elle est derrière; il croit aussitôt qu'elle le poursuit, et l'idée ne lui vient pas de se ranger et de la laisser passer au galop et avec ses jurons; il court, oubliant qu'il a des ailes, et ce n'est qu'une carriole qui bourlingue, pleine de fromages et dans laquelle des filles rient. Les amoureux seuls et les malades s'asseyent sur l'accotement et se plaisent à nommer par leur nom les avoines, les noisettes, les parties du soir, tout ce que l'on pourrait aimer, au fond, sans l'amour ou la maladie.

Voilà ma vie; oublier que je vis, laisser toutes choses venir à moi, rapetissées et veloutées, pour qu'elles puissent passer par mes yeux sans me meurtrir aux prunelles; me demander : les poules croient-elles que les hannetons tombent des nuages; les chiens distinguent-ils les hommes de leurs sœurs les jeunes filles, de leurs femmes les femmes; les chiens peuvent-ils être attentifs à d'autres qu'à la vieille demoiselle en visite qui leur dit, grattant le dessous de sa chaise : Le chat !

(*Provinciales.*)

Autorisé par B. Grasset, éd., Paris.

### La guerre est-elle inévitable?

(Hector souhaite, non par lâcheté mais par raison et par humanité, écarter le péril de la guerre. Il a été chargé de négocier avec Ulysse, qui représente les Grecs.)

.....

HECTOR. — Et vous voulez la guerre ?

ULYSSE. — Je ne la veux pas. Mais je suis moins sûr de ses intentions à elle.

HECTOR. — Nos peuples nous ont délégués tous deux ici pour la conjurer. Notre seule réunion signifie que rien n'est perdu...

ULYSSE. — Vous êtes jeune, Hector !... A la veille de toute guerre, il est courant que deux chefs des peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et ils conviennent que la guerre est le pire fléau du monde, et tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, ils sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient. Ils se regardent. Et, tiédés par le soleil, attendris par un vin clair, ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait qui n'appelle l'amour humain, et rien d'incompatible non plus dans leurs langages, dans leur façon de se gratter le nez ou de boire. Et ils sont vraiment comblés de paix, de désirs de paix. Et ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent de leur calèche pour se sourire... Et le lendemain pourtant éclate la guerre... Ainsi nous sommes tous deux maintenant... Nos peuples autour de l'entretien se taisent et s'écartent, mais ce n'est pas qu'ils attendent de nous une victoire sur l'inéluctable. C'est seulement qu'ils nous ont donné pleins pouvoirs, qu'ils nous ont isolés, pour que nous goûtions mieux, au-dessus de la catastrophe, notre fraternité d'ennemis. Goûtons-la. C'est un plat de riches. Savourons-la... Mais c'est tout. Le privilège des grands, c'est de voir les catastrophes d'une terrasse.

.....

HECTOR. — Nous vous rendrons Hélène.

ULYSSE. — L'insulte au destin ne comporte pas la restitution.

HECTOR. — Pourquoi discuter alors ! Sous vos paroles, je vois enfin la vérité. Avouez-le. Vous voulez nos richesses ! Vous avez fait enlever Hélène pour avoir à la guerre un prétexte honorable ! J'en rougis pour la Grèce. Elle en sera éternellement responsable et honteuse.

ULYSSE. — Responsable et honteuse ? Croyez-vous ! Les deux mots ne s'accordent guère. Si nous nous savions vraiment responsables de la guerre, il suffirait à notre génération actuelle de nier et de mentir pour assurer la bonne foi et la bonne conscience de toutes nos générations futures. Nous mentirons. Nous nous sacrifierons.

HECTOR. — Eh bien, le sort en est jeté, Ulysse ! Va pour la guerre ! A mesure que j'ai plus de haine pour elle, il me vient d'ailleurs un désir plus incoercible de tuer... Partez, puisque vous me refusez votre aide...

ULYSSE. — Comprenez-moi, Hector !... Mon aide vous est acquise. Ne m'en veuillez pas d'interpréter le sort. J'ai voulu seulement lire dans ces grandes lignes que sont, sur l'univers, les voies des caravanes, les chemins des navires, le tracé des grues volantes et des races. Donnez-moi votre main. Elle aussi a ses lignes. Mais ne cherchons pas si leur leçon est la même. Admettons que les trois petites rides au fond de la main d'Hector disent le contraire de ce qu'assurent les fleuves, les vols et les sillages. Je suis curieux de nature, et je n'ai pas peur. Je veux bien aller contre le sort. J'accepte Héléne. Je la rendrai à Ménélas. Je possède beaucoup plus d'éloquence qu'il n'en faut pour faire croire un mari à la vertu de sa femme. J'amènerai même Héléne à y croire elle-même. Et je pars à l'instant, pour éviter toute surprise. Une fois au navire, peut-être risquons-nous de déjouer la guerre.

HECTOR. — Est-ce là la ruse d'Ulysse, ou sa grandeur ?

ULYSSE. — Je ruse en ce moment contre le destin, non contre vous. C'est mon premier essai et j'y ai plus de mérite. Je suis sincère, Hector... Si je voulais la guerre, je ne vous demanderais pas Héléne, mais une rançon qui vous est plus chère... Je pars... Mais je ne peux me défendre de l'impression qu'il est bien long, le chemin qui va de cette place à mon navire.

HECTOR. — Ma garde vous escorte.

ULYSSE. — Il est long comme le parcours officiel des rois en visite quand l'attentat menace... Où se cachent les conjurés ? Heureux nous sommes, si ce n'est pas dans le ciel même... Et le chemin d'ici à ce coin du palais est long... Et long mon premier pas... Comment va-t-il se faire, mon premier pas, entre tous ces périls... Vais-je glisser et me tuer ? Une corniche va-t-elle s'effondrer sur moi de cet angle ? Tout est maçonnerie neuve ici, et j'attends la pierre croulante... Du courage... Allons-y. (*Il fait un premier pas.*)

HECTOR. — Merci, Ulysse.

ULYSSE. — Le premier pas va... Il en reste combien ?

HECTOR. — Quatre cent soixante.

ULYSSE. — Au second ! Vous savez ce qui me décide à partir, Hector...

HECTOR. — Je le sais. La noblesse.

ULYSSE. — Pas précisément... Andromaque a le même battement de cils que Pénélope.

(Hector tue Démokos, le poète troyen parce qu'il appelait le peuple aux armes. En mourant, Demokos affirme avoir été tué par le Grec Oïax. La guerre aura lieu.)

(*La guerre de Troie n'aura pas lieu*, II, 13.)

Autorisé par B. Grasset, éd., Paris.

## Georges Duhamel.

Paris, 1884.

**Œuvres principales.** — ROMANS ET CONTES : *Vie des Martyrs*, 1914-1916 : (1917). — *Civilisation* (1918). — *La Possession du Monde* (1919). — *Confession de Minuit* (1920). — *Les Hommes abandonnés* (1921). — *Les Plaisirs et les Jeux* (1922). — *La Pierre d'Horeb* (1926). — *Lettres au Patagon* (1927). — *Scènes de la Vie future* (1928). — *Chronique des Pasquier* (10 vol. parus depuis 1930 : *Le Notaire du Havre* — *Le Jardin des bêtes sauvages* — *Vue de la terre promise* — *La Nuit de la Saint-Jean* — *Le Désert de Bièvres* — *Les Maîtres* — *Cécile parmi nous* — *Combat contre les Ombres* — *Suzanne et les jeunes hommes* — *La Passion de Joseph Pasquier*).

POÉSIE, CRITIQUE, ESSAIS, etc.

Médecin, il s'occupa d'abord à des travaux de laboratoire et publia, avant 1914, des poèmes et des recueils de critique. Fut chirurgien aux armées, de 1914 à 1918. La *Vie des martyrs* et *Civilisation*, livres admirables par leur généreuse pitié, content ses souvenirs des hôpitaux du front. Puis il se donne tout aux lettres. Ses œuvres valent par la sympathie et l'ironie souriante avec lesquelles il contemple les hommes. Duhamel enseigne le goût de la vie, l'optimisme serein, l'amour de l'activité spirituelle, la sincérité de cœur et d'esprit.

### Propos sur les malades.

Je ne suis pas un manouvrier, un homme d'action, comme mes confrères chirurgiens. Je juge et n'exécute pas. Je suis purement médecin et, par nature, contemplatif.

Je sais que presque tous mes malades veulent s'entendre dire ce qu'ils savent. « Le café m'incommode, » gémit M. Follebarbe. — « Eh bien, dis-je, après mûre réflexion, ne prenez donc plus de café. » — « Parbleu, oui ! s'écrie l'excellent homme. Je n'y avais pas songé. » Il me paye et s'en va content. Je sais qu'il reviendra, que, comme tous les autres malades, il veut surtout qu'on lui permette de se livrer impunément à ses vices favoris. « Je ne peux pas, me dira-t-il, me passer de mon café. N'avez-vous pas quelque chose qui en neutralise l'action ? » Je sourirai. J'écrirai. Pauvre M. Follebarbe !

Je sais que le grand secret de mon art est d'instituer des traitements afin de pouvoir les suspendre un beau jour et livrer ainsi à elle-même la nature, qui fait merveille quand elle ne fait pas défaut.

Je sais avoir pitié des lâches, ce qui est plus nécessaire et plus difficile que de prendre en compassion les vaillants et les forts.

Je sais que notre difficile métier exige une véritable imagination créatrice, tout comme la dramaturgie. J'étais encore écolier quand j'eus la chance d'assister à la consultation d'un maître vénérable. Il examinait, avec nous, un moribond déjà plus qu'à demi dévoré d'un cancer et tout à fait rongé d'angoisse. « Que venez-vous faire chez moi ? lui dit soudain ce bon médecin. Je ne soigne que les cancéreux. » Le bonhomme rayonnait et s'enfuit en s'excusant. Pour moi, j'étais fort ému et je saluai mon vieux maître comme j'eusse fait Shakespeare.

Je sais que chacun de mes malades est persuadé que je ne songe qu'à lui, et non seulement à sa maladie, mais encore à ses affaires, à ses projets, à ses intrigues, à ses haines, à ses amours. Ils rêvent tous plus



ou moins de m'engager dans leurs querelles. Parfois, au long de ma journée, je rencontre tel ou tel qui me dit, elliptiquement : « Vous savez qu'il a eu le front d'accepter ! » ou bien : « J'ai fini par les enlever à sept francs au lieu de neuf » ou même : « Plus de doute, c'est une canaille ! » Je ne sais plus, depuis longtemps, si tant est que je l'aie jamais su, quel est l'homme ou l'objet en cause. Qu'à cela ne tienne, je cligne de l'œil, je hoche la tête. Parfois je fais claquer ma langue, je siffote d'un air entendu. Je ris, je profère des monosyllabes adroits, à sens multiples. Que voulez-vous ? le bon médecin doit laisser croire à chaque malade qu'il n'y a qu'un malade au monde, un seul intéressant, du moins. Que si les autres malades sont mentionnés, c'est avec étonnement et toujours pour mettre en lumière une comparaison favorable.

Le mois passé, je vis entrer dans mon cabinet un inconnu qui me dit, riant comme pour se disculper : « Docteur, c'est encore mon foie ! » Au prix d'un vigoureux effort de mémoire, je parvins à me rappeler que j'avais examiné cet homme voici douze ans, peut-être plus. « J'avoue, monsieur, m'écriai-je, que je vous attendais un peu. »

Je sais que la moitié des maux provient de nos remèdes, mais qu'il faudrait être dieu pour se passer de remèdes.

Je sais aussi que, pour être efficace, notre métier doit garder quelque odeur de sorcellerie. Un jour que, pour adoucir les souffrances d'une pauvre femme, j'avais en vain épuisé toutes les ressources de mon talent, Arnauld, savant ami que je prise entre tous, me dit, voyant mon souci : « Vous avez tout tenté. Soit ! Mais avez-vous pensé à lui prendre la main ? Avez-vous posé votre main sur son front ? »

Que sais-je encore, mon ami ? Ah ! mille choses que nous connaissons tous. Je sais que la gratitude... Je sais que l'argent... Je sais que l'autorité... que la souffrance, la mort...

Il faudrait peut-être aussi vous parler de ce que je ne sais pas.

... Ne croyez pas, mon ami, que j'aie, de telles aventures, une expérience purement objective. Il m'est arrivé déjà d'être malade. Il m'est arrivé, comme à tout le monde, je l'avoue, de sentir l'anxieux génie s'emparer de ma personne. Je le connais, ce sentiment de déchéance et d'humiliation qui ne va pas sans délices. Quitter son clan pour passer dans l'autre. Démission ! Voyages ! Et, parfois, qui sait ? patrouille jusqu'aux frontières de la vie.

La mystérieuse disgrâce, je l'éprouve moins à mon mal qu'à l'accent du camarade appelé pour m'examiner et qui prend tout à coup sa voix professionnelle et qui me bannit de ma caste en proférant ces simples mots : « C'est bon ! Déshabille-toi. »

Sans doute, plusieurs fois encore, mon ami, je devrai « me déshabiller » avant la suprême fois.

Je me tiens, pour l'instant, à la crête de la colline, entre le jeune et le vieil homme.

Quand le jeune homme ressent les premières atteintes du démon de la maladie, il en demeure consterné, comme par le déshonneur. Il songe à la pomme véreuse, à l'irréremédiable, à la terre. Il croit, pour

jamais, la source de joie tarie. Et puis le démon s'en va besogner en d'autres lieux. Et l'adolescent, ébahi, retrouve sa chair et son âme.

L'homme dans la force de l'âge est si bien fait à ces visites, il s'est retrouvé tant de fois, après de si dangereux assauts, qu'il en arrive à penser qu'il se retrouvera toujours.

Et puis, un jour, le démon s'incruste... Mon ami, mon ami, si vous le voulez bien, nous reparlerons de tout cela plus tard. Je me sens, cette nuit, reposé, détendu, pour tout dire en santé parfaite. Et ce n'est pas alarmant pour les gens de mon espèce.

(*Lettres au Patagon : Lettre sur les malades.*)

## Jules Supervielle.

Montevideo, 1884. — Paris, 1960.

Œuvres. — POÉSIE : *Les Poèmes de l'Humour triste* (1919). — *Débarcadères* (1922). — *Gravitations* (1925). — *Les Amis inconnus* (1934), etc.

ROMANS. — *L'Homme de la Pampa* (1923). — *L'Enfant de la Haute Mer* (1931) (nouvelles), etc.

THÉÂTRE : *La Belle au Bois* (1933). — *Bolívar* (1936). — *Le Voleur d'Enfants* (1948), etc.

Né de parents français, Supervielle garde le souvenir de l'Amérique du Sud et le goût du voyage et du dépaysement; sa poésie leur empruntera fréquemment prétextes ou symboles. Très français, d'ailleurs, par un certain goût de l'équilibre et de l'ordre, son art n'est rien moins qu'exotique. Tout intérieure, toute tournée vers le mystère du moi le plus profond et d'un monde extérieur non moins riche en énigmes, sa poésie a parfois été rattachée au mouvement surréaliste, dont elle serait sans doute une des plus authentiques réussites. Mais ce qui importe plus que ces classements et ces filiations, c'est de souligner la fraîcheur et le ton pénétrant de certains de ses poèmes, dans lesquels le mystère quotidien s'exprime par les mots les plus simples et les images les plus claires. Incontestablement, Supervielle est un des artistes qui a le mieux réussi dans la recherche de moyens poétiques nouveaux.

### A une enfant.

Que ta voix à travers les portes et les murs  
Me trouve enfin dans ma chambre, caché par la poésie,  
O enfant qui es mon enfant,  
Toi qui as l'étonnement de la corbeille peu à peu  
garnie de fleurs et d'herbes odorantes  
Quand elle se croyait oubliée dans un coin,  
Et tu regardes de mon côté comme en pleine forêt  
l'écriveau qui montre les routes.  
La peinture est visible à peine,  
On confond les distances  
Mais on est rassuré.

O dénuement !  
Tu n'es même pas sûre de posséder ta petite robe  
ni tes pieds nus dans tes sandales  
Ni que tes yeux soient bien à toi, ni même leur  
étonnement,  
Ni cette bouche charnue, ni ces paroles retenues,  
As-tu seulement le droit de regarder du haut en bas  
ces arbres qui barrent le ciel du jardin  
Avec toutes ces pommes de pin et ces aiguilles qui fourmillent ?  
Le ciel est si large qu'il n'est peut-être pas de place  
en dessous pour une enfant de ton âge,  
Trop d'espace nous étouffe autant que s'il n'y en  
avait pas assez,  
Et pourtant il te faut, comme les personnes grandes,  
Endurer tout l'univers avec son sourd mouvement;  
Même les fourmis s'en accommodent et les petits des fourmis.  
Comment faire pour accueillir les attelages sur les routes,  
à des vitesses différentes,  
Et les chaudières des navires qui portent le feu sur la mer ?  
Tes yeux trouveraient dans les miens le secours que  
l'on peut tirer  
De cette chose haute à la voix grave qu'on appelle un père  
dans les maisons  
S'il ne suffisait de porter un regard clair sur le monde.

(*Gravitations.*)

### Pour un poète mort.

Donnez-lui vite une fourmi  
Et si petite soit-elle,  
Mais qu'elle soit bien à lui !  
Il ne faut pas tromper un mort.  
Donnez-la lui, ou bien le bec d'une hirondelle,  
Un bout d'herbe, un bout de Paris,  
Il n'a plus qu'un grand vide à lui  
Et comprend encor mal son sort.

A choisir il vous donne en échange  
Des cadeaux plus obscurs que la main ne peut prendre :  
Un reflet qui couche sous la neige,  
Ou l'envers du plus haut des nuages,  
Le silence au milieu du tapage,  
Ou l'étoile que rien ne protège.  
Tout cela il le nomme et le donne  
Lui qui est sans un chien ni personne.

### Solitude.

Homme égaré dans les siècles,  
Ne trouveras-tu jamais un contemporain ?  
Et celui-là qui s'avance derrière de hauts cactus  
Il n'a pas l'âge de ton sang qui dévale de ces montagnes,  
Il ne connaît pas les rivières où se trempe ton regard  
Et comment savoir le chiffre de sa tête recéleuse ?  
Ah ! tu aurais tant aimé les hommes de ton époque  
Et tenir dans tes bras un enfant rieur de ce temps-là !  
Mais sur ce versant de l'Espace  
Tous les visages t'échappent comme l'eau et le sable  
Tu ignores ce que connaissent même les insectes, les gouttes d'eau,  
Ils trouvent un continent à qui parler ou murmurer,  
Mais à défaut d'un visage  
Les étoiles comprennent ta langue  
Et d'instant en instant, familières des distances,  
Elles secondent ta pensée, lui fournissent des paroles,  
Il suffit de prêter l'oreille lorsque se ferment les yeux.  
Oh ! je sais, je sais bien que tu aurais préféré  
Etre compris par le jour que l'on nomme aujourd'hui  
A cause de sa franchise et de son air ressemblant  
Et par ceux-là qui se disent sur la Terre tes semblables  
Parce qu'ils n'ont pour s'exprimer du fond de leurs années-lumière  
Que le scintillement d'un cœur  
Obscur pour les autres hommes.

### Faire place.

Disparais un instant, fais place au paysage,  
Le jardin sera beau comme avant le déluge,  
Sans hommes, le cactus redevient végétal,  
Et tu n'as rien à voir aux racines qui cherchent  
Ce qui t'échappera, même les yeux fermés.  
Laisse l'herbe pousser en dehors de ton songe  
Et puis tu reviendras voir ce qui s'est passé.

(*Les Amis inconnus.*)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris — Tous droits réservés.

### André Maurois.

*Elbeuf*, 1885.

Ecrivain très érudit qui rappelle Anatole France par la finesse délicate de son art, sa philosophie sereine, un peu sceptique, et son atticisme. Il a romancé ses souvenirs de guerre dans *Les Silences du colonel Bramble* et *Les Discours du docteur O' Grady*, où il allie l'humour et la pitié. A publié depuis 1920 des romans d'une rare distinction, *Bernard Quesnay*, *Climats*, etc.; des essais de critique, *Essai sur Dickens*, *Etudes anglaises*, *Meïpe ou la délivrance* (sur Gœthe), etc.; des essais historiques, *La Vie de Shelley*, *Byron*, *La Vie de Disraëli*, etc. Dans ce dernier genre, la *biographie romancée*, Maurois est un maître. Et il a contribué beaucoup à faire aimer en France le génie anglais.

### Propos sur les Anglais.

L'interprète Aurelle (l'auteur lui-même) a été adjoint à l'état-major d'un régiment écossais. Dans la lettre suivante, qu'il adresse à une amie, il décrit ses impressions du cantonnement et analyse sa sympathie pour ses compagnons : le colonel Bramble, vieux guerrier simple et bon; le major Parker, un intellectuel; le docteur O'Grady, Irlandais subtil, et un pasteur.

#### Quelque part en France.

Les soldats passent en chantant :  
« Mets tes soucis dans ta musette. »  
Il pleut, il vente, il fait un temps  
A ne pas suivre une grisette.  
Les soldats passent en chantant,  
Moi, je fais des vers pour Josette;  
Les soldats passent en chantant :  
« Mets tes soucis dans ta musette. »

Un planton va dans un instant  
M'apporter de vieilles gazettes :  
Vieux discours de vieux charlatans.  
« Mets tes soucis dans ta musette. »  
Nous passons nos plus beaux printemps  
A ces royales amusettes;  
Les soldats passent en chantant :  
« Mets tes soucis dans ta musette. »

La pluie sur les vitres battant  
Orchestre, comme une mazette,  
Quelque prélude de Tristan;  
« Mets tes soucis dans ta musette. »  
Demain sans doute un percutant  
M'enverra faire la causette  
Aux petits soupers de Satan.  
« Mets tes soucis dans ta musette. »  
Les soldats passent en chantant.

Un matin gris se lève sur la plaine spongieuse. Aujourd'hui sera ce qu'a été hier, demain ce qu'aujourd'hui aura été. Le docteur me dira, en agitant les bras : « Très triste, messiou », et il ne saura pas ce qui est triste, moi non plus.

Le Padre écrira des lettres, étalera des réusites et montera à cheval. Le canon tonnera : des Allemands seront tués, des nôtres aussi. Nous aurons au lunch du bœuf conservé et des pommes de terre bouillies, la bière sera détestable et le colonel me dira : « Bière française, no bonne, messiou. »

Le soir, après un dîner de mouton mal cuit (sauce à la menthe) et de pommes de terre bouillies, viendra l'heure auguste du gramophone. Nous entendrons les *Arcadians*, le *Mikado*, puis *Destiny Waltz*,

« pour vous, messiou », et *Mistress Finzi Magrini*, pour le colonel, puis enfin *Lancashire Ramble*. J'ai pour mon malheur, lorsque pour la première fois j'entendis cet air de cirque, imité d'un jongleur rattrapant ses boules en mesure. Cette petite comédie a désormais sa place dans les traditions du mess et si, ce soir, j'oubliais, aux premières notes du *Ramble*, de jouer mon rôle, le colonel me dirait : « Allons, messiou, allons », en esquissant des jongleries, mais je sais mes devoirs et je n'oublierai pas.

Car le colonel Bramble n'aime que les spectacles familiers et les plaisanteries qui ont de la bouteille.

Son numéro favori est le récit par O'Grady d'un départ en permission. Quand il est de mauvaise humeur, quand un de ses vieux amis a été nommé brigadier général ou fait compagnon de l'Ordre du Bain, ce récit peut seul lui arracher un sourire. Il le sait par cœur et, comme les enfants, arrête le docteur si celui-ci passe une phrase ou change la forme d'une réplique.

« Non, docteur, non ; l'officier de marine vous a dit :

— Quand vous entendrez quatre violents, courts, coups de sifflet, c'est que le bateau aura été torpillé —, et vous avez répondu :

— Et si la torpille enlève le sifflet ? »

Le docteur, ayant retrouvé sa page, continue.

Parker, lui aussi, a découvert un jour une phrase qui connaît désormais les plus brillants succès ; il l'a cueillie dans une lettre adressée au *Times* par un chapelain.

« La vie du soldat, écrivait cet excellent homme, est une vie très dure, parfois mêlée de réels dangers. »

Le colonel goûte profondément l'humour inconscient de cette formule et la cite volontiers quand un obus le cingle de cailloux. Mais sa grande ressource, si la conversation se spécialise et l'ennuie, c'est de contre-attaquer le Padre sur un de ses deux points faibles : les évêques et les Ecosseis.

Le Padre, qui vient des Highlands, montre un patriotisme local farouche et exclusif. Il est convaincu que seuls les Ecosseis jouent le jeu et se font réellement tuer.

« Si l'histoire est juste, dit-il, cette guerre ne s'appellera pas la guerre européenne, mais la guerre de l'Ecosse contre l'Allemagne. »

Le colonel est écossais lui-même, mais il est juste et toutes les fois qu'il trouve dans les journaux des listes de pertes de la Garde irlandaise ou des fusiliers gallois, il les lit à haute voix au Padre qui pour défendre ses positions doit soutenir que les fusiliers gallois et la Garde irlandaise se recrutent à Aberdeen : il n'y manque pas.

Tout cela doit vous paraître un peu puéril, mon amie, mais ces enfantillages éclairent seuls notre triste vie de Robinsons bombardés. Oui, ces hommes admirables sont par certains côtés demeurés des enfants : ils en ont le teint rose, le goût profond des jeux, et notre abri rustique m'apparaît bien souvent comme une nursery de héros.

Mais j'ai en eux une confiance infinie : leur métier de constructeurs d'empire leur a inspiré une haute idée de leurs devoirs d'hommes

blancs. Le colonel, Parker sont des « sahibs » que rien ne fera dévier de la route qu'ils auront choisie. Mépriser le danger, tenir sous le feu, ce n'est même pas à leurs yeux un acte de courage, cela fait simplement partie d'une bonne éducation. D'un petit bouledogue qui tient tête à un gros chien, ils disent gravement : « C'est un gentleman. »

Et un gentleman, un vrai, c'est bien près d'être, voyez-vous, le type le plus sympathique qu'ait encore produit l'évolution du pitoyable groupe de mammifères qui fait en ce moment quelque bruit sur la terre. Dans l'effroyable méchanceté de l'espèce, les Anglais établissent une oasis de courtoisie et d'indifférence. Les hommes se détestent; les Anglais s'ignorent. Je les aime beaucoup.

Ajoutez que c'est une bien sotte erreur que de les croire moins intelligents que nous, quelque vif plaisir que mon ami le major Parker semble trouver à l'affirmer. La vérité est que leur intelligence suit des méthodes différentes des nôtres : également éloignée de notre rationalisme classique et du lyrisme pédant des Allemands, elle se complait dans un bon sens vigoureux et dans l'absence de tout système. De là un ton simple et naturel que rend plus charmant encore le goût de ce peuple pour l'humour.

Mais je vois par la fenêtre que l'on amène mon cheval : il me faut donc aller chez des fermiers grinchus et obtenir de la paille pour le quartermaster, qui prétend bâtir des écuries. Vous, cependant, vous meublez des boudoirs et choisissez, ô guerrière, des soies doucement pékinées :

Dans votre salon directoire  
(Bleu lavande et jaune citron),  
De vieux fauteuils voisineront  
Dans un style contradictoire  
Avec un divan sans histoire  
(Bleu lavande et jaune citron).

A des merveilleuses notoires  
(Bleu lavande et jaune citron),  
Des muscadins à cinq chevrons  
Diront la prochaine victoire,  
En des dolmans ostentatoires  
(Bleu lavande et jaune citron).

Les murs nus comme un mur d'église  
(Bleu lavande et jaune citron)  
Quelque temps encore attendront  
Qu'un premier consul brutalise  
Leur calme et notre Directoire  
De son visage péremptoire  
(Œil bleu lavande et teint citron).

— Etes-vous un poète? m'a dit avec méfiance le colonel Bramble, qui me voit aligner des phrases courtes et de longueur égale.  
Je proteste.

(*Les Silences du colonel Bramble.*)

## François Mauriac.

Bordeaux, 1885.

Publia, avant 1914, des recueils de poèmes et collabora à diverses revues. Mais il a trouvé, depuis 1920, sa voie véritable dans le roman (*L'Enfant chargé de chaînes, La Robe prétexte, La Chair et le sang, Le Baiser au lépreux, Le Fleuve de feu, Génétrix, Le Désert de l'amour, Le Nœud de vipères, Thérèse Desqueyroux*, etc.). Ces œuvres sont composées avec fermeté, en un style vigoureux et sobre. Mauriac continue la grande tradition du roman français, depuis *La Princesse de Clèves* : il est vraiment *classique* dans ses analyses de caractères et ne les sacrifie ni au pittoresque, ni à la peinture des mœurs, ni à la défense d'une thèse. D'inspiration chrétienne, ces romans montrent toujours (comme les tragédies de Racine) l'âpre conflit des passions dans les âmes misérables que la grâce n'éclaire pas.

Abordant assez tard le théâtre, Mauriac lui a donné deux œuvres puissantes (*Asmodée et Le Feu sur la Terre*) dont l'atmosphère et les sujets s'apparentent à ceux de ses romans ; leur construction et leur langue révèlent un talent dramatique très sûr.

### Un faible.

Jean Péloueyre, étendu sur son lit, ouvrit les yeux. Les cigales autour de la maison crépitaient. Comme un liquide métal, la lumière coulait à travers les persiennes. Jean Péloueyre, la bouche amère, se leva. Il était si petit que la basse glace du trumeau refléta sa pauvre mine, ses joues creuses, un nez long, au bout pointu, rouge et usé, pareil à ces sucres d'orge qu'amincissent, en les suçant, de patients garçons. Les cheveux ras s'avançaient en angle aigu sur son front déjà ridé : une grimace découvrit ses gencives, des dents mauvaises. Bien que jamais il ne se fût tant haï, il s'adressa à lui-même de pitoyables paroles : « Sors, promène-toi, pauvre Jean Péloueyre ! » et il caressait de la main une mâchoire mal rasée. Mais comment sortir sans éveiller son père ? Entre une heure et quatre heures, M. Jérôme Péloueyre exigeait un silence solennel : ce temps sacré de son repos l'aidait à ne pas mourir de nocturnes insomnies. Sa sieste engourdissait la maison : pas une porte ne devait se fermer ni s'ouvrir, pas une parole ni un éternuement troubler le prodigieux silence à quoi, après dix ans de supplications et de plaintes, il avait dressé Jean, les domestiques, les passants eux-mêmes accoutumés sous ses fenêtres à baisser la voix...

En dépit de la sieste paternelle, la fournaise extérieure attira Jean Péloueyre ; d'abord elle l'assurait d'une solitude : au long de la mince ligne d'ombre des maisons, il glisserait sans qu'aucun rire fusât des seuils où les filles cousent. Sa fuite misérable suscitait la moquerie des femmes ; mais elles dorment encore environ la deuxième heure après midi, suantes et geignantes à cause des mouches. Il ouvrit, sans qu'elle grinçât, la porte huilée, traversa le vestibule où les placards déversent leur odeur de confitures et de moisissure, la cuisine ses relents de graisse. Ses espadrilles, on eût dit qu'elles ajoutaient au silence. Il décrocha sous une tête de sanglier son calibre 24 connu de toutes les pies du canton...

Jean sortit. Comme l'eau d'une piscine, la chaleur s'ouvrit et se referma sur lui. Il fut au moment d'aller à l'endroit où le ruisseau,



près de traverser le village, concentre sous un bois d'aulnes son haleine glacée, l'odeur des sources. Mais des moustiques, la veille, l'y avaient harcelé; puis son désir était d'adresser une parole à quelque être vivant. Alors il se dirigea vers le logis du docteur Pieuchon, de qui le fils Robert, étudiant en médecine, était revenu ce matin même pour les vacances.

Rien ne vivait, rien ne semblait vivre; mais à travers les volets mi-clos, parfois le soleil allumait des bésicles relevées sur un front de vieille. Jean Péloueyre marcha entre deux murs aveugles de jardins. Ce passage lui était cher parce qu'aucun œil ne s'y embusquait et qu'il s'y pouvait livrer à ses méditations. Méditer, chez lui, n'allait pas sans contractions du front, gestes, rires, vers déclamés, — toute une pantomime dont le bourg se gaussait. Ici, les arbres indulgents se refermaient sur ses solitaires colloques. Ah ! pourtant, qu'il eût préféré l'enchevêtrement des rues d'une grande ville où, sans que se retournent les passants, on peut se parler à soi-même ! Du moins, Daniel Trasis, dans ses lettres, l'assurait à Jean Péloueyre. Ce camarade, contre le gré de sa famille, s'était à Paris, « lancé dans la littérature ». Jean l'imaginait, le corps ramassé, puis bondissant dans la cohue parisienne, s'y enfonçant comme un plongeur; sans doute y nageait-il maintenant, haletait-il vers des buts précis : fortune, gloire, amour, tous fruits défendus à ta bouche, Jean Péloueyre !

A pas feutrés, il entra chez le docteur. La servante lui dit que ces messieurs avaient déjeuné en ville; Jean résolut d'attendre le fils Pieuchon, de qui la chambre ouvrait sur le vestibule. Cette chambre lui ressemblait au point que, l'ayant vue, on ne souhaitait plus d'en connaître l'hôte : au mur, râtelier de pipes, affiches du bal des étudiants; sur la table, une tête de mort insultée par un brûle-gueule; des livres achetés pour les loisirs des vacances. Les *Morceaux choisis* de Nietzsche attirèrent Jean : il les feuilleta. Une odeur de vêtements dont un étudiant s'est servi l'été venait de la malle ouverte. Alors Jean Péloueyre lut ceci : « *Qu'est-ce qui est bon ? — Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la valeur de puissance, la puissance elle-même. — Qu'est-ce qui est mauvais ? — Tout ce qui a sa racine dans la faiblesse. Périssent les faibles et les ratés : et qu'on les aide encore à disparaître !* »

Jean Péloueyre posa le livre; ces paroles entraient en lui comme dans une chambre, dont on pousse les volets, l'embrasement d'une après-midi. D'instinct il alla en effet à la fenêtre, livra la chambre de son camarade au feu du ciel, puis relut le phrasé atroce. Il ferma les yeux, les rouvrit, contempla son visage dans la glace. Ah ! pauvre figure de Landais chafouin, de « landousquet » comme au collège on le désignait, triste corps en qui l'adolescence n'avait su accomplir son habituel miracle, minable gibier pour le puits sacré de Sparte ! Il se revit à cinq ans chez les sœurs : en dépit de la haute position des Péloueyre, les premières places, les bons points allaient aux enfants bouclés et beaux. Il se rappela cette composition de lecture où, ayant lu mieux qu'aucun autre, il avait été tout de même classé dernier. Jean Péloueyre parfois se demandait si sa mère, morte phtisique, et qu'il n'avait pas

connue, l'eût aimé. Son père le chérissait comme un souffrant reflet de lui-même, comme son ombre chétive dans ce monde qu'il traversait en pantoufles ou étendu au fond d'une alcôve parfumée de valériane et d'éther...

Jean mesura d'un seul regard le désert de sa vie.

(*Le Baiser au lépreux.*)

## Jules Romains.

*Saint-Julien-Chapteuil-en-Velay*, 1885.

J. Romains (pseudonyme de Louis Farigoule), normalien et agrégé de philosophie, fut, avant 1914, l'initiateur de l'*unanimité* (1) : ce mouvement voulait régénérer la poésie en lui donnant comme objet, au-dessus des âmes individuelles, l'âme *collective*, l'esprit d'un groupe, d'une classe, d'une foule, d'une cité. Cette formule nouvelle a surtout porté ses fruits dans le roman. J. Romains est un écrivain très sincère et très probe : ses poèmes (*La Vie unanime*, *Un être en marche*, etc.), ses contes (*Le Vin blanc de la Villette*, *Le Bourg régénéré*, etc.), ses pièces de théâtre (*Knock*, *Le Dictateur*, *Musse*, etc.), ses romans (*Mort de quelqu'un*, *Les Copains*, *Psyché*, etc.), valent tous par l'impitoyable lucidité avec laquelle il analyse et révèle les âmes et les mœurs. Mais son chef-d'œuvre est sans doute *Les Hommes de bonne volonté*, énorme roman (2) qui a l'ampleur et la puissance de l'œuvre de Balzac : c'est une peinture vigoureuse de toute la société française depuis 1908, tantôt plaisante et satirique, tantôt tragique et grandiose; elle témoigne d'un esprit généreux et noble, et surtout d'une intelligence souveraine, qui explique et juge l'humanité, et nous donne les seules raisons valables de l'aimer.

### Une consultation du docteur Knock.

(Le docteur Knock, nouvellement arrivé dans le bourg de Saint-Maurice, a inauguré une consultation gratuite. Après une paysanne, une dame appartenant à la bourgeoisie de l'endroit est introduite.)

Knock, la dame en violet.

*Elle a soixante ans; toutes les pièces de son costume sont de la même nuance de violet; elle s'appuie assez royalement sur une sorte d'alpenstock.*

La Dame en violet, avec emphase.

Vous devez bien être étonné, docteur, de me voir ici.

Knock.

Un peu étonné, madame.

La Dame.

Qu'une dame Pons, née demoiselle Lempoumas, vienne à une consultation gratuite, c'est en effet assez extraordinaire.

Knock.

C'est surtout flatteur pour moi.

1. Avec G. Duhamel, Ch. Vildrac, G. Chennevière.—2. Vingt-sept volumes (1930-1946):  
Le 6 octobre — Crime de Quinette — Les Amours enfantines — Eros de Paris — Les Superbes  
— Les Humbles — Recherche d'une église — Province — Montée des périls — Les Pouvoirs  
— Recours à l'abîme — Les Créateurs — Mission à Rome — Le Drapeau noir — Prélude  
à Verdun — Verdun — Vorge contre Quinette — La douceur de vivre — Cette grande lueur  
à l'Est — Le monde est ton aventure — Journées dans la montagne — Les travaux et les joies  
— Naissance de la bande — Comparutions — Le Tapis magique — Françoise — Le 7 octobre.

La Dame.

Vous vous dites peut-être que c'est là un des jolis résultats du gâchis actuel, et que, tandis qu'une quantité de malotrus et de marchands de cochons roulent carrosse et sablent le champagne avec des actrices, une demoiselle Lempoumas, dont la famille remonte sans interruption jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle et a possédé jadis la moitié du pays, et qui a des alliances avec toute la noblesse et la haute bourgeoisie du département, en est réduite à faire la queue, avec les pauvres et pauvresses de Saint-Maurice ? Avouez, docteur, qu'on a vu mieux.

*Knock la fait asseoir.*

Hélas oui, madame...

(La dame a exposé au médecin le motif de sa visite : elle a voulu donner l'exemple aux habitants de Saint-Maurice et les amener ainsi à répondre à l'initiative généreuse du docteur Knock ; elle lui a dit les soucis que lui donne la gestion de sa fortune. Elle est sur le point de prendre congé.)

*La Dame se lève, faisant mine de se retirer.*

Je suis enchantée, docteur, d'avoir fait votre connaissance. Je reste chez moi toutes les après-midi. Il vient quelques personnes. Nous faisons salon autour d'une vieille théière Louis XV que j'ai héritée de mon aïeule. Il y aura toujours une tasse de côté pour vous. (*Knock s'incline. Elle avance encore vers la porte.*) Vous savez que je suis réellement très, très tourmentée avec mes locataires et mes titres. Je passe des nuits sans dormir. C'est horriblement fatigant. Vous ne connaissiez pas, docteur, un secret pour faire dormir ?

Knock.

Il y a longtemps que vous souffrez d'insomnie ?

La Dame.

Très, très longtemps.

Knock.

Vous en aviez parlé au docteur Parpalaid ?

La Dame.

Oui, plusieurs fois.

Knock.

Que vous a-t-il dit ?

La Dame.

De lire chaque soir trois pages du Code civil. C'était une plaisanterie. Le docteur n'a jamais pris la chose au sérieux.

Knock.

Peut-être a-t-il eu tort. Car il y a des cas d'insomnie dont la signification est d'une exceptionnelle gravité.

La Dame.

Vraiment ?

Knock.

L'insomnie peut être due à un trouble essentiel de la circulation intracérébrale, particulièrement à une altération des vaisseaux dite « en tuyau de pipe ». Vous avez peut-être, madame, les artères du cerveau en tuyau de pipe.

La Dame.

Ciel ! En tuyau de pipe ! L'usage du tabac, docteur, y serait-il pour quelque chose ? Je prise un peu.

Knock.

C'est un point qu'il faudrait examiner. L'insomnie peut encore provenir d'une attaque profonde et continue de la substance grise par la névrogie (1).

La Dame.

Ce doit être affreux. Expliquez-moi cela, docteur.

Knock, *très posément*.

Représentez-vous un crabe, ou un poulpe, ou une gigantesque araignée en train de vous grignoter, de vous suçoter et de vous déchiqeter doucement la cervelle.

La Dame.

Oh ! (*Elle s'effondre dans un fauteuil.*) Il y a de quoi s'évanouir d'horreur. Voilà certainement ce que je dois avoir. Je le sens bien. Je vous en prie, docteur, tuez-moi tout de suite. Une piqûre, une piqûre ! Ou plutôt ne m'abandonnez pas. Je me sens glisser au dernier degré de l'épouvante. (*Un silence.*) Ce doit être absolument incurable ? et mortel ?

Knock.

Non.

La Dame.

Il y a un espoir de guérison ?

Knock.

Oui, à la longue.

La Dame.

Ne me trompez pas, docteur. Je veux savoir la vérité.

Knock.

Tout dépend de la régularité et de la durée du traitement.

La Dame.

Mais de quoi peut-on guérir ? De la chose en tuyau de pipe, ou de l'araignée ? Car je sens bien que, dans mon cas, c'est plutôt l'araignée.

Knock.

On peut guérir de l'un et de l'autre. Je n'oserais peut-être pas donner cet espoir à un malade ordinaire, qui n'aurait ni le temps ni les moyens de se soigner suivant les méthodes les plus modernes. Avec vous, c'est différent.

La Dame *se lève*.

Oh ! Je serai une malade très docile, docteur, soumise comme un petit chien. Je passerai partout où il le faudra, surtout si ce n'est pas trop douloureux.

Knock.

Aucunement douloureux, puisque c'est à la radioactivité que l'on fait appel. La seule difficulté, c'est d'avoir la patience de poursuivre bien sagement la cure pendant deux ou trois années, et aussi d'avoir sous la main un médecin qui s'astreigne à une surveillance incessante du processus de guérison, un calcul minutieux des doses radioactives — et à des visites presque quotidiennes.

1. Terme de physiologie : substance remplissant les espaces intercellulaires du système nerveux.

La Dame.

Oh ! moi, je ne manquerai pas de patience. Mais c'est vous, docteur, qui n'allez pas vouloir vous occuper de moi autant qu'il faudrait.

Knock.

Vouloir, vouloir ! Je ne demanderais pas mieux. Il s'agit de pouvoir. Vous demeurez loin ?

La Dame.

Mais non, à deux pas. La maison qui est en face du poids public.

Knock.

J'essaierai de faire un bond tous les matins jusque chez vous. Sauf le dimanche. Et le lundi à cause de ma consultation.

La Dame.

Mais ce ne sera pas trop d'intervalle, deux jours d'affilée ? Je resterai pour ainsi dire sans soin du samedi au mardi ?

Knock.

Je vous laisserai des instructions détaillées. Et puis, quand je trouverai une minute, je passerai le dimanche matin ou le lundi après-midi.

La Dame.

Ah ! tant mieux ! tant mieux ! (*Elle se relève.*) Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse tout de suite ?

Knock.

Rentrez chez vous. Gardez la chambre. J'irai vous voir demain matin et je vous examinerai plus à fond.

La Dame.

Je n'ai pas de médicaments à prendre aujourd'hui ?

Knock, *debout.*

Heu... si. (*Il bâcle une ordonnance.*) Passez chez M. Mousquet et priez-le d'exécuter aussitôt cette première petite ordonnance.

(*Knock ou le triomphe de la médecine, II 5.*)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris. — Tous droits réservés.

### Grandeur.

Jean Jerphanion, frais émoulu de sa province, vient d'entrer comme interne à l'École Normale supérieure (octobre 1908). Selon un vieil usage, il va se promener et méditer sur les toits de l'école, d'où l'on découvre tout Paris, gigantesque et magnifique.

Jerphanion alla s'adosser au corps d'une cheminée. Il avait le Panthéon derrière le dos ; en face de lui, le Val-de-Grâce ; plus loin des bulbes, dont il ne sut pas que c'étaient les coupoles de l'Observatoire.

« Grandeur. J'éprouve une ivresse de la grandeur. Caulet <sup>(1)</sup>, malgré ses airs, n'est pas tellement méprisable. Je le préfère à toute une bande de pauvres diables en train de piocher dans les thurnes <sup>(2)</sup>. Employés honnêtes. Rayon des œuvres de l'esprit. Pindare et Lucrèce, qu'ils mettent sur fiches, leur tiennent au cœur comme une paire de chaussettes. Leurs prédécesseurs ont prêté serment au Second Empire ; et sans restriction mentale, hélas ! Ils éreintaient Hugo dans les classes

1. Un camarade, cynique et paresseux ; il l'a guidé dans son expédition. — 2. Les chambres des internes.

de rhétorique. Hugo au delà de la mer. Ce ciel est assez un ciel pour lui. Novembre rouge et marin de Guernesey. Qu'est-ce que je serai dans dix ans ? Je refuse d'avoir déchu. Je n'accepte que la grandeur. Pas les grandeurs ; je me comprends très bien. Il faudra que je parle à Jallez (1) de Spinoza. Il doit l'aimer. Vie de spinoza par Colerus. « Il lui arrivait de descendre chez son hôte et de fumer une pipette de tabac. » Je n'ai pas le génie philosophique. Je ne ferai pas un grand écrivain non plus. Où est ma grandeur ? Un peu comme si j'avais à la chercher devant moi ; comme si elle était là quelque part dans le fouillis de l'horizon. Cette idée, que j'ai toujours eue, que la réalité est pleine d'oracles. Ce besoin de me tourner vers elle pour avoir les réponses. Vers elle plutôt que vers moi. Je ne suis pas homme d'action, si ça veut dire bête de trait : celui qui se fourre entre deux brancards, et qui tire plus fort que d'autres, sans savoir au fond pourquoi et jusqu'où. Rêver d'abord. Mais je suis quelqu'un dont les rêves ne sont pas destinés à finir à l'intérieur de l'esprit. Ni sur du papier...

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Société changera ; de notre vivant. Cette chose, sous mes yeux, n'est pas exactement la Société, non. C'est moins ; et — dirait Jallez — c'est plus. N'importe. C'est là dedans que le changement aura lieu. La notion de Justice est irrésistible. Une goutte suffit. Du jour où les Sociétés ont accueilli une goutte de justice, on pouvait prévoir qu'il n'y aurait plus de repos tant que la goutte n'aurait pas tout retravaillé, tout transformé, tout amené à l'état de justice. Moi, je sens ça comme une passion. Je m'imagine bien devant une foule. Je crois que je suis éloquent ; que je puis l'être. La vraie éloquence. Pas cette lamentable facilité d'élocution de Leroux, hier, quand il faisait sa conférence ; le piano mécanique. A vous donner du goût pour les bègues. Je commencerais par ne pas trouver mes mots : une certaine lourdeur, un embarras entre mes tempes. Même un vide. Pendant que les pensées se mobilisent, chacune dans leur coin, se harnachent, se vérifient, tâchant de ne rien oublier, la place du rassemblement reste vide. Mais l'excitation viendrait peu à peu. Les débuts de discours de Mirabeau. La seule idée d'une foule me grandit, me donne une force ascensionnelle. Je m'appuie dessus. J'ai une voix qui peut suffire à tout. Quand je criais, on m'entendait nettement de l'autre côté de la vallée... Ce n'est pas devant une assemblée constituée, un parlement, que je me vois de préférence. Aucune vocation pour les habiletés particulières, les manœuvres ad hominem, les conversations à mi-voix dans la coulisse. Pas envie non plus de me nommer toutes les têtes dans la salle. Je veux plus d'inconnu ; plus d'héroïsme. O soldats de l'an II, ô guerres, épopées ! »

Il regardait, entre les monuments qu'enveloppait encore le jour rouge, la masse intermédiaire de Paris noircir. Ce n'est pas à une épopée de guerre et de soldats qu'il rêvait. Il interrogeait l'étendue autour de lui, à la fois mouvante et solide. Cassures et décrochements de toits, vallonnements et plaines de métal ; cheminées : blocs de maçonnerie neuve ; une tour, un clocher, un marécage de brume. Malgré une diffé-

---

1. L'ami intime de Jerphanion.

rence de taille, d'ordre de grandeurs, qui avait de quoi donner le vertige, l'action d'un homme sur cette immensité n'était pas inconcevable. Jerphanion imaginait vaguement quelque chose partant de lui et allant s'insinuer au loin dans une fissure, un intervalle; y faire une pesée. De grands morceaux de ville se soulevaient. Toute la croûte de pierre et d'hommes craquait. La vision s'accompagnait du sentiment d'une énorme dépense d'énergie...

(Mais) ce qu'il faut pour oser faire le rêve de modifier la Société, ce qu'aucune énergie ne remplace, le vieux mot d' « idéal » le désigne. Mais d'une façon si usée, si convenue, que la bouche a l'impression de mâcher de la phrase morte pour bavards. Quant à la chose même, Jerphanion se la représente avec force. Il y a quelque part un homme; une tête d'homme; et là dedans des idées, qu'on retrouverait plus ou moins dans bien d'autres têtes, mais pas groupées de la même façon, ni si chaudement, ni soulignées de la même phosphorescence. Des idées aussi peu mortifiées et éteintes que possible, aussi intenses et actives que possible. Au lieu de rester inoffensives pour le dehors, et de se borner à un modeste service intérieur, comme c'est le cas dans les têtes ordinaires, cette charge d'idées ne laisse rien de tout à fait tranquille autour d'elle. Elle détermine dans l'humanité où elle baigne, où elle se déplace, une zone de pensées vibrantes, de vie inquiète et dérangée.

Jerphanion s'imagine voir, à travers l'étendue de pierre et de brume rouge qu'il a devant lui, cette charge d'idées s'avancer, portée par un homme. L'énergie de l'homme sert à ouvrir le chemin, à forcer les passages difficiles, à atteindre des points vitaux. (La même énergie qui pesait sur la barre dans la vision du levier.) Mais ce sont les idées qui font le reste. A mesure qu'elles se déplacent, et dans leur rayonnement, une transformation s'amorce et se propage. Sous leur choc, il se fait, dans les vieilles constructions mentales de la multitude, une série de ruptures d'équilibre, qui finit par gagner l'ensemble du monde social.

Encore faut-il que l'équilibre ancien soit prêt à se rompre; et que, parmi les nouvelles combinaisons qui pourraient lui succéder, l'idéal de cet homme soit une des plus probables, ou la plus probable (car il n'est pas question de détruire sans rien ensuite mettre debout).

Au point que Jerphanion se demandait parfois si tout le rôle d'un grand homme n'est pas de déclencher des transformations qui se seraient opérées plus tard, non pas spontanément, mais sous la sollicitation de causes bien plus petites, qui doivent à leur petitesse même d'être fréquentes et à la longue inévitables. Ce qui n'équivaut pourtant pas à nier l'importance des grands hommes, ni à croire que la marche du monde serait la même de toute façon. D'abord deux transformations, très différentes l'une de l'autre, peuvent être également probables. Et c'est l'intervention du grand homme qui décide. Puis la date d'un changement, comme celle d'une récolte, peut influencer sur les fruits qu'on en retire. Il n'est pas égal de secouer l'arbre, ou d'attendre que les baies tombent seules. Il peut y avoir excès de maturité et pourriture, faute qu'un grand homme ait donné la secousse à temps...

Un scrupule l'embarrassait, qu'il avait été long à éclaircir. « J'ai admis — se disait-il — que le grand homme d'action a pour rôle de provoquer la transformation, ou l'une des deux ou trois transformations sociales les plus probables à un moment donné; si l'on veut l'une des deux ou trois que l'époque réclame à peu près également. Mais la « charge d'idées » dont il est porteur, et qui est sa force, peut lui être venue de deux façons bien différentes. Première origine possible : une nécessité interne. Ces idées sont sa vérité à lui. Vérité que son esprit a reconnue, et qu'il affirmerait, pour laquelle il lutterait, même si elle tournait le dos à l'époque; même si, hors de son esprit à lui, elle n'avait aucune chance pour elle. Il se trouve qu'elle coïncide avec une attente, un vœu de la Société. Mais lui n'a pas cherché cette coïncidence. Il peut même ne s'en rendre compte qu'après coup; quand la Société commence à « répondre ». On peut se figurer au contraire un homme par lui-même neutre, disponible. Il n'a de personnel, disons même d'exceptionnel, que son aptitude à véhiculer une importante « charge d'idées ». Il se penche sur la Société de son temps. Il la flaire. Il se demande à quoi elle aspire. Il devine quelles idées ont le plus de chances de provoquer et d'orienter une transformation. Et il les *adopte*. N'est-ce pas un peu glaçant? Ce sang-froid, cette liberté de choix, n'est-ce pas tout près de l'absence de sincérité? Ce grand homme que j'imagine, n'est-il pas une espèce d'avocat prêt à épouser n'importe quelle cause? » Il ajoutait bien que dans la réalité l'opposition n'est jamais aussi nette. Un corps d'idées, politiques et sociales, ne vous vient pas par simple illumination. Il faut avoir réfléchi sur la Société elle-même, donc s'être interrogé en particulier sur ce qu'elle réclame ou attend. Reconnaître qu'une chose est vraie et juste aux yeux de votre raison solitaire, et reconnaître qu'elle est, en fait, un vœu profond de la Société, c'est souvent un même travail. L'attitude ne devient déplaisante que chez l'ambitieux frigide qui ne croit à rien, ne se passionne pour rien, et aux yeux de qui toutes les aspirations de l'humanité sont des chimères qui se valent. (Comme un capitaine mercenaire accepte de se battre pour des causes nationales dont il se moque)... Quant à lui, pour achever de se rassurer, il avait besoin de se dire que les idées qu'il sentait peu à peu devenir les siennes étaient commandées par sa nature et son expérience en même temps qu'approuvées par sa raison; que rien ne pouvait plus l'empêcher de les avoir. « Fils d'instituteur de village. Petit-fils et neveu de paysans. Une race forte et pure. Ce qu'il peut y avoir de plus sain dans le peuple. Ni les vices fatigués des grandes villes. Ni l'envie plébéienne... Aucun besoin de revanche. Un regard calme qui va se poser sur l'injustice. La colère ne vient qu'après le jugement, loin de le dicter. »

... Il osait pourtant se faire cette question : « Si j'étais profondément convaincu que l'évolution sociale se détourne de mes idées; qu'elles ont l'avenir contre elles, est-ce que je les garderais? Me résignerais-je à défendre une cause d'avance perdue? »

Il devait s'avouer que non. Mais si sévère qu'il fût tenté d'être envers lui-même (catholique de naissance et par l'éducation maternelle,



il avait respiré dans sa montagne un reste de rigueur protestante) (1), il ne se sentait pas le droit d'imputer à de bas motifs son éloignement de principe pour les causes perdues. « Je n'ai aucunement l'idolâtrie du succès. Au contraire. Hurler avec les loups? Voler au secours de la victoire? Rien qui me ressemble moins. J'aurais plutôt l'esprit de contradiction. Je descends d'ancêtres non conformistes. Faire partie d'une minorité militante, et même persécutée, je ne vois pas de situation qui m'exciterait plus. Je veux même bien être seul de mon avis, me battre tout seul, mais pour une cause qui vaincra un jour. Que l'avenir, s'il le faut, soit mon seul camarade. Mais que je l'aie de mon côté. Je ne suis pas assez dilettante pour accepter de gâcher mon temps. Le dévouement aux causes perdues? je sais, élégance chevaleresque. Mais au fond quel scepticisme ! J'aime mieux passer pour naïf. Car évidemment c'est une naïveté de croire que les meilleures causes ont l'avenir pour elles. Mais cette naïveté-là est le ressort qui a fait marcher le monde jusqu'ici. Oui, c'est du même ordre que la foi au progrès. Un peu primaire, paraît-il. Tant pis pour les malins et les fatigués : j'ai foi au progrès. »

Il pensait cela avec un peu d'éloquence et de provocation, comme en face d'un adversaire, devant une foule. Mais sous cet accent polémique, il y avait l'idée plus profonde que l'individu ne peut pas avoir raison infiniment contre l'humanité. Tout ce qu'il peut espérer, c'est d'avoir raison plus tôt qu'elle.

(*Les Hommes de bonne volonté* : III<sup>e</sup> vol., *Les Amours enfantines*, 1.)

## Henry de Montherlant.

Paris, 1896.

Œuvres. — ROMANS : *La Relève du Matin* (1920). — *Le Songe* (1922). — *Les Bestiaires* (1926). — *Les Célibataires* (1934). — *Les Jeunes Filles* (1936-1939).

ESSAIS, NOUVELLES, POÈMES : *Les Olympiques* (1924). — *Service inutile* (1935), etc.

THÉÂTRE : *La Reine morte* (1942). — *Le Maître de Santiago* (1947). — *Malatesta* (1950). — *Port-Royal* (1954), etc.

La vie de Montherlant, après la guerre de 1914-1918, à laquelle il avait pris part comme volontaire, est occupée par le sport — son goût de la taumachie lui vaut une blessure sérieuse — et par des voyages dans les pays méditerranéens.

Une certaine unité se dégage des aspects divers, contradictoires même, de son œuvre (la guerre, le sport, la passion et la sensualité, l'honneur) : c'est la recherche d'une éthique qui donnerait à la vie un sens ou, plutôt, une valeur. Montherlant plaide pour le sens de la grandeur et, d'un mot qu'il affectionne, le goût de « la qualité » dans l'homme et dans ses actes. Il exalte la liberté, une certaine forme d'honneur, les qualités viriles. Il dénonce le sentimentalisme superficiel et le goût de la facilité, du laisser-aller, en un mot le mépris de cette « qualité » qui est à ses yeux l'unique justification. Evitons toutefois de parler de système, chez celui qui érige en principe « l'alternance », le changement de positions et d'aspirations. En tout cas, l'artiste est en tous points admirable : langue ferme, expressive, colorée et pure; mépris des ornements et des grâces factices; aisance et sobriété.

---

1. Jerphanion (comme l'auteur, qu'il représente un peu) est du Velay, près des Cévennes.

Ajoutons que l'écrivain a consacré, assez tardivement, la plus grande part de son activité au théâtre, dont il a doté le répertoire d'œuvres qui nous paraissent déjà presque classiques. C'est que, comme dramaturge, il possède à un point remarquable le sens psychologique et l'imagination proprement dramatique.

### Don Alvaro.

(La scène se passe à Avila, en 1519, chez Don Alvaro, chevalier de l'Ordre de Santiago (Saint Jacques). Celui-ci conserve les vertus et la noblesse altières des anciens chevaliers, ainsi que leur élévation morale et religieuse. Il souffre profondément de l'abaissement général des cœurs et des esprits et, particulièrement, du déclin de l'Ordre et de l'esprit qui le vivifiait. Sa fille Mariana et la duègne Tia Campanita conversent dans la salle d'honneur, austère et solennelle, où doivent se réunir les chevaliers de l'Ordre).

#### TIA CAMPANITA.

Aujourd'hui, sept chaises seulement. Ces messieurs ne seront donc que six à venir ? Le mois dernier ils étaient huit.

#### MARIANA.

Cinq seulement ont fait dire qu'ils viendraient. La neige arrête bien des gens.

#### TIA CAMPANITA.

Cinq ? Ah ! c'est vrai, il y a la chaise pour le convive inconnu.

#### MARIANA.

Mon père veut qu'il y ait toujours une chaise en surnombre, au cas où quelque chevalier de l'Ordre aurait envie de venir sans s'être annoncé.

#### TIA CAMPANITA.

Mais ce visiteur inopiné ne se présente jamais. Non, Mariana, ce n'est pas la neige qui arrête ces messieurs. C'est un autre froid, celui qui se glisse en l'homme quand il se désaffectionne de quelque chose. Comme tous les ordres de chevalerie, l'Ordre de Santiago déchoit : il ne brûle plus vraiment que dans le cœur de votre père. Ce n'est pas sans raison qu'on surnomme votre père « le Maître de Santiago », bien qu'il n'y ait plus de Grand Maître de cet Ordre.

#### MARIANA.

Pardon, depuis vingt-cinq ans, c'est le Roi qui est le Grand Maître des trois Ordres de chevalerie espagnols. Aussitôt le royaume de Grenade reconquis sur les Mores, le roi Ferdinand a brisé les grands Ordres qui lui avaient permis cette libération entière du territoire, et les a pris en main lui-même. Il n'avait plus besoin d'eux et il en avait peur. Et puis, c'est ce qu'on fait avec ceux qui ont été à la peine.

#### TIA CAMPANITA.

Maintenant les chevaliers n'ont plus d'existence en tant que corps. S'il n'y avait votre père, je crois que ceux d'Avila ne se connaîtraient même pas entre eux.

MARIANA.

Il y a deux ans, en revenant d'El Paular, nous nous sommes arrêtés de nuit à ce qui fut la commanderie d'Isla. Les herbes envahissaient les bouches des puits à sec, et les stalles de la chapelle en ruines. Des ânes étaient à l'attache dans la salle du chapitre, où délibéraient jadis les chevaliers. Et j'entendais passer dans la nuit le sombre fleuve irrésistible, qui me parlait de tout ce qui est emporté pour être englouti.

TIA CAMPANITA.

Aujourd'hui ces messieurs viennent cinq : le mois prochain ils seront trois. Surtout si don Alvaro persiste à leur offrir une hospitalité aussi austère. Pourquoi ne les invite-t-il pas à souper, comme ferait quiconque à sa place ?

MARIANA.

Mon père trouve qu'il est indécent que des sujets d'une certaine gravité soient mêlés à des soucis de nourriture. Il loue fort la coutume des Arabes, chez qui le maître de maison, lorsqu'il traite des hôtes, assiste au repas sans y prendre part.

TIA CAMPANITA.

N'importe, leur servir de l'eau, quand le vin de notre cave après tout n'est pas si mauvais ! Oui, je sais, vous me l'avez dit : le symbole de la pureté... Avec cela que les chevaliers d'autrefois se gênaient sur le vin !

MARIANA, *buvant dans un des gobelets.*

Comme elle est fraîche ! Emportante. Et comme je comprends que mon père ne veuille pas d'autre boisson que celle-là pour ses chevaliers.

TIA CAMPANITA.

Laissez donc cela : vous allez vous rendre malade ! Encore ! A pleines lampées, boire de l'eau froide, quand il gèle au dehors !

MARIANA.

Je ne la bois pas : je la mange ! Oh ! Madame, elle est glacée, et elle me brûle. On dirait que je mange du feu. C'est l'eau de San Lucar...

TIA CAMPANITA.

Dites plutôt que c'est l'eau de notre courelle.

MARIANA.

C'est l'eau de la source San Lucar, croyez-vous que je ne la reconnaisse pas ? Mon père a voulu l'eau la plus pure pour les messieurs. (*Elle boit.*) Encore ! Encore ! Oh ! il y a là quelque chose que j'adore.

TIA CAMPANITA.

Les Arabes ont un proverbe : « Le lion et le rossignol sont toujours altérés... » — Mon Dieu ! cette poussière ! Naturellement, Isidro ne peut à la fois faire la cuisine, ouvrir à l'entrée, et nettoyer la maison. Tant que don Alvaro ne voudra pas prendre un second serviteur... Ah ! je suis sûre que du temps que votre mère vivait, la maison était tenue.

MARIANA.

Mon père ne s'intéresse pas à ce genre de choses.

TIA CAMPANITA.

Et voilà pourquoi vous vivez dans une chambre dont un des murs a perdu tout son revêtement, sans qu'on le fasse remplacer. Et des trous à ce qu'on y mette le poing; vous avez l'air d'habiter dans des ruines. Une jolie petite fleur comme vous !

MARIANA.

Mon père ne voit pas cela, ou, s'il le voit, il l'aime. Quant à moi, je vous assure que cela ne me gêne pas du tout, et que je comprends très bien qu'un homme sérieux le juge sans importance.

TIA CAMPANITA.

Et qu'est-ce alors qui est important ?

MARIANA.

L'âme, Madame : ne le savez-vous pas ? Pour mon père, seul est important, ou plutôt seul est essentiel, ou plutôt seul est réel ce qui se passe à l'intérieur de l'âme.

TIA CAMPANITA.

Dans les couvents on s'occupe de l'âme, il me semble. Et il n'y a pas d'endroit qui soit mieux tenu qu'un couvent. Don Alvaro prétend qu'il n'est pas riche. Mais s'il n'est pas riche, à qui la faute ? Du plus petit au plus grand tout le monde le gruge, tout le monde le vole, sans qu'il s'en soucie.

MARIANA.

Vous savez bien qu'il éprouve du plaisir à être dépouillé.

TIA CAMPANITA.

Sans doute n'est-il pas riche; du moins il se conduit comme s'il ne l'était pas. Et, à de certains moments, il fait montre d'une générosité folle.

MARIANA.

Il se conforme à notre plus ancienne devise : *Dedi et dabo*, « J'ai donné et je donnerai ». Donner, voilà sa tour et ses créneaux.

TIA CAMPANITA.

Vous avez su, je pense, l'histoire de la salière ?

MARIANA.

L'histoire de la salière ?

TIA CAMPANITA.

La salière volée par le pauvre gentilhomme.

MARIANA.

Je ne connais pas cette histoire.

TIA CAMPANITA.

Oh ! Mais alors, je vais vous la dire !

MARIANA.

Si c'est une histoire où mon père a eu le beau rôle, c'est exprès qu'il ne me l'a pas racontée, et il est donc inutile que je la sache.

TIA CAMPANITA.

Si ! si ! je vais vous la raconter, j'en ai trop envie ! — Il y a un mois, un pauvre gentilhomme, inconnu de votre père, se présente chez lui, pour lui demander son aide dans la recherche d'un emploi. Quand il est parti, don Alvaro s'aperçoit qu'une des salières d'argent qui étaient sur la desserte a disparu. Quelques jours plus tard, le gentilhomme revient, et votre père remarque qu'il a des chausses neuves, au lieu des chausses usées et rapiécées qu'il portait la fois précédente. Alors il va prendre les deux salières qui restaient, les enveloppe, et les lui donne en lui disant : « Je n'ai pas pu vous trouver de travail, mais, s'il vous plaît, emportez ceci pour l'amour de Dieu, et priez pour moi. » Le gentilhomme, en pleurant, lui baise les mains et avoue sa faute.

MARIANA.

Madame, si je voulais conter les traits de cette nature que je sais de mon père, une nuit y passerait.

TIA CAMPANITA.

Et dire qu'un si bon homme peut vous négliger comme il le fait ! vous traiter avec cette mauvaise grâce si typiquement masculine, si refroidissante... — Vous regardez si les messieurs de l'Ordre n'arrivent pas ?

MARIANA.

Je voudrais bien que don Bernal arrivât le premier.

TIA CAMPANITA.

Ah ! pourquoi don Bernal n'a-t-il pas gardé son fils auprès de lui ! Si don Jacinto venait ici avec son père, c'est alors que vous resteriez collée à cette fenêtre !

MARIANA.

Vous vous trompez bien : voilà une chose qui je ne ferais pas.

TIA CAMPANITA.

Amoureuse comme vous l'êtes !

MARIANA.

Je ne me sens plus amoureuse quand je vous entends dire que je le suis.

TIA CAMPANITA.

Vous êtes amoureuse, et Dieu veuille que don Bernal et dona Isabelle emportent le oui de votre père à ce mariage, et que vous viviez bientôt sous le toit d'un homme qui ne vous dira pas tous les jours : « Oh ! qu'est-ce que cette belle robe ? », devant une robe que vous portez depuis deux ans.

MARIANA.

Justement, voici don Bernal. Laissez-nous, Madame ! Je voudrais tant parler un peu avec lui.

(*Le Maître de Santiago*, I, 1.)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris. — Tous droits réservés.

### Pour le Chant profond.

(L'auteur évoque un concours de chant gitan espagnol auquel il assista, à Séville, en 1925.)

Aucun des amateurs qui s'étaient succédé n'avait fait mieux que sauver son honneur. Alors s'avança sur l'estrade un gamin gitan d'une quatorzaine d'années, maigre et noiraud, les mains plus noires encore que le visage, mais s'éclaircissant dans les paumes comme celles des nègres, et aux doigts de lourds anneaux d'argent. A peine eut-il apparu que j'avais déjà souhaité que c'en fût fini de son épreuve. Je souffre quand je vois des femmes et des enfants se rendre ridicule sur la scène, et je prévoyais que ce garçon se montrerait aussi médiocre que les autres. Il s'assit sur la chaise et, comme le guitariste tardait, il resta ainsi durant une minute, avec ses grosses godasses, ses vieilles nippes étriquées, ses manches trop courtes, et le classique foulard gitan, rose de ce rose qu'on ne trouve plus ailleurs qu'aux jupes des femmes arabes et sur les berlingots, seul au milieu de l'estrade, devant trois cents hommes et femmes, en habit et en décolleté, qui fixaient les yeux sur lui, et dont quelques-uns se prenaient à rire de sa tournure singulière et de son embarras croissant. En effet, s'intimidant peu à peu, ne sachant que faire de ses mains, il mettait le pouce dans l'entournure de son gilet, c'était cocasse, ce geste désinvolte chez ce petit sauvageon. Mais quand il croisa les jambes, toute la salle pouffa. J'étais désolé. « Le pauvre, comment un tel début ne lui ferait-il pas perdre tous ses moyens, supposé qu'il en ait ! »

Enfin le guitariste arriva, préluda. Et le gosse lança à pleine bouche le *Ay* ! par quoi commence tout *cante jondo*<sup>1</sup>, cet *ay* qui veut dire *hélas* en espagnol, en arabe et en turc; on prononce *ahi*, et dans le *cante jondo* on tient le *hi* jusqu'à perte de souffle. Le *ay* fut tiré de si loin et de si profond, la force et la fraîcheur du jet furent telles (on vit le rouge affluer aux joues noires du *cantaor*), l'authenticité du cri fut si certaine (il ferma les yeux, comme Redouane<sup>2</sup>, et les garda fermés tant que dura sa voix) que l'univers, à l'instant, cessa d'être une chose dont la bonté pût être mise en doute. Les hommes et les femmes se tournèrent l'un vers l'autre, comprenant que ce qu'ils étaient venus chercher, c'était cela, et que le reste n'était rien. Un cheval qui eût été en train de boire eût relevé la tête pour écouter. Faut-il dire que c'était un chant d'amour ? Dans l'émotion qui le possédait, le garçon élevait parfois ses mains grandes ouvertes à la hauteur de son visage, comme s'il allait prendre son visage dans ses mains, ou comme s'il allait pleurer dans ses paumes. D'autres fois, il serrait les poings, ou bien pressait ses mains l'une contre l'autre. (Dans le Nord, une telle mimique, surtout chez un enfant, serait de l'affectation; dans le Sud, elle est spontanée. J'ai vu des matadors, venant de tuer, porter la main à leur cœur, comme un ténor de province, et c'était le geste à son origine, quand il n'était fait que pour comprimer un cœur battant la chamade.) Et les gens

---

1. Ou : *chant profond*. — 2. Chanteur arabe dont l'auteur a parlé antérieurement.

regardaient souffrir, dans le hall du Grand Hôtel Alphonse XIII, Juan Garcia Campos de Villamanrique (car c'était son nom, cet alexandrin à la Hérédia), tout de même qu'en d'autres temps ils regardaient souffrir le Christ ensanglanté des *pasos*, le taureau titubant d'agonie, le matador que décompose l'exaspération ou la peur, les hérétiques voilés par le feu. Dans le « chant profond », chacun jette en soi comme le tuyau d'une pompe pour arriver à la nappe souterraine de l'âme; chacun jette plus ou moins loin, sans arriver à l'eau de l'âme; enfin quelqu'un jette si profond que l'eau de l'âme est atteinte, elle monte, elle apparaît dans la voix. Ceux qui avaient précédé le petit Gitan n'avaient pas jeté assez profond. Mais lui il avait atteint l'eau de l'âme, l'aspirait et la répandait; et toute sécheresse humaine fondait, fleurissait sous ce chant. — Et moi je l'écoutais comme on lit un inconnu de valeur, qu'on découvre, en se disant : « Pourvu qu'il tienne jusqu'au bout, et que je puisse admirer à fond ! » ou comme on regarde une inconnue céleste, une fille de seize ans, belle et immobile : « Quand elle bougera, lui trouverai-je un défaut ? »

Il chanta sans défaillance. Sa voix disparut, dans une ovation grande et longue. Un des hommes en frac sauta sur la scène et serra cette petite forme noire contre son plastron étincelant. (Imaginez les sentiments bas, et les précautions hygiéniques, avec lesquels un pareil geste est fait par nos hommes politiques en tournée.) Une pluie de pesetas s'abattit autour du gosse. Ensuite il ne fut plus qu'un preste sapajou, qui se baissait à droite, à gauche, pour ramasser des piécettes.

A l'unanimité, le premier prix — mille pesetas : cinq mille francs au change d'alors — lui fut décerné par le jury.

Le lendemain il était engagé au théâtre Llorens. Je quittais Séville. Quand je revins quelques mois plus tard, je demandai de ses nouvelles. Son engagement fini, il avait disparu.

Et voici qu'un jour, dans la rue, je me trouve nez à nez avec lui. — « Holà ! Te revoilà ici ! » — « Mon père est venu vendre un cochon. » — « Tu chantes toujours ? » — « Oui. » — « Tu chanteras encore au concours de l'année prochaine ? » Il fait le geste : « Je ne sais pas », en levant les mains, à la mode arabe. — « Et au théâtre ? » — « Oh, ça, non ! » avec violence. Puis son regard devient défiant. Sans dire bonsoir, il se perd dans la foule.

L'histoire ne serait pas complète sans ce cochon final. Le *kid* américain, affreux petit pitre, grimace les passions dans ses films, ce qui lui permet d'être millionnaire à dix ans, et reçu en privé par Sa Sainteté. Le marmouset gitan se déchire comme une figue, montre la passion qu'il contient, touche quelques douros et retourne à ses cochons, pour accomplir au milieu d'eux une vie que je respecte : celle où on crève la faim, mais où on ne chante que quand ça vous chante.

(*Service inutile.*)

Autorisé par B. Grasset, éd., Paris.

## André Malraux.

Paris, 1901.

Œuvres. — ROMANS : *Les Conquérants*, 1928. — *La Voie royale*, 1930. — *La Condition humaine*, 1933. — *Le Temps du Mépris*, 1935. — *L'Espoir*, 1937. — *Les Noyers de l'Altenburg*, 1945.

CRITIQUE D'ART. — *Psychologie de l'Art*, 1948-1950, etc.

Né d'une famille aisée — ses ancêtres furent pendant des siècles armateurs à Dunkerque — Malraux, après des études d'orientaliste, part pour l'Indochine où il est chargé d'une mission archéologique. Il connaît les milieux révolutionnaires annamites et chinois (il évoquera ces pays et ces milieux dans ses trois premiers romans). *La Condition humaine* obtient le Prix Goncourt. En 1936, Malraux prend part à la guerre d'Espagne, organisant l'aviation républicaine et participant aux combats, où il est d'ailleurs blessé. En 1940, il est blessé de nouveau, fait prisonnier, s'évade et rejoint la résistance. Nouvelle blessure, nouvelle captivité. Délivré, il prend le commandement de la brigade Alsace-Lorraine, en 1944, et participe aux combats de la libération. Après avoir joué un certain rôle politique, il se consacre à la philosophie de l'art (*Les Voix du Silence*, *Le Musée imaginaire de la Sculpture*, etc).

Après et violents comme les drames (guerres et révolutions) qui en sont le cadre, écrits en un style haletant, tour à tour direct et philosophique, parfois obscur, les romans de Malraux ne sont pas simplement des romans d'action. Car si l'action violente y tient une grande place, avec l'exaltation d'une volonté farouche, c'est que les personnages cherchent en elle une solution au grand problème qui les hante : donner un sens à leur vie, à « la condition humaine » et par là, échapper au désespoir d'un destin vide et absurde. A ce titre, on peut dire que l'œuvre de Malraux annonce, dès son premier livre, tout un courant de littérature romanesque et dramatique qui, de nos jours, pose en termes angoissés ce même problème de la personne humaine et de son destin (Sartre, Camus). Remarquons d'autre part que le goût et la valeur de l'action est un des thèmes caractéristiques de la littérature actuelle (Saint-Exupéry qui, certes, se situe dans une tout autre atmosphère et aboutit à des conclusions très différentes).

### Le peintre Kama.

(L'action de *La Condition humaine* se passe à Shangaï en 1927. Les principaux héros du livre appartiennent aux groupes de révolutionnaires qui chassèrent les gouvernementaux de la ville et la livrèrent aux troupes de Tchang-Kaï-Chek et du Kuomintang. Après ce succès, Tchang rompit avec les communistes et réduisit par la force les milices ouvrières. La scène suivante se déroule à un moment particulièrement tragique du livre. Clappique, aventurier désaxé et traqué, est venu rendre visite à Gisors, avec l'intention d'acheter à son beau-frère, le peintre japonais Kama-San, des lavis qui lui laisseraient une commission suffisante pour s'enfuir de la ville. Il veut aussi mettre le fils de Gisors, Kyo, au courant de la menace qui pèse sur lui à la suite de sa participation au mouvement révolutionnaire. Le vieux peintre Kama, sorte de sage doux et mystique, a trouvé dans son art l'apaisement et l'accomplissement que les autres cherchent dans l'action (Kyo, Tchen et leurs amis), même dans la comédie de la demi-folie (Clappique) ou dans l'opium (Gisors). En attendant le retour de Kyo et en examinant des peintures, Clappique interroge Kama sur son art.)

— Pourquoi peignez-vous, Kama-San ?

En kimono comme son disciple, un effet de lumière sur son crâne chauve, le vieux maître regardait Clappique avec curiosité.

Le disciple laissa le croquis, traduisit, répondit :

— Le maître dit : d'abord, pour ma femme, parce que je l'aime...



— Je ne dis pas pour qui, mais pour quoi ?

— Le maître dit qu'il est difficile de vous expliquer. Il dit : Quand je suis allé en Europe, j'ai vu les musées. Plus vos peintres font des pommes, et même des lignes qui ne représentent pas des choses, plus ils parlent d'eux. Pour moi, c'est le monde qui compte.

Kama dit une phrase de plus ; à peine une expression de douceur passa-t-elle sur son visage d'indulgente vieille dame.

— Le maître dit : La peinture, chez nous, ce serait, chez vous, la charité.

Un second disciple, cuisinier, apporta des bols de saké<sup>1</sup>, puis se retira. Kama parla de nouveau.

— Le maître dit que s'il ne peignait plus, il lui semblerait qu'il est devenu aveugle. Et plus qu'aveugle : seul.

— Minute ! dit le baron, un œil ouvert, l'autre fermé, l'index pointé. Si un médecin vous disait : « Vous êtes atteint d'une maladie incurable, et vous mourrez dans trois mois », peindriez-vous encore ?

— Le maître dit que s'il savait qu'il va mourir, il pense qu'il peindrait mieux, mais pas autrement.

— Pourquoi mieux ? demanda Gisors.

Il ne cessait de penser à Kyo. Ce qu'avait dit Clappique en entrant suffisait à l'inquiéter : aujourd'hui, la sérénité était presque une insulte.

Kama répondit. Gisors traduisit lui-même :

— Il dit : « Il y a deux sourires — celui de ma femme et celui de ma fille — dont je penserais alors que je ne les verrais plus jamais, et j'aimerais davantage la tristesse. Le monde est comme les caractères de notre écriture. Ce que le signe est à la fleur, la fleur elle-même, celle-ci (il montra l'un des lavis) l'est à quelque chose. Tout est signe. Aller du signe à la chose signifiée, c'est approfondir le monde, c'est aller vers Dieu. Il pense que l'approche de la mort... Attendez...

Il interrogea de nouveau Kama, reprit sa traduction :

« Oui, c'est ça. Il pense que l'approche de la mort lui permettrait peut-être de mettre en toutes choses assez de ferveur, de tristesse, pour que toutes les formes qu'il peindrait devinssent des signes compréhensibles, pour que ce qu'elles signifient — ce qu'elles cachent aussi — se révélât. »

Clappique éprouvait la sensation de souffrir en face d'un être qui nie la douleur. Il écoutait avec attention, ne quittant pas du regard le visage d'ascète indulgent de Kama, tandis que Gisors traduisait ; coudes au corps, mains jointes, Clappique, dès que son visage exprimait l'intelligence, prenait l'aspect d'un singe triste et frileux.

— Peut-être ne posez-vous pas très bien la question, dit Gisors.

Il dit en japonais une phrase très courte. Kama avait jusque-là répondu presque tout de suite. Il réfléchit.

— Quelle question venez-vous de lui poser ? demanda Clappique à mi-voix.

— Ce qu'il ferait si le médecin condamnait sa femme.

— Le maître dit qu'il ne croirait pas le médecin.

---

1. Boisson fermentée en usage au Japon.

Le disciple-cuisinier revint et emporta les bols sur un plateau. Son costume européen, son sourire, ses gestes que la joie rendait extravagants, jusqu'à sa déférence, tout en lui semblait étrange, même à Gisors. Kama dit, à mi-voix, une phrase que l'autre disciple ne traduisit pas.

— Au Japon, ces jeunes gens ne boivent jamais de vin, dit Gisors. Il est blessé que ce disciple soit ivre.

Son regard se perdit : la porte extérieure s'ouvrait. Un bruit de pas. Mais ce n'était pas Kyo. Le regard redevint précis, se posa avec fermeté sur celui de Kama :

— Et si elle était morte ?

Eût-il poursuivi ce dialogue avec un Européen ? Mais le vieux peintre appartenait à un autre univers. Avant de répondre, il eut un long sourire triste, non des lèvres, mais des paupières :

— On peut communier même avec la mort... C'est le plus difficile, mais peut-être est-ce le sens de la vie...

Il prenait congé, regagnait sa chambre, suivi du disciple. Clappique s'assit.

— Pas un mot !... Remarquable, mon bon, remarquable ! Il est parti comme un fantôme bien élevé. Savez-vous que les jeunes fantômes sont fort mal élevés et que les vieux ont le plus grand mal à leur enseigner à faire peur aux gens, car les dits jeunes ignorent toutes langues, et ne savent dire que : Zip - zip... Ce dont...

Il s'arrêta : le heurtoir, de nouveau. Dans le silence, commencèrent à tinter des notes de guitare; elles s'organisèrent bientôt en une chute lente qui s'épanouit en descendant, jusqu'aux plus graves longuement maintenues et perdues enfin dans une sérénité solennelle.

— Qu'est-ce à, mais qu'est-ce à dire ?

— Il joue du shamisen<sup>1</sup>. Toujours, lorsque quelque chose l'a troublé : hors du Japon, c'est sa défense... Il m'a dit, en revenant d'Europe : « Je sais maintenant que je peux retrouver n'importe où mon silence intérieur... »

— Chiqué ?

Clappique avait posé discrètement sa question : il écoutait. A cette heure où sa vie était peut-être en danger (bien que rarement il s'intéressât assez à lui-même pour se sentir réellement menacé) ces notes si pures et qui faisaient refluer en lui, avec l'amour de la musique dont avait vécu sa jeunesse, cette jeunesse même et tout le bonheur détruit avec elle, le troublaient aussi.

Le bruit d'un pas, une fois de plus : déjà Kyo entrait.

(*La Condition humaine*, IV.)

Autorisé par *Librairie Gallimard*, éd., Paris. — Tous droits réservés.

---

1. Sorte de guitare japonaise à trois cordes.

## CHAPITRE VIII.

# La littérature belge d'expression française. <sup>(1)</sup>

I. — Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la participation des provinces belges au développement de la littérature française n'est nullement négligeable. Nous ne pouvons ici que citer quelques noms (certains ont été rencontrés ci-dessus) :

Au XII<sup>e</sup> siècle, les trouvères GONTIER DE SOIGNIES et QUESNES DE BÉTHUNE.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, JEAN BODEL d'Arras, l'auteur du *Jeu de saint Nicolas* et de la *Chanson des Saxons*, et son concitoyen ADAM DE LA HALLE, l'auteur du *Jeu de Robin et de Marion* et du *Jeu de la feuillée*; le trouvère brabançon ADENET LE ROI, auteur d'une version de *Berte au grand pied*; à la même époque, le *Couronnement Renart*, une des branches du fameux poème satirique, est composé en Flandre.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, JEAN FROISSART, de Valenciennes, qui a souvent utilisé les chroniques de Jean Lebel (+ 1370), chanoine de Liège; JEAN D'OUTRE-MEUSE, de Liège, auteur de la *Geste de Liège*, poème sur l'histoire de la cité épiscopale, et son concitoyen, le chroniqueur JACQUES DE HEMRICOURT.

Au XV<sup>e</sup> siècle, PHILIPPE DE COMMINES, né en Flandre; les rhétoriciens JEAN MOLINET, de Valenciennes, et JEAN LE MAIRE DE BELGES (Belges ou Bavai).

Au XVI<sup>e</sup> siècle, PHILIPPE DE MARNIX DE SAINTE-ALDEGONDE (Bruxelles, 1538-Leyde, 1598), qui joua un grand rôle politique dans la révolte des Pays-Bas contre les Espagnols; il a écrit le *Tableau des différends de la religion*, pamphlet violent contre le papisme, qui rappelle Calvin et Rabelais.

Mais les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, période de décadence économique et politique, furent aussi une époque de déclin littéraire. Un seul nom à citer : le prince CH.-J. DE LIGNE (1735-1814, voir ci-dessous).

II. — Enfin, le XIX<sup>e</sup> siècle voit se constituer une littérature belge vraiment originale. Cette renaissance, retardée par l'apathie du public, ne se produisit que vers 1880. Avant cette date, les poètes ne manquent pas, mais les noms d'ÉDOUARD WACKEN (1819-1861), de CHARLES POTVIN (1818-1902), de THÉODORE WEUSTENRAAD (1805-1849) (2) etc., sont à peu près oubliés : celui du BARON DE STASSART (1780-1854) reste attaché à quelques fables, celui d'ANTOINE CLESSE (1816-1888), à quelques chansons (*La Bière*, *Le Nom de famille*, etc.). Mais le talent ou le génie se heurtèrent à l'indifférence générale : les vrais précurseurs, ANDRÉ VAN HASSELT, CHARLES DE COSTER, OCTAVE FIRMEZ, furent méconnus injustement.

1. Nous ne pouvons étudier ici — faute de place — la littérature d'expression française en Suisse, au Canada, etc. Contentons-nous de rappeler quelques noms. Beaucoup de ces écrivains étrangers ont du reste vécu en France (comme Jean-Jacques Rousseau) : la poétesse roumaine HÉLÈNE VACARSCO (née en 1867); le poète canadien LOUIS FRÉCHETTE (1839-1908); les romanciers suisses RODOLPHE TÖPFFER (cité plus haut), VICTOR CHERBULIEZ (1829-1899 — *Le comte Kostia*, 1863) et ÉDOUARD ROD (1857-1910 — *La Sacrifiée*, 1892); le moraliste suisse HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL (1821-1881), etc.

2. Ce sont de faibles disciples de Casimir Delavigne. Les poèmes où Weustenraad glorifie l'effort social de la nation naissante valent mieux; mais la forme en est terne.

Les promoteurs du réveil littéraire furent surtout MAX WALLER, EDMOND PICARD et CAMILLE LEMONNIER. Max Waller fonda en 1881 la *Jeune Belgique*, revue d'avant-garde dont la devise était « *Soyons nous* ». Il réussit à grouper de jeunes écrivains enthousiastes, Georges Rodenbach, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Albert Giraud, etc., et partit en guerre contre la mentalité béotienne du public et pour la doctrine de *l'art pour l'art*. Edmond Picard, dans *l'Art moderne* (1), défendait la thèse adverse de *l'art social*. Des polémiques s'engagèrent : après mainte campagne bruyante, les talents originaux trouvèrent enfin l'accueil qu'ils méritaient. Tous ces novateurs s'accordèrent pour tenir comme maître le romancier Camille Lemonnier.

De 1880 à nos jours, ce mouvement littéraire ne s'est pas ralenti. Parmi les poètes de tendance parnassienne, citons ALBERT GIRAUD, IWAN GILKIN, VALÈRE GILLE, EMILE VAN ARENBERGH. Parmi ceux qui se rattachent plutôt au symbolisme, GEORGES RODENBACH, CHARLES VAN LERBERGHE, MAURICE MAETERLINCK et ALBERT MOCKEL. FERNAND SEVERIN est plus indépendant. EMILE VERHAEREN échappe aussi à toute classification par l'originalité de son art, et il faut le mettre à la place qu'il mérite — la première — par la puissance et l'ampleur de son génie : il a ramené le symbolisme au lyrisme abondant et généreux. — Au second plan, citons MAX ÈLSKAMP, ANDRÉ FONTAINAS, GRÉGOIRE LE ROY, VICTOR KINON, GEORGES RAMAEKERS, FRANZ ANSEL, ADOLPHE HARDY, GEORGES MARLOW, THÉODORE HANNON, etc.

En tête des romanciers, il convient de placer CAMILLE LEMONNIER, pour l'importance et la variété de son œuvre, qui relève du naturalisme, mais d'un naturalisme fort indépendant. Les romanciers belges (et Lemonnier lui-même) furent surtout des *régionalistes* : GEORGES EEKHOUD a étudié la Campine anversoise ; GEORGES VIRRÈS, la Campine limbourgeoise ; LOUIS DELATTE, EDMOND GLESENER et MAURICE DES OMBIAUX, la Wallonie ; GEORGES GARNIR, le Condroz ; HUBERT KRAINS et HUBERT STIERNET, la Hesbaye ; LÉOPOLD COUROUBLE, les faubourgs bruxellois, etc. Tous ces écrivains se sont penchés avec ferveur et sympathie sur l'âme populaire.

Il faut mettre à part EUGÈNE DEMOLDER, qui rappelle Théophile Gautier par ses transpositions d'art, et les romans historiques de H. CARTON DE WIART. Plus près de nous, citons JEAN TOUSSEUL, FRANS HELLENS, HORACE VAN OFFEL, SANDER PIERRON, HENRI DAVIGNON, ANDRÉ BAILLON, etc.

Le théâtre est moins bien représenté (2) : Van Lerberghe, Rodenbach, Verhaeren, E. Picard s'y sont accessoirement essayés. Citons les pièces austères de GUSTAVE VAN ZYPE (3), le théâtre poétique de PAUL SPAAK (4) et les vaudevilles « bruxellois » de FONSON et WICHELER (5), et, parmi les écrivains qui n'ont pas encore donné toute leur mesure, PAUL DEMASY et FERNAND CROMMELYNCK. Mais les œuvres les plus originales sont les drames symbolistes de MAETERLINCK, plus connu cependant du grand public par ses essais philosophiques.

Dans des genres divers, rappelons au moins les noms des grands historiens GODEFROID KURTH (6) et HENRI PIRENNE (7), des critiques MAURICE WILMOTTE (8) et JULES DESTRÉE, du grand orateur FRÈRE-ORBAN (1812-1896), de l'essayiste DUMONT-WILDEN, etc.

Bref, on ne peut contester l'originalité de la production littéraire belge dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : la Belgique a donné de très grands écrivains, De Coster, Verhaeren, Maeterlinck, qui prendront rang, comme Froissart ou Commines, dans l'histoire générale des lettres françaises. Et Verhaeren est certes le plus grand poète lyrique de la période contemporaine.

1. D'autres revues bataillèrent aussi dans ce combat : citons la *Wallonie*, fondée en 1886 à Liège par A. Mockel. — 2. On ne peut guère citer ici FRANCIS DE CROISSET et HENRI KISTEMARCKERS, d'origine belge, mais entièrement « parisianisés ». — 3. *Les Etapes* (1907). *Les Liens* (1912), pièces à thèse, d'inspiration noble et de solide facture. — 4. *Kaatje* (1908). — 5. *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*. — 6. *Les Origines de la civilisation moderne* (1886). — 7. *Histoire de Belgique*. — 8. *Études sur la tradition littéraire en France* (1909) ; *La Culture française en Belgique* (1912).

## Le prince Charles-Joseph de Ligne.

Bruxelles, 1735. — Vienne, 1814.

Œuvre : *Mélanges littéraires, militaires et sentimentaires* (1795-1811, 34 vol.).

D'une très ancienne famille du Hainaut. Vie très active : au service de l'Autriche, il voyagea dans toute l'Europe et vécut autant à Vienne, à Pétersbourg et à Paris qu'à son château de Belœil (près d'Ath). Fréquenta Joseph II, Frédéric II, Catherine II, etc., et fit diverses campagnes (guerre de sept ans, guerre contre la Turquie en 1788, etc.). Ce grand seigneur, qui fut l'ami de Voltaire, de Rousseau, qui connut Gœthe, est un de ces cosmopolites francisés, nombreux au XVIII<sup>e</sup> siècle. Brillant causeur, il a laissé des mémoires spirituels, bourrés d'anecdotes plaisantes, de méditations morales, de jugements littéraires très fins. C'est un épicurien délicat, optimiste et enjoué.

### Voltaire et le fâcheux.

Un monsieur à chapeau et à souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire (qui se méfiait tant des visites, qu'il m'avoua que, de peur que la mienne ne fût ennuyeuse, il avait pris médecine à tout hasard, afin de pouvoir se dire malade) se sauve dans son cabinet. Ce monsieur le suivait, en lui disant : « Monsieur, monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers. — *Oh! je le crois; j'ai tant fait de vers pour tant de femmes! Bonjour, monsieur.* — C'est madame de Fontaine Martel. — *Ah! ah! monsieur, elle était bien belle. Je suis votre serviteur.* » (Et il était prêt à rentrer dans son cabinet.) — « Monsieur, où avez-vous pris ce bon goût qu'on remarque dans ce salon? Votre château, par exemple, est charmant. Est-il bien de vous? » (Alors Voltaire revint.) — « *Oh! oui, de moi, monsieur; j'ai donné tous les dessins. Voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien?* — Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Haller. » (M. de Voltaire rentrait dans son cabinet.) — « Monsieur, monsieur, cela doit vous avoir beaucoup coûté. Quel charmant jardin! — *Oh! par exemple,* disait M. de Voltaire en revenant, *mon jardinier est une bête; c'est moi, monsieur, qui ai tout fait.* — Je le crois. Ce M. de Haller, monsieur, est un grand homme. » (M. de Voltaire rentrait.) — « Combien de temps faut-il, monsieur, pour bâtir un château à peu près aussi beau que celui-ci. » (M. de Voltaire revenait dans le salon.) Sans le faire exprès, ils me jouèrent la plus jolie scène du monde; et M. de Voltaire m'en donna d'autres plus comiques encore, par ses vivacités, ses humeurs, ses repentirs...

Tout cela paraît ridicule à rapporter, et fait pour le rendre ridicule; mais il fallait le voir, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres; rapportant tout à ce qu'il écrivait, à ce qu'il pensait; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne; bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois : réunion sans laquelle l'on n'est jamais complètement ni l'un ni l'autre, car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.

### Le Lapin de La Fontaine.

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulais aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt. J'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux passaient, disparaissaient, se grattaient le nez, faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil : « Tire donc, me dit-il; qu'attends-tu ? » Oh ! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement !... Je n'avais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent. « Je n'en ferai rien, lui dis-je, tu es sorcier, ou je meure ! — Moi, point du tout, me répondit-il, je suis un vieux lapin de La Fontaine. » Oh ! pour le coup, je tombai de mon haut. Je me mis à ses petits pieds, je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. « Eh ! d'où vient cet ennui de vivre... ? — De tout ce que je vois... — Eh, bon Dieu ! n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet ? — Oui ; mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie ! Hélas ! ce ne sont plus les bêtes de mon temps ; ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu de bonne feuille de chou, qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes, que sais-je ? d'autres qui ne parlent qu'allemand ; d'autres qui parlent un français que je ne comprends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent voisine, c'est de même, je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit ! Enfin, vous le dirai-je, à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que les singes de ce temps-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours. Ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols. Ses loups valaient mieux que nos moutons. « Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme. »

### André Van Hasselt.

Maestricht, 1805. — Bruxelles, 1874.

Œuvres : *Primevères* (1834). — *Poésies* (1852). — *Nouvelles poésies* (1857). — *Poèmes* (1860). — *Études rythmiques* (1867). — *Les Quatre incarnations du Christ* (1867). — *Le Livre des Ballades, Le Livre des Paraboles* (1872).

Fit son droit à Liège et adopta, après 1830, la nationalité belge. Œuvre abondante et variée, qui se heurta à l'indifférence du public. Disciple de Victor Hugo, Van Hasselt a écrit de beaux poèmes d'un lyrisme ample et

nourri, gâtés parfois par une certaine rhétorique. L'inspiration est noble, mais la forme est souvent trop facile. Son œuvre principale, *Les Quatre incarnations du Christ*, expose l'évolution de l'humanité, guidée par l'esprit chrétien : cet essai épique ne manque pas de puissance. Van Hasselt a tenté aussi, dans ses *Etudes rythmiques*, d'adapter au vers français la prosodie germanique.

### **A Ceux qui sont morts pour la Patrie.**

Paix aux héros endormis dans les plaines,  
Pâles, muets et fauchés par la mort !  
Rien ne défend de vos rudes haleines,  
Brises des nuits, leur phalange qui dort.

Tels que des chênes brisés par la foudre,  
Tels les voilà qui — fatal lendemain ! —  
Dorment couchés dans le sang et la poudre,  
Mornes, l'épée ou la lance à la main.

Seules la pluie ou les froides rosées  
Lavent le sang de leurs fronts souriants,  
Larmes du ciel en silence versées,  
Fleurs de la nuit sur les pâles géants.

Point de linceul qui leur fasse un suaire,  
D'hymne funèbre qui chante autour d'eux ;  
Rien que la brume pour drap mortuaire,  
Rien que le cri des corbeaux hasardeux.

Mieux qu'un tombeau, notre cœur est le temple  
Fait pour garder leur pieux souvenir.  
Mieux qu'un vain hymne, laissons leur exemple  
Dire leurs noms au lointain avenir.

L'ombre des temps obscurcit toutes choses.  
Tout est néant dans ce monde mortel.  
Mais pour qui sert la plus sainte des causes,  
Gloire, tu fais de toute âme un autel.

(*Etudes rythmiques.*)

### **Le Credo des arbres.**

Nous croyons au Dieu fort, dont le souffle puissant,  
En ses vastes murmures,  
Dit toujours quelque chose aux forêts en passant  
A travers nos ramures.

Nous croyons au Dieu grand, dont la foudre parfois  
Retentit sur nos cimes,  
Comme un orgue du ciel qui prolonge sa voix  
En cantiques sublimes.

Nous croyons au Dieu bon, qui réveille, au printemps,  
Les oiseaux sur nos branches,  
Et garnit nos rameaux de bouquets éclatants  
De fleurs roses et blanches.

Si ton cœur, ô passant, comme un vase fêlé,  
Laisse fuir tes croyances,  
Nous gardons ce trésor en nous-mêmes celé,  
Sans tes vaines sciences.

Car les arbres où Dieu met les fleurs et les nids,  
O mystère suprême !  
Sont plus près du Seigneur et des cieus infinis,  
O passant, que toi-même.

(*Etudes rythmiques.*)

### Charles De Coster.

Munich, 1827. — Ixelles, 1879.

Œuvres : *Les Frères de la bonne trogne* (1856). — *Légendes flamandes* (1858).  
— *Contes brabançons* (1861). — *La Légende de Thyl Ulenspiegel et de Lamme  
Goedzak* (1867). — Lettres, récits de voyages, etc.

Né d'un père flamand et d'une mère wallonne, qui étaient tous deux au service du comte de Mercy d'Argenteau, archevêque de Tyr et nonce apostolique. Vie pénible : il connut la misère et ses livres ne furent appréciés que de quelques amis. Les « *Jeune Belgique* » le réhabilitèrent devant l'opinion et, depuis lors, sa gloire ne fait que grandir.

Par ses contes flamands et brabançons, truculents et satiriques, De Coster a préparé la voie à la *Légende d'Ulenspiegel*, qui est un chef-d'œuvre. D'un type populaire, l'espiègle Thyl (1), fameux par ses farces et ses gais propos, l'auteur a fait un héros d'épopée, l'âme même de la mère Flandre en lutte contre l'oppressé espagnol, au XVI<sup>e</sup> siècle. Ecrit dans une langue archaïque et colorée, imitée de Rabelais et pourtant originale, le livre ne suit pas une composition bien arrêtée. En fait, c'est un vaste poème épique : le rire héroïque de Thyl le Gueux y éclate triomphal ; les ripailles énormes du bon Lamme, son ami fidèle, composent un fond pittoresque, violemment enluminé, et les amours de Thyl et de Nele y jettent la grâce chantante d'une idylle fraîche et joyeuse. L'œuvre est émouvante et grandiose.

### Smetse Smeë au Paradis.

Smetse le forgeron a vendu son âme au diable pour s'enrichir. Mais quand le Malin réclame sa proie, le bonhomme rosse d'importance les envoyés de Satan : le duc d'Albe, le roi Philippe et leur conseiller Jacob Hessels. Il se fait rendre ainsi le pacte maudit : mais il garde aussi l'argent de l'enfer et quand il se présente aux portes du ciel, saint Pierre l'éconduit. Heureusement sa bonne femme intercède pour lui.

Monseigneur Jésus, qui se tenait là avec ses docteurs, voyant venir à lui la femme : « Je te reconnais, commère, dit-il ; tu fus de ton vivant mariée à Smetse le forgeron, lequel me traita si bien lorsque, sous la

1. Ce type populaire est célèbre dès le XIV<sup>e</sup> siècle, en Flandre et en Allemagne. Le terme *Ulenspiegel* ou *Uylenspiegel* (littéral., *miroir aux chouettes*) a sans doute donné le mot français *espiègle*.



figure d'un enfantelet, je descendis sus terre avec Monsieur Joseph et Madame Marie. N'est-il en paradis, ton homme ? »

— « Las ! non, Monseigneur », répondit la femme, « mon homme est à la porte, bien triste et marri, car Monsieur Saint Pierre ne le veut laisser entrer. »

— « Pourquoi ? » dit Monseigneur Jésus.

— « Ha, je ne le sais », dit-elle.

Mais l'ange qui écrit sus un registre de cuivre les fautes des hommes, parlant soudain, dit : « Smetse ne peut entrer en paradis, car Smetse délivré, a gardé l'argent du diable. »

— « Ha », dit Monseigneur Jésus, « c'est grand crime; mais ne s'est-il repenti ? »

— « Oui », dit la femme, « il s'est repenti et, de plus, il a été toute sa vie bon, charitable et miséricordieux. »

— « Allez le quérir », dit Monseigneur Jésus, « je le veux moi-même interroger. »

Aucuns anges hallebardiers ayant obéi, menèrent Smetse devant le fils de Dieu, lequel parla ainsi :

— « Smetse, est-il vrai que tu aies gardé l'argent du diable ? »

— « Oui, Monseigneur », répondit le forgeron, duquel les genoux s'entre-cognaient par peur.

— « Smetse, ceci n'est bien, car un homme doit plutôt souffrir tout mal, douleur, angoisse, que de garder l'argent de ce qui est méchant, laid, injuste et menteur, comme est le diable. Mais n'as-tu à me narrer quelque action bien méritoire pour amoindrir un tantinet ce grand crime ? »

— « Monseigneur », répondit Smetse, « j'ai combattu longtemps avec ceux de Zélande pour la libre conscience et, ce faisant, j'ai souffert comme eux la faim et la soif. »

— « Ceci est bien, Smetse, mais as-tu persisté en cette belle conduite ? »

— « Las ! non, Monseigneur », dit le forgeron, « car, à parler sans feinte, la constance a manqué à mon courage, et je suis rentré en Gand où, comme tant d'autres, j'ai porté le bât espagnol. »

— « Ceci est mal, Smetse », répondit Monseigneur Jésus.

— « Monseigneur », ploura la femme, « nul n'a été plus que lui généreux aux pauvres, doux à chacun, humain à ses ennemis, voire même au méchant Slimbroek. »

— « Ceci est bien, Smetse », dit Monseigneur Jésus; « mais n'as-tu quelque autre mérite à faire valoir ? »

— « Monseigneur », dit le forgeron, « j'ai toujours besogné avec joie, détesté paresse et mélancolie, cherché joie et liesse, aimé à chanter et bu volontiers la *bruinbier* qui me venait de vous. »

— « Ceci est bien, Smetse, mais ce n'est assez. »

— « Monseigneur », répondit le forgeron, « j'ai battu autant que j'ai pu les méchants fantômes de Jacob Hessels, du duc d'Albe et de Philippe deuxième, roi d'Espagne. »

— « Smetse », dit Monseigneur Jésus, « ceci est très bien, je te baille permission d'entrer en mon paradis. »

(*Légendes flamandes.*)

### Mort de Claes.

Le lendemain, qui était le jour du supplice, les voisins vinrent, et par pitié enfermèrent ensemble, dans la maison de Katheline, Ulenspiegel, Soetkin et Nele.

Mais ils n'avaient point pensé qu'ils pouvaient de loin entendre les cris du patient, et par les fenêtres voir la flamme du bûcher...

A neuf heures, Claes en son linge, les mains liées derrière le dos, fut mené hors de sa prison. Suivant la sentence, le bûcher était dressé dans la rue de Notre-Dame, autour d'un poteau planté devant les bailles de la maison commune. Le bourreau et ses aides n'avaient pas encore fini d'empiler le bois.

Claes, au milieu de ses happe-chair, attendit patiemment que cette besogne fût faite, tandis que le prévôt à cheval, et les estafiers du baillage, et les neuf lansquenets appelés de Bruges, pouvaient à grand'peine tenir en respect le peuple grondant.

Tous disaient que c'était cruauté de meurtrir ainsi en ses vieux jours injustement un pauvre bonhomme si doux, miséricordieux et vaillant au labeur.

Soudain ils se mirent à genoux et prièrent. Les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts...

Soetkin et Nele, entendant le son des cloches, se signèrent toutes deux. Mais Ulenspiegel courait dans la chaumine, cherchant à enfoncer les portes et à sauter par les fenêtres; mais toutes étaient gardées.

Soudain Soetkin s'écria en se cachant le visage dans son tablier :  
— La fumée !

Les trois affligés virent en effet dans le ciel un grand tourbillon de fumée toute noire...

Claes regardait autour de lui, et n'apercevant point dans la foule Soetkin et Ulenspiegel, il fut aise, en songeant qu'ils ne le verraient point souffrir.

On n'entendait nul autre bruit que la voix de Claes priant, le bois crépitant, les hommes grondant, les femmes pleurant et les cloches de Notre-Dame sonnantes pour les morts.

Soudain Soetkin devint blanche comme neige, frissonna de tout son corps sans pleurer, et montra du doigt le ciel. Une flamme longue et étroite venait de jaillir du bûcher et s'élevait par instants au-dessus des toits des basses maisons. Elle fut cruellement douloureuse à Claes, car, suivant les caprices du vent, elle rongea ses jambes, touchait sa barbe et la faisait fumer, léchait les cheveux et les brûlait.

Ulenspiegel tenait Soetkin dans ses bras et voulait l'arracher de la fenêtre. Ils entendirent un cri aigu, c'était celui que jetait Claes, dont le corps ne brûlait que d'un côté. Mais il se tut et pleura. Et sa poitrine était toute mouillée de ses larmes.

Puis Soetkin et Ulenspiegel entendirent un grand bruit de voix. C'étaient des bourgeois, des femmes et des enfants criant :

— Claes n'a pas été condamné à brûler à petit feu, mais à grande flamme. Bourreau, attise le bûcher !

Le bourreau le fit, mais le feu ne s'allumait pas assez vite.

— Etrangle-le, crièrent-ils.

Et ils jetèrent des pierres au prévôt.

— La flamme ! la grande flamme ! cria Soetkin.

En effet, une flamme rouge montait dans le ciel au milieu de la fumée.

— Il va mourir, dit la veuve. Seigneur Dieu, prenez en pitié l'âme de l'innocent. Où est le roi, que je lui arrache le cœur avec mes ongles ?

Les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

Soetkin entendit encore Claes jeter un grand cri, mais elle ne vit point son corps se tordant à cause de la douleur du feu, ni son visage se contractant, ni sa tête qu'il tournait de tous côtés et cognait contre le bois de l'estache. Le peuple continuait de crier et de siffler, les femmes et les garçons jetaient des pierres, quand soudain le bûcher tout entier s'enflamma, et tous entendirent, au milieu de la flamme et de la fumée, Claes disant :

— Soetkin ! Thyl !

Et sa tête se pencha sur sa poitrine comme une tête de plomb.

Et un cri lamentable et aigu fut entendu sortant de la chaumine de Katheline. Puis nul n'ouït plus rien...

Claes avait trépassé. Le bûcher ayant brûlé s'affaissa aux pieds du poteau. Et le pauvre corps tout noir y resta pendu par le cou.

Et les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts...

La nuit, Ulenspiegel et Soetkin sortirent ensemble et ils vinrent au bûcher.

La nuit était noire, sauf quand les nuages, chassés par l'aigre vent du Nord et courant comme des cerfs dans le ciel, laissaient brillante la face de l'astre.

Un sergent de la commune se promenait gardant le bûcher. Ulenspiegel et Soetkin entendaient, sur la terre durcie, le bruit de ses pas et la voix d'un corbeau en appelant d'autres sans doute, car de loin lui répondaient des croassements.

Ulenspiegel et Soetkin s'étant approchés du bûcher, le corbeau descendit sur les épaules de Claes ; ils entendirent ses coups de bec sur le corps, et bientôt d'autres corbeaux vinrent.

Ulenspiegel voulut se lancer sur le bûcher et frapper ces corbeaux ; le sergent lui dit :

— Sorcier, cherches-tu des mains de gloire ? Sache que les mains de brûlés ne rendent point invisible, mais seulement les mains de pendu comme tu le seras quelque jour.

— Messire sergent, répondit Ulenspiegel, je ne suis point sorcier, mais le fils orphelin de celui qui est attaché là, et cette femme est sa veuve. Nous ne voulons que le baiser encore et avoir un peu de ses cendres en mémoire de lui. Permettez-le-nous, messire, qui n'êtes point soudard étranger, mais bien fils de ces pays.

— Qu'il en soit fait comme tu le veux, répondit le sergent.

L'orphelin et la veuve, marchant sur le bois brûlé, vinrent au corps ; tous deux baisèrent le visage de Claes avec larmes.

Ulenspiegel prit à la place du cœur, là où la flamme avait creusé un grand trou, un peu des cendres du mort. Puis, s'agenouillant, Soetkin et lui prièrent. Quand l'aube parut blémessante au ciel, ils étaient encore là tous deux; mais le sergent les chassa de peur d'être puni à cause de son bon vouloir.

En rentrant, Soetkin prit un morceau de soie rouge et un morceau de soie noire; elle en fit un sachet, puis elle y mit les cendres; et au sachet, elle mit deux rubans, afin qu'Ulenspiegel le pût toujours porter au cou. En lui mettant le sachet, elle lui dit :

— Que ces cendres qui sont le cœur de mon homme, ce rouge qui est son sang, ce noir qui est notre deuil, soient toujours sur ta poitrine, comme le feu de vengeance contre les bourreaux.

— Je le veux, dit Ulenspiegel.

Et la veuve embrassa l'orphelin, et le soleil se leva.

(*La Légende d'Ulenspiegel.*)

## Octave Pirmez.

Châtelet, 1832. — Acoz, 1883.

Œuvres : *Feuillées* (1861). — *Jours de solitude* (1862). — *Heures de philosophie* (1873). — *Rémo, histoire d'un frère* (1878). — *Lettres à José* (1884). — *Correspondance* (1888).

Esprit mélancolique, amoureux des méditations philosophiques et des analyses subtiles du *moi*. Il vécut solitaire dans son domaine d'Acoz, dans le Hainaut. Ses livres sont des recueils de réflexions morales, un peu teintées de romantisme, où le pessimisme et l'idéalisme se fondent harmonieusement. Style délicat, un peu nu, mais très pur. L'art d'Octave Pirmez, aristocratique et sentimental, contraste parfaitement avec les peintures plastiques et chaudement colorées de Charles De Coster. Wallonie et Flandre, a-t-on dit (1).

## La Mort.

C'est aujourd'hui le jour des morts; leurs âmes semblent frémir dans les bruits qui m'entourent. J'étends les bras pour y serrer ceux que le destin inexorable a enlevés de ce monde après les y avoir laissés vivre dans l'affliction. O morts, restez doucement couchés où vous êtes, j'irai bientôt m'étendre à vos côtés ! Cette terre oublieuse ne mérite pas qu'on y revienne. Roses et marguerites fleurissent toujours, il est vrai; mais tous les froids insectes ne sont pas morts et le meilleur n'est encore qu'un papillon. Vous m'entendez, belles fleurs, et vous aussi, chers morts ? Restez doucement où vous êtes : je descends à vous par l'escalier des heures. Ecoutez chacun de mes pas retentir au clocher de l'église prochaine. Ah ! quelle procession variée m'accompagne sur l'escalier funèbre ! Tous ces pèlerins, folâtrant sur les marches, peuvent monter aux étoiles, et où vont-ils ainsi ? O morts, le savez-vous ?

Vous toutes, générations disparues, vous êtes les vivants d'hier et

1. De fait, les écrivains d'origine (ou d'inspiration) flamande, tels Verhaeren, Demolder, Eekhoud, etc., se caractérisent par la couleur exubérante du style et un réalisme parfois violent. Les conteurs et poètes wallons, tels Severin, Krains, Garnir, etc., semblent plus discrets, plus ironiques ou plus méditatifs. Mais il ne faudrait pas généraliser.

moi je suis le mort de demain : un seul jour nous sépare. Ne plus revenir à la surface, voilà ce qui désole ! Qui sait si l'existence n'est pas comme une roue mi-partie dans l'ombre et toujours en mouvement ? Nous descendrions à la nuit pour remonter au jour, et ceux qui se quittèrent ici pourraient se retrouver ailleurs si les derniers disparus hâtaient leurs pas. Mais marcher, gravir, se poursuivre, n'est-ce pas toujours souffrir ? Je ne puis voir au ciel qu'une félicité jamais troublée par le désir ou le regret. Est-ce vivre que d'avoir son bonheur attaché au balancier d'une horloge ? Nous qui avons pitié des morts, peut-être sommes-nous les vrais fantômes ; spectres inquiets, nous vivons dans la brume, entrecherchant l'idéal et nous égarant au labyrinthe de la pensée jusqu'à l'instant où les heures finissent. Un jour, la dernière seconde a retenti, et nous heurtons fatalement à la porte de l'éternité. Qui nous ouvrira ? Connaissons-nous la merveilleuse loi des affinités ? N'avons-nous pas des amis dans l'assemblée muette des ombres ? Ceux-là viendront nous accueillir qui auront partagé nos rêves. Ne sont-ce pas les esprits des morts qui me parlent en ce moment ? Que suis-je ? De la terre changeante. Mes pensées me viennent d'ailleurs : peut-être des intelligences qui, au souffle de Dieu, errent dans l'espace. Avec un « peut-être », où n'irions-nous pas ? Je pourrais dire : où irions-nous ? Partout, sauf au bonheur.

(*Jours de solitude.*)

### Edmond Picard.

Bruxelles, 1836. — *Dave* (Namur), 1924.

Œuvres principales : *Paradoxe sur l'avocat* (1881). — *La forge Roussel* (1884). — *Mon Oncle le jurisconsulte*, *L'Amiral* (1884). — *La Veillée de l'huissier* (1885). — *Le Juré* (1887). — *El Moghreb al Aksa* (1889). — *Vie simple* (1893). — *En Congolie* (1896). — *Monseigneur le Mont-Blanc* (1900). — *Confiteor* (1901). — *Le Sentiment de la patrie* (1904), etc. — Théâtre.

Encore adolescent, il s'embarqua comme mousse et mena deux ans la vie aventureuse de matelot. Il l'abandonna pour faire des études de droit. Activité débordante. Avec sa revue l'*Art moderne*, où il défendait le principe de l'*art social*, il collabora puissamment, par ses polémiques avec la *Jeune Belgique*, à la renaissance des lettres belges. Jurisconsulte et homme politique éminent, Edmond Picard a tenu une place importante dans la vie intellectuelle de notre pays. C'est avant tout un semeur d'idées, parfois paradoxal. Dans ses contes, ses récits de voyage, ses essais philosophiques, il bataille toujours pour l'Art et le Droit. Il s'est essayé aussi au théâtre, mais sans grand succès (*Jéricho*, *La Désespérance de Faust*, *Fatigue de vivre*, *Ambidextre journaliste*). Style éloquent et nourri, qui manque parfois de pureté.

### Le Droit.

Pendant que cette lamentation tombait de ses lèvres<sup>1</sup>, autour de nous le paysage reposait dans une sérénité qui répandait le repos et la force. La forêt pacifique berçait lentement ses cimes. Les horizons étaient superbes et tranquilles. Et devant ce spectacle, je pensais :

« O Nature, faut-il renoncer à te croire bonne et touchante ? Faut-il désormais ne plus compter sur les consolations qu'apportent et

1. Ce fragment reproduit une conversation entre l'auteur et un vieux jurisconsulte stoïcien. La scène est en Ardenne.

ton calme, et ton harmonie, et ta solitude? Tes couleurs et tes contours ne sont-ils qu'un déguisement qui masque à nos cœurs, aisément trompés, ta froide indifférence? Ces pensées, filles du désespoir, que je viens d'entendre, est-ce vraiment au bord de quelque chemin, sous les arbres, qu'elles ont germé, et le rythme noble et douloureux par lequel elles s'expriment, est-ce le concert de la brise dans le feuillage qui l'a inspiré?

— Vous doutez, reprit le vieillard. J'ai douté aussi, mais il a fallu me rendre. L'antagonisme entre le bonheur que nous cherchons sans cesse et la marche impassible de l'univers se retrouve partout, souvent de la manière la plus imprévue. On croirait que la Nature, afin de mieux s'assurer notre complicité inconsciente, s'est attachée parfois à déguiser longtemps la véritable signification d'un phénomène funeste auquel elle nous fait participer<sup>1</sup>. C'est étrange et douloureux...

» La vérité est que si nous nous abandonnions librement à ses lois, nos souffrances et nos misères seraient centuplées. La vérité est que si nous avons quelques jours heureux, c'est en nous révoltant contre elle et en engageant un combat qui est l'intérêt et la grandeur de la vie.

» Or, savez-vous quelle est l'expression la plus haute de cette résistance? C'est le Droit! Oui, il est le symbole sublime de la lutte de l'homme contre la Nature.

» Il en donne la tactique et les règles. C'est lui qui maintient debout l'humanité. C'est lui qui réalise dans toute son énergie ce drame bizarre où l'être humain, assailli par les intempéries et les fléaux au dehors, entraîné par ses passions au dedans, et qui, s'il cède, est perdu au profit d'un but dont il ne peut pénétrer le mystère, se dresse en disant : « Je ne veux pas ! » et érige le Droit comme un obstacle. Là est son origine, tel qu'il nous est permis de le comprendre. Quand pour la première fois, à une passion qui se déchaînait menaçant le bien-être humain, on a opposé une règle et une répression; quand pour la première fois, contre un fléau, on a imposé aux hommes la participation à une défense commune, le Droit a été fondé...

» Le Droit lutte avec la Nature, il ne se conforme pas à elle. Sa seule base, c'est la félicité humaine. Que celle-ci soit possible, qu'elle soit légitime, il n'a pas à s'en préoccuper. Cette légitimité, il l'admet, malgré les entreprises constantes que la Nature dirige contre elle. Cette possibilité, il ne sait jusqu'où elle peut aller, mais il fait tout pour l'étendre. Il combat pied à pied pour augmenter le bonheur, et quand viendra la décadence, il combattra encore pied à pied pour la ralentir...

» Il y a une grandeur épique dans la lutte de l'homme contre les pièges que tend la Nature, contre les calamités brutales qu'elle suscite. L'antiquité en avait été frappée, sans en comprendre le sens; ce phénomène, elle le nommait Fatalité; elle n'en faisait que le partage de ces grands révoltés dont tous les siècles ont à leur manière personnifié le génie, tandis que le plus humble d'entre nous est soldat dans cette bataille toujours tonnante, qu'aucune aube ne voit commencer et qu'aucun soir ne voit finir.

---

1. La beauté des formes voile la cruauté du monde matériel et de nos instincts.

» Oui, même quand on y succombe, un tel duel est grand. Le véritable héroïsme est dans la lutte contre les passions; cela est surtout évident quand on comprend que les combattre, c'est combattre contre la Fatalité; un tel adversaire grandit quiconque lui résiste, et nul d'entre nous, sachant à quel ennemi il a affaire lorsque d'un cœur vaillant il se défend de ses propres entraînements, n'osera dire qu'avec ce caractère la vie est une œuvre indifférente et misérable. Elle reprend son élévation morale. Alors il est vraiment permis de dire d'elle : *Vita est militia, Vita sicut prælium*<sup>1</sup>. »  
(*La Forge Roussel.*)

## Camille Lemonnier.

*Ixelles, 1844-1913.*

Œuvres principales : *Nos Flamands* (1869). — *Croquis d'automne* (1870). — *Histoire de gras et de maigres* (1874). — *Bébés et joujoux* (1879). — *Les Charniers; Le Mort; Un Mâle* (1881). — *Happe-chair* (1886). — *Histoire de huit bêtes et d'une poupée; La Comédie des jouets; La Belgique; Madame Lupar* (1888). — *Ceux de la glèbe* (1889). — *La Fin des bourgeois* (1892). — *L'Arche* (1894). — *L'Île vierge* (1896). — *Adam et Eve* (1898). — *Noëls flamands* (1899). — *Au cœur frais de la forêt* (1900). — *Le Vent dans les moulins* (1901). — *Le petit homme de Dieu* (1902). — *Comme va le ruisseau* (1903). — *Le Pays belge* (1904). — *L'Hallali* (1907). — *La Maison qui dort* (1909). — *Le Carillon* (1911), etc. — Théâtre, critique, etc.

Romancier puissant et original, critique d'art, Camille Lemonnier ne vécut que pour les lettres et, avant que justice fût rendue à son talent, il eut à lutter, durement, contre l'indifférence du public. Les novateurs de 1880 le prirent pour maître. Partisan d'abord de la brutalité naturaliste (*Happe-chair, Madame Lupar*, etc.), il a évolué peu à peu vers un art plus affiné et plus délicat. Ses meilleures œuvres (*Un Mâle; Comme va le ruisseau; Au cœur frais de la forêt; Le Vent dans les moulins*, etc.) sont celles où il chante les forces éternelles de la nature et les humbles, paysans flamands ou wallons, qui vivent d'elle. Ces romans sont d'un lyrisme tour à tour âpre et frais. Lemonnier s'enivre de lumières et de couleurs; les paysages ont le frémissement même de la vie. La psychologie des personnages, un peu courte, est exacte cependant : instincts violents des rustres ou sensibilité spontanée des âmes simples. Peu d'idées, mais une sorte de philosophie panthéiste, assez sensuelle. Au service de cet art matérialiste, Lemonnier apporte un style abondant, d'un coloris plantureux et somptueux, très riche en néologismes et termes rares.

### Le Lever du soleil.

Une fraîcheur monta de la terre et tout à coup le silence de la nuit fut rompu. Un accent lent, sourd, sortit de l'horizon, courut sur le bois, traîna de proche en proche, puis mourut dans un froissement de jeunes feuilles : l'énorme silence recommença. Il y eut alors dans l'air comme une volonté de s'anéantir dans les profondeurs du sommeil. Les hêtres reprirent leur immobilité engourdie. Un calme noya les feuillages, les herbes, la vie qui s'attardait dans l'ombre pâle. Pour un instant seulement. De nouveau, les rumeurs s'élevèrent, plus hautes cette fois. La rigidité des formes dormantes fut secouée d'un frisson qui s'étendit, se posa sur les choses comme un attouchement de mains éparées, et la terre trembla.

Le matin descendait.

1. La vie est une guerre; la vie est semblable à un combat.

Des pointes d'arbres émergèrent dans un commencement de clarté; une blancheur envahissait le bas du ciel, et cette blancheur grandit, fut comme une échappée sur le jour qui attendait de l'autre côté de la nuit.

Une musique lointaine et solennelle ronflait à présent dans l'épaisseur des taillis. La clarté prenait des élargissements d'eau qui s'épand, lorsque les vannes sont levées. Elle coulait entre les branches, filtrait dans les feuillées, dévalait les pentes herbues, faisait déborder de partout l'obscurité. Une transparence illuminait les fourrés; les feuilles criblaient le jour de taches glauques; les troncs demi-gris ressemblaient à des prêtres couverts de leurs étoles dans l'encens des processions. Et petit à petit le ciel se lama de tons d'argent neuf.

Alors il y eut un chuchotement vague, indéfini, dans la rondeur des feuillages. Des appels furent sifflés à mi-voix par les pinsons. Les becs s'aiguisaient, grinçaient. Une secouée de plumes se mêla à la palpitation des arbres; des ailes s'ouvraient avec des claquements lents; et tout d'une fois, ce fut un large courant de bruit qui domina le murmure du vent. Les piailllements des moineaux se répandaient à travers les branches; les fauvettes trillèrent; les mésanges eurent des gazouillis; des ramiers roucoulerent; les arbres s'emplirent d'un égossillement de roulades. Les merles s'éveillèrent à leur tour, les pies crièrent et le sommet des chênes fut raboté par le rauquement des corneilles.

Toute cette folie salua le soleil levant. Une raie d'or pâle fendit l'azur, semblable à l'éclair d'une lance. L'aurore pointa sous bois, rejaillissant en éclats d'étincelles comme un fer passé sur la meule. Puis une illumination constella les hautes branches, ruissela en égouttements sur les troncs, alluma les eaux au fond des clairières, tandis que des buées violettes s'allongeaient dans le haut du ciel. Au loin, une lisière de futaie semblait fumer dans un brouillard rose. Et la plaine était toute pommelée d'arbres en fleurs qui, à chaque instant, s'éclairaient un peu plus.

Une tiédeur détendit alors les choses. Les feuillées se déroulèrent; des fleurs s'ouvrirent avec un bruit soyeux d'éventail : une poussée vers la lumière fit bouger les branches d'un mouvement incessant. Ce fut une ivresse. Les arbres semblaient étreindre le matin dans leurs ramures étendues comme des bras.

Subitement, le soleil creva le ciel. Une bousculade sembla refouler l'ombre dans le bois. La clarté, comme un ennemi qui prend possession, se débanda, s'épandit par gerbes, par torrents, bouchant tous les trous, mettant la dérouté dans les taillis, éclaboussant tout de ses ondées magnifiques. Le ras du sol scintilla dans un ensoleillement de rosée, et la lumière, se haussant par-dessus le bois, gagna les vergers, les fermes, couvrit d'une blondeur vermeille une large étendue de pays.

Un homme était couché au milieu de cette allégresse de mai, jeune, grand, robuste, les deux mains repliées sous la tête, touchant du dos la terre gardée sèche par son corps. Un sarrau enveloppait son torse sur lequel béait une chemise écruë : il avait les pieds déchaux, ayant mis près de lui ses larges bottines, garnies de clous luisants. Et un apaisement profond l'enveloppait.



Il dormait du grand sommeil de la terre dormant sa nuit. L'énorme torpeur nocturne des bêtes et des arbres s'attardait sur cette silhouette confondue à la nature. Il dormait sans rêves, heureux, tranquille, bercé par les souffles de l'air, ainsi que les forts.

Tout à coup, le soleil, jaillissant du fourré, coula jusqu'à sa masse immobile. Une clarté dora les hâles de sa peau, fit reluire sa barbe noire... Il eut un mouvement, se mit sur le côté, parut se rendormir. Mais le soleil, passant entre ses cils, lutinait sa rétine. Il se dressa sur son séant, et ses yeux gris, pleins de ruse, s'ouvrirent.

Tandis qu'il regardait autour de lui, la terre tiède communiquait à ses membres une effervescence. Il huma l'air, les narines dilatées; puis, d'un geste brusque étirant les bras, il se pâma dans un bâillement qui ne finissait pas.

Devant lui s'étendait un verger aux pommiers penchés et bossus. Le verger descendait en pente insensible jusqu'aux bâtiments d'une ferme qu'on voyait se masser en carré, la cour au milieu, sous des toits d'ardoises jaunies par les mousses. Des coqs chantaient sur les fumiers, secouant leur crête écarlate, parmi les poules, les pintades et les dindons; un bruit de sabots battait le pavé le long des étables.

L'homme regarda les fumiers, les poules, les murs de la ferme, de sa prunelle noyée dans un engourdissement. La porte charretière était large ouverte, ayant déjà livré passage aux vaches qui remplissaient le verger. Une chaleur montait des purins, confondue à la vapeur qui flottait sur le seuil des étables. Et celles-ci laissaient passer le mugissement des mères demeurées à la litière et qui sentaient l'herbe proche des champs. De la fumée tire-bouchonnait du toit.

Il se hissa, eut une curiosité machinale de tout voir. Le ciel bleu découpait la rondeur fleurie des pommiers. Une gaîté de bouquet s'épanouissait dans leurs blancheurs roses, posées là par grosses touffes retombantes. Dessous, les herbes hautes se lustrèrent de l'emperlement des rosées, et une gaze grise, très fine, noyait les toits, les fumiers, le fond des écuries.

(*Un Mâle.*)

### Comme va le ruisseau

C'était dimanche. Les cloches, comme des béguines à la danse, brimballaient sous leurs jupes de bronze. Il y en avait deux, très vieilles; elles avaient sonné pour ceux qui étaient venus et pour ceux qui dormaient de l'autre côté de la tour. Et l'une disait : « Toujours », l'autre disait : « Jamais ». A chaque coup des battants, le Christ mangé de mousse du bois du Calvaire jetait sa tête à droite, puis à gauche. Personne ne l'avait vu, mais tout le monde l'affirmait. Le curé Jadot ne disait pas non.

Noémie avait pris par les ruelles. Il sentait bon le pain nouveau et le linge frais à la porte des maisons. Les fillettes, avec leurs cheveux en copeaux frisés, de petits tabliers blancs sur leurs robes bleues, avaient des têtes de procession...

Noémie s'était mise à marcher devant elle par les sentiers entre les

jardins. Tout le monde était parti pour l'église : il n'y avait plus derrière les haies que de vieux hommes en bras de chemise assis près des ruches ou de vieilles femmes qui marmottaient les prières de l'office en pelant des pommes de terre, une bannette entre les genoux. Le chat, avec sa barre d'or aux prunelles, n'avait pas l'air de regarder s'abattre les jeunes pigeons blancs sur les grains d'avoine. Les pigeons, en gonflant leur jabot, jouaient du tambour sur les toits. Que tout cela était bon ! Le cœur des pommes commençait à rondir par-dessus les têtes bleues des choux. L'ombre sur le soleil des pignons faisait un geste de bénédiction.

Cependant Noémie<sup>1</sup> de nouveau se sentait reprise par ses idées. Elle n'avait pas dit ce matin-là : « Plus haut ! » comme les autres jours. Elle s'était levée avec une âme dolente, une âme de petits chemins bas zigzaguant sous la brouée. Et maintenant, pas à pas, elle gagnait la fontaine, comme les gens appelaient le pan de roche d'où sourdait une eau claire.

Elle demeura là, immobile, les mains sur les genoux. L'onde à menus bouillons d'argent roulait entre les pierres. Un crépuscule vert tombait de deux noyers énormes.

Noémie contemplait le miracle éternel de la petite source : on l'avait toujours connue, descendant du plateau et, sans jamais s'arrêter, continuant à verser son petit flot. Le lieu était religieux comme un baptistère dans une église : les anciens hommes étaient venus là avec les vases sacrés comme les femmes allaient encore là remplir leurs seaux. C'était simple et inexplicable à l'égal d'un mystère. Le bon Dieu des campagnes regardait à travers les hauts croisillons des rameaux. Le ciel avait l'air d'un vitrail entre le vert lumineux des feuilles. Et à petites fois, sans trêve, avec un bruit rythmé comme la musique même du sang de la terre, coulait le filet d'eau.

Les racines de l'être frémissaient en Noémie ; la vie des âges passa, la transmission indéfinie des puissances humaines. Comme la petite onde, elle venait, elle aussi, d'un lointain obscur où des jeunes filles, des fiancées s'étaient penchées sur les sources profondes, tâchant de conjecturer leur destin. Rien n'avait pu arrêter la vie des races ; rien n'avait pu avoir raison de la petite onde intérieure. Si un roi était venu là et avait voulu refouler le flot monté du cœur de la terre, est-ce que tout de même cette force incompressible de l'eau ne se serait pas fait jour d'un autre côté ?

Noémie trembla. Elle sentit que, par une pente naturelle, sa pensée l'entraînait. Elle se rappela le mot de Jean Fauche : « Comme va le ruisseau... ». Elle compléta mentalement : « Comme vont les ondes de la vie, comme va l'élan des âmes... ». Une seconde, sa vie s'arrêta ; elle souffrait une peine vive. La vérité fut plus forte... Et si, par exemple, c'est le flot des charités fraternelles qui jaillit du cœur de l'homme, existe-t-il quelqu'un au monde qui puisse dire qu'il en fera dévier le cours ?

(*Comme va le ruisseau.*)

1. Noémie est une jeune institutrice qui a voué sa vie aux enfants du peuple. Malade, elle va achever sa convalescence dans un petit bourg de Wallonie, au bord de la Meuse. Un brave homme, Jean Fauche, la demande en mariage. Mais elle sacrifie son affection au devoir qu'elle s'est choisi.

## Georges Eekhoud.

Anvers, 1854. — Bruxelles, 1927.

Œuvres : POÉSIE. — *Myrtes et cyprès* (1877). — *Les Pittoresques* (1879), etc.

ROMANS ET CONTES. — *Kermesses* (1884). — *Kees Doorik* (1886). — *Nouvelles kermesses* (1887). — *La nouvelle Carthage* (1888). — *Le Cycle patibulaire* (1892). — *Les Fusillés de Malines* (1893). — *Mes Communions* (1895). — *Burch Mitsu* (1896). — *Escal-Vigor* (1899). — *La Faneuse d'amour* (1900). — *L'important magnanime Perkin Warbeek* (1902). — *L'autre vue* (1904). — *Les Libertins d'Anvers* (1912). — *Le Terroir incarné* (1923).

Un des fondateurs de la *Jeune Belgique*. Il fut le poète et le romancier des Polders et de la Campine anversoise. Il aime ce terroir, qui nourrit des rustres aux âmes violentes et candides, d'un amour passionné et partial. Il a chanté aussi tous les primitifs ou les déçus qui se révoltent contre une civilisation égoïste : les vagabonds, les rôdeurs, les malfaiteurs. Cet humanitarisme outrancier l'apparente aux romanciers russes, Tolstoï ou Gorki. Style âpre et coloré, qui, sans souci de pureté, vise à l'effet poignant ou pittoresque. Il convient de retenir les *Kermesses*, *Kees Doorik*, *Le Cycle patibulaire*, tableaux touffus et tumultueux, et *La nouvelle Carthage*, rude satire du monde des agioteurs, à Anvers.

### Une Kermesse.

Les arrivants ont peine à avancer le long de la chaussée où est établie la foire.

Entre deux rangées de baraques et d'échoppes ondoie, se presse, se trémousse une cohue bariolée, mise en fermentation par la longue marche et les libations redoublées. Les véhicules détellent forcément, à l'entrée du hameau, malgré les occupants féroces qui croient avoir payé au cocher le droit d'écraser quelques piétons.

L'observateur est d'abord étourdi par cette houle grouillante, tapageuse comme un sabbat. Caisses, gongs, cloches, tambourins, crécelles, musiques, tonnent, sonnent, grondent, sanglotent. *Hansworst*, Jean Saucisse, le Cassandre flamand, bat la parade, en même temps qu'il prête sa face enfarinée aux soufflets et son faux visage aux coups de pied. Une Lenormand jaune, osseuse comme une momie, explique, armée de sa verge prophétique, les symboles peinturlurés à l'extérieur de sa loge. Le marchand de plaintes geint devant un paravent représentant les principales scènes du crime à sensation. Les carrousels, avec leurs hippogriffes tavelés et leurs palanquins pailletés, entraînent des grappes humaines dans leur rotation vertigineuse.

Les baraques s'ouvrant sur la rue présentent une enfilade de tables autour desquelles les piffres engloutissent des saladiers de moules arrosées de bière de Louvain. Ailleurs rissolent les harengs, crépitent les beignets, claquent les gaufriers, roussissent les pommes frites.

D'autres se rabattent sur les *scholles* fleurant les varechs et la marée morte, et, safres<sup>1</sup>, à grands coups d'incisives, en arrachent la chair ligneuse, depuis la peau jusqu'à l'arête; puis, par désœuvrement, ils achètent des jointées de noisettes qu'ils pochettent pour les grignoter en flânant et dont ils jettent les écailles au visage des tortillons de leur con-

1. Archaïsme : goulu, glouton.

naissance. Les bourgeois marchandent en les patrouillant ces pains d'épice de Hollande, plaqués d'écorce d'orange et de véronique, que leur vendent, avec des saltations de pantins, des commères hommasses et mafflues.

Les plus avisés font des emplettes utiles et tombent en arrêt aux étalages de dinanderie, d'outils, d'instruments de labour, de hardes, de sabots. Blaudes<sup>1</sup>, vestes, souquenilles, hoquetons, uniformes de rebut brandillent suspendus à des tringles. Les sarraux ballonnent comme déjà remplis par les dos ronds des clients; les grègues de velours évoquent dans leurs plis renflés les structures charnues et les larges mouvements des bouleux<sup>2</sup> qu'elles culotteront.

De la fourmilière monte une lourde odeur d'échauffé que l'air humide ne parvient plus à dissoudre, et qu'entretiennent les bousculades des allants et venants. Des bandes de gobelotteurs<sup>3</sup> chassent à travers la mêlée, à la file, chacun les mains posées sur les épaules de celui qui le précède ou bien, bras dessus bras dessous, tenant la largeur de la rue, battant des jambes et provoquant des collisions fantastiques...

Dans les bouges, les cuivres exécutent des loures<sup>4</sup> discordantes sur lesquelles sabotent gravement les couples rustiques couvant des réveils féroces sous leur apparente torpeur...

Les rivalités se mettent de la partie. La porte d'un cabaret s'ouvre; deux hommes, presque deux enfants, — un portefaix et un garçon de ferme —, viennent rouler sur le pavé, étroitement enlacés, ne formant plus qu'une seule masse spumeuse, ensanglantée, les nippes en loques, décoiffés, déchaussés dans la lutte.

(*Kees Doorik.*)

## Emile Van Arenbergh.

Louvain, 1854. — 1934.

Œuvre : *Les Médailles* (1921).

Fit partie de la *Jeune Belgique*. Il a surtout composé des sonnets, ciselés avec un soin extrême, dans le goût parnassien.

### Le Remords.

Caïn fuyait : — des voix emplissaient le ciel pâle,  
Epouvantant son cœur inquiet et subtil;  
Il sentait dans le vent, qui l'assiégeait d'un râle,  
D'inexorables mains le poussant vers l'exil.

Il fuyait, — et vers lui des sanglots, des huées  
Montaient dans la clameur des forêts et des mers;  
Il fuyait, — écoutant les meutes des nuées  
Gronder déjà là-bas sous le fouet des éclairs.

1 Forme dialectale de blouse. — 2. Littér., cheval trapu et robuste. — 3. De gobelotter : boire, festiner. — 4. Archaïsme : musette, sorte de danse.

Il fuyait, — et soudain il se cacha la face,  
Quand le soleil, de meurtre empourprant tout l'espace,  
Roula, tête sanglante, au fond du gouffre noir ;

Et le ciel écarlate, éclaboussé du crime,  
Semblait teindre Caïn du sang de sa victime,  
— Et le Maudit fuyait, tout rouge dans le soir.

### Georges Rodenbach.

Tournai, 1855. — Paris, 1898.

Œuvres. — POÉSIE : *Les Tristesses* (1879). — *La Mer élégante* (1881). — *L'Hiver mondain* (1884). — *La Jeunesse blanche* (1886). — *Le Règne du silence* (1891). — *Le Voyage dans les yeux* (1893). — *Les Vies encloses* (1896). — *Le Miroir du ciel natal* (1898).

ROMANS : *Bruges-la-morte* (1892). — *La Vocation* (1895). — *Le Carillonneur* (1897). — *En exil* (1920).

THÉÂTRE : *Le Voile* (1894).

Passa son enfance à Bruges, puis fit ses études à Gand, en compagnie d'Emile Verhaeren. Il prit part aux batailles de la *Jeune Belgique* et publia quelques recueils de vers à la manière de François Coppée, qu'il avait connu lors d'un séjour à Paris. Il trouva sa véritable voie dans *La Jeunesse blanche*, poèmes d'une harmonie fluide et caressante, un peu morbide. Cependant il se fixa définitivement à Paris, où le public lettré fit bon accueil à ses ouvrages.

Rodenbach est le poète du silence et des intimités mélancoliques. Il aime les demi-teintes, les impressions fugitives, les rêves languissants. Et ce sont ses souvenirs d'enfance, les visions des rues mortes, des canaux déserts de Bruges qui ont servi de thème — nostalgique et recueilli — à ses inspirations.

#### En province.

En province, dans la langueur matutinale,  
Tinte le carillon, tinte dans la douceur  
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,  
Tinte le carillon, — et sa musique pâle  
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,  
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille  
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille !  
Musique du matin qui tombe de la tour,  
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,  
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,  
En pétales si lents, si froids et si pâlis,  
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années !  
(*Le Règne du silence.*)

#### Dimanche.

Dimanche, après-midi de dimanche, en province !  
Repos dominical : pâles rideaux levés  
Pour de rares passants moins réels que rêvés,  
Ombres, sur un écran, que le soir triste évince...  
Solitude du soir dans la vaste maison  
Où bat le pouls de la pendule qui s'ennuie ;  
Silence où l'on entend une petite pluie,

— Fine pluie automnale et d'arrière saison, —  
Epingler d'acier froid les vitres déjà mortes !  
Essai de s'égayer avec les pianos  
En dépit du vent noir qui pleure sous les portes ;  
Mais, triste, la musique, écho des casinos  
Et des valse de l'autre été si tôt fanées ;  
Triste, car c'est funèbre et vain, tous ces efforts,  
Tout ce désir d'un peu s'évader des années  
Et d'échapper à la tristesse du dehors,  
À la tristesse aussi du vent plein de reproches,  
Tristesse du dimanche où s'affligent les cloches !  
Dimanche, après-midi de dimanche ! Langueur  
De la vaste maison, vide de l'heure enfuie,  
Où l'on entend dans l'ombre une petite pluie  
Epingler d'acier froid les vitres de son cœur !

*(La Jeunesse blanche.)*

### Vieux quais.

Il est une heure exquise à l'approche des soirs,  
Quand le ciel est rempli de processions roses,  
Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses  
Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues  
Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,  
Un charme se révèle aux yeux las du songeur :  
Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,  
Bandes d'Amours captifs dans le seuil des cartouches,  
Femmes dont la poussière a défleuri les bouches,  
Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque  
En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau  
Et la lune se lève au milieu d'un halo,  
Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,  
Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre  
Les baisers de l'adieu glacé de la rivière  
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume  
Les lanternes, canaux regardés des amants,  
Qui devant l'eau qui passe échangent des serments  
En entendant gémir des cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus  
Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,  
Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure  
Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,  
Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;  
La tristesse du soir a passé dans ses doigts,  
Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre.

(*La Jeunesse blanche.*)

### Emile Verhaeren.

*Saint-Amand-sur-Escaut*, 1855. — *Rouen*, 1916.

Œuvres : POÉSIE. — *Les Flamandes* (1883). — *Les Moines* (1886). — *Les Soirs* (1887). — *Les Débâcles* (1888). — *Les Flambeaux noirs* (1890). — *Les Apparus dans mes chemins* (1891). — *Les Campagnes hallucinées* (1893). — *Les Villages illusoire*s ; *Les Villes tentaculaires* (1895). — *Les Heures claires* ; *Les Vignes de ma muraille* (1896). — *Les Visages de la Vie* (1899). — *Les Forces tumultueuses* (1902). — *Toute la Flandre : Les Tendresses premières* (1904) ; *La Guirlande des dunes* (1907) ; *Les Héros* (1908) ; *Les Villes à pignons* (1909) ; *Les Plaines* (1911). — *Les Heures d'après-midi* (1905). — *La Multiple splendeur* (1906). — *Les Rythmes souverains* (1910). — *Les Heures du soir* (1911). — *Les Blés mouvants* (1912). — *Les Ailes rouges de la guerre* ; *Les Flammes hautes* (1916).

THÉÂTRE. — *Les Aubes* (1898). — *Le Cloître* (1900). — *Philippe II* (1901). — *Hélène de Sparte* (1912).

Emile Verhaeren fit ses études moyennes à Gand (où il connut Rodenbach), puis son droit à Louvain. Il collabora ensuite à la *Jeune Belgique* et se donna tout entier à la littérature. Ses deux premiers recueils, *Les Flamandes* et *Les Moines*, chantent les mœurs rudes et l'âme mystique de la Flandre, avec un réalisme parfois grossier. Puis le poète subit une crise de pessimisme ; malade du reste, il clame son désespoir farouche en des vers âpres et cruels (*Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*). Mais il triomphe peu à peu de son mal : désormais, il va chanter la vie et ses forces multiples. Il célèbre sa terre natale, il glorifie le travail, l'effort tumultueux des hommes vers la joie et la justice. Il s'exalte fougueusement devant toutes les formes de la vie. Viennent les années sombres de la guerre, qui lui inspirent de beaux vers patriotiques. Il meurt en 1916, écrasé par un train en gare de Rouen.

Le style de Verhaeren n'est pas sans reproche : ses violences sont parfois outrées et ne redoutent ni les hardiesses de syntaxe, ni les termes impropres. La langue semble souvent rocailleuse et barbare. Mais par ses défauts mêmes, Verhaeren se libère de toute tradition et son lyrisme puissant a pu s'exprimer sans contrainte. Le poète travaille en pleine pâte, d'un pinceau ivre. Depuis Hugo, aucun poète n'a eu un tel souffle, une telle ampleur, une telle plénitude. Ce chantre de l'énergie humaine a exercé une très grande influence et la renommée de cette œuvre véhémement a largement dépassé nos frontières.

### Le Moulin.

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,  
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie ;  
Il tourne et tourne, et sa voile, couleur de lie,  
Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,  
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici  
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci  
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,  
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,  
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,  
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre  
Très misérablement sont assises en rond;  
Une lampe de cuivre est pendue au plafond  
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur,  
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques! —  
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,  
Le vieux moulin qui tourne, et las, qui tourne et meurt.

*(Les Soirs.)*

### Le Départ.

Avec leur chat, avec leur chien,  
Avec, pour vivre, quel moyen ?  
S'en vont, le soir, par la grand'route,  
Les gens d'ici, buveurs de pluie,  
Lécheurs de vent, fumeurs de brume.

Les gens d'ici n'ont rien de rien,  
Rien devers eux  
Que l'infini, ce soir, de la grand'route.

Chacun porte au bout d'une gaule,  
En un mouchoir à carreaux bleus,  
Chacun porte dans un mouchoir,  
Changeant de main, changeant d'épaule,  
Chacun porte  
Le linge usé de son espoir.

Les gens s'en vont, les gens d'ici,  
Par la grand'route à l'infini.  
L'auberge est là, près du bois nu,  
L'auberge est là de l'inconnu ;  
Surses dalles, les rats trimballent  
Et les souris.

L'auberge, au coin des bois moisiss,  
Grelotte, avec ses murs mangés,  
Avec son toit comme une teigne,  
Avec les bras de son enseigne  
Qui tend au vent un os rongé.



Les gens d'ici sont gens de peur :  
Ils font des croix sur leur malheur  
Et tremblent ;  
Les gens d'ici ont dans leur âme  
Deux tisons noirs, mais point de flamme,  
Deux tisons noirs en croix...

Avec leur chat, avec leur chien,  
Avec l'oiseau dans une cage,  
Avec, pour vivre, un seul moyen :  
Boire son mal, taire sa rage ;  
Les pieds usés, le cœur moisi,  
Les gens d'ici,  
Quittant leur gîte et leur pays,  
S'en vont, ce soir, par les routes, à l'infini.

Les mères traînent à leurs jupes  
Leur troupeau long d'enfants bêtards,  
Trinqueballés, brinqueballants ;  
Les yeux clignants des vieux s'occupent  
À refixer, une dernière fois,  
Leur coin de terre morte et grise,  
Où mord la lèpre comme la bise,  
Où mord la rogne comme les froids.  
Suivent les gas des bordes,  
Les bras usés comme des cordes,  
Sans plus d'orgueil, sans même plus  
Un seul élan vers les temps révolus  
Et le bonheur des autrefois,  
Sans plus la force en leurs dix doigts  
De se serrer en poings contre le sort  
Et la colère de la mort.

Les gens des champs, les gens d'ici  
Ont du malheur à l'infini.

Leurs brouettes et leurs charrettes  
Brinqueballent aussi,  
Cassant, depuis le jour levé,  
Les os pointus du vieux pavé :  
Quelques-unes, plus grêles que squelettes,  
Entrechoquent des amulettes  
À leurs brancards,  
D'autres grincent, les ais criards,  
Comme les seaux dans les citernes ;  
D'autres portent de vieillot lanternes...

Ainsi s'en vont bêtes et gens d'ici,  
Par le chemin de ronde  
Qui fait dans la détresse et dans la nuit,  
Immensément, le tour du monde,  
Venant, dites, de quels lointains,  
Par à travers les vieux destins,  
Passant les bourgs et les bruyères,  
Avec, pour seul repos, l'herbe des cimetières,  
Allant, roulant, faisant des nœuds  
De chemins noirs et tortueux,  
Hiver, automne, été, printemps,  
Toujours lassés, toujours partant  
De l'infini pour l'infini.

Tandis qu'au loin, là-bas,  
Sous les cieus lourds, fuligineux et gras,  
Avec son front comme un Thabor,  
Avec ses suçoirs noirs et ses rouges haleines,  
Hallucinant et attirant les gens des plaines,  
C'est la ville, que le jour plombe et que la nuit éclaire,  
La ville en plâtre, en stuc, en bois, en marbre, en fer, en or  
— Tentaculaire.

*(Les Campagnes hallucinées.)*

### Le Passeur d'eau.

Le passeur d'eau, les mains aux rames,  
A contre-flot, depuis longtemps,  
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle, hélas ! qui le hélait  
Au delà des vagues, là-bas,  
Toujours plus loin, par au delà des vagues  
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,  
Et le cadran des tours, sur le rivage,  
Le regardaient peiner et s'acharner  
En un ploïement de torse en deux  
Et de muscles sauvages.

Une rame soudain cassa  
Que le courant chassa,  
A vagues lourdes, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait,  
Dans les brumes et dans le vent, semblait  
Tordre plus follement les bras  
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,  
Se prit à travailler si fort  
Que tout son corps craqua d'efforts  
Et que son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa  
Et le courant chassa  
Ce haillon morne vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,  
Comme des yeux grands et fiévreux,  
Et les cadrans des tours, ces veuves  
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,  
Suivaient, obstinément,  
Cet homme fou, en son entêtement  
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait,  
Dans les brumes hurlait, hurlait,  
La tête effrayamment tendue  
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,  
Planté dans la tempête blême,  
Avec l'unique rame entre ses mains,  
Battait les flots quand même.  
Ses vieux regards hallucinés  
Voyaient les loins illuminés  
D'où lui venait toujours la voix  
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa,  
Que le courant chassa,  
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,  
S'affaissa, morne, sur son banc,  
Les reins rompus de vains efforts.  
Un choc heurta sa barque à la dérive;  
Il regarda, derrière lui, la rive :  
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,  
Avec des yeux béats et grands,  
Constatèrent sa ruine d'ardeur;  
Mais le tenace et vieux passeur  
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,  
Le roseau vert entre ses dents.

*(Les Villages illusoires.)*

### Les Idées.

Sur la Ville, dont les affres flamboient,  
Règnent sans qu'on les voie,  
Mais évidentes, les Idées.

On les rêve, parmi les brumes, accoudées  
En des lointains, là-haut, près des soleils.

Aubes rouges, midis fumeux, couchants vermeils,  
Dans le tumulte violent des heures,  
Elles demeurent ;  
Et leur âme par au delà du temps et de l'espace  
S'éternise, devant les flux et les reflux qui passent.

Et la première et la plus vaste, c'est la Force,  
Epanouie ou souterraine,  
Multipliée en poings, en bras, en torses,  
Ou tout à coup sereine  
Dans un cerveau suprême et foudroyant.  
Par à travers l'or effrayant,  
Les cris, la chair, le sang, la lie,  
Elle apparaît : celle qui tend ou qui délie  
L'énorme effort humain bandé vers la folie.  
Depuis que se mangent ou se fécondent  
A chaque instant qui naît, qui meurt, les mondes,  
L'atome est vibrant d'elle ;  
Elle est l'auteur de la conquête universelle ;  
Indifférente au bien, au mal, mais haletante  
En chaque assaut dont les cités sont fermentantes,  
Elle érige la gloire en beau geste dans l'air,  
Ou bien allume, à coups d'éclairs,  
Par la nuit sourde où rien ne bouge,  
Le crime immense avec la mort à son poing rouge.

Et voici la Justice et la Piété, jumelles,  
Mères au double cœur, dont les claires mamelles  
Versent le jour clément et se penchent vers tous.  
Ceux d'aujourd'hui les affichent : deux ennemies  
Luttant avec des cris et des antinomies  
Au nom de Christ, le maître abominable ou doux  
Selon celui qui interprète ses paroles ;  
La loi qui est déesse, on la proclame idole,  
Et les codes sont des meutes qu'on dresse à mordre,  
Et la peur règne. — Mais l'ordre  
Qui doit s'ouvrir comme une grande fleur  
Libre et vive, malgré ses milliers de pétales,  
Dont nul n'a comprimé l'ardeur,

Puisera l'équité dans la bonté totale.  
Oh! l'avenir, montré tel qu'un pays de flamme,  
Comme il est beau devant les âmes  
Qui malgré l'heure ont confiance en leur vouloir!  
Tant de siècles ne détiennent l'espoir  
Depuis mille et mille ans, indestructible,  
Sans que tous les désirs ligués, frappant la cible,  
Ne tuent un jour la haine et n'instaurent l'amour.  
La conscience humaine est sculptée en contours  
Puissants et délicats, que sans cesse elle affine  
Pour transmuier sa vie en facultés divines  
Et créer son bonheur et s'affirmer : un Dieu.  
Le futur éclatant est un oiseau de feu,  
Dont les plumes, une par une  
Se détachant de l'aile et retombant vers nous,  
Frôlent de flamme et de splendeur nos regards fous.

Et plus haut que n'est la Force et la Justice,  
Par au delà du vrai, du faux, de l'équité,  
Plus loin que l'innocence ou que le vice,  
Luit la Beauté.

Touffue et claire,  
Méduse ténébreuse et Minerve solaire,  
Fondant le double mythe en unique splendeur,  
Elle épouvante de grandeur.  
Sublime, elle a pour prêtres les génies  
Qui communient  
De la lumière de ses yeux;  
Les temps sont datés d'elle et marchent glorieux  
Selon que son vouloir les prend pour ostiaires<sup>1</sup>;  
Son poing crispé saisit les mille éclairs contraires  
Et les assemble et les resserre et les unit  
Pour tordre et pour forger, d'un coup, tout l'infini.

La rose Egypte et la Grèce dorée,  
Jadis, aux temps des Dieux, l'ont instaurée  
En des temples d'où s'envolait l'oracle;  
Et Paris et Florence ont rêvé le miracle  
D'être à leur tour l'autel où ses pieds clairs,  
Vibrants d'ailes, se poseraient sur l'univers.  
Aujourd'hui même, elle apparaît dans les fumées,  
Les yeux offerts, les mains encor fermées,  
Le corps exalté d'or et de soleil.  
Un feu nouveau d'entre ses doigts vermeils  
Glisse et provoque aux conquêtes certaines,  
Mais les marteaux brutaux des tapages modernes  
Cassent un bruit si fort sous les cieus ternes  
Que son appel vers ses fervents s'entend à peine.

---

1. Littéral., portier.

Et néanmoins elle est la totale harmonie  
Qui se transforme et se restaure à l'infini,  
Par à travers les mille efforts que l'on croit vains.  
Elle est la clef du cycle humain.  
Elle suggère à tous l'existence parfaite,  
La simple joie et l'effort éperdu  
Vers les temps clairs baignés de fête,  
Et sonores, là-bas, d'un large accord inentendu.  
Quiconque espère en elle est au delà de l'heure  
Qui frappe aux cadrans noirs de sa demeure;  
Et tandis que la foule abat, dans la douleur,  
Ses pauvres bras tendus vers la splendeur,  
Parfois, déjà, dans le mirage où quelque âme s'isole,  
La Beauté passe — et dit les futures paroles.

Sur la ville, d'où les affres flamboient,  
Règnent sans qu'on les voie,  
Mais évidentes, les Idées.

(*Les Villes tentaculaires.*)

### Un matin.

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières  
Qui traversent champs et vergers,  
Je suis parti clair et léger,  
Le corps enveloppé de vent et de lumière.

Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux;  
C'est fête et joie en ma poitrine;  
Que m'importent droits et doctrines,  
Le caillou sonne et luit sous mes talons poudreux;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,  
D'être immense et d'être fou,  
Et de mêler le monde et tout  
A cet enivrement de vie élémentaire.

Oh! les pas voyageurs et clairs des anciens dieux!  
Je m'enfouis dans l'herbe sombre  
Où les chênes versent leur ombre  
Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent;  
Je me repose et je repars,  
Avec mon guide, le hasard,  
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu  
Que pour mourir et non pour vivre :  
Oh! quels tombeaux creusent les livres  
Et que de fronts armés y descendent vaincus.

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses,  
Et que des yeux quotidiens  
Aient regardé, avant les miens,  
Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses?

Pour la première fois, je vois les vents vermeils  
Briller dans la mer des branchages.  
Mon âme humaine n'a point d'âge;  
Tout est jeune, tout est nouveau sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse  
Et mes cheveux amples et blonds,  
Et je voudrais, par mes poumons,  
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh! ces marches à travers bois, plaines, fossés,  
Où l'être chante et pleure et crie,  
Et se dépense avec furie  
Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé!

*(Les Forces tumultueuses.)*

### Un soir.

Celui qui me lira, dans les siècles, un soir,  
Troublant mes vers, sous leur sommeil ou sous leur cendre,  
Et ranimant leur sens lointain pour mieux comprendre  
Comment ceux d'aujourd'hui s'étaient armés d'espoir,

Qu'il sache, avec quel violent élan, ma joie  
S'est, à travers les cris, les révoltes, les pleurs,  
Ruée au combat fier et mâle des douleurs,  
Pour en tirer l'amour, comme on conquiert sa proie.

J'aime mes yeux fiévreux, ma cervelle, mes nerfs,  
Le sang dont vit mon cœur, le cœur dont vit mon torse  
J'aime l'homme et le monde, et j'adore la force  
Que donne et prend ma force à l'homme et l'univers.

Car vivre, c'est prendre et donner avec liesse.  
Mes pairs, ce sont ceux-là qui s'exaltent autant  
Que je me sens moi-même avide et haletant,  
Devant la vie intense et sa rouge sagesse.

Heures de chute ou de grandeur! — tout se confond  
Et se transforme en ce brasier qu'est l'existence;  
Seul importe que le désir reste en partance,  
Jusqu'à la mort, devant l'éveil des horizons.

Celui qui trouve est un cerveau qui communique  
Avec la fourmillante et large humanité.  
L'esprit plonge et s'enivre en pleine immensité;  
Il faut aimer, pour découvrir avec génie.

Une tendresse énorme emplit l'âpre savoir;  
Il exalte la force et la beauté des mondes.  
Il devine les liens et les causes profondes.  
O vous qui me lirez, dans les siècles, un soir,

Comprenez-vous pourquoi mon vers vous interpelle?  
C'est qu'en vos temps quelqu'un d'ardent aura tiré  
Du cœur de la nécessité même, le Vrai,  
Bloc clair, pour y dresser l'entente universelle.

(*Les Forces tumultueuses.*)

### Iwan Gilkin.

*Bruxelles, 1858-1924.*

Œuvres : *La Damnation de l'Artiste* (1890). — *Ténèbres; Satan* (1892). — *Stances dorées* (1893). — *La Nuit* (1897). — *Le Cerisier fleuri* (1899). — *Prométhée*, poème dramatique (1899), etc.

Fut d'abord disciple de Baudelaire, comme la plupart des « *Jeune Belgique* ». En des poèmes cruels, de forme drue et colorée, Iwan Gilkin s'attache à montrer la dépravation de l'âme humaine. La vision du mal l'obsède. Ce *satanisme* disparaît dans *Le Cerisier fleuri* et dans le *Prométhée*. Cette dernière œuvre exprime la confiance du poète dans l'avènement d'une humanité meilleure.

### La Chanson des forges.

Je vous entends, clameurs redoutables! ô forges,  
Feux rouges allumés dans les pays chenus,  
Vous grondez sourdement, pareilles à des gorges  
Que gonflent des jurons à demi retenus.

Quand l'homme aveugle et fou croit dompter la matière,  
Dans vos gueules de feu les malédictions  
Roulent sinistrement comme un lointain tonnerre.  
Vous dites : Nous forgeons sans répit, nous forgeons,

Nous forgeons pour les pieds le boulet et l'entrave,  
Stupide humanité! Nous forgeons les anneaux  
Des chaînes qui te font à jamais notre esclave.  
Va, travaille, halète, allume les fourneaux,



Consumes le charbon, fais ruisseler la fonte  
Sur le sable fumant, bats, écrase le fer,  
Trempe des sabres, fonds des canons, blinde et ponte  
Les vaisseaux cuirassés qui mitraillent la mer;

Va, martèle, martèle et construis sans relâche  
Les machines qui, mieux que les anciens donjons,  
Asservissent le peuple et le font pauvre et lâche...  
Stupide humanité, nous forgeons, nous forgeons

Le travail monstrueux avec la maladie,  
Nous forgeons la chlorose et l'abrutissement,  
Et la haine et le meurtre et le rouge incendie  
Et l'émeute sanglante et le lourd châtiment.

Nous forgeons le destin de ta décrépitude;  
Nous broierons tes enfants sous nos pilons de fer,  
En crachant vers le ciel tout tremblant d'hébétude  
La suie et le charbon de notre affreux enfer!

Vois! Dans l'azur souillé nos hautes cheminées,  
Hampes des noirs drapeaux qui proclament ton sort,  
Déroulent sur l'horreur des landes calcinées  
Leurs étendards de deuil, d'esclavage et de mort!

(*La Nuit.*)

### Max Waller.

Bruxelles, 1860-1889.

Œuvre : *La Flûte à Siebel* (1891).

Max Waller (pseudonyme de Maurice Warlomont) fonda la *Jeune Belgique* (1881) qu'il dirigea avec autorité. Il semble que si une mort précoce n'avait brutalement interrompu sa carrière, il eût été plus qu'un animateur. Il a laissé quelques fantaisies rimées, d'une ironie nerveuse et sensible.

### Eventails exotiques.

Gais éventails enjoliés  
Par de fines mains aux doigts roses,  
Que l'on fixe entre un tas de choses  
Aux tentures des ateliers;

Eventails chimériques qui  
Donnent la vague nostalgie  
D'entendre une voix de vigie  
Vous signaler Nangasaki!

Où l'on voit des lunes laiteuses  
Sur les montagnes lazuli,  
Avec un horizon pâli,  
Tout constellé de nébuleuses;

Qui jetez aux murs des gaîtés  
D'Orient qui s'emparadise,  
Votre art primitif réalise  
Les plus caressantes clartés;

Et vous êtes, dans notre vie,  
L'image, à nos sens avivés,  
De la tendresse inassouvie  
Et des chers paradis rêvés.

## Albert Giraud.

Louvain, 1860. — Bruxelles, 1929.

Œuvres : *Hors du siècle* (1888). — *Héros et Pierrots* (1898). — *La Guirlande des dieux* (1910). — *La Frise empourprée* (1910). — *Le Laurier* (1920). — *Eros et Psyché* (1920). — *Le Miroir caché* (1921).

De son vrai nom, Albert Keyenberg. Un des premiers fidèles de la *Jeune Belgique*. Poète aristocratique, dédaigneux de la foule aux appétits et aux instincts vulgaires, il s'est réfugié dans la somptuosité des époques disparues, Renaissance, XVIII<sup>e</sup> siècle ou Grèce antique. Là, il se grise de beauté et d'art et de gloire. La forme procède directement de l'esthétique parnassienne. La guerre de 1914 a cependant exalté en lui le patriote (*Le Laurier*) et ce poète indifférent aux rumeurs de la vie contemporaine a trouvé de beaux accents pour glorifier sa nation meurtrie.

### Hors du siècle.

Oh ! que n'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,  
Sous la neigeuse hermine ou le fauve camail,  
Dans ces siècles vermeils dont la lumière morte  
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail.

Car le poète alors, en croupe sur les races,  
Leur enfonçait son rêve à grands coups d'éperon,  
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,  
Y sonnait son espoir comme dans un clairon.

La Muse était la sœur auguste de l'Épée ;  
Les strophes ressemblaient à de clairs escaliers  
Où montaient, dans un faste et des feux d'épopée,  
Des vers casqués d'argent comme des chevaliers.

Les poètes nimbaient la mémoire des princes :  
Plus d'un leur doit la pompe où sa majesté dort ;  
L'empereur ébloui leur donnait des provinces  
Et faisait à leur col flamber la Toison d'Or.

Puis entre des soldats, des prêtres en étole,  
Dans les flots d'un cortège écarlate de rois,  
Il les menait cueillir la palme au Capitole,  
Salués des drapeaux, des aigles et des croix.

Et le peuple, gardant au fond de ses prunelles  
Leurs masques léonins parmi les encensoirs,  
Contemplant longuement leurs ombres solennelles  
Passer et repasser dans la braise des soirs.

Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,  
Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,  
Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques  
Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.

La multitude abjecte est par moi détestée,  
Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil;  
Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,  
Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai seul, en un silence austère,  
Nourrissant mon esprit de vieilles vérités,  
Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,  
Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.

Et maintenant, criez ! Faites vos choses viles !  
D'autres hommes viendront ; ceci sera changé.  
Vous aurez contre vous jusqu'au pavé des villes !  
D'autres hommes viendront et l'Art sera vengé !...

(Hors du siècle.)

### Les Conquérants.

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux  
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques  
Poussaient, dans l'infini des vierges Atlantiques,  
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux  
Où le ciel, enflammé de rougeurs prophétiques,  
Verse royalement ses richesses mystiques  
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,  
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,  
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil ;

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,  
Se rappelaient encor le splendide mirage  
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

(Hors du siècle.)

### Léopold Courouble.

Bruxelles, 1861. — Toulon, 1937.

Œuvres principales : *La famille Kaekebroeck* (1902). — *Pauline Platbrood* (1903). — *Les Noces d'or de M. et M<sup>me</sup> Van Poppel* (1904). — *Les Cadets du Brabant* (1905). — *Contes et récits d'un Bruxellois* (1907). — *Madame Kaekebroeck à Paris* (1909), etc.

Observateur attendri de la bourgeoisie et du peuple bruxellois. Conteur ironique et sensible, qui s'apitoie volontiers. Style « bon enfant », mais qui cache un art très sûr.

### Le féroce agent.

Le féroce agent a surgi au milieu du carrefour, et les colporteuses, éperdues, détalent à grands cris.

Déjà le féroce agent a choisi sa victime : c'est Fintje, la petite bossue, qui « s'encourt » là-bas, avec son panier de harengs et sa corbeille d'oranges.

La pauvre fille se hâte tant qu'elle peut, mais ses gros sabots la retardent, et sa charge, si lourde!

Alors, ainsi que le subtil Hippomène, elle laisse tomber derrière elle des pommes et des boustrinks d'or!...

Mais le féroce agent, moins naïf qu'Atalante, se garde de rien ramasser et poursuit sa course rapide.

Agile, pressant le sabre sur sa cuisse, il bondit par-dessus les tas de pavés et de sable répandus dans la rue, et voilà que sa dextre gantée de fil s'abat sur l'épaule de la fuyarde. La petite bossue s'arrête, épuisée, dépose panier et corbeille.

— Votre nom! dit le féroce agent qui halète.

Et ses rousses moustaches de reître, qu'emperlent ses fumantes narines, se hérissent terriblement. Mais Fintje, adossée contre un réverbère, reste muette, remonte ses bas tombés sur ses chevilles.

— Votre nom! crie le féroce agent qui brandit le carnet et le crayon verbalisateurs.

Alors, elle répond doucement :

— Vous le connaissez aussi bien que moi. On sait le lire sur mon dos...

— Voulez-vous donner votre nom! répète l'homme dont la voix s'encolère.

— Eh bien! je ne le dirai pas!

Les passants se sont attroupés. Ils ricanent. Ils raillent le féroce agent et sa grotesque proie.

— Au bureau! rugit le policier cramoisi de fureur.

Fintje ramasse son panier, sa corbeille, et marche, résignée et stoïque. Et rien n'est si triste que cette créature torte, difforme, sa grosse tête enfoncée dans les épaules pointues, et frissonnant sous l'aigre bise qui soulève son châle effiloqué et son tablier plein de pièces.

Cependant elle va, résolue, très ferme, presque droite dans son malheur, et sans proférer une seule plainte.

— Vous saurez un peu ce que ça coûte! grince le féroce agent.

Une bande de gamins, qui grossit à chaque pas, les accompagne en lançant des quolibets cruels. Et sur le seuil des magasins accourent des commères qui éclatent de rire.

Or, voici qu'au tournant de la rue de Jéricho, une femme aborde le policier :

— Voyez une fois, agent, ce petit garçon sur le trottoir! Il est perdu...

En effet, un bambin, vêtu d'une loque de flanelle, est appuyé là-bas contre le mur, et grelotte et pleure, les deux poings enfoncés dans ses yeux.

Le féroce agent l'aperçoit. Tout de suite, il lâche sa prisonnière,

s'élançait vers le marmot. Et sa face transfigurée exprime maintenant une tendresse infinie. Il écarte les bras de l'enfant, le cajole avec des gestes doux, maternels.

— Eh bien ! manneke, il faut pas pleurer ! Comment est-ce que tu t'appelles donc ?

Mais le petit ne parle pas encore.

— Si ça est permis d'abandonner son enfant sur la rue ! gémissent les femmes indignées.

— Ne pleure pas, je dis, fait l'agent, moi je vais te conduire chez ta maman... Viens, petit...

Il l'emporte dans ses bras. Et tandis qu'il se dirige vers le bureau de police, il aperçoit soudain, courant à côté de lui, la pauvre bossue qui, attendrie elle aussi, ne s'est pas sauvée et regarde tristement l'enfant perdu.

Alors, le féroce agent, suspendant sa marche, considère un instant cette pâle fillette à l'échine pitoyable, sa grosse tête enfoncée dans les épaules pointues...

Et une émotion indicible le saisit. Il ne comprend plus sa sévérité. Ses yeux s'humectent.

— Allo, à combien vos oranges, Fintje ? Tenez, voilà cinquante cents. Donnez seulement une pour le petit...

Puis d'une voix qui s'efforce en vain d'être rude :

— Et maintenant, filez vite, saïez-vous !

(Contes et récits d'un Bruxellois.)

## Charles Van Lerberghe.

Gand, 1861. — Bruxelles, 1907.

Œuvres : *Entrevisions* (1898). — *La Chanson d'Eve* (1904).

Fit ses études au collège Sainte-Barbe, à Gand, comme Rodenbach, Verhaeren et Maeterlinck. Il vécut solitaire, voyageant beaucoup ou se confinant dans son ermitage de Bouillon. Son œuvre, nettement symboliste, est délicate et tendre. Le poète de l'ineffable, a-t-on dit : il se complaît dans les rêves fuyants et les chansons irréelles, musicales et fluides. *La Chanson d'Eve* semble exprimer l'idée que le poète se fait de l'humanité et de la vie : vision harmonieuse où tout est grâce et lumière.

Van Lerberghe a composé aussi un drame, *Les Fleureurs* (1889), qui annonce ceux de Maeterlinck.

### Ne suis-je vous...

Ne suis-je vous, n'êtes-vous moi,  
O choses que de mes doigts  
Je touche, et de la lumière  
De mes yeux éblouis ?  
Fleurs où je respire, soleil où je luis,  
Ame qui penses,  
Qui peut me dire où je finis,  
Où je commence ?

Ah ! que mon cœur infiniment  
Partout se retrouve ! Que votre sève  
C'est mon sang !  
Comme un beau fleuve,  
En toutes choses la même vie coule,  
Et nous rêvons le même rêve.

(*La Chanson d'Eve.*)

### Quand vient le soir...

Quand vient le soir,  
Des cygnes noirs,  
Ou des fées sombres,  
Sortent des fleurs, des choses, de nous :  
Ce sont nos ombres.

Elles avancent : le jour recule.  
Elles vont dans le crépuscule,  
D'un mouvement glissant et lent.  
Elles s'assemblent, elles s'appellent,  
Se cherchent sans bruit,  
Et toutes ensemble,  
De leurs petites ailes,  
Font la grande nuit.

Mais l'Aube dans l'eau  
S'éveille et prend son grand flambeau.  
Puis elle monte,  
En rêve monte, et peu à peu,  
Sur les ondes elle élève  
Sa tête blonde,  
Et ses yeux bleus

Aussitôt, en fuite furtive,  
Les ombres s'esquivent,  
On ne sait où.  
Est-ce dans l'eau ? Est-ce sous terre ?  
Dans une fleur ? Dans une pierre ?  
Est-ce dans nous ?  
On ne sait pas. Leurs ailes closes  
Enfin reposent.  
Et c'est matin.

(*La Chanson d'Eve.*)

Autorisé par *Mercur de France*, éd., Paris.

### Eugène Demolder.

*Bruxelles*, 1862. — *Corbeil*, 1919.

Œuvres principales : *Contes d'Yperdamme* (1891). — *Le Royaume du grand saint Nicolas* (1896). — *La Légende d'Yperdamme* (1897). — *La Route d'émeraude* (1899). — *Le Cœur des pauvres* (1901). — *Le Jardinier de la Pompadour* (1904), etc.

Ce romancier fait songer aux peintres flamands ou hollandais et, en fait, il transpose souvent dans ses livres les naïvetés mystiques ou brutales des pri-

mitifs, le coloris fougueux de Rubens, les clairs-obscurs de Rembrandt. Ses œuvres valent surtout par le pittoresque du style et des descriptions, qui rappelle Th. Gautier.

### Le Massacre des Innocents<sup>1</sup>.

Tout est lillial.

Les arbres, tantôt frileuses brebis tondues, se sont vêtus de laine immaculée.

Sous le capuchon qui les couvre, on ne voit plus les toits aux cinabres naguère fouettés par les nuées d'hiver, et les moulins à vent des remparts décrivent de grandes croix innocentes et brillantes au-dessus des escarpes couvertes d'hermine.

Tout s'allume au soleil, et partout des paillettes scintillent sur la pâle et douce harmonie que les célestes violons ont laissée tomber, comme un cantique d'ange, de leurs archets câlins.

Voyez les statues de la cathédrale en radieux manteaux ! Les gris féodaux des pierres du castel sont plus onctueux dans ce cadre de candeur, les bois luxueux des pignons et les cariatides en chêne des hôtels s'enrichissent encore, la couronne de Sainte-Gertrude est une vraie fleur de neige au ciel bleu.

Les flocons ont cessé leur chute tout à coup, et il fait un matin superbe.

Les grandes tours sont chastes comme des glaciers, la brise éteinte laisse au loin rêver les champs blanchis sous les flûtes d'or des rayons.

L'espace a la pureté de cristaux de Bohême : il est lucide et fier, ainsi qu'un appel de glorieuses trompettes d'argent au-dessus des pignons qui se baignent à sa musique aiguë.

Qu'Yperdamme se réveille joyeuse à cet hosanna de jeunesse ! Elle s'illusionne à ce songe descendu vers elle sur de grands escaliers de silence. Les tourelles et les clochetons ont des gaités familiales de sapins de Noël, et le long des architectures se dressent de longues fleurs frileuses, ou s'accrochent aux ogives, aux corniches, aux cintres, comme des vignes pétries des lys givrés des cieux et où pendent les grappes du gel.

Les volets s'ouvrent, et la cité se mire dans sa parure neuve. A-t-on tué des cygnes au paradis ? Les anges ont-ils laissé tomber les plumes de leurs ailes ?

Doucement, comme si c'était la neige qui se fût mise à chanter, les clochers d'Yperdamme ont attaché à leur grand col de pierre le grelot des angélus ; des appels convoquant aux matines ont comblé l'air de vibrantes pièces d'argent que les battants frappent au coin de l'airain et jettent aux dévots.

...Mais déjà le massacre a commencé à Yperdamme. Les vautours rouges plongent, dans les nids aux fêtes chantantes, les serres d'acier de leurs glaives et de leurs piques.

Partout coule bientôt du sang de chérubin.

Les sabres hachent des chairs poupines : on dirait qu'ils écrasent des roses et des lys...

1. Visiblement, l'auteur s'inspire ici de certains tableaux des primitifs flamands, notamment *Le Massacre des Innocents*, de Breughel l'ancien.

Les chiens hurlent ainsi qu'aux jours de lune venimeuse. Oh ! les misérables enfants.

Ils s'ébattaient près des foyers, leurs chairs dodues chauffées à l'âtre; d'autres tétaient aux fleurs des seins maternels, d'autres dormaient dans leurs berceaux sous la protection d'une sainte image. Près d'eux gisaient des polichinelles, encore prestigieux de la nuit mystérieuse où saint Nicolas descend sur la terre.

Et les voilà portés au bout du bras de varlets effroyables, comme des coqs qu'on va égorger...

Que les parents crient et supplient et lèvent au ciel des mains d'épouvante ! Les lamentations se brisent aux cuirasses. Des mères se traînent aux pieds des malfaiteurs et leurs torses fléchissent lamentablement sous la douleur comme des saules qu'on abat. Elles pressent leur géniture sur leur sein, dans leurs bras crispés; mais les poignards vont fouiller leur giron, et, sous leurs yeux flétris par la soudaine horreur, on moissonne d'une faucille hâtive les petites vies d'or et de printemps, qui saignent...

Quelle est cette musique au ciel ? Est-ce le paradis qui accueille les Innocents ? De grands sons de harpes volent à travers l'azur, avec des bruissements d'ailes séraphiques. Il y a fête au-dessus de la cathédrale.

Les lys bleus du firmament scintillent et font un dôme merveilleux à la cité morte...

De ces terrasses de rêve éternel, penchés aux balcons du paradis, les Innocents, consolés, regardent bien loin Yperdamme en deuil et pareille à un nid dont un vautour vient d'arracher les oisillons.

La neige scintille à l'infini sur les mondes, et la sainte Famille fuit là-bas par les villages d'hiver.

Elle traverse les canaux givrés et les plaines où se dressent des peupliers de glace.

Sainte Marie porte en ses bras le Bambin Adorable, mais pour que ses chairs ne frissonnent pas dans l'aigreur du froid, elle le cache sous son grand manteau. Elle est assise sur un âne, et saint Joseph marche en avant, une scie sur l'épaule, un sac plein d'outils à la main.

Les villages se recueillent, et déjà la lune monte entre les saules, lanterne miraculeuse accrochée pour la fuite divine au ciel du soir.

(Contes d'Yperdamme.)

## Maurice Maeterlinck.

Gand, 1862. — 1949.

Œuvres : POÉSIE. — *Serres chaudes* (1889). — *Douze chansons* (1896).

THÉÂTRE. — *La princesse Maleine* (1889). — *L'Intruse*; *Les Aveugles* (1890). — *Pelléas et Mélisande* (1892). — *Alladine et Palomides*; *Intérieur*; *La Mort de Tintagiles* (1894). — *Aglavaine et Sélysette* (1896). — *Ariane et Barbe-Bleue*; *Sœur Béatrice* (1901). — *Monna Vanna* (1902). — *Joyzelle* (1903). — *L'Oiseau bleu* (1909). — *Marie-Magdeleine* (1913). — *Le Bourgmestre de Stilmonde*; *Le Miracle de saint Antoine* (1920).

ESSAIS PHILOSOPHIQUES. — *Le Trésor des humbles* (1896). — *La Sagesse et la destinée* (1898). — *La Vie des abeilles* (1901). — *Le Temple enseveli* (1902). — *Le double jardin* (1904). — *L'Intelligence des fleurs* (1907). — *La Mort* (1913). — *Les Débris de la guerre* (1916). — *L'Hôte inconnu* (1917). — *Les Sentiers de la montagne* (1919). — *Le grand secret* (1921). — *La Vie des termites* (1926), etc.



Publia d'abord de subtils poèmes symbolistes. *La princesse Maleine*, révélée au public parisien par un article fort élogieux d'Octave Mirbeau (1), lui apporta la gloire. Maeterlinck se consacra d'abord au théâtre; dans des pièces étranges, il essaye de montrer tous les aspects mystérieux de la vie humaine: fatalité de la mort et de l'amour, influence occulte de l'instinct et du subconscient. Parmi ces pièces, les unes (*L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Intérieur*) donnent, par des moyens très simples, une impression de terreur angoissante; les autres (*La princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *La Mort de Tintagiles*) sont d'un symbolisme plus artificiel. Mais dans les unes comme dans les autres, le style et le dialogue, d'une naïveté déconcertante ou d'une poésie raffinée, créent une atmosphère de névrose et de fièvre. — *Ariane et Barbe-Bleue*, *Joyzelle*, etc., ne sont que des fantaisies poétiques. — *L'Oiseau bleu*, féerie à grand spectacle, et *Monna Vanna*, drame austère de forme plus classique, montrent une philosophie plus optimiste, faisant meilleure part à la volonté et à la raison humaines.

Cependant, c'est par ses essais philosophiques, — et surtout par ceux qu'il consacra aux mœurs des insectes —, que Maeterlinck s'est fait connaître du grand public et que son nom est devenu célèbre hors de nos frontières (2). On y trouve les mêmes préoccupations et la même évolution que dans son théâtre : l'intelligence humaine s'efforce en vain de pénétrer les problèmes de la mort, de l'infini, de la prévision du futur, de l'instinct, etc.; l'écrivain, découragé d'abord et pessimiste, adopte peu à peu une attitude plus stoïcienne. En outre, cet incroyant a gardé de son enfance chrétienne (3) une invincible tendance au mysticisme : l'occulte l'a toujours séduit, et de nombreuses pages, dans ses livres, sont autant d'un poète que d'un philosophe. Le style est d'une harmonie grave et sereine.

### J'ai cherché trente ans...

J'ai cherché trente ans, mes sœurs :	L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Où s'est-il caché ?	Otez mes sandales;
J'ai marché trente ans, mes sœurs,	Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher...	Et mon âme a mal...
J'ai marché trente ans, mes sœurs,	Vous avez seize ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las;	Allez loin d'ici;
Il était partout, mes sœurs,	Prenez mon bourdon, mes sœurs,
Et n'existe pas...	Et cherchez aussi...

(Douze chansons.)

### L'Intruse.

(Fragments.)

La scène représente « une salle assez sombre en un vieux château ». Autour de l'aïeul, aveugle, sont groupés le père, l'oncle et les trois filles. Dans une chambre voisine, la mère malade. Ceux qui veillent sentent autour d'eux une présence mystérieuse...

L'AÏEUL. — Il y a bien longtemps que je n'ai vu ma fille !... Je lui ai pris les mains hier au soir et je ne la voyais pas !... Je ne sais plus ce qu'elle devient... Je ne sais plus comment elle est... Je ne connais plus son visage... Elle doit être changée depuis ces semaines !... J'ai senti les petits os de ses joues sous mes mains... Il n'y a plus que les ténèbres entre elle et moi, et vous tous !... Je ne peux plus vivre ainsi... ce n'est

1. Il comparait l'auteur à Shakespeare.

2. Sa renommée est surtout grande dans les pays anglo-saxons.

3. Et peut-être aussi de sa race.

pas vivre, cela ! Vous êtes là, tous, les yeux ouverts à regarder mes yeux morts, et pas un de vous n'a pitié !... Je ne sais pas ce que j'ai... on ne dit jamais ce qu'il faudrait dire... et tout est effrayant lorsqu'on y songe... Mais pourquoi ne parlez-vous plus ?

L'ONCLE. — Que voulez-vous que nous disions, puisque vous ne voulez pas nous croire ?

L'ÂIEUL. — Vous avez peur de vous trahir !

LE PÈRE. — Mais soyez donc raisonnable, à la fin !

L'ÂIEUL. — Il y a longtemps que l'on me cache quelque chose !... Il s'est passé quelque chose dans la maison... Mais je commence à comprendre maintenant... Il y a trop longtemps qu'on me trompe ! — Vous croyez donc que je ne saurai jamais rien ? Il y a des moments où je suis moins aveugle que vous, vous savez !... Est-ce que je ne vous entends pas chuchoter, depuis des jours et des jours, comme si vous étiez dans la maison d'un pendu ? — Je n'ose pas dire ce que je sais ce soir... Mais je saurai la vérité ! J'attendrai que vous disiez la vérité ; mais il y a longtemps que je la sais, malgré vous ! — Et maintenant, je sens que vous êtes tous plus pâles que des morts !

LES TROIS FILLES. — Grand-père ! grand-père ! qu'avez-vous donc, grand-père ?

L'ÂIEUL. — Ce n'est pas de vous que je parle, mes filles, non, ce n'est pas de vous que je parle... Je sais bien que vous m'apprendriez la vérité, s'ils n'étaient pas autour de vous !... Et d'ailleurs, je suis sûr qu'ils vous trompent aussi... Vous verrez, mes filles, vous verrez !... Est-ce que je ne vous entends pas sangloter toutes les trois ?

LE PÈRE. — Est-ce que, vraiment, ma femme est en danger ?

L'ÂIEUL. — Il ne faut plus essayer de me tromper ; il est trop tard maintenant, et je sais la vérité mieux que vous !...

L'ONCLE. — Mais enfin, nous ne sommes pas aveugles, nous !

LE PÈRE. — Voulez-vous entrer dans la chambre de votre fille ? Il y a ici un malentendu et une erreur qui doivent finir. — Voulez-vous ?

L'ÂIEUL (*subitement indécis*). — Non, non, pas maintenant... pas encore...

L'ONCLE. — Vous voyez bien que vous n'êtes pas raisonnable.

L'ÂIEUL. — On ne sait jamais tout ce qu'un homme n'a pas pu dire dans sa vie !... Qui est-ce qui fait ce bruit ?

LA FILLE AINÉE. — C'est la lampe qui palpète ainsi, grand-père.

L'ÂIEUL. — Il me semble qu'elle est bien inquiète... bien inquiète...

LA FILLE. — C'est le vent froid qui la tourmente...

L'ONCLE. — Il n'y a pas de vent froid, les fenêtres sont fermées.

LA FILLE. — Je crois qu'elle va s'éteindre.

LE PÈRE. — Il n'y a plus d'huile.

LA FILLE. — Elle s'éteint tout à fait.

LE PÈRE. — Nous ne pouvons pas rester ainsi dans les ténèbres.

L'ONCLE. — Pourquoi pas ? — J'y suis déjà habitué.

LE PÈRE. — Il y a de la lumière dans la chambre de ma femme.

L'ONCLE. — Nous en prendrons tout à l'heure quand le médecin sera venu.

LE PÈRE. — Il est vrai qu'on y voit assez; il y a la clarté du dehors.

L'ÂIEUL. — Est-ce qu'il fait clair dehors ?

LE PÈRE. — Plus clair qu'ici.

L'ONCLE. — Moi, j'aime autant causer dans l'obscurité.

LE PÈRE. — Moi aussi.

*Silence.*

L'ÂIEUL. — Il me semble que l'horloge fait bien du bruit !...

LA FILLE AINÉE. — C'est qu'on ne parle plus, grand-père.

L'ÂIEUL. — Mais pourquoi vous taisez-vous tous ?

L'ONCLE. — De quoi voulez-vous que nous parlions ? — Vous n'êtes pas sérieux ce soir.

L'ÂIEUL. — Est-ce qu'il fait très noir dans la chambre ?

L'ONCLE. — Il n'y fait pas très clair.

*Silence.*

L'ÂIEUL. — Je ne me sens pas bien, Ursule; ouvre un peu la fenêtre.

LE PÈRE. — Oui, ma fille, ouvre un peu la fenêtre; je commence à avoir besoin d'air, moi aussi.

*La fille ouvre la fenêtre.*

L'ONCLE. — Je crois positivement que nous sommes restés enfermés trop longtemps.

L'ÂIEUL. — Est-ce que la fenêtre est ouverte ?

LA FILLE. — Oui, grand-père, elle est grande ouverte.

L'ÂIEUL. — On ne dirait pas qu'elle est ouverte; il ne vient aucun bruit du dehors.

LA FILLE. — Non, grand-père, il n'y a pas le moindre bruit.

LE PÈRE. — Il y a un silence extraordinaire.

LA FILLE. — On entendrait marcher un ange.

L'ONCLE. — Voilà pourquoi je n'aime pas la campagne.

L'ÂIEUL. — Je voudrais entendre un peu de bruit. Quelle heure est-il, Ursule ?

LA FILLE. — Minuit bientôt, grand-père.

*Ici l'oncle se met à marcher de long en large dans la chambre.*

L'ÂIEUL. — Qui est-ce qui marche ainsi, autour de nous ?

L'ONCLE. — C'est moi, c'est moi, n'ayez pas peur. J'éprouve le besoin de marcher un peu. *Silence.* — Mais je vais me rasseoir; — je ne vois pas où je vais.

*Silence.*

L'ÂIEUL. — Je voudrais être ailleurs !

LA FILLE. — Où voudriez-vous aller, grand-père ?

L'ÂIEUL. — Je ne sais pas où, — dans une autre chambre, n'importe où ! n'importe où !

LE PÈRE. — Où irions-nous ?

L'ONCLE. — Il est trop tard pour aller ailleurs.

*Silence. Ils sont assis, immobiles, autour de la table.*

L'ÂIEUL. — Qu'est-ce que j'entends, Ursule ?

LA FILLE. — Rien, grand-père, ce sont des feuilles qui tombent; — oui, ce sont des feuilles qui tombent sur la terrasse.

L'ÂIEUL. — Va fermer la fenêtre, Ursule.

LA FILLE. — Oui, grand-père.

*Elle ferme la fenêtre et revient s'asseoir.*

L'AIËUL. — J'ai froid. *Silence. Les trois sœurs s'embrassent.* Qu'est-ce que j'entends maintenant ?

LE PÈRE. — Ce sont les trois sœurs qui s'embrassent.

L'ONCLE. — Il me semble qu'elles sont bien pâles, ce soir.

*Silence.*

L'AIËUL. — Qu'est-ce que j'entends encore ?

LA FILLE. — Rien, grand-père, ce sont mes mains que j'ai jointes.

*Silence.*

L'AIËUL. — Et ceci ?...

LA FILLE. — Je ne sais pas, grand-père... peut-être mes sœurs qui tremblent un peu...

L'AIËUL. — J'ai peur aussi, mes filles.

*Ici un rayon de lune pénètre par un coin des vitraux et répand, çà et là, quelques lueurs étranges dans la chambre. Minuit sonne et, au dernier coup, il semble, à certains, qu'on entende, très vaguement, un bruit comme de quelqu'un qui se lèverait en toute hâte.*

L'AIËUL (*tressaillant d'une épouvante spéciale*). — Qui est-ce qui s'est levé ?

L'ONCLE. — On ne s'est pas levé !

LE PÈRE. — Je ne me suis pas levé !

LES TROIS FILLES. — Moi non plus ! — moi non plus ! — moi non plus !

L'AIËUL. — Il y a quelqu'un qui s'est levé de table !

L'ONCLE. — La lumière !...

*Ici on entend tout à coup un vagissement d'épouvante, à droite, dans la chambre de l'enfant ; et ce vagissement continue avec des gradations de terreur, jusqu'à la fin de la scène.*

LE PÈRE. — Ecoutez ! l'enfant !

L'ONCLE. — Il n'a jamais pleuré.

LE PÈRE. — Allons voir !

L'ONCLE. — La lumière ! la lumière !

*A ce moment, on entend courir à pas précipités et sourds dans la chambre de gauche. — Ensuite, un silence de mort. — Ils écoutent dans une muette terreur, jusqu'à ce que la porte de cette chambre s'ouvre lentement ; la clarté de la pièce voisine s'irrué dans la salle, et la sœur de charité paraît sur le seuil, en ses vêtements noirs, et s'incline en faisant le signe de la croix, pour annoncer la mort de la femme. Ils comprennent, et, après un moment d'indécision et d'effroi, entrent en silence dans la chambre mortuaire, tandis que l'oncle, sur le pas de la porte, s'efface poliment, pour laisser passer les trois jeunes filles. L'aveugle, resté seul, se lève et s'agite, à tâtons, autour de la table, dans les ténèbres.*

L'AIËUL. — Où allez-vous ? Où allez-vous ? — Elles m'ont laissé tout seul !

(*L'Intruse.*)

### La Tâche humaine.

Maeterlinck vient de montrer que chez les abeilles, l'évolution de la race tend, en subordonnant l'individu à la collectivité, à amoindrir l'insécurité et la misère. Il est possible, selon lui, que cette évolution, comme celle de la société humaine, n'ait aucun but et qu'un accident quelconque en montre la vanité. Malgré cette possibilité, un devoir s'impose à nous.

Que la possibilité d'un anéantissement général n'entre point dans le calcul de nos besognes, non plus que l'assistance miraculeuse d'un hasard ! Jusqu'ici, malgré les promesses de notre imagination, nous avons toujours été livrés à nous-mêmes et à nos seules ressources. C'est par nos efforts les plus humbles que nous avons réalisé tout ce qui a été fait d'utile et de durable sur cette terre. Libre à nous d'attendre le mieux ou le pire de quelque accident étranger ; mais à la condition que cette attente ne se mêle pas à notre tâche humaine. Ici encore les abeilles nous donnent une leçon excellente, comme toute leçon de la nature. Pour elles, il y eut vraiment une intervention prodigieuse. Elles sont livrées, plus manifestement que nous, aux mains d'une volonté qui peut anéantir ou modifier leur race et transformer leurs destinées. Elles n'en suivent pas moins leur devoir primitif et profond. Et ce sont précisément celles d'entre elles qui obéissent le mieux à ce devoir qui se trouvent le mieux préparées à profiter de l'intervention surnaturelle qui élève aujourd'hui le sort de leur espèce. Or, il est moins difficile qu'on ne croit de découvrir le devoir invincible d'un être. On peut toujours le lire dans l'organe qui le distingue et auquel sont subordonnés tous les autres. Et de même qu'il est inscrit sur la langue, dans la bouche et dans l'estomac des abeilles qu'elles doivent produire du miel, il est inscrit dans nos yeux, dans nos oreilles, dans nos moelles, dans tous les lobes de notre tête, dans tout le système nerveux de notre corps, que nous sommes créés pour transformer ce que nous absorbons des choses de la terre, en une énergie particulière et d'une qualité unique sur ce globe. Nul être, que je sache, n'a été agencé pour produire comme nous ce fluide étrange, que nous appelons pensée, intelligence, entendement, raison, âme, esprit, puissance cérébrale, vertu, justice, savoir ; car il possède mille noms, bien qu'il n'ait qu'une essence. Tout en nous lui fut sacrifié. Nos muscles, notre santé, l'agilité de nos membres, l'équilibre de nos fonctions animales, la quiétude de notre vie portent la peine grandissante de sa prépondérance. Il est l'état le plus précieux et le plus difficile où l'on puisse élever la matière. La flamme, la chaleur, la lumière, la vie même, puis l'instinct plus subtil que la vie et la plupart des forces insaisissables qui couronnaient le monde avant notre venue, ont pâli au contact de l'effluve nouveau. Nous ne savons où il nous mène, ce qu'il fera de nous, ce que nous en ferons. Ce sera à lui de nous l'apprendre quand il régnera dans la plénitude de sa force. En attendant, ne pensons qu'à lui donner tout ce qu'il nous demande, à lui sacrifier tout ce qui pourrait retarder son épanouissement. Il n'est pas douteux que ce ne soit là, pour l'instant, le premier et le plus clair de nos devoirs. Il nous enseignera les autres par surcroît. Il les nourrira et les prolongera selon qu'il est nourri lui-même, comme l'eau des hauteurs nourrit et prolonge les ruisseaux de la plaine selon l'aliment mystérieux de sa cime.

Ne nous tourmentons pas de connaître qui tirera parti de la force qui s'accumule ainsi à nos dépens. Les abeilles ignorent si elles mangeront le miel qu'elles récoltent. Nous ignorons également qui profitera de la puissance spirituelle que nous introduisons dans l'univers. Comme elles vont de fleurs en fleurs recueillir plus de miel qu'il n'en faut à elles-mêmes et à leurs enfants, allons aussi de réalités en réalités chercher tout ce qui peut fournir un aliment à cette flamme incompréhensible, afin d'être prêts à tout événement, dans la certitude du devoir organique accompli. Nourrissons-la de nos sentiments, de nos passions, de tout ce qui se voit, se sent, s'entend, se touche, et de sa propre essence qui est l'idée qu'elle tire des découvertes, des expériences, des observations qu'elle rapporte de tout ce qu'elle visite. Il arrive alors un moment où tout se tourne si naturellement à bien pour un esprit qui s'est soumis à la bonne volonté du devoir réellement humain, que le soupçon même que les efforts où il s'évertue sont peut-être sans but, rend encore plus claire, plus pure, plus désintéressée, plus indépendante et plus noble, l'ardeur de sa recherche.

(*La Vie des abeilles.*)

### Un arbre.

Pour moi, je n'oublierai jamais l'admirable exemple d'héroïsme que me donnait l'autre jour, en Provence, dans les sauvages et délicieuses gorges du Loup, tout embaumées de violettes, un énorme laurier centenaire. On lisait aisément, sur son tronc tourmenté et pour ainsi dire convulsif, tout le drame de sa vie tenace et difficile...

Dès les premières heures, il avait envoyé les aveugles racines à la ongue et pénible recherche de l'eau précieuse et de l'humus. Mais ce n'était que le souci héréditaire d'une espèce qui connaît l'aridité du Midi. La jeune tige avait à résoudre un problème bien plus grave et plus inattendu : elle partait d'un plan vertical, en sorte que son front, au lieu de monter vers le ciel, penchait sur le gouffre. Il avait donc fallu, malgré le poids croissant des branches, redresser le premier élan, couder opiniâtrément, au ras du roc, le tronc déconcerté, et maintenir ainsi, — comme un nageur qui renverse la tête, — par une volonté, une tension, une contradiction incessante, toute droite dans l'azur, la lourde couronne de feuilles.

Dès lors, autour de ce nœud vital, s'étaient concentrés toutes les préoccupations, toute l'énergie, tout le génie conscient et libre de la plante. Le coude monstrueux, hypertrophié, révélait une à une les inquiétudes successives d'une sorte de pensée qui savait profiter des avertissements que lui donnaient les pluies et les tempêtes. D'année en année s'alourdissait le dôme de feuillage, sans autre souci que de s'épanouir dans la lumière et la chaleur, tandis qu'un chancre obscur rongea profondément le bras tragique qui le soutenait dans l'espace. Alors, obéissant à je ne sais quel ordre de l'instinct, deux solides racines, deux câbles chevelus, sortis du tronc à plus de deux pieds au-dessus du coude, étaient venus amarrer celui-ci à la paroi de granit. Avaient-ils vraiment été évoqués par la détresse, ou bien attendaient-ils, peut-être prévoyants depuis les premiers jours, l'heure aiguë du péril pour redoubler leur aide ? N'était-ce qu'un hasard heureux ? Quel œil humain assistera jamais à ces drames muets et trop longs pour notre petite vie ?

(*L'Intelligence des fleurs.*)

## Hubert Krains.

*Les Waleffes*, 1862. — *Bruxelles*, 1934.

Œuvres : *Les bons parents* (1891). — *Histoires lunatiques* (1895). — *Amours rustiques* (1899). — *Le Pain noir* (1904). — *Figures du pays* (1908). — *Mes Amis* (1921).

Hubert Krains s'est attaché à décrire les mœurs rustiques de la Hesbaye. Il a su exprimer, avec une simplicité poignante, éclairée parfois d'un brin d'ironie, la vie âpre et résignée des humbles. C'est un écrivain très classique, dont l'art mesuré et sobre fait songer à Maupassant ou à Jules Renard.

On ne peut séparer le nom de Krains de celui d'HUBERT STIERNET, qui a célébré aussi, en de beaux contes clairs et nets, les ruraux de Hesbaye.

## Benoît.

Suivant une vieille tradition, c'est M. Gerbehaye qui fournit au curé l'ouvrier dont il a besoin pour entretenir son jardin.

Comme l'ancien vient de mourir, il a désigné Benoît pour le remplacer. Benoît est revenu chez lui en courant, ému d'étonnement et d'orgueil. L'honneur est grand ! Si grand même que Prudence ne voulait pas y croire.

— Ce n'est pas des gens comme toi qu'on prend chez les curés.

Benoît vexé a relevé le front :

— Pourquoi ? Ne suis-je pas un honnête homme ?

— Tu vaux n'importe qui ; mais tout de même...

Elle lui a donné une blouse propre, une cravate ; ensuite elle a brossé sa casquette. Elle ne voudrait pas que la servante du curé dise qu'elle laisse courir son mari comme un vagabond.

Quand il est revenu chez M. Gerbehaye, celui-ci lui a demandé :

— Comment trouves-tu le jardin du curé ? Il ne vaut pas le mien...

— Si vous me permettez d'être franc, a répondu Benoît, j'aime mieux celui du curé.

Le jardin de M. Gerbehaye est trop beau ; depuis qu'il a été transformé en parc anglais, Benoît ne le comprend plus. Il y est aussi gêné que dans un salon. Puis il y a trop d'arbres qui ne portent rien et dont on oublierait les noms, s'ils n'étaient pas inscrits à leur pied, sur une fiche de bois ; trop de plantes « ésotiques », comme dit M<sup>me</sup> Gerbehaye. Benoît ne les distingue pas toujours des mauvaises herbes. Quand il leur arrive de pousser côte à côte, il ne s'y retrouve plus et va demander à M. Gerbehaye de lui indiquer celle qu'il faut arracher.

Le fermier, qui n'est pas toujours poli, répond parfois :

— Mais, celle-ci, grosse bête !

Le jardin du curé est davantage à sa portée. La porte franchie, il s'étale devant vous tout entier, plat comme une table. Des allées droites le divisent en carrés réguliers. Les sentiers sont bordés de fleurs, de buis, d'oseille, de fraisiers. Au fond se trouve un berceau de chèvre-feuilles, avec une table ronde. Benoît en nomme tous les arbres sans effort. Il en connaît toutes les fleurs, qui sont de vraies fleurs, c'est-à-dire des fleurs qui sentent. Pour Benoît, une fleur qui n'a pas de parfum n'est pas une fleur. Pour lui, rien n'égale la rose, la giroflée, l'œillet, la lavande, la

modeste violette et l'humble réséda. Il est aussi plus libre dans le jardin du curé. Il n'y sent aucune discipline. Le curé ne commande pas; il dit simplement :

— Si nous faisons ceci, Benoît?

Benoît s'empresse de répondre :

— Tout ce que vous voudrez.

Le soir, il se vante auprès de Colpin :

— C'est moi qui fais tout le jardin. Le curé ne touche jamais un outil.

Il exagère. Ce n'est pas lui, par exemple, qui cueille les asperges. C'est le curé.

Pour accomplir ce travail délicat, le curé relève ses manches, trousse sa soutane et met un genou en terre; ses yeux se plissent; il passe la langue hors de sa bouche comme un écolier qui va faire de la calligraphie, puis enfonce, avec précaution, son couteau dans le sol : on entend un petit craquement sec et l'asperge s'extrait comme une dent.

Chaque fois, Benoît félicite le curé :

— Vous êtes habile!

Dans le jardin du curé, Benoît peut aussi grappiller. Je dis grappiller. Benoît ne vole pas. Il emporte seulement, de temps à autre, et suivant les saisons, une salade, quelques oignons, deux ou trois carottes. Quand il se heurte, au coin d'une allée, à un morceau de bois dont il ne s'explique pas la destination, il ne l'escamote pas comme un filou. Non. Il se demande :

— Puis-je le prendre?

Et il répond :

— Oui, je puis le prendre; le curé ne dira rien.

Un jour, cependant, il le reconnaît, il a été un peu loin.

C'était la veille de l'enterrement de M. Musin. Sa veuve, qui ne voulait pas avoir de remords, avait réclamé un service de première classe, comme l'exigeait sa situation sociale. La servante du curé dut préparer un grand dîner, à cause des prêtres des environs qui allaient venir assister son maître, et Benoît fut envoyé à la cure voisine pour emprunter des chandeliers. Quand il revint, le curé lui dit :

— Maintenant tu iras arracher des pommes de terre. Tu porteras les grosses à Philomène et tu garderas les petites pour toi.

Une demi-heure plus tard, Benoît s'en retournait en poussant devant lui une brouette dont la roue, mal graissée, criait. Au milieu du jardin, il vit tout à coup surgir, derrière les haricots, le curé qui marchait sans bruit, en lisant son bréviaire.

Benoît s'arrêta net et lâcha les bras de la brouette.

— Vous m'aviez dit de prendre les petits « canadas », M. le curé, fit-il; mais j'en ai peut-être mis quelques gros dans ma brouette : je suis un peu myope...

Le curé, après avoir coulé un regard de son côté, s'éloigna sans rien dire, les yeux ramenés sur son livre, les épaules voûtées, en traînant ses pieds si doucement qu'on n'entendait pas crier le gravier sous ses semelles...



Quand il retourna à la cure, le lendemain matin, il était fort inquiet. Il avait pensé qu'on aurait recours à lui pour assister le sacristain : il espérait sonner les cloches, peut-être même allumer les cierges. Mais la messe commença sans qu'il eût vu personne. Cela lui parut de mauvais augure. Tandis que les cloches sonnaient plaintivement et que les chants funèbres venaient mourir à ses oreilles, il regardait le jardin qui resplendissait, avec sa verdure et ses fleurs, sous le soleil ardent de juillet. Il ne l'avait jamais vu aussi beau. Plus il le regardait et plus il se sentait le cœur gros.

Lorsqu'il vint reprendre son travail, à une heure, les curés dînaient. Les fenêtres de la salle à manger étaient ouvertes. On entendait des discussions et des rires; les verres tintaient; et une bonne odeur de sauce, qui sentait la girofle et le laurier, parfumait le jardin.

Benoît enleva sa veste et la déposa sur la table, dans le berceau, comme il l'avait fait le matin, puis il se mit à l'ouvrage. Il avait à peine commencé, quand des pas le firent tressaillir. En reconnaissant la servante, son cœur se mit à battre. Elle n'avait pas l'habitude de se montrer à cette heure-là. Sûrement, le curé l'envoyait, pour... Benoît n'osait dire pourquoi.

Il travaillait fébrilement, feignant de ne l'avoir pas remarquée, lorsqu'elle s'arrêta devant lui :

— Benoît ?

Il leva les yeux. Elle avait en main un verre de vin.

— C'est pour moi, cela ?

— C'est pour vous.

Il prit le verre en tremblant, après s'être proprement essuyé les doigts sur sa culotte. Comme il le portait à ses lèvres, une grappe de têtes se montra dans le cadre de la fenêtre et tous les curés crièrent en même temps :

— À votre santé, Benoît !

— À votre santé, messieurs !

Dans sa joie, il n'attend pas le départ de la servante pour se remettre au travail. Ses bras maintenant se meuvent sans efforts. Jamais il ne s'est trouvé si jeune, si vif, si alerte. Est-ce la boisson ? Est-ce autre chose ? Mais il se sent positivement un feu divin dans la poitrine. Il reste néanmoins étonné et se demande si c'est bien lui qui a bu un verre de vin et si c'est bien pour lui que tous ces hommes importants se sont dérangés. Il ne se doute pas que son aventure de la veille a été racontée entre la poire et le fromage, qu'elle a fait la joie des convives et qu'il est désormais, pour tous les curés de la région, le bon Benoît.

### Albert Mockel.

Ougrée, 1866. — Ixelles, 1945.

ŒUVRES : POÉSIE. — *Poèmes minuscules* (1886). — *L'Essor du rêve* (1887). — *Chantefable un peu naïve* (1891). — *Clartés* (1901). — *La Flamme immortelle* (1924).

CRITIQUE. — *Propos de littérature* (1894). — *Stéphane Mallarmé* (1899). — *Emile Verhaeren* (1918), etc.

A. Mockel fit toutes ses études à Liège et y fonda en 1886 une revue, *La Wallonie*, qui contribua grandement à diffuser le symbolisme en Belgique. Fixé à Paris depuis 1892, il a participé activement au mouvement littéraire. Ses poèmes fluides et légers expriment ses aspirations à la beauté idéale. Le style, avec un air de naïveté, est d'une musicalité raffinée.

### Au clair matin.

La nuit au loin s'est effacée  
Comme les lignes tremblantes d'un rêve;  
La nuit s'est fondue au courant du Passé  
Et le jour attendu se lève.

Regardez! en les courbes molles des rameaux  
Une heure ignorée se révèle  
Et toute la forêt s'éclaire,  
Cristalline du givre où se rit la lumière.

Une parure enfantine de neiges  
Habile, là-bas, d'immobiles eaux  
Par des cortèges de fées nouvelles,  
A tire d'ailes, à tire d'ailes  
Du grand lointain qui toutes reviennent  
Et se glissent parmi les flocons et s'appellent  
Et redoublent l'essaim que le gel éparpille.

Sous les guirlandes de l'hiver,  
— Voici! c'est un parfum du ciel! —  
De blanc vêtue, toute parée  
De blancs cristaux en pierreries,  
Belle d'une clarté matutine,  
La Fiancée m'est apparue.

Etre éthéré, front translucide  
Que la neige au réseau des ramilles figure,  
N'est-il rien qu'un songe de l'air  
Suspendu dans l'air de cristal?  
O messagère de beauté future!  
Douceur, oh! suavité virginale,  
Et la joie de toucher une main qui me guide!

Des fées...

(Ah! je ne sais quelles mortelles fées).  
Jadis, leur baiser meurtrit la paupière  
D'un être enfantin qui mourut.  
Son âme, où se jouait en songes la lumière,  
Diaphane corolle épanouie au jour,  
Son âme était vive de toute lumière!

Lui, comme un frère, il suivait ma course,  
Et son léger babil revêtait d'ailes ma pensée,  
Et nous allions en confiants, de la montagne à la vallée,  
Par les forêts des chênes, des hêtres...  
— Car eux, les ancêtres, ils ont le front grave,  
Ils virent maints rêves des autres âges  
Et nous parlent, en mots profonds, comme nos Pères.

Mais voyez ! aux grêles ramures  
Le matin glisse des sourires ;  
Car la fiancée est venue,  
Car la Fiancée est venue !  
Avec un simple et tendre visage,  
Avec des mots qu'on n'entend pas,  
En silence la Fiancée est apparue  
Comme une grande sœur de l'enfant qui mourut ;  
Et les hêtres, les chênes royaux des forêts  
Où neigent, par flocons de vocalises,  
Les musiques douces des cieus,  
Les voix ressuscitées en la plaine sonore  
Et toute la forêt d'aurore  
Quand elle secoue au crépuscule sa chevelure,  
Tout chante, bruit, pétille et rayonne,  
Et la clarté de joie que le matin délivre  
Pare d'un diadème éblouissant et pur  
Le front pâle, où scintille en étoiles le givre.  
(Clartés.)

### Valère Gille.

Bruxelles, 1867. — 1950.

Œuvres : *Le Château des merveilles* (1893). — *La Cithare* (1898). — *Le Collier d'opales* (1899). — *Les Tombeaux* (1900). — *Le Coffret d'ébène* (1901). — *La Corbeille d'octobre* (1902). — *Le joli mai* (1905). — *La Victoire ailée* (1921).

De tous les poètes de la « Jeune Belgique », Valère Gille est celui qui se rattache le plus au Parnasse, par son culte de la forme plastique, sonore et rare. Il a chanté d'abord, dans *La Cithare*, la Grèce antique à la manière de Heredia, puis il a évolué peu à peu vers une poésie plus personnelle et plus intime.

### Bataille navale.

Les flottes d'un élan se sont jointes : le choc  
Retentit formidable, et roule, et se disperse ;  
Le ciel s'est obscurci sous une noire averse  
De traits, et les flots lourds se heurtent tout d'un bloc.

De nos vaisseaux, Arès se sert comme d'un soc  
Pour labourer ses champs. Les navires du Perse  
Se sont cabrés, et sous le rostre qui les perce,  
Refoulés vers la rive, éclatent sur le roc.

La nuit monte, et toujours luttent les plus illustres...  
Sur le pont, à la proue, accrochés aux aplustres<sup>1</sup>.  
Mais voici que la lune épanche sa clarté...

Et l'on voit, tout à coup, resplendir la Patrie,  
Les sommets glorieux et le golfe argenté,  
Et la mer, libre enfin, de cadavres fleurie.

(*La Cithare.*)

### Fernand Severin.

*Grand-Manil* (Namur), 1867. — *Gand*, 1931.

Œuvres : *Le Lys* (1888). — *Le Don d'enfance* (1891). — *Un Chant dans l'ombre* (1895). — *Poèmes ingénus* (1899). — *La Solitude heureuse* (1903). — *La Source dans les bois* (1924).

Fut professeur de littérature française à l'Université de Gand. Poète très personnel, qu'il est difficile de rattacher à une école. Il n'a eu souci que d'exprimer le beau rêve intérieur dont son âme fut hantée :

Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi.  
Ton âme parle; il te suffit de l'écouter...

Ce rêve est pur, tout fleuri de frêles illusions et traversé de discrètes harmonies, mélancoliques et lentes. Nulle rhétorique, nulle recherche des effets pittoresques dans ces poèmes dont la grâce noble et souple évoque Racine ou Lamartine.

### Nature.

*Comme l'âme rentre aisément dans  
sa patrie primitive, dans l'assemblée  
silencieuse des grandes formes, dans le  
peuple paisible des êtres qui ne pensent  
pas.*  
H. TAINE.

Lentement, le soir vient; l'heure est charmante et grave.  
Triste et doux, le coucou jette dans l'air suave  
Ses deux notes, qu'emplit la langueur du printemps;  
Et les grands pins, qu'un souffle effleure par instants,  
Tremblent avec un bruit profond de mer lointaine.  
Hors cela, tout se tait.

Je vais, le cœur en peine.  
Une ombre peu à peu descend sur mes sentiers;  
J'en suis, avec lenteur, les détours familiers;  
Et leur calme est bientôt si grand, leur solitude  
Est telle que je sens ma propre inquiétude  
Se fondre dans la paix de ce site ignoré.  
Au levant, le soir vêt d'un brouillard azuré  
La ligne sinueuse et svelte des collines;  
Elles dressent là-bas leurs silhouettes fines;  
Le manteau de forêts dont leur faite est chargé  
Transparaît à demi sous le voile léger.

1. Lat. aplustre, is, ornement de la poupe.

Tout est vague. La forme idéale et divine  
Des choses se voit moins qu'elle ne se devine,  
Et l'œil se réjouit de leur suavité.

A les voir, on revit dans le monde enchanté  
Des êtres, entre tous heureux, qui n'ont point d'âme;  
Ils possèdent le calme et l'oubli que réclame  
D'un cri si désolé notre cœur anxieux,  
Et ce don souverain les met au rang des dieux.  
A cette heure surtout où la nuit printanière  
Enchante l'horizon, la forêt, la bruyère,  
L'obscur esprit du lieu me domine à son gré;  
Et c'est avec un trouble ineffable et sacré  
Que je sens croître en moi le désir qui m'enivre :  
Ne pas penser ! Ne pas vouloir ! Ah ! ne pas vivre... !  
(*Poèmes ingénus.*)

### Nuit pastorale.

*Et in Arcadia ego...<sup>1</sup>*

L'ombre croît... Une nuit pacifique d'été  
Que la lune bleuit de sa vague clarté  
Enveloppe, un à un, les horizons champêtres,  
Et le divin oubli ressaisit tous les êtres...  
Tous ne sommeillent pas cependant... Ecoutez !...  
De loin en loin, du fond des vallons enchantés,  
Un chant s'élève, heureux et tendre, un chant de pâtre,  
Qui paraît onduler dans la brume bleuâtre  
Comme un souffle exhalé des lèvres de la nuit...  
Le silence en palpite !... Un tel charme est en lui  
Que toute chose, dans ce beau pays tranquille,  
S'illumine, un instant, d'un doux rayon d'idylle !...  
A peine l'entend-on, ce souffle harmonieux ;  
Mais le passant, que l'ombre a surpris en ces lieux,  
Ecoute, en tressaillant, le doux chant de mensonge,  
Si vague que, parfois, il croit l'entendre en songe...  
Au loin, les horizons sommeillent dans l'azur :  
Longtemps, il les contemple avec un trouble obscur,  
Et se souvient, au son de l'humble mélodie,  
Du beau rêve qu'il fit jadis, en Arcadie...  
(*La Solitude heureuse.*)

### Adolphe Hardy.

Dison, 1868. — 1954.

Œuvre : *La Route enchantée* (1911).

Peintre fervent de l'Ardenne. Il excelle dans les petits tableaux pittoresques, précis et sobres, et dans le lyrisme mineur, un peu épicurien. Art honnête et pur.

1. Allusion au tableau de Nicolas Poussin (1594-1665), *Les Bergers d'Arcadie* : des bergers, groupés autour d'un tombeau, en déchiffrent l'inscription, *Et in Arcadia ego* (Moi aussi, j'ai vécu en Arcadie).

### Eglogue.

L'aube a bleui la côte où s'étirent les branches  
Et, par la combe au sol brunâtre et spongieux,  
Une enfant, en haillons, les cheveux dans les yeux,  
Mène, au bout de sa gaule, un jars aux penes blanches.

A vingt pas, dans la fagne, un petit chevrier,  
Joli sous sa tignasse au vent et ses guenilles,  
Chasse une bique maigre à travers les brouilles  
D'airielle, de bruyère et de genévrier.

Non loin, vers le pacage en friche, entre les haies  
Où la lumière humide étend ses clairs réseaux,  
Tout un camp réveillé d'insectes et d'oiseaux  
Déjeune d'aiguail frais, d'herbe fine et de baies.

Lors, par les hauts talus d'aveliniers<sup>1</sup> couverts,  
Le petit pâtre entraîne avec lui la fillette,  
Et, pendant qu'ils s'en vont ensemble à la cueillette,  
Chèvre et jars, oubliés, pillent les regains verts...

*(La Route enchantée.)*

### Barcarolle.

Laisse descendre au fil de l'eau  
Ta barque neuve, aux rames blanches.  
Sans trop sonder plaine ou coteau,  
Entrevois, de loin, le tableau  
Des hommes à travers les branches,  
Des choses en reflet sur l'eau...

Laisse glisser au fil de l'heure  
Ta vie à l'écart et sans bruit.  
Et puisqu'il faut qu'ici-bas meure  
Tout ce qui chante, brille ou fleure,  
Jouis en paix du temps qui fuit,  
Selon la saison, selon l'heure...

Au fil de l'heure, au fil de l'eau,  
Laisse la barque de ta vie,  
Légère comme un vol d'oiseau,  
Voguer sous sa voile en rideau,  
Sans vains regrets, sans vaine envie,  
Au fil de l'heure, au fil de l'eau...

*(La Route enchantée.)*

---

1. Variété méridionale du noisetier.

## Maurice des Ombiaux.

Beauraing, 1868. — 1943.

Œuvres principales : *Mes Tonnelles* (1898). — *Histoire mirifique de saint Dodon* (1899). — *Maison d'or*; *Nos rustres*; *Le joyau de la mitre* (1901). — *Têtes de houille* (1902). — *Mihien d'Avène*; *Contes de Sambre-et-Meuse* (1904). — *Guidon d'Anderlecht* (1905). — *Io-Ié bec-de-lièvre* (1907). — *La petite reine blanche* (1908). — *Historiettes de Wallonie* (1909). — *Le Maugré* (1911), etc.

Un vrai conteur wallon, narquois, gouailleur, malicieux, avec un brin d'émotion. Style plein de verve spirituelle, spontané et familier.

### Vieux souvenirs.

Quand je pense aux anciens jours, je me souviens d'un vieux grenier où il y avait des peaux de renard, de chevreuil et de blaireau, une guitare, un cor de chasse, une clarinette et des ustensiles hors d'usage.

Mon émoi quand je vis pour la première fois le soleil, glissant de la tabatière à travers les bois enchevêtrés de la charpente, éclairer la poussière qui bleussait le vernis de la guitare et réveiller le cuivre lumineux du cor de chasse ! La clarinette ne témoignait au beau rayon d'or qu'un enthousiasme modéré; d'allure plus bourgeoise, elle ne présentait ni le mystère élégant de la guitare, ni l'éclat héroïque du cor, et elle n'avait pas même l'excuse de la simplicité, car elle était, à l'encontre des deux autres, surchargée d'atours; une prétention de clefs, de contre-clefs, de soupapes, de crochets, oh là là, ma chère, que d'embarras !

La guitare, aimable et facile, me donna tout de suite un son. Et mon doigt glissant sur les quatre cordes, un accord charma les vieux ais vermoulus et fit rire les échos depuis longtemps assoupis du grenier. Enchanté d'entendre renaître ces voix du passé, le monde invisible me révéla sa présence et des myriades d'atomes se mirent à danser dans le rayon du soleil.

Le cor de chasse qui, d'abord, ne voulait rien savoir, me lâcha un couac retentissant auquel succéda un silence profond, comme si un coup de tonnerre eût déchiré la paix harmonieuse du vieux grenier. Il me fit plusieurs fois la même farce, mais, peu à peu, il se montra plus amène, se laissa séduire et finit par me livrer toute son âme. Et comme il ne s'était donné qu'avec discernement, après avoir éprouvé la force de mon souffle et la souplesse de ma langue, je l'aimais d'un amour complaisant, car en lui c'était un peu de moi-même que j'aimais.

Quant à la clarinette, elle résista imperturbablement à toutes mes séductions. J'eus beau lui souffler dans le bec, dans le pavillon, dans toutes les ouvertures, je vous le dis comme c'est arrivé, je ne parvins pas à en tirer le moindre soupir. J'eus beau m'arrondir les joues à me faire sortir les yeux de la tête, comme mon cousin Julien qui aspirait à devenir clarinette-solo dans l'harmonie du village, je n'obtins aucun résultat. Voilà pourquoi j'eus, pour la clarinette, un mépris qui engendra des conflits entre mon cousin et moi...

De cette rencontre dans le vieux grenier est née en moi une tendre sympathie pour les instruments de musique. Leur mystère ne vous a-t-il point troublé de tout temps ? Qui n'a pas crevé son tambour pour décou-

vrir par quoi cet instrument fait tant de bruit ? Si dès l'enfance nous mettons tant de passion à chercher leur âme, c'est que nous avons la croyance instinctive et vivace qu'ils en ont une.

S'il est une chose qui nous semble d'origine divine, c'est la musique, car elle est dans tout, comme l'a dit Victor Hugo. Quand je vois un instrument de musique, j'ai peine à croire que ce soit un homme qui l'ait inventé et je pense à la légende allemande :

Lorsque le bon Dieu est descendu pour la création des hauteurs du ciel, des anges portaient des pierres, de l'eau, de la mousse, des arbres, de la terre, des plantes. Pendant qu'ils travaillaient, semaient, plantaient, d'autres chantaient en s'accompagnant d'instruments. Les anges musiciens jouaient de si douces mélodies que les étoiles arrivaient du fond de l'éther bleu pour les écouter. Mais comme le Seigneur achevait son œuvre, des éclairs sillonnèrent les nuées, la foudre éclata, la terre trembla. C'était le diable qui faisait tout ce vacarme, croyant mettre le bon Dieu en colère. Les anges furent si effrayés qu'ils laissèrent tomber leurs instruments, qui se dispersèrent sur la terre encore vierge, les uns dans les eaux, les autres dans les vallées, les plaines et les bois. Quand le vent souffle, n'entendons-nous pas chanter des harpes invisibles ? N'est-ce pas tout ce qu'elles ont dit aux hommes qui a créé la poésie ?

(*Historiettes de Wallonie.*)

### Georges Garnir.

Mons, 1868. — Bruxelles, 1940.

Œuvres : *Les Charneux* (1891). — *Contes à Marjolaine* (1892). — *La Ferme aux grives* (1901). — *Nouveaux contes à Marjolaine* (1904). — *Les Zievereer* (1906). — *A la boule plate* (1907). — *Le Conservateur de la tour noire* (1908). — *Architek* (1910). — *Les dix javelles* (1910), etc.

G. Garnir a composé de spirituels tableaux des mœurs bruxelloises. Mais il est surtout lui-même quand il célèbre sa terre d'élection, le Condroz. Ses contes et ses romans sont honnêtes et savoureux : l'humour du récit se teinte d'une mélancolie indéfinissable, et la psychologie de ses héros, humbles paysans ou métayers orgueilleux, est analysée avec une vérité profonde. Le style est tout imprégné d'un parfum rustique, âpre et sain.

### Une querelle au village.

La scène est à Juseret, gros bourg du Condroz, vers 1865. Le mayeur, M. Henoumont, a fondé une chorale, *Les Echos de l'Orwart*, qui vient de remporter le premier prix au grand concours de Bruxelles.

Parmi les chanteurs supplémentaires que nous avons racolés pour le concours de Bruxelles, s'était trouvé un certain Urbain Lambotte, fils d'un ancien vacher d'Ornoz, près Juseret. Urbain avait quitté très jeune la commune, s'était fait garçon d'hôtel à Liège et venait de s'y établir comme pédicure. Sitôt qu'il sut que nous nous préparions pour Bruxelles, il offrit son concours ; il fut accepté avec empressement à cause de sa forte voix de baryton. Il vint, pendant plusieurs semaines, répéter avec nous et, après notre victoire, il continua à se montrer quelquefois le dimanche, pour « saluer » ses camarades, comme il disait.



Mortehan se trouva un soir avec lui au café Nial. On y buvait, à cette époque, un petit vin blanc de Huy, un vin à faire danser les brebis. Urbain Lambotte, pour humilier le sarrau du paysan, portait un accoutrement à la dernière mode de l'époque : un costume d'été de nankin que je vois encore, une badine, de larges manchettes de toile, un monocle et un « viens-à-moi » épinglé sur le revers de sa jaquette. Feignant de chercher le nom des consommateurs, il demandait, à chaque entrée dans la salle : « — Un tel, je pense ? », d'un ton qui agaçait le monde. En suçant ses mots comme des chiques, il se mit à raconter qu'il venait de passer, à Liège, ses examens devant les plus forts médecins de l'Université, lesquels lui avaient finalement conféré un diplôme pour gratter les cors-au-pied. Mortehan lui ayant répondu, en goguenardant, qu'il grattrait les siens lui-même, sans diplôme, comme son père le lui avait montré, et qu'il fallait que les gens fussent bien bêtes pour donner de l'argent pour cela, Urbain Lambotte traita Mortehan de villageois, et une querelle commença à emplir le cabaret. La plupart prenaient d'ailleurs le parti du pédicure, vu qu'il n'y a pas de sots métiers, qu'il ne faut pas nécessairement des mains noires pour manger le pain blanc, et que le principal, c'est de gagner sa vie et de mettre de côté; mais Mortehan ricanait : quand on se livre à des occupations aussi délicates, on n'a pas trop de quatre-z-yeux et l'on ferait mieux de mettre des lunettes qu'un monocle; si les médecins délivrent des diplômes pour enlever des durillons, ils feraient bien d'en donner aussi pour vider la goutte ou pour nettoyer la malle-poste, — enfin, tout ce qu'on peut dire quand on veut faire enrager quelqu'un.

Puis, comme il demandait à Lambotte de s'engager à ne jamais dire à ses clients qu'il était de Juseret, pour ne pas jeter le déshonneur sur un village qui venait de se distinguer par le succès de sa chorale, Lambotte finit par se fâcher et par crier que, si nous avions emporté des prix, c'était à cause des chanteurs que nous avions fait venir du dehors.

Alors, vous le pensez bien, tout le monde fut contre Lambotte. On l'injuria; il fut bel et bien battu et jeté à la porte, — et on lui conseilla de ne jamais revenir, s'il ne voulait pas se faire peler les dents.

Le lendemain, le mayer, ayant appris la bagarre, apostropha rudement Mortehan, pendant que celui-ci, dans la remise, préparait des boulettes de levain pour faire crever les taupes qui creusaient des galeries sous les plates-bandes du jardin. Mortehan n'aimait pas à être attrapé; il répondit vertement au mayer :

— Celui qui a mis dans la tête des gens de Juseret des idées de grandiveux, en fondant et en soutenant la chorale, ce n'est pas moi. Celui qui a regalé un tas d'étrangers dont on n'avait pas besoin ici, ce n'est pas moi non plus. On court à présent après nos chanteurs, quand ils passent sur les routes, comme après des artistes de baraque; il faut que la moitié du village aille exécuter des morceaux d'ensemble à l'église quand deux noirs gueux se marient, et les morts ne veulent plus se faire enterrer si on ne va pas les chercher chez eux en chantant en chœur « *Miserere* ». Si on n'avait pas attiré à Juseret un pédicure pour le faire gueuler avec les autres à Bruxelles, on ne se serait pas empoigné, hier,

chez Nial, à propos de concours et de cors-au-pied. De mon temps, monsieur le mayeur, on se passait très bien de musique dans la commune; on restait chez soi au lieu d'aller faire le bouffon chez les autres; et ça valait mieux pour tout le monde...

Le mayeur ne répondit rien et, dans toute cette affaire, ce fut bien la chose qui m'étonna le plus!  
(*Les dix javelles.*)

## Gustave Van Zype.

Bruxelles, 1869. — Boitsfort, 1955.

Œuvres : THÉÂTRE. — *Le Père* (1890). — *L'Enfant* (1893). — *La Gêne* (1894). — *Le Gouffre* (1895). — *Tes père et mère...* (1897). — *La Souveraine* (1899). — *Les Etapes* (1907). — *Les Liens* (1912).

ROMANS, CRITIQUE D'ART, etc.

Ecrivain austère et probe, qui examine avec gravité les cas de conscience et les problèmes sociaux. Ses pièces, bien bâties et sobrement écrites, valent par la fermeté de la pensée et leur tenue morale.

### Le Conflit des générations.

Le docteur Leglay a épousé Madeleine Thérat, fille d'un médecin illustre. Un grave conflit l'oppose à son beau-père, dont il désapprouve la doctrine et la méthode. Après une douloureuse séparation, Thérat reconnaît son erreur et ils se réconcilient. Mais le fils de Leglay, Edmond, jeune étudiant enthousiaste, en vient lui aussi à douter des générations précédentes.

MADELEINE, *surprise*. — Tu es là, déjà ?

EDMOND. — Oui, je ne suis pas resté jusqu'à la fin du cours...

MADELEINE. — Tu sembles ému... Il n'est rien arrivé ?...

EDMOND. — Si, si... Ferruel, le professeur, a parlé de père...

LEGLAY. — De moi ?...

EDMOND. — Oui... Et de grand-père aussi.

THÉRAT, *se redressant*. — De moi ?...

LEGLAY. — Qu'a-t-il dit ?

EDMOND. — Il a parlé de tes travaux, de ta méthode. Et il les a critiqués...

(*Thérat écoute avidement.*)

LEGLAY. — Ah! mais vous pouvez parler au cours. Tu as dit quelque chose, tu as répondu ? Tu ne m'as pas laissé...

EDMOND, *hésitant*. — Non, je n'ai rien dit...

LEGLAY. — Comment ?

EDMOND. — Je n'ai rien dit, parce que je n'avais rien à dire...

(*Thérat, avec effort, se redresse davantage.*)

LEGLAY, *très ému*. — Alors, Ferruel a raison contre moi ? Tu lui donnes raison ! Tu n'avais rien à dire, rien pour me défendre !

EDMOND. — Il a raison, dans une certaine mesure... Il a dit des choses...

LEGLAY. — Allons donc ! C'est toi qui vas juger de cela !... Apprends donc, auparavant, et tais-toi...

VANNAIRE. — Leglay, ne vous emportez pas...

MADELEINE. — Paul...

THÉRAT, *maintenant debout, appuyé au bras du fauteuil.* — Laissez-le parler, Leglay, laissez... Son tour est venu...

LEGLAY, *sourdement.* — Son tour...

THÉRAT. — Raconte, mon petit...

EDMOND. — Eh bien ! voici : Ferruel a cité des exemples, des exemples qui prouvent que les méthodes curatives ne sont pas toujours efficaces... (*A Leglay.*) Tu n'as jamais contesté cela, n'est-ce pas ?... Il a fait de toi un grand éloge, mais il a ajouté que tu avais tort de pousser trop loin ta méthode, de vouloir toujours commencer par l'essayer. Il estime que c'est dangereux...

LEGLAY. — Il ne sait pas ce qu'il dit !... Ferruel, naturellement, trouve que je prends trop de place...

THÉRAT. — Leglay, ne parlez pas ainsi. J'ai pensé cela de vous jadis... Et j'avais tort... Continue, petit... Que dit-il encore ?

EDMOND. — Il dit qu'il y a des moyens sûrs de prévoir, dans certains cas, l'inutilité de la thérapeutique. Et il a longuement parlé de vous, grand-père, il a exposé les moyens de diagnostic que vous avez trouvés, et qui, d'après lui, sont excellents...

THÉRAT, *regardant Madeleine avec orgueil.* — Tu vois bien !...

EDMOND. — Je ne pouvais rien dire, je n'avais rien à dire puisqu'il a parlé de vous deux avec un égal respect, avec une égale admiration...

LEGLAY. — Tu trouves !...

EDMOND. — Mais oui. Il dit que vous avez tous deux rendu d'immenses services, que tous deux vous êtes seulement allés trop loin, dans l'application de vos conclusions, des découvertes précieuses que vous avez faites. Il dit que vous vous complétez, qu'aujourd'hui la science nouvelle prendra à chacun d'entre vous une part de vérité pour en faire la vérité définitive...

LEGLAY. — Définitive ! Il fera la vérité définitive, Ferruel ! Vous ferez la vérité définitive, vous autres !...

VANNAIRE. — Leglay, ne vous fâchez pas. Votre fils est comme vous étiez il y a vingt ans. Il a la même foi. Il faut la lui laisser. C'est peut-être fou, c'est peut-être injuste, mais vous savez bien que c'est nécessaire.

THÉRAT, *doucement, lentement, avec effort, mais avec passion.* — Oui... oui... c'est nécessaire... C'est nécessaire et c'est juste, Vannaire... Il faut le laisser croire, puisqu'il va chercher... Il faut le laisser croire qu'il trouvera la définitive vérité. Sans cette foi, il ne chercherait pas... Peut-être, peut-être, Leglay, il nous piétinera... Cela ne fait rien... Leglay, venez, venez, donnez-moi votre main... Je commence à comprendre... Je commence à voir distinctement... Je vois très clair... Vous avez eu raison, Leglay, de ne pas ménager mon amour-propre... Edmond a raison de regarder franchement ce que nous avons fait... C'est Ferruel qui voit juste... Et c'est... c'est toujours ainsi... Les uns après les autres nous travaillons à la même tâche ; même quand nous paraissions nous contredire, nous combattre, même quand nous nous trompons, nous conduisons les hommes vers le même but. Nous marquons chacun une étape... L'avenir ne s'y trompe point... J'ai fait ce que

je devais faire... Vous aussi, Leglay; l'instinct de Madeleine avait raison lorsqu'il allait vers vous... Nous devons nous battre. Sans cette bataille, notre labeur eût été stérile... (*A Edmond.*) Toi, petit, à ton tour, travaille, sans crainte d'attenter à la vérité que nous avons trouvée... Va... va... C'est toujours elle que tu serviras, toujours elle... va... (*Il retombe sur son fauteuil, épuisé, les yeux clos. Tous vont vers lui.*)

EDMOND, violemment ému. — Grand-père! Père!... Mais je ne veux pas...

THÉRAT, rouvrant les yeux. — Si, si... Tu le feras si tu crois qu'il le faut... Promets-le-moi, promets... Tu sais que je vais bientôt mourir. Je vois très clair... Je te vois marchant sans te retourner vers nous, sur la route que nous avons suivie... Tu as raison... Va... va...

(*Les Etapes*, III, 6.)

## Henry Carton de Wiart.

Bruxelles, 1869. — 1951.

Œuvres : *Contes hétéroclites* (1892). — *Les Confins de la littérature et de la science* (1893). — *Les Caractères de l'ancienne littérature belge* (1894). — *Regards au dedans et au dehors* (1896). — *Heures silencieuses* (1898). — *La Cité ardente* (1905). — *Les Vertus bourgeoises* (1910). — *Le bon combat* (1914).

Ecrivit d'abord des contes satiriques et des essais de critique. Mais il est plus connu par ses romans historiques, *La Cité ardente*, fresque colorée, parfois épique, de la ville de Liège sous la domination bourguignonne, et *Les Vertus bourgeoises*, vivante évocation de Bruxelles au XVIII<sup>e</sup> siècle.

### Le Sire de Bueren et le péager.

Au pont d'Avroy, une rumeur s'accuse qui s'enfle bientôt en clameurs.

L'entrée de ce pont est fermée du côté du faubourg par une barrière cadennassée faite de solides madriers peints en rouge. La croix de Saint-André, qui est un des emblèmes de la maison de Bourgogne, est grossièrement sculptée au sommet d'un poteau où une pancarte ainsi rédigée indique les conditions du passage :

*Charrette conduisant larrons au prévôt payera une corde valant six deniers.*

*Pèlerin dira sa romance.*

*Homme à pied, chaussé ou non, mendiant ou aventurier, payera un denier entre deux soleils.*

*Juif mettra ses chausses sur sa tête et dira bon gré mal gré un pater et un ave.*

*Meneurs de chevaux doivent un denier par fer. Cheval blanc des quatre pieds est franc de péage.*

*Chaque pied fourchu payera un gros.*

*Bateleurs doivent faire gambader les singes et danser l'ours au son du galoubet.*

Ces conditions sont approuvées par messire d'Humbercourt, mambourg de la Principauté de Liège, ès nom et qualité de Monseigneur Philippe, duc de Bourgogne.

Butés contre cette barrière, des gens de toutes sortes qui prétendent entrer en ville s'agitent et protestent. Parmi eux, menant le plus gros tapage, le sire Vincent de Malempré-Bueren, monté sur son courtaud d'Ardenne au poil gris. Le vaillant sire, qui ne manque pas une franche foire de Maestricht à Stavelot, — empressé à tirer profit de l'indulgence des lois qui suspendent, à l'occasion de ces franchises, l'exécution des prises de corps pour dettes —, ne s'enveloppe plus, comme au dernier automne, de la housse du chapelain de Moulins. Aussi bien, l'autorité, faite de terreur, que les Bourguignons et les Bourbonnais avaient su un moment conquérir dans la Principauté, après le sac de Dinant, s'est déjà relâchée... Quoique le décret de bannissement qui l'a frappé ne soit point rapporté, le sire Vincent ne cherche donc plus le mystère, et c'est en son accoutrement de gentilhomme qu'il prétend aujourd'hui circuler librement. Tout bossué reluit son heaume de bataille, projeté sur la nuque par égard pour une terrible cicatrice, douloureuse encore, qui saille sur son front comme une barre d'illégitimité sur un écusson. Son large torse et sa puissante bedaine se dessinent sous un justaucorps de cuir, par-dessus lequel flotte entr'ouvert un vieux manteau de fourrure sans couleur appréciable. Il invective le péager, en une langue véhémement qui soulève l'approbation bruyante de toutes les bonnes gens arrêtées devant la barrière.

— Eh bien! péager de Belzébuth, eh bien, ouvriras-tu ou nous feras-tu manquer la fin de la foire?

Le péager faisait sonner le cuivre et l'argent dans la sacoche de peau de chat pendue à sa ceinture.

— Messire Vincent, vous passerez comme un chacun, en payant votre dû. Je veux bien vous tenir quitte du tour que vous m'avez joué à la dernière foire, lorsque vous avez blanchi au lait de chaux les quatre sabots de votre monture pour bénéficier du privilège des pieds blancs... Mais aujourd'hui vous payerez vos quatre deniers.

— Le maulubec te trousse, méchant rançonneur! Avoue plutôt que je ne te dus, ne te dois et ne te devrai jamais rien, et tout le monde ne pourrait m'en dire autant! Ignores-tu que ton duc Philippe de Bourgogne a rendu au diable, depuis tantôt quinze jours, son âme de paillard. Et de quel droit ton Humbercourt prétend-il prélever au nom de ce cadavre des taxes qu'il n'avait pas même droit d'exiger de son vivant?

— Bien dit! bien dit! opinent les piétons, — houilleurs, vigneron, gens de campagne —, frappés par la justesse d'un tel argument.

— Ce ne sont que tailles et péages sans droit, glapit une vieille botteresse se démenant sur son âne. Ce faux mambourg ôte la pâture et la glandée à nos porcs. Ses gruyers empêchent nos animaux de brouter les lisières... Que les pauvres animaux ne savent plus où donner de la tête! Voilà mon âne Tchanchet... il peut le dire.

— Non! non! s'écrie tout d'une voix l'assemblée, qui s'exaspère en se grossissant à chaque instant. Plus de barrage! plus de péage! nous sommes libres gens de commune avec sceau, geôle et perron... Franchises! Franchises! Barrage à bas...

— Et le bon roi Louis vous soutiendra, s'écrie un forain, qui n'est autre que don Kyrieleison en rupture de « Verte Tente<sup>1</sup> ».

Le tumulte croît sans cesse.

— Ecoutez, bonnes gens, fait le péager, rejetant en arrière la queue de renard qui forme cimier sur son bonnet, écoutez jusqu'à Amen... Tous les jours, on me rebat les oreilles de sornettes, et si chaque passant peut venir controvertir ici sur ses franchises, Monseigneur fera bien d'y mettre à ma place un fiscal pour plaider contre tout venant... Jusque là, je continuerai, s'il plaît à Dieu, à percevoir les droits établis suivant le tarif, et lorsque les compagnies d'ordonnance de Monseigneur de Charolais, qui vient de succéder à son père le bon duc Philippe, seront établies dans le pays, je ne conseillerai à personne de s'amuser à compter les poils du chat...

— Oyez ! oyez ! il nous menace, crie la vieille botteresse dont la voix aigre domine les autres voix.

Mais un mouvement se produit dans la foule. C'est le sire de Bueren qui a fait reculer de dix pas son cheval Bayard, puis le ramasse de ses genoux nerveux. La vaillante bête, qui a compris, s'enlève tout à coup et franchit d'un bond merveilleux la barrière du péage.

Le péager, pris à l'improviste, trouve à peine le temps de se rejeter de côté. Et la foule, prompte comme la pensée, se précipite sur le barrage, arrache les poteaux et la pancarte, renverse les madriers.

Ravi de l'issue de ce débat, le bon chevalier Vincent, solide en selle, la taille haute, seyant au commandement, poursuit sa route à travers l'île. Il salue au passage les collégiales de Saint-Paul et de Saint-Denis et, sur le coup de midi, — objet de tous les regards et de tous les gestes —, il apparaît aux quais de la Goffe et de la Batte où se tient la foire, — escorté d'enfants en délire, de bachelettes dansantes, de saboulex et de truands dégingandés.

A travers l'ovation joyeuse, le hautbers hesbignon, qui se proclame « de par la grâce de Dieu sire de Malempré-Bueren », passe, la face noble, éclairée d'un bienveillant sourire. Son destrier, l'illustre Bayard, mijuponné de fer, retrouve, en dépit de sa vieillesse et de son enclure trapue, des allures triomphales.

(*La Cité ardente.*)

## Louis Delattre.

Fontaine-l'Evêque, 1870. — 1938.

Euvres principales : *Contes de mon village* (1891). — *Miroirs de jeunesse* (1894). — *Une rose à la bouche* (1896). — *Marionnettes rustiques* (1898). — *La Loi du péché* (1899). — *Le Roman du chien et de l'enfant* (1907). — *Le Pays wallon* (1909). — *Carnets d'un médecin de village* (1910). — *Petits contes en sabots* (1911). — *Contes à saint Christophe* (1913), etc.

Conteur spirituel, qui observe avec tendresse les sites et les bonnes gens du Hainaut. Un peu d'ironie et beaucoup d'émotion. Style pittoresque et nerveux, qui évoque la manière des Goncourt. — *Le Pays wallon* est un hymne fervent à l'âme riante et courageuse de la Wallonie.

1. Les Compagnons de la Verte Tente étaient une bande d'aventuriers, qui hantait les forêts d'Ardenne.

## Une ville wallonne...

Une ville wallonne, c'est un nid d'alouette au pas d'un cheval empreint dans la campagne; une aire d'émouchet au trou de quelque roche. La chose s'est faite comme la fleur pousse, hier plus, aujourd'hui moins; suivant le caprice de la lumière et la fantaisie du ruisseau paresseux ou rapide...

Le chemin va cahin-caha, monte, descend, tourne et revient s'il y a quelque chose à voir au creux de la vallée; ou à cause du noyer de la ferme Hurtebise qu'il faut contourner. Le voici qui s'introduit, une épaule avant l'autre, entre deux rocs. Le voilà qui s'étale sur le plateau découvert du Trieu, parce que ceux du village aiment le jeu de la balle d'Ath. Tout à coup, c'est le vide à vos pieds; une étendue de ciel, de toits, de pommiers; une splendeur qui rit au loin et que vous ne pouvez atteindre, comme une gamine qui fuit et vous nargue derrière les ronces avec sa chèvre.

Rue des Gattes, rue Pisseroule, l'escalier descend à la fontaine. Il dégringole, échelle de pierres qui sonne et luit sous le sabot des femmes quand, au soir, elles vont laver leurs salades.

Un acacia centenaire couvre un coin de la place de sa splendeur bonasse. On se baisse sous les grappes fleuries pour entrer à l'église.

Pour sortir de sa cour-cochère, le notaire contourne une aiguille de rocher. Il est loin de s'en plaindre! De sa maison, ne voit-il pas cinq lieues de forêt et de montagne depuis qu'il est né? Les pierres elles-mêmes parlent à son cœur wallon.

Ainsi, dans nos villettes, les filets d'eau qui jasant sous les ponts bossus; les lits caillouteux des torrents secs de l'été; l'auge d'ardoise où boivent les chevaux, le jour du marché, et où s'aiguaye le linge des grandes buées : ils demeurent sacrés pour ceux qui les voient vivre, depuis toujours, de la vie profonde des choses.

Ce n'est pas malgré la Nature, de bataille en bataille, que les Wallons conquièrent leurs villes, mais sur son sein; et cela se voit. Dans les bras de ces cités, coitement, et combien naïvement, la Nature reconnaissante se laisse par eux caresser!

Sans penser à proclamer leur triomphe sur la matière hostile, en hosannas de surhumain orgueil, ceux d'ici chantent leur amour de la terre natale comme de doux fils à qui tout fut donné de naissance...

Les Wallons goûtent leurs gîtes comme un domaine dont le ciel, la terre et la rivière firent les frais; un domaine dont ils peuvent jouir sans effort et sans rancune.

(*Le Pays wallon.*)

## Edmond Glesener.

Liège, 1874. — 1951.

Œuvres : *Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste-découpeur* (1898). — *Le Cœur de François Remy* (1904). — *Monsieur Honoré* (1913). — *Le Citoyen Colette* (1914). — *Le Chant des veuves* (1921). — *La Chevauchée des Walkyries* (1921). — *Les Dytiques* (1923). — *Une jeunesse* (1927) : I. *La Rose pourpre*; II. *La Flamme du cyprès*, etc.

Observateur judicieux et parfois satirique des mœurs wallonnes. Art sobre et ferme : les paysages sont d'un dessin très sûr et d'une remarquable netteté. François Remy, l'adolescent rêveur et inquiet, le citoyen Colette, ambitieux vulgaire et sans scrupules, restent des types très vivants, dont la psychologie est fouillée de main de maître.

### Le Vague des passions<sup>1</sup>.

François Remy, fils d'un artisan liégeois, après une enfance rêveuse, est dévoré d'ambitions vagues et d'aspirations mal définies. Orphelin, il est recueilli par des amis et vient vivre à Marilleux, près de Laroche, en Ardenne. Mais cet adolescent au cœur trop sensible supporte mal ce dépaysement et il ira de déchéance en déchéance, pour avoir trop attendu de la vie.

Dès que François se trouva seul dans sa chambre, la tristesse, qui l'avait envahi à son arrivée, remonta dans son âme et l'emplit toute. L'humidité de l'air qui entrait par les fenêtres l'avait saisi dès l'abord. Et puis, il flottait dans cette pièce une odeur fade, alanguissante, où le parfum des pommes conservées se mêlait à celui des feux de fanes et aux relents de l'alcôve, dont les draps sentaient encore la lessive.

Il se déshabilla et se blottit sous la couverture. Pendant quelques minutes, il regarda d'un œil distrait, dans l'écartement des rideaux, la houle des nuages submerger les coteaux qui formaient de vagues amoncellements, piqués de feux épars. La pluie avait cessé ; des gouttes tombaient du feuillage des arbres sur le toit de la cuisine.

Il avait le cœur vide et navré. Le duvet de plumes lui engourdisait les jambes et refoulait une chaleur grandissante vers sa tête qu'il roulait d'un geste machinal dans l'oreiller, cherchant les endroits que la fièvre de ses tempes n'avait pas encore chauffés. Tout en s'irritant de ne pouvoir s'endormir, il aurait voulu retarder la journée du lendemain, car la pensée du travail en commun, avec des ouvriers de la campagne qu'il supposait frustes et grossiers, répugnait à sa nature de citadin.

Le sommeil le prit, qu'il mâchait cette amertume.

Quand il se réveilla, une nappe de soleil éclairait sa chambre. Dans le jardin, la verdure frissonnait, les oiseaux se répondaient de branche en branche. Il sauta de son lit et s'habilla devant les croisées ouvertes, amusé par l'aigre piaillage des poules qui montait de la cour.

Il était près de six heures, lorsqu'il descendit. Que faire, en attendant le repas ? Le jardin s'étalait devant lui ; il s'y enfonça et, ayant poussé la porte à claire-voie encadrée dans la haie de clôture, se dirigea vers le pont qui le porta sur l'autre rive.

Des flocons de brume jouaient encore à la surface de l'Ourthe, s'évaporant dans l'air, s'accrochant aux plantes des bords. Dans les fossés, la rosée brillait sur l'herbe et ourlait le filigrane des fougères.

A un coude du chemin, comme il tournait la tête, il embrassa d'un regard toute la petite ville, dont les toits étincelaient au milieu de vergers fleuris. Le penchant de la colline se renflait d'une végétation vivace et débandée, qui se bousculait dans les plis du terrain, déroulait sur les tertres des couches de gazon, débordait sur les venelles pierreuses,

---

1. Voir ci-dessus, page 339, le texte de Chateaubriand extrait de *René*.



s'éparpillait en fusées de rameaux et en écume de fleurs. Toute cette végétation, pareille à une immense chevelure verte, ruisselait avec des ondulations jusqu'à la rivière qui, arrondissant sa courbe au pied du coteau, enroulait alentour comme un ruban de soie bleue. Derrière, à droite, à gauche, l'horizon soupirait; une effervescence gonflait la terre comme une poitrine; les arbres, pleins de battements d'ailes et d'appels frémissants, enlaçaient leurs branches avec une tendresse amoureuse.

François s'était assis au sommet d'un talus. Une douceur inconnue l'amollissait; entre ses cils mi-clos, le ciel lui apparaissait dans un éblouissement; sur son front, ses joues et la paume de ses mains, il sentait la lumière glisser comme une haleine...

Il eut un soupir et ramena ses bras contre lui avec le geste d'étreindre quelque chose.

(*Le Cœur de François Remy.*)

### Louis Boumal.

Liège, 1890. — *Saint-Michel-lex-Bruges*, 1918.

Œuvres : *Poèmes en deuil* (1910). — *La Repentance Tristan* (1913). — *Philippe, soldat d'infanterie* (1917). — *Le Jardin sans soleil* (1919). — *Quand ils auront passé de l'Ombre à la Lumière*, pièce en un acte (1919).

Fils d'un artisan liégeois. Fit de brillantes études au collège Saint-Servais, puis à l'Université de Liège. Nommé professeur au collège communal de Bouillon, en 1913, il est arraché brutalement à son foyer par la guerre. Il fait toute la campagne, en héros, et meurt, épuisé, fauché par la grippe dans un lit d'hôpital aux portes de Bruges, le 30 octobre 1918.

Ses essais de jeunesse contiennent mieux que des promesses (1). Mais c'est la guerre, la souffrance et l'exil qui exaltèrent son génie. Dans *Le Jardin sans soleil*, le poète analyse avec une amertume stoïque ses souvenirs, sa nostalgie et ses douleurs morales. Ces vers, tout frémissants d'une ardeur poignante, comptent parmi les plus beaux de tous ceux que ces années funestes ont inspirés (2).

A côté de Louis Boumal, il convient d'honorer ici tous les jeunes écrivains tombés pendant la tourmente, de 1914 à 1918. Nous ne pouvons, faute de place, que rappeler ici quelques noms, pieusement : JEAN BEAUFORT, VICTOR BURNY, ADOLPHE DEJARDIN, GASTON DE RUYTER, PROSPER-HENRI DEVOS, GEORGES FISSE, GEORGES HAUMONT, HUBERT LEFEBVRE, LÉO SOMERHAUSEN, etc., (3) précieuses intelligences trop tôt moissonnées.

### Tu peux hurler de rouge...

Tu peux hurler de rouge ou de rose, hurler blanc  
Les feuilles des fruitiers poussés parmi les clos,  
Tu ne me rendras pas les poèmes d'antan,  
O Printemps! ni le doux tremblement des bouleaux.

1. Citons surtout ce curieux poème, *La Repentance Tristan*, où l'auteur transpose en Wallonie (sur les bords de l'Ourthe, près de Liège), quelques épisodes de la légende de Tristan et d'Yseult.

2. Louis Boumal a laissé aussi divers essais de critique, dispersés dans diverses revues et notamment dans celles qui parurent au front belge, *Les Cahiers* (dont il était un des fondateurs), *Le Claque à fond*, etc. Ces essais montrent qu'il eût été un des chefs de file de la génération montante.

3. Voir *Les Ecrivains belges morts à la guerre* (1922), éd. La Renaissance du livre belge. Bruxelles.

Ni le doux tremblement solennel des bouleaux,  
Ni le soir pacifique en mon pays wallon,  
Du temps où j'écoutais le battement des eaux  
Contre les cailloux vifs encadrés de cresson.

Contre les cailloux vifs encadrés de cresson,  
Ni la lune indolente et lourde à se mouvoir,  
Ni surtout mon amie et sa jeune chanson  
Qui me revient si chère et lointaine ce soir.

Qui me revient si chère et lointaine ce soir,  
En ces vergers de Flandre et cet exil constant,  
Que j'écoute pleurer en moi ce désespoir :  
« Pourquoi me réveiller au souffle du printemps ? »

(*Le Jardin sans soleil.*)

### Ce soir poignant d'avril...

Ce soir poignant d'avril me fait bien mal à l'âme.  
Il pleut. L'église est sombre et je ne cherche plus,  
De ma porte restée entr'ouverte, la flamme  
Des cierges allumés à l'heure du salut.

Ah! toutes les clartés, ce soir, sont bien éteintes!  
Il n'en reste pas une. On tâtonne. On dirait  
Qu'on est ivre, qu'on a le cœur cloué de craintes,  
Et l'on rêve à la mort blafarde qui viendrait.

J'ai vu sarcler le champ de ma jeune récolte,  
J'ai vu périr l'amour que chantaient mes pipeaux;  
Et sans repos, depuis, le doute et la révolte  
Ont saccagé mon cœur comme d'après corbeaux.

(*Le Jardin sans soleil.*)

### Jean Tousseul.

*Landenne-sur-Meuse*, 1890. — 1944.

Œuvres : *La Mort de Petite Blanche* (1918). — *La mélancolique aventure* (1920). — *La Maison perdue* (1926). — *Le Village gris* (1928). — *Le Retour* (1930). — *L'Eclaircie* (1931). — *La Rafale* (1933). — *Le Testament* (1936). — *L'Épine blanche* (1936), etc.

Pseudonyme d'Olivier Degée. Fils d'ouvriers, travailla d'abord dans les carrières de la vallée de la Meuse. Puis, au prix d'un labeur acharné, il réussit à conquérir une culture sérieuse. Cet autodidacte épris d'internationalisme, qui s'est fait le défenseur des idées avancées, a voué par ailleurs un culte filial à son terroir. En un style tout de tendresse et de fraîcheur, très fin et très nuancé, il évoque les villages mosans, la misère des carriers, les harmonies du sol et du peuple, la gentillesse des âmes frustes.

## Enfance.

La scène est au pays des carrières, près de Seilles. Le petit Pierre Muraille, fils d'ouvrier, grandit en liberté, heureux et sensible.

L'enfant crût aussi vite qu'une mauvaise herbe, là-haut, dans la mesure délabrée. Elle avait servi de bureau au temps où l'on exploitait les mines de plomb. Elle possédait quatre murs et un toit, tout comme les autres maisons; une porte et deux fenêtres, l'une sur le devant, l'autre sur le derrière : celle-ci éclairait la chambre à coucher, car il n'y avait pas d'étage.

L'hiver, le petit homme, grimpé sur la table, restait des journées entières à la fenêtre, ternissant les vitres de son haleine. Les ouvriers qui allaient à leur besogne ou en revenaient, saluaient Marie. Vaillante, lessivant, filant, cousant, elle répondait :

— Bonjour... bonsoir, les hommes — selon l'heure. Elle répétait ces salutations plus de cent fois par jour. Elle connaissait les ouvriers à leur voix et savait, sans être allée au village, ceux qui étaient malades, qui avaient été écrasés aux carrières, noyés dans la bure ou cuits tout vifs à Sclaigneaux. Les uns étaient crottés d'argile, les autres rouges, les autres blafards; ils travaillaient aux « faliges »<sup>1</sup>, aux mines de fer, au haut fourneau.

Pierre courut bientôt dans les terrains banals qui entouraient la chaumière. Le soir, il s'attardait à regarder autour de lui... Les bâtiments des anciennes bures s'écroulaient un peu chaque jour. Les nuits de grand vent, la chute d'un toit le terrifiait dans son lit.

Par leurs fenêtres irrégulières, on voyait passer les nuages, comme de grands oiseaux blancs et noirs. D'énormes scories, des « terris » coiffés de graminées grelottantes, la fine pointe ou le clocher bulbeux d'une église, la fumée rousse d'une plantation de hêtres, une drève dépouillée qui ressemblait à une procession d'échassiers, accidentaient l'horizon. En passant derrière la charpente d'un chemin de fer aérien, le soleil disparaissait à moitié : on eût dit la gueule d'un four. Le bois devenait violet avec une trouée verte au bout de la route.

Le long des chemins taillés dans l'argile ocreuse, le sable rouge et le calcaire bleu, l'enfant ramassait les escarbilles, les tiges sèches de tanaisies, de bouillons-blancs et de chardons à foulons qui alimenteraient l'âtre. Un vol trépidant de perdrix le faisait tressaillir, un hibou ululait : « Wiw! Wiw! » sur une vieille cheminée; un lièvre, monté par un furet, dévalait un talus en criant comme un chariot mal graissé; des corneilles agitaient leurs loques noires sur les champs avant de regagner la forêt hospitalière; des pies et des geais s'injuriaient dans le Bois-Planté; les perdrix, vagabondes, se remettaient à glousser tendrement. Des cris d'enfants qu'on ne voyait pas s'élevaient des fonds mystérieux qui entouraient le plateau.

Le soleil restait pendu quelques minutes à la pointe de la charpente, comme une grosse lanterne rouge. Le ciel prenait des teintes étranges et parfois un rayon vert fusait de la fournaise, ou un attelage, tout à coup,

---

1. Carrières.

surgissait entre deux « terris ». Le bois bleussait — le chemin y faisait maintenant un trou saignant —; on y distinguait encore le tronc d'un bouleau, le fût d'une cheminée ou le sommet d'un pin isolé qu'on eût pris pour du bronze garni de bavures. L'enfant voyait des bêtes partout; les buissons ressemblaient à de gigantesques araignées; le chemin de fer aérien au squelette d'un monstre des vieux âges; les scories à des têtes de chien. Puis la lune apparaissait avec son visage de mort.

Pierre lâchait ses escarbilles ou ses tiges sèches, prenait ses jambes à son cou et rentrait, hors d'haleine, à la maison.

*(La Mort de Petite Blanche.)*

---

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE I.

### Origines et développement de la langue française.

	PAGES
I. ORIGINES ET DÉVELOPPEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE	9
I. <i>Principes généraux.</i> — II. <i>Evolution du latin vulgaire. Le roman.</i> —	
III. <i>Les premiers textes. Développement de la littérature.</i> — IV. <i>Langue d'oïl et langue d'oc. Le français.</i> — V. <i>Transformations phonétiques et grammaticales.</i> — VI. <i>L'orthographe.</i>	
II. LES PREMIERS TEXTES ROMANS	12
Les Serments de Strasbourg	12
La Vie de saint Alexis	13

## CHAPITRE II.

### Le moyen âge.

#### Section I.

##### Le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle.

I. LA POÉSIE ÉPIQUE	15	LE ROMAN DE RENART	28
LA CHANSON DE ROLAND	16	La Pêche de Renart et	
Le Cor	17	d'Ysengrin	29
La Mort de Roland	20	Le Jugement de Renart	30
La Mort de Belle Aude	22	IV. LA POÉSIE DIDAC-	
II. LA POÉSIE ROMANES-		TIQUE	32
QUE	23	LE ROMAN DE LA ROSE	32
I. <i>Romans antiques.</i> — II. <i>Romans bretons.</i>		Le Printemps	33
CHRÉTIEN DE TROYES	25	La Noblesse	34
L'apparition du Graal	25	V. LA POÉSIE LYRIQUE	34
AUCASSIN ET NICOLETTE	26	<i>Les troubadours et les trouvères.</i>	
Aucassin dans la forêt	26	Belle Doette	35
III. LA POÉSIE SATIRIQUE	28	Chanson courtoise	36
<i>Les fabliaux.</i> — <i>Le Roman de Renart.</i> — <i>Les Ysopets.</i>		RUTEBEUF	37
— <i>Les Dits.</i>		Le Mariage de Rutebeuf	37
		COLIN MUSSET	38
		Chanson	38

#### Section II.

##### L'histoire, Péloquence et le théâtre au moyen âge.

I. LES HISTORIENS	39	III. LE THÉÂTRE	45
JOINVILLE	40	I. <i>Théâtre religieux : drames liturgiques, miracles, mystères.</i> — II. <i>Théâtre profane : farces, moralités, sotties.</i>	
Vertus de saint Louis	40	LE MIRACLE DE THÉOPHILE	47
FROISSART	41	Le Pacte diabolique	47
Mort de Gaston de Foix	41	LA FARCE DE MAITRE PATHELIN	
COMMINES	43	LIN	49
Décadence de la maison de Bourgogne	44	Guillemette et le drapier	49
II. LES ORATEURS	45	Au tribunal	51

Section III.

Le XIV<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle.

NOTICE . . . . .	54	F. VILLON . . . . .	56
CHARLES D'ORLÉANS . . . . .	54	La Mort . . . . .	56
Le Printemps . . . . .	55	Ballade des pendus . . . . .	59
Ballade . . . . .	55	Ballade à Notre-Dame . . . . .	60

CHAPITRE III.

Le seizième siècle et la Renaissance.

NOTICE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE . . . . .	62		
I. <i>Origines de la Renaissance.</i> — II. <i>Les débuts.</i> — III. <i>Rabelais.</i> —			
IV. <i>Le culte de la beauté pure : la Pléiade.</i> — V. <i>La littérature militante et la transition vers le XVII<sup>e</sup> s.</i> — VI. <i>Ecrivains secondaires.</i>			
CLÉMENT MAROT . . . . .	66	Eglogue . . . . .	89
Epistre au Roy . . . . .	67	Contre les bûcherons de la forêt de Gastine . . . . .	91
FRANÇOIS RABELAIS . . . . .	69	JOACHIM DU BELLAY . . . . .	92
Éducation de Gargantua . . . . .	70	L'Idée . . . . .	92
Frère Jean défend le clos de l'abbaye de Seuillé . . . . .	73	Rome . . . . .	93
Harangue d'Ulrich Gallet . . . . .	75	Sonnet . . . . .	93
Comment estoient reiglez les Thélémites à leur manière de vivre . . . . .	77	Sonnet . . . . .	94
Pantagruel et l'écolier limousin . . . . .	78	REMI BELLEAU . . . . .	94
Comment Pantagruel estant à Paris, receut lettres de son père Gargantua, et la copie d'icelles . . . . .	80	Avril . . . . .	94
Quelles contenance eurent Panurge et frère Jean durant la tempeste . . . . .	82	MONTAIGNE . . . . .	95
JEAN CALVIN . . . . .	85	Les idées pédagogiques. De l'institution des enfants . . . . .	96
Frivolité de l'homme . . . . .	85	De l'amitié . . . . .	98
PIERRE DE RONSARD . . . . .	86	Faiblesse de la raison . . . . .	99
Sonnet . . . . .	87	Notre jugement est faible. . . . .	100
Sonnet pour Marie . . . . .	87	De l'orgueil humain . . . . .	101
Sonnet pour Hélène . . . . .	88	Apprendre à mourir . . . . .	102
Odelette imitée d'Anacréon . . . . .	88	Jouir de la vie . . . . .	103
		Les pauvres gens . . . . .	104
		AGRIPPA D'AUBIGNÉ . . . . .	105
		Les Maudits . . . . .	105
		L'Hiver de la vie . . . . .	106
		SAINT FRANÇOIS DE SALES . . . . .	107
		La Lumière de Dieu . . . . .	108

CHAPITRE IV.

Le dix-septième siècle.

NOTICE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE . . . . .	109		
SECTION I. — <i>La formation de l'idéal classique</i> . . . . . 109			
1. <i>La réforme de Malherbe.</i> — 2. <i>Transformations sociales.</i> — <i>La préciosité et le burlesque.</i> — 3. <i>Les premiers écrivains classiques.</i>			
SECTION II. — <i>Le classicisme</i> . . . . . 113			
1. <i>La doctrine de Boileau.</i> — 2. <i>La transition vers le XVII<sup>e</sup> siècle.</i>			
SECTION III. — <i>Les différents genres au XVII<sup>e</sup> siècle</i> . . . . . 116			
FRANÇOIS DE MALHERBE . . . . .	117	MATHURIN RÉGNIER . . . . .	124
Consolation à M. du Perier . . . . .	118	Les Poètes ridicules . . . . .	124
Prière pour le Roi Henri-le-Grand . . . . .	120	Un Pédant . . . . .	126
HONORÉ D'URFÉ . . . . .	121	RACAN . . . . .	127
Désespoir de Céladon . . . . .	122	Stances sur la retraite . . . . .	128
		THÉOPHILE DE VIAU . . . . .	129
		Le Matin . . . . .	130

	PAGES
SAINT-AMANT . . . . .	130
La Solitude . . . . .	130
La Crevaille . . . . .	131
Sonnet . . . . .	131
RENÉ DESCARTES . . . . .	132
L'Expérience . . . . .	133
La Connaissance . . . . .	134
La Morale . . . . .	135
Ambitions de la science . . . . .	136
De la colère . . . . .	137
VINCENT VOITURE . . . . .	138
Rondeau à Isabeau . . . . .	138
La Belle Matineuse . . . . .	138
Sonnet d'Uranie . . . . .	139
Lettre de la Carpe au Brochet . . . . .	140
CLAUDE DE MALLEVILLE . . . . .	138
La Belle Matineuse . . . . .	138
BENSÉRADE . . . . .	139
Job . . . . .	139
TRISTAN L'HERMITE . . . . .	141
Le promenoir des deux amants . . . . .	141
Le dépit corrigé . . . . .	142
PIERRE CORNEILLE . . . . .	143
Stances à M <sup>lle</sup> du Parc . . . . .	144
Patriotisme . . . . .	144
Monologue de Polyeucte . . . . .	147
MADELEINE DE SCUDÉRY . . . . .	148
L'Éducation des femmes . . . . .	148
La Carte de Tendre . . . . .	149
LA ROCHEFOUCAULD . . . . .	150
Maximes . . . . .	151
JEAN DE LA FONTAINE . . . . .	152
Élégie aux Nymphes de Vaux . . . . .	153
Le Songe d'un habitant du Mogol . . . . .	155
Le Philosophe scythe . . . . .	156
MOLIÈRE . . . . .	157
Sonnet à M. La Mothe Le Vayer . . . . .	158
Les Règles . . . . .	158
Le Bourgeois gentilhomme . . . . .	160
BLAISE PASCAL ET LE JANSÉ- NISME . . . . .	162
Respect de la vérité . . . . .	164
Progrès de l'humanité . . . . .	165
Les deux infinis . . . . .	166
L'Imagination . . . . .	168
La Justice . . . . .	169
Pensées diverses . . . . .	170
M <sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ . . . . .	172
Amour maternel . . . . .	172
Un Janséniste . . . . .	173
La Fenaison . . . . .	174
La Guerre . . . . .	174
Supplice de la Brinvilliers . . . . .	175
Une représentation d'Esther . . . . .	176
Le Printemps . . . . .	177
Mort de Louvois . . . . .	178
JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET . . . . .	178
Bataille de Rocroi . . . . .	180
Le mauvais riche . . . . .	182
Devoirs d'un roi . . . . .	183
Dieu conduit tous les peuples . . . . .	184
La Providence . . . . .	185
Néant de la vie humaine . . . . .	187
Contre la comédie . . . . .	188
LOUIS BOURDALOUB . . . . .	189
L'Hypocrisie . . . . .	190
M <sup>me</sup> DE LA FAYETTE . . . . .	191
L'aveu de M <sup>me</sup> de Clèves . . . . .	192
NICOLAS BOILEAU-DESPRÉAUX . . . . .	195
Horatius Coclès et Clélie . . . . .	196
Arrêt burlesque . . . . .	198
Ode sur la prise de Namur . . . . .	200
JEAN RACINE . . . . .	201
Hermione pousse Oreste au meurtre . . . . .	203
Prophétie de Joad . . . . .	205
JEAN DE LA BRUYÈRE . . . . .	207
Giton . . . . .	208
Phédon . . . . .	208
Acis . . . . .	209
Zénobie . . . . .	209
Iphis . . . . .	210
Onuphre . . . . .	210
Antisthène . . . . .	212
Les Barbares . . . . .	213
Les Paysans . . . . .	213
Les Grands . . . . .	213
Pauvres et riches . . . . .	214
FÉNELON . . . . .	215
Le jeune Bacchus et le faune . . . . .	216
Tyr . . . . .	217
La Crète . . . . .	218

CHAPITRE V.

**Le dix-huitième siècle.**

NOTICE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE . . . . .	220
--	-----

I. *Caractères généraux.* — II. *Grandes divisions du XVIII<sup>e</sup> siècle.* — III. *Les genres littéraires au XVIII<sup>e</sup> siècle* : 1. *La tragédie.* — 2. *La comédie.* — 3. *Le roman.* — 4. *La poésie.* — 5. *L'histoire, la philosophie et l'éloquence.*

JEAN-FRANÇOIS REGNARD . . . . .	225	B. LE BOVIER DE FONTENELLE . . . . .	232
Un singulier testament . . . . .	226	La dent d'or . . . . .	232
		Anciens et Modernes . . . . .	233

	PAGES
ALAIN-RENÉ LE SAGE . . . . .	234
Turcaret ou le Traitant . . . . .	235
Gil Blas et l'archevêque de Grenade . . . . .	239
SAINT-SIMON . . . . .	243
Mort du Grand Dauphin . . . . .	244
Joies de la vengeance . . . . .	246
MARIVAUX . . . . .	247
Soubrette et valet . . . . .	247
MONTESQUIEU . . . . .	250
Le roi de France . . . . .	251
Nos jugements . . . . .	252
De l'éducation dans les divers gouvernements . . . . .	253
Contre l'esclavage . . . . .	255
Les Hôpitaux . . . . .	255
VOLTAIRE . . . . .	256
La bataille de Rocroi . . . . .	181
Tirade de Zaïre . . . . .	259
Le pauvre diable . . . . .	261
Épître à Horace . . . . .	263
Lettre à M. Thieriot . . . . .	265
La Guerre de Hollande . . . . .	266
Le Corridor de la tentation . . . . .	268
Candide chez les Bulgares . . . . .	269
Prière à Dieu sur la tolérance . . . . .	272
Lettre à J.-J. Rousseau . . . . .	272
BUFFON . . . . .	274
L'Homme transforme la nature . . . . .	275
Contre le finalisme . . . . .	277
L'Oiseau-mouche . . . . .	278
Discours sur le style . . . . .	278
JEAN-JACQUES ROUSSEAU . . . . .	280
Le lac de Bienné . . . . .	282
Lettre à M. de Malesherbes . . . . .	283
Promenade sur le lac . . . . .	284
Origine de l'inégalité . . . . .	286
Contre Molière . . . . .	287
Si j'étais riche . . . . .	290
Apprenons un métier manuel . . . . .	291
DENIS DIDEROT ET L'ENCYCLOPÉDIE . . . . .	293
L'article « Autorité politique » (Encyclopédie) . . . . .	294
Le Rêve de d'Alembert . . . . .	295
Le Neveu de Rameau . . . . .	297
Passion de la bienfaisance . . . . .	300
Les Ruines . . . . .	301
MICHEL-JEAN SEDAINE . . . . .	302
L'Honneur . . . . .	302
BEAUMARCHAIS . . . . .	304
Monologue de Figaro . . . . .	305
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE . . . . .	307
Les Nuages sous les tropiques . . . . .	307
La Vie naturelle . . . . .	309
CONDORCET . . . . .	311
Les progrès futurs de l'humanité . . . . .	311
ANDRÉ CHÉNIER . . . . .	313
La jeune captive . . . . .	314
La jeune Tarentine . . . . .	315
Hymne à la nuit . . . . .	316
Iambes . . . . .	317

CHAPITRE VI.

**Le Romantisme.**  
1789-1850.

NOTICE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE . . . . .	319
I. Caractères généraux du XIX <sup>e</sup> siècle. — II. La Révolution et l'Empire. — III. Le romantisme : 1. Définition. — 2. Influences étrangères et littéraires. — 3. La doctrine romantique. — IV. Les genres littéraires à l'époque romantique : 1. La poésie. — 2. Le théâtre. — 3. Le roman. — 4. La critique littéraire. — 5. L'histoire. — 6. L'éloquence. — 7. Le mouvement philosophique.	
MIRABEAU . . . . .	325
Discours sur la contribution du quart . . . . .	326
JOSEPH DE MAISTRE . . . . .	328
Le Bourreau . . . . .	329
M <sup>me</sup> DE STAËL . . . . .	330
Le Lyrisme . . . . .	330
La poésie classique et la poésie romantique . . . . .	331
CHATEAUBRIAND . . . . .	332
Un paysage d'Amérique sous la lune . . . . .	333
Le christianisme et le sentiment de la nature . . . . .	335
La Cathédrale gothique . . . . .	337
Funérailles d'Atala . . . . .	338
Désespoir de René . . . . .	339
Les Francs . . . . .	340
PAUL-LOUIS COURIER . . . . .	342
Les Pamphlets . . . . .	343



	PAGES
MILLEVOYE . . . . .	345
La Chute des feuilles . . . . .	345
LAMENNAIS . . . . .	346
Vision . . . . .	346
STENDHAL . . . . .	347
La Bataille de Waterloo . . . . .	348
LAMARTINE . . . . .	351
Le Vallon . . . . .	352
Le Lac . . . . .	354
Le Crucifix . . . . .	355
Eternité de la Nature, briè- veté de l'Homme . . . . .	357
Les Révolutions . . . . .	359
Le Printemps dans les Alpes. Contre le drapeau rouge. . . . .	361
362	
AUGUSTIN THIERRY . . . . .	364
La Villa royale de Braine . . . . .	364
Noces de Sighebert et de Brunehilde . . . . .	366
ALFRED DE VIGNY . . . . .	368
Moïse . . . . .	369
Le Cor . . . . .	372
Fonction du poète . . . . .	374
La Nature . . . . .	376
La Mort du Loup . . . . .	376
A. COMTE . . . . .	378
La loi des trois états . . . . .	379
MICHELET . . . . .	381
La Bretagne . . . . .	382
Destruction de Dinant . . . . .	383
La Bataille de Rocroi . . . . .	384
L'Aile . . . . .	386
VICTOR COUSIN . . . . .	386
La Bataille de Rocroi . . . . .	386
HONORÉ DE BALZAC . . . . .	387
Mort de Grandet . . . . .	388
La pension Vauquer . . . . .	389
Madame Vauquer . . . . .	391
Le convoi funèbre du père Goriot . . . . .	392
LACORDAIRE . . . . .	393
De l'intelligence . . . . .	394
VICTOR HUGO . . . . .	395
Napoléon II . . . . .	397
Tristesse d'Olympio . . . . .	402
Souvenirs . . . . .	406
Demain, dès l'aube . . . . .	407
A Villequier . . . . .	407
Ibo . . . . .	412
L'Expiation . . . . .	413
La Conscience . . . . .	420
Booz endormi . . . . .	422
Le Crapaud . . . . .	424
Le couchant flamboyait . . . . .	428
Don César de Bazan . . . . .	429
Le Sonneur de Notre-Dame . . . . .	430
PROSPER MÉRIMÉE . . . . .	432
La Voceratrice . . . . .	433
GEORGE SAND . . . . .	435
Le Laboureur . . . . .	436
SAINTE-BEUVE . . . . .	438
Deux « familles poétiques » . . . . .	440
Molière . . . . .	441
AUGUSTE BARBIER . . . . .	443
La Cavale . . . . .	443
G. DE NERVAL . . . . .	444
Fantaisie . . . . .	444
Othys . . . . .	445
ALFRED DE MUSSET . . . . .	447
Lucie . . . . .	449
La Nuit de mai . . . . .	450
Lettre à Lamartine . . . . .	455
Tristesse . . . . .	457
Souvenir . . . . .	457
Après une lecture . . . . .	461
Sur trois marches de marbre rose . . . . .	464
Chanson de Fortunio . . . . .	468
Le Bouffon philosophe . . . . .	468

CHAPITRE VII.

**Le Réalisme.**

De 1850 à la période contemporaine.

NOTICE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE . . . . .	471
--	-----

*Caractères généraux.* — I. *La poésie* : 1. *Le Parnasse.* — 2. *Le symbolisme.* — II. *Le roman* : 1. *Réalisme et naturalisme.* — 2. *La réaction contre le naturalisme.* — III. *Le théâtre* : 1. *Le théâtre en vers.* — 2. *La comédie.* — IV. *Les autres genres* : 1. *Philosophie, histoire et science.* — 2. *Critique.* — 3. *Eloquence.*

I. *Poètes de transition.*

TH. GAUTIER . . . . .	478	CH. BAUDELAIRE . . . . .	482
In Deserto . . . . .	479	L'Albatros . . . . .	483
L'Art . . . . .	480	La Vie antérieure . . . . .	483
Les Funérailles de Matamore . . . . .	480	Harmonie du soir . . . . .	483

	PAGES
L'Invitation au voyage . . . . .	484
La Cloche fêlée . . . . .	485
Recueillement . . . . .	485
Le Vin des chiffonniers . . . . .	486
Le Confiteur de l'artiste . . . . .	487
TH. DE BANVILLE . . . . .	487
Le Saut du tremplin . . . . .	488
Penthésilée . . . . .	489

II. *Le Réalisme et le Naturalisme.*

1850-1885.

J. FAVRE . . . . .	490	Respect du passé, amour de l'avenir. . . . .	524
Plaidoyer pour Orsini . . . . .	490	A. DUMAS FILS . . . . .	526
CL. BERNARD . . . . .	496	L'Argent . . . . .	526
La science et les causes premières . . . . .	496	H. TAINE . . . . .	528
Science et philosophie . . . . .	498	Les Privilégiés et la Révolution française . . . . .	529
Les principes de la méthode expérimentale . . . . .	498	Variations du goût . . . . .	530
CH. LECONTE DE LISLE . . . . .	500	La Poésie . . . . .	531
Midi . . . . .	501	SULLY-PRUDHOMME . . . . .	533
Les Hurlleurs . . . . .	502	Les Yeux . . . . .	533
Le Sommeil du condor . . . . .	503	Le Rendez-vous . . . . .	534
L'Illusion suprême . . . . .	504	Le Cygne . . . . .	534
E. AUGIER . . . . .	506	L'Agonie . . . . .	535
Les ambitions de M. Poirier. . . . .	506	A. DAUDET . . . . .	536
G. FLAUBERT . . . . .	509	Le Sous-Préfet aux champs. . . . .	537
L'Aveugle . . . . .	509	Un suicide . . . . .	538
Mort d'Emma Bovary . . . . .	511	E. ZOLA . . . . .	541
Carthage au clair de lune . . . . .	512	Les Insurgés . . . . .	542
Les derniers mercenaires . . . . .	513	Jour de paie . . . . .	543
E. et J. DE GONCOURT . . . . .	514	J.-M. DE HEREDIA . . . . .	544
A l'église . . . . .	515	Fuite de centaures . . . . .	544
Au cirque . . . . .	516	Epigramme funéraire . . . . .	545
L. PASTEUR . . . . .	517	Hortorum Deus . . . . .	545
Discours d'inauguration de l'Institut Pasteur . . . . .	517	Soir de bataille . . . . .	546
E. RENAN . . . . .	518	Le Huchier de Nazareth . . . . .	546
Le Rôle des humbles dans l'humanité . . . . .	519	Les Conquérants . . . . .	547
Prière sur l'Acropole . . . . .	521	G. DE MAUPASSANT . . . . .	547
		Le petit fût . . . . .	547

III. *Après 1885.*

S. MALLARMÉ . . . . .	551	A. FRANCE . . . . .	558
Le tombeau d'Edgar Poë. . . . .	551	Réflexions . . . . .	559
L'Azur . . . . .	552	Clopinel . . . . .	560
Apparition . . . . .	553	Parmi les tombes . . . . .	561
Brise marine . . . . .	553	F. BRUNETIÈRE. . . . .	563
P. VERLAINE . . . . .	554	Contre l'Art pour l'Art. . . . .	564
A nous qui ciselons . . . . .	554	P. LOTI . . . . .	566
Art poétique . . . . .	554	L'Attente . . . . .	566
Chanson d'automne . . . . .	555	Vers Bethléem . . . . .	567
Clair de lune . . . . .	555	P. BOURGET . . . . .	568
Ariette . . . . .	556	Une haine naissante . . . . .	569
Ecoutez la chanson . . . . .	556		
Dialogue mystique . . . . .	556		
Langueur . . . . .	558		

J. LEMAITRE . . . . .	572	P. VALÉRY . . . . .	611
Le Romanesque . . . . .	572	La jeune Parque . . . . .	611
H. POINCARÉ . . . . .	573	Les grenades . . . . .	612
Portée et valeur de la		Le Cimetière marin . . . . .	612
Science. . . . .	574	Questions de poésie . . . . .	614
La Science pour la Science. .	575	M. PROUST . . . . .	616
A. RIMBAUD. . . . .	575	Le morceau de madeleine . .	617
Le dormeur du Val . . . . .	576	Les aubépines . . . . .	618
Bateau ivre . . . . .	576	P. FORT . . . . .	619
Aube . . . . .	578	Hymne dans la nuit . . . . .	619
P. HERVIEU . . . . .	578	COLETTE . . . . .	620
Mère et fille . . . . .	578	La noisette creuse . . . . .	620
A. SAMAIN . . . . .	581	CH. PÉGUY . . . . .	622
Il est d'étranges soirs . . . .	581	Présentation de la Beauce à	
Soir . . . . .	582	Notre-Dame de Chartres. . .	622
Axilis au ruisseau . . . . .	582	M <sup>me</sup> DE NOAILLES . . . . .	623
La Sagesse . . . . .	583	La Jeunesse . . . . .	724
Améthyste . . . . .	584	GUILLAUME APOLLINAIRE . . . .	624
H. BERGSON. . . . .	584	Le pont Mirabeau . . . . .	625
L'objet de l'art . . . . .	585	Automme malade . . . . .	626
J. LAFORGUE . . . . .	587	Marie . . . . .	626
Complainte des débats mé-		Ombre . . . . .	627
lancoliques et littéraires . .	587	J. GIRAUDOUX . . . . .	627
L'hiver qui vient . . . . .	588	Le printemps . . . . .	628
M. BARRÈS . . . . .	590	La guerre est-elle inévitable?	629
Il y a des lieux où souffle		G. DUHAMEL . . . . .	631
l'esprit . . . . .	591	Propos sur les malades . . . .	631
H. DE RÉGNIER. . . . .	592	J. SUPERVIELLE. . . . .	633
Odelette . . . . .	592	A une enfant. . . . .	633
La Colline . . . . .	593	Pour un poète mort . . . . .	634
J. RENARD . . . . .	594	Solitude . . . . .	635
Le chasseur d'images . . . . .	594	Faire place . . . . .	635
L'Aveugle . . . . .	595	A. MAUROIS . . . . .	635
R. ROLLAND . . . . .	596	Propos sur les Anglais . . . .	636
Abnégation de l'artiste . . . .	597	FR. MAURIAC . . . . .	639
J. BENDA. . . . .	599	Un faible . . . . .	639
Socrate et Barrès . . . . .	599	J. ROMAINS . . . . .	641
Où conduit le réalisme mo-		Une consultation du Docteur	
derne ? . . . . .	600	Knock . . . . .	641
ALAIN. . . . .	601	Grandeur . . . . .	644
De l'éducation . . . . .	601	H. DE MONTHERLANT. . . . .	648
P. CLAUDEL . . . . .	602	Don Alvaro . . . . .	649
Magnificat . . . . .	602	Pour le chant profond. . . . .	653
F. JAMMES . . . . .	603	A. MALRAUX . . . . .	655
Il y a un petit cordonnier. . .	604	Le peintre Kama . . . . .	655
Élégie première . . . . .	604		
E. ROSTAND . . . . .	605		
Misanthropie de Cyrano. . . . .	606		
A. GIDE . . . . .	608		
Hymne à la vie . . . . .	608		
Classicisme et romantisme . . .	609		
La phrase de M. Proust . . . . .	610		

CHAPITRE VIII.

**La littérature belge d'expression française.**

NOTICE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE . . . . .	658		
<i>Contribution des provinces belges à la littérature française avant le XIX<sup>e</sup> s.</i>			
<i>— Les lettres belges avant 1880. — La renaissance de 1880.</i>			
LE PRINCE DE LIGNE . . . . .	660	L. COUROUBLE . . . . .	690
Voltaire et le fâcheux . . . . .	660	Le féroce agent . . . . .	691
Le Lapin de La Fontaine . . . . .	661	CH. VAN LERBERGHE . . . . .	692
ANDRÉ VAN HASSELT . . . . .	661	Ne suis-je vous... . . . .	692
A Ceux qui sont morts pour		Quand vient le soir.... . . .	693
la Patrie . . . . .	662	E. DEMOLDER . . . . .	693
Le Credo des arbres . . . . .	662	Le Massacre des Innocents.	694
CH. DE COSTER . . . . .	663	M. MAETRLINCK . . . . .	695
Smetse Smee au Paradis. . . . .	663	J'ai cherché trente ans... . .	696
Mort de Claes . . . . .	665	L'Intruse . . . . .	696
O. PIRMEZ . . . . .	667	La Tâche humaine . . . . .	700
La Mort . . . . .	667	Un arbre . . . . .	701
E. PICARD . . . . .	668	H. KRAINS . . . . .	702
Le Droit . . . . .	668	Benoît . . . . .	702
C. LEMONNIER . . . . .	670	A. MOCKEL . . . . .	704
Le Lever du soleil . . . . .	670	Au clair matin . . . . .	705
Comme va le ruisseau . . . . .	672	V. GILLE . . . . .	706
G. EEKHOUD . . . . .	674	Bataille navale . . . . .	706
Une Kermesse . . . . .	674	F. SEVERIN . . . . .	707
E. VAN ARENBERGH . . . . .	675	Nature . . . . .	707
Le Remords . . . . .	675	Nuit pastorale . . . . .	708
G. RODENBACH . . . . .	676	A. HARDY . . . . .	708
En province . . . . .	676	Eglogue . . . . .	709
Dimanche . . . . .	676	Barcarolle . . . . .	709
Vieux quais . . . . .	677	M. DES OMBIAUX . . . . .	710
E. VERHAEREN . . . . .	678	Vieux souvenirs . . . . .	710
Le Moulin . . . . .	678	G. GARNIR . . . . .	711
Le Départ . . . . .	679	Une querelle au village . . . .	711
Le Passeur d'eau . . . . .	681	G. VAN ZYPE . . . . .	713
Les Idées . . . . .	683	Le Conflit des générations . .	713
Un matin . . . . .	685	H. CARTON DE WIART . . . . .	715
Un soir . . . . .	686	Le Sire de Bueren et le	
I. GILKIN . . . . .	687	péager . . . . .	715
La Chanson des forges . . . . .	687	L. DELATTRE . . . . .	717
M. WALLER . . . . .	688	Une ville wallonne . . . . .	718
Eventails exotiques . . . . .	688	E. GLESENER . . . . .	718
A. GIRAUD . . . . .	689	Le Vague des passions . . . .	719
Hors du siècle . . . . .	689	L. BOUMAL . . . . .	720
Les Conquérants . . . . .	690	Tu peux ourler de rouge... . .	720
		Ce soir poignant d'avril... . .	721
		J. TOUSSEUL . . . . .	721
		Enfance . . . . .	722
TABLE DES MATIÈRES . . . . .	725		
INDEX ALPHABÉTIQUE . . . . .	733		

## INDEX ALPHABÉTIQUE

contenant les noms de tous les auteurs étudiés ou cités et les titres des ouvrages anonymes ou collectifs.

Les chiffres imprimés en caractères gras renvoient aux passages principaux, notamment à ceux où se trouvent les études les plus développées et les textes cités.

### A

About, 478.  
*Académie française*, 110.  
Achard, 476.  
Acker, 622.  
Adam de la Halle, 46, 658.  
Adenet le Roi, 658.  
*Aimeri de Narbonne*, 16.  
Alain, 477, 601.  
Alain-Fournier, 475, 622.  
Alecis (Guillaume), 49.  
Alembert (D'), 220, 275, 293, 295, 311.  
Alexandre de Bernay, 23.  
*Aliscans*, 16.  
*Amadis de Gaule*, 25.  
Amiel, 658.  
Ampère, 325.  
Amyot, 63.  
Andrieux, 322.  
Anouilh, 476.  
Ansel, 659.  
Antoine, 476.  
Apollinaire, 473, 622, 624.  
Arago, 325.  
Aragon, 473, 475.  
Arène, 11.  
Arioste, 25.  
Aristote, 23, 92, 113, 116, 132, 198.  
Arnould, 162.  
Arnould d'Andilly, 162.  
Arnault, 322.  
Arvers, 322.  
Assouci (d'), 112.  
Aubigné (Agrippa d'), 65, 66, 105, 109.  
*Aucassin et Nicolette*, 26.  
Augier, 223, 475, 506.  
Autran, 322.

### B

Bachelard, 477.  
Bacon, 133, 499.  
Baïf, 64, 86.  
Baillon, 659.  
Bainville, 477.

Balzac (Guez de), 110, 113.  
Balzac (H. de), 324, 387, 432, 472.  
Banville, 472, 487.  
Baour-Lormian, 224, 322.  
Barante (de), 313, 322, 364.  
Barbey d'Aurevilly, 474.  
Barbier, 313, 322, 443.  
Barrès, 348, 471, 474, 590, 599, 604, 608.  
Bartas (du), 64.  
Barthélemy (abbé), 313.  
Barthélemy, 322.  
Bataille, 476.  
Baty, 476.  
Baudelaire, 322, 444, 472, 482, 551, 552.  
Bauduin de Condé, 28.  
Bayle, 221, 232.  
Bazin (R.), 474.  
Beaufort, 720.  
Beaumarchais, 208, 223, 225, 304.  
Becque, 476.  
Bédier, 15, 232, 478.  
Bellay (du), 64, 65, 86, 92, 109, 324.  
Belleau, 64, 94.  
*Belle Docteur*, 35.  
Benda, 477, 599.  
Benoit de Sainte-Maure, 39.  
Benserade, 111, 139.  
Béranger, 322.  
Bergerac (de), 112 et ss., 117.  
Bergson, 477, 573, 584, 599.  
Bernanos, 475.  
Bernard (Cl.), 477, 496, 541.  
Bernard de Ventadour, 35.  
Bernardin de Saint-Pierre, 223, 307.  
Bernard (saint), 45.  
Bernis, 225.  
Bernstein, 476.  
Béroul, 23.  
Berryer, 325.  
Bertaut, 109, 117.  
*Berte au grand pied*, 16.  
Bertin, 225.  
Bertran de Born, 35.

Bexon (abbé), 278.  
Beyle, voir Stendhal.  
Bichat, 496.  
Bloy, 604.  
Boccace, 62.  
Bodel, 45, 658.  
Boétie (de la), 95.  
Boileau, 63, 64, 67, 113 et ss., 148,  
152, 157, 195, 202, 221, 321, 324,  
442.  
Boisrobert, 143.  
Boissier, 477.  
Bonaventure des Périers, 70.  
Bordeaux, 474.  
Bornier (de), 324, 475.  
Bossuet, 43, 110 et ss., 116, 143, 178,  
189, 208, 215, 220, 250, 329, 394,  
441.  
Boumal, 720.  
Bourdaloue, 177, 180, 189.  
Bourdet, 476.  
Bourget, 348, 471, 474, 478, 568, 604.  
Boutroux, 477.  
Brantôme, 70.  
Brébeuf, 112.  
Bréhier, 477, 573, 584.  
Breton, 473.  
Brieux, 476.  
Brizeux, 322.  
Brunetière, 471, 477, 563, 604.  
Brunetto Latini, 32.  
Brunschvicg, 477.  
Budé, 63.  
Buffon, 220, 225, 274, 313.  
Burny, 720.  
Byron, 320.

C

Caillavet, 476.  
Calderon, 432.  
Calvin, 62, 65, 66, 85, 96.  
Campistron, 222.  
Camus (A.), 475, 476.  
*Cantilène de sainte Eulalie*, 10.  
Carton de Wiart, 659, 715.  
Caylus (M<sup>me</sup> de), 116.  
Cellini, 63.  
*Cent Nouvelles nouvelles*, 54.  
Chaix d'Est-Ange, 325, 491.  
Chamfort, 225.  
Champfleury, 474.  
*Chanson de Roland*, 16.  
Chapelain, 110, 111.  
Chapelle, 195, 202.  
Charles d'Orléans, 54.  
*Charroi de Nîmes*, 16.  
Chartier, 54.  
Chateaubriand, 114, 215, 275, 319  
et ss., 330, 332, 346, 364, 519.  
*Châtelaine de Vergy*, 24.

Chaulieu, 225.  
Chênedollé, 322.  
Chénier (A.), 222, 225, 313, 322,  
369, 443.  
Chénier (M.-J.), 313, 322, 323.  
Cherbuliez, 658.  
Chrétien de Troyes, 24, 25, 34.  
Claudel, 471 et ss., 602, 604.  
Clesse, 658.  
Clopinel, voir Jean de Meung.  
Cocteau, 476.  
Cohen, 23, 25.  
Colette, 475, 620.  
Colin d'Harleville, 323.  
Colin Muset, 35, 38.  
Colletet, 143.  
Commines, 39, 43, 54, 658.  
Comte, 325, 378, 476, 496, 529, 600.  
*Condamnation de Banquet*, 47.  
Condillac, 225, 293.  
Condorcet, 225, 311, 379.  
Constant, 325.  
Copeau, 476.  
Copernic, 62, 133, 499.  
Coppée, 472 et ss., 475.  
Corneille, 112 et ss., 132, 143, 151,  
202, 222, 324, 440, 441.  
Corneille (Th.), 144.  
Cotin, 111.  
Courier, 325, 342.  
Courouble, 659, 690.  
Courteline, 476.  
Cousin, 325, 386.  
Crébillon, 222.  
Crétin, 63.  
Croisset (de), 659.  
Crommelynck, 659.  
Curel (de), 476.  
Cuvier, 325, 496.

D

Dancourt, 223.  
Dante, 62, 320, 321, 440.  
Danton, 326.  
Darwin, 471, 564.  
Daubenton, 278, 293.  
Daudet (A.), 474, 536.  
Daurat, 64, 86.  
David, 313.  
Davignon, 659.  
De Coster, 658, 663, 667.  
Decourcelle, 323.  
Deffand (M<sup>me</sup> du), 221, 224.  
Defrêcheux, 11.  
Dejardin (Ad.), 720.  
Delattre, 659, 717.  
Delavigne, 322 et ss., 658.  
Delille (abbé), 94, 225, 279, 345.  
Demasy, 659.

Demolder, 659, 667, 693.  
Dennery, 323.  
De Ruyter, 720.  
Desbordes-Valmore (M<sup>me</sup>), 322.  
Descartes, 113, 115, 132, 163, 165,  
220, 234, 274, 294, 499.  
Deschamps (Emile et Antony), 322.  
Deschamps (Eustache), 54.  
Des Ombiaux, 659, 710.  
Desportes, 109, 117.  
Destrée, 659.  
Devos, 720.  
Diderot, 220 et ss., 280, 281, 293,  
300, 302.  
Didon (le P.), 478.  
Dierx, 472.  
Diguleville, 32.  
*Dit des Cordeliers*, 28.  
*Dit des Cornettes*, 28.  
*Dit des Jacobins*, 28.  
*Dit des rues de Paris*, 28.  
Dolet, 63, 65.  
Donnay, 476.  
Dorat, 224, 225.  
Dostoïevsky, 474.  
*Drame d'Adam*, 45.  
Du Belloy, 223.  
Du Bos, 478.  
Ducis, 223.  
Du Fresny, 223.  
Duhamel, 475, 631.  
Duhem, 573.  
Dullin, 476.  
Dumas (Alexandre), 322 et ss.  
Dumas (fils), 223, 475, 506, 526.  
Dumas (J.-B.), 496, 517.  
Dumont-Wilden, 559.  
Dupanloup (Mgr), 325.  
Durant (Gilles), 65.  
Duranty, 474.  
Durkheim, 477.  
Duval, 323.

E

Eekhoud, 659, 667, 674.  
Einhard, 16.  
Elskamp, 659.  
Eluard, 473.  
*Encyclopédie*, 221, 293, 294.  
Eschyle, 440.  
Estienne (R. et H.), 62, 63.  
*Estula*, 28.  
Etienne, 323.  
*Existentialisme*, 477.

F

*Fabliaux*, 28.  
Fabre d'Eglantine, 225.

Fabre (J.-H.), 477.  
Faguet, 319, 478.  
*Farce du Cuvier*, 46.  
*Farce de Maître Pathelin*, 46, 49, 54.  
Farel, 85.  
Farrère, 475.  
Favre, 478, 490.  
Fénelon, 114 et ss., 215, 313.  
Ferry, 478.  
Feuillet, 474.  
Flammarion, 477.  
Flaubert, 114, 474 et ss., 509, 541,  
547.  
Fisse, 720.  
Fléchier, 180.  
Flers (de), 476.  
*Flor et Blancheflor*, 24.  
Florian, 225.  
Fonson, 659.  
Fontainas, 659.  
Fontanes, 322.  
Fontenelle, 115, 221, 232.  
Fort, 473, 619.  
Fouillée, 477.  
Fourier, 325.  
Fournier, voir Alain-Fournier.  
Foy (Général), 325.  
France, 474, 477, 478, 558, 564, 635.  
Fréchette, 658.  
Frédéric II, 221.  
Freppel (Mgr.), 478.  
Frère-Orban, 659.  
Fréron, 224, 261, 324.  
Freud, 477.  
Froissart, 15, 39, 41, 43, 54, 658.  
Furetière, 112.  
Fustel de Coulanges, 477.

G

Galilée, 113, 133, 499.  
Gambetta, 478.  
Garnier, 66, 116.  
Garnir, 659, 667, 711.  
Gassendi, 108, 112, 132, 157.  
Gautier d'Epinal, 35, 36.  
Gautier de Metz, 32.  
Gautier (Th.), 117, 322 et ss., 472,  
478, 482, 659.  
Geoffrin (M<sup>me</sup>), 221.  
Gerson, 45.  
Gide, 475, 476, 608.  
Gilbert, 225, 369.  
Gilkin, 659, 687.  
Gille, 659, 706.  
Giono, 475.  
Giraud, 659, 689.  
Giraudoux, 475, 476, 627.  
Glesener, 659, 718.  
*Glossaire de Cassel*, 10.

*Glossaire de Reichenau*, 10.  
Glutz, 477.  
Godeau, 110, 111.  
Goethe, 320.  
Gombault, 110, 111.  
Gomberville, 111.  
Goncourt (Ed. et J. de), 474, 514,  
536, 541.  
Gongora, 110.  
Gontier de Soignies, 35, 658.  
Gourmont (de), 477, 478.  
Gréban, 46.  
Green, 475.  
Grégoire de Tours, 10.  
Gresset, 224.  
Greuze, 223.  
Grimm, 221.  
Gringore, 47.  
Grousset, 477.  
Guarini, 121.  
Guillaume de Lorris, 32.  
Guillaume de Poitiers, 35.  
*Guirlande de Julie*, 111.  
Guizot, 324, 325, 364, 381.  
Gutenberg, 62.

H

Hamon, 162.  
Hannon, 659.  
Hanotaux, 477.  
Hardy (Adolphe), 659, 708.  
Hardy (Alexandre), 116.  
Harvey, 113.  
Haumont, 720.  
Hellens, 659.  
Hélvétius, 220, 293.  
Hemricourt (de), 658.  
Herberay des Essarts, 25.  
Hérédia, 472, 544.  
Hervieu, 476, 578.  
Hoffmann, 320.  
Holbach (d'), 220, 293.  
Homère, 313, 321, 323, 440.  
Horace, 115, 440.  
Hospital (de l'), 65, 66.  
Houdenc (de), 32.  
Houssaye, 477.  
*Housse partie (la)*, 28.  
Hugo, 70, 105, 117, 319 et ss., 351,  
368, 369, 381, 395, 432, 448, 472  
et ss., 509, 606, 678.  
Huyghens, 220.  
Huysmans, 471, 474, 604.

I

Ibsen, 474, 476.  
*Imitation de Jésus-Christ*, 45.

J

Jaloux, 478.  
Jammes, 471 et ss., 603.  
Jansenius, 162.  
Jaurès, 478.  
Jean de Meung, 32, 54, 70.  
Jean d'Outremeuse, 658.  
Jodelle, 64, 65, 66, 116.  
Jofroy Rudel, 35.  
Joinville, 39, 40.  
Jouffroy, 325.  
Jouvet, 476.

K

Kahn, 473.  
Karr, 324.  
Képler, 113, 133.  
Kinon, 659.  
Kistemaeckers, 659.  
Krains, 659, 667, 702.  
Kurth, 659.

L

Labé, 64.  
Labiche, 476.  
La Bruyère, 114 et ss., 207, 250.  
La Calprenède, 111.  
Lachaud, 477, 478.  
La Chaussée (Nivelle de), 223.  
Lacordaire, 325, 346, 393.  
Lacretelle, 475.  
La Fayette (M<sup>me</sup> de), 112, 113, 116,  
151, 191.  
La Fontaine, 96, 114, 115, 116, 121,  
133, 152, 158, 177, 202, 290, 330,  
442, 448.  
Laforgue, 473, 587.  
La Harpe, 324.  
Lalande, 477.  
Lamarck, 325.  
Lamartine, 320 et ss., 345, 351, 368,  
397, 455, 472.  
Lambert le Tort, 23.  
Lambert (M<sup>me</sup> de), 221.  
Lamennais, 325, 346, 435, 519.  
Lancelot, 162.  
Lanson, 320, 321, 436, 478, 509.  
Laplace, 325.  
Laprade (de), 322.  
Larbaud, 475, 478.  
Larivey, 66.  
La Rochefoucauld, 110, 113, 150,  
208, 225.  
Lasserre, 321, 478.  
Lavedan, 476.  
Lavelle, 477.  
Lavissee, 477.





N

Nerval (de), 322, 444.  
Newton, 133, 220, 221, 232, 294, 313.  
Nicole, 143, 162, 202.  
Nietzsche, 600.  
Ninon de Lenclos, 115.  
Nisard, 324, 438.  
Nithard, 13.  
Nivelle de la Chaussée, 223.  
Noailles (M<sup>me</sup> de), 473, 623.  
Nodier, 322, 324.  
Nolhac (de), 477.

O

Ossian, 320.  
Ovide, 32.

P

Pagnol, 476.  
Pailleron, 476.  
Palissy, 66.  
Papin, 220.  
Paré, 66.  
Paris (G.), 16, 478.  
Parny, 225, 313.  
Parodi, 477.  
Pascal, 85, 113 et ss., 132, 133, 143, 162, 208, 220, 259, 287, 499.  
Passerat, 65.  
Pasteur, 477, 517.  
Péguy, 471 et ss., 604, 622.  
*Pèlerinage de Charlemagne*, 16.  
Pier (C.), 325.  
Piquet, 115, 116.  
de Julleville, 478.  
Piquet, 62, 92.  
Piquet, 659, 668.  
Piquet, 659.  
Piquet, 86, 440.  
Piquet, 659.  
Piquet, 658, 667.  
Piquet, 3.  
Piquet (de), 54.  
Piquet, 323.  
Piquet, 65.  
Piquet, 73.  
Piquet, 64.  
Piquet (de), 111.  
Piquet, 476.

*Prêtre qui dit la Passion (le)*, 28.  
Prévost (abbé), 223.  
Prévost-Paradol, 478.  
Proudhon, 325.  
Proust, 348, 475, 610, 616.  
Psichari, 604.

Q

*Quatre fils Aymon (les)*, 16.  
Quesnes de Béthune, 35, 658.  
Quinault, 117.  
Quinet, 364.  
Quinte-Curce, 23.

R

Rabelais, 33, 63, 65, 69, 85, 96, 320, 559, 663.  
Racan, 109, 127.  
Racine, 111 et ss., 143, 152, 177, 201, 215, 222, 247, 313, 324, 440, 442, 449, 639.  
Racine (Louis), 225.  
Ramaekers, 659.  
Rambouillet (M<sup>me</sup> de), 110.  
Ramus (P.), 63.  
Ravignan (le P.), 3.  
Raynal (abbé), 225.  
Raynal (P.), 476.  
Raynouard, 323.  
Regnard, 221, 223.  
Régnier (H. de), 47.  
Régnier (Math.), 109, 124.  
Renan, 379, 471, 476, 518.  
Renard (J.), 474, 594, 702.  
*Renaud de Montauban*,  
Retz (Cardinal de), 113, 416.  
Richard Cœur de Lion, 35.  
Richepin, 475.  
Rimbaud, 472, 473, 575.  
Rivarol, 225.  
Rivière, 478.  
*Robert le Diable*, 240.  
Robespierre, 326.  
Robin, 477.  
Rod, 658.  
Rodenbach, 659, 676.  
Rolland (Romain), 471, 474, 596.  
Rollin, 225.  
Romains (J.), 475, 476, 641.  
*Roman de Renart*, 28, 112, 658.  
*Roman de la Rose*, 32, 66, 112.  
*Roman des Sept Sages*, 24.  
Ronsard, 64, 67, 86, 109, 114, 117, 313, 320, 438.  
Rostand, 35, 110, 112, 117, 324, 475, 605.  
Rotrou, 116, 117, 143.  
Rouget de Lisle, 322.

Lebel, 658.  
Lebrun (Ecouchard), 224.  
Lebrun (Pierre), 322.  
Leconte de Lisle, 472 et ss., 500, 509.  
Lefèbvre (H.), 720.  
Lefranc (A.), 478.  
Lefranc de Pompignan, 224.  
Leibnitz, 132, 220, 270.  
Le Maire de Belges, 63, 658.  
Le Maître, 162.  
Le Maître de Saci, 162.  
Lemaître (J.), 477, 551, 572.  
Lemercier, 322, 323.  
Lemonnier, 659, 670.  
Léonard, 225.  
Leroux, 325, 435.  
Le Roy (Ed.), 573.  
Le Roy (G.), 659.  
Le Sage, 220 et ss., 226, 234.  
Lespinasse (M<sup>lle</sup> de), 221.  
Lévy-Bruhl, 477.  
L'Hermite (Tristan), 112, 141.  
Ligne (Prince de), 221, 658, 660.  
Litré, 157, 164, 379, 476.  
Lobeira (de), 25.  
Locke, 221, 294.  
Loti, 217, 471, 474, 566.  
Lucain, 16.  
Luce de Lancival, 322, 323.  
Lugné-Poë, 476.  
Luther, 62.

M

Mably, 225.  
Machaut (de), 54.  
Machiavel, 43.  
Macpherson, 320.  
Maeterlinck, 473, 474, 476, 619, 659, 695.  
Maillard, 45.  
Maillot, 323.  
Mainet, 16.  
Maintenon (M<sup>me</sup> de), 105, 112, 113, 202, 215, 216.  
Mairet, 116.  
Maistre (J. de), 325, 328.  
Maistre (Xavier de), 329.  
Malebranche, 132.  
Malefilâtre, 225.  
Malherbe, 64, 65, 87, 109 et ss., 117, 124.  
Mallarmé, 472 et ss., 551, 611.  
Malleville, 110, 111, 138.  
Malraux, 475, 655.  
Marcel (G.), 477.  
Marguerite de Navarre, 63, 66.  
Marie de France, 23.  
Marini, 110.  
Maritain, 477.

Marivaux, 220 et ss., 247, 448, 476.  
Marlow, 659.  
Marmontel, 293.  
Marnix de Sainte-Aldegonde, 658.  
Marot, 63, 66, 448.  
Martin du Gard, 475.  
Mascaron, 180.  
Massillon, 180.  
Masson, 477.  
Maupassant, 114, 474, 541, 547, 702.  
Mauriac, 475, 476, 639.  
Mauvais, 475, 635.  
Maurras, 477, 599.  
Maynard, 109, 110, 127.  
Menot, 45.  
Mercier (Cardinal), 477.  
Méré (Chevalier de), 151.  
Mérimee, 324, 432, 474.  
Mersenne, 163.  
Méry, 322.  
Meschinot, 63.  
Meyerson, 477.  
Mézeray, 116.  
Michel (J.), 46.  
Michelet, 324, 381, 396.  
Mignet, 364.  
Milhaud, 573.  
Millet, 46.  
Millevoe, 322, 345.  
Mirabeau, 319, 325.  
Mirbeau, 476.  
Mistral, 11.  
Mockel, 659, 704.  
Molière, 47, 66, 70, 96, 111 et ss., 133, 148, 152, 157, 190, 210, 216, 223, 226, 234, 247, 287, 388, 441, 448, 497.  
Molinet, 63, 658.  
Moncorbier, voir Villon.  
Monluc, 65, 66.  
Monmouth (G. de), 23.  
Monsabré (le P.), 478.  
Montaigne, 33, 65, 70, 95, 163, 170, 208.  
Montalembert, 325, 346.  
Montchrétien, 66.  
Montemayor, 121.  
Montespan (M<sup>me</sup> de), 113.  
Montesquieu, 43, 220 et ss., 250, 293.  
Montherlant, 475, 476, 648.  
Montpensier (M<sup>lle</sup> de), 151.  
Morand, 475.  
Moréas, 473.  
Moreau, 322.  
Motteville (M<sup>me</sup> de), 116.  
Meun (de), 478.  
Murger, 474.  
Musset, 321 et ss., 397, 435, 447, 472.  
*Mystère du siège d'Orléans*, 46.

N

Nerval (de), 322, 444.  
 Newton, 133, 220, 221, 232, 294, 313.  
 Nicole, 143, 162, 202.  
 Nietzsche, 600.  
 Ninon de Lenclos, 115.  
 Nisard, 324, 438.  
 Nithard, 13.  
 Nivelles de la Chaussée, 223.  
 Noailles (M<sup>me</sup> de), 473, 623.  
 Nodier, 322, 324.  
 Nohac (de), 477.

O

Ossian, 320.  
 Ovide, 32.

P

Pagnol, 476.  
 Pailleron, 476.  
 Palissy, 66.  
 Papin, 220.  
 Paré, 66.  
 Paris (G.), 16, 478.  
 Parny, 225, 313.  
 Parodi, 477.  
 Pascal, 85, 113 et ss., 132, 133, 143, 162, 208, 220, 259, 287, 499.  
 Passerat, 65.  
 Pasteur, 477, 517.  
 Péguy, 471 et ss., 604, 622.  
*Pèlerinage de Charlemagne*, 16.  
 Périer (C.), 325.  
 Perrault, 115, 116.  
 Petit de Julleville, 478.  
 Pétrarque, 62, 92.  
 Picard, 659, 668.  
 Pierron, 659.  
 Pindare, 86, 440.  
 Pirenne, 659.  
 Pirmez, 658, 667.  
 Piron, 223.  
 Pisan (Chr. de), 54.  
 Pithou, 65.  
 Pitoëff, 476.  
 Pixérécourt, 323.  
 Platon, 92.  
 Plaute, 117.  
 Plutarque, 63, 65.  
 Poë, 482, 551.  
 Poincaré, 477, 573.  
 Ponsard, 324.  
 Pontus de Thyard, 64.  
 Porchères (Laugier de), 111.  
 Porto-Riche (de), 476.  
 Potvin, 658.  
 Pradon, 117.

*Prêtre qui dit la Passion (le)*, 28.  
 Prévost (abbé), 223.  
 Prévost-Paradol, 478.  
 Proudhon, 325.  
 Proust, 348, 475, 610, 616.  
 Psichari, 604.

Q

*Quatre fils Aymon (les)*, 16.  
 Quesnes de Béthune, 35, 658.  
 Quinault, 117.  
 Quinet, 364.  
 Quinte-Curce, 23.

R

Rabelais, 33, 63, 65, 69, 85, 96, 320, 559, 663.  
 Racan, 109, 1<sup>re</sup>, 127.  
 Racine, 111 et ss., 143, 152, 177, 201, 215, 222, 247, 313, 324, 440, 442, 449, 639.  
 Racine (Louis), 222, 225.  
 Ramaekers, 659.  
 Rambouillet (M<sup>me</sup> de), 110.  
 Ramus (P.), 63.  
 Ravignan (le P.), 3.  
 Raynal (abbé), 225.  
 Raynal (P.), 476.  
 Raynouard, 323.  
 Regnard, 221, 223.  
 Régnier (H. de), 47.  
 Régnier (Math.), 109, 124.  
 Renan, 379, 471, 476, 518.  
 Renard (J.), 474, 594, 702.  
*Renard de Montauban*,  
 Retz (Cardinal de), 113, 116.  
 Richard Cœur de Lion, 35.  
 Richepin, 475.  
 Rimbaud, 472, 473, 575.  
 Rivarol, 225.  
 Rivière, 478.  
*Robert le Diable*, 240.  
 Robespierre, 326.  
 Robin, 477.  
 Rod, 658.  
 Rodenbach, 659, 676.  
 Rolland (Romain), 471, 474, 596.  
 Rollin, 225.  
 Romains (J.), 475, 476, 641.  
*Roman de Renart*, 28, 112, 658.  
*Roman de la Rose*, 32, 66, 112.  
*Roman des Sept Sages*, 24.  
 Ronsard, 64, 67, 86, 109, 114, 117, 313, 320, 438.  
 Rostand, 35, 110, 112, 117, 324, 475, 605.  
 Rotrou, 116, 117, 143.  
 Rouget de Lisle, 322.

Rousseau (J.-B.), 221, 224.  
 Rousseau (J.-J.), 114, 215, 216, 220  
 et ss., 272, 280, 293, 307, 320, 325,  
 326, 330, 333.  
 Roussin, 476.  
 Royer-Collard, 325.  
 Rulhières, 224.  
 Rutebeuf, 35, 37, 45, 47.

S

Sablé (M<sup>me</sup> de), 151.  
 Sablière (M<sup>me</sup> de la), 152.  
 Saint-Amant, 110, 112, 113, 129, 130.  
 Saint-Cyran, 162.  
 Sainte-Beuve, 322, 327, 338.  
 Saint-Exupéry, 475.  
 Saint-Gelais, 64.  
 Saint-Lambert, 225.  
 Saint-Marc Girardin, 224, 438.  
 Saint-Pierre (abbé de), 220.  
 Saint-Simon (duc de), 220 et ss., 243.  
 Saint-Simon (comte de), 325, 379.  
 Saint-Sorlin, 111, 122.  
 Saisnes (les), 16.  
 Salacrou, 476.  
 Sales (saint-François de), 66, 107.  
 Salle (Antoine de la), 54.  
 Samain, 473, 475, 581.  
 Sand, 324, 435, 448.  
 Sandeau, 324, 448.  
 Sarcey, 478, 525.  
 Sardou, 476, 592.  
 Sartre, 475, 476, 477.  
*Satire Ménippée*, 65.  
 Scaliger, 66, 116.  
 Scarron, 113, 117, 606.  
 Schiller, 320.  
 Scève, 64.  
 Scott, 320, 364.  
 Scribe, 324, 475.  
 Scudéry (G. de), 111, 114, 148.  
 Scudéry (M<sup>lle</sup> de), 111, 133, 148.  
 Sedaine, 223, 302.  
 Segrais, 111.  
*Serments de Strasbourg*, 10, 12.  
 Serres (O. de), 66.  
 Servet, 65.  
 Séverin, 659, 667, 707.  
 Sévigné (M<sup>me</sup> de), 113, 114, 121, 133,  
 151, 172, 179, 189.  
 Shakespeare, 222, 223, 320 et ss.,  
 432, 440.  
 Simon (H.), 11.  
 Simon (Richard), 179.  
 Singlin, 162.  
 Somerhausen, 720.  
 Sophocle, 116.  
 Sorel (Ch.), 112.  
 Sorel (G.), 600.

Soumet, 322, 323.  
 Spaak, 659.  
 Spinoza, 132.  
 Stace, 23.  
 Staël (M<sup>me</sup> de), 319 et ss., 330, 438.  
 Stassart (de), 658.  
 Stendhal, 324, 347, 474.  
 Stiernet, 659, 702.  
 Stuart Merril, 473.  
 Suarès, 478.  
 Sully (M. de), 45.  
 Sully-Prudhomme, 279, 472, 533.  
 Supervielle, 473, 633.  
*Surréalisme*, 473.

T

Taille (J. de la), 116.  
 Taine, 379, 471, 476, 528, 541, 564.  
 Tallemant des Réaux, 117.  
 Tarde, 477.  
 Tasse (Le), 25, 121, 440.  
 Tencin (M<sup>me</sup> de), 221.  
 Tharaud (les frères), 475.  
 Théocrite, 313.  
 Thibaudet, 473, 478.  
 Thibaut de Champagne, 35.  
 Thierry (A.), 324, 364, 381.  
 Thiers, 324, 325, 364.  
 Thomas, 23.  
 Tillier, 324.  
 Tocqueville (de), 364.  
 Tolstoï, 474, 476.  
 Töpffer, 324, 658.  
 Torricelli, 113, 499.  
 Tournefort, 220.  
 Tousseul, 659, 721.  
 Tristan, voir l'Hermite.  
*Tristan et Yseult*, 23, 34.  
 Turgot, 211.  
 Turolde, 16.

U

Urfé (d'), 111, 121.

V

Vacaresco (M<sup>me</sup>), 658.  
 Valéry, 473 et ss., 611.  
 Van Arenbergh, 659, 675.  
 Van Hasselt, 658, 661.  
 Van Lerberghe, 473, 659, 692.  
 Van Ofel, 659.  
 Van Zype, 659, 713.  
 Vaugelas, 110.  
 Vauquelin de la Fresnaye, 116.  
 Vauvenargues, 225.  
 Vergniaud, 326.  
 Verhaeren, 473 et ss., 659, 667, 678.

Verlaine, 471 et ss., 551, 554.  
Vésale, 62.  
Veullot, 478.  
Viau (Th. de), 112, 116, 129.  
*Vie de saint Alexis*, 10, 13.  
*Vie de saint Léger*, 10.  
Viellé-Griffin, 473.  
Viennet, 322.  
Vigny (de), 322 et ss., 368, 397, 472, 509.  
Vildrac, 476.  
Villehardouin, 39.  
Villèle, 325.  
Villemain, 324, 438.  
Villiers de l'Isle-Adam, 474.  
Villon, 15, 37, 54, 56, 66, 124, 482, 554.  
Vincent de Paul (saint), 107, 180.  
Vinci, 63.  
Virgile, 16, 23, 115, 440.  
Virrès, 659.  
Vivonne, voir Rambouillet.  
Voiture, 110, 111, 138, 606.

Voltaire, 70, 110, 133, 164, 174, 208, 220 et ss., 250, 251, 256, 280, 282, 293, 294, 311, 313, 328, 330, 599.

W

Wace, 23, 39.  
Wacken, 658.  
Waller, 659, 688.  
Watteau, 247.  
Weustenraad, 658.  
Wicheler, 659.  
Willotte, 659.

Y

*Ysopets*, 28.

Z

Zamacoïs, 475.  
Zola, 387, 471, 474, 541.